



PALAIS

DE VERSAILLES.



NOTICE HISTORIQUE

DES

PEINTURES ET DES SCULPTURES

DU

PALAIS DE VERSAILLES.

PARIS,

IMPRIMERIE DE L. B. THOMASSIN ET COMPAGNIE,

RUE DES BONS-ENFANTS, Nº 34.

—

1837.

INTRODUCTION.

Lorsqu'en 1832 la loi sur la liste civile maintint le palais de Versailles dans le domaine de la couronne, la première pensée du Roi Louis-Philippe fut de donner à ce monument une destination digne de sa grandeur. Consacrer l'ancienne demeure de Louis XIV à toutes les gloires de la France, rassembler dans son enceinte tous les grands souvenirs de notre histoire, tel fut le projet immédiatement conçu par Sa Majesté. Mais le palais de Versailles, à cette époque, ne renfermait ni tableaux ni statues : les plafonds seuls avaient été restaurés. Le Roi donna l'ordre de rechercher dans les dépôts de la couronne et dans les résidences royales toutes les peintures, statues, bustes ou bas-reliefs représentant des faits ou des personnages célèbres de nos annales, en même temps que tous les objets d'art qui offriraient un caractère historique. Des ouvrages, la plupart remarquables, oubliés depuis long-temps dans les magasins du Louvre et dans les greniers des Gobelins, furent tirés de la poussière ; d'autres, dispersés dans divers palais, furent réunis à Versailles : on mit enfin le même soin à recueillir tout ce

qui avait été produit par la peinture et la sculpture modernes.

Cependant ces diverses réunions étaient bien loin de suffire à l'accomplissement du projet conçu par Sa Majesté. Ni tous les grands hommes, ni tous les grands événements de notre histoire n'avaient leur place dans cette collection, empruntée à des époques différentes. Le Roi a comblé cette lacune en commandant à nos artistes les plus distingués un nombre considérable de tableaux, de statues et de bustes, destinés à compléter le magnifique ensemble de toutes les illustrations de la France. Les souvenirs militaires, toujours les plus flatteurs pour le sentiment national, occupent naturellement la plus grande partie de ces vastes galeries ; et, s'il en est quelques-uns que l'on s'étonne de n'y pas retrouver, c'est que la pensée qui a présidé à ce travail n'a pas voulu perpétuer la triste mémoire de nos discordes civiles : elle n'a donné place qu'aux heureux événements qui les ont terminées.

La collection générale que renferme le palais de Versailles peut se diviser en cinq parties.

1° Les tableaux consacrés à la représentation des événements historiques ;

2° Les portraits ;

3° Les résidences royales ;

4° Les bustes, statues et bas-reliefs ;

5° Les médailles.

Les tableaux représentent :

1° Les grandes batailles qui, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours, ont honoré les armes françaises ;

2° Les événements ou les traits les plus remarquables de notre histoire ;

3° Le règne de Louis XIV ;

4° Les règnes de Louis XV et de Louis XVI ;

5° La campagne de 1792 ;

6° Les campagnes de la République, depuis 1793 jusqu'en 1796 ;

7° Les campagnes de Napoléon depuis 1796 jusqu'en 1814 ;

8° Les règnes de Louis XVIII et de Charles X ;

9° Les principaux événements qui ont signalé le règne de Louis-Philippe Ier, depuis juillet 1830 jusqu'au temps présent.

Il faut ajouter à l'énumération de ces tableaux la collection des gouaches qui retracent les campagnes d'Italie, de Hollande, de Suisse, d'Allemagne, de Pologne, d'Espagne, etc., etc., et enfin les marines qui offrent la représentation des batailles et combats de mer glorieux pour la France.

Les portraits comprennent :

1° Les grands Amiraux ;

2° Les Connétables de France ;

3° Les Maréchaux de France ;

4° Ceux de nos guerriers célèbres qui n'ont été revêtus d'aucune de ces dignités ;

5° Une réunion indistincte de personnages français et étrangers qui se sont illustrés sur le trône, à la guerre, dans l'ordre politique, dans le clergé et la magistrature, dans les sciences, les lettres et les arts.

Sous le titre de Résidences royales, sont réunies les vues des anciens châteaux de nos rois, avec les personnages dans le costume de leur époque.

Les bustes et statues forment une autre galerie de per-

sonnages célèbres depuis les premiers siècles de la monarchie jusqu'à nos jours ; on y a joint les tombeaux des rois et reines, princes et princesses de France, ainsi que ceux de quelques autres personnages historiques.

La collection des médailles commence vers 1300 et finit au règne de Philippe Ier.

C'était déjà un grand travail que de rassembler toutes ces richesses dans un même lieu ; mais ce n'était pas tout. Il fallait encore les classer de manière à ce que l'œil et la pensée pussent s'y promener sans confusion. L'ordre chronologique, le seul qu'on pût suivre, ne s'accordait que bien difficilement avec la distribution des localités. Malgré les grands travaux faits par le Roi dans l'intérieur du palais, malgré les heureux changements qui ont converti des amas de petits appartements et d'indignes soupentes en de vastes salles et de magnifiques galeries, les divisions primitives du palais ne pouvaient être changées; il y avait nécessité de le prendre tel qu'il était construit. Il consistait en trois corps de bâtiments principaux sans compter ce que l'on peut appeler les pavillons; il était divisé en plusieurs étages et distribué en pièces de différentes grandeurs ; rien n'y était disposé pour recevoir des tableaux, et les tableaux eux-mêmes, par la diversité de leurs dimensions, ne pouvaient se prêter à la régularité de l'ordre chronologique. Il fallait donc accepter ce qui était fait, et, tout en respectant la succession historique des événements et des personnages, s'efforcer de la mettre en accord avec la disposition générale des bâtiments et leur distribution intérieure. Il fallait aussi assortir la dimension des tableaux à l'étendue des emplacements destinés à les recevoir. Voici le système imaginé pour triompher de cette double difficulté.

On a pensé d'abord qu'il était possible de suppléer jusqu'à un certain point au classement chronologique des peintures et des sculptures, par le moyen d'un catalogue général où elles se succéderaient, selon l'ordre assigné dans la suite des temps aux événements et aux personnages qu'elles représentent. Ce catalogue est celui qu'on offre ici au public : la série des numéros y suit la marche des années. Puis, pour le classement à la fois le plus commode et le plus raisonnable des tableaux et des statues, on a créé de grandes divisions historiques; on a adapté à chaque salle, à chaque galerie, à chaque série d'appartements, une série correspondante de faits et d'événements historiques, toujours classés par époque, et formant une suite chronologique aussi complète que le nombre des tableaux le permettait, aussi étendue que le comportait la dimension des pièces. C'est ainsi, pour citer au hasard quelques exemples, que les souvenirs des Croisades et des États-Généraux, ceux des années 1792 et 1830, sont rassemblés dans des salles particulières, qui n'ont aucun rapport chronologique avec les salles voisines. Ce système offre d'ailleurs le précieux avantage que, si plus tard on veut ajouter à la collection de Versailles de nouvelles séries historiques, cette addition pourra se faire sans entraîner aucun changement à l'ordre maintenant établi.

Le palais de Versailles se divise en trois principaux corps de bâtiment.

Le corps central renferme :

AU REZ-DE-CHAUSSÉE.

1° Un vestibule de bustes et statues, placé au pied de l'escalier de marbre.

2° Quatre salles consacrées aux Résidences royales.

3° La salle des Rois de France. Les portraits des Rois y sont rangés dans leur ordre chronologique. Ceux des princes de la première race, qui ne présent ent aucun caractère d'authenticité, ont été remplacés par des écussons avec la date de leur règne.

4° Deux salles contenant les tableaux-plans de plusieurs villes prises sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

5° Deux salles où sont placés les batailles navales et combats sur mer.

6° Les grands Amiraux classés par ordre de promotion.

7° Les Connétables de France rangés dans le même ordre.

8° Les Maréchaux de France. La série des salles consacrées aux Maréchaux est interrompue par la galerie de Louis XIII, après laquelle la suite des Maréchaux recommence.

9° Deux salles où sont placés les guerriers célèbres.

AU PREMIER ÉTAGE.

1° En partant du salon d'Hercule, qui touche au vestibule de la Chapelle, se succèdent sept salons, ayant vue sur la pièce d'eau du Dragon, et portant les noms de l'Abondance, de Vénus, de Diane, de Mars, de Mercure, d'Apollon, de la Guerre. Dans cette longue enfilade, qui formait autrefois les grands appartements de Louis XIV, est distribuée une partie des tableaux représentant les événements de son règne ; la suite en est in-

terrompue par la galerie qui porte le nom de ce Prince, et qui donne sur la terrasse du grand parterre. Cinq autres salons donnant sur la pièce d'eau des Suisses, et qui portaient autrefois les noms de salon de la Paix, chambre et salon de la Reine, salon du Grand-Couvert, salle des Gardes de la Reine, complètent l'ensemble des événements du règne de Louis XIV, en y ajoutant cependant encore quelques tableaux répartis dans les deux salles des Gardes-du-corps et des Valets-de-pied, ou placés dans d'autres séries.

2° Au haut de l'escalier de marbre, s'ouvre la grande salle des Gardes, aujourd'hui salle de Napoléon.

3° La salle de 1792, qui touche à l'aile du Midi.

4° Quatre salles consacrées aux campagnes de 1793, 1794, 1795 et 1796.

5° Une suite de pièces où sont placées les gouaches et aquarelles qui reproduisent les campagnes de nos armées depuis 1796 jusqu'à 1813.

6° Les petits appartements de la Reine.

7° L'OEil-de-Bœuf, la chambre du lit de Louis XIV, son cabinet, et tout le reste de l'appartement royal ; la bibliothèque, le salon des Porcelaines, la salle de billard, etc., où se voient le siége de Luxembourg et la bataille de Cassano. Des portraits de Louis XIV, des Princes et Princesses de sa famille, et des personnages illustres de son temps, sont distribués dans quelques-unes de ces salles.

8° Le cabinet des gouaches du règne de Louis XV.

9° La salle des Croisades.

10° La salle des États-Généraux.

L'aile du Sud comprend :

AU REZ-DE-CHAUSSÉE.

1° Douze salles consacrées au souvenir de Napoléon, et renfermant les tableaux qui représentent les batailles et les principaux événements politiques, depuis 1796 jusqu'en 1810.

Plus une salle de bustes et statues de Napoléon et de sa famille ; et enfin la salle de Marengo.

2° Une galerie de bustes et statues, depuis 1789 jusqu'en 1814.

AU PREMIER ÉTAGE.

1° La grande galerie des Batailles, depuis Tolbiac jusqu'à Wagram.

2° La salle de 1830.

3° Une galerie de sculptures, depuis le XVIe siècle jusqu'à 1789.

AU DEUXIÈME ÉTAGE.

Collection (1) de portraits historiques, depuis 1789 jusqu'à nos jours.

L'aile du Nord comprend :

AU REZ-DE-CHAUSSÉE.

1° Une série de tableaux historiques représentant les événements les plus importants de nos annales, depuis

(1) Cette Collection n'est pas encore arrangée.

l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Louis XVI inclusivement.

2° Une galerie de bustes, statues et tombeaux.

AU PREMIER ÉTAGE.

1° La suite des tableaux historiques du rez-de-chaussée, depuis la République jusqu'au règne de Louis-Philippe Ier.

2° Une galerie de bustes, statues et tombeaux.

AU DEUXIÈME ÉTAGE.

Une galerie de portraits historiques antérieurs à 1790.

Le système des séries dans leur rapport avec les localités se trouve clairement indiqué par cette énumération. Quant à la classification, on va entrer dans quelques détails pour tâcher de la bien faire comprendre.

Le Roi a voulu réunir à Versailles tous les grands Amiraux, tous les Connétables, tous les Maréchaux de France. La collection des Amiraux était complète à l'exception de trois, créés depuis le comte de Toulouse, de qui provient cette collection. On leur a consacré, dans le corps central du palais, la première salle du rez-de-chaussée qui regarde le Midi ; on les a rangés dans leur ordre de création, et avec la date de leur mort toujours indiquée. Mais, pour les suivre dans leur succession chronologique, il est nécessaire de commencer par la droite en entrant dans la salle, et de monter de bas en haut, en ayant soin de revenir toujours sur la ligne du bas.

Quant aux Connétables et aux Maréchaux de France, il y en a deux collections distinctes : l'une en buste et l'autre en pied. La collection des Connétables et des Ma-

réchaux en buste est complète; on y voit tous les Connétables depuis le premier, Albéric de Montmorency, en 1060, jusqu'au dernier de tous, Lesdiguières, créé en 1622; tous les Maréchaux de France, depuis le premier, le Maréchal Pierre, créé par Philippe-Auguste en 1185, jusqu'au dernier, le Maréchal Grouchy, nommé en 1831; c'est-à-dire la série non interrompue des Maréchaux de France pendant sept siècles.

Cependant, parmi les Connétables et les Maréchaux qui appartiennent aux époques les plus reculées, il y en a un assez grand nombre dont on n'a pu retrouver les portraits, du moins avec un caractère suffisant d'authenticité; on a imaginé alors de mettre à la place que devait occuper leur image un écusson où sont inscrits leurs noms, leurs titres, l'époque de leur nomination et la date de leur mort. Pour visiter dans leur ordre chronologique les portraits en buste des Connétables et des Maréchaux de France, il faut adopter la même marche que dans la salle des grands Amiraux. On commence par la droite en entrant, et l'œil doit chercher, en remontant toujours de bas en haut, la succession des dates marquée par celle des numéros.

Les Connétables et les Maréchaux en pied ou à cheval forment une collection à part, mais incomplète, et qui, ainsi que la première, se succède de salle en salle, suivant l'ordre chronologique.

Tel est l'ordre général suivi pour le classement des séries historiques. On trouvera à la suite de cette introduction un avis sur la meilleure manière de parcourir toutes les salles et galeries que nous avons énumérées,

et qui composent le magnifique ensemble du palais de Versailles.

Il nous reste à faire une dernière observation.

L'ancienne dénomination de certains appartements aurait formé un contraste bizarre avec les tableaux qu'on y a placés ; afin de concilier les anciennes traditions avec les modifications nouvelles, on a conservé à côté de la désignation moderne le nom consacré par l'usage. Ainsi on dira : Salle de 1792 (*Ancienne Salle des Cent-Suisses*) ; Salle de Napoléon (*Ancienne Salle des Gardes*), etc. De cette manière, les dispositions du présent seront en accord avec les souvenirs du passé, et Versailles sera présenté aux générations du XIXe siècle avec le double caractère qui a présidé à sa création sous Louis XIV, et à sa restauration sous Louis-Philippe.

ENTRÉES.	SORTIES.
1º Au Midi. — *Par le Vestibule de la Cour des Princes.*	1º Au Midi. — *Par le Vestibule de la Cour des Princes.*
2º Au Nord. — *Par le Vestibule de la Cour de la Chapelle.*	2º Au Midi. — *Par le Porche sud de la Cour Royale.*
	3º Au Nord. — *Par le Vestibule de la Cour de la Chapelle.*
	4º Au Nord. — *Par le Porche nord de la Cour Royale.*

INDICATION

DE LA MARCHE A SUIVRE POUR VISITER LE PALAIS DE VERSAILLES.

On arrive au Palais de Versailles par la Place d'Armes et la grille de la Cour Royale. Au centre de cette cour se trouve la statue équestre de Louis XIV, entourée de seize statues de Français illustres.

On passe de cette cour dans celle des Princes, et on entre dans le Palais par le porche de l'escalier des Princes.

On parcourt la suite des salles situées en enfilade au rez-de-chaussée sur le jardin, et consacrées aux campagnes de Napoléon. Parvenu à la salle de Marengo qui la termine, on revient par la galerie des statues à l'escalier des Princes, que l'on monte.

Au haut de cet escalier, se trouve l'entrée de la grande galerie des Batailles, que l'on parcourt jusqu'à la salle de 1830, qui la suit. On revient par la galerie des Statues, située au même étage, à l'escalier du pavillon d' Orléans, par où l'on arrive à la galerie en attique renfermant les portraits modernes. Parvenu à son extrémité, on revient sur ses pas, et l'on redescend par le même escalier au palier du premier étage de celui des Princes.

On entre dans la salle de 1792, d'où l'on passe à droite dans les appartements de l'aile vieille, consacrée aux gouaches des campagnes de Napoléon. Revenu à la salle de 1792, on parcourt les quatre salles suivantes, qui contiennent les tableaux des campagnes de 1793, 94 et 95, et l'on arrive au vestibule de l'escalier de marbre, où se trouve l'entrée des appartements particuliers du Roi.

Après en avoir traversé la première pièce, on passe à la seconde, et de là dans celle dite l'OEil-de-Bœuf. On arrive ensuite à la salle du lit de Louis XIV, au cabinet du Roi et à la salle de Louis XV, d'où l'on revient sur ses pas jusqu'à l'escalier de marbre, que l'on descend.

On traverse la Cour Royale pour aller au vestibule Gabriel, où on monte l'escalier qui conduit à la salle des Croisades, et enfin à celle des États-Généraux.

On débouche alors sur le palier du grand escalier projeté, dont l'extrémité opposée donne entrée au salon d'Hercule. On parcourt les grands appartements du Roi et de la Reine dans tout leur développement sur le jardin, jusqu'à la salle du sacre de Napoléon inclusivement.

Ramené alors à l'escalier de marbre, on le descend de nouveau : on visite les vestibules de cet escalier ; on entre dans les apparte-

ments qui bordent la cour de marbre, et on parcourt les salles où sont placées les vues des châteaux et jardins royaux, celle où se trouve la série complète des portraits de tous les rois de France, le vestibule à colonnes de Louis XIII, la salle des tableaux-plans et celles des marines.

De là l'on revient par la Cour Royale, ou si on veut par l'intérieur, aux vestibules de l'escalier de marbre, d'où l'on passe dans le petit vestibule des grands amiraux.

On parcourt, du côté du parterre, les salles des grands amiraux, des connétables, des maréchaux de France, la galerie de Louis XIII, la continuation des maréchaux et les deux salles des guerriers célèbres.

On traverse alors la voûte conduisant au vestibule du grand escalier projeté (aile Gabriel); on passe à gauche sous le porche, et l'on arrive au vestibule de la chapelle ; on fait le tour de la chapelle au rez-de-chaussée, puis on entre dans l'aile du Nord.

On parcourt les salles du rez-de-chaussée de cette aile, situées du côté du parc, et renfermant une série de tableaux qui représentent des événements de l'Histoire de France, depuis le règne de Clovis jusqu'à celui de Louis XVI, inclusivement.

A l'extrémité de ces salles, on monte un grand escalier dont le premier palier conduit au théâtre. Après l'avoir visité, on en sort par la même issue pour monter au premier étage de la galerie des statues donnant sur les cours intérieures, d'où l'on passe, en traversant la grande salle qui la précède, dans les tribunes de la chapelle.

Après en avoir fait le tour, on parcourt les salles du premier étage de l'aile du Nord, donnant sur le jardin, où se trouve une série de tableaux historiques, commençant à la campagne de 1792, et finissant à Louis-Philippe Ier, inclusivement.

On monte ensuite à l'étage de l'Attique qui contient une nombreuse collection de portraits historiques antérieurs à 1789, et la série complète des médailles de l'Histoire de France. On entre dans ces salles par l'enfilade donnant sur le jardin ; on revient ensuite par la galerie donnant sur les cours jusqu'au grand escalier qu'on redescend jusqu'à la galerie des statues du rez-de-chaussée, et l'on sort du palais par le vestibule et le porche de la chapelle.

PEINTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

SUJETS.

PALAIS DE VERSAILLES.

PEINTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

SUJETS.

1. BATAILLE DE TOLBIAC (496).

Par M. ARY SCHEFFER en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Clovis, fils de Childéric et petit-fils de Mérovée, succéda à son père en 481. Il régnait sur la tribu des Francs Saliens, la plus noble d'entre les tribus franques alors établies dans le pays compris entre la Meuse, l'Escaut et la mer.

La domination romaine avait cessé d'exister dans les Gaules. Syagrius seul en maintenait encore l'ombre dans les murs de Soissons. Clovis alla l'attaquer, le vainquit, et mena au pillage des villes d'alentour ses bandes victorieuses (486). On connaît l'histoire du vase de Soissons.

Il épousa bientôt après (493) Clotilde, fille de Chilpéric, Roi des Bourguignons et nièce de l'Empereur Gondebaud. Clotilde était chrétienne et cherchait tous les moyens d'arracher son époux à l'idolâtrie. Elle avait échoué dans ses efforts, jusqu'au moment où Clovis entra en guerre avec les Allemands, autre peuple de race germanique, qui venait disputer aux Francs leurs nouvelles possessions.

Les deux armées se rencontrèrent à Tolbiac (*), près de Cologne (496). « Comme elles se battaient avec un grand « acharnement, dit Grégoire de Tours, celle de Clovis

(*) Aujourd'hui Zulpich.

« commença à être taillée en pièces : Clovis alors éleva les « mains vers le ciel, et, le cœur touché et fondant en lar- « mes, il s'écria : Jésus-Christ, que Clotilde affirme être le « fils du Dieu vivant..., je t'invoque ; je désire croire en toi : « seulement que j'échappe à mes ennemis.» Comme il disait « ces mots, les Allemands, tournant le dos, commencèrent à « se mettre en fuite, et, voyant que leur Roi était mort, ils se « rendirent à Clovis, en lui disant : « Nous te supplions de « ne point faire périr notre peuple, car nous sommes à toi. »

Clovis conduisit peu après à Reims son armée triomphante.

2. BAPTÊME DE CLOVIS (25 déc. 496).

Par M. DEJUINNE en 1837.

Aile du Nord.
Rez-de-chaussée.
Salle no 5.

Clotilde apprit en même temps et la victoire et le vœu de Clovis. Elle s'empressa alors de faire venir l'évêque de Reims, Saint-Rémi, et l'envoya au Roi pour travailler à l'œuvre de sa conversion. Clovis, après avoir obtenu de ses peuples la promesse de le suivre au baptême, ne tarda plus lui-même à s'y présenter.

« On couvre de tapisseries peintes les portiques intérieurs « de l'église ; on les orne de voiles blancs, on dispose les « fonts baptismaux, on répand des parfums, les cierges « brillent de clarté ; tout le temple est embaumé d'une odeur « divine. Le Roi pria le pontife de le baptiser le premier. Le « nouveau Constantin s'avance vers le baptistère, et le saint « évêque lui dit alors d'une bouche éloquente : Sicambre, « abaisse humblement ta tête ; adore ce que tu as brûlé, « brûle ce que tu as adoré. » (*Grég. de Tours*, liv. II.)

Plus de trois mille hommes de l'armée de Clovis reçurent après lui le baptême.

Clovis, converti au christianisme, étendit dès-lors sans peine sa domination de proche en proche jusqu'à la Loire. Par un rare bonheur, il se trouvait alors le seul prince orthodoxe de tout l'Occident, et le siége de Rome, aussi bien que le clergé catholique des Gaules, secondèrent de tous leurs efforts l'accroissement de sa puissance.

3. ENTRÉE TRIOMPHALE DE CLOVIS A TOURS (508).

Par M. ROBERT FLEURY en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 3.

Pendant que Clovis, avec l'appui des évêques, affermissait chaque jour sa domination, les Wisigoths soulevaient contre eux, par leur attachement à l'arianisme, les populations orthodoxes de la Gaule méridionale. Clovis offre en même temps à ses soldats la gloire de punir l'hérésie et les dépouilles de ces riches provinces, et il les mène contre le Roi Alaric. Les Wisigoths, affaiblis par une longue paix, furent vaincus à Vouillé, près de Poitiers (507); leur Roi périt en combattant, et les Francs victorieux se répandirent, de Toulouse à Bordeaux, à travers toute l'Aquitaine.

Clovis, au retour de cette belle conquête, entra en triomphe dans la ville de Tours. L'Empereur Anastase, jaloux de rattacher au vieil empire de Byzance les royautés naissantes de l'Occident, avait décerné au Roi des Francs les honneurs consulaires. « Clovis, dit Grégoire de Tours, revêtit dans « la basilique de Saint-Martin la tunique de pourpre et la « chlamyde, et posa la couronne sur sa tête. Ensuite, étant « monté à cheval, il jeta de sa propre main, avec une extrême « bienveillance, de l'or et de l'argent au peuple assemblé, « et depuis ce jour il fut appelé Consul ou Auguste. »

4. CHAMP-DE-MARS (615).

ASSEMBLÉE TENUE A BONNEUIL-SUR-MARNE PAR CLOTAIRE II.

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale.
1er étage.
Salle des
États-Généraux.
No 129.

L'histoire a appelé du nom de *Champ-de-Mars* ces assemblées guerrières que les premiers Rois francs tenaient d'ordinaire au printemps, et où, presque toujours, quelque prise d'armes faisait l'objet des délibérations. Les Francs, encore voisins de l'époque où ils avaient quitté les forêts de la Germanie, portaient dans ces assemblées le costume sauvage et les turbulentes habitudes d'un peuple barbare. Plus tard, lorsque le clergé eut pris l'ascendant qui appartenait à ses vertus et à ses lumières, les prélats vinrent

siéger à côté des guerriers dans le grand conseil de la nation conquérante. La plus importante des assemblées de ce genre est celle que Clotaire II convoqua à Bonneuil (d'autres disent à Paris), l'an 615. Ce Prince, resté seul maître de la monarchie par la mort de Brunehaut et de toute la race des Rois Austrasiens, dut payer le prix de leur assistance aux grands du royaume qui lui avaient donné la victoire. La *Constitution*, ou ordonnance émanée de l'assemblée de Bonneuil, renferme le détail des concessions que, sous le nom de sages réformes, la royauté fut contrainte de faire à l'aristocratie.

5. FUNÉRAILLES DE DAGOBERT A SAINT-DENIS (janv. 638).

Par M. TASSAERT en 1837.

: du Nord.
le-Chaussée.
salle no 5.

A la mort de Clovis (511) ses états avaient été partagés entre ses quatre fils, d'après le droit qui régissait communément les successions en Germanie. L'empire des Francs ne s'en agrandit pas moins par la conquête de la Thuringe et du royaume des Bourguignons (535). Mais sous les petits-fils de Clovis un nouveau partage amena d'affreuses discordes, et les scènes de carnage et d'horreur ne cessèrent que lorsque reparut l'unité monarchique avec Clotaire II et son fils Dagobert Ier (628).

Dagobert régna avec une gloire et une magnificence jusqu'alors sans exemple parmi ses peuples. Il porta ses armes en vainqueur chez les Wisigoths, au-delà des Pyrénées, chez les Saxons et parmi les peuplades Slaves qui bordaient sa frontière orientale. La terreur de son nom s'étendait bien plus loin encore. Il se montrait en même temps à ses sujets ferme et rigoureux *justicier*, et faisait rédiger par écrit les vieilles coutumes de tous les peuples d'origine germanique soumis à sa domination. Enfin tous les récits contemporains nous entretiennent de la splendeur dont il s'efforça d'environner son trône, des magnifiques ouvrages de sculpture et d'orfévrerie qu'il fit exécuter, et surtout de la richesse prodigieuse avec laquelle il construisit et décora la basilique de Saint-Denis.

C'est en 630 que, par l'ordre de Dagobert, furent exhumées les reliques de St Denis et des deux compagnons de son martyre, Rustique et Eleuthère, et que furent jetés les fondements de l'église bâtie en leur honneur. A sa mort, en 638, ses restes y furent transportés en grande pompe, et, selon l'expression de son biographe, « très-justement enseveli à la droite du tombeau des trois martyrs. »

6. BATAILLE DE TOURS (oct. 732).

Par M. STEUBEN en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie. des Batailles. No 137.

Après la mort de Dagobert, la monarchie des Francs entra en décadence : les partages recommencèrent, et une sorte de séparation permanente parut s'établir pour plus d'un siècle entre les deux royaumes de Neustrie et d'Austrasie. La race dégénérée des Mérovingiens ne produisait plus que des rois enfants, vieillis avant l'âge par la débauche, qui ne régnaient que de nom, et laissaient tout le pouvoir aux mains de leurs *Maires du palais.* La bataille de Testry, gagnée en 687 par Pepin d'Héristal sur les Neustriens, fonda la grandeur de sa maison, où, pendant quatre générations, l'ambition et le génie devaient être héréditaires.

Avec ces nouveaux chefs, entourés des bandes guerrières qui leur venaient des bords du Rhin, la monarchie des Francs redevint conquérante. Pepin d'Héristal soumit au tribut les Saxons, les Bavarois et les Frisons. Charles Martel suivait la même carrière de gloire et de conquêtes, quand la redoutable invasion des Sarrasins dans les provinces méridionales appela de ce côté tous ses efforts.

Maîtres depuis vingt ans de la Péninsule espagnole, les Sarrasins avaient franchi les Pyrénées, et après avoir brisé la faible résistance qu'avait essayé de leur opposer Eudes, duc d'Aquitaine, ils s'étaient répandus dans les plaines qui s'étendent entre le Poitou et la Touraine, et y avaient effrayé les peuples de leurs ravages et de leurs horribles profanations. C'est là que Charles Martel vint les arrêter. « L'impétuosité des Arabes, dit un chroniqueur du temps, « se brisa comme le verre contre les corps de fer des Francs.»

Leur défaite fut complète; Abdérame, l'émir qui les commandait, y périt, et Charles Martel eut la gloire de sauver du joug de l'islamisme la France et peut-être la chrétienté tout entière.

7. SACRE DE PEPIN-LE-BREF (28 juill. 754).

Par M. François Dubois en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 5.

Pepin-le-Bref, fils de Charles Martel, avait mis fin à ce simulacre de royauté que conservaient encore les Mérovingiens. Dans l'assemblée de Soissons, en 750, les Francs avaient prononcé la déposition de Childéric III, le dernier des descendants de Clovis, et élevé Pepin sur le trône. L'assentiment du pape Zacharie avait autorisé ce grand changement; mais Pepin voulait plus encore: déjà sacré par l'archevêque de Mayence, St. Boniface, il voulait l'être une seconde fois des mains du pontife de Rome, pour donner à son pouvoir usurpé une nouvelle et plus importante consécration. Les circonstances le servirent au gré de ses vœux. Le Pape Étienne II vint en France lui demander un refuge et des secours. Il fuyait devant le Roi des Lombards, Astolphe, qui, non content d'avoir envahi l'exarchat de Ravenne et la Pentapole, menaçait Rome elle-même. « Étienne, selon les paroles d'Éginhard, après avoir reçu du « Roi la promesse qu'il défendrait l'Église romaine, le con- « sacra par l'onction sacrée comme revêtu de la dignité « royale, ainsi que ses fils Charles et Carloman. »

Pepin acquitta facilement sa promesse, et passa les Alpes pour forcer Astolphe de rendre ce qu'il avait enlevé à l'Église romaine. Ainsi commença cette alliance des princes carlovingiens avec le siége de Rome, qui fut plus tard un des grands ressorts de la politique de Charlemagne.

8. CHAMP-DE-MAI (août 767).

PEPIN-LE-BREF PROPOSE AUX FRANCS LES MOYENS D'ACHEVER LA GUERRE CONTRE WAIFER, DUC D'AQUITAINE.

Par M. Alaux en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

Dans le cours du VIIe siècle, au milieu de la triste déca-

dence de la royauté mérovingienne, l'ancien usage des assemblées du Champ-de-Mars semble suspendu. Ce n'est qu'après la bataille de Testry, lorsque Pepin d'Héristal, à la tête des Francs Austrasiens, eut ramené dans la Gaule occidentale le triomphe des armes et des mœurs germaniques, que l'on voit reparaître la convocation annuelle des assemblées nationales. Ces assemblées, sous les Rois de la seconde race, ont été appelées dans nos histoires du nom de *Champ de Mai*.

« L'an 767, au mois d'août, Pepin-le-Bref, dit Égin-« hard, tint cette assemblée, selon la coutume franque, dans « la ville de Bourges.» Bourges était rapprochée de la frontière d'Aquitaine, où Pepin faisait alors au duc Waifer et à ses peuples une guerre d'extermination. On traita du moyen d'achever cette guerre, qui en effet fut terminée l'année suivante, après huit sanglantes campagnes.

9. CHARLEMAGNE TRAVERSE LES ALPES (773).

Par M. EUG. ROGER en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

Didier, Roi des Lombards, avait renouvelé contre le siége de Rome les tentatives hostiles d'Astolphe, son prédécesseur. Le Pape Adrien Ier, à l'exemple d'Etienne, invoqua dans sa détresse l'assistance du Roi des Francs. Ayant rassemblé son armée à Genève, Charlemagne marcha vers l'Italie, et y entra par le Mont-Cenis, dans l'automne de 773. Eginhard parle « des immenses difficultés que les Francs « trouvèrent à passer les Alpes, et des pénibles travaux « qu'il leur fallut supporter pour franchir ces sommets de « monts inaccessibles, ces rocs qui s'élancent vers le ciel et « ces rudes masses de pierre. »

10. CHARLEMAGNE COURONNÉ ROI D'ITALIE (774).

Par M. JACQUAND en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

Dès que Charlemagne eut forcé les *Cluses*, ou défilés de montagnes que les Lombards avaient fortifiés, Didier, saisi d'effroi, prit la fuite et alla s'enfermer dans Pavie, sa capitale. Il y soutint un siége de plusieurs mois, et fut enfin

contraint de se remettre aux mains du vainqueur, qui l'envoya finir ses jours dans un monastère.

Charlemagne succéda aux Rois Lombards, dont il venait de détruire la puissance; il prit le titre de Roi d'Italie, et ceignit la couronne de fer dans la cathédrale de Milan.

11. CHARLEMAGNE DICTE LES CAPITULAIRES.

Par M. ARY SCHEFFER en 1829.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 5.

Charlemagne employa toute la force de son génie à établir l'ordre et l'unité dans les parties si diverses de son vaste empire. C'était là le but principal de ces grandes assemblées, annuellement convoquées à Aix-la-Chapelle, où les affaires de chaque province étaient apportées sous les yeux du maître, et d'où les volontés du maître retournaient à chaque province.

Un de ses soins les plus attentifs fut de réformer, dans un esprit de sagesse et d'équité, les lois barbares des différents peuples soumis à son obéissance. C'est d'après ce principe que furent dictés et promulgués ensuite en assemblée publique ses *Capitulaires*, sorte d'édits de diverse nature, les uns ayant le véritable caractère de la loi, les autres n'offrant que de minutieux règlements d'administration publique, ou même des enseignements moraux et religieux à l'usage des peuples.

Charlemagne est ici représenté dictant ses *Capitulaires* à Eginhard, le plus docte et le plus favorisé de ses secrétaires.

12. ALCUIN PRÉSENTÉ A CHARLEMAGNE (780).

Par M. JULES LAURE en 1837, d'après le plafond de M. Schnetz, au Louvre.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 5.

Charlemagne s'efforça d'emprunter à l'ancienne Rome tout ce qui lui restait de civilisation, pour en faire l'ornement de son empire. Il travailla surtout à ranimer par sa protection et ses exemples l'étude des lettres et des arts qui s'éteignait en Occident au milieu des ténèbres de la barbarie. Alcuin, moine anglais, le plus docte personnage de son temps, fut mis à la tête de l'école fondée dans le palais

d'Aix-la-Chapelle, et appelée pour ce motif *Ecole palatine*. Pendant les loisirs trop courts que lui laissaient ses expéditions guerrières, le grand Empereur venait siéger lui-même parmi les disciples d'Alcuin, et apprenait sous lui la grammaire, la rhétorique et l'astronomie. Il s'efforçait même de plier ses doigts à l'art, si rare et si difficile alors, de l'écriture. Mais ce qui l'occupait plus encore, c'était le soin de surveiller les travaux de la nombreuse jeunesse qui, rassemblée de toutes les parties de l'empire sur les bancs de l'Ecole palatine, devait répandre les lumières qu'elle avait reçues. Les plus studieux et les plus instruits étaient assurés de ses largesses et de ses faveurs. C'est ainsi que se forma au maniement des affaires toute cette génération d'hommes savants et habiles, qui servirent aux desseins de Charlemagne et à la gloire de son règne. Eginhard en est le plus remarquable. Malheureusement cet essai de civilisation ne survécut guère à celui qui l'avait tenté, et la barbarie reprit son cours.

13. CHARLEMAGNE REÇOIT A PADERBORN LA SOUMISSION DE WITIKIND (785).

Par M. ARY SCHEFFER en 1836. Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Le plus grand effort de la puissance de Charlemagne se porta contre les Saxons, nation sauvage, jalouse de son indépendance, et animée contre les Francs, ses voisins, d'une haine irréconciliable. Pepin les avait vaincus (758), leur avait imposé un tribut de trois cents chevaux, et avait tâché de répandre parmi eux le christianisme. Mais le christianisme était pour eux la religion de l'esclavage, et ce fut par l'incendie de l'église de Daventer, bâtie sur la frontière, qu'en 772 ils déclarèrent la guerre à Charlemagne. Charlemagne leur répondit sur-le-champ, en livrant aux flammes, près de Detmold, leur grande idole d'Erminsul (Hermann-Saüle, colonne d'Arminius ou d'Hermann.)

La guerre ainsi engagée ne dura pas moins de trente-trois ans, et Charles eut jusqu'à douze campagnes à faire contre les Saxons. La plus glorieuse et la plus décisive de toutes

fut celle de l'année 785, qui amena la soumission de Witikind.

Ce chef intrépide était, depuis huit ans, l'âme de la résistance nationale. Plusieurs fois il avait été forcé de fuir chez les Normands, et toujours il avait reparu pour exciter à la révolte les belliqueuses tribus de la Westphalie. Vaincu sur les bords de la rivière de Hase (783), et entraîné par l'exemple de son peuple, qui venait tout entier de déposer ses armes aux pieds du vainqueur, il renonça enfin à prolonger une lutte inutile, et consentit à recevoir le baptême.

Ce fut à la Diète de Paderborn que Charlemagne reçut la soumission des Saxons. Witikind le suivit à son palais d'Attigny, où il fut baptisé.

14. CHARLEMAGNE ASSOCIE A L'EMPIRE SON FILS LOUIS-LE-DÉBONNAIRE (août 813).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Charlemagne, dans une assemblée tenue à Thionville en 806, avait partagé l'héritage de l'Empire entre ses trois fils, Charles, Pepin et Louis. La mort ayant frappé successivement (810 et 811) les deux premiers de ces princes, l'Empereur, qui se sentait plier sous le poids du chagrin et de la vieillesse, songea, avant de mourir, à régler de nouveau sa succession.

« L'an 813, dit l'historien Eginhard, il appela auprès de « lui, à Aix-la-Chapelle, son fils Louis, Roi d'Aquitaine, « le seul des enfants qu'il avait eu d'Hildegarde qui fût en« core vivant. Ayant en même temps réuni, de toutes les « parties du royaume des Francs, les hommes les plus « considérables dans une assemblée solennelle, il s'associa « du consentement de tous ce jeune prince, l'établit héritier « du royaume et du titre impérial, et, lui mettant la cou« ronne sur la tête, il ordonna qu'on eût à le nommer Em« pereur et Auguste. Ce parti fut applaudi de tous ceux qui « étaient présents, et frappa de terreur les nations étran« gères. »

Charlemagne, au sortir de cette assemblée, alla se livrer

à l'exercice habituel de ses grandes chasses d'automne, et ne rentra à Aix-la-Chapelle que pour s'y aliter et mourir. (28 janv. 814.)

15. **BATAILLE DE FONTENAY EN AUXERROIS** (25 juin 841).

Par M. TONY JOHANNOT en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

Le règne de Louis-le-Débonnaire avait été troublé par les révoltes de ses fils, et par le mouvement de toutes ces populations étrangères les unes aux autres, qui, confondues malgré elles au sein de l'empire, tendaient à s'en détacher.

A la mort de ce prince, en 840, l'unité de l'empire se rompit pour jamais. Lothaire, son fils aîné, eut le titre d'Empereur et l'Italie en partage; Louis-le-Germanique, la Bavière; Charles-le-Chauve, l'ancien royaume de Neustrie; et le jeune Pepin, leur neveu, l'Aquitaine.

Mais Lothaire, comme Empereur, prétendait que tout l'empire était à lui, et il annonçait tout haut l'intention de dépouiller ses frères. Il les unit par là dans un même intérêt: ni les Germains, qui obéissaient à Louis, ni les peuples de la France occidentale, sur lesquels régnait Charles-le-Chauve, ne voulaient passer sous la domination du roi d'Italie. Pepin seul, dépouillé de l'Aquitaine, s'unit à Lothaire dans l'espoir de la reconquérir.

Cependant, tel était le prestige encore attaché au titre impérial que, lorsque les deux armées se trouvèrent en présence à Fontenay ou Fontenaille, près d'Auxerre, les deux Rois de Germanie et de Neustrie s'adressèrent humblement à Lothaire pour lui demander la paix, « au nom de « l'Eglise, des pauvres et des orphelins. » Lothaire repoussa leurs prières; ils lui répondirent alors « qu'il eût « à les attendre pour le lendemain (25 juin 841), à la « deuxième heure du jour; qu'ils viendraient demander « entre eux et lui ce jugement du Dieu tout-puissant au- « quel il les avait forcés de recourir contre leur volonté.»

« La bataille, dit l'historien Nithard, qui combattait dans « l'armée de Charles-le-Chauve, s'engagea sur les bords « d'une petite rivière de Bourgogne. Louis et Lothaire en

« vinrent aux mains dans un endroit nommé les Bretignelles, « et là Lothaire vaincu prit la fuite. La portion de l'armée « que Charles attaqua dans le lieu nommé le Fay s'enfuit « aussi.... Les deux Rois furent donc vainqueurs. » Le carnage fut immense ; aucune journée, depuis l'origine de la monarchie, n'avait coûté tant de sang aux vaincus et aux vainqueurs.

Cependant la guerre se prolongea deux ans encore, et ce ne fut qu'en 843 que fut conclu le traité de Verdun, qui consomma le démembrement de l'empire de Charlemagne. C'est à dater de cette époque que commence vraiment la France moderne, et que la nation française, pure du mélange germanique, se montre sur la scène de l'histoire.

16. COMBAT DE BRISSARTHE (25 juill. 866).

MORT DE ROBERT-LE-FORT.

Par M. LEHMANN en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 5.

Au IXe siècle, on appelait du nom générique de Normands (hommes du Nord) les peuples qui habitaient la Scandinavie, aujourd'hui les trois royaumes de Norwége, de Suède et de Danemark. Ces peuples, jetés dans la piraterie par leur génie sauvage et par les rigueurs d'un sol stérile, avaient commencé, dès les dernières années de Charlemagne, à infester les côtes de l'empire. Sous les règnes agités de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, leurs incursions devinrent plus fréquentes et plus redoutables. Fortifiés dans leurs trois stations à l'embouchure de l'Escaut, de la Seine et de la Loire, ils ne cessèrent, pendant soixante et quinze ans, de répandre la terreur sur tous les points du royaume par leurs massacres et leurs dévastations. Tous les récits contemporains attestent qu'à l'approche de ces Barbares les populations épouvantées fuyaient sans opposer la moindre résistance, et que les Rois ne parvenaient qu'à prix d'argent à écarter le fléau de ces terribles invasions.

Cependant, au milieu de cette frayeur universelle, qui laissait le champ libre aux ravages des Normands, le besoin de se défendre se fit enfin sentir, et plusieurs actes d'héroï-

que résistance, couronnés par le succès, tirèrent la nation de sa stupeur, et relevèrent la gloire de ses armes.

L'an 866 les Normands, sous leur chef Hasting, avaient remonté la Loire jusqu'à Brissarthe, village situé à cinq lieues d'Angers. Ils y rencontrèrent le vaillant Robert, surnommé le Fort, comte d'*Outre-Maine*, chef illustre de la troisième race de nos Rois. Robert les repoussa avec tant de vigueur qu'ils n'eurent plus d'autre ressource que de se réfugier et de se fortifier dans une église. Fatigué d'une longue marche, et se fiant au blocus étroit dont il enveloppait la place d'armes des Barbares, Robert donna à ses soldats l'exemple de se dépouiller de leur armure et de prendre un peu de repos. Les Normands profitèrent de ce moment d'imprévoyance, et se jetèrent sur Robert et sa troupe. Désarmé, *ils le* tuèrent sans peine, et traînèrent son corps dans l'église. Cette église existe encore, quoique reconstruite à plusieurs reprises; elle a néanmoins une nef très-ancienne, que l'on croit celle même où les Normands s'enfermèrent.

17. BATAILLE DE SAUCOURT EN VIMEU (juill. 881).

Par M. DASSY en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

L'an 881, le Roi Louis III entendit le cri de ses peuples de Flandre et d'Artois, qui gémissaient sous les ravages des Normands appelés par la trahison d'Isembard, seigneur de la Ferté-en-Ponthieu. Ce fut à Saucourt, en Vimeu, village situé à peu près à moitié chemin entre Eu et Abbeville, que l'armée française rencontra les Barbares. Il faut entendre sur cette journée l'auteur anonyme d'un chant de victoire composé en langue tudesque, peu de temps après la bataille, et dont nous citerons les passages suivants :

« Dieu voyant toutes les calamités qui pesaient sur la « France eut enfin pitié de son peuple. Il appelle le sei- « gneur Louis pour lui ordonner d'aller combattre les en- « nemis. « Louis, mon Roi, délivre mon peuple si rude- « ment châtié par les Normands. » Le Prince, ayant « rassemblé ensuite les grands, leur dit entre autres paro- « les : « Consolez-vous, mes compagnons, mes chevaliers :

« c'est par l'ordre de Dieu que nous marchons, c'est lui « qui assurera le succès de nos armes... Je ne m'épargnerai « pas moi-même pour parvenir à vous délivrer; mais je « veux qu'en ce jour ceux qui sont restés fidèles à Dieu « suivent mes pas. » On ajoute que le Roi entonna un cantique au moment de livrer bataille, et que toute l'armée répondit par le cri de *Kyrie eleison*. « La fureur et la joie, « continue le poète, colorèrent les joues des Francs; chacun « d'eux se rassasia de vengeance; mais Louis les surpassa « tous en courage et en adresse. Il perce les uns, renverse « les autres, et abreuve de l'amère boisson du trépas tous « ceux qui rencontrent ses coups. » La défaite des Normands fut complète; leur chef Garamond resta parmi les morts. Deux siècles après la bataille de Saucourt, à l'époque où fut écrite la chronique de St Riquier, des chansons populaires se redisaient encore en l'honneur de cette glorieuse journée.

18. EUDES, COMTE DE PARIS, FAIT LEVER LE SIÉGE DE PARIS (889).

Par M. SCHNETZ en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

L'an 887, Sigefroy', voulant s'emparer de Paris, avait remonté la Seine avec sept cents barques et quarante mille hommes. Il avait appelé autour de lui tout ce qu'il avait pu réunir de guerriers scandinaves, dans les stations de la Loire et de la Seine, sur les côtes de Belgique et d'Angleterre, et l'on croit que plusieurs barques fugitives de la grande bataille d'Hafursfiord, gagnée cette même année par le Roi de Norwége, Harold Harfager, (ou aux blonds cheveux) lui avaient amené de nouveaux renforts. Paris, alors renfermé dans l'étroite enceinte de la Cité, soutint, pendant un an, l'effort de cette puissante armée. L'évêque Gozlin et le comte Eudes animèrent la population par leur héroïsme. Eudes, que ses glorieux services et l'accroissement de sa puissancedésignaient aux suffrages du pays, fut élu Roi deux ans après (889), et inaugura sa royauté en faisant essuyer un nouvel échec aux Normands près de

Montfaucon. Il faillit dans cette action être victime de son courage : un Barbare lui porta un coup de hache sur l'épaule ; Eudes lui répondit en l'étendant à ses pieds. Un troisième combat, livré aux Normands par le Roi Eudes, se termina encore à son avantage, mais ne le sauva pas de la triste nécessité de traiter avec eux, comme les Carlovingiens, ses prédécesseurs. Aussi les incursions des Normands désolèrent-elles la France pendant plus de vingt ans encore, et elles ne trouvèrent leur terme qu'en 912 par le traité de Saint-Clair sur Epte, qui abandonna à Rollon la province de Neustrie, appelée dès-lors Normandie.

19. **LOTHAIRE DÉFAIT L'EMPEREUR OTHON II SUR LES BORDS DE L'AISNE** (oct. 978).

Par M. DURUPT en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

Pendant le xe siècle, il s'était opéré en France une sorte de démembrement de la puissance publique, à peu près semblable à celui qui avait emporté en lambeaux l'empire de Charlemagne. Les diverses provinces s'étaient détachées successivement de l'autorité royale ; les seigneurs qui les gouvernaient y avaient usurpé une souveraineté héréditaire, et d'un bout à l'autre du royaume, le régime féodal s'était établi avec le morcellement à l'infini du territoire et la hiérarchie du vasselage, qui sont ses caractères essentiels.

La dynastie carlovingienne, éteinte l'an 911 en Allemagne, était à la veille de finir en France. Deux fois déjà, dans la personne d'Eudes et de Raoul, la puissante maison de Robert le Fort avait occupé le trône presque sans contestation. Hugues Capet, fils de Hugues le Grand, comte de Paris et duc de France, entourait de ses vastes fiefs le domaine royal, réduit aux deux villes de Laon et de Reims. Tout annonçait une nouvelle dynastie. Cependant le Roi Lothaire, ainsi affaibli, ne craignit pas d'attaquer l'Empereur Othon II, maître puissant de l'Allemagne et de l'Italie.

L'ancien royaume de Lorraine était alors un sujet de querelle entre les nouveaux Empereurs de la maison de Saxe et

les Princes carlovingiens de France. Les premiers réclamaient le royaume, comme province de l'empire; les autres, comme dépendance de l'héritage de Charlemagne; le dernier prince qui l'avait possédé était en effet Swentibold, fils d'Arnoulf, de la race carlovingienne. Lothaire fit un grand effort pour défendre ses droits; il se jeta avec une armée sur la Lorraine, et faillit surprendre dans Aix-la-Chapelle l'Empereur Othon avec toute sa famille.

Othon, pressé de se venger, annonça à Lothaire qu'au premier octobre de la même année (978) il lui rendrait sa visite dans son royaume. En effet, à l'époque dite, on le vit paraître sous les murs de Paris, à la tête de soixante mille hommes. Hugues Capet s'y était enfermé. L'Empereur, ne pouvant l'attirer au dehors, lui fit dire « qu'il allait lui faire « chanter une litanie plus sonore qu'aucune de celles qu'il « avait jamais entendues; et, allant se poster sur les hau- « teurs de Montmartre, il y rassembla un grand nombre « de prêtres, dont il soutenait les chœurs par les cris de « ses soldats, et leur fit entonner le cantique des martyrs, « *Alleluia, te martyrum candidatus laudat exercitus*, « d'une manière si bruyante, que tous les habitants de « Paris purent l'entendre. » (Balder. *Chron.*, p. 282.)

Les Allemands, croyant par cette bravade avoir vengé leur honneur, se retirèrent et marchèrent sans obstacle jusqu'au passage de l'Aisne. Mais Othon étant arrivé sur cette rivière à la fin de la journée, une partie seulement de son armée put la traverser le même soir : les bagages et l'arrière-garde restèrent sur l'autre rive. Lothaire profitant de ce que pendant la nuit des pluies avaient grossi la rivière, attaqua et défit cette portion de l'armée impériale sous les yeux d'Othon, qui ne pouvait la secourir.

20. HUGUES CAPET PROCLAMÉ ROI DE FRANCE PAR LES GRANDS DU ROYAUME (mai 987).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États Généraux. 129.

Louis V, le dernier des Carlovingiens, était mort en

987, et son oncle Charles, duc de Basse-Lorraine, se trouvait trop éloigné pour recueillir immédiatement son héritage. Hugues Capet, duc de France, comte de Paris et d'Orléans, et seigneur d'un grand nombre d'abbayes, était depuis long-temps appelé au trône par l'éclat héréditaire de sa race et par sa puissance. A ses nombreux vassaux se joignirent son frère Henri le Grand, duc de Bourgogne, et son beau-frere Richard-sans-Peur, duc de Normandie, qui représentèrent à Noyon tout le *baronnage* de France, et le proclamèrent Roi. Hugues Capet se fit tout aussitôt sacrer à Reims, et l'année suivante (988), il donna aux droits de son fils Robert la même consécration.

21. LEVÉE DU SIÉGE DE SALERNE (1000).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Les Normands, établis pacifiquement dans la Neustrie et convertis au christianisme, n'en avaient pas moins gardé leur passion pour la guerre et les aventures. Plus d'un siècle avant les Croisades, les pèlerinages de la Terre-Sainte leur étaient devenus familiers; ils allaient en foule chercher les émotions du danger, en même temps que celles de la piété, dans ces lieux où le tombeau de Christ était sous la garde du cimeterre musulman.

C'est en revenant d'un de ces pèlerinages, sur des vaisseaux de la république marchande d'Amalfi, que quarante de ces belliqueux pèlerins débarquèrent à Salerne, au commencement du XIe siècle (*). Presque au même temps une petite flotte de Sarrasins vint assaillir cette ville, et les habitants, cachés derrière leurs murs, attendaient dans un immobile effroi le pillage et la mort. Les quarante chevaliers normands demandent au prince Guaimar III des chevaux et des armes, se font ouvrir les portes, et, malgre leur petit nombre, chargent intrépidement les Sarrasins qu'ils mettent en fuite. Leur héroïsme rend le courage aux

(*) Aucune chronique ni histoire ne fournit la date précise de cet événement.

Salernitains, qui accourent sous leurs pas et achèvent la défaite de l'ennemi. Le Prince de Salerne combla de présents ces braves aventuriers, et s'efforça, mais en vain, de les retenir à sa cour. Ils lui promirent seulement de lui envoyer ceux de leurs compatriotes que tenteraient les richesses et la fertilité de l'Italie méridionale.

22. BATAILLE DE CIVITELLA (18 juin 1053).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

On raconte qu'en effet les présents étalés devant les Normands eurent pour eux un charme irrésistible, et que tout aussitôt une centaine d'aventuriers, sous les ordres de Drengot, s'achemina vers le mont Gargano, but apparent d'un pieux pèlerinage (1016). Là, les Normands se mêlèrent à toutes les querelles de l'Italie méridionale, et, après diverses fortunes, tour à tour engagés au service de chacun des petits souverains du pays, ils finirent par garder le comté d'Averse, comme prix de leur bravoure (1021). De ce comté naquit une monarchie.

Les fils de Tancrède de Hauteville, gentilhomme du pays de Caen, en furent les fondateurs. Guillaume Fier-à-Bras, Drogon et Umfroy, suivis peu après de leurs plus jeunes frères, Robert Guiscard et Roger, entreprirent la conquête du duché de Pouille, et le succès accompagna partout leurs armes. Mais en même temps que leurs prouesses chevaleresques excitaient l'admiration, leurs sacriléges brigandages inspiraient une horreur universelle. Le Pape Léon IX, inquiet pour le Saint-Siége et pour l'Italie entière, arma contre eux par ses pieuses exhortations les deux empires d'Orient et d'Occident. Des Grecs, des Allemands et des milliers d'Italiens, dociles à la voix de leur pontife, se rassemblèrent autour de lui; il n'avait pas moins de cinquante mille hommes, et pour animer leur courage il marcha lui-même à leur tête. Mais l'intrépidité des Normands était accoutumée à braver le nombre, et ayant rencontré (18 juin 1053) à Civitella, dans la Capitanate, l'armée pontificale,

ils la mirent en pleine déroute. Léon IX resta prisonnier entre leurs mains. Umfroy et Robert Guiscard lui témoignèrent un respect qui allait jusqu'à l'adoration ; mais, à genoux devant lui, ils lui dictèrent leurs conditions. Le Pape leur accorda l'investiture de tout ce qu'ils avaient conquis et pourraient conquérir encore dans la Pouille, dans la Calabre et dans la Sicile, à condition qu'ils tiendraient ces provinces en fief du Saint-Siége. A ce prix il recouvra sa liberté. Robert Guiscard, fort des droits que venait de lui concéder le pontife, eut bientôt soumis à sa domination tout le midi de l'Italie, pendant que son frère, le grand comte Roger, à travers mille hasards et mille traits de bravoure héroïque, rangeait la Sicile sous ses lois (1080).

23. COMBAT DE CÉRAMO (1061).

Par M.

Un intérêt romanesque s'attache aux évènements de la longue guerre qui donna la Sicile au grand comte Roger. Ce fut avec cent cinquante chevaliers seulement qu'il entreprit sur les Sarrasins cette importante conquête. La fortune lui fut tour à tour favorable ou contraire : plusieurs fois il se vit contraint de fuir l'île qu'il venait soumettre, et ce ne fut qu'après une lutte où il endura, avec sa jeune épouse, toutes les extrémités de la misère, qu'il s'empara enfin de la ville de Traina, dont il fit sa place d'armes. Il marcha dès-lors de succès en succès, mais toujours opposant des centaines d'hommes à des milliers, toujours vainqueur par d'incroyables prouesses de chevalerie. Le plus prodigieux de ces faits d'armes est le combat de Ceramo, où, suivant la chronique de Gaufred Malaterra, il mit en fuite avec cent trente-six hommes trente-cinq mille Sarrasins. Ce ne fut toutefois qu'au bout de trente années d'efforts qu'il accomplit sa conquête.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

24. HENRI DE BOURGOGNE REÇOIT L'INVESTITURE DU COMTÉ DE PORTUGAL (1094).

Par M.

Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils du Roi de France Robert, possédé de l'esprit religieux et guerrier qui fit les

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

croisades, était allé avec un grand nombre de chevaliers français offrir à don Alphonse VI, Roi de Castille, son épée contre les infidèles. Il avait combattu en même temps que le Cid à ce fameux siége de Tolède qui dura dix ans (1075 à 1085) comme celui de Troie, et sa vaillance s'était fait remarquer à côté de celle du premier héros de la chevalerie. Il avait encore aidé Alphonse VI dans sa lutte périlleuse contre les Almoravides, tribus fanatiques et guerrières, accourues d'Afrique au secours de l'Islamisme (1086). Enfin il s'était signalé par de nombreux exploits contre les Maures du Duero, dans la Galice méridionale. En récompense de tant de glorieuses prouesses, le Roi Alphonse lui donna en mariage sa fille dona Theresa, et lui accorda en même temps l'investiture du comté de Portugal que ses armes lui avaient soumis (1094). Henri de Bourgogne plaça ainsi sur un nouveau trône la maison royale de France. Son fils Alphonse *El conquistador* prit le titre de Roi de Portugal sur le champ de bataille d'Ourique, au sein d'une victoire. On sait que la maison de Bragance, aujourd'hui régnante, est un des rameaux sortis de cette souche royale, et que le nom même de *Bragance* paraît être une corruption de celui de Bourgogne.

[Pa]rtie centrale. 1er étage. Salle [d]es Croisades. No 128.

25. PRÉDICATION DE LA PREMIÈRE CROISADE, A CLERMONT EN AUVERGNE (nov. 1095).

Par M.

L'ermite Pierre avait parcouru une grande partie de la chrétienté, racontant partout les misères des fidèles de la Palestine, et partout invoquant pour eux la pitié de leurs frères d'Occident. L'Europe, et en particulier la France, était donc déjà toute pleine de l'esprit des croisades, lorsque le Pape Urbain II convoqua un concile général à Clermont en Auvergne.

La voix du pontife eut un prodigieux retentissement. Treize archevêques, deux cent vingt-cinq évêques, un nombre presque égal d'abbés mitrés, avec plusieurs milliers de chevaliers, et une foule innombrable d'hommes et de femmes de toute condition accoururent, au cœur de l'hiver, sous le ciel rigoureux de l'Auvergne, attendant impatiemment la proclamation de la guerre sainte.

L'ermite Pierre redit alors à cette multitude immense d'hommes rassemblés ce qu'il avait dit séparément à la plupart d'entre eux dans leurs châteaux ou leurs chaumières. Il exalta puissamment les imaginations par le tableau pathétique des outrages et des persécutions prodiguées par les Musulmans aux fidèles qui habitaient près des saints lieux, ou aux pèlerins qui les visitaient. Le Pape Urbain prit à son tour la parole : il appela toute la chrétienté aux armes pour venger la sainte cause de Jésus-Christ ; il échauffa les ambitions par la promesse des riches dépouilles des Infidèles, en même temps qu'il enflammait l'enthousiasme religieux en lui montrant les palmes immortelles du martyre.

Ce ne fut alors qu'un seul cri : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Clercs et laïcs, seigneurs et humbles vassaux, tous s'em*pressèrent* de donner leurs noms à la milice sainte et de *s'enrôler* pour le *grand passage*. Hugues de Vermandois, frère du Roi Philippe Ier, Raymond, comte de Toulouse, représenté par ses ambassadeurs, Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, avec ses deux frères Eustache et Baudouin, Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant, Étienne comte de Blois, de Chartres et de Meaux, étaient les plus renommés de ceux qui marquèrent alors leurs épaules du signe sacré de la croix, et prirent de là le nom de *Croisés*. Urbain bénit toute l'assemblée, et presque aussitôt commencèrent à s'ébranler vers l'Orient les masses d'hommes qui allaient poursuivre la querelle engagée depuis plus de quatre siècles entre la religion du Christ et celle de Mahomet.

26. ADOPTION DE GODEFROY DE BOUILLON PAR L'EMPEREUR ALEXIS COMNÈNE (1097).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Huit mois après le concile de Clermont, Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, avec quatre-vingt mille guerriers donna le signal de ce grand mouvement qui allait transporter en Asie tout ce que l'Europe et surtout la France comptaient alors de plus vaillants chevaliers. Hugues de

Vermandois, frère du Roi Philippe Ier, les deux Robert, l'un duc de Normandie, l'autre comte de Flandre, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, Etienne, comte de Blois et de Chartres, Adhémar de Monteil, évêque du Puy, tous seigneurs français, brillaient à la tête de la croisade : la France revendiquait encore comme ses enfants, Bohémond, Prince de Tarente, et son neveu Tancrède, issu de cette race normande qui venait de conquérir l'Italie méridionale.

Le rendez-vous de toutes ces armées féodales était sous les murs de Constantinople : elles y arrivèrent les unes après les autres, semblables, dit Anne Comnène, « à des torrents « qui se réunissent pour former un grand fleuve. » Le timide Empereur Alexis trembla devant les redoutables défenseurs que lui envoyait l'Occident : il hésitait à leur ouvrir les portes de sa capitale ; mais les menaces de l'audacieux Bohémond retentirent à son oreille, et, se fiant alors à la loyauté de Godefroy de Bouillon, il lui envoya son fils en otage.

Godefroy, entouré d'une brillante élite de chevaliers, se rendit au palais impérial. « En voyant le magnifique et « honorable duc, dit Albert d'Aix, chroniqueur contempo- « rain, ainsi que tous les siens dans tout l'éclat et la parure « de leurs précieux vêtements de pourpre et d'or, recouverts « d'hermine blanche comme la neige, de martre, de petit- « gris et de diverses autres fourrures, telles que les portent « les seigneurs de France, l'Empereur admira vivement « leur pompe et leur splendeur. D'abord il admit le duc « avec bonté à recevoir le baiser de paix : puis, et sans au- « cun retard, il accorda le même honneur à tous les grands « de sa suite et à ses parents.... Après que du haut de son « trône il les eut embrassés chacun dans l'ordre prescrit, le « Prince parla au duc en ces termes : J'ai appris que tu es « chevalier et prince très-puissant dans tes terres, et de « plus, homme très-sage et d'une parfaite fidélité. C'est « pourquoi je t'adopte comme fils, et je remets en ta puis- « sance tout ce que je possède, afin que mon empire et « mon territoire puissent être délivrés et préservés par toi

« de la présence de cette multitude rassemblée et de celle « qui viendra par la suite. Apaisé et gagné par ces paroles « de bonté, le duc ne se borna pas à se reconnaître pour « fils de l'Empereur, conformément à l'usage de ce pays; « mais, mettant la main dans la sienne, il se déclara son « vassal, et tous les premiers seigneurs, présents à cette « cérémonie, et ceux qui vinrent plus tard, en firent « autant.... » (*Hist. des Crois.*, par Albert d'Aix, liv. II.)

27. BATAILLE SOUS LES MURS DE NICÉE (1097).

Par M.

Les Croisés, ayant passé le Bosphore, allèrent mettre le siége devant Nicée, capitale de l'ancienne Bithynie et du nouvel empire des sultans de Roum. C'était la première fois que se déployaient toutes ensemble ces milliers de bannières qui, avec la diversité de leurs emblèmes et le signe commun de la croix, offraient une représentation si vivante du grand corps de la chrétienté. Les récits contemporains évaluent à plus de cinq cent mille combattants ce que renfermait alors le camp des Croisés. Cependant le sultan des Turcs, Kilig-Arslan, fils de Soliman, n'en fut pas effrayé. Plein de confiance dans les fortes murailles de sa capitale, il y avait laissé sa famille et ses trésors, et était allé rassembler dans les montagnes cette formidable cavalerie des Turcs dont les cimeterres avaient, l'année précédente et dans le même lieu, moissonné les bandes indisciplinées de Pierre l'Ermite. Mais ils trouvèrent ici d'autres hommes et une autre résistance. L'impétueux effort de leur avant-garde se porta vainement du côté de la ville, où le comte de Toulouse, récemment arrivé, venait à peine de dresser ses tentes. Une foule de guerriers, et parmi eux les deux Robert, Tancrède et Baudouin, « empressés de porter secours à leurs frères en Jésus-Christ, « s'élancent au milieu des rangs, portant des coups aussi « prompts que la foudre, et courant de tout côté de toute la « rapidité de leurs chevaux. » Kilig-Arslan arrive alors avec les cinquante mille cavaliers qui forment son corps de bataille; l'armée chrétienne à son tour s'engage tout entière, et la mêlée devient épouvantable. « On voyait partout bril-

Partie central 1er étage. Salle des Croisades No 128.

« ler les casques, les boucliers, les épées nues; on entendait « au loin le choc des cuirasses et des lances qui se heurtaient « dans la mêlée ; l'air retentissait de cris effrayants, les « chevaux reculaient au bruit des armes, au sifflement des « flèches; la terre tremblait sous les pas des combattants, et « la plaine était couverte de javelots et de débris. » (*Mathieu d'Édesse*, cité par M. Michaud.) La bataille dura depuis le matin jusqu'à la nuit. Les Turcs vaincus s'enfuirent dans les montagnes, laissant dans la plaine quatre mille morts. Mille têtes, coupées par les vainqueurs, furent envoyées au monarque de Constantinople, comme un premier et sanglant tribut de ses vassaux.

28. PRISE D'ANTIOCHE PAR LES CROISÉS (3 juin 1098).

Par M.

ie centrale. r étage. Salle Croisades. No 128.

Les Croisés, vainqueurs à Nicée, étaient entrés en Syrie et avaient mis le siége devant Antioche. Le siége, commencé aux approches de l'hiver, fut long et fertile en désastres pour l'armée chrétienne. Elle y souffrit les plus cruelles extrémités du froid et de la faim, et y prodigua sa bravoure en d'inutiles exploits. Huit mois s'étaient écoulés, et la ville tenait encore : l'heure même approchait où Kerbogah, général du sultan de Perse Barkiarok, allait arriver avec une armée formidable pour la délivrer. C'est alors que Bohémond, Prince de Tarente, découvrit au conseil des chefs Croisés l'habile intrigue qu'il avait nouée avec un renégat, qui commandait trois des tours de la ville. La souveraineté d'Antioche lui fut cédée, d'un commun accord, par ses compagnons d'armes, s'il parvenait à s'en assurer la conquête. Tout se fit, comme il l'avait annoncé : une échelle, suspendue aux créneaux de l'une des tours, introduisit dans la ville chefs et soldats, et le cri *Dieu le veut!* retentissant dans les rues au milieu de la nuit, annonça aux Musulmans leur dernière heure. Il y en eut dix mille d'égorgés.

Cependant les Croisés, trois jours après la prise d'Antioche, y furent assiégés à leur tour. L'armée de Kerbogah

était arrivée, et elle couvrait toutes les hauteurs qui dominaient la ville, en même temps que les rives de l'Oronte. La famine fut affreuse parmi les chrétiens : la désertion et la mort réduisirent leur puissante armée à n'être plus qu'une faible image d'elle-même ; et Kerbogah se croyait vainqueur au moment d'achever par le glaive ce reste misérable *d'hommes exténués, de fantômes,* comme il les appelait dans son orgueilleux langage. Un miracle d'enthousiasme vint tout changer : on publia dans Antioche que la lance dont fut percé le côté du Sauveur sur la croix avait été retrouvée, et, à la vue de ce fer sacré, une ardeur surnaturelle enflamma toutes les âmes. Ces hommes, qui naguère attendaient la mort dans un muet découragement, sortirent de la ville avec la sainte confiance des martyrs, se *jetèrent* sur le camp de Kerbogah, et en une heure *anéantirent* sa superbe armée.

29. PRISE DE JÉRUSALEM PAR LES CROISÉS (15 juill. 1099).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Après une marche longue et pénible, l'armée des Croisés arriva enfin sous les murs de la ville sainte. Lorsque, au lever du soleil, elle se découvrit à leurs regards, le cri de *Jérusalem! Jérusalem!* fut répété à la fois par soixante mille bouches, et retentit au loin sur le mont de Sion et sur celui des Oliviers. Puis une sorte de pieux délire s'emparant de toutes les âmes, on les vit se jeter à genoux, se prosterner dans la poussière, et baiser avec respect cette terre consacrée par la vie et la mort du Sauveur. Ils pleuraient, ils frappaient leurs poitrines et renouvelaient, dans un saint transport, le serment d'affranchir Jérusalem du joug impie des Musulmans.

Les chefs se fièrent à cet enthousiasme pour opérer un nouveau miracle : sans machines de guerre ils donnèrent aussitôt un assaut, qui fut repoussé. Il fallut alors tout préparer avec la lente régularité d'un siége ordinaire, et sous le brûlant soleil de la Palestine, au cœur de l'été, l'armée chrétienne eut à essuyer les ardeurs dévorantes de la soif.

L'arrivée d'une flotte génoise vint ranimer les courages : une procession faite autour de la ville, en évoquant devant les Croisés le souvenir de chacun des saints lieux que foulaient leurs pas, rendit à leur foi tout son enthousiasme : l'assaut fut résolu. Il échoua encore ce jour là (14 juillet 1099. Mais le lendemain, au moment où les chrétiens, couverts de sueur et de poussière, et succombant sous le poids de la fatigue, allaient encore une fois se retirer devant l'opiniâtre résistance de l'ennemi, ils virent, selon la plupart des récits contemporains, apparaître sur le mont des Oliviers un cavalier, revêtu d'une armure éclatante, qui agitait son bouclier, et leur donnait le signal d'entrer dans la ville. Godefroy de Bouillon est le premier à s'écrier que c'est Saint-Georges qui vient au secours des chrétiens, et rien dès-lors ne peut arrêter leur impétueuse valeur. La tour roulante abaisse son pont-levis sur la muraille : chefs et soldats s'y précipitent ensemble, et la bannière de la croix y est arborée. Tancrède et le comte de Toulouse, animés d'une généreuse émulation, forcent de leur côté tous les obstacles, et les Croisés, maîtres de Jérusalem, après avoir assouvi dans le sang des Musulmans leur soif de vengeance, vont se prosterner humblement devant le saint-sépulcre qu'ils viennent de rendre aux adorations de la chrétienté.

30. GODEFROY DE BOUILLON ÉLU ROI DE JÉRUSALEM (23 juill. 1099).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

La conquête des saints lieux venait de se faire par un commun effort de la chrétienté ; mais il fallait l'autorité d'un chef unique pour veiller sur cette conquête, et, dix jours après la prise de Jérusalem, le conseil des Princes se rassembla pour relever dans la ville sainte le trône de David et de Salomon. Ce fut Robert, comte de Flandre, qui ouvrit cet avis, tout en protestant qu'à aucun prix il n'accepterait pour lui-même, si on la lui offrait, cette royauté. Il fut décidé que le choix serait remis à un conseil de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée. On or-

donna en même temps des prières, des jeûnes et des aumônes pour appeler les bénédictions du ciel sur l'œuvre importante qui allait se faire. Après une longue et mûre délibération, les électeurs décernèrent la couronne à Godefroy de Bouillon, comme au plus digne. Ce choix fut accueilli par les applaudissements de toute l'armée. On conduisit en triomphe le nouveau monarque au saint-sépulcre, où il jura d'observer les lois de l'honneur et de la justice. Cependant, par une pieuse humilité, Godefroy refusa le diadème et les marques de la royauté : il ne voulut pas, disent les *Assises de Jérusalem*, « estre sacré et corosné roi de Jérusalem, parce que « il ne vult porter corosne d'or là où le Roy des Roys, Jésus-« Christ, le fils de Dieu, porta la corosne d'espines le jour « de sa passion.» (*Préface des Assises.*)

31. GODEFROY DE BOUILLON DÉDIE AU SAINT-SÉPULCRE LES TROPHÉES D'ASCALON (août 1099).

Par M.

A peine le nouveau royaume de Jérusalem venait d'être institué, qu'on apprit les grands préparatifs du calife fatimite d'Egypte pour reconquérir la ville sainte. Le visir Afdal avait déployé l'étendard du Prophète, et une multitude immense de combattants était accourue de toutes les provinces soumises à l'Islamisme pour se joindre à l'armée égyptienne. Les Croisés sortirent de Jérusalem au nombre de vingt mille, et marchèrent au-devant de l'ennemi. Ils se rencontrèrent dans la plaine d'Ascalon (12 août 1099). La bataille fut courte et la victoire facile. Ce ramas indiscipliné de fantassins mal armés et de cavaliers du désert ne put tenir contre les armures de fer et la vaillance exercée de l'armée chrétienne. Le camp du visir fut livré au pillage, et le plus précieux trésor qu'y trouvèrent les Croisés furent des outres pleines d'eau pour désaltérer la soif ardente qui les dévorait. La victoire d'Ascalon mettait un terme aux longs travaux de la première croisade. Aussi les Croisés rentrèrent-ils en triomphe dans Jérusalem, «au milieu de la suave et dé-« lectable harmonie des chants qui, suivant un chroniqueur

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

« contemporain, retentissaient sur les vallées et dans les « montagnes. » Godefroy alla suspendre aux colonnes de l'église du Saint-Sépulcre l'étendard du grand visir et son épée qu'il avait laissée sur le champ de bataille, pendant que les Croisés, dont cette victoire accomplissait le pèlerinage, offraient à genoux leurs actions de grâces au Dieu qui avait béni leurs armes.

32. AFFRANCHISSEMENT DES COMMUNES (1113).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Etats-Généraux. No 129.

Le commencement du XIIe siècle vit éclater en France une importante révolution. De toutes parts, les villes courbées sous le joug féodal firent un grand effort pour s'affranchir, les unes par voie de transaction, les autres à main armée, et plusieurs s'empressèrent de mettre sous la protection de la royauté leur liberté reconquise. Louis-le-Gros fut le premier de nos Rois à qui les communes émancipées s'adressèrent pour en obtenir la confirmation de leurs priviléges. Amiens, Abbeville, Laon, Saint-Quentin, Noyon, Soissons, Beauvais, toutes villes rapprochées du siége de la royauté capétienne, reçurent de la main de ce prince leurs chartes d'affranchissement. Presque partout ce fut l'évêque qui, avec les plus notables bourgeois, s'en vint solliciter ce bienfait de l'autorité royale.

Ce fut le cas particulier de la ville d'Amiens.

33. INSTITUTION DE L'ORDRE DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM (15 fév. 1113).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Vers le milieu du XIe siècle, lorsque Jérusalem obéissait encore aux Califes d'Égypte, quelques pèlerins s'étaient associés pour fonder l'hôpital de Saint-Jean, et y donner en commun leurs soins aux pauvres et aux malades. Gérard, de la petite île de Martigues, en Provence, fut, sous le titre modeste de *maître de l'Hôpital*, le premier chef de cette pieuse association. Plus tard, après la conquête de Jérusalem par les Croisés, les *Hospitaliers* reçurent du Pape Pascal II une bulle qui les constituait en ordre religieux.

Mais bientôt le royaume chrétien de Jérusalem, environné d'ennemis, réclama pour sa défense tout ce qu'il y avait de bras dans la Terre-Sainte capables de porter l'épée. C'est alors que Raymond Dupuy, gentilhomme dauphinois, qui avait succédé au bienheureux Gérard, conçut la pensée de rendre aux Hospitaliers les armes que la plupart avaient quittées pour se vouer à leur sainte mission de charité.

Le chapitre de l'ordre ayant été convoqué dans l'église Saint-Jean, Raymond Dupuy, avec l'autorisation du patriarche de Jérusalem, fit part à ses frères de sa généreuse proposition. Les anciens compagnons de Godefroy reprirent avec un pieux enthousiasme leurs épées, qu'ils s'engageaient à ne tirer que contre les ennemis de la foi. Et c'est ainsi que, dans ces premiers jours de l'ordre de Saint-Jean, on vit les mêmes personnes, fidèles à leur double mission, tour à tour veiller au lit des malades et monter à cheval pour soutenir par leur vaillance le trône chancelant des Rois de Jérusalem.

4. LOUIS LE GROS PREND L'ORIFLAMME A SAINT-DENIS (1124).

Par M. JOLLIVET en 1837.

Aile du Nord. Rez-de-chaussée. Salle n° 5.

La conquête de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard (1065) avait été le signal d'une rivalité inévitable entre le vassal couronné et le suzerain. Cette rivalité passa en héritage à leurs successeurs, et Henri I soutint une lutte acharnée contre Louis le Gros. Ce fut au milieu de cette lutte (1124) qu'il appela à son aide son gendre, l'Empereur Henri V, et le pria d'envahir la France avec une puissante armée.

A la nouvelle des préparatifs de l'Empereur, Louis le Gros convoque autour de lui tous les vassaux de la couronne. Cet armement féodal, le plus grand qu'on eût vu jusqu'alors, atteste combien Louis le Gros par sa vaillance chevaleresque avait rendu d'éclat à la royauté. « Toute la baronie « de France, disent les chroniques de Saint-Denis, esmue « de grand desdain et grand despit, se réunit sous sa bannière. » Suger porte la force de l'armée jusqu'au nombre

sans doute exagéré de quatre à cinq cent mille hommes. Ce fut lui qui, comme abbé de Saint-Denis, remit aux mains de Louis le Gros l'oriflamme que le Prince vint chercher en grande pompe, avant de marcher contre l'ennemi. Mais il n'alla pas plus loin que Reims : Henri V, en apprenant l'immense prise d'armes de la nation française, avait renoncé à envahir le royaume.

35. PRÉDICATION DE LA DEUXIÈME CROISADE A VEZELAY, EN BOURGOGNE (31 mars 1146).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

A côté du nouveau royaume de Jérusalem s'était rangée une foule de petites souverainetés relevant de ce royaume : il y avait des comtes d'Edesse et de Tripoli, des Princes d'Antioche et des marquis de Tyr : toute la hiérarchie féodale de l'Occident avait été transportée sur le vieux sol de la Syrie et de la Palestine.

Mais ces établissements chancelèrent bientôt, attaqués de tous côtés par les Princes musulmans, et l'an 1144, on apprit en Europe que l'Atabek Zenghi venait de prendre Edesse, et d'y massacrer tous les chrétiens. L'horreur et la consternation furent universelles : ce ne fut dans tout l'Occident qu'une même ardeur de vengeance ; le Roi de France Louis VII et l'Empereur Conrad III se mirent à la tête du mouvement qui allait une seconde fois entraîner l'Europe contre l'Asie.

Louis VII, outre l'enthousiasme religieux de son époque, avait des motifs particuliers de prendre la croix : il voulait, par le pèlerinage armé de la Terre-Sainte, soulager son âme des justes remords qu'y avaient laissés l'incendie de la grande église de Vitry et la mort de tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Il convoqua donc à Vezelay un *parlement* de tous les seigneurs du royaume. La foule qui s'y rendit, trop grande pour être contenue dans l'étroite enceinte de cette bourgade, se répandit en amphithéâtre au pied de la montagne où elle était située. Le Pape Eugène III, invité par le Roi à prêcher la croisade, avait été retenu en

Italie : ce fut Saint Bernard, alors l'oracle de la chrétienté, qui porta la parole dans cette assemblée.

Le saint homme, avec un corps usé par les austérités et qui déjà semblait appartenir à la tombe, trouva des forces pour accomplir cette grande mission. Il monta avec le Roi dans une sorte de chaire qu'on avait élevée pour eux, et d'où il adressa au peuple des paroles enflammées. « Bien« tôt il fut interrompu par le cri : *la croix ! la croix !* qui « s'éleva de toutes parts. Il commença aussitôt, ainsi que « le Roi, à distribuer aux assistants les croix qu'ils avaient « préparées ; mais quoiqu'ils en eussent fait apporter plu« sieurs fardeaux, leur provision fut vite épuisée, et ils dé« chirèrent leurs habits pour en faire de nouvelles. »

36. LOUIS VII FORCE LE PASSAGE DU MÉANDRE (1148).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

L'Empereur Conrad, vaincu par les Turcs dans les plaines de la Lycaonie, était retourné à Constantinople, laissant à Louis VII tout le fardeau de la guerre sainte. L'armée française, comme elle traversait l'Asie-Mineure pour se diriger sur la Syrie, rencontra les Turcs sur les bords du Méandre. « Leurs tentes, dit l'auteur anonyme des Gestes de Louis VII, « couvraient l'autre rive du fleuve, et lorsque les nôtres vou« laient mener boire leurs chevaux, les Infidèles les assail« laient de l'autre côté à coups de flèches. Les Français, qui brû« laient d'aller les joindre sur l'autre bord, après avoir long« temps sondé le fleuve, trouvèrent enfin un gué inconnu aux « indigènes. Ils s'y précipitèrent alors en foule, et gagnèrent « la rive opposée, repoussant de tous côtés les ennemis qui « essayaient à coups de lances et d'épées de les faire reculer. » Un autre chroniqueur, Odon de Deuil, témoin de ce combat, montre dans son récit Louis VII protégeant le passage de son armée, et se lançant à toute bride contre ceux des Turcs qui assaillaient les siens par derrière. Il les poursuivit jusque dans les montagnes, et selon l'expression du chroniqueur, « les deux rives du fleuve furent semées des cadavres en« nemis. »

37. **PHILIPPE-AUGUSTE PREND L'ORIFLAMME A SAINT-DENIS** (24 juin 1190).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Saladin, fils d'Ayoub, ayant recueilli l'héritage des sultans de Damas, agrandi de la souveraineté de l'Égypte, tourna toutes ses forces contre les chrétiens d'Orient, et après dix années de guerre . finit par leur enlever Jérusalem (1187). Cette nouvelle répandit en Europe une consternation sans égale : le Pape Urbain III en mourut de douleur. Son successeur appela tout aussitôt les rois et les peuples de l'Occident à la vengeance. Guillaume, archevêque de Tyr, témoin de cette grande catastrophe, alla prêcher la croisade en France, en Angleterre et en Allemagne, et à sa voix les trois plus puissants monarques de la chrétienté donnèrent leurs noms à la milice sainte. La *dîme saladine*, ainsi appelée en témoignage de la terreur qui s'attachait au nom du redoutable sultan, fut partout levée pour subvenir aux frais de l'expédition.

Philippe-Auguste avait pris la croix avec le Roi d'Angleterre Henri II en 1188 : mais ce ne fut que deux ans après que les soins de son gouvernement lui permirent de se mettre en route pour le *grand passage*. Il assura, avant tout, sa succession, pourvut à l'administration du royaume pendant son absence, fit entourer de murs sa bonne ville de Paris et d'autres places et châteaux, pour les préserver de toute attaque, et libre alors des soucis de la royauté, « l'an du sei« gneur 1190, à la fête de St Jean-Baptiste, il alla, suivi « d'un nombreux cortége, prendre congé du bienheureux « martyr St Denys dans son église. C'était un ancien usage « des Rois de France, quand ils allaient à la guerre, d'aller « prendre une bannière sur l'autel du bienheureux Denys, « et de l'emporter avec eux, comme une sauvegarde, au « front de bataille.... Le Roi très-chrétien alla donc aux « pieds des saints martyrs Denys, Rustique et Éleuthère, « se mettre en oraison sur le parvis de marbre, et recom« manda son âme à Dieu, à la bienheureuse vierge Marie,

« aux saints martyrs et à tous les saints. Enfin, après avoir « prié, il se leva, fondant en larmes, et reçut dévotement « la jarretière et le bourdon de pèlerin des mains de Guil- « laume, archevêque de Reims, son oncle, légat du siége « apostolique ; puis il partit pour combattre les ennemis de « la croix de Dieu..... » Philippe-Auguste s'embarqua à Gênes, pendant que son frère d'armes, Richard Cœur-de-Lion, qui bientôt devait être son ennemi, faisait voile de Marseille.

38. SIÉGE DE PTOLÉMAÏS (juill. 1191).

LE MARÉCHAL ALBÉRIC-CLÉMENT ESCALADE LA TOUR MAUDITE.

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Le grand événement de la troisième croisade est le siége de Ptolémaïs, qui dura près de deux ans (28 août 1189 à 13 juillet 1191), et qui est comparé au siége de Troie dans les chroniques contemporaines. La résistance des Sarrazins derrière leurs murailles fut héroïque, l'intrépide persévérance des Croisés le fut plus encore. Ce ne fut toutefois qu'à l'arrivée des deux Rois de France et d'Angleterre que les coups devinrent décisifs. Ce que l'Europe avait de plus vaillants chevaliers se trouva alors réuni dans la plaine qui entoure Ptolémaïs, et le camp des chrétiens, « où l'on avait bâti « des maisons, tracé des rues, élevé des forteresses », présenta l'aspect d'une ville dont l'enceinte enfermait celle de la ville assiégée.

Plus d'une fois Saladin vint les y attaquer, et toujours les efforts de sa rapide cavalerie se brisèrent contre le rempart de fer des lances européennes. Plus d'une fois aussi les Croisés montèrent à l'assaut, et accablés de pierres et de flèches, livrés surtout à l'effroyable puissance du feu grégeois, ils remplirent de leurs cadavres les fossés de la ville. . . . .

Le principal effort de l'armée française se porta contre la *tour maudite*, et c'est là aussi qu'eut lieu le fait d'armes

le plus mémorable de tout le siége. La mine ayant ébranlé les fondements de cette tour, et le mur commençant à chanceler, un même élan emporte aussitôt une foule de Croisés qui se croient déjà maîtres de la place. Ils sont repoussés. A cette vue, Albéric Clément, « Maréchal du Roi Philippe », s'anime d'une généreuse résolution. « Je mourrai aujourd'hui, « s'écrie-t-il, ou, avec la grâce de Dieu, j'entrerai dans Acre. » Et saisissant une échelle, il s'élance au haut de la muraille, et abat de son épée plusieurs Sarrasins. Mais trop de guerriers l'ont suivi, et ils sont entraînés à terre avec l'échelle qui ne peut les porter. Les Sarrasins, en la voyant tomber, poussent un cri de joie : Albéric, seul sur le mur, combat encore; mais il succombe à la fin sous une grêle de traits que lui lancent de loin des milliers de mains ennemies.

39. PTOLÉMAÏS REMISE A PHILIPPE-AUGUSTE ET A RICHARD COEUR-DE-LION (13 juill. 1191).

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Par M.

Quelques jours après cet assaut les Sarrasins découragés demandèrent à capituler. Mais Philippe-Auguste refusa d'épargner Ptolémaïs, si Jérusalem et toutes les villes enlevées aux chrétiens depuis la bataille de Tibériade ne leur étaient rendues. Le haut prix de cette rançon était un outrage, et cet outrage ranima chez les Sarrasins l'énergie du désespoir : on les vit, selon le langage figuré d'un de leurs historiens, « du haut de leurs remparts à demi ruinés se « jeter sur les assaillants, comme des pierres détachées du « sommet des montagnes. » Mais ces prodiges d'une valeur désespérée ne purent long-temps se soutenir, et une nouvelle capitulation, que l'honneur des Sarrasins pouvait accepter, leur fut accordée. Ils s'engagèrent à livrer Ptolémaïs avec toutes les armes, les munitions et les richesses que renfermaient la ville et le port; à rendre la sainte-croix et seize cents prisonniers chrétiens; enfin à payer deux cent mille besants d'or. Philippe-Auguste et Richard prirent ensemble possession de la ville, et les deux bannières de

France et d'Angleterre furent en même temps arborées sur les murailles. La garnison musulmane passa désarmée devant les Croisés rangés en bataille. « Mais, dit un des « chroniqueurs de la croisade, ils ne semblaient point abat- « tus par leur défaite ; la fierté de leur visage n'avait point « péri, et leur air intrépide simulait la victoire. »

40. PHILIPPE-AUGUSTE CITE LE ROI JEAN DEVANT LA COUR DES PAIRS (30 avril 1203).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Etats-Généraux. No 129.

L'an 1203 Philippe-Auguste convoqua à Paris la cour des Pairs, pour juger son vassal félon, Jean d'Angleterre, que la voix publique accusait d'avoir fait périr par trahison son jeune neveu, Arthur, duc de Bretagne. Le Roi Jean, sommé de comparaître dans le délai de deux mois, ne déclina point la juridiction de son suzerain ; il chercha seulement à s'assurer un sauf-conduit, et, n'ayant pu l'obtenir pour le retour, au cas où la sentence de ses pairs lui serait contraire, il refusa de se rendre à la citation.

La cour féodale ne s'en rassembla pas moins à l'époque fixée, dans la tour du Louvre. Les grands vassaux de la couronne, tels que le duc de Bourgogne et le comte de Champagne, étaient venus y prendre place à côté des vassaux directs du domaine royal, comme les sires de Coucy, de Montmorency, de Nanterre, etc. Jamais le *Parlement du Roi* (la cour des Pairs portait également ce nom) n'avait été plus nombreux et plus éclatant. Pendant que les nobles juges y siégeaient pompeusement sous l'hermine, des hérauts d'armes parcouraient les places publiques, sommant à haute voix le Roi Jean de venir répondre pour cause de félonie. L'accusé n'ayant pas comparu, on procéda contre lui par défaut, et un arrêt de confiscation le dépouilla de tous les fiefs qu'il tenait en France. La Normandie, le Poitou et l'Anjou étaient ainsi adjugés à la couronne : les armes de Philippe-Auguste ne tardèrent point à exécuter cette sentence.

41. PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES CROISÉS (1204).

Par M.

Partie centrale.
1er étage.
Salle
des Croisades.
No 128.

Innocent III avait fait prêcher la quatrième croisade, pour appeler sur la Terre-Sainte un nouvel effort de la chrétienté. Mais l'ambition de Venise, qui fournissait ses vaisseaux à l'expédition, détourna d'abord contre la ville de Zara, en Dalmatie, la marche des Croisés : puis une ambassade grecque vint invoquer leur médiation armée dans les affaires de l'empire. Ils l'accordèrent, croyant s'ouvrir par là une route plus sûre vers les saints lieux. Mais témoins de la faiblesse du vieil empire, qui, au milieu de ses perpétuelles révolutions de palais, semblait prêt à expirer sous leurs yeux, irrités d'ailleurs contre les perfidies de l'esprit grec, d'auxiliaires ils devinrent conquérants.

Toute l'armée se transporta sur la flotte, et, le 12 avril 1204, Constantinople fut attaquée avec un merveilleux concert d'habileté et de courage par les Français et les Vénitiens. Deux vaisseaux, que montaient les évêques de Soissons et de Troyes, poussés par le vent du nord vers les murs de la ville, furent les premiers qui abattirent leur pont-levis, et un moment après on vit la bannière des deux prélats se déployer sur une des tours. Bientôt trois des portes de la ville s'écroulent sous les coups du bélier ; les cavaliers sortent des navires avec leurs chevaux, et l'armée des Croisés s'élance tout entière dans Constantinople, qui devient leur proie. La flamme accompagne leurs pas : peuple et soldats fuient devant eux, et cependant, étonnés de leur victoire, ils s'arrêtent et craignent de s'engager à la poursuite des vaincus dans l'immense capitale. Mais la nuit, au lieu de rendre aux Grecs le courage, augmente leur frayeur : à la vue de l'incendie qui a dévoré une grande partie de la ville, ils ne parlent plus que de se rendre. En vain un nouvel Empereur, plus résolu que celui qui vient de les abandonner, leur montre le petit nombre des Croisés, et s'efforce de les ramener au combat. Ils ne savent aborder l'ennemi qu'avec des gémissements et des voix suppliantes.

Ce sont des femmes, des enfants, des vieillards précédés du clergé, avec la croix et les images des saints, qui viennent en procession implorer la pitié du vainqueur. Constantinople, reçue à merci, n'en eut pas moins à subir pendant plusieurs jours toutes les horreurs du massacre et du pillage.

49 BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE, COURONNÉ EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE (16 mai 1204).

Par M.

Les provinces de l'empire grec suivirent pour la plupart le sort de la capitale ; et fidèles alors aux règlements qu'ils avaient établis à l'avance, les chefs Croisés procédèrent au partage de leur conquête. Dans ce partage un des grands vassaux du Roi de France, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, eut pour lot la couronne impériale.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

L'évêque de Soissons, un des douze personnages désignés pour nommer le nouvel Empereur, annonça ainsi aux Croisés le choix qu'ils venaient de faire. « Nous vous le nom-« merons, à cette heure de minuit que Jésus-Christ fut né. « C'est le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut. Là-« dessus se leva un grand cri...., et, ajoute Ville-Hardouin, « *le jour du couronnement fut pris à trois semaines après « Pâques......* »

En ce jour, Baudouin se rendit à Sainte-Sophie, accompagné des barons et du clergé. « Là, pendant qu'on célé-« brait le service divin, l'Empereur fut élevé sur un trône « d'or, et reçut la pourpre des mains du légat du Pape, « qui remplissait les fonctions de patriarche. Deux cheva-« liers portaient devant lui le laticlave des consuls romains « et l'épée impériale, qu'on revoyait enfin dans la main « des guerriers et des héros. Le chef du clergé, debout de-« vant l'autel, prononça dans la langue grecque ces paroles : « *Il est digne de régner* ; et tous les assistants répétèrent en « chœur : *Il en est digne, il en est digne*. Les Croisés faisant « entendre leurs bruyantes acclamations, les chevaliers « couverts de leurs armes, la foule misérable des Grecs,

« le sanctuaire dépouillé de ses antiques ornements et rem-
« pli d'une pompe étrangère, présentaient à la fois un
« spectacle solennel et lugubre, et montraient tous les
« malheurs de la guerre au milieu des trophées de la vic-
« toire. » (*Hist. des Croisades*, par M. Michaud, tom. III, p. 285.)

43. BATAILLE DE BOUVINES (27 juill. 1214).

Par M. HORACE VERNET en 1820.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Philippe-Auguste par une suite d'efforts heureux avait brisé l'équilibre de la confédération féodale, et fait plier toutes les seigneuries sous l'ascendant de la royauté. L'arrêt rendu par la cour des Pairs contre le Roi Jean-sans-Terre, et la confiscation de la Normandie avaient, plus que tout le reste, relevé l'éclat de la couronne, et agrandi sa puissance. Mais les seigneurs, naguère les rivaux de l'autorité royale, supportaient avec peine une aussi impérieuse suzeraineté. D'un bout à l'autre du royaume ils s'agitaient sourdement, et, décidés à tenter un grand effort pour ressaisir leur indépendance, ils cherchaient au dehors des auxiliaires. Ferrand ou Fernand, comte de Flandre, menacé dans ses domaines par Philippe-Auguste, était l'âme de cette vaste conspiration. Il eut peu de peine à y faire entrer Jean-sans-Terre, impatient de recouvrer ses provinces; mais le coup le plus habile fut d'y attirer l'Empereur Othon IV, avec toutes les forces de l'empire. L'anéantissement de la puissance des Rois Capétiens, la suzeraineté impériale substituée à la leur, et leurs riches provinces partagées entre Othon et Jean-sans-Terre, le comte de Flandre et le comte de Boulogne; la couronne de France désormais élective; les dépouilles du clergé distribuées aux barons; enfin l'abolition des nouvelles lois qui avaient placé si haut la royauté, et le retour à l'égalité primitive de la république féodale, telles étaient les clauses de la redoutable association qui se forma alors contre Philippe-Auguste.

Philippe fit vaillamment tête à l'orage: le ban et l'arrière-ban furent publiés dans ses domaines; les vassaux du clergé

et les gens des communes vinrent en foule se ranger sous sa bannière, à côté de l'élite de la chevalerie française ; et pendant que son fils Louis allait combattre le Roi Jean, lui-même marcha au-devant de l'Empereur et du gros de l'armée confédérée. Ce fut dans les plaines de Bouvines, près de Cambrai, qu'il le rencontra, le dimanche 27 juillet 1214.

Les Français se reposaient des fatigues d'une longue marche, et le Roi lui-même, la tête nue, était assis à l'ombre d'un frêne, tout auprès d'une petite chapelle, lorsqu'on lui annonça que la bataille venait de s'engager à l'arrière-garde, et que les siens commençaient à plier. Il reprit aussitôt son armure, alla faire dans la chapelle une courte et fervente prière, et puis s'avança à la tête de sa chevalerie, au bruit des trompettes, mêlé au chant des psaumes entonnés par le clergé.

C'est ici que quelques chroniqueurs des siècles suivants ont placé une scène, depuis lors bien des fois reproduite, mais dont il n'existe point de trace dans les récits contemporains. Philippe, disent-ils, déposa sa couronne sur l'autel, et l'offrit au plus digne. Ses barons lui répondirent avec des cris d'enthousiasme que nul n'en était plus digne que lui.

On connaît l'issue de la bataille de Bouvines. L'Empereur Othon prit la fuite, et son étendard tomba aux mains des Français. Le comte de Flandre, qui, dans sa confiance présomptueuse, avait apporté avec lui des liens pour enchaîner les barons de France, fut conduit prisonnier dans la tour du Louvre ; le comte de Boulogne fut enfermé dans le château de Péronne, tandis que Philippe-Auguste retournait triomphant à Paris, au milieu des acclamations et des fêtes.

11. BATAILLE DE TAILLEBOURG (21 juill. 1242).

Par M. DELACROIX en 1837.

Le traité de Paris, conclu en 1229, avait mis fin à la guerre des Albigeois, et assuré à un frère de Saint Louis le magni-

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

fique héritage des comtes de Toulouse. La couronne, devenue ainsi prépondérante au midi, comme au nord de la France, vit se former contre elle une ligue presque aussi formidable que celle dont Philippe-Auguste avait triomphé à Bouvines. Raymond VII, le dernier des comtes de Toulouse, avait conclu un traité d'alliance avec les trois monarques espagnols de l'Aragon, de la Castille et de la Navarre, unis à sa cause par la communauté des mœurs et des intérêts, pendant que le comte de la Marche, Hugues de Lusignan, s'assurait les secours de Henri III, Roi d'Angleterre, que les progrès de la couronne dans les provinces méridionales inquiétaient pour son duché d'Aquitaine.

Hugues de Lusignan éclata le premier. Alphonse, comte de Poitiers, frère de Saint Louis, qui tenait à Noël sa cour plénière, l'avait sommé de venir prêter entre ses mains le serment de foi et hommage. Au lieu de son hommage, l'imprudent vassal porte un défi public à son suzerain, et fuit au galop de son cheval, pour mettre en armes ses domaines. Henri III arrive à son secours, mais avec une poignée d'hommes, croyant trouver toute la Langue-d'Oc soulevée, et les Princes espagnols à la tête de leurs armées. Mais rien n'avait osé remuer, tant la marche rapide de Saint Louis, qui accourait à l'aide de son frère, avait inspiré de terreur! Il joignit bientôt Henri III au pont de Taillebourg, sur la Charente, et le força de fuir précipitamment jusqu'à Saintes, où, quelques jours après, il lui fit essuyer une nouvelle défaite.

45. DÉBARQUEMENT DE SAINT LOUIS EN ÉGYPTE (4 juin 1249).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Saint Louis avait reçu la croix des mains du légat, Odon de Châteauroux; ses trois frères, et avec eux la noblesse du royaume, avaient suivi son exemple : la Reine Marguerite elle-même, ainsi que les comtesses d'Artois et de Poitiers, s'étaient engagées à accompagner leurs époux en Terre-

Sainte. Au mois de juin 1249, la flotte qui portait les Croisés parut à l'embouchure du Nil devant Damiette. Une armée de Sarrasins bordait le rivage. Saint Louis donne l'exemple à ses guerriers : malgré le légat, qui veut le retenir, il se jette à la mer, couvert de son armure et ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Le sire de Joinville, Baudouin de Reims, le comte de Jaffa rivalisent d'ardeur avec leur Roi ; ils ont des premiers mis le pied sur le sable, et avec une poignée de vaillants chevaliers, qui les ont suivis, ils s'y forment en bataille pour soutenir le choc de la cavalerie ennemie qui vient les charger. Les Sarrasins, malgré leur nombre, reculent devant le rempart de fer qui leur est opposé : c'est alors que l'on voit l'oriflamme déployée sur le rivage, et le Roi qui, oubliant le péril, se jette à genoux pour remercier Dieu de l'assistance qu'il vient de prêter à ses armes. Bientôt toute l'armée chrétienne est débarquée, et la mêlée s'engage sur toute l'étendue de la plage, pendant qu'à l'embouchure du fleuve les deux flottes se livrent un combat acharné. La Reine Marguerite et sa sœur, la comtesse d'Anjou, assistaient de loin, sur leur navire, à cette double scène de carnage, et, entourées des prélats de la croisade, elles invoquaient les secours du ciel sur les armes chrétiennes. Elles virent presque en même temps la flotte des Sarrasins dispersée remonter le Nil en fuyant, et les troupes de l'émir Fakreddin abandonner leur camp et la rive occidentale du Nil aux Croisés victorieux.

46. SAINT LOUIS REÇOIT A PTOLÉMAÏS LES ENVOYÉS DU VIEUX DE LA MONTAGNE (1251).

Par M.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 3.

Saint Louis, sorti de la prison des Infidèles, ne se crut pas libre encore de retourner en Europe ; il voulut accomplir, autant qu'il le pouvait, son vœu, en consolant par sa présence et ses secours les malheureux chrétiens de la Palestine. C'est au milieu de cette pieuse tâche que, selon le sire de Joinville, il reçut à Saint-Jean-d'Acre les ambassadeurs du Vieux de la Montagne.

On appelait de ce nom le chef de quelques bourgades du Liban, chef redoutable par le fanatique dévouement de ses sujets, qui, au moindre signe de sa volonté, allaient poignarder la victime désignée à leurs coups. On citait les noms de plusieurs Croisés illustres dont la mort avait été ordonnée par le Prince des *assassins*, et telle était la terreur inspirée par ce mystérieux ennemi, que l'Empereur d'Allemagne, Frédéric II, André, Roi de Hongrie, et le Sultan du Caire lui avaient envoyé des présents pour rechercher son amitié. Il eut la prétention d'imposer le même tribut à Saint Louis. Mais les deux Grands Maîtres du Temple et de l'Hôpital, accoutumés à le braver, menacèrent ses envoyés de les jeter dans la mer si leur chef ne faisait lui-même au Roi de France les soumissions qu'il osait réclamer. Le Vieux de la Montagne obéit à cette impérieuse sommation : « Ses messagiers, dit Joinville, revindrent devers le Roi et lui dirent : Sire, nous « sommes revenus à vous de par nostre sire, et vous mande « que, tout ainsi que la chemise est l'habillement le plus près « du corps de la personne, ainsi vous envoie-il la chemise « que veez-cy, dont il vous fait présent en signifiance que « vous estes celui Roy lequel il ayme plus avoir en amour et « entretenir. Et pour plus grande assurance de ce, veez-cy « son annel que il vous envoie, qui est de fin or pur, et auquel est son nom escript. Et d'iceluy annel vous espouse « notre sire, et entend que désormais soiez tout à ung, « comme les doigts de la main. » A ces dons symboliques le Vieux de la Montagne ajoutait un jeu d'échecs et un éléphant en cristal, « et des figures de hommes de diverses « façons de cristal, le tout fait à belles fleuretes d'ambre, « liées sur le cristal à belles vignetes de fin or. » Saint Louis, à son tour, envoya au Prince barbare des présents plus magnifiques que ceux qu'il en avait reçus, et le frère Yves le Breton, porteur des largesses royales, rapporta de son ambassade quelques détails sur les mœurs et la religion de ce peuple, enveloppé jusque-là d'un si redoutable mystère.

47. SAINT LOUIS RENDANT LA JUSTICE SOUS LE CHÊNE DE VINCENNES.

Par M. ROUGET en 1827.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

Saint Louis, de retour de la croisade (1254), ne cessa pas de se regarder comme soldat de Jésus-Christ, et, en attendant le jour où il pourrait reprendre la croix, il mit tous ses soins à établir le règne de Dieu parmi ses peuples par une bonne administration. L'esprit général de ses réformes législatives consiste à substituer les maximes de justice et de paix de l'Evangile à la barbarie des lois féodales. C'est encore aux anciennes royautés de l'Ecriture-Sainte qu'il emprunta le touchant exemple de se faire le premier juge de ses peuples, et de leur rendre, assis au pied d'un arbre, une sorte de justice patriarcale. Il faut citer les naïves paroles dans lesquelles le sire de Joinville nous représente le pieux Roi siégant à l'ombre du chêne de Vincennes.

« Maintes fois avint que en été il alloit seoir au bois de « Vincennes, après sa messe, et se accôtoioit à un chêne, « et nous fesoit seoir autour de lui; et tous ceux qui avoient « à faire venoient parler à lui, sans destourbier de huis- « sier, ni d'autre. Et alors il leur demandoit de sa bouche: « Y a-t-il aucun qui ait partie? Et eux se levoient qui « partie avoient, et il leur disoit: Taisez-vous tous, et on « vous délivrera l'un après l'autre. Et alors il appeloit mon- « seigneur Pierre de Fontaines et monseigneur Geoffroy « de Villettes; et disoit à l'un d'eux: Délivrez-moi cette « partie. Et quand il voyoit aucune chose à amender en la « parole de ceux qui parloient pour autrui, lui-même l'a- « mendoit de sa bouche. »

48. SAINT LOUIS MÉDIATEUR ENTRE LE ROI D'ANGLETERRE ET SES BARONS (23 janv. 1264).

Par M. ROUGET en 1822.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 5.

Henri III, trop fidèle au malheureux exemple du Roi Jean, son père, avait soulevé contre lui les barons anglais par le mépris qu'il faisait de leurs prérogatives et les ini-

ques préférences qu'il accordait à des favoris étrangers. Par un singulier hasard, le chef des barons, l'ennemi le plus implacable de ces favoris, était un étranger lui-même : c'était Simon de Montfort, comte de Leicester, fils du guerrier célèbre qui avait commandé la croisade contre les Albigeois. C'était lui qui, en 1258, avait imposé à Henri III *les provisions d'Oxford*, sorte de traité dicté par les barons à la royauté, et qui la mettait dans leur dépendance. Henri, quoique enchaîné par la foi du serment, mit tous ses efforts à s'affranchir de cette tutelle où était tenue son autorité, et une lutte s'engagea entre lui et les barons, lutte acharnée et sans terme, qui fatiguait également les deux partis. C'est alors que, d'un commun accord, ils invoquèrent la médiation du Roi de France, glorieux hommage rendu à la sagesse et à l'équité de Saint Louis (1263).

Saint Louis ajourna les deux partis à son tribunal dans la ville d'Amiens, pour le commencement de l'année suivante. Henri III s'y rendit avec la Reine Éléonore de Provence, l'archevêque de Cantorbéry et la foule de ses courtisans, pendant que Pierre de Montfort, fils du comte de Leicester, venait plaider la cause des barons anglais. Saint Louis, entouré de sa cour et siégeant dans toute la majesté de la justice, entendit avec l'attention et l'intégrité la plus scrupuleuse les griefs réciproques de la couronne et de l'aristocratie. Mais il était Roi, et les droits de la royauté étaient à ses yeux inviolables et sacrés. Il prononça donc en faveur de Henri III, et annula les provisions d'Oxford. Sa sentence, malgré le caractère d'équité dont elle paraissait revêtue, ne fut point acceptée par les barons, qui reprirent aussitôt les armes, et réduisirent Henri III à de nouvelles et plus périlleuses extrémités.

49. MORT DE SAINT LOUIS (25 août 1270).

Par M. ROUGET en 1817.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 5.

La pensée d'une seconde croisade n'avait jamais abandonné Saint Louis. La prise et la destruction d'Antioche par

le féroce Bibars furent pour lui le signal de l'accomplir. Mais, au lieu de faire voile pour les saints lieux, il obéit aux conseils intéressés de son frère, Charles d'Anjou, qui appelait ses armes sur la côte d'Afrique; et ce fut là, en assiégeant Tunis, que le saint Roi, dès long-temps affaibli par les fatigues et les austérités de sa vie, fut atteint du mal qui ravageait son armée.

« La maladie faisant des progrès, dit M. de Châteaubriand, « Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières « des agonisants d'une voix aussi ferme que s'il eût donné « des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à genoux « au pied de son lit pour recevoir le saint viatique..... Sa « charité s'étendit alors à tous les hommes; il pria pour les « Infidèles qui firent à la fois la gloire et le malheur de sa « vie; il invoqua le saint patron de la France, de cette « France si chère à son âme royale. Le lundi matin, 25 « août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher « sur un lit de cendres, où il demeura étendu, les bras croi- « sés sur la poitrine et les yeux levés vers le ciel.

« On n'a vu qu'une fois, et l'on ne reverra jamais un pa- « reil spectacle : la flotte du Roi de Sicile se montrait à l'ho- « rizon; la campagne et les collines étaient couvertes de « l'armée des Maures. Au milieu des débris de Carthage, « le camp des Chrétiens offrait l'image de la plus affreuse « douleur; aucun bruit ne s'y faisait entendre : les soldats « moribonds sortaient des hôpitaux et se traînaient à tra- » vers les ruines, pour s'approcher de leur roi expirant. « Louis était entouré de sa famille en larmes, des Princes « consternés, des princesses défaillantes. Les députés de « l'Empereur de Constantinople se trouvaient présents à cette « scène.... Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le « Roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces « paroles : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je « vous adorerai dans votre saint temple; » et son âme s'en- « vola dans le saint temple qu'elle était digne d'habiter. » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, IIIe partie.)

50. PRISE DU CHATEAU DE FOIX (1272).

Par M. SAINT EVRE en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 3.

Philippe III (le Hardi) venait de recueillir, par la mort de son oncle Alphonse, l'héritage du comté de Toulouse. Mais la prépondérance de la couronne était trop récemment établie dans les provinces méridionales du royaume pour n'y être pas contestée. Retranchés au pied des Pyrénées, les seigneurs de Foix et d'Armagnac osaient débattre contre le Roi une question de suzeraineté. Philippe le Hardi comprit qu'il lui importait de frapper un coup rapide et décisif, pour mettre son autorité hors de doute dans ces contrées. Il convoque aussitôt à Tours les vassaux de la couronne, marche sur Toulouse, où il prend solennellement possession du comté qui vient de lui écheoir; et, malgré les prières du Roi d'Aragon et de tous les seigneurs de la Langue-d'Oc, qui implorent sa clémence pour le comte de Foix, il va mettre le siége devant le château où cet audacieux vassal s'est renfermé. Roger Bernard, n'osant se fier aux murs épais de sa forteresse, la remit, au bout de deux jours, entre les mains du Roi, qui l'envoya garrotté à Carcassonne.

51. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS (10 avril 1302).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. N° 129.

Une querelle, féconde en scandales, s'était élevée entre le Pape, Boniface VIII, et le Roi Philippe IV (le Bel). Philippe, blessé dans son orgueil par les leçons sévères que lui donnait le Pontife, se jeta dans une guerre ouverte contre le siége de Rome, et résolut de combattre par la violence les armes de l'autorité spirituelle. Mais, pour se fortifier dans cette grande lutte, il crut devoir, autant qu'il le pourrait, associer toute la nation française au sentiment de son outrage. En conséquence, au commencement de l'année 1302, il publia une ordonnance qui convoquait en assemblée générale les trois états du royaume. C'était la première fois, depuis plusieurs siècles, que les gens des communes, le *tiers-état*, comme on les nommait alors, étaient appelés à prendre part aux affaires publiques. Le 10 avril 1302, l'as-

semblée se réunit dans l'église de Notre-Dame, à Paris. Le Chancelier Pierre Flotte y porta la parole au nom du Roi ; puis chacun des trois ordres se retira dans une salle séparée, pour y rédiger la lettre que le Roi leur commandait d'écrire au Pontife. Ce sont là tous les détails que nous fournit l'histoire contemporaine sur ces premiers états généraux de la monarchie.

52. PARLEMENT RENDU SÉDENTAIRE A PARIS (23 mars 1303).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Jusqu'au règne de Philippe le Bel, le parlement, sorte de justice ambulante à la suite des rois, n'avait eu ni un séjour fixe, ni une organisation déterminée. Ce fut ce Prince qui, par l'ordonnance du 1er novembre 1291, commença à établir la séparation des conseillers des enquêtes et de ceux des requêtes, les fonctions des officiers du Roi, les jours des séances, etc., et introduisit de la sorte une première forme de régularité dans l'ordre judiciaire. Plus tard, dans une autre ordonnance rendue pour la réforme générale du royaume (23 mars 1303), Philippe le Bel rendit le parlement sédentaire à Paris, en même temps qu'il fixa le retour périodique des époques auxquelles il devait siéger.

53. BATAILLE DE MONS-EN-PUELLE (18 août 1304).

Par M. CHAMPMARTIN en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

La Flandre, mécontente de son seigneur, s'était abandonnée aux armes de Philippe le Bel. Mais Jacques de Châtillon, lieutenant du Roi dans cette riche contrée, eut l'imprudence de la traiter en pays conquis. Les Flamands opprimés se révoltèrent, Bruges égorgea sa garnison, et l'armée française, accourue à Courtray pour y chercher la vengeance, n'y trouva qu'une sanglante défaite (1302). Philippe le Bel comprit à quel peuple il avait affaire, et ne crut plus à une facile conquête. Il profita des loisirs d'une trêve pour lever de l'argent et mettre sa chevalerie ainsi que l'infanterie des communes, sur un pied plus que jamais formidable. Puis il marcha contre la Flandre (1304),

força le passage de la Lys, et trouva l'armée flamande rangée en bataille près de Mons-en-Puelle.

Les Flamands, pour briser l'impétuosité de la cavalerie française, avaient formé avec leurs chariots une double enceinte qui leur servait de retranchement. Mais, instruits cette fois par l'expérience, les Français n'allèrent pas se heurter témérairement contre cet obstacle ; ce furent eux au contraire qui lassèrent la patience de l'ennemi, et l'attirèrent dans la plaine. Le premier choc des Flamands fut terrible : ils pénétrèrent jusqu'à la tente royale, qu'ils pillèrent, et peu s'en fallut que le Roi lui-même, surpris et désarmé, ne tombât entre leurs mains ; mais le sang-froid de Philippe le Bel ne l'abandonna pas au milieu de cette alarme. Dès qu'il eut trouvé un cheval et une arme, ce fut lui qui, au fort même de la mêlée, rallia les siens par sa voix et son exemple, et les ramena à la charge contre l'ennemi. La résistance des Flamands fut aussi opiniâtre que leur attaque avait été impétueuse. La nuit étant venue, ils continuèrent à se battre à la lueur des flambeaux. Mais enfin ils furent rompus et renversés par la cavalerie, et laissèrent le champ de bataille couvert de tous leurs bagages et de six mille cadavres. Philippe, visitant peu de jours après cette plaine ensanglantée, fit enterrer ses morts, et défendit qu'aucun des Flamands reçût la sépulture, en punition de leur félonie.

54. AFFRANCHISSEMENT DES SERFS (3 juill. 1315).

Par M. ALAUX en 1837.

artie centrale.
1er étage.
lle des Etats-Généraux.
No 129.

Ce fut en 1315 que le Roi Louis X, surnommé Hutin, publia la belle ordonnance qui dans ses domaines appelait à la liberté les serfs des campagnes.

« Comme selon le droit de nature, dit-il, chacun doit « naître franc, et par anciens usages ou coutumes, qui de « grande ancienneté ont été introduites et gardées jusqu'ici « en notre royaume, et par aventure pour le méfait de leurs « prédécesseurs, beaucoup de personnes de notre commun « peuple voient déchues en lien de servitude de diverse con-

« dition, ce qui moult nous déplait ; nous, considérant que « notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, « et voulant que la chose en vérité soit accordant au nom, « et que la condition des gens amende par nous en notre « nouveau gouvernement... Voulant aussi que les autres « seigneurs qui ont hommes de corps prennent de nous « exemple de les ramener à franchise... Nous voulons que « franchise leur soit donnée à bonnes et convenables con- « ditions. »

55. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS (1328).

Par M. ABEL DE PUJOL en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

A la mort de Charles IV, troisième fils de Philippe le Bel, la succession au trône demeurait incertaine. Si la veuve de ce Prince, qui était grosse, mettait au monde un fils, la branche directe des Rois Capétiens devait se perpétuer en lui ; mais si elle accouchait d'une fille, une importante question se présentait, déjà décidée à l'avénement des deux Rois précédents, mais qui demandait alors une solennelle et dernière solution. Philippe de Valois, neveu de Philippe le Bel, et le plus proche héritier mâle de la couronne, crut devoir, en cette circonstance, comme Philippe V l'avait fait en 1317, soumettre ses droits à l'arbitrage national. Ce ne furent pas toutefois des états-généraux, comme ceux de 1302, avec le vote séparé des trois ordres, qui furent convoqués par lui à Paris. Il y réunit tout le baronnage avec les principaux prélats du royaume, en leur adjoignant des docteurs en droit civil et canonique, dont la science devait appuyer ses prétentions par l'autorité des textes. On sait que leur grand argument fut emprunté à l'antique loi des Francs Saliens, qui interdisait aux femmes l'héritage de toute terre emportant l'obligation du service militaire. De là le nom de *loi salique*, imposé depuis lors au principe de droit national qui fait passer en France la couronne de mâle en mâle. Philippe de Valois, déclaré régent par les suffrages de cette assemblée, se trouva Roi le jour où Jeanne d'Évreux mit au monde une fille.

56. BATAILLE DE CASSEL (août 1328).

Par M. Henri Scheffer en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Les Flamands avaient contraint Philippe le Bel, quoique victorieux, à leur laisser l'indépendance sous leurs seigneurs nationaux. Mais leur génie turbulent ne tarda pas à les mettre en querelle avec ces seigneurs mêmes, et lorsque vingt-quatre ans plus tard leur comte Louis Ier vint en grande pompe au sacre de Philippe de Valois, ce fut pour invoquer en même temps l'assistance du Roi contre les communes révoltées de Bruges, d'Ypres et du Franc. Philippe de Valois, heureux de l'occasion qui lui était offerte de rassembler tout le baronnage de France sous sa bannière, et jaloux aussi d'inaugurer son règne par une victoire, embrassa avec empressement la querelle du comte de Flandre. Ses vassaux y portèrent une ardeur égale à la sienne : c'était toujours un grand bonheur pour les gentilshommes que de châtier l'orgueil de ces communes de Flandre, aussi puissantes et plus riches que la noblesse, et qui donnaient aux villes de Picardie et d'Artois, leurs voisines, de fâcheux exemples d'indépendance. Aussi l'armée, qui, sur la convocation du Roi, se réunit à Arras le 22 juillet 1328, était peut-être la plus belle qu'on eût jamais vue en France : elle ne comptait pas moins de cent soixante-dix bannières.

Les Flamands, quoique privés de la puissante assistance des Gantois et de la noblesse du pays, firent néanmoins tête à l'orage. Réunis sous les ordres de quatre de leurs bourgmestres, de ceux-là mêmes qui avaient été leurs chefs dans leur résistance à l'oppression, ils s'avancèrent intrépidement vers Cassel et prirent position sur une hauteur hors de la ville. En dérision des Français ils avaient fait peindre un coq sur leur étendard avec cette inscription :

Quand ce coq chanté aura
Le Roi Cassel conquérera.

Ce fut la même scène qu'à Mons-en-Puelle. Les Français, n'osant assaillir un ennemi aussi fortement retranché, restaient dans leurs lignes, ou se contentaient de ravager les

campagnes environnantes. L'impatience prit aux Flamands, à la vue de leurs villages en feu, et vers le soir du 23 août 1328, partagés en trois colonnes, ils livrèrent une furieuse attaque au camp français. Ici encore le Roi sans armes faillit être surpris ; il ne dut son salut qu'à la vaillance de quelques-uns de ses gendarmes qui se firent tuer pour lui. L'alarme fut vive, mais courte : les comtes de Hainaut et de Bar rétablirent la bataille, et, enveloppés de toutes parts, ces fiers bourgeois, dont la plupart avaient endossé la cuirasse comme des chevaliers, succombèrent sous le poids de leurs armes aussi bien que sous les coups de l'ennemi. Trois monceaux de cadavres marquèrent la place des trois colonnes qui avaient pénétré dans le camp français : les gentilshommes n'avaient fait aucun quartier ; on trouva treize mille morts sur le champ de bataille.

57. COMBAT DE TRENTE BRETONS CONTRE TRENTE ANGLAIS AU CHÊNE DE MI-VOYE (27 mars 1351).

Par M.

Le combat des *Trente* est un des épisodes les plus célèbres de la guerre qui s'éleva au XIV[e] siècle pour la succession du duché de Bretagne. Il y avait alors trève entre les Rois de France et d'Angleterre; mais les chevaliers des deux nations n'en cherchaient pas moins toutes les occasions d'échanger en champ clos de beaux coups de lance et d'épée en l'honneur de leurs Princes et de leurs dames. Animé de cet esprit, Robert de Beaumanoir, seigneur breton, qui commandait le château de Josselin, s'en alla défier un jour Bramborough (Froissart l'appelle Brandebourg, et les historiens bretons Brembro), châtelain de Ploermel, « à jouster « de fer de glaives pour l'amour de leurs amies. » Bramborough accepta le défi, et le 27 mars 1551, au chêne de *Mi-voye*, entre Josselin et Ploermel, se rencontrèrent les trente champions de la cause de France et de celle d'Angleterre. Le combat fut long et opiniâtre; et, selon le terme de Froissart, « se maintinrent vaillamment d'une part et d'autre, « aussi bien que tous fussent Rolands et Oliviers. » Mais la

mort de Bramborough décida enfin le succès de la journée : huit de ses compagnons restèrent à côté de lui couchés dans la plaine. Vers la fin du combat, Beaumanoir, blessé et dévoré d'une soif ardente, demandait, dit-on, à boire : « Bois ton sang, Beaumanoir, lui cria un de ses che« valiers; la soif te passera. »

58. BATAILLE DE COCHEREL (16 mai 1364).

Par M.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Depuis plus de trente ans, la guerre était allumée entre les couronnes rivales de France et d'Angleterre, guerre longue et sanglante qui ne devait se terminer qu'après tout un siècle de calamités. Édouard III, vainqueur à Crécy et à Poitiers, n'avait pu conquérir le trône où il prétendait s'asseoir; mais le traité de Brétigny lui avait donné les plus belles provinces du royaume, et c'était en cette triste situation que la France, mutilée par la conquête, épuisée de sang et d'argent, et, pour comble de maux, livrée à la licence impunie des gens de guerre, était passée en héritage au Roi Charles V. Mais ce Prince avait attaché à son service Bertrand du Guesclin, vaillant capitaine breton, qui devait faire la gloire de son règne, et qui, dès le début même, l'inaugura par une victoire.

Du Guesclin était chargé de tenir tête en Normandie au captal de Buch, seigneur gascon qui faisait la guerre pour le Roi de Navarre, Charles le Mauvais. Les deux chefs, chacun avec quelques centaines de lances, se trouvaient face à face à Cocherel, village près d'Évreux. Mais les Navarrois occupaient une colline où l'ennemi ne pouvait les attaquer sans désavantage, et ils attendaient pour le lendemain des secours. Du Guesclin, quand il les vit immobiles sous les armes, recourut à un stratagème : il fit sonner la retraite comme pour emmener précipitamment ses troupes. A cette vue, le capitaine anglais Jean Joël s'élance dans la plaine, malgré les ordres du captal, en poussant son cri de guerre : « En avant, St. Georges! qui m'aime me suive! » Les Français se retournent et lui répondent par le cri de :

« Notre Dame, Gueselin ! » Trente d'entre eux, désignés par leur chef, vont se jeter sur le captal de Buch, au premier rang même de son armée, et l'enlèvent prisonnier, pendant que le gros de la troupe bat les Navarrois, tue le capitaine Joel, et remporte une complète victoire. La nouvelle en vint à Reims, la veille même du sacre du Roi, et redoubla l'éclat de cette cérémonie. Cet heureux début de la campagne faisait présager qu'un règne plus heureux que les précédents venait de se lever sur la monarchie.

59. **ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS** (9 mai 1369).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Etats-Généraux. No 129.

Charles V, décidé à relever la France de l'affront du traité de Brétiguy, prépara silencieusement ses ressources pendant cinq années. Au bout de ce terme, il saisit l'occasion que lui fournissait l'appel des seigneurs gascons, mécontents de la tyrannique administration du prince Noir, et cita Edouard III devant *la Chambre des pairs, pour ouïr droit sur les griefs et complaintes émus de par lui.* Edouard, quoique malade, était trop fier du souvenir de Crécy et de Poitiers pour répondre autrement que par des menaces. C'était combler les vœux du Roi de France qui n'attendait qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Toutefois, avant de s'engager dans les hasards d'une si grande entreprise, Charles V crut devoir s'assurer du vœu national, et il convoqua les États-Généraux.

« Le 9 mai 1369, dit M. de Sismondi, ces états se réu-« nirent dans la grand'chambre du parlement. On y voyait « deux archevêques, quarante évêques et plusieurs abbés, « les ducs d'Orléans et de Bourgogne, les comtes d'Alen-« çon, d'Eu et d'Etampes, Princes du sang, et beaucoup « de nobles, avec un grand nombre de gens des bonnes « villes, qui siégeaient avec les conseillers au parlement. « Le Cardinal de Beauvais, chancelier de France, en pré-« sence du Roi et de la Reine, communiqua à l'assemblée « l'appel des barons de Gascogne et les négociations qui « avaient eu lieu en Angleterre. Le Roi ajouta que s'il en

« avait trop ou trop peu fait, il trouvait bon qu'on le lui « représentât, et qu'il était encore à temps de corriger ce « qu'il avait fait. Il invita les états à y réfléchir et à se ras- « sembler le surlendemain. La réponse de l'assemblée fut, « au reste, telle qu'il l'avait prévue. Les États déclarèrent « que le Roi avait suivi les règles de la justice, qu'il n'avait « pu rejeter l'appel des Gascons, et que, si les Anglais « l'attaquaient, ils lui feraient une guerre injuste. » (*Hist. des Français*, t. II.)

60. FONDATION DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI A PARIS (1379).

Par M. SAINT-EVRE en 1837.

ile du Nord. .-de-chaussée. Salle nº 6.

Charles V était *grand clerc*, selon le langage de son époque, c'est-à-dire, qu'il avait un grand amour pour les sciences et les lettres. La théologie scolastique, la philosophie d'Aristote, et l'astrologie étaient les principaux objets des études, dans lesquelles il aimait à se renfermer. Thomas Pisan l'assistait dans ses contemplations astrologiques; Christine, fille de Thomas, composait pour lui les pédantesques allégories de ses romans, et enregistrait ses faits et gestes pour les transmettre à la postérité: pendant que Raoul de Presle, Nicolas Oresme, Simon de Hesdin, Pierre de Bressuire, etc., traduisaient par ses ordres Saint Augustin et Valère Maxime, Aristote et Tite-Live, et que des mains habiles et patientes enrichissaient ces doctes *translacions* d'éblouissantes miniatures.

Mais, non content de populariser ainsi le savoir par des traductions, Charles V faisait rechercher avec un zèle infatigable tout ce qu'il pouvait trouver de livres à cette époque, et c'est ce qui lui a valu le titre de fondateur de la Bibliothèque royale. « Le grant amour que avoit le Roy Charles « à l'estude et à science, bien le démonstra, dit Christine « de Pisan, par la belle assemblée de notables livres et « belle librairie que il avoit de tous les plus notables vo- « lumes que par souverains aucteurs aient été compillés, « soit de la saincte Escripture, de théologie, de philoso-

« phie et de toutes sciences, moult bien escripts et riche-
« ment adornés, et tout temps les meilleurs escripvains que « on peust trouver occuppés pour lui en tel ouvrage. » Et comme le Roi Charles, en même temps qu'il recherchait ainsi les livres, était aussi *saige artiste* et *deviseur de beaux maçonages*, parmi les embellissements dont il décora le *chastel du Louvre*, *moult notable et bel édifice*, il y fit construire une tour, dite *Tour de la Librairie*, où étaient renfermés les neuf cents volumes qu'à si grands frais il avait rassemblés. Le Catalogue des livres de Charles V, fait par Malet, son bibliothécaire et son valet de chambre, existe en original à la bibliothèque du Roi.

61. PRISE DE CHATEAUNEUF DE RANDON ET MORT DE DU GUESCLIN (13 juill. 1380).

Par BRENET en 1777.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 6.

Charles V, du fond de l'hôtel de Saint-Pol, où il languissait faible et malade, était parvenu à force d'habileté et de persévérance à chasser les Anglais de presque tout le royaume. Calais, Bordeaux et Bayonne étaient ce qui leur restait de toutes leurs conquêtes. C'était la vaillante épée de Du Guesclin qui, venant en aide à la sagesse du Roi, avait accompli ces merveilles.

Le Connétable cependant poursuivait encore la guerre contre quelques châteaux-forts de l'Auvergne et du Languedoc, où se défendait un reste de garnisons anglaises et gasconnes. Il assiégeait Châteauneuf de Randon, « à trois « lieues, dit Froissart, près de la cité de Mende, et à quatre « lieues du Puy, » lorsque la maladie vint le surprendre et le força de s'aliter. On rapporte, et pour l'honneur de la France cette glorieuse version a été adoptée par tous nos historiens, que le commandant anglais de la forteresse s'était engagé à la rendre si, à jour fixe, il n'était point secouru. Ce jour même, mourut Du Guesclin ; son loyal ennemi n'en vint pas moins déposer les clefs de la place sur son lit de mort : « Son nom, suivant la belle expression de Mézeray, acheva l'entreprise. » On sait les magnifiques

honneurs qui furent rendus à la mémoire de Du Guesclin, et comment ses restes furent transportés à Saint-Denis au pied même de la tombe du roi Charles V.

62. BATAILLE DE ROSEBECQUE (27 nov. 1382).

Par M. Alf. Johannot en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 6.

Depuis trois ans (1379 à 1382), une lutte terrible s'était engagée entre le comte de Flandre, Louis de Mâle, et ses puissantes communes. Tour à tour victorieuses dans cette lutte, la noblesse et la bourgeoisie flamandes avaient exercé l'une contre l'autre de sanglantes représailles, jusqu'au moment où les Gantois, par un coup de désespoir, allèrent chercher leur seigneur dans Bruges, le vainquirent et le forcèrent à se jeter entre les bras de la France.

C'était la deuxième année du règne de Charles VI. Ses oncles, qui gouvernaient en son nom, avaient soulevé Paris et Rouen par l'excès de leur rapacité et de leur violence, et si la révolte avait été étouffée dans le sang, un sourd mécontentement régnait toujours. L'exemple des communes flamandes était dans la bouche de tout ce qu'il y avait de bourgeois dans le royaume ; on parlait tout haut de les imiter, et il semblait que l'on fût à la veille d'une vaste insurrection qui, selon l'expression de Froissart, « auroit « détruit et honni toute chevalerie et gentillesse, et par « conséquent sainte chrétienté. »

Ce ne fut donc qu'un cri de joie parmi toute la noblesse de France lorsqu'il s'agit de tirer l'épée contre cette insolente populace de marchands et d'artisans qui avaient osé chasser leur seigneur. Le conseil du Roi se laissa aisément entraîner par l'ascendant du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, intéressé à ne pas laisser se perdre en une démocratie sans frein, ni sans règle, son magnifique héritage de Flandre; et, quant au jeune monarque, à peine âgé de quatorze ans, il tressaillit d'aise à l'idée de paraître pour la première fois à la tête d'une armée.

Les Français, par un téméraire et glorieux fait d'armes,

forcèrent à Comines le passage de la Lys, marchèrent sur Ypres, qui se rendit sans coup férir, et le 26 novembre 1382, trouvèrent devant eux l'armée flamande, rangée en bataille entre Rousselaer et Rosebecque. Philippe d'Arteveld, digne fils de ce fameux brasseur de Gand qui avait été l'allié du Roi Edouard, guidait au combat ses compatriotes : c'était lui qui avait vaincu à Bruges et qui se flattait de vaincre encore à Rosebecque, en poussant contre les lances ennemies ses cinquante mille fantassins tout couverts de fer, serrés en phalange les uns contre les autres et les bras entrelacés pour ne point laisser rompre leurs rangs. Mais il n'avait pas affaire ici, comme à Bruges, à des milices inexpérimentées : c'était la gendarmerie elle-même, avec ses armures de fer, qui avait mis pied à terre, et qu'il trouvait devant lui. Aussi, après s'être enfoncée au centre de la ligne française et y avoir fait une large trouée, cette masse redoutable, débordée sur ses deux ailes, fut enveloppée, et ce ne fut plus alors un combat, mais un massacre. Les chevaliers sentaient que, sur le champ de bataille de Rosebecque, c'étaient toutes les communes du royaume qu'ils frappaient avec celles de Flandre, et leur rage fut impitoyable. Les hérauts d'armes rapportèrent qu'ils avaient compté dans la plaine vingt-six mille cadavres, sans compter les fuyards tués dans la poursuite. On trouva Philippe d'Arteveld gisant parmi ses fidèles Gantois.

63. BATAILLE DE BEAUGÉ (22 mars 1421).

Par M. LAVAUDEN en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle nº 6.

Les factions rivales des Princes, le meurtre du duc d'Orléans dans Paris et la lutte sanglante des Bourguignons et des Armagnacs ; la Normandie envahie par Henri V, et la bataille d'Azincourt, plus fatale au royaume que celles de Crécy et de Poitiers ; l'assassinat du pont de Montereau, suivi du funeste traité de Troyes, qui donna au Roi d'Angleterre une fille de France pour épouse, avec l'héritage de

la couronne; tels étaient les maux, qui avec la démence de l'infortuné Charles VI, vinrent fondre sur la France.

Cependant l'héritier légitime du trône, le Dauphin Charles, déshérité et banni par arrêt du parlement, en avait appelé à la *pointe de son épée*, et il avait juré de porter cet appel partout où besoin serait, en France, en Angleterre, ou dans les domaines du duc de Bourgogne (1420).

Il fut bien long-temps avant d'accomplir ce vœu, et le malheureux Prince, loin de chercher l'ennemi, avait alors grand'peine à se défendre. Toutefois, en ces jours même de son infortune, ses armes se signalèrent par un glorieux succès, qui releva pour un moment son parti abattu, et fit renaître l'espérance au cœur des bons Français.

C'était en Anjou que le gros de l'armée du Dauphin était réuni, sous les ordres du Maréchal de La Fayette et du comte de Buchan, brave Écossais, fidèle, ainsi que ses compatriotes, à toutes les fortunes de la France. Les Anglais, dans le cours triomphant de leurs prospérités, vinrent livrer bataille près de Beaugé, à cette armée qu'ils méprisaient. Le duc de Clarence, Prince du sang royal, les commandait : il n'avait point eu le bonheur de se trouver à Azincourt, et, en l'absence du Roi son frère, il cherchait avidement l'occasion d'une victoire Aussi, dans sa chevaleresque impatience, n'attendit-il pas pour charger les Français que toute son armée fût rassemblée autour de lui. Il s'élança à la tête de ses hommes d'armes, laissant de l'autre côté de la rivière ces redoutables archers des communes dont la part avait été si grande dans les dernières victoires de l'Angleterre. Sa témérité ne tarda guère à être punie : il fut pris par un chevalier de l'armée française, et, au milieu de l'effort que faisaient les siens pour le délivrer, tomba sous les coups du comte de Buchan. Lorsque ensuite le comte de Salisbury, avec le corps de bataille, arriva à son secours, il était trop tard : la fleur de la chevalerie anglaise avait été moissonnée par le glaive, ou emmenée prisonnière.

64. JEANNE D'ARC PRÉSENTÉE A CHARLES VII (fév. 1429).

Par M. PAPETY en 1837, d'après M. Saint-Evre.

Toute la France jusqu'à la Loire était aux mains des Anglais, et Charles VII, réduit à l'étroite souveraineté de quelques provinces du centre du royaume, recevait de ses ennemis le titre dérisoire de *Roi de Bourges*. Le duc de Bedford résolut de lui enlever ce titre même, et, pour s'ouvrir le midi de la France, une armée anglaise vint mettre le siége devant Orléans. De vaillants capitaines, le sire de Gaucourt, Dunois, Xaintrailles, etc., s'étaient enfermés dans cette ville : les habitants rivalisaient avec les hommes d'armes de constance et de bravoure : la résistance fut héroïque. Mais, depuis la honteuse journée des Harengs, qui avait privé la place d'un secours devenu nécessaire, le découragement commençait à entrer dans les âmes : les bastilles de l'ennemi resserraient la ville de toutes parts ; la famine était menaçante, et Charles immobile ne songeait qu'à préparer sa retraite vers les provinces méridionales. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 6.

C'est alors que parut cette jeune et simple fille des champs, dont le patriotisme, échauffé au feu de l'enthousiasme religieux, fit des miracles et sauva la France. Jeanne d'Arc, accueillie d'abord avec incrédulité aux lieux où elle était née, finit par prouver sa mission à force de sainteté, et le sire de Baudricourt se décida à l'envoyer au Roi. Les courtisans de Charles VII refusaient à l'héroïque vierge l'accès de son souverain ; mais de plus nobles inspirations prévalurent auprès du Roi, et il consentit à la voir.

« Pour l'éprouver il ne se montra point d'abord, et se « tint à l'écart. Le comte de Vendôme amena Jeanne, qui « se présenta bien humblement, comme une pauvre pe- « tite bergerette. Cependant elle ne se troubla point, et, « bien que le Roi ne fût pas aussi richement vêtu que « beaucoup d'autres qui étaient là, ce fut à lui qu'elle vint. « Elle s'agenouilla devant lui, embrassa ses genoux. « Ce « n'est pas moi qui suis le Roi, Jeanne, dit-il, en montrant

« un de ses seigneurs : le voilà. — Par mon Dieu, gentil « Prince, reprit-elle, c'est vous, et non autre. Puis elle « ajouta : Très-noble seigneur Dauphin, le Roi des cieux « vous mande par moi que vous serez sacré et couronné « en la ville de Reims, et serez son lieutenant au royaume « de France. » (*Hist. des ducs de Bourgogne*, par M. le baron de Barante, p. 283.)

65. LEVÉE DU SIÉGE D'ORLÉANS (18 mai 1429).

Par M. HENRI SCHEFFER.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Charles VII et sa cour, par conviction ou par politique, avaient reconnu la mission miraculeuse de la Pucelle. On lui avait donné tout l'état d'un chef de guerre, un chapelain, un écuyer pour porter sa bannière et des valets pour la servir. On avait cédé même aux instances réitérées qu'elle faisait pour qu'on l'envoyât au secours d'Orléans. Là, les merveilles qu'elle avait promises s'accomplirent tout aussitôt. Le courage rentra au cœur des assiégés, tandis que l'irrésolution et le trouble se mettaient dans le camp des Anglais. Déjà leurs bastilles avaient été, sur la rive gauche, emportées les unes après les autres. Talbot et le comte de Suffolk n'attendirent pas de plus éclatants revers : ils se résolurent à lever le siége Mais ils voulurent le faire en gens de cœur et sans avoir l'air de démentir leur prouesse accoutumée. Ils rangèrent toute leur armée en bataille jusqu'au bord des fossés de la ville, comme pour offrir le combat à l'ennemi.

Jeanne, blessée la veille, sortit de son lit avec une légère armure, pour défendre aux Français d'accepter ce défi : il n'était pas dans sa mission de leur donner ce jour-là la victoire. « Pour l'amour et l'honneur du saint dimanche, ne « les attaquez pas les premiers... S'ils vous attaquent, dé« fendez-vous hardiment, et vous serez maîtres. » Et elle fit aussitôt apporter une table et un marbre béni. On dressa un autel, le clergé entonna des hymnes et des cantiques d'action de grâces : puis on célébra deux messes. « Regar« dez, disait-elle, les Anglais vous tournent-ils le visage

ou bien le dos? » En effet ils avaient commencé leur retraite en bon ordre et bannières déployées.

66. SACRE DE CHARLES VII A REIMS (17 juill. 1429).

Par M. VINCHON en 1837.

Jeanne d'Arc avait toujours annoncé comme le terme de sa mission, qu'elle mènerait Charles VII à Reims pour y être sacré. Aussitôt après la levée du siége d'Orléans et l'heureuse journée de Patay, elle insista vivement pour qu'on lui permît d'accomplir sa tâche, en conduisant le Roi à cette glorieuse destination. Les difficultés étaient grandes, la route occupée par les Anglais et les Bourguignons, le conseil du Roi contraire. L'enthousiasme de Jeanne entraîna tout. Le 28 juin, Charles VII partit de Gien, et le 15 juillet il faisait à Reims son entrée solennelle. Deux jours après, il fut sacré dans la cathédrale. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 6.

Les vieilles pairies du royaume ou n'existaient plus, ou étaient réunies sur la tête du duc de Bourgogne. Ce furent les principaux seigneurs de la cour du Roi qui les représentèrent. Mais tout l'éclat qui les entourait était effacé par celui dont brillait aux yeux des peuples cette simple jeune fille, de qui tout cela était l'ouvrage. Pendant la cérémonie, on la vit debout près de l'autel, tenant à la main sa bannière, et lorsque après le sacre elle se jeta à genoux devant le Roi et lui baisant les pieds en pleurant, il n'y eut personne qui ne pleurât avec elle. « Gentil Roi, lui dit-elle, or « est exécuté le plaisir de Dieu, qui vouloit que vous vinssiez « à Reims recevoir votre digne sacre pour montrer que « vous êtes vrai Roi et celui au quel doit appartenir le « royaume.

On sait qu'en face de ses juges, interrogée pourquoi elle avait eu l'audace de porter au sacre du Roi son étendard, Jeanne répondit : « Il avoit été à la peine, c'étoit bien rai- « son qu'il fût à l'honneur. »

67. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PARIS (13 avril 1436).

Par M. BERTHELEMY en 1787.

Le traité d'Arras, en réconciliant le duc de Bourgogne Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 6.

avec le Roi de France, mit fin à la grande fortune des Anglais dans le royaume. Le Connétable de Richemont, dont la vaillante épée avait été enfin agréée de Charles VII, leur faisait chaque jour éprouver de nouveaux échecs. Celui qu'ils essuyèrent dans Saint Denis fut décisif. Paris en fut témoin, et ce succès des armes royales encouragea le zèle des bons citoyens qui avaient formé le projet de rendre la ville à son légitime seigneur.

Le chef de cette conspiration patriotique était un bourgeois nommé Michel Lailler. Par ses soins, la porte Saint-Jacques fut ouverte à l'armée royale, et ce fut le Maréchal de l'Isle Adam, un des principaux seigneurs de Bourgogne, qui planta le premier sur la muraille la bannière de France, que lui-même en avait fait descendre dix-huit ans auparavant. Les Anglais étonnés se replièrent sur la Bastille St-Antoine, au milieu d'une grêle de pierres, de tables et de tréteaux que, du haut des fenêtres, on faisait pleuvoir sur leurs têtes. Ils ne tinrent pas long-temps dans cette retraite.

Michel Lailler s'avança au-devant du Connétable sur le pont Notre-Dame. Ce fut lui qui lui offrit la soumission de la bourgeoisie. Richemont lui répondit en remerciant au nom du Roi Charles les bons habitans de Paris, et s'engageant à une pleine et entière amnistie. Ses paroles furent accueillies par les acclamations d'un peuple las de la domination étrangère. Il se rendit ensuite à Notre-Dame, où il entendit la messe tout armé, et fit lire en chaire les lettres d'abolition.

68. RETOUR DU PARLEMENT A PARIS (1436).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale.
1er étage.
Salle des États-Généraux.
No 129.

Tant que Paris avait été soumis aux Bourguignons et aux Anglais, le parlement, fidèle à la cause royale, avait partagé l'exil de Charles VII. Il siégeait à Poitiers, pendant que la justice était rendue à Paris par une magistrature instituée à l'ombre de la domination étrangère. Mais quand Richemont eût remis la capitale sous l'obéissance de Charles VII, le

parlement se hâta d'y rentrer, avant le Roi même, en témoignage du retour des choses à leur ordre légitime. Ce fut vers la fin du mois de décembre 1436 qu'il reprit au Palais ses séances.

69. **BATAILLE DE BRATELEN OU DE SAINT-JACQUES (26 août 1444).**

Par M. Alf. Johannot en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 6.

Une trêve venait d'être conclue entre la France et l'Angleterre. Mais Charles VII ne tarda pas à reconnaître que les bienfaits en seraient perdus pour son royaume, si les campagnes continuaient d'être en proie à la licence impunie des compagnies d'aventure. En même temps donc qu'il travaillait par ses ordonnances à régler pour l'avenir le service militaire, il résolut de porter remède aux maux du présent, en rejetant hors de France ces bandes d'égorgeurs et de pillards qui perpétuaient au sein de la paix toutes les horreurs de la guerre. Les dissensions survenues parmi les ligues suisses lui en fournirent l'occasion.

Depuis quelque temps le peuple de Zurich était entré en querelle avec les autres cantons, et, menacé des forces réunies de toute la confédération, il avait recouru à la protection de la maison d'Autriche, cette vieille et implacable ennemie de l'indépendance helvétique. Les Suisses, accoutumés depuis cent cinquante ans à la braver et à la vaincre, n'en poussèrent pas moins vivement la guerre contre Zurich, qui était près de tomber entre leurs mains. C'est alors qu'un cri de détresse fut poussé par l'Empereur et la noblesse de l'empire, invoquant l'assistance de tout ce qu'il y avait de chevalerie en Europe contre ces redoutables paysans. Charles VII y répondit en leur envoyant ses compagnies d'aventure, rassemblées toutes sous les ordres du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

La bataille se livra sous les murs de Bâle le 26 août 1444. Les Suisses comptaient dans leur armée moins de centaines de combattants que leurs ennemis n'en avaient de milliers. Leur attaque n'en fut que plus furieuse, et leurs pre-

miers coups mirent en déroute plusieurs de ces compagnies si renommées dans les combats. Mais le Dauphin, sagement conseillé, ne songeait qu'à séparer les divers corps dont se composait leur petite armée pour les accabler un à un. Il y parvint, et tout l'héroïsme des Suisses ne put alors les sauver d'une entière défaite. Écrasés par le nombre, ils n'en continuèrent pas moins de se défendre, les uns adossés à la petite rivière de Birse, les autres retranchés dans la maladrerie de S. Jacques, qui a donné son nom à cette sanglante journée. Le Dauphin et ses capitaines, émus de pitié sur le sort de ces braves gens, voulaient leur laisser la vie. Mais telle était la haine que leur portaient les chevaliers allemands, qu'un d'entre eux, Pierre de Morpsberg, se jeta sur le champ de bataille même, aux pieds du sire de Chabannes, pour le prier de n'en pas épargner un seul. On les acheva en effet, car le Dauphin s'était lié par cette horrible promesse : mais ce ne fut qu'au bout de dix heures de combat, et après qu'ils eurent couché par terre huit mille de leurs ennemis. Le Dauphin tira une utile leçon de cette victoire : il accorda bien vite la paix aux Suisses, et cette paix fut le commencement de la longue amitié qui a uni depuis lors la France avec cette brave nation.

70. ENTRÉE DE CHARLES VII A ROUEN (10 nov. 1449).

Par M. DECAISNE en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 6.

Charles VII avait mis à profit les six années de la trêve. L'ordre était rentré dans le gouvernement : l'établissement de l'impôt appelé *taille des gendarmes* et les ordonnances *sur le fait de la guerre* avaient donné au royaume une milice régulière et permanente : avec des compagnies disciplinées, toutes commandées par de bons chefs, dévouées au service du Roi, et ne s'occupant plus de meurtres et de brigandages, la victoire était assurée à Charles VII le jour où il reparaîtrait sur les champs de bataille. L'imprudence d'un capitaine anglais rouvrit les hostilités. Charles répondit à ce signal en envahissant la Normandie.

Toutes les villes y avaient le cœur français, et la renommée du bon gouvernement de Charles VII accroissait leur ardent désir de rentrer sous l'autorité de leur légitime seigneur. Aussi la plupart ouvrirent-elles leurs portes à la seule vue des lances françaises. Rouen n'opposa qu'une faible défense : entre la puissante armée du Roi et toute une population qui se soulevait contre eux, les Anglais ne purent long-temps tenir : l'entrée de Charles dans cette grande cité fut plus magnifique encore que ne l'avait été son entrée à Paris.

« ..... Il y avait, dit M. de Barante, beaucoup plus de « grands seigneurs et de fameux capitaines. Parmi eux on « remarquait le chancelier de France, qui chevauchait dans « son royal costume ; et devant lui on conduisait une ha- « quenée blanche, chargée de coffres où étaient les sceaux « du royaume. Au milieu de tous ces capitaines se montrait « aussi un homme à qui le Roi devait plus qu'à eux, disait- « on, la conquête de la Normandie, c'était Jacques Cœur, « lui qui avait prêté l'argent nécessaire pour assembler cette « belle armée. Sans son secours il n'eût pas été possible de « commencer la noble entreprise de délivrer le royaume.

« Le comte de Dunois avait été nommé capitaine de la « ville de Rouen, et le sire Guillaume Cousinot bailli. Tous « les deux vinrent au-devant du Roi avec les magistrats et « les bourgeois vêtus de robes bleues, avec des chaperons « rouges ou blancs et rouges.... Puis le Roi traversa les « rues dans son pompeux appareil. Partout étaient des écha- « fauds où l'on représentait des mystères, des fontaines qui « répandaient du vin, des figures d'animaux, comme tigres, « licornes, cerf-volants, qui s'agenouillaient au passage du « Roi ; partout on avait disposé de petits enfants pour crier « *noël*; enfin rien n'avait été oublié pour orner ce grand triom- « phe. Les maisons étaient tendues de tapis et de belles drape- « ries. On voyait aux fenêtres les dames et les riches bourgeois « revêtus de leurs plus beaux atours. On remarquait sur un « balcon, auprès de la comtesse de Dunois, le lord Talbot, « témoin de cette gloire du royaume de France, et ce n'é-

« tait pas un des moindres ornements de la fête. Il était « vêtu d'un chaperon violet et d'une robe de velours fourrée « de martre, que le Roi lui avait donnée lorsqu'il était venu « lui présenter ses respects... Le Roi se rendit à la cathé- « drale pour remercier Dieu et baiser les saintes reli- « ques.... » (*Hist. des ducs de Bourgogne*, livre VIII.)

71. BATAILLE DE FORMIGNI (18 avril 1450).

Par M. LAFAYE en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 6.

Deux mois après la prise de Rouen, les Anglais essuyèrent un échec qui peut-être fut plus sensible encore à leur fierté nationale ; ils perdirent Harfleur, la première ville conquise par Henri V ; et pour sauver Caen, avec ce qui leur restait de la basse Normandie, ils n'eurent plus que la ressource désespérée de hasarder une bataille.

Elle s'engagea entre Carentan et Bayeux, près du village de Formigni, auquel était adossée leur armée : un petit ruisseau coulait devant leur front de bataille, et sur ce ruisseau était un pont occupé par les Français. Sir Matthew Gough, vivement attaqué par le jeune comte de Clermont, l'avait repoussé avec vigueur, s'était emparé du pont, et, sans l'heureuse arrivée du Connétable, c'en était fait de l'armée française. Mais ses compagnies, avec leur redoutable ordonnance, eurent bientôt fait rentrer les Anglais dans leurs retranchements, et tout son effort fut de les y forcer. Le combat fut vif et dura trois heures : au bout de ce temps, les lignes anglaises furent rompues de trois côtés, et les Français y entrèrent victorieux avec un grand carnage. De six mille combattants, on en compta trois mille sept cents couchés sur le champ de bataille. Après cette défaite, Caen, Falaise et Cherbourg se firent encore assiéger ; mais ce fut sans espoir et pour le seul honneur de leurs armes que les Anglais opposèrent ce reste d'inutile résistance : quatre mois après la journée de Formigni (1450), la Normandie était rentrée tout entière sous l'obéissance de Charles VII.

72. **ENTRÉE DES FRANÇAIS A BORDEAUX (23 juin 1451).**

Par M.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 6.

Après la Normandie, ce fut la Guyenne, dernière province restée aux Anglais, qui leur fut enlevée. Là les cœurs n'étaient point français. On se souvenait encore de la longue antipathie qui avait séparé la France du midi de celle du nord, et les seigneurs surtout trouvaient bien mieux leur compte à la domination d'un prince étranger, dont l'éloignement même était une garantie pour leur indépendance, qu'à la suzeraineté plus voisine et bien autrement redoutable du chef de la monarchie française. Cependant telle était dès lors la prépondérance acquise à Charles VII par ses victoires, que son lieutenant, le comte de Dunois, n'eut presque qu'à montrer son armée en Guyenne pour réduire cette province. Bordeaux, après toutes les autres villes du duché, traita de sa soumission, mais en stipulant pour le maintien de ses anciennes libertés et s'assurant le bienfait d'une amnistie générale.

« Le 23 juin 1451, le comte de Dunois se présenta avec « la brillante et nombreuse compagnie des seigneurs de « France et des capitaines de son armée, devant les « portes de Bordeaux. Le héraut de la ville commença « par sommer trois fois à haute voix les Anglais de venir « porter secours aux gens de Bordeaux. Nul ne compa- « raissant, les jurés de la ville, l'archevêque, son clergé et « les principaux seigneurs du pays remirent les clefs au « lieutenant général du Roi.... L'entrée fut brillante et « solennelle : on y vit chacun à la tête de sa troupe, et « dans le plus brillant équipage. Le sire de Pensach, sé- « néchal de Toulouse, capitaine des archers de l'avant- « garde ; les Maréchaux de Loheac et de Culant, avec trois « cents hommes d'armes ; les comtes de Nevers, d'Arma- « gnac et le vicomte de Lautrec, de la maison de Foix, avec « trois cents hommes de pied : les archers du comte du « Maine sous les sires de La Boessière et de La Rochefou- « cauld : puis chevauchaient trois des conseillers du Roi,

« l'évêque de Langres, l'évêque d'Alais et l'archidiacre de « Tours, avec plusieurs secrétaires du roi. Après mar- « chaient Tristan l'Hermite, prévôt des maréchaux, et ses « sergents ; ensuite venaient le chancelier Juvénal, avec « un manteau court de velours cramoisi par-dessus sa « cuirasse ; le sire de Xaintrailles, bailli de Berri, grand « écuyer ; le comte de Dunois, lieutenant général du roi : « les comtes d'Angoulême et de Clermont, avec leurs armures « blanches, accompagnés de leurs pages et de leurs ser- « viteurs ; les comtes de Vendôme et de Castres. Jacques « de Chabannes, bailli de Bourbonnais, grand maître de la « maison du roi, conduisait les quinze cents lances du « corps de bataille, et Geoffroi de Saint-Belin, bailli de « Chaumont, les hommes d'armes du comte du Maine. « Enfin l'arrière-garde, dont Joachim Rouault était capi- « taine, était commandée par Abel Rouault, son frère. « Tout ce superbe cortége, si nouveau pour les gens de « Bordeaux, sujets du roi d'Angleterre depuis tant « d'années, arriva jusqu'à la cathédrale L'archevêque « porta à baiser les saintes reliques au comte de Dunois et « aux principaux seigneurs de France, puis ils entrèrent « dans l'église. Après la messe, messire Olivier de Coetivi « présenta au chancelier les lettres du roi qui le nom- « maient sénéchal de Guyenne, et prêta serment de loyale- « ment garder et faire garder justice dans le duché et dans « la ville. Les jurés et la bourgeoisie jurèrent aussi d'obéir « désormais audit sénéchal, comme à la personne du roi. En- « suite les seigneurs du pays, les sires de Duras, de Rauzan, « de Lesparre, de Montferrand et autres, prêtèrent serment « et hommage entre les mains du chancelier, et promirent « d'être bons et loyaux Français. (*Hist. des ducs de Bour-* « *gogne*, par M. le baron de Barante, t. VII, p. 324.)

73. **BATAILLE DE CASTILLON** (17 juill. 1453).

Par M.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Charles VII, maître de la Guyenne, voulut la gouverner comme le reste de la France. Mais cette uniformité blessait

les priviléges de la province : la *taille des gendarmes* surtout excitait un mécontentement général. Après avoir inutilement porté au Roi leurs doléances, les peuples n'eurent plus qu'à se jeter dans la révolte, et appelèrent les Anglais.

Lord Talbot, malgré ses quatre-vingts ans, prit le commandement de cette expédition, et débarqua dans le Médoc au mois d'octobre 1452. Bordeaux se souleva aussitôt en sa faveur, quelques villes l'imitèrent, et le reste de la province eût suivi, si de prompts renforts arrivés au comte de Clermont n'eussent arrêté l'entraînement de la révolte. Toutefois ce ne fut pas avant l'été de l'année suivante que l'armée royale put entrer en campagne. Charles VII la commandait lui-même.

Il assiégeait Castillon, petite place située sur la Dordogne, qui devait lui livrer le cours de cette rivière, lorsque Talbot, cédant aux téméraires instances des gens de Bordeaux, sortit de cette ville et tomba à l'improviste sur les postes avancés de l'armée française ; en un instant il les eut délogés d'une abbaye qu'ils occupaient, et où il s'établit lui-même. Comme il y entendait la messe, on lui apporte la fausse nouvelle que les Français ont quitté leur camp et sont en pleine retraite. L'aventureux vieillard, enivré de son premier succès, n'attend pas de savoir la vérité, il la repousse même avec hauteur dans la bouche d'un de ses vieux compagnons d'armes, et, sortant brusquement de la chapelle, il se lance sur les retranchements ennemis et y fait planter son étendard. Mais là, au lieu d'une armée en fuite, il trouve pour le recevoir une artillerie formidable. En vain crie-t-il à sa gendarmerie de mettre pied à terre pour assaillir avec plus d'avantage les palissades du camp français ; en vain appelle-t-il les Bretons pour appuyer de leur opiniâtre vaillance les Anglais qui reculent : un coup de couleuvrine abat par terre le héros octogénaire, et sa chute entraîne le destin de la bataille. Lord Lisle, son fils, et trente autres seigneurs, la fleur de la jeunesse anglaise, se font tuer auprès de lui, sans pouvoir détourner le coup fatal qui l'achève. Le combat n'est plus dès lors qu'un affreux

carnage : lord Molines, lieutenant de Talbot, rend son épée, et les débris de l'armée anglaise se réfugient dans la forteresse de Castillon, qui le lendemain ouvre ses portes. Bordeaux, forcé de se rendre à son tour, paya sa révolte au prix d'une amende de cent mille écus d'or et de la perte de ses priviléges.

Calais et Guines furent alors les seules villes qui restèrent aux Anglais dans le royaume.

74. DÉFENSE DE BEAUVAIS (22 juill. 1472).

Par M. CIBOT en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 7.

Quand Charles VII eut laissé à Louis XI la France délivrée des Anglais, toutes les forces de la monarchie durent naturellement se retourner contre cette puissante maison de Bourgogne, rameau détaché de la maison de France, qui menaçait de grandir au-dessus d'elle et de l'étouffer. Louis XI et Charles le Téméraire portèrent dans cette lutte acharnée la diversité de leur génie, l'un ce que la perfidie a de plus odieux, l'autre ce que la violence a de plus brutal.

Le duc de Guyenne, dont la faiblesse inquiète et tracassière faisait ombrage au Roi son frère, venait de périr d'une mort subite. Le duc de Bourgogne prend avantage de ce crime, que la voix publique impute au Roi, publie un manifeste où il le désigne comme fratricide à l'exécration de l'Europe, et fait marcher ses troupes sur la Normandie. Beauvais était sur son passage : il ne songeait point à l'assiéger ; la ville elle-même, sans autre garnison que quelques hommes d'armes fugitifs arrivés de la veille, n'était point préparée à une attaque. Mais telle était l'horreur qu'inspiraient les cruautés des Bourguignons, qu'à la vue des premières lances du sire d'Esquerdes, les habitants embrassèrent la courageuse résolution de fermer leurs portes et de se défendre.

En effet, seuls et sans aucun secours, ils soutinrent le premier choc de cette puissante armée de Bourgogne et les premières colères de son redoutable chef. La châsse de sainte

Angadresme, patronne de la ville, ayant été solennellement promenée, tous les habitants crurent à son assistance miraculeuse, et il n'y en eut aucun dont le cœur faiblît devant le danger. Les femmes surtout se distinguèrent par leur merveilleuse intrépidité. « Elles montaient sur la muraille « pour apporter des traits, de la poudre et des munitions. « Elles-mêmes roulaient de grosses pierres, et versaient « l'eau chaude, la graisse fondue et l'huile bouillante sur les « assiégeants. » Il y en eut une entre autres, nommée Jeanne Lainé, et que la tradition appelle Jeanne Hachette, qui, au plus fort de l'assaut saisit, quoique sans armes, la bannière d'un Bourguignon, au moment où il allait la planter sur la muraille. Cette bannière a été long-temps conservée comme un trophée glorieux dans une des églises de la ville.

Cependant l'énergie de la vaillante population de Beauvais donna le temps au Roi d'y envoyer du secours, et après vingt-quatre jours de siége, après un sanglant et inutile assaut, Charles le Téméraire lâcha en frémissant sa proie, et se retira en marquant sa route par d'affreux ravages. Louis XI prodigua les récompenses à la ville de Beauvais, aux femmes en particulier, et parmi elles à Jeanne Hachette.

75. LEVÉE DU SIÉGE DE RHODES (19 août 1480).

Par M.

Partie centrale 1er étage. Salle des Croisades No 128.

Mahomet II avait juré, sur les ruines de Négrepont (1470), d'anéantir l'ordre des chevaliers de Rhodes et de tuer lui-même, de sa main, le Grand-Maître. Ce ne fut toutefois qu'au bout de dix années qu'il put songer à accomplir ce redoutable serment.

L'an 1480, vers la fin du mois de mai, le grand-visir Misach Paléologue, renégat de l'ancienne famille des empereurs grecs, parut devant Rhodes avec une flotte qui, au rapport des contemporains, ne portait pas moins de cent mille hommes. La ville fut attaquée à la fois par terre et par mer : pendant trois mois la formidable artillerie de Mahomet II ne cessa pas de foudroyer ses murailles. Deux fois repoussés dans leurs assauts contre le fort Saint-Nicolas, les

Turcs dirigèrent contre la basse ville et le quartier des Juifs une attaque plus forte et mieux concertée. Dès l'abord elle réussit. Le rempart est escaladé en silence, la garde endormie est égorgée, et le drapeau des infidèles arboré en signe de triomphe.

« C'en était fait de Rhodes, dit Vertot, sans un prompt « secours; mais le Grand-Maître, Pierre d'Aubusson, « averti du péril que courait la place, fit déployer sur-le-« champ le grand étendard de la religion, et, se tournant « vers des chevaliers qu'il avait retenus auprès de lui pour « marcher aux endroits qui seraient les plus pressés: Allons, « mes frères, leur dit-il avec une noble audace, combattre « pour la foi et pour la défense de Rhodes, ou nous ense-« velir sous ses ruines. Il s'avance aussitôt à grands pas à « la tête de ses chevaliers, et voit avec surprise deux mille « cinq cents Turcs maîtres de la brèche, du rempart, de tout « le terre-plein qui le bordait. Comme les maisons et les « rues étaient bien plus basses, on ne pouvait aller à eux et « monter sur le haut du rempart que par deux escaliers « qu'on y avait pratiqués autrefois, mais qui étaient alors « couverts des débris de la muraille. Le Grand-Maître prend « une échelle, l'appuie lui-même contre ce tas de pierre, et, « sans s'étonner de celles que les ennemis jetaient sur lui, « monte le premier, une demi-pique à la main; les cheva-« liers, à son exemple, les uns avec des échelles et d'autres « en gravissant parmi ces décombres, tâchent de le suivre « et de gagner le haut du rempart. »

La lutte fut terrible: le sang des chevaliers y coula à grands flots, et le Grand-Maître lui-même fut deux fois renversé. Mais ni cette double chute, ni les sept blessures qu'il a reçues ne ralentissent son ardeur. La vue du sang qui ruisselle sur son armure ne fait qu'enflammer ses frères d'armes de la soif de la vengeance, et, après une mêlée épouvantable, les Turcs, subjugués par l'énergie surnaturelle de leurs ennemis, prennent la fuite. Cet assaut fut le dernier. Paléologue découragé se retira dans son camp, puis sur ses vaisseaux, et pendant que, couvert de confusion, il

faisait voile vers le Bosphore, Pierre d'Aubusson allait dans l'église de Saint-Jean rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il venait de remporter.

76. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE TOURS (15 janv. 1484).
(CHARLES VIII.)

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Louis XI, en mourant, avait laissé les affaires du royaume entre les mains de sa fille Anne, mariée au sire de Beaujeu, de la branche de Bourbon. Mais le jeune Roi Charles VIII, âgé de plus de treize ans, était majeur d'après la fiction de la loi, et par suite l'autorité de la régente fut contestée. Les princes du sang, ayant à leur tête le duc d'Orléans, depuis Louis XII, se rassemblèrent à Amboise pour élever un gouvernement rival à côté de celui d'Anne de Beaujeu. Entre les deux partis prêts à se combattre, l'opinion publique invoqua les États-Généraux : la régente les convoqua à Tours pour le 15 janvier 1484. La grande salle de l'archevêché fut préparée pour les recevoir.

Voici la description du cérémonial de la séance d'ouverture, telle qu'elle nous a été laissée par un des députés qui siégeaient dans cette assemblée :

« La salle, en tout très-vaste, fut décorée de siéges et de « tapis pour la circonstance présente.

« Dans la partie du fond était une estrade en bois, élevée « d'environ quatre pieds au-dessus du carreau de la salle, « longue de trente pieds, ce qui comprenait toute la largeur « de cette salle, excepté à droite, où elle ne joignait pas la « muraille, dont elle était séparée par une distance d'à peu « près cinq pieds. Dans cet espace et sur le devant il y « avait un escalier. Au milieu de l'estrade on avait placé le « trône royal, orné d'une tenture de soie, parsemée de « fleurs de lis : on y arrivait du plancher de cette estrade « par cinq marches circulaires, assez basses et d'une montée « facile. Auprès du trône, à gauche, on avait laissé une « place vide dépourvue de siéges, propre à contenir cinq ou « six personnes, où se tinrent debout le comte de Dunois,

« à la même hauteur que le roi, et à côté de Dunois le « comte d'Albret : derrrière eux et en suivant, le comte de « Foix et le prince d'Orange (*). Au bas et à la droite du trône, « sur la largeur de l'estrade, se voyait d'abord un fauteuil « orné d'un tapis, où était assis le duc de Bourbon ; puis en « face de lui, mais le devant tourné à gauche, un second fau- « teuil destiné au chancelier, un peu moins haut cependant « que le premier et rapproché davantage du bord. Derrière « le fauteuil du duc de Bourbon se trouvait un banc qu'oc- « cupaient ensemble messires les cardinaux de Lyon et de « Tours, les seigneurs de Gaure, de Vendôme et plusieurs « autres. A gauche, auprès du trône, sur un banc placé de « biais, siégeaient les ducs d'Orléans et d'Alençon, et les « comtes d'Angoulême, de Beaujeu et de Bresse (**). Sur le « dossier du banc avaient les coudes appuyés le comte de « Tancarville et plusieurs princes. Une foule nombreuse « d'autres seigneurs étaient debout dans l'étendue de « l'estrade.

« Le parquet, ou plutôt le carreau d'en bas, était cou- « vert de trois rangées de bancs, disposés latéralement au « trône et des deux côtés de la salle. Au milieu avait été « ménagé un espace libre assez large pour le passage. Der- « rière les bancs étaient des siéges nommés *fourmes*, mis « encore par triple rang : mais à la tête des différentes « rangées de bancs latérales, et vis-à-vis de l'estrade, il y « avait des bancs séparés. Ceux de droite étaient les siéges « réservés aux grands, comme on dit, de l'ordre royal, « ceux de gauche aux prélats qui n'étaient pas de l'ordre « des états. Tous ces siéges s'étendaient jusqu'à la porte et « remplissaient entièrement le lieu. Seulement à l'entrée et « vers l'extrémité une barrière interdisait l'abord de la salle « aux gens non appelés.

« Il faut savoir que la partie la plus haute du parquet « contenait pêle-mêle les siéges des sénéchaux, des baillis, « des barons, des chevaliers, des conseillers, des secré- « taires, dont chacun fut appelé par le greffier en procla-

(*) De la maison des comtes de Châlons. (**) De la maison de Savoie.

« mant sa dignité. Là prirent place aussi les prélats et les « plus grands dignitaires des états. La partie inférieure « appartenait au reste de la foule des députés.

« En face et en dehors de l'estrade une place avait été « faite pour le greffier.... » (*Journal des Etats-Généraux de* 1484, par Jehan Masselin.)

77. MARIAGE DE CHARLES VIII ET D'ANNE DE BRETAGNE (16 déc.1491).

Par M. SAINT-EVRE en 1837. Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle n° 7.

François II, duc de Bretagne, étant mort sans enfants mâles, la couronne ducale était passée sur la tête d'Anne sa fille ; et la main de cette princesse, héritière du dernier des grands fiefs de la monarchie qui eût gardé son indépendance, était devenue l'objet d'une ambitieuse rivalité. Le sire d'Albret avait affiché des prétentions que rien ne soutenait ; Maximilien, Roi des Romains, avait été plus heureux : il avait épousé la jeune duchesse par procuration, et déjà Anne prenait le titre de Reine et se promettait celui d'impératrice. Mais, à aucun prix, le Roi de France ne pouvait permettre un mariage qui laissait une des portes de ses États ouverte en tout temps à l'un de ses plus redoutables ennemis. Le conseil de Charles VIII résolut donc d'emporter, s'il le fallait, par la force la main de la princesse, et de saisir cette occasion, unique peut-être, de réunir un si beau fief à la couronne. Des troupes entraient de tous côtés en Bretagne : Anne était assiégée dans Rennes ; une commission mixte venait d'être nommée pour décider si c'était à elle ou au Roi de France qu'appartenait le duché. Elle comprit qu'il fallait céder. Elle traita secrètement avec le prince d'Orange, et « un beau jour, « Charles VIII, dit Molinet, étant allé accomplir un pèlerinage à Notre-Dame, près de Rennes, sa dévotion faite, « il entra dans Rennes, accompagné de cent hommes « d'armes et de cinquante archers de sa garde, salua la « duchesse et parlementa long-temps avec elle. Trois jours « après se trouvèrent en une chapelle, où, en présence du « duc d'Orléans, de la dame de Beaujeu, du prince d'O-

« range, du seigneur de Dunois, du chancelier de Bre-
« tagne et d'autres, le Roi fiança ladite princesse. » Puis au bout de quinze jours, Anne de Bretagne vint joindre Charles VIII au château de Langeais en Touraine, et leur mariage fut célébré en présence de toute la cour, le 6 décembre 1491.

Anne, toujours bretonne au fond du cœur, avait conclu cette union comme un traité de paix après la guerre : elle avait soigneusement réservé toutes les chances possibles en faveur de l'indépendance de son pays. Mais ses secondes noces avec Louis XII et le mariage de sa fille Claude avec François Ier consommèrent plus tard la réunion de la Bretagne au corps de la monarchie.

78. ISABELLE D'ARAGON IMPLORE CHARLES VIII EN FAVEUR DE SA FAMILLE (14 oct. 1494).

Par M. TH. FRAGONARD en 1837, d'après le tableau d'Allori.

ile du Nord.
-de-chaussée.
Salle no 7.

Charles VIII était entré en Italie pour y réclamer l'héritage litigieux de la couronne des Deux-Siciles. A son approche la Lombardie avait ouvert toutes ses villes : c'était Louis Sforza, oncle et tuteur du jeune duc Jean Galeas, qui conduisait lui-même, comme par la main, le Roi de France. Arrivé dans le château de Pavie, Charles VIII voulut voir son malheureux cousin, qui s'éteignait dans les langueurs d'une cruelle maladie. La présence de Louis le More, dont l'œil surveillait sa victime, empêcha les deux jeunes princes de se parler en liberté. « Char-
« les VIII, dit Guichardin, se contenta d'exprimer à
« Galeas la peine que lui faisait son état, et de le consoler
« par l'espoir d'un prochain rétablissement. Mais, au fond
« du cœur, et le Roi et ceux qui l'entouraient étaient
« émus de pitié en songeant au peu qu'avait à vivre l'infor-
« tuné jeune homme, condamné à périr par la perfidie de
« son oncle. Ce sentiment douloureux s'accrut encore par
« la présence de son épouse, Isabelle d'Aragon, qui,
« tremblant pour les jours de son mari et d'un enfant
« qu'elle avait de lui, en même temps qu'elle était effrayée

« du péril de son père et de toute sa famille, vint, à la « face de tous, se jeter misérablement aux pieds du Roi, « en lui recommandant, avec des flots de larmes, et son « père et toute sa maison. Le Roi, touché de son âge et « de sa beauté, en eut grande compassion. Toutefois, « ne pouvant, sur un aussi léger motif, suspendre une « aussi grande expédition, il répondit qu'au point où en « était l'entreprise il était obligé de la poursuivre. » (Guicciardini, *Storia d'Italia*, lib. I.)

79. ENTRÉE DE CHARLES VIII DANS ACQUAPENDENTE (7 déc. 1494).

Par M. HOSTEIN en 1837 d'après le tableau de Chauvin.

Aile du Nord R.-de-chaussée. Salle n° 7.

Charles VIII poursuivit sa marche sans que rien l'arrêtât, et franchit les frontières de la Toscane. Là, Pise l'attendait comme un libérateur, et, malgré les ombrages des patriotes florentins, Savonarole, qui l'appelait comme *le fléau de Dieu*, fit tomber devant lui les portes de sa patrie. Mais les villes de la campagne romaine ne semblaient pas lui promettre le même accueil. Le Pape Alexandre VI, Espagnol de naissance, était uni d'intérêt avec la maison d'Aragon, et avait interdit au Roi de France, sous peine d'excommunication, l'entrée des États de l'Église. Cependant, le 7 décembre 1494, Charles VIII était sous les murs d'Acquapendente, la première ville des états pontificaux, à la frontière de Toscane. Il n'y trouva point de garnison ennemie; mais bien le clergé tout entier qui sortit à sa rencontre en grand appareil, avec la croix, les reliques et le Saint-Sacrement. Il put s'assurer alors que, malgré les menaces d'Alexandre VI, il traverserait la campagne romaine, comme le reste de l'Italie, dans toute la tranquillité d'une marche triomphale.

80. ENTRÉE DE CHARLES VIII A NAPLES (12 mai 1495).

Par M. FÉRON en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

Après plus d'un mois perdu à Rome dans de trompeuses négociations, Charles VIII met enfin son armée en mouvement vers Naples. Au seul bruit de son approche, une

révolution venait de s'y accomplir : le roi Alphonse II, accablé sous le poids de l'exécration publique, avait renoncé à défendre son royaume et s'était réfugié dans un couvent de la Sicile. Le jeune et héroïque Ferdinand, son fils, ne lui succéda que pour se voir lâchement abandonné à San Germano, où il attendait l'ennemi : à peine au milieu des trahisons qui l'entouraient put-il, en toute hâte, se sauver dans l'île d'Ischia.

Charles VIII ne marche plus dès lors comme un guerrier, dans le menaçant appareil de la conquête ; c'est un Roi long-temps attendu par ses peuples et rendu enfin à leur amour. Naples l'appelle, et s'est pour ainsi dire précipitée tout entière à sa rencontre. Il y entre avec l'éclatant cortége de son armée, au milieu des acclamations d'une foule enivrée par la nouveauté des événements et par la magnificence du spectacle. Les seigneurs du parti Angevin, jetés dans les cachots par l'ombrageuse tyrannie d'Alphonse, en sont tirés, et viennent, avec l'enthousiasme de la joie et de la reconnaissance, baiser les mains et les pieds du jeune monarque. C'est ensuite le clergé qui, à la porte de la cathédrale, lui offre la couronne du royaume portée par deux enfants ailés, figurant deux anges. Charles, en la recevant, jure de défendre la religion envers et contre tous ; puis il se rend au palais, où les grands du royaume lui remettent le sceptre et prêtent entre ses mains leur serment de foi et hommage.

Charles VIII et sa jeune noblesse ne surent pas recueillir les fruits de cette belle journée : ils jouirent de leur conquête avec une folle insouciance, au lieu de s'y affermir, et Naples fut perdue presque aussi vite qu'elle avait été gagnée.

81. BATAILLE DE FORNOUE (6 juill. 1495).

Par M. FÉRON en 1837.

Aile du Nord
R.-de-chaussée.
Salle no 7.

Pendant que Charles VIII s'endormait à Naples au milieu des fêtes, un orage menaçant se formait derrière lui. Le Pape, le Roi d'Espagne et le Roi des Romains, le duc

de Milan et la république de Venise se liguaient pour chasser les Français de l'Italie. Long-temps Charles accueillit avec incrédulité les avertissements répétés du sage Comines; il fallut se rendre enfin à l'évidence, et abandonner le séjour enchanté de Naples, en même temps que les beaux rêves de la conquête de l'Orient. Une moitié de l'armée française, sous les ordres du duc de Montpensier, reste à Naples pour garder le royaume; l'autre, commandée par le Roi, reprend le chemin de la France. Cette retraite fut pleine de fatigues et de périls : l'histoire a conservé le souvenir de la patiente énergie avec laquelle les Suisses traînèrent à bras, au travers de l'Apennin, cette pesante artillerie, naguère la terreur des Italiens. Mais après un si prodigieux effort, tout ce qu'on avait gagné c'était de se trouver aux portes de la Lombardie, en face d'un ennemi de beaucoup supérieur. Charles demande le passage; on le lui refuse, et alors s'engage, sur la rive droite du Taro, dans le bassin de Fornovo, une bataille à jamais glorieuse pour les armes françaises.

L'armée des confédérés, au nombre de quarante mille hommes, était réunie sous les ordres de François de Gonzague, marquis de Mantoue, l'un des *Condottieri* les plus renommés de l'Italie. Neuf mille Français, excédés de fatigue, n'hésitèrent pas à chercher un passage à travers cette masse épaisse d'hommes et de chevaux. La tactique italienne, appuyée du nombre, eut beau déployer toutes ses ressources, la *furie française*, à laquelle rien ne pouvait résister, l'emporta. En vain Gonzague, par une manœuvre habile, s'était flatté de couper l'arrière-garde; Charles VIII déconcerte à coup d'épée ses calculs et a bientôt dégagé les siens par une charge victorieuse. Les Stradiotes, milice albanaise à la solde de Venise, qui devaient appuyer le mouvement du marquis de Mantoue, oublient le combat pour se jeter en pillards sur les bagages; et le comte de Caiazzo, au lieu d'attaquer de front la gendarmerie française, dès qu'il est en face d'elle, tourne bride sans rompre une lance. Le massacre des Italiens fut

épouvantable; jamais ils n'avaient connu une pareille guerre. Les Français eux-mêmes restèrent un moment comme étonnés de leur victoire, et hésitèrent à poursuivre leur marche, tant il leur semblait incroyable qu'une si puissante armée se fût à si peu de frais dissipée devant eux.

82. BATAILLE DE SÉMINARA (24 juin 1495).

Par M. ADOLPHE BRUNE en 1837.

Aile du Nord. .-de-chaussée. Salle n° 7.

Tandis que Charles VIII, à travers tant de travaux et de périls, reprenait la route de son royaume, le jeune Roi détrôné, Ferdinand II, s'apprêtait à rentrer dans le sien les armes à la main. Débarqué à Reggio avec Gonzalve de Cordoue, il pénétra sans coup férir au cœur de la Calabre, et s'avança vers Séminara, où il surprit et fit prisonnier un petit corps de troupes françaises. Mais le sire d'Aubigny qui commandait dans cette province, marcha rapidement à la rencontre de l'ennemi pour arrêter ses progrès, et lui présenta la bataille. Le prudent Gonzalve ne voulait point l'accepter, mais Ferdinand fut contraint de céder à l'ardeur impétueuse de ses barons, qui comptaient sur le nombre pour leur assurer la victoire. Leur illusion fut courte : dès le commencement de l'action, la cavalerie espagnole, chargée par les gendarmes français, fit une évolution en arrière pour revenir ensuite à la charge, selon l'usage des Maures, avec qui elle était accoutumée à combattre. L'infanterie napolitaine prit cette mesure pour le signal de la fuite, et se débanda. Ferdinand essaya en vain de les rallier : il faillit tomber aux mains de l'ennemi, et ne dut son salut qu'à l'héroïque dévouement de Jean d'Altavilla, l'un de ses gentilshommes. Cette victoire laissa pour quelques mois de plus le royaume de Naples aux mains des Français.

83. CLÉMENCE DE LOUIS XII (avril 1498).

Par GASSIES en 1824.

Aile du Nord. .-de-chaussée. Salle n° 7.

Louis XII, à la tête du parti des princes, avait troublé de ses prétentions ambitieuses la minorité de Charles VIII. Vaincu à la bataille de Saint-Aubin du Cormier par le sire de La Trémoille, il était tombé prisonnier entre ses mains,

et avait expié ses rêves de domination par une captivité de trois années.

Lorsque la couronne passa sur la tête de ce prince en 1498, tous ceux qui avaient servi contre lui le Roi son prédécesseur occupaient les plus hauts emplois à la cour ; La Trémoille, entre autres, avait l'office de premier chambellan. « Le Roi le manda de son propre mouvement, le « confirma en tous ses états, offices, pensions et bienfaits, « le priant de lui être aussi loyal qu'à son prédécesseur, « avec promesse de meilleure récompense. » (*Mém. de La Trémoille*, ch. VIII, p. 158). A ce noble traitement Louis XII ajouta cette parole si belle et si connue : « Le Roi de France « ne venge pas les injures du duc d'Orléans. » Il traita avec la même générosité les autres courtisans, à qui leur dévouement pour Charles VIII faisait redouter son inimitié ; il leur annonça qu'aucun d'eux ne serait privé de ses emplois et de ses honneurs.

84. BAYARD SUR LE PONT DE GARIGLIANO (déc. 1503).

Par M. LARIVIÈRE en 1837.

Les Français faisaient un dernier effort pour reconquérir le royaume de Naples, enlevé à Louis XII par la perfidie de Ferdinand le Catholique et l'habileté guerrière de Gonzalve de Cordoue. Les armées, en face l'une de l'autre, couvraient les deux rives de Garigliano, dans l'attente d'une action décisive ; c'étaient chaque jour de nouvelles escarmouches entre les chevaliers des deux nations. Ce fut dans l'une de ces rencontres que Bayard se signala par un fait d'armes si merveilleux que l'on se refuserait d'y croire s'il n'était attesté par le naïf témoignage de son écuyer, historien fidèle de sa vie.

Un parti de cavalerie espagnole s'avançait à la dérobée pour surprendre le camp français. Bayard, dont l'œil était toujours ouvert, s'en aperçut. « Si commencea à dire à l'es- « cuyer Basco, son compaignon : monseigneur l'escuyer, « mon amy, allez vistement querir de noz gens pour garder « ce pont, ou nous sommes tous perduz ; ce pendant je

« mettray peine de les amuser jusques à votre venue : mais « hastez-vous. Ce qu'il fist. Et le bon chevalier, la lance au « poing, s'en va au bout dudit pont, où de l'autre costez es- « taient desjà les Espaignolz prestz à passer ; mais comme « lyon furieux va mettre sa lance en arrest, et donna en la « troppe, qui desjà était sur ledit pont. De sorte que trois « ou quatre se vont esbranler, desquelz en cheut deux dans « l'eau, qui oncques puis n'en releverent, car la rivière « estoit large et profonde. Cela fait, on luy tailla beaucoup « d'affaires; car si durement fut assailly, que sans trop « grande chevalerie n'eust sceu résister : mais comme ung « tigre eschauffé s'acula à la barrière du pont, à ce qu'ilz « ne gaignassent le derrière, et à coups d'espée se deffendit « si tres-bien que les Espaignolz ne sçavoient que dire, et « ne cuydoient point que ce feust ung homme, mais ung en- « nemy (un diable). Brief, tant bien et si longuement se « maintint que l'escuyer le Basco, son compaignon, luy « amena assez noble secours, comme de cent hommes d'ar- « mes; lesquelz arrivez firent auxdits Espaignolz haban- « donner du tout le pont, et les chasserent un grand mille « de là. » (*Histoire du bon chevalier, sans paour et sans repronche*, chap. xxv.)

85. LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE TOURS (14 mai 1506).

(LOUIS XII.)

Par M. BEZARD en 1836, d'après un plafond du Louvre peint par M. Drolling.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Louis XII avait convoqué les États-Généraux à Tours, pour le 10 mai 1506. Le 14 du même mois, dit M. de Sismondi, « il reçut les députés dans la grande salle du châ- « teau de Plessis-les-Tours. Il avait à sa droite les cardi- « naux d'Amboise et de Narbonne, le chancelier et beau- « coup de prélats ; à sa gauche, François, comte d'Angou- « lême, à qui il avait donné le titre de duc de Valois, les « princes du sang, les plus grands seigneurs du royaume, « le président du parlement de Paris et quelques-uns de ses « conseillers. Thomas Bricot, chanoine de Notre-Dame et

« premier député de Paris, porta la parole : il remercia le « Roi d'avoir réprimé la licence des gens de guerre, en « sorte qu'il n'y en avait plus de si hardi que de rien prendre « sans payer ; d'avoir abandonné à son peuple le quart des « tailles ; d'avoir enfin réformé la justice dans son royaume « et appointé partout de bons juges, tant à la Cour du par- « lement de Paris que dans les tribunaux inférieurs. « Pour « toutes ces causes, dit-il, il devait être appelé le Roi « Louis XIIe, père du peuple.» Ce surnom, qui répondait aux « sentiments de toute l'assemblée, fut reçu avec acclama- « tion ; le Roi lui-même fut si touché qu'on le vit répandre « des larmes. »

Bricot, interprète du vœu national, s'agenouilla ensuite devant le Roi, avec tous les députés, pour le supplier de donner en mariage sa fille, Claude de France, au duc de Valois, qui régna après lui sous le nom de François Ier.

86. BATAILLE D'AIGNADEL (14 mai 1509).

Par M. JOLLIVET en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 7.

Louis XII irrité contre Venise, son ancienne alliée, s'était uni à l'Empereur Maximilien, au Roi d'Angleterre et au Roi d'Espagne, pour humilier cette orgueilleuse république. Le Pape Jules II, quoique jaloux avant tout de *chasser d'Italie les barbares*, avait accédé à cette alliance pour faire plier sous son ascendant la puissance vénitienne, et la tourner ensuite avec le reste des forces de l'Italie contre les Français et les Allemands. La ligue de Cambrai avait été conclue (1509), et une bulle d'excommunication lancée contre le Doge et la république était venue en aide aux armes françaises.

Louis XII en effet était entré le premier en campagne : il avait passé l'Adda à Cassano sans rencontrer d'obstacle, et menaçait de séparer les Vénitiens de leurs magasins de Crême et de Crémone. L'Alviane et Pitigliano se mettent alors en mouvement pour chercher auprès de Crême une plus sûre position. Mais dans leur marche simultanée les deux armées se rencontrent fortuitement, et le combat s'en-

gage. L'Alviane veut rappeler à lui son collègue, qui l'a devancé, mais celui-ci se refuse à courir les risques d'une bataille que le sénat a ordonné d'éviter, et le laisse seul contre toute l'armée française. Ce fut la vaillante infanterie des *Brisighella*, naguère formée en Romagne, et que distinguaient ses casaques à moitié rouges et blanches, qui soutint seule tout l'effort de la bataille. Ces braves gens, encouragés par l'intrépidité de leur chef, se firent tuer presque jusqu'au dernier : on en compta six mille couchés par terre. Vingt canons tombèrent aux mains des Français, et l'Alviane, blessé au visage, fut amené prisonnier devant Louis XII. La bataille d'Aignadel porta un coup terrible à la puissance de Venise, mais sans assurer au Roi de France les conquêtes qu'il était venu chercher : d'autres mains que les siennes devaient recueillir les fruits de sa victoire.

87. PRISE DE BOLOGNE (21 mai 1511).

Par MM. LARIVIÈRE et NAIGEON en 1837.

.le du Nord. -de-chaussée. Salle n° 7.

A peine Jules II eut-il obtenu de Venise ce qu'il en réclamait, qu'il s'empressa de la réconcilier avec l'Église et de s'allier avec elle contre les Français. Ferdinand le Catholique, Henri VIII et l'Empereur Maximilien entrèrent dans cette nouvelle alliance; et Louis XII, naguère le chef de la ligue de Cambrai, la vit alors, sous le nom de *sainte ligue*, tournée contre lui tout entière.

L'âme de cette guerre, c'était le Pape avec ses passions ardentes et irréconciliables. Il était venu s'établir à Bologne, reconquise sur la famille de Bentivoglio, et de là il poussait impétueusement toutes les forces de l'Italie contre le duc de Ferrare, allié de la France. C'est alors qu'on le vit entrer par la brèche dans les murs de la Mirandole, qu'au cœur de l'hiver il avait emportée d'assaut. Mais, après quelques pieuses hésitations de conscience, Louis XII s'était décidé à traiter en ennemi le chef de l'Église; et le Maréchal de Trivulce, libre d'agir, s'avança par une manœuvre hardie sur Bologne. Jules II, à son approche,

fuit en toute hâte vers Ravenne, pour y trouver un plus sûr asile, et laisse son neveu, le duc d'Urbin, en face des Français. Le courage manqua à ce capitaine et à ses soldats, comme il avait manqué au Pontife. Ils furent en un instant dispersés par l'armée française, et tel fut l'entraînement de la déroute qu'il ne resta aux mains du vainqueur que l'artillerie et les bagages. Cette victoire, dont le principal trophée furent des bêtes de somme, reçut des Français le nom dérisoire de *journée des âniers*. Elle rendit Bologne aux Bentivoglio. La haine populaire s'exerça contre la statue en bronze de Jules II, œuvre colossale de Michel-Ange. On la jeta à bas, et elle servit à fondre deux canons, qui, au bout de six jours, étaient tournés par le peuple contre la citadelle.

88. PRISE DE BRESCIA PAR GASTON DE FOIX (19 févr. 1512).

Par M. LARIVIÈRE en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 8.

La prise de Bologne fut suivie de quelques succès qui ne coûtèrent guère plus aux armes françaises. Mais Raymond de Cardonne ne tarda pas à amener au Pape les secours de l'Espagne, et la lutte devint pour Louis XII bien autrement redoutable. C'est alors qu'il envoya en Italie son jeune neveu, Gaston de Foix, le plus impétueux capitaine qui eût paru jusqu'alors au-delà des monts. Gaston commença par gagner ou intimider les Suisses, que Jules II avait appelés à son aide, et il les fit rentrer dans leurs montagnes. Le 7 février, il sauve Bologne assiégée, en y entrant à la faveur de la neige et de l'ouragan. Le 18, il était devant Brescia, où le comte Avogaro venait de relever l'étendard de Venise; le 19, il avait forcé cette ville, et la livrait aux impitoyables vengeances de son armée.

Dans le terrible assaut qui emporta cette place, Gaston de Foix paya de sa personne comme le plus simple chevalier, et on le vit « oster ses souliers et se mettre en eschapin de « chausses pour escalader la muraille.» Mais ce fut à Bayard qu'appartint la palme du courage pendant le combat, comme celle de la générosité après la victoire.

« Les François, raconte son écuyer qui a écrit son his-
« toire, cryoient : *France! France!* ceulx de la compai-
« gnie du bon chevalier cryoient : *Bayard! Bayard!* Les
« ennemis cryoient : *Marco! Marco!....* Mais s'ils avoyent
« grant cœur de deffendre, les François l'avoyent cent
« fois plus grant pour entrer dedans, et vont livrer ung
« assault merveilleux par lequel ils repoussèrent un peu
« les Vénitiens. Quoy voyant le bon chevalier, commen-
« cea à dire : *Dedans! dedans, compaignons! ils sont nos-*
« *tres. Marchez; tout est deffait.* Lui-même entra le pre-
« mier, et passa le rempart, et après lui plus de mille, de
« sorte qu'ils gaignèrent le premier fort; et y en demoura de
« tous les côtés, mais peu du François. Le bon chevalier
« eut un coup dedans le hault de la cuysse, et entra si
« avant que le bout rompit, et demoura le fer et ung bout
« du fust dedans. Bien cuyda estre frappé à mort de la
« douleur qu'il sentit; si commencea à dire au seigneur de
« Molart : *Compaignon, faites marcher vos gens; la ville*
« *est gaignée demy; je ne saurais tirer oultre, car je suis*
« *mort.* — Le sang lui couloit en habondance. Si lui fust
« force de mourir sans confession, ou se retirer hors de la
« foule avecques deux de ses archiers, lesquels lui estan-
« chèrent au mieulx qu'ils peurent sa playe avecques leurs
« chemises, qu'ils descirèrent et coupèrent pour ce faire.»
(*Histoire du bon Chevalier sans paour et sans reproche.*)

89. BATAILLE DE RAVENNES (11 avril 1512).

Par M. ARY SCHEFFER en 1824.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 8.

Raymond de Cardonne avait reculé devant l'impétuosité de Gaston de Foix. Il voulait à tout prix éviter la bataille, attendant le moment où l'édit de Maximilien, qui rappelait les lansquenets, éclaircirait les rangs de l'armée française. Mais Gaston, en menaçant l'importante ville de Ravenne, le contraignit à en venir aux mains pour la sauver.

Les premiers succès de la journée furent pour les Espagnols, dont l'artillerie ravageait les rangs de l'infanterie ennemie, pendant que la leur, couchée sur le ventre, ne

souffrait aucune perte. Cette habile disposition était l'œuvre de Pietro Navarro, dont les inventions perfectionnèrent beaucoup alors l'art militaire. Mais le chef de la gendarmerie italienne, Fabrizio Colonna, impatient de voir ses cavaliers exposés seuls à tout le feu des batteries françaises, fit un mouvement en avant, que Navarro fut forcé de suivre avec ses fantassins. L'impétuosité redoutable des gendarmes français reprit par là tous ses avantages. En un instant la cavalerie espagnole fut rompue et dispersée, et l'infanterie elle-même, qui avait déjà entamé le corps de Lansquenets, rudement chargée, céda le champ de bataille. Cependant elle se retirait en bon ordre, et Gaston de Foix, irrité du massacre qu'elle avait fait des siens et de l'opiniâtre résistance qu'elle lui opposait encore, ordonne contre elle une dernière charge. Il est blessé et renversé de cheval, et un soldat espagnol lui traverse le corps de son épée. L'honneur de la journée n'en resta pas moins aux Français, mais trop chèrement acheté par la perte du héros qui seul pouvait alors soutenir et faire triompher leur cause en Italie.

90. FRANÇOIS Ier TRAVERSE LES ALPES (10 août 1515).

Par M. MONSIAU en 1816.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 8.

François Ier, à peine monté sur le trône, songea à reconquérir le duché de Milan, où régnait Maximilien Sforza, sous la protection des hallebardes suisses. Il eut bien vite ramassé une armée, composée de l'élite de la gendarmerie française, en même temps que d'une puissante infanterie de Lansquenets et de Gascons, pendant que ses envoyés resserraient avec le sénat de Venise cette vieille alliance, commandée par la politique, que Louis XII lui-même avait fini par renouer, après l'avoir rompue dans une vaine fantaisie de conquête. François se rendit alors à Grenoble, et pour descendre sur les terres de son allié le marquis de Saluces, s'engagea, à gauche du mont Genèvre, entre Barcelonette et L'Argentière, par un sentier des Alpes que jamais grande armée n'avait encore franchi.

On était au 10 août, et il ne restait plus de neige dans les gorges des montagnes; mais le moindre retard dans ces lieux déserts eût fait périr l'armée faute de vivres. La sagesse du vieux Maréchal de Trivulce et l'intrépidité française triomphèrent de tous les obstacles : on fit sauter des roches, on jeta des ponts sur l'abime, on construisit des galeries en bois le long des pentes les plus escarpées, et toute cette pesante cavalerie, avec soixante-douze pièces de grosse artillerie et les bagages, arriva le cinquième jour dans les plaines du marquisat de Saluces.

91. FRANÇOIS 1er LA VEILLE DE LA BATAILLE DE MARIGNAN (13 sept. 1515).

Par M. MULARD en 1817.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 8.

On négocia d'abord avec les Suisses, et François Ier s'efforça par tous les moyens de les faire rentrer dans son alliance. Mais une seconde armée de ces montagnards venait de descendre en Italie, demandant impatiemment la guerre et le pillage, et le Cardinal de Sion, en s'appuyant sur ces nouveaux venus, eut bientôt ramené les autres sous la bannière de Sforza. Prenez vos piques, leur criait-il; battez « vos tambours, et marchons sans perdre de temps, pour « assouvir notre haine sur ces Français et nous abreuver « de leur sang. (*Guichardin*, liv. XII.)

A ce cri de guerre les Suisses, au nombre de trente-cinq mille, s'ébranlent et sortent de Milan pour aller au devant du Roi de France, dont les quartiers touchaient presque aux murs de cette capitale. C'était une mauvaise position que celle des troupes françaises en avant de Marignan, à San-Donato et Sainte-Brigitte; mais on ne s'attendait pas à y être attaqué. Aussi les Suisses, arrivés au déclin du jour, commencèrent par tout renverser devant eux. Ni les coups d'une batterie dirigée par le fameux Pietro Navarro, passé au service de France, ni les charges impétueuses de la gendarmerie, ne les arrêtèrent; et, après quatre heures de combat, à la lumière de la lune, tout ce que purent gagner les Français, fut de se replier sur une meilleure po-

sition et de relever leurs batteries, en attendant le jour. C'est alors que, selon le langage de Martin du Bellay, « coucha le Roy toute la nuist, armé de toutes ses pièces, « hormis son habillement de teste, sur l'affust d'un canon. « Et demanda à boire, ledit seigneur, ajoute Fleuranges « dans ses Mémoires, car il étoit fort altéré; et y eut un « piéton qui lui alla quérir de l'eau qui étoit toute pleine « de sang..... »

92. BATAILLE DE MARIGNAN (14 sept. 1515).

Par M. FRAGONARD en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les Suisses revinrent à la charge avec plus de fureur que la veille; mais les Français étaient mieux préparés à les recevoir, et ce fut en vain qu'ils assaillirent chacune des entrées du camp l'une après l'autre. Tous leurs efforts pour s'emparer de l'artillerie qui éclaircissait leurs rangs étaient inutiles; la cavalerie ne cessait de charger sur leurs flancs, et déjà ils commençaient à chanceler, lorsque retentit le cri de guerre des Vénitiens : *Saint Marc! saint Marc!* et que parut l'Alviane avec une faible avant-garde, qui fut prise pour toute son armée. Les Suisses n'osèrent pas l'attendre, et se replièrent en bon ordre vers Milan. Plus de douze mille d'entre eux, mais aussi plus de six mille Français étaient couchés sur le champ de bataille. Ainsi finit la fameuse journée de Marignan, ce *combat de géants*, comme l'appelait le vieux Maréchal de Trivulce, qui avait assisté à dix-huit batailles rangées.

93. FRANÇOIS 1er ARMÉ CHEVALIER PAR BAYARD (14 sept. 1515).

Par M. FRAGONARD en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 8.

« Le soir du vendredi, auquel finit la bataille à l'hon-« neur du Roi de France, fut joie démenée parmi le camp, « et en parla-t-on en plusieurs manières, et s'en trouva « de mieux fesants les uns que les autres. Mais sur tous « fut trouvé que le bon chevalier (Bayard), par toutes les « deux journées, s'était montré tel qu'il avait accoutumé

« en autres lieux où il était en pareil cas. Le Roi le vou-
« lut grandement honorer, car il prit l'ordre de cheva-
« lerie de sa main. Il avait bien raison, car de meilleur ne
« l'eût sçu faire. » (*Mémoires de Bayard*, chap. LX,
« p. 382.) François Ier conféra à son tour le même hon-
neur au brave Fleuranges.

94. ENTREVUE DU CAMP DE DRAP D'OR (7 juin 1520).

Par M. DEBAY fils en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 8.

Une rivalité inévitable devait éclater entre François Ier et Charles-Quint, depuis que le choix des électeurs avait mis sur la tête du dernier la couronne impériale. Cependant l'un et l'autre, dans l'attente de la lutte qui allait s'ouvrir, s'efforçaient de gagner l'alliance du Roi d'Angleterre. « Qui je défends est maître, » disait Henri VIII, et les empressements des deux monarques rivaux témoignaient combien il y avait de vérité dans cette orgueilleuse devise qu'il avait inscrite dans ses armes.

François Ier se flatta qu'il lui suffirait d'une entrevue avec le Roi d'Angleterre pour en faire son ami. Mais dans son imprudence chevaleresque il n'imagina rien de mieux pour le gagner à ses intérêts que de rivaliser avec lui de magnificence. Alors eut lieu entre les deux petites villes d'Ardres et de Guines la fameuse entrevue du *camp du drap d'or*.

« Avait fait le Roi de France, dit le Maréchal de Fleu-
« ranges dans ses Mémoires, les plus belles tentes qui
« furent jamais vues et le plus grand nombre, et les prin-
« cipales étaient de drap d'or frisé dedans et dehors, tant
« chambres que salles et galeries, et tout plein d'autres
« draps d'or ras et toiles d'or et d'argent. Et avait dessus
« lesdites tentes force devises et pommes d'or, et quand
« elles étaient tendues au soleil il les faisait beau voir. Et
« y avait sur celle du Roi un S. Michel tout d'or, afin
« qu'elle fût cognue entre les autres, mais il était tout
« creux. Or quand je vous ai devisé de l'équipage du roi
« de France, il faut que je vous devise de celui du roi

« d'Angleterre, lequel ne fit qu'une maison; mais elle
« était trop plus belle que celle des Français et de plus
« de coûtance; et était assise ladite maison aux portes de
« Guines, assez proche du château, et était de merveilleuse
« grandeur en carrure, et était ladite maison toute de
« bois, de toile et de verre; et était la plus belle verrine
« que jamais l'on vit, car la moitié de la maison était toute
« de verrine; et vous assure qu'il y faisait bien clair. Et y
« avait quatre corps de maison, dont au moindre vous
« eussiez logé un prince. Et était la cour de bonne gran-
« deur, et au milieu de ladite cour et devant la porte y
« avait deux belles fontaines qui jetaient par trois tuyaux,
« l'un l'hypocras, l'autre le vin et l'autre l'eau... Et était la
« chapelle de merveilleuse grandeur et bien étoffée, tant
« de reliques que de tous autres parements. Et vous assure
« que si tout cela était bien fourni, aussi étaient les caves;
« car les maisons des deux princes, devant le voyage, ne
« furent fermées à personne. »

Les deux monarques se rencontrèrent à cheval, et s'em-brassèrent le lundi 7 juin, jour de la Fête-Dieu. Le céré-monial de cette première rencontre avait été réglé tout entier par une convention diplomatique, suivant les lois d'une sévère étiquette, et de manière à donner des garanties égales à la dignité et à la sûreté de chacun des deux mo-narques. Mais dès le lendemain matin, le roi de France *qui n'était pas homme soupçonneux*, alla faire visite à Henri VIII, à Guines, sans être attendu, l'éveilla lui-même et l'aida à s'habiller. Henri lui rendit confiance pour confiance, les deux cours se mêlèrent, et trois semaines se passèrent en fêtes et en réjouissances. « Les deux Rois,
« raconte Martin de Bellay, laissant négocier les affaires
« à ceux de leur conseil, par douze ou quinze jours courrent
« l'un contre l'autre, et si trouva audit tournoi grand
« nombre de bons hommes d'armes, ainsi que vous pouvez
« estimer; car il est à présumer qu'ils n'amenèrent pas des
« pires.... Je ne m'arrêterai à dire les grands triomphes et
« festins qui se firent là, ni la grande dépense superflue,

« car il ne se peut estimer : tellement que plusieurs y « portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur « leurs épaules. »

Charles-Quint trouva un moyen plus habile de s'assurer l'alliance de Henri VIII : il flatta son orgueil en l'allant lui-même visiter en Angleterre, et il fit briller aux yeux du cardinal Wolsey l'espoir de la tiare.

95. ENTREVUE DE FRANÇOIS Ier ET DU PAPE CLÉMENT VII A MARSEILLE (13 oct. 1533).

Par MM. LARIVIÈRE et X. DUPRÉ en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 8.

Clément VII, jaloux de rétablir en Italie l'équilibre violemment rompu par le traité de Cambrai, en 1529, songeait à s'allier le plus étroitement possible avec le Roi de France. Il lui avait fait offrir sa nièce, la fameuse Catherine de Médicis pour le jeune duc d'Orléans, depuis Henri II, et s'était engagé, malgré ses infirmités et son grand âge, à venir trouver François Ier à Marseille.

Cette entrevue eut lieu comme elle avait été convenue. François Ier, en prodiguant au chef de l'Église les plus humbles marques de respect, trompa l'espoir de Henri VIII qui s'était flatté de l'entraîner dans sa révolte contre le Saint-Siége. Il resta fidèle en toute chose au titre de Roi très-chrétien. Le mariage du duc d'Orléans avec Catherine fut conclu ; seulement la dot de la jeune princesse se borna à cent mille écus en argent comptant, et les trois magnifiques joyaux que promettait d'y joindre la forfanterie de l'ambassadeur pontifical, Gènes, Milan et Naples ne sortirent pas des mains de l'Empereur.

96. FRANÇOIS Ier ET CHARLES-QUINT VISITANT LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS (janvier 1540).

Par M. NORBLIN en 1837, d'après le tableau de Gros.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 8.

Charles-Quint, ayant à punir les Gantois depuis trois ans révoltés contre lui, s'empressa d'agréer l'invitation que lui fit le Roi de France de traverser son royaume. De la frontière d'Espagne à celle de Flandre l'accueil qu'il reçut

fut partout magnifique, et la France sembla se plaire à étaler devant son puissant ennemi tout ce qu'elle avait de grandeur et de richesse. François Ier s'avança au-devant de lui jusqu'à Châtellerault, et le conduisit à Paris au milieu d'une succession pompeuse de réjouissances et de fêtes. Sa courtoisie envers son hôte égala sa magnificence : partout on le vit à côté de l'Empereur prendre le second rang, et lorsqu'en témoignage d'allégresse les prisons furent ouvertes, la liberté fut rendue aux captifs au nom de Sa Majesté Impériale. Charles-Quint passa huit jours à Paris. C'est alors que, suivant les traditions de l'abbaye de Saint-Denis, les deux monarques visitèrent ensemble l'ancienne basilique, où étaient déposés les restes des Rois de France.

97. BATAILLE DE CÉRISOLLES (14 avril 1544).

Par M. SCHNETZ en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 8.

Le marquis del Guasto, qui commandait en Italie les troupes impériales, avait conçu le hardi projet de se jeter sur Lyon par la Savoie, et ses premiers succès semblaient lui en promettre le facile accomplissement. C'est alors que François Ier mit à la tête de son armée de Piémont le comte d'Enghien, jeune prince de la maison de Bourbon, dont la bouillante ardeur rendit bientôt aux Français l'offensive.

Montluc raconte comment ce fut lui qui par l'entraînement de sa vivacité gasconne obtint du Roi, que ses revers avaient rendu timide, la permission de livrer la bataille. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette permission apportée par lui dans le camp, près de Cerisola, y fut accueillie avec un incroyable enthousiasme. L'armée française était un peu inférieure par le nombre, et ce qui était pis, le comte d'Enghien, en quittant imprudemment une position qu'il occupait la veille, avait laissé à l'ennemi l'avantage du terrain. Au point où en étaient les choses, il crut qu'il n'en devait pas moins donner la bataille.

Elle fut livrée le lundi de Pâques, 14 avril 1544. Del Guasto restait immobile dans sa forte position sans que les

Français se hasardassent à l'attaquer : quelques arquebusiers escarmouchaient seulement dans la plaine. Enfin un mouvement du sire de Tais attire les Lansquenets de l'armée impériale, qui se lancent contre les Suisses. Le choc de cette pesante masse d'infanterie fut vaillamment soutenu ; les gendarmes du sire de Boutières par une charge heureuse achèvent de la rompre, et le marquis del Guasto lui-même fut entraîné dans la déroute. Cependant à son aile gauche ses vieilles bandes espagnoles n'avaient point perdu l'avantage : l'infanterie italienne et provençale de l'armée française avait fui devant elles, et tout l'effort du comte d'Enghien s'était porté dès lors de ce côté. Deux fois emporté par son impétueuse valeur il avait traversé de part en part ces épais bataillons; mais dans ces deux charges l'élite de sa chevalerie était tombée à ses côtés ; les plis du terrain lui dérobant le reste de son armée, il la croyait tout entière en fuite, et ne songeait plus avec la poignée de braves gens qui l'entouraient, qu'à vendre chèrement sa vie, lorsque parut le corps de bataille victorieux des Lansquenets. L'infanterie espagnole recula à ce coup, et le comte d'Enghien se lança à sa poursuite. Le carnage fut épouvantable : les Suisses, qui avaient à exercer contre les Espagnols de sanglantes représailles, ne firent aucun quartier. Du Bellay porte à douze mille hommes le nombre des morts de l'armée ennemie. La victoire de Cerisolles facilita quelques mois plus tard la conclusion de la paix de Crépy en Valois.

98. LEVÉE DU SIÉGE DE METZ (janvier 1553).

Par M. EUG. DEVERIA en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 9.

Henri II, allié à l'Électeur Maurice de Saxe, qui venait de relever en Allemagne le drapeau de la réforme, avait déclaré la guerre à Charles-Quint, et dès le début des hostilités s'était emparé de Metz par surprise. Charles-Quint, menacé d'un double péril, pourvut au plus pressé en concluant à Passau la paix de religion, et tournant alors toutes ses forces contre la France, il marcha sur Metz pour rendre à l'em-

pire cette place si importante. Mais François de Lorraine, duc de Guise, s'y était enfermé avec des ingénieurs italiens pour la défendre; il avait donné lui-même à la jeune noblesse qui l'entourait l'exemple de prendre la hotte et de porter de la terre aux bastions; et en peu de temps Metz avec sa vaillante garnison était devenue une place imprenable.

Aussi ce fut vainement que Charles-Quint vint l'attaquer avec soixante mille hommes et une redoutable artillerie (31 oct. 1552); son génie opiniâtre s'y fatigua. Depuis quelque temps les forces de son corps ne suffisaient plus à l'activité de sa pensée: on le vit, au bout de peu jours, incapable de supporter les travaux du siége, se faire transporter à Thionville, et laisser la conduite des opérations au duc d'Albe. Mais cette autre volonté de fer se brisa contre l'héroïque résistance de la noblesse française. Chaque brèche ouverte laissait voir une nouvelle muraille élevée par derrière; chaque assaut était repoussé par une jeunesse ardente à se jeter au-devant du péril; enfin il était devenu impossible de ramener à l'attaque les Impériaux découragés. Charles-Quint voulut essayer encore une fois sur ses soldats le magique effet de sa présence; il se fit porter au milieu du camp: leur courage en fut ranimé; mais des renforts étaient arrivés à la garnison française, et ce dernier effort fut encore impuissant. Cependant l'armée espagnole commençait à être atteinte par les maladies; les hommes, enfoncés dans une fange glacée, y périssaient par milliers; Charles-Quint reconnut l'arrêt de la fortune *qui n'aime point les vieillards*, et se décida à lever le siége vers la mi-janvier 1553. Il avait tiré onze mille coups de canon et perdu trente mille soldats.

Il laissait derrière lui un nombre considérable de malades, victimes abandonnées à une mort certaine, si l'on eût suivi à leur égard le triste droit de la guerre à cette époque. Mais le duc de Guise donna l'exemple de l'humanité comme il avait donné celui du courage: « Nous trouvions, « dit Vieilleville, des soldats par grands troupeaux de « diverses nations, malades à la mort, qui étaient renver-

« sés sur la boue ; d'autres assis sur grosses pierres, ayant « les jambes dans les fanges, gelées jusques aux genoux, « qu'ils ne pourraient ravoir, criants miséricorde, et nous « priant de les achever de tuer. En quoi M. de Guise « exerça grandement la charité, car il en fit porter plus « de soixante à l'hôpital pour les faire traiter et guérir ; « et à son exemple, les princes et les seigneurs firent de « semblable ; si bien qu'il en fut tiré plus de trois cents de « cette horrible misère ; mais à la plupart il fallait couper « les jambes, car elles étaient mortes et gelées. »

99. NAISSANCE DE HENRI IV (13 déc. 1553).

Par M. RÉVOIL en 1817.

Henri IV naquit à Pau, le 13 décembre 1553. « Avant « cela, dit Péréfixe, le Roi Henri d'Albret avait fait son « testament que sa fille avait grande envie de voir..... Elle « n'osait lui en parler ; mais étant averti de son désir, il lui « promit qu'il le lui mettrait entre les mains, lorsqu'elle « lui aurait montré ce qu'elle portait dans ses flancs ; mais « à condition que dans l'enfantement elle lui chanterait une « chanson ; *afin*, lui dit-il, *que tu ne me fasses pas un en-« fant pleureux et rechigné*. La Princesse le lui promit, et « eut tant de courage, que malgré les grandes douleurs « qu'elle souffrait, elle lui tint parole, et en chanta une en « son langage béarnais aussitôt qu'elle l'entendit entrer « dans sa chambre. L'on remarqua que l'enfant, contre « l'ordre commun de la nature, vint au monde sans pleu-« rer et sans crier.....

« Sitôt qu'il fut né, le grand-père l'emporta dans le « pan de sa robe de chambre, et donna son testament, « qui était dans une boîte d'or, à sa fille, en lui disant : « *Ma fille, voilà qui est à vous, et ceci est à moi*. Quand il « tint l'enfant, il frotta ses petites lèvres d'une gousse « d'ail, et lui fit sucer une goutte de vin dans sa coupe « d'or afin de lui rendre le tempérament plus mâle et plus « vigoureux. » (*Hist. de Henri le Grand*, par Hardouin de Péréfixe, première partie, an. 1553).

100. COMBAT DE RENTY (13 août 1554).

HENRI II DONNE LE COLLIER DE SON ORDRE AU MARÉCHAL DE TAVANNES.

Par BRENET en 1789.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle nº 9.

La guerre continuait, mais faiblement soutenue par les deux monarques dont le trésor était également épuisé. Charles-Quint, porté en litière avec huit mille hommes pour cortége plutôt que pour armée, manœuvrait le long de sa frontière des Pays-Bas, couvrant ses places les unes après les autres. Henri II, de son côté, suivait une marche parallèle à celle de l'Empereur, se jetant sur toutes les villes qu'il pouvait surprendre, et mettant une triste gloire à « laisser toujours après lui, pour ses brisées, feux, « flammes, fumées et toute calamité. » L'armée française avait ainsi marqué son passage depuis la frontière du pays de Liége jusqu'au cœur de l'Artois, à quelques lieues de la mer, lorsqu'elle arriva devant Renty, petite forteresse qu'elle entreprit d'assiéger. L'Empereur, retranché dans les positions, demeura d'abord spectateur immobile de ce siége; « mais à la fin le regret et honte qu'il avoit de lais- « ser ainsi destruire et ruiner son païs, et devant ses yeux « prendre et forcer cette place, se mêlèrent tellement en- « semble que, se fesant ennemy de sa peur, résolut tenter « fortune et faire tous ses efforts, quoiqu'il en peust adve- « nir, pour la secourir et garder. » (*Mémoires de F. de Rabutin*, liv. VI, p. 283.)

Il fit donc un mouvement en avant pour s'emparer d'un petit bois qu'occupaient les Français, et d'où il se flattait de détruire les batteries qu'ils dirigeaient contre la place. La cavalerie légère du duc de Savoie, et les reitres du comte Volrad de Schwartzemberg, «tous noirs comme beaux « diables, afin de mieux intimider l'ennemi, » donnèrent dans le bois avec une telle impétuosité qu'en un moment les arquebusiers français en furent délogés, et la gendarmerie qui les soutenait dispersée ou couchée par terre. Mais le duc de Guise, avec le sire de Tavannes, rallie sur-le-champ les fuyards, appelle à lui la cavalerie légère du

duc d'Aumale, et chargeant à son tour les Impériaux, rejette leurs pistoliers en désordre sur le bataillon de leurs Lansquenets qui se débandent. Au même moment le duc de Nevers avec son régiment s'était jeté « au travers de « l'arquebuserie espagnole, qu'il avait toute renversée et « mise à vau de route. » On ne laissa pas aux Impériaux le temps de se rallier. L'Amiral de Coligny, habile à saisir l'instant décisif, lance à leur poursuite une partie de sa troupe pendant que Tavannes, à la tête de ses gendarmes, achevait, comme il avait commencé, la victoire. Henri II récompensa sa vaillance sur le champ de bataille même, en détachant de son cou le collier de son ordre pour l'en décorer. Le combat de Renty coûta près de deux mille hommes à l'armée espagnole.

101. PRISE DE CALAIS PAR LE DUC DE GUISE (9 janv. 1558).

Par M. PICOT en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. N° 137.

La bataille de Saint-Quentin avait porté un coup terrible à la France : le Connétable de Montmorency, le Maréchal de Saint-André, l'Amiral de Coligny étaient prisonniers aux mains des Espagnols. On rappela d'Italie le duc de Guise, François de Lorraine, comme seul capable de soutenir la fortune chancelante du royaume. Ce grand homme comprit qu'il fallait au plus tôt, par un coup d'éclat, relever la renommée des armes françaises. Sans attendre le printemps, époque ordinaire du renouvellement des hostilités, il résolut de surprendre Calais au cœur même de l'hiver.

Plusieurs plans avaient été formés déjà pour s'emparer de cette place, et le Maréchal de Strozzi avait eu la hardiesse d'y pénétrer sous un déguisement pour en reconnaître les fortifications. Il avait trouvé la garnison faible et la ville entièrement délaissée par la Reine Marie, dont l'attention était toute à la grande querelle de religion qu'elle soutenait en Angleterre. Mais le succès dépendait surtout du secret et de la promptitude. L'armée française, rassemblée à la frontière du Nord, semblait n'être là que pour faire face à un ennemi victorieux. Une manœuvre har-

die la transporte tout à coup sous les murs de Calais, et le duc de Guise arrive de la cour le 1er janvier 1558 pour en prendre le commandement. Dès le premier jour, deux forts qui défendaient la ville sont emportés. Trois jours après, la brèche était ouverte et la citadelle prise d'assaut. Lord Wentworth, qui commandait les Anglais, réduit à une garnison de huit ou neuf cents hommes, comprit qu'une plus longue résistance était inutile; il demanda à capituler, et le 9 janvier la ville fut remise aux Français. Il y avait un peu plus de deux cent dix ans (1347) qu'Édouard III l'avait enlevée à Philippe de Valois. Guines se rendit onze jours après, et ainsi furent effacées les dernières traces de la domination anglaise dans le royaume.

102. PRISE DE THIONVILLE (23 juin 1558).

Par Mme HAUDEBANCOURT en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 9.

La prise de Thionville par le duc de Guise suivit de six mois celle de Calais. Les Espagnols ne s'attendaient pas à être attaqués, et la garnison de la place était faible. Elle fit cependant une courageuse résistance qui força les Français à changer leurs batteries. C'est au milieu de cette opération que fut tué le Maréchal de Strozzi, le plus illustre de ces patriotes florentins qui étaient venus dans les armées françaises poursuivre contre l'Espagne la vengeance de leur patrie asservie. Le lendemain 22 juin, Thionville capitula. Cet avantage, quoique peu important, ajouta au renom du duc de Guise, environné déjà de la faveur publique, et élevé au faîte de la puissance par le mariage de sa nièce Marie-Stuart avec le Dauphin, fils de Henri II.

103. LEVÉE DU SIÉGE DE MALTE (sept. 1565).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Croisades. No 128.

Les chevaliers de S. Jean, chassés de Rhodes en 1522, et établis par Charles-Quint dans l'île de Malte, n'avaient pas cessé de faire une guerre opiniâtre à la puissance ottomane. Soliman, irrité des échecs dont chaque jour ils humiliaient son orgueil, résolut d'en tirer une éclatante ven-

geance. Il crut que la fortune réserverait à sa vieillesse les mêmes faveurs qu'elle lui avait accordées au début de son règne, et il entreprit une expédition contre Malte.

Le 18 mai 1565, parut à la hauteur de cette île une flotte turque de cent cinquante-neuf bâtiments de guerre, chargée de trente mille soldats. Un nombre considérable de transports la suivait, et plus tard les galères du fameux Dragut, pacha de Tripoli, ainsi que celles d'Hascen, vice-roi d'Alger, vinrent s'y joindre avec cinq mille combattants. A ce menaçant appareil le grand maître Jean de La Valette n'avait à opposer que sept cents chevaliers et huit mille soldats enrôlés sous la bannière de l'Ordre. Mais le noble vieillard unissait à la sainte intrépidité des martyrs tous les talents d'un homme de guerre, et il sut inspirer à ses frères d'armes l'héroïque résolution de s'ensevelir avec lui sous les ruines de Malte plutôt que de se livrer aux Infidèles.

Le siége dura cinq mois. Mustapha, général des armées de Soliman, et Piali, Amiral de sa flotte, rivalisèrent d'ardeur et d'opiniâtreté dans les attaques qu'ils livrèrent à l'île sur tous les points. Dragut, le successeur et l'émule des deux Barberousse, y laissa la vie. Le premier effort des Turcs s'était porté sur le fort Saint-Elme, et ils s'en emparèrent après avoir égorgé jusqu'au dernier des chevaliers qui le défendaient. Ils restèrent ainsi maîtres du port appelé *Marza Musciet*. Mais ce fut là le terme de leurs succès : leurs formidables assauts contre le *Borgo*, le fort Saint-Michel et la *cité notable*, furent tous repoussés. Un jour cependant la situation des chevaliers parut désespérée : au milieu des débris fumants du *Borgo* et des cadavres amoncelés de leurs compagnons d'armes, tous les grands-croix de l'Ordre supplièrent La Valette d'abandonner des ruines impossibles à défendre, et de se retirer au château Saint-Ange. « Non, « mes frères, non, leur répondit le héros : c'est ici qu'il « faut que nous mourions ensemble, ou que nous en chas- « sions les ennemis. » Et par un nouveau prodige de vail-

lance les Turcs furent chassés du poste qui semblait livrer la place à leurs coups.

Toute l'audace et l'habileté des deux lieutenants de Soliman, tout l'art de leurs ingénieurs étaient épuisés : seize mille hommes étaient le reste unique de la puissante armée qu'ils avaient amenée des ports de Turquie, et la crainte seule du courroux de leur maître les empêchait de renoncer à une entreprise désespérée, lorsque le vice-roi de Sicile, Don Garcie de Tolède, jusqu'alors vainement appelé par les vœux impatients du grand maître, débarqua enfin des troupes qui firent lever le siége. Mais la gloire d'avoir sauvé Malte ne resta pas à Philippe II, dont la lâche prudence avait fait attendre pendant cinq mois ses secours. Ce fut à La Valette que s'adressèrent les cris d'enthousiasme et de reconnaissance de toute la chrétienté.

104. INSTITUTION DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT (1er janvier 1579).

Par VANLOO.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 9.

« Le jeudy premier jour de l'an 1579, le Roy (Henri III) « établit et solemnisa, en l'église des Augustins de Paris, « son nouvel ordre des Chevaliers du Saint-Esprit en « grande magnificence, et les deux jours suivants traita à « dîner audit lieu des nouveaux chevaliers, et l'après-« dîner tint conseil avec eux. Ils étoient vêtus de bar-« rettes de velours noir, chausses et pourpoint de toille « d'argent, souliers et foureaux d'épée de velours blanc, « le grand manteau de velours noir bordé à l'entour de « fleurs de lys d'or et langues de feu entremêlées de « mêmes broderies et de chiffres du Roy de fil d'argent « et tout doublé de satin orangé ; et un autre mantelet de « drap d'or en lieu de chaperon par-dessus le grand man-« teau, lequel mantelet étoit enrichi comme le grand man-« teau de fleurs de lys, langues de feu et chiffres ; leur « grand collier entrelacé des chiffres du Roy, fleurs de lys « et langues de feu, auquel pendoit une croix d'or indus-« trieusement élabourée et émaillée, au milieu de laquelle

« était une colombe d'argent. Ils s'appellent chevaliers-« commandeurs du Saint-Esprit, et portent journelle-« ment sur leurs cappes et manteaux une grande croix de « velours orangé, bordé d'un passement d'argent, ayant « quatre fleurs de lys d'argent aux quatre coins du croisen, « et le petit ordre pendu à leur col avec un ruban bleu.

« On disoit que le Roy avoit institué cet ordre pour « joindre à soy d'un nouvel et plus étroit lien ceux qu'il y « vouloit nommer, à cause de l'effréné nombre de cheva-« liers de l'Ordre de Saint-Michel, qui était tellement « avili qu'on n'en fesoit non plus de compte que de simples « aubereaux ou gentillâtres, et appeloit-on dès pieça le « collier de cet ordre le collier à toutes bêtes. » (*Journal de l'Étoile*, année 1579.)

105. ÉTATS-GÉNÉRAUX DE BLOIS (16 oct. 1588).
(HENRI III.)

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale.
1er étage.
Salle des États-Généraux.
No 129.

Après la journée des Barricades Henri III, dans sa détresse, consentit à associer les États-Généraux à la tâche difficile de guérir les plaies du royaume. Il les convoqua donc à Blois pour le 15 septembre 1588; mais quelle que fût alors l'ardeur des passions politiques, les députés mirent fort peu de hâte à répondre à la sommation royale, et ce ne fut qu'un mois après, le 16 octobre, que Henri III put ouvrir solennellement l'assemblée.

« Sur les deux heures de relevée, dit M. Vitet dans « son introduction au drame des *États de Blois*, la séance « fut ouverte. La salle où elle se tenait est immense : six « grosses colonnes à chapiteaux romans surmontés d'arcs « en ogive la séparent par le milieu. Toutes les murailles « avaient été recouvertes de tapisseries à personnages, « rehaussées de riches galons, et les piliers étaient entou-« rés de tapis de velours violet, semés de fleurs de lys d'or. « Entre les troisième et quatrième piliers on avait dressé « une sorte d'estrade élevée de trois marches et couron-« née par un grand dais : c'était sur cette estrade qu'était « placé le fauteuil du Roi; à droite, celui de la Reine mère;

« à gauche, celui de la Reine régnante. Tous les gentils-
« hommes de la maison du Roi, au nombre de deux à trois
« cents, devaient se tenir debout sur l'estrade derrière
« le fauteuil du Roi.

« Au bas de l'estrade, et toujours sous le grand dais,
« on voyait un siége à bras sans dossier, couvert de
« velours violet, qui était destiné à M. de Guise, en sa
« qualité de grand maître de France. Enfin, tout autour
« de la salle on avait réservé un passage défendu par de
« fortes barrières hautes de trois à quatre pieds, et der-
« rière ces barrières on avait permis à quelques bourgeois
« et personnes notables de la ville de prendre place. Le
« légat, les ambassadeurs, les seigneurs et dames de la
« cour étaient dans les galeries supérieures cachées par des
« jalousies.

« Un huissier, placé à une fenêtre qui avait vue dans la
« cour du château, appelait à haute voix les députés, sui-
« vant l'ordre qui avait été arrêté. Ceux qui étaient présents
« répondaient, et aussitôt ils étaient reçus par quatre hé-
« rauts et conduits à MM. de Rhodes et de Marle, maîtres
« des cérémonies, qui leur désignaient la place qu'ils de-
« vaient prendre. Les archevêques et évêques étaient vêtus
« de leurs rochets et surplis; les gentilshommes avaient la
« toque de velours et la cape; et quant aux députés du tiers,
« ceux de justice portaient la robe longue et le bonnet
« carré, et ceux de robe courte le petit bonnet et la robe
« de marchand.

« Tous les députés étant entrés dans la salle et assis,
« selon leur rang et dignité, M. de Guise, habillé d'un
« pourpoint de satin blanc, la cape retroussée, et *perçant*
« *de ses yeux*, dit un écrit du temps, *toute l'épaisseur de*
« *l'assemblée, pour connaître et distinguer ses serviteurs*,
« *et d'un seul élancement de sa vue les fortifier dans leurs*
« *espérances, et leur dire, sans parler : Je vous vois;*
« M. de Guise se leva de son siége de grand maître, et
« ayant fait une révérence à toute l'assemblée, suivi des
« capitaines des gardes et des gentilshommes tenant à la

« main leur hache à bec de corbin, alla chercher le Roi.
« Aussitôt Sa Majesté en grand costume, et portant « son grand ordre au col, parut sur l'escalier qui descend « de ses appartements : toute l'assemblée se leva et chacun « demeura la tête nue.

« Le Roi, s'étant assis, prit la parole, et prononça une « très-longue et très-grave harangue..... »

106. BATAILLE D'IVRY (14 mars 1590).

Copie du plafond de M. STEUBEN.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 9.

Le dernier des Valois venait de tomber sous le couteau de Jacques Clément, et la couronne de France était passée à l'aîné de la maison de Bourbon. Mais Henri IV, délaissé de presque tous les seigneurs catholiques, était serré de près par le duc de Mayenne. Ce chef de la Ligue, moins populaire, mais non moins habile que son frère, s'était vanté d'amener aux Parisiens le Béarnais pieds et poings liés. Déjà même on louait des fenêtres pour le voir passer. Henri, dans ses retranchements d'Arques, où avec une poignée de soldats il soutint l'effort de trente mille ligueurs, prouva à Mayenne qu'il n'était point si facile à prendre, et l'année suivante il lui donna près d'Ivry, sur l'Eure, une leçon plus forte encore.

Mayenne, à la tête de vingt-quatre mille combattants, dont un grand nombre Flamands, Espagnols, Suisses, Allemands, s'avançait pour faire lever au Roi le siége de Dreux. On conseillait à Henri, qui avait à peine onze mille hommes, de se retirer encore une fois sur la Normandie. Il ne voulut pas montrer un Roi de France reculant toujours devant des rebelles, et résolut d'attendre l'ennemi de pied ferme, et dans une position qui lui laisserait tous ses avantages. On connaît les belles paroles que, le matin de la bataille, en mettant son casque, il adressa à ses compagnons d'armes : « Mes compagnons, Dieu est pour nous; voici ses « ennemis et les nôtres; voici votre Roi; donnons à eux. « Si vos cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon pa- « nache blanc : vous le trouverez au chemin de l'honneur

« et de la victoire. » (*D'Aubigné*, liv. III, c. V, p. 231.) L'armée répondit à ce noble langage par le cri de *vive le Roi!* et la bataille commença.

L'artillerie du Roi, grâce à l'avantage de sa position, portait en plein dans les rangs ennemis, tandis que celle des Ligueurs tirait toujours sans atteindre. L'impatience prit au jeune comte d'Egmont, et sans attendre la troisième décharge, il se lança avec sa cavalerie flamande contre les batteries de l'armée royale. Là, par une folle bravade, il tourne contre la bouche même des canons la croupe de son cheval, et donne à ses gendarmes l'exemple de cette bizarre insulte à une arme qu'il appelle celle « des « hérétiques et des lâches. » Biron, le Maréchal d'Aumont et le grand prieur eurent bon marché d'une cavalerie ainsi désordonnée, et l'imprudent Egmont resta sur le champ de bataille. Un autre accident mettait en même temps le désordre dans les reitres de l'armée de la Ligue. On laissait d'ordinaire à ces escadrons irréguliers un espace ménagé entre les rangs de l'infanterie pour se reformer après chacune de leurs charges. Cet espace leur manque par la faute du vicomte de Tavannes, et ils donnent de toute la vitesse de leurs chevaux contre les lanciers du duc de Mayenne. Vainement celui-ci s'efforce-t-il de remettre l'ordre dans cette mêlée; le Roi, qui a vu le trouble des escadrons ennemis, les charge à la tête de sa noblesse, et chefs et soldats ne savent plus que fuir. L'infanterie de la Ligue restait ainsi seule dans la plaine, exposée à tous les coups de l'armée royale; les Suisses, sans attendre les premières attaques de l'ennemi, livrent leurs armes pour signifier qu'ils demandent à se rendre: on les reçoit à merci. Les Lansquenets en voulaient faire autant; mais le Roi fut forcé de les abandonner à la vengeance de ses soldats, qui se souvenaient de leur trahison, et tout ce que put l'âme généreuse de Henri IV fut de faire, comme dans les retranchements d'Arques, entendre ce cri: « Sauvez les Français, et main basse sur l'étranger! » En

effet dès ce moment il ne périt pas un Français de plus. Davila porte à six mille hommes la perte de l'armée de la Ligue. C'était la plus belle victoire remportée depuis le commencement des guerres religieuses.

107. HENRI IV DEVANT PARIS (août 1590).

Par M. ROUGET en 1824.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 9.

Des plaines d'Ivry Henri IV avait marché sur la capitale pour l'assiéger. Paris, depuis la journée des Barricades, était le principal théâtre de la puissance de la Ligue et de ses fureurs; c'était à Paris qu'il importait de la frapper d'abord, pour l'anéantir ensuite dans le reste du royaume. Pendant près de quatre mois le Roi tint cette grande ville emprisonnée dans un étroit blocus (7 mai à 30 août 1590); la famine ne tarda pas à y faire sentir toutes ses horreurs, et sans l'affreuse tyrannie des Seize et l'appui que leur prêtaient les soldats espagnols, la ville affamée se fût jetée dès lors aux bras de son Roi. Mais il fallut endurer le mal dans ses dernières extrémités; il fallut que l'on vît les ossements des morts changés en pain et les enfants servant de nourriture à leurs mères. Les Parisiens, ainsi opprimés par leurs défenseurs, ne trouvèrent de pitié que dans le cœur du prince qui les assiégeait. Il laissa sortir une grande partie des bouches inutiles : « Faudra-t-il donc, disait-il, « que ce soit moi qui les nourrisse? Il ne faut point que « Paris soit un cimetière; je ne veux point régner sur des « morts. » Et encore : « Je ressemble à la vraie mère de « Salomon : j'aimerais mieux n'avoir point de Paris, que « de l'avoir déchiré en lambeaux. » Henri fit plus encore; il laissa d'abord ses capitaines et puis les soldats eux-mêmes introduire des vivres dans la ville assiégée. « Et « cela, dit Péréfixe, fit subsister Paris plus d'un mois plus « qu'il n'eût fait. » Mais ce qu'Henri IV perdit alors, il le recueillit plus tard par la reconnaissance et l'admiration qu'excita sa clémence.

108. ENTRÉE D'HENRI IV A PARIS (22 *mars* 1594).

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. Nº 137.

Par le Baron GÉRARD en 1817.

Henri IV avait abjuré la religion protestante dans l'é-

glise de Saint-Denis le 25 juillet 1593, et le 27 février de l'année suivante, il avait été sacré dans la cathédrale de Chartres. Il n'y avait plus désormais d'obstacle entre lui et le cœur de ses sujets. Ce ne fut donc plus les armes à la main, mais par voie d'accommodement qu'il travailla cette fois à entrer dans Paris. Les portes lui en furent ouvertes par le comte de Brissac qui y commandait.

Le 22 mars 1594, à sept heures du matin, Henri IV entra dans la capitale, par la porte Neuve, près des Tuileries : c'était par cette même porte qu'en était sorti Henri III, six ans auparavant, après la fatale journée des Barricades. Les troupes de la Ligue occupaient encore la ville : les Espagnols étaient au faubourg Saint-Antoine, le régiment napolitain au faubourg Saint-Germain, les Allemands au faubourg Saint-Honoré. Aussi le Roi fit-il son entrée en grand appareil de guerre, le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine, et son cheval bardé de fer ; sa noblesse qui l'entourait était, comme lui, en tenue de bataille, et des Lansquenets, l'arquebuse sur l'épaule, éclairaient sa marche. Mais Henri reconnut bientôt qu'il n'y avait point d'ennemis accourus sur ses pas, et que tout ce qu'il voyait autour de lui était un peuple enivré du bonheur de le voir et de le posséder ; dès lors son âme noble et confiante s'abandonna avec une entière effusion aux impressions de cette heureuse journée.

« Estant arrivé sur le pont Nostre-Dame, dit l'Estoile, « et oiant tout le peuple crier si alaigrement *vive le Roy*, « dit ces mots : Je voy bien que ce pauvre peuple a été « tyrannisé. Puis, ayant mis pied à terre devant l'église « Nostre-Dame, estant porté de la foule, ses capitaines « des gardes voulant faire retirer le peuple, il les en « engarda, disant qu'il aimoit mieux avoir plus de peine, « et qu'ils le vissent à leur aise ; car ils sont, dit-il, affa- « més de voir un Roy. »

Pendant ce temps on publiait une déclaration du Roi, datée de Senlis, qui pardonnait à tout le monde, même aux Seize. On connaît l'innocente vengeance tirée par Henri de

son implacable ennemie, la duchesse de Montpensier, et comment le soir de cette belle journée il s'en alla voir à la porte Saint-Denis passer les Espagnols qui sortaient de la ville. « Ils le saluaient tous, dit Péréfixe, le chapeau « fort bas et avec une profonde inclination. Il rendit le sa- « lut à tous les chefs avec grande courtoisie, ajoutant ces « paroles : Recommandez-moi bien à votre maître; allez- « vous-en, à la bonne heure; mais n'y revenez plus. » Henri IV se trouva alors vraiment maître au sein de sa capitale heureuse et libre.

109. HENRI IV REÇOIT DES CHEVALIERS DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT (8 janv. 1595).

Par DETROY.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 9.

Le dimanche 8 janvier 1595, Henri IV tint pour la première fois le chapitre de l'Ordre du Saint-Esprit. C'était onze jours après qu'il avait été atteint du couteau de Jean Chastel, et cette circonstance ajoutait à l'intérêt toujours si vivement excité par une aussi brillante cérémonie. « Après « que le Roy eut ouï vêpres (dans l'église des Augustins, à « Paris), il partit de son siége, tous les officiers de l'Ordre « marchant devant lui, et s'en alla près de l'autel s'asseoir « dans une chaire préparée à cest effet, ayant à sa dextre « M. le Chancelier de France, chancelier de l'Ordre, « M. de Beaulieu-Ruzé, grand thrésorier de l'Ordre, et « M. l'évêque de Bourges, comme grand aumosnier de « l'Ordre, et à sa gauche le sieur de l'Aubespine, greffier « de l'Ordre. » Les deux prélats élus furent reçus d'abord; et alors « M. de Rhodes, maistre des cérémonies, accom- « pagné de l'huissier et du hérault, alla advertir MM. le « Prince de Conty et le duc de Nevers, commandeur et « chevalier dudit Ordre, d'aller prendre MM. les ducs de « Montpensier, duc de Longueville et comte de Saint- « Paul, Princes élus et reçus pour entrer audit Ordre, « lesquels ils amenèrent aussi l'un après l'autre au Roy. « Après que M. le duc de Montpensier eut de genoux, les « deux mains posées sur le livre des Evangiles que tenoit

« M. le chancelier, leu à haute voix le vœu du serment que « lui bailla le greffier de l'ordre, lequel il signa de sa main, « le prévost et maistre des cérémonies baillèrent à Sa Ma- « jesté le manteau et le mantelet dont il vestit ledit duc, en « lui disant : L'Ordre vous revest et vous recouvre du « manteau de son amiable compagnie et union fraternelle ; « à l'exaltation de notre foy et religion catholique, au « nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; et fit sur « lui le signe de la croix : puis le grand thrésorier de « l'Ordre présenta le collier de l'Ordre au Roi, lequel le « mit au cou dudit sieur duc, et lui dit : Recevez de notre « main le collier de nostre ordre du benoit Saint-Esprit, « auquel nous, comme souverain grand-maistre vous rece- « vons.... Et Dieu vous face la grâce de ne contrevenir « jamais aux vœux et serments que venez de faire... A « quoy ledit sieur duc luy répondit : Sire, Dieu m'en « donne la grâce, et plus tost la mort que jamais y « faillir, remerciant très humblement Vostre Majesté de « l'honneur et bien qu'il vous a pleu me faire ; et en ache- « vant il lui baisa la main : autant en firent lesdits sieurs « ducs de Longueville et comte de Saint-Paul l'un après « l'autre..... Aux autres chevaliers Sa Majesté vestit et « donna le collier de l'Ordre après qu'ils eurent fait le vœu « et serment, en la même façon qu'avait fait ledit sieur « duc de Montpensier. » (*Chronologie Novenaire de Palma Cayet, année* 1593.)

110. COMBAT DE FONTAINE-FRANÇAISE (juin 1595).

Par M. BRUYÈRES en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 9.

Henri IV avait déclaré la guerre à l'Espagne : il avait ainsi enlevé à Philippe II son beau titre de défenseur de la foi catholique, pour ne plus lui laisser que celui d'ennemi de la France. Cependant quelques chefs de la Ligue tenaient encore, Mercœur en Bretagne, d'Aumale en Picardie, Mayenne en Bourgogne, et à chacun le monarque espagnol avait envoyé des troupes auxiliaires.

On annonce à Henri IV, qui vient à peine d'entrer à Troyes, que Dijon, ville fidèle et dévouée, est devenue un champ de bataille entre le Maréchal de Byron et le vicomte de Tavannes, et que l'armée du Connétable de Castille s'avance pour donner la victoire au parti de la Ligue. Henri ne prend pas le temps de rassembler une armée : il part avec quelques centaines de gendarmes et d'arquebusiers à cheval, et se flatte par une brillante escarmouche d'arrêter la marche du général espagnol. Mais, en faisant une reconnaissance au delà de Fontaine-Française, quelques-uns de ses cavaliers vont donner étourdiment dans les avant-postes espagnoles qui arrivaient à l'instant même à Saint-Seine; le baron de Lux, le marquis de Mirebeau et le Maréchal de Biron lui-même courent en toute hâte pour les dégager. Leur attaque impétueuse fait un moment reculer l'ennemi; mais cédant bientôt au nombre, ils reculent à leur tour, et Biron arrive devant le Roi, entouré des débris de sa troupe en désordre, et tout sanglant d'une blessure qu'il vient de recevoir à la tête. Il fallut que Henri IV recommençât alors les exploits aventureux du Roi de Navarre. « Messieurs, dit-il à ses gentilshommes qui se pressaient autour de lui; à quartier ne m'offusquez pas, je veux paraître. » Et on le vit le front nu, l'épée à la main, courir de tous côtés pour arrêter les fuyards et les ramener à la charge contre un ennemi dix fois plus nombreux; on le vit, se multipliant à force de vaillance, forcer à la retraite son prudent ennemi qui croyait avoir affaire à toute une armée, et dans cette retraite même oser le poursuivre pour mieux lui cacher sa faiblesse. Henri IV disait avoir combattu cette fois non pour la victoire, mais pour la vie. — « En cette rencontre, écri« vait-il à sa sœur, j'ai eu affaire de tous mes bons amis, et « vous ai veu bien près d'être mon héritière. »

111. ASSEMBLÉE DES NOTABLES A ROUEN (4 nov. 1596).

Par M. Rouget en 1823.

…ile du Nord. …-de-chaussée. Salle n° 9.

Trente années de guerres civiles avaient épuisé la

France. Les peuples y étaient écrasés sous le poids des impôts, et cependant le trésor était vide, et, outre les dépenses ordinaires de l'État, Henri IV avait encore à payer plus de cent millions, au prix desquels il avait racheté sa couronne. Pour remédier à cette grande plaie, l'habile monarque n'hésita pas sur le parti qu'il avait à prendre : il appela Rosny aux finances, et puis se jeta loyalement entre les bras de la nation.

Une assemblée de notables fut convoquée à Rouen : c'était le Roi lui-même qui en avait choisi les membres parmi le clergé, la noblesse et le tiers-état. Il en fit l'ouverture le 4 novembre 1596, dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Ouen. Autour de lui étaient les ducs de Montpensier et de Nemours, le Connétable de Montmorency, les ducs d'Épernon et de Retz, le Maréchal de Matignon, les quatre secrétaires d'État, le Cardinal légat, les Cardinaux de Gondi et de Givry, et les présidents des parlements de Paris, de Bordeaux et de Toulouse. On connaît la harangue prononcée par Henri IV dans cette circonstance. Elle a toujours été citée comme un modèle de cette vive éloquence du cœur, si puissante sur les hommes assemblés. Nous n'en citerons que les dernières paroles :

« Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes pré« décesseurs, pour vous faire approuver mes volontés ; je « vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les « suivre, bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains, « envie qui ne prend guère aux Rois, aux barbes grises « et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à « mes sujets, et l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux « titres (de libérateur et restaurateur de cet État) à celui « de Roi, me font trouver tout aisé et honorable... »

112. SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX DE VERVINS (2 mai 1598).

Par M. SAINT-EVRE en 1837.

Le Cardinal de Médicis fut accueilli en France comme un messager de paix, et en effet tous ses soins, d'après l'or- Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 9.

dre de Clément VIII, tendirent à ménager la réconciliation des deux couronnes de France et d'Espagne. Philippe II, âgé de soixante-onze ans, commençait à reconnaître la longue illusion de ses projets ambitieux, et il craignait de léguer à son fils encore jeune un héritage aussi troublé que celui qu'il avait recueilli lui-même. Il souhaitait d'ailleurs qu'un acte conclu à la face de l'Europe confirmât l'abandon qu'il voulait faire à sa fille chérie, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, de l'ancien patrimoine de la maison de Bourgogne. Il écouta donc volontiers les conseils de paix du frère Bonaventure Catalagirone, général de l'ordre des Franciscains, qui lui était envoyé par le Pape, pendant que Henri IV se rendait plus aisément encore aux persuasions du Cardinal de Médicis.

Par suite de ces dispositions réciproques, un congrès s'ouvrit dans la petite ville de Vervins, à la frontière de la Picardie et de l'Artois. Au commencement du mois de février 1598, les sieurs de Bellièvre et de Sillery s'y rendirent au nom du Roi Henri IV; le président Richardot, J. B. Taxis et Louis de Verrières, au nom du Roi catholique. On y admit le marquis de Lullin comme représentant du duc de Savoie; mais Henri IV ne voulut à aucun prix permettre l'entrée du congrès à l'envoyé du duc de Mercœur, lequel n'était pour lui qu'un sujet rebelle. Les deux médiateurs pontificaux apportèrent dans ces conférences leur pacifique intervention : il y manqua les ambassadeurs d'Élisabeth et des Provinces-Unies, dont Henri IV sacrifiait alors l'alliance à la loi suprême de l'intérêt de son royaume.

Les négociations durèrent trois mois. Au bout de ce temps (2 mai 1598), un traité fut conclu, qui adoptant pour bases celles du traité de Cateau Cambresis, en 1558, rendait à la France les places de la Picardie qui étaient aux mains des troupes espagnoles, au Roi d'Espagne le comté de Charolais, dépendance de la Franche-Comté, au duc de Savoie les forteresses que lui avaient enlevées les armes françaises. A ces conditions, non seulement la paix, mais

« une confédération et perpétuelle alliance et amitié, avec « promesse de s'entr'aimer comme frères, » fut rétablie entre Philippe II et Henri IV, et le repos fut rendu à la France après quarante années de troubles et de guerres.

113. PRISE DU FORT DE MONTMÉLIAN (16 novemb. 1600).

Par M. EDOUARD ODIER en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 9.

Le duc de Savoie refusait de rendre à Henri IV le marquisat de Saluce, fief mouvant du Dauphiné, qu'il avait envahi en 1588, à la faveur des troubles qui agitaient alors la France. Las d'être joué par des délais et des subterfuges sans terme, le Roi prit enfin le parti de déclarer la guerre au duc de Savoie (11 août 1600), et il envahit aussitôt ses états. Celui-ci, confiant dans la force de ses places et dans les intrigues qu'il avait ourdies aux côtés même du Roi, restait à Turin dans une immobilité affectée « chas« sant et dansant, dit Péréfixe, tandis qu'on le dépouil« lait de ses provinces. » Il avait vu sans émotion Chambéry, sa capitale, occupée par les Français; mais sa tranquille insouciance cessa quand il apprit que la forteresse de Montmélian venait de capituler.

C'était Sully qui, avec sa redoutable artillerie, avait amené la reddition de cette place. En établissant ses batteries, il avait failli deux fois être atteint par celles de l'ennemi, et c'est alors que Henri IV lui écrivit d'un ton touchant de reproche la lettre *demi-colère* qui finit par ces mots : « Adieu, mon amy que j'ayme bien, continuez à me « bien servir, mais non pas à faire le fol et le simple sol« dat. » Cependant le Roi, si avare des jours de son ami, voulut risquer les siens pour voir *l'estat du siége*. Il imposa silence aux alarmes de Sully et consentit à se couvrir d'un *meschant manteau*, ainsi que le comte de Soissons, le duc d'Épernon et Bellegarde « pour cacher leurs clinquants et leurs bonnes mines. » Comme ils passaient dans un champ tout à découvert, on tira sur eux de telle force « que le Roi en fut tout couvert de terre et de cailloux « qui l'égratignèrent, et qu'il commença à faire le signe

« de la croix; à quoi Sully lui dit : Vrayement, Sire, c'est « à ce coup que je vous recognois bon catholique, car « c'est de bon cœur que vous faites ces croix. — Allons, « allons, dit-il, car le séjour ne vaut rien icy. » (*Économies royales*, t. III, p. 382.)

Cependant le tonnerre de l'artillerie française, qui causait un si terrible étonnement au légat du Pape, arrivé là comme médiateur, n'étonnait guère moins l'ennemi, malgré ses fortes murailles. La comtesse de Brandis, femme du gouverneur de la place, entra en échange de politesses avec la duchesse de Sully, et de proche en proche les deux dames négocièrent un accommodement en vertu duquel la place, si elle n'était point secourue, se rendrait au bout d'un mois. Elle ne fut point secourue, et Créquy en prit possession au nom de Henri IV. La guerre finit peu après l'échange de la Bresse et du pays de Gex contre le marquisat de Saluces.

114. LES PLANS DU LOUVRE DÉPLOYÉS DEVANT HENRI IV PAR SON ARCHITECTE (vers 1609).

Par M. GARNIER en 1818.

Nul Roi n'était mieux fait que Henri IV pour rendre les bienfaits de la paix fructueux à la France. On sait tout ce qu'il fit pour l'agriculture, pour le commerce, pour l'industrie même, dont il encouragea les premiers essais à Tours et à Lyon. On sait aussi tous les grands travaux d'architecture qui furent son ouvrage. « Henri, pour nous « servir des belles paroles de Voltaire, fait creuser le ca- « nal de Briare, par lequel on a joint la Seine et la Loire. « Paris est agrandi et embelli : il forme la place Royale, « il restaure tous les ponts. Le faubourg Saint-Germain « ne tenait point à la ville, il n'était point pavé ; le Roi se « charge de tout. Il fait construire ce beau pont où les « peuples regardent aujourd'hui sa statue avec tendresse. « Saint-Germain, Monceaux, Fontainebleau, et surtout le « Louvre, sont augmentés et presque entièrement bâtis. « Il donne des logements dans le Louvre, sous cette lon- « gue galerie qui est son ouvrage, à des artistes en tout

« genre, qu'il encourageait souvent de ses regards comme « par des récompenses..... »

Le peintre a représenté ici Henri IV recevant des mains d'Etienne Dupérac, son architecte, les plans d'après lesquels furent donnés au Louvre ces importants accroissements.

115. **ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS** (27 oct. 1614).

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Les Princes, dans leur jalousie contre l'autorité de Marie de Médicis et contre la faveur du Maréchal d'Ancre, avaient demandé la convocation des États-Généraux. La Régente déféra à leur vœu, ou plutôt, comptant que cette assemblée prêterait un utile appui à son pouvoir, elle tourna contre eux la mesure qu'ils avaient sollicitée. Louis XIII venait d'être déclaré majeur par le parlement, réuni en lit de justice, le 2 octobre 1614; vingt-cinq jours après il alla ouvrir les États-Généraux, convoqués d'abord à Sens et puis à Paris.

« L'ouverture de cette célèbre compagnie, disent les « Mémoires du Cardinal de Richelieu, fut le 27 du mois « d'octobre, aux Augustins. Il s'émut en l'ordre ecclésias- « tique une dispute pour les rangs : les abbés préten- « dant devoir précéder les doyens et autres dignités de « chapitres. Il fut ordonné qu'ils se rangeraient et opine- « raient tous confusément, mais que les abbés de Citeaux « et Clairvaux, comme étant chefs d'ordre et titulaires, « auraient néanmoins la préférence.

« Les hérauts ayant imposé silence, le Roi dit à l'as- « semblée qu'il avait convoqué les états pour recevoir « leur plainte et y pourvoir. Ensuite le Chancelier prit « la parole, et conclut que Sa Majesté permettait aux trois « ordres de dresser leur cahier, et leur y promettait une « réponse favorable.

« L'archevêque de Lyon, le baron de Pont Saint-Pierre « et le président Miron firent l'un après l'autre pour « l'église, la noblesse et le tiers-état, les très-humbles « remerciements au Roi de sa bonté et du soin qu'il té-

« moignait avoir de ses sujets, de l'obéissance et fidélité « inviolable desquels ils assuraient Sa Majesté, à laquelle « ils présenteraient leur cahier de remontrances le plus « tôt qu'ils pourraient. » (*Mémoires du Card. de Richelieu*, t. Ier, p. 211.)

116. MARIAGE DE LOUIS XIII ET D'ANNE D'AUTRICHE (25 nov. 1615).

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

Marie de Médicis avait toujours désiré pour son fils l'alliance de l'Espagne. Ce projet, d'abord conçu et ensuite abandonné du vivant de Henri IV, fut repris après sa mort, et les efforts de la Reine, pendant les années de sa régence, parvinrent à en amener l'accomplissement. Il fut convenu que Louis XIII et l'Infant d'Espagne, depuis Philippe IV, épouseraient les filles aînées des deux maisons d'Espagne et de France, et que le même jour, 18 octobre 1615, aurait lieu la célébration du double mariage. En conséquence le duc d'Uceda, fils du duc de Lerme, investi de la procuration du Roi de France, épousa en son nom dans la ville de Burgos l'Infante d'Espagne Anne d'Autriche, pendant que le duc de Guise épousait à Bordeaux au nom de l'Infant D. Philippe, Madame Elisabeth de France, sœur de Louis XIII. Le Cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, et l'archevêque de Burgos célébrèrent chacun dans leur église la cérémonie des épousailles.

L'échange des deux princesses se fit le 6 novembre sur la rivière de la Bidassoa, entre les ducs d'Uceda et de Guise. L'étiquette la plus rigoureuse présida à cette cérémonie. Le 21, Anne d'Autriche fit son entrée solennelle à Bordeaux, où elle fut reçue par la Reine-mère et le Roi Louis XIII. Quatre jours après, la bénédiction nuptiale fut donnée aux deux époux dans l'église de Saint-André.

Le *Mercure français* nous a conservé jusqu'aux plus minutieux détails du cérémonial, tel qu'il eut lieu dans cette circonstance. (*Mercure français*, 1615, p. 338.)

117. LEVÉE DU SIÉGE DE L'ILE DE RHÉ (8 nov. 1627).

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu, et exécuté sur les dessins de Callot.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle nº 27.

Tous les récits du temps parlent de la passion romanesque du duc de Buckingham pour la Reine Anne d'Autriche, et des folies qu'elle lui inspira. La plus grande de toutes fut de jeter son pays dans une guerre contre la France.

Louis XIII, qui n'ignorait pas les audacieuses galanteries de sa première ambassade, refusa de le recevoir une seconde fois à Paris avec le même titre. L'orgueilleux favori jura, dit-on, d'y revenir si bien accompagné qu'on ne pourrait lui en refuser l'entrée; et prenant aussitôt en main la cause des protestants français menacés par Richelieu, il obtint du parlement anglais des subsides, et de Charles Ier un manifeste de guerre contre le Roi de France. Le 20 juillet 1627 une flotte anglaise parut sur les côtes de Bretagne, et le 22 elle était maîtresse de l'île de Rhé, malgré l'héroïque résistance du gouverneur Toiras, qui fut obligé de se retirer dans le fort Saint-Martin.

Ce vaillant capitaine y soutint avec une poignée de soldats un siége de plus de trois mois. Buckingham, impatient d'être si long-temps arrêté devant une petite forteresse, offrit aux assiégés une capitulation honorable; elle fut rejetée. Il leur livra un furieux assaut; il fut repoussé. Enfin arriva le Maréchal de Schomberg avec des renforts considérables, et les Anglais furent forcés de lever le siége. La flotte et l'armée françaises les poursuivirent dans leur retraite.

« A un endroit nommé *la Coharde* les Français firent « mine de vouloir charger; mais la contenance des Anglais « fut si bonne que l'ennemi s'arrêta tout à coup, quoique le « lieu lui donnât de l'avantage. On continue la marche « de part et d'autre. Les Anglais tiennent la plaine, et les « Français les dunes qui bordent la mer. Quand ceux-là « furent arrivés à une digue qui, traversant les marais,

« aboutit au pont appelé de *l'Oye*, leurs bataillons com-
« mencèrent à se presser et à prendre leur défense : l'avant-
« garde et le corps de bataille enfilent le chemin étroit ;
« mais l'arrière-garde, chargée par le Maréchal de Schom-
« berg, fut aisément défaite. Les Anglais perdirent sept
« ou huit cents hommes ; le duc de Buckingham et quelques
« seigneurs de sa nation se battirent bravement en cette
« rencontre. Puységur était sur le point de faire Buc-
« kingham prisonnier. Mais les soldats anglais l'enle-
« vèrent promptement en l'air et le passèrent de main en
« main au-delà du pont de *l'Oye*. Milord Mountjoy, colo-
« nel de la cavalerie, Grey, lieutenant général de l'artil-
« lerie, cinq colonels et plusieurs officiers demeurèrent
« entre les mains des Français. Le Roi paya leur rançon
« à ceux dont ils étaient prisonniers, et les renvoya peu
« de jours après à la Reine d'Angleterre, sa sœur. (*Hist. de Louis XIII*, par Levassor, liv. XXIV, p. 757.)

118. PRISE DE LA ROCHELLE (28 oct. 1628).

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 27.

Le Cardinal de Richelieu avait apporté dans les conseils de Louis XIII deux grandes pensées : il voulait rendre au dehors la France prépondérante, et au dedans la royauté absolue. L'organisation politique du parti protestant en France mettait un égal obstacle à ces deux projets. Le corps de la monarchie ne pouvait ni se constituer dans toute sa force, ni se mouvoir dans toute son indépendance, tant que subsisterait au sein du royaume cette confédération de petites républiques, armées de toutes pièces pour la révolte, et toujours prêtes à unir leur cause aux prétentions féodales des seigneurs mécontents qu'elles s'étaient donnés pour chefs. Ruiner la puissance politique du parti réformé était donc pour Richelieu le préliminaire indispensable de tout ce qu'il méditait de grand pour la royauté et pour la France.

Avec ce ferme génie qui toujours abordait de front les plus redoutables difficultés, il résolut de détruire du pre-

mier coup « le nid d'où avaient accoutumé d'éclore tous les « desseins de rebellion, » la ville de La Rochelle. Les Rochellois, tenus en bride par le fort Louis qu'on leur promettait de démolir et qu'on ne démolissait pas, s'en étaient vengés en faisant au commerce du royaume une guerre de pirates, et en appelant les Anglais dans l'île de Rhé. Mais une fois l'armée et la flotte anglaises éloignées des côtes, le Cardinal se mit aussitôt à l'œuvre pour abattre ce vieux boulevard du protestantisme.

Le siége de La Rochelle, commencé le 10 août 1627, dura jusqu'au 28 octobre de l'année suivante. La résistance des habitants fut héroïque. Mais la détermination du Cardinal était plus forte que la leur, et l'on sait par quel prodige de persévérance il construisit cette fameuse digue qui fermait le port et tenait la ville comme emprisonnée dans son isolement. Louis XIII l'avait nommé lieutenant général de ses armées et de ses flottes, et tout marchait à son absolu commandement. Aussi le Roi, qui lui-même à deux reprises vint prendre part aux opérations du siége, n'hésita-t-il pas à proclamer dans la déclaration qu'il publia après la soumission de la ville, « que le succès de l'entreprise était dû au Cardinal. » La Rochelle, vaincue, perdit avec ses priviléges tout ce qui pouvait lui fournir les moyens de troubler la paix du royaume. Mais le Cardinal se garda d'ensanglanter sa victoire par d'inutiles rigueurs.

119 **COMBAT DU PAS DE SUZE** (6 mars 1629).

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Partie centrale. R.-de-chaussée. N° 27.

120. **COMBAT DU PAS DE SUZE** (6 mars 1629).

Par M. Hipp. Lecomte, d'après un tableau de Claude Lorrain.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

Vincent de Gonzague, deuxième de ce nom, duc de Mantoue, était mort en 1627, sans postérité, appelant à lui succéder le duc de Nevers, qu'il avait marié à sa nièce, Marie de Gonzague, fille de François IV, son frère aîné. Un sujet du Roi de France, devenu prince souverain en

Italie, portait ombrage à l'ambitieuse maison d'Autriche. Elle lui suscita un compétiteur; et comme de son côté le duc de Savoie élevait des prétentions sur l'héritage de Mantoue, pour mieux assurer la ruine du duc de Nevers, un partage à l'amiable divisa d'avance ses dépouilles entre les deux Princes ses rivaux. Charles-Emmanuel, avec l'assistance des troupes espagnoles, eut bientôt saisi le Mont-Ferrat qui formait son lot, et il assiégeait la ville de Casal, lorsque le duc de Nevers, trop faible pour résister à d'aussi puissantes attaques, réclama la protection de la France. Louis XIII s'empressa de lui envoyer des secours. Une expédition commandée par le Maréchal d'Uxelles ayant échoué, le Roi, malgré les rigueurs de l'hiver, s'achemina lui-même vers les Alpes avec une nouvelle armée.

Les Français, animés par la présence de leur Roi, « forcèrent, selon l'expression d'un contemporain, des « lieux où la nature défend même aux ours de passer. » Arrivé en face des barricades du Pas de Suze, Louis XIII somme, d'après le titre des traités, le duc de Savoie à lui en livrer le passage. Charles-Emmanuel lui fait répondre qu'il n'est plus temps de parler de traités; que l'armée française est venue en ennemie, et que désormais c'est aux armes seules à vider le différend. Louis XIII ordonne aussitôt l'attaque. Elle fut si impétueuse que les hommes qui défendaient les barricades, après leur première décharge, n'eurent que le temps de prendre la fuite. « J'ai ouï dire « à mon père qui fut toujours auprès du Roi, dit le duc « de Saint-Simon, qu'il mena lui-même les troupes aux « retranchements, et qu'il les escalada à leur tête, l'épée « à la main, et poussé par les épaules pour escalader sur « les rochers et sur les tonneaux et parapets. Sa victoire « fut complète : Suze fut emportée après, ne pouvant se « soutenir devant le vainqueur.... Le duc de Savoie, éper- « du, ajoute Saint-Simon, toujours d'après le récit de son « père, vint à la rencontre du Roi, mit pied à terre, lui « embrassa la botte, et lui demanda grâce et pardon. Le

« Roi, sans faire aucune mine de mettre pied à terre, le « lui accorda en considération de son fils, et plus encore de « sa sœur qu'il avait eu l'honneur d'épouser. »

121. PRISE DE CASAL (16 mars 1629).

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 27.

Charles-Emmanuel vaincu devant Suze fut contraint d'ouvrir ses États à l'armée française, et d'approvisionner la ville de Casal, que naguère il assiégeait avec les Espagnols. Ceux-ci ne restèrent pas long-temps après lui sous les murs de cette place; et telle fut la frayeur que leur inspira la subite arrivée des Français, qu'ils évacuèrent précipitamment le Montferrat tout entier. Le duc de Nevers était rétabli dans la possession de son héritage. Louis XIII pour l'y maintenir lui laissa, en partant, une armée sous les ordres du brave Toiras, déjà connu par sa belle défense de l'île de Rhé.

122. SIÉGE DE PRIVAS (mai 1629).

123. PRISE DE NIMES (juillet 1629).

124. PRISE DE MONTAUBAN (août 1629).

Ces trois tableaux du temps ont été commandés par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Partie centrale. R.-de-chaussée.

Aussitôt après le traité de Suze, Louis XIII alla poursuivre contre les villes protestantes du Languedoc l'œuvre commencée à La Rochelle. Le 21 mai 1639, il somma Privas de se rendre. Le gouverneur Saint André Montbrun, ayant rejeté les offres de la clémence royale, la ville fut investie et le siége commença. La première attaque fut si vive qu'elle découragea les assiégés : ils abandonnèrent précipitamment leurs remparts pour se réfugier dans les montagnes, et le lendemain, 28 mai, les troupes royales, trouvant les portes ouvertes, prirent possession de la place sans coup férir.

La soumission de Privas entraina celle de presque toutes les villes des Cévennes, où la réforme était comme canton-

née depuis un siècle. Nîmes même se rendit, et ce fut aux yeux du duc de Savoie le plus éclatant témoignage de l'anéantissement du parti huguenot, que l'entrée solennelle du Roi dans cette grande cité. Montauban fut de toutes les villes réformées la dernière à se soumettre. Elle s'obstinait à garder ses fortifications, comme une garantie de sa sûreté : c'était cela même que Richelieu tenait à lui enlever; le jour même où il sortit de cette ville, après y avoir rétabli l'autorité souveraine du Roi, la démolition de ses remparts fut commencée.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle nº 27.

125. PRISE DE PIGNEROL (30 mars 1630).

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

126. PRISE DE PIGNEROL (30 mars 1630).

Par M. Hipp. Lecomte en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 10.

Le duc de Savoie n'exécutait pas le traité de Suze; l'Empereur refusait toujours au duc de Nevers l'investiture du duché de Milan, et le marquis de Spinola, à la tête d'une armée espagnole, était rentré dans le Montferrat. La guerre devenant imminente, Louis XIII nomma le Cardinal de Richelieu généralissime des troupes françaises en Italie.

Le Cardinal quitta Paris en grand appareil, ayant à l'une des portières de son carrosse le Cardinal de Lavalette et le duc de Montmorency; à l'autre, les Maréchaux de Schomberg et de Bassompierre. Le duc de Savoie, effrayé de l'approche des troupes françaises, envoya au Pont de Beauvoisin son fils, le Prince de Piémont, pour ouvrir avec le Cardinal de nouvelles négociations. Mais le fier génie de Richelieu ne s'accommodait pas de ces lenteurs : il marcha rapidement devant lui, entra dans le Piémont, et fut bientôt sous les murs de Pignerol. Au bout de deux jours la ville demanda à capituler.

« Mais le comte Urbain de l'Escalange et ses gens de « guerre, au nombre de huit cents, se jetèrent dans la ci- « tadelle, qui fut assiégée; les tranchées furent ouvertes « le 23 mars, et les travaux avancés en telle diligence que

« la veille de Pâques on fut attaché à l'un des bastions de « la citadelle, auquel on commença à faire deux mines. « Les assiégés se sentant pressés, voyant aussi une circon- « vallation parfaite de la citadelle, et en outre un camp « retranché avec des lignes, redoutes et forts, en sorte « que les puissances d'Espagne, de l'Empire et du duc de « Savoie, qui estaient jointes ensemble, n'eussent pu le se- « courir, aimèrent mieux se rendre par capitulation que « d'attendre la rigueur des armées du Roi, qui leur estoit « inévitable... Ainsi le siége finit le propre jour de Pâques, « jour heureux en Italie pour y avoir gagné la bataille de « Cérisolles et de Ravennes. » (*Mercure français*, année 1630, p. 81.)

127. COMBAT DE VEILLANE (10 juillet 1630).

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Partie centrale. R.-de-chaussée Salle n° 27.

La prise de Pignerol n'avait pu ouvrir à l'armée française le chemin de Mantoue. Le duc de Nevers y était plus que jamais menacé par ses ennemis, et Toiras, assiégé dans Casal, n'y tenait qu'à force de persévérance et de courage. Il fallait agir plus puissamment en Italie. Louis XIII, toujours heureux d'échapper par la guerre aux intrigues de sa cour, se rendit à l'armée. On résolut de conquérir, et l'on conquit en effet la Savoie, pour effrayer le duc qui venait de se rattacher à l'alliance espagnole. Mais, au moment de pénétrer dans le Montferrat, le Roi tomba dangereusement malade à Saint-Jean de Maurienne; l'intrigue recommença de s'agiter autour de son lit; on se préparait à un nouveau règne, et la guerre était abandonnée aux soins du brave duc de Montmorency, Amiral de France, et petit-fils du grand Connétable.

Il la soutint dignement. Ayant appris que le duc de Savoie a réuni près de Veillane une armée deux fois plus puissante que la sienne, et jaloux cependant d'obéir aux ordres du Roi qui lui a commandé de conquérir, s'il est possible, la paix par une victoire, il manœuvre pour se

joindre au Maréchal de La Force, et donner la bataille avec des chances moins inégales. Il n'y peut parvenir, et est forcé d'accepter seul le combat. L'historien de sa vie raconte des merveilles sur la bravoure qu'il y déploya, plus dignes d'un guerrier des temps de la chevalerie que d'un capitaine contemporain de Gustave-Adolphe. Seul, il se lança au milieu des ennemis, abattit à ses pieds Pagano Doria, frère du commandant de l'armée espagnole, pénétra jusqu'au cinquième rang de l'escadron que son impétuosité avait rompu; puis se jetant au milieu du gros bataillon des Allemands, « il l'enfonça avec une adresse accompagnée « d'un bonheur inconcevable. Les ennemis croyaient l'avoir « tué; mais le voyant tout couvert de feu de leurs mous- « quetades rompre leurs rangs et jeter leurs soldats par « terre, ils sont tellement effrayés qu'ils prennent la fuite, « sans regarder si le duc est suivi ou non..... C'est une « merveille qu'aucun des coups qu'il reçut en si grand « nombre ne fut sanglant, excepté une égratignure à la « lèvre. Son cheval était blessé en trois endroits, la garde « de son épée et les tassettes de sa cuirasse emportées par « des mousquetades; son habillement de tête enfoncé, la « branche de fer qui lui défendait le visage demi-coupée, « et ses bras tellement meurtris que la noirceur y parut « plus de trois semaines. »

Le combat de Veillane fut un des plus beaux faits d'armes de la campagne de 1630: sept cents hommes de l'armée réunie de l'Empereur et du duc de Savoie y périrent; six cents demeurèrent prisonniers avec Doria leur général.

128. TRAITÉ DE RATISBONNE (13 octobre 1630).

Par MM. Alaux et Hipp. Lecomte en 1836.

artie centrale. ...-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

Depuis douze ans l'Allemagne avait vu s'allumer dans son sein cette longue et terrible guerre entre les puissances catholiques et protestantes, connue dans l'histoire sous le nom de *guerre de trente ans*. Jusque-là la prépondérance de l'autorité impériale et le génie de Wallenstein avaient fait triompher la cause catholique, lorsque les

protestants appelèrent à la tête de leur ligue le Roi de Suède, Gustave-Adolphe. Ce grand guerrier changea bientôt la face des choses ; ce fut l'empire qui trembla à son tour, et au bruit de ses premiers succès (1630), Ferdinand II comprit bien vite, qu'il ne fallait pas avoir à la fois Gustave et Richelieu sur les bras. Il convoqua à Ratisbonne une diète où devaient être portées toutes les réclamations élevées contre l'Empire. Léon Brûlart y fut reçu en qualité d'ambassadeur du Roi de France : il était accompagné du fameux père Joseph, confesseur et confident du Cardinal de Richelieu. Les envoyés de Louis XIII firent valoir auprès de la diète les droits du duc de Nevers, et réclamèrent en sa faveur l'investiture du duché de Mantoue et de Montferrat. La cour impériale cédait, dès qu'elle avait consenti à négocier : le 13 octobre fut conclu le traité de Ratisbonne qui remettait en paix la France avec l'empire et assurait au duc de Nevers l'héritage de la maison de Gonzague.

129. LEVÉE DU SIÉGE DE CASAL (26 octobre 1630).

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle no 27.

La guerre aurait dû finir en Italie au moment de la conclusion du traité de Ratisbonne ; mais ce traité n'avait pas été ratifié par Philippe III ; aucun envoyé de ce Prince ne s'était présenté à la diète, et l'armée espagnole tenait toujours Toiras étroitement assiégé dans Casal. Aussi l'armée française, sous les Maréchaux de Schomberg, de La Force et de Marillac, refusa-t-elle de suspendre sa marche. Elle fut bientôt sous les murs de Casal, et l'on était au moment d'en venir aux mains, lorsque Mazarin, depuis cardinal et alors gentilhomme du Pape, chargé d'interposer sa médiation pontificale entre les puissances belligérantes, parvint, à force de courage et au péril de sa vie, à arrêter les combattants et à faire reconnaître le traité par le général espagnol. Toiras fut ainsi délivré après sept mois d'une belle défense.

« Dès que le traité fut signé, il demanda au marquis « de Santa-Cruz la permission de passer au travers de son « camp pour aller faire la révérence aux Maréchaux de « France. On la lui accorda volontiers. Il fut reçu par les « Espagnols au bruit du canon, de la mousqueterie et « avec les mêmes honneurs qu'ils auroient pu rendre à « leur Roi. Les François applaudirent peut-être plus à la « valeur et à l'habileté de cet excellent officier ; mais les « Espagnols n'admirèrent pas moins ses rares qualités. « Hé bien ! monsieur, lui dit Schomberg en l'abordant, « c'est pour la seconde fois. Le Maréchal vouloit dire qu'il « avoit déjà délivré Toiras assiégé par le duc de Buckin- « gham dans le fort de l'île de Rhé. — Monsieur, répliqua « civilement Toiras, j'en suis redevable aux armes du Roi « et à votre bonne conduite aussi. » (*Hist. de Louis XIII*, par Levassor, liv. XXIX, p. 517.)

130. RÉCEPTION DES CHEVALIERS DU SAINT-ESPRIT A FONTAINEBLEAU (5 mai 1633).

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

« Le Roi, chef et souverain grand-maître de l'Ordre du « Saint-Esprit, désirant faire des chevaliers, commanda au « sieur président de Chauny, secrétaire de l'Ordre, de « faire savoir à tous les chevaliers, commandeurs, tant « cardinaux, prélats qu'autres, et aussi à tous les officiers « d'iceluy Ordre, de se trouver à Fontainebleau le cinquième « jour de may, pour y tenir le chapitre général, où « Sa Majesté se trouva deux jours auparavant.... (*Mercure Français*, année 1633.)

« La chambre de la belle cheminée, fort grande et spa- « cieuse, estant destinée pour cette action notable, fut « ornée en la sorte qui suit :

« Elle était magnifiquement tapissée avec les armes des « chevaliers tout autour. A l'un des bouts il y avait un « autel avec un grand dais au-dessus, le tout orné de « riches parements de l'Ordre. Près de cet austel estait la

« chaire du Roi, couverte d'un dais, et pas loin de là, du « même costé, se voyait le banc de messeigneurs les Car- « dinaux, et derrière eux celui destiné pour les Archevê- « ques de l'Ordre....

« Après que chacun eut pris place selon son rang, à « savoir tous les chevaliers novices tout d'un même costé, « sur un banc à main gauche, et les anciens chevaliers sur « les hauts siéges à droite et à gauche au-dessous de l'escu « de leurs armes, les Cardinaux et Archevêques en leurs « bancs, et le Roi sous son dais, en sa chaire, puis l'on « commença vespres.

« Le *Magnificat* estant achevé, les chevaliers novices « se vinrent présenter l'un après l'autre devant Sa Majesté, « et firent chacun le serment; ensuite de quoi le Roi leur « mit le cordon bleu et la croix de l'Ordre; puis chan- « gèrent leurs cappes en longs manteaux de l'Ordre, à « fond de velours noir, couverts de flammes en broderies « d'or et d'argent, et sur iceux le mantelet de toile d'or à « fond vert, brodé de colombes d'argent, le tout doublé « de satin jaune orangé. » (*Tiré du Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau*, p. 321.)

131. FONDATION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1634).

Par MM. ALAUX et HIPP. LECOMTE en 1837.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

Depuis l'année 1629, plusieurs beaux esprits se réunissaient toutes les semaines chez Valentin Conrart pour s'y entretenir de littérature. Ils se lisaient leurs ouvrages et se donnaient mutuellement des conseils. Godeau, depuis évêque de Grasse, Gombault, Chapelain, Serisy, Desmaretz et Boisrobert étaient les principaux membres de cette petite société, destinée plus tard à une si haute illustration.

Le Cardinal de Richelieu, passionné pour les lettres, mais voulant les gouverner comme tout le reste en souverain maître, apprit par Boisrobert l'existence de cette réunion de beaux esprits, et tout aussitôt il s'avisa du parti

qu'il pouvait en tirer. Il leur fit offrir de se former en une compagnie régulière et placée sous sa protection. On hésita quelques instants si l'on échangerait contre ce glorieux patronage la douce liberté d'une obscure association; mais Chapelain fit comprendre que les désirs du Cardinal étaient des ordres, et sa protection fut acceptée. Richelieu les engagea alors à agrandir leur compagnie, et à lui donner les statuts qu'ils croiraient les plus convenables. Ainsi naquit l'Académie française. Ses députés allèrent présenter solennellement au Cardinal-ministre les règlements d'après lesquels elle devait se gouverner, et celui-ci, après les avoir revus et corrigés en quelques parties, les approuva, puis expédia les lettres patentes qui la constituaient (1635). Le parlement sembla d'abord ne pas comprendre la haute pensée de Richelieu, et ce ne fut qu'après deux ans et avec restriction qu'il enregistra les lettres patentes. L'Académie s'éleva alors comme un témoignage de ce que les plus petites choses peuvent devenir sous la main d'un grand homme.

132. BATAILLE D'AVEIN (20 mai 1635).

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

Gustave-Adolphe était mort victorieux à Lutzen, et dès ce moment la fortune du parti protestant avait commencé à décroître en Allemagne. La bataille de Nordlingen (1634), gagnée sur les Suédois par le comte de Gallas, venait surtout de rendre à la maison d'Autriche un ascendant menaçant pour la France. Richelieu n'hésita pas à faire descendre alors dans la lice les armées françaises, et ici s'ouvre cette longue guerre contre l'Espagne, où se formèrent les premiers capitaines du siècle de Louis XIV, et qui ne devait se terminer qu'après vingt-cinq ans, à la paix des Pyrénées.

Les Espagnols avaient pris Trèves et son électeur, prince allié de la France. Louis XIII envoya réclamer contre cette infraction des traités, et n'obtint qu'un refus. Ce refus fournit à Richelieu le prétexte qu'il cherchait. « Un héraut

« fut envoyé, dit le marquis de Montglat, pour déclarer la « guerre au Cardinal-Infant, au nom du Roi d'Espagne. Ce « héraut ne put avoir audience, de sorte qu'il fut obligé « d'afficher sur la grande place de Bruxelles et sur la fron-« tière cette déclaration. »

Quatre armées sont mises à la fois sur pied; les deux premières vont attaquer les Espagnols au pied des Alpes, dans la Valteline et le Milanais; la troisième sous le Cardinal de Lavalette, marche en Allemagne; la dernière, commandée par les Maréchaux de Chastillon et de Brezé, se rassemble à la frontière des Pays-Bas. Celle-ci doit combiner ses mouvements avec les Hollandais, engagés contre l'Espagne dans la longue guerre de leur indépendance.

Elle entre avant toutes les autres en campagne, et son premier effort est de se porter sur la Meuse pour se joindre, si elle le peut, au prince d'Orange, qui s'avance à la tête de l'armée des Provinces-Unies; mais le Prince Thomas de Savoie, général des troupes espagnoles, manœuvre de son côté pour empêcher cette réunion, et n'ayant que des forces inférieures pour fermer aux Français le passage, il prend près le village d'Avein, au pays de Liége, une forte position et y attend la bataille.

« Le combat (ainsi que le rapporte Sirot, vieux capitaine, « qui plus tard commanda la cavalerie à la bataille de Ro-« croy), fut rude et opiniâtre. Les ennemis à l'abord mi-« rent notre aile droite en désordre; mais l'aile gauche « l'ayant soutenue, les Français qui ployaient prirent tant « de force et de vigueur qu'ils enfoncèrent tout ce qui se « présenta devant eux, et il n'y eut plus qu'à poursuivre et « à tuer. Il demeura des ennemis morts sur le champ de » bataille et sur le chemin de leur fuite au moins quatre « mille hommes, et l'on fit plusieurs prisonniers de consi-» dération; mais le prince Thomas s'étant sauvé de bonne « heure, le comte de Bucquoy soutint tout l'effort et se re-« tira enfin à Namur, lui quatorzième. La plaine où se « donna le combat s'appelle Avein, et il dura depuis midi « jusqu'à cinq heures du soir. »

133. PRISE DE SAVERNE (19 juin 1636).

Par M. Eug. Devéria en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

Le 19 juin 1636, la ville de Saverne se rendit au duc Bernard de Saxe-Weimar, illustre aventurier, qui avait engagé son épée au service de la France. Le duc avait voulu avoir seul l'honneur de la prise de cette place, disent les *Mémoires de Richelieu*. « Mais voyant qu'il n'en pouvait « venir à bout, il pria le Cardinal de Lavalette de faire entrer « à la garde de la tranchée les troupes qu'il commandait « pour relever les siennes. » Une portion de ce succès appartint donc aux armes françaises. Le vicomte de Turenne y commença sa renommée qui plus tard devait s'élever si haut.

134. PRISE DE LANDRECIES (26 juill. 1637).

Par M. Hipp. Lecomte en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

Malgré les heureux auspices sous lesquels s'était ouverte la campagne de 1635, les armes françaises avaient fait peu de progrès. « Le Cardinal de Richelieu, selon la remar« que d'un contemporain, avait reconnu qu'il n'était pas « aussi aisé de ruiner la maison d'Autriche qu'il se l'était « imaginé; » et l'année suivante (1636), moins heureuse encore, avait été marquée par une suite de revers qui avaient amené les Espagnols à vingt lieues de Paris. Mais l'énergie de Richelieu s'était communiquée à toute la noblesse et à la bourgeoisie elle-même. Les Espagnols furent repoussés et l'on reprit bientôt l'offensive. Au printemps de l'année 1637, deux armées assaillirent à la fois les Pays-Bas, celle du Maréchal de Chastillon par la Champagne, celle du Cardinal de Lavalette par la Picardie.

Après avoir pris le Cateau Cambresis, le Cardinal de Lavalette, suivant le récit du marquis de Montglat, « in« vestit Landrecies le 19 de juin, et prit son quartier à « Longlaverif. Les deux autres corps, commandés par le « duc de Candale et la Meilleraye, arrivèrent le jour « même devant la place. Cette ville est composée de cinq « bastions revêtus de briques, le fossé plein d'eau, avec

« une bonne contrescarpe. Le Cardinal de Lavalette ou-« vrit la tranchée le 10 de juillet par un côté, et la Meil-« leraye par l'autre, et l'attaque fut menée si vivement que « la mine joua le 23, laquelle ayant fait brèche, donna « lieu au régiment de Longueval de se loger dessus. Le « colonel Hainin, se voyant ainsi pressé, demanda com-« position, et remit le 26 Landrecies entre les mains des « Français, lesquels le firent conduire avec sûreté jusqu'à « Valenciennes. » (*Mém. du marquis de Montglat*, t. I, p. 138.)

135. PRISE DU CATELET (8 sept. 1638).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

Les grands événements de la campagne de 1638 se passèrent sur le Rhin. C'est là que l'élève de Gustave-Adolphe, le duc Bernard de Saxe-Weimar, remportait sur les Impériaux ses deux victoires de Rheinfeld et de Rheinau; c'est là que, sous les yeux de toute l'Europe attentive, il s'emparait de Brisach, après neuf mois de siége, et du même coup enlevait l'Alsace à la maison d'Autriche; c'est là enfin que Turenne, Guébriant et d'autres capitaines français se formaient sous ce maître fameux au grand art de la guerre.

Pendant ce temps, il ne se faisait rien de grand à la frontière des Pays-Bas. Le Maréchal de Chastillon échouait au siége de Saint-Omer; Brezé quittait son armée pour se retirer dans ses terres d'Anjou. C'étaient deux nouveaux capitaines qui soutenaient l'honneur des armes françaises; Gassion, qui n'était que colonel, et à qui Piccolomini demandait un rendez-vous pour lui dire combien il admirait sa bravoure; et Du Hallier qui terminait la campagne par la prise du Catelet.

Cette place fut investie le 25 août, « et la circonvalla-« tion ne fut pas plutôt fermée, qu'on ouvrit la tranchée. « Les batteries furent dressées si promptement et si bien « servies, que le 8 septembre Du Hallier fut maître de la « contrescarpe et fit sa descente dans le fossé qui est sec

« et défendu par des flancs bas, qui n'empêchèrent pas « d'attacher le mineur au bastion. La première mine fit « peu d'effet, à cause des casemates qui sont dans les qua- « tre bastions de cette place, qui donnèrent évent à la « mine. Pour remédier à ce mal on alla par fourneaux, « lesquels firent grandes brèches qui furent jugées raison- « nables pour donner. Le régiment des gardes fut com- « mandé d'un côté, et le régiment de Picardie de l'autre : « ils montèrent tous deux à l'assaut, à la faveur des bat- « teries qui tiraient incessamment sur le haut de la brèche, « pour empêcher personne de paraître. La résistance fut « médiocre et le Catelet fut emporté d'assaut. Toute la « garnison fut prise ou tuée, et Gabriel de Las Torres, gou- « verneur, fut pris. » (*Mémoires de Montglat*, p. 207.)

136. SIÉGE D'ARRAS (13 mai 1640).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

Les mécontentements qui commençaient à se manifester en Catalogne étaient de nature à appeler toute l'attention de la cour d'Espagne. Louis XIII saisit cette occasion pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu depuis long-temps de s'emparer des Pays-Bas. Il se rendit à Soissons pour y diriger les opérations de la guerre : deux armées, l'une, sous les ordres du Maréchal de la Meilleraye, et l'autre commandée par les Maréchaux de Chastillon et de Chaunes, avaient été rassemblées sur les frontières du nord de la France.

Puységur rapporte dans ses Mémoires qu'il fut envoyé près du Roi pour recevoir ses ordres. « *Le conseil se tint à* « *Soissons dans le cabinet de l'évêché*. Il n'y avoit que le Roi, « M. le Cardinal et M. Des-Noiers. J'étois dans la chambre « auprès de la porte ; un quart-d'heure après qu'ils furent « entrez, M. Des-Noiers m'appela et me fit passer dans le « cabinet. Nous venons de résoudre le siége d'Arras, me dit « le Roi ; il faut tenir la chose secrète. Dites seulement à « M. de Chastillon d'en faire autant. Je vas dépêcher un « courrier au Maréchal de la Meilleraye, afin qu'il prène le

« temps qu'il faut pour s'y rendre du côté de deçà la Scarpe. « Le Maréchal de Chastillon saura aussi le jour qu'il doit « passer la Somme pour entrer dans le païs ennemi et pour « donner la jalousie aux autres places. J'irai à Amiens et « ferai venir les troupes que Du Hallier commande vers la « frontière de Champagne. M. le Cardinal m'ordonna de « dire à M. de Chastillon que le projet étoit digne d'un aussi « grand capitaine que lui.

« Le Cardinal commence incontinent de donner tous ses « soins et toute son application au succès de l'entreprise..... « Et la marche des deux armées fut si bien concertée, « qu'elles arrivèrent en même temps devant Arras. Le nom- « bre des assiégeans montait à vingt-cinq mille hommes de « pied et neuf mille de cavalerie, selon la relation publiée « par ordre du Roi après la prise de la ville.

« Le 13 de ce mois, écrit le Maréchal de Chastillon, M. de « Chaunes et moi sommes venus ici du côté de Béthune, « pour investir Arras. M. de la Meilleraye aïant passé entre « Cambrai et Bapaume est arrivé le même jour et a investi « la ville de l'autre côté, de manière que les habitans et la « la garnison se trouvèrent environnez de deux grandes ar- « mées en même jour et presqu'à la même heure. »

Le duc d'Enghien (depuis le grand Condé) était au siége comme volontaire, avec les ducs de Nemours, de Luines, etc. Un officier irlandais, nommé Eugène O-Néal, commandait la garnison d'Arras, qui se composait d'Espagnols, Napolitains, Walons et Allemands.

« Le siége d'Arras, commencé le 13 juin, dit le Maréchal « de Bassompierre, causa de l'inquiétude aux deux partis. « Les uns craignoient que leur ville ne fût emportée, et les « autres que leur entreprise n'échouât. Les assiégez se pré- « parent donc à une brave défense ; les assiégeans à de vi- « goureuses attaques, et les Espagnols à un prompt secours « de la place. » (*Hist. de Louis XIII,* par Levassor, t. X, p. 115 à 120.)

Le Cardinal Infant, gouverneur des Pays-Bas, employa

tous les moyens dont il put disposer pour faire lever le siége ; il fit passer dans la place de puissants secours, vint lui-même à la tête d'une nombreuse armée attaquer les lignes françaises, et les Maréchaux se trouvèrent un moment placés dans la position la plus critique. Pendant qu'ils interdisaient aux assiégés toute communication avec le dehors de la place, ils se trouvaient eux-mêmes cernés de tous côtés par l'armée espagnole, qui ne laissait parvenir dans leur camp aucun convoi. L'armée française manquait de tout ; le découragement était extrême, lorsque Du Hallier, chargé de la conduite d'un convoi considérable, parvint à le faire entrer dans le camp. Le siége reprit avec la plus grande vigueur, et la ville réduite aux dernières extrémités se rendit enfin le 9 août.

137. COMBAT NAVAL DE SAINT-VINCENT (22 juill. 1640.)

Par M.

Aile du Midi.

« Le marquis de Brezé ayant rencontré entre le cap de « Saint-Vincent et Cadix la flotte des Indes, commandée par « le marquis de Castignosa de la maison de Zapata, l'avait « attaquée et contrainte à se retirer dans la baie de Cadix, « après avoir perdu six galions brûlez ou coulez à fonds, « avec un grand nombre de marchandises et d'hommes « tuez, ou noyez, entre lesquels on compte Castignosa. « Plein d'ardeur et de courage, Brezé vouloit poursuivre « sa victoire et entrer dans la baie ; mais les plus habiles « officiers le retinrent, et lui remontrèrent que ce seroit « exposer la flotte à un trop grand danger, et qu'il falloit se « contenter d'avoir tellement incommodé l'ennemi, qu'il « ne pût envoyer cette année aux Indes, ni par conséquent « recevoir le secours d'argent qu'il en attendoit » (*Histoire de Louis XIII*, par Levassor, t. X, p. 152.)

138. LE POUSSIN PRÉSENTÉ A LOUIS XIII (1640).

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
Louis XIII.
N° 30.

Par M. LAFAYE en 1836, d'après un plafond du Louvre par M. ALAUX.

Richelieu, jaloux de tout ce qui pouvait accroître la

gloire de la France, ne laissait aucune occasion d'encourager par son appui et ses récompenses les savants et les artistes les plus distingués de son temps. La renommée dont Le Poussin jouissait en Italie était dès long-temps parvenue au Cardinal. Par ses ordres ce grand peintre fut appelé en France, et chargé de contribuer par son génie à l'embellissement des galeries du Louvre.

Le Poussin, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans ses lettres, arriva à Paris dans le courant de l'année 1640. Conduit d'abord chez le Cardinal-ministre, il fut ensuite présenté à Louis XIII, qui l'accueillit avec bonté.

139. SIÉGE D'AIRE (1641.)

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

La ville d'Aire fut assiégée par l'armée française commandée par le Maréchal de la Meilleraye ayant sous ses ordres le comte de Guiche et le maréchal de camp Gassion. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle nº 26.

« La garnison, forte de deux mille hommes, se défendit « bravement, dit Levassor, depuis la fin de mai jusque à « celle de juillet, sous la conduite de Bernovite, qui s'étoit « déjà signalé à la bataille d'Hesdin et d'Arras.

« Gassion acquit beaucoup de gloire dans cette entre- « prise. Le Roi apprend tous les jours de nouveaux exploits « de Gassion, dit Richelieu dans une de ses lettres. Il en « aura toute la reconnaissance possible. Pour moi, qui ne « suis pas moins bien intentionné pour lui, j'en suis ravi. » (*Histoire de Louis XIII*, par Levassor, t. X, p. 99.)

Le Cardinal Infant chercha inutilement à faire lever le siége d'Aire : le Maréchal de la Meilleraye était trop fortement retranché pour que le Prince espagnol pût tenter de forcer ses lignes; et toutes ses tentatives, dit Levassor, n'aboutirent qu'à jeter cinq cents hommes dans la place, qui fut contrainte de se rendre le 26 juillet.

140. PRISE DE COLLIOURE (13 avril 1642).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1836.

R.-de-chaussée.
Aile du Nord.
Salle nº 10.

Le théâtre de la guerre s'était agrandi : on se battait aux pieds des Pyrénées. C'était Richelieu qui, pour être plus fort contre l'Espagne, lui avait suscité une révolution en Portugal et une révolte en Catalogne. Un vice-Roi français, le Maréchal de Brezé, siégait à Barcelone et y commandait au nom du Roi de France.

Mais le Roussillon, placé entre le Languedoc et la Catalogne, appartenait encore à la couronne d'Espagne et gênait les communications de Louis XIII avec sa nouvelle province. Il fallut en entreprendre la conquête. Le Roi, malgré le déclin de sa santé, voulut conduire l'expédition lui-même, et le cardinal se fit traîner à sa suite, la mort déjà sur le front, mais ayant encore la force de porter aux conspirateurs du dedans et aux ennemis du dehors des coups également terribles.

Le Roi arriva le 10 mars à Narbonne, et le 16 il investit Collioure, dont la prise devait lui faciliter celle de Perpignan; la ville était forte, et fut vigoureusement défendue. Dès les premiers jours du siége, les Espagnols firent trois sorties; toutes furent repoussées, mais la dernière, après que l'ennemi eût pénétré dans la tranchée et en eût détruit les travaux. Cependant le marquis de Povar, à la tête de trois mille chevaux, avait reçu l'ordre inexécutable de traverser toute la Catalogne en armes, et d'aller au secours de la place assiégée. La Mothe-Houdancourt lui ferma le passage, le battit et le fit prisonnier; il y gagna le bâton de Maréchal. Dès lors le siége fut poursuivi sans obstacle. Un premier assaut livra la ville aux Français; on attaqua alors la citadelle. « La nuit du 2 au 3 avril, dit le marquis « de Monglat, dont nous aimons à emprunter l'exacte et « judicieuse narration, les assiégés firent une sortie qui fut « vertement repoussée par le régiment de Champagne, « lequel ne les chassa pas seulement de la tranchée, mais « aussi de l'esplanade qui est entre la ville et le château.

« Le 4, on fit la descente dans le fossé ; les mineurs s'atta-
« chèrent le 6, et mirent le 9 le feu à leur mine, laquelle
« fit grande brèche, et les Suisses se logèrent dessus.
« Aussitôt on entendit la chamade pour parlementer, et
« le 10 la capitulation fut signée, selon laquelle le mar-
« quis de Mortare remit ce château entre les mains des
« Français, le 13, avec le fort Saint-Elme, et fut conduit
« à Pampelune. »

141. SIÉGE DE PERPIGNAN (1642). Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 28.

INVESTISSEMENT DE LA PLACE

142. PRISE DE PERPIGNAN (5 sept. 1642). Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 27.

Tableau du temps commandé par le Cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.

143. PRISE DE PERPIGNAN (5 sept. 1642).

Par MM. ALAUX et HIPP. LECOMTE en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

Dix jours après la prise de Collioure (23 avril), Louis XIII alla investir Perpignan. Il présida lui-même aux premières opérations du siége, « montant à cheval tous les jours « pour ordonner les travaux, et fesant le tour des lignes « pour voir si tout allait bien. Le marquis de Florez d'Avila, « qui commandait la place, envoya savoir où logeait le « Roi, afin d'empêcher qu'on tirât de ce côté ; ce qu'il « observa ponctuellement, pour faire voir le respect qui « était dû à la majesté royale, même par les ennemis. » Mais une fois les lignes achevées et le blocus établi autour de la ville qu'on voulait réduire par la famine, Louis XIII malade se sentit hors d'état de rester plus long-temps sous les murs de Perpignan, et laissa le soin du siége aux Maréchaux de Schomberg et de la Meilleraye. « Ceux-ci gar- « dèrent si bien leurs lignes, que rien n'entrait dans la « ville ; tellement qu'après avoir duré cinq mois et consumé « tous les vivres qui étaient dedans, jusqu'aux chevaux, « mulets, ânes, chiens et chats, même cuirs, le marquis « de Florez d'Avila capitula et rendit la ville et la citadelle

« de Perpignan, le 5 septembre. » (*Mém. de Montglat*, p. 366.) Perpignan passait alors pour le plus fort boulevard de la frontière espagnole.

« Sire, vos armes sont dans Perpignan et vos ennemis « sont morts, » écrivait Richelieu à Louis XIII, lui annonçant cette belle conquête et le supplice de Cinq-Mars, son favori, comme deux succès d'une égale importance.

144. BATAILLE DE LÉRIDA (7 oct. 1642).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 10.

Le Roussillon était perdu pour l'Espagne, et toutes les forces rassemblées par le comte-duc d'Olivarès arrivaient trop tard pour sauver cette province. Le ministre de Philippe III voulut du moins réparer par quelque action d'éclat une perte aussi considérable, et il donna l'ordre au marquis de Leganez de s'emparer de Lérida, ville forte de la Catalogne, sur la Segre. Le Maréchal de La Mothe Houdancourt se porte aussitôt au secours de cette place, et, informé que le général espagnol a réuni ses troupes à celles du marquis de Tarracuse, défenseur malheureux du Roussillon, il les attend de pied ferme, malgré la supériorité de leurs forces, sous les murs de la ville qu'ils viennent assiéger.

« Les deux armées furent, le 7 octobre, en vue l'une de « l'autre, et à dix heures du matin, la bataille commença, « dans laquelle les Français furent chargés d'abord si vi- « goureusement par les régiments du prince d'Espagne et « du comte-duc, qu'ils furent mis en désordre; mais le « baron d'Alais et le comte des Roches-Baritaut les sou- « tinrent si hardiment que la chance tourna, et les Espa- « gnols furent rompus et tellement mis en déroute qu'ils « prirent la fuite, et se sauvèrent en grande confusion à « Fragues. Le champ de bataille demeura aux Français « avec tout le canon..... Les Espagnols laissèrent deux « mille morts sur la place, et la ville de Lérida fut sauvée, « ce qui causa une grande joie dans la Catalogne. » (*Montglat*, t. Ier, p. 368.)

145. **LE CARDINAL DE RICHELIEU FAIT DON DU PALAIS-ROYAL A LOUIS XIII** (2 déc. 1642).

Par M. HIPP. LECOMTE, d'après le tableau original de M. Drolling, fait en 1823, et placé dans la galerie du Palais-Royal.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. Salle nº 30.

Richelieu voyait approcher sa dernière heure. Louis XIII, languissant lui-même et atteint du mal qui devait bientôt finir ses jours, voulut voir son grand ministre au lit de mort. Il se rendit chez lui, accompagné du marquis de Villequier, capitaine de ses gardes. « Sire, lui dit le Car-« dinal, voici le dernier adieu. En prenant congé de Votre « Majesté, j'ai la consolation de laisser son royaume plus « puissant qu'il n'a jamais été et ses ennemis abattus. La « seule récompense de mes peines et de mes services que « j'ose demander à Votre Majesté, c'est la continuation « de sa protection et de sa bienveillance à mes neveux et à « mes parents. Je ne leur donnerai ma bénédiction qu'à « condition qu'ils serviront Votre Majesté avec une fidélité « inviolable. Votre Majesté a dans son conseil plusieurs « personnes capables de le servir utilement; je lui con-« seille de les retenir auprès d'elle. » C'est alors, ajoutent quelques historiens, que Richelieu désigna au Roi le Cardinal Mazarin comme le ministre le plus digne de le remplacer. Après quoi il remit aux mains de Louis XIII l'acte de donation du Palais-Cardinal.

Cette donation, faite à la couronne dès l'année 1636, avait été renouvelée par le Cardinal de Richelieu dans son testament *passé à Narbonne, en l'hôtel de la Vicomté*, le 23 mai 1642. En voici les propres termes :

« Je déclare que, par contrat du 6 juin 1636, devant « Guerreau et Pargue, j'ai donné à la couronne mon grand « hôtel que j'ai bâti sous le nom de Palais-Cardinal, ma « chapelle d'or enrichie de diamants, mon grand buffet « d'argent ciselé, et un grand diamant que j'ai acheté de « Lopez. Toutes lesquelles choses le Roi a eu agréable par « sa bonté d'accepter, à ma très-humble et très-instante

« supplication que je lui fais encore par ce présent testa-
« ment, et d'ordonner que le contrat soit exécuté dans
« tous ses points. »

Dans un autre article du testament le Cardinal recommande qu'une somme de 1,500,000 francs, prise sur sa succession, soit remise *entre les mains de Sa Majesté.*

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

146. ORDRE DE LA BATAILLE DE ROCROY (19 mai 1643).

Par M. OSCAR GUÉ, en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

147. BATAILLE DE ROCROY (19 mai 1643).

Par M. JOUY en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly par Martin.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

148. BATAILLE DE ROCROY (19 mai 1643).

Par M. SCHNETZ en 1825.

149. BATAILLE DE ROCROY (19 mai 1643).

Par M. HEIM en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Richelieu était mort, et le mauvais état de la santé du Roi faisait présumer qu'il ne survivrait pas long-temps à son ministre. Quelques succès obtenus en Flandre par les Espagnols, dans l'année 1642, leur avaient rendu la confiance; et don Francisco de Mellos, gouverneur des Pays-Bas, prévoyant les troubles que la mort du Roi pouvait amener, cherchait à se rapprocher des frontières pour pénétrer plus facilement dans l'intérieur du royaume. Le duc d'Enghien (depuis le grand Condé), alors âgé de vingt-un ans, commandait en Flandre. Le Roi, en lui confiant le commandement de l'armée, craignant l'ardeur impétueuse d'un jeune prince avide de gloire, lui avait donné pour conseil le vieux et sage Maréchal de l'Hôpital; Gassion, surnommé le Brave, d'Espenon, La Ferté-Senneterre, Lavallière et Sirot étaient sous ses ordres.

Le Prince ne cherchait qu'une occasion de se signaler;

secondé par Gassion, il sut engager malgré lui le prudent Maréchal de l'Hôpital dans une action générale, à laquelle celui-ci fut obligé de consentir puisqu'il n'y avait plus moyen de l'éviter.

Don Francisco de Mellos venait d'abandonner le siége d'Arras, dont les préparatifs l'avaient occupé tout l'hiver, pour se porter subitement du côté de Rocroy ; son intention était de s'emparer de ce poste, qui donne entrée dans la Champagne, pour en faire une place d'armes propre à ses entreprises ; il la savait mal pourvue et défendue par une faible garnison. L'armée française était éloignée, et il était présumable qu'il réussirait à se rendre maître de cette place avant qu'on pût parvenir à lui porter aucun secours.

« Rocroy est situé dans le milieu d'une plaine environnée « de bois si épais et si pleins de marécages, que, de quel« que côté qu'on y arrive, il est impossible d'éviter des « défilés très-longs et très-incommodes. » (*Relation de la campagne de Rocroy*, par Henry de Bessi, etc., p. 14.)

Le duc d'Enghien avait pénétré les intentions de son adversaire ; il sut, en masquant ses manœuvres, suivre, avec autant d'activité que de promptitude, tous les mouvements de l'armée espagnole ; et, rassemblant sur sa route toutes les troupes qu'il put réunir, il vint se présenter devant Rocroy, lorsqu'on le croyait occupé ailleurs ; Mellos ne connut la force de l'armée française que lorsqu'elle fut entrée dans le défilé ; mais, confiant dans le nombre comme dans la valeur de ses troupes, si souvent éprouvées, il saisit avec empressement l'occasion qui se présentait ; et, comme il voulait engager le Prince dans un combat général, il ne chercha même pas à disputer le passage du défilé. Gassion avait été détaché pour conduire un secours dans Rocroy ; ce secours étant arrivé en temps utile, la place, quoique attaquée vigoureusement, put résister jusqu'à l'arrivée de l'armée française : c'est au milieu de ces circonstances que le duc d'Enghien apprit la mort de Louis XIII. Ses intérêts le rappelaient à Paris, ceux de l'armée qu'il com-

mandait réclamaient sa présence : il préféra la gloire aux intrigues de la cour.

Le Prince était parvenu à réunir vingt-trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie. L'armée espagnole se composait de huit mille cavaliers, commandés par le duc d'Albuckerque, et de dix-huit mille fantassins, sous les ordres du comte de Fuentes, réputé l'un des meilleurs capitaines de cette époque.

« On résolut d'en venir en un combat général, en cas « que les ennemis y voulussent entendre, et qu'ils ne le- « vassent point le siége à l'arrivée de nos troupes. On « disposa donc toutes choses pour la bataille, et on en fit « la distribution. Le sieur de Gassion commanda l'aile « droite; le sieur de La Ferté-Senneterre, l'aile gauche. « Le duc d'Anguyen, le maréchal de L'Hôpital, le sieur « d'Espenon et le sieur de La Vallière étaient en la ba- « taille, et moi j'eus le commandement du corps de ré- « serve, qui était composé de deux mille hommes de pied « et de mille chevaux. » (*Mémoires de M. de Sirot*, t. II, p. 40.)

Les deux armées étaient en présence *à deux portées de mousquet*, comme le rapporte Sirot : on passa quelques jours en escarmouches; enfin on en vint aux mains le 19 mai. La mêlée ne tarda pas à devenir générale; on combattit vaillamment de part et d'autre et avec le plus grand acharnement. Le salut de la France dépendait du résultat de cette journée; une faute du sieur de La Ferté faillit le rendre fatal : jaloux peut-être de Gassion, et désireux de se distinguer par quelque action particulière, il se détacha subitement du corps de bataille pour se porter du côté de Rocroy, et y conduire des secours. Le duc d'Enghien s'aperçut aussitôt de cette fausse manœuvre qui mettait toute sa gauche à découvert; il sut promptement y remédier, et l'ordre fut rétabli avant que Mellos eût pu profiter de cette faute. La bataille recommença de nouveau et avec une nouvelle vigueur; battus sur tous les

points, les Espagnols prirent la fuite; il ne restait plus de cette nombreuse armée que les vieilles bandes et le comte de Fuentes à leur tête; attaquées à plusieurs reprises, par le Prince en personne, elles se défendirent avec courage, mais furent obligées de céder au nombre.

« Les officiers ne pensaient plus qu'à leur sûreté, et « les plus avancés firent signe du chapeau pour montrer « qu'ils demandaient quartier.

« Le duc d'Enghien s'étant avancé pour recevoir leur pa- « role et leur donner la sienne, les fantassins espagnols « crurent que le Prince voulait recommencer une autre at- « taque; dans cette erreur ils firent une décharge sur lui, « et ce péril fut le plus grand qu'il ait essuyé de la journée. « Les troupes irritées de ce qui venait d'arriver à leur gé- « néral, l'attribuant à la mauvaise foi des Espagnols, les « chargèrent de tous côtés sans attendre l'ordre, et vengè- « rent par un carnage épouvantable le danger qu'il avait « couru.

« Les Français entrèrent l'épée à la main jusque dans le « milieu du bataillon espagnol, et quelque effort que fasse « le duc d'Enghien pour arrêter leur fureur, les soldats ne « donnent aucun quartier.... ; le Prince va partout criant « que l'on donne quartier. Les officiers espagnols et même « les simples soldats se réfugient autour de lui. Don George « de Castelni, mestre de camp, est pris de sa main; enfin « tout ce qui peut échapper à la fureur du soldat accourt en « foule pour lui demander la vie et le regarde avec admira- « tion. » (*Relation de la campagne de Rocroy*, par Henry de Bessi, p. 18.)

La victoire fut complète : « Il demeura, dit Sirot, deux « mille morts sur la place et autant qui furent faits prison- « niers, et entre autres deux de leurs colonels y furent « tués, savoir : les sieurs de Villebois et de Villades. Mais « avant que ce bataillon fût rompu, le comte de Fuentes « qui était général de l'armée du Roi d'Espagne, lequel « était dans sa chaise à la tête du bataillon, parce qu'il ne « pouvait aller à cheval à cause d'une grande incommodité

« qu'il avait de la pierre, y fut tué, etc. » (*Sirot*, p. 47, IIe vol.)

Ainsi fut détruit le reste de ces vieilles bandes qui avaient si long-temps soutenu la gloire de l'Espagne.

L'auteur de la *Relation des Campagnes de Rocroy* et de *Fribourg* rapporte un fait qui mérite d'être cité et qui peint parfaitement les mœurs de cette époque :

« Lorsque l'aile gauche des Français fut rompue, on vint « dire à Sirot qu'il sauvât le corps de réserve, que l'armée « était en déroute et que la bataille était perdue. Il répon- « dit sans s'ébranler : « *Elle n'est pas perdue, puisque* « *Sirot et ses compagnons n'ont pas encore combattu.* »

150. PRISE DE BINCH (1643).

La victoire remportée à Rocroy ouvrait au vainqueur les portes de la Flandre. Le duc d'Enghien ne laissa pas échapper une aussi belle occasion de reprendre l'offensive. Ne pouvant, faute de vaisseaux, s'occuper du siége d'aucune ville maritime, il résolut d'attaquer les places frontières, dans lesquelles s'étaient réfugiés les débris de l'armée espagnole, et de s'emparer des villes situées sur l'Escaut et la Moselle, afin d'enlever à l'ennemi ses moyens de communication avec l'Allemagne.

Le prince voulait terminer par une action d'éclat une campagne si brillamment commencée : il ordonna le siége de Thionville, et pendant qu'on s'occupait des approvisionnements et des préparatifs, il entreprit, pour masquer ses desseins, une marche assez avancée dans l'intérieur du pays : « Ayant pris toutes ces précautions, il entra dans « le Haynaut, il fit attaquer les châteaux d'Emery et de « Barlemont, qui se rendirent à discrétion, après avoir « souffert quelques coups de canon. Il s'empara de Mau- « beuge, et, pour continuer sa feinte, il marcha à Binch, « où les ennemis avaient jeté des troupes qu'il attaqua et « qui se rendirent pareillement à discrétion. Il y demeura « campé quinze jours pour faire reposer ses troupes et « pour y attendre tous les préparatifs qu'il avait ordonnés. »

151. SIÉGE DE THIONVILLE (22 août 1643).

Par M. OSCAR GUÉ, en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

« Quand il eut appris que tout était en état et que le « marquis de Gesvres, maréchal de camp, qui était en « Champagne, arrivait devant Thionville avec le corps « qu'il commandait, il détacha le marquis d'Aumont avec « 1,200 chevaux, pour l'aller joindre et faire ensemble l'in- « vestiture de cette place; le Prince se mit ensuite en « marche avec le reste de son armée par Beaumont et « rentra dans la plaine de Rocroy. M. Sirot, maréchal de « camp, fut chargé de conduire par Metz la grosse artille- « rie et les munitions, pendant que l'infanterie avec l'équi- « page d'artillerie de campagne se rendit à Thionville, où « le duc d'Enghien arriva deux jours après le marquis de « Gesvres, c'est-à-dire le 18 juin. » (*Hist. milit. de Louis XIV* par Quincy, t. Ier, p. 6.)

« Cette place (dit l'auteur de la relation de Rocroy) est « assise sur le bord de la Moselle, du côté de Luxembourg. « Elle n'est qu'à quatre lieues au-dessous de Metz, etc... Le « malheur de Feuquières, arrivé en 1639, l'avait rendue « célèbre dans ces dernières guerres, et chacun la regar- « dait comme une conquête importante, mais difficile. »

152. PRISE DE THIONVILLE (22 août 1643).

Par M. OSCAR GUÉ, en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

Quelque diligence que put faire le duc d'Enghien, il ne put empêcher les Espagnols de jeter un secours de deux mille hommes de troupes dans Thionville. Le siége en fut entrepris dans toutes les règles et poussé avec la plus grande activité. On se battit avec courage, on livra plusieurs assauts meurtriers, tous dirigés par le Prince. Dans un de ces assauts le marquis de Gesvres fut tué et Gassion blessé dangereusement à la tête. Enfin, après plus

de deux mois d'une résistance opiniâtre, le trentième jour de l'ouverture de la tranchée, les officiers, jugeant toute défense inutile, demandèrent à capituler. La garnison obtint les honneurs de la guerre.

« Cette garnison étoit réduite à douze cents hommes, de « trois mille deux cents qu'elle étoit au commencement du « siége. Le gouverneur avoit été tué, et la plupart des offi- « ciers qui restoient se trouvoient blessés ou malades. »

153. COMBAT NAVAL DE CARTHAGÈNE (3 SEPT. 1643).

Par M.

Aile du Midi.

Pendant que les armées françaises remportaient de grands avantages sur terre, le duc de Brezé soutenait leur réputation sur la mer, à la tête de la flotte qu'il commandait dans la Méditerranée. Déjà, après le combat livré sur les côtes de Barcelone, il avait pris ou coulé à fond six des vaisseaux de l'armée espagnole. Le 3 septembre il eut un nouvel engagement à la hauteur de Carthagène.

« Les Espagnols se défendirent fort long-temps ; mais ils « furent obligés enfin de succomber aux efforts des Fran- « çais, qui leur enlevèrent le vaisseau amiral de Naples, « deux autres gros navires et un gros galion, sur lesquels « étaient cent soixante pièces de canon. On leur tua ou fit « prisonniers quinze cents hommes. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 16.)

154. SIÉGE DE SIERCK.

155. SIÉGE DE SIERCK (4 sept. 1643).

Par M. JOUY en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle nº 10.

« Le duc d'Enghien voulant assurer la conquête qu'il « venoit de faire et se rendre entièrement maître de la « Moselle, passa le reste de la campagne à prendre quel « ques châteaux entre Trèves et Thionville, et à l'attaque « de Sierck; il y marcha le 1er septembre. A son arrivée il

« fit emporter la ville et dresser une batterie pour battre « le château, qui passoit pour un des meilleurs de la Lor- « raine. Le jour d'après il y fit attacher le mineur, ce qui « étonna si fort le gouverneur qu'il demanda à capituler « après s'être fait battre deux fois vingt-quatre heures. Il « sortit du château avec cent hommes dont sa garnison « étoit composée, ayant eu une capitulation avantageuse. « Ce fut par la prise de cette place que le duc d'En- « ghien finit une campagne aussi glorieuse pour lui que « le plus expérimenté général eût pu faire. Il remit le « commandement au duc d'Angoulême et s'en retourna à « la cour recevoir les applaudissements qu'il avoit si bien « méritez par des actions qui annonçoient toutes celles qu'il « a faites par la suite et qui lui ont donné à juste titre la « réputation du plus grand capitaine de l'Europe. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 11.)

156. SIÉGE DE TRINO DANS LE MONTFERRAT (23 sept. 1643).

Par M. LOUIS DUPRÉ en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 6.

« Les armes de France eurent en Italie des succèz assez « heureux sous la conduite du Prince Thomas, du vicomte « de Turenne et du comte du Plessis-Praslin. » (*Quincy*, t. Ier, p. 13.)

La ville de Trin (Trino, près Casal), dans le Montferrat, fut investie le 14 août par le Prince Thomas; le baron de Vatteville, gouverneur de cette place au nom du Roi d'Espagne, la défendit avec courage.

« Le 19 septembre, les assiégés, après avoir fait tous « leurs efforts, abandonnèrent enfin leur dernier retran- « chement; le 23, n'espérant plus de secours, ils battirent « la chamade, et le gouverneur remit la place au prince « Thomas, commandant général des armées de France en « Italie. (Voir *Quincy*, t. Ier, p. 14.)

C'est dans cette campagne que le vicomte de Turenne reçut le bâton de Maréchal de France avec le commandement de l'armée d'Allemagne.

157. PRISE DE ROTTWEIL (19 nov. 1643).

Par M.

« Pendant que le duc d'Enghien faisoit de si grands pro-
« grès en Flandre et sur la Moselle, le Maréchal de Gue-
« briant, qui commandoit un petit corps d'armée en Alle-
« magne, fut obligé par le général Mercy de repasser le
« Rhin; son armée étoit si foible que sans un prompt se-
« cours il ne pouvoit tenir la campagne plus long-temps.
« La cour chargea le comte de Rantzau de conduire les
« renforts qu'on lui envoya; le Maréchal de Guebriant, les
« ayant reçus, repassa le Rhin sur la fin du mois d'octobre,
« dans le dessein de s'avancer dans la Suabe sur le Danube,
« et d'y prendre des quartiers d'hiver. Dans sa marche il
« fut contraint d'assiéger Rottweil qui ouvroit le passage à
« ses troupes vers Butlingen. Cette entreprise lui fut fu-
« neste, puisqu'il fut blessé le 17 de novembre d'un coup
« de fauconneau, dont il mourut le 20.

« Le comte de Rantzau, maréchal de camp, poursuivit le
« siége de Rottweil. La grande résistance des assiégez et la
« blessure du Maréchal de Guebriant ne diminuèrent rien
« du courage de ses troupes, qui contraignirent le comman-
« dant de se rendre le 19 de novembre. Comme cette ville
« étoit importante pour le passage des troupes en Suabe,
« les ennemis firent tous leurs efforts pour la secourir;
« mais inutilement. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par
Quincy, t. Ier, p. 11 et 12.)

158. BATAILLE DE FRIBOURG (août 1644).

Par M. Lafaye en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

e du Nord. de-chaussée. alle no 6.

L'hiver de 1643 s'était passé en négociations pour la paix; elles furent infructueuses, et il fallut se préparer à une nouvelle campagne.

Gaston, duc d'Orléans, avait succédé au duc d'Enghien dans le commandement de l'armée en Flandre. La victoire de Rocroy, la prise de Thionville avaient suffi pour

rétablir dans les Pays-Bas la réputation des armes françaises : la plupart des villes, fatiguées de la guerre, n'étaient pas en état d'opposer une longue résistance.

Du côté de l'Allemagne, la situation était bien différente ; le Maréchal de Guebriant avait été tué devant Rottweil, et quoique cette place eût été enlevée par l'armée française, elle n'avait pas tardé à être reprise par le duc Charles de Lorraine, et la défaite de Butlingen avait gravement compromis le sort de l'armée. Quelque soin que le vicomte de Turenne eût pris d'en recueillir les débris et de la rétablir sur le pied de guerre, il lui était impossible de s'opposer à la marche de Mercy, qui, maître de la campagne, était venu à la tête d'une nombreuse armée de Bavarois, se présenter devant Fribourg, dont il avait aussitôt entrepris le siége : cette place, hors d'état d'opposer une longue résistance, avait été enlevée par l'ennemi; la possession en était importante pour les opérations de la campagne; tous les efforts se portèrent donc de ce côté. Le duc d'Enghien reçut l'ordre de s'y rendre pour s'opposer, conjointement avec le vicomte de Turenne, à la marche de l'armée bavaroise. Arrivé le 20 juillet à Metz, le 2 août il avait rejoint Turenne, qui, suivant tous les mouvements de l'armée ennemie, se trouvait campé près d'elle entre Brisach et Fribourg.

« Le duc d'Enghien ne demeura au camp du vicomte de « Turenne qu'autant qu'il en fallait pour reconnaître le « poste des Bavarois et pour résoudre de quelle façon il « les attaquerait. Il retourna à son armée le même jour « qu'elle passa le Rhin, et le lendemain il marcha pour « exécuter l'entreprise qu'il avait formée avec le vicomte « de Turenne.

« Fribourg est situé au pied des montagnes de la Forêt- « Noire ; elles s'élargissent en cet endroit en forme de « croissant, et au milieu de cet espace on découvre auprès « de Fribourg une petite plaine bornée sur la droite par « des montagnes fort hautes, et entourée sur la gauche par « un bois marécageux. Ceux qui viennent de Brissac

« ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés « au pied d'une montagne *presque inaccessible qui la com-* « *mande* de tous côtés, et par les autres chemins l'entrée « en est encore plus difficile.

« Mercy s'était porté dans un lieu si avantageux, et « comme c'était un des meilleurs capitaines de son temps, « il n'avait rien oublié pour se prévaloir de cette situation. « Son armée était composée de huit mille hommes de « pied et de sept mille chevaux...., etc. (*Relation de la campagne de Fribourg*, p. 44.)

C'est de cette position formidable que le duc d'Enghien tenta de déloger le vieux général bavarois. Il conduisit et ramena plusieurs fois ses troupes à la charge; son intrépidité, son audace même le firent triompher des plus grands obstacles.

Les premiers retranchements avaient été pris : il fallait enlever la seconde ligne pour dégager un corps de troupes exposé de tous les côtés aux feux de l'ennemi. Le Prince n'avait alors avec lui que deux mille hommes épuisés de fatigue, et il s'agissait d'en forcer trois mille, vainqueurs de toutes les attaques et parfaitement retranchés. Le moindre retard compromettait gravement le sort du corps d'armée du vicomte de Turenne; l'action était décisive.

« On dit (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*) que le duc « d'Enghien jeta son bâton de commandement dans les « retranchements des ennemis, et marcha pour le repren- « dre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. »

L'auteur contemporain de la *Relation du Siége de Fribourg* rapporte ainsi ce fait :

« Le prince, dit seulement le sieur de la Chapelle-Milon, « descend de cheval, se met à la tête du régiment de Conti « et marche aux ennemis. Le comte de Tournon, suivi « de Castelnau-Maurissière, en fait de même avec le « régiment de Mazarin; le Maréchal de Grammont, « Marsin, l'Échelle, Mauvilly, La Moussaye, Serzé, les « chevaliers de Chabot et de Gramont, Isigny, Meilles, « etc., etc., et tout ce qu'il y avait d'officiers et de vo-

« lontaires mettent pied à terre. Cette action redonne « cœur aux soldats. Le duc d'Enghien passe le premier « l'abattis de sapins ; chacun à son exemple se jette en « foule pardessus ce retranchement, et tous ceux qui dé- « fendent la ligne s'enfuient dans le bois à la faveur de la « nuit qui s'approchait. »

Enfin, après plusieurs jours de combats consécutifs, l'infatigable activité du duc d'Enghien et la persévérance du vicomte de Turenne triomphèrent de la résistance de l'armée bavaroise. Mercy, chassé de toutes ses positions, fut obligé de battre en retraite, en abandonnant ses bagages et toute son artillerie au pouvoir du vainqueur.

La bataille de Fribourg commença le 3 et ne finit que le 9 d'août. Le duc d'Enghien fut présent partout, animant le soldat par son exemple; il s'exposa souvent aux plus grands dangers. Dans une des attaques, le sieur de la Chapelle-Milon rapporte que le pommeau de la selle de son cheval fut enlevé d'un coup de canon et le fourreau de son épée rompu d'un coup de mousquet. Le Maréchal de Gramont eut un cheval tué entre ses jambes, et L'Échelle, maréchal de bataille, y perdit la vie.

« La gendarmerie y fit une très-belle action; Laboul- « laye la commandoit : il mena ses escadrons sur le bord « de ce retranchement d'arbres, et malgré le feu des enne- « mis il escarmoucha très-long-temps à coups de pistolet. « Jamais il ne s'est fait un combat où, sans en venir aux « mains, il soit tombé tant de morts de part et d'autre. Les « François y perdirent Mauvilly, et les Bavarois, Gaspard « de Mercy, frère de leur général.» (*Hist. milit. de Louis XIV*, t. Ier, p. 30.)

159. PRISE DE DOURLAC (août 1644).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 10.

Par M. LAFAYE en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

160. PRISE DE BADEN (août 1644).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 10.

161. PRISE DE LICHTENAU (août 1644).

Par M. LAFAYE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle nº 10.

En se dirigeant sur l'Allemagne, le duc d'Enghien n'avait eu d'autre dessein que de préserver la ville de Fribourg ; la victoire qu'il venait de remporter ayant éloigné l'ennemi, il résolut alors d'entreprendre le siége de Philipsbourg, afin d'assurer les communications de l'armée sur les deux rives du Rhin, et de terminer par une action d'éclat cette campagne commencée sous d'aussi heureux auspices.

« La feinte de vouloir tout employer à la conqueste de « quelques places de peu d'importance, luy semblant la « meilleure invention qu'il pust concevoir pour surprendre « celle qu'il vouloit avoir, il détacha quatre corps de l'ar- « mée, le premier sous le sieur Tubald, lieutenant général « de cavalerie suédoise ; le second commandé par le géné- « ral major Roze ; le troisième par le marquis d'Aumont, « pour passer le Rhin ; le quatrième sous le comte de Pal- « luau. Le premier, accompagné d'une partie de sa cavalerie, « et de mille dragons, prit les villes de Forsen, Etclin, Shen, « Bret et Dourlach ; le second, commandant une forte par- « tie de cavalerie avec quelques fantassins, emporta Baden, « Rupenhen, Broussel et Visloc ; le troisiesme estant suivy « de mille fantassins, cinq cents chevaux et trois pièces de « canon, se mit en possession de la ville et du chasteau de « Germessin situées à deux petites lieues de Spire ; mais « avec la perte de trois officiers et de quelques soldats tués « devant le chasteau ; le quatriesme se rendit maistre de « Liktenehaut, laquelle, estant deffendüe par le major de « Philipsbourg, se fit battre deux iours entiers. » (*Mercure de France*, t. XXV, p. 102.)

162. REDDITION DE SPIRE (29 août 1644).

Par M. GALLAIT, en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle nº 11.

Le Maréchal de Turenne avait été dirigé sur Philipsbourg, le 23 août, avec trois mille chevaux et sept cents hommes

d'infanterie; arrivé le 24 devant cette place, il en ordonna aussitôt l'investissement.

Pendant ce temps, le duc d'Enghien travaillait « pour ne « laisser rien en arrière qui pust servir à donner un succez « heureux à son entreprise; il ne vouloit point que son « camp fût réduit à quelque nécessité de vivres; il fit des- « cendre sur le Rhin trente batteaux chargés de toutes sor- « tes de munitions, et, pour ne manquer pas aux autres cho- « ses qui dépendoient de sa prévoyance, fit travailler dès les « premiers iours à faire un pont sur cette mesme rivière du « Rhin, entre Germessin et Knaudenhein, pour rendre li- « bres à son armée les deux rives de ce grand fleuve.

« Toute l'armée n'ayant pas esté jugée nécessaire à ce « siége, puisque la Bavaroise n'estoit pas en estat de venir se- « courir la place, le duc d'Enguyen en détacha sous les or- « dres du marquis d'Aumont, pour attaquer la ville de « Spire, au cas qu'elle refusast de mettre hors de ses mu- « railles les troupes lorraines qu'elle y tenoit pour la con- « server. » (*Mercure de France*, t. XXV, p. 104.)

La ville ne fit aucune résistance; le marquis d'Aumont avait déjà reçu le bourguemestre et les députés de la ville, et il allait leur répondre, lorsqu'il vit arriver les membres de la chambre impériale et le clergé, les premiers, rapporte le *Mercure de France*, t. XXV, p. 106, « portant « de longues barbes sur des fraizes bleues, et les autres ves- « tus selon la coustume des ecclésiastiques; leurs soumis- « sions estant faites, et chacun ayant demandé d'être con- « servé dans ses priviléges, ce marquis leur promit de la « part de Sa Majesté et de celle du duc d'Enguyen, dont il « scavoit les intentions, qu'ils seroient traités avec toute la « douceur qu'il seroit possible, qu'on ne les choqueroit point « dans la franchise de leurs priviléges. »

63. SIÉGE DE PHILIPSBOURG (12 sept. 1644).

Par M. LAFAYE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle nº 10.

On pressait les préparatifs pour l'ouverture de la tran-

chée de Philipsbourg; elle eut lieu le 28 août; les attaques furent conduites par le vicomte de Turenne et le Maréchal de Gramont; les assiégés se défendirent avec courage. La Boullaye et le comte de Tournon furent tués, le premier dans une des sorties de la garnison, et le deuxième dans une attaque. Enfin, le 10 du mois de septembre, reconnaissant l'impuissance où il était de résister plus long-temps, le gouverneur demanda à capituler; la garnison obtint les honneurs de la guerre.

164. PRISE DE WORMS (sept. 1644).

Par M. GALLAIT en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 11.

Le duc d'Enghien ayant appris que Mercy, après avoir rallié les débris de l'armée bavaroise, avait reçu des renforts, ne voulut pas s'éloigner de Philipsbourg, où il se trouvait plus avantageusement placé pour s'opposer aux entreprises de l'ennemi; « il détacha M. de Turenne « pour aller attaquer Worms. Ce général fit descendre « par le Rhin l'infanterie, l'artillerie et les munitions « de guerre qui lui étoient nécessaires pour cette expé- « dition; il marcha ensuite par le Palatinat avec deux « mille chevaux, et défit six cents hommes que le gé- « néral Beck envoyoit à Franckental. A son approche, les « habitants de Worms lui ouvrirent les portes et con- « gédièrent la garnison lorraine qui y étoit. »

165. PRISE D'OPPENHEIM (sept. 1644).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 11.

« Après la prise de Vorms M. de Turenne poursuivit sa « marche vers Mayence, et détacha M. Rose pour aller at- « taquer Oppenheim, petite ville située dans une plaine, « mal fortifiée, mais défendue par un très-bon château. Il « n'y trouva aucune résistance, et la ville se rendit à son « arrivée. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 33.)

166. **REDDITION DE MAYENCE** (17 sept. 1644).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 11.

« Le vicomte de Turenne se présenta devant Mayence « et envoya un trompette à ceux qui commandaient dans « la ville pour leur offrir des conditions honorables.

« Mayence est le siége de l'archevêque électeur et une « des principales villes d'Allemagne..... Ses fortifications « étaient négligées, et sa défense consistait plus dans le « nombre de ses habitants que dans la force de ses rem- « parts.

» Quand le vicomte de Turenne entra dans les faubourgs, « il y avait encore dans la ville une garnison impériale de « huit cents hommes; néanmoins l'électeur, n'ayant pas « cru pouvoir y demeurer en sûreté, s'était retiré à Co- « logne, de sorte que le chapitre, qui a l'autorité du « gouvernement en l'absence de l'archevêque, fit assem- « bler tous les corps de la ville, et, après plusieurs déli- « bérations, ils résolurent de députer vers le duc d'En- « ghien et de ne donner les clefs qu'à lui-même, afin de « rendre en quelque sorte leur capitulation plus hono- « rable par la qualité de celui qui les recevrait. » (*Relation de la campagne de Fribourg*, p. 150.)

Sur l'avis qu'il en reçut du vicomte de Turenne, le Prince s'empressa de quitter Philipsbourg; mais il avait été précédé à Mayence, et lorsqu'il arriva, il apprit que Wolf, un des meilleurs colonels de l'armée bavaroise, envoyé par Mercy, à la tête d'une troupe déterminée, était dans la ville, où il cherchait tous les moyens d'engager les habitants à se défendre.

Mais le chapitre observa la parole donnée : Wolf fut congédié ; les députés de la ville vinrent au-devant du duc d'Enghien, qui, après avoir ratifié la capitulation, prit possession de la ville, qui reçut une garnison française.

167. REDDITION DE BINGEN (sept. 1644).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 11.

Bingen, petite ville avec un bon château sur le Rhin, fut comprise dans le traité de Mayence : on y envoya aussi une garnison française.

168. PRISE DE CREUZTNACH (déc. 1644).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 11.

169. PRISE DE BACCHARACH (1644).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1836, d'après les tableaux de la galerie de Chantilly, par Martin.

Le vicomte de Turenne prit ensuite possession de Creutzt nach et Baccharach, petites villes situées, la première, sur la Naw, et la deuxième sur le Rhin, à peu de distance de Bingen.

170. SIÉGE DE LANDAU (sept. 1644).

Par M. JOUY en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 11.

Landau, ville située dans une plaine à quatre lieues de Philipsbourg, venait d'être investie ; le marquis d'Aumont, ayant sous ses ordres douze cents hommes d'infanterie et quinze cents chevaux, en commença le siége ; le duc d'Enghien avait rejoint son armée à Philipsbourg.

« Il apprit en arrivant que la tranchée était déjà ou-« verte ; mais que d'Aumont, en allant visiter le travail, « avait été blessé dangereusement. Le vicomte de Turenne « alla continuer le siége, et poussa la tranchée si diligem-« ment que dans trois jours on fit une batterie et un loge-« ment dans la contrescarpe : le cinquième jour le duc « d'Enghien y étant venu pour visiter les travaux, les Lor-« rains traitèrent avec le vicomte de Turenne et sortirent « de la place. » (*Relation de la campagne de Fribourg*, p. 154.)

171. **PRISE DE NEUSTADT** (1644).

Par M. GALLAIT en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 11.

« Après la prise de Landau, Neustadt, Manheim et « Magdebourg ne firent que fort peu de résistance.

« Ainsi le duc d'Enghien se vit, en une seule campa-« gne, trois fois victorieux de l'armée bavaroise, maître « du Palatinat et du cours du Rhin, depuis Philipsbourg « jusqu'à Hermeistein, et de tout ce qui est entre le « Rhin et la Moselle. » (*Relation de la campagne de Fribourg,* p. 154.)

172. **BATAILLE DE LIORENS** (22 juill. 1645).

Par M.

La campagne de Catalogne avait commencé par le siége de Roses ; le comte du Plessis-Praslin s'en était rendu maître le 22 mai 1645.

« La prise de cette importante place fut suivie d'une vic-« toire remportée sur les Espagnols en Catalogne, par le « comte d'Harcourt près le détroit de Liorens. Ce général « voulut pousser plus loin ses progrès ; il passa pour cet effet « la Segre sur un pont qu'il fit faire afin de chercher les « ennemis et de les combattre ; il les rencontra le 22 juin « dans la plaine de Liorens ; et les ayant amorcés peu à peu « par des escarmouches, il les engagea insensiblement dans « une action générale. Les Espagnols soutinrent les pre-« mières attaques avec beaucoup de fermeté ; mais, après « quelques heures de résistance, ils furent obligez de céder « à la valeur des François, et de leur abandonner le champ « de bataille avec quelques drapeaux et étendards. Ils lais-« sèrent trois mille hommes sur la place et un grand nom-« bre de prisonniers. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 30.)

173. SIÉGE ET PRISE DE ROTEMBOURG (1645).

Par M. RENOUX en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 10.

Mercy qui s'était d'abord retiré devant l'armée française, ayant reçu des renforts, revint bientôt sur ses pas. Le vicomte de Turenne, reconnaissant alors la supériorité des troupes qui lui étaient opposées, se vit contraint d'abandonner un pays dans lequel il s'était peut-être avancé avec trop de précipitation : harcelé sans cesse par l'ennemi, il ne fit pas sans gloire une retraite aussi longue que périlleuse. Après avoir passé le Mein et ensuite le Rhin, il opéra enfin sa jonction avec l'armée du duc d'Enghien : l'armée française reprit alors l'offensive, s'empara de Wimpfen, petite ville sur le Necker, et emporta ensuite d'assaut la ville et le château de Rotembourg.

174. BATAILLE DE NORDLINGEN (3 août 1645).

ORDRE DE BATAILLE.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 11.

175. BATAILLE DE NORDLINGEN.

Par M. RENOUX, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

176. BATAILLE DE NORDLINGEN.

Par M. HIPP. LECOMTE, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
Louis XIII.
n° 50.

Le duc d'Enghien ne cherchait qu'une occasion de livrer bataille ; il espérait, en affaiblissant l'ennemi, s'emparer plus facilement des places fortes et des villes dont il voulait entreprendre le siége. Mercy, en général habile, avait pris toutes ses mesures pour s'opposer à ses entreprises : il occupait plusieurs éminences environnées de marais, entre Winding et Nordlingen, lorsqu'il fut rejoint par l'armée française. Le duc d'Enghien s'empressa de disposer son ordre de bataille et de marcher à l'ennemi. Le Maréchal de Gramont et le vicomte de Turenne eurent le

commandement de l'aile droite et de l'aile gauche; il se réserva celui du centre.

« La montagne sur laquelle les ennemis étoient postez « avoit un village au milieu, et il y avoit sur leur gauche « un château où ils avoient mis de l'infanterie et du canon. « Comme depuis ce village jusqu'à la montagne on pouvoit « facilement monter en bataille, en passant néanmoins sur « les flancs de ce village, de la montagne et du château, le « duc d'Enghien prit le parti de le faire attaquer avec de « l'infanterie, afin que, s'en étant rendu maître, les deux « ailes qui marchoient contre leur cavalerie ne fussent point « incommodées des feux qui en sortiroient. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 43.)

La bataille commença le 3 août vers quatre heures après midi. Après un engagement très-vif, l'ennemi fut délogé du village qu'il occupait; le combat continua alors dans la plaine avec un acharnement sans égal; la victoire longtemps disputée couronna enfin les efforts réunis du Prince et du vicomte de Turenne.

Suivant le rapport de Quincy, « une partie des ennemis « fut taillée en pièces et le reste fut poussé et mis en fuite. « Les Bavarois laissèrent quatre mille hommes sur la « place, et l'on fit un si grand nombre de prisonniers « qu'on fut contraint d'en renvoyer une partie dont on « était embarrassé. On prit quinze pièces de canon, qua« rante drapeaux ou étendars, et presque tout leur ba« gage. Le comte de Mercy, général des ennemis, fut tué « pendant l'action à leur aile droite, ce qui contribua au gain « de la bataille. Le duc d'Enghien s'y exposa commme un « simple soldat; il eut une grosse contusion à la cuisse, « une au coude, et un cheval tué sous lui. Parmi les autres « blessés de remarque étoient MM. de Marcin, de Bel« nane et de La Moussaye. Le Maréchal de Gramont fut « fait prisonnier de même que le marquis de la Chastre. « Le premier fut échangé après la bataille avec le général « Gleen, qui avoit eu le même sort. M. de Turenne, qui « contribua beaucoup au gain de cette victoire, eut un che-

« val tué sous lui. Les François n'eurent que quinze cen
« hommes tués ou blessés. Parmi les premiers étoien
« MM. de Chatelus, de Pisany, de Bourg et de Livry. »
(*Hist. milit. de Louis XIV*, t. I, p. 45.)

177. REDDITION DE NORDLINGEN (août 1645).

Par M. RENOUX en 1836, d'après un tablea
de la galerie de Chantilly, par Martin

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 11.

Le duc d'Enghien se présenta aussitôt après la bataill devant la ville de Nordlingen, qui se rendit sans opposer la moindre résistance.

178. REDDITION DE DINKELSBUHL (août 1645).

Par M. RENOUX en 1836, d'après un tablea
de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 11.

La ville de Dinkelsbühl subit aussi la loi du vainqueur les habitants s'empressèrent d'envoyer leur soumission.

Le Prince étant tombé dangereusement malade, le Maréchal de Turenne lui succéda dans le commandement de l'armée. Le comte de Gallas avait remplacé Mercy, il tenta vainement de s'opposer aux entreprises de l'armée française; Heilbronn et plusieurs autres places ne tardèrent pas à tomber en son pouvoir.

L'électeur de Trèves, allié de la France, avait été contraint d'abandonner ses états; le vicomte de Turenne ne termina pas cette campagne sans l'avoir rétabli dans sa capitale, et il se retira ensuite sous Philipsbourg, où l'armée prit ses qaurtiers d'hiver.

En Flandre, Gaston, duc d'Orléans, les Maréchaux Gassion et Rantzau, en Italie le prince Thomas, de Savoie et en Catalogne le comte d'Harcourt, avaient obtenu des avantages sur les ennemis: tout faisait présager la fin d'une guerre aussi longue que désastreuse.

179. SIÉGE DE COURTRAY (28 juin 1646).

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 11.

Par M. PINGRET en 1836, d'après un tableau
de la galerie de Chantilly, par Martin

180. SIÉGE DE COURTRAY (28 juin 1646).

Par VANDERMEULEN.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée
Salle no 10.

D'Avaux et Servien étaient depuis un an à Munster pour

y traiter de la paix ; les négociations n'avançaient pas ; on pensa les accélérer en envoyant le duc de Longueville avec le titre de chef de l'ambassade. Mais en même temps que l'on proposait la paix, pour contraindre l'Espagne à l'accepter, on résolut de porter en Flandre tout le fort de la guerre. Le commandement des armées fut confié à Gaston duc d'Orléans et au duc d'Enghien. Les Maréchaux Gassion et de Rantzau étaient sous leurs ordres ; ils avaient pour adversaires le duc de Lorraine, Piccolomini, Beck et Lamboy, qui commandaient une armée de plus de ving-cinq mille hommes.

Avant l'arrivée des Princes, le Maréchal de Gassion, resté en Flandre pendant les quartiers d'hiver, avait déjà fait contre l'ennemi quelques heureuses entreprises.

La campagne s'ouvrit par le siége de Courtray ; cette place avait été investie le 13 de juin par les Maréchaux de Gassion et de Rantzau. Le duc d'Enghien opéra sa jonction avec l'armée du Prince le 14. La tranchée fut ouverte immédiatement et le siége poussé avec vigueur.

Les assiégés ne recevant pas de secours, demandèrent à capituler le 28 juin, le treizième jour de la tranchée ouverte. Le duc d'Orléans leur accorda des conditions honorables.

181. SIÉGE DE BERGUES-SAINT-WINOX (31 juill. 1646).

Par M. BRUYÈRES en 1836, d'après un tableau de le galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle no 11.

L'armée hollandaise approchait. Le duc d'Orléans prévoyant que l'ennemi chercherait à empêcher la réunion qu'il projetait, avait pris toutes ses mesures pour livrer bataille, mais le duc de Lorraine évita le combat. Après avoir rejoint l'armée hollandaise dans les environs de Bruges, le Prince détacha près d'elle le duc de Gramont avec six mille hommes ; il revint ensuite à Courtray et, poursuivant les avantages qu'il avait obtenus, il vint se présenter le 28 juillet devant Bergues-Saint-Winox, grande ville sur la rivière de Colme, dont il entreprit le siége.

« Son Altesse Royale se plaça avec les troupes qui étoient « sous les ordres du maréchal de Rantzau, depuis la Colme « jusqu'à Lanbergue et le duc d'Enghien depuis ce lieu « jusqu'au fort Ventismuler; le maréchal de Gassion fut « posté depuis ce fort au-delà de la Colme, jusqu'au canal « de Bergue à Dunkerque et de là encore jusqu'au bord de « la Colme. La place ne fut pas plutôt investie que les gou- « verneurs de Bergue et de Dunkerque levèrent leurs « écluses, ce qui obligea les troupes de se porter sur les « éminences. On ouvrit deux tranchées, l'une au quartier « du duc d'Orléans et l'autre au quartier du duc d'Enghien. « Les assiégés ayant vu que les attaques avançoient beau- « coup en peu de temps, et qu'à celle du duc d'Enghien « une batterie avait fait une brèche fort considérable à la « muraille, demandèrent à capituler. La garnison sortit le « lendemain 31, en bon ordre, et fut conduite à Dunkerque. « M. de Puységur y fut laissé pour y commander.» (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 57.)

182. SIÉGE DE MARDICK (23 août 1646).

Par M. BRUYÈRES en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 11.

Le duc d'Orléans voulant pousser ses conquêtes du « côté de la mer, et aïant formé le projet de reprendre « Mardick dont les ennemis s'étoient emparés sur la fin de « la campagne dernière, envoïa en Hollande pour sollici- « citer l'Amiral Tromp de venir bloquer cette place du « côté de la mer avec quelques vaisseaux. Le marquis de « Caracène jugea par la route que l'armée de France avoit « prise, qu'elle avoit dessein de reprendre Mardick; « envoya en diligence à Fernando Solis, qui étoit gouver- « neur, mille hommes de pied et cent chevaux, outre les « munitions dont il pouvoit avoir besoin pour la défense « de cette place. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 58.)

Le siége de Mardick fut long et très-meurtrier; il com- mença le 4 août et ne finit que le 23. Le gouverneur qui

recevait des secours de Beck et du marquis de Caracène, fit une vigoureuse résistance ; mais enfin l'arrivée de quelques vaisseaux hollandais fournirent au duc d'Orléans le moyen de couper les communications avec Dunkerque.

La garnison, contrainte à capituler, fut prisonnière ; elle se montait à deux mille cinq cents hommes.

183. **PRISE DE FURNES** (4 sept. 1646).

Par M. JOUY en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle nº 11

Le duc d'Orléans ayant quitté l'armée après la prise de Mardick, le duc d'Enghien lui succéda dans le commandement général. Après avoir mis cette place dans un bon état de défense, le Prince continua sa marche, en tournant la ville de Dunkerque; il marcha sur Hondschoote et ensuite sur Furnes, dans le dessein d'attaquer le marquis de Caracène, qui s'était retranché à Vulpen avec un corps de cinq à six mille hommes. Mais l'ennemi s'étant retiré, le Prince arriva le 5 septembre, et la place ne fit aucune résistance. La garnison, montant à quinze cents hommes, fut prisonnière.

184. **SIÉGE DE DUNKERQUE** (sept. 1646).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle nº 26.

Depuis l'ouverture de la campagne, la marche de l'armée n'avait été qu'une suite de conquêtes; mais elle s'était en même temps affaiblie par les siéges qu'elle avait dû faire. Le marquis de Caracène, en se retirant pas à pas devant cette armée victorieuse, qui ne pouvait que très-difficilement se recruter de l'intérieur, espérait l'affaiblir encore davantage, et la mettre enfin hors d'état de lui résister. Le duc d'Enghien ne se dissimulait pas les obstacles sans cesse renaissants qu'il avait à vaincre; mais il ne vit que plus de gloire à les surmonter. Loin de vouloir abandonner ses conquêtes, il son-

geait à les accroître, et il cherchait, en les assurant, à terminer la campagne par une action d'éclat. Déterminé à entreprendre le siége de Dunkerque, il assemble un conseil de guerre, députe vers la cour, pour obtenir l'agrément de la Reine régente et de ses conseillers; envoie en même temps Tourville en Hollande, afin de s'assurer du concours de la flotte des Provinces-Unies, assure, avec l'intendant Champlatreux, les subsistances de l'armée, et donne l'ordre au comte de Lossé, commandant l'artillerie, de réunir tout son matériel et les munitions de guerre qui lui sont nécessaires.

C'est à cette époque que le baron de Sirot rejoignit l'armée avec les régiments polonais au service de France, dont il avait le commandement. Le Prince rappela le corps détaché jusqu'à ce moment en Lorraine, sous les ordres de La Ferté-Senneterre; il réunit aussi une partie des troupes restées dans les garnisons, et le 15 septembre, à la tête des compagnies de gendarmes et de chevau-légers de sa maison, il va reconnaître la place.

La réponse de la Reine parvint le 19; le même jour l'armée quitta Furnes, et l'amiral Tromp étant arrivé sur ces entrefaites, Dunkerque fut bloqué en même temps qu'il fut investi. Les lignes de circonvallation étaient terminées le 24.

L'armée sous les ordres du duc d'Enghien n'était composée que de dix milles hommes d'infanterie et de cinq milles chevaux; elle comptait dans ses rangs Gassion et Rantzau.

Le duc de Retz et le marquis de Montauzier y servaient comme volontaires.

« Le marquis de Lede, qui s'étoit acquis une grande « réputation dans la défense qu'il fit à Maestricht contre « Frédéric Henry de Nassau, étoit gouverneur de cette « place avec une garnison de deux mille cinq cents hommes « d'infanterie, de trois cents chevaux, d'un grand nombre d'officiers, de trois mille bourgeois portant les armes, « et de deux mille matelots.

« Cette place consiste en deux villes : l'une qu'on ap-

« pelle la vieille où le port, et qui est sur le bord de la « mer, étoit pour lors fermée d'une muraille terrassée et « flanquée de tours, environnée d'un fossé fort large et « plein d'eau ; la neuve étoit fermée d'une enceinte et de « douze bastions de terre, de fossez aussi remplis d'eau, « et d'un bon chemin couvert. Le duc d'Enguien distribua « ses troupes en plusieurs quartiers. Le Maréchal de « Gassion fut posté avec les troupes qui étoient sous ses « ordres depuis le bord de la mer jusqu'au milieu des « dunes ; le Maréchal de Rantzau occupoit avec les siennes « toute la plaine en tirant du côté du canal de Bergues « et les régimens polonois et autres se campèrent sur les « dunes, entre Mardic et le fort Léon. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 61.)

185. REDDITION DE DUNKERQUE (12 oct. 1646.)

Par M. JOUY en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle nº 11.

L'ouverture de la tranchée eut lieu le 24 ; le duc d'Enghien pressa vivement les attaques, il les commanda souvent même en personne. Ayant eu avis le 28 que Piccolomini était à Nieuport avec un corps de troupes, il s'empressa de détacher La Ferté-Senneterre pour lui ferait tête, et poursuivant ses attaques avec une nouvelle vigueur, il ne laissa pas de relâche à la garnison. Mais le marquis de Lede ne recevait aucun secours et sa position devenait chaque jour plus difficile ; il écouta enfin les propositions qui lui étaient adressées.

« La capitulation fut honorable ; elle portoit que dans le « cas où au bout de cinq jours les armées d'Espagne ne viendroient pas secourir la place, on la remettroit entre les « mains des François : ce que le marquis de Lede exécuta « le 12 d'octobre. Il sortit avec douze cents hommes d'infanterie et deux cent cinquante chevaux, n'ayant tenu « que treize jours de tranchée. Pendant ces négociations « le chevalier de Chabot et M. de Vinaut, sergent de « bataille, furent tués. Le gouvernement de cette importante place fut donné au Maréchal de Rantzau. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 64.)

186. PRISE D'AGER EN CATALOGNE (sept. 1647).

Par M. PINGRET en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 11.

Le duc d'Enghien devenu Prince de Condé par la mort de son père avait succédé au comte d'Harcourt, vice-Roi et commandant de l'armée en Catalogne ; n'ayant pu réussir devant Lérida, il enleva aux Espagnols la petite ville d'Ager, position importante dans les montagnes, au nord de Balaguer.

Arnault, détaché par le Prince, avec un corps de troupes, s'empara de cette place qui fut emportée d'assaut le troisième jour.

187. SIÉGE DE CONSTANTINE LEVÉ PAR L'ARMÉE ESPAGNOLE (sept. 1647).

Par M. PINGRET en 1836, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 11.

Constantine, ville sur la Sègre, à peu de distance de Tarragone, était menacée par l'armée espagnole ; le marquis d'Aytone, commandant en chef, avait chargé le baron d'Estouteville d'en former le siége. Du sort de cette place dépendait peut-être celui de l'armée française en Catalogne ; il fallait donc à tout prix la sauver. Le Prince de Condé ayant envoyé le Maréchal de Gramont pour ravitailler Constantine, le corps d'armée resté sous ses ordres était insuffisant pour s'opposer aux entreprises du marquis d'Aytone, mais il n'en marcha pas moins au-devant de l'ennemi. Le Maréchal de Gramont, après avoir rempli sa mission, tenta de son côté d'opérer sa jonction avec l'armée du Prince, et il y eut des engagements partiels avec les Espagnols. Le marquis d'Aytone, se voyant sur le point d'être attaqué de deux côtés, se retira après quelques escarmouches, et la place de Constantine fut conservée.

Le Prince de Condé ramena ensuite l'armée en Catalogne, où elle resta sous le commandement du comte de Marsin.

188. **BATAILLE DE LENS** (20 août 1648).

Par M. PIERRE FRANQUE en 1837.

Aile du Midi 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

189. **BATAILLE DE LENS** (20 août 1648).

Par M. BRUYÈRES en 1835, d'après un tableau de la galerie de Chantilly, par Martin

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 11.

Le congrès était toujours réuni à Munster, mais les négociations traînaient en longueur. Les difficultés sans cesse renaissantes, suscitées par les envoyés d'Espagne, empêchaient la conclusion de la paix. La Reine régente se résolut à un dernier effort pour emporter de vive force ce qu'elle ne pouvait obtenir par la persuasion.

Une armée nombreuse avait été dirigée, du côté de la Flandre : le Prince de Condé en reçut le commandement ; le Maréchal de Gramont, qui avait également été rappelé d'Espagne, fut mis sous ses ordres.

Le Prince divisa son armée en deux corps, il se réserva le commandement du premier et confia celui du deuxième au Maréchal. Ces deux armées se mirent en marche ; la première par Menin et la deuxième par Armentières ; après s'être emparé d'Ypres, Aire, Saint-Omer, Dexmude, Condé et plusieurs autres places, le Prince arriva le 18 août en vue de Lens, mais trop tard ; cette ville venait de tomber au pouvoir de l'Archiduc; il résolut alors de l'attaquer. L'armée reçut aussitôt son ordre de bataille, il confia la gauche au Maréchal et conserva la droite ; l'infanterie fut divisée en deux lignes; l'artillerie, commandée par le comte de Cossé, était en tête devant le front de la première ligne, la cavalerie en couvrait les deux ailes.

Le corps de réserve suivait sous les ordres du lieutenant-général d'Herlat.

« Avant que de se mettre en marche, le Prince de « Condé recommanda trois choses à ses troupes, lors- « qu'elles seroient sur le point de combattre : la pre- « mière, de regarder en marchant leur droite et leur gau- « che, afin que l'infanterie et la cavalerie fussent sur la « même ligne et pussent bien observer ses distances et ses

« intervalles ; la seconde, de n'aller à la charge qu'au pas ; « et la troisième, de laisser tirer les ennemis les pre- « miers. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 96.)

Mais l'armée espagnole avait quitté la position où Condé avait cru la surprendre ; elle en occupait une autre bien plus avantageuse et dans laquelle elle s'était retranchée.

« Leur aile droite composée des troupes espagnoles « était appuyée de Lens, ayant devant elle des chemins « creux et des ravines. Leur infanterie étoit dans des bois « taillis, et leur aile gauche formée par les troupes du « duc de Lorraine était sur une hauteur devant laquelle « il y avoit quantité de défilez. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 96.)

Dans cet état de choses le Prince dut renoncer à attaquer l'ennemi ; il se contenta de l'observer : on échangea quelques coups de canon, et l'on engagea seulement plusieurs escarmouches. Mais le lendemain, 20 août, l'armée française ayant fait un mouvement pour se porter du côté de Béthune, la réserve attaquée par le général Beck fut mise en déroute. Le Prince de Condé, qui s'était porté précipitamment du côté de l'attaque, fut sur le point d'être pris avec le marquis de Brancas.

Le succès du général Beck entraîna l'Archiduc : l'engagement ne tarda pas à devenir général. Le Prince de Condé, voyant que la première ligne faiblissait, s'empressa de la remplacer par la deuxième ; ce mouvement, rapporte Quincy, se fit aux cris de *vive le Roi !* mais, voyant l'attitude calme et imposante des troupes qu'il avait à combattre, il fit sonner la charge et marcha en personne contre l'aile gauche des ennemis, commandée par le duc de Lorraine : on se battit long-temps et de part et d'autre avec la plus grande intrépidité.

« Le Maréchal de Gramont, commandant l'aile gau- « che, trouva moins de résistance contre l'aile droite des « ennemis conduite par l'Archiduc en personne. La cava-

« lerie espagnole n'avoit point l'épée à la main, mais elle « portoit des mousquetons sur la cuisse. Il en essuya une « si furieuse décharge lorsqu'il fut à portée, que la plus- « part et des officiers en furent tuez ou blessez; mais les « François étant entrez dans ces escadrons, la première « ligne des ennemis fit très-peu de résistance, et la se- « conde étant venue pour soutenir la première, fut chargée « avec la même valeur. Elle ne tint presque point et fut « entièrement rompue.

« Jamais on ne vit une victoire plus complète. Le géné- « ral Beck y fut blessé à mort et fait prisonnier. Le Prince « de Ligne, général de la cavalerie espagnole, eut la même « destinée, aussi bien que presque tous les principaux offi- « ciers allemands et tous les officiers, tant espagnols qu'i- « taliens. Ils laissèrent sur le champ de bataille trente-huit « pièces de canon et huit mille hommes. On leur prit un « grand nombre de canons et d'étendarts et tout leur bagage. « Le nombre des prisonniers se montoit à cinq mille, etc. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 98.)

190. TRAITÉ DE PAIX DE MUNSTER (24 oct. 1648).

Par M. JACQUAND, en 1837, d'après le tableau de Terburg.

La victoire de Lens mit enfin un terme aux négociations du congrès de Munster : Depuis l'année 1644, les ambassadeurs de France et de Suède, réunis à ceux de l'empire et de l'Espagne travaillaient au rétablissement de la paix. Dans ces conférences, devenues à jamais célèbres, les intérêts de presque toutes les puissances de l'Europe furent soumis à une longue et grande discussion. Les assemblées des catholiques se tenaient à Munster, celles des protestants avaient lieu à Osnabruck. Les envoyés des Électeurs et des Princes de l'Allemagne y furent admis, et c'est de cette époque que date la fixation de leurs rapports avec l'Empereur, telle qu'elle s'est maintenue jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.

Le traité de l'Empereur et de la Suède fut arrêté à Osnabruck le 6 août 1648.

Celui des puissances catholiques ne fut signé à Munster que le 24 octobre, et la paix fut ensuite solennellement jurée.

Ces traités, dit le président Hénault, sont regardés comme le code politique d'une partie de l'Europe, et ont été le fondement de tous ceux faits depuis entre les mêmes puissances.

La France fut représentée au congrès de Munster par Henri d'Orléans, duc de Longueville, Claude de Mesmes, comte d'Avaux, Abel Servien, comte de la Roche, Henri Goulard et Charles Baron d'Avaugour. Les ambassadeurs de l'empire étaient Maximilien, comte de Trautmanstorff, Jean-Louis, comte de Hanow, Jean Maximilien, comte de Lamberg, Jean Crane, Isaac Valmaert et Octave Piccolomini d'Aragon.

Le précieux recueil de gravures, d'après Vanhulle, a conservé le nom et les portraits de tous les autres envoyés des autres puissances.

191. BATAILLE DE RHETEL (15 déc. 1650).

Par M. Dupressoir en 1836.

ile du Nord.
-de-chaussée.
alle no 12.

Le cabinet de Madrid avait refusé d'accéder à la paix de Munster : seulement il avait reconnu l'indépendance des provinces unies, et gardait ainsi l'avantage de tourner contre la France toute la puissance de ses armes. Philippe IV, profitant des troubles de la fronde qui venaient de commencer à Paris, était parvenu à rentrer en possession d'une grande partie des places qui lui avaient été enlevées dans les campagnes précédentes. Deux années s'étaient écoulées, et les discordes civiles, au lieu de se calmer, ne faisaient que s'aigrir de plus en plus.

Cependant Dunkerque, défendu par le comte d'Estrades, tenait toujours, quoique vivement attaqué par le comte de Fuensaldagne; mais l'ennemi avait pénétré dans l'intérieur du royaume. Château-Porcien, Rethel étaient tombés en son pouvoir, et Rethel était une des portes de la France. Les deux grands capitaines qui avaient illus-

tré le début du règne de Louis XIV, lui manquaient alors: Condé était prisonnier d'état, et Turenne, entraîné par son mécontentement, se trouvait dans les rangs espagnols et servait sous les ordres de l'Archiduc Léopold, qui venait d'enlever la place de Rethel.

Le Maréchal du Plessis-Praslin avait été opposé au vicomte de Turenne. Le Cardinal Mazarin, qui connaissait l'importance des positions de Château-Porcien et de Rethel, avait expressément recommandé au Maréchal de ne rien négliger pour s'emparer de la dernière de ces places; et pour accélérer l'exécution des ordres de la Reine, le Cardinal s'était rendu à l'armée où il avait été suivi d'un grand nombre de volontaires de la noblesse de France, qui, dans l'espoir d'une bataille, s'étaient empressés de l'accompagner.

La place venait d'être reprise par l'armée française, lorsque l'Archiduc et Turenne arrivèrent pour lui porter secours; ils se résolurent alors à livrer bataille. Le Maréchal du Plessis averti de la marche de l'armée espagnole s'était préparé à la recevoir; il eût craint d'accepter la bataille sans un ordre de la Reine, mais la présence du Cardinal levait toutes les difficultés; il était porteur de cet ordre.

Le Maréchal du Plessis-Praslin avait pour lieutenants-généraux les marquis de Villequier et d'Hocquincourt.

L'Archiduc Léopold combattait à côté de Turenne; il lui avait confié le commandement de l'aile gauche de l'armée espagnole, et il s'était réservé celui de la droite; le combat fut d'abord fort opiniâtre : l'aile droite de l'armée française avait été enfoncée par le vicomte de Turenne, mais le Maréchal du Plessis-Praslin répara ce désordre avec la seconde ligne et donna à la première le temps de se rallier, de façon qu'elle put retourner plusieurs fois à la charge. L'aile droite des ennemis où commandait l'Archiduc fut mise en déroute et poussée de manière qu'elle ne put jamais se rallier, son infanterie ayant été rompue en même temps. Le Prince donna ordre au vicomte de Turenne d'opérer sa retraite; elle présentait

alors de grandes difficultés, parce qu'il était environné de toutes parts. Il parvint cependant à se retirer, suivi de son capitaine des gardes et de quelques gentilshommes. « Plu-
« sieurs cavaliers le poursuivirent pendant une lieue, ce qui
« l'obligea de tourner bride avec le peu de monde qui
« l'accompagnoit; » il les battit et s'en délivra. Les ennemis
« eurent deux mille hommes de tuez sans compter un grand
« nombre de blessez, et on leur fit trois mille prisonniers.
« Parmi les gens de remarque qui y furent tuez étoit un
« des frères de l'Electeur Palatin, etc. On prit aux en-
« nemis un grand nombre de drapeaux et d'étendarts, huit
« pièces de canon et tous leurs bagages, etc. La joye que
« le Maréchal du Plessis eut de cette victoire fut bien trou-
« blée par la perte du comte de Choiseuil, son fils, qui y fut
« tué en combattant avec beaucoup de valeur.

« Le Cardinal Mazarin retourna à Paris et le Roy fit
« Maréchaux de France le marquis de Villequier qui a été
« connu sous le nom de marquis d'Aumont, le marquis
« d'Hocquincourt et le marquis de la Ferté-Senneterre. »
(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 136.)

192. SACRE DE LOUIS XIV A REIMS (7 juin 1654).

Par PH. DE CHAMPAIGNE vers 1666.

Partie centrale.
1er étage.
Salon de Mars.
No 95.

La majorité du Roi avait été déclarée en séance solennelle du parlement, le 7 septembre 1651, mais la cérémonie du sacre avait été différée; la tranquillité étant rétablie sur tous les points, on dut s'occuper de cette imposante cérémonie.

« Elle se fit à Reims, le (dimanche) 7 juin, avec une
« pompe et une magnificence extraordinaires; l'évêque de
« Soissons, comme premier suffragant et doyen né de la
« province, y fit la fonction de l'archevêque, le siége
« étant pour lors vacant. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy. t. Ier p. 182.)

Henri de Savoie, duc de Nemours, nommé à l'archevêché de Reims, n'avait pas encore reçu les ordres.

Le procès-verbal du sacre de Louis XIV fait par l'évêque

de Soissons, Simon-le-Gras, a conservé tous les détails de la cérémonie.

« L'église, depuis les hautes galeries jusqu'au bas, tant « dans le chœur que dans la nef, et les deux aisles, étoit « tendue et ornée des plus belles et des plus riches tapis- « series de la Couronne; le marche-pied de l'autel et tout « le pavé du chœur couvert de grands tapis de Turquie, et « le grand autel, outre son marbre et son or, relevé en « figures antiques et enrichy d'une infinité de pierres « précieuses dont il est composé, étoit encore paré des « riches et précieux ornemens de satin blanc en broderie « d'or, que le Roy avoit donnés la veille de son sacre avec le « reste de la chapelle, etc. Au bas du degré devant le grand « autel étoit la chaire qui devoit servir à l'évêque de Sois- « sons pour officier, couverte comme tous les autres bancs « et siéges de velours violet parsemé de fleurs de lys d'or : « vis-à-vis, à huit pieds ou environ de ladite chaire, étoit un « haut daiz de huit pieds en quarré et d'un pied de haut, « couvert d'un tapis de velours violet, en broderie de fleurs « de lys d'or, et sur iceluy, un appuy d'oratoire, cou- « vert d'un autre tapis, un fauteuil et deux carreaux avec « un grand daiz suspendu au-dessus préparé pour le Roy, « le tout de pareille étoffe : au milieu entre la chaire de « l'officiant et ledit appuy, un grand carreau de cinq quar- « tiers de long, de semblable étoffe, sur lequel le Roy « devoit se prosterner avec l'évêque de Soissons, pendant « qu'on chanteroit la Litanie.

« Derrière, à cinq pieds du fauteuil du Roy, étoit un « siége pour le Connestable; un autre trois pieds plus « éloigné pour le Chancelier, et plus en arrière un banc « pour le Grand Maître, le Grand Chambellan et le Pre- « mier Gentilhomme de la Chambre.

« A côté droit de l'autel, fut mis un banc pour les pairs « ecclésiastiques, derrière lequel il y en avoit un pour « Messieurs les Cardinaux, etc., etc.

« Du même côté, entre deux pilliers, à douze pieds de « haut, étoit dressée une tribune en forme d'oratoire

« pour la Reine, la Reine d'Angleterre et les autres prin-
« cesses qui l'accompagneroient, etc.

« A côté gauche de l'autel, vis-à-vis du banc des pairs « ecclésiastiques étoit un siége avec un marche-pied de « demi-pied de haut pour M. le duc d'Anjou qui devoit re-« présenter le duc de Bourgogne, et contre iceluy un « banc pour les autres pairs laïcs, derrière lesquels étaient « des bancs pour les Maréchaux de France et autres grands « seigneurs ; plus bas pour les Secrétaires-d'Estat et plus « bas, en arrière, pour les officiers de la Maison du « Roy.

« De ce même côté, entre deux pilliers, étoit élevé un « échaffaut à douze pieds de haut pour le Nonce du Pape, « pour les ambassadeurs et résidents des princes étrangers « conviés au sacre, etc. » (1re partie, pag. 19 - 25.)

L'évêque de Soissons, suivi de tout le clergé, ayant été chercher le Roi à l'archevêché, Louis XIV se rendit à l'église, entouré de toute sa maison et précédé du sieur de Rodes, grand-maître des cérémonies.

« Les cent gentilshommes de la maison du Roy tenant « leurs becs de corbin, conduits par le marquis d'Humieres, « leur capitaine, le sieur de Rodes, grand-maître des cérémo-« nies de France, vêtu de toile d'argent, les chausses trous-« sées avec bas d'attache de soye, le capot de drap noir dou-« blé de toile d'argent, et tout chamarré de passemens d'ar-« gent, avec la toque de velours bleu, précédoient le Roy.

« Le Maréchal d'Estrées faisant la charge de Connestable, « comme le plus ancien Maréchal de France, marchoit « devant le Roy, l'épée nue au poing, revêtu de même que les « pairs laïcs, ayant les deux huissiers-massiers à ses côtés.

« Le Roi marchoit au milieu des évêques de Beauvais et « de Châlons, le Prince Eugène de Savoye portoit sa « queue ; le Chancelier suivoit le Roy, vêtu d'une sou-« tanne de satin cramoisi, de son manteau et épitoge « d'écarlate rouge, rebrassé et fourré d'hermines, « ayant sur la tête son mortier de chancelier de drap d'or, « bordé et doublé d'hermines ; puis le Maréchal de Ville-

« roy, représentant le Grand-Maître, ayant le duc de « Joyeuse, Grand-Chambellan, à sa droite, et le comte « de Vivonne, Premier Gentilhomme de la Chambre, à « sa gauche, vêtus tous trois de même que les pairs laïcs le « comte de Noailles, Capitaine des Gardes, commandant la « garde écossoise, tenant la droite, et le marquis de Cha- « rost fils, Capitaine des Gardes en quartier, marchoient « derrière le Roy, et aux côtés les six gardes écossoises, « autrement appellées Gardes de la Manche, vêtues de taf- « fetas blanc, avec leurs hocquetons de velours blanc, « en broderie d'or et d'argent, etc. » (1re partie, pag. 42 et suiv.)

Les premières cérémonies achevées, « le Chancelier de « France fit la convocation des Pairs proche l'autel du « côté de l'évangile, le visage tourné du côté du chœur; « la convocation faite, sans quitter notre mitre, ayant « pris à deux mains la grande couronne de Charlemagne « sur l'autel, la mîmes seul sur la tête du Roy, et aussitôt « les Pairs y portans la main pour la soutenir, la tenant « de la main gauche avec eux, dîmes ce qui suit : *Coronat « te Deus*, etc., et, après cette oraison, seul nous posâmes « la couronne sur la tête du Roy, disant : *Accipe coronam « regni*, etc. (2e partie, p. 32.)

193. **LOUIS XIV REÇOIT CHEVALIER DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT SON FRÈRE (MONSIEUR), ALORS DUC D'ANJOU, DEPUIS DUC D'ORLÉANS (8 juin 1654).**

Par M. X. DUPRÉ en 1836, d'après un tableau de Ph. de Champaigne, en 1665.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

Le Roi, le lendemain de son sacre, reçut le collier de l'ordre du Saint-Esprit des mains de l'évêque de Soissons.

« Cela fait, les officiers des Ordres furent quérir Mon- « sieur, qui vint recevoir le collier des mains du Roy « et le manteau de l'Ordre; ensuite Sa Majesté retourna « en sa place avec tous les autres, et Monsieur prit place « dans les hautes chaises du côté droit. » (*Descript. du Sacre et du Couronn. de Louis XIV*, p. 146.)

Le comte de Servien, les sieurs Letellier, de Lionne et de Bouelles, officiers des ordres, assistaient le Roi lors de la réception de Monsieur, duc d'Anjou.

194. SIÉGE DE STENAY (6 août 1654).

Par M. DUPRESSOIR en 1836.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle nº 12.

Les troubles du royaume apaisés permettaient enfin de reprendre contre l'Espagne une vigoureuse offensive. Le conseil du Roi s'empressa de diriger de nombreux renforts sur les frontières. Les cérémonies du sacre ne suspendirent pas les opérations de la guerre, et le siége de Stenay ayant été résolu, le marquis de Fabert, gouverneur de Sedan, lieutenant-général dans l'armée du Maréchal de Turenne, reçut le commandement des troupes qui devaient être chargées de cette entreprise.

C'est au siége de Stenay que Louis XIV fit sa première campagne.

« L'entreprise était difficile tant à cause des fortifications « de la ville qui étaient régulières, outre une bonne ci- « tadelle, qu'à cause de la garnison qui ne laissait pas « d'être très forte, malgré les troupes qui en étaient sorties. « La cour, pour s'en approcher, se transporta à Sedan, « d'où le Roi alla souvent à la tranchée, chose qui encou- « ragea tellement les troupes, qu'elles y firent merveilles. « Les lignes de circonvallation étant en état, le Maréchal « de Turenne ouvrit la tranchée le 3 de juillet, et ayant « laissé le commandement au marquis de Faber, il marcha « avec son armée, et passa la Meuse pour aller couper les vi- « vres aux Espagnols qui avaient entrepris le siége d'Arras. « On travailla à pousser les attaques, pendant lesquelles « les assiégés firent des sorties jusqu'au 21, qu'elles furent « à portée du chemin couvert. Il fut attaqué le 22 par le « régiment de la marine, qui s'y logea après une action fort « vive ; le marquis de Guadagne, maréchal de camp qui le « commandait y donna de grandes preuves de valeur. Le 25, « la descente du fossé de la demi-lune étant achevée, M. de

« Varennes, maréchal de camp commandant la tranchée,
« y fit attacher le mineur. Le lendemain 26, l'on fit deux
« descentes dans le grand fossé de la citadelle. La mine
« de la demi-lune étant en état le 28, elle fit son effet. On
« attaqua la demi-lune, et on s'y logea le 2 du mois d'août,
« M. de Molondin, colonel suisse, fit augmenter le logement,
« de manière qu'on en demeura absolument maître. On at-
« tacha ensuite le mineur à un bastion de la ville, et la brè-
« che fut perfectionnée par une batterie de huit pièces de
« canon; alors la garnison se retira dans la citadelle, et le
« gouverneur battit la chamade. La garnison sortit avec ar-
« mes et bagages et fut conduite à Montmédy.» (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 183.)

196. ARRAS SECOURU (août 1654).

PRISE DU MONT SAINT-ÉLOY.

Par M. DUPRESSOIR en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle no 12.

De toutes les conquêtes précédentes, une des plus importantes, Arras, ville grande et forte, qui contenait les armées espagnoles, était encore au pouvoir du Roi et empêchait l'ennemi de pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Les Flamands regrettaient cette ville, qui leur avait été enlevée en 1640; ils s'empressèrent de fournir au gouverneur des Pays-Bas, tous les secours d'argent qui lui étaient nécessaires pour une entreprise à laquelle ils attachaient le plus grand intérêt. L'archiduc Léopold attendit que les troupes françaises fussent engagées devant Stenay, pour se porter avec toutes ses forces sur Arras, dont la faible garnison, dépourvue d'approvisionnements, ne pouvait opposer une longue résistance aux efforts réunis d'une armée nombreuse et aguerrie qui comptait dans ses rangs les généraux les plus expérimentés, Fuensaldagne, Gassion, Fernando de Solis, le duc de Wirtemberg, le Prince de Ligne, le duc François de Lorraine et enfin le Prince de Condé que les derniers troubles tenaient éloigné de la France. La place fut investie le 4 juillet. Le comte de Montjeu qui la comman-



dait avait perdu une partie de la garnison et presque toute sa cavalerie qui était au siége de Stenay; il lui restait à peine cent chevaux et deux mille cinq cents hommes d'infanterie.

Le vicomte de Turenne ayant réuni ses troupes à celles du Maréchal de La Ferté-Senneterre, s'était approché des lignes espagnoles; mais trop inférieur en nombre pour les attaquer, il dût se borner à inquiéter l'ennemi en interrompant ses communications et en coupant ses convois.

Malgré la vigilance des assiégeants, on était parvenu à introduire quelques faibles secours dans Arras: le gouverneur opposait la plus vive résistance aux attaques sans cesse renouvelées de l'armée espagnole, lorsqu'enfin la prise de Stenay changea la face des choses. Le Roi confia aussitôt au Maréchal d'Hocquincourt le commandement des troupes qui venaient de faire le siége de cette place, avec ordre de se rendre devant Arras et de se réunir aux Maréchaux Turenne et La Ferté.

« Les trois généraux s'assemblèrent pour concerter en-
« semble la ruine du camp ennemi et l'attaque même de la
« circonvallation, s'il étoit besoin d'y penser....... estant
« arrivez à l'éminence nommée le *camp de César*, parce
« que l'on croit qu'il a hyverné autrefois en ce lieu là, pen-
« dant qu'il faisoit la guerre aux Nerviens, ils résolurent de
« l'occuper pour y establir le quartier du Maréchal d'Hoc-
« quincourt. L'abbaye (située sur le mont St-Éloy) en est
« fort proche; elle étoit gardée par des gens détachez de
« l'armée ennemie, il les falloit dénicher de là: et on ne
« le pouvoit sans canon. On en fit rouler six pièces... L'ab-
« baye fut à la fin emportée après une assez longue résis-
« tence......

« Les généraux ayant ordre exprès du Roi de tout entre-
« prendre pour le salut de la place, on résolut l'attaque
« générale des lignes, et on choisit pour cet effet la nuit
« du 24 au 25e jour d'août. (*Arras secouru*, par La Mesnardière, éd. de 1662, p. 28.)

196. **ARRAS SECOURU PAR LA'RMÉE DU ROI ET LEVÉE DU SIÉGE** (25 août 1654).

Par M. HIP. LECOMTE en 1835.

L'attaque fut décisive; l'armée espagnole, repoussée sur tous les points, leva le siége d'Arras; de tous les généraux qui servaient sous les ordres de l'Archiduc, le Prince de Condé seul parvint à rallier une partie de ses troupes et fit sa retraite en bon ordre.

Partie centrale. R.-de-chaussée Galerie Louis XIII. No 50.

« Ayant avec lui le comte de Fuensaldagne, le comte de « Boutteville (depuis le Maréchal de Luxembourg) et M. de « Ligneville, il se retira de défilé en défilé, faisant tête de « temps en temps aux François qui le suivoient de près. « Les ennemis eurent quatre mille hommes de tués sur la « place, du nombre desquels étoit M. de Valentin, sergent « de bataille, et MM. de Pulney et Fournier des troupes de « Lorraine. On leur fit un plus grand nombre de prison- « niers, dont étoit M. Stranestrof, officier général; on « leur prit plusieurs drapeaux et étendards, cent pièces de « canon et tous leurs bagages. Du côté de la France, le duc « de Joyeuse, colonel général de la cavalerie, fut tué, M. de « Turenne blessé aussi bien que le chevalier de Créqui « qui s'étoit jeté dans la place. Le Roi qui étoit à por- « tée avec la Cour arriva après l'action ; et quoiqu'il n'eût « pas encore seize ans, il fut sept ou huit heures à cheval « pour visiter les lignes et le champ de bataille. Il donna « une somme d'argent pour enterrer les morts, fit son en- « trée dans Arras et témoigna à M. de Montjeu la satis- « faction qu'il avoit de la belle défense qu'il venoit de faire, « et aux troupes combien il étoit content de leur valeur. (*Hist. milit. de XIV*, par Quincy, t. I, p. 188.)

197. **PRISE DU QUESNOI** (6 sept. 1654)

Par M. DUPRESSOIR en 1835.

« Le Maréchal de Turenne étant entré dans Arras, après

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« en avoir fait lever glorieusement le siége, en sortit peu « de jours après pour aller investir le Quesnoi. Cette place « qui n'est importante que par sa situation ne l'arrêta qu'un « jour et fut aussitôt prise qu'assiégée (le 6 septembre « 1654). » (*Hist. de Louis XIV.* par Limiers, t. Ier, p. 523.

198. PRISE DE LA VILLE DE CADAQUÈS (CATALOGNE) (28 MAI 1655.)

Par M. DUPRESSOIR en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

La guerre continuait pendant l'année 1655. Les armées françaises commandées en Flandre par le vicomte de Turenne et en Italie par le Prince Thomas de Savoie, eurent plusieurs engagements avec les ennemis, sans qu'il se passât aucune action décisive; la campagne se borna à la prise de quelques places, Landrecies, Condé, Saint-Guillain en Flandre, et Reggio de Modène en Italie.

Les Espagnols avaient fait, en Catalogne, des approvisionnements considérables à Cadaquès et à Castillon, villes voisines de la place de Roses, qui était occupée par l'armée française et qu'ils voulaient attaquer.

« Le Roi pour les prévenir envoya le Prince de Conti « commander son armée en Catalogne et fit armer six vais- « seaux de guerre et six galères dont il donna le comman- « dement au duc de Mercœur. Dès que le Prince de Conti « eut appris l'arrivée de la flotte, il forma le siége de « Cadaquès, ville maritime et assez bien fortifiée. Les « galères du Roi remorquèrent jusque dans le port les « vaisseaux qui aussitôt canonnèrent la place pendant que « l'armée de terre la canonnait aussi de son côté, il y eut « en peu de jours une brèche considérable. Le gouverneur « craignant de ne pouvoir soutenir un assaut, rendit la « place le 28 de mai. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. Ier, p. 538.)

199. COMBAT NAVAL DE BARCELONE (29 sept. 1655.)

Par M.

« Le duc de Vendôme qui commandoit la flotte du Roi « dans la Méditerranée, ayant rencontré à la hauteur de « Barcelone l'armée navale d'Espagne, il l'attaqua, quoi- « qu'elle fût supérieure à la sienne, et la battit après un « combat très-vif de quelques heures. Il fut secondé dans « cette action par le commandeur Paul, officier général de « grande réputation sur mer, et par MM. de Gabaret et « de Foran dont on parlera quelquefois dans la suite de « cette histoire ; le dernier qui était capitaine de l'Amiral « y fut blessé. Aile du Midi.

« La France remporta pendant cette année un avantage « sur mer assez considérable dans le combat que le duc « de Vendôme donna aux Espagnols à la hauteur de Bar- « celone. Il battit leur flotte, quoique supérieure à celle « de France, et après quelques heures, il la mit en fuite « et lui causa une perte considérable. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 203 et 205.)

200. SIÉGE ET PRISE DE MONTMEDY (6 août 1657).

Par M.

Le Maréchal de La Ferté qui commandait un corps d'armée sur la frontière de Champagne, reçut ordre d'investir la ville de Montmedy. Ilarriva devant cette place le 12 juin et fit ouvrir la tranchée devant la citadelle le 22 suivant. Le comte de Soissons, Prince du sang, qui se rendit au camp le 27, monta, la première nuit, la garde de la tranchée avec son régiment. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 10.

« Quoiqu'on pressa les attaques le plus vivement qu'on « pouvoit, les assiégés les soutinrent avec beaucoup de « valeur jusqu'au 6 du mois d'août. Le Roi qui étoit à « Sédan avec la cour vint au siége vers la fin et leur « accorda une capitulation très-avantageuse. M. de Melan- « dry, gouverneur de cette place y fut tué; c'étoit un « officier d'une grande réputation chez les Espagnols. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. 1er, p. 221.)

Cet auteur rapporte que Louis XIV visita jusqu'à vingt-trois fois les travaux de la tranchée, quelques remontrances qu'on pût faire pour l'en empêcher.

201. BATAILLE DES DUNES (14 juin 1658).

ORDRE DE BATAILLE.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

Par M.

L'Empereur Ferdinand III était mort dans le mois d'avril 1657; la diète devait s'assembler l'année suivante pour l'élection de son successeur. Mazarin s'empressa d'envoyer à Francfort des ambassadeurs : il importait à la France que le traité de Munster fût reconnu par le nouvel Empereur, afin de priver l'Espagne des secours qu'elle pouvait recevoir de l'Autriche. Mazarin, qui s'attachait à enlever successivement à cette puissance tous ses alliés, était enfin parvenu, malgré les efforts des cabinets de Madrid et de Bruxelles, à contracter une alliance avec l'Angleterre, alors gouvernée par le protecteur Olivier Cromwell. Les ambassadeurs devaient profiter d'une réunion où toutes les puissances se trouvaient représentées, pour proposer la paix. Le Roi d'Espagne la désirait, elle lui était nécessaire; mais il ne voulait point tenir compte à la France des succès obtenus dans les précédentes campagnes, et il fallait le contraindre à traiter en terminant la guerre par une action éclatante.

Le siége de Dunkerque fut résolu. Dunkerque, enlevé par le duc d'Enghien en 1646, avait été repris par les Espagnols, malgré la belle défense de l'Estrade, dans cette année 1652, où la France, victime de dissensions civiles, perdit ses plus belles conquêtes. La place devait être assiégée par les armées combinées de France et d'Angleterre, et remise ensuite au protecteur : l'alliance anglaise était à cette condition; Mazarin avait dû l'accepter. La paix dépendait de la prise de Dunkerque. Le marquis de Layde y commandait à la tête d'une nombreuse garnison; il avait mis la ville et la citadelle dans le meilleur état de défense. Cependant, quoique le fort de Mardick fût tombé au pouvoir de l'armée française dans la campagne précédente, on était loin de croire à Madrid et à Bruxelles que le siége de

Dunkerque fût le but des grands armements de la France. On les croyait plutôt dirigés contre Hesdin, qui venait de se révolter et de se donner à l'Espagne; il était donc présumable que tous les efforts se réuniraient contre cette ville rebelle, dont la possession était d'une grave importance.

Le vicomte de Turenne fut chargé de la direction de cette grande entreprise. Si l'on en croit La Mesnardière, auteur contemporain, qui suivit l'armée, il était d'un avis contraire à celui du ministre. Il craignait de s'avancer dans un pays ennemi, avant de s'être emparé des places fortes qu'il laissait derrière lui; mais la volonté du Roi, transmise par le Cardinal Mazarin, alors tout-puissant, était précise; il fallut s'y conformer. Turenne avait rejoint l'armée « le 16 de mai; « elle marcha droit au vieux Hesdin, dont les mazures sont « peu éloignées du nouveau. Le Roy, accompagné de Phi- « lippe duc d'Anjou, son frère unique, du Cardinal Mazarin, « des Maréchaux du Plessis et de Villeroy, de Camille « de Neuville, archevêque de Lyon, et de cette maison si « nombreuse qui fit dire aux estrangers que les Roys de « France marchent toujours en corps d'armée...» (*Siége de Dunkerque*, par La Mesnardière, p. 55.)

Malgré les pluies continuelles et les inondations dont le pays était couvert, l'armée française se mit en communication avec Mardick, et arriva devant Dunkerque le 28 mai. Après avoir enlevé tous les travaux avancés des Espagnols, le vicomte de Turenne fit investir la place. Les lignes de circonvallation étaient formées et le siége commencé depuis longtemps, quand le 12 juin, il apprit que don Juan d'Autriche et le Prince de Condé arrivaient en vue de Dunkerque à la tête d'une armée nombreuse. Le Cardinal Mazarin était avec toute la cour à Calais, d'où il dictait ses ordres. Ses dépêches ne laissaient aucun doute sur ce qu'il fallait entreprendre. Il mandait à Turenne que *si les ennemis approchoient, il croyoit qu'il y avoit quelque chose de meilleur à faire que de les attendre dans les lignes*. (La Mesnardière, p. 136.)

L'armée espagnole occupait les dunes; Don Juan, confiant

dans la supériorité du nombre, étoit loin de penser qu'il pût être attaqué par une armée qui s'élevoit à peine à 15,000 hommes; mais Turenne, qui avoit résolu de prendre l'offensive, s'occupa d'abord d'assurer les postes de la tranchée, afin de se mettre à couvert des sorties de la place. Ayant appris dans la nuit du 14, par un page du duc d'Humières pris la veille, et qui étoit parvenu à s'échapper, que l'armée espagnole n'attendoit pour commencer les opérations que l'arrivée de son artillerie, qui ne pouvoit être rendue avant deux jours, il arrêta aussitôt toutes ses dispositions pour le lendemain, et le 15, à la pointe du jour, l'armée françoise sortit des lignes et se forma en bataille dans l'ordre suivant :

« Treize escadrons à l'aile droite de la première ligne, « qui étoient du régiment royal, deux de Gramont et de « Guiche, un de Gassion, deux de Turenne, un de Poduite, « un de Bouillon, deux de La Villette, un de Du Coudray-« Montpensier et un d'Espiné, commandés par le marquis « de Castelnau, capitaine général, et M. de Varenne, lieu-« tenant général. Il mit pareillement treize escadrons à la « gauche de cette ligne, à savoir, un de l'Alsace, deux du « grand maître, un de Villequier, un de Rouvray, un de « Saint-Lieu, un de Castelnau, un de Broglie, et cinq « de Lorrains, aux ordres du marquis de Crequy et d'Hu-« mières. Il y avoit dans le centre onze bataillons, qui « étoient : un des gardes françaises, deux des gardes suisses, « un de Picardie, un de Boutdubois, deux de Turenne, et « quatre Anglois, sous les ordres du marquis de Gadagne, « du comte de Soissons et de milord Lokart. Dix escadrons « formoient l'aile droite de la seconde ligne, savoir : deux « de la Reine, un de Cœuvres, un de Quancourt, un de « Mancini, un de Rohan, un de Roye, un de Melin, un de « Marsillac et un de Rochepaire. Il destina pareillement « neuf escadrons de l'aile gauche de cette ligne, qui étoient « un de Genlis, un de Torigny, un de Belin, un de Coas-« lin et quatre de Lorrains, que commandoit le comte de « Schomberg. Entre ces deux ailes étoient sept bataillons,

« un de Piedmont, un de Rambures, un de la Marine, un « d'Espagny, trois Anglois commandés par le marquis de « Belfonds. Le corps de réserve consistoit en quatre esca- « drons, de Richelieu, de Soissons, de Nogent, et un de « Lorrains sous les ordres du marquis de Richelieu. Le « corps des gensdarmes, à la tête duquel étoit le marquis « de Lasalle, sous-lieutenant des gensdarmes du Roy, étoit « entre les deux lignes d'infanterie, composé de sept esca- « drons, un des gensdarmes du Roy, un des chevau- « légers de la garde, un des gensdarmes écossois, un des « gensdarmes et des chevau-légers du duc d'Orléans, un « des gensdarmes du Cardinal et un de ses chevau-légers. « Toutes les troupes destinées pour la bataille pouvoient « monter à neuf mille hommes d'infanterie et à six mille « chevaux. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 234.)

202. SIÉGE DE DUNKERQUE. — BATAILLE DES DUNES (14 juin 1658).

Par M. LARIVIÈRE en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Le Prince de Condé, qui veillait, s'aperçut le premier du mouvement de l'armée française; il se rendit aussitôt à la tente de Don Juan, pour l'en prévenir. « Le général es- « pagnol et Carracène firent des diligences incroyables, et « employèrent merveilleusement le peu de temps qui leur « restoit pour leur ordre de bataille; jugeant qu'en l'estat « où estoient les choses, une retraite en confusion seroit « plus honteuse et plus mortelle que le combat le plus san- « glant qui se feroit dans les formes. » (La Mesnardière, p. 169).

Les armées ne tardèrent pas à se trouver en présence.

« Le marquis de Castelnau, à la tête de l'aile gauche, se « trouvant par sa situation plus près des ennemis, com- « mença le combat. Dès la première charge, il mit telle- « ment en déroute l'aile droite des Espagnols que Don Juan « d'Autriche, qui étoit à la tête, ne put jamais la rallier.

« Le marquis de Gadagne, à la tête de l'infanterie, se-« condé par le comte de Guiche, le comte de Soissons à la « tête des Suisses, par milord Lokart, conduisant les An-« glois, rompirent entièrement l'infanterie ennemie, qui fut « chargée avec beaucoup de valeur, l'épée à la main. M. de « Turenne se tint derrière la première ligne de son infan-« terie, où il pouvoit voir tout ce qui passoit dans les dunes, « et d'où il se porta où il étoit nécessaire. »

Ayant été informé que l'aile droite, attaquée par le Prince de Condé faiblissait, il s'y rendit aussitôt suivi de La Berge, Maréchal de bataille, et l'un des meilleurs officiers de l'armée. La Berge fut tué dans le trajet. La présence du vicomte de Turenne ne tarda pas à changer l'aspect du combat. Les troupes ralliées revinrent à la charge, et la victoire fut décidée.

« Le Prince de Condé eut son cheval tué sous lui........ « Les comtes de Bouteville et de Coligni furent faits pri-« sonniers auprès de lui....... Les Espagnols eurent trois « mille hommes tués dans cette occasion. Un grand nombre « se noya en voulant se sauver, et on leur fit trois mille « prisonniers. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 236).

203. LE ROI ENTRE A DUNKERQUE (26 juin 1658).

Tabl. du temps, d'après Vandermeulen et Lebrun vers 1670.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

« Cette grande bataille étant finie à midi, l'armée rentra « dans ses lignes. Les assiégés, durant que les armées étoient « aux mains, profitèrent de ce temps pour faire une sortie; « mais leurs efforts ne réussirent point, parce que le mar-« quis de Richelieu, qui commandoit le corps de réserve, « voyant qu'il étoit inutile dans la bataille qui se donnoit, « vint au secours des troupes qui gardoient les lignes, ce « qui obligea les assiégés de se retirer. La place tint encore « neuf jours après la bataille; mais la garnison voyant que « le marquis de Lède, qui défendoit la ville, avoit reçu une « blessure dont il mourut, demanda à capituler le 23 de juin,

« huitième jour de tranchée; le marquis de Lède mourut « plein de gloire et d'honneur. Il avoit défendu cette même « place avec la même valeur contre le Prince de Condé, alors « général de l'armée de France en l'année 1646. Le Roi vint au « siége après le combat; il examina avec grand soin le champ « de bataille, et vit, le 25, sortir la garnison qui étoit de treize « cents hommes, sans les malades et les blessés. Le marquis « de Castelnau fut blessé en arrivant au travail que les en- « nemis avoient fait. On le porta à Calais où il mourut; « avant qu'il mourût le Roi lui envoya le bâton de Maréchal « de France. Le comte de Guiche fut aussi blessé d'un coup « de mousquet. On remit Dunkerque entre les mains des « Anglois selon le traité fait entre eux. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 236.)

204. PRISE DE GRAVELINES (30 août 1658).

Par M.

Aile du nord. R.-de-chaussée. Salle no 26.

Immédiatement après la prise de Dunkerque, les troupes du vicomte de Turenne se portèrent devant la ville de Bergues. Le Roi suivit l'armée, et peu de temps après il tomba malade à Mardick des fatigues de la campagne. On le transporta à Calais.

« La maladie fut si considérable, qu'il fut abandonné « des médecins de la cour; mais un médecin d'Abbe- « ville lui donna l'émétique, qui le guérit entièrement. « Aussitôt que le Roi fut rétabli de sa grande maladie, il « partit de Calais avec la Reine-mère et le Cardinal Mazarin, « et alla trouver l'armée qui étoit à Bergues, pour régler « avec M. de Turenne ce que l'on feroit le reste de la cam- « pagne....... On tint un conseil dans lequel le siége de Gra- « velines fut résolu. Le Maréchal de La Ferté fut chargé de « cette entreprise.

« Gravelines est une ville forte et dont la garnison étoit de « trois mille hommes; elle est située sur la mer, près la rivière « d'Aa, entre Calais et Dunkerque. Elle avoit été fortifiée par « Charles-Quint, d'une citadelle, et depuis ses fortifications « avoient été augmentées de manière que l'on regardoit

« cette place comme l'une des plus fortes des Pays-Bas. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 238.)

La ville fut investie le 27 juillet. Le 8 août, le Maréchal de La Ferté fit ouvrir la tranchée, et le 27, le gouverneur Don Christophe Manrique demanda à capituler.

Le Cardinal Mazarin, qui s'était tenu à portée du siége pour donner tous les ordres nécessaires, se rendit dans la place après qu'elle se fut rendue.

205. ARRIVÉE D'ANNE D'AUTRICHE ET DE PHILIPPE IV DANS L'ILE DES FAISANS (2 juin 1660).

Par M.

Partie centrale. ...-de-chaussée. Galerie des Batailles. No 50.

La campagne de 1658 termina glorieusement la guerre. Léopold, élu Empereur à la diète de Francfort, en succédant à son père, se trouva dans la nécessité de reconnaître les stipulations du traité de Munster. Philippe IV, qui avait compté sur son alliance pour continuer la guerre, était désormais hors d'état de la poursuivre seul. Des plénipotentiaires furent nommés par les deux couronnes ennemies. Le Cardinal Mazarin, premier ministre du Roi de France, et Don Louis Haro, premier ministre du Roi d'Espagne, assistèrent à toutes les conférences qui eurent lieu sur les confins des deux royaumes, dans une île de la rivière de la Bidassoa, l'île de l'Hôpital ou des Faisans, connue sous le nom *d'île de la Concorde*, depuis qu'elle est devenue célèbre par l'entrevue des deux souverains.

Le mariage de Louis XIV et de l'Infante d'Espagne Marie-Thérèse d'Autriche, fille aînée de Philippe IV, était une des conditions du traité. La paix fut signée le 7 novembre 1659 ; elle devait ensuite être ratifiée par les Rois de France et d'Espagne, dans le lieu même où les conférences avaient eu lieu. Louis XIV arriva dans les premiers jours de juin de l'année 1660, à Saint-Jean de Luz, sur la frontière des Pyrénées, et Philippe IV se rendit également à la même époque sur les limites de son royaume, à Fontarabie; ces deux villes se trouvent à quelque distance de l'île des Faisans.

« Avant l'entrevue publique et déclarée, il y en eut une

« particulière et secrète, autant que le peuvent être les dé-
« marches des souverains. Le Roi y voulut paraître in-
« cognito.

« Ce fut dans les mêmes appartemens, qui avoient été « bâtis pour les conférences, que se fit l'entrevue des deux « Monarques. On y avoit ajouté des galeries couvertes, et « ils avoient été embellis de tout ce qui pouvoit les ren- « dre magnifiques et brillans. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. Ier, p. 646.)

On ne connait pas l'ordonnateur de cette cérémonie pour la France ; mais on sait que le peintre Velasquez, alors âgé de soixante-un ans, maréchal des logis de Philippe IV, ordonna les dispositions de la partie qui se trouvait sur le territoire d'Espagne. Mademoisell e de Montpensier dans ses Mémoires en a conservé la description.

« Monsieur eut envie d'aller dans le lieu où se tenaient les « conférences : j'eus la même curiosité. J'allai avec lui ; « c'était à deux lieues de Saint-Jean de Luz, c'est un lieu « qu'on appelle l'île du Faisan. L'on passait un pont qui « était comme une galerie qu'on avait tapissée ; il y avait « au bout un salon qui avait une porte qui donnait sur un « pareil pont bâti du côté d'Espagne, de même que le nôtre « du côté de France. Il y avait une grande fenêtre qui don- « nait sur la rivière du côté de Fontarabie, qui était l'en- « droit par où on venait d'Espagne. Ils y arrivaient par « eau, puis il y avait deux portes, l'une du côté de France, « et l'autre du côté d'Espagne, pour entrer dans deux « chambres magnifiquement meublées avec de très-belles « tapisseries. Il y avait d'autres petites chambres tout au- « tour avec des cabinets, et la salle de l'assemblée était au « milieu à l'autre bout de l'île. Elle me parut fort grande; « il n'y avait de fenêtre qu'à l'endroit qui avait la vue sur « la rivière, où l'on mettait deux sentinelles lorsque les « Rois y étaient : le corps-de-garde se tenait hors de l'île. « Les gardes étaient dans deux salles auprès du vestibule « dont j'ai parlé : chaque chambre n'avait qu'une porte, à

« la réserve de la salle de la Conférence, qui en avait deux « vis-à-vis l'une de l'autre, et qui était comme j'ai déjà dit, « fort grande ; à proprement parler, de deux chambres l'on « n'en avait fait qu'une. La tapisserie du côté d'Espagne « était admirable, et du nôtre aussi. Les Espagnols avaient « par terre de leur côté des tapis de Perse à fond d'or et « d'argent, qui étaient merveilleusement beaux. Les nô- « tres étaient d'un velours cramoisi, chamarrés d'un gros « galon d'or et d'argent. » (*Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*, t. V, p. 110.)

« Le Roi d'Espagne et l'Infante s'y rendirent le 2 juin « dans une galiote toute peinte dedans et dehors, suivie « d'un grand nombre d'autres où étoient Don Louis de « Haro et plusieurs grands d'Espagne. A la descente de la « galiote, Sa Majesté Catholique donna la main à la Prin- « cesse et la conduisit à la chambre de la Conférence, où la « Reine-mère, Anne d'Autriche, attendoit le Roi son « frère et sa nièce avec toute sa suite. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. Ier, p. 246.)

206. ENTREVUE DE LOUIS XIV ET DE PHILIPPE IV DANS L'ILE DES FAISANS (7 juin 1660).

Par M.

Partie centrale. Rez-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

« Le lendemain de cette première entrevue (3 juin) les « premières cérémonies du mariage se firent à Fontarabie, « dans l'église cathédrale. « Don Louis de Haro, rapporte « Quincy, épousa l'Infante, en vertu de la procuration que « Sa Majesté très-chrétienne lui avoit envoyée.

« Trois jours après, les deux Rois, accompagnez chacun « de leur cour, et suivis d'une grande affluence de peuples « attirez par la nouveauté du spectacle, retournèrent à l'île « de la Conférence, pour y promettre et jurer solennelle- « ment l'exécution du traité de paix. Ils se renouvellèrent « les témoignages réciproques de leur estime, et se virent « encore le jour suivant, qui étoit le 7 de juin, au même lieu, « pour la dernière fois. Avant que de se séparer, le Roi « d'Espagne donna sa bénédiction à la Reine sa fille, et la

« remit entre les mains du Roi son époux. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, tome Ier, p. 647.)

Louis XIV était accompagné de la Reine-mère, de Monsieur duc d'Orléans, son frère, du Prince de Conti, et du Cardinal Mazarin, premier ministre ; Madame de Navailles, dame d'honneur, était à la suite de la Reine-mère. Parmi les grands-officiers de la couronne et du royaume, on remarquait le vicomte de Turenne, qui venait d'être nommé Maréchal général des camps et armées du Roi, le Maréchal duc de Gramont, ambassadeur extraordinaire, qui avait fait à Madrid, au nom du Roi, la demande en mariage.

Philippe IV était suivi de Don Louis de Haro, premier ministre d'Espagne, de Don Pasro d'Aragon, capitaine de la garde bourguignonne, du marquis d'Aytonne, du marquis de Malepique, grand maître des cérémonies, du marquis de Leche et du comte de Monserci, tous deux fils de Don Louis de Haro, de Don Fernando Voués de Canto-Carrero, ministre secrétaire d'Etat, de Pimentel et de Velasquez.

L'Infante arriva avec le Roi d'Espagne ; elle avait, rappelle Mademoiselle de Montpensier, avec le *gard-Infante*, une robe de satin blanc en broderies de geais. Coiffée en cheveux, elle portait un bouquet d'émeraudes en poires avec des diamants qui étaient un présent du Roi.

Mademoiselle de Montpensier avait assisté à l'entrevue du 6 juin, mais elle ne se trouva pas à la cérémonie du 7, où, dit-elle, la Reine-mère se rendit *toute seule* ; elle rapporte dans ses Mémoires que le Roi d'Espagne regarda long-temps M. de Turenne, et dit à plusieurs reprises : *Cet homme m'a donné de méchantes heures.*

207. MARIAGE DE LOUIS XIV ET DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE (9 juin 1660).

Tableau du temps, d'après Ch. Lebrun.

La célébration du mariage fut renouvelée en France le 9 juin dans l'église Saint-Jean-de-Luz, avec toute la magni- Partie centrale. 1er étage. Salon de Mars. No 95.

ficence et la pompe que réclamait une aussi auguste solennité.

« Il y avait un pont pour aller du logis de la Reine à « l'église, que l'on avait tapissé par en bas tout le long de « la rue où il fallait aller. La Reine avait un manteau « royal de velours violet, semé de fleurs de lis, un habit « blanc dessous de brocard, avec quantité de pierreries et « une couronne sur la tête. » (*Mémoires de Mlle de Montpensier,* t. V, p. 150.)

« Le Roi avait un habit noir et mille pierreries. La Reine « se mit auprès du Roi sous un haut dais de velours violet, « parsemé de fleurs de lis d'or, et l'estrade était de même, « c'est-à-dire le tapis, les chaises et les carreaux; le tout « couvert de fleurs de lis d'or. D'abord l'évêque, avant « que de commencer la messe, apporta au Roi l'anneau « que le Roi donna à la Reine et la monnaie sur un bassin « de *vermeil doré*. Quand le Roi alla à l'offrande, il fut ac- « compagné du grand maître des cérémonies de Rhodes, « de ses capitaines des gardes, de Vardes qui comman- « dait la garde suisse, et de d'Humeries qui commandait « les gardes appelées *becs de corbin*, et Monsieur, frère du « Roi, porta son offrande.... Mademoiselle, fille aînée du « feu duc d'Orléans et fille unique de sa première femme, « portait l'offrande de la Reine, et Mlles d'Alençon et de « Valois, ses sœurs, portaient la queue de la Reine... etc. » (*Mémoires de Mme de Molleville,* p. 151, vol. X.)

La cérémonie fut d'une grande magnificence. La Reine-mère assista avec l'habit de veuve; son estrade en velours noir, sous un dais de même étoffe, était séparée de celle du Roi et à sa droite. Tous les Princes, grands officiers de la couronne et grands du royaume, qui avaient suivi la cour à Saint-Jean de Luz, s'y trouvèrent : on y remarquait le duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV, le Prince de Conti, les comtes de Soissons, l'évêque de Fréjus, les Maréchaux de Turenne et de Gramont.

Le Cardinal Mazarin remplit, dans cette occasion, les fonctions de grand aumônier.

La messe fut célébrée par l'évêque de Bayonne et chantée par la musique du Roi.

208. MAZARIN PRÉSENTE COLBERT A LOUIS XIV (mai 1661).

Par M. LAFAYE en 1836, d'après un tableau de M. Schnetz.

Colbert fut un des hommes que Mazarin employa le plus activement dans les dernières années de son ministère. Le Cardinal conserva toujours, et même pendant la maladie dont il mourut, la direction des affaires ; mais sentant sa fin prochaine, il ne négligea rien pour faire connaître au Roi la vérité sur l'état de son royaume. Les finances, à la suite des guerres longues que la France avait soutenues, étaient dans le plus grand délabrement; il était instant d'y porter remède. Colbert assistait à toutes les conférences du Roi et du ministre; Louis XIV sut apprécier son zèle et ses talents. Le Cardinal le présenta au Roi comme l'homme le plus capable de rétablir l'ordre dans les finances. L'auteur de la vie de Colbert rapporte que Mazarin, à ses derniers moments, recommandant son protégé au Roi, lui dit ces paroles: « Je vous dois tout, Sire, mais je crois m'acquitter envers « votre Majesté en lui donnant Colbert. »

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

Mazarin mourut le 16 mai 1661, dans la cinquante-huitième année de son âge, au château de Vincennes où il s'était fait transporter.

209. RÉPARATION FAITE AU ROI AU NOM DE PHILIPPE IV, ROI D'ESPAGNE, PAR LE COMTE DE FUENTES, (24 mars 1662).

Tableau du temps, d'après Ch. Lebrun.

La paix était à peine conclue qu'une question de préséance entre les ambassadeurs de France et d'Espagne fut sur le point de la rompre.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. N° 50.

Le 10 octobre 1661, à l'entrée de l'ambassadeur extraordinaire de Suède près de la Cour de Londres, le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, prétendit avoir le pas sur le comte d'Estrades, ambassadeur de France. Une rixe

violente s'en était suivie, et plusieurs des gens de l'ambassade de France avaient été tués sur la place.

Louis XIV en étant informé donna ordre au comte de Fuensaldagne, ambassadeur d'Espagne, de quitter aussitôt la France. La réparation suivit l'offense.

Philippe IV ayant désavoué la conduite de son ambassadeur, le baron de Watteville fut rappelé, et le comte de Fuentes ayant été envoyé extraordinairement près de la Cour de France, fit une déclaration authentique dans l'audience qui lui fut accordée par le Roi au Louvre.

« Ce jourd'hui, vingt-quatrième du mois de mars, Sa Ma-
« jesté ayant eu agréable de donner audience dans son
« grand cabinet audit marquis de La Fuente, nouvelle-
« ment arrivé en sa cour, et M. le comte d'Armagnac
« l'ayant amené à Sa Majesté, ledit marquis de La Fuente,
« après lui avoir présenté la lettre de créance du Roi ca-
« tholique qui le déclarait son ambassadeur, et fait ses
« complimens en la manière accoutumée, rendit à Sa Ma-
« jesté une seconde lettre du Roi catholique, aussi en
« créance sur lui, au sujet de l'attentat commis par ledit
« Watteville. » (*Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 31.)

Le comte de Fuentes lut ensuite cette déclaration en présence de Louis Phélipeaux, sire de La Vrillière, comte de Saint-Florentin, baron de Hervif et de Château-Neuf-sur-Loire, commandeur des ordres du Roi; Henri de Guenégaut, seigneur du Plessis, marquis de Planci, vicomte de Semoine, baron de Saint-Just, commandeur des ordres de Sa Majesté; Michel Le Tellier, aussi commandeur desdits ordres, et Louis-Henri de Lomenie, comte de Brienne et de Montbron, baron de Pougi, tous conseillers du Roi en ses conseils.

« Je suis bien aise, répondit Louis XIV, d'avoir entendu
« la déclaration que vous m'avez faite de la part du Roi votre
« maître, d'autant qu'elle m'obligera de continuer à bien
« vivre avec lui.

« Ensuite, le marquis de Las Fuentes s'étant retiré, Sa

« Majesté adressant la parole au nonce de Sa Sainteté et à « tous les ambassadeurs et résidents qui étaient présents, dit : « Vous avez ouï la déclaration que l'ambassadeur d'Es- « pagne m'a faite ; je vous prie de l'écrire à vos maîtres, « afin qu'ils sachent que le Roi catholique a donné ordre à « tous ses ambassadeurs de céder les rangs aux miens en « toutes occasions.

« A laquelle audience ont été présents Mgr. le duc « d'Orléans, le Prince de Condé, le duc d'Enghien, le « Chancelier, plusieurs ducs, pairs et officiers de la cou- « ronne, et autres notables personnages du conseil de Sa « Majesté : ensemble tous les ambassadeurs, résidents ou « envoyés étant présentement en cette cour, lesquels y ont « été conviés, le nonce du Pape, les ambassadeurs de Ve- « nise et de Savoie, Mantoue, Modène et Parme, les am- « bassadeurs de Suède, les trois extraordinaires de Hol- « lande, avec l'ordinaire, les envoyés et résidents de « Mayence, Trèves, Brandebourg et Palatin, de l'archiduc « d'Inspruck, du duc de Neubourg, des ducs de Lunebourg, « Brunswick, du landgrave de Hesse, de l'évêque de Spire « et du Prince d'Orange. Fait à Paris ce 24 mars 1662. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 32.)

210. LES CLEFS DE MARSAL REMISES AU ROI (1er sept. 1663).

Tableau du temps, d'après Ch. Lebrun.

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mercure. No 96.

« Encore que la France jouît d'une paix entière, et que « le Roy employât tous ses soins pour en faire goûter les « fruits à ses peuples, il eut avis néanmoins que le duc de « Lorraine vouloit toujours tenir entre ses mains Marsal, « au préjudice du traité fait avec lui ; ce qui obligea Sa « Majesté d'ordonner au comte de Guiche et à M. de Pra- « del d'investir cette place avec les troupes qui étoient en « Lorraine, ce qu'ils firent dans le mois d'août ; mais le « Roy ayant appris que le gouverneur, que le duc de Lor- « raine y avoit mis, vouloit la défendre, Sa Majesté résolut

« d'en faire le siége dans les formes ; il en chargea le Ma-
« réchal de La Ferté avec un corps de troupes, et y marcha
« en personne. C'étoit une des meilleures places du pays ,
« tant par la régularité de ses fortifications que par sa si-
« tuation avantageuse. Lorsque le Roi y arriva , on y avoit
« déjà ouvert la tranchée, et les travaux étoient déjà fort
« avancés, quand le duc de Lorraine, après onze jours d'at-
« taque, envoya à Sa Majesté le Prince de Lixen avec des
« lettres de sa part pour l'assurer qu'il envoyoit ses ordres
« pour lui remettre cette place ; ce qui fut exécuté. Le Ma-
« réchal de La Ferté y entra avec les troupes destinées pour
« la garnison. Le Roy en donna le commandement à M. de
« Favri, lieutenant des gardes du corps ; et après avoir fait
« la revue des troupes qui avoient été employées à cette
« expédition, il rendit au duc de Lorraine le reste de ses
« états, et s'en retourna à Paris. (*Hist. mil. de Louis XIV*,
par Quincy, t. Ier, p. 262.)

211. LE ROI REÇOIT LES AMBASSADEURS DES TREIZE CANTONS SUISSES (nov. 1663).

Par VANDERMEULEN, vers 1672.

Partie centrale. 1er étage. Salle des Gardes du Corps du Roi. No 108.

« Sur la fin de cette année (1663), les treize cantons suis-
« ses envoyèrent en France leurs ambassadeurs, pour re-
« nouveler leur alliance avec le Roi. Cette alliance est très-
« ancienne, et ils la renouvellent toujours, quand le temps
« porté par les traités est sur le point d'expirer. Le dernier
« avait été fait sous le règne de Henri IV, pour lui et pour
« le Dauphin son fils, qui, depuis , régna sous le nom de
« Louis XIII. Dès les premières années du règne du Roi ,
« les cantons cherchèrent à renouveler cette alliance, mais
« les conjonctures des temps en avaient retardé l'exécution.
« Enfin, cette année, ils envoyèrent une célèbre ambassade
« à Paris : leurs ambassadeurs y reçurent les mêmes hon-
« neurs que du temps de Henri IV.» (*Hist. de Louis XIV*,
par Limiers, t. II , p. 51.)

212. **RENOUVELLEMENT D'ALLIANCE ENTRE LA FRANCE ET LES CANTONS SUISSES** (18 nov. 1663).

Par PIERRE SEVE en 1670, et M. PIERRE FRANQUE en 1836, d'après Lebrun.

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mercure. No 96.

« Le Roi, pour lui et le Dauphin son fils, jura solennelle-« ment l'alliance dans l'église de Notre-Dame.

« Sa Majesté, précédée des Cent-Suisses de sa garde, ar-« rivant à la porte de l'église, y fut reçue par les principaux « du chapitre, et conduite au chœur, ayant avec elle quatre « hérauts d'armes, et à ses côtés les huissiers de la chambre « portant les masses. Elle se plaça au milieu du chœur sur « un tapis couvert de velours rouge, semé de fleurs de lis « d'or, sous un riche dais, accompagnée de Monsieur, du « Prince de Condé et du duc d'Enghien. Les évêques et au-« tres prélats étaient en leurs rangs accoutumés, ainsi que « les secrétaires d'état, le corps de ville, les ambassadeurs, « et autres ministres des Princes étrangers. Les ducs et « pairs et les Maréchaux de France avoient la droite, et les « quatre premiers gentilshommes de la chambre venoient « après. Des ambassadeurs des cantons ayant pris leurs places « et le Roi les ayant salués, la messe fut célébrée par l'évê-« que de Chartres, à laquelle toutefois les députés des cantons « protestans n'assistèrent pas. Quand ils furent revenus, les « secrétaires d'état montèrent sur l'estrade où étoit le Roi. « En même temps le sieur de Lionne, qui avoit le département « des affaires étrangères, porta le traité sur un carreau semé « de fleurs de lis d'or, et le secrétaire de l'ambassade des « Suisses, le même traité sur un autre carreau; et après « que le sieur de la Barde, ambassadeur du Roi auprès des « cantons, eut parlé sur ce sujet, le Cardinal Antoine, grand « aumônier de France, s'approcha du prie-Dieu du Roi et « y tint le livre des évangiles, sur lequel Sa Majesté mit la « main, en même temps que l'un des ambassadeurs pour tous « les autres y posa aussi la sienne. Alors le doyen du conseil « (M. Dormesson) en l'absence du Chancelier, fit la lecture du

« serment. La cérémonie étant achevée et le *Te Deum* « chanté, les ambassadeurs furent conduits à l'archevêché. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 51.)

213. RÉPARATION FAITE AU ROI AU NOM DU PAPE ALEXANDRE VII, PAR LE CARDINAL CHIGI, SON NEVEU (28 juill. 1664).

Par M. ZIÉGLER en 1835, d'après une tapisserie du temps, faite sur les dessins de Lebrun.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Galerie Louis XIII. No 50.

L'affaire des ambassadeurs de France et d'Espagne était à peine terminée, que le duc de Créqui, ambassadeur du Roi à Rome, fut insulté (le 20 août 1662) par les Corses de la garde du Pape. Alexandre VII se refusant à donner satisfaction, il fallait l'y contraindre. Alexandre VII, n'étant encore que Cardinal Chigi, avait été l'ennemi de Mazarin. Sa jalousie contre la France avait éclaté aux conférences de Munster; depuis lors sa médiation ayant été refusée lors de la paix des Pyrenées, il était resté toujours opposé à la France.

Pour obtenir réparation de l'insulte faite à son ambassadeur, Louis XIV arma et donna ordre à ses troupes d'entrer en Italie. Le Cardinal Chigi, neveu du Pape, fut alors envoyé en France en qualité de légat *à latere*. Il fut reçu à Fontainebleau dans la chambre du Roi, où il présenta ses lettres de créance, et fit ses excuses en présence des princes et des grands du royaume.

214. CAMBAT NAVAL DE LA GOULETTE (24 juin 1665).

Par M.

Aile du Midi.

« Quoique la paix régnât dans le royaume, le duc de « Beaufort qui commandoit une escadre dans la Méditer- « ranée, s'attachoit à nettoyer cette mer des corsaires « d'Alger; il les alla chercher, et les rencontra le 24 de « juin sous le fort de la Goulette, proche de Tunis; il les « attaqua, et après un combat fort opiniâtre, il les battit, « leur coula à fond et brûla trois vaisseaux, à savoir : « l'amiral, le vice-amiral et le contre-amiral. Cette « perte pour les Algériens fut d'autant plus considérable

« que leur vaisseau amiral étoit neuf, monté de six cens « hommes et de cinquante pièces de canon; le second étoit « de quatre cens hommes et de quarante pièces de canon. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 271.)

215. FONDATION DE L'OBSERVATOIRE (1667).

COLBERT PRÉSENTE AU ROI LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Tableau du temps d'après Ch. Lebrun.

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mercure. No 96.

Louis XIV profita de la paix pour fortifier et embellir son royaume. Puissamment secondé par ses deux ministres, Colbert et Louvois, il n'avait qu'à commander, et les monuments s'élevaient d'après ses ordres comme par enchantement.

« Les libéralités du monarque attirant de toute l'Europe « ce qu'il y avoit de gens d'élite en toutes professions, il « forma de ces étrangers et des François les plus habiles, « des académies de sciences (*), de peinture, de sculpture, « d'architecture et de musique, où ces grands maîtres et « leurs élèves s'efforcèrent à l'envi, par mille beaux ouvra- « ges plus finis les uns que les autres, d'arriver à la per- « fection. Profitant du talent de ces excellents ouvriers, le « Roi fit faire ces superbes meubles qui n'ont rien d'égal ni « pour le dessin, ni pour le travail; particulièrement les ma- « gnifiques tapisseries des Gobelins, où l'on comptoit alors « plus de huit cents ouvriers en tapisserie, en peinture, en « sculpture, en orfévrerie, en broderie, et généralement en tout « ce qui pouvoit servir à la splendeur et à la magnificence. « La tapisserie surtout étoit ce qu'il y avoit de plus beau, « tant pour la manière dont on y travailloit que par l'or et « l'argent qui n'y étoient point épargnés. Le dessin et l'exé- « cution répondoient à la richesse. On y copioit souvent les « plus beaux tableaux des grands maîtres, afin de ne rien « faire que d'achevé, et que tout fût parfait dans ces rares « ouvrages. Charles Le Brun, premier peintre du Roi, et

(*) L'Académie des Sciences avait été fondée en 1666.

« l'un des plus habiles que la France ait vus naître, a été « long-temps directeur de cette maison destinée unique- « ment pour les meubles de la couronne. Les riches ten- « tures qui ont été faites sur les dessins qu'il en a donnés, « et qui font encore aujourd'hui un des plus beaux orne- « mens des maisons royales, sont, outre quantité de « beaux tableaux, des monumens de son habileté et de « son bon goût.

« Le Roi fit aussi bâtir de tous côtés et principalement « au Louvre, dont la façade est estimée un des morceaux « d'architecture les plus beaux qu'il y ait au monde. A « l'exemple du Prince, chacun, selon ses forces, se piqua « de faire bâtir. Paris s'accrut de jour en jour; les rues « furent élargies, les carrefours ornés de fontaines; la « rivière bordée de quais, et presque toutes les maisons « rebâties d'un air de grandeur, de politesse et de bon « goût, qu'on n'avoit point eu jusqu'alors. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 49 et 50.)

« Ce fut pendant l'année 1667, dit Quincy, que le Roy, « malgré ses grandes occupations, fit bâtir l'Observatoire « pour les astronomes, comme un monument de ses soins « pour la perfection des sciences dans son royaume. »

Le Roi visita les travaux et reçut à l'Observatoire tous les membres de l'Académie des Sciences, qui lui furent présentés par son ministre Colbert, et dont les historiens contemporains nous ont conservé les noms :

GÉOMÈTRES.

Pierre de CARVAVI, conseiller au parlement de Toulouse, puis conseiller au grand conseil, garde de la Bibliothèque du Roi de France.

Chrétien HUYGHENS de Zulychem.

Gilles PERSONNE de Roberval, professeur royal de mathématiques dans la chaire de Ramus et dans celle du collége de Maître Gervais.

Bernard FRENICH de Bessy.

Jacques BUOT, ingénieur du Roi et professeur de mathématiques des pages de la Grande Écurie.

Niquet.

De la Voye Mignot.

Adrien **Auzout**.
Jean **Picard**, prêtre.
Jean **Richer**.
ASTRONOMES.

Marin **Cureau** de Chambre, médecin ordinaire du Roi, de l'Académie Française.
Claude **Perault**, docteur en médecine de la Faculté de Paris.
Edme **Mariotte**, prieur de Saint-Martin sous Beaume.
PHYSICIENS.

Agathange **Cotreau** du Clos, médecin ordinaire du Roi.
Claude **Bourcelin**, docteur-médecin.
CHIMIST.

Nicolas **Marchant**, docteur en médecine de l'Université de Padoue, premier botaniste de Monseigneur Gaston de France, et directeur de la culture des plantes du Jardin Royal.
BOTAN.

Louis **Gayant**, chirurgien juré de Paris.
Jean-Baptiste du **Hamel**, aumônier du Roi, secrétaire, et depuis anatomiste.
Jean **Pecquet**, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.
ANATOMIST.

Claude-Antoine **Couplet**, professeur de mathématiques des pages de la Grande Écurie, trésorier de l'Académie.
Pivert.
MÉCANIC.

216. **PRISE DE CHARLEROI** (2 juin 1667).

Par Vandermeulen.

La paix des Pyrénées, en mettant un terme aux longues hostilités de la France et de l'Espagne, n'avait pu éteindre leurs inimitiés; elles n'attendaient qu'une occasion pour éclater de nouveau. La mort de Philippe IV ne fut que le prétexte de la rupture. Le cabinet de Madrid reprochait à la France son intervention dans les affaires du Portugal. D'un autre côté les excuses, trop tardives pour l'insulte de l'ambassadeur du Roi à Londres, n'avaient pu satisfaire la dignité blessée de Louis XIV.

Par la mort du Roi d'Espagne, la Reine Marie-Thérèse, fille du premier lit de Philippe IV, avait des droits acquis sur les états dépendant de sa succession à l'exclusion de son frère Charles II, fils du second lit.

Ces droits étaient fondés sur celui de dévolution qui a lieu dans quelques provinces des Pays-Bas, et par lequel

les enfants du second lit sont exclus de la succession par les enfants du premier, sans que les mâles du second excluent les filles du premier. Louis XIV réclamait la Flandre, le Brabant et la Franche-Comté, provinces du royaume d'Espagne, comme appartenant à la Reine, d'après la jurisprudence de ces provinces.

La dot de la Reine, stipulée à cinq cents mille écus d'or par le traité des Pyrénées, n'avait pas encore été remise. Les réclamations de Louis XIV adressées à plusieurs reprises à la cour de Madrid, ayant constamment été éludées, il résolut d'appuyer ses prétentions par la force des armes.

« Le Roy étant déterminé à marcher en personne en « Flandre, partit dans le mois de mai pour s'y rendre, après « avoir pris ses mesures pour être à la tête de trente-cinq « mille hommes, sans compter deux corps séparés, dont « l'un devoit agir sous les ordres du Maréchal d'Aumont, « du côté de Dunkerque, et l'autre sous ceux du marquis « de Créqui.

« Le Roy, arrivé à Avesnes, y fit la revue des troupes « qui y étoient, et se rendit à son armée campée auprès de « Charleroi, dont M. de Turenne s'étoit rendu maître..... « Sa Majesté en ayant examiné la situation, et consulté « M. de Turenne, sur les avis duquel il se conformoit, « prit le parti de fortifier cette place, y employa M. de « Vauban et en donna le gouvernement à M. de Montal.» (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 277.)

217. PRISE D'ATH (16 juin 1667).

Par VANDERMEULEN.

La ville de Bergues, assiégée par le Maréchal d'Aumont, ne tarda pas à tomber en son pouvoir ; il se rendit ensuite devant Furnes qu'il investit.

« Le Roy pendant ce temps-là, ayant réglé les fortifica- « tions qu'on devoit faire à Charleroi, se mit en marche « le 17 juin, à la tête de son armée, pour aller vers Ath, « que les Espagnols abandonnèrent à son approche. Les « bourgeois vinrent implorer sa clémence, et il reçut leurs

« sermens de fidélité, après leur avoir laissé une garnison « qu'ils lui demandèrent. Il donna ses ordres pour fortifier « cette place. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 278.)

218. L'ARMÉE DU ROI CAMPÉE DEVANT TOURNAY (21 juin 1667). Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

Tableau du temps par VANDERMEULEN.

219. SIÉGE DE TOURNAY (21 juin 1667). Partie centrale. 1er étage. Salon d'Apollon. No 97.

Par LEBRUN et VANDERMEULEN.

220. SIÉGE DE TOURNAY (21 juin 1667). Partie centrale. 1er étage. Salle dite d Valets de pie No 107.

Par BONNARD, d'après Vandermeulen et Lebrun.

« Après que le Maréchal d'Aumont se fut rendu maître « de Furnes, il marcha vers Armentières, et prit en passant « le fort de Saint-François, qui ne fit presque point de ré- « sistance. Il détacha ensuite douze cens chevaux, selon les « ordres qu'il en avoit reçus du Roy, pour aller garder les « avenues de Tournay d'un côté, et il fit défiler autant « d'hommes d'infanterie vers la Bassée. Le Roy, qui vouloit « faire le siége de cette place, avoit fait marcher Monsieur « avec les troupes de Lorraine, pour l'investir de l'autre « côté. Sa Majesté y arriva le 21, et alla reconnoître la « place, accompagné de M. de Turenne.

« Les attaques commencèrent le 22, lendemain de l'arrivée « du Roy, et furent poussées avec une si grande vigueur « que les assiégés, surpris de l'audace avec laquelle « leur chemin couvert avait été attaqué et pris, et appré- « hendant d'être emportés d'assaut, lorsque les brèches « seroient faites par les batteries qui étoient établies sur le « chemin couvert, envoyèrent des députés au Roy de la « part du clergé et des bourgeois, pour offrir de rendre la « ville, à condition que leurs priviléges seroient conservés; « ce qui ayant été accordé, M. de Boldom, lieutenant de « Roy, se retira dans le château avec sa garnison; mais

« voyant qu'il y alloit être forcé, il se rendit le 25 de juin. « La capitulation fut signée par le marquis de Tresigni, « gouverneur de la ville. Sa Majesté entra le même jour « dans Tournay, précédée de deux compagnies des mous- « quetaires en casaques bleues chamarrées d'argent et en « buffles, suivie des chevau-légers de sa garde, en casaques « rouges, enrichies de six rangs de galons d'or et d'argent, « ayant tous des plumes blanches, et d'une partie de ses « gardes ; le Roy étoit accompagné d'un grand nom- « bre de Princes et seigneurs magnifiquement vêtus, et « suivi d'autres gardes du corps et de ses gendarmes, tous « fort lestes. » (*Hist. mil. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 279 et 280.)

Aile du Nord. R.-de-chaussée. 7e salle. No 11.

221. SIÉGE DE DOUAY (4 juill. 1667).

Par VANDERMEULEN vers 1670.

222. SIÉGE DE DOUAY (4 juill. 1667).

Par LEBRUN et VANDERMEULEN vers 1669.

Partie centrale. 1er étage. Salon d'Apollon. No 97.

« De Tournai le Roi se rendit devant Douai, qu'il avoit « fait investir deux jours auparavant par le comte de « Duras. Sa Majesté alla aussitôt reconnoître la place, « marqua les endroits les plus propres pour l'attaquer, et « fit ouvrir la tranchée le 3 juillet. Le lendemain, après « avoir visité tous les postes, on dit qu'elle descendit dans la « tranchée, où elle demeura quelque temps, et où quelques « officiers et quelques gendarmes furent blessés assez près « de sa personne. Cette démarche du Roi inspira une telle « ardeur aux troupes, que le quatrième jour du siége elles « passèrent le fossé, emportèrent la contrescarpe et firent « un logement sur la demi-lune. La ville, qui se vit sur le « point d'être forcée, capitula le même jour. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 91)

Aile du Nord. R.-de-Chaussée. Salle no 10.

222. PRISE DE COURTRAY (18 juill. 1667).

« Pendant que le Roy étoit occupé à la conquête de « Douay, le Maréchal d'Aumont eut ordre d'assiéger Cour-

« tray; il s'en rendit maître le troisième jour de l'attaque. » (*Hist. milit. de Louis XIV* , par Quincy , tome I , p. 280.)

224. **SIÉGE D'OUDENARDE** (30 juil. 1667).

Par **VANDERMEULEN** vers 1669

Aile du Nord. R.-de-chaussée. No 11.

« Le Roy marcha ensuite à Oudenarde, qu'il investit le « 28 juillet du côté de l'Escaut, pendant que le comte de « Lillebonne, avec les troupes de Lorraine, fit l'investi- « ture de l'autre. Le Maréchal d'Aumont fit ouvrir la tran- « chée le 29, du côté de la prairie, par les régimens de « Champagne et de Castelnau, et y fit établir une batterie « de cinq pièces de canon, pendant que le comte de Lille- « bonne faisoit une autre attaque de son côté. Le lende- « main 30 on établit dix pièces de canon à une attaque et « quatorze à l'autre. Ces batteries firent un si grand effet que « le gouverneur demanda à capituler dans le temps que le « Roy, qui étoit campé à une demi-lieue, arrivoit pour « visiter les tranchées; le gouverneur fut contraint de se « rendre prisonnier de guerre avec sa garnison, qui étoit « de cinq cents hommes. Le Roy y laissa une forte garni- « son, et y mit pour gouverneur M. de Rochepaire, qui y « avoit commandé avant la paix. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 281.)

225. **ENTRÉE DE LOUIS XIV ET DE LA REINE MARIE-THÉRÈSE A ARRAS** (août 1667).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. 6e salle. No 10.

Par **VANDERMEULEN** vers 1668.

226. **ENTRÉE DE LOUIS XIV ET DE LA REINE MARIE-THÉRÈSE A DOUAY** (août 1667).

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

Par **VANDERMEULEN** vers 1667

227. **ENTRÉE DE LOUIS XIV ET DE LA REINE MARIE-THÉRÈSE A DOUAY** (août 1667).

D'après Vandermeulen.

Partie centrale. 1er étage. Salon d'Apollon. No 97.

« Le Roy partit ensuite pour Compiègne, et quelques

« jours après il retourna en Flandre pour y mettre en « exécution le projet qu'il avoit formé; il passa à Arras et « à Douay où il fit son entrée avec la Reine. Leurs Ma- « jestés y furent reçues de la manière la plus galante et la « plus magnifique par les habitans de cette ville, qui vou- « lurent témoigner leur joie d'être devenus sujets d'un si « grand Prince. » *Hist. milit. de Louis XIV*, t. I, p. 281.) par Quincy.)

Le même cérémonial qui avait été suivi pour l'entrée du Roi à Tournay fut adopté dans cette circonstance. La Reine était dans son carrosse, accompagnée des dames de sa suite, et le Roi avec Monsieur marchait immédiatement après la voiture de la Reine.

Louis XIV fut suivi dans ces entrées par les Maréchaux de France et les officiers de sa maison qui s'étaient distingués dans cette brillante campagne, au nombre desquels on remarquait le vicomte de Turenne.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes-du-Corps du Roi. No 108.

228. SIÉGE DE LILLE (août 1667).

Par VANDERMEULEN en 1667.

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

229. SIÉGE DE LILLE. (août 1667).

Par VANDERMEULEN vers 1668.

Partie centrale. 1er étage Salon de la Reine. No 101.

230. SIÉGE DE LILLE. (août 1667).

Par M. PIERRE FRANQUE, d'après Vandermeulen et Lebrun.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

231. SIÉGE DE LILLE. (août 1667).

Peint par VANDERMEULEN vers 1668.

« L'entreprise que le Roy méditoit étoit le siége de Lille, « entreprise si difficile dans la conjoncture présente que « M. de Turenne et M. de Louvois l'en voulurent dissuader. Il « est vrai que les Espagnols avoient fait peu de résistance dans « l'attaque de toutes les places que le Roy venoit de leur en- « lever. Mais comme ils avoient eu le temps de se remettre « de leur première surprise, ils avoient pris des mesures « pour mettre à couvert cette grande ville; il y avoit un gou- « verneur brave et de réputation, une bonne garnison, des « vivres, des munitions de guerre pour faire une bonne ré-

« sistance. L'armée du Roy étoit fort diminuée par la garni-
« son qu'on avoit été obligé de mettre dans toutes les places
« conquises, et par les pertes qu'on y avoit faites. Le comte
« de Marsin, qui commandoit les troupes espagnoles en Flan-
« dre, et qui avoit été excepté de l'amnistie générale, avoit
« rassemblé un corps de six mille hommes avec lesquels il
« espéroit faire entrer des secours dans cette place. La ville
« de Lille étoit très-grande, et il falloit des lignes bien éten-
« dues pour en fermer toutes les avenues. Ces difficultez
« qu'on représenta au Roy ne purent être capables de finir
« une campagne si glorieuse, par une conquête dont les
« difficultez et la résistance augmenteroient sa gloire.

« Tous les préparatifs ordonnez pour cette entreprise étant
« en état, le Roy détacha le marquis d'Humières avec un
« corps de cavalerie qui investit cette place le 18 août d'un
« côté, pendant que le comte de Lislebonne avec les troupes
« de Lorraine et le comte de Lorges fermèrent les passages
« d'un autre. Le comte de Croüi en étoit gouverneur; sa
« garnison étoit de deux mille hommes d'infanterie et de
« huit cents chevaux de troupes réglées, sans un grand
« nombre de bourgeois qui avoient pris les armes.

« Le Roy arriva le 10 devant Lille, et y fit travailler aux
« lignes de circonvallation. Par leur étendue elles étoient
« mal garnies de troupes; de plus, il apprit que les Espa-
« gnols s'assembloient pour tenter de jeter des secours dans
« la place. Il fit donc venir le marquis de Créqui avec son
« camp volant; et à peine fut-il arrivé qu'il l'envoya
« occuper les passages par où il crut qu'ils pouvoient
« venir.

« Dès que le Roy fut arrivé au camp, il fut toujours à che-
« val pour assurer les quartiers et pour hâter les lignes.
(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 281, 282.)

« La présence du Roi, rapporte Limiers, (*Hist. de*
« *Louis XIV*, t. II, p. 92), et l'activité avec laquelle il
« hâtoit sans cesse les travaux et les attaques, encouragèrent
« si bien les soldats que cette grande ville, après neuf

« jours de tranchée ouverte, fut réduite à capituler. Il « y entra le 28, d'autant plus satisfait qu'il s'étoit engagé « à ce siége contre le sentiment de la plupart des prin- « cipaux officiers de son armée, qui jugeoient l'entreprise « trop hazardeuse. Sa Majesté, non seulement accorda à « la ville la continuation de ses anciens priviléges; mais « dans la suite, par le soin qu'il prit d'y attirer et d'y main- « tenir le commerce, il la rendit une des plus riches de « l'Europe. »

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes-du-Corps du Roi. No 108.

232. COMBAT PRÈS DU CANAL DE BRUGES (août 1667).

Tableau du temps; esquisse par VANDERMEULEN.

233. COMBAT PRÈS DU CANAL DE BRUGES (août 1667).

Tableau du temps par VANDERMEULEN et Ch. LEBRUN.

234. COMBAT PRÈS DU CANAL DE BRUGES (août 1667).

Tableau du temps par VANDERMEULEN.

Partie centrale. 1er étage. Appartement de la Reine. No 101.

Cependant le comte de Marsin et le Prince de Ligne, généraux de l'armée espagnole, avaient rassemblé un corps de troupes de plus de huit mille hommes. Ne sachant pas que la place de Lille eût capitulé, ils s'avancèrent pour y jeter des secours.

Le Roi, qui, dès le premier avis de leur marche, avait détaché le marquis de Créqui d'un côté et le marquis de Belfonds de l'autre, s'avança avec une partie de la cavalerie vers le canal de Bruges pour les soutenir. « Mais « M. de Marsin ayant eu connoissance de cette marche « crut qu'il devoit éviter le combat, d'autant plus qu'il « venoit d'apprendre que Lille s'étoit rendu. Il prit donc « le parti de se retirer ; mais le marquis de Créqui, ayant « joint son arrière-garde composée de quatre escadrons, « l'attaqua avec tant de vigueur qu'il la défit entièrement, « pendant que le marquis de Belfonds soutenu par le Roy « attaquoit leur gros corps que M. de Marsin avoit fait « avancer au secours de l'arrière-garde ; il fut pareillement « battu ; on leur fit dans ce combat quinze cents prison-

« niers, et on leur prit dix-huit étendarts et cinq paires « de timbales.

« Le Roy nomma, pour gouverneur de Lille et de la « Flandre françoise, le marquis d'Humières, lieutenant « général. Il laissa le commandement des troupes à M. de « Turenne, retourna à Arras pour y rejoindre la Reine, « et finit ainsi une si belle campagne. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 284.)

235. PRISE DE BESANÇON (6 févr. 1668).

Par M. LAFAYE 1836 d'après un tableau de galerie de Chantilly, par ssartin.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

Louis XIV tenta vainement, pendant l'hiver de l'année 1668, d'engager le cabinet espagnol à régler à l'amiable les différends des couronnes et à satisfaire aux justes prétentions de la Reine. Résolu d'ajouter la Franche-Comté aux conquêtes qu'il avait faites dans la campagne précédente, il confia son dessein au Prince de Condé, gouverneur général de la Bourgogne, et lui donna le commandement de l'armée qui devait marcher pour cette expédition.

« Ce Prince se présenta le 6 de février devant la ville de « Besançon, capitale de cette province située sur la rivière « de Doux. En arrivant il fit sommer cette grande ville de « se soumettre au Roy; les habitans témoignèrent d'abord « qu'ils vouloient le faire et même recevoir Sa Majesté, « mais comme dans une ville impériale. Monsieur le Prince « leur ayant fait entendre que leur ville avoit cessé d'être « ville impériale par le traité de Munster, et qu'on la con- « serveroit dans tous ses priviléges s'ils ne tardoient pas à « se rendre, ils se soumirent au Roy sans nulles condi- « tions le lendemain, et remirent aux troupes du Roy la « la ville et la citadelle le 6 de février.

« Le duc de Luxembourg fut détaché en même temps « pour aller à Salins, qu'il fit sommer en arrivant, et qui « se rendit le même jour que Besançon. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 288.)

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes-du-Corps du Roi. No 108.

236. PRISE DE DÔLE (14 févr. 1668).

Par VANDERMEULEN vers 1668.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

237. PRISE DE DÔLE (14 févr. 1668).

Par VANDERMEULEN.

238. PRISE DE DÔLE. (14 février 1668).

Tableau du temps par TESTELIN, d'après Vandermeulen.

Partie centrale. 1er étage. Appartement de la Reine. No 101.

Pendant ce temps le Roi était parti de Paris. Arrivé à Dijon, il se mit à la tête des troupes et marcha sur Dôle dont il voulait entreprendre le siége. Le 10 février, il était devant la place, qui avait été investie par le duc de Roquelaure; il alla aussitôt reconnaître les travaux, et après s'être entendu avec M. le Prince de Condé sur la manière d'assiéger cette ville, la tranchée fut ouverte le 12 par trois endroits et poussée si avant que les attaques étaient les deux jours suivants arrivées aux glacis. Cette vigueur étonna si fort les assiégés que pour obtenir une composition plus avantageuse ils capitulèrent le 14.

239. PRISE DE GRAY (17 février 1668).

Par M. LAFAYE en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« Le Roy après cette conquête marcha sans perdre de « temps devant la ville de Gray. Dès le lendemain 15, Sa « Majesté y fit ouvrir la tranchée. Le 17, les habitants, « voïant qu'ils ne pouvoient pas résister à une si forte « armée, demandèrent à capituler. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 289.)

240. PRISE DU CHATEAU DE SAINTE-ANNE (février 1668).

Par M. LAFAYE, d'après un dessin du temps.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« Les châteaux de Joux et de Sainte-Anne avoient été « attaqués et pris en même temps par M. de Luxembourg « (précédemment le comte de Boutteville) que le Roy avoit « détaché; ce qui rendit le Roy maître de tout ce comté, « qu'il conquit en moins d'un mois de temps et dans la « plus rude saison de l'année. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 289.)

La Cour d'Espagne, alarmée par la rapidité des conquêtes du Roi, consentit enfin à entrer en arrangement. La paix fut signée à Aix-la-Chapelle et ratifiée ensuite par Louis XIV, le 26 mai 1668. « Le traité fut pareillement « ratifié par sa Majesté Catholique, vérifié et enregistré « de part et d'autre dans tous les conseils et chambres « des Comptes de Paris, Madrid et Bruxelles, au désir « du traité. (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 98.)

« Les conquêtes qui avaient été faites dans les Pays-Bas « pendant l'année précédente restèrent à la France. On « rendit la Franche-Comté contre l'avis de M. de Turenne ; « M. de Croissi, frère de M. Colbert, fut négociateur de « cette paix de la part du Roi. » (*Hist. de France*, par Hénault.)

241. BAPTÊME DE LOUIS DE FRANCE, DAUPHIN, FILS DE LOUIS XIV (24 mars 1668).

Tableau du temps par DIEU, d'après Ch. Lebrun.

Partie centrale. 1er étage. Salon de la Reine. No 102.

« L'embarras que la guerre entraîne toujours après elle « avoit fait différer durant quelque temps les cérémonies du « baptême de Monseigneur le Daufin. Elles furent célébrées « peu après la conclusion de la paix. Le Cardinal de Vendôme, légat *à latere*, pour le Pape, fut le parrain, et la « Princesse de Conti pour la Reine-Mère d'Angleterre, « la marraine. Comme le Roi vouloit marquer en tout sa « magnificence, il la fit éclater encore en cette cérémonie « qui fut faite à Saint-Germain-en-Laye dans la cour du « vieux château. On y avoit élevé au milieu une estrade de « quatre marches, sur laquelle, pour servir de fonts, on « avoit posé une grande cuvette d'argent, de cinq piés de « long sur quatre de large et quatre de haut, au dessous « d'un dais élevé de quatre piés, de brocard d'argent en « broderie, orné de daufins, entrelassez de palmes et de « fleurs de lis. Au-dessus de la campane étoit une corniche « dorée, portant quatre grans daufins d'argent qui sou- « tenoient une couronne d'or fermée, de cinq piés de long

« sur quatre de large. Cette machine paroissoit soutenue « par un ange suspendu en l'air, qui tenoit une épée. A « quelque distance de là étoit un magnifique autel, fermé « par quatre colonnes de l'ordre corinthien, de dix-huit « piés de haut avec des contre-pilastres.

« Tout étant ainsi préparé, Monseigneur le Daufin arriva « vêtu de brocard d'argent, les chausses retroussées à l'anti- « que, coupées par bandes, couvertes de dentelles d'argent, « avec une toque de même, ornée de plumes blanches et d'un « cordon de diamants; il avoit un manteau aussi de bro- « card d'argent, doublé d'hermine. Il étoit suivi de Mon- « sieur, en habit de chevalier de l'ordre, avec son colier, « et de la Maréchale de La Mothe, gouvernante des enfans « de France. Le Cardinal légat, en chappe, marchoit en- « suite, précédé de ses officiers, dont l'un portoit la croix « devant lui. La Princesse de Conti en deuil, étoit de l'au- « tre côté, et plusieurs princesses et dames de la cour, « aussi brillantes par leur beauté que par l'éclat de leurs « pierreries, assistèrent à cette cérémonie. Le Cardinal An- « toine, grand aumônier de France, en habits pontificaux, « s'étant ensuite rendu à l'autel, avec l'évêque d'Orléans, « premier aumônier du Roi, suivi des autres aumôniers, « de deux archevêques et de six évêques, aussi pontificale- « ment vêtus, le Cardinal légat donna à Monseigneur le « nom de Louis; et en même temps les héraults d'armes « crièrent par trois fois, *vive Monseigneur le Daufin*. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 98.)

242. LE ROI VISITE LES MANUFACTURES DES GOBELINS.

Tableau du temps d'après Ch. Lebrun.

Partie centrale. 1er étage. Salon de la Reine N° 102.

La guerre étant terminée, le Roi reprit le cours des occupations dont il remplissait les loisirs de la paix. « Il fit « bâtir de tous côtez et principalement au château de « Versailles, qu'il ne cessoit point d'embellir. Une forêt « d'orangers parut alors dans ce superbe lieu : des statues « sans nombre, du marbre le plus beau et le plus exquis; « des vases de même, des bassins de tous côtez, ornez de « colosses de bronze ou de groupes de marbre; une infi-

« nité de jets d'eau d'une grosseur prodigieuse; un canal à « perte de vue, et tout ce que l'on peut trouver de rare « et de surprenant, y fut rassemblé avec soin. Les dedans « du palais ne furent pas ornez avec moins de magnificence. « Ces admirables tableaux des plus grands maitres; ces « riches peintures où Charles Le Brun a donné l'essort « à ses belles imaginations ; ces tapisseries relevées d'or « et d'une beauté de travail qu'on ne peut assez admirer ; « ces gros meubles d'argent, cette prodigieuse diver- « sité de coupes, de vases et de bassins qu'on voit sur les « buffets, faisoient de ces appartements autant de palais « enchantez, où l'œil, surpris de toutes les beautés diffé- « rentes qui s'offroient de toutes parts, ne savoit à laquelle « il devoit s'attacher. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, tom. II, p. 99.)

C'est aux Gobelins, sous les yeux même du Monarque, que tous les meubles, que toutes les riches tentures étaient fabriqués. Colbert présentait à Louis XIV le résultat de ces travaux qui faisaient l'admiration de la France et de l'Europe.

243. PRISE D'ORSOY (3 juin 1672). — Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

Tableau du temps par MARTIN d'après Vandermeulen.

244. PRISE DE BURICK (4 juin 1672).

245. PRISE DE WESEL (5 juin). — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

Par M. DUPRESSOIR en 1836, d'après des dessins du temps.

Après la paix de 1668, Louis XIV s'occupa, comme il l'apprend lui-même dans ses instructions à son fils, de l'administration intérieure de son royaume. L'ordre rétabli dans les finances permit de diminuer les impôts. Une bonne police fut établie, l'armée reçut de sages règlements, le Roi ne négligea rien pour assurer la prospérité de l'état, Paris s'embellissait. » On élargissoit les rues, on bâtissoit « de nouveaux quais, on augmentoit le nombre des fon- « taines pour la commodité publique. Mais ce qu'il y a de « plus magnifique et de plus grand, c'est la continuation

« du rempart commencé par Henri second. Ce rempart, qui « n'alloit que depuis le bord de la Seine, près de l'Arsenal, « jusqu'à la porte de Saint-Antoine, embrasse à présent la « moitié de la ville , dont on a considérablement étendu « l'enceinte , et va regagner la rivière au-dessous des « Thuilleries. Il est d'une prodigieuse largeur, et presque « partout revêtu de pierres et planté d'ormes, qui forment « de longues allées et un ombrage agréable. Les portes de « la ville qui se trouvent le long de ce rempart , ont été « échangées comme en autant d'arcs de triomphes. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 118.)

Mais la capitale du royaume n'occupait pas seulement les pensées du Roi. De tous côtés la France se fortifiait; Dunkerque, cette ville maritime et fortifiée, ce rempart avancé, si long-temps disputé à l'Espagne, pris et repris si souvent, et que la France avait été dans la nécessité de céder à l'Angleterre, avait été acheté au Roi Charles, en 1662, pour la somme de cinq millions, et cette ville était enfin devenue propriété de l'état, pour ne plus en être détachée. Louis XIV en rétablit les fortifications, qui avaient paru défectueuses. Vauban dirigea ces travaux à peine commencés dans l'année 1665.

« Ce travail fut continué en 1671 par trente mille hommes « que le Roi y employa. Il n'est pas croyable combien il y « eut de nouveaux ouvrages élevez , et du côté de la mer, « et du côté de la terre; combien de bastions revêtus, « changez ou refaits. On rasa plusieurs dunes qui dimi- « nuoient la place, et dont les sables étoient portez par les « vents dans les canaux et dans les fossez. La citadelle fut « perfectionnée, le fort Louis achevé, et pour rétablir le « fort on coupa un banc de sable de cinq à six cents toises, « qui en fermoit l'entrée. Au lieu du canal de Mardick, que « les sables combloient, on fit le nouveau canal, par où en « tout temps pouvoient entrer et sortir des vaisseaux de « soixante pièces de canon. Ce canal étoit soutenu par « deux jettées de charpente, qui s'avançoient fort loin dans « la mer, et dont les approches étoient défendues par

« deux risbans et par deux batteries. On creusa dans la « ville un bassin qui peut toujours tenir à flot trente vais- « seaux de guerre et plusieurs autres bâtimens. » (*Hist. de Louis XIV* par Limiers, t. II, p. 120.)

Cette prospérité extraordinaire portait ombrage aux provinces voisines. Les Etats-Généraux, oubliant les anciennes obligations qu'ils avaient envers la France, avaient recherché de nouveaux appuis, et s'étaient unis avec l'Espagne et l'Empereur; le traité, connu sous le nom de la triple alliance, était contraire à celui de 1662 qui existait entre la France et les Provinces-Unies. Louis XIV dut s'en plaindre; il s'attacha en même temps à paralyser les effets de cette coalition. L'Angleterre et la Suède n'y ayant pas pris part, il fit avec ces puissances des traités particuliers; il parvint même un moment à détacher l'Empereur de la ligue. Mais la guerre était inévitable; elle fut bientôt déclarée. Le Roi n'envoya pas en Hollande un héraut d'armes, suivant les nouveaux usages. Il fit seulement paraître un manifeste qui contenait ses griefs, et la déclaration suivante fut publiée dans Paris, en avril 1672.

« La mauvaise satisfaction que Sa Majesté a de la con- « duite que les Etats-Généraux des Provinces-Unies ont « eue depuis quelque temps en son endroit, étant venue si « avant que Sa Majesté, sans diminution de sa gloire, ne « peut dissimuler plus long-temps l'indignation qui lui est « causée par une manière d'agir si peu conforme aux « grandes obligations dont Sa Majesté et les Rois ses pré- « décesseurs les ont comblez si généreusement; Sa Majesté « a déclaré, comme elle déclare présentement, qu'elle a « arrêté et résolu de faire la guerre auxdits Etats-Gé- « néraux des Provinces-Unies, tant par mer que par « terre, etc., etc. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 176.)

« Après, dit Louis XIV dans son préambule sur la guerre « de 1672, avoir pris toutes les précautions de toutes ma- « nières, tant par des alliances que par des levées de

« troupes, des magasins, des vaisseaux et des sommes « considérables d'argent, j'ai fait des traités avec l'Angle- « terre, l'Électeur de Cologne et l'évêque de Munster, pour « attaquer les Hollandais; avec la Suède, pour tenir l'Al- « lemagne en bride; avec les ducs d'Hannover et de Neu- « bourg, et avec l'Empereur, pour qu'ils ne prissent aucune « part dans tous les démêlés qui allaient se mouvoir. « Comme j'ai été obligé de faire des dépenses immenses « de tous côtés pour cette guerre, tant devant que dans le « fort de mes travaux, je me suis trouvé bien heureux de « m'être préparé comme j'ai fait depuis long-temps; car « rien n'a manqué dans mes entreprises, et dans le cours « de cette guerre, je peux me vanter d'avoir fait voir ce « que la France peut faire seule. Il en est sorti des millions « pour mes alliés; j'ai répandu des trésors, et je me trouve « en état de me faire craindre de mes ennemis, de donner « de l'étonnement à mes voisins, et du désespoir à mes « envieux. Tous mes sujets ont secondé mes intentions de « tout leur pouvoir; dans les armées, par leur valeur; dans « mon royaume, par leur zèle; dans les pays étrangers, par « leur industrie et leur capacité. »

Le Roi mit son armée sur le pied de guerre; il équipa aussi plusieurs vaisseaux pour les joindre à la flotte anglaise.

Le rendez-vous général de l'armée avait été fixé à Charleroi.

« Louis XIV partit de Saint-Germain le 25 avril et y « arriva le 5 de mai; il trouva son armée campée près de « la ville au deçà et le long de la Sambre; il en partit le « 11, marchant toujours à la tête des troupes.

« Le Maréchal de Turenne avoit pris les devans avec « vingt-cinq mille hommes, l'artillerie et près de quatre « mille chariots prenant la route de Liége et de Mastrick. « Le Roy avec le reste de l'armée se mit en marche le 11, « les bagages suivant derrière. Il campa à Tongrenelle et le « 12 à Rosières. Il laissa un corps de cinq mille hommes entre « Ath et Cambray pour veiller aux mouvemens des Espa-

« gnols. L'armée du Roy en cinq jours de marche alla cam-
« per à Viset sur la Meuse, le 17. Il y resta quelque temps,
« montant tous les jours à cheval; il y tint un grand con-
« seil de guerre sur les projets de cette campagne; il y fit
« construire un pont de bateaux sur lequel il fit passer la
« Meuse le 24 de may à son armée qui étoit de quarante
« mille hommes. Monsieur en étoit généralissime, et M. de
« Turenne, général.

« Le Prince de Condé étoit à la tête d'un autre corps d'ar-
« mée, ayant sous ses ordres le comte de Guiche, le marquis
« de Saint-Abre et M. Foucault, lieutenans généraux, etc.

« Le comte de Chamilli commandoit un détachement de
« troupes séparées. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 314.)

Le Prince de Condé marcha quatre ou cinq lieues devant le Roi, et quoiqu'il fallût quantité de vivres pour faire subsister deux armées si nombreuses, on n'y ressentit aucune incommodité....

Le Prince de Condé ayant passé outre, laissa Orsoy et Rhimbergue derrière lui, et fut assiéger Wesel, qui est sur le Rhin. (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 182.)

Le Roi, arrivé devant Orsoy le 24 mai, reconnut d'abord la place; il y laissa le duc d'Orléans à qui il donna ses ordres afin de faire, dès le soir même, la première attaque, et se porta ensuite à Rimberg.

Limiers ajoute, page 183, que « pendant que le Roi y
« mettoit le siége, il envoya le vicomte de Turenne devant
« Burik, qui est vis-à-vis de Wesel de l'autre côté du Rhin.
« Quoique chacun connût la puissance de Louis XIV, on ne
« laissa pas d'être étonné de lui voir faire trois siéges à la
« fois. Cependant la promptitude avec laquelle ils furent
« achevez eut lieu de surprendre bien davantage. Orsoy ne
« tint que vingt-quatre heures, Burik de même et Wesel
« guère plus. »

246. PRISE DE RIMBERG 6 juin 1672).

Par MARTIN vers 1680, d'après les dessins de Vandermeulen.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Porcelaines. No 125.

« Après la prise d'Orsoy, le Roy marcha à Rimberg, « place des mieux fortifiées, que le comte d'Osseri, Irlan- « dais de nation, défendit fort mal, et qui se rendit pres- « que sans être attaquée. Ce fut la première garnison qui « en sortit, toutes les autres ayant été prisonnières de « guerre. Elle fut conduite à Maestricht, où le comte d'Osseri « fut arrêté. Le Prince d'Orange lui fit couper la tête. » (*Hist. milit. de Louis XIV* par Quincy, t. I, p. 317.)

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

247. PRISE D'ÉMERIC (8 juin 1672).

Par M. DUPRESSOIR en 1836, d'après les dessins du temps.

248. PRISE DE RÉES (8 juin 1672).

Par MARTIN vers 1680 d'après les dessins de Vandermeulen.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Porcelaines. No 125.

« M. le Prince après la prise de Wesel alla se présenter « devant Emeric pendant que M. de Turenne alla à Rées. « Ces deux places ne firent point de résistance et se sou- « mirent à leurs approches, pendant que M. de Beauvisé, « brigadier de cavalerie, étoit en marche par ordre de « M. le Prince à Deudekom, que la garnison abandonna sur « la nouvelle de sa marche. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 317.)

249. PRISE DE SANTEN (8 juin 1672).

Par MARTIN, d'après les dessins de Vandermeulen.

Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. No 126.

M. de Turenne fit ensuite occuper par ses troupes la petite ville de Santen, située sur la rive gauche du Rhin, à peu de distance de Burik.

250. COMBAT NAVAL DE SOLS-BAYE (7 juin 1672).

Par M.

Aile du Midi.

« Ce fut dans ce temps-là, dit Quincy, que le Roy apprit « la victoire remportée par les armées navales de France « et d'Angleterre sur celle des Provinces-Unies.

« Dès le mois de mars, le Roy d'Angleterre avoit déclaré la « guerre aux Etats-Généraux ; il avoit mis en mer une flotte « de quarante vaisseaux de guerre, de plusieurs frégates et « brûlots, commandés par le duc d'York, son frère uni- « que, qui a été depuis Roy d'Angleterre, sous le nom de « Jacques II. Le comte d'Estrées, vice-amiral de France, « fit sa jonction avec la flotte anglaise, à l'île de Wight ; « il avoit sous ses ordres trente vaisseaux de guerre et « quelques brûlots.

« Les deux flottes combinées ne tardèrent pas à ren- « contrer celle des Etats-Généraux ; Ruyter la comman- « doit ; elle était forte de 72 vaisseaux de guerre, de 40 « autres bâtimens, tant frégates, brûlots, yacths et barques « d'avis. Les armées restèrent quelques temps en présence « sans combattre, et se séparèrent. Les flottes française et « angloise se rendirent à Sols-Baye, sur la côte d'Angle- « terre, pour faire de l'eau, lorsque Ruyter, qui avait « l'avantage du vent, les attaqua. Le duc d'York fit les « signaux de bataille : le comte d'Estrées commandoit l'a- « vant-garde ayant pavillon blanc ; il avait en tête le « lieutenant-amiral Brankort. Le duc d'York se mit à la « tête du corps de bataille, avec pavillon rouge, et était « opposé à l'Amiral Ruyter ; le comte de Sandwich eut l'ar- « rière-garde, ayant pavillon bleu, contre Vanghen, lieu- « tenant-amiral de Hollande. Il étoit environ cinq heures « du matin lorsque les deux flottes étaient en présence. Le « combat commença par le vice-amiral Brankort, qui atta- « qua avec l'avant-garde le comte d'Estrées qui com- « mandcit celle de France et d'Angleterre. Le comte sou- « tint ce feu avec une fermeté qui fut admirée des Anglais « et des Hollandais ; il n'avoit que neuf vaisseaux, parce « que les autres n'avoient pu se mettre sur la même ligne, « et que celle de Flessingue étoit de beaucoup plus nom- « breuse. Ruyter attaqüa avec le corps de bataille de l'ar- « mée ennemie le duc d'York ; ils se battirent avec tant « de valeur et d'opiniâtreté qu'ils furent obligés l'un et « l'autre, après un combat de plusieurs heures, de changer

« de navire. L'arrière-garde, commandée par le comte de « Sandwich, fut attaquée par Vanghen, lieutenant-amiral « de Hollande, qui soutint pendant la journée tous les ef- « forts de cette arrière-garde, beaucoup supérieure à la « sienne ; mais son vaisseau, ayant été criblé de coups par « plusieurs navires de ses ennemis, il fut enfin coulé à « fond, après avoir vu tomber à ses côtés la plus grande « partie des hommes qu'il avoit sur son bord. Les Hollan- « dois soutinrent jusqu'à la nuit les grands efforts des « flottes de France et d'Angleterre ; elles avoient pris si « fort le dessus qu'elles la contraignirent de se retirer à la « faveur de la nuit. Les deux armées s'occupèrent toute la « nuit à réparer leurs vaisseaux. Les Hollandois avoient « reçu un puissant renfort qui les avoit mis en état de re- « commencer le lendemain ; cependant, l'armée des deux « Rois ayant fait voile pour les combattre, le comte d'Es- « trées n'eut pas plustôt approché les Hollandois que leur « flotte revira, reprit la route de leurs côtes et alla mouil- « ler à Schoneveld, rade de Zélande. Les Anglois et les « François se retirèrent vers la Tamise, où le sieur de La « Robinière, chef d'escadre de France, mourut d'une « grande blessure qu'il avoit reçue. Les Hollandois perdi- « rent deux vaisseaux de 70 pièces de canon chacun, outre « le vice-amiral Sandwich, qui fut submergé avec le vais- « seau qu'il commandoit. Pendant le combat les Anglois « perdirent le comte Digby et le comte d'Osseri, qui furent « tués. Les François eurent de blessez messieurs des Ar- « dans et du Maignon, et les Hollandois le vice-amiral « Gent. Le duc d'York donna dans cette occasion des « marques d'une grande intrépidité et d'une grande pré- « sence d'esprit, aussi bien que le comte d'Estrées, qui tint « toujours en échec l'escadre de Zélande, et empêcha « qu'elle ne tombât sur la flotte angloise, et sur la fin du « combat, ayant pris le vent sur les Hollandois, il les con- « traignit de plier et de se retirer. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, t. I, p. 317 et suiv.)

251. **PASSAGE DU RHIN** (12 juin 1672). 1er étage. Salon d'Hercule. No 91.

Par PIERRE FRANQUE, en 1835, d'après une ébauche de Ch. Lebrun.

252. **PASSAGE DU RHIN** (12 juin 1672). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 11.

Par TESTELIN, d'après le tableau de Ch. LEBRUN.

253. **PASSAGE DU RHIN** (12 juin 1672). Partie centrale. 1er étage. Salon de Mercure. No 96.

Par VANDERMEULEN, vers 1678.

Le Maréchal de Turenne, dit l'auteur des *Mémoires de Louis XIV,* avait représenté au Roi la nécessité de passer le Rhin entre le fort de Schenck et Arnheim, afin de pénétrer dans les Provinces-Unies. Ce projet adopté, le Prince de Condé, dont l'armée campait depuis le 8 juin à Emeric, reçut l'ordre de l'exécuter. Il marcha le 11 à Elternberg, dans l'intention de faire jeter un pont de bateaux sur le Rhin, au-dessous du Tolhuis. La rive droite du fleuve fut bordée de troupes, et une forte batterie fut élevée pour favoriser la construction du pont. Le Roi, qui voulait être présent au passage, partit du camp de Reez avec six mille chevaux, et arriva à Elternberg le 11 juin, à dix heures. Le lendemain matin le pont étant très-peu avancé, on risqua de traverser le fleuve à la nage, et le même jour Louis XIV écrivait à la reine Marie-Thérèse :

« . . . . . M. le Prince m'ayant rendu compte des gués « et passages que j'avois ordonné de faire reconnoître sur « le Rhin, depuis le fort de Schenck jusqu'à Arnheim, je « partis d'auprès de Reez avec ma gendarmerie, et je vins « à son camp près d'Emmerick, où je soupai ; et au sortir « de table je montai à cheval avec lui, après avoir donné « mes ordres pour un détachement de mille hommes de « son infanterie, et pour faire marcher les bateaux de cui- « vre et l'artillerie, avec sa cavalerie et ses dragons, et je « suis arrivé ce matin avec le jour ici. J'avois un guide « fort pratique des gués de cette rivière, sur le rapport « duquel, ayant commandé au comte de Guiche de recon- « noître un certain endroit nommé le Tolhuis, il l'a trouvé

« guéable. J'ai aussi disposé deux batteries sur le bord du
« Rhin, contre tout ce qui s'opposeroit à la cavalerie, que
« j'avois destinée pour passer à droite et à gauche, tandis
« que je ferois faire un pont de bateaux dans le milieu,
« pour faire passer l'infanterie; mais sur le rapport dudit
« comte de Guiche, j'ai commandé deux mille chevaux de
« l'aile gauche pour passer le Rhin, sous la conduite dudit
« comte, au gué qu'il avoit reconnu devers le Tolhuis. Le
« régiment des cuirassiers qui avoit ordre de passer le pre-
« mier, a détaché dix à douze cavaliers qui s'efforçoient
« de passer tantôt à gué, tantôt à la nage. Ces gens-ci ont
« vu venir à eux trois escadrons qui sortoient de derrière
« des haies et des saules, et ont été chargés bravement par
« les officiers du premier escadron; ce qui les ayant obli-
« gés de reculer quelques pas dans la rivière pour attendre
« leur corps, ils ont marché tous ensemble aux ennemis,
« l'épée à la main, avec tant de vigueur que le second et le
« troisième escadrons ont tiré d'effroi leurs coups en l'air,
et ont aussitôt pris la fuite; et le premier escadron qui
« jusque là avait tenu assez bonne contenance, a lâché le
« pied comme les autres, à quoi n'a pas peu contribué le
« canon, et alors tout le reste de la cavalerie a passé la
« rivière, et une partie a marché avec le comte de Guiche
« aux ennemis. Le reste a demeuré en bataille sur le bord
« avec le bonheur et l'éclat que nous pouvions souhaiter,
« n'ayant perdu au passage que fort peu de cavalerie, et
« n'y ayant que le seul comte de Nogent, de personnes
« remarquables, qui a été noyé, et presque point de bles-
« sés. Mais ensuite le malheur a voulu que M. le Prince,
« à qui j'avois mandé de ne pas passer le Rhin, étoit parti
« dans un petit bateau, avant l'arrivée de mon ordre, pour
« aller voir ce que l'on mettroit de gens dans le château
« de Tolhuis, et pour faire reconnoître les postes de delà
« l'eau; de sorte que n'ayant su de mon intention, et
« ayant vu M. le duc d'Enghien et M. de Longueville,
« courir à toute bride vers une batterie où les trois esca-
« drons dont j'ai parlé avoient joint d'autre cavalerie et

« quelque infanterie, il y est accouru aussi, et a été suivi « de quantité de gens qui n'ont plus gardé de mesure après « un tel exemple. D'abord M. le Prince et ces messieurs « ont poussé les ennemis, et M. le comte de Guiche les a « pris par derrière, en sorte qu'ils se disposoient à mettre « bas les armes, à condition d'avoir bon quartier. Mais « M. de Longueville étant entré dans la barrière, a en ce « moment crié : *Point de quartier !* même, selon quelques-« uns, tiré un coup de pistolet. Le désespoir a fait faire une « salve aux ennemis, dont M. le Prince a eu l'os au-dessus « du poignet gauche froissé, MM. de Longueville et de « Guitri tués sur-le-champ, et plusieurs dont vous verrez « la liste. Un peu de patience, il ne nous eût pas échappé « un seul de ces gens-là. Le comte de Guiche les avoit en-« veloppés d'un côté, et d'un autre nous les eussions pous-« sés avec les autres escadrons et avec l'infanterie, qui « étoit presque passée dans les bateaux, au lieu que cet « emportement nous a coûté cher; mais à cela près, les « affaires sont en si bon état que j'y ai tout sujet de louer « Dieu de cette entreprise. »

Louis XIV écrivait en même temps au Maréchal de Turenne :

Au bord du Rhin, près de Tolhuis, le 12 juin 1672, à dix heures du matin.

« J'ai estimé à propos de vous dépêcher ce garde, pour « prévenir les fausses nouvelles. En substance, la cavalerie « a passé à gué et l'infanterie dans les bateaux, et le pont « sera fait dans deux heures. Il est vrai que nous avons eu « quelques gens de qualité blessés et tués à ce passage, et de « plus une certaine barrière delà l'eau. M. le Prince est du « nombre des premiers, et Marsillac, Vivonne, le comte « de Saulx et quelques autres; et entre ceux qui ont été « tués, MM. de Longueville, Guitri et Nogent. Ce garde « vous en pourra dire le détail. Dieu l'a permis pour tem-« pérer ma joie; car, à cela près, toutes choses sont ici en « fort bon état. Je vous écrirai ce soir encore, pour vous

« faire savoir mes intentions, et quel parti je prendrai. » (*Mém. milit. de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. III, p. 194 et 195.)

254. PRISE DE SCHENCK (19 juin 1672).

Par M. DUPRESSOIR, en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 12.

« Dès que le Prince d'Orange apprit qu'une partie des « troupes du Roy avoit passé le Rhin, il marcha au côté « d'Utrecht avec son armée, après avoir retiré les troupes « qui gardoient leurs retranchemens sur l'Issel, qu'on avoit « dessein de surprendre par derrière, ce qui fit que le Roy « repassa le Rhin et se rendit à son armée. Il envoïa M. de « Turenne à la tête de celle du Prince de Condé, que sa « blessure mettoit hors d'état d'agir.

« Le Prince d'Orange se retira vers Utrecht, et jetta des « troupes dans Nimègue. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 323.)

Pendant ce temps M. de Turenne, qui s'était emparé du fort de Knotzembourg, entreprit le siége de celui de Schenck situé, dit Quincy, entre deux rivières, et que l'on regardait comme imprenable; il fit cette importante conquête en deux jours d'attaque. La garnison, qui était de deux mille hommes, se rendit prisonnière de guerre.

255. PRISE DE DOESBOURG (21 juin 1672).

Par M. MARTIN l'aîné.

Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. Nº 126.

« Le Roy arriva le 15 de juin devant Doesbourg avec « Monsieur, place située sur l'Issel, qu'il fit investir en « arrivant du côté de la rivière; le lendemain il fit ouvrir « deux tranchées à deux endroits différents par quatre ba- « taillons des gardes françoises, commandés par le duc de « Rouanez en qualité de colonel. Les assiégés firent un « très-grand feu pour retarder les travaux; mais il ne fut « pas capable de les ralentir. Le lendemain on établit une « batterie de douze pièces de canon, qui firent un si grand « feu qu'il diminua le leur considérablement. Enfin le gou-

« verneur, après s'être défendu jusqu'au 21 de juin, de-
« manda à capituler; mais on ne lui accorda d'autre capitu-
« lation que celle d'être prisonnier de guerre avec sa gar-
« nison. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 324.)

256. PRISE D'UTRECHT (30 juin 1672).

Par BONNARD, d'après Vandermeulen.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

« Pendant que le Roy, M. de Turenne et d'autres « officiers-généraux pénétroient dans le païs ennemi, « M. de Luxembourg, général des troupes de Munster, « faisoit de son côté de grands progrès. Après la prise « de Groll, il assiégea Deventer, capitale du païs d'Over- « issel, dont il se rendit maître en peu de jours, aussi bien « que des villes de Lunoll, de Kempen, d'Elbourg, de « Hardewick, de Halem, de Hasselt et d'Ommen. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 325.)

Le Roi se rendit bientôt maître de tout le cours de l'Issel. Il détacha Monsieur, avec un corps de troupes soutenu d'artillerie pour faire le siége de Zutphen. La place fut investie le 21 de juin, et la tranchée ouverte le lendemain. Le cinquième jour le gouverneur demanda à capituler, et le duc d'Orléans fit son entrée à Zutphen le 25 de juin. Il envoya au Roi vingt-neuf drapeaux et quatre étendards.

« Aussitôt que le Prince d'Orange se fut retiré avec ses « troupes des environs d'Utrecht, les habitans de cette « ville, après avoir tenu conseil, envoïèrent des députés « qui vinrent offrir au Roy de lui remettre cette place, et » pour le prier de leur accorder des sauve-gardes. Le Roy « les reçut fort bien, et, aïant accepté leurs offres, il dé- « tacha le marquis de Rochefort pour en aller prendre pos- « session, et lui donna ses mousquetaires avec quelques « autres troupes d'élite. Le Roy, parti de son camp de Da- « merongue, le suivit de près, et fit son entrée dans « Utrecht le 30 de juin. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 326.)

257. PRISE DE NIMÈGUE (9 juill. 1672).

Par ss. PINGRET en 1837.

Aile du Nord.,
R.-de-chaussée
Salle no 12.

« Le Roy avoit laissé derrière M. de Turenne, qui con-« tinuoit à se rendre maître des villes et des postes que les « Hollandois tenoient encore. Le marquis d'Apremont prit « par ses ordres le fort de Saint-André le 27 juin, le fort « de Worn et la ville de Thiel le 28. Le comte de Chan-« villy assiégea et prit Gennep. M. de Turenne marcha « après à Nimègue, qu'il fit investir le 3 de juillet; cette « place étoit forte et avoit une garnison de quatre mille « hommes d'infanterie et de quatre cens chevaux. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 327.)

La ville de Nimègue investie, le vicomte de Turenne somma le gouverneur de se rendre; et sur son refus, il prit aussitôt des mesures pour commencer le siége dans toutes les formes; et, dans la nuit du 4 au 5 juillet, on ouvrit la tranchée. Les attaques furent poussées avec une si grande activité que le 9 les assiégés demandèrent à capituler. « M. de Valderen, gouverneur de la place, sortit le « lendemain à la tête de sa garnison et avec une partie des « honneurs qu'il avoit demandés. Le comte de Saulx, qui « avoit encore des emplâtres sur le visage et le bras en « écharpe des blessures qu'il avoit reçues au passage du « Rhin, voulut venir à ce siége, malgré les représentations « que lui fit M. de Turenne, et eut part aux actions qui « s'y passèrent. On trouva dans cette place quarante-cinq « pièces de canon. Le Roy en donna le gouvernement au « comte de Lorges, maréchal-de-camp et neveu de M. de « Turenne. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 327.)

258. PRISE DE GRAVE (14 juill. 1672).

Par BONNARD, d'après Vandermeulen.

Partie centrale.
1er étage.
Salon de Mars.
Mo 95.

« La prise de Nimègue acheva de jeter l'épouvante parmi « les Hollandois. Pendant que M. de Turenne étoit occupé « devant cette place, il détacha le comte de Chamilly pour « assiéger Grave, ville située sur la Meuse; elle étoit forti-

« fiée de terre, bien fraisée et palissadée avec de grands « dehors, un bon chemin couvert, et un large fossé plein « d'eau ; elle fut cependant obligée de se rendre après « quelques jours d'attaque, lorsque le marquis de Joyeuse « eut défait vingt-quatre compagnies d'infanterie que le « Prince d'Orange avoit envoyées pour s'y jeter. Cela mit « le gouverneur hors d'état de soutenir un siége dans les « formes, par la faiblesse de sa garnison. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 328.)

259. PRISE DE NAERDEN (20 juill. 1672).

Par MARTIN, d'après Vandermeulen.

Partie centrale. Salle des Porcelaines. No 125.

Pendant que M. de Turenne était occupé au siége de Nimègue, le Roi détacha le marquis de Rochefort, qui partit d'Utrecht avec un corps de troupes pour marcher sur Naerden qu'il attaqua, et dont il s'empara après une faible résistance.

Tant de pertes consécutives avaient porté l'effroi en Hollande. Le grand pensionnaire Jean de Witt, qui avait encore le plus grand crédit, fit consentir les Etats-Généraux à traiter de la paix, malgré l'opposition du Prince d'Orange.

Des députés furent envoyés près des Rois de France et d'Angleterre. Louis XIV était encore à Utrecht, où il les reçut, et nomma M. de Pomponne, ministre secrétaire-d'état des affaires étrangères, pour entendre les propositions. Charles II envoya le duc de Buckingham et milord Arlington, pour convenir, de concert avec le duc de Montmouth, son fils naturel, qui servait dans l'armée de Flandre, des conditions auxquelles on pouvait accorder la paix.

Le Roi d'Angleterre s'entremit comme médiateur, entre la France et les Etats-Généraux. L'année se passa en propositions ; mais le parti du jeune Prince d'Orange l'ayant emporté sur celui du grand pensionnaire, la paix devint impossible, et l'on dut se préparer à la guerre pour la campagne suivante.

260. SIÉGE DE MAESTRICHT (mai 1673).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Tableau du temps.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle nº 26.

L'Empereur, alarmé des conquêtes de Louis XIV, s'était encore détaché de son alliance, et de concert avec l'Espagne, les Electeurs de Saxe et de Brandebourg, il avait arrêté dès le mois de mai 1672, avec les Etats-Généraux, une nouvelle ligue contre la France. Louis XIV en eut connaissance; ses Mémoires militaires ne laissent aucun doute à cet égard.

« J'avois pris un très grand soin, pendant l'hiver, que « mes troupes réparassent les pertes qu'elles avoient faites, « par les fatigues qu'elles avoient endurées dans le cours, « et par la longueur de la campagne (de 1672). Je désirois « qu'elles fussent complètes en y entrant, voulant, dès le « commencement, faire quelques progrès, et soutenir et « augmenter la puissance et la réputation de la France; « en travaillant pour elle, je travaillois pour moi; et il « m'étoit bien doux de trouver ma gloire dans celle d'un « état aussi puissant et aussi abondant qu'est ce royaume; « mais pour jouir parfaitement de mon bonheur, il falloit « former de grands desseins, et qu'ils pussent réussir de « tous côtés.

« J'avois affaire aux Allemands et aux Hollandois. Les « Espagnols étoient bien mes ennemis, mais ils étoient ca- « chés; je dissimulai donc avec eux, car je voulois qu'ils « commençassent les premiers à me faire la guerre. J'avois « porté mes conquêtes si loin l'année 1672, que j'appréhen- « dois de n'en pouvoir faire, en 1673, qui pussent y ré- « pondre; de plus, elles étoient éloignées de mon royaume, « et je n'avois pas de chemin assuré pour les soutenir. Il « n'y avoit que Maestricht qui pût servir à mon dessein; « mais comme mes ennemis le voyoient aussi bien que « moi, ils avoient le même intérêt de le garder que j'avois « de le prendre. »

« La place étoit pourvue de tout ce qu'il falloit pour sou-

« tenir un siége, et une entreprise de cette conséquence ne « se pouvoit faire sans avoir une grosse armée et de grands « préparatifs.

« Mes bonnes troupes étoient en Allemagne et en Hol- « lande; je n'en avois que très-peu en Flandre et sur mes « frontières; la guerre durant et s'allumant de plus en plus, « je fus obligé d'en mettre sur pied. Je ne manquois point « de monde; mais il n'étoit pas de la qualité qu'il faut pour « prendre des places qui sont en état de se bien défendre. « Je résolus néanmoins d'attaquer Maestricht, malgré les « difficultés que j'y voyois.

« Je composai trois armées, l'une que je commanderois, « l'autre sous le Prince de Condé, et la troisième étoit « conduite par le vicomte de Turenne. Il étoit du côté « d'Allemagne, pour observer ce qui pouvoit venir des « troupes de l'Empereur et de ses alliés. J'envoyai le Prince « de Condé en Hollande, afin qu'il n'y arrivât rien qui pût « donner courage à mes ennemis, et je résolus d'agir avec « mon armée, quoiqu'elle ne fût composée en partie que « de nouvelles troupes. J'en envoyai le reste en Roussillon, « Lorraine, Flandre, et dans les places du royaume. L'ar- « mée que je commandai n'étoit que de vingt mille hom- « mes de pié et de douze milles chevaux. Quoiqu'elle fût si « foible, je résolus d'attaquer Maestricht, et de tromper les « Espagnols pour les empêcher, par la crainte de perdre « quelqu'une de leurs places, de jeter un secours considé- « rable dans celles (qu'ils jugeroient) que je voulois as- « siéger. »

261. SIÉGE DE MAESTRICHT (29 juin 1673). — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

Par VANDERMEULEN.

262. PRISE DE MAESTRICHT (29 juin 1673).

Par PARROCEL.

Louis XIV accompagné de la Reine avait quitté Saint-Germain-en-Laye le 1er mai. Il voyagea à petites journées et laissa la Reine à Tournay. Le 6 juin 1673, il écrivait au Maérchal de Turenne, du camp de Tervueren : — Partie centrale. 1er étage. Salle de Billard. No. 126.

« Je vous écris ce mot de ma main pour vous dire qu'il « est de la dernière importance, pour le bien de mon ser- « vice, que vous conteniez les troupes de l'armée que vous « commandez, dans une règle très-exacte. Plus vous irez « en avant, plus cela est nécessaire, et, pour peu que vous « y pensiez, vous en verrez la raison aussi bien que moi. « Vous ne sauriez donc rien faire qui me soit si agréable « que de donner tous vos soins pour faire exécuter ce que je « désire.

« Je marche demain à Maestricht, où j'espère qu'il n'y « entrera pas plus de troupes qu'il n'y en a. De Lorges est « déjà devant avec neuf ou dix mille hommes. Le marquis « de Louvois vous écrira plus au long; c'est pourquoi je « finis en vous assurant que mon amitié est toujours pour « vous telle que vous l'avez vue et que vous le pouvez dé- « sirer. »

Arrivé devant Maestricht, Louis XIV écrivit, le 11 juin 1673, à son ministre Colbert :

« J'ai dit à votre fils de vous mander d'envoyer un pein- « tre, car je crois qu'il y aura quelque chose de beau à « voir. Tout va très-bien. »

« Maestricht étoit une des places les plus considérables « qui restoient aux Hollandois, après les pertes qu'ils « avoient faites en 1672. La Meuse la partage en deux « villes, et l'étendue de ses dehors, tous bien fortifiez, en « rendoient les approches et la circonvallation très-diffi- « ciles. Les Hollandois l'avoient munie abondamment de « toutes choses, et y avoient jetté un renfort de six mille « hommes de pié, et d'onze cents chevaux. Cette garnison, « l'élite de leurs troupes, étoit commandée par un officier « de grande réputation. Le Roi savoit l'état de la place, et « sembloit que toutes ces difficultez dussent le détour- « ner du dessein de l'assiéger. Cependant Sa Majesté le fit « en personne au mois de juin, et après que l'on eut em- « porté en plein jour les dehors l'épée à la main, on at- « taqua un grand ouvrage à corne, où les assiégez avoient « pris leur principale confiance. Ce fut aussi en ce lieu

« qu'ils se défendirent avec le plus de vigueur. Ils firent « jouer coup sur coup plusieurs mines et plusieurs four- « neaux ; mais, malgré cette résistance, l'ouvrage fut pris; « et cette place, qui avoit soutenu de si longs siéges contre « le Prince Frédéric-Henri, se rendit au Roi après treize « jours de tranchée ouverte. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 214.)

Le Roi, devant Maestricht, reçut la lettre suivante de son ministre Colbert.

Paris, le 4 juillet 1673.

« Toutes les campagnes de Votre Majesté ont un carac- « tère de surprise et d'étonnement, qui saisit les esprits « et leur donne seulement la liberté d'admirer, sans jouir « du plaisir de pouvoir trouver quelque exemple.

« La première, de 1667, douze ou quinze places fortes, « avec une bonne partie de trois provinces.

« En douze jours de l'hiver de 1668, une province « entière.

« En 1672, trois provinces et quarante-cinq places « fortes.

« Mais, Sire, toutes ces grandes et extraordinaires actions « cèdent à ce que V. M. vient de faire. Forcer six mille « hommes dans Maestricht, une des meilleures places de « l'Europe, avec vingt mille hommes de pié, les attaquer « par un seul endroit, et ne pas employer toutes ses forces « pour donner plus de matière à la vertu de V. M.; il faut « avouer qu'un moyen aussi extraordinaire d'acquérir de « la gloire, n'a jamais été pensé que par V. M. Nous n'a- « vons qu'à prier Dieu pour la conservation de V. M. pour « le surplus, sa volonté sera la seule règle de son « pouvoir.

« Jamais Paris n'a témoigné tant de joie : dès dimanche « au soir, les bourgeois, de leur propre mouvement, sans « ordre, ont fait partout des feux de joie, qui seront re- « commencés ce soir après le *Te Deum.* » (*Mémoires mil. de Louis XIV.*)

263. PRISE DE GRAY, FRANCHE-COMTÉ (28 févr. 1674).

Par VANDERMEULEN, vers 1675.

artie Centrale. 1er étage. alle dite des alets de pieds. No 107.

« Le commencement de cette année, dit Louis XIV, « dans ses instructions à son fils, ne fut pas si tranquile « que la précédente. La plupart des Princes de l'Europe « s'étoient ligués et mis contre moi ; de mes alliés, ils « étoient devenus mes ennemis, et ils vouloient tous agir « de concert, pour traverser mes desseins ou pour empê- « cher qu'ils ne réussissent. Tant d'ennemis puissans « m'obligèrent à prendre plus garde à moi, et à penser ce « que je devois faire, pour soutenir la réputation de mes « armes, l'avantage de l'Etat et ma gloire personnelle. « Pour y parvenir, je devois éviter les accidens qui, d'or- « dinaire, ont des suites fâcheuses, et me mettre en état, « par ma diligence, de ne rien craindre. Pour y réussir, « il falloit que mes résolutions fussent promptes, secrètes, « mes ordres envoyés et exécutés ponctuellement, et que « rien ne troublât l'harmonie d'un semblable concert. »

« Jamais la puissance du Roy n'avoit été plus grande qu'elle « le parut pendant l'année où nous entrons. Ce Prince eut à « soutenir toutes les forces de l'Empereur, de tous les Prin- « ces de l'empire, de l'Espagne et des Hollandois. Le Roy « d'Angleterre, son allié, à l'appui duquel il avoit entre- « pris la guerre contre la Hollande, fut contraint, par « les intrigues que les Etats-Généraux formèrent dans « l'intérieur du royaume, et dans son parlement, d'aban- « donner son alliance. L'évêque de Munster et l'Electeur de « Cologne, les seuls alliés que le Roy avoit conservés, furent « obligés de prendre le même parti ; il n'y eut que l'Electeur « de Bavière qui garda la neutralité, et le Roy de Suède « comme médiateur. Louis XIV, dans cet état, fut contraint « de tenir tête à un si grand nombre d'ennemis, et de soutenir « seul le pesant fardeau d'une guerre, qui, selon l'espé- « rance de ses ennemis, devoit entièrement l'accabler. « Cependant au grand étonnement de l'Europe, ce fut la « plus glorieuse campagne qui se fût faite en France, de-

« puis le commencement du règne du Roy. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 370.)

Louis XIV en se rendant à Maestricht dans la campagne précédente, avait laissé en Bourgogne le duc de Navailles, lieutenant général, pour y surveiller les mouvements des Espagnols du côté de la Franche-Comté. Aussitôt après la déclaration du cabinet de Madrid, au commencement de l'année 1674, ce général s'était empressé de réunir toutes les troupes dont il pouvait disposer. Il s'empara d'abord de quelques châteaux. Ayant reçu un renfort considérable composé de seize compagnies des gardes françaises du régiment de Lorraine et de six cents chevaux, il marcha sur Grayen chassant l'ennemi devant lui. Les troupes espagnoles se retirèrent dans la place.

« Monsieur de Navailles n'ayant plus rien qui l'empêchât « d'assiéger Gray y marcha. En s'approchant il trouva la « cavalerie des ennemis qui venoit brûler les villages où il « avoit dessein de s'établir pour faire ce siége; il y eut une « grande escarmouche, et les ennemis furent repoussés jus- « qu'à leurs postes; M. de Navailles y reçut plusieurs coups « de mousquetons qui le blessèrent légèrement. Le lende- « main qui étoit le 28 de février, il fit ouvrir la tranchée, « et malgré l'inondation qui étoit grande, les soldats ayant « de l'eau jusqu'à la ceinture, il fit attaquer le chemin cou- « vert par le régiment de Lionnois. Il s'en rendit maître « après un combat de cinq heures. Les ennemis qui se « virent pressés demandèrent à capituler. On prit dans « cette place seize cents hommes d'infanterie, quatre « cens chevaux et six cens dragons, etc. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 374.)

264. PRISE DE BESANÇON (15 mai 1674).

Par VANDERMEULEN.

Après la prise de Gray, Vesoul se rendit à la première sommation. Le duc de Navailles prit également Lons-le-Saulnier. Dôle et Besançon n'auraient pas tardé à tomber en son pouvoir, si le Roi d'Espagne n'eût envoyé le Prince de

Vaudemont avec de pleins pouvoirs; ce général apporta tous ses soins à mettre ces deux places dans le meilleur état de défense.

« Le Roy ayant résolu la conquête du reste de la Fran-
« che-Comté, que le duc de Navailles venoit de faciliter
« par la prise de Gray et des autres villes de cette pro-
« vince, envoïa le duc d'Enguien en Bourgogne sous pré-
« texte de régler quelques affaires dans cette province.
« Le Duc ayant joint avec une augmentation de troupes
« M. de Navailles, marcha à Bezançon, qu'il investit le
« 25 avril. Le Roy, qui vouloit faire cette conquête en
« personne, étant parti de Saint-Germain le 20 de ce
« mois avec la Reine et toute la cour, arriva le 2 du mois
« de may. A son arrivée il visita tous les dehors de la
« place, et en ayant examiné les fortifications, il régla
« avec M. de Vauban, ingénieur en chef, l'attaque de la
« ville, qui est divisée en haute et basse; la citadelle est si-
« tuée sur un rocher fort escarpé et fort haut, où l'on ne
« peut aborder que du côté de la ville. La face qui la re-
« garde avoit deux bastions environnés d'un bon fossé
« taillé dans le roc avec une demi-lune sur la droite et
« une tour à l'antique sur la gauche. Quoique la citadelle
« parût imprenable par sa situation avantageuse, le Roy,
« en l'examinant, reconnut qu'on pouvoit la battre par
« une montagne qui luy étoit opposée; la difficulté étoit
« d'y faire conduire du canon à bras. On en chargea les
« Suisses, qui en vinrent à bout par les soins infatiga-
« bles de Sa Majesté, qui fit faire ce pénible ouvrage
« pendant la nuit à la faveur des flambeaux. Le baron de
« Soye, gouverneur de Bezançon, étoit secondé par le
« Prince de Vaudemont, qui s'y étoit jetté avec une
« garnison de trois mille hommes. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. I, p. 375.)

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 6 au 7 mai.

« Les pluies et les neiges continuelles incommodèrent
« extrêmement les troupes et retardèrent beaucoup les tra-
« vaux. Ils se trouvèrent encore fort pénibles, tant par le

« grand feu des assiégez qu'il faloit essuyer, que par le ter-
« rain pierreux et difficile à creuser. D'ailleurs, les assiégez
« faisoient tous les jours des sorties qui étoient autant de
« rudes combats. Mais enfin les troupes du Roy s'étant
« logées sur la contrescarpe, la ville se rendit en peu de
« temps. Les bourgeois furent confirmez dans leurs privi-
« léges; mais la garnison demeura prisonnière de guerre.
« Le Prince de Vaudemont se retira dans la citadelle qui
« passoit pour imprenable. Les ennemis en avoient achevé
« les fortifications sur les fondemens jettez en 1668. Elle
« est presque entièrement environnée de la rivière du Doux
« et bâtie sur un roc escarpé. On l'attaqua en plein midi :
« Les soldats, à la faveur du canon qu'on avoit mis en
« batterie sur deux hauteurs plus élevées encore que la ci-
« tadelle, gagnèrent le haut du rocher en gravissant, et y
« plantèrent leurs drapeaux. Cette action, des plus hardies
« qu'on ait jamais vues, intimida tellement les assiégez
« qu'ils battirent la chamade sept jours après la reddition
« de la ville. La garnison sortit avec armes et bagage, et
« le Roi donna des passeports au Prince de Vaudemont pour
« aller à Bruxelles. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 256.)

265. **PRISE DE DOLE** (6 juin 1674).

Par VANDERMEULEN, vers 1675.

Partie centrale, 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

Le Roi se rendit immédiatement après la prise de Besançon devant la ville de Dôle, qu'il avait fait investir le 26 de mai par le duc d'Enghien. Le gouverneur, sommé de rendre la place, ayant répondu par un refus, la tranchée fut aussitôt ouverte le 28. Les assiégés firent une vigoureuse résistance ; mais les troupes étant encouragées par la présence du Roi, après huit jours de défense la ville demanda à capituler.

« Le jour de la reddition de Dôle, Monseigneur le Dau-
« phin, qui n'avoit que douze ans et demi, arriva au siége ;
« il étoit accompagné des Princes de Conti et de La Roche-
« sur-Yon. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 378.)

266. COMBAT DE SINTZHEIM (16 juin 1674).

Par M. PINGRET en 1837.

...ile du Nord.
...-de-chaussée.
Salle nº 12.

Le duc de Lorraine avait tenté de porter en Franche-Comté des secours au Prince de Vaudemont. Son fils, n'ayant pu s'ouvrir un chemin à travers la Suisse, il fut contraint de revenir sur ses pas pour essayer de passer par l'Alsace; mais il rencontra dans son camp d'Anzin le vicomte de Turenne qui lui ferma le passage.

Le Maréchal de Turenne n'avait sous ses ordres qu'un faible corps d'armée; par d'habiles manœuvres il parvint à faire croire au duc de Lorraine qu'il était beaucoup plus nombreux, et il força l'ennemi à se retirer devant lui.

Rassemblant sur sa route toutes les troupes disponibles dans les divers quartiers, il parvint ensuite à en former un corps assez considérable pour tenter le sort d'une bataille. Il rejoignit enfin à Sintzheim les troupes impériales sous le commandement du duc de Lorraine.

« Il les trouva postez de l'autre côté de cette petite ville « dans un lieu fort avantageux. Les avenues en étoient diffi- « ciles et environnées d'un marais d'un côté. On n'y pou- « voit arriver qu'en défilant. Le duc de Lorraine y mit un « corps d'infanterie qui boucha les postes et répara les « brèches, puis il mit le reste de ses troupes en bataille de « l'autre côté; il se crut d'autant plus en sûreté dans cette « situation qu'on ne pouvoit aller à lui qu'en forçant la ville, « qu'en traversant un ruisseau, et qu'on s'exposoit au feu « d'une batterie de canon qu'il avoit postée sur une hau- « teur. Outre cette difficulté il y en avoit une autre qui « paroissoit aussi considérable; c'est qu'après que M. de « Turenne se seroit rendu maître de la ville, le terrain, « depuis l'endroit où il étoit en bataille, s'étrécissoit insen- « siblement jusqu'à Sintzheim, et rendoit l'attaque très- « difficile; sans compter que l'impossibilité qu'il y avoit de « former un grand front devant ses troupes le rendoit « maître de sa retraite. Toutes ces raisons avoient déter- « miné le duc de Lorraine à faire ferme en cet endroit, et

« il sembloit qu'elles dussent de même obliger M. de Tu-
« renne à ne pas tenter une si difficile entreprise; mais son « expérience lui fit voir des facilitez que les autres n'aper« cevoient point. Après avoir exactement reconnu la situa« tion des ennemis il résolut de les attaquer, ne trouvant « rien de plus avantageux pour les armes du Roy que de « chasser les Impériaux du Palatinat en entrant en cam« pagne. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy. t. Ier, p. 392.

La bataille fut long-temps disputée; les troupes plusieurs fois repoussées revinrent à la charge; on se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement. Enfin le Maréchal de Turenne parvint à enlever toutes les positions de l'ennemi.

« Cette action lui fut d'autant plus glorieuse qu'elle étoit « hardie, et qu'il combattit, avec douze mille hommes très« fatigués d'une longue et pénible marche, près de quinze « mille hommes qui sortoient de leurs quartiers et qui « étoient postés dans un lieu presque inaccessible. Les enne« mis eurent environ trois mille morts ou blessés. On leur « prit plusieurs drapeaux et étendarts et presque tous leurs « bagages. M. de Turenne eut onze cens hommes tués ou « blessés. Parmi les premiers étoient le marquis de Saint« Abre, lieutenant-général, messieurs de Beauvisé et de « Coulange, brigadiers, et cent trente officiers. Le cheva« lier de Bouillon, le marquis de la Ferté, le Prince de « Guimené, le comte d'Hoquincourt et plusieurs autres « officiers y donnèrent de grandes marques de valeur. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 394.)

267. PRISE DE SALINS (22 juin 1674).

Par VANDERMEULEN, vers 1678.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

« Après la réduction de Dôle, le Roy aïant laissé le « commandement des troupes au duc de La Feuillade, « s'en retourna avec la cour à Paris. Le Duc, après avoir « fait combler les tranchées et pourvu à la sûreté de Dôle, « se mit en marche pour faire le siége de Salins. Cette

« place étoit environnée de trois forts qu'il lui fallut at-
« taquer, et prendre avant que d'en venir au corps de la
« place; il se rendit maître des uns et des autres en huit
« jours d'attaque. Il donna pendant le cours de ce siége
« des marques de sa valeur ordinaire, et d'une si grande
« vigilance, qu'il monta, pour ainsi dire, lui-même toutes
« les tranchées. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 379.)

268. PRISE DU FORT DE JOUX (Juin 1674).

Par VANDERMEULEN, vers 1678.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

Le duc de Duras, qui commandait un corps de troupes détaché, s'empara de son côté du château Saint-Anne et du fort de Joux.

Ainsi en moins de six semaines toute la Franche-Comté se trouva réduite sous l'obéissance du Roi.

« Cette conquête, rapporte Limiers, l'emporte d'autant
« plus sur celle de l'année 1668, que les ennemis furent
« surpris et se défendirent mollement à la première, au
« lieu qu'à celle-ci ils s'étoient préparez et firent partout
« une vigoureuse résistance. » (*Hist. de Louis XIV*, t. II, p. 258.)

Partie centrale. R.-de-chausséc. Salle no 26.

269 BATAILLE DE SENEFF (11 août 1674).
ORDRE DE BATAILLE.

Par M.

270. BATAILLE DE SENEFF (11 août 1674).

Par M. DUPRESSOIR, en 1836.

Aile du Nord. Rez-de-chaussée. Salle no 12.

La déclaration de guerre du Roi d'Espagne avait mis Louis XIV dans la position d'abandonner une partie de ses conquêtes en Hollande. Maëstricht, Grave, Charleroi et la plupart des places fortes étaient encore occupées par ses troupes. Tous les efforts des coalisés s'étant portés du côté de la Flandre, ils avaient réunis sur la frontière une une armée qui ne s'élevait pas à moins de soixante mille hommes. Le commandement en avait été confié au Prince d'Orange. Montecuculli, le jeune duc de Lorraine, le Prince de Vaudemont, le comte de Waldeck, étaient sous ses or-

dres. L'armée française s'élevait seulement à quarante mille hommes, mais le Prince de Condé la commandait.

Le Prince d'Orange confiant dans la supériorité, de ses troupes, cherchait à livrer bataille; il prit d'abord position entre Busseray et Arkieu, et le 11 il ordonnait un mouvement à son armée, lorsque le Prince de Condé, qui suivait tous les mouvements de l'armée ennemie, saisissant l'occasion favorable, ordonna l'attaque. La bataille commença d'abord par un combat d'avant-garde, mais bientôt la mêlée devint générale. Le terrain fut disputé pied à pied, et les troupes des deux armées revinrent plusieurs fois à la charge. Le village de Seneff fut pris et repris ; enfin il resta au pouvoir de l'armée française, mais la bataille n'était pas terminée ; elle recommença de nouveau à l'attaque du village de Say.

« Il y avoit un marais d'un côté et un bois de l'autre, « dans lequel le Prince d'Orange mit plusieurs batail- « lons, soutenus par toute la cavalerie allemande qui « étoit venue à son secours. Le duc de Luxembourg « fut chargé de les attaquer du côté du bois avec les régi- « mens d'Enguien, de Condé, de Conty et d'Auvergne, « pendant que le Prince de Condé les fit attaquer de l'au- « tre par les gardes françoises et suisses, soutenues d'au- « tres régimens. Ce fut en cet endroit qu'il y eut un « combat sanglant, que la nuit ne put faire finir; il conti- « nua deux heures au clair de la lune, et dura cinq heures « sans qu'on pût dire que l'un des partis eût avantage sur « l'autre. L'obscurité qui survint le fit cesser ; chacun « resta de son côté dans le poste où il se trouva. Il y avoit « deux heures qu'on se reposoit dans les deux camps, et « que les soldats, accablés de lassitude, et pour la plupart « couverts de blessures et de sang, tâchoient de reprendre « des forces pour recommencer à combattre dès que le « jour paroîtroit, lorsque tout à coup les deux armées fi- « rent, comme de concert, une décharge si subite et tel- « lement de suite, qu'elle ressembloit plutôt à une salve « qu'à une décharge de troupes qui combattent. On était

« si près des uns et des autres que quantité de soldats des « deux armées en furent tués ou blessés; et comme tous « les périls paroissent plus affreux dans l'horreur de la « nuit, l'épouvante fut si grande que les deux armées se « retirèrent avec précipitation en même temps; mais cha- « cun s'appercevant bientôt qu'il n'étoit point poursuivi, « on s'arrêta tout court, et le Prince de Condé s'étant re- « mis à la tête de son armée la fit retourner sur le champ « de bataille où il passa le reste de la nuit, et le Prince « d'Orange l'abandonna.

« Jamais bataille ne fut plus sanglante; les Hollandois « eurent cinq à six mille hommes tués ou blessés, les Es- « pagnols trois mille, et les Allemands six cens. On leur « fit six mille prisonniers, la plus grande partie Espa- « gnols.

« Ils perdirent une grande partie de leurs équipages, « cent sept drapeaux ou étendarts, trois pièces de canon « et un mortier, deux mille charriots, trois cent mille écus « destinés au paiement de leurs troupes, et soixante pon- « tons.

« Le Prince de Condé se ménagea moins que le dernier « soldat. Il se portoit partout l'épée à la main, quoique « fort incommodé de la goutte; il se faisoit jour partout; « en quelque lieu qu'il adressât ses pas, aucun ennemi « n'osoit tenir ferme devant lui; il fut secondé par le duc « d'Enguien qui partagea la gloire de cette grande jour- « née avec lui, et qui fut toujours à ses côtés. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 382 à 385.)

Louis XIV, par une lettre datée de Versailles du 16 août 1674, félicite en ces termes le Prince de Condé sur la victoire de Senef:

« L'unique chose qui me fait de la peine est la grandeur « des périls où vous et mon cousin le duc d'Enghien avez « été continuellement exposés durant une si longue et si « meurtrière occasion; mais je me promets qu'à l'avenir « vous aurez plus d'égard, l'un et l'autre, à un sang qui « m'est si cher et qui fait partie du mien. Cependant vous

« me ferez plaisir de témoigner à tous les officiers géné-« raux et particuliers qui vous ont si bien secondé, qu'il ne « se peut rien ajouter à la satisfaction que j'ai de leurs ser-« vices, en ayant appris le détail et par le récit du sieur de « Briou et par les relations écrites, avec une estime qui ne « me permettra jamais de les oublier, ni de perdre la « moindre occasion d'en récompenser le mérite. (*Mémoires milit. de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. III, p. 519.

La lettre de Louis XIV au duc d'Enghien mérite d'être rapportée.

A Versailles, le 16 août 1674.

« Mon cousin, je n'ai point reçu de vos lettres sur le « combat de Seneff, mais je veux bien vous écrire le pre-« mier, pour me réjouir avec vous de cet important succès, « et même pour vous féliciter de la gloire que vous y avez « acquise. Croyez qu'on ne peut pas être plus touché que « je le suis, de tant de différentes louanges que vous avez « méritées, et surtout plus persuadé que l'amitié que vous « avez pour moi n'est pas le moindre motif qui vous ait « porté à faire les choses extraordinaires que vous avez « faites en cette occasion. » (*Mém. milit. de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. III, p. 520.)

271. LEVÉE DU SIÉGE D'OUDENARDE (sept. 1674).

Tableau du temps.

« Le Prince d'Orange, qui étoit au désespoir de n'avoir en-« core pu mettre le pied en France comme il se l'étoit ima-« giné dès le commencement de cette campagne, fit tout ce « qu'il put pour attirer les François à un second combat; « mais le Prince de Condé choisit des postes si avanta-« geux, qu'on n'auroit pu l'y forcer sans risquer beau-« coup. Enfin le Prince d'Orange se détermina à faire « quelque siége, et le 14 septembre il se jeta tout à coup « sur Oudenarde. A la nouvelle de ce siége le Prince de « Condé quitta ses retranchemens et résolut de tout ha-« sarder plutôt que de laisser prendre cette place. Il as-

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 26.

« sembla promptement toutes les garnisons de Flandre, et « alla à grandes journées vers le camp ennemi. Le Prince « d'Orange, qui croyoit avoir emporté Oudenarde avant « que le Prince de Condé la pût secourir, reçut la nou- « velle de son approche avec autant de chagrin que de « surprise. Il fit assembler aussitôt le conseil de guerre, et « proposa de sortir hors des lignes et d'aller attaquer les « François avant qu'ils eussent le temps de se remettre de « la fatigue de leur marche. Les Espagnols furent du « même avis ; mais le comte de Souches s'y opposa si ou- « vertement, qu'on résolut de quitter le camp le plus tôt « qu'il seroit possible. Ainsi les alliez évitèrent la ren- « contre du Prince de Condé, quoiqu'ils eussent plus de « troupes que lui. Cependant peu s'en fallut que le Prince « ne leur tombât sur les bras; mais il survint deux acci- « dens qui les délivrèrent de ce danger. Le premier fut « que le duc de Navailles, qui avoit l'avant-garde du Prince, « s'égara, de sorte qu'il perdit pour le moins deux heures « de temps : l'autre fut un brouillard fort épais qui s'éleva « pendant que le Prince de Condé approchoit des lignes. « Tout cela donna le temps aux ennemis de faire leur re- « traite sans crainte d'être poursuivis. Le Prince de Condé « s'avançant toujours passa au travers de leur camp sans « trouver aucun obstacle et entra dans Oudenarde. (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 268.)

272. BATAILLE D'EINSHEIM (4 oct. 1674).

ORDRE DE BATAILLE.

Par M.

tie centrale. de-chaussée. salle nº 26.

Après la bataille de Sintzheim, le duc de Lorraine et le comte Caprara se rallièrent à Heidelberg; s'étant ensuite retranchés à Ladenbourg, entre le Mein et le Necker, ils furent attaqués par le Maréchal de Turenne, et contraints de se retirer de cette position. Quelques négociations qui eurent lieu à cette époque suspendirent les hostilités, mais elles n'eurent point de suite, et la guerre reprit son cours.

« Pendant ce temps les troupes impériales s'étoient « grossies de plus de la moitié par l'arrivée de celles de « Munster sous le Marckgrave de Bade, et de celles de « Lunebourg sous le duc de Holstein. L'Electeur de « Mayence, qui jusqu'alors n'avoit rien osé faire en faveur « des Impériaux, leur donna passage sur son pont et dans « sa propre ville, et ceux de Strasbourg ne tardèrent pas « à suivre son exemple. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 266.)

On annonçait l'arrivée de l'Electeur de Brandebourg qui s'était déclaré contre la France et venait prendre parti avec le duc de Lorraine.

Le Maréchal de Turenne craignit que l'ennemi ne s'emparât du pont de Strasbourg, mais il avait été prévénu.

« Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Maréchal « qui, se sentant inférieur aux ennemis de plus du tiers, « avoit mis toute son espérance à la garde du pont de « Strasbourg. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. I, p. 266.)

Il n'y avait plus alors d'autre parti à prendre que de marcher à la rencontre de l'ennemi et de l'attaquer avant l'arrivée de l'Electeur de Brandebourg.

Après avoir passé quelques jours dans le poste de Lavantzenaw pour y attendre un renfort qui arrivait d'Alsace, le Maréchal de Turenne en partit le 3 octobre.

« Arrivé le soir sur les hauteurs de Molsheim, il décou« vrit les Impériaux campez au-delà de deux rivières qu'il « fit passer la nuit, et le lendemain, à la pointe du jour, ses « troupes se trouvèrent en bataille. La droite des ennemis « étoit bordée de grosses hayes, et leur gauche couverte « en partie par un bois, et défendüe par le village d'Entz« heim, où ils avoient de l'infanterie et du canon ; l'atta« que commença par le bois avec beaucoup de chaleur, et « le carnage fut grand de part et d'autre. Les Allemands « furent souvent poussez et se rallièrent plusieurs fois. « Mais après huit heures de combat, ils se retirèrent en « désordre sous Strasbourg. Ils eurent dans cette troisième

« bataille plus de trois mille hommes tuez; ils perdirent « dix pièces de canon, trente étendarts ou drapeaux, la « plus grande partie de leur bagage, et on fit un grand « nombre de prisonniers. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 267.)

273. ÉTABLISSEMENT DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES.

Par Ch. LEBRUN et DULIN vers 1675.

artie centrale. 1er étage. Salon de la Reine. No 102.

« De tous les établissemens que fit Louis XIV, rapporte « Quincy, le plus grand et le plus durable fut celui de l'Hô- « tel de Mars. On commença cette année (1671) ce superbe « édifice qu'on voit aujourd'hui, pour retirer les soldats et « officiers qui ne sont plus en état de servir; ils y trouvent « tout ce qui est nécessaire à leur entretien et tous les secours « spirituels qu'on peut y souhaiter. Ils y sont instruits dans « la religion, de manière que plus de trois mille tant soldats « qu'officiers invalides y vivent d'une façon si exemplaire, « qu'on ne les peut voir sans admiration. Les fonds pour « la durée de ce bel établissement sont si solidement assu- « rés qu'ils ne peuvent jamais manquer. Aussi on regarde « avec raison ce monument de la piété et de la magnifi- « cence de Louis le Grand, comme le plus digne de ce « monarque. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, t. I, p. 308.)

Le Roi suivait les progrès des travaux de l'Hôtel qu'il avait ordonnés. Après la campagne de Franche-Comté, il se rendit aux Invalides, et voulant que le souvenir de cette grande fondation fût consacré par la peinture, il en commanda le tableau à Le Brun.

Louis XIV s'y fit représenter accompagné de Monsieur, duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Maréchal de Turenne, de Luxembourg, Rochefort, Schomberg, etc. Louvois, secrétaire d'état, présente les plans; l'architecte Mansard est près de lui.

274. PRISE DE MESSINE (11 févr. 1675).

Par

Aile du Midi.

Depuis long-temps la Sicile, mécontente de la domination de l'Espagne, n'attendait qu'une occasion pour s'en affran-

chir .La guerre de 1674 lui en fournit les moyens. La ville de Messine donna le signal, les habitants réclamèrent la protection de Louis XIV et arborèrent l'étendard de la France. Ils avaient déjà reçu un premier secours conduit en septembre 1674 par le marquis de Valavoir et le chevalier de Valbelle, qui occupait la ville au nom du Roi, lorsque le duc de Vivonne, nommé Vice-Roi de la Sicile, parut en vue de Messine le 11 janvier 1675.

« Il y trouva les Espagnols, qui aïant joint à leurs vais-« seaux et à leurs galères ceux du royaume de Sicile, de « Naples et de Sardaigne, composoient ensemble une flotte « de vingt vaisseaux de guerre et de dix-sept galères, avec « laquelle ils fermoient entièrement l'entrée de la ville. La « flotte étoit commandée par le marquis de Viso.

« Le duc de Vivonne n'avoit que neuf vaisseaux de guerre, « une frégate et trois brûlots ; il étoit accompagné d'un « grand nombre de bâtimens chargés de troupes, de vivres, « d'armes et d'autres secours qu'il portoit aux habitans, et « voïant qu'il n'étoit pas possible d'entrer dans Messine « sans combattre les Espagnols, il résolut de le faire, mal-« gré leur grande supériorité.

« Le marquis de Valavoir, qui avoit été instruit du « secours que le duc de Vivonne amenoit, avoit fait armer « tous les vaisseaux qui étoient dans le port de Messine ; « il ordonna au chevalier de Valbelle de se préparer à aller « au-devant de lui.

« Les Espagnols voïant que le duc de Vivonne s'apprêtait « à combattre se préparèrent de leur côté à se défendre. « A peine le duc de Vivonne eut mis son armée en bataille « que les Espagnols, se confiant sur le nombre de leurs « vaisseaux et de leurs galères, vinrent sur lui à hautes « voiles. Le combat fut opiniâtre et sanglant de part et « d'autre, et l'avantage fut quelque temps douteux ; mais « le chevalier de Valbelle, étant sorti du fare au plus fort « du combat avec les six vaisseaux qu'il commandoit, « tomba sur les Espagnols par derrière, et commença à les « mettre en désordre ; en même temps le duc de Vivonne

« secondé par M. du Quesne et le marquis de Preuilly
« d'Humières, profitant du mouvement qu'ils furent obli-
« gés de faire, les attaquèrent avec tant de vigueur que
« toute leur armée fut obligée de prendre la fuite et de se
« retirer à toutes voiles à Naples, après avoir eu quatre
« vaisseaux coulés à fond et avoir perdu un monde consi-
« dérable.

« Le duc de Vivonne entra le lendemain dans Messine,
« et y fut reçu et reconnu en qualité de Vice-Roi. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 460.)

275. ENTRÉE DE LOUIS XIV A DINANT (PAYS-BAS) (23 mai 1675.)

Par VANDERMEULEN.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« Une campagne aussi glorieuse pour la France que la
« précédente et qui renversa tous les projets des Princes
« ligués, ne fut pas encore capable de les disposer à la paix.
« L'Empereur, que cette guerre regardoit plus particulière-
« ment que personne, n'oublia rien pour se faire de nou-
« veaux alliés et pour porter ceux qui l'étoient déjà à
« augmenter leurs forces; car il ne s'agissoit plus de porter
« la guerre au cœur de la France, comme c'étoit leur pre-
« mier dessein, mais de défendre leur propre païs. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 427.)

Aucun des commandements de l'année précédente n'avait été changé; Turenne était en Allemagne et le Maréchal de Schomberg en Catalogne. Le Prince de Condé était toujours à la tête de l'armée en Flandre, où le Roi devait cette année commander en personne.

Avant l'ouverture de la campagne, le comte de l'Estrade, gouverneur de Maestricht, avait enlevé par surprise, le 23 mars, la ville de Liége, dont l'armée de l'Empereur voulait s'emparer pour faciliter aux Hollandais le siége de Maestricht.

Louis XIV partit de Saint-Germain-en-Laye le 11 mai; le 31 il était entre Huy et Hennut, près de la Meuse, à peu de distance de Liége. Le Maréchal de Créqui, qui

commandait un corps d'armée détaché de celui du Roi, reçut ordre de se porter devant Dinant.

« Cette place, située sur le bord de la Meuse, fut in- « vestie le 22 mai; la ville dont il s'empara le deuxième « jour est commandée de tous côtez; ainsi elle fit fort peu « de résistance. Il attaqua ensuite le château, qui ne tint « que quatre jours de tranchée, quoique sa situation soit « bonne, étant sur une montagne presque de roc. Le duc « de Lorraine n'eut pas plutôt avis du siége de Dinant, « qu'il rassembla tous ses quartiers pour venir à son se- « cours; mais elle fut prise avant qu'il pût y arriver, « c'est-à-dire le 29 mai. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 432.)

276. PRISE DE HUY (6 juin 1675.)

Par M. PINGRET en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle no 12.

« Le Roi fit ensuite avancer son armée sur les frontières « du Brabant pour arrêter la marche du Prince d'Orange, « qui s'approchoit avec les Espagnols et les Hollandois. Il « envoya peu après le Maréchal de Crequi pour agir sur « la Moselle et dans le païs de Trèves, et donna ordre au « marquis de Rochefort d'aller faire le siége de Hui entre « Namur et Liége. La ville ouvrit ses portes aussitôt, et le « château, après s'être défendu durant quelques jours, « capitula. La prise de ces deux villes (Huy et Dinant) « assura tout le pays et ouvrit un chemin libre pour en- « voyer les secours nécessaires à Maestricht. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 294.)

277. SIÉGE ET PRISE DE LIMBOURG (21 juin 1675.)

Par VANDERMEULEN.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

« A peine Huy et Dinant eurent capitulé, que le Roi se « posta avec son armée à Neuf-Château pour observer les « ennemis, pendant que le Prince de Condé formeroit le « siége de Limbourg, investi par le marquis de Roche- « fort. Les ennemis connoissoient l'importance de la place. « Ils s'assemblèrent sur la Meuse, près de Ruremonde, au « nombre de quarante mille hommes, et sous la conduite

« du Prince d'Orange; ils s'avancèrent jusques à Hams-
« berg, résolus de tenter le secours. Le Roi, sur l'avis de
« leur marche, fit reconnoître un poste dans la plaine de
« Clermont pour les combattre, s'ils s'opiniâtroient dans
« leur dessein. Cependant le duc d'Enguien, à qui le
« Prince de Condé, son père, avoit remis la conduite du
« siége, pressa vivement les attaques. La tranchée fut ou-
« verte le 14 juin. On attaqua ensuite la contrescarpe, qui
« fut emportée le même jour; et les assiégeans se logèrent
« dans la demi-lune nonobstant la vigoureuse résistance
« des assiégez. Le Prince de Condé fit ensuite attacher le
« mineur à un des bastions qu'il fit battre avec huit pièces
« de canon. La brêche se trouvant assez grande pour y
« faire monter quinze hommes de front, le duc d'Enguien
« y fit donner l'assaut, après que le Prince de Condé son
« père, pour lui laisser la gloire de cette action, se fut
« retiré à l'armée du Roi. On se logea donc sur la pointe
« de ce bastion; et le Prince de Nassau-Sigen demanda à
« capituler. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 294.)

278. MORT DE TURENNE (27 juil. 1675).

Par M. CHABORD en 1819.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« Comme les affaires d'Allemagne demandoient un « prompt secours, Sa Majesté ordonna avant son départ au « Maréchal de Créqui de s'y en retourner avec les troupes « qu'il avoit commandées dès le commencement de la cam- « pagne, et de prendre de plus avec lui cinq ou six régi- « mens de l'armée de M. le Prince. Ce renfort arriva fort « à propos, premièrement pour repousser le duc de Lor- « raine qui s'étoit avancé sur la Sarre, afin de faire di- « version de ce côté-là, et puis pour aider au Maréchal de « Turenne à s'opposer aux desseins du comte Montécuculli. (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 295.)

Le général de l'armée impériale avait des intelligences dans la ville de Strasbourg; il voulait s'en approcher pour la déterminer à entrer dans le parti de l'Empereur. En vain avait-

il tenté, par des manœuvres habiles, de persuader que son intention était de mettre le siége devant Philipsbourg ; ses desseins étaient devinés, et le Maréchal de Turenne, après avoir passé le Rhin à Altenheim, s'était porté entre Strasbourg et l'armée impériale. Montécuculli s'était retranché dans la position qu'il occupait : son armée, abondamment pourvue de tout, pouvait tenir long-temps ; celle du Maréchal de Turenne, au contraire, ne pouvait que difficilement subsister. Mais les communications ayant été interceptées, les troupes impériales durent songer à livrer bataille pour se dégager de la position difficile où elles se trouvaient. Les armées étaient donc en présence, et le combat devenait inévitable. Tout faisait prévoir qu'il aurait lieu le lendemain.

« Le Maréchal s'y prépara de son côté, et passa toute « l'après-dînée à visiter les postes et les avenuës avec sa « vigilance et sa précaution ordinaires ; mais étant monté « sur une hauteur avec Saint-Hilaire, lieutenant général « de l'artillerie, pour lui montrer un endroit où il souhai- « toit qu'on dressât une batterie, il reçut un coup de canon « au travers du corps, qui l'ensevelit au lit d'honneur.

« Le général Saint-Hilaire eut un bras emporté du même « coup qui alla frapper le Maréchal, et sur ce que son fils « fondoit en larmes de voir son père en cet état: *ce n'est pas « moi*, dit-il en lui montrant Monsieur de Turenne étendu, « *qu'il faut pleurer, mon fils, c'est cet homme, dont la « perte est irréparable.* » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 297.)

« Le Roy après avoir regretté ce grand homme, voulant « témoigner sa reconnoissance des services qu'il avoit « rendus à l'Etat, ordonna que son corps seroit inhumé à « Saint-Denis, lieu ordinaire de la sépulture des Rois et « des Enfans de France, et l'on y observa les mêmes céré- « monies. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 445.)

279. **PRISE D'AUGUSTA, EN SICILE (23 août 1675).**

Par M.

« Louis XIV continuoit à faire passer des secours en Aile du Midi.

« Sicile, pour donner au duc de Vivonne le moyen de s'y « établir. Le Vice-Roi, de son côté, s'attachoit de faire « occuper les principaux points de l'isle qui pouvoient as- « surer son occupation. La ville d'Augusta, entre Syracuse « et Catane, pouvoit protéger la navigation et la commu- « nication de ses troupes; il l'attaqua avec sa flotte et la « prit après six jours de siége, et s'empara ensuite de la « petite ville de Lentini, et se rendit maître d'une partie « du pays des environs, qui est le plus fertile de la Sicile. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 462.)

280. COMBAT NAVAL D'AUGUSTA, EN SICILE (21 avril 1676).

Par M. L. GARNERAY en 1836.

Les événements maritimes de Louis XIV devenaient de plus en plus considérables. Duquesne venait de quitter les les côtes de Provence, et au commencement de janvier 1676, il conduisait une flotte composée de vingt vaisseaux, de brûlots et de bâtiments de transport.

De leur côté les alliés avaient fait de grands armements. Ruyter commandait la flotte hollando-espagnole composée de vingt-six vaisseaux de guerre et de neuf galères, et le 7 janvier 1676, en vue de Stromboli, les flottes navales étaient en présence.

Le combat avait commencé le lendemain; il fut long et opiniâtre. L'avantage resta à Duquesne; le comte Amiral Veischoor, qui commandait l'avant-garde de l'armée ennemie, y avait été tué, et Duquesne avait pu faire entrer dans Messine le secours qu'il conduisait. La flotte combinée s'était retirée à Naples, mais Ruyter ayant été rejoint par le comte de Montesarchio, qui commandait dix vaisseaux espagnols, il reparut sur les côtes de la Sicile en avril 1676. Le duc de Vivonne ayant appris que la flotte ennemie se trouvait à peu de distance d'Augusta, « envoya ordre à « M. Duquesne de mettre à la voile avec toute sa flotte et « de les attaquer, ou de les forcer d'abandonner cette en- « treprise.

« M. Duquesne partit des environs de Messine le 19 avril,

« et dès que l'Amiral Ruyter en eut avis, il s'avança avec « toute sa flotte et celle d'Espagne, à mesure que M. Du- « quesne approchoit. Les flottes se rencontrèrent le 21 sur « le midi environ à trois lieües d'Augusta, par le travers « du golphe de Catane; celle de France étoit composée de « trente vaisseaux et de sept brûlots. Le marquis d'Almeras « commandoit l'avant-garde, M. Duquesne le corps de ba- « taille, aïant avec lui le marquis de Preüilly, et le cheva- « lier de Tourville, chef d'escadre; M. de Gabaret, aussi « chef d'escadre, commandoit l'arrière-garde. Celle des en- « nemis étoit de vingt-neuf vaisseaux, tant espagnols que « hollandois, de neuf galères et de quelques brûlots. L'Ami- « ral Ruyter se mit à l'avant-garde des ennemis; le pavillon « et les vaisseaux du Roy d'Espagne étoient au corps de « bataille, et le vice-amiral Haën commandoit l'arrière- « garde. Pendant que les flottes s'approchoient, le chevalier « Bethune sortit du port d'Agousta, et passa avec son seul « vaisseau entre les deux lignes pour joindre l'armée de « France.

« Les deux avant-gardes commencèrent le combat sur « les quatre heures après midi, et s'attaquèrent avec tant « de valeur et d'opiniâtreté, que presque tous les vaisseaux « de part et d'autre furent endommagez; le canon y fut « servi avec une vitesse presque égale aussi bien que la « mousqueterie, et l'action fut une des plus sanglantes qui « se fût vue à la mer depuis cette guerre. Le marquis d'Al- « meras fut tué dans le fort du combat, étant sur le tillac, « et le chevalier de Tambonneau, qui commandoit un des « vaisseaux de cette avant-garde, fut emporté d'un coup « de canon. Le chevalier de Valbelle après la mort de « M. d'Almeras prit le commandement, et continua le com- « bat avec la même vigueur. L'Amiral Ruyter eut le devant « du pied gauche emporté d'un éclat, et les deux os de « la jambe droite brisez, ensorte qu'il tomba du coup, et « se fit une légère blessure à la tête; ce qui ne l'empêcha « pas de continuer à donner ses ordres le reste du jour. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 504.)

Les blessures de l'Amiral hollandais firent perdre aux ennemis une partie de leur audace, et donnèrent le temps au chevalier de Valbelle, qui avait remplacé d'Almeras dans son commandement, de rallier l'avant-garde des Français qui était ébranlée. Sur ces entrefaites, Duquesne s'étant avancé avec le corps de bataille, il se fit, de part et d'autre, un feu épouvantable. Le combat dura jusqu'à la nuit qui sépara les deux armées. Le lendemain, l'armée hollandaise se retirait; elle fut poursuivie par la flotte française jusque dans le port de Syracuse, où l'Amiral Ruyter mourut le 29 avril.

281. PRISE DE CONDÉ (26 avril 1676).

Peint par VANDERMEULEN.

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

« Pendant que les plénipotentiaires des Princes de l'Eu-« rope qui étoient en guerre s'assemblèrent à Nimègue « pour y traiter de la paix, le Roy de France, qui la dési-« roit véritablement, prenoit des mesures pour rendre ses « troupes complettes, et faisoit travailler à des préparatifs « pour être en état de faire en personne de nouvelles con-« quêtes, afin d'obliger ses ennemis de ne plus troubler « les négociations de paix, et de donner les mains pour « finir une guerre qui avoit coûté tant de sang de part et « d'autre. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, pag. 473.)

Les grands armements des puissances coalisées forcèrent encore le Roi à entretenir quatre armées: la première sur le Rhin fut destinée au Maréchal de Luxembourg et la seconde, en Catalogne, au Maréchal de Navailles; la troisième entre la Sambre et la Meuse, avait été confiée au Maréchal de Rochefort; enfin la quatrième, qui devait se porter sur les Pays-Bas, était commandée par le Roi en personne, qui avait sous ses ordres les Maréchaux de Créqui, d'Humières, de Schomberg, de La Feuillade et de Lorges, que le Roi avait honoré du bâton de Maréchal de France au commencement de cette année. Cette dernière armée était forte environ de cinquante mille hommes.

« Les troupes françoises faisoient des progrès considé-
« rables dans les Païs-Bas. Le Roi y marcha en personne
« sur la fin de mars, à la tête de cinquante mille hommes,
« accompagné du duc d'Orléans, ayant sous lui pour gé-
« néraux les Maréchaux de Crequi, d'Humières, de
« Lorges, de Schomberg et de La Feuillade. Il prévint
« ainsi les alliez, dont les troupes dispersées et les fonds
« incertains ne leur permettoient pas de se mettre en
« campagne avant la belle saison. Ce Prince ayant déta-
« ché le Maréchal d'Humières avec quelques troupes
« pour faire une invasion dans le païs de Vaës, celui-ci
« prit le fort Saint-Donk, où il y avoit quatre cents Es-
« pagnols et quelque cavalerie. Le Maréchal de Crequi eut
« en même temps ordre d'investir Condé entre Tournai et
« Valenciennes; et le Roi s'étant rendu devant la place le
« 11 avril pour en faire le siége en personne, il le com-
« mença le lendemain par l'ouverture de la tranchée à la
« portée du mousquet de la contrescarpe ; la nuit suivante
« les batteries, ayant commencé à tirer, en brisèrent toutes
« les palissades. La même nuit, trois cens Espagnols se je-
« tèrent dans la place par le païs inondé , mais ce renfort
« n'ayant pas empêché les assiégeans d'avancer leurs tra-
« vaux, le Roi fit attaquer les dehors la nuit du 25. Le Ma-
« réchal d'Humières commandoit à la droite, le Maréchal
« de Lorges à la gauche , et le Maréchal de Crequi une
« troisième attaque. Le signal ayant été donné par la dé-
« charge de toutes les batteries, tous les dehors furent
« insultez et emportez en peu de temps ; ce qui jetta l'épou-
« vante dans la ville, et obligea la garnison de capituler et
« de se rendre prisonnière. Le Prince d'Orange , et le duc
« de Villa-Hermosa, qui s'étoient avancez jusqu'à Mons
« avec l'armée des Alliez, ayant appris la destinée de Condé,
« retournèrent se poster entre Mons et Saint-Guillain, pour
« observer les mouvemens du Roi de France. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 319.)

Après la prise de Condé, Louis XIV ayant reçu une

lettre de félicitations du Prince de Condé, lui répondit du camp de Sébourg, le 3 mai 1676.

« Mon cousin, c'est beaucoup pour des gens qui com- « mencent à faire la guerre, qu'une approbation comme « la vôtre; mais rien ne me touche davantage dans le com- « pliment que vous m'avez fait sur la prise de Condé, que « l'amitié que j'y remarque. Conservez-la-moi, et croyez « que j'y répondrai toujours avec l'estime qu'elle mérite. » (*Mém. milit. de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 80.)

282. PRISE DE BOUCHAIN (12 mai 1676).

Par M. PINGRET en 1836.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 12.

« Le Roy qui avoit fait le projet d'assiéger Bouchain après « la prise de Condé, aïant appris la marche du Prince « d'Orange, détacha de son armée vingt bataillons, qua- « rante escadrons et vingt pièces de canon de batterie, « qu'il fit partir le 28 avril aux ordres de Monsieur pour « faire le siége de cette place. Il ne s'en chargea qu'à condi- « tion qu'il joindroit l'armée du Roy, en cas d'une action « générale, pendant que le Roy avec son armée qui étoit « de cinquante mille hommes, l'aïant augmentée par des « troupes du Maréchal de Rochefort, s'avança du côté des « ennemis pour les combattre s'ils vouloient s'opposer à « cette entreprise. Mais le Prince d'Orange décampa sur la « nouvelle qu'il en eut. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 476.)

Pendant ce temps Monsieur avait marché sur Bouchain, avec vingt bataillons et quarante escadrons: le Maréchal de Créqui, qui était sous ses ordres, investit la place le 2 mai; la marche du Prince d'Orange empêcha de commencer aussitôt la tranchée; elle ne fut ouverte que dans la nuit du 6 au 7.

« Le 8, les travaux furent poussés près du chemin cou- « vert par les soins infatigables que se donnoit Monsieur, « qui visitoit exactement les gardes et les tranchées..... Le « 10, les dehors ayant été emportés et le fossé étant passé,

« on attacha le mineur au corps de la place : le gouver-
« neur demanda à capituler...» (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 479.)

283. BATAILLE DE PALERME (2 juin 1676).

Par M.

Quelque temps après l'affaire d'Augusta (le 21 mai), le duc de Vivonne, ayant reçu à Messine les galères de France et trois vaisseaux de guerre, monta lui-même sur la flotte pour aller à la recherche de l'ennemi. Aile du Midi.

« Il sortit le 28 may du port de Messine avec vingt-
« huit vaisseaux, vingt-cinq galères et neuf brûlots. La flotte
« ennemie, après s'être raccommodée, étoit sortie de Si-
« racuse et s'arrêtoit pour lors auprès de Palerme : le Ma-
« réchal de Vivonne la rencontra le 31 ; il envoïa une fe-
« louque soutenue des galères pour connoître leur disposi-
« tion ; on lui rapporta que leur flotte, composée de vingt-
« sept vaisseaux de guerre, de dix-neuf galères rangées
« dans des intervalles et de quatre brûlots, étoient en ba-
« taille sur une ligne aïant le môle de Palerme à sa gauche,
« le fort de Castelmare derrière la ligne, et une grosse
« tour avec les bastions de la ville à sa droite.

« Sur cet avis le Maréchal de Vivonne fit attaquer le 2
« de juin leur avant-garde par un détachement de neuf
« vaisseaux commandés par le marquis de Preuïlly, et de
« sept galères aux ordres des chevaliers de Breteuil et de
« Béthomas, accompagnés de sept brûlots. Ces vaisseaux
« et ces galères approchèrent ceux des ennemis à la lon-
« gueur d'un câble, et essuyèrent tout leur feu sans tirer
« un coup de canon, jusqu'à ce qu'ayant mouillé dans le
« même lieu où étoient leurs ancres, et ayant fait avancer
« les brûlots à la tête des galères, ils commencèrent le com-
« bat avec une si grande vivacité que trois de leurs brû-
« lots ayant abordé et mis le feu à trois des vaisseaux des
« ennemis, le reste de leur avant-garde coupa les câbles et
« alla échouer aux terres les plus proches ; le Maréchal de
« Vivonne, pour profiter de l'avantage que lui donnoit ce

« premier désordre, tomba, avec le gros de la flotte, sur « le corps de bataille et sur l'arrière-garde des ennemis, « où étoient les Amiraux de Hollande et d'Espagne; le feu « fut grand de part et d'autre, et le combat fut toujours « fort opiniâtre; mais deux brûlots de l'armée de France « ayant embrasé l'Amiral d'Espagne, son vice-amiral et le « contre-amiral furent obligés de couper leurs câbles pour « éviter l'embrasement de l'Amiral, et le reste des deux « flottes suivit incontinent leur exemple; une partie alla « échoüer sous Palerme, et l'autre se sauva dans le port: « ceux qui commandoient leurs quatre brûlots y mirent le « feu de peur d'être pris, et quatre autres brûlots de la « flotte de France, ayant été poussés dans le port par « l'impétuosité du vent, portèrent le feu au vice-amiral « d'Espagne, au contre-amiral de Hollande et à sept autres « vaisseaux qui y étoient échoués l'un sur l'autre. L'incen-« die de ces vaisseaux et des brûlots, et les efforts de la « poudre qui y étoit enfermée, poussant en l'air des pièces « de fer et des parties entières de navire, abîmèrent la « Reale d'Espagne, la Patronne de Naples et quatre autres « galères, sans compter un grand nombre d'officiers, de « soldats et de matelots tués et estropiés. Le port fut ra-« vagé; plusieurs édifices de Palerme furent ruinés: ce fut, « en un mot, le plus horrible et le plus affreux spectacle « que l'imagination puisse se représenter. Les ennemis « perdirent en ce combat sept gros vaisseaux de guerre, « six galères, sept brûlots et quelques autres petits bâti-« mens; sept cents pièces de canon et près de cinq mille « hommes. Cette victoire, la plus complette qui ait été « remportée sur la mer pendant cette guerre, ne coûta « que deux enseignes et très-peu de soldats: elle fut ga-« gnée le 2 juin. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 506.)

284. SIÉGE DE LA VILLE D'AIRE (juill. 1676).

285. PRISE DE LA VILLE D'AIRE (31 juill. 1676).

Par MARTIN, d'après Vandermeulen.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. n° 11.

Le Prince d'Orange évitait de livrer bataille et se retirait

devant le Roi, qui suivant la marche de l'ennemi, s'empara successivement de tout le pays qu'il parcourait. Après avoir assuré toutes ses conquêtes, Louis XIV laissa le commandement de l'armée au Maréchal de Schomberg, qu'il quitta le 4 juillet à Quiévrain sur le territoire de Mons, à peu de distance de Valenciennes. « Il avoit fait démolir la citadelle de Liége « et le château de Huy, de peur que les ennemis ne les atta- « quassent et qu'ils ne fissent avec plus de facilité le siége de « Maestrick, que le Prince d'Orange sembloit menacer. « Cette entreprise sur Maestrick n'inquiétoit pas le Roi; il « connoissoit la force de cette place qu'il avoit conquise en « personne, il connoissoit la fermeté et le courage du ma- « réchal de camp de Calvo, qui la commandoit. Il ne se « pressa pas de la secourir, jugeant bien que le Maréchal « d'Humières, qu'il avoit chargé de faire le siége d'Aire, « auroit pris cette place assez tôt pour mettre le Maréchal « de Schomberg, aidé d'une partie des troupes qui étoient « sous les ordres de M. d'Humières, en état de marcher à « son secours. Aire, l'une des deux seules places qui res- « toient pour lors à l'Espagne dans le païs d'Artois, est « considérable par sa situation; elle est environnée de « marais de trois côtés; les fortifications étoient excellentes « du côté qui pouvoit être attaqué. Le Maréchal d'Hu- « mières, qui fut chargé de cette entreprise, y marcha le « 18 de juillet avec quinze mille hommes, trente pièces de « canon et neuf mortiers. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 481.)

« Le marquis de Louvois se rendit devant Aire avec « l'armée. Le Maréchal d'Humières, après l'avoir investie, « fit attaquer le 21 juillet le fort Saint-François, à la tête « des travaux, du côté où la place étoit accessible; et « l'ayant emporté le lendemain, il ouvrit la tranchée de- « vant la ville. Le marquis de Louvois la fit ensuite fou- « droyer si continuellement de bombes, de carcasses et de « coups de canon, que les assiégez furent contraints de se « rendre le 31, quoiqu'ils eussent reçu un secours de trois « cents Espagnols. Cette prise fut suivie de celle de Bour-

« bourg et de quelques forts dans la Flandre. » (*Hist. de Louis XIV,* par Limiers, t. II, p. 321.)

286. PRISE DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE L'ESCALCETTE (8 nov. 1676).

Par M. RENOUX, en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« Après la bataille de Palerme, les Espagnols ne paru-« rent plus à la mer le reste de la guerre, et les Hollandois « n'employèrent leurs vaisseaux qu'au secours de leurs « alliés du Nord, et à tenter quelques entreprises dans « l'Amérique, où ils ne furent pas long-temps sans éprou-« ver encore une disgrace presque semblable à celle de « Palerme. Cet éloignement des forces maritimes des Hol-« landais donnant lieu au Maréchal de Vivonne d'em-« ployer toutes les troupes du Roy à terre, il prit avant la « fin de l'année la ville de Merilly dans le païs de Carlen-« tino, celle de Taormine avec son château, où le Prince « Cincinelli Napolitain fut blessé et fait prisonnier, et la « forteresse de Scaletta (Escalcette). » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 509.)

Escalcette est une place assez forte entre Messine et Taormine, que le duc de Vivonne assiégea en personne malgré la rigueur de la saison extrêmement froide et pluvieuse. Les ennemis s'y défendirent bravement pendant quinze jours; mais enfin, foudroyés de tous côtés par le canon des galères et par une batterie qu'on avait trouvé moyen de faire élever sur une montagne extrêmement haute, ils furent obligés de capituler, et le fort Sainte-Placide se rendit aussi le même jour, 8 novembre 1676. (*Petites conquêtes de Louis XIV.*)

287. PRISE DE CAYENNE (17 déc. 1676).

Par M.

Aile du Midi.

« Les Etats-Généraux avoient essayé d'enlever à la « France les colonies d'Amérique; ils espéroient que le « grand nombre d'ennemis que le Roy avoit en Europe « l'empêcheroient de s'occuper de la conservation de pos-

« sessions aussi éloignées, et dans cette vue ils y avoient
« envoyé le vice-amiral Binkes au printemps de cette an-
« née, avec onze vaisseaux de guerre et des troupes avec
« lesquels il prit sur les François l'isle de Cayenne avec
« assez de facilité, d'autant plus que M. de La Barre, qui
« en étoit gouverneur, étoit pour lors en France, et qu'il y
« avoit laissé, pour y commander, le chevalier de Lezi,
« son frère, qui étoit fort jeune.

« Le Roy ayant reçu la nouvelle de la perte de cette
« isle, donna une escadre de six vaisseaux et de trois fré-
« gates au comte d'Estrées, qui y fit voile. Y étant arrivé
« le 17 de décembre, il fit attaquer le lendemain le fort de
« cette isle, dans lequel le vice-amiral Binkes avoit laissé
« une garnison hollandoise. Il l'emporta la nuit du 19 au
« 20, par assaut ; le chevalier de Lezi, étant à la tête, y
« monta le premier ; en sorte que toute l'isle retourna sous
« l'obéissance du Roy, avec la même facilité qu'elle avoit
« été perdue. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy,
t. Ier, p. 508.)

288. SIÉGE DE VALENCIENNES (4 mars 1677).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Les conférences de Nimègue n'avaient encore aucun résultat, et la paix semblait plus éloignée que jamais : quels qu'eussent été les grands avantages de la campagne précédente, les ennemis au milieu de leurs revers étaient parvenus à s'emparer de Philipsbourg; fiers d'avoir réussi dans cette entreprise, ils en méditaient de plus grandes encore. Louis XIV n'ignorait rien de leurs desseins; il désirait la paix, mais il la voulait honorable pour ses armes et pour la France; il fallait alors l'imposer par de nouveaux et plus éclatants succès. On se résolut à ne diriger en Allemagne que des corps d'observation, tous les efforts devant se tenter du côté de la Flandre. La prise de Condé et de Bouchain rendaient plus facile le siége de Valenciennes. Le Roi en projeta la conquête. Les Maréchaux d'Humières et

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle n° 26.

de Luxembourg reçurent l'ordre d'entrer en campagne dès le mois de février, et de se diriger sur Valenciennes.

« Cette place, fameuse par les siéges qu'elle avoit sou-
« tenus, étoit estimée une des plus fortes des Pays-Bas es-
« pagnols : les fortifications en étoient excellentes, et elle
« étoit munie de tout ce qui étoit nécessaire pour une lon-
« gue résistance. Le marquis de Richebourg, frère du
« Prince d'Epinoï, en étoit le gouverneur ; il avoit sous lui
« M. Desprez, officier d'infanterie, le plus expérimenté des
« troupes du Roy d'Espagne. Il avoit deux mille cinq cens
« hommes d'infanterie, Espagnols, Italiens ou Walons,
« et douze cents chevaux de troupes réglées, avec toute la
« bourgeoisie qui étoit aguerrie et qui avoit pris les ar-
« mes, etc.....

« Louis XIV, pour ôter aux ennemis la pensée qu'il vou-
« lût faire quelque entreprise pendant cet hyver, donnoit à
« sa cour des fêtes d'une magnificence extraordinaire ;
« et, dans le moment que toute l'Europe et ses courti-
« sants le croïoient le plus occupé aux plaisirs du carna-
« val, il n'eut pas plus tôt appris que ses troupes étoient de-
« vant Valenciennes, qu'il quitta Saint-Germain et arriva
« avec beaucoup de diligence devant cette place le 4 du
« mois de mars, malgré la rigueur de la saison. Il distribua
« aussitôt des quartiers et prit le sien à Famas, avec les Ma-
« réchaux d'Humières et de La Feuillade ; le Maréchal de
« Schomberg eut son quartier à Saint-Sauve, le Maréchal de
« Luxembourg à Aunoy, et le Maréchal de Lorges à Anzin.
« Le Roy fit faire des ponts sur la rivière pour avoir la
« communication des quartiers les uns avec les autres, et les
« visita tous pour connoître leur état. Cependant la place
« étant d'une grande étendue, il fit travailler à des lignes
« de circonvallation, et y occupa ses troupes en attendant
« que son artillerie fût arrivée. Quoiqu'il y eut beaucoup
« de neiges et de glaces sur la terre, ce grand Prince étoit
« continuellement à cheval, et par son exemple apprenoit à
« ses troupes à mépriser les fatigues et les rigueurs de la

« saison. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 525.)

289. SIÉGE DE VALENCIENNES (16 mars 1677).

Esquisse faite sur les lieux par VANDERMEULEN en 1677. Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du Corps du Roi. No 108.

290. SIÉGE DE VALENCIENNES (16 mars 1677).

LOUIS XIV RANGE SES TROUPES EN BATAILLE POUR L'ATTAQUE DU CHEMIN COUVERT.

Par VANDERMEULEN.

291. SIÉGE DE VALENCIENNES (16 mars 1677).

Par M.

La tranchée avait été ouverte le 9 mars : les travaux furent poussés avec une activité si grande que le 15 on était arrivé, malgré le dégel et les pluies, au pied du glacis du chemin couvert.

Vauban, dont Louis XIV appréciait les talents et qui avait toute la confiance de son maître, conduisait les opérations du siége. L'attaque du chemin couvert fut arrêtée pour le 16. On devait l'entreprendre du côté d'Anzin : c'était, dit l'auteur des *Mémoires militaires de Louis XIV* (IVe vol., p. 100, éd. de Paris, 1806), le plus fort et le plus accessible. Le conseil de guerre voulait que, suivant l'usage, cette attaque eut lieu de nuit. Vauban seul prétendait qu'il fallait la tenter en plein jour. Le Roi se rendit à l'avis de son ingénieur.

292. VALENCIENNES PRISE D'ASSAUT PAR LE ROI (17 mars 1677).

Par M. ALAUX en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

« Sa Majesté (rapporte le comte de Louvigny, dans « une lettre qu'il écrivoit de Valenciennes à son père, le « Maréchal de Gramont, sous la date du 17 mars, le « jour même de la prise de cette ville) s'est enfin résolue « de faire attaquer la contrescarpe le matin, estimant « qu'elle seroit emportée plus facilement et avec moins de « perte de jour que de nuit, les ennemis ne s'y attendant « pas et la chose devant leur paroître impraticable. Il « y a eu quatre attaques disposées de la manière que je

« vais vous dire : les mousquetaires gris par le flanc de « l'ouvrage couronné, ayant à leur tête la moitié de la « compagnie des grenadiers à cheval ; les mousquetaires « noirs par le flanc de la gauche de l'ouvrage, ayant à « leur tête l'autre moitié des grenadiers à cheval ; le ré- « giment des gardes à la droite de l'ouvrage par la tête, « et le régiment de Picardie à la droite du même ouvrage « par la tête ; tous les grenadiers de l'armée à la gauche de « la tranchée pour s'en servir en cas de besoin. Les quatre « attaques ont commencé en même temps, après le signal « qui était neuf coups de canon. L'on a emporté la contres- « carpe sans résistance, puisque tout ce qui était dans « l'ouvrage couronné a été tué. Quelques fuyards se sont « mis dans la demi-lune revêtue ; les mousquetaires, gre- « nadiers et un grand nombre d'officiers sont entrés pêle- « mêle avec eux dans la demi-lune. Les ennemis y ont « encore perdu beaucoup de gens. Ceux qui ont pris le « parti de se sauver dans la ville n'ont pas eu un sort plus « heureux que leurs confrères. Ils y ont été poussés l'épée « dans les reins, et les mêmes mousquetaires et gens que je « viens de vous nommer, après avoir fait main-basse par- « tout, sont entrés dans le guichet du pâté, et ensuite « ont gagné le rempart de la ville, se sont rendus maîtres « du canon et l'ont tiré sur les ennemis, après avoir fait « une espèce de retranchement. Ce que je vous mande est « la vérité, et moi qui le viens de voir, j'ai peine encore « à le croire. Cependant rien n'est plus assuré, que le Roi « a pris d'assaut, en plein jour, Valenciennes, et en deux « heures, étant à vingt pas de la contrescarpe, quand on « a commencé à marcher. M. le Maréchal de Luxembourg « était de jour ; La Trousse et Saint-Geran, officiers géné- « raux ; les chevaliers de Vendôme et d'Anjou, aides de « camp (du roi), qui se portent tous fort bien. Bourle- « mont est le seul qui a été tué d'un coup de fauconneau, « en arrivant à la palissade : Champigni, capitaine aux « gardes, est blessé : un capitaine de Picardie tué et qua- « rante hommes tués ou blessés, tant mousquetaires que

« soldats. Les ennemis ont perdu tout ce qu'il y avoit dans « les dehors, dont il en est resté plus de six cents sur la « place. Il y a près de six cents prisonniers. Le comte de « Saure, cinq colonels, près de douze cents chevaux, « enfin les bourgeois et la garnison, tous pris à discrétion. « Voilà ma narration et celle de la matinée qu'a eüe Sa « Majesté, qui peut être comptée comme une des belles « qu'elle aura dans sa vie. » (*Recueil de Pièces d'histoire*, etc., par l'abbé Grenet et le P. Desmotels, 3e vol., p. 129, édition de Paris 738.)

La ville emportée d'assaut allait être livrée au pillage; Louis XIV s'empressa d'envoyer Louvois, qui l'accompagnait, pour l'en préserver.

293. PRISE DE LA VILLE DE CAMBRAI (7 avril 1676).

Par VANDERMEULEN.

Le Prince d'Orange avait donné rendez-vous à ses troupes à Dendermonde, où il apprit avec un grand étonnement la prise de Valenciennes. Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Porcelaines.

« Le Roy, qui sans perdre de tems voulut mettre ses pro- « jets à exécution, fit un détachement de son armée qui « investit Cambray le 22e de mars, et donna en même « tems un corps d'armée à Monsieur pour faire le siége de « Saint-Omer. Sa Majesté suivit de près le premier déta- « chement, et étant arrivée de Cambray, elle visita exacte- « ment les environs de la place presqu'à la portée du « mousquet. Il fait travailler ses troupes aux lignes de cir- « convallation; et pendant que six mille païsans, qu'il avoit « fait venir de Picardie, faisoient aussi ces lignes qui fu- « rent achevées le 27, il distribua ses troupes en diffé- « rens quartiers.

« Cambray est située sur l'Escaut, qui la traverse d'un « côté; les murailles étoient défendues par de bons bastions « et des demi-lunes; il y a une excellente citadelle sur une « élévation qui commande toute la ville; ses fossés sont « taillés dans le roc; c'est un quarré régulier dont les bas-

« tions sont bien revêtus, et toutes les courtines couvertes « de bonnes demi-lunes. Cette place étoit défendue par « Dom Pedro Savala qui en était gouverneur ; elle étoit « pourvüe de tout ce qui étoit nécessaire pour sa défense, « et avoit une forte garnison.

« Le Roy fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 28 au 29 « à la ville, du côté de la porte Notre-Dame en sa pré- « sence ; il fut jour et nuit à cheval pendant le siége, et fit « si bien que la tranchée fut poussée malgré la rigueur de « la saison, à plus de cinq cents pas, sans avoir perdu qu'un « soldat.

« Le 2 avril, le Roy aïant fait faire, par M. de Vauban, « les dispositions pour attaquer les trois demi-lunes en « même tems, et le signal aïant été donné à dix heures du « soir, elles furent attaquées avec tant de valeur que les « troupes s'emparèrent de deux et s'y logèrent ; la troisième « fut manquée. Le Roy fit ensuite attacher le mineur au « corps de la place, ce qui obligea le gouverneur de de- « mander à capituler. Les ôtages aïant été envoïés de part « et d'autre, le Roy accorda aux assiégés une trève de « vingt-quatre heures pour se retirer dans la citatelle. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 531 et 532.)

294. SIÉGE DE SAINT-OMER (avril 1677).
INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Partie centrale.
R.-de-Chaussée.
Salle nº 26.

De son côté, Monsieur, ayant sous ses ordres le Maréchal d'Humières, était arrivé devant Saint-Omer. Après avoir fait investir cette place et tracé ses lignes de circonvallation, il avait déjà commencé les opérations du siége par l'attaque du fort aux Vaches, dont il s'était rendu maître, lorsqu'il apprit que le Prince d'Orange avait quitté son camp de Dendermonde et se dirigeait, à la tête d'une armée de trente mille hommes, sur la place de Saint-Omer pour en faire lever le siége. Le Roi ayant eu connaissance du mouvement des troupes ennemies et de leur direction, s'était empressé d'envoyer à Monsieur ses deux compagnies

de mousquetaires, et il détacha en même temps plusieurs régiments d'infanterie sous les ordres du Maréchal de Luxembourg pour augmenter l'armée de son frère. Le duc d'Orléans, après avoir pourvu à la défense des lignes devant Saint-Omer, marcha à l'ennemi.

295. **BATAILLE DE CASSEL** (11 avril 1677).

ORDRE DE BATAILLE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-Chaussée. Salle n° 26.

« Le 10 d'avril, à midy, les deux armées se trouvèrent en « présence auprès du mont Cassel, n'étant séparées que par « deux petits ruisseaux, par des hayes vives et par quelques « watergans qui environnoient des prés et des jardins. Ce « même jour M. de Tracy joignit cette armée avec les neuf « bataillons que le Roy y avait envoïés, et qui vinrent d'au-« tant plus à propos qu'avec ce secours elle était encore « inférieure à celle des ennemis.

« Le 11, jour du dimanche des Rameaux, le Prince d'O-« range passa à la pointe du jour le ruisseau de Piennes, et « s'étant emparé de l'abbaye du même nom, où le Maréchal « de Luxembourg avait laissé la veille un sergent et vingt « soldats seulement, Monsieur y fit conduire quatre pièces « de canon et la fit attaquer par M. de La Melonnière, lieu-« tenant-colonel du régiment de Conty, qui la reprit après « un combat sanglant et fort opiniâtre. Son Altesse Royale « mit ensuite son armée en bataille sur deux lignes avec un « corps de réserve.

« Sa droite étoit apuïée au mont d'Aplinghen, et sa gau-« che alloit jusqu'à l'abbaye de Piennes, dont il venoit de « s'emparer. L'aile droite étoit commandée par le Maré-« chal d'Humières, qui avoit sous ses ordres M. de la Cor-« donnière et le chevalier de Sourdis maréchaux de camp. « Le Maréchal de Luxembourg étoit à l'aile gauche, aïant « sous lui le Prince de Soubise, et le marquis d'Albret, « maréchaux de camp. Monsieur se mit au centre avec le « comte du Plessis, lieutenant général, et le comte de

« La Mothe, maréchal de camp. L'armée du Prince d'Orange « étoit pareillement sur deux lignes. Le comte d'Horn « commandoit l'aile droite, le Prince de Nassau l'aile gau- « che, et ce Prince étoit au centre avec le comte de Wal- « deck. Ce Prince, voïant que Monsieur s'étoit rendu maî- « tre de l'abbaye de Piennes, dégarnit la gauche de son ar- « mée pour fortifier sa droite. S. A. R. voulant profiter de « ce mouvement résolut de commencer la bataille. On « peut dire toutefois que les ennemis étoient avantageu- « sement postez, puisque pour aller à eux il falloit passer « un ruisseau et des hayes qui les couvroient; c'est ce qui « fit prendre le parti à Monsieur d'étendre ses troupes sur « la droite et sur la gauche. Le régiment colonel de dra- « gons étoit hors de la ligne à la droite; les deux compa- « gnies des mousquetaires du Roy et six escadrons de gen- « darmerie formoient l'aile droite de la première ligne, « faisant dix escadrons. L'aile droite de la seconde ligne « consistoit en la brigade de Monrevel, au nombre de huit « escadrons. Elle avoit à sa droite le régiment de dragons- « Dauphin, hors la ligne les gardes françoises, les régi- « mens de Navarre, de Revel, de Lionnois, du Royal, et « des Vaisseaux étoient dans le centre de la première ligne « soutenus des régimens de Fifer, du Bodage, et du Rous- « sillon, qui étoient dans le centre de la seconde ligne. La « gauche de la première ligne étoit composée des brigades « de cavalerie de Gournay et de Bulonde, faisant dix esca- « drons et aïant sa gauche hors la ligne. Le régiment de « Listenoy dragons, et la brigade de Grignan consistant « en dix escadrons, étoient à la seconde ligne de cette aile. « Le corps de réserve étoit formé du régiment de dragons « et de quatre bataillons, et l'artillerie étoit commandée « par le marquis de La Fressellière, lieutenant général de « l'artillerie. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 534.)

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

296. BATAILLE DE CASSEL (11 avril 1677).

Par VANDERMEULEN.

297. **BATAILLE DE CASSEL** (11 avril 1677).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1836.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie Louis XIII.
No 50.

298. **BATAILLE DE CASSEL** (11 avril 1677).

Par M. GALLAIT en 1837, d'après une tapisserie du temps.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 12.

Le combat commença par la droite où se trouvait le Maréchal d'Humières ; il fut vif et opiniâtre, mais tous les efforts des ennemis étaient dirigés sur le centre, où commandait le duc d'Orléans.

« La brigade de Tracy et deux autres bataillons après « avoir battu l'infanterie qui leur avoit disputé le passage « du ruisseau furent mises en désordre par la cavalerie des « ennemis ; mais Monsieur ayant fait avancer en diligence « quelques bataillons de la seconde ligne, il les mena lui- « même à la charge pour rétablir le désavantage ; sa pré- « sence fit renouveler le combat en ce lieu avec tant de cha- « leur, et Son Altesse Royale s'y exposa de manière qu'elle « reçut deux coups dans ses armes, le chevalier de Lorraine « fut blessé à ses côtés, le chevalier de Silly, un de ses cham- « bellans, y fut tué, et plusieurs de ses domestiques furent « blessés assez près de sa personne. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 535.)

Le Maréchal de Luxembourg, à la gauche de l'armée française, avait été opposé à la droite de l'armée hollandaise. Après avoir emporté l'abbaye de Piennes, il attaqua successivement tous les postes occupés par l'ennemi ; il éprouva une grande résistance, mais il s'en empara après plusieurs charges consécutives ; « en sorte que, le centre de « notre armée, et l'aile droite poussant de leur côté les « ennemis, le désordre devint si général dans leur armée, « qu'il ne fut plus au pouvoir du Prince d'Orange, malgré « tous les efforts qu'il fit et les mouvemens qu'il se donna, « de la rallier, et tout y prit la fuite ; elle abandonna le « champ de bataille, et se retira vers Poperinghen. Cette « victoire, arrivée le 11 avril, fut complette et sanglante de

« la part des ennemis ; ils y laissèrent trois mille hommes « sur le champ de bataille, et ils eurent un si grand nombre « de blessés qu'on en trouva huit cents des leurs parmi « les nôtres. De ce nombre étoient soixante officiers ; l'on « eut grand soin des uns et des autres. On leur fit quatre « mille prisonniers, on leur prit treize pièces de canon, « deux mortiers, quarante-quatre drapeaux, dix-sept « étendarts et tous leurs bagages et chariots de vivres. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 536.)

Le grand Condé félicita le Roi sur la victoire de Cassel ; il en reçut la réponse suivante :

Au camp, devant la citadelle de Cambrai, le 16 avril 1677.

« Mon cousin, c'est avec justice que vous me félicitez de « la bataille de Cassel. Si je l'avois gagnée en personne, « je n'en serois pas plus touché, soit pour la grandeur de « l'action, ou pour l'importance de la conjoncture, surtout « pour l'honneur de mon frère : au reste, je ne suis pas « surpris de la joie que vous avez eue en cette occasion. Il « est naturel que vous sentiez à votre tour ce que vous « avez fait sentir aux autres par de semblables succès. » (*Mém. milit. de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 117.)

299. REDDITION DE LA CITADELLE DE CAMBRAI (18 avril 1677.)

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Galerie
Louis XIII.
N° 30.

Par M. MAUZAISSE, en 1835, d'après l'esquisse de Testelin faite sur l'original de Vandermeulen.

300. REDDITION DE LA CITADELLE DE CAMBRAI (18 avril 1677).

Tableau du temps par CH. LEBRUN et VANDERMEULEN.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 12.

« Le Roy étoit maître de la ville de Cambray, et la sus- « pension d'armes que Sa Majesté avoit accordée à la gar- « nison, étant expirée le 7 avril, il fit ouvrir le soir même « la tranchée sur l'esplanade, sans que les assiégez fissent « aucune sortie, s'étant contentez de faire un grand bruit « de mousqueterie et de leur artillerie. Le grand nombre

« de troupes qui y étoient entrées, la résolution que les as-
« siégez avoient prise de tuer leurs chevaux, à l'exception
« de dix par compagnie, afin que le fourrage ne manquât
« pas, faisoit croire que ce siége seroit une entreprise de
« longue haleine.

« Le Roy fit continuer du côté de la campagne les tra-
« vaux qui avoient servi pour l'attaque de la ville, et fit
« jeter dans la citadelle un si grand nombre de bombes et
« de carcasses que, le 9, les assiégez furent obligez de se
« retirer dans leurs souterrains, où ils étoient les uns sur
« les autres.

« Le 16 il fit savoir au gouverneur que la mine du bas-
« tion neuf était prête à jouer, et qu'il l'avertissoit de pren-
« dre ses mesures, afin de ne pas courir le risque de la perte
« de sa garnison; mais comme il répondit qu'il lui restait en-
« core trois bastions entiers à un bon retranchement sur
« celui qui étoit ouvert, et qu'il prioit Sa Majesté de trouver
« bon qu'il fît son devoir jusqu'au bout, on fit jouer la
« mine, et les batteries achevèrent pendant le jour d'élargir
« la brèche à coups de canon. On fit la disposition des trou-
« pes pour y donner l'assaut le lendemain, jour du ven-
« dredy saint: comme le Maréchal de La Feuillade, qui
« étoit chargé de cette action, alla reconnoître dès la pointe
« du jour la brèche, et qu'il ne la trouva pas encore assez
« grande, il la fit élargir par un grand feu de canon, qui
« l'augmenta en peu d'heures de quarante pieds; ce qui
« obligea le gouverneur de faire battre la chamade. La ca-
« pitulation aïant été signée, la garnison sortit le lende-
« main 18, par la brèche avec deux pièces de canon, deux
« mortiers et tous les autres honneurs de la guerre. Le
« Roy, qui avoit fait mettre ses troupes en bataille et
« qui étoit présent pour la voir défiler, aborda le carrosse
« de don Pedro Zavala, gouverneur, qui avoit été blessé à
« la jambe d'un éclat de grenade, et qui étoit couché dedans.
« Il fit son compliment à Sa Majesté, qui lui donna beau-
« coup de loüanges sur sa valeur et sur sa fermeté. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 538 à 540.)

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du Corps du Roi. No 108.

301. PRISE DE SAINT-OMER (22 avril 1677).

Esquisse faite sur les lieux par VANDERMEULEN.

302. PRISE DE SAINT-OMER (22 avril 1677).

Par M. PINGRET en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

« Après que Monsieur eut demeuré assez de temps sur « le champ de bataille pour faire enlever les morts et les « blessez, il retourna devant Saint-Omer pour en achever « le siége. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 537.)

Les opérations recommencèrent le 16; le Prince dirigea les travaux, anima les troupes par sa présence, et dès le 19 on s'était déjà emparé du chemin couvert. « Les assiégez, « intimidez par la perte de la bataille de Cassel, battirent la « chamade, et sortirent le 22 avril par capitulation. Le « Prince de Robec y commandoit comme gouverneur géné- « ral de ce qui restoit au Roy d'Espagne dans l'Artois, et le « comte de Saint-Venant, comme gouverneur particulier de « la place. La reddition de Saint-Omer acheva de rendre le « Roy entièrement maître de cette province. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 538.)

Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. No 92.

303. SIÉGE DE FRIBOURG (nov. 1677).

Tableau du temps par VANDERMEULEN.

304. SIÉGE DE FRIBOURG (nov. 1677).

Tableau du temps par VANDERMEULEN.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 10.

Le Maréchal de Créqui avait été nommé pour commander l'armée d'Allemagne, et s'opposer aux tentatives du duc Charles de Lorraine (*). Ce Prince, qui avait sous ses ordres une nombreuse armée, voulait rentrer en possession de ses états et pénétrer ensuite en France. La possession de Trèves et de Philipsbourg, dont les alliés s'étaient emparés dans les campagnes précédentes, lui en fournissaient les moyens. Trèves et Luxembourg protégeaient les passages sur la Sarre ou sur la Meuse, et Philipsbourg donnait entrée dans la Haute-Alsace.

(*) Fils du duc Nicolas-François, et neveu de Charles IV duc de Lorraine.

Le Duc de Lorraine passa en effet la Sarre et s'avança jusqu'à Metz; mais le Maréchal de Créqui, dont l'armée était fort inférieure, le suivait dans tous ses mouvements; le harcelant sans cesse et interceptant ses convois, il l'empêcha de rien entreprendre.

Le Prince voulut ensuite faire quelques tentatives du côté de la Meuse; mais en ayant trouvé tous les passages gardés, il fut contraint de retourner en Allemagne, où l'armée française l'avait déjà précédé.

D'un autre côté, le duc Georges de Saxe Eisenach, qui commandait les troupes des cercles, devait entrer en Alsace, occuper Strasbourg et opérer ensuite sa jonction avec les troupes du Duc de Lorraine; mais l'habileté du Maréchal de Créqui déconcerta tous ces projets, et le Prince de Saxe Eisenach, enfermé dans une île du Rhin, lorsqu'il se croyait maitre de Strasbourg, avait été forcé de capituler et de revenir en Allemagne.

Le duc de Lorraine n'avait pas été plus heureux dans un engagement qu'il avait eu avec les troupes françaises à Kockersberg le 7 octobre; il se retira.

Après son départ, vers la fin d'octobre, l'armée française partit, « et toutes les troupes, rapporte Quincy, tom. I. « p. 557), furent séparées dans des quartiers, où elles furent « envoïées les jours suivans. Le Maréchal de Créqui prit le « sien à Molsein: les troupes furent partagées de manière « qu'il pouvoit les rassembler tout d'un coup en cas de « besoin. Ce général prit ce parti pour faire croire aux « ennemis qu'il avoit dessein de les envoïer dans des quar- « tiers d'hiver, se doutant bien que le duc de Lorraine « feroit la même chose, ce qui véritablement arriva, puis- « que le duc de Lorraine, dont l'armée étoit fort fatiguée, « et qui ne savoit plus d'où tirer de quoy la faire sub- « sister, ne vit pas plus tôt l'armée de France dans des « quartiers qu'il sépara celle de l'Empire et l'envoïa dans « les quartiers qui lui avoient été destinés.

« Sitôt que le Maréchal de Créqui en eut nouvelle il « voulut mettre en exécution le projet qu'il avoit formé de

« faire le siége de Fribourg sur la fin de la campagne. »

Il donna ordre à tous les quartiers de se mettre en marche le 8 octobre pour se rendre aux environs d'Ajebseim, et partit la nuit, suivi du régiment du Roi. Le 9 il étoit arrivé devant Fribourg, et le 13 l'armée française attaquait « le faubourg de Neubourg, qui fut em-« porté, malgré la vigoureuse résistance que firent le mar-« quis de Bade, le comte de Fortia et le comte de Kau-« nitz, qui commandoient les troupes qui le défendoient. « On y établit des batteries pour attaquer le corps de la « place; ce qui obligea le général major Schultz, qui en « étoit gouverneur, de faire battre la chamade le 16 sur « les cinq heures du soir. Il fut arrêté par la capitulation « que la garnison sortiroit de la ville et du château le 27 « au matin, tambour battant, enseignes déploïées, avec « leurs bagages, pour être conduite à Rhinfeld. Elle étoit « encore de douze cents hommes d'infanterie et de quatre « cents chevaux.

« Le Maréchal de Créqui après avoir donné tous les or-« dres nécessaires pour assurer la conquête de Fribourg, « et y avoir laissé pour garnison les deux bataillons d'Or-« léans, ceux de Plessis-Bellière, de la Fère et de Ven-« dôme, et le marquis de Bouflers pour y commander, dé-« campa le 19 et alla repasser le Rhin à Brisac. Il envoïa « ensuite toutes les troupes de son armée dans des quar-« tiers d'hyver, et finit cette longue campagne avec la « gloire de l'avoir conduite et terminée d'une manière « digne de M. de Turenne.

« La nouvelle de cette conquête jetta une grande cons-« ternation à la cour de Vienne. On ne pouvoit compren-« dre que ce fussent là les progrès de cette puissante ar-« mée que l'Empereur et l'Empire avoient formée avec « tant d'efforts. La France, maîtresse d'une place si consi-« dérable au-delà du Rhin, donna à penser aux confédé-« rés, et allarma extrêmement les Princes qui en étoient le « plus à portée. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. I, p. 560.)

305. **PRISE DE TABAGO** (7 déc. 1677).

Par M.

Le comte d'Estrées, après avoir repris l'île de Cayenne le 7 décembre de l'année précédente, n'eut pas plus tôt mis sa nouvelle conquête en état de défense, qu'il retourna en mer pour aller à la recherche de l'escadre hollandaise, commandée par l'Amiral Binkes. Ayant appris qu'elle s'était retirée à Tabago, il livra, dans le port même de cette ville, un combat dans lequel il fit éprouver de très-grandes pertes aux ennemis. Tous leurs vaisseaux, au nombre de quatorze, avaient été détruits ou brûlés. L'escadre, de son côté, avait éprouvé de grandes avaries et des pertes qui, quoique inférieures à celles des Hollandais, l'empêchèrent de tenir plus long-temps la mer. Aile du Midi.

« Le Roy ayant fait équiper une nouvelle escadre de « huit vaisseaux de guerre et de huit moindres bâtiments, « renvoya le comte d'Estrées tenter une seconde fois l'en- « treprise de Tabago. Il partit de Brest le 1er d'octobre, et « étant arrivé le 20 à l'isle du Cap-Verd, il en fit dès le « lendemain canonner les forts, dont le gouverneur, après « s'être retiré de l'un à l'autre, et fait tirer quelques coups « de canon, se rendit à discrétion avec deux cents hom- « mes qui les gardoient. Le comte d'Estrées fit voile en- « suite aux Barbades, où il arriva le 1er de décembre, et y « aïant trouvé un secours de la Martinique qui le devoit « joindre, il prit la route de Tabago, où il arriva le 7. Il « débarqua dès le même jour du canon, deux mortiers « et les troupes qu'il avoit destinées à l'attaque du fort; « mais les chemins pour y arriver, par le côté où il vou- « loit l'attaquer, n'étant point fraïés, il fut obligé d'em- « ploïer tout le huitième à passer un bois qu'il falloit « occuper à mesure qu'il avançoit. Lorsqu'il se trouva à « six cents pas du bois, il fit sommer M. Binkes, qui y « commandoit, et qui répondit qu'il étoit en état de se « défendre long-temps. Il fit commencer les approches, et « mit quelques mortiers en batterie. La troisième bombe

« qu'il fit jeter, tomba sur le magasin à poudre, et le fit « sauter aussi bien que M. Binkes qui étoit à table avec « plusieurs officiers ; ils furent tous enlevez, à l'exception « de deux. Le comte d'Estrées, profitant de ce bonheur et « de cette occasion, fit dans le moment attaquer le fort l'épée « à la main et l'emporta ; et comme il avoit fait fermer le « port par une partie de ses vaisseaux, pour empêcher « que ceux des ennemis n'en pussent sortir, pendant qu'il « attaquoit le fort, il se rendit maître, sans résistance, des « vaisseaux hollandois qui y étoient restez, et recouvra un « de ceux du Roy qui avoit échoué au dernier combat, et « que les Hollandois avoient relevé.

« Ce fut par ce dernier avantage que finit l'année 1677 si « glorieusement commencée par le Roy, et si heureuse à la « France pendant tout son cours, en Flandre, en Allemagne, « en Catalogne et dans les îles de l'Amérique. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. Ier, p. 568).

306. PRISE DE GAND (12 mars 1678).

Par M. RENOUX en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 10.

« Les affaires avoient été entièrement sursises à Nimègue. « Le traité de la ligue, qui fut enfin signé à la Haye le 10 jan- « vier 1678, entre l'Angleterre et les États-Généraux, pour « obliger le Roy à faire la paix aux conditions qu'ils y « avoient stipulées, faisoit espérer à tous les alliez que les « affaires alloient changer de face à leur avantage ; que la « France seroit même obligée de recevoir la loi, ou qu'elle « se verroit accablée par la multitude de ses ennemis. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 350.)

« Les efforts que mes ennemis ligués ensemble, et les « envieux de ma prospérité vouloient faire contre moi, disoit « Louis XIV dans ses instructions à son fils, m'obligèrent « de prendre de grandes précautions ; et pour commencer « je résolus, en finissant la campagne de 1677, de n'em- « ployer mes forces que dans les lieux où elles seroient ab- « solument nécessaires.

« J'avois impatience de commencer la campagne de

« 1678, et une grande envie de faire quelque chose d'aussi « glorieux et de plus utile que ce qui avoit déjà été fait ; « mais il n'étoit pas aisé d'y parvenir et de passer l'éclat « que donnent la prise de trois grandes places (1) et le gain « d'une bataille (2). J'examinai ce qui étoit faisable, et je « travaillai à surmonter les difficultés qui se rencontrent « d'ordinaire dans les grandes choses. Si elles donnent de « la peine, on en est bien récompensé dans les suites. Un « cœur bien élevé est difficile à contenter, et ne peut être « pleinement satisfait que par la gloire. » (*Mém. milit. de Louis XIV,* mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 143 et 144.)

« Le Roy partit de Versailles et se rendit le 4 de mars « devant Gand, qui avoit été investi dès le 1er du mois. Sa « Majesté en fit le siége avec une armée de près de quatre-« vingt mille hommes. Don Francisco Pardo, qui en étoit « gouverneur, se mit en état de défense, quoique les trou-« pes qui composoient sa garnison fussent en petit nombre. « Il commença par lâcher les écluses, qui inondèrent les en-« virons de la ville; mais cela n'empêcha pas les François « d'ouvrir la tranchée la nuit du 5 au 6 de mars. Le « Prince d'Harcourt, aide de camp du Roy, et le sieur de « Rubantel furent blessez en cette occasion. La ville se « rendit au bout de cinq jours, et la citadelle deux jours « après suivit son exemple. » (*Hist. de Louis XIV,* par Limiers, t. II, p. 351.)

307. PRISE D'YPRES (19 mars 1678).

Tableau du temps par VANDERMEULEN.

Partie centrale, 1er étage. Salon de l'Abondance, No 92.

308. PRISE D'YPRES (19 mars 1678).

Tableau du temps par MARTIN.

Aile du Nord, R.-de-chaussée Salle no 12.

« La ville d'Ypres eut bientôt le même sort, malgré la « vigoureuse résistance de la garnison. Le Roi fit ouvrir la « tranchée le 18 mars, du côté de la citadelle, mais les

(1) Valenciennes, Cambrai et Saint-Omer.
(2) La bataille de Cassel.

« pluies ayant fait retarder les travaux, le marquis de « Conflans, qui commandoit dans la place, fit un feu si « continuel aux approches du canon qu'il tua beaucoup « de monde; le marquis de Chamilli fut blessé en cette « occasion, et le duc de Villeroi reçut un coup qui lui « emporta quelques boutons de son justaucorps. Ce même « jour le Roi fit ouvrir la tranchée d'un autre côté pour « obliger les assiégez à une diversion, et rendre leur dé- « fense plus foible du côté de la citadelle. Les deux atta- « ques se trouvant avancées jusqu'à quinze pas de la con- « trescarpe, le Roi la fit attaquer. La résistance ne fut pas « grande à la défense de la contrescarpe de la ville; mais « comme le marquis de Conflans avait mis tous les officiers « réformez à celle de la citadelle, le combat y fut opiniâtre « et sanglant, surtout à l'attaque de la gauche où étoient « les grenadiers à cheval, dont vingt-deux furent tuez, « sans les officiers qui furent ou tuez ou dangereusement « blessez. Enfin la contrescarpe fut emportée, et le gou- « verneur capitula le lendemain à la pointe du jour. (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Limiers, t. II. p. 351.)

Les négociations de Nimègue, qui semblaient abandonnées, reprirent alors avec plus d'activité. La prise de Gand et d'Ypres avait porté le découragement chez les alliés, et de tous côtés on demandait la paix. Le Roi put alors en dicter les conditions.

« Les ambassadeurs des Etats-Généraux à Nimègue eurent « ordre de déclarer à ceux de France qu'ils les acceptoient; « mais qu'ils demandoient seulement dix jours de délay, « au-delà du 10 may, pour porter leurs alliez à faire la « même chose, ce qui leur fut accordé. Ils envoïèrent sans « perdre de temps en Angleterre et à Bruxelles pour « représenter au Roy d'Angleterre les raisons qui les « avoient portez à cette résolution, et pour obliger les « Espagnols à embrasser le seul parti qu'ils avoient à « prendre pour sauver le reste des Païs-Bas. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. Ier, p. 587.)

309. **PRISE DE LEEWE** (4 mai 1678).

Tableau du temps par VANDERMEULEN. Partie centrale. 1er étage. Salon de l'Abondance. Ro 92.

310. **PRISE DE LEEWE** (4 mai 1678).

Tableau du temps par MARTIN. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 11.

« Avant la fin de la guerre, le comte de Calvo, qui com« mandoit dans Maestricht, fit le projet de surprendre « Leaw, où il étoit informé qu'il n'y avoit que six cents « hommes de garnison. Cette place est située entre Liége. « Maestricht et Louvain. Elle avoit une citadelle de quatre « bastions de terre fraisée et palissadée; elle étoit environ« née d'un fossé de douze pieds de profondeur, et dont on « ne pouvoit approcher que par une chaussée très-étroite, « défendüe par une barrière et un bon retranchement; le « reste étoit environné d'eau. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 588.)

Le comte de Calvo chargea de cette entreprise La Bretèche, colonel de dragons. La citadelle fut d'abord enlevée par surprise dans la nuit du 3 au 4 mai.

« Pendant ce temps-là Dom Hermandez, gouverneur de « la place, assembloit le reste de la garnison sur l'espla« nade, entre la ville et le château, pour marcher au « secours de ceux qui étoient attaqués; mais le canon de « la citadelle, que les François pointèrent contre la ville, le « fit retirer dans la grande église, où il fut contraint peu « d'heures après de se rendre prisonnier de guerre, avec « quatre cents soldats et trente-cinq officiers qui s'y étoient « renfermez avec lui. Ce fut une action si hardie et si heu« reusement conduite, que la prise d'une telle place, qui par « sa situation paroissoit imprenable, ne coûta que vingt « soldats et une nuit de temps. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. I, p. 589.)

Enfin la paix se fit à Nimègue. « Il y eut trois traités « (dit Hénault, *Hist. de France*, p. 362), l'un entre la « France et la Hollande, signé le 10 août; le deuxième « avec l'Espagne, signé le 17 septembre, et le troisième « avec l'Empereur et l'Empire, à la réserve de l'Electeur

« de Brandebourg et de quelques autres Princes. Ce qu'il « y a de remarquable dans le traité signé avec les Hollandais, auxquels on rendit Maestricht, c'est qu'après avoir « été l'unique objet de la guerre de 1672, ils furent les « seuls à qui tout fut rendu. Par le traité conclu avec « l'Espagne, il fut convenu que la Franche-Comté resterait au Roi, ainsi que les villes de Valenciennes, Condé, « Bouchain, Cambray, Aire, Saint-Omer, Ypres, Varvick, « Varneton, Poperingue, Bailleuil, Cassel, Menin, Bavai, « Maubeuge et Charlemont. La base du traité avec l'Empereur, qui ne fut signé que le 4 février 1679, fut celui « de Munster. »

311. LOUIS DE FRANCE, DUC DE BOURGOGNE, EST PRÉSENTÉ AU ROI (août 1682).

Par ANTOINE DIEU.

Partie centrale. 1er étage Salon du Grand Couvert. No 105.

« Dès l'année 1670 le mariage de Monseigneur le Dauphin avec la Princesse Anne-Marie-Christine, fille de « Ferdinand-Marie, Electeur de Bavière et d'Henriette-« Adélaïde de Savoye, avoit été proposé et comme résolu; « mais la guerre en ayant arrêté l'exécution, dès que la « paix fut faite, le Roi envoya le duc de Créqui faire la « demande de la Princesse. Il partit de Paris le 13 janvier 1680 et arriva le 20 à Munich. Quoi que pût faire le « conseil de Vienne pour traverser ce mariage, il fut conclu et célébré par procureur, le 28 du même mois. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 360.)

La Princesse partit ensuite pour la France, le 5 février; le Roi, la Reine et Monsieur, suivis de toute la cour, allèrent au-devant d'elle jusqu'à Vitry-le-Français, où la première entrevue eut lieu le 7 mars. La cérémonie des fiançailles se fit le même jour, et le lendemain le mariage fut célébré à Châlons dans l'Eglise cathédrale de cette ville, par le Cardinal de Bouillon, assisté de l'évêque de Condom, premier aumônier de madame la Dauphine, en présence de LL. MM. et de plusieurs seigneurs et dames de la Cour.

« Une partie de la dot de madame la Dauphine étoient « six places fortes que le duc de Bavière lui avoit données « à prendre sur l'Electeur Palatin, qu'il prétendoit les lui « avoir usurpées; et sur le refus que le Palatin fit au Roi « de les lui remettre, Sa Majesté les fit prendre par les « armes. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 381.)

Le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin avec la la Princesse de Bavière, naquit le 6 d'août 1682, et fut nommé Louis. Suivant l'usage, il fut présenté au Roi aussitôt après sa naissance.

C'est la coutume (dit l'auteur de l'histoire de Louis XIV), que les Princes du sang reçoivent la croix de l'ordre du Saint-Esprit et le cordon bleu en venant au monde. Le Roi voulut recevoir le duc de Bourgogne avec les mêmes cérémonies qui avaient été observées à la naissance du grand Dauphin « Sa Majesté nomma Monsieur et le duc d'Enguien « pour accompagner Monseigneur dans cette cérémonie, « selon ce qui est porté dans les statuts de l'ordre. Le pré- « sident de Mêmes, prévôt et grand-maître des cérémo- « nies, alla prendre ce Prince dans son appartement et le « conduisit dans la chambre du Roi. Sa Majesté fit entrer « d'abord les chevaliers de l'ordre dans son cabinet, pour « y tenir chapitre, et il fut arrêté que Monseigneur seroit « reçu chevalier; ensuite, le président de Mêmes condui- « sit encore ce Prince dans le cabinet, où s'étant mis à « genoux, Sa Majesté tira son épée, et lui en donna un « coup sur les épaules, en disant : *Par Saint Georges et « Saint Michel je te fais chevalier*. Cette cérémonie se fit au « château de Saint-Germain-en-Laye.» *Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 404.)

312. BOMBARDEMENT D'ALGER PAR DUQUESNE (27 juin 1683).

Par M. BIARD en 1837.

Les corsaires d'Alger avaient plusieurs fois violé les Aile du Midi.

traités avec la France. Louis XIV résolut de les réduire; il confia à Duquesne le commandement de sa flotte. Les corsaires furent contraints d'abandonner la mer et de se réfugier dans leurs ports. Duquesne, qui avait déjà bombardé Alger en août 1682, fut bientôt devant cette ville; il en ordonna de nouveau le bombardement, le 27 juin de l'année 1683. La ville fut incendiée et en partie détruite; réduits enfin à l'extrémité, les habitants eurent recours à la clémence du vainqueur.

Duquesne, avant d'écouter aucune proposition, exigea que les prises faites sur les sujets du Roi fussent rendues, et que les esclaves européens fussent remis à son bord.

313. BOMBARDEMENT DE GÈNES (26 mai 1684).

Aile du Midi.

« La ville de Gènes éprouva aussi à son tour le danger « qu'il y avoit d'irriter un Roi puissant et prompt à venger « les moindres offenses. On soupçonnoit les Gènois d'avoir « tramé quelques pratiques secrètes avec les ennemis de « l'État, et Sa Majesté, pour en avoir raison, envoïa sur « leurs côtes une armée navale, pour leur apprendre que « la protection d'Espagne ne pouvoit les mettre à couvert « de son ressentiment. Le marquis de Seignelai, secrétaire-« d'État, s'embarqua sur la flotte commandée par le mar-« quis Duquesne, lieutenant général, et arriva devant « Gènes le 17 de mai. Le lendemain il exposa aux sénateurs « députez pour le complimenter, les sujets que le Roi pré-« tendoit avoir de se plaindre de leur conduite, et leur dé-« clara que s'ils ne le désarmoient par leur soumission, ils « alloient sentir les effets de sa colère. Les Gènois, pour « toute réponse, firent une décharge générale de toute « leur artillerie sur la flotte de France. Les François irri-« tez jettèrent aussitôt dans Gènes une quantité de bom-« bes qui causèrent un désordre affreux. L'embrasement, « joint aux cris des habitans, fit espérer au marquis de « Seignelai que ce châtiment les auroit rendus plus trai-« tables. Il envoya les sommer encore de donner au Roi

« la satisfaction qu'il avoit demandée. Mais ils persistèrent « dans leur résolution. Les galiotes recommencèrent à « tirer. On fit une descente au faubourg de Saint-Pierre « d'Arène, et on réduisit en cendres une partie des ma- « gnifiques palais dont il étoit composé.

« Les Gènois, dans la crainte d'un second bombarde- « ment, eurent recours au Pape, pour fléchir par son « entremise la colère du Roi. S. M. déféra à la prière du « Pontife et promit de leur pardonner, pourvu que le Doge « François-Marie Imperiali Lescarie, accompagné de quatre « sénateurs, vînt faire des excuses de la part de sa répu- « blique. Quelque répugnance qu'eussent les Génois à « subir une loi si humiliante, il fallut obéir. » (*Hist. de Louis XIV,* par Limiers, t. II, p. 423 et 424.)

314. **PRISE DE LUXEMBOURG** (3 juin 1684). Partie centrale. 1er étage. Salle de billard. No 196.

Tableau du temps par VANDERMEULEN.

315. **PRISE DE LUXEMBOURG** (3 juin 1684).

Tableau du temps par VANDERMEULEN.

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mars. No 95.

La paix n'avait reçu aucune atteinte depuis le traité de Nimègue; mais quelques contestations s'élevèrent sur différents territoires que la France et l'Espagne prétendaient leur appartenir.

« Par le traité de paix que le Roy avoit conclu à Nimè- « gue avec les Hollandois, on étoit convenu que la France « ne pourroit posséder de places qu'à une certaine dis- « tance de celles qui leur appartenoient. Tout ce qui passoit « cette distance étoit censé être hors de la barrière; or, ce « que le Roy prétendoit pour lors, et qui devoit lui avoir été « remis depuis plusieurs années, suivant ce même traité, étoit « en effet au-delà de cette distance. Le Roy, pour ne point « donner d'inquiétude aux Hollandois en s'approchant de « leurs places, demanda un équivalent aux Espagnols en deçà de la barrière, et voilà le sujet du différent. Ils ne « voulurent rien céder, et tâchèrent de gagner du tems, « espérant toujours que quelque événement les mettroit

« en état de garder un païs qui leur convenoit. Le Roy « voulut mettre fin à cette affaire, et demanda plus vive- « ment qu'on lui rendît justice ; il fit même entrer des « troupes sur les terres d'Espagne, pour engager les Es- « pagnols à s'expliquer, sans pourtant commettre aucun « acte d'hostilité. Mais ceux-ci, voulant s'opposer aux trou- « pes, enlevèrent quelques gardes avancés et s'emparèrent « de quelques châteaux. Le Roy, voyant qu'ils en vouloient « venir à une guerre ouverte, donna ordre au Maréchal « d'Humières, qui commandoit en Flandre, de commencer « les hostilités. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 39.)

Le 31 août, le baron d'Asfeld s'était rendu à Bruxelles, et avait déclaré, au nom de Louis XIV, au marquis de Grana, gouverneur général des Pays-Bas, que les troupes françaises y allaient entrer pour y subsister jusqu'à ce que la cour de Madrid eût satisfait aux demandes du Roi.

Cette déclaration et le commencement des hostilités n'ayant pu lui faire obtenir satisfaction, il résolut de commencer la campagne par une action d'éclat qui forcerait enfin les Espagnols à faire droit à ses justes demandes.

« Louis XIV partit de Versailles au commencement du « printemps, et se rendit à Condé, où il trouva une ar- « mée de quarante mille hommes, pour opposer à celle « que le Roy d'Espagne avoit en campagne avec les trou- « pes hollandoises que les Provinces-Unies lui avoient « fournies. Le Roi avoit dessein de faire assiéger, par le « Maréchal de Créqui, Luxembourg, place des plus fortes « de l'Europe. On prit de si justes mesures pour assembler « tout ce qui étoit nécessaire à cette grande entreprise, et « pour empêcher que les Hollandois ne s'y opposassent « par les secours qu'ils pouvoient donner, et le secret fut « si bien observé, que cette place fut investie sans que les « ennemis s'y fussent attendus.

« La ville de Luxembourg est bâtie sur un roc; la ri- « vière d'Alsitz l'environne presque entièrement; la partie « du roc qui est du côté de la rivière est extrêmement

« escarpée; ainsi sa situation naturelle lui sert de def-« fense, et il y a peu de travaux de ce côté-là : quatre « bastions taillez dans le roc, aussi bien que leurs fossez « qui sont très-profonds, couvrent la partie qui regarde le « couchant, et qui n'est pas environnée de la rivière. Il y « a devant les bastions des contre-gardes et des demi-lunes « taillées aussi dans le roc, et au devant de ces ouvrages « sont deux chemins couverts, deux glacis et quatre re-« doutes de maçonnerie dans les angles saillants de la con-« trescarpe qui deffendent le premier de ces chemins cou-« verts. On ne peut attaquer la place que par cette tête où est « la porte neuve du côté du Septentrion, vers l'endroit où la « rivière commence à quitter la ville. On trouve un che-« min creux par lequel on peut approcher près de la con-« trescarpe, et ce fut par cet endroit qu'on ouvrit la tran-« chée. Cette place, commandée par le Prince de Chimay, « avoit pour lors une forte garnison, et étoit munie de « tout ce qui étoit nécessaire pour faire une forte résis-« tance. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 52 et 53.)

Les opérations du siége commencèrent le 29 avril; elles furent dirigées par Vauban, et les attaques conduites avec autant d'activité que de persévérance par le Maréchal de Créqui.

Les assiégés firent une vigoureuse résistance; mais la brèche étant devenue praticable, la garnison se rendit par capitulation, après vingt-cinq jours de tranchée ouverte.

« Les principaux articles de la capitulation, dit Quincy, « étoient que la garnison sortiroit par la brèche avec armes « et bagages, tambours battans, enseignes déployées, « avec quatre pièces de canon, un mortier et les muni-« tions, à raison de six coups par pièce; qu'on leur four-« niroit des chevaux pour l'artillerie, outre trois cens pour « les bagages et les blessez, et qu'on donneroit des vivres « à la garnison pour cinq jours.

« Elle sortit le 7 en vertu de la capitulation : elle étoit

« encore d'environ treize cens hommes de pieds, la plu-« part Espagnols ou Walons, et, de plus, de cinq cens « chevaux croates ou dragons. Les troupes du Roy entrè-« rent en même temps dans la place, et M. le marquis de « Lambert fut nommé pour y commander. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 84.)

Enfin, le cabinet de Madrid, à la sollicitation des États-Généraux, fit droit aux demandes du Roi. Il accepta le traité de Ratisbonne, qui fut signé le 10 août entre la France et l'Espagne, et le 16 entre la France et l'Empereur.

Luxembourg resta à la France.

316. RÉPARATION FAITE AU ROI PAR LE DOGE DE GÈNES, FRANCESCO MARIA IMPERIALI (15 mai 1685).

Par CLAUDE GUY HALLÉ.

Partie centrale, 1er étage, Salon du Grand Couvert. No 105.

« Les Génois, après avoir éprouvé combien il leur en « avoit coûté pour avoir eu le malheur de déplaire au Roy, « mirent tout en usage pour appaiser la colère de Sa Majesté. « Ils firent agir auprès du Pape pour y parvenir, et le Nonce « qui étoit en France eut ordre de solliciter cet accommode-« ment. Le Roy, voyant qu'ils se mettoient à la raison, lui « prescrivit la satisfaction dont il vouloit bien se contenter, « que les Génois acceptèrent. Ils envoyèrent pour cet effet « un pouvoir au marquis de Marini, envoyé de la Républi-« que en France, pour signer un traité sur les articles que « le Nonce leur avoit communiquez. Le Roy nomma M. de « Croissy pour y travailler. »

On régla les articles du traité qui furent signés à Paris, le 12 février 1685, et il avait été arrêté que « le Doge de « Gènes pour lors en charge et quatre sénateurs se ren-« droient au commencement de cette année à Marseille, « d'où ils viendroient au lieu où seroit Sa Majesté; qu'ils « seroient admis à son audience, revêtus de leurs habits de « cérémonies; que le Doge, portant la parole au nom de la « République, témoigneroit l'extrême regret qu'elle avoit

« d'avoir déplu à Sa Majesté ; qu'ils employeroient les ex-
« pressions les plus soumises et les plus respectueuses et
« qui marqueroient mieux le désir sincère qu'elle avoit de
« mériter à l'avenir la bienveillance de Sa Majesté.

« En conséquence le Doge partit de Gènes avec quatre
« sénateurs et huit gentilshommes camarades, que le Sé-
« nat avoit nommez pour l'accompagner.

« Ils passèrent par les états du duc de Savoye et arri-
« vèrent à Lyon, d'où ils se rendirent à Paris incognito
« pour faire préparer leurs équipages, afin de représenter
« toute la République, et de donner plus d'éclat à la sou-
« mission qu'ils devoient faire.

« Leurs équipages étant en état, et le jour marqué pour
« paroître devant le Roy, à sçavoir le premier de may,
« M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs, alla
« prendre le Doge dans les carrosses du Roy à Paris, les-
« quels furent suivis par ceux du Doge, qui étoient au
« nombre de trois des plus magnifiques qu'on eût encore
« vûs, et de quantité d'autres pour sa suite. Il avoit douze
« pages et soixante-dix valets de pied avec une magnifi-
« que livrée chargée de gallons d'or avec des agrémens
« bleus, et cent gentilshommes qui marchoient après les
« gentilshommes camarades. Le Doge paroissoit ensuite,
« ayant un sénateur à sa droite et M. de Bonneuil à sa
« gauche, suivi des trois autres sénateurs. M. le Maréchal
« Duras.

« M. le Maréchal de Duras le reçut à l'entrée de la
« salle des Gardes et le conduisit au trône du Roy, qui
« étoit au bout de la grande galerie et d'une magni-
« ficence extraordinaire. Monseigneur étoit à la droite
« de Sa Majesté et Monsieur à sa gauche ; tous les
« Princes et grands du royaume étoient aux environs.
« Le Doge avoit une robe de velours cramoisi avec des
« ailerons ; son bonnet étoit de même étoffe, à quatre
« côtez aboutissant à une houpe de même couleur, et une
« corne par devant ; il avoit une fraise fort petite ; l'habit

« des quatre sénateurs étoit de velours noir et de même « façon.

« Dès que le Doge eut aperçu le Roy, il se découvrit; il « avança quelques pas et fit deux profondes révérences. « Le Roi se leva, ôta un peu son chapeau et lui fit signe « de la main de s'approcher. Le Doge monta ensuite sur « le premier degré du trône, et fit une troisième révé-« rence aussi bien que les quatre sénateurs. Il se couvrit « ensuite; les Princes en firent de même et les quatre sé-« nateurs demeurèrent découverts. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 97.)

Le Doge fit un discours dans les termes les plus respectueux et les plus soumis : « Il dit que sa république avoit « une douleur très-vive des sujets de mécontentement « qu'elle avoit donnés au Roi; qu'elle ne pourroit jamais « s'en consoler que Sa Majesté ne lui eût redonné ses « bonnes grâces, et que pour marquer l'extrême désir « qu'elle avoit de les mériter, elle envoyoit son Doge et « quatre sénateurs lui demander pardon, dans l'espérance « qu'une si singulière démonstration de respect persuade-« roit à Sa Majesté jusqu'à quel point les Génois estimoient « sa royale bienveillance. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 424.)

« L'audience finie, le Roi en saluant le Doge baissa son « chapeau plus qu'il n'avoit fait lorsqu'il étoit arrivé, et « le Doge fit trois profondes révérences en se retirant, et « ne se couvrit que quand il ne fut plus vû du Roy.

« Le 26 il eut son audience de congé avec les cérémo-« nies accoutumées, et le Roy lui envoya son portrait en-« richi de diamans, et deux pièces de tapisseries rehaus-« sées d'or, de la manufacture des Gobelins; il envoya « aussi à chacun des sénateurs son portrait enrichi de dia-« mans, et une pièce de tapisserie de même. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 99.)

317. PRISE DE PHILIPSBOURG (29 oct. 1688).

Par M. RENOUX en 1836.

Aile du Nord
..-de-chaussée.
Salle n° 12.

Le Prince d'Orange, toujours ardent à susciter des enne-

mis à Louis XIV, avait provoqué dès l'année 1686 l'alliance connue sous le nom de *Ligue d'Augsbourg*, entre l'Empereur, les principaux Etats de l'Empire, l'Espagne, les Hollandais, la Suède et le Duc de Savoie, sous prétexte de maintenir les traités de Westphalie, de Nimègue et de Ratisbonne, contre les entreprises de Louis XIV. Le Roi de France, instruit de cette Ligue, ne négligea rien pour la dissoudre; mais voyant que le Prince d'Orange continuait ses armements et que l'Empereur songeait à attaquer la France, il résolut de prévenir ses ennemis aussitôt qu'il pourrait trouver un prétexte, et ce prétexte ne tarda pas à s'offrir. La succession de l'Electeur Palatin, frère de la Duchesse d'Orléans, deuxième femme de Monsieur, venait de s'ouvrir. On refusa de reconnaître les droits de cette Princesse à l'héritage du Palatinat. En même temps l'élection irrégulière du Prince Joseph-Clément de Bavière à l'archevêché de Cologne, au préjudice du Prince de Furstemberg, dévoué à la France, avait été approuvée par le Pape Innocent XI, ennemi de la France et secrètement d'accord avec les puissances signataires de la Ligue d'Augsbourg; et par suite l'Empereur avait accordé l'investiture.

Dans l'état où se trouvaient les choses, ces deux griefs furent plus que suffisants pour motiver la guerre, et pendant que de tous côtés on publiait des manifestes, Louis XIV fit marcher ses armées. Il savait que l'Empereur, qui venait de terminer la guerre contre les Turcs, avait l'intention d'envoyer ses troupes et celles de l'empire sur le Rhin, pour pénétrer ensuite en France, à la faveur des villes du Palatinat et de Philipsbourg. Il résolut de le prévenir et de s'emparer de cette dernière place. L'armée d'Allemagne fut placée sous les ordres du grand Dauphin.

« Le Maréchal Duc de Duras commanda sous le Prince,
« dont les autres conseillers étoient M. de Catinat, lieu-
« tenant-général, Vauban, Chamlai, pour certains détails
« militaires, et Saint-Pouange pour les affaires adminis-
« tratives. Le Dauphin, parti de Versailles le 25 septem-
« bre, arriva au camp devant Philipsbourg le 6 octobre.

« En l'attendant on avoit pris toutes les mesures relatives au « siége, et attaqué le fort du Rhin dès le 3 au soir. Mais « on ouvrit en sa présence la tranchée de la principale « attaque la nuit du 10 au 11 octobre. Il montra beaucoup « de sang-froid, voulant tout voir par lui-même, et s'ex- « posant au feu sans avoir l'air d'y prendre garde. Le « comte de Stahremberg, qui défendoit Philipsbourg, capi- « tula le 30 octobre et sortit de la place le 1er novembre. » (*Mém. mil. de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 286.)

318. PRISE DE MANHEIM (10 NOV. 1688).

Par M. PINGRET en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle nº 12.

« Monseigneur ne se contenta pas de cette conquête; et « quoique la saison fût fort avancée, il voulut exécuter les « ordres qu'il avoit reçus de Sa Majesté pour faire faire « justice à Madame des droits qu'elle avoit sur Manheim et « sur Frankendal, comme fiefs appartenans aux successions « des électeurs palatins. Il partit de Philipsbourg le 2 novem- « bre, et arriva devant Manheim le 4; il l'avoit fait investir « de l'autre côté du Nekre, par le baron de Monclar, et le « Marquis de Joyeuse avoit fait l'investiture de ce côté-ci.

« Cette place étoit fortifiée très régulièrement et située « dans un lieu fort avantageux, à sçavoir dans le conflans « du Nekre et du Rhin, quatre lieües au-dessous d'Heidel- « berg. C'étoit une ville nouvelle que l'électeur Palatin, « père de Madame, avoit fait bâtir pour servir de retraite « aux protestans. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy. t. II, p. 178.)

Les travaux du siége furent aussitôt commencés; on ouvrit la tranchée le 8 novembre, et le 10 la ville capitula. La citadelle, attaquée le 11, se rendit dans la même journée.

Il fit ensuite occuper Helborn et Heidelberg, prit Frankendal le 18 novembre.

La saison ne permettant plus de tenir la campagne, le

grand Dauphin quitta l'armée pour retourner à Versailles.

Pendant la campagne de 1688, le Marquis de Louvois écrivait à l'intendant général de l'armée du Prince :

« Le Roy a la dernière joie d'apprendre comment Mon-
« seigneur se comporte au siége, et de voir dans toutes les
« lettres que les courtisans reçoivent, et qu'ils prennent
« soin de lui montrer, combien on se loue de sa bonté,
« et l'opinion que tout le monde a de sa valeur. Sa Ma-
« jesté cite aussi souvent ses lettres et ne peut se lasser d'ad-
« mirer la netteté des ordres qu'il donne, et la clarté du
« compte qu'il lui rend de tout ce qui se passe ; le respect
« m'empêche de me donner l'honneur de lui écrire pour
« lui en témoigner ma joie. Je vous prie de prendre l'occa-
« sion de l'assurer que personne n'en a plus que moi, de le
« voir en état de soutenir la réputation des armes du Roy,
« et de maintenir les grandes conquêtes que Sa Majesté a
« faites. » (*Mém. milit. de Louis XIV*, t. IV, p. 287.)

319. BATAILLE DE FLEURUS (1er juil. 1690).

Tableau du temps attribué à MARTIN.

Partie centrale, 1er étage. Salle dite des Valets de pied, No 107.

Jacques II, Roi d'Angleterre, avait soulevé contre lui l'esprit de ses peuples par ses efforts imprudens pour faire triompher la religion catholique et le pouvoir absolu. Il avait suffi de quelques semaines (*) au Prince d'Orange pour voir fuir devant lui le Roi, son beau-père, et s'asseoir ensuite sur le trône vacant de la Grande-Bretagne. Mais Louis XIV n'avait pas reconnu la révolution qui venait de s'accomplir en Angleterre ; Guillaume III n'était toujours pour lui que le Stathouder de Hollande, tandis qu'il prodiguait à Jacques II les bienfaits d'une hospitalité toute royale, et l'aidait de ses armées et de ses flottes.

« Les troupes auxiliaires que Louis XIV avoit envoyées
« en Irlande à Jacques II dans l'année 1689 furent cause
« que la France, dans cette campagne, fut obligée de se
« tenir sur la deffensive. Mais le Roy prit des mesures pour

(*) 5 novembre à 19 décembre 1688.

« avoir pendant celle-cy des armées non seulement capa-
« bles d'empêcher les progrès des ennemis, mais encore
« pour en faire sur eux. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p 237.)

Le Maréchal de Luxembourg avait reçu le commandement de l'armée dirigée sur la Flandre; il arriva le 5 mars à Saint-Amand, passa la revue des troupes le 11, marcha ensuite au-devant de l'ennemi et parvint le 2 juin aux portes de Gand, sans avoir été inquiété sur sa route. Comme il cherchait à engager une action générale, il réunit toutes les troupes. Pendant ce temps le Prince de Waldeck, qui commandait l'armée impériale assemblée près de Nivelles, bien supérieure à celle du Maréchal de Luxembourg, alla ensuite prendre position à Fleurus, où il se trouvait le 30 juin, lorsque les troupes françaises arrivèrent sur la Sambre.

Le duc de Luxembourg, ne pouvant passer la rivière sans combattre, se disposa pendant la nuit pour attaquer le lendemain.

« M. le Prince de Valdeck avoit mis son armée en ba-
« taille dès le soir du 30 juin; il avoit appuïé sa droite à
« Heppenie, village sur une petite hauteur, et sa gauche
« s'étendoit dans la plaine où elle étoit à découvert, aïant
« devant elle les châteaux de Saint-Amant où il avoit mis
« des troupes. Il avoit au front de son armée deux ruisseaux
« difficiles à passer, l'un venant de Fleurus qui avoit ses
« bords fort relevez, et l'autre venant de Saint-Amant qui
« enfermoit ce château, et avoit sa source un peu au-
« dessus.

« Son armée se montoit à trente-sept mille huit cents
« hommes; il l'établit sur deux lignes : le Prince de Nassau,
« général de la cavalerie, avoit le commandement de la
« droite; et sous ses ordres M. d'Hubuy et le Prince de
« Birchenfeld, lieutenants généraux; le Prince de Nassau,
« gouverneur de Frise et maréchal de camp général :
« MM. d'Ailra et de Webbemuna étoient à la gauche et au
« centre.

« L'armée des ennemis étant dans cette situation, M. le
« Maréchal de Luxembourg fit marcher la sienne sur cinq
« colonnes. Les deux de la droite étoient composées de la
« cavalerie et de l'infanterie de la première ligne : les deux
« de la gauche, de la cavalerie et de l'infanterie de la se-
« conde ligne; l'artillerie marchoit dans le centre. Lorsqu'il
« fut à portée des ennemis, il fit marcher les deux colonnes
« de la première pour les poster auprès de Fleurus, où il
« jetta un corps d'infanterie, parce qu'elles étoient plus
« près de la droite. Il mit ensuite l'armée en bataille en
« doublant toujours sur cette gauche, et s'étendant sur la
« droite du côté de Saint-Amant. Il n'étoit pas possible
« d'attaquer les ennemis par leur front, trop d'obstacles s'y
« opposoient. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 252 et 253.)

Le Maréchal de Luxembourg résolut alors de tourner la position et prit des mesures pour cacher les manœuvres qu'il allait entreprendre; il se mit lui-même à la tête de ses troupes.

« Lorsqu'il eut marché aussi loin qu'il vouloit, il trouva
« à surmonter le passage d'un marais qui parut impratica-
« ble; mais un curé qu'il trouva l'assura qu'on le pou-
« voit passer. M. de Luxembourg lui promit une ré-
« compense si cela étoit, ou de le faire pendre s'il n'accu-
« soit pas juste. La chose se trouva comme le curé l'avoit
dite, et les troupes passèrent quoique avec beaucoup de
« difficulté. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, . 254.)

Cette marche imprévue déconcerta l'ennemi dont la cavalerie plia au premier choc; son infanterie quoique abandonnée ne se déconcerta pas et opposa une vigoureuse résistance. Le combat fut opiniâtre, mais enfin l'ennemi fut obligé de se retirer.

« La vivacité de ces premières actions dura depuis onze
« heures et demie jusque vers deux heures après midy.
« Dès que le Maréchal de Luxembourg eut vu la plupart de
« ses troupes occupées à poursuivre les fuyards, à combat-

« tre ceux qui se rassembloient et à garder les prisonniers, « il fit remettre, autant que cela se put, toute l'armée en « ordre de bataille pour s'opposer au reste des troupes « ennemies qui formoient un gros corps d'infanterie de qua- « torze bataillons, dont ils n'en faisoient qu'un seul quarré, « soutenu de six escadrons qui se trouvoient sur leur droite « et sur leur gauche.

« Ce bataillon quarré soutint, sans pouvoir être rompu, « trois attaques dans lesquelles on fit une très-grande perte, « Enfin M. de Luxembourg voyant cette grande fermeté, « et craignant que cela ne donnât le temps à la cavalerie en- « nemie de se rallier et de revenir à la charge, il fit avan- « cer d'autre infanterie et en forma une ligne qu'il mit en « bataille à la portée du pistolet de ce bataillon quarré, et « lui ayant donné ordre de charger, on marcha avec tant « de fierté, que sitôt qu'on fut à vingt pas d'eux ils tour- « nèrent le dos et marchèrent par leur flanc sans se mettre « en désordre pour gagner la hauteur de Saint-Fiacre; ce « qui donna lieu à nos gens d'entrer dans cette colonne « et de passer tout au fil de l'épée, excepté huit cens qui « se sauvèrent dans la chapelle de Saint-Fiacre et dans des « hayes; ceux-là furent faits prisonniers. Pour lors il ne « parut plus d'ennemis et les troupes du Roy firent une « décharge générale en reconnoissance d'une victoire si « importante. C'est ainsi que finit la bataille de Fleurus « vers six heures du soir. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. II, p. 258.)

« Les alliez perdirent dans cette défaite sept à huit mille « hommes tuez, sans les prisonniers. Les François en per- « dirent trois à quatre mille et un grand nombre d'offi- « ciers. Ils n'eurent en quelque manière que le champ de « bataille; car quoique l'artillerie et le bagage fussent « d'abord tombez entre leurs mains, le sieur Pimentel, « gouverneur de Charleroi, reprit quelques pièces de ca- « non, plusieurs pontons et quantité de chariots de mu- « nitions. Le cheval du duc du Maine y fut tué sous lui, « et à ses côtés le sieur Sussac, son gouverneur, qui l'avoit

« été de M. de Vendôme. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 522.)

320. **SIÉGE DE MONS** (avril 1691).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Tableau du temps.

Partie centrale R.-de-chaussée Salle n° 26.

L'expédition de Jacques II en Irlande avait appelé dans cette île toutes les forces de Guillaume III, et opéré ainsi en faveur des armes de Louis XIV une importante diversion. Mais la bataille de la Boyne (11 juillet 1690) renversa la dernière espérance du Roi détrôné; et pendant qu'il reprenait la route de Saint-Germain, Guillaume achevait la soumission de l'Irlande, pour tourner ensuite contre la France toute sa puissance et tous les efforts de sa haine. Le 5 février il se rendit à La Haye où l'attendaient les Princes confédérés et les ministres des alliés.

Louis XIV voulut prévenir ses ennemis : le siége de Mons, entrepris dans un moment où ils ne pouvaient s'y opposer, déconcerta leurs projets.

« Mons est la capitale du Haynault, place très forte par « sa situation et par ses fortifications. Le Prince de Bergues en étoit gouverneur, et y avoit une grosse garni- « son, avec des munitions pour soutenir un long siége.

« Le Roy, accompagné de Mgr. le Dauphin, de Mon- « sieur, de tous les Princes et seigneurs de la cour, partit « de Versailles le 17 du mois de mars. Sa Majesté arriva « le 21 devant Mons, suivie des deux compagnies des « mousquetaires, et fit le même jour le tour de la place. « Le Roy ne permit qu'à Monseigneur le Dauphin, à Mon- « sieur, à M. le duc de Chartres et à M. de Vauban, de le « suivre, et ordonna à tous les autres de se tenir à une cer- « taine distance, avec défense d'avancer. Sa Majesté s'ap- « procha à la portée du mousquet de la place, d'où l'on « tira plusieurs coups de canon, dont un boulet passant « auprès d'elle, tua le cheval de M. le marquis de la Chay- « nade, aide de camp de Monseigneur, qui étoit derrière « lui un peu éloigné. Après que le Roy eut fait le tour de

« la place et qu'il en eut examiné la situation, il alla à « l'abbaye de Bethléem, entre Suplie et la Maison-Dieu, « où l'on avoit marqué son quartier. »

« Le grand Dauphin, Monsieur, M. le duc de Chartres, « M. le Prince et tous les grands officiers de la maison « avoient également leurs logements au quartier du Roy. « Les Maréchaux Luxembourg et La Feuillade comman- « doient sous les ordres de Sa Majesté.

« M. de Roze, lieutenant général, et M. de Congis, « maréchal de camp, occupoient Gumappe jusqu'à Fra- « meries. Les lignes entre Frameries jusqu'à la digue de la « Trouille étoient défendues par le marquis de Boufflers, « lieutenant général, et par M. le duc du Maine, maré- « chal de camp.

« M. le duc de Vendôme, lieutenant général, et M. le « grand-prieur de France, maréchal de camp, étoient à « la Maison-Dieu. Venoient ensuite le marquis de « Joyeuse, lieutenant général, avec M. le Prince de « Conti, maréchal de camp, à la belle maison, près « Saint-Antoine, regardant le mont Barizelle, et M. le « Prince de Soubise, lieutenant général, avec M. Le Duc (*), « maréchal de camp, à Nimy. Enfin Glain étoit défendue « par M. de Rubantel, lieutenant général, et par M. le « marquis de Villars, maréchal de camp. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincey, t. II, p. 344.)

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mercure No 96.

321. PRISE DE MONS (avril 1691.)

Tableau du temps.

322. PRISE DE MONS (avril 1691).

Tableau du temps d'après Vandermeulen.

Partie centrale. 1er étage. Salon de Mars No 95.

Après que le Roi eut reconnu la situation de la place, la tranchée fut ouverte le 24. Tous les Princes successivement y firent la garde; les travaux, encouragés par la présence du Roi, avancèrent avec rapidité, malgré tous les inconvénients de la saison.

(*) Henri Jules de Bourbon, IIIe du nom, Prince de Condé, fils aîné du grand Condé.

« Pendant toute la nuit du 5 au 6 d'avril et tout le 6 on « eut des nouvelles du Prince d'Orange; un prisonnier « assura qu'il étoit campé à Hall, et M. de Rosen manda « qu'un des partis qu'il avoit envoyés avoit rapporté la « même chose, et que son armée pouvoit être de quarante « mille hommes.

« Enfin le 7 on étendit les logemens de la contrescarpe « des demi-lunes, et M. de Vauban marqua une nou- « velle batterie. On eut avis que les ennemis faisoient « travailler à trois chemins qui regardoient les quartiers « de M. de Luxembourg et de M. d'Humières, et à ceux « qui étoient à Nivelle, Soignies et Enguien.

« Toute la cavalerie qu'on attendoit au camp y arriva » dans un très-bon état et campa dans les lignes. Le Roy, « après avoir entendu tous les avis qui lui venoient de « toutes parts de la marche du Prince d'Orange, fit un « détachement de dix-huit mille chevaux, composé de « quatre escadrons des gardes-du-corps, de quatre de la « gendarmerie, de trois mille dragons et du reste de ca- « valerie légère, avec deux mille grenadiers sous le com- « mandement de M. de Luxembourg, pour protéger les « opérations du siége.

« Le 8, de grand matin, une batterie de deux pièces de « vingt-quatre et de quatre pierriers qu'on avoit établie « sur la contrescarpe de la demi-lune de la gauche, com- « mença à tirer.

« Le Roy étant monté à cheval à deux heures après midi « pour voir monter les gardes des deux attaques, avoit vu « défiler celle de la grande, et voyoit marcher celle de la « fausse, lorsque M. de Vendôme lui envoya dire, sur les « cinq heures du soir par un de ses aides de camp, que les « assiégez avoient battu la chamade et demandoient à ca- « pituler.

« Le 10, la garnison défila devant Monseigneur le Dau- « phin entre deux hayes de la gendarmerie.

« Il sortit quatre mille cinq cent cinquante-huit soldats « avec deux cent quatre-vingts officiers; la garnison étoit

« d'environ six mille hommes au commencement du siége.
« Pendant ce tems-là le Roy passoit son armée en revue,
« afin de ne point perdre de tems.

« Le 11, Sa Majesté fit le tour des remparts, où il se « trouva un nombre considérable de pièces de canon avec « de mauvais affûts : mais le magasin des poudres étoit « assez bien garni. C'est ainsi que le Roi se rendit maître « en si peu de tems d'une des plus fortes places de l'Eu- « rope et de tout le Hainault; la quantité de travaux qui « avoient été faits devant cette ville étoit incroyable, et fit « connoître de plus en plus la grande capacité de M. de « Vauban, qui a mérité avec justice la réputation qu'il « s'est acquise du plus habile ingénieur de l'Europe, outre « l'estime et les récompenses de son Prince.

« Jamais on n'avoit vu une si grande quantité de trou- « pes devant une place, sans que les ennemis en eussent « eu le moindre soupçon; jamais on n'avoit vu ensemble « un aussi grand attirail de guerre, ni une artillerie mieux « exécutée. M. de Vigny, qui la commandoit, y donna des « marques d'une grande vigilance et d'une activité extraor- « dinaire. Il travailla pendant tout l'hiver aux grands ap- « prêts qui étoient nécessaires pour cette entreprise avec « un secret impénétrable.

« Louis XIV ayant donné des ordres pour réparer les « fortifications de Mons, et pour y mettre les munitions « nécessaires, en partit le 12 d'avril. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. II, p. 347 à 371.)

Il laissa l'armée sous les ordres du Maréchal de Luxembourg. Le marquis de Boufflers reçut aussi le commandement d'un autre corps d'armée qui devait agir concurremment avec le Maréchal de Luxembourg, en se portant sur la Moselle.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12

323. COMBAT DE LEUZE (18 sept. 1691).

Par PARROCEL.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes-du-Corps du Roi.

324. COMBAT DE LEUZE (18 sept. 1691).

Par FRÉDOU d'après Parrocel.

« Sitôt que le Prince d'Orange apprit la prise de Mons,

« il augmenta considérablement la garnison de Bruxelles « et celles des autres places qui étoient à portée d'être as- « siégées, et renvoya le reste des troupes qu'il avoit à Na- « mur, à Malines, à Louvain, à Gand et dans les autres « places de Flandre, et partit ensuite pour aller à La Haye, « où il arriva le 16 d'avril, et d'où il partit le 21 pour aller « en Angleterre, en attendant le temps propre pour la « campagne ; mais après que le Roy fut parti et qu'on eut « mis Mons en état de défense, on envoya une partie des « troupes de France sur le Rhin, une autre sur la Moselle, « quelques autres sur les côtes, et le reste, qui étoit des- « tiné pour former l'armée qui devoit agir en Flandre, « fut mis dans les places de ce païs en attendant que la sai- « son fût plus avancée pour entrer en campagne. » (*Hist milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 372.)

Louis XIV, de Versailles où il était, dictait ses ordres ; il avait recommandé au Maréchal de Luxembourg de veiller à la communication des places et d'éviter de compromettre le sort de l'armée par un engagement général, à moins qu'il n'eût l'espérance du succès. Presque toute la campagne se passa en marches et contre-marches entre le Maréchal de Luxembourg et le Roi Guillaume (Prince d'Orange). On s'observait, on coupait les convois, on en venait aux mains, mais toujours des engagements partiels.

Le 28 juillet, Louis XIV écrivait de Versailles au Maréchal :

« J'approuve tous les ordres que vous avez donnés au « marquis de Boufflers et au marquis d'Harcourt. Nous « n'avons au moins pas perdu un moment et nous n'aurons « rien à nous reprocher, quoi qu'il arrive.

« Vous faites bien de laisser les deux régimens de dragons « pour garder les lignes. Je me remets à vous, s'il n'y a « point de troupes de ces côtés-là, de les retirer ou de les « laisser ; vous ferez là dessus ce que vous croirez pour le « mieux. Je ne crois pas qu'avec les précautions que nous « avons prises, vous manquiez de cavalerie. Essayez de « combattre dans les plaines et d'y attirer le Prince d'O-

« range, s'il vient à vous; je crois que vous y aurez beau-« coup de peine. Je voudrois que vous eussiez plus d'infan-« terie, mais cela n'est pas possible présentement. » (*Mém. milit. de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 310.)

Enfin le 17 septembre, le Maréchal de Luxembourg certain que l'armée ennemie qui avait quitté son camp de Guilinghen était allée à Leuze, et que le Prince d'Orange voyant la campagne sur le point d'être terminée avait laissé la conduite de l'armée au Prince de Waldeck et était parti pour aller à Loo, se rendit de son côté à Tournay, où il établit son camp, afin d'entretenir la sécurité de l'ennemi; il le forma sur trois lignes, mais en même temps par une manœuvre hardie, suivi d'une partie de sa cavalerie, il tourna la position de Leuze où il arriva lorsque le Prince de Waldeck était en marche pour se retirer. On ne pouvait croire que le Maréchal de Luxembourg, parti de Lessine le 17, pût être arrivé le 19, « ce qui fut cause que le Prince « de Valdeck fit repasser le plus promptement qu'il put « l'aile gauche de son armée qui ne faisoit que d'achever de « passer de l'autre côté du ruisseau. Il forma plusieurs lignes « derrière son arrière-garde, à mesure que ses troupes ar-« rivoient, et fit avancer dans les hayes et les marais qui « étoient sur la gauche de ses troupes, cinq bataillons « qu'il avoit sur le ruisseau pour son arrière-garde. »

« Le Maréchal de Luxembourg voyant que les ennemis « grossissoient, ne voulut pas attendre que l'aile gauche « de son armée commandée par M. de Rosen, qui étoit en « marche pour le joindre fût arrivée, il prit la résolution « de charger les ennemis; pour cet effet il fit ébranler sa « première ligne, composée de la maison du Roy, et des « trois escadrons de Merinville qui s'approcha fort près « d'eux, et qui ayant une petite ravine devant, fit qu'ils « l'attendirent fort fièrement, et ne firent leur décharge « qu'à bout portant. La maison du Roy essuia cette dé-« charge avec son intrépidité ordinaire. Elle passa le ra-« vin pour se mêler avec eux. Cette première charge fut

« une des plus belles et des plus vigoureuses qu'on eût « jamais vûes, et digne de ce célèbre corps. Les ennemis « plièrent, et la maison du Roy trouva en les poussant « une seconde ligne formée derrière cette première. Elle « les chargea de même et les culbuta, ce qu'elle fit aussi « des autres lignes à mesure qu'elle en trouva; mais « comme en poussant toujours vers le ruisseau de la Ca- « toire, M. de Luxembourg s'apperçut que les ennemis « avoient encore beaucoup de troupes en ordre, il fit faire « halte à la maison du Roy, et la fit remettre en ligne. Il « fit passer ensuite la gendarmerie et la brigade de Coad « dans ces intervalles. Sitôt qu'elle fut passée, il alla lui- « même le long de la ligne, et donna ordre aux comman- « dans des troupes de se mettre en mouvement dans le « même temps que la droite marcherait; il fit cette dan- « gereuse promenade à la demi-portée du pistolet des « ennemis. La fierté avec laquelle se présenta la gendar- « merie fit que les ennemis s'enfuirent après avoir fait « leurs décharges. La gendarmerie les poussa en bon ordre « quelque temps ; mais M. de Luxembourg voyant de « l'infanterie des ennemis sur la hauteur, qui arrivoit et « commençoit à descendre dans le fond, ordonna aux trou- « pes de ne pas s'engager plus loin et prit le parti de se « retirer au petit pas; ce qui fut exécuté sans que les en- « nemis repassassent le ruisseau, en sorte que nos troupes « restèrent plus d'une heure sur le champ de bataille pour « retirer les morts et les blessez.

« Plusieurs circonstances rendirent ce combat glorieux, « tant pour les troupes en général que pour les particu- « liers qui y firent des actions de valeur et d'intrépidité « dont on n'a guère vu d'exemple. M. de Luxembourg y « fit paroître tout ce qu'on peut attendre d'un grand capi- « taine, et montra dans cette occasion une grande intrépi- « dité accompagnée de prudence et d'activité. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. II, p. 390 à 391.)

« Dans le temps de la première charge un garde du « Prince d'Orange de la compagnie du duc d'Ormond,

« ayant reconnu M. de Luxembourg, vint à toutes jambes « le pistolet à la main et l'épée pendue à son bras, et s'ap- « procha pour tuer ce général qui avoit dix ou douze per- « sonnes avec lui; mais il détourna le pistolet avec sa canne « et en donna quelques coups au garde.

« M. le duc de Chartres s'étoit mis d'abord à la tête des « gardes du corps pour y combattre ; mais M. de Luxem- « bourg fut obligé de se servir de son autorité de général « pour le faire retirer ; il ne laissa pas de donner à la fin du « combat avec M. le duc Du Maine, et d'aller à la charge « à la tête des escadrons qui vinrent se rallier pour enfon- « cer la dernière ligne des ennemis.

« Jamais on n'avoit vu une intrépidité pareille à celle des « troupes dont vingt-deux escadrons en combattirent « soixante-douze. Il est vray qu'il y en avoit vingt-huit, « dont six de dragons étoient occupez contre les cinq ba- « taillons ennemis, qui étoient dans les hayes. Il ne s'est « jamais vu une si grande action exécutée avec tant de « sang-froid, et jamais troupes ne combattirent avec tant « d'ordre, ne conservèrent si bien leur rang et ne se tin- « rent si bien serrées. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 392.)

325. SIÉGE DE NAMUR (mai 1692).

INVESTISSEMENT DE LA VILLE ET DES CHATEAUX.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 26.

« Le Roy d'Angleterre (Prince d'Orange), que le Roy « avoit toujours prévenu les campagnes précédentes, assem- « bla de bonne heure son armée, et crut qu'avec cent mille « hommes il viendroit au moins à bout de mettre en sû- « reté les principales villes des Pays-Bas espagnols. Ce « dessein n'empêcha pourtant pas celui que le Roy avoit « formé d'attaquer Namur, capitale du comté de ce nom, « située au confluent de la Sambre et de la Meuse. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 542.)

Louis XIV partit de Versailles le 10 mai pour se ren- dre à Givry, Flandre, où il avait fait rassembler l'ar-

mée composée de quarante bataillons et de quatre-vingt-dix escadrons.

« Les dames de la cour le suivirent; elles furent à Mons « le 18, où le Roy alla le 19.

« De Mons il marcha sur Namur pour l'assiéger en « personne. L'entreprise étoit grande ; cette place avoit « une bonne citadelle bâtie sur des rochers , et couverte « d'un nouveau fort , appelé le *fort Guillaume* qui valoit « une autre citadelle; néanmoins le succès en fut heureux.

« Le Roy, à la tête de l'armée qui devoit faire ce siége , « campa le 24 de mai dans la plaine de Saint-Amand, en-« tre Ligni et Fleurus. Le même jour, il partagea ses trou-« pes en plusieurs quartiers pour investir la place. Le Prince « de Condé avec six à sept mille chevaux ou dragons avoit « son quartier depuis le ruisseau de Verderin jusqu'à la « Meuse; celui du marquis de Boufflers, avec quatorze ba-« taillons et soixante escadrons, étoit d'un autre côté ; « Ximenès, avec six bataillons et vingt escadrons , depuis « la Meuse jusqu'à la Sambre ; Craf, avec une brigade de « cavalerie, d'un autre côté, et le quartier du Roy, étoit « près de la Sambre , et s'étendoit jusqu'au ruisseau de « Verderin ; le Maréchal de Luxembourg , avec un corps « d'armée, couvroit le siége pour empêcher le secours. Sa « Majesté reconnut elle-même les environs de la place , « depuis la basse Meuse jusqu'à la Sambre, et les endroits « propres à y faire des ponts de bateaux pour la commu-« nication des quartiers. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 542.)

« Le célèbre Vauban, dit Saint-Simon, l'âme de tous les « siéges que le Roi a faits, emporta que la ville seroit at-« taquée séparément du château contre le baron de « Bressé, qui vouloit qu'on fît le siége de tous les deux à « la fois, et c'étoit lui qui avoit fortifié la place. » (T. I, p. 7.)

326. SIÉGE DE LA VILLE ET DES CHATEAUX DE NAMUR (juin 1692).

Par VANDERMEULEN.

Partie centrale
1er étage.
Salon de Mars
N° 95.

327. SIÉGE DE LA VILLE ET DES CHATEAUX DE NAMUR (juin 1692).

Attribué à VANDERMEULEN.

Partie centrale. 1er étage. Salon du Grand Couvert. No 103.

« La tranchée fut ouverte en trois endroits dans la nuit « du 29 au 30, et le lendemain on se rendit maître du « faubourg d'Iambe. Deux jours après le Roi fit attaquer, « l'épée à la main, la contrescarpe, et le 5 juin la ville se « rendit. On attaqua ensuite les forts; des pluies conti- « nuelles, qui survinrent et causèrent de grands dommages « à l'armée, ne firent cependant pas discontinuer les tra- « vaux. Ils furent poussés avec une persévérance sans « exemple et toujours animés par la présence du Roi.

« Louis XIV avoit résolu d'attaquer un ouvrage appelé « *l'Hermitage;* il se fit porter en chaise à la tranchée, « parce qu'il avoit la goutte. Les alliez le défendirent opi- « niâtrément; mais enfin ils en furent chassez, et les Fran- « çois s'y logèrent en présence du Roi. Pendant cette « action, rapporte *Bussi-Rabutin,* le comte de Toulouse, « appuyé sur la chaise de Sa Majesté, reçut un coup de « mousquet au-dessous du coude qui lui fit une contusion. « Le duc de Bourbon demeura long-temps à la tête de ce « détachement, exposé au grand feu des ennemis, et se « signala fort en cette rencontre.

« Quelques jours après, le Roi d'Angleterre ayant fait « un mouvement du côté de Charleroi, Sa Majesté envoya « le marquis de Boufflers avec quarante escadrons à la dé- « couverte, et il trouva que ce Prince s'étoit retiré (le 23). « Le Roi étant allé à la tranchée, accompagné à l'ordi- « naire de M. le Dauphin et de M. le duc de Chartres, « ordonna d'attaquer l'ouvrage à Corne, nommé le fort « Guillaume, et commanda au sieur de Vauban de faire « tout préparer pour cela : ce qui fut exécuté. Les Fran- « çois délogèrent les ennemis de tous les postes qui cou- « vroient ce fort, et ceux qui étoient dedans demandèrent « à capituler le 24 ; ce qui leur fut accordé. Ils furent « conduits à Gand au nombre de quatre-vingts officiers et

« de douze cents soldats. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 543 et 544.)

Le château se rendit ensuite le 30 : la garnison, qui était de huit mille hommes au commencement du siége, était alors réduite de plus de moitié; elle sortit avec les honneurs de la guerre et fut conduite à Louvain.

328. INSTITUTION DE L'ORDRE MILITAIRE DE SAINT-LOUIS (mai 1693).

Par CH. LEBRUN.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite des Gardes du Corps. No 108.

« Le Roy, rapporte Quincy, établit le 10 de may un nou-« vel ordre de chevalerie sous le nom de l'ordre militaire « de Saint-Louis, pour récompenser les officiers de ses « troupes qui s'étoient distinguez, et afin de les animer « à le faire encore par la suite. Sa Majesté s'en déclara « chef souverain, et en unit et incorpora la grandmai-« trise à la couronne. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, t. II, p.611.)

Louis XIV reçoit dans sa chambre à Versailles des chevaliers de Saint-Louis; Barbezieux, fils de Louvois, secrétaire d'État de la guerre, qui, après la mort de son père, lui avait succédé, est près du Roi.

329. PRISE DE ROSES (9 juin 1693).

Par M. RENOUX en 1836.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 12.

Le Maréchal de Noailles commandait depuis quatre ans la frontière d'Espagne, chargé d'observer les mouvements de l'armée ennemie; jusqu'alors il n'avait pu faire aucune entreprise. En 1693 il reçut l'ordre d'entrer en Catalogne et commença la campagne par le siége de Roses, ville maritime, et l'une des places fortes de cette province.

« Le golfe auquel la ville donne son nom est un enfon-« cement de mer dans la terre, lequel a plus de quatre « lieues de circuit. Ce golfe commence au bout des monts « Pyrénées où est bâti ce château, et finit à peu près à la « petite ville d'Empias. Il n'y a point de port dans tout ce

« golfe, mais seulement une plage où ni les vaisseaux, ni « les bâtimens, pas même les galères, ne sçauroient abor- « der, parce qu'il n'y a pas assez d'eau. Le golfe de Roses « est défendu par le château de la Trinité, qui se trouve à « peu de distance de la ville qui est une bonne place à « cinq bastions revêtus de pierres de taille.

« Il n'y a point de fossé, parce que la mer est proche, « mais seulement une palissade tout du long à dix toises « du corps de la place. Le fossé qui l'environne de l'autre « côté est parfaitement beau, de deux cents toises de lar- « ge, et a une très belle et haute contrescarpe revêtue. Le « fossé est ordinairement sec; mais on peut le remplir « d'eau quand on veut. Il y a un bon glacis et cinq de- « mi-lunes revêtues avec leurs fossez. Les approches de la « place sont très difficiles, parce qu'elle est enterrée et « rasante.

« On arma de bonne heure pour cette expédition une « escadre dans la Méditerranée, dont on donna le com- « mandement à M. le comte d'Estrées, qui alla mouiller « devant Rose le 27 may. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 699 et 700.)

Roses fut attaquée par les armées de terre et de mer. Le Maréchal de Noailles fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 1er au 2 juin; elle se rendit au bout de huit jours. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre; on s'empara ensuite du château de la Trinité, qui fit quelque résistance.

330. BATAILLE DE NEERWINDEN (29 juil. 1693).

Tableau du temps attribué à Martin.

Partie centrale, 1er étage. Salle dite des Valets de pied. No 107.

Le Roi voulut encore cette année se mettre à la tête de ses troupes; il partit de Versailles le 15 mai. Il était accompagné du grand Dauphin, de Monsieur, du duc de Chartres, de tous les Princes et de plusieurs dames de la Cour.

Le 21 il était à Compiègne, où il annonça qu'il avait donné ordre au Maréchal de Lorges de s'emparer de Heidelberg.

et que la ville de Roses en Catalogne avait été investie par le Maréchal de Noailles. Le 2 juin il arriva au Quesnoy et se rendit le lendemain à Aubour où il passa la revue de son armée.

« Les grands apprêts que l'on fit en Flandre pendant « l'hiver, les amas prodigieux de munitions de guerre et « de bouche dans toutes les places frontières de ce pays, « principalement à Mons, à Maubeuge et à Namur, et les « équipages du Roy ausquels on travailloit, firent croire « que Sa Majesté avoit dessein de faire une grande entre- « prise. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 612.)

Il avait formé, ajoute Hénault, le projet de prendre Liége; mais étant tombé malade au Quesnoi, son indisposition donna le temps aux ennemis de mettre cette place à couvert, et il revint à l'armée. Il détacha Monseigneur (le Dauphin), pour aller en Allemagne et laissa au Maréchal de Luxembourg le commandement de son armée en Flandre.

« Ce général avoit envie de surprendre Liége; mais les « alliez avoient fait des lignes très-fortes sous cette place « et y avoient laissé trente mille hommes pour les garder. « Le duc de Luxembourg fit tous les apprêts nécessaires « pour les attaquer; mais ayant appris que les alliez qui « étoient plus foibles que lui s'étoient retirez vers Layette, « il résolut de les suivre brusquement pour les attirer à « une action. » (*Hist de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 550.)

Mais le Roi d'Angleterre évitait de s'engager et il s'était fortifié dans son camp de Neershespen, lorsque le Maréchal de Luxembourg, après une marche forcée avec la cavalerie de la maison du Roi, se présenta subitement devant lui.

« Le Roy d'Angleterre ne douta pas alors que les Fran- « çois n'eussent dessein de l'attaquer, après qu'il eût été « les reconnoître avec le duc de Bavière. Ces deux prin- « ces résolurent de les attendre, persuadez que la victoire « seroit extrêmement disputée à la faveur de leurs retran- « chemens, nonobstant la supériorité de l'armée fran-

« çoise. Ils mirent leur armée en bataille pendant la nuit. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 550.)

M. de Luxembourg avait donné ordre d'attaquer le village de Neervinden à neuf heures du matin ; mais les dragons « qui étoient dans les hayes de Neerlan-« den s'engagèrent trop tôt et avec trop de précipitation « avec les ennemis, ce qui fut cause que les brigades de « Navarre, de Bourbonnois, de Lionnois et les autres s'a-« vancèrent pour les soutenir ; et ce fut de cette manière « que l'affaire s'engagea à la droite contre les ordres de « M. de Luxembourg, et sans la participation des offi-« ciers généraux qui y commandoient. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 628.)

Le village de Neerwinden qui avait été emporté par l'infanterie française, fut repris par le Prince d'Orange et attaquée de nouveau ; mais les troupes fatiguées hésitaient. Limiers rapporte (tome II, pag. 551), que le Maréchal de Luxembourg prit alors son chapeau à la main et parcourut les rangs en criant : *qu'ils se souvinssent de la gloire de la France*, et les troupes retournèrent à la charge avec plus de vigueur.

« La cavalerie ennemie, dit Saint-Simon, tome Ier, page « 105, qui n'avoit pas encore paru, sortit de derrière le « retranchement du front et du village, s'avança en bon « ordre dans la plaine où la nôtre débouchoit, et y fit « d'abord plier des troupes d'élite, jusqu'alors invinci-« bles, mais qui n'avoient pas eu le loisir de se former et « de se bien mettre en bataille en sortant de ces fâcheux « passages du village, par où il avoit fallu défiler dans la « plaine. Les gardes du Prince d'Orange, ceux de M. de « Vaudemont et deux régimens anglois en eurent l'hon-« neur ; mais ils ne purent entamer ni faire perdre un « pouce de terrain aux chevau-légers de la garde.

Le duc de Luxembourg chargea lui-même à la tête de toute sa cavalerie, et décida une victoire qui avait été long-temps disputée par le roi Guillaume et par l'Electeur de Bavière.

« Cette journée fut des plus grandes et des plus mémo-
« rables qu'on eût jamais vües: les ennemis avoient l'a-
« vantage de la situation; et quoique notre armée fût à
« peu près d'un tiers plus forte, après la jonction de M. le
« marquis d'Harcourt que celle des ennemis, l'on peut
« dire que l'avantage du terrain et les retranchemens in-
« croyables qu'ils avoient faits en si peu de tems, les ré-
« compensoient bien de la supériorité de troupes que
« nous avions sur eux. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 635.)

« Le duc de Chartres, ajoute Saint-Simon, chargea plu-
« sieurs fois à la tête de ses braves escadrons de la maison du
« Roi avec une présence d'esprit et une valeur dignes de sa
« naissance, et il y fut une fois mêlé et y pensa demeurer
« prisonnier. Le marquis d'Arcy, qui avoit été son gou-
« verneur, fut toujours auprès de lui en cette ac-
« tion, avec le sang-froid d'un vieux capitaine et tout le
« courage de la jeunesse, comme il l'avoit fait à Stein-
« kerke. M. le Duc, à qui principalement fut imputé le
« parti de cette dernière tentative des régimens des gardes
« françaises et suisses pour emporter le village de Neer-
« vinden, fut toujours entre le feu des ennemis et le nôtre.

« M. le Prince de Conti, maître enfin de tout le village
« de Neervinden (où il avoit reçu une contusion au côté et
« un coup de sabre sur la tête, que le fer de son chapeau
« para), se mit à la tête de quelque cavalerie, la plus proche
« de la tête de ce village, avec laquelle il prit à revers en flanc
« le retranchement du front, aidé par l'infanterie qui avait
« emporté enfin le village de Neervinden, et acheva de
« faire prendre la fuite à ce qui étoit derrière ce long re-
« tranchement. (Tome I, pag. 106.)

331. **BATAILLE DE MARSAILLE** (4 oct. 1693).

Par M. EUG. DEVERIA en 1837.

Le duc de Savoie, qui avait pris part aux projets des alliés et faisait partie de la Ligue, s'était déclaré contre la France en 1690. Catinat reçut alors le commandement de

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

l'armée d'Italie, destinée à s'opposer de ce côté aux entreprises des Princes coalisés.

Dès son entrée en campagne il put prendre l'offensive et la bataille de Staffarde, en établissant la supériorité des armes de Louis XIV, avait déjà fait repentir le duc de Savoie du parti qu'il avait adopté. Suze et Pignerolles étaient tombées au pouvoir de l'armée française qui, dès l'année 1690, occupait déjà presque toute la Savoie.

En 1692, appuyé de la flotte espagnole, Victor-Amédée avait tenté de faire diversion sur les côtes de France; mais il avait été contraint de retourner dans le Piémont avant la fin de la campagne. L'année suivante, ce Prince, fort de la supériorité de ses troupes, tenta de rentrer en possession de ses Etats. Il attaqua d'abord Suze et Pignerolles, mais ses efforts furent paralysés par la belle défense du comte de Tessé, qui retarda la marche de son armée. Le Maréchal de Catinat, jusqu'alors enfermé dans son camp de Fenestrelles, reçut des renforts qui le mirent en état de tenir campagne. Il ne tarda pas à arriver devant Marsaille, village à quelque distance de Pignerolles. Le duc de Savoie, instruit des mouvements de l'armée française, avait réuni toutes ses forces. « Le Maréchal choisit un terrain pour se mettre en « bataille, et les ordres en aïant été donnés, on poussa avec « cinquante maîtres sur une montagne auprès de Piosasque « pour connoître la situation des ennemis qui parurent « avoir passé la Chisole, et s'étendre du côté de la gauche « de notre armée à une demi-lieue ou trois quarts de lieue « du front de Bandière, où l'on s'étoit proposé d'aller. « L'on donna des ordres pour se mettre en bataille le plus « promptement possible. Les deux armées paroissoient « occupées du même soin de se mettre en état de combattre. Par la situation où se trouvoit celle des ennemis, on jugea qu'ils pouvoient penser à se saisir de la « hauteur qui étoit sur la droite de notre armée, d'où l'on « voyoit leurs mouvemens; ils en firent deux par leur « droite et par gauche. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 685.)

Le duc de Vendôme et son frère, le grand-prieur, servaient sous le Maréchal de Catinat. Le Prince Eugène de Savoie commandait un corps composé d'Allemands et d'Anglais dans l'armée ennemie.

Le Maréchal de Catinat avant la bataille avait donné l'ordre suivant à ses troupes :

« MM. les brigadiers auront soin de faire un peu de « halte en entrant dans la plaine qui est devant nous, « pour se redresser, et observeront de ne point déborder « la ligne, afin que tous les bataillons puissent charger « ensemble. Ils ordonneront dans leurs brigades que les « bataillons mettent la baïonnette au bout du fusil et ne « tirent pas un coup.

« Les compagnies de grenadiers seront sur la droite des « bataillons, et le piquet sur la gauche, lesquels on fera « tirer, selon que les commandants de bataillon le juge- « ront à propos, et tout le bataillon marchera en même « temps pour entrer dans celui de l'ennemi qui lui sera « opposé, s'il l'attend sans se rompre.

« En cas que le bataillon ennemi se rompe avant que le « nôtre l'ait chargé, il faut le suivre avec un grand ordre « sans se rompre. » (*Mém. milit. de Louis XIV,* mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 415.)

« M. de Catinat, s'étant mis à la tête de l'aile droite, fit « avertir M. le duc de Vendôme et tous les officiers géné- « raux qui étoient à la gauche, qu'il alloit faire charger. « Toute la ligne, s'étant ébranlée en même temps, marcha « dans un si bel ordre et avec tant de fierté, qu'elle en- « fonça tout ce qu'elle trouva devant elle.

« La droite de l'armée du Roi tomba sur le flanc gau- « che de celle des ennemis, et la fit plier. En même temps « toute la ligne les chargea de face et les renversa les uns « sur les autres. Pendant ce temps-là la droite de l'armée « ennemie marcha sur la gauche de celle de France qu'ils « débordoient, et la fit plier ; mais la gauche de la seconde « ligne, que commandait M. le grand-prieur, les chargea

« si à propos et les renversa de telle sorte, que les deux « armées se trouvèrent mêlées.

« On connut, par la résistance que firent les troupes que « les ennemis avoient opposées à notre gauche et qui vin- « rent plusieurs fois à la charge, qu'on avoit fait un coup « capital en y faisant passer la gendarmerie, qui y fit tout « ce qu'on peut attendre d'un corps de cette réputation. « Il est vrai que cette gauche fut d'abord repoussée avec « quelque perte ; mais la gendarmerie, ayant fait ensuite « plier leur aile droite, attaqua par le flanc et par derrière « leur infanterie, qui n'avoit plus de cavalerie à leur gau- « che, parce qu'elle étoit engagée avec la nôtre qui l'atta- « quoit vivement. Cette manœuvre décida l'affaire. Elle « dura quatre heures et demie, qui ne furent employées « qu'à tuer. La victoire, dès le commencement du combat, « s'étoit déclarée pour nous ; les charges des troupes du « Roy furent si vives qu'elles renversèrent tout ce qui leur « étoit opposé, de sorte que l'infanterie des ennemis, fut « presque entièrement ruinée. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. II, p. 689.)

Lorsque Louis XIV eut connaissance de la victoire remportée à Marsaille, il écrivit au Maréchal de Catinat, le 29 novembre 1693 :

« Mon cousin, le succès de mes armes, sur lesquelles il « paroît bien que la bénédiction de Dieu continue de se « répandre, n'a point effacé de mon cœur le désir que j'ai « toujours eu de faire une bonne paix. Je ne vous parlerai « point de la générale, parce que les affaires dont vous êtes « chargé pour mon service regardent l'Italie à laquelle « j'ai toujours souhaité de donner le repos, et vous savez « bien qu'il n'a pas tenu à moi que mon frère le duc de « Savoie ne contribuât à cette paix que je désirois. Pré- « sentement que Dieu m'a fait la grâce, malgré tout ce qui « s'est passé, de conserver encore pour lui les sentimens « que vous me connoissez......, et comme il ne dépend que « de moi de réduire en pitoyable état la meilleure partie « de ses états, mon intention est que vous lui fassiez dire,

« que pour lui donner le loisir de prendre le parti que je « crois qui lui convient et à son pays, je vous ai ordonné « d'épargner l'incendie des villes de Saluces, de Fossano « et des autres ; et que pour donner, comme je viens de « vous dire, le moyen à mon dit frère, le duc de Savoie, « de faire tranquillement les mûres réflexions qui convien- « nent à l'état auquel je pourrois réduire son pays, mon « intention est que vous fassiez repasser mon armée en « France, et qu'au même temps vous fassiez entendre à mon « dit frère le duc de Savoie, que passé cette occasion, dans « laquelle je donne à lui et à toute l'Italie, des marques du « désir sincère que j'ai de contribuer à son repos, je pren- « drai toutes les mesures que je croirai nécessaires, pour « faire ressentir à ce Prince le grand tort qu'il a de ne « vouloir pas contribuer au bien de son peuple, de son état « et de toute l'Italie. » (*Mém. milit. de Louis XIV*, mis en ordre par le général Grimoard, t. IV, p. 415.)

332. **PRISE DE CHARLEROY** (11 oct. 1693).

Par **VANDERMEULEN.**

« La prise de Charleroi fut le fruit de la bataille de Ner- « winde; le marquis de Villeroi, ayant été chargé d'en « faire le siége, y fit ouvrir la tranchée le 15 septembre « par le duc de Roquelaure, et poussa les attaques avec « beaucoup de vigueur; il ne put pourtant obliger le gou- « verneur de la place à se rendre, qu'au bout de trois se- « maines. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, pag. 553.)

1er étage. Salon du Grand Couvert. No 103.

333. **PRISE DE PALAMOS** (juin 1694).

Par **M. RENOUX en 1836.**

Le Maréchal de Noailles avait été continué dans le commandement de l'armée de Catalogne. Maître de Roses, ont il s'était emparé l'année précédente, il pouvait onner plus d'extension aux opérations de la guerre. Son armée avait été augmentée ; il en passa la revue le 16, près du Boulou dans la plaine de Roussillon, et se mit en mar-

Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle no 12.

che se dirigeant sur Gironne et sur Palamos, dont il devait entreprendre le siége. Il traversa les montagnes par le çol de Pertuis, fut camper sous Bellegarde, se rendit à Figuières sans rencontrer d'obstacles, et arriva sur le Ter, près Gironne. L'ennemi qui s'était fortifié dans son camp de l'autre côté de la rivière, en face de Torella de Mongri, tenta vainement de lui disputer le passage. Le combat du Ter facilita le siége de Palamos où le Maréchal de Noailles se rendit aussitôt, et il arriva le 31 mai devant cette place en même temps que l'Amiral Tourville qui commandait l'escadre.

Palamos est une place maritime assez forte. La garnison s'élevait à trois mille hommes sous le commandement du gouverneur Pignatelli; vivement attaquée par terre et par mer, elle fut défendue avec courage, et le 10e jour de la tranchée, les assiégés ayant été contraints de capituler, la garnison se rendit prisonnière de guerre.

334. COMBAT NAVAL DU TEXEL (29 juin 1694).

Par M. Eug. Isabey.

Aile du Midi. Jean Bart était parti de Brest le 27 juin avec six vaisseaux et deux flûtes. Il devoit, dit Quincy, aller à la recherche d'une « flotte de blé et d'autres marchandises qui « venoient du Nord sous l'escorte de deux vaisseaux de « guerre, l'un Suédois et l'autre Danois. Il y avoit trois « mois que M. Golher croisoit avec une escadre à la hauteur « de Dunkerque pour le combattre et l'empêcher de rentrer.

« Le 29, Jean Bart apperçut à la hauteur de Texel, seize « lieues au large, environ cent voiles; il les envoïa recon- « noître par M. du Mesnil Chamblaye, qui lui rapporta « que la plupart des bâtimens qu'il voyoit avoient été pris « par huit gros vaisseaux hollandois, qui les emmenoient. « Il résolut aussitôt de combattre les ennemis, quoique « leurs vaisseaux fussent supérieurs en nombre et en force. « Dans ce dessein, il fit passer tout l'équipage des deux « flottes dans une pour la renforcer, et envoya M. de La « Bruyère, son premier lieutenant, pour commander de

« la faire mettre en ligne. Sitôt que cela fut fait, chacun « alla à son poste, et l'on arriva sur les ennemis qui com- « mencèrent à tirer, et firent un feu continuel sans qu'on « leur tirât un seul coup de nos vaisseaux, qu'on ne fût à « bout portant. Le combat commença par M. de La Peau- « dière qui avoit l'avant-garde et qui, s'étant engagé plus tôt « que les autres, fit un feu extraordinaire. Comme les enne- « mis étoient supérieurs en artillerie, Jean Bart fit signal « d'aborder et d'aller le sabre à la main. La flûte qui ne « marchoit pas des mieux, ayant manqué son abordage, « tomba sous le vent des ennemis. M. de La Bruyère, qui la « commandoit, la voyant près d'être mise entre deux feux, « risqua à revirer de bord, et passant entre le troisième et le « quatrième vaisseau des ennemis après avoir coupé leur « ligne, il revint à son poste. Alors Jean Bart commença à « presser le commandant ennemi, et l'aborda, quoiqu'il eût « cinquante-quatre pièces de canon. Son équipage que « conduisoit M. du Conseil, enseigne de vaisseau, ayant « passé le sabre à la main, s'en rendit maître, après avoir « tué ou blessé deux cents hommes. » (Tome III, pag. 91.)

Le combat fut sanglant, il dura deux heures.

« Jean Bart n'avoit que six vaisseaux, et il en combattit « huit, et les Hollandois quoique plus forts, rapporte « Quincy, de cent quatorze pièces de canon, perdirent « presque tous leurs officiers et plus de la moitié de leurs « équipages. Le contre-amiral eut le bras droit emporté, « et reçut plusieurs autres blessures. Une partie des vais- « seaux, chargez de bled, prit sa troupe vers le Havre et « Dieppe, et l'autre alla à Dunkerque avec les trois navires « de guerre qu'on avoit pris aux ennemis. Cette action fut « bien conduite de la part de Jean Bart et fut exécutée « avec beaucoup d'audace et de valeur. Ce service qu'il « rendit au royaume fut de conséquence, puisqu'il sauva « une grande quantité de bled, qui y étoit fort nécessaire « à cause de la disette. » (Tome III, pag. 92.)

335. LOUIS XIV REÇOIT LE SERMENT DE DANGEAU, GRAND MAITRE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL ET DE SAINT LAZARE (18 déc. 1695).

Par ANT. PEZEY.

Aile du Nord. .-de-chaussée. Salle nº 12.

« Le Roi, dit Saint-Simon, donna à Dangeau la grande « maîtrise de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et « de Saint-Lazare unis, comme l'avoit Nerestang lorsqu'il la « remit entre les mains du Roi, qui en fit M. de Louvois « son grand-vicaire. L'hiver précédent, le Roi avoit ins- « titué l'Ordre de Saint-Louis, et c'est ce qui donna lieu à « donner à un particulier la grande maîtrise de Saint-La- « zare. » (Tome I, pag. 129.)

La cérémonie se passa dans l'ancienne chapelle du château de Versailles le 18 décembre 1695. Dangeau, à genoux devant le Roi, prête serment. Louis XIV est accompagné du grand Dauphin, des Princes et des grands seigneurs de sa cour.

336. BOMBARDEMENT DE CARTHAGÈNE (mai 1697).

Par M.

« Quoique les négociations de paix et les précautions du « Roi d'Angleterre à s'opposer aux desseins des François « eussent arrêté en quelque manière les hostilitez dans le « Païs-Bas, depuis la prise d'Ath, la guerre continuoit « pourtant ailleurs avec beaucoup de chaleur. Le Roi ca- « tholique en ressentit des effets dans ses états du Nouveau- « Monde, aussi bien qu'en Espagne. Le sieur de Pointis « étoit parti des côtes de France au commencement de « l'année, avec une escadre de sept vaisseaux de guerre et « plusieurs autres bâtimens. Il arriva devant Carthagène, « ville du nouveau royaume de Grenade dans l'Amérique « méridionale, où les Espagnols tenoient la plus grande « partie des richesses qu'ils tiroient du Pérou. Il attaqua « cette place avec tant de vigueur, assisté des troupes que « lui amena le gouverneur de Saint-Domingue, qu'il la prit « de force en peu de jours et la pilla. Les immenses riches-

« ses qu'il en tira redressèrent un peu les finances épuisées « de la France, et mirent le Roi en état de continuer la « guerre aux dépens de ses ennemis. » (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 635.)

337. PRISE D'ATH (5 juin 1697).

Par M.

« Après la paix d'Italie, les alliez devoient s'attendre de « voir en Flandre de plus nombreuses armées, et les avan- « tages que la France se promettoit d'en retirer ne contri- « buèrent pas peu à ce dessein. En effet le Roi y envoya « trois Maréchaux de France, dont chacun avoit un corps « d'armée séparé sous sa conduite; ces trois Maréchaux « étoient MM. de Catinat, de Villeroi et de Bouflers. Le « premier fit l'ouverture de la campagne par le siége « d'Ath, avec une armée de quarante mille hommes, pen- « dant que les deux autres le couvroient; le Roi d'Angle- « terre et l'Electeur de Bavière firent divers mouvemens « pour secourir la place; mais considérant qu'il auroit fallu « hazarder une bataille contre une armée de beaucoup su- « périeure à la leur, dans un tems où la France seroit obli- « gée de rendre Ath, ils jugèrent plus à propos de faire « choix d'un camp qui mît le païs à couvert le reste de la « campagne. Le gouverneur de la place, se voyant donc « par là sans espérance de secours, se rendit le 5 de juin, « après treize jours de tranchée ouverte. » (*Histoire de Louis XIV*, par Limiers, t. II, p. 633.)

338. MARIAGE DE LOUIS DE FRANCE, DUC DE BOURGOGNE ET DE MARIE ADÉLAIDE DE SAVOIE (7 déc. 1697).

Par ANT. DIEU.

Partie centrale. 1er étage. Salon du Grand Couvert. No 105.

Le traité de Riswick assura de nouveau la tranquillité de l'Europe. La paix fut publiée à Paris le 4 novembre 1697, suivant le cérémonial d'usage. Le mariage du duc de Bourgogne avec une Princesse de Savoie avait été l'une des conventions de ce traité.

« On n'étoit occupé que de la magnificence qui devoit « éclater à ces noces : on en pressoit extraordinairement « les préparatifs, et l'on prétendoit surpasser tout ce qui « avoit été fait en de pareilles occasions. Les dames surtout « n'y épargnoient aucunes dépenses. Elles devoient avoir « six habits différens, et ces habits étoient tellement char-« gez de dorures que l'on eût assez de peine à les porter. « L'habit de M. le duc de Bourgogne étoit de velours noir, « tout couvert de perles...... L'habit de la Princesse étoit « d'un drap d'argent, tout couvert de pierreries. Le Roi « étoit habillé d'un drap d'or, sur les coutures duquel il y « avoit un point d'Espagne d'or, large de quatre doigts. « M. le Dauphin et tous les Princes étoient aussi magnifi-« quement vêtus, et tous ces habits étoient relevez de bro-« deries d'or, et éclatants de pierreries agréablement « diversifiées et mises en œuvre. Tout étant prêt pour « la cérémonie, elle fut célébrée à Versailles le 7 de « décembre par le Cardinal de Coislin en la manière sui-« vante : M. des Granges, maître des cérémonies, alla sur « les onze heures du matin prendre M. le duc de Bourgo-« gne dans son appartement, et le conduisit en celui du « Roi. Sa Majesté se rendit ensuite chez Mme la duchesse « de Bourgogne, et la mena à la chapelle, accompagnée « du duc d'Anjou, du duc de Berry, des Princes et Prin-« cesses du sang, de la duchesse de Verneuil, des Cardi-« naux d'Éstrées, de Janson et de Furstemberg, et de l'ar-« chevêque de Reims. Le Cardinal de Coaslin, premier « aumônier du Roi, dit la messe en mitre, revêtu de ses « habits pontificaux, et fit la cérémonie du mariage.

« Sa Majesté donna ensuite un magnifique dîné aux « nouveaux mariés. (*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. III, p. 2.)

« Madame de Verneuil fut mandée au mariage, et eut « la dernière place au festin royal, comme cela s'étoit fait « au mariage de M. le duc de Chartres et de M. du « Maine; mais elle n'y fut que le jour du mariage, et « aussitôt après elle s'en retourna à Paris. Aucune dame

« assise ne se trouva pas à un de ces festins, non pas « même la duchesse de Lude. La duchesse d'Angou« lême, veuve du bâtard de Charles IX, n'y fut point « mandée, comme elle ne l'avoit point été aux mariages « de M. le duc de Chartres et de M. du Maine, parce « qu'elle n'avoit pas le rang de Princesse du sang. » (*Mémoires de Saint-Simon*, t. II, p. 66.)

339. **PHILIPPE DE FRANCE, DUC D'ANJOU, DÉCLARÉ ROI D'ESPAGNE (PHILIPPE V) (16 NOV. 1700).**

Par le Baron GÉRARD en 1824.

Partie centrale. 1er étage. Salon du Grand Couvert.

Charles II, Roi d'Espagne, frère de la Reine Marie-Thérèse, était mort le 1er novembre de l'année 1700. Son testament qui léguait la couronne à Philippe, duc d'Anjou, fils puîné du grand Dauphin, fut une nouvelle cause de dissensions. Louis XIV avait accepté le testament au nom de son petit-fils; l'Angleterre et la Hollande reconnurent le nouveau Roi; les ducs de Savoie et de Bavière agirent pour lui, l'Empereur protesta, les autres puissances de l'Europe restèrent neutres; mais toutes se préparèrent à la guerre.

On était impatient à la cour d'Espagne de voir arriver le nouveau Roi. « L'ambassadeur d'Espagne reçut de nou« veaux ordres et de nouveaux empressements pour de« mander M. le duc d'Anjou. Le lundi, 15 novembre, le « Roi partit de Fontainebleau entre neuf et dix heures, « n'ayant dans son carrosse que Monseigneur le duc de « Bourgogne, Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la « Princesse de Conti et la duchesse de Lude. Il arriva à « Versailles vers quatre heures.

« Le lendemain, mardi 16 novembre, le Roi, au sortir « de son lever, fit entrer l'Ambassadeur d'Espagne dans « son cabinet, où M. le duc d'Anjou s'étoit rendu par les « derrières. Le Roi, le lui montrant, lui dit qu'il le pou« voit saluer comme son Roi. Aussitôt il se jeta à genoux « à la manière espagnole, et lui fit un assez long compli« ment en cette langue. Le Roi lui dit qu'il ne l'entendoit

« pas encore, et que c'étoit à lui à répondre pour son pe-
« tit-fils. Tout aussitôt après le Roi fit, contre toute cou-
« tume, ouvrir les deux battants de la porte de son cabi-
« net, et commanda à tout le monde, qui étoit là presque
« en foule, d'entrer; puis passant majestueusement les
« yeux sur la nombreuse compagnie: « Messieurs, leur
« dit-il en montrant le duc d'Anjou, voilà le Roi d'Es-
« pagne. La naissance l'appeloit à cette couronne, le feu
« Roi aussi par son testament, toute la nation l'a souhaité
« et me l'a demandé instamment; c'étoit l'ordre du ciel;
« je l'ai accordé avec plaisir. » Et se tournant à son
petit-fils: « Soyez bon Espagnol, c'est présentement
« votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes
« né François pour entretenir l'union entre les deux na-
« tions; c'est le moyen de les rendre heureuses et de con-
« server la paix de l'Europe. » (*Mémoires de Saint-Si-
mon*, t. III, p. 38.)

340. PRISE DE BRISACH (6 sept. 1703).

Par M. FRANQUELIN en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.

« Monsieur le comte de Toulouse étoit parti pour Tou-
« lon, et Monseigneur le duc de Bourgogne pour aller
« prendre le commandement de l'armée du Maréchal de
« Tallard sur le Rhin, où le Prince Louis de Bade et les
« autres généraux en chef de l'Empereur, occupés à la tête
« de divers corps à s'opposer aux progrès déjà faits de
« l'Electeur de Bavière, et à ceux qu'il en craignoit bien
« plus depuis que Villars l'avoit joint, n'étoient pas en état
« de s'opposer beaucoup aux projets du Maréchal de Tal-
« lard, qui fut assez long-temps à observer le Prince Louis
« et à subsister, tandis que l'Empire trembloit dans son
« centre par les avantages que l'Electeur avait remportés
« sur les Impériaux, et que la Diète de Ratisbonne ne s'y
« continuoit que sous ses auspices.

« Monseigneur le duc de Bourgogne, après plusieurs
« camps, avoit passé le Rhin. Le Maréchal de Vauban par-
« tit de Paris, le joignit peu après, et le 15 août,

« Brisach fut investi. Marchin avoit paru le matin du « même jour devant Fribourg. Le gouverneur, se croyant « investi, brûla ses faubourgs, et celui de Brisach lui en« voya quatre cents hommes de sa garnison et soixante canon« niers. Tous deux en furent les dupes et Brisach se trouva in« vesti le soir. Il tint jusqu'au 6 septembre, et Denonville, fils « d'un des sous-gouverneurs des trois Princes, en apporta « la nouvelle, et Mioneur la capitulation. La garnison qui « étoit de quatre mille hommes étoit encore de trois mille « cinq cents qui sortirent par la brèche avec les honneurs « de la guerre et furent conduits à Rhinfels; la défense « fut médiocre. Monseigneur le duc de Bourgogne s'y « acquit beaucoup d'honneur par son application, son assi« duité aux travaux, avec une valeur simple et naturelle « qui n'affecte rien et qui va partout où il convient et où « il y a à voir, à ordonner, à apprendre, et qui ne s'aper« çoit pas du danger. Marchin, qui prenoit jour de lieute« nant-général, mais que le Roi avoit attaché à sa per« sonne pour cette campagne, lui faisoit souvent là-dessus « des représentations inutiles. La libéralité, le soin des « blessés, l'affabilité et sa mesure suivant l'état des per« sonnes et leur mérite, lui acquirent les cœurs de toute « l'armée. Il la quitta à regret sur les ordres réitérés du « Roi, pour retourner en poste à la cour, où il arriva le « 22 septembre à Fontainebleau. » (*Mémoires de Saint-Simon*, t. IV, p. 28 et 56.)

341. BATAILLE NAVALE DE MALAGA (24 juil. 1705).

Tableau du temps. Aile du Midi.

On avait fait dans les ports d'Angleterre et de Hollande de grands préparatifs pour soutenir les prétentions de l'archiduc Charles à la couronne d'Espagne. Louis XIV le savait et arma de son côté; il confia le commandement de ses armées navales au comte de Toulouse, grand Amiral de France; le Maréchal de Cœuvres servit sous ses ordres. Le Prince, à la tête d'une flotte de vingt-trois vaisseaux

de guerre, partit de Brest le 16 du mois de mai, se portant à la recherche de l'armée ennemie qui avait quitté Lisbonne quelques jours auparavant pour passer le détroit de Gibraltar. Les vaisseaux de Toulon et les galères ayant rejoint l'armée, le comte de Toulouse se trouva à la tête de trente-deux vaisseaux de guerre, dix-neuf galères, huit galiotes à bombes, six brûlots et plusieurs bâtiments de transport. La flotte anglo-hollandaise ne comptait pas moins de soixante-quatorze voiles; cinquante-six vaisseaux arrivèrent en ligne. L'Amiral Scowel commandait l'avant-garde, le corps de bataille était sous les ordres de l'Amiral Rook, et l'Amiral Calembourg avec les vaisseaux hollandais était à l'arrière-garde. Le 24 de juillet, les deux armées étaient en présence. « Il étoit alors dix heures et le feu commença généralement par toute la ligne. Les armées étoient à onze lieues « au nord et au sud de Malaga, les ennemis ayant toujours « le vent sur les François. L'Amiral Rook alla attaquer « M. le comte de Toulouse; mais il ne soutint pas long-« temps son feu. Il fit arriver deux vaisseaux frais pour le « relever; et quand il les vit bien battus, il reprit leur « place. On n'avoit jamais vu un feu pareil à celui de « l'Amiral de France. M. le comte de Toulouse combattit « avec tant de force et de valeur l'Amiral d'Angleterre, « qu'il l'obligea de plier et de quitter prise avec sa divi-« sion. Le Maréchal de Cœuvres eut beaucoup de part à « cette glorieuse action et conduisit toutes choses avec « autant de prudence que de capacité. Le bailly de Lor-« raine avoit placé son navire le plus près des ennemis « qu'il avoit pu. Il y fut blessé si dangereusement qu'il « mourut à minuit, avec la même constance et la même « fermeté qu'il avoit témoignées dans le combat. M. de Grand-« Pré, qui se trouva commander son vaisseau après lui, « se comporta si bien qu'on ne s'aperçut point de sa perte, « et ce vaisseau fit tout ce qu'on pouvoit désirer. Il soutint « le feu de trois frégates de soixante-dix canons jusqu'à « quatre heures; après quoi l'Amiral Rook, lassé du feu de « M. le comte de Toulouse, passa à lui, et il le reçut de

« son mieux. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. IV, p. 432.)

On se battit sur toute la ligne avec un acharnement sans égal, et le combat ne fut pas moins vif à l'avant qu'à l'arrière-garde. Il ne cessa qu'à la fin de la journée. Les armées restèrent en présence pendant toute la nuit qui suivit la bataille et échangèrent encore des coups de canon. Enfin, le lendemain matin, la flotte anglo-hollandaise se retira. « Sitôt que le Roy d'Espagne (Philippe V) eut appris le « gain de cette bataille, il voulut en témoigner à M. le « comte de Toulouse sa satisfaction, et lui envoya l'ordre « de la Toison, aussi bien qu'au Maréchal de Cœuvres, à « qui il adressa son portrait enrichi de diamans. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. IV, p. 438.)

342 BATAILLE DE CASSANO (16 août 1705).

Tableau du temps.

Le duc de Savoie, Victor-Amédée, reconnut d'abord Philippe V à son avénement ; mais trois ans après, en 1703, il avait quitté l'alliance de Louis XIV pour celle de l'Empereur. Les troupes françaises occupèrent alors ses états et en 1705, après la prise de Chivas, à la veille d'être assiégé dans ses états, il n'avait plus d'espoir qu'en opérant sa jonction avec l'armée de l'Empereur. Le Prince Eugène qui la commandait, venant de remporter quelques avantages sur l'armée du duc de Vendôme, « résolut de « passer l'Adda, nonobstant la présence du duc de Ven- « dôme et du grand-prieur (*), qui étoient tous deux aux en- « virons, chacun avec un corps de troupes, pour l'observer. « La première tentative qu'il fit pour ce dessein fut auprès « de Treso ; mais y ayant trouvé des obstacles insurmon- « tables, plus par la rapidité et la profondeur du fleuve « que par l'opposition du duc de Vendôme, qui se pré- « senta de l'autre côté, il marcha vers Treviglio et Cassano, « précédé par un détachement sous les ordres du baron de

Partie centra[le]
1er étage.
Salle de Billa[rd]
No 126.

(*) Philippe de Vendôme, second fils de Louis Cardinal, duc de Vendôme et de Laure Mancini, et frère de Louis-Joseph, duc de Vendôme.

« Ried, dans la pensée de prévenir l'armée françoise. Ce-
« pendant, le duc de Vendôme ayant fait une marche for-
« cée, se trouva encore à l'autre bord, ce qui ne détourna
« point le Prince Eugène du dessein qu'il avoit formé. Il
« attaqua sans balancer l'armée françoise avec tant de vio-
« lence, que les troupes gagnèrent le pont sur le canal
« Ritorta, et poussèrent les François dans l'eau. Ceux-ci
« étant revenus à la charge, obligèrent les Impériaux de le
« repasser; mais les François furent repoussez de nouveau
« avec perte, pendant une heure, par la droite de l'armée
« impériale, au-delà de l'Adda, malgré les efforts du duc
« de Vendôme qui se mit deux fois à la tête des troupes
« pour les ramener au combat. L'attaque ne fut pas moins
« rude d'abord à la gauche des Impériaux contre la droite
« des François, dont plusieurs bataillons furent renversez.
« Mais ceux-là n'ayant pu soutenir leur première attaque,
« après avoir passé un canal, où leurs armes à feu s'étoient
« mouillées, furent repoussez par les François, des bords
« d'un autre canal qu'ils ne purent traverser à cause de
« sa profondeur; il s'y noya même un grand nombre de
« soldats pour s'être jettez dans l'eau par une bravoure
« excessive. Le Prince Eugène, qui se trouva durant l'ac-
« tion au plus fort du feu pour animer les troupes, leur
« ordonna alors de s'arrêter, et resta sur le champ de ba-
« taille durant plus de trois heures, quoique les François
« fissent de la tête de leur pont et du château de Cassano,
« un feu extraordinaire de canon et de mousqueterie. »
(*Hist. de Louis XIV*, par Limiers, t. III, p. 179.)

« L'action commença à une heure après midi et ne finit
« qu'à cinq heures au soir. Les ennemis n'ayant point été
« poursuivis par delà le Naviglio, se retirèrent à Treviglio.
« La nuit du combat, le Prince Eugène fit porter à Pallaz-
« zuolo tous les blessés qu'il avoit pu sauver, lesquels mon-
« toient, suivant l'état du commissaire impérial, à quatre
« mille trois cent quarante-sept. Il laissa sur le champ de
« bataille six mille cinq cent quatre-vingt-quatre hommes.
« On leur fit mille neuf cent quarante-deux prisonniers le

« jour du combat, ou le lendemain matin, parce qu'on en
« trouva plusieurs que leurs blessures avoient empêchés
« de suivre leur armée, et pour lesquels M. de Vendôme
« donna ses ordres afin qu'on en eût soin. On prit sept
« pièces de canon, sept drapeaux et deux étendarts. Parmi
« les blessés étoient le Prince Joseph de Lorraine et le
« Prince de Wirtemberg, qui moururent de leurs blessu
« res. Le Prince Eugène fut aussi blessé dans l'action.

« Le gain de la bataille de Cassano rompit toutes les
« mesures que le Prince Eugène avoit prises pour péné-
« trer en Piémont et pour secourir le duc de Savoye qui
« étoit fort pressé, et le contraignit par plusieurs marches
« hardies que M. de Vendôme fit devant lui, et par plu-
« sieurs belles manœuvres, d'aller prendre des quartiers
« d'hyver dans le même pays, où les Impériaux avoient
« commencé la guerre. Cela donna lieu au duc de Berwick
« de terminer cette campagne par la prise du château de
« Nice, qui ôta toute espérance au duc de Savoye de rece-
« voir aucun secours. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 612 et 671.)

343. SIÉGE DE LÉRIDA (9 sept. 1707).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

« Louis XIV ayant confié le commandement de l'armée Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle nº 26.
« d'Espagne au duc d'Orléans, Son Altesse Royale fit une
« si grande diligence qu'elle arriva le 8 à Bayonne et le
« 18 à Madrid. Le Roy d'Espagne envoya au-devant de
« ce Prince Dom Gaspard Giron, son majordome, pour
« le complimenter de sa part, et le marquis de Solera
« avec cinquante gardes du corps à cheval. On lui fit les
« mêmes honneurs qu'aux Princes Infants d'Espagne. »
(*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 399.)

Le 26 le Prince avait rejoint l'armée deux jours après la bataille d'Almanza.

« Le duc de Berwick, dit Saint-Simon (t. V, p. 832),
« alla au-devant de M. le duc d'Orléans, bien en peine de

« la réception qu'il lui feroit et du dépit qu'il auroit de « trouver besogne faite. L'air ouvert de M. le duc d'Or- « léans, et ce qu'il dit d'abordée au Maréchal, sur ce qu'il « étoit déjà informé qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu « pour l'attendre, le rassurèrent. Il y joignit de justes « louanges; mais il ne put s'empêcher de se montrer « fort touché de son malheur, qu'il avoit tâché d'éviter « par toute la diligence imaginable, et par ne s'être pas « même arrêté à Madrid autant que la plus légère bien- « séance l'auroit voulu. Enfin le Prince, persuadé avec « raison qu'il n'avoit pu être attendu plus long-temps par « l'attaque des ennemis dans le camp même du Maréchal, « et le Maréchal à l'aise, ils ne furent point brouillés, et « cette campagne jeta entre eux les fondemens d'une « estime et d'une amitié qui ne s'est depuis jamais « démentie. »

Le duc d'Orléans prit aussitôt le commandement géné- ral de l'armée, soumit les provinces de Valence et d'Ara- gon, et termina la campagne par le siége de Lérida.

« Cette ville, située sur la Sègre, est, par sa position, « une des plus importantes de la monarchie d'Espagne. « Outre son assiette avantageuse, qui la fait regarder « comme le rempart de la Catalogne, les ingénieurs an- « glois et hollandois avoient commencé à augmenter les « fortifications en 1705, sans discontinuer d'y travailler « depuis ce temps-là. Les ennemis s'attendoient depuis « long-temps que M. le duc d'Orléans en feroit le siége, « et ils en furent bien plus persuadés, lorsqu'ils sçurent « les apprêts que l'on avoit faits en France et en Espagne. « C'est pourquoi ils n'oublièrent rien pour la munir de « tout ce qui étoit nécessaire pour y faire une longue ré- « sistance. Ils eurent tout le temps de travailler aux for- « tifications et d'y mettre une bonne garnison. Elle étoit « composée de deux bataillons anglois, d'un hollandois, de « deux portugois et de deux de Miquelets. Elle étoit com- « mandée par le Prince de Darmstadt (Louis XIV). Outre la « ville qui étoit forte par elle-même, il y a un fort situé du

« côté de l'ancien château de la place, très peu accessible,
« étant situé sur un rocher fort escarpé, excepté du côté
« de la ville, où il y a une pente de terre que les enne-
« mis avoient fortifiée par un grand ouvrage, avec un
« chemin couvert. M. le duc d'Orléans trouva beaucoup
« de difficultés à rassembler toute l'artillerie et les muni-
« tions nécessaires pour cette entreprise, parce que l'Es-
« pagne en étoit pour lors dénuée. On fut contraint d'en faire
« venir la plus grande partie de France; ce qui coûta bien
« du temps et de la dépense, et fut exécuté en partie pen-
« dant que les troupes étoient en quartier de rafraîchis-
« sement. Le temps de se mettre en campagne étant ar-
« rivé, ce Prince détacha le 9 septembre quelques troupes
« pour investir la place d'un côté. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. V, p. 427.)

344. **PRISE DE LÉRIDA** (13 oct. 1707).

Par M. Couder en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 12.

« La tranchée fut ouverte devant Lérida dans la nuit du
« 2 au 3 octobre. Hasfeld s'y chargea des vivres et des
« munitions, et M. le duc d'Orléans donna lui-même tous
« les autres détails du siége, rebuté des difficultés qu'il
« rencontroit dans chacun. Il fut machiniste pour remuer
« son artillerie, faire et refaire son pont sur la Sègre, qui
« se rompit et ôta la communication de ses quartiers. Ce
« fut un travail immense.

« Lérida étoit, après Barcelone, le centre, le refuge des
« révoltés qui se défendirent en gens qui avoient tout à
« perdre et rien à espérer. Aussi la ville fut-elle prise
« d'assaut le 13 octobre, et entièrement abandonnée au
« pillage pendant vingt-quatre heures.... La garnison se
« retira au château où les bourgeois entrèrent avec elle.
« Ce château tint encore long-temps; enfin il capitula
« le 11 novembre, et le chevalier de Maulévrier en ap-
« porta la nouvelle au Roi le 19. » (*Mémoires de Saint-Simon*, t. V, p. 336.)

345. BATAILLE DE VILLAVICIOSA (10 déc. 1710).

Par M. ALAUX en 1837.

Aile du Midi.
1er étage.
Galerie
des Batailles.
No 137.

Lorsque Louis XIV eut retiré ses armées d'Espagne, Philippe V avait remplacé par de nouvelles levées les troupes qu'il avait perdues ; mais l'Espagne manquait de généraux. Il s'adressa à Louis XIV, et demanda d'envoyer près de lui le duc de Vendôme (*) pour commander son armée.

Il ne put arriver assez à temps pour prévenir la perte de la bataille de Saragosse. Le Roi d'Espagne, réduit aux dernières extrémités, avait été obligé d'abandonner sa capitale, et s'était retiré à Valladolid avec la Reine et toute la cour. « Lorsque toute l'Europe étoit persuadée, « dit Quincy, que ce Prince seroit obligé d'abandonner le « reste de la monarchie, la fidélité de ses peuples et les « grands secours qu'il en reçut le mirent en état de don- « ner bataille à ses ennemis.

« On vit alors en Espagne (*Mémoires de Saint-Simon*, « t. IX, p. 22), le plus rare et le plus grand exemple de fi- « délité, d'attachement et de courage, en même temps le « plus universel qui se soit jamais vu ni lu. Prélats et le « plus bas clergé, seigneurs et le plus bas peuple, béné- « ficiers, bourgeois, communautés ensemble, et particu- « liers à part, noblesse, gens de robe et de trafic, arti- « sans, tout se saigna de soi-même jusqu'à la dernière

(*) Après la bataille de Luzara, le duc de Vendôme s'était retiré à Anet. C'est dans cette résidence qu'il reçut de Louis XIV l'ordre de prendre le commandement de l'armée qu'il envoyait en Espagne pour appuyer les droits de son petit-fils Philippe V.

L'envoyé du Roi rencontra le Prince dans la campagne. Le duc de Vendôme montait alors un cheval de charrette. Après avoir pris connaissance des ordres de Louis XIV et repondu à l'envoyé du Roi, il ajouta, en s'adressant à son cheval : *Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, tu feras la campagne avec moi*. Effectivement, pendant toute cette compagne, le Prince n'eut pas d'autre cheval ; il le montait à la bataille de Villaviciosa. La guerre terminée, il fit faire son portrait et celui de son cheval. Ce portrait équestre a été long-temps placé dans le château d'Anet, propriété du duc de Vendôme. Il se trouve actuellement au château d'Eu.

« goutte de sa substance pour former en diligence de nou-
« velles troupes, former des magasins, porter avec abon-
« dance toutes sortes de provisions à la cour et à tout ce
« qui l'avoit suivie. Chacun, selon ce qu'il put, donna peu
« ou beaucoup, mais ne se réserva rien; en un mot, ja-
« mais corps entier de nation ne fit des efforts si surpre-
« nans, sans taxe et sans demande, avec une unanimité et
« un concert qui agirent et effectuèrent de toutes parts à
« la fois. La Reine vendit tout ce qu'elle put. »

Le duc de Vendôme arriva en Espagne le 20 septembre 1710 : Philippe V se mit avec lui à la tête de ses troupes. Il rentra bientôt dans Madrid, et l'Archiduc fut à son tour obligé de se retirer devant le Roi. Après la prise de Brihuega et la capitulation du général Stanhope, Staremberg, qui commandait l'armée du prétendant prévenu dans ses manœuvres par le duc de Vendôme et presque cerné de tous côtés, se vit enfin contraint de livrer bataille. Il avait pris position sur les hauteurs de Villaviciosa.

« Il étoit trois heures après midi; les deux armées étoient
« séparées par des ravins, par un terrain pierreux, de
« vieilles masures, quelques restes de murailles de pierres
« sèches. Cette situation étoit très-désavantageuse pour le
« premier qui attaqueroit. Cependant le Roi d'Espagne,
« appuyé du sentiment du duc de Vendôme, étant per-
« suadé que si on remettoit à attaquer le comte de Sta-
« remberg au lendemain, il profiteroit de la nuit pour se
« retirer, donna ordre de commencer le combat. Dès qu'il
« fut arrivé à la droite, il se mit à la tête, passa un grand
« ravin, et se forma en présence des ennemis du côté de
« Villaviciosa. Il attaqua l'aile gauche des ennemis avec
« tant de vigueur, qu'après une médiocre résistance il la
« rompit, la mit en fuite, et renversa quelques bataillons
« qui soutenoient une batterie dont il se rendit maître.

« Le duc de Vendôme chargea en même tems l'aile
« droite des ennemis, qui fit une très-belle résistance;

« les charges de part et d'autres furent très-vives et très-« fréquentes. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. VI, p. 448.)

On combattit tout le reste du jour, et lorsque la nuit arriva, il ne restait plus sur le champ de bataille qu'un bataillon carré où le comte de Staremberg s'était retiré, et où il cherchait encore à faire résistance.

« Il ne se seroit pas sauvé un seul homme de cette in-« fanterie sans la nuit qui favorisa la retraite de ce qui put « échapper, et qui mit fin à ce combat. M. de Staremberg, « quoique vaincu, s'acquit beaucoup de gloire dans cette « occasion. Il fit la retraite du côté de Siguença avec tant « de précipitation, qu'il laissa sur le champ de bataille son « artillerie et plusieurs chariots chargez de munitions, « avec un grand nombre d'autres chariots longs attelez de « huit mulets, qu'on nommoit galères. Il s'y trouva huit « mille soldats. M. Mahoni prit de son côté sept cents mu-« lets chargez, et les troupes d'Espagne s'enrichirent du « butin que les ennemis avoient fait dans la Castille. Un « soldat porta à M. de Vendôme un étendart qu'il avoit « pris, et refusa l'argent que ce Prince voulut lui donner, « en lui montrant une bourse pleine d'or, et lui disant : « *Voilà ce qu'on gagne en combattant pour son Roy*. Les « ennemis laissèrent environ quatre mille morts sur le « champ de bataille, et on leur fit trois mille prisonniers. » (*Hist. milit. de Louis XIV,* par Quincy, t. VI, p. 449.)

Le duc de Vendôme, après la victoire, présenta à Philippe V les étendards pris sur l'ennemi. Le Roi et le duc couchèrent sur le champ de bataille et continuèrent le lendemain à poursuivre l'ennemi.

La bataille de Villaviciosa affermit enfin la couronne d'Espagne sur la tête du petit-fils de Louis XIV.

Philippe V combattit en Roi qui veut conquérir ses états. Il rallia plusieurs fois ses troupes et les ramena au combat et toujours il était à leur tête : ce qui donna lieu après la bataille au duc de Vendôme de dire au Roi qu'il s'était conduit en soldat.

Le duc de Vendôme fut reconnu Prince et nommé Grand d'Espagne avec le titre d'Altesse, et Philippe V, en lui conférant ces dignités, ajouta qu'il lui devait sa couronne.

« Le 15 de décembre, le Roy d'Espagne, la Reine son « épouse et le Prince des Asturies arrivèrent à Madrid « aux acclamations des peuples qui donnèrent dans cette « occasion des marques de zèle et d'affection, pareilles à « celles qu'ils témoignèrent, quand S. M. C. fut prendre « possession de la couronne. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. VI, p. 596.)

346. **PRISE DE RIO-JANEIRO** (23 sept. 1711).

Par M.

Aile du Midi.

En 1711, une escadre, sous les ordres du commandant Duclerc, avait été chargée d'une expédition au Brésil; elle devait attaquer Rio-Janeiro. Cette expédition n'avait pas réussi, et le commandant Duclerc s'était trouvé dans la nécessité de se rendre avec les officiers qui l'accompagnaient. Prisonniers à Rio-Janeiro, où ils avaient été tous massacrés quelque temps après, de cette violation du droit des gens, Louis XIV résolut de tirer une vengeance exemplaire. Il arma, et Duguay-Trouin reçut le commandement de la flotte qui partit de la Rochelle le 9 juin. Sa flotte était composée de dix-sept vaisseaux, ayant à bord environ trois mille cinq cents hommes de débarquement. Arrivé au Brésil dans les premiers jours de septembre, il demanda satisfaction au gouverneur Dom Francisco de Castro-Marias; n'ayant pu l'obtenir il força l'entrée de la baye de Rio-Janeiro. « Elle est fermée, dit Quincy, tom. V, p. 612, « par un grand goulet beaucoup plus étroit que celui de « Brest. Elle est défendue du côté de stribord par le « fort de Sainte-Croix, qui étoit garni de quarante-quatre « pièces de canon de tout calibre, d'une autre batterie de « six pièces qui est en dehors de ce fort, et du côté de « basbord par le fort de Saint-Jean, et par deux autres « batteries, où il y avoit quarante-huit pièces de gros

« canons qui croisoient l'entrée au milieu de laquelle se « trouve une isle ou gros rocher qui peut avoir quatre-« vingts ou cent brasses de longueur, etc., etc. »

L'escadre de Duguay-Trouin passa dans ce goulet défendu par près de trois cents pièces de canon, dont il essuya le feu avec une intrépidité extraordinaire. Il s'empara de l'île et entra dans le port. « Ayant mis à terre environ « trois mille cinq cents hommes de débarquement, ils « attaquèrent des forts bien fortifiez et obligèrent les « Portugais à les abandonner, aussi bien que la ville, « quoiqu'ils eussent plus de quinze mille hommes de « troupes, dont la plus grande partie avoit servi en Espa-« gne et s'étoit trouvée à la bataille d'Almanza. M. Du-« guay-Trouin, s'étant emparé de la ville, marcha aux « Portugais pour les combattre, et les obligea, quoiqu'ils « fussent bien postez, de racheter par de grosses sommes « leur ville qu'ils ne pouvoient garder faute de vivres. « Cette entreprise coûta aux Portugais plus de vingt mil-« lions, et causa un grand préjudice à la cause commune « des alliez, puisque le Roi de Portugal se trouva hors « d'état de contribuer autant qu'il avoit fait jusque-là, à « soutenir la guerre sur les frontières de son royaume « contre l'Espagne, et obligea les Anglois et les Hollandois « d'y suppléer en sa place. (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. IV, p. 613 et 652.)

347. BATAILLE DE DENAIN (24 juill 1712).

Par M. MONVOISIN en 1836.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Galerie
des Batailles.
N° 137.

Les revers éprouvés dans les campagnes précédentes avaient rendu le Maréchal de Villars plus prudent. Le Prince Eugène au contraire ayant vu son heureuse témérité couronnée du succès, était devenu plus aventureux. Les troupes des confédérés occupaient Lille, Tournay, Bouchain et Maubeuge; le Quesnoy venait de tomber en leur pouvoir, et Landrecies était investie.

La Reine Anne ayant conclu la paix avec la France,

avait retiré ses troupes de la coalition, et des commissaires s'étant rendus à Utrecht pour traiter de la paix : il semblait, dit Quincy, « qu'après cette diminution de troupes dans « l'armée des alliés, le Prince Eugène ne songeroit plus à de « nouvelles entreprises ; mais ce Prince, enflé des progrès « qu'il avoit faits depuis quelques années sur la France, et « de la prise de Quesnoy qu'il venoit de reduire en peu « de temps, et se persuadant que le Maréchal de Villars « avoit des ordres de ne rien hazarder, dans la crainte « qu'un événement désavantageux ne rompît les négocia- « tions qui se faisoient à Utrecht, entreprit de faire le « siége de Landrecies, comptant que s'étant rendu maître « en très peu de temps de cette place, qui d'elle-même « n'est pas bonne, et qui est une clef de la Champagne, « ce seroit le véritable moïen de continuer la guerre avec « succès, sans le secours des Anglois, ou bien d'obliger la « Reine Anne, par le succès de ces projets, à rompre les « traités qu'elle venoit de faire avec la France ; et c'étoit « là le véritable but qu'il se proposoit.

« Cependant comme les mouvemens du Maréchal de « Villars et l'importance de cette place qui par les progrès « des alliés étoit devenue une des principales clefs du « royaume de France, faisoient craindre au Prince Eugène « que ce général n'en tentât le secours, il fit couvrir le « camp des assiégeans par un retranchement dont le fossé « avoit seize pieds de largeur sur quatre de profondeur, « qui furent bordés d'artillerie chargée à cartouche, et le « général Fagel eut ordre de veiller à la défense de ce « retranchement. Le Prince Eugène avec la grande armée « bien retranchée dans toutes les avenües, couvroit le « siége et veilloit à tous les mouvemens du Maréchal de « Villars.

« Le comte d'Albemarle étoit posté à Denain pour cou- « vrir le transport de l'artillerie, des munitions et des « vivres qu'ils tiroient des magazins de la Flandre Wa- « lonne, qu'ils mettoient en entrepos à Marchienne sur

« la Scarpe, où il y avoit plusieurs bataillons pour leur « sûreté. Le comte d'Albemarle fit travailler en diligence « à une double ligne de communication qui s'étendoit au « travers de la plaine de Denain jusqu'à l'abbaye de Beau- « repaire. Ces lignes étoient de deux lieues et demie de « longueur, et défendües de distance en distance par des « redoutes et des corps-de-garde pour assurer les passages « des convois qui devoient aller à l'armée, et pour s'oppo- « ser aux partis et aux entreprises que pourroient faire, « d'un côté, l'armée du Maréchal de Villars, ou le Prince « de Tingry du côté de Valenciennes. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, t. VII, p. 62 et 63.)

Le Maréchal de Villars, sachant de quelle importance il était de secourir Landrecies, prit la résolution de mettre tout en œuvre pour le faire. Il fit toutes les démonstrations sur cette place, de manière à persuader qu'il voulait la secourir, et tandis que le Prince Eugène se fortifiait dans ses retranchements, il résolut d'attaquer le camp de Denain pour s'emparer des magasins que les ennemis avaient à Marchiennes. Il avait porté toutes ses forces de ce côté, et il sut masquer si bien ses manœuvres que le comte d'Albemarle ne se douta qu'il dût être attaqué que le matin même du jour de la bataille, à sept heures. Le Prince Eugène reçut en même temps la nouvelle de la marche de l'armée du Maréchal de Villars, et il s'empressa de se porter sur le camp de Denain, où il arriva vers les dix heures, suivi d'un grand nombre d'officiers. Pendant ce temps l'armée française se présentait devant les retranchements pour les attaquer.

« La prière faite et le signal donné, toute la ligne s'a- « vança et marcha sept ou huit cens pas vers les retran- « chemens sans tirer un seul coup. Quand elle fut arrivée « à la demi-portée du fusil, les ennemis qui bordoient « les retranchemens firent une décharge de six pièces de « canon chargées à cartouche, qu'ils avoient dans leur « centre, et trois décharges de leur mousqueterie, sans « qu'aucun bataillon en fût ébranlé Étant arrivés à cin-

« quante pas des retranchemens, les piquets et les grena-
« diers se jettèrent dans le fossé, suivis des bataillons.
« Ils grimpèrent les retranchemens qui étoient fort haut,
« sans le secours des fascines, et entrèrent dans le camp,
« faisant main basse sur tout ce qui leur voulut résister.
« Les ennemis aïant été chassés des retranchemens, se
« retirèrent dans le village et dans l'abbaye de Denain,
« et furent poursuivis de si près que des bataillons presque
« entiers se jettèrent dans l'Escaut. Le carnage fut fort
« grand, et on eut beaucoup de peine à arrêter le soldat,
« de manière que des seize bataillons qui y étoient, il ne
« se sauva pas quatre cents hommes, tout le reste aïant été
« tué, noïé ou pris. » (*Hist. milit. de Louis XIV*, par Quincy, t. VII, p. 71.)

La résistance fut grande de la part des ennemis. Les troupes françaises, repoussées, revinrent plusieurs fois à la charge. Villars, qui savait combien il importait de gagner une bataille où toutes les forces de la France étaient compromises, n'hésita pas, dans un moment de danger, à charger à la tête de ses bataillons; suivi du régiment de Navarre, il entra dans la redoute. Cette action hardie détermina la victoire.

« On vit le comte d'Albemarle à la tête des troupes,
« s'exposer au plus grand feu, tâchant de ranimer par son
« exemple le soldat effrayé par la multitude des ennemis,
« et ce fut encore sous ses yeux que le Prince Eugène,
« après la déroute des troupes, et avant que de se rendre,
« fit tous ses efforts pour en rallier les débris.

« Après cette déroute dont Villars ne profita pas autant
« qu'il étoit à craindre, le siége de Landrecies fut levé; ce-
« pendant le Prince Eugène se crut encore assez fort pour
« tenter le secours de Douai, mais il trouva les retranche-
« mens du Pont-à-Rache si bien fortifiés et si bien gardés,
« qu'il ne put trouver jour à les attaquer. Enfin il sépara
« son armée et se rendit à La Haye, d'où il passa à Vienne
« pour concerter avec l'Empereur les opérations de la
« campagne prochaine sur le Rhin, puisque S. M. Impé-

« riale ne pouvoit se résoudre à accepter les conditions « qu'on lui proposoit à Utrecht, où les Anglois, les Hol- « landois, le duc de Savoye, le Portugal, le Roi de Prusse, « firent respectivement la paix avec les Rois de France et « d'Espagne. » (*Hist. milit. du Prince Eugène*, par Rousset, t. III, p. 310 et 330.)

348. CONGRÈS DE RASTADT (mars 1714).

Tableau du temps par RUDOLPHE HUBER.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 12.

La paix avait été conclue à Utrecht ; l'Angleterre, la Hollande, le duc de Savoie, le Portugal, le Roi de Prusse avaient traité respectivement avec les Rois de France et d'Espagne ; Charles VI seul ne voulait pas accepter les propositions qui lui avaient été faites ; mais abandonné par ses alliés, il n'était plus en état de soutenir le poids de la guerre, les forces de l'Empereur ne consistant, dit l'auteur de la *Vie du Prince Eugène*, que dans celles de ses alliés. « Cependant, « ajoute-t-il, l'Empereur avoit voulu se mettre à la tête de « ses armées, mais il n'avoit pu empêcher le Maréchal de Vil- « lars d'assiéger et de prendre Landau, que le duc de Wir- « temberg défendit avec beauconp de conduite et de valeur, « de passer les lignes d'Ettlingen, et d'assiéger Fribourg « que S. A. S. avoit couvert de bons retranchemens, gar- « dés par dix-huit mille hommes commandés par le brave « général Vaubonne. Le général Harch qui commandoit « dans Fribourg, tint depuis le 1er octobre jusqu'au 19 de « novembre, qu'il fut obligé de rendre cette forteresse, « dont la perte jetta l'alarme dans toute la Souabe, en sorte « que les députés de ce cercle, joints à ceux des quatre « autres associés, firent des remontrances à l'Empereur « pour lui représenter l'impossibilité où étoient les états « de continuer à soutenir la guerre, le priant de leur pro- « curer une paix prompte ou de leur permettre de conve- « nir d'une neutralité qui mît à couvert les cercles d'une « répétition de maux auxquels ils avoient été exposés pen- « dant la guerre de Bavière. » (*Hist. milit. du Prince Eugène*, par Rousset, t. III, p. 331.)

Après avoir combattu les armes à la main pour défendre les intérêts de leurs souverains, le Prince Eugène et le Maréchal de Villars furent nommés pour discuter ces mêmes intérêts dans le conseil.

« Les deux généraux choisirent pour tenir les conférences « le château de Rastadt, dans le marquisat de Bade, où « S. A. S. se rendit de Ludwigsbourg, palais du duc de « Wirtemberg. Le Maréchal l'y vint trouver, et bientôt « ces deux héros convinrent des articles du traité de paix « qu'ils signèrent le 6 mars 1714, et échangèrent le 7 oc- « tobre suivant. » (*Hist. milit. du Prince Eugène*, par Rousset, t. III, p. 332.)

« Les conférences, dit Quincy, après avoir duré soixante- « treize jours, furent interrompues le 6 de février ; elles « reprirent le 28 du même mois, entre le Maréchal de « Villars et le Prince Eugène, et la paix fut signée le 6 « mars (*). »

349. LIT DE JUSTICE DE LOUIS XV (12 sept. 1715).

Tableau du temps par DUMESNIL.

Aile du Nord R.-de-chaussée. Salle no 13.

Louis XIV était mort le 1er septembre 1715; Louis XV, fils du Dauphin, duc de Bourgogne, (petit-fils du grand Dauphin et arrière-petit-fils de Louis XIV), venait de succéder à son bisaïeul. Le Roi, âgé de cinq ans, fut conduit au Palais pour y tenir son premier lit de justice, et faire enregistrer l'acte qui conférait la régence au duc d'Orléans, son oncle.

Le parlement était assemblé dans la salle de la Grand' Chambre, lorsque le Roi arriva : Louis XV, accompagné du Régent et des Princes du sang, fut reçu au bas des de-

(*) Descamps rapporte dans la vie des peintres Flamands, Allemands et Hollandais, tome IV, page 130, que « le comte du Luc appela Huber (Jean Rudolf) « à Bade, ou étaient pour lors assemblés les plénipotentiaires nommés pour ter- « miner les différends, et qui conclurent la paix. Notre peintre eut ordre de « peindre dans un seul tableau les plénipotentiaires de la part de la France, « Le Maréchal de Villars, M. de Saint-Contest, le comte du Luc et M. du Theil, « secrétaire d'ambassade; ceux de la part de l'Empire étaient le Prince Eugène, « les comtes de Goës, de Seilern et M. de Bendenrieth, secrétaire de légation. »

grés de la Sainte-Chapelle par la députation, ayant à sa tête le premier président, et conduit jusqu'au trône qui se trouvait dans un angle de la salle. Le premier chambellan, comme grand écuyer, le porta depuis le carrosse jusqu'à la porte de la grande Chambre, où le duc de Tresme le prit et le mit sur son trône. Il servit de grand chambellan et en eut la place comme premier gentilhomme de la Chambre en année, parce que le duc d'Albret, qui ne l'était que de la veille, n'avait pas prêté serment. Le Roi étant assis, chacun prit place, ainsi que l'indique Saint-Simon (t. XVII, p. 132).

Le Régent et les Princes du sang à sa droite;

Le grand chambellan était sur les marches du trône;

Le prévôt de Paris couché sur les degrés ;

Les huissiers de la chambre du Roi à genoux plus bas, leurs masses de vermeil sur le col, et les héraults d'armes en costume avec leur cotte, etc.

La Cour portait le deuil; après les Princes venieant ensuite sur les gradins élevés de la salle, et au-dessous du trône, les pairs laïcs à la droite et les pairs ecclésiastiques à la gauche du Roi.

Le Conseil d'État sous le gradin des pairs laïcs et plus bas.

Devant les pairs ecclésiastiques les présidents des Chambres, en robes rouges avec leurs fourrures. Les conseillers de toutes les chambres, en robes rouges, en face des pairs laïcs et plus bas; et enfin, en retour de la salle et en face des pairs ecclésiastiques, encore les conseillers. Derrière eux les gens du Roi, après les spectateurs de marque et de considération.

Les dames de la Cour occupaient les lanternes ou loges.

« Il n'y eut, dit Saint-Simon (tome XIII, page 237) point « de foi et hommage et rien de particulier, sinon que la « duchesse de Ventadour y eut un petit siége, et que le « Maréchal de Villeroy en eut un aussi fort bas, hors de « rang, entre le trône et la première place des pairs ecclé- « siastiques. Ce fut une tolérance, car il ne pouvoit être en « fonctions tant que le Roi étoit entre les mains des femmes.

350. DÉPART DU ROI APRÈS LE LIT DE JUSTICE (12 sept. 1715).

Tableau du temps par MARTIN.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

La séance étant levée, le Roi fut reconduit jusqu'à son carrosse au bas des degrés de la Sainte-Chapelle, par la même députation qui l'avait reçu à son arrivée. Le duc d'Orléans, le duc de Bourbon et tous les princes du sang marchaient immédiatement devant lui. Ensuite le cortége se mit en marche pour retourner aux Tuileries.

351. LOUIS XV VISITE PIERRE LE GRAND A L'HOTEL DE LESDIGUIÈRES (10 mai 1717).

Par M.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

Le Czar Pierre avait commencé ses voyages en Europe dans l'année 1698; dès cette époque, il témoigna l'intention de venir en France; mais les embarras des dernières années du règne de Louis XIV firent ajourner sa visite. Le Roi étant mort, et le Czar ayant de nouveau fait connaître au Régent son désir de passer par la France avant de retourner dans ses états, le Prince nomma le Maréchal de Tessé pour l'accompagner pendant son séjour à Paris.

Pierre le Grand arriva à Calais, où il fut d'abord reçu par le marquis de Neelle; le Maréchal de Tessé alla au-devant de lui jusqu'à Beaumont. « Et il arriva à Paris le 7 « mai; il descendit d'abord au Louvre, entra partout dans « l'appartement de la Reine-mère. Il le trouva trop ma- « gnifiquement tendu et éclairé, remonta tout de suite en « carrosse et s'en alla à l'hôtel de Lesdiguières, où il vou- « lut loger.

« Le lundi suivant, 10 mai, le Roi alla voir le Czar, « qui le reçut à la portière, le vit descendre de carrosse, et « marcha de front à la gauche du Roi jusque dans sa « chambre, où ils trouvèrent deux fauteuils égaux. Le « Roi s'assit dans celui de la droite, le Czar dans celui de « la gauche, le Prince Kourakin servit d'interprète. On « fut étonné de voir le Czar prendre le Roi sous les deux « bras, le hausser à son niveau, l'embrasser ainsi en l'air;

« et le Roi, à son âge, et qui n'y pouvoit pas être pré- « paré, n'en avoir aucune frayeur. On fut fort frappé de « toutes les grâces qu'il montra devant le Roi, de l'air de « tendresse qu'il prit pour lui, de cette politesse qui cou- « loit de source, et toutefois mêlée de grandeur, d'égalité « de rang, et légèrement de supériorité d'âge; car tout « cela se fit très-distinctement sentir. Il loua fort le Roi, « il en parut charmé, et il en persuada tout le monde. Il « l'embrassa à plusieurs reprises. Le Roi lui fit très-joli- « ment son petit et court compliment, et M. du Maine, le « Maréchal de Villeroy, et ce qui se trouva là de distingué « fournirent à la conversation. La séance dura un petit « quart d'heure. Le Czar accompagna le Roi comme il l'a- « voit reçu, et le vit monter en carrosse. » (*Mém. de Saint-Simon*, t. XV, p. 81 et 84.)

352. PIERRE LE GRAND ET LE RÉGENT A LA REVUE DE LA MAISON MILITAIRE DU ROI (16 juin 1717).

Par M. LESTANG en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

Le mercredi, 16 juin, le Czar fut à cheval à la revue des deux régiments des gardes, des gens d'armes, des chevau-légers et mousquetaires; il n'y avait que M. le duc d'Orléans. Le Czar était suivi du Prince Kourakin, qui l'accompagna partout dans son voyage en France, et du Maréchal de Tessé.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

353. PRISE DE FONTARABIE (16 juin 1719).

Par M.

354. CAMP DE L'ARMÉE FRANÇAISE ENTRE SAINT-SÉBASTIEN ET FONTARABIE (juin 1719).

QUARTIER DU PRINCE DE CONTI.

Tableau du temps par MARTIN.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

Philippe V en montant sur le trône d'Espagne avait renoncé à tous ses droits à la couronne de France; cependant, depuis la mort de Louis XIV, le cabinet espagnol ne cessait d'agiter la France de ses intrigues. Une révolte avait éclaté en Bretagne, et tout avait prouvé qu'elle était l'œuvre du Cardinal Albéroni. On découvrit peu de temps

après la conspiration ourdie à Paris par le Prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, dont le but était de faire passer la régence des mains du duc d'Orléans dans celles de Philippe V. Il importait d'assurer le repos de la France et celui de l'Europe contre la politique turbulente d'Albéroni. Son renvoi fut demandé, et, sur le refus du Roi d'Espagne, la France, unie à l'Empereur, au Roi d'Angleterre et aux États-Généraux de Hollande par le traité de la quadruple alliance, déclara la guerre à Philippe V.

Le Maréchal de Berwick reçut le commandement de l'armée française avec l'ordre d'entrer immédiatement en Espagne; le 27 mai il était devant Fontarabie, dont il entreprit le siége.

Le Prince de Conti se rendit à l'armée du Maréchal de Berwick, et l'accompagna pendant toute la campagne.

« L'armée d'Espagne étoit vers Tafalla à trois lieues de « Fontarabie. Coigny, par ordre du duc de Berwick, visi- « toit cependant avec un léger détachement les gorges et « les passages de toute la chaîne des Pyrénées pour les « bien reconnoître. Fontarabie capitula le 16 juin. Tresnel, « gendre de Le Blanc, en apporta la nouvelle. Le duc de « Berwick fit aussitôt après le siége de Saint-Sébastien. Il « y eut quelque désertion dans ses troupes, mais pas d'au- « cun officier. L'armée d'Espagne n'étoit pas en état de se « commettre avec celle du Maréchal de Berwick : Saint- « Sébastien capitula le 1er août. Bulkley, frère de la Maré- « chale de Berwick, en apporta la nouvelle. Quinze jours « après M. de Soubise apporta celle du château, et qu'on « avoit brûlé, dans un petit port près de Bilbao, nommé « Santona, trois gros vaisseaux espagnols qui étoient sur le « chantier près à être lancés à la mer. » (*Mém. de Saint-Simon*, t. 17, p. 371.)

Le Maréchal de Berwick se porta ensuite en Catalogne. La flotte espagnole fut défaite par celle de l'Angleterre près de Messine, et Philippe V consentit enfin à la paix aux conditions qui lui avaient été dictées par le Régent. Albéroni quitta le ministère et l'Espagne. La Sicile fut cédée à

l'Empereur, et la Sardaigne donnée en échange au duc de Savoie.

Le mariage de Louis XV avec l'Infante d'Espagne, fille de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, sa seconde femme, fut une des conventions de ce traité; l'Infante était alors âgée de six ans : elle devait être conduite en France pour y achever son éducation.

On convint également du mariage de mademoiselle de Montpensier, Louise-Elisabeth d'Orléans, fille du Régent, avec Louis, Prince des Asturies, fils aîné du Roi d'Espagne et héritier du trône. Ce dernier mariage eut lieu dans la ville de Lerma, le 20 janvier 1722.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

355. MEHEMET-EFFENDI, AMBASSADEUR TURC, ARRIVE AUX TUILERIES (21 mars 1721).

Tableau du temps par PARROCEL.

356. MEHEMET-EFFENDI, AMBASSADEUR TURC, ARRIVE AUX TUILERIES (21 mars 1721).

Tableau du temps par PARROCEL.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

On lit dans Saint-Simon (tom. XVIII, pag. 346) : « Le « Grand Seigneur, qui n'envoie jamais d'ambassadeur aux « premières puissances de l'Europe, sinon si rarement à « Vienne, à quelque occasion de traité de paix, en réso- « lut une sans être sollicité, pour féliciter le Roi sur son « avénement à la couronne, et fit aussitôt partir Mehemet- « Effendi Tefderdar, c'est-à-dire grand trésorier de l'em- « pire, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, avec « une grande suite, qui s'embarquèrent sur des vaisseaux « du Roi, qui se trouvèrent fortuitement dans le port de « Constantinople. Il débarqua au port de Cette en Langue- « doc. » Arrivé à Paris, il fut logé à l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires, rue de Tournon.

« Le vendredi 21 du mois de mars, le Prince de Lambesc « et Rémond, introducteurs des ambassadeurs, allèrent « dans le carrosse du Roi prendre l'ambassadeur à son « hôtel; et aussitôt ils se mirent en marche pour aller à « l'audience du Roi : la compagnie de la police avec ses

« timbales et ses trompettes à cheval, le carrosse de « l'introducteur, celui du Prince de Lambesc, entourés « de leurs livrées, précédés de six chevaux de main et de « huit gentilshommes à cheval, trois escadrons d'Orléans, « douze chevaux de main, menés par des palfreniers du « Roi à cheval, trente-quatre Turcs à cheval, deux à « deux, sans armes, puis Merlin, aide-introducteur, et « huit des principaux Turcs à cheval, le fils de l'ambassa-« deur à cheval, seul, portant sur ses mains la lettre du « Grand Seigneur dans une étoffe de soie, six chevaux de « main, harnachés à la turque, menés par six Turcs à che-« val, quatre trompettes du Roi à cheval; l'ambassadeur « suivoit entre le Prince de Lambesc et l'introducteur, tous « trois de front à cheval, environnés de valets de pied « turcs et de leurs livrées, côtoyés de vingt maîtres du « régiment Colonel-général, ce même régiment précédé « des grenadiers à cheval; puis le carrosse du Roi et la « Connétablie. Les mêmes escouades et compagnies, ci-de-« vant nommées à l'entrée, se trouvèrent postées dans les « rues du Passage, dans la rue Dauphine, sur le Pont-« Neuf, dans les rues de la Monnoie et Saint-Honoré, à « la place Vendôme, devant le Palais-Royal, à la porte « Saint-Honoré, avec leurs trompettes et timbales; de-« puis cette porte en dehors jusqu'à l'Esplanade, le régi-« ment d'infanterie du Roi en haie des deux côtés, et dans « l'Esplanade les détachements des gardes-du-corps, des « gendarmes, des chevau-légers, et les deux compagnies « entières des mousquetaires. Arrivées en cet endroit, les « troupes de la marche et les carrosses allèrent se ranger « sur le quai, sous la terrasse des Tuileries : l'ambassa-« deur, avec tout ce qui l'accompagnoit et toute sa suite à « cheval, entra par le Pont-Tournant dans le jardin des « Tuileries, depuis lequel, jusqu'au palais des Tuileries, « les régiments des gardes françoises et suisses étoient en « haie des deux côtés, les tambours rappelant et les dra-« peaux déployés. L'ambassadeur et tout ce qui l'accom-« pagnoit passa ainsi à cheval le long de la grande allée,

« entre ces deux haies, jusqu'au pied de la terrasse, où il
« mit pied à terre, et fut conduit dans un appartement en
« bas, préparé pour l'y faire reposer, en attendant l'heure
« de l'audience. »

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 13.

357. SACRE DE LOUIS XV A REIMS (25 oct. 1722).

COURONNEMENT DU ROI.

Tableau du temps par MARTIN.

358. SACRE DE LOUIS XV A REIMS (25 oct. 1722).

COURONNEMENT DU ROI.

Par M. SIGNOL en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Chambre de Louis XV. Nº 117.

Louis XV fut sacré le 25 octobre 1722, à l'âge de treize ans. La cérémonie eut lieu à Reims dans l'église cathédrale; le Cardinal duc de Rohan, archevêque de Strasbourg et grand aumônier de France, officia; il était assisté des évêques de Laon et de Beauvais.

L'église avait été tendue et ornée comme au sacre de Louis XIV. Le Cardinal de Rohan fut chercher le Roi à l'archevêché, et le cortége se rendit à l'église dans l'ordre et la marche indiqués par le cérémonial.

Les premières cérémonies du sacre étant achevées, « le « Roy s'étant levé, le grand chambellan lui présenta les « vêtemens que Sa Majesté devoit mettre par-dessus sa « camisole, la tunique, la dalmatique et le manteau royal.

« Lorsque le Roy en fut revêtu, il se mit à genoux de-« vant l'archevêque, et reçut les deux dernières onctions « aux deux mains que Sa Majesté joignit pendant qu'on « bénissoit les gans et l'anneau qui lui furent présentez « par l'archevêque.

« Ce prélat prit sur l'autel le sceptre et la main de jus-« tice, et mit l'un dans la main droite du Roy et l'autre « dans la gauche; aussitôt le Chancelier ayant appelé les « douze pairs selon leur rang, l'archevêque prit sur l'autel « la couronne de Charlemagne, et après en avoir fait la « bénédiction, il s'approcha du Roy pour la mettre sur la « tête de Sa Majesté.» (*Description du sacre de Louis XV.*)

« Les pairs laïcs : Le duc d'Orléans représentant le duc

« de Bourgogne; le duc de Chartres représentant le duc « de Normandie; le duc de Bourbon représentant le duc « d'Aquitaine; le comte de Charolois représentant le « comte de Toulouse; le comte de Clermont représentant « le comte de Flandre, et le Prince de Conti représentant « le comte de Champagne; les trois premiers, portant la « couronne ducale, et les trois autres celle de comte, sont du « côté de l'Evangile, et les pairs ecclésiastiques, l'évêque « et duc de Laon; l'évêque comte de Châlons représen- « tant l'évêque et duc de Langres; l'évêque et comte de « Beauvais, l'évêque comte de Noyon représentant l'évê- « que et comte de Châlons; l'ancien évêque de Fréjus « (Fleury) représentant l'évêque et comte de Noyon du « côté de l'Epître.

« Derrière les pairs laïcs viennent les trois Maréchaux « de France d'Estrées, d'Huxelles et de Tessé; auprès « d'eux, les ministres et secrétaires d'état, le marquis de « la Vrillière, le comte de Maurepas et M. Leblanc; les « seigneurs et les principaux officiers de Sa Majesté. De- « vant les secrétaires d'état se trouvoit le duc de Charost, « gouverneur du Roi.

« Du côté des pairs laïcs et selon leur rang, les Cardi- « naux, les évêques, les abbés, les conseillers d'état, les « ministres des requêtes et les secrétaires du Roi. Dans le « milieu du sanctuaire, du côté de l'Epître auprès du fau- « teuil et du prie-dieu du Roi, on voit le capitaine des « gardes écossaises, le duc de Villeroy, le Prince Charles « de Lorraine, grand écuyer, et le capitaine des cent- « suisses, le marquis de Courtenvaux, et du côté de l'E- « vangile, l'autre capitaine des gardes, le duc d'Harcourt.

« Au bout des degrés du sanctuaire, le Connétable, « dont les fonctions étoient remplies par le Maréchal duc de « Villars en habit de pair, et à ses côtés les deux huissiers de « la chambre. Après le Connétable, le Chancelier, repré- « senté par M. d'Armenonville, garde des sceaux, et der- « rière lui les trois grands officiers.

« Le Prince de Rohan, avec le bâton de grand maître

« dont il faisoit les fonctions, à sa droite le Prince de Tu-« renne, grand chambellan, et à sa gauche, le duc de Vil-« lequier, premier gentilhomme de la chambre, tous trois « en habits de pairs avec des couronnes de comte sur la « tête et sur la même ligne.

« Les gardes-du-corps sont placés au bas des degrés « du sanctuaire, et les hérauts d'armes se tiennent près des « stalles des chanoines.

« Les chanoines de la cathédrale sont dans les hautes « et basses stalles. Les quatre chevaliers de l'ordre du « Saint-Esprit, le Maréchal duc de Tallard, le comte de « Matignon, le comte de Médavy, le marquis de Goësbriant portant les offrandes, occupent les quatre pre-« mières hautes stalles du côté de l'Epître, et les quatre « seigneurs otages les quatre hautes stalles du côté de l'É-« vangile ; leurs écuyers tenant leurs bannières se tiennent « dans les quatre stalles au dessous. » (Extrait *du Sacre de Louis XV.*)

359. SACRE DE LOUIS XV A REIMS.
CAVALCADE DU ROI.

Tableau du temps par MARTIN.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 13.

Un des jours qui suivirent le sacre, Louis XV monta à cheval pour la grande cavalcade, accompagné du Régent, des grands officiers de sa maison, des Maréchaux de France et des officiers du Saint-Esprit.

Le Roi était parti dans l'ordre suivant de l'archevêché : Les hautbois, tambours et trompette en tête ; marchait ensuite le comte de Monsoreau, grand prévôt de l'hôtel. La marche était fermée par les gardes du corps, précédés de leurs officiers, parmi lesquels étaient de La Billarderie, lieutenant ; de Fauvel, enseigne, et de La Grange, exempt, qui avaient été nommés pour assister à la cérémonie du sacre.

Le cortége se rendit d'abord à Saint-Marcou et ensuite à Saint-Remy, où le Roi mit pied à terre. Etant entré dans le parc de l'abbé, il toucha, suivant l'usage immémorial, les écrouelles, remonta ensuite à cheval, et se dirigea

vers la plaine de Saint-Remy, où après avoir passé la revue de sa maison militaire, il revint à l'archevêché dans le même ordre qui avait été suivi pour le départ.

360. MARIAGE DE LOUIS XV ET DE MARIE LECZINSKA (15 août 1725).

LOUIS, DUC D'ORLÉANS, FILS DU RÉGENT, ÉPOUSE A STRASBOURG, AU NOM DU ROI, MARIE-CHARLOTTE-SOPHIE-FÉLICITÉ LECZINSKA, PRINCESSE DE POLOGNE.

Par M.

Louis-Philippe d'Orléans, Régent pendant la minorité du Roi Louis XV, était mort le 2 décembre 1723 et le Prince de Condé, plus connu sous le nom de M. le duc de Bourbon, lui avait succédé dans le ministère.

Le Roi avait alors quinze ans, et l'Infante d'Espagne, qui avait été amenée en France, n'étant âgée que de sept ans, le conseil pensait qu'il faudrait encore attendre trop long-temps pour conclure le mariage, et que le bien de l'état exigeait que le Roi fût promptement marié. L'Infante fut reconduite avec tous les honneurs dûs à son rang ; elle quitta Versailles le 5 avril, et fut remise, le 17 mai, à Saint-Jean-Pied-de-Port, sur la frontière des deux royaumes, aux envoyés de la cour d'Espagne.

Le 15 août, Louis, duc d'Orléans, fils aîné du Régent, épousa à Strasbourg, au nom du Roi de France, Marie Leczinska, fille de Stanislas, Roi de Pologne ; le mariage eut lieu dans l'église cathédrale de cette ville ; le Cardinal de Rohan donna la bénédiction nuptiale.

361. SIÉGE DE PHILIPSBOURG (15 mai 1734).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 26.

L'ancien évêque de Fréjus, depuis Cardinal Fleury, précepteur du Roi, ne tarda pas à remplacer M. le duc dans la direction des affaires. Le Roi, dans l'année 1727, ayant supprimé le titre de premier ministre, il nomma son ancien précepteur, principal ministre d'état.

L'Europe était en paix depuis quelques années, lorsque

la mort du Roi de Pologne, Auguste II, Electeur de Saxe, vint y rallumer la guerre.

Deux prétendants se disputèrent les suffrages de la diète assemblée à Varsovie. Stanislas reçut d'une seconde élection, la couronne qu'il avait déjà portée ; mais Charles VI, Empereur d'Allemagne, et l'Impératrice de Russie appuyèrent les prétentions de l'Electeur de Saxe, fils d'Auguste II, et leurs troupes marchèrent sur Varsovie.

La diète convoquée de nouveau appela alors au trône par une décision contraire l'Electeur de Saxe, et la Pologne se trouva ainsi partagée entre deux rois.

Cependant Stanislas, cédant à la force, s'était retiré à Dantzick. Louis XV arma pour soutenir les droits de son beau-père ; il fit partir une flotte pour lui porter des secours et le duc de Berwick fut nommé général de l'armée qui devait se porter du côté de l'Allemagne en Italie.

« Une autre armée commandée par le Maréchal de Vil-
« lars, généralissime des armées françaises, piémontaises et
« espagnoles, ayant sous ses ordres les marquis de Maillebois
« et de Coigny, entra dans le Milanez et fit jonction avec
« les troupes du Roi de Sardaigne. Pavie, Milan, Pizzig-
« hitone, Crémone, Tortone et Novarre ne tardèrent pas à
« tomber en leur pouvoir. Le Maréchal de Villars mourut
« à la fin de la campagne, à l'âge de quatre vingt-deux ans.

« Les affaires de l'Empereur étaient encore en plus mau-
« vais état dans le royaume de Naples. La bataille de Bi-
« tonto, gagnée par le duc de Mortemart, et qui valut à ce
« général le surnom qu'il a porté toute sa vie, mit Dom
« Carlos en possession des Deux-Siciles. Le Roi d'Espagne
« lui avait cédé ses droits sur cet état. L'Infant y entra
« avec l'armée espagnole sans trouver de résistance. La
« capitale lui ouvrit ses portes ; il reçut le serment et l'hom-
« mage des magistrats de la ville ; tous les habitans du pays
« se déclarèrent pour lui. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 18.)

« Le marquis d'Asfeld, après avoir passé le Rhin, obligea « le Prince Eugène à abandonner son camp. Le Maréchal « de Berwick fit ensuite le siége de Philipsbourg ; mais il « n'eut pas le bonheur d'en voir la fin. Un coup de canon « enleva aux Français un général expérimenté et dont la « valeur guerrière lui faisait pardonner sa trop grande « sévérité. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 20.)

362. PRISE DE PHILIPSBOURG (18 juill. 1734).

Par M.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13

« Après la mort du Maréchal de Berwick, le siége « de Philipsbourg ne fut pas moins continué par le « marquis d'Asfeld et le duc de Noailles ; et, après six se- « maines de tranchée ouverte, malgré les obstacles que « présentaient des pluies continuelles, l'inondation, les « tranchées et la présence de l'armée impériale, les assié- « gés capitulèrent et rendirent la ville.

« L'Empereur, harcelé de toutes parts et voyant ses « troupes dissipées partout où elles se montraient, fut trop « heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait « la France victorieuse. Le Cardinal de Fleury, qui avait « eu la sagesse d'empêcher l'Angleterre et la Hollande de « prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la termi- « ner heureusement sans leur intervention.

« Par le traité de paix dont les préliminaires furent signés « à Vienne en 1735, Dom Carlos fut reconnu Roi de Naples « et de Sicile. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 20.)

Stanislas renonça au trône de Pologne, en conservant les titres et les honneurs attachés à son rang. Il entra en possession du duché de Lorraine, qui devait après sa mort être réuni à la France. Le grand duché de Toscane fut cédé à la maison de Lorraine en indemnité.

363. BATAILLE DE PARME (29 juin 1734).

Par M.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 13.

« Les armées des trois puissances continuaient de faire « les plus grands progrès en Italie. La ville de Novarre se

« rendit au marquis de Coigny, et le Maréchal de Maille-« bois prit le château de Serravalle. Le Maréchal de « Coigny, qui avait succédé au Maréchal de Villars, « gagna la bataille de Parme contre les Impériaux qui y « perdirent huit mille hommes avec leur général Mercy. « La prise de Modène fut une des suites de cette victoire. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 18.)

La bataille de Guastalla termina la campagne, et l'armée impériale fut obligée de se retirer au delà du Pô.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 13.

364. **PRISE DE PRAGUE** (NOV. 1741).

Par M.

« La paix que la France avait procurée à tous les états « de l'Europe fut bientôt troublée par la querelle de l'Es-« pagne et de l'Angleterre pour le commerce d'Amérique. « La mort de l'Empereur Charles VI, arrivée au mois « d'octobre 1740, acheva de tout brouiller. Il n'était aucun « souverain en Europe qui ne prétendît avoir des droits à « la succession de ce Prince. Marie-Thérèse, sa fille aînée, « et épouse du grand duc de Toscane, François de Lor-« raine, se fondait sur le droit naturel qui l'appelait à « l'héritage de son père, et sur la pragmatique sanction, « par laquelle Charles VI avait ordonné l'indivisibilité de « toutes les terres de sa maison, dispositions qui avaient « été garanties par presque toutes les puissances de l'Eu-« rope. Charles-Albert, Electeur de Bavière, Auguste, « Roi de Pologne, Electeur de Saxe, le Roi d'Espagne, « Philippe V, se croyaient fondés à réclamer cette « succession en tout ou en partie. Le Roi de Prusse, de « son côté, Frédéric III, qui venait de monter sur le « trône, réclamait quatre duchés en Silésie. Louis XV au-« rait pu prétendre à cette succession à aussi juste titre « que personne, puisqu'il descendait en droite ligne de la « branche aînée masculine d'Autriche, par la femme de « Louis XIII et par celle de Louis XIV; mais ce Prince ai-« ma mieux être arbitre que protecteur ou concurrent. « Déjà la France, l'Espagne, la Bavière, la Saxe se re-

« muaient pour faire un Empereur. La France voulait éle-
« ver à l'Empire le duc de Bavière, et l'enrichir des dé-
« pouilles d'une maison puissante, si long-temps rivale de la
« France. Le Maréchal de Belle-Isle fut envoyé en Allema-
« gne pour ce sujet, et il convint, avec le Roi de Prusse et
« la Cour de Saxe, des mesures à prendre pour faire réus-
« sir ce projet. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 21.)

Marie-Thérèse, voyant l'orage qui grondait contre elle, se mit aussitôt en possession de tout le domaine que son père avait laissé. Elle reçut l'hommage des états d'Autriche à Vienne; les provinces d'Italie et de Bohême lui prêtèrent serment de fidélité. En vertu de ses droits de succession, elle demandait l'Empire pour François de Lorraine, son mari, et cherchait partout à se faire de nouveaux alliés. Elle fit entrer dans ses intérêts le Roi d'Angleterre et les Etats-Généraux. Le Roi de Prusse lui proposa son alliance; mais elle avait rejeté ses prétentions comme humiliantes pour sa couronne.

Frédéric II (le Grand Frédéric), s'unit alors à la France pour l'élection d'un nouvel Empereur; ils appuyèrent l'Electeur de Bavière, et Louis XV contracta une alliance offensive avec Charles-Albert.

De tous côtés de nombreuses armées furent mises sur pied pour appuyer les prétentions des concurrents à l'Empire. Il n'y eut pas alors de déclaration de guerre; l'Angleterre et la France prétendaient garder la neutralité.

Une armée française, prête à s'emparer du Hanovre, observait les mouvements des Anglais; l'Electeur de Bavière s'empara de Lintz, de Passaw, et fit sa jonction avec l'armée française. Les deux armées, combinées sous les ordres du comte Maurice de Saxe, lieutenant général au service de France, frère naturel du Roi de Pologne (*), marchèrent sur la capitale de la Bohême.

« Il fallait, dit l'auteur des *Campagnes de Louis XV*, ou
« prendre Prague en peu de jours, ou abandonner l'en-

(*) Frédéric-Auguste II, Électeur de Saxe, alors régnant.

« treprise. La saison était avancée, et l'armée manquait « de vivres. Cette grande ville, quoique mal fortifiée, pou- « vait soutenir les premières attaques. Le général Ogilvi, « Irlandais de naissance, qui commandait dans la place, « avait trois mille hommes de garnison, et le grand-duc « marchait à son secours avec une armée de trente mille « hommes. Il était déjà arrivé à cinq lieues de Prague, le « 25 novembre 1741; mais la nuit même les Français et « les Saxons donnèrent l'assaut.

« Ils firent deux attaques avec un grand fracas d'artil- « lerie qui attira toute la garnison de leur côté. Pendant « que tous les esprits se portaient de ce côté-là, le comte « de Saxe fit préparer en silence une seule échelle vers les « remparts de la ville neuve, à un endroit très-éloigné de « l'attaque. M. de Chevert, alors lieutenant-colonel du ré- « giment de Beauce, monte le premier; le fils aîné du « Maréchal de Broglie le suit : on arrive au rempart où « l'on ne trouve qu'une sentinelle; on monte en foule, et « l'on se rend maître de la ville. Toute la garnison met bas « les armes. Ogilvi se rend prisonnier de guerre avec ses « trois mille hommes. Le comte de Saxe préserva la ville « du pillage; et, ce qu'il y eut d'étrange, c'est que les « conquérans et le peuple conquis demeurèrent confondus « sans qu'il y eût une goutte de sang de répandu. (*Cam- « pagnes de Louis XV*, p. 21 et 25.)

« Le comte de Saxe était d'autant plus aise d'avoir réussi « dans la surprise de Prague, que près de cent ans aupa- « ravant (*) le comte de Konigsmarck, son grand-père ma- « ternel, avait escaladé cette ville à la tête des Suédois.

« Quoique la ville de Prague eût été prise d'assaut, les « ordres que donna le comte de Saxe pour prévenir le dé- « sordre furent si bien exécutés, que les trois quarts des « habitants n'apprirent que le lendemain en se levant, « qu'ils avaient passé sous une autre domination : les ma- « gistrats de la ville, pénétrés d'un service aussi essentiel,

(*) En l'année 1648.

« firent présent au comte de Saxe d'un diamant de qua-
« rante mille écus : ils avaient fait graver sous le chaton
« de ce diamant : *que la ville de Prague lui offrait cette*
« *marque de sa reconnaissance, de la bonne police qu'il avait*
« *tenue la nuit qu'elle avait été prise.*

« On trouva dans Prague cent trois pièces de canon et
« une quantité immense de munitions. L'Electeur de Ba-
« vière fit, le 26, son entrée dans la ville : le comte de
« Saxe lui en présenta les clefs. » (*Hist. du Maréchal de Saxe,* par le baron d'Espagnac, t. I. p. 169.)

365. PRISE DE MENIN (du 23 mai au 4 juin 1744). Aile du Nord R.-de-chaussée. Salle nº 13.

Tableau du temps par LENFANT.

366. PRISE DE MENIN (du 23 mai au 4 juin 1744).

Gouache par VAN BLARENBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. Nº 127.

Le Roi de Prusse, qui avait armé de son côté, arriva bientôt sous les murs de Vienne après la journée de Sahay. La Bohême était perdue pour l'Autriche lorsque la Reine Marie-Thérèse s'empressa de traiter avec Frédéric II. La cession de la Silésie lui conserva la Bohême.

Les armées françaises se trouvèrent alors dans la nécessité de résister seules à toutes les forces réunies de l'Autriche. Les Maréchaux de Belle-Isle et de Broglie se retirèrent dans Prague où ils furent bientôt assiégés.

Le Maréchal de Broglie quitta Prague en octobre, pour succéder au Maréchal de Maillebois dans le commandement de l'armée de Bavière.

Le Maréchal de Belle-Isle resta seul dans la ville assiégée, d'où il partit dans la nuit du 16 au 17 décembre, et entreprit par la saison la plus rigoureuse cette retraite dont tous les Mémoires militaires du temps parlèrent avec une si grande admiration, et qui fit dire au baron d'Espagnac :

« Ces difficultés inouïes n'effrayèrent point le Maré-
« chal de Belle-Isle : tout malade qu'il était, il entreprit
« et exécuta cette fameuse retraite ; on l'a assez judicieuse-
« ment comparée à celle des dix mille Grecs, que la
« plume de Xénophon a immortalisée, avec cette diffé-

« rence remarquable que de ces dix mille hommes le froid « n'en fit périr que deux, et qu'ils n'eurent pas de grands « combats à livrer, au lieu que plusieurs Français succom- « bèrent à la rigueur du froid, bien autrement aigu en « Bohême que dans la partie septentrionale de la Perse, et « qu'ils furent continuellement aux prises avec des troupes « bien plus aguerries et plus entreprenantes que les trou- « pes d'Artaxerxès. Il convient d'ajouter à l'honneur des « Français que les dix mille Grecs, aigris de leurs peines, « étaient à tout moment prêts à se révolter, et que les « Français, malgré leurs souffrances, témoignèrent tou- « jours une soumission et une patience à toute épreuve. » (*Hist. du Maréchal de Saxe,* t. I, p. 407.)

Chevert avait été laissé dans Prague avec les blessés ; il fit une capitulation honorable le 2 janvier 1743, et ramena sur le Rhin ses troupes et tous ses bagages.

Le Cardinal de Fleury étant mort dans sa quatre-vingt-deuxième année en 1743, au commencement de l'année, le Roi, dit l'auteur des *Campagnes de Louis XV*, alors âgé de trente-trois ans, prit en mains les rênes de l'état et se mit à la tête de ses armées.

« Louis XV s'était abstenu jusqu'alors d'agir contre les « cours de Vienne et de Londres. Ce n'est pas qu'il n'eût « des raisons bien légitimes de s'en plaindre ; mais sa mo- « dération et son amour pour la paix avaient prévalu. Ce « Prince, n'ayant pris les armes que pour soutenir ses al- « liés, ne voulait aucun dédommagement des frais immen- « ses qu'il lui en avait coûté.

« Sa Majesté, voyant les négociations sans succès et étant « insultée tous les jours dans ses sujets par ceux du Roi « d'Angleterre, se détermina enfin à déclarer la guerre à « ce Prince le 30 mars, et à la Reine de Hongrie le 26 « avril. » (*Hist. du Maréchal de Saxe,* par le baron d'Espagnac, t. II, p. 1.)

Quatre armées furent aussitôt mises sur pied. Le Roi, à la tête de quatre-vingt mille hommes, se dirigea sur la Flandre ; le Maréchal de Coigny marcha sur le Rhin avec

cinquante mille, et le duc d'Harcourt sur la Meuse avec dix mille hommes. Le Prince de Conti commanda l'armée de Piémont qui s'élevait à vingt mille hommes.

Le comte de Saxe, nouvellement nommé Maréchal de France, était destiné à servir en Flandre sous le Roi; il arriva à Valenciennes le 20 avril, et s'empara aussitôt de Courtray, dont il fit son quartier général.

Louis XV avait quitté Versailles le 3 mai; il passa la revue de l'armée le 15 mai dans la plaine de Cisoin, près de Lille, accompagné du ministre de la guerre, le comte d'Argenson.

« Le Roi quitta Lille le 22 à midi pour se porter sur « Menin, où il arriva le 23. On ouvrit la tranchée en sa « présence le 28, à dix heures du soir, du côté de la porte « d'Ypres : Sa Majesté ne se retira qu'à deux heures du « matin.

« Le comte de Clermont, Prince, chargé d'une seconde « attaque à la rive droite de la Lys, ouvrit la tranchée la « même nuit, devant l'ouvrage à corne de la porte de « Lille.

« Le Maréchal de Saxe alla le 28 reconnaître le pays « jusqu'auprès d'Oudenarde; il revint par Deynse et le « long de la Lys : ce fut alors qu'il commença à se servir « avantageusement des parties d'infanterie.

« Le Roi était allé le 31 visiter la tranchée devant l'ou- « vrage à corne, en ordonna l'attaque pour la nuit sui- « vante. On le fit reconnaître par un lieutenant et six gre- « nadiers qui le trouvèrent abandonné.

« Le chemin couvert de Menin étant pris, le baron « d'Echten, commandant de la place, demanda le 4 juin « à capituler : il obtint les honneurs de la guerre. » (*Hist. du Maréchal de Saxe,* par le baron d'Espagnac, t. II, p. .)

367. **PRISE D'YPRES** (25 juin 1744). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 13.

Par M. VAN YSENDICK en 1837.

368. PRISE D'YPRES (25 juin 1744).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

« Le siége d'Ypres suivit immédiatement. Les troupes « arrivèrent devant la place le 10 juin, dans la position « indiquée par le Maréchal de Noailles. « Ce fut le Prince « de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés (comte « de Clermont, Prince), qui commanda les principales « attaques de ce siége. On vit les Français, assurés de la « victoire, monter la tranchée avec leurs drapeaux; l'in- « vestissement avait été ordonné le 16 juin; la capitulation « fut signée le 27 du même mois. (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 33.)

« Le Roi avait visité les tranchées le 21 et le 24: ce « même jour, sur le soir, M. d'Arnaud de l'Estang, « aide-major d'artillerie, servant comme volontaire dans « la tranchée, sous les ordres du duc de Biron, obtint la « permission d'aller avec deux mineurs reconnaître ce qui « se passait dans la basse ville : il se glissa dans le fossé, « et après avoir escaladé la petite demi-lune vis-à-vis de « la poterne, il fit gratter et arracher par ses deux mi- « neurs une porte de communication pratiquée dans « l'épaisseur du rempart : il y monta seul l'épée à la main, « en criant: *vive le Roi!* ce qui fut répété par toute la tran- « chée ; cet officier, revint tout de suite demander au duc « de Biron des grenadiers à la tête desquels il marcha, et « s'empara de toute la basse ville. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 8.)

369. PRISE DE FURNES (11 juil. 1744).

Par M. RAVERAT en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle no 15.

« Le Prince Charles et les Autrichiens avaient repassé « le Rhin; le Maréchal de Coigny les poursuivit, s'arrêta « à Veissembourg qu'il emporta sans avoir employé le ca- « non : l'épée et les baïonnettes des officiers et soldats « avaient suffi. Trois mille Autrichiens y périrent, six « cents furent faits prisonniers : c'était le 15 juillet 1744.

« Tandis que les Français entraient dans la ville d'Ypres, « le duc de Boufflers prenait la Knoque, et le Roi « quitta l'armée pour visiter les places de la frontière. « Pendant ce temps, le Prince de Clermont faisait le siége « de Furnes qui, le 11 juillet, demanda à capituler après « cinq jours de tranchée ouverte. » (*Campagnes de Louis XV*, Paris, 1788.)

370. BATAILLE DE CONI (30 sept. 1744).

Par M. SERRUR en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 13.

Les hostilités avaient commencé du côté de l'Italie, le 22 février 1744, et les flottes réunies de France et d'Espagne avaient été attaquées dans la Méditerranée par l'escadre anglaise commandée par l'Amiral Matthews.

Le Prince de Conti avait rejoint l'Infant Dom Philippe; les armées combinées de France et d'Espagne passèrent le Var, elles s'emparèrent de Villefranche et Montalban et forcèrent ensuite les passages de Sture et de Mayre. On s'empara du château Dauphin et du fort Demont. On assura ainsi la libre communication de l'armée d'Italie avec le Dauphiné et la Provence.

Le Prince de Conti écrivait à Louis XV après la prise du château Dauphin : « C'est une des plus brillantes et des « plus vives actions qui se soient passées. Les troupes y ont « montré une valeur au-dessus de l'humanité. La brigade « de Poitou, ayant M. d'Agénois à sa tête, s'est couverte « de gloire.

« La bravoure et la présence d'esprit de M. de Chevert « ont principalement décidé l'avantage. Je vous recom- « mande M. de Solémi et le chevalier de Modène. La Carte « a été tué. Votre Majesté, qui connaît le prix de l'amitié, « sent combien j'en suis touché.» (*Campagnes de Louis XV*, 1778, p. 35.)

Les armées réunies se portèrent ensuite ensemble sur Coni, dont le siége fut aussitôt commencé.

Cette ville, située au confluent de la rivière de Gesse avec la Stura, à quatorze lieues de Turin, est une des places fortes

de l'Italie. La tranchée était à peine ouverte que le Roi de Sardaigne se présenta pour en faire lever le siége et livra bataille le 30 septembre. On se canonna d'abord pendant quelque temps, et vers une heure après midi, les grenadiers du Roi de Sardaigne s'étant portés sur la porte de la Madona del Ulmo, l'attaque fut vive et sanglante.

« Les Français et les Espagnols combattirent en cette « occasion comme des alliés qui se secourent, et comme « des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le Roi « de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes et le « champ de bataille. Les Espagnols ne perdirent que neuf « cents hommes, et les Français eurent onze cents hommes « tués ou blessés. Le Prince de Conti, qui était général et « soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups et deux che- « vaux tués sous lui. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 36.)

La prise de Coni fut le résultat de la bataille.

371. ENTRÉE DU ROI A STRASBOURG (5 oct. 1744).

Par SERRUR en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 13.

Après la prise de Furnes, le Maréchal de Noailles reçut l'ordre de se diriger sur l'Allemagne pour opérer sa jonction avec le Maréchal de Coigny. Le Roi suivait le mouvement de l'armée. Arrivé à Metz, le 8 août, il y tomba malade, et le 14, lorsqu'on désespérait de ses jours, il se faisait encore rendre compte de la situation de ses armées. C'est alors, rapporte Voltaire (*Siècle de Louis XV*, pag. 105), qu'il dit au comte d'Argenson, ministre de la guerre : « *Ecrivez au Maréchal de Noailles que, pendant qu'on por-* « *tait Louis XIII au tombeau, le Prince de Condé gagna* « *une bataille.* »

Le Maréchal de Noailles répondit par des succès : étant arrivé à Suffelheim, il fit sa jonction avec le Maréchal de Coigny, força les retranchements de l'ennemi et obligea les Impériaux à repasser le Rhin.

Le Roi, étant rétabli, quitta Metz pour se rendre en Alle-

magne, en se dirigeant sur Strasbourg, où il arriva le 5 octobre.

« Sur les quatre heures après midy son carrosse parut « environné de ses officiers et de ses gardes. Aussitôt l'air « retentit du bruit des instrumens et des acclamations re- « doublées de *vive le Roi!* Les cavaliers mirent le sabre à « la main. M. le prêteur royal salua le Roi à son poste. Les « autres officiers eurent le même honneur.

« Sa Majesté étant arrivée au pied du glacis reçut les trois « clefs de vermeil, qui lui furent présentées dans un bassin « de même métal par M. le baron de Trélans, lieutenant de « Roi de la ville. En même temps le corps du magistrat se « présenta devant le Roi et eut l'honneur de complimenter « Sa Majesté.

« Le Roi entra ensuite dans la ville au bruit de toutes « les cloches et de l'artillerie des remparts.

« A l'extrémité du faubourg de Saverne étoit placé un « arc de triomphe de soixante pieds d'élévation.

« En dehors de cet arc de triomphe, sous lequel le Roi « passa, étoient placés les petits cent-suisses (*) qui se pré- « sentèrent devant Sa Majesté, et lui firent le salut avec « une assurance également noble et modeste. De là le Roi » marcha vers l'église cathédrale au milieu d'une double « haye des troupes de la garnison. Les ruës, qui de ce côté là « sont droites et spacieuses, étoient sablées, jonchées de « verdure, et tapissées, à droite et à gauche, des plus belles « tapisseries, que les habitans de tout état avoient fournies « à l'envie.

« Sa Majesté étant arrivée devant le principal portail de « l'église cathédrale descendit du carrosse, et fut reçue par « M. le Cardinal de Rohan qui étoit à la tête de tout son « clergé, avec M. le Cardinal de Soubise son coadjuteur, et « M. l'évêque d'Uranople son suffragant. Son Éminence fit

(*) « Les petits cent-suisses étaient composés de jeunes garçons de douze à « quinze ans, habillés en cent-suisses d'un uniforme de camelot bleu, chargé, « sur toutes les tailles, de rubans de soye rouges et blancs, avec la fraize, la « hallebarde, le chapeau, le plumet et le reste de l'ajustement à la Suisse. »

« au Roi un très-beau discours, après lequel Sa Majesté fut « conduite jusqu'au pied du maître-autel à un prie-Dieu « couvert d'un tapis de soye et de velours, où M. le Prince « Camille de Rohan Guémené, fils de M. le Prince de « Montauban, et chanoine domicillaire de cette cathédrale, « présente le carreau à Sa Majesté. Le Roi, après avoir fait « sa prière, se rendit à pied au palais épiscopal, où il avoit « choisi son logement.

« Les petits cent-suisses se trouvèrent rangés en haye « dans la cour : les troupes bourgeoises, qui fermoient le « cortége, suivirent jusqu'à l'entrée, et passèrent en revüe « devant Sa Majesté qui se mit aux fenestres pour les voir « défiler. Tous les corps furent ensuite admis à complimen- « ter Sa Majesté. »

Les fêtes qui suivirent l'arrivée du Roi furent toutes de la plus grande magnificence.

« Le dixième octobre, le Roi partit au son de toutes les « cloches de la ville et au bruit de toute l'artillerie des « remparts, laissant tous les cœurs pénétrés de la joye « d'avoir vu et du regret de perdre sitôt ce *monarque bien « aimé.* » (Extrait de l'ouvrage intitulé *Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg pour l'arrivée et pendant le séjour de Sa Majesté en cette ville.*)

372. SIÉGE DE FRIBOURG (11 oct. 1744).

LE ROI ARRIVE AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Tableau du temps par LENFANT.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 13.

Le Maréchal de Coigny ayant passé le Rhin dirigea le duc d'Harcourt sur le vieux Brisach, tandis qu'il marchait avec le reste de ses troupes vers Fribourg.

Cette ville, alors la capitale du Brisgaw, était célèbre non seulement par la bataille livrée en 1645, et à laquelle elle avait donné son nom, mais encore par les siéges mémorables qu'elle avait soutenus. Prise en 1677 par le Maréchal de Créqui, elle fut de nouveau assiégée en 1713 par le Maréchal de Villars qui s'en était emparé après une grande résistance.

Le Maréchal de Coigny, arrivé devant Fribourg depuis le 19 septembre, avait fait investir la ville. Le Roi, après avoir quitté Strasbourg, ne tarda pas à se rendre à l'armée, dont il prit alors le commandement.

Le siége de Fribourg fut long et pénible, surtout à cause de l'abondance des eaux du Treisan qu'il fallait arrêter et détourner. Les assiégés qui avaient reçu des secours se défendirent avec courage et opiniâtreté; ils tentèrent plusieurs sorties.

« Le Maréchal de Coigny rendoit compte au Roi tous « les jours du progrès des travaux, et en recevoit les ordres: « les eaux devenues basses, on sçut profiter habilement de « cette heureuse circonstance; on fit passer de l'autre côté de « la rivière des canons, des pierriers et des mortiers pour « répondre et pour imposer à ceux des assiégés; d'autres « batteries furent établies contre les faces du bastion du « Roi, contre celle de la demi-lune et contre chaque flanc. » (*Hist. des Conquêtes de Louis XV*, par Dumortous, p. 20.)

373. SIÉGE DE FRIBOURG (17 au 18 oct. 1744).

ATTAQUE DE NUIT.

Par LEPAON en 1777.

Déjà les travaux étaient arrivés à peu de distance du chemin couvert; on crut pouvoir l'attaquer: une nuit obscure (du 17 au 18 octobre) favorisait ce projet; mais il survint une pluie si considérable, qu'on ne put s'occuper même le jour suivant que de perfectionner les ouvrages. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 13.

« Le 29 octobre le Roi, visitant les travaux pour recon-« noître les ouvrages de la tranchée et le progrès des bat-« teries qui battoient en brèche, s'apperçut que les des-« centes du fossé de la gauche étoient fort avancées, en « sorte qu'il décida que celles de la droite qui avoient été « abandonnées seroient reprises, et que le travail des mi-« nes qui avoit été dérangé seroit réparé. Les ordres du « Roi ponctuellement exécutés, les batteries furent éta-« blies sur le chemin couvert. A peine eurent-elles com-« mencé à battre en brèche, que le feu des ennemis redou-

« bla, et qu'ils démasquèrent une nouvelle batterie qui fit « un feu continuel sur celle des François et sur leurs ou- « vrages. Les nouvelles forces des assiégés n'empêchèrent « pas l'artillerie du chemin couvert de faire deux brèches « au bastion du Roi, ni plusieurs compagnies de grenadiers « d'y monter et de s'y loger. » (*Hist. des Conquêtes de Louis XV,* par Dumortous, p. 20.)

374. PRISE DE LA VILLE ET DES CHATEAUX DE FRIBOURG (5 et 25 nov. 1744).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

La ville se rendit enfin le 5 novembre ; on signa le 6 les articles de la capitulation dans la tente même du Roi. Les châteaux furent livrés ensuite le 25 novembre, et la garnison resta prisonnière de guerre.

Après la prise de Fribourg le Roi quitta l'armée pour retourner à Paris.

375. SIÉGE DE TOURNAY.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

INVESTISSEMENT DE LA PLACE, CAMP DE LA RIVE DROITE DE L'ESCAUT.

376. SIÉGE DE TOURNAY.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

INVESTISSEMENT DE LA PLACE. CAMP DE LA RIVE GAUCHE DE L'ESCAUT.

Tableaux du temps par PARROCEL le fils.

377. SIÉGE DE TOURNAY (8 mai 1745).

LE ROI VISITE LE CAMP DEVANT TOURNAY.

Tableau du temps par LENFANT.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

« L'Empereur Charles VII mourut à Munich le 20 jan- « vier 1745 ; la France n'ayant agi que pour les intérêts de « ce Prince, il y avait lieu de croire que les puissances « belligérantes se prêteraient aux propositions de paix de « Sa Majesté très-chrétienne ; elles furent sans effet, et ce « monarque dut continuer la guerre avec plus de vigueur « qu'auparavant.

« Le Roi ayant déclaré qu'il irait en Flandre avec M. le « Dauphin, le Maréchal de Saxe fut nommé pour com- « mander sous ses ordres. La campagne devait s'ouvrir « par le siége de Tournay. Le chevalier d'Espagnac, aide- « maréchal-général-des-logis de l'armée, avait été envoyé se- « crètement à Condé pour examiner l'emplacement des pre- « miers camps que les troupes devaient prendre entre « Maubeuge et la Haisne. Il devait aussi s'assurer des fa- « cilités pour la paille, le bois et les transports des vivres. « M. Thomassin, capitaine d'ouvriers, avait été chargé de « voir les endroits les plus commodes pour faire des ponts « sur la Haisne.

« Le Maréchal de Saxe, ayant reçu ses dernières instruc- « tions, se rendit à Valenciennes le 15 avril. Il s'occupa, « en y arrivant, de l'exécution des ordres nécessaires pour « l'ouverture de la campagne. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 28 et 29.)

On devait entreprendre le siége de Tournay. Le Maréchal de Saxe avait trompé l'ennemi sur le véritable but de ses dispositions, et Tournay était déjà investi sur les deux rives de l'Escaut, lorsque l'armée des alliés se dirigeait du côté de Mons et de Maubeuge qu'elle croyait menacés. Le duc de Cumberland s'empressa de se porter sur Tournay.

Le Maréchal de Saxe, prévoyant qu'il pourrait être inquiété pendant le siége, avait fait protéger les travaux par une armée d'observation. « Son projet, dit le baron d'Es- « pagnac (tom. II, pag. 29), était de combattre les alliés « sans discontinuer le siége de Tournay. Il avait fait occu- « per le village de Fontenoy, jugeant ce poste de la der- « nière importance. »

Sur la nouvelle de la marche de l'ennemi, le Roi avait quitté Versailles le 6 mai; le 8 il avait rejoint l'armée, et était au camp, où il se fit rendre compte du siége de Tournay.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 14.

378. **BATAILLE DE FONTENOY** (11 mai 1745).

ATTAQUE DU VILLAGE D'ANTHOIN.

Tableau du temps par LENFANT.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 14.

379. **BATAILLE DE FONTENOY** (11 mai 1745).

Tableau du temps par

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 14.

380. **BATAILLE DE FONTENOY** (11 mai 1745).

Tableau du temps par LENFANT.

381. **BATAILLE DE FONTENOY** (11 mai 1745).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no. 14.

« Le 10 au matin, Sa Majesté se rendit avec M. le Dau-« phin à la tête des troupes, le Maréchal de Saxe y était ; « il faisait exécuter les ordres donnés dans la nuit. Le Roi « lui avait permis de se tenir dans une voiture d'osier par « rapport à l'état où il était : il ne monta à cheval qu'au « moment de l'action.

« Le lendemain, à quatre heures du matin, le Roi se « mit à la tête des troupes. Les gardes du corps étaient « encore dans leur camp : le Maréchal de Saxe envoya dire « au comte d'Argenson que si le Roi et M. le Dauphin « avaient passé le pont, on ne fit marcher les gardes du « corps que quand le Roi et M. le Dauphin l'auraient re-« passé. Le Maréchal de Saxe sentait l'importance de ne « pas exposer à la destinée d'un combat incertain deux « têtes aussi précieuses. Le Roi et M. le Dauphin étaient « alors en deçà de l'Escaut. Sa Majesté s'étant fait rendre « compte de ce que désirait le Maréchal : on peut dès à « présent, dit ce Prince, faire venir mes gardes du corps, « car très-certainement je ne repasserai pas l'Escaut. Il « alla se placer près de la Justice de Notre-Dame-aux-« Bois, d'où il pouvait tout voir et donner ses ordres.

« Le canon de l'ennemi commença à tirer avec une viva-« cité extrême un peu avant cinq heures du matin.

« Le Maréchal de Noailles était alors avec le Maréchal « de Saxe auprès de Fontenoy : il lui faisait voir l'ouvrage

« qu'il avait fait faire à l'entrée de la nuit pour la commu-
« nication du village de Fontenoy, avec la redoute la plus
« près de ce poste. Il lui servit ce jour-là de premier aide
« de camp, sacrifiant la jalousie du commandement au bien
« de l'état, et s'oubliant soi-même pour un général étran-
« ger et moins ancien. Le Maréchal de Saxe sentait tout le
« prix de cette magnanimité, et jamais, comme l'observe
« très-bien M. de Voltaire, on ne vit une union si grande
« entre deux hommes, que l'amour-propre semblait devoir
« éloigner l'un de l'autre. (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, p. 55 à 59.)

« Les deux armées se canonnèrent pendant plus de trois
« heures; enfin les alliés se déterminèrent à attaquer Fon-
« tenoi : leur infanterie avança sur cinq colonnes. Deux
« colonnes hollandoises tentèrent deux fois de rompre les
« troupes qui étaient entre Anthoin et Fontenoi; deux
« autres voulurent emporter Fontenoi. Les attaques furent
« vives; une seconde attaque sur Fontenoi et sur la re-
« doute de la gauche ne fut pas plus heureuse. Ils for-
« mèrent alors deux lignes d'infanterie fort épaisses et
« marchèrent en très-bon ordre pour attaquer le centre de
« l'armée du Roi. Ils firent un feu si vif et si terrible,
« qu'ils ébranlèrent le front de l'armée française qui fut
« obligée de céder quelque terrain.

« La première ligne de cavalerie française donna, pour
« laisser à l'infanterie le temps de se réformer; mais le feu
« soutenu des alliés la força de plier et de se rallier der-
« rière la seconde ligne qui la soutenait. Celle-ci fut égale-
« ment forcée de céder à l'épouvantable feu qu'elle essuya.
« La cavalerie française ne perdit cependant point courage
« et revint plusieurs fois à la charge. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 42.)

« Le Maréchal de Saxe, dit le baron d'Espagnac, n'avait
« d'inquiétude que pour le Roi : il lui fit dire par le mar-
« quis de Meuse, qu'il le conjurait de repasser l'Escaut
« avec M. le Dauphin; mais on ne put jamais l'obtenir.

« Cependant, malgré leurs avantages, les lignes anglaises
« souffraient beaucoup : leurs flancs étaient exposés au feu
« du canon et de la mousqueterie, tant de la redoute de la
« pointe des bois de Barry, que des troupes françaises qui
« étaient près de Fontenoy : le duc de Cumberland crut
« devoir resserrer ses deux lignes pour les éloigner du feu
« qui les maltraitait. Ayant fait marcher en même temps les
« quatre régimens qui étaient sur sa droite et le long de la
« lisière du bois, il s'en servit pour fermer le vuide qui se
« trouvait entre ses deux lignes : il présentait ainsi un ba-
« taillon carré, dont trois faces pleines : ce bataillon, com-
« posé de l'élite de l'infanterie anglaise et hanovrienne,
« était d'environ quinze mille hommes. Les régimens de
« cavalerie de la gauche les plus à portée eurent ordre de
« l'attaquer. »

Cette formidable colonne résistait à toutes les charges; son feu terrible et soutenu enlevait des lignes entières de régiments. La bataille allait être perdue; le Maréchal de Saxe voulut faire un dernier effort, mais il sentait que la défaite totale de l'armée française dépendait de cette dernière attaque; il prévit tout pour la retraite qui eût été impraticable si les Hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoy et Anthoin, et s'ils étaient venus donner la main aux Anglais, on désespérait en un mot du succès de la journée. (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 42.)

Le duc de Richelieu, lieutenant général et qui servait en qualité d'aide de camp du Roi, arriva en ce moment.
« Il venait, rapporte Voltaire, de reconnaître la colonne
« près de Fontenoi. Ayant ainsi couru de tous côtés sans
« être blessé, il se présente hors d'haleine, l'épée à la main
« et couvert de poussière. Quelle nouvelle apportez-vous,
« lui dit le Maréchal, quel est votre avis? Ma nouvelle est
« que la bataille est gagnée si l'on veut, et mon avis est
« qu'on fasse avancer dans l'instant quatre canons contre
« le front de la colonne : pendant que cette artillerie

« l'ébranlera, la maison du Roi et les autres troupes « l'entoureront; il faut tomber sur elle comme des four- « rageurs. »

Le Maréchal approuva l'avis du duc de Richelieu; on prit les ordres du Roi. L'artillerie fut dirigée sur le front du bataillon carré; la maison du Roi avance, le duc de Richelieu en tête.

« Le Maréchal de Saxe avait commandé que la cavalerie « touchât les Anglais avec le poitrail des chevaux; il fut « bien obéi. Les officiers de la Chambre chargeaient pêle- « mêle avec les gardes et les mousquetaires : les pages du « Roi y étaient l'épée à la main. Il y eut une si exacte éga- « lité de temps et de courage, un ressentiment si unanime « des échecs qu'on avait reçus, un concert si parfait; la « cavalerie, le sabre à la main, l'infanterie, la baïonnette « au bout du fusil; que la colonne anglaise fut foudroyée « et disparut : ce qui put s'en échapper repassa les ravins « dans le plus grand désordre, laissant le champ de ba- « taille couvert de morts et de blessés. Les Hollandais vou- « lant faire une diversion en faveur des troupes anglaises « et hanovriennes, s'ébranlèrent dans le moment de l'at- « taque de la colonne; mais l'infanterie et les dragons qui « étaient sur la droite vers Anthoin, se disposant à les « charger, ils se retirèrent précipitamment, abandonnant « vingt pièces de canon et leurs blessés. Ce dernier succès « rendit la victoire complète. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 80.)

382. BATAILLE DE FONTENOY (11 mai 1745).

Par M. H. VERNET en 1827.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

« Le Maréchal de Saxe, qui était malade, se fit porter « vers le Roi : « Sire, j'ai assez vécu; je ne souhaitais de vi- « vre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. « Ce qui rend, dit Voltaire, cette bataille à jamais mémo- « rable, c'est qu'elle fut gagnée lorsque le général, affaibli « et presque expirant, ne pouvait plus agir. Le Maréchal

« avait fait la disposition, et les officiers français rempor-
« tèrent la victoire.» (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p.43.)

« Le Roi, s'étant rendu sur le champ de bataille, re-
« commanda qu'on prît un soin égal des blessés des en-
« nemis comme de ceux de ses troupes. Il fit l'honneur au
« Maréchal de Saxe de l'embrasser; il eut la bonté de lui
« ordonner d'aller prendre du repos: ce soulagement lui
« était essentiel dans l'état affreux où il se trouvait, et à
« la suite des fatigues d'une pareille journée. Sa Majesté
« passa à la tête de tous les régimens qui avaient combattu;
« elle témoigna à chacun en particulier sa satisfaction de
« leurs services. (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le ba-
ron d'Espagnac, t. II, p. 81.)

383. BATAILLE DE FONTENOY (11 mai 1745).

PRISE DU VILLAGE DE VEZON.

Tableau du temps par M. LENFANT.

: du Nord.
e-chaussée.
ille n° 14.

« Les alliés laissèrent un gros corps d'infanterie dans les
« haies de Vezon, et leur cavalerie en bataille devant ce
« village; cette précaution et la nuit qui survint favori-
« sèrent leur retraite. M. de Grassin s'était tenu, pendant
« la bataille, dans les bois de Barry, avec son régiment.
« Il se porta après le combat sur le flanc de la cavalerie
« ennemie formée devant Vezon; il l'obligea, par son feu,
« de s'éloigner de ce village; il y prit huit cents hommes y
« compris les blessés, vingt-deux pièces de canon, tous les
« chariots d'artillerie, l'hôpital ambulant et beaucoup de
« bagages.

« Les alliés eurent environ quinze mille hommes tués ou
« blessés; on leur fit nombre de prisonniers, parmi les-
« quels plusieurs officiers de marque. On leur enleva qua-
« rante pièces de canon et cent cinquante chariots char-
« gés de toutes sortes de munitions de guerre. » (*Hist. du
Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 82.)

Le comte d'Argenson, du champ de bataille même, fit

connaître à Voltaire la victoire de Fontenoy, et Voltaire présenta au Roi à son retour à Paris l'ode qu'il avait faite sur la bataille de Fontenoy.

384. SIÉGE DE TOURNAY (11 mai 1745).

LE ROI DONNE DES ORDRES POUR L'ATTAQUE DE TOURNAY. — Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 15.

Tableau du temps.

385. SIÉGE DE TOURNAY (14 mai 1745).

LE ROI DONNE DES ORDRES POUR L'ATTAQUE DE TOURNAY.

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. N° 127.

« Le lendemain de la bataille de Fontenoy, le 12 mai, « les troupes françaises rentrèrent dans la circonvallation « devant Tournay; le Roi retourna à son quartier au château de Chin. Le 14, il se rendit à la tranchée, accompagné de Monseigneur le Dauphin, et en examina tous les « travaux malgré le grand feu de l'ennemi. Le comte d'Argenson, ministre et secrétaire d'état de la guerre suivait « Sa Majesté. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 85.)

« En moins de six jours la brèche fut faite au corps de « la place; l'ouvrage à corne fut emporté d'assaut, et les « Français se logèrent sur l'angle et sur une partie de l'attaque gauche du chemin couvert de la demi-lune. Le « gouverneur de Tournai jugea convenable de capituler; « mais ses propositions parurent inadmissibles; on recommença les hostilités. En peu de jours Tournai allait être « ensevelie sous ses ruines. Le gouverneur fut obligé de « rendre la place, et s'enferma dans la citadelle qu'il défendit jusqu'à la dernière extrémité et dont il sortit, ainsi « que la garnison, avec les honneurs de la guerre; il ne « s'était rendu qu'après que toutes les batteries de la citadelle furent presque démontées, que les puits furent infectés, et que la poudre eut commencé à lui manquer. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 44.)

« La garnison de la citadelle de Tournay ayant défilé le « 24 au matin, devant le Roi, Sa Majesté, accompagnée de « Monseigneur le Dauphin fit son entrée dans Tournay. Les « magistrats de la ville se trouvèrent à la porte pour lui « rendre leurs hommages. « (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 91.)

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

386. COMBAT DE MELLE (9 juil. 1745).

Tableau du temps par PARROCEL fils.

387. COMBAT DE MELLE (9 juil. 1745).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

« Les alliés avaient rassemblé dans Gand de gros maga- « sins; les Anglais y avaient déposé leurs équipages, et « une grande partie de leurs munitions de guerre; ils y « avaient aussi le canon arrivé d'Angleterre, pour remplacer « celui perdu à Fontenoy; plusieurs officiers et soldats « blessés y avaient été conduits; cette place faisait leur « communication avec les îles Britanniques, par Ostende « et Nieuport...

« Le Roi, instruit qu'il y avait peu de monde, résolut de « s'en rendre maître; il en concerta les moyens avec le « comte d'Argenson et le Maréchal de Saxe; le secret n'en « fut confié qu'au comte de Lowendal, chargé de l'entre- « prise. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espa- gnac, t. II, p. 31.)

« L'armée ayant quitté le camp et passé l'Escaut, mar- « cha sur cinq colonnes, et arriva dans la plaine de « Leuze, où elle campa sur le bord de la Teure. Les alliés « avaient passé la Dendre : notre armée vint occuper « le camp de Vanbeck et celui de la Chartreuse de Gra- « mont et ensuite celui de Bost. M. du Chayla marcha à la « tête de son détachement avec vingt pontons et vingt piè- « ces de canons, pour jeter un pont sur l'Escaut, afin d'em- « pêcher six mille Anglais postés à l'Alost d'entrer dans la « ville de Gand et d'en augmenter la garnison. Un petit

« détachement de hussards ennemis voulut reconnaître le « chemin de Gand ; les Grassins, qui tenaient la même « route, les battirent et les obligèrent à se retirer. Les six « mille Anglais, informés de cette déroute, s'avancèrent « pour envelopper les Grassins qui couvraient la marche de « M. du Chayla. Ce fut en cette occasion que M. Grassin « donna des preuves de sa valeur et de son expérience. Ce « brave commandant fit un feu si vif, qu'il força les Anglais « à le bloquer. Leur confiance les trahit : au lieu d'atta- « quer les Grassins, ils attendirent ; et dans cet intervalle « M. du Chayla arriva près de l'abbaye de Melle avec les « troupes qu'il commandait. Ils s'avancèrent vers M. du « Chayla et se portèrent à Melle ; ils avaient déjà enlevé « les pontons et les canons qu'ils faisaient marcher du côté « de Gand. La brigade de Crillon les arrêta et soutint avec « MM. de Granville et de Souvré le premier choc. Celle « de Normandie s'y joignit. Le régiment de Laval suivit de « près, reprit les vingt pontons et les vingt pièces de canon « qui furent pointées à l'instant contre les ennemis. Les « Grassins tombèrent à leur tour sur les Anglais qu'ils mi- « rent entre deux feux. Ce combat fut opiniâtre ; les An- « glais furent entièrement rompus. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 44 et 45.)

388. **SURPRISE DE LA VILLE DE GAND** (10 au 11 juil. 1745). Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

Gouache par VAN BLAREMBERG.

389. **PRISE DE GAND** (11 juil. 1745.)

Par M. GIGOUX en 1837.

La marche de l'armée française entre l'Escaut et le Dendre semblait menacer Oudenarde ; elle couvrait la marche du comte de Lowendal et cachait son expédition. Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 14.

« Le pont d'Espières, si renommé dans l'histoire par la « marche extraordinaire de l'armée commandée par le « Maréchal de Luxembourg en 1688, sous les ordres de « Monseigneur, deviendra célèbre à jamais par le poste

« que le comte de Lowendal y prit pour marcher à la fa-
« meuse escalade de Gand.

« Ce fut là que ce général reçut les derniers ordres de
« Sa Majesté; M. du Chayla fut aussi chargé par le Roi de la
« même expédition; ces deux généraux, autant connus par
« leur expérience que par leur bravoure, se portèrent sur
« Gand, l'un par la droite et l'autre par la gauche de
« l'Escaut : lorsque le comte de Lowendal fut arrivé à
« portée de Gand, il fit insulter le front de cette place, en-
« tre la porte Saint-Pierre et l'Escaut; quoique le fossé fût
« large, profond et rempli d'eau, les troupes commandées
« pour une si grande entreprise, où il paraissoit de la té-
« mérité, se jettèrent néanmoins dans ce fossé avec autant de
« hardiesse que de vivacité, et la place fut emportée l'épée à
« la main. Ce succès important ne coûta aux François qu'un
« lieutenant tué d'un coup de fusil et deux dragons noyés.

« Le feu des François servit de signal à M. du Chayla
« pour s'approcher de la ville ; ce général fit tirer quel-
« ques coups de canon du côté de la porte impériale, qui
« lui fut bientôt ouverte par le détachement de M. Lowen-
« dal : la garnison, composée de huit cens hommes, se re-
« tira avec précipitation dans le château, sous les ordres
« du baron de Kisegheim, ou quatre jours après elle fut
« faite prisonnière de guerre ; les généraux françois don-
« nèrent ensuite des ordres si sages et si précis, pour em-
« pêcher le désordre que les troupes victorieuses auroient
« pu faire, que les habitans de Gand, qui s'étoient couchés
« Autrichiens, furent moins surpris en se réveillant, de se
« voir sous la domination françoise, que du bon ordre qui
« avoit été établi dans leur ville ; le calme qui y régnoit
« leur représentoit une véritable paix, quoiqu'ils fussent au
« milieu de la guerre.

« Les François trouvèrent dans la ville de Gand de
« nombreux effets appartenant aux Anglois qui s'y
« étoient réfugiés après la bataille de Fontenoi ; ils y trou-
« vèrent aussi des magasins de farine, un armement con-
« sidérable de fusils, d'épées, de sabres, et l'habillement

« neuf et complet de plusieurs régimens ; plus de cinq cent « mille rations de fourrage et quatorze mille sacs d'avoine, « beaucoup de canons avec ceux que les Anglois avoient « fait venir de chez eux pour remplacer ceux qu'ils avoient « perdus à la bataille de Fontenoi, dont vingt-sept pièces « étoient en batterie sur le rempart et le reste dans des « bélandres sur le canal, pour être conduites à Bruxelles ; « on y fit aussi plus de six cents prisonniers, tant Anglois « qu'Hannovriens qui s'y étoient retirés après la bataille « pour se faire panser des blessures qu'ils y avoient reçues.» (*Conquêtes de Louis XV*, par Dumortous, p. 78 à 80.)

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 14.

390. SIÉGE D'OUDENARDE (17 juil. 1745).

Tableau du temps par PARROCEL le fils.

391. PRISE D'OUDENARDE (21 juil. 1745).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
No 127.

Après que le Maréchal de Lowendal eut occupé la ville de Gand, il marcha sur Oudenarde, fit ouvrir la tranchée le 17 et jouer les batteries, qui furent si bien servies, que dès la première canonnade elles démontèrent deux batteries des assiégés. On capitula le 21 juillet.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle no 14.

392. SIÉGE D'OSTENDE (août 1745).

Par M. RIOULT.

393. SIÉGE D'OSTENDE (août 1745).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
No 127.

Le Maréchal de Lowendal s'empara ensuite de Dendermonde ; après on marcha vers Ostende. « A peine la gar- « nison eut-elle aperçu les Français dans les dunes du « côté de Nieuport, qu'elle fit un feu terrible pour empê- « cher leur approche. La vivacité du feu de la place n'inti- « mida point les troupes destinées à la conquérir, et que « le comte de Lowendal commandait. Les batteries furent « bientôt dressées et on ne cessa de tirer sur la ville et sur

« le port. On écoula les eaux, et en moins de trois jours on « tira contre le corps de la place, et on était à l'abri du « canon des vaisseaux anglais qui côtoyaient les dunes. « Ces vaisseaux entrèrent dans le port d'Ostende, où ils ne « furent pas long-temps en sûreté. Une bombe que les Fran- « çais y jetèrent pendant la nuit coula un de ces vaisseaux « à fond et les autres se retirèrent, et la même nuit les as- « siégeans se rendirent maîtres de l'avant-chemin cou- « vert.

« Le Roi examina lui-même les dispositions du siége et « du camp, renforça les brigades et fixa l'attaque du che- « min couvert. Les assiégés se défendirent avec la plus « extraordinaire intrépidité. Ils se retirèrent avec précipi- « tation dans la place, où ils furent pressés par les Fran- « çais, et d'où ils arborèrent le drapeau blanc. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 46.)

394. SIÉGE D'ATH (2 au 8 oct. 1745).

Gouache par VAN BLARENBERG.

Partie centrale.
1er étage.
Salle dite de la Vaisselle d'or.
No 127.

Le comte de Lowendal s'étant emparé de Nieuport, « de « tout le pays que la Reine de Hongrie possédait depuis la « Dendre jusqu'à la mer, il ne lui restait plus que la ville « d'Ath. Le Maréchal de Saxe fit toutes les dispositions « pour le siége de cette place, dont il confia la conduite au « comte de Clermont-Gallerande. Les ennemis voulant se- « courir cette place, firent avancer un corps de troupes « aux environs de Halle ; mais le comte d'Estrées qui mar- « chait à Enghien à la tête de vingt-huit escadrons, se « replia sur M. de Clermont-Gallerande, et leur jonction « forma un corps de vingt-trois mille hommes bien en « état de résister à toutes les entreprises des ennemis. Le « duc de Cumberland augmenta de huit mille hommes le « corps de troupes qu'il avait déjà fait avancer du côté de « Halle. Le Maréchal de Saxe fit échouer tous ces projets « en se portant aux endroits d'où l'on pouvait secourir la

« place qui se rendit le 8 octobre 1745. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 47.)

395. SIÉGE DE BRUXELLES (février 1746).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 15.

Par M. RUBIO en 1837.

396. SIÉGE DE BRUXELLES (février 1746).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. N° 127.

« Pendant que les prospérités de la France semblaient « devoir chasser pour jamais la Maison d'Autriche de la « Flandre, la Reine de Hongrie rassemblait toutes ses for- « ces sous les murs de Francfort. Cette Princesse fit élire « Empereur, dans cette ville, le grand duc de Toscane, son « époux, sous le nom de François Ier ; cette cérémonie se « fit le 12 septembre 1745. Le Roi de Prusse fit protester « de nullité par ses ambassadeurs ; l'électeur Palatin, « dont l'armée autrichienne avait ravagé les terres, protesta « de même. Les ambassadeurs électoraux de ces deux « Princes se retirèrent dans Francfort ; mais l'élection ne « fut pas moins faite dans les formes, aux termes de la Bulle « d'or, qui dit que « si les électeurs ou leurs ambassadeurs « se retirent du lieu de l'élection, avant que le Roi des « Romains, futur Empereur, soit élu, ils seront privés cette « fois de leur droit de suffrage, comme étant censés l'avoir « abandonné.

« Cette élévation de François Ier à l'empire ne devait pas « ralentir les hostilités ; et la France, abandonnée par le « Roi de Prusse, qui avait fait sa paix particulière avec la « Reine de Hongrie, n'en suivit pas moins ses conquêtes. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 51.)

Le Maréchal de Saxe fit les dispositions du siége de Bruxelles au milieu d'un hiver rigoureux. Les troupes réparties dans les différentes garnisons de la Flandre, eurent ordre de se rendre à Maubeuge, Ath, Tournai, Oudenarde, Gand et Dendermonde. Le Maréchal de Saxe se porta sur Bruxelles et laissa un corps de troupes pour observer les

mouvements des garnisons de Mons et de Charleroi et de les empêcher de faire aucune tentative qui pût arrêter sa marche.

La tranchée fut ouverte devant Bruxelles le 7 février, devant l'ouvrage à cornes de la porte de Scaerbeck : « Les « efforts furent si heureux que les travaux s'élevèrent avec « une activité prodigieuse; bientôt deux batteries menacè- « rent la ville et commencèrent à lancer des boulets et des « mortiers. Le feu des assiégés était vif et bien servi ; mais « l'ardeur des assiégeans ne se ralentissait point : les brè- « ches du corps de la place et de l'ouvrage à corne étaient « devenues praticables. Les assiégés pour prévenir l'assaut « arborèrent le drapeau blanc le 20 février, et la capitula- « tion fut signée le même jour ; la garnison se rendit pri- « sonnière de guerre. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 52.)

397. SIÉGE D'ANVERS (mai 1746).

Gouache per VAN BLARENBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

« Tout le Brabant, Louvain, Malines, Lierre, Arschit, « Hehentat et le fort Sainte-Marguerite étaient conquis. « Le siége d'Anvers fut résolu; la ville fut bientôt aban- « donnée, et le siége de la citadelle ne fut point différé.

« M. le comte de Clermont était chargé du siége d'An- « vers. M. le Maréchal de Saxe et le comte d'Argenson, « ministre de la guerre, vinrent reconnaître ses travaux, « et leur suffrage le détermina à ordonner l'ouverture de « la tranchée le 2F mai 1746. Trois mille six cents travail- « leurs étaient employés à cette opération, soutenus de « douze compagnies de grenadiers, de deux bataillons du « régiment d'Auvergne et du régiment suisse de Bettens, « commandés par M. Thomé, maréchal de camp, et le « marquis de Berville, brigadier.

« Quatorze pièces de canon attaquèrent la citadelle sans « relâche : bientôt de nouvelles batteries furent établies ; « les sappes étaient avancées jusqu'aux palissades. Le che-

« min couvert fut à la disposition des Français, et le gou-« verneur d'Anvers, après une courageuse résistance, « capitula le 31 mai. Il obtint pour la garnison les honneurs « de la guerre. Il fut aussi obligé de rendre le fort Sainte-« Marie, situé sur la rive gauche de l'Escaut, vis-à-vis le « fort Saint-Philippe. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 53 et 54.)

398. **ENTRÉE DE LOUIS XV A ANVERS** (4 juin 1746).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

« Pendant ce tems le Roi parcourt le pays qu'il vient « de conquérir par la seule terreur de ses armes, verse « partout ses bienfaits et fait chérir son humanité. Lorsqu'il « entra dans Malines, le Cardinal-archevêque, prélat dis-« tingué par ses mœurs et ses lumières, lui tint ce discours « éloquent :

« Sire, le Dieu des armées est aussi le Dieu de miséri-« corde. Tandis que Votre Majesté lui rend des actions de « grâces pour ses victoires, nous lui offrons des vœux pour « les faire heureusement cesser par une paix prompte et « durable. Le sang de Jésus-Christ est le seul qui coule « sur nos autels; tout autre nous alarme. Un Prince de « l'Eglise doit avoir le courage d'avouer cette peur devant « un Roi très-chrétien. »

« Monsieur l'Archevêque, répondit Louis XV, vos vœux « sont conformes à mes désirs, qui ne tendent qu'à porter « mes ennemis à la paix; c'est l'unique but de mes démar-« ches et le succès que j'attends de mes efforts. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 53.)

Louis XV fit ensuite son entrée à Anvers le 4 juin 1746. Tout le clergé, tout le corps de la ville fut au-devant du Roi, en avant des portes de la ville.

399. **SIÉGE DE MONS** (juill. 1746).

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 14.

Tableau du temps par LENFANT.

400. SIÉGE DE MONS (juill. 1746).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

rtie centrale. 1er étage. lle dite de la aisselle d'Or. No 127.

Louis XV, ayant achevé de réduire le Brabant sous son obéissance, résolut de conquérir tout ce qui appartenait encore à la Reine de Hongrie dans le Hainault. Le siége de Mons fut entrepris : le Prince de Conti, qui s'était fait connaître à la bataille de Coni, en 1744, en eut la conduite.

« Ce Prince enflamma, par son exemple, les troupes et « redoubla leur zèle. Le 7 juin, il fit investir la place d'un « côté par le duc de Boufflers avec seize bataillons et vingt-« quatre escadrons, de l'autre par le comte d'Estrées « avec trente bataillons.

« Les attaques furent ordonnées vingt-quatre heures « après l'établissement des batteries. Dans la nuit du 24 au « 25 juin, la tranchée fut ouverte en deux endroits, l'une « sur le front de Bertamont, l'autre sur celui de Nimy.

« Les assiégés, harcelés de toutes parts, se défendaient « avec une opiniâtreté égale à l'ardeur des assiégeants. « Leurs efforts étaient vains : les mines du demi-bastion « furent éventées ; on avança la sappe, on multiplia les « tranchées. Les assiégés, hors d'état de pouvoir ralentir « l'impétuosité d'un feu aussi terrible, furent forcés de ca-« pituler le 10 juillet 1746. La garnison, composée de six « bataillons des troupes de la Reine de Hongrie, de six « bataillons hollandais et quelques escadrons, fut faite pri-« sonnière de guerre. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 55.)

401. SIÉGE DE SAINT-GUILLAIN (juill. 1746).

Tableau du temps par PARROCEL.

ile du Nord. -de-chaussée. Salle no 14.

Le siége de Saint-Guillain suivit de près la prise de Mons. Le Maréchal de Saxe, s'étant chargé de cette expédition, avait fait investir la place le 14 juillet. La redoute de Bourdon fut enlevée dans la nuit du 17 au 18, la tranchée ouverte du 21 au 22, et les grenadiers s'emparèrent de

l'ouvrage avancé dans la nuit du 23 au 24. L'attaque fut continuée pendant le jour, et les assiégés, forcés dans leurs retranchements, demandèrent à capituler le 25. La garnison se rendit prisonnière de guerre.

402. SIÉGE DE CHARLEROI (2 août 1746).

Tableau du temps par PARROCEL le fils.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 14.

La ville de Charleroi sur la Sambre avait été investie le 14 juillet, aussitôt après la prise de Mons. Le Prince de Conti commanda ce siége; la tranchée ayant été ouverte dans la nuit du 28 au 29, on ne tarda pas à attaquer la place, qui fut vivement défendue.

« Ce fut vers la porte de Bruxelles, dit l'auteur des « *Campagnes de Louis XV* (p. 56), que toutes les horreurs « d'un siége cruel parurent se réunir. Les assiégés, qui dé- « fendaient cette porte avec la plus grande intrépidité, « cédèrent enfin à la fureur des grenadiers français, qui, « maitres du chemin couvert et déjà répandus dans la ville, « la menaçaient de l'emporter d'assaut. Le drapeau blanc « qu'on arbora sur le bastion gauche dissipa ce dernier « orage; la capitulation fut signée le 21 août, après trois « attaques vigoureuses. La garnison, composée de trois « bataillons, fut faite prisonnière de guerre. »

403. SIÉGE DE LA VILLE DE NAMUR (sept. 1746).

Tableau du temps par PARROCEL.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle nº 14.

404. SIÉGE DE LA VILLE DE NAMUR (sept. 1746).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'Or. Nº 127.

« Il ne restait plus à la Reine de Hongrie, entre la mer « et la Meuse, que la ville de Namur, d'où elle pouvait « menacer les anciennes frontières de France et pénétrer « dans les nouvelles conquêtes du Roi : cette dernière « ville attira toute la vigilance du Prince Charles de Lor- « raine, qui fit tout ce qu'il pouvait pour la conserver : il « rassembla toutes ses forces dans un camp avantageuse-

« ment placé ; il s'y retrancha par des travaux multipliés,
« et rendit impénétrables toutes les issues qui menaient à
« Namur. Les obstacles semblaient s'entasser et s'élever
« à chaque pas.

« Le Maréchal de Saxe marcha contre lui ; sa marche
« fut si bien concertée, il choisit des postes si avantageux,
« qu'il parvint à couper toutes les subsistances au Prince
« Charles de Lorraine. Cette adresse fut heureuse ; elle
« obligea les alliés d'abandonner leur camp et de chercher
« un autre asile au-delà de la Meuse.

« Namur fut investi le 9 septembre. Cinquante-neuf ba-
« taillons et cinquante-six escadrons, commandés par le
« comte de Clermont, attaquèrent la ville. Cinq batteries
« de canon ouvrirent le siége par un feu aussi vif que
« meurtrier. La ville capitula le 19 septembre. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 57).

405. PRISE DES CHATEAUX DE NAMUR (30 sept. 1746).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

rtie centrale.
1er étage.
le dite de la
isselle d'Or.
N° 127.

« Le commandant se retira avec sa garnison dans les
« châteaux, qu'on assiégea cinq jours après. Le feu des
« assiégés était violent et continu ; mais celui des assié-
« geants, devenu plus terrible par l'établissement de nou-
« velles batteries, les força de capituler le 30 septembre.
« La garnison se rendit prisonnière de guerre. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 57.)

le du Nord.
-de-chaussée.
alle n° 14.

406. BATAILLE DE ROCOUX (11 oct. 1746).

Par M. ROQUEPLAN en 1837.

407. BATAILLE DE ROCOUX (11 oct. 1746).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

rtie centrale.
1er étage.
le dite de la
sselle d'Or.
N° 127.

« Les alliés espéraient encore pouvoir arrêter l'armée
« française. Ils s'étaient retranchés dans les lignes d'Elde-

« ren. Obligés de camper, ils avaient établi leur camp « entre Houtain et Grasse. Le Maréchal de Saxe les pour- « suivait et allait bientôt attaquer le Prince Charles de « Lorraine. L'armée française avait passé le Jaar et occu- « pait le terrain qui sépare les deux chaussées qui condui- « sent à Liége; elle était rangée sur quatre lignes; la « droite était appuyée à Hognoul, la gauche sur Neudorp. « Un corps de réserve formait la troisième ligne derrière « le village de Houté, et celui que commandait le mar- « quis de Contades formait la quatrième. Les troupes dé- « tachées aux ordres du comte de Clermont et du comte « d'Estrées (depuis Maréchal de France) campèrent en « avant de l'armée sur la chaussée de Saint-Tron à Liége, « et celles commandées par MM. de Clermont-Gallerande « et de Mortagne se placèrent à la gauche.

« L'ordre le plus exact régnait dans tous les rangs : le « jour convenu étant arrivé, le Maréchal de Saxe fit bat- « tre la générale, et l'armée marcha sur dix colonnes pa- « rallèles jusqu'à la hauteur du village de Lointain, qui « avait été donné pour le point de direction de la marche « de chaque colonne. A cet endroit la cavalerie des deux « ailes se mit en ordre de bataille, et l'infanterie, chargée « des attaques, resta en colonnes par bataillons.

« Le Prince Charles de Lorraine s'avança à cinq cents « pas environ de son camp, sans abandonner les différents « postes qu'il occupait sur les hauteurs, et fit ses disposi- « tions pour le combat.

« Le feu du canon placé à la droite de l'armée française « en donna le signal. L'action s'engagea dans le faubourg « de Sainte-Valburg et dans le village d'Ance. Le comte « de Clermont et le comte d'Estrées, à la tête des brigades « de Picardie, de Champagne, de Monaco, de Ségur, de « La Fère, de Bourbon, poussèrent les alliés si vivement « qu'ils furent chassés de ces deux postes.

« Le Maréchal de Saxe s'exposa comme le moindre sol- « dat, et parut à la tête de toutes les brigades, bravant le

« feu du mousquet et du canon. Il se signala personnelle-
« ment comme officier, au camp de Varoux, et c'est cette
« bravoure qui enflammait l'âme du soldat. Les alliés, en-
« core chassés de ce nouveau poste, étaient consternés ; ils
« se replièrent contre le village de Rocoux, où le marquis
« d'Hérouville conduisit les brigades de Navarre, d'Au-
« vergne, de Royal, de Montmorin. Elles y firent des pro-
« diges de valeur, et battirent entièrement les alliés ; le
« Maréchal de Saxe les avait suivies à la tête de six batail-
« lons : tout pliait devant lui ; la cavalerie hollandaise ef-
« frayée jeta la confusion dans l'armée alliée, et occasionna
« une désertion générale ; la fuite fut la ressource des
« vaincus. Les alliés eurent dans ce combat sept mille hom-
« mes tant tués que blessés ; on leur fit mille prisonniers,
« et on leur enleva cinquante pièces de canon et dix dra-
« peaux. Du côté des Français il y eut trois mille hommes
« tués ou blessés. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 58 et 59.)

408. ENTRÉE DE LOUIS XV A MONS (30 mai 1747).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'Or. No 127.

Quelques avantages remportés en Italie par les alliés leur avaient rendu la confiance ; ils firent de grands armements et de grands approvisionnements dans Maestricht. Cependant, Louis XV, maître de la Flandre autrichienne, proposait encore la paix ; mais les alliés la refusèrent. Le Maréchal de Saxe, qui avait été nommé, après la bataille de Rocoux, Maréchal général des armées, devait commander les troupes ; tous les efforts se tournaient du côté de la Flandre hollandaise.

Le 20 avril, il fit une revue générale de l'armée dans les différents cantonnements qu'elle occupait. Le comte de Lowendal, qui était sous ses ordres, se mit aussitôt après en marche ; il s'empara des villes de l'Ecluse, d'Issendick et du Sas de Gand, les 22, 25 et 30 avril. D'un autre côté, le marquis de Montmorin se rendit maître de Philippine presque en vue de la flotte anglaise qui se trouvait à l'em-

bouchure de l'Escaut, où elle couvrait Flessingue et Middelbourg. Hulst capitula le 1er mai, et Axel le 16; en moins d'un mois presque toute la Flandre hollandaise se trouvait occupée par l'armée française.

Ce fut alors que les Etats-Généraux, alarmés des conquêtes de l'armée française, élurent le Prince d'Orange Stathouder, et qu'ils reconnurent le stathoudérat héréditaire, en faveur des Princes de la maison d'Orange.

Le duc de Cumberland, qui avait rassemblé ses troupes et manœuvrait sur Anvers, dont il semblait vouloir entreprendre le siége, changea aussitôt de direction pour se porter du côté de Maestricht. Le Maréchal de Saxe, qui de son côté faisait des démonstrations sur Malines, s'empressa de suivre les mouvements de l'armée ennemie, et l'on devait s'attendre à une bataille. Louis XV partit alors de Versailles le 29 mai : le 30 il était à Mons où il fit son entrée, et fut reçu par le clergé et tous les corps de la ville qui étaient venus à sa rencontre.

409. **BATAILLE DE LAWFELD** (2 juill. 1747). Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles No 137.

Par M. COUDER en 1836.

410. **BATAILLE DE LAWFELD** (2 juill. 1747).

Tableau du temps par LENFANT. Aile du Nord R.-de-chaussé Salle no 15.

411. **BATAILLE DE LAWFELD** (2 juill. 1747).

Tableau du temps par PARROCEL. Aile du Nord R.-de-chaussé Salle no 15.

412. **BATAILLE DE LAWFELD** (2 juill. 1747).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Le Roi arriva à Bruxelles le 31, où il avait été précédé de quelques jours par le Maréchal de Noailles. Le comte de Lowendal resta dans cette ville avec quelques bataillons pour la défendre en cas d'attaque. L'armée alliée ayant fait un mouvement pour se porter aux environs de Lawfeld, le Maréchal de Saxe, saisissant l'occasion, s'empressa de prendre les ordres du Roi pour livrer bataille. Partie central 1er étage. Salle dite de l Vaisselle d'Or No 127.

« Les ennemis étaient sur la Nèthe et nous derrière « la Dyle, entre Louvain et Malines, écrivait le Maréchal « de Saxe au Roi de Prusse le 20 juillet 1747. Des armées « ne peuvent guères quitter ces sortes de positions sans qu'il « n'en résulte quelque événement : les alliés avaient pris « cette position intermédiaire pour couvrir Berg-op-Zoom « et Maëstricht, deux points fort éloignés, et où nous con- « duisaient l'Escaut et la Meuse : je n'osais quitter le bas- « sin de Bruxelles pour me porter à Maëstricht, parce que « si les ennemis avaient une fois passé la Dyle, et s'étaient « placés derrière cette rivière, je n'aurais pu les en dé- « loger....

« J'ai temporisé dans cette position jusqu'en juin, dans « l'espérance que le défaut de subsistances obligerait nos « ennemis à se déplacer: je voulais aussi donner aux grains « le temps de mûrir, afin de conserver ma cavalerie en bon « état pour le reste de la campagne ; mais, les ennemis ne « bougeant point, je poussai le 12 juin M. le comte d'Es- « trées avec un corps à Tirlemont et M. le comte de Cler- « mont du côté de Judoigne, pour voir quels mouvements « les ennemis feraient......

Après avoir parlé des dispositions prises successivement par les deux armées, le Maréchal ajoute : « Je m'ébran- « lais pour attaquer le camp de La Commanderie, lorsque « je vis toute l'armée des ennemis se déployer dans la « plaine ; le Roi était à trois lieues de moi avec le reste de « l'armée qui avançait à tire d'aile ; je ne voulus point me « charger de l'événement de ce combat, ayant mon maître « si près de moi, je le fis avertir : les ennemis me tâtèrent, « je ne fis que me soutenir jusqu'à l'arrivée du Roi, qui me « joignit à quatre heures après midi : le corps de l'armée « resta en delà de Tongres pour mettre les tentes bas, « reparaître et recueillir les traineurs ; à sept heures du « soir les troupes se mirent en marche et arrivèrent à dix « heures du soir. Les ennemis employèrent le reste du jour « à se former, et restèrent avec leur droite au Vieux-Ione, « la gauche tirant sur Maëstricht ou plutôt au Jaar, vers

« les hauteurs du camp Saint-Pierre ; nous avions notre « gauche sur les hauteurs de Hëerderen et la droite à Es- « maël. On pouvait espérer qu'en battant les ennemis ils « seraient obligés de se retirer le long de la Meuse vers « Ruremonde ; ce qui nous donnait les moyens de jeter « nos ponts au-dessus de Maëstricht et de faire le siége de « cette place, c'est ce qui nous détermina à les attaquer. « Leur droite, où était M. de Bathiany avec les Autrichiens, « était avantageusement placée, appuyant à la Commanderie « du Vieux-Ione qui a une grande enceinte murée et for- « tifiée, et au grand Spauwen retranché en amphithéâtre ; « ils avaient devant leur centre le hameau de Lawfeld, et « leur première ligne en était distante d'une demi-portée « de fusil. Ce hameau n'était occupé au commencement « que par quelques pandours; je résolus de m'en emparer, « parce que de là je pouvais fort incommoder leur centre « en m'établissant dans les haies de ce village, qui sont re- « vêtues de terre et garnies de fortes épines ; je fis donc « en conséquence mes dispositions : pendant ce temps-là les « ennemis mirent le feu au village de Vlitingen et au ha- « meau de Lawfeld.....

« Comme mon objet principal était de percer les enne- « mis par le centre, tandis que je faisais attaquer leur « gauche et tenais leur droite en échec, j'y mis toute mon « attention : les ennemis commencèrent d'abord par nous « canonner fort violemment, ayant près de deux cents « pièces de canon de tous calibres. Insensiblement l'in- « fanterie du comte de Clermont s'approcha du hameau de « Lawfeld, et l'attaqua par trois colonnes en face et dans « les deux flancs : la colonne de la droite y entra, celle du « centre y pénétra aussi, mais celle de la gauche ne put « avancer, l'ennemi étant plus en force vis-à-vis d'elle. »

Le village de Lawfeld résistait à toutes les attaques qui avaient été dirigées contre lui.

Alors, ajoute le Maréchal : « Nous attaquâmes, la « baïonnette au bout du fusil sans tirer, les troupes qui « soutenaient le village, et les mîmes en désordre. Dans ce

« moment les ennemis qui soutenaient le combat dans le
« village, entendant tirer derrière eux, abandonnèrent les
« haies; nos troupes qui les attaquaient par l'autre extrémité
« les suivirent, et dans un instant toute la bordure du village
« fut occupée par notre infanterie avec des cris et un feu épou-
« vantables; la ligne des ennemis en fut ébranlée; deux bri-
« gades de notre artillerie qui m'avaient suivies se mirent à
« tirer, ce qui augmenta le désordre. Il nous était arrivé
« sur la gauche deux brigades de cavalerie; j'en pris deux
« escadrons et ordonnai au marquis de Bellefonds qui les
« commandait de pousser à toutes jambes dans l'infanterie
« ennemie, et criai aux cavaliers : *Comme au fourrage,*
« *mes enfants.*

« Mon canon, qui avait passé avec moi à la gauche de
« Lawfeld, tourna ce hameau et s'établit sur une éléva-
« tion d'où il battait toute cette infanterie qui marchait
« devant nous, et y causait un grand dommage. Elle avait
« entre nous et elle une ligne de cavalerie qui favorisait sa
« retraite. Je dis au comte d'Estrées de la pousser sur leur
« infanterie; mais comme je donnais cet ordre, cette ca-
« valerie, sentant la nécessité de sauver son infanterie mise
« en désordre, nous sauta au visage et nous causa quelque
« trouble. Elle fut étrillée d'importance, mais elle sauva
« cette infanterie que nous ne revîmes plus. M. de Ligon-
« nier, qui fit cette prompte et belle manœuvre, y fut pris
« prisonnier; les escadrons gris, qui chargèrent avec lui, et
« quelques escadrons hessois furent taillés en pièces. Ne
« voyant presque plus d'ennemis à cette droite, le reste se
« retirant en déroute vers la Basse-Meuse, je recommandai
« à M. le comte de Clermont de les suivre, et je m'en fus à
« notre gauche où était le Roi, et vis-à-vis de lui M. de
« Bathiany avec vingt-sept mille hommes. Il était trois
« heures après-midi; ainsi cette attaque avait duré envi-
« ron cinq heures, ayant commencé entre neuf et dix
« heures du matin. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par
le baron d'Espagnac, t. II, p. 349 à 360.)

« Le comte de Clermont mettait en déroute l'aile gauche

« des ennemis. Le Roi faisait attaquer alors l'aile droite, « composée des troupes de la Reine de Hongrie, qui jus- « que-là n'avaient pris aucune part à l'action. Le Maré- « chal de Saxe, à la tête des brigades d'infanterie que « commandait le marquis de Senectère, porta les premiers « coups. Le comte de Clermont-Tonnerre, le marquis de « Gallerande poursuivirent les ennemis assez loin, et « firent un carnage affreux de tout ce qu'ils atteignirent.

« Cette bataille se donna le 2 juillet 1747; la perte des « Français fut évaluée à six mille hommes, tant tués que « blessés, et celle des ennemis à dix mille : on leur fit « douze cents prisonniers dans le village de Lawfeld, et « plus de neuf cents dans la poursuite; on leur prit vingt- « neuf pièces de canon, deux paires de timbales, neuf « drapeaux et sept étendarts. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 68.)

Le Roi de France, rapporte Voltaire (*Siècle de Louis XV*, pag. 222), rendit cette bataille célèbre par le discours qu'il tint au général Ligonnier qu'on lui amena prisonnier : « Ne vaudrait-il pas mieux, dit-il en lui montrant « le village de Lawfeld qui était la proie des flammes, « songer sérieusement à la paix que de faire périr tant « de braves gens. »

413. SIÉGE DE LA VILLE DE BERG-OP-ZOOM (juill. 1747). INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 26.

414. SIÉGE DE LA VILLE DE BERG-OP-ZOOM (14 juill. au 15 sept. 1747).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'Or. No 127.

Maestricht était le but de la bataille de Lawfeld; mais l'armée ennemie s'étant retirée de l'autre côté de la Meuse sous les murs de cette place, le Maréchal de Saxe ajoute dans sa lettre au Roi de Prusse :

« Notre projet sur Maëstricht étant manqué, j'écrivis « par ses ordres au comte de Lowendal, qui était resté à « Louvain avec seize bataillons et trente-deux escadrons,

« de marcher à Berg-op-Zoom pour en faire le siége. Les « alliés ayant fait passer depuis, et envoyant journellement « des troupes de leur armée vers Berg-op-Zoom, le Roi a « renforcé le comte de Lowendal de plusieurs bataillons et « d'escadrons, de sorte qu'il a actuellement sous ses ordres « quarante-deux bataillons et soixante-dix escadrons, un « bataillon de Royal-artillerie et les volontaires Bretons.

« La tranchée a été ouverte devant Berg-op-Zoom le « 14; et comme la place peut être rafraîchie, n'étant pas « investie, ce siége pourrait être meurtrier, d'autant que « les assiégés ne manqueront pas d'employer tout ce que « l'art indique en pareil cas. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 362.)

« Le comte de Lowendal, prévenu que l'ennemi était « en force près de Berg-op-Zoom, s'attendait à livrer un « combat avant d'en pouvoir faire le siége; mais voyant « que les ennemis, au lieu d'en défendre les approches, s'é- « taient retirés derrière leurs retranchements, il jugea « qu'il aurait moins à combattre la résistance des troupes « que la bonté de la place et les difficultés inséparables de « l'exécution d'un projet aussi extraordinaire.

« Berg-op-Zoom, le chef-d'œuvre du fameux ingénieur « hollandais Cohorn, avait la réputation d'avoir été vaine- « ment assiégé dans les temps antérieurs, et passait dans « l'Europe pour imprenable; il ne pouvait être investi que « par un seul côté, où le rival du Maréchal de Vauban « avait employé son sçavoir. Deux cents bouches à feu dé- « fendaient les remparts; la place était abondamment « pourvue de munitions de bouche et de guerre, et elle « avait la facilité de s'en procurer par mer et par terre; sa « garnison communiquait avec un corps considérable de « troupes, campé derrière des lignes, protégées par des « marais qui régnaient sur tout leur front, et qui dans les « endroits accessibles d'ailleurs très-étroits étaient défen- « dus par des forts revêtus, dont chacun exigeait un siége. « Les alliés avaient à portée de cette ville un corps de « troupes nombreux, et qui pouvait être renforcé, et parce

« qu'ils avaient derrière les lignes de Steenberg, et par « leur grande armée. Il était aisé de juger que s'ils ne « pouvaient faire lever le siége par un acte de vigueur, « ils étaient du moins en état ou de le prolonger ou de « forcer les Français à l'abandonner. Il était en effet dif- « ficile de commencer ce siége avant la mi-juillet, et il « fallait qu'il fût fini avant la fin de septembre, à cause « des fièvres biliaires qui dans l'arrière-saison sont le fléau « annuel des habitants du pays. Il n'y avait pas moins à « craindre que les mauvais temps ne rendissent les che- « mins des convois impraticables. Cette entreprise enfin « était faite contre les principes de guerre accrédités; « aussi le succès en parut-il impossible à bien du monde. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, pag. 346.)

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 14 au 15 juillet; les attaques furent poussées avec la plus grande vigueur; les assiégés se battirent en désespérés et opposèrent la plus opiniâtre résistance.

415. PRISE D'ASSAUT DE LA VILLE DE BERG-OP-ZOOM (16 sept. 1747).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'Or. No 127.

Le 16 août le comte de Lowendal ordonna l'assaut.

« Des troupes qui défendaient la demi-lune, aucun of- « ficier ni soldat ne s'échappa, dit d'Espagnac. Leur re- « traite fut coupée par la précaution qu'eut M. Godart « d'Hélincourt de se rendre maître de la poterne. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, t. II, p. 397.)

« Les soldats enfoncèrent tout ce qui s'opposait à leur « passage, forcèrent les retranchements et se mirent en « bataille sur chaque bastion et sur le rempart à droite et à « gauche. Le carnage fut affreux; aucun officier ni soldat « n'échappa à leur fureur; ils se rendirent maîtres de la « ville, taillèrent en pièces et dispersèrent tout ce qu'ils « rencontrèrent dans les rues; le reste de la garnison se

« rendit, ainsi que ceux qui défendaient les forts de « Mormont, de Pinsem, de Rouvers. Le pillage, qui fut « permis, mit le comble aux malheurs de Berg-op-Zoom.

« Ce siége fut récompensé par le bâton de Maréchal de « France, que le Roi donna au comte de Lowendal. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 69.)

416. COMBAT DU VAISSEAU L'INTRÉPIDE CONTRE PLUSIEURS VAISSEAUX ANGLAIS (17 oct. 1747).

Par M. GILBERT en 1835, d'après un tableau du temps.

Aile du Midi.

Pendant que les armées françaises triomphaient sur le continent, les colonies étaient partout menacées. Elles se défendirent avec courage et quelquefois avec succès. La prise de Madras en 1747 immortalisa le nom de La Bourdonnais, et celui de Dupleix ne devint pas moins célèbre par sa défense de Pondichéry en 1746, et plus tard par celle de Madras, en 1747.

Le commerce était partout inquiété; il ne pouvait se faire que sous la protection des bâtiments de l'État. Les mers d'Amérique, celles de l'Inde étaient le théâtre de combats continuels et d'engagements partiels entre les vaisseaux des puissances belligérantes.

Au milieu de cette multitude de rencontres auxquelles il est difficile de donner le nom de combats ou de batailles, on ne peut passer sous silence l'action hardie du commandant du vaisseau *l'Intrépide*.

Une escadre de huit bâtiments de l'État, sortie de l'île d'Aix, escortait deux cent cinquante vaisseaux marchands. Le 17 octobre 1747, à la hauteur du cap Finistère, elle rencontra une flotte anglaise composée de vingt-trois vaisseaux et commandée par l'Amiral Hawke. « Le chef d'esca- « dre, rapporte l'auteur des *Campagnes de Louis XV*, « pag. 79, manœuvra pour favoriser la fuite des navires « marchands; mais leur mauvaise disposition, leur marche « inégale, leur trouble à l'aspect d'une flotte supérieure à « celle qui les défendait, en laissèrent une partie à la por-

« tée des Anglais. Ils furent enveloppés, l'escadre s'a-
« vança pour les dégager, et le combat commença. Les
« vaisseaux de guerre s'y virent bientôt investis eux-
« mêmes, tellement que chacun d'eux en combattait plu-
« sieurs d'une force supérieure. Il leur était impossible de
« se porter un mutuel secours. *Le Neptune*, *le Monarque*, *le*
« *Fougueux*, *le Sévère*, ne se rendirent que lorsqu'ils fu-
« rent entièrement désemparés. *Le Tonnant* que montait
« M. l'Etenduère, commandant de l'escadre, avait succes-
« sivement essuyé le feu de toute la ligne anglaise; plu-
« sieurs fois il s'était vu au milieu de trois ou quatre vais-
« seaux qu'il avait repoussés; mais après la réduction des
« quatre vaisseaux français, tous les efforts de l'Amiral
« Hawke se réunirent contre lui. Ses manœuvres furent
« hachées, ses voiles criblées; son mât de perroquet de
« fougue tomba; la chute de son artimon paraissait inévi-
« table; il allait se rendre ou périr lorsque M. de Vau-
« dreuil, qui commandait *l'Intrépide*, traversa la flotte
« anglaise et vint le secourir. *Le Terrible* et *le Tridan*
« veulent suivre cet exemple; mais il leur est funeste, et
« ils sont forcés de se rendre. *L'Intrépide* et *le Tonnant*
« restent donc exposés seuls à tout le feu de l'artillerie
« d'une flotte entière. Déjà cinq vaisseaux anglais désem-
« parés sont contraints de se retirer; d'autres reviennent
« à la charge, puis s'éloignent aussi pour réparer leur
« dommage. Tandis qu'ils se préparent à un nouveau
« combat, M. de l'Etenduère fait fausse route, leur
« échappe à la faveur des ténèbres, et *le Tonnant* rentre
« dans Brest, remorqué par *l'Intrépide*. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 79.)

417. SIÉGE DE MAESTRICHT (16 avril au 10 mai 1748).

Gouache par VAN BLAREMBERG.

« Malgré tant de succès, il était encore difficile de faire « la conquête de Maestricht. On réserva cette entreprise « pour l'année suivante : La paix est dans Maestricht, disait

Partie central 1er étage. Salle dite de l Vaisselle-d'O No 127.

« le Maréchal de Saxe, » (Voltaire , *Siècle de Louis XV*, p. 225) , et l'on s'occupa d'entreprendre le siége de Maestricht.

Cette place était dans le meilleur état de défense ; le duc de Cumberland, avant de disposer son armée dans les quartiers d'hiver, y avait fait entrer des secours considérables , et elle se trouvait parfaitement approvisionnée.

Le siége de Maestricht présentait les plus grandes difficultés ; il fallait faire marcher des troupes des deux côtés de la Meuse, « et pendant tout ce temps, dit le baron d'Espa-
« gnac (*Hist. du Maréchal de Saxe* , tom. II, p. 443), cha-
« cun de ces deux corps devant être livré à ses propres
« forces, il convenait d'en concerter les mouvements , de
« façon que les ennemis fussent accablés par la manœuvre
« même, et ne pussent sans un danger évident se porter
« sur l'un des deux : c'était en conséquence qu'il avait été
« projeté que pendant que le Maréchal de Lowendal ,
« chargé du commandement du corps destiné à marcher
« par la rive droite de la Meuse , traverserait le Luxem-
« bourg pour se porter par Limbourg ou Verviers au-des-
« sous de Maestricht, le Maréchal de Saxe donnerait de
« son côté des inquiétudes pour Bréda, afin de retenir les
« alliés à cette gauche , et qu'il se rendrait ensuite le plus
« tôt possible par Tirlemont et Tongres, au-dessous de
« Maestricht, sur la rive gauche de la Meuse. »

« Il était (Voltaire , *Siècle de Louis XV*, p. 22) à la fois
« nécessaire de tromper les ennemis et de laisser ignorer
« son secret à ses propres troupes. Les marches devaient
« être tellement combinées que chaque marche abusât l'en-
« nemi et que toutes réussissent à point nommé. »

Enfin, les deux Maréchaux arrivèrent devant Maestricht.

Le comte de Lowendal put former l'investissement de cette place sur la rive droite de la Meuse le 13 avril. Le Maréchal de Saxe de son côté était arrivé le 9 sur la rive gauche.

La place devait être attaquée par les deux côtés de la

basse Meuse ; la tranchée fut ouverte la nuit du 15 au 16 avril. « Le Maréchal de Saxe et le Maréchal de Lowen-« dal assistèrent à l'ouverture de la tranchée ; elle se fit « sans confusion et sans essuyer le moindre feu de l'en-« nemi. » (*Hist. du Maréchal de Saxe*, par le baron d'Espagnac, t. II, p. 471.)

Le duc de Cumberland était à La Haye ; il n'eut pas plus tôt appris le mouvement des troupes françaises, qu'il rejoignit son armée pour marcher à la rencontre du Maréchal de Saxe; mais il trouva le camp à l'abri de toutes ses entreprises.

La mauvaise saison apportait de grands obstacles aux travaux du siége. « Le 22 avril, il tomba , dit le baron « d'Espagnac , une si grande quantité de neige , que les « troupes passèrent une des plus cruelles nuits qu'on puisse « s'imaginer. »

Les assiégés firent plusieurs sorties et opposèrent la plus vive résistance aux attaques qui se renouvelaient sans cesse.

Enfin le 4 au matin, le Maréchal de Saxe ordonna qu'on tentât, à l'entrée de la nuit, de s'emparer du chemin couvert ; « mais à midi , le lord Sackville, aide de camp du « duc de Cumberland, arriva à l'abbaye d'Hochten, avec « une lettre de ce Prince, où il donnait avis au Maréchal « de Saxe que les préliminaires de paix venaient d'être « signés à Aix-la-Chapelle ; il lui proposait en même temps « de lui céder Maestricht, s'il voulait accorder à la garni-« son les honneurs de la guerre.

« Le baron d'Aylwa , gouverneur de Maestricht, ne ju-« gea pas que la lettre du duc de Cumberland fût une au-« torité suffisante pour lui faire rendre une place qui lui « avait été confiée par les Etats-Généraux : il demanda un « délai de quarante-huit heures , pour envoyer à Bréda « savoir les intentions du Prince d'Orange ; le général ma-« jor, comte de Wied, en étant revenu, avec les ordres au « baron d'Aylwa de remettre Maestricht , le drapeau fut

« arboré et la capitulation fut signée le 7 : elle portait que « la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, et « sans chariots couverts ; mais que par considération par- « ticulière pour le baron d'Aylwa, commandant de la place « et pour le baron de Marshal, commandant des Autri- « chiens, ils pourraient emmener, l'un et l'autre, quatre « pièces de canon et deux mortiers. » (*Hist. du Maréchal de Saxe,* par le baron d'Espagnac, 1788, t. II, p. 478.)

Le lendemain, les hostilités furent suspendues, et la paix, signée le 18 octobre à Aix-la-Chapelle, fut publiée à Paris, le 12 février suivant.

418. PRISE DE PORT MAHON.

Par M.

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Sale n° 25.

La cour de France, dit l'auteur des *Campagnes de Louis XV*, pag. 98, ne jouit pas long-temps de la tranquillité que sa modération avait procurée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle.

Des différends survenus vers l'Acadie dans le Canada à l'occasion de délimitation de terres, la prise de deux vaisseaux marchands, *l'Alcide* et *le Lys*, sur le banc de Terre-Neuve par l'Amiral Boscawen, occasionnèrent une rupture entre la France et l'Angleterre. Le pavillon français avait été insulté ; le Roi demanda satisfaction : il rappela de Londres son ambassadeur et la guerre fut déclarée.

Le Roi fit armer trois escadres ; le Maréchal de Belle-Isle eut le commandement en chef sur les côtes de l'Océan, et le Maréchal de Richelieu fut nommé généralissime des côtes de la Méditerranée.

Le 12 avril, l'une des escadres, composée de douze vaisseaux de ligne, de cinq frégates et de bâtiments de transport sous les ordres de la Galissonnière, portant quinze mille hommes de débarquement, partit des îles d'Hyères. Le duc de Richelieu la commandait en chef.

On ignorait sa destination ; elle se dirigea sur Minorque. Une flotte partie d'Angleterre, sous les ordres de l'Amiral

Byng, ne put empêcher le duc de Richelieu d'arriver à Minorque. Le commandant de l'escadre française la Galissonnière dispersa la flotte anglaise. L'armée française ayant opéré sans obstacle son débarquement à Ciutella, marcha sur la ville de Mahon, dont on s'empara sans éprouver aucune résistance.

419. SIÉGE ET PRISE DU FORT SAINT-PHILIPPE (PORT-MAHON) (juin 1756).

Par M. WACHSMUT en 1837.

« Il restait aux Anglais l'espérance de défendre la cita- Aile du Nord. R.-de-chaussée Salle nº 15.
« delle de Port-Mahon (le fort Saint-Philippe), qu'on « regardait après Gibraltar comme la place de l'Europe la « plus forte par sa situation, par la nature de son terrain « et par trente ans de soins qu'on avait mis à la fortifier. « C'était partout un roc uni, c'étaient des fossés profonds « de vingt pieds et en quelques endroits de trente, taillés « dans ce roc ; c'étaient quatre-vingts mines sous des ou-« vrages devant lesquels il était impossible d'ouvrir la « tranchée. Tout était impénétrable au canon, et la cita-« delle entourée partout de ces fortifications extérieures « taillées dans le roc vif. » (*Siècle de Louis XV*, par Voltaire, p. 263.)

« Les Français, trouvant trop d'obstacles à attaquer le « fort Saint-Philippe à découvert, prirent le parti de s'éta-« blir dans le faubourg ou nouvelle ville, et d'y commen-« cer leurs travaux à l'abri des maisons. La défaite de « l'Amiral Byng avait jeté la consternation dans le fort. « M. de la Galissonnière était maître de la mer ; le che-« min était ouvert à tous les convois ; soixante-deux ca-« nons, vingt-deux mortiers et quatre obusiers tonnaient « continuellement et détruisaient en détail ces fortifica-« tions qu'on croyait indestructibles. Déjà plusieurs brè-« ches semblent praticables pour des Français ; un assaut « général est résolu. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 107.)

Il eut lieu dans la nuit du 27 au 28 juin ; le duc de Richelieu se plaça au centre des attaques. « On descendit « dans les fossés malgré le feu de l'artillerie anglaise ; on « planta des échelles hautes de treize pieds ; les officiers et « les soldats, parvenus au dernier échelon, s'élançaient « sur le roc en montant sur les épaules les uns des au- « tres. » (*Siècle de Louis XV*, par Voltaire, p. 263.)

Sur les cinq forts qui défendaient la place, trois furent emportés lorsque les assiégés demandèrent à capituler.

La garnison sortit avec les honneurs de la guerre et se retira à Gibraltar. Le 29 juin l'armée française prit possession du fort Saint-Philippe.

420. BATAILLE D'HASTEMBECK (26 juill. 1757).

Par M. RIOULT en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 15.

« Tandis que les Français combattaient en Canada, plu- « sieurs puissances de l'Europe s'unissaient par des traités « pour rapprocher le théâtre de la guerre. Le Roi de « Prusse, instruit par la cour de Londres que la France « avait le dessein de porter ses forces vers la principauté « de Hanovre, se ligua avec l'Angleterre et jura de s'op- « poser de tout son pouvoir à l'entrée de toute armée « étrangère dans l'empire. Elisabeth, Impératrice de « Russie, ennemie de Frédéric, Auguste III, Roi de Po- « logne et Electeur de Saxe, qui avait des indemnités à « répéter pour les ravages commis par les Prussiens pen- « dant la guerre de 1741 ; l'Impératrice Reine Marie-Thé- « rèse qui voulait rentrer dans la Silésie, que les circons- « tances l'avaient forcée d'abandonner, s'unirent contre « Frédéric II. »

Louis XV contracta alors avec l'Impératrice Marie-Thérèse un traité d'alliance.

« On se promettait une garantie réciproque (le cas de la « présente guerre excepté) ; on s'engageait à se rendre de « bons offices mutuels, pour prévenir toute invasion de

« quelque puissance ennemie, soit dans les états de la mai-
« son d'Autriche, soit dans ceux de la maison de France.
« Dans le cas où, par les voies de la négociation, l'une ou
« l'autre des puissances contractantes ne pourrait pas em-
« pêcher une irruption dans les états de son alliée, elle s'o-
« bligeait à lui fournir pour sa défense vingt-quatre mille
« hommes effectifs. »

Le Roi de Prusse, menacé de tous côtés, ayant envahi la Saxe, fut mis au ban de l'empire par le conseil aulique. Il livra bataille à l'armée autrichienne le 1er octobre 1756, et tint les Saxons enfermés dans leur camp de Pyrna.

« Jamais, dit Voltaire, on ne donna tant de batailles
« que dans cette guerre. Les Russes entrèrent dans les
« états prussiens par la Pologne; les Français, devenus
« auxiliaires de la Reine de Hongrie, combattirent pour
« lui faire rendre cette même Silésie, dont ils avaient
« contribué à la dépouiller quelques années auparavant,
« lorsqu'ils étaient les alliés du Roi de Prusse. Le Roi
« d'Angleterre, qu'on avait vu le partisan le plus déclaré
« de la maison d'Autriche, devint l'un de ses plus dange-
« reux ennemis. La Suède, qui avait autrefois porté de si
« grands coups à cette maison impériale d'Autriche, la servit
« alors contre le Roi de Prusse, moyennant 900,000 livres
« que le ministère français lui donnait, et ce fut elle qui
« causa le moindre ravage. L'Allemagne se vit ainsi dé-
« chirée par beaucoup plus d'armées nationales et étran-
« gères qu'il n'y en eut dans la fameuse guerre de trente
« ans.

« Tandis que les Russes venaient au secours de l'Autriche
« par la Pologne, les Français entraient en Allemagne par
« le duché de Clèves et par Vesel. De son côté, le Roi de
« Prusse allait chercher l'armée autrichienne en Bohême.
« Il opposait un corps considérable aux Russes. Les trou-
« pes de l'empire, qu'on appelait les troupes d'exécution,
« étaient commandées pour pénétrer dans la Saxe, tom-
« bée tout entière au pouvoir des Prussiens; ainsi l'Alle-

« magne était en proie à six armées formidables qui la dé-
« voraient en même temps. »

Louis XV, conformément au traité d'alliance avec Marie-Thérèse, avait fait passer le Rhin à son armée à Dusseldorf, et ne tardant pas à faire sa jonction avec les troupes impériales, le Maréchal d'Estrées en prit le commandement général. « Il suivait pas à pas le duc de Cumberland, et
« il atteignit ce Prince vers les bords de la Hamel. On ne
« pouvait choisir une position plus avantageuse que celle
« des Hanovriens près de Hamelon : leur droite se prolon-
« geait vers cette ville. Leur front était défendu par un
« marais imperméable ; leur gauche s'élevait sur des mon-
« tagnes couvertes de bois, entrecoupées de ravins très-
« profonds ; elle était terminée d'un côté par une batterie,
« de l'autre par le village de Hastembeck. On ne pouvait
« attaquer que ce flanc gauche, et de cette attaque dépen-
« dait la victoire ; M. de Chevert en fut chargé.

« Le duc de Cumberland, qui connaissait l'importance de
« sa gauche et de sa batterie, y avait porté l'élite de ses
« troupes, commandée par M. le comte de Schullemberg.
« Tous les chemins étaient rompus ; il fallait tourner les
« bois et les montagnes pour parvenir à cette aile des Ha-
« novriens. M. de Chevert partit à la tête des brigades de
« Picardie, de la marine et d'Eu ; après une marche lon-
« gue et pénible, entreprise pendant la nuit, il arriva enfin ;
« il était neuf heures du matin, et la bataille était commen-
« cée depuis six heures. Chevert prend sa place, s'avance
« à la tête des grenadiers et pénètre dans les rangs des en-
« nemis ; il est suivi et bien secondé par ses premières
« brigades, par celles de Champagne, du Roi, des gre-
« nadiers de France et par les Autrichiens qui étaient ac-
« courus pour le soutenir. Champagne s'empara de cette
« batterie retranchée qui faisait la sûreté du camp des en-
« nemis. On les poursuivit de poste en poste, tandis que
« l'artillerie continuait à les foudroyer de front. Le pas-
« sage étant frayé, M. de Contades pénétra jusqu'à Has-

« tembeck et chassa les Hanovriens de ce village, qu'ils « défendaient encore. Le duc de Cumberland donna le si- « gnal de la retraite. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 108 à 112.)

421. **BATAILLE DE LUTZELBERG** (10 oct. 1758).

Par M. DEMAHIS en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 15.

La bataille d'Hastembeck et la capitulation de Closter-Seven qui suivit quelque temps après, n'eurent pas les résultats heureux que l'on devait en attendre. Cette capitulation n'ayant pas été reconnue par l'Angleterre, le duc de Cumberland perdit son commandement, et la guerre reprit avec plus d'acharnement au commencement de 1758. A la suite des journées de Crevelt et de Rosback, la France s'était vue sur le point de perdre tous les avantages qu'elle avait obtenus dans la campagne précédente; mais le Maréchal de Broglie rétablit l'honneur des armes françaises à Sundershausen le 23 juillet 1758; et après y avoir battu les Hessois commandés par le Prince d'Isembourg, il se rendit maître de toute la Hesse et pénétra en Westphalie.

Le Prince de Soubise, de son côté, avait également rencontré l'ennemi à Lutzelberg. Les armées, qui ne demandaient que l'occasion de se mesurer, furent bientôt en présence. « Le Prince de Soubise devait attaquer le front « des ennemis, le duc de Fitz-James leur gauche; le duc « de Broglie devait détourner leur attention par des ma- « nœuvres et de fausses attaques, tandis que par un long « détour M. de Chevert, à la tête des Saxons et des Pala- « tins, viendrait les prendre en flanc. Quoique celui-ci « eût un long espace à parcourir, il fut le premier aux « mains avec les ennemis. Toutes les autres divisions mon- « trèrent beaucoup d'ardeur, leurs chefs un concert par- « fait; mais toute l'armée convint que c'était principale- « ment à M. de Chevert que la gloire de cette journée « était due. Les alliés y perdirent trois à quatre mille « hommes tués ou blessés et huit cents prisonniers. Le

« baron de Zastrow, neveu du général de ce nom, fut du « nombre des derniers. La perte des Français fut très-mé- « diocre en comparaison de celle des ennemis; ils n'eurent « pas plus de six cents hommes tués ou blessés. Huit jours « après cette bataille, le Prince de Soubise fut élevé au « grade de Maréchal de France, et de son côté le Roi « de Pologne envoya à M. de Chevert le cordon de l'Aigle « blanc. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 126.)

422. BATAILLE DE BERGHEN (13 avril 1759).

Par M.

Les avantages remportés vers la fin de l'année précédente à Sundershausen et à Lutzelberg inquiétaient le Roi de Prusse et lui faisaient craindre pour ses frontières; il résolut d'éloigner la guerre du Hanovre et de la Hesse, et de la reporter dans le milieu de l'Allemagne.

« Les Prussiens firent en conséquence des mouvements « qui furent combinés avec ceux de l'armée aux ordres du « duc Ferdinand de Brunswick. Dès le commencement du « mois de mars, la Thuringe était inondée de Prussiens, « et le Prince Ferdinand de Brunswick marcha droit à « l'armée française, commandée par le duc de Broglie. « Ce général assembla aussitôt son armée et prit une po- « sition avantageuse à Berghen, près de Francfort-sur-le- « Mein, où, le 13 avril, il fut attaqué par le Prince Fer- « dinand. Le combat fut vif et opiniâtre; mais enfin le « Prince fut obligé de se retirer. L'armée des alliés était « composée de quarante mille combattants, et celle du duc « de Broglie n'excédait pas vingt-cinq mille. La perte des « premiers monta à près de six mille hommes, tant tués « que blessés; les Hessois souffrirent le plus; le Prince « d'Issembourg, leur général, y fut tué; les Français per- « dirent trois à quatre mille hommes; plusieurs officiers « furent tués ou dangereusement blessés. Le baron d'Hyrn, « général des troupes saxonnes, qui mourut à Francfort

« des suites de ses blessures, fut généralement regretté. « Cette action, qui combla de gloire le duc de Broglie, « facilita la réunion des armées françaises du Haut et du « Bas-Rhin, et leur ouvrit les portes de Cassel, de Gat- « tingen, de Rittberg, de Menden et de Munster. » (*Campagnes de Louis XV*, 1788, p. 127.)

423. **BATAILLE DE JOHANNESBERG** (30 août 1762).

Par M. AMÉDÉE FAURE en 1837.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle n° 15.

Cette longue guerre, entreprise dans l'intérêt de l'Allemagne et dont la France ne pouvait espérer aucun avantage, épuisait les finances du royaume. Quels qu'eussent été les succès obtenus, les revers avaient été plus grands, surtout le commerce était en souffrance; la marine, presque anéantie, se trouvait hors d'état de le protéger, et les colonies, en partie occupées par l'ennemi, étaient dans la situation la plus déplorable.

C'est alors que le duc de Choiseul, secrétaire d'état des affaires étrangères, conclut le traité connu sous le nom de *pacte de famille* qui fut signé le 15 août 1761 par les Rois de France, d'Espagne, des Deux-Siciles et par l'Infant duc de Parme, et qui devait avoir une si grande influence sur la paix générale.

On vit donc les hostilités commencer entre l'Espagne et l'Angleterre pendant que la guerre continuait en Allemagne. « Selon les nouvelles de l'armée du Roi, rapporte la « *Gazette de France* du 6 septembre 1762, les ennemis « s'étant approchés de Friedberg pendant la journée du « 28 du mois dernier, les Maréchaux d'Estrées et de Sou- « bise réunis au corps commandé par le Prince de Condé, « résolurent de marcher à eux le 30, pour ne pas leur lais- « ser le temps de se fortifier dans une position si essentielle.

« Leur objet principal était de s'emparer de la montagne « de Johannisberg ou Johansberg près les salines de Nan- « heim à une demi-lieue de Friedberg. Le marquis de Levis « l'occupait avec l'avant-garde du Prince de Condé. Les

« colonnes de l'armée étaient encore loin : les Maréchaux
« d'Estrées et de Soubise, voyant la nécessité de renforcer
« ce poste, y portèrent le comte de Stainville avec l'avant-
« garde à ses ordres.

« La marche des ennemis fut si rapide qu'avant l'arrivée
« du comte de Stainville ils eurent le temps de gagner le
« sommet de la montagne. »

Le Maréchal Prince de Soubise à la tête des troupes parvint à chasser l'ennemi de la montagne qu'il occupait, pendant que le Maréchal d'Estrées de son côté donnait des ordres pour l'attaquer par son flanc gauche : on emporta la position.

« La cavalerie des ennemis, continue la *Gazette*, était
« postée dans la plaine de Nidermelle, pour y recevoir
« leur infanterie. Le Prince de Condé la fit charger par ses
« dragons. Elle plia ; mais, s'étant ralliée au delà d'un ra-
« vin, elle revint avec une grande célérité. La seconde
« charge que fit le comte de Stainville fut vive et obsti-
« née ; elle nous réussit entièrement. Les ennemis y ont
« beaucoup perdu. On y a fait une grande quantité de
« prisonniers, dont plusieurs colonels et quelques officiers
« supérieurs. Le régiment de Conflans a pris l'étendard
« d'un régiment hanovrien. L'infanterie des ennemis, dis-
« persée et mise en un extrême désordre par cette charge,
« a regagné le ravin dans lequel coule le Veter. Les enne-
« mis nous ont abandonné une grande partie de leur artil-
« lerie, et nous avons quinze pièces de différents calibres.
« On avait rassemblé le 31 plus de quinze cents hommes
« prisonniers des différentes nations qui composent l'armée
« des alliés. »

Enfin les hostilités cessèrent, et le 10 février 1763 « le
« duc de Praslin, ministre alors des affaires étrangères,
« rapporte Voltaire, *Siècle de Louis XV*, p. 309, fut assez
« habile et assez heureux pour conclure la paix dont le
« duc de Choiseul, ministre de la guerre, avait entamé
« les négociations. »

424. LIT DE JUSTICE DE LOUIS XVI (12 nov. 1774).

RÉTABLISSEMENT DU PARLEMENT.

Par M. ALAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle des États-Généraux. No 129.

Louis XV était mort le 19 mai 1774 après un règne de cinquante-neuf ans. Le Dauphin, son petit-fils, venait de lui succéder; l'Europe était en paix, mais l'inquiétude qui se manifestait dans les colonies anglaises faisait craindre que cette paix ne fût pas de longue durée. En montant sur le trône, Louis XVI voulut se concilier l'affection de ses peuples et éteindre toutes les dissensions qui avaient troublé les dernières années du règne précédent. Les parlements et la cour des Aides, supprimés par les édits du mois d'avril 1771, furent rappelés. Le Roi vint tenir à Paris, dans le local ordinaire du palais, son premier lit de justice. Suivant le cérémonial accoutumé, il fut reçu au bas de l'escalier de la Sainte-Chapelle par la grande députation, et accompagné jusqu'au trône, où il s'assit.

La *Gazette de France* du vendredi 25 novembre 1774 rapporte :

« Les Princes, les Pairs, les grands officiers de la cou-
« ronne et les autres personnes qui ont séance au lit de jus-
« tice, ayant pris leurs places, ainsi que le garde des
« sceaux et les magistrats du conseil, Louis XVI prit la
« parole. Après avoir prononcé son discours, le Roi ayant
« ensuite ordonné qu'attendu les circonstances le sieur
« Hue de Miromesnil fît en ce moment les fonctions de
« chancelier, le sieur Séguier celles d'avocat général,
« le sieur Joly de Fleury celles de procureur général, le
« sieur Barentin celles d'avocat général, et le sieur d'Ali-
« gre celles de premier président du parlement, chacun a
« pris, par ordre du Roi, sa place accoutumée : après quoi
« on a fait la lecture des édits, les portes ouvertes, et Sa
« Majesté en a ordonné l'enregistrement. »

425. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA BELLE POULE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'ARÉTHUSE (17 juin 1778).

Par M. JUGELET en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Aile du Midi. L'insurrection des États-Unis ayant éclaté, l'acte d'indépendance s'en était bientôt suivi ; il avait été signé à Philadelphie le 4 juillet 1776, et Washington avait été reconnu par le congrès généralissime des troupes américaines.

L'Angleterre, qui n'avait pu empêcher la publication de cet acte, cherchait à faire entrer toutes les puissances de l'Europe dans ses intérêts, et voulait interdire le commerce avec l'Amérique dans tout autre port que ceux qu'elle y possédait encore. Cependant Franklin étant passé en Europe pour y donner connaissance de l'acte par lequel les États-Unis avaient fixé leur indépendance, la France avait conclu un traité de commerce avec les nouveaux États. Dès que l'Angleterre en fut informée, elle rappela de Paris son ambassadeur. On arma de part et d'autre, on se tint sur la défensive ; mais les hostilités n'étaient pas encore commencées.

« L'Angleterre venait d'équiper à la hâte une flotte « de trente vaisseaux de ligne, dont elle avait donné le « commandement à l'Amiral Keppel. Cette flotte était sor- « tie depuis quelques jours. On avait envoyé de Brest pour « l'observer trois frégates, la *Belle-Poule*, de vingt-six ca- « nons, *la Licorne*, de trente-deux, *la Pallas*, de dix-huit, « et le lougre *le Courreur*, de douze. La première était « commandée par M. de La Clocheterie, la seconde par « M. de Balisal, la troisième par M. de Rausanne, et le « lougre par M. de Razilli.

« Ces quatre vaisseaux, à la suite d'un coup de vent, se « trouvèrent presque tous au milieu de la flotte anglaise ; « *la Licorne* baissa pavillon après avoir lâché une seule « bordée ; *la Pallas* se rendit, sans pouvoir se défendre, se « trouvant enveloppée de plusieurs vaisseaux ennemis ; *la*

« *Belle-Poule*, avec le lougre, trouva moyen de se déga-
« ger. Poursuivie par la frégate anglaise *l'Aréthuse*, de « quarante-quatre canons, elle s'arrêta dès qu'elle se vit à « une demi-lieue de la flotte ennemie. Le capitaine anglais « Marshall lui donne ordre de venir parler à l'Amiral ; le « Français répond qu'il n'a d'ordre à recevoir que de son « Prince ; l'Anglais fait tirer un coup de canon, auquel La « Clocheterie répond par toute sa bordée : le combat est » engagé. De son côté le lougre se bat avec vigueur con- « tre un cutter anglais de même force que lui.

« Le combat, après avoir duré deux heures, tourne au « désavantage de *l'Aréthuse* , qui par des signaux appelle « la flotte à son secours. Deux gros vaisseaux accourent à « force de voiles; *la Belle-Poule* fait retraite et rentre à « Brest couverte de gloire. » (*Hist. de Louis XVI*, par M. Bourniseaux, t. I, p. 207.)

426. COMBAT NAVAL D'OUESSANT (27 juil. 1778).

Par M. GUDIN.

Aile du Midi

La marine n'avait pas moins que les autres parties de l'administration appelé l'attention de Louis XVI. Un grand nombre de bâtiments de guerre était à flot ; un plus grand nombre encore était en construction : jamais pareille activité n'avait régné dans nos ports ; de nombreuses promotions avaient été faites parmi les officiers ; les flottes françaises couvraient les mers ; elles offraient au commerce une protection assurée, et les colonies avaient recouvré leur état prospère.

L'engagement des quatre frégates au milieu de toute la flotte anglaise, le 17 juin 1778, fut le signal de la guerre. Le comte d'Orvilliers sortit alors de Brest à la tête d'une flotte de trente-deux vaisseaux de ligne. Il avait sous ses ordres le duc de Chartres et Duchaffault, lieutenants généraux de marine. La flotte était divisée en trois escadres :

la Blanche au corps de bataille, *la Blanche* et *la Bleue* à l'avant-garde, et *la Bleue* à l'arrière-garde.

Le comte d'Orvilliers, généralissime, sur *la Bretagne* de cent dix canons, était au corps de bataille, le comte de Guichen avec lui.

Duchaffault, sur *la Couronne* de quatre-vingts canons, dirigeait l'avant-garde avec le capitaine de vaisseau Rochechouart. Le duc de Chartres, monté sur *le Saint-Esprit* de quatre-vingts canons, conduisait l'arrière-garde; le comte de Grasse était sous ses ordres. Les armées navales de France et d'Angleterre se rencontrèrent le 23 juillet.

Dès qu'elles furent en vue l'une de l'autre, elles manœuvrèrent durant quatre jours consécutifs, le comte d'Orvilliers pour conserver l'avantage du vent qu'il avait enlevé aux Anglais, l'Amiral Keppel pour le recouvrer. Enfin, le 27 juillet, à neuf heures du matin, le temps paraissant favorable, la flotte française offrit le combat à l'ennemi. Les Anglais savaient qu'un Prince du sang royal de France commandait l'escadre bleue, qui avant le combat, formait l'arrière-garde de la flotte française. L'Amiral Keppel manœuvrant dans l'intention de couper cette division du reste de l'armée navale, le comte d'Orvilliers fit virer de bord, et l'escadre bleue se trouva former l'avant-garde. Le *Saint-Esprit* fut exposé, à demi-portée de canon, au premier feu des Anglais. Voici les termes dans lesquels le ministre de la marine s'exprimait sur ce combat, en écrivant au duc de Penthièvre, grand Amiral, beau-père du duc de Chartres : « M. d'Orvilliers a donné des preuves de « la plus grande habileté, M. le duc de Chartres, d'un cou- « rage froid et tranquille et d'une présence d'esprit éton- « nante. Sept gros vaisseaux, dont un à trois ponts, ont « successivement combattu celui de M. le duc de Char- « tres, qui a répondu avec la plus grande vigueur, quoique « privé de sa batterie basse; un vaisseau de notre armée « a dégagé le *Saint-Esprit* dans le moment le plus vif, et a « essuyé un feu si terrible qu'il a été absolument désemparé « et obligé de se retirer. » La flotte étant entrée à Brest, le

duc de Chartres vint à Paris et à Versailles : il y fut reçu avec enthousiasme par le public. La bataille d'Ouessant, en effet, relevait la gloire navale de la France, tristement flétrie durant la guerre de sept ans.

427. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA CONCORDE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LA MINERVE (22 août 1778).

Par M. THÉODORE DUBOIS en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Le 22 août, *la Concorde*, frégate de vingt-six canons, commandée par M. le Gardeur de Tilly, rencontra du côté du Cap Français la frégate anglaise *la Minerve*, de trente-deux canons. Le combat commença à neuf heures et demie et fut soutenu pendant deux heures, à la portée du mousquet, avec une égale fermeté de part et d'autre. A onze heures et demie, sir John Scott, capitaine de *la Minerve*, étant trop maltraité dans ses manœuvres et sa mâture pour tenter plus long-temps le sort des armes, fit signal qu'il se rendait. Sa frégate fut amarinée et conduite au Cap. (*Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 194.) Aile du Midi.

428. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA JUNON CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LE FOX (11 sept. 1778).

Par M. GILBERT en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

« Le vicomte de Beaumont, capitaine de vaisseau com- Aile du Midi.
« mandant la frégate *la Junon*, rencontra, le 11 sep-
« tembre 1778, à quarante lieues sud-ouest de l'île d'Oues-
« sant, la frégate anglaise *le Fox*; il l'attaqua et la com-
« battit pendant trois heures et demie à portée de pistolet.
« Lorsqu'elle fut entièrement démâtée et hors d'état de se
« défendre davantage, le capitaine Windsor, n'ayant plus
« même de pavillon, fit signe avec son chapeau qu'il ame-
« nait. Il avait quarante-neuf hommes hors de combat,

« et lui-même était grièvement blessé au bras; la frégate « française n'eut que quatre hommes tués et quinze blessés.» (*Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 195.)

429. COMBAT DU VAISSEAU FRANÇAIS LE TRITON CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS LE JUPITER ET LA FRÉGATE ANGLAISE LA MÉDÉE (20 oct. 1778).

Par M. GILBERT en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Aile du Midi.

« *Le Triton*, commandé par M. de Ligondès, capitaine « de vaisseau, fut attaqué à la hauteur du Cap-Finistère « par un vaisseau et une frégate anglaise. A huit heures du « soir, après trois heures de combat, la frégate abandonna « la partie et profita de l'obscurité pour se soustraire au « feu dont elle était criblée. Le vaisseau anglais continua « le sien encore pendant une heure et parut plier trois « fois; il finit par prendre la fuite et disparut dans la « nuit. » (*Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 196.)

430. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA MINERVE CONTRE DEUX VAISSEAUX ANGLAIS ET DEUX FRÉGATES ANGLAISES (7 sept. 1779).

Par M. GILBERT en 1837, d'après un tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Aile du Midi.

« Le chevalier de Grimoard, commandant la frégate *la* « *Minerve*, en sortant de la baie des Baradaires, le 7 fé- « vrier, aperçut au point du jour deux bâtiments ennemis « sous le vent à lui; ces bâtiments étaient *le Ruby*, de « soixante-quatre, et la frégate *le Lowestone*. Il ne balança « pas à envoyer toute sa bordée au vaisseau qui se trouvait « alors par son travers, et qui lui riposta par toute la « sienne, haute et basse. *Le Ruby* continua sa route en ti- « rant sur *la Minerve* pour virer dans ses eaux. En même « temps le chevalier Grimoard eut connaissance du *Bris-*

« *tol*, de cinquante, et de la frégate *l'Æolus*, qui cher-
« chaient à l'envelopper. Il attaqua la frégate, et après « trois quarts d'heure de combat, elle fut forcée de l'a- « bandonner. Le calme vint quelque temps après et dura « jusqu'à une heure. Lorsque la brise s'éleva du nord- « nord-ouest, les vaisseaux qui l'entouraient commencè- « rent à le chasser; mais il força de voiles, et la nuit tomba « sans qu'ils pussent l'atteindre : il en profita pour faire « fausse route et se soustraire à leur poursuite. Le lende- « main, n'apercevant plus aucun des bâtiments contre les- « quels il avait combattu la veille, il prit le parti de re- « monter jusqu'à la hauteur d'Inagne, dans l'espérance de « trouver quelques corsaires dans ce passage. En effet il « rencontra la frégate *la Providence*, de vingt-quatre ca- « nons, lui livra combat et s'en rendit maître sans perdre « un seul homme. » (*Annales maritimes et coloniales*, par Bajot, t. II, p. 198.)

431. PRISE DE L'ILE DE LA GRENADE (4 juil. 1779).

Par M. J.-F. Hue.

« La prise de l'ile Saint-Vincent ne tarda pas à être sui- Aile du Midi.
« vie d'une conquête beaucoup plus importante, celle de « la Grenade. Le comte d'Estaing, après avoir réuni à « son armée navale l'escadre du chevalier de La Motte- « Piquet, appareilla du Fort-Royal de la Martinique avec « vingt-cinq vaisseaux, et parut, le 2 juillet au matin, « à la vue de la Grenade. Il mouilla le soir devant l'anse « Molenier, et mit de suite à terre treize cents hommes, « qui occupèrent les hauteurs voisines.

« La journée du 3 fut employée à examiner les positions « de l'ennemi et à concerter le plan d'attaque. Le comte « d'Estaing, à la tête des grenadiers, fit une marche très- « longue pour tourner le môle de l'hôpital, où les Anglais « avaient réuni leurs richesses et leurs forces. Après cette « reconnaissance, il commence l'attaque dans la nuit du « 3 au 4, saute un des premiers dans les retranchements « anglais, se porte avec rapidité au sommet du Morne, et

« s'en empare de vive force. Il y trouva quatre pièces de « vingt-quatre, et en fit tourner une, au point du jour, con- « tre le fort dans lequel s'était retiré le gouverneur. Ainsi « menacé d'être foudroyé à chaque instant par une artille- « rie qui dominait le lieu de sa retraite, lord Macartney « fut obligé de se rendre, deux heures après, à discrétion.

« On fit sept cents prisonniers, et l'on prit sur les ennemis « trois drapeaux, cent deux pièces de canon et seize « mortiers. (*Annales maritimes et coloniales,* par M. Bajot, « t. II, p. 204.)

432. COMBAT NAVAL DE L'ILE DE LA GRENADE (6 juil. 1779).

Par J. F. HUE.

; du Midi.

« Le lendemain, pendant que le comte d'Estaing était « occupé à faire désarmer les habitants et à indiquer l'em- « placement des batteries, il reçut l'avis de l'approche de « l'armée navale anglaise; le vent, qui soufflait de l'est et « de l'est-nord-est, ne lui permettant pas de sortir à sa « rencontre, il rappela au mouillage ceux de ses vaisseaux « que la mauvaise qualité du fond de l'anse Molenier avait « fait dérader et s'étendre jusque dans la baie pour y trou- « ver une meilleure tenue. En même temps il envoya quel- « ques frégates croiser au vent de son armée. Le 6, à la « pointe du jour, il fit signal à une partie de ses vaisseaux, « qui n'avaient pas encore appareillé, de couper leurs câbles « et de se former en ligne, l'amure à tribord, sans avoir « égard ni à leurs postes ni à leur rang.

« L'armée anglaise, qui avait l'avantage du vent, s'appro- « chait alors, toutes voiles dehors, dans l'ordre de bataille suivant :

« A l'avant-garde, le vice-amiral Barrington, sur *le* « *Prince de Galles,* de soixante-quatorze canons.

« Au corps de bataille, l'Amiral Byron, sur *la Princesse* « *Royale*, de quatre-vingt-dix.

« Et l'arrière-garde, sous les ordres du contre-amiral

« Hyde-Parker, embarqué sur *le Conqueror*, de soixante-
« quatorze canons.

« L'armée française, qui courait à bord opposé, devait
« être ainsi formée :

« A l'avant-garde, le comte de Breugnon commandant
« sur *le Tonnant* de quatre-vingts canons.

« Le comte d'Estaing, général, au corps de bataille sur
« *le Languedoc*, de quatre-vingts canons.

« Et à l'arrière-garde par M. de Broves, sur *le César*
« de soixante-quatorze canons.

« Il n'y eut d'abord que quinze vaisseaux français qui
« purent prendre part au combat, les courants ayant fait
« tomber les autres sous le vent. Cependant l'armée an-
« glaise, sans cesser de combattre, continuait de courir
« avec confiance vers la baie de Saint-Georges, dans l'es-
« poir d'arriver encore assez à temps pour secourir l'île
« de Grenade : mais à la vue du feu des forts sur son chef
« de file, l'Amiral Byron, convaincu que cette île n'était
« plus au pouvoir des Anglais, fit revirer son armée vent
« arrière et mit au même bord que les Français. Le com-
« bat continua avec la plus grande vivacité jusqu'à midi un
« quart; il cessa alors, parce que l'armée anglaise forçait
« toujours de voiles et serrait le vent pour rejoindre son
« convoi, tandis que l'Amiral français arrivait insensible-
« ment pour rallier ses vaisseaux sous le vent.

« Lorsque l'armée française fut bien formée en ligne, le
« comte d'Estaing la fit revirer vent devant tout à la fois.
« L'objet de cette évolution était de couper *le Grafton, le*
« *Cornwall* et *le Lion*, vaisseaux de l'arrière-garde an-
« glaise, qui semblaient fort désemparés, et qui se trou-
« vaient à une grande distance en arrière et plus sous le
« vent. Mais l'Amiral anglais ayant fait, peu de temps
« après, la même manœuvre, le comte d'Estaing fit refor-
« mer son armée en ligne sur son vaisseau de queue. Alors
« *le Grafton* et *le Cornwall* ne purent rejoindre leur esca-
« dre qu'en passant au vent de la ligne française ; ils es-

« suyèrent le feu de tout son corps de bataille. Pour *le* « *Lion*, qui était extraordinairement dégréé et absolument « coupé, il fit vent arrière et alla se réfugier à la Jamaï- « que dans l'état d'un vaisseau naufragé. » (*Annales mari-* « *times et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 205 à 208.)

433. COMBAT DES FRÉGATES FRANÇAISES LA JUNON ET LA GENTILLE CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS L'ARDENT (17 août 1779).

Par M. GILBERT en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Le du Midi.

« La frégate *la Junon*, commandée par le chevalier de « Marigny, découvrit le 17 août, à huit heures du matin, « sur la pointe de Good-Start, deux bâtiments, dont l'un « donnait chasse à l'autre, et le visitait après l'avoir at- « teint. Le chevalier de Marigny reconnut que le bâtiment » visité était danois et que l'autre était un vaisseau de li- « gne anglais. Il en donna aussitôt le signal à l'escadre « dont il faisait partie, et qui était aux ordres du comte de « La Touche-Tréville. Ce général marqua qu'il entendait « le signal, et fit en même temps à son escadre celui de « forcer de voiles.

« *La Junon* avait profité du temps que le vaisseau an- « glais avait employé à visiter le bâtiment danois pour « courir un bord et s'élever dans le vent, et elle était « parvenue à se mettre dans les eaux de l'ennemi. Lorsque « le chevalier de Marigny en fut à la petite portée du ca- « non, il arbora la flamme et le pavillon français, et l'as- « sura d'un coup de canon. L'ennemi fit alors ouvrir les « sabords de sa première batterie du côté qu'il présentait « à *la Junon*, mais sans arborer le sien. Le chevalier de « Marigny ne doutant plus que ce ne fût un vaisseau an- « glais, et, revenant sur tribord, envoya deux volées à ce « vaisseau qui lui présentait la hanche. Jugeant ensuite « qu'il ne pouvait être préparé au combat que d'un seul « bord, il l'abandonna du côté de babord, et dirigea son

« attaque du tribord. En exécutant cette manœuvre, il lui « envoya deux nouvelles bordées dans la hanche et dans « la poupe.

« En ce moment, la frégate *la Gentille*, commandée par « M. Mengaud de La Haye, lieutenant de vaisseau, arriva « à portée de combattre, et fit le feu le plus vif. Le vaisseau « anglais commença alors à tirer sur les deux frégates et « leur envoya deux bordées. Il ne leur fit aucun mal, et « après cette courte défense, le capitaine amena son pavil- « lon et nous laissa maîtres du vaisseau l'*Ardent* de soixante- « quatre canons, destiné à augmenter l'armée de l'Amiral « Hardy.» (*Guerres maritimes de* 1778, par le contre-amiral « Kerguelen, p. 95.)

434. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA SURVEILLANTE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE LE QUÉBEC (7 oct. 1779).

Par M. GILBERT en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

« La frégate *la Surveillante* de vingt-six canons, com- « mandée par M. du Couedic, lieutenant de vaisseau, croi- « sait à la hauteur de l'île d'Ouessant avec le cutter l'*Expé-* « *dition*, commandé par le vicomte de Roquefeuil ; on dé- « couvrit, le 7 octobre, à la pointe du jour, une frégate et « un cutter qui furent soupçonnés ennemis. M. du Couedic « fit signal à l'*Expédition* de se préparer au combat, força « de voiles et serra le vent pour s'approcher des Anglais ; « dès qu'il fut parvenu à demi-portée de canon, il arbora « son pavillon et l'assura d'un coup de canon à boulet. Les « bâtiments ennemis mirent en panne sans arborer leurs « couleurs, et ayant reçu, dans cette position, la bordée de « la frégate française, ils arrivèrent en déployant le pavil- « lon anglais. *La Surveillante* revira aussitôt pour se met- « tre au même bord que la frégate et l'attaquer, tandis que « le vicomte de Roquefeuil combattrait le cutter. Aile du Midi.

« L'action s'engagea bord à bord à dix heures et demie ; « elle fut soutenue, de part et d'autre, avec la même viva-

« cité et le même courage. A une heure après-midi, la *Sur-*
« *veillante* fut dématée de tous ses mâts, et peu de minutes
« après, la mâture de la frégate anglaise éprouva le même
« sort. Ces deux bâtiments, privés de tous leurs mâts et hors
« d'état de manœuvrer, continuèrent à combattre avec la
« même chaleur. M. du Couedic, quoique blessé très-
« grièvement, n'abandonna point le gaillard de sa frégate.
« Lorsqu'il vit que les deux bâtiments étaient assez rappro-
« chés pour tenter l'abordage, il ordonna à son équipage
« de sauter à bord. Déjà le beaupré de la *Surveillante* était
« engagé dans les débris des mâts de son ennemi, lors-
« qu'on vit tout le gaillard de la frégate anglaise en feu.
« L'incendie se communiqua rapidement au beaupré de la
« *Surveillante.* M. du Couedic manœuvra avec assez d'ha-
« bileté et de précision pour s'éloigner du bâtiment en-
« flammé, à l'aide de quelques avirons : il parvint à étein-
« dre le feu de son beaupré, et dès lors il ne s'occupa plus
« qu'à sauver quelques Anglais qui s'étaient jetés à la mer.
« Quarante-trois seulement purent gagner son bord, et à
« quatre heures, la frégate anglaise sauta en l'air. On ap-
« prit par eux qu'elle se nommait le *Quebec*, qu'elle portait
« trente-deux canons et était commandée par le capitaine
« Famer. » (*Annales marit. et colon.*, par M. Bajot, t. II,
p. 214.)

435. COMBAT NAVAL D'UNE DIVISION FRANÇAISE CONTRE UNE ESCADRE ANGLAISE (18 déc. 1779).

Par M.

Aile du Midi.

« Un convoi de vingt-six navires, destiné pour les îles
« du Vent, et parti de Toulon sous l'escorte de la frégate
« *l'Aurore,* que commandait M. de La Flotte, était sur le
« point d'entrer au Fort-Royal, lorsqu'on aperçut quatorze
« vaisseaux ennemis, qui lui donnaient chasse. M. de La
« Flotte fit serrer le vent et la côte à son convoi. Il espérait
« pouvoir le faire entrer dans le port avant que l'ennemi
« fût à portée de l'intercepter ; mais le vent, manquant à
« la côte, tandis que les vaisseaux anglais en avaient en-

« core au large, un d'eux, *l'Élisabeth*, de soixante-qua-
« torze canons, fut bientôt à portée de *l'Aurore*, qui fit feu
« de ses canons de retraite pour protéger les bâtiments de
« la tête du convoi.

« A deux heures après midi, on vit du Fort-Royal le
« combat inégal que *l'Aurore* était obligée de soutenir.
« Aussitôt M. de La Motte Piquet, chef d'escadre, appa-
« reilla avec le vaisseau *l'Annibal*, de soixante-quatorze,
« pour aller au secours de la frégate et du convoi. Il fut
« bientôt suivi de deux vaisseaux de soixante-quatre, *le*
« *Vengeur*, commandé par M. le chevalier de Retz, et
« *le Réfléchi*, par M. Cillart de Surville. M. de La Motte
« Piquet se présenta d'abord seul au combat contre trois
« vaisseaux ennemis qui avaient coupé le convoi, et déga-
« gea la frégate *l'Aurore*, et avec elle huit des navires mar-
« chands, qui eussent été infailliblement pris sans cette
« manœuvre aussi hardie que bien exécutée.

« Lorsque les deux autres vaisseaux français eurent
« joint *l'Annibal*, ils engagèrent un combat des plus vifs
« contre sept vaisseaux ennemis; mais malgré tous leurs
« efforts, ils ne purent empêcher que ceux des vaisseaux
« anglais qui restaient sans combattre, ne s'emparassent
« de plusieurs bâtiments du convoi. La nuit d'ailleurs mit
« un terme au combat, et M. de La Motte Piquet, voyant
« que ceux des navires du convoi qui ne s'étaient pas
« échoués à la côte, étaient déjà amarinés derrière l'es-
« cadre anglaise, se détermina à rentrer au Fort-
« Royal. » (*Annales marit. et colon.*, par M. Bajot, t. II,
p. 217.)

436. COMBAT NAVAL EN VUE DE LA DOMINIQUE (17 avril 1780).

Par M. GILBERT en 1837, d'après le tableau du Ministère de la Marine.

L'Angleterre, se voyant menacée dans ses possessions des Antilles, avait envoyé l'ordre à sir Rodney de quitter avec une partie de sa flotte la Méditerranée pour se rendre en Amérique. Aile du Midi.

La France avait fait équiper à Brest quinze vaisseaux de ligne, qui partirent sous les ordres du comte de Guichen.

C'est aussi à la même époque que les six mille hommes de troupes réglées, commandés par le général Rochambeau, qu'on envoyait en Amérique pour rejoindre l'armée de Washington, s'embarquèrent sur l'escadre du chevalier de Tency.

L'Amiral Hyde-Parker, en station dans les Antilles, y commandait en maître, lorsque le comte de Guichen arriva à la Martinique le 23 mars 1780, et réunit aussitôt sous ses ordres toutes les forces navales qui se trouvaient dans ces parages. Les escadres détachées, commandées par le chevalier de La Motte-Piquet, le comte de Grasse, le comte de Vaudreuil, s'étaient jointes à lui. Le marquis de Bouillé était sur la flotte à la tête des troupes de débarquement. Des deux côtés on cherchait à reprendre les colonies qui avaient pu être enlevées dans la précédente campagne. Le comte de Guichen voulut tenter une attaque sur l'ile de Sainte-Lucie, et le 16 avril il débouchait par le canal de la Dominique pour remonter au vent de la Martinique, « lorsqu'il eut « connaissance de l'armée anglaise. Alors il signala l'ordre « de bataille ainsi que les manœuvres propres à lui procu- « rer l'avantage du vent et à le rapprocher de l'ennemi.

« Il parut d'abord que l'Amiral Rodney, sous le comman- « dement duquel la Grande-Bretagne avait mis toutes ses « forces navales aux Antilles, ne voulait qu'observer les « Français; mais le comte de Guichen, le voyant se poster à « huit heures du soir sur son arrière-garde, fit aussitôt re- « virer son armée vent devant, et prendre les mêmes amu- « res que les vaisseaux anglais, qui tinrent alors le vent et « mirent au bord opposé. » (*Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, t. II, p. 373.)

L'Amiral Rodney, qui avait fait sa jonction avec les Amiraux Rowley, Walsingham et Hyde-Parker, se rendit dans la rade de Saint-Pierre, et ferma l'accès de l'ile au comte de Guichen.

Les armées navales étaient en présence dans l'ordre suivant :

Flotte anglaise, à l'avant-garde, sept vaisseaux de haut bord; le vice-amiral Hyde-Parker, commandant, sur la *Princesse Royale,* de quatre-vingt-dix canons ; au corps de bataille sept vaisseaux, l'Amiral Rodney, généralissime, sur le *Sandwich,* de quatre-ving-dix canons ; à l'arrière-garde, six vaisseaux, dont quatre de soixante-quatorze, un de soixante-quatre et un de soixante.

La flotte française était rangée dans l'ordre inverse :

A l'arrière-garde, sept vaisseaux de haut bord ; le comte de Grasse, commandant sur le *Robuste,* de soixante quatorze canons ; au corps de bataille, sept vaisseaux de haut bord ; le comte de Guichen, général en chef, sur la *Couronne,* de quatre-vingts canons, et à l'avant-garde, huit vaisseaux de haut bord, le chevalier de Sade, commandant, sur le *Triomphant,* de quatre-vingts canons.

« En forçant de voiles depuis onze heures du matin, l'ar-
« mée française avait d'autant plus étendu sa ligne, que les
« vaisseaux qui composaient l'avant-garde étaient moins
« bons voiliers. La lacune qui s'était nécessairement faite
« entre cette escadre et le corps de bataille devint encore
« plus grande par la dérive de l'*Actionnaire,* qui, quoique
« forçant de voiles, tomba sous le vent de la ligne. Ce fut
« cet instant que l'Amiral Rodney saisit pour tenter de cou-
« per l'arrière-garde ; mais l'audace du *Destin*, vaisseau
« français, à tenir le *Sandwich* par son travers et à le com-
« battre obstinément à demi-portée de fusil, et les manœu-
« vres que faisait le corps de bataille français pour exécu-
« ter le signal de virer lof pour lof tout à la fois, rompirent
« toutes ses mesures et le contraignirent de reprendre ses
« ses amures. Dans cette position, ne pouvant plus com-
« battre l'avant-garde, qui était tombée sous le vent, parce
« qu'elle avait été fort dégréée, l'Amiral anglais fit voiles
« pour attaquer le corps de bataille français ; mais à quatre
« heures du soir, voyant la mâture de son vaisseau endom-
« magée, et la ligne française se reformer, il amura sa

« grande voile, retint le vent, et le fit serrer à toute son ar-
« mée : cette dernière manœuvre mit fin au combat.

« Entre autres vaisseaux anglais, *le Sandwich,* qui avait « été combattu successivement par les vaisseaux français *le* « *Vengeur, le Destin* et *le Palmier,* fut si maltraité, que peu « s'en fallut qu'il ne coulât. *Le Sphinx* et *l'Artésien* soutin- « rent pendant plus d'une heure, et avec fermeté, le feu su- « périeur des plus gros vaisseaux de l'avant-garde anglaise, « parmi lesquels se trouvait *la Princesse Royale,* jusqu'à ce « que *le Robuste,* après avoir viré de bord, fût venu à leurs « secours et les eût dégagés. » (*Annales marit. et colon*, par M. Bajot, t. II, p. 376.)

437. COMBAT NAVAL DE LA PRAYA (16 avril 1781).

Par M. Gilbert en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Aile du Midi.

La Hollande, qui était parvenue pendant les trois premières années de la guerre à conserver la neutralité, se trouva dans la nécessité, en 1781, de se déclarer contre l'Angleterre. Une escadre anglaise, sous le commandement du commodore Johnstone, avait été dirigée des ports de la Grande-Bretagne sur le cap de Bonne-Espérance : elle devait ensuite aller dans l'Inde pour s'y rallier à l'escadre de l'Amiral Hughes; les États-Généraux, voyant leurs possessions d'outre-mer menacées, avaient réclamé l'appui de la France.

« A la demande des Hollandais, le gouvernement fran- « çais expédia, sous les ordres du bailli de Suffren, une « petite flotte pour porter des troupes et des munitions de « guerre au cap de Bonne-Espérance, qui était menacé « par les Anglais.

« M. de Suffren approchait de la baie de la Praya, dans « l'île de Sant-Iago, où il se proposait de faire de l'eau, « lorsque *l'Artésien,* qui marchait en avant, découvrit à « l'entrée de la rade un bâtiment avec pavillon anglais, et « revira sur son commandement avec signal de voiles en- « nemies. » (*Annales marit. et colon.* par M. Bajot, t. II, p. 391.)

Le bailli de Suffren reconnut l'escadre anglaise. Voyant qu'il avait été prévenu, il prit aussitôt le parti de l'attaquer. « Le vaisseau *le Héron* qu'il montait alla mouiller « sur la bouée de l'ennemi, et fut suivi par l'*Annibal* « commandé par M. de Tremignon l'aîné, capitaine de « vaisseau. *L'Artésien*, commandé par M. de Cardaillac, « vint ensuite et manqua le mouillage; mais il aborda « deux bâtiments de la compagnie, dont il se rendit maî- « tre. *Le Sphinx* et *le Vengeur*, aux ordres du comte de « Forbin et du vicomte du Chilleau, ne purent tenir sur « leurs ancres et se battirent sous voiles; leur feu eut « moins d'effet, et les cinq vaisseaux anglais profitèrent « de leur éloignement pour diriger le leur sur *le Héron* et « sur *l'Annibal*. Ce dernier en fut tellement écrasé, qu'il « perdit tous ses mâts et fut obligé de couper son câble « pour gagner le large. *Le Héron* fut bientôt obligé d'en « faire autant, et fut suivi par les autres vaisseaux qu'il « avait sous ses ordres. Le commodore Johnstone fit signal « à son escadre d'appareiller et de poursuivre les vaisseaux « français; mais elle était trop maltraitée pour pouvoir les at- « teindre, et fut obligée de regagner la rade de la Praya.

« Le parti courageux que prit le bailli de Suffren dans « cette circonstance lui procura l'avantage inappréciable « d'arriver dans l'Inde avant les Anglais, dont le départ « avait précédé le sien, et c'est à juste titre qu'on doit lui « attribuer tout l'honneur de cette journée. » (*Relations des guerres maritimes de* 1778, par le contre-amiral Kerguelen, pag. 177.)

438. COMBAT NAVAL EN VUE DE LOUISBOURG (21 juil. 1781).

Par M.

Les frégates *l'Astrée*, de vingt-six canons, commandée par le capitaine de vaisseau de La Pérouse, et *l'Hermione*, sous les ordres du lieutenant de vaisseau comte de La Touche Tréville, étant en croisière le 22 juillet 1781, à six Aile du Midi.

lieues dans le sud-est du cap de Nord de l'île Royale sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, eurent connaissance qu'un convoi escorté par des bâtiments de guerre était dans ces parages. Le capitaine La Pérouse donna ordre de se porter de ce côté. Les deux frégates eurent bientôt à se défendre contre cinq bâtiments ennemis : *l'Allégeance*, de vingt-quatre canons, *le Vernon*, de vingt-quatre canons, *le Charlestown*, de vingt-huit, *le Jack*, de vingt-quatre, et *le Vautour*, de vingt, tandis qu'un sixième, *le Thompson*, de dix-huit canons, resta constamment au vent.

« L'*Astrée* s'attacha particulièrement au *Charlestown* ; « l'*Hermione* combattit cette frégate à son tour, après « avoir tiré plusieurs bordées au *Vautour* et au *Jack*. Le « combat avait commencé à six heures et demie ; une de- « mi-heure après, le *Charlestown*, alternativement com- « battu par M. de La Pérouse et le comte de La Touche, « brassa à culer, et retomba par le travers de l'*Astrée* qui « lui ayant cassé son grand mât de hune, le força d'ame- « ner son pavillon. Le *Jack* se trouvait alors par le travers « du commandant de l'*Hermione*, qui l'écrasa de son feu « et le força à se rendre. Le combat était même engagé de « manière que les trois autres bâtiments ennemis eussent « été obligés d'en faire autant, si la nuit ne fût pas tombée « si vite. M. de La Pérouse, voyant que tout annonçait « qu'elle serait très-obscure, ne voulut pas poursuivre « l'*Allégeance* et le *Vernon* qui forçaient de voiles et pre- « naient la fuite. Les deux commandants français virèrent « de bord pour amariner le *Charlestown* et le *Jack* qui res- « tait de l'arrière : le dernier de ces bâtiments le fut en « effet; mais le premier qui avait laissé tomber sa misaine, « au lieu d'arriver pour se laisser amariner, échappa à la « faveur de la nuit aux recherches du comte de La Touche, « qui avait viré sur lui.

« Nos deux frégates se rejoignirent à neuf heures et de- « mie. L'*Astrée* mit en panne, dans l'espoir que le *Charles-* « *town* prendrait ce parti pour se laisser dépasser ; mais « elle n'en eut point connaissance à la pointe du jour, et

« les vents d'ouest ayant porté les frégates du Roi à qua-
« torze lieues sous le vent de la baye des Espagnols, elle
« firent voiles pour Boston. (*Relations des guerres maritimes de* 1778, par le contre-amiral Kerguelen, p. 199.)

439. SIÉGE D'YORK-TOWN. COMBAT NAVAL DEVANT LA CHESAPEACK (5 sept. 1781).

Par M.

Aile du Midi.

Depuis trois ans que la France s'était engagée dans la guerre de l'Indépendance américaine, rien de décisif encore ne s'était passé sur terre ni sur mer. Le général Rochambeau, débarqué à New-Port dans l'état de Rod-Island (juillet 1780) à la tête de six mille Français, attendait, avant d'agir, les renforts que devait lui amener le comte de Guichen. Washington, retranché dans son camp de West-Point, épiait l'occasion de se joindre au général français, mais sir H. Clinton de son quartier général de New-York l'observait, prêt à suivre tous ses mouvements. Pendant ce temps la guerre se faisait avec acharnement dans les provinces du Sud. Lord Cornwallis, qui y commandait les troupes anglaises, avait d'abord marché de succès en succès; mais bientôt les Américains leur opposèrent Greene, un de leurs capitaines les plus habiles et les plus résolus. Les journées de Cowpens, de Guildford-House, de Eutaw Springs, firent reculer de proche en proche l'armée anglaise, qui, dépossédée presqu'entièrement de la Georgie et des deux Carolines, concentra toutes ses forces dans la Virginie. C'est là que devaient se porter enfin des coups décisifs.

Sir H. Clinton avait donné l'ordre à Lord Cornwallis, en attendant qu'il lui envoyât des secours, de fortifier un des ports de la Virginie, qui pût lui servir de place d'armes dans le Sud, et celui-ci avait choisi York-Town, ville située à la pointe de la Peninsule formée par les rivières d'York et de James. M. de Lafayette, à la tête d'un corps de Français et de milices américaines, arrive le premier devant cette place; le comte de Rochambeau et Washington ne tardèrent pas à

l'y rejoindre. Mais, avant de se mettre en marche, Rochambeau avait eu soin de réclamer l'assistance de la flotte française des Antilles : il fit connaître sa position au comte de Grasse, en lui demandant de conduire en Amérique toutes les troupes dont il pourrait disposer. L'Amiral français s'empressa de déférer à la demande qui lui était adressée. Il sut cacher sa marche à la flotte anglaise, et il parut le 28 août devant le cap Henri, en dehors de la baie de Chesapeak, le même jour que le contre-amiral Samuel Hood arrivait des îles du Vent avec quatorze vaisseaux de ligne. Deux jours après il jeta l'ancre devant Linn-Haven; ayant pris position à l'entrée des rivières James et d'York pour en former le blocus, il donna connaissance de son arrivée aux généraux des armées combinées, et fit débarquer à Jamestown trois mille cinq cents hommes de troupes qu'il avait embarqués au cap. Ces troupes rejoignirent bientôt de l'autre côté de la rivière un corps d'Américains qui interceptait les communications de l'armée anglaise entre la Virginie et la Caroline du Nord.

« Pendant que le comte de Grasse attendait à son mouil-
« lage les nouvelles de la marche du généralissime améri-
« cain et le retour de ses embarcations, sa frégate de dé-
« couverte lui signala vingt-sept voiles dans l'est, dirigeant
« leur route sur la baie : les vents soufflaient alors du nord-
« est. A l'instant l'Amiral rappela ses bâtiments à rames,
« qui faisaient aiguade, et ordonna de se préparer au com-
« bat, en se tenant prêt à appareiller. A midi, la marée lui
« permettant de mettre sous voiles, il fit signal de cou-
« per les câbles et de former en appareillant une ligne de
« vitesse ; ils furent exécutés avec tant de célérité, que no-
« nobstant l'absence de quinze cents hommes et quatre-
« vingt-dix officiers employés au débarquement des trou-
« pes dans la rivière James, l'armée navale française fut
« sous voiles en moins de trois quarts d'heure et sa ligne
« formée dans l'ordre suivant : »

Avant-garde de Bougainville, commandant, sur l'*Auguste* de quatre-vingts canons.

Au corps de bataille le comte de Grasse sur la *Ville de Paris*, de cent quatre canons.

L'arrière-garde sous les ordres du chevalier de Monteil, embarqué sur le *Languedoc*, de quatre-vingts canons.

L'armée anglaise avait l'avantage du vent; elle marchait dans l'ordre de bataille inverse.

Le contre-amiral Drake sur la *Princesse*, de soixante-dix canons, marchait à l'arrière-garde.

L'Amiral Grave était au corps de bataille sur le *London*, de quatre-vingt-dix-huit canons.

L'avant-garde était commandée par le vice-amiral Samuel Hood, sur le *Barfleur*, de quatre-vingt-dix canons.

« L'action s'engagea par un feu très-vif et dans l'ordre « inverse entre les avant-gardes des deux armées, et à la « portée de la mousqueterie entre leurs vaisseaux de tête. « Quelques vaisseaux des deux corps de bataille prirent « aussi part à ce combat; mais à une grande distance l'ar- « rière-garde anglaise, en tenant constamment le vent, « évita l'attaque de celle des Français, qui faisait tous ses « efforts pour l'approcher, ainsi que le corps de bataille « anglais. Le combat dura jusqu'à six heures et demie du « soir, et ce fut en vain que les Français cherchèrent, pen- « dant quatre jours, à le rengager. Les vents variables et « les temps orageux, qui ne cessèrent de les contrarier, fi- « nirent par leur faire perdre de vue l'armée anglaise : « alors, dans la crainte qu'à la faveur de quelque variation « de vent elle ne le devançât dans la baie de Chesapeack, « l'Amiral français revint y mouiller. En y rentrant, il s'em- « para des frégates anglaises l'*Iris et le Richemond,* qui « avaient été envoyées par l'Amiral Graves pour couper les « bouées des vaisseaux français au mouillage de Linheaven.»

Les vaisseaux anglais *le Shrewsbury, le Montagu, l'Ajax, l'Intrépide et le Terrible* furent considérablement endommagés dans leurs corps et dans leurs mâtures, et le 11 septembre, l'Amiral Graves fut obligé de faire mettre le feu à ce dernier vaisseau, parce qu'il ne pouvait plus résister à

la lame. (*Annal. marit. et colon.* par M. Bajot, t. II, p. 401 à 403.)

440. SIÉGE D'YORK-TOWN (6 octobre 1781.)

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-Chaussée. Salle n° 26.

« Cependant l'armée française si long-temps bloquée à « Rhode-Island en sort le 1er septembre. Clinton, persuadé « qu'elle marche sur New-York, pour en faire le siége « conjointement avec Washington, se renferme dans la « place, où il se fortifie. Le comte de Rochambeau, par « une marche habile, quitte la route de New-York et se « porte vers Philadelphie, où il arrive le 2 octobre. Cette « armée comptait au nombre de ses principaux officiers MM. « de Vioménil, de Custine, de Lauzun, de Dillon, de Chastel- « lux, Berthier, Dumas, de Damas, de Lameth et de Rocham- « beau, fils du général. On y voyait plusieurs étrangers et « entre autres le comte des Deux-Ponts. L'armée défila « devant le Président du congrès, auquel elle rendit de « grands honneurs militaires.

« Aprés s'être concertée avec le comte de Grasse, dont la « flotte interceptait le passage de la baie de Chesapeack et « de l'embouchure du James, elle s'unit à l'armée de Was- « hington ; les Américains et les Français marchèrent de « suite à Williamsbourg, où ils arrivèrent le 4 octobre; ils « y trouvèrent MM. de Chastellux, de Lafayette et de Saint- « Simon, et toutes les forces des armées combinées se ras- « semblèrent sur ce point. Elles formaient un corps effec- « tif de dix-sept mille hommes. »

« York-Town fut investi le 6 ; la tranchée fut ouverte « le 8. (*Hist. de Louis XVI*, par M. Bourniseaux, t. I, p. 440.)

441. SIÉGE D'YORK-TOWN (12 octobre 1781).

ATTAQUE DES REDOUTES.

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. N° 127.

« Deux redoutes furent emportées d'assaut le 12 : l'une « fut prise par les Américains, conduits par les généraux

» Lincoln, Lawrence et Hamilton ; l'autre fut conquise par « le régiment d'Auvergne, commandé par le marquis de « Saint-Simon, MM. de Vioménil, de Dillon, de Rochambeau « et de Lameth.» (*Hist. de Louis XVI*, par M. Bourniseaux, t. Ier, p. 441.)

442. SIÉGE D'YORK-TOWN (19 oct. 1781).

LE GÉNÉRAL ROCHAMBEAU ET WASHINGTON DONNENT LES DERNIERS ORDRES POUR L'ATTAQUE.

Par M. COUDER en 1836.

Aile du Mi
1er étage.
Galerie.
des Batailles.
No 137.

La place de York-Town, défendue par une armée, opposait une vive résistance ; plusieurs fois Cornwallis tenta des sorties. Les généraux de l'armée combinée ayant appris que sir Henri Clinton, à la tête de ses troupes, avait quitté New-York, pressaient vivement les attaques. Lord Cornwallis résistait toujours, mais « sa position déjà très-criti-« que, rapporte l'auteur de l'*Histoire de la guerre de l'In-« dépendance*, tome II, pag. 33, devint insoutenable. Les « assiégeants ayant élevé, dans la nuit du 11 au 12 octobre, « une seconde parallèle à cent cinquante toises du corps de « la place, ne l'eurent pas plutôt perfectionnée, qu'ils ré-« solurent d'attaquer les deux redoutes détachées de la « gauche des assiégés. Le marquis de Lafayette, à la tête « des Américains, et le baron de Viomesnil avec le régi-« ment de Gâtinais et quatre cents grenadiers français aux « ordres du comte de Guillaume Forbach des Deux-Ponts « et de M. de l'Estrades, les emportèrent l'épée à la main, « tuèrent ou blessèrent la plus grande partie des troupes « qui les défendaient, et firent cent soixante-huit prison-« niers. Dans la même nuit, les assiégeants enfermèrent ces « deux redoutes dans la seconde parallèle, à laquelle ils les « firent servir de point d'appui. Ils travaillèrent avec tant « d'ardeur que dès le lendemain, à la pointe du jour, ils « les avaient déjà remises en état de défense. Resserrés de « plus en plus et menacés d'être canonnés avec des bat-« teries à ricochet qu'ils voyaient établies contre la ville

« d'York, les assiégés, au nombre de six cents hommes, « firent une sortie, la nuit du 15 au 16, et enclouèrent deux « pièces de canon dans la seconde parallèle ; mais elles fu- « rent remises en état de servir six heures après. Le feu « de l'artillerie des assiégeants était si vif, qu'il n'était pas « possible aux défenseurs d'York-Town de monter un seul « canon sur tout le front attaqué. Hors d'état d'opposer dé- « sormais une plus longue résistance, lord Cornwallis de- « manda, le 17 octobre, une suspension d'armes pendant « un jour. Deux heures seulement lui furent accordées ; « alors il se décida à parlementer.

443. SIÉGE D'YORK-TOWN (19 oct. 1781).

SORTIE DE LA GARNISON ANGLAISE.

Gouache par VAN BLAREMBERG.

Partie centrale. 1er étage. Salle dite de la Vaisselle d'or. No 127.

« Le jour suivant fut employé à discuter les articles de « la capitulation, qui fut rédigée par le colonel américain « Lawrence, dont le père était captif en Angleterre, et par « le vicomte de Noailles, conjointement avec deux offi- « ciers supérieurs de l'armée anglaise. Les troupes de « terre se rendaient prisonnières de guerre aux Etats-Unis, « et celles de mer à l'armée navale française. Cette capitu- « lation, qui fut signée le 19 octobre 1781, portait encore « que les troupes ennemies défileraient l'arme au bras, les « drapeaux dans leurs étuis, les tambours battant une « marche anglaise ou allemande, et qu'elles viendraient « déposer les armes sur les glacis non loin d'York-Town, « en présence des armées alliées.....

« Le nombre des prisonniers monta à six mille cinq cent « quatre-vingt-onze, y compris deux mille quatre-vingt- « neuf malades et environ huit cents matelots. On trouva « dans ces deux postes cent soixante canons de tout calibre, « dont la moitié était en fonte, huit mortiers, vingt-deux « drapeaux et quarante bâtiments de transport, dont vingt « avaient été coulés bas. » (Leboucher.)

444. **PRISE DES ILES SAINT-CHRISTOPHE ET NÉVIS** (3 fév. 1782).

Par M.

Aile du Midi.

Après la prise d'York-Town, le comte de Grasse était retourné dans les Antilles. Ayant pris à son bord le marquis de Bouillé, avec six mille hommes de troupes de débarquement, il sortit de la Martinique le 17 décembre 1781 dans le dessein d'attaquer la Barbade. Le mauvais temps qu'il essuya dans le canal de Sainte-Lucie ne lui permit pas d'entreprendre cette expédition; il se dirigea alors sur l'île Saint-Christophe. Ayant rencontré l'armée navale de l'Amiral Hood, il livra combat et poursuivit sa route vers « les îles Saint-Christophe et Névis, Le 3 février, les « armées de terre et de mer, aux ordres de M. le marquis « de Bouillé et de M. le comte de Grasse, s'emparèrent de ces « deux îles après trente-trois jours de siége. » (*Annales marit. et colon.* par M. Bajot, t. II, p. 578.)

445. **COMBAT NAVAL EN VUE DE NEGAPATNAM** (6 juil. 1782).

Par M. Théodore Dubois en 1836, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Aile du Midi.

Après l'affaire de Praya, le bailli de Suffren fit une telle diligence, que non seulement il dépassa le commodore Johnstone, mais qu'il précéda de plusieurs mois dans l'Inde l'Amiral Bikcerton qui était parti d'Europe en même temps que lui. Il se rallia à l'escadre française du lieutenant général d'Orvès qui stationnait dans ces parages, et il eut bientôt le commandement général de toutes les forces navales, le lieutenant général d'Orves étant mort le 3 février 1782.

Les Hollandais avaient déjà perdu la plus grande partie de leurs possessions, les Anglais s'étant rendus maîtres de Sumatra, d'une partie de l'île de Ceylan, de Négapatnam et de Trinquemalé sur la côte de Coromandel. L'Amiral Hughes, à la tête d'une escadre composée de onze vais-

seaux de ligne, de plusieurs frégates et quelques autres bâtiments, dominait dans les mers de l'Inde. L'arrivée du bailli de Suffren changea la face des choses; il comptait sous ses ordres un même nombre de vaisseaux, de frégates et d'autres bâtiments de transport sur lesquels il y avait trois mille hommes destinés à renforcer l'armée d'Hyder-Ali. Les forces navales des deux nations se trouvaient à peu près égales.

Déjà l'escadre française s'était emparée le 22 janvier, près de la côte de Coromandel, du vaisseau anglais l'*Annibal*, de cinquante canons.

Avant et après le débarquement des troupes françaises à Porto-Novo, les deux escadres s'étaient déjà mesurées, les 17 février et 8 avril; elles se rencontrèrent de nouveau, dans les premiers jours de juillet, devant Negapatnam. Le bailli de Suffren commandait sur *le Héros*, de soixante-quatorze canons, l'Amiral anglais montait *le Superbe*, également de soixante-quatorze.

« Le combat s'engagea à dix heures trois quarts, entre « les deux avant-gardes, au même bord, à un quart de « portée de canon, et aux arrière-gardes, à une plus « grande portée, parce que celle des Anglais, qui était au « vent, ne cessa pas de se tenir à cette distance. Il dura en« viron deux heures, avec la plus grande vigueur. Alors « quelques vaisseaux français étant entièrement dégréés, « et *le Brillant* ayant perdu son grand mât, *le Héros*, qui « avait déjà fait de la voile pour le secourir, fit le signal « d'arriver à *l'Annibal* qui combattait de très-près et au « vent de la ligne française. »

Une forte brise éloigna les deux armées encore en bataille, et mit quelque désordre entre elles. La ligne anglaise se trouvait dispersée, « plusieurs de ses vaisseaux étaient « pêle-mêle à différents bords. Son chef de file avait quitté « le combat et serrait la terre en arborant le pavillon de « détresse. *Le Monarch*, entièrement désemparé, ne pou« vait plus gouverner; et *le Worcester*, après avoir reçu, « sans riposter, plusieurs bordées de l'Amiral français, au

« vent duquel il avait passé de très-près et à bord opposé, « continuait à courir au large sans se rallier. Dans cette po- « sition, les deux escadres, plus occupées de leur rallie- « ment que de la continuation du combat, s'éloignèrent « respectivement à deux heures et demie, et allèrent jeter « l'ancre, les Anglais entre Négapatnam et Naour, les Fran- « çais à Karikal. » (*Annales marit. et colon.* par Bajot, t. II, p. 595.)

L'Amiral Hughes débarqua six cents blessés, le bailli de Suffren n'en comptait que deux cent cinquante.

446. COMBAT DU VAISSEAU FRANÇAIS LE SCIPION CONTRE LES VAISSEAUX ANGLAIS LE LONDON ET LE TORBAY (16 oct. 1782).

Par M. GILBERT en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Aile du Midi.

Le 16 octobre 1782, M. de Grimoard, capitaine de vaisseau, commandant *le Scipion* de soixante quatorze canons, revenant d'escorter avec la frégate *la Sibylle* un convoi sorti du cap Français, fut rencontré à la hauteur de la baie de Samana par les vaisseaux anglais *le London* de quatre-vingt-dix-huit canons, et le *Torbay* de soixante-quatorze. Il aborda le premier, l'enfila de long en long et le mit entièrement hors de combat.

447. COMBAT ENTRE LES FRÉGATES FRANÇAISES LA NYMPHE ET L'AMPHITRITE CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS L'ARGO (11 févr. 1783).

Par M. GILBERT en 1837, d'après le tableau de la galerie du Ministère de la Marine.

Aile du Midi.

« Les frégates françaises, *la Nymphe*, de quarante ca- « nons, et *l'Amphitrite*, de pareille force, s'emparent, à « la hauteur de Tortola, du vaisseau *l'Argo*, de cinquante- « deux canons. Ce vaisseau fut repris le même jour par « deux vaisseaux ennemis, de soixante-quatorze canons « chacun; mais les deux frégates françaises, commandées « par M. le vicomte de Mortemart, capitaine de vaisseau, « et de Saint-Ours, lieutenant, parvinrent à leur échap-

« per. Elles eurent quatre hommes tués et vingt-trois « blessés. » (*Relations des guerres maritimes de 1778*, par le contre-amiral Kerguelen, p. 336.)

448. COMBAT NAVAL EN VUE DE GOUDELOUR (20 juin 1783).

Par M.

Aile du Midi.

Tandis que les armées d'Hyder-Ali et celles de Tippoo Saïb, appuyées par les troupes européennes, reprennent sur les Anglais les possessions dont ils s'étaient emparés, le bailli de Suffren continuait à protéger le pavillon français.

Le 31 août il se rendit maître de Trinquemalé, et, le 3 septembre, en vue de cette ville, il avait soutenu un nouveau combat contre la flotte anglaise. Le pavillon français était sur tous les points de la côte de Coromandel.

Depuis près d'une année que l'escadre, sous les ordres du bailli de Suffren, tenait les mers de l'Inde, elle n'avait pas été augmentée, et cependant elle avait beaucoup souffert.

« Le 16 juin 1783, ayant eu connaissance de l'armée « anglaise, il chercha à suppléer, s'il était possible, à « l'infériorité du nombre de ses vaisseaux, par la supério- « rité de ses équipages, et il répartit sur son escadre douze « cents hommes que lui donna le marquis de Bussi qui « commandait l'armée de terre. » (*Annales maritimes*, t. II, p. 614.)

L'escadre française était composée de quinze vaisseaux, dont cinq de soixante-quinze canons, huit de soixante-quatre et deux de cinquante.

Celle anglaise n'était pas moins de dix-huit vaisseaux, dont un de quatre-vingts canons, sept de soixante-quatorze, sept de soixante-quatre et un de cinquante.

« Conformément à l'ordre qu'il en avait reçu, le bailli « de Suffren avait transporté son pavillon sur une frégate, « et parcourait sa ligne, en se tenant par le travers de son « avant-garde. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à demi-portée

« du canon, il arbora le signal de commencer le combat. « Tous ses vaisseaux tinrent le vent pour l'exécuter, et « l'action s'engagea à quatre heures vingt minutes du « soir, entre les deux escadres, au même bord, et par « une canonnade très-vive de part et d'autre. Elle dura « environ deux heures et demie; alors la nuit sépara les « combattants. » (*Annales maritimes*, t. II, p. 616.)

Kerguelen, dans la *Relation de la guerre maritime de* 1788, p. 339, ajoute que « cet engagement fut le dernier « de la guerre, et que l'escadre française, ayant l'avantage « du vent, força la flotte anglaise qui lui était supérieure, « à se retirer devant elle : l'ennemi eut plusieurs vaisseaux « dématés. »

449. PUBLICATION DU TRAITÉ DE PAIX DE VERSAILLES ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE (25 nov. 1783).

Par M. VAN YSENDICK en 1837.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle n° 15.

Le docteur Franklin avait été accrédité, comme ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique, près de la cour de France, et M. Adams avait été reconnu en la même qualité près des Provinces-Unies. Ces deux ministres, par l'intermédiaire de la France et de la Hollande, pressaient la reconnaissance de l'indépendance des états d'Amérique. Le parlement anglais demandait la paix. Le ministère venait d'être changé, et lord Shelburne, qui avait succédé au marquis de Buckingham comme premier lord de la trésorerie, réclama l'intervention de la cour de Versailles. Le 30 novembre 1782 les préliminaires de la paix furent arrêtés à Paris, et, par un traité conclu quelque temps après entre sir Richard Howard et le docteur Franklin, l'indépendance des États-Unis fut reconnue par l'Angleterre.

Des traités définitifs entre les cours de France, d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande, furent ensuite signés les 3 et 22 septembre 1783, et la paix fut publiée dans Paris le 25 novembre 1783, avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Le prévôt des marchands et les éche-

vins, le lieutenant général de police, les lieutenants procureurs du Châtelet et les autres officiers y assistèrent. Ils parcoururent la ville précédés des archers du guet, des huissiers à cheval et à pied, accompagnés du Roi d'armes, des six hérauts et du corps de musique de la ville.

Le cortége, suivant l'usage, partit de l'Hôtel-de-Ville à midi, s'arrêta sur toutes les places publiques, devant le Palais-Royal, les Tuileries, sur la place Vendôme, traversa les boulevarts et rentra à cinq heures.

Il y eut ensuite des feux et grandes illuminations dans les rues et devant tous les établissements publics.

450. LOUIS XVI DONNE DES INSTRUCTIONS A M. DE LA PÉROUSE POUR SON VOYAGE AUTOUR DU MONDE (juill. 1785).

Par M. MONSIAU en 1817.

« Louis XVI avait conçu, en 1785, l'idée d'une grande « entreprise dans l'intérêt de l'humanité, de la naviga- « tion et du commerce. Le capitaine Cook, envoyé par le « Roi d'Angleterre dans la mer du Sud pour y découvrir « un passage d'Asie en Europe par le nord, avait fait trois « voyages: le premier en 1769, le second en 1772, et le « dernier en 1775. Il fut tué, lors de son dernier voyage, « dans l'île d'Ovyhée par des sauvages qu'il avait comblés « de bienfaits, laissant après lui un nom immortel et à sa « patrie l'avantage de plusieurs importantes découvertes.

« Ce fut pour compléter ce que ce grand homme avait « laissé imparfait que Louis résolut d'envoyer deux fréga- « tes sur les traces du capitaine anglais pour rechercher « le passage qu'il n'avait pas trouvé, faire des découvertes « dans le continent austral et dans la mer du Sud, explo- « rer des côtes peu connues, observer des volcans, re- « chercher des minéraux inconnus à l'Europe, des plantes « nouvelles, étudier de nouveaux peuples et chercher au « commerce de nouveaux débouchés.

« Dans cette intention, il fit préparer les frégates *la Bous-* « *sole* et *l'Astrolabe,* et nomma pour chef de l'expédition

« Jean-François Galaup de La Pérouse, capitaine de « vaisseau. » (*Hist. de Louis XVI*, par M. Bourniseaux, t. II, p. 226.)

Avant le départ de l'expédition, le Roi reçut dans son cabinet à Versailles La Pérouse, en présence du Maréchal de Castries, ministre de la marine, et lui donna lui-même ses dernières instructions.

La Boussole et *l'Astrolabe* partirent de Brest le 1er août 1785. La Pérouse ne donna de ses nouvelles que le 25 juillet de l'année suivante.

451. VOYAGE DE LOUIS XVI A CHERBOURG (juin 1786).

Par M. CRÉPIN en 1814.

Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle No 15.

Depuis long-temps le ministère de la marine avait reconnu la nécessité d'avoir un port de mer entre Brest et Dunkerque. Cherbourg avait été choisi comme le port le plus convenable et qui présentait le plus d'avantages pour les résultats que l'on désirait obtenir. Louis XVI avait ordonné en 1780 l'exécution des travaux; il avait même entrepris à cette époque un voyage à Cherbourg, et c'est en sa présence que l'on avait jeté les premières fondations.

« Les travaux commandés à Cherbourg s'avançaient « avec rapidité. On devait lancer en mer, le 24 juin, un « cône énorme; le Roi voulut jouir de ce spectacle. Il « partit de Rambouillet, le 21 juin, avec le Prince de « Poix, les ducs d'Harcourt, de Villequier et de Coigny; « il arriva à Cherbourg le 22, et le cône fut lancé aux « cris de *vive le Roi!* » (*Hist. de Louis XVI*, par Bourniseaux, t. II, p. 237.)

Le Maréchal de Castries, ministre de la marine, avait précédé Louis XVI à Cherbourg. Le lendemain de son arrivée, le Roi se rendit au port à l'heure de la marée montante. « Il était, rapporte l'auteur d'un voyage publié « par Lacourière, vêtu d'un habit écarlate, ayant la « broderie des lieutenants généraux. Il s'embarqua à trois « heures et demie du matin; en cinq heures et demie de

« remorque, le cône parvint au point donné pour son « échouage. M. de Cessart, créateur de cette glorieuse « entreprise, demanda les ordres du Roi pour l'immer- « sion, qui fut exécutée en vingt-huit minutes. »

Le Roi lui témoigna toute sa satisfaction; il parcourut ensuite la rade, prit terre à l'île Pelée pour y prendre connaissance des fortifications. Le Roi se rendit ensuite à la fosse du Gallet, et enfin il rentra après avoir tenu la mer plus de quinze heures consécutives.

Le retour du Roi fut signalé par une triple salve des forts et de l'escadre, et à son débarquement il fut porté dans son canot par les marins et le peuple aux acclamations de toute la population.

452. LOUIS XVI ABANDONNE LES DROITS DU DOMAINE SUR LES LAISSES DE MER AUX RIVERAINS DE LA GUYENNE (1786).

Par M. BERTHON en 1817.

ile du Nord. .-de-chaussée. Salle nº 15.

Les eaux de la mer s'étant retirées sur l'un des points de la côte de Guyenne, avaient laissé à découvert une portion du terrain qui, selon le principe du droit, était dévolu au Prince. Cependant les riverains prétendaient, en vertu de quelques exceptions, avoir un droit particulier sur la propriété de ces terres. La cause, portée au conseil du Roi, Sa Majesté décida contre elle-même en faveur des habitants de la côte.

Le parlement de Bordeaux vint en corps pour adresser des remercîments au Roi, au nom de tous les habitants.

453. LOUIS XVI DISTRIBUE DES SECOURS AUX PAUVRES (hiver de 1788).

Par M. HERSENT en 1817.

ile du Nord. -de-chaussée. Salle nº 15.

La fin de l'année 1788 fut remarquable par un hiver des plus rigoureux; depuis celui de 1709, devenu célèbre par la charité de l'archevêque de Cambrai, on n'en avait pas vu d'aussi cruel. « Tous les riches de la capitale et des pro- « vinces se signalèrent par d'abondantes aumônes. L'arche-

« vêque de Paris donna plus de six cent mille francs et « greva ses revenus pour alimenter et réchauffer les mal- « heureux. D'autres évêques, dans les provinces, après avoir « épuisé leurs ressources, vendirent leur mobilier et se « dépouillèrent pour vêtir ceux qui étaient nus et nourrir « ceux qui avaient faim; les curés de Paris se distinguè- « rent dans cette circonstance par tout ce que la charité a « de plus héroïque; le Roi, la Reine, les Princes du sang, « le duc de Penthièvre, la duchesse d'Orléans, la Prin- « cesse de Lamballe multiplièrent les dons en tout genre, « et dépensèrent plus de cinq millions pour le soulagement « des malheureux. » (*Hist. de Louis XVI,* par M. Bourniseaux, t. II, p. 359.)

Non seulement le Roi donnait par ses ministres, mais il parcourait souvent les environs de Versailles pour distribuer lui-même ses bienfaits.

454 PROCESSION DES ÉTATS-GÉNÉRAUX (4 mai 1789).

Par M. Louis Boulanger en 1837.

Lorsqu'en 1789, Louis XVI convoqua à Versailles les derniers États-Généraux de la monarchie, il ne prétendait faire autre chose que d'aviser à un moyen sûr et décisif de remettre l'ordre dans les finances du royaume. En effet les dépenses de la guerre d'Amérique, succédant aux prodigalités du règne de Louis XV, avaient épuisé le trésor, et depuis six ans le gouvernement se consumait en d'inutiles efforts pour combler le déficit. L'Assemblée des notables, réunie en 1787, avait opiné pour l'établissement de nouvelles taxes; mais l'autorité lui manquait pour les ériger en lois du royaume et en assurer la perception : il avait fallu demander au parlement de les enregistrer, et le parlement, fidèle à ses vieilles habitudes de guerre contre la cour, n'avait consenti à l'enregistrement que sous l'empire de la force, et en protestant de son incompétence en matière d'impôt. C'est alors que, par un mouvement unanime et spontané, s'était réveillé dans les esprits le souvenir des anciens États-Généraux du royaume, que près de

Partie central 1er étage. Salle des États-Généra' No 129.

deux siècles de désuétude semblaient avoir effacé. Mais dans ce retour à l'une des institutions fondamentales de la monarchie, les vœux de la nation française allaient au delà d'une réforme financière; le besoin d'une réforme politique se faisait impérieusement sentir, et les cahiers remis, selon l'ancienne coutume, aux députés par leurs bailliages témoignaient de la mission que la France leur avait donnée de mettre un terme aux abus sous lesquels elle gémissait depuis tant de siècles.

Cependant M. Necker venait de succéder au Cardinal de Brienne dans l'administration des finances. Sa popularité était grande alors : il avait suffi de sa présence pour relever le crédit public, et le doublement des députés du tiers-état, accordé à l'impatience du vœu national, était attribué à son heureuse influence dans les conseils du Roi. Ce fut donc avec un sentiment de joie universelle que la France, confiante et inexpérimentée, comme on l'est aux premiers jours des révolutions, vit arriver le moment où allait s'ouvrir une assemblée qu'elle croyait appelée à réaliser toutes ses espérances de liberté et de bonheur.

L'ouverture des Etats-Généraux avait été fixée au 5 mai 1789, conformément au cérémonial en usage; elle fut précédée d'une solennité religieuse qui eut lieu la veille.

Les députés ayant été invités à assister le 4 mai, en habit de cérémonie, à la procession générale du Saint-Sacrement, ils se rendirent de bonne heure dans l'église Notre-Dame, paroisse du château de Versailles. Le Roi sortit à dix heures pour se rendre à cette église. Ses carrosses, ceux de la Reine, des Princes ses frères, des autres Princes et Princesses du sang, etc., etc., tout le cortége enfin et la pompe qui entourent les Rois de France dans les grandes cérémonies se montrèrent à celle-ci. Un peuple nombreux répandu dans les rues, les croisées garnies de spectateurs, et le beau temps, concoururent à la magnificence de ce spectacle. Sa Majesté avait dans son carrosse Monsieur (comte de Provence), M. le comte d'Artois, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Berri et

M. le duc de Chartres (*); la Reine et les autres Princesses venaient à la suite de Sa Majesté. Après une courte prière à Notre-Dame, la procession commença à se former; il était alors onze heures; elle était ouverte par les Récollets, seul corps de religieux qui fût à Versailles; venait ensuite le clergé des deux paroisses de Versailles; puis venaient tous les députés des trois ordres composant les États-Généraux. Ils marchaient sur deux files; chacun d'eux portant un cierge à la main. L'ordre de préséance étant renversé suivant l'usage des processions où les rangs inférieurs précèdent les rangs supérieurs, les députés du tiers-état se trouvaient les premiers dans le costume de leur ordre. On remarquait parmi eux un laboureur breton (M. Gérard), qui avait conservé le costume des paysans de sa province, et qui n'en a jamais porté d'autre pendant toute la durée de son mandat. Les députés de la noblesse suivaient ceux du tiers-état, et ceux du clergé fermaient la marche. Les évêques étaient placés immédiatement avant le dais du Saint-Sacrement, porté par M. l'archevêque de Paris (Leclerc de Juigné), M. l'archevêque de Rouen, (le Cardinal de La Rochefoucauld, à grand'chape de Cardinal, avait la place d'honneur. Le dais était porté par les grands officiers et les gentilshommes d'honneur des Princes frères du Roi, qui se relevaient successivement. Les cordons du dais étaient tenus par Monsieur, M. le comte d'Artois, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Berri. Le Roi, placé au centre des files qui suivaient, marchait immédiatement derrière le dais, entouré des grands officiers de sa maison. La Reine était à la tête de la file de gauche, composée des Princesses et des dames de leurs maisons, chacune à son rang respectif. La file de droite était composée des Princes et des ducs et pairs. M. le duc de Chartres marchait à la tête de cette file comme l'aîné des Princes

(*) M. le duc de Chartres occupait dans la voiture du Roi la place de M. le duc d'Orléans son père, parce que ce Prince, étant député de la noblesse du bailliage de Crépy en Valois, marchait dans la procession à son rang de député.

qui s'y trouvaient ; il était suivi de M. le Prince de Condé, M. le duc de Bourbon, M. le duc d'Enghien et M. le Prince de Conti. Les ducs et pairs venaient ensuite. »

455. OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX A VERSAILLES (5 mai 1789).

Par M. COUDER en 1837.

centrale. étage. es États- iéraux. 129.

On avait disposé la salle des Menus-Plaisirs à Versailles, pour la cérémonie des États-Généraux. « Cette salle, rap-« porte le *Moniteur* (1er vol., page 235.), de cent vingt « pieds de longueur, et de cinquante-sept de largeur en « dedans des colonnes, est soutenue sur des colonnes can-« nelées d'ordre ionique, sans piédestaux, à la manière « grecque ; l'entablement est enrichi d'ogives, et au-dessus « s'élève un plafond percé en ovale dans le milieu. Le jour « principal vient par cet ovale, et est adouci par une es-« pèce de tente en taffetas blanc. Dans les deux extrémités « de la salle on a ménagé deux jours pareils qui suivent « la direction de l'entablement et la courbe du plafond. « Dans les bas côtés on a disposé, pour les spectateurs, « des gradins, et à une certaine hauteur des murs, des « travées ornées de balustrades.

« La partie de la salle destinée à former l'estrade pour « le Roi et pour la cour est surmontée d'un magnifique « dais, dont les retroussis sont attachés aux colonnes, et « tout le derrière du trône forme une vaste enceinte tapis-« sée de velours semé de fleurs de lys.

« Le trône était placé sous le grand baldaquin ; au côté « gauche du trône était un fauteuil pour la Reine, et en-« suite des tabourets pour les Princesses. A droite il y « avait des pliants pour les Princes ; auprès du marche-pied « du trône, une chaise à bras pour le grand chambellan. « Au bas de l'estrade était adossé un banc pour les secré-« taires d'État, et devant eux une longue table couverte « d'un tapis de velours violet, semé de fleurs de lis.

« Les banquettes à la droite étaient destinées aux quinze

« conseillers d'État et aux vingt maîtres des requêtes in-
« vités à la séance : les banquettes de la gauche ont été oc-
« cupées par les gouverneurs et lieutenants généraux des
« provinces.

« Dans la longueur de la salle à droite étaient d'autres
« banquettes pour les députés du clergé ; à gauche il y en
« avait pour la noblesse ; et dans le fond, en face du trône,
« étaient celles destinées aux communes. Tous les plan-
« chers de la salle et de l'estrade étaient recouverts de ma-
« gnifiques tapis de la Savonnerie. »

L'ouverture des États-Généraux eut lieu le 5 mai 1789 ; ils se composaient de onze cent quatre-vingt-trois députés, savoir : deux cent quatre-vingt onze du clergé, deux cent soixante-dix de la noblesse, et six cent vingt-deux du tiers-état.

« Vers une heure, les héraults d'armes annoncèrent
« l'arrivée du Roi. Aussitôt tous les députés se lèvent, et
« des cris de joie retentissent de toutes parts.

« Bientôt le Roi paraît; les applaudissements les plus
« vifs se font entendre, accompagnés des cris de *vive le*
« *Roi!* Sa Majesté monte sur son trône. On remarque que
« ses regards se promènent avec un air de satisfaction sur
« la réunion imposante des députés du royaume. La
« Reine s'asseoit à la gauche du Roi, hors du dais sur un
« fauteuil inférieur au trône et placé quelques degrés plus
« bas. Deux rangées de pliants se trouvaient de chaque
« côté du trône. Ceux de droite étaient occupés par les
« Princes et ceux de gauche par les Princesses. Les
« Princes présents étaient Monsieur (comte de Provence),
« M. le comte d'Artois, M. le duc d'Angoulême, M. le
« duc de Berri, M. le duc de Chartres, M. le Prince de
« Condé, M. le duc de Bourbon, M. le duc d'Enghien et
« M. le Prince de Conti. Les Princesses placées à la gauche
« de la Reine étaient Madame (comtesse de Provence),
« Madame Élisabeth, Mme la duchesse d'Orléans, Mme la
« duchesse de Bourbon et Mme la Princesse de Lamballe.

« Les ducs et pairs occupaient une rangée de tabourets « derrière les Princes, et le cortége royal garnissait tout le « fond de l'estrade. Le garde des sceaux (le Chancelier « étant absent) était assis sur un carreau, sur la seconde « marche du trône, et les ministres au pied de l'estrade. »

Le Roi s'étant couvert, et le garde des sceaux ayant pris ses ordres, dit à haute voix : « Messieurs, le Roi permet qu'on s'asseye et qu'on se couvre ; » et tous les députés s'étant aussitôt assis et couverts, le Roi prononça son discours. Ensuite le garde des sceaux et M. Necker, contrôleur général des finances, prononcèrent chacun un discours, et, quand ils eurent achevé, le Roi leva la séance, après qu'il eut été enjoint, en son nom, aux trois ordres de se retirer dans leurs chambres respectives, pour y commencer le cours de leurs délibérations. Le Roi sortit ensuite de la salle dans le même ordre qu'à son entrée.

456. FÉDÉRATION DES GARDES NATIONALES ET DE L'ARMÉE AU CHAMP DE MARS A PARIS (14 juill. 1790).

Par M.

Ce n'est point ici le lieu de rappeler comment les imprudentes résistances de la cour amenèrent les Etats-Généraux à prendre le titre d'*Assemblée nationale*, et à s'engager, par le fameux serment du Jeu de Paume, à ne se point séparer *jusqu'à ce que la constitution du royaume fût établie et affermie sur des fondements solides*. Bientôt la prise de la Bastille, l'institution de la garde nationale et l'adoption de la cocarde tricolore, les événements des 5 et 6 octobre, qui transportèrent à Paris la résidence du Roi et de l'Assemblée ; enfin les grands travaux de l'Assemblée elle-même, qui portait hardiment la réforme dans chacune des parties de l'ordre social, tout s'unit pour précipiter le cours de la révolution. Elle était pure et glorieuse encore : à peine quelques excès étaient venus se mêler aux grandes choses qu'elle avait faites : mais déjà au-dedans comme au-dehors des ennemis commençaient à la menacer. C'est alors que la

municipalité de Paris, dit M. Thiers, « proposa une fédé-
« ration générale de toute la France ; qui serait célébrée le
« 14 juillet au milieu de la capitale par les députés de tou-
« tes les gardes nationales et de tous les corps de l'armée. »

L'Assemblée nationale ayant accueilli cette proposition, et le Roi ayant sanctionné son décret, les députés fédérés arrivèrent de toutes parts à Paris, formant une réunion d'environ cent trente mille hommes. Dès l'aube du jour fixé, cette grande armée fédérale était en bataille sur les boulevards, formée par départements et par districts, chaque département portant sa bannière. Les bataillons de chaque département étaient classés en légion départementale et placées dans la ligne de son ordre alphabétique : en sorte que le département de l'Ain était à la droite, près de la Madeleine et le département de l'Yonne à la gauche sur la place de la Bastille, l'armée de ligne était au centre. Tous ces députés, le sabre à la main, se mirent en marche au signal donné, et, au milieu des acclamations générales, en se dirigeant sur le Champ-de-Mars. L'Assemblée nationale constituante, réunie dans le jardin des Tuileries, sortit par le Pont-Tournant, et s'interposa au milieu de la colonne sur la place Louis XV. Un pont temporaire, construit sur l'emplacement du pont d'Iéna, servit au passage de cette imposante armée, qui se déploya dans le Champ-de-Mars, pendant que l'Assemblée se rendait sur les gradins qui avaient été érigés devant l'École-Militaire et où le Roi s'était rendu de son côté. Assis sur son trône au centre de cette solennelle réunion, il avait à sa droite le président (marquis de Bonnay), pour lequel un fauteuil de moindre dimension avait été préparé, mais qui se tint respectueusement debout pendant toute la cérémonie.

« Un balcon élevé derrière le Roi portait la Reine et la
« cour. Les ministres étaient à quelque distance du Roi,
« et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille
« spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux ;
« soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions
« dans le champ intermédiaire ; et au centre s'élevait, sur

« une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la « Patrie. Trois cents prêtres, revêtus d'aubes blanches et « d'écharpes tricolores, en couvraient les marches, et de- « vaient servir la messe.

« Enfin la cérémonie commence; le ciel, par un hasard « heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène « solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe; les « chœurs accompagnent la voix du pontife; le canon y « mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, La « Fayette descend de cheval, monte les marches du trône, « et vient recevoir les ordres du Roi, qui lui confie la « formule du serment. Lafayette la porte à l'autel, et, « dans ce moment, toutes les bannières s'agitent, tous les « sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les « députés crient : *Je le jure!* Le Roi debout, la main « étendue vers l'autel, dit : *Moi, Roi des Français, je « jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitu- « tionnel de l'État, à maintenir la constitution décrétée par « l'Assemblée nationale et acceptée par moi.* » (*Hist. de la Révolution française*, par M. Thiers, t. I, p. 241 et 248.)

457. LA GARDE NATIONALE DE PARIS PART POUR L'ARMÉE (sept. 1792).

Par M. LÉON COGNIET en 1837.

[P]artie centrale. 1er étage. [S]alle de 1792. No 135.

La révolution de 1789 avait répandu l'alarme dans toutes les cours de l'Europe. Ces cours s'étaient flattées d'abord que la cour de France trouverait dans ses propres ressources les moyens de la comprimer et d'en détruire les résultats; mais plus ces tentatives se renouvelaient, plus elles recevaient d'échecs, et, à mesure que l'impuissance de la cour et son impéritie devenaient chaque jour plus évidentes à tous les yeux, l'irritation de la nation devenait d'autant plus forte et le danger de la chute du trône d'autant plus imminent. Malheureusement, au lieu de voir le remède à cet état de choses dans un acquiescement sincère aux vœux

de la nation, au lieu de chercher à obtenir d'elle cet attachement et ce concours auxquels, dans tous les siècles, le trône de France avait dû sa stabilité, la cour, toujours aveugle, ne connaissait de salut pour elle que dans la coopération des puissances étrangères, et ce n'était plus que dans leurs armées qu'on se flattait de trouver les moyens de force que l'armée française ne donnait plus pour comprimer le vœu national et maintenir le système de gouvernement que ce vœu repoussait. Mais aussi on se croyait certain du succès si l'on parvenait à déterminer les cours de l'Europe à faire marcher leurs armées pour opérer en France ce qu'on appelait alors *la contre-révolution*. On s'efforça donc de persuader aux puissances que leur existence serait compromise, si elles ne prenaient pas ce parti. Tout fut mis en œuvre pour les y entraîner, et on en vint à bout. D'une part, les progrès rapides et effrayants que l'esprit révolutionnaire faisait en France, de l'autre, ces nombreuses fuites ou désertions de la plupart des propriétaires fonciers et des officiers (alors presque tous nobles) de l'armée française, qu'on a pompeusement appelé *l'émigration*, répandaient partout les illusions et les déceptions qui fascinaient leurs yeux. Ils partaient dans la confiance que l'armée française, privée de l'avantage d'être commandée par eux, serait hors d'état d'opposer aucune résistance à l'invasion des armées étrangères, et que leur retour, *à leur suite*, ne serait qu'*une marche triomphante sur Paris*, ou plutôt *une simple promenade militaire.*

Cependant, bien loin d'intimider, cette jactance et ces menaces ralliaient tous les Français autour du drapeau de la patrie, et produisaient, pour la défense de l'indépendance nationale, cette énergie et cet élan général dont le résultat a été aussi glorieux pour la France que fatal aux malheureux qui s'étaient laissés égarer par les forfanteries de l'émigration. Aussi, dès que la fuite de Varennes en 1791 eut confirmé les soupçons de la nation sur les projets concertés entre la cour et les puissances étrangères, la

France mit sur pied quatre-vingt onze mille hommes de volontaires nationaux, en addition à ses troupes de ligne. La formation des rassemblements d'émigrés armés à Coblentz, en Belgique et sur le Rhin, la protection qui leur était accordée, la connaissance des traités conclus et du concert arrêté entre la plupart des souverains de l'Europe, ne permettaient plus de douter que les puissances étrangères ne fussent résolues à attaquer la France aussitôt que leurs armées seraient prêtes à entrer en campagne.

L'inquiétude et la colère que ces préparatifs excitaient en France provoquaient de toutes parts la demande de mesures de rigueur contre les émigrés et ceux qu'on soupçonnait ou accusait d'être de leur parti, et celle d'une déclaration de guerre aux puissances, afin que les armées françaises pussent prendre l'initiative et devancer l'attaque qui se préparait contre la France.

En effet, dès le 20 avril 1792, Louis XVI, entraîné par le ministère du général Dumouriez, s'était rendu à l'Assemblée nationale législative, et aux termes de la Constitution de 1791 alors en vigueur, il y avait proposé le décret qui autorisait *la déclaration de guerre au Roi de Hongrie et de Bohême*, c'est-à-dire à l'Autriche; et ce décret avait été rendu immédiatement. Néanmoins, toutes les mesures qui devaient suivre ce grand acte furent partiellement et même souvent complétement annulées. La mauvaise volonté de la cour, et d'autres influences non moins actives, paralysèrent tout ce que le ministère s'était flatté d'entreprendre. Une résistance tacite, mais invincible, empêchait que les armées françaises ne fussent réunies en grandes masses. A peine avait-on rassemblé sur la frontière du Nord quelques faibles corps de troupes, qu'on se refusait même à laisser agir, lorsque rien ne semblait pouvoir s'opposer à leurs opérations au-dehors. Mais plus ce grand mouvement national pour la défense de la patrie rencontrait d'obstacles dans son développement, plus la violence des passions augmentait en intensité, et plus le parti révo-

lutionnaire acquérait de moyens et de forces pour l'exécution de ses détestables projets.

A la fin de juillet 1792 le trop fameux manifeste du duc de Brunswick vint révéler à la France les intentions et les projets des puissances armées contre elle, et la prochaine arrivée sur ses frontières d'une armée de cent vingt mille hommes destinée à les mettre à exécution. Aussitôt un décret de l'Assemblée nationale encore sanctionné par le Roi déclara *que la patrie était en danger*. La proclamation de ce décret fut faite partout avec une grande solennité; mais elle ne fut accompagnée d'aucune de ces grandes mesures que l'opinion publique réclamait avec force, et qui pouvaient seules mettre la France en état de résister à l'attaque dirigée contre elle. La catastrophe du 10 août ne se fit pas attendre long-temps dans cette déplorable inaction, et aussitôt qu'elle eut brisé les entraves qui arrêtaient le déploiement des forces nationales, la garde nationale de Paris donna le grand exemple de partir en masse pour l'armée, et en peu de jours, la seule ville de Paris vit sortir de ses murs quarante-huit bataillons armés et équipés, formant un total de trente-cinq mille hommes qui volaient à la défense de la patrie.

Mais s'il est glorieux pour la France de recorder ce grand acte de patriotisme, il est douloureux de penser que lorsque tant de bras s'armaient pour combattre et repousser l'invasion étrangère, il ne s'en est point trouvé pour s'opposer aux massacres qu'une poignée de misérables brigands faisaient froidement devant les portes des prisons, où la puissance révolutionnaire avait amoncelé les nombreuses victimes destinées à tomber sous leurs coups!

458. BATAILLE DE VALMY (20 sept. 1792).

Par M. MAUZAISSE en 1834, d'après le tableau de M. Horace Vernet.

Partie centrale. 1er étage. Salle de 1792. No 155.

« Le territoire français était envahi. Une armée com-
« binée de Prussiens, d'Autrichiens, de Hessois, etc., mar-
« chait sur Paris sous les ordres du duc de Brunswick.

« Le Roi de Prusse y était en personne, et un groupe « nombreux de Princes se faisait remarquer dans son « état-major. Le général Dumouriez venait de remplacer « le général Lafayette dans le commandement de l'ar- « mée française qui était campée près de Sedan, tandis « que le général Kellermann succédait au Maréchal Luck- « ner dans le commandement de celle qui était campée « sous Metz. L'armée de Dumouriez ne comptait que trente- « trois mille hommes dans ses rangs, et celle de Keller- « mann n'en comptait que vingt-sept mille; mais la pro- « clamation du danger de la patrie avait fait partir de « toutes parts des bataillons de volontaires et de fédérés, « qui arrivaient à marches forcées pour s'opposer aux « progrès de l'armée étrangère qui pénétrait en France. « En trois jours la seule ville de Paris avait mis sur pied, « armé, équipé et envoyé à l'armée quarante-huit ba- « taillons d'infanterie, formant trente-cinq mille hommes « effectifs. Cependant ces troupes, plus ardentes qu'aguer- « ries et disciplinées, étaient presque toutes retenues à « Châlons-sur-Marne par des ordres que dictait la crainte « qu'elles ne devinssent nuisibles au bon ordre des armées « agissantes; Luckner, décoré du vain titre de généralis- « sime, était chargé du commandement de cette grande « réserve, qui paraissait destinée plutôt à en imposer à « l'ennemi par sa masse, qu'à le combattre réellement.

« Aussitôt que le général Dumouriez avait pris le com- « mandement de l'armée campée près de Sedan, il s'é- « tait porté sur l'Argonne, dont les défilés lui paraissaient la « ligne de défense la plus efficace pour arrêter la marche « rapide de l'armée ennemie. Ce fut en y prenant position « à Grandpré, qu'il apprit la perte de Verdun, et qu'il « écrivit au Conseil exécutif cette lettre remarquable que « les événements postérieurs ont rendue si glorieuse :

« *Verdun est pris, et j'attends les Prussiens. Le camp de* « *Grandpré et celui des Islettes sont les Thermopyles de la* « *France; mais je serai plus heureux que Léonidas.*

« Il le fut en effet ; mais différentes causes ébranlaient « la confiance que méritait le plan de défense qu'il avait « conçu, et pour le soutenir il fut obligé de lutter cons- « tamment avec le conseil exécutif et avec plusieurs de « ses généraux, qui considéraient la Marne comme la vé- « ritable ligne de défense, et qui s'efforçaient de lui faire « prendre cette timide attitude, en sorte qu'au lieu de pres- « ser la jonction de l'armée de Kellermann avec la sienne, « le Conseil exécutif engageait Kellermann à rester sur la « Haute-Marne, tantôt à Saint-Dizier, et tantôt à Vitry-le- « Français. Il est probable qu'on espérait, par cette inac- « tion, amener Dumouriez à adopter le système qu'on pré- « férait à Paris, et à se replier derrière la Marne ; mais il « resta seul et inébranlable dans ses camps de Grandpré et » des Islettes, jusqu'à ce que son aile gauche eût été battue « et enfoncée à la Croix-aux-Bois, le 14 septembre. Ce suc- « cès ouvrait à l'armée du duc de Brunswick un débou- « ché dans les plaines de la Champagne, où il se jeta « aussitôt avec la plus grande partie de ses forces ; Dumou- « riez fut obligé d'abandonner Grand-pré ; mais il conserva « les Islettes et la Chalade, et il se replia sur Sainte- « Menehould, en prenant ces deux postes importants « pour pivot, et faisant un grand quart de conversion « en arrière. En faisant ce mouvement rétrograde dans « la journée du 16 septembre, une terreur panique se ré- « pandit dans l'armée ; la cavalerie passa au galop sur l'in- « fanterie, tous les corps se mêlèrent, et le désordre de- « vint général ; mais les ennemis ne s'en aperçurent point : « le chaos fut débrouillé avant qu'ils en eussent connais- « sance, et l'armée occupa en bon ordre le camp de Sainte- « Menehould. Par cette nouvelle position Dumouriez res- « tait maître de la grande route de Verdun à Châlons, et « forçait les Prussiens à établir leurs communications par « des chemins et dans un pays que la mauvaise saison com- « mençait à rendre impraticables.

« Ce fut dans cette position que Dumouriez pressa de « nouveau son collègue Kellermann de se joindre à lui,

« et que celui-ci s'y décida enfin ; l'armée de Kellermann « prit donc position sur la gauche de celle de Dumouriez, « le 19 septembre au soir, entre Valmy et Dammartin-la-« Planchette. Elle campa sur deux lignes, la première sous « les ordres du lieutenant général Valence, la seconde sous « ceux du lieutenant général duc de Chartres. L'avant-« garde de Kellermann, commandée par le général Des-« prez de Crassier, prit poste à Hans, ayant derrière elle « à Valmy le général Stengel avec un corps de troupes légères « de l'armée de Dumouriez. Gisaucourt fut occupé par le « colonel Tolozan avec le 1er régiment de dragons.

« Cependant l'armée prussienne, défilant par Grandpré « et la Croix-aux-Bois, s'avançait dans les plaines de la « Champagne, et pénétrait jusqu'à la route de Châlons, « en sorte qu'elle s'interposait entre l'armée française et « Paris.

« Le 20 septembre, avant le jour, les hussards prus-« siens de Kœhler surprirent le premier régiment de dra-« gons dans Gisaucourt, qui, comme on l'a déjà dit, était « derrière le camp de Kellermann. Le colonel Tolozan « n'eut que le temps de faire monter son régiment à che-« val et de sortir du village, où il perdit tous ses équipages. « Heureusement les hussards prussiens n'avaient point « d'infanterie avec eux, en sorte qu'ils n'osèrent pas rester « à Gisaucourt, et que ce poste important, ayant été peu « après repris par les troupes françaises, ne leur fut plus « enlevé. Vers six heures et demie du matin, on entendit « une forte canonnade du côté de Hans, où était l'a-« vant-garde, et on battit la générale au camp. Desprez « de Crassier fit avertir Kellermann qu'étant attaqué « par des forces considérables, il allait se replier : il « ajoutait que le brouillard épais de cette matinée ne lui « permettait pas de bien reconnaître le corps qui l'atta-« quait, mais qu'il croyait que c'était toute l'armée prus-« sienne qui s'avançait en masse. Desprez de Crassier sui-« vit de près cet avis, et revint au camp avec toute l'a-

« vant-garde. Kellermann le dirigea aussitôt sur Gisaucourt, afin d'assurer la conservation de ce poste important. En même temps il plaça sa première ligne sous les ordres du général Valence, devant Orbeval, entre la rivière d'Auve et la colline de Valmy, perpendiculairement à la chaussée de Châlons. La seconde ligne, commandée par le duc de Chartres, fut placée parallèlement à la chaussée et perpendiculairement à la première, sur la crête de la colline de Valmy, en sorte que les deux lignes formaient une équerre. Une forte batterie d'artillerie de position fut établie au moulin de Valmy, qui était le point le plus élevé de ces coteaux. Quelle qu'eût été la promptitude du duc de Chartres à se mettre en mouvement, la nécessité de détendre le camp et de charger les chevaux de bât lui avait fait prendre tant de temps qu'il était près de huit heures lorsqu'il arriva au moulin de Valmy avec la tête de son infanterie. « Arrivez donc, arrivez donc, lui dit le général Stengel, car je ne peux pas quitter le poste où je suis sans y être relevé, et pourtant si je ne devance pas les Prussiens là-dessus, ajouta-t-il, en montrant la côte de l'Hyron, nous serons écrasés ici tout à l'heure. » En même temps, après avoir ordonné à son infanterie de le suivre comme elle pourrait, il partit au grand trot avec quelques escadrons de troupes légères qu'il avait sous ses ordres et les deux compagnies d'artillerie à cheval des capitaines Barrois et Anique, traversa rapidement le village de Valmy et le vallon qui le séparait de la côte de l'Hyron, et y arriva au moment où une colonne prussienne s'avançait pour l'occuper; mais il repoussa cette colonne et défendit l'Hyron pendant toute la journée avec la plus grande vigueur.

« Le général Dumouriez, voyant que l'attaque se dirigeait sur l'armée de Kellermann, vint trouver son collègue et l'instruisit lui-même des dispositions qu'il avait faites pour le soutenir. Il avait partagé son armée en

« trois corps qu'il avait mis en mouvement sur-le-champ, « sans compter la réserve qu'il avait laissée dans le camp « de Sainte-Menehould, et le corps du général Arthur « Dillon, qui occupait les Islettes. Le corps de gauche, « fort de neuf bataillons et de huit escadrons, sous les « ordres du général Chazot, se porta, par la chaussée de « Châlons, sur les hauteurs de Dampierre-sur-Auve et de « Gisaucourt, pour soutenir le général Desprez de Cras-« sier et la gauche du général Valence. Celui du centre, « de seize bataillons, sous les ordres du général Beur-« nonville, fut dirigé sur la côte de l'Hyron pour soute-« nir le général Stengel; et celui de droite, de douze « bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du gé-« néral Leveneur, fut chargé de s'étendre sur la droite de « Beurnonville, afin de tâcher d'entamer l'arrière-garde « des Prussiens, et de tomber sur leurs équipages.

« La canonnade, qui avait déjà commencé au moulin « de Valmy, avant que le duc de Chartres y eût relevé le « général Stengel, devint très-vive vers dix heures. Les « Prussiens établirent contre le moulin deux batteries « principales, qu'ils renforcèrent ensuite successivement. « L'une d'elles était sur le prolongement de la colline du « moulin, et l'autre sur la colline en face du côté de la « chaussée, devant la cense dite de la Lune, que cette « journée a rendue célèbre, et où le Roi de Prusse fixa le « lendemain son quartier général. Ces batteries firent per-« dre beaucoup de monde à l'armée française; mais cette « perte n'ébranla point la fermeté des troupes, et il n'y « eut qu'un instant de désordre dans deux bataillons de « la division commandée par le duc de Chartres, entre « lesquels un obus fit sauter deux caissons pleins de car-« touches. Cette explosion les dispersa momentanément, « mais ils se rallièrent promptement, malgré le feu au-« quel ils étaient exposés, et reprirent immédiatement « leur place dans la ligne. L'ardeur des troupes était « même si grande ce jour-là que tous les cavaliers, cara-biniers et dragons, dont les chevaux étaient tués ou

« blessés, couraient aussitôt, la carabine sur l'épaule,
« se placer dans les rangs de l'infanterie.

« Vers onze heures, le brouillard s'étant entièrement « dissipé, on découvrit l'armée ennemie qui s'avançait « dans le plus grand ordre sur plusieurs colonnes, et qui « se déploya avec autant de précision qu'elle aurait pu le « faire sur une esplanade, dans la grande plaine qui s'é- « tend de Somme-Bionne vers la Chapelle-sur-Auve. « L'œil pouvait alors embrasser plus de cent mille hommes « prêts à se livrer bataille, et ce spectacle était d'autant « plus imposant qu'on n'était pas encore habitué à voir des « armées aussi nombreuses que celles qu'on a vues depuis, « et qu'à cette époque il y avait trente ans que l'Europe « n'avait mis sur pied une aussi grande réunion de com- « battants.

« Le déploiement de l'armée prussienne fut très-lent, « et ce ne fut que vers deux heures, quelque temps après « qu'il eût été complétement achevé, qu'on la vit se « rompre en colonnes d'attaque. Il semblait alors qu'elle « allait engager le combat, et des cris de : *vive la nation!* « *vive la France!* se firent entendre aussitôt dans tous les « rangs de l'armée française; mais, soit que la belle con- « tenance des troupes ait fait pressentir au duc de Bruns- « wick qu'il éprouverait plus de résistance qu'il ne l'avait « calculé d'abord; soit, ce qui est assez probable, qu'il ait « voulu attendre le corps autrichien du général Clerfait, « qui n'arriva que dans la nuit, les colonnes prussiennes « se formèrent et se déployèrent trois fois successivement, « sans jamais se décider à l'attaque : le combat se réduisit « à une simple canonnade qui dura toute la journée, et qui « ne cessa que lorsque l'obscurité de la nuit eut rendu im- « possible de la continuer davantage.

« Les officiers d'artillerie évaluèrent le nombre de coups « de canon tirés par les deux armées à plus de quarante « mille, et les munitions du parc d'artillerie de l'armée de « Kellermann furent presque épuisées.

« Tel fut le premier succès des armées françaises dans cette « longue guerre où elles recueillirent ensuite tant de lau- « riers. Considéré en lui-même, on peut n'y voir qu'une « canonnade où chacune des armées belligérantes se main- « tint dans sa position ; mais l'armée prussienne manqua « son but, tandis que l'armée française atteignit le sien ; et « lorsqu'on raisonne sous le point de vue stratégique ; « lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet « moral et politique de cette canonnade, les conséquences « qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien « mérité d'être considérée comme une bataille et comme « une victoire. En effet, ce fut dans cette glorieuse journée « que les armées étrangères commencèrent à éprouver « combien la résistance d'une grande nation, qui défend « son indépendance et sa liberté, peut devenir formidable. « Valmy décida le Roi de Prusse et le duc de Brunsvick à « demander immédiatement un armistice aux généraux « français ; cet armistice fut bientôt suivi de l'évacuation « totale du territoire français, et de l'abandon d'une entre- « prise dans laquelle ils s'étaient si imprudemment en- « gagés.

« Le moment représenté dans le tableau est celui où Kel- « lermann eut un cheval tué sous lui ; ce général, renversé « par la chute de son cheval, porte un grand cordon tri- « colore, qui était alors celui de l'ordre de Saint-Louis, de- « venu la décoration militaire. L'officier général qu'on voit « à sa gauche est le général Pully qui commandait les cui- « rassiers, et une brigade de grosse cavalerie faisant partie « de la division du duc de Chartres. Derrière lui, et à pied, « est le général Sénarmont, de l'artillerie, blessé à la cuisse ; « sur la droite du général Kellermann, est un groupe d'of- « ficiers généraux où se trouvent le général Valence, le duc « de Chartres et le duc de Montpensier, son frère, qui était « alors son aide de camp (*). Le général Schauenbourg,

(*) Le duc de Montpensier se conduisit dans cette bataille de manière à mé-

« chef de l'état-major du général Kellermann et plusieurs « autres, et plus loin les généraux Lynch et Muratel, qui « commandaient des brigades d'infanterie dans la division « du duc de Chartres. C'est cette division qui entoure le « plateau du moulin de Valmy, dont la défense lui était « confiée, et qui forme le premier plan du tableau. C'est « ce moulin qu'on voit sur la gauche du tableau ; l'ambu- « lance est établie auprès de la maison du meunier. Les « troupes qu'on voit se prolonger entre le moulin et le vil- « lage de Gisaucourt étaient de la division du général Va- « lence ; celles qui s'étendent depuis le moulin jusqu'à la « droite du tableau étaient de la division du duc de Char- « tres. Le bataillon de volontaires nationaux qu'on voit en « colonne auprès du moulin est le premier bataillon de « Saône-et-Loire ; devant lui se trouvent le trentième, « (Perche) colonel de Baudre, le quarante-quatrième (Or- « léans) colonel Lagrange, le quatre-vingt-unième, (Conty) « colonel Dupuch, le quatre-vingt-dixième (Chartres), le « quatre-vingt-quatorzième, (Salm-Salm) colonel Rothen- « bourg, le quatre-vingt-seizième (Nassau), colonel Rew- « bell, etc. ; et enfin le bataillon qui marche en bataille « sur la droite du tableau est le premier régiment de ligne « (colonel général) commandé par le colonel Bris de Mon- « tigny.

« L'armée française fait face vers Châlons et Paris. De- « vant elle sont les batteries prussiennes, derrière lesquel- « les on voit la cense de la Lune et toutes les lignes et les « colonnes de l'armée du duc de Brunswick. » (*Notices*

riter l'honorable témoignage que Kellermann a consigné dans la relation officielle dont voici l'extrait :

« Du quartier général de Dampierre-sur-Auve, le « 21 septembre 1792, à neuf heures du soir.

« Embarrassé du choix, je ne citerai parmi ceux qui ont montré un grand « courage que M. Chartres et son aide de camp, M. Montpensier, dont l'extrême « jeunesse rend le sang-froid, à l'un des feux les plus soutenus qu'on puisse « voir, extrêmement remarquable. »

(Moniteur, 22 septembre 1792.)

historiques sur les tableaux de la galerie du Palais-Royal, par M. Vatout, t. II, p. 484 à 495.)

459. COMBAT DANS LES DÉFILÉS DE L'ARGONNE (sept. 1792).

Par M. Eug. Lami en 1835.

artie centrale. 1er étage. Salle de 1792. No 135.

Lorsque la perte du poste et du défilé de la Croix-aux-Bois eut obligé le général Dumouriez à abandonner le camp de Grand-Pré, il fit faire à son armée un grand quart de conversion en arrière, en pivotant sur la forêt d'Argonne, de manière à occuper toujours l'espace renfermé entre les Islettes, la Chalade, Vienne le Château et Sainte-Menehould. La conservation de ce précieux district gênait tous les mouvements et tous les approvisionnements de l'armée prussienne après qu'elle eut pénétré dans les plaines de la Champagne, tant par la configuration naturelle du terrain que par sa situation topographique ; aussi tous ces défilés et particulièrement ceux de la Chalade et de la côte de Biesmes étaient souvent attaqués, et il s'y livrait continuellement des combats plus ou moins vifs, mais dont le résultat fut toujours avantageux pour les troupes françaises, qui ne furent jamais délogées de ces postes importants.

460. PRISE DE CHAMBÉRY (25 sept. 1792).

Par M. Adolphe Roehn en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 131.

Le gouvernement français ne s'était pas hâté de commencer les hostilités du côté de la Savoie ; cependant le général Montesquiou, commandant en chef l'armée du Midi, avait réuni au fort Barreaux le peu de forces dont il pouvait disposer ; on entra en campagne.

Les Piémontais avaient mis le temps à profit pour construire trois redoutes qui dominaient le seul débouché conduisant en Savoie ; ces redoutes allaient être terminées et garnies de canons.

Deux colonnes, sous les ordres du maréchal de camp Laroque, furent mises en mouvement pour tourner les posi-

tions ennemies ; mais leur marche fut contrariée par le mauvais temps ; l'armée du Roi de Sardaigne prévint l'attaque en battant en retraite, et les trois redoutes furent occupées et détruites par les Français.

Les Piémontais évacuèrent précipitamment les châteaux des Marches, de Bellegarde, d'Aspremont, de Notre-Dame, de Mians, et, par un mouvement rapide en avant, le général Montesquiou se portant sur le centre de l'armée Sarde, la disjoignit et la sépara en deux corps dont l'un se retira sur Montmélian, qui, le lendemain même, ouvrit ses portes ; l'autre s'était replié sur Annecy ; bientôt tout fut au pouvoir des Français depuis le lac de Genève jusqu'au bord de l'Isère, et, le 25 septembre, Montesquiou fit une entrée solennelle à Chambéry.

461. LEVÉE DU SIÉGE DE LILLE (8 oct. 1792).

Par M.

En quittant la Flandre pour se porter rapidement à la rencontre de l'armée du duc de Brunswick qui entrait en France par la Lorraine, le général Dumouriez avait emmené toutes les troupes disponibles ; il n'avait laissé que de faibles garnisons dans les places de la frontière du Nord, dont il avait donné le commandement au général Moreton de Chabrillant. Cette belle et riche frontière restait ainsi exposée aux attaques de l'armée autrichienne, qui se trouvait alors dans les Pays-Bas sous les ordres du duc Albert de Saxe-Teschen. Ce Prince, après s'être emparé successivement des postes de Lannoy, Roubaix, Turcoing et d'une grande partie du pays intermédiaire entre Douai, Valenciennes et Lille, se porta rapidement sur cette dernière place, et en forma l'investissement, le 23 septembre 1792.

« Cette ville commerçante, industrieuse, peuplée de « soixante mille âmes, située sur la Deule, près du con« fluent de la Lys, dans une contrée riche et fertile, est la « place d'armes la plus importante de toute la frontière du

« Nord. Son enceinte de quatorze bastions est entourée de
« la Deule, qui ajoute à sa force. La citadelle passe pour le
« chef-d'œuvre de Vauban. » (*Hist. des guerres de la Révolution,* par Jomini, t. II, p. 169.)

« Le lieutenant général Duhoux fut envoyé pour prendre
« le commandement supérieur de la place. Il avait sous ses
« ordres le maréchal de camp Ruault, resté commandant
« d'armes, Lamarlière et Champmorin, le capitaine du
« génie Marescot, devenu depuis si célèbre dans l'art
« de défendre et d'attaquer les places. Le lieutenant-colo-
« nel Guiscard commandait l'artillerie, et Bryan, habitant
« de Lille, était à la tête de la garde nationale active. (*Victoires et conquêtes*, t. I, p. 49.)

« Le duc Albert de Saxe-Teschen avait pris le parti de
« faire essuyer à la place de Lille un violent bombarde-
« ment.

« Cette espèce de siége était dans sa plus grande force à
« l'époque de la retraite des Prussiens; ainsi le général
« était très-pressé d'aller délivrer cette place importante.
« Plus la ville était considérable, plus il craignait l'exem-
« ple de Longwy et Verdun. Si cette capitale de la Flandre
« eût été prise, il eût fallu plus de cent mille hommes et
« six mois pour la reprendre. Le peuple ingrat eût oublié
« sa délivrance des Prussiens et l'eût rendu responsable des
« événements qui se passaient à quatre-vingts lieues de lui.
« Enfin il était bien plus important pour la France de sau-
« ver Lille que de poursuivre les Prussiens, et c'est ce qui
« détermina Dumouriez à abandonner cette poursuite à
« Kellermann et à marcher lui-même en Flandre. » (*Vie de Dumouriez*, t. III, p. 93.)

« Pendant sept jours et sept nuits le bombardement con-
« tinua avec une effroyable activité : l'incendie se propagea,
« près de deux cents maisons furent brûlées, et plus de
« mille criblées par les projectiles; un grand nombre d'ha-
« bitans, cherchant dans les caves un abri contre la bombe,
« y trouvèrent la mort et furent ensevelis sous les ruines.

« Toutes ces calamités n'amenèrent pourtant pas la soumis-
« sion à laquelle le duc Albert s'était attendu ; au con-
« traire elle anima d'une nouvelle ardeur depuis l'enfant
« jusqu'au vieillard. La garnison rivalisa avec les bour-
« geois ; partout on travailla pour arrêter les ravages du
« feu et répondre en même temps à celui des Autrichiens.

« Cependant le bombardement, quoique moins vif, con-
« tinuait ; l'incendie exerçait ses ravages avec moins d'in-
« tensité. L'arrivée des pompes de plusieurs villes voisines,
« celles de six députés de la Convention, venant partager
« les dangers et annoncer des renforts, soutinrent à propos
« l'énergie des Lillois. Dès le 6 octobre on s'aperçut que
« l'ennemi jetait des barres de fer, et cette indication de
« l'épuisement de ses moyens donna l'espoir d'une déli-
« vrance prochaine : enfin le 8 au matin on vit avec satis-
« faction qu'il levait le siége et se retirait sur Gruson. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. II, p. 173 à 174.)

462. LEVÉE DU SIÉGE DE THIONVILLE (16 oct. 1792).

Par M.

La grande armée combinée où le Roi de Prusse Frédéric-Guillaume se trouvait en personne, mais qui était commandée par le duc de Brunswick, avait commencé ses opérations en France par les siéges de Longwy et de Verdun, et ces deux places avaient été prises successivement. Le corps du Prince de Hohenlohe Kirchberg avait été chargé de celui de Thionville, qui fut investi le 25 août.
« On avait espéré, dit Jomini (t. II, p. 117), que
« cette place ne tiendrait pas long-temps. Mais le général
« Félix de Wimpfen, qui y commandait, avait eu le
« temps de faire de bonnes dispositions ; il ripostait non
« seulement avec vivacité aux diverses attaques, mais en-
« core il faisait des sorties. Les approvisionnements du
« siége étant épuisés, une partie du corps du Prince de
« Hohenlohe se retira ; on ne laissa devant la place qu'un

« faible détachement aux ordres du général Wallis, en « attendant celui du comte d'Erbach, qui reçut ordre de « venir de Spire pour former un blocus plus resserré. »

Le général Wimpfen, assiégé de nouveau par les troupes autrichiennes, sous les ordres du comte d'Erbach, fut bientôt cerné de tous côtés, et se trouva dans la position la plus critique. Il fit une vigoureuse résistance. « Le 16 sep- « tembre (*Victoires et conquêtes*, tome I, pag. 60), les « assiégés font une sortie, tombent sur les travailleurs, « les égorgent, et, protégés par l'artillerie des remparts, « ils pénètrent dans le camp ennemi, y font un grand car- « nage, et forcent les Autrichiens à renoncer, pour cette « fois, à l'attaque qu'ils projetaient. Cette sortie, à laquelle « ils étaient loin de s'attendre, leur coûta quatre cent « cinquante hommes, et le Prince de Waldeck, qui com- « battit avec un grand courage, eut un bras emporté par « un boulet de canon. »

Le siége de Thionville, commencé le 25 août, fut levé le 16 octobre.

463. PRISE DE VILLEFRANCHE, ET INVASION DU COMTÉ DE NICE (29 sept. 1792).

Par M.

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 131.

Tandis que le général Montesquiou, commandant en chef de l'armée du Midi, se dirigeait sur la Maurienne et s'emparait de Chambéry, le général Anselme, chargé de l'invasion du comté de Nice, préparait sur la rive droite du Var les moyens de l'exécuter. Il rassembla d'abord tout le matériel qu'il put réunir, et aussitôt qu'il eut reçu un renfort de six mille hommes de gardes nationales des départements voisins, il se mit en marche et passa le Var le 29 septembre 1792. La ville de Nice fut aussitôt évacuée par les troupes piémontaises et occupée le même jour par l'armée française. Montalban, dont le siége avait arrêté si long-temps le Prince de Conti en 1744, se rendit sans résistance, et Villefranche capitula sans avoir été assiégée.

« Villefranche, dit Jomini, où se trouvaient les arsenaux
« de la faible marine sarde, ne laissait pas d'être un point
« important dans les circonstances ; c'était un bon mouil-
« lage de plus à une époque où l'on était encore maître de
« la mer ; et ces deux petites places (Villefranche et Mon-
« talban), mises en état, paraissaient susceptibles de dé-
« fense : on y prit trois cents hommes et cent pièces de ca-
« non, dont la majeure partie en fer, outre des approvi-
« sionnements assez considérables. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, t. II, p. 199.)

464. PRISE DE SPIRE (30 sept. 1792).

Par M.

Au commencement de la campagne, l'armée autrichienne avait formé sur le Rhin un cordon de troupes, depuis Rheinfelden jusqu'à Philipsbourg. Les Français avaient formé deux camps à la proximité des forces ennemies.

L'armée française, sous le nom d'armée du Rhin, était divisée en deux camps : l'un, aux ordres particuliers du général Biron, était à Strasbourg ; l'autre, commandé par le général Custine, se trouvait à Landau, et occupait les lignes de Weissembourg. Le Prince d'Esterhazy occupait le Brisgaw avec douze mille hommes, et le comte d'Erbach était avec treize mille hommes entre Mayence et Spire.

« Le comte d'Erbach, ayant reçu l'ordre de remplacer
« le corps du Prince de Hohenlohe devant Thionville,
« s'était mis en marche par les défilés de Turckeim, le
« 11 septembre, abandonnant la garde du magasin de
« Spire et de toutes les communications de l'armée, à mille
« Autrichiens et deux mille Mayençais, sous les ordres
« du colonel Winckelmann.

« Le général Custine, instruit dans son camp de Landau du
« mouvement du comte d'Erbach, se porta aussitôt sur Spire.
« Le colonel Winckelmann voulut d'abord se mettre en
« bataille en avant de la ville. Bientôt sa petite troupe,
« écrasée par une artillerie supérieure, et sur le point

« d'être tournée, se dirigea vers le Rhin, où se trouvaient « des embarcations nécessaires à son transport: mais les « bateliers, qu'on n'avait pas eu la précaution de surveil- « ler, s'étant enfuis sur la rive droite avec leurs barques, « le colonel, enveloppé, se vit dans la dure nécessité de « mettre bas les armes avec deux mille sept cents hommes. « L'armée française s'empara, les jours suivants de Worms « et de Franckental. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. II, p. 150.)

465. REPRISE DE VERDUN (14 oct. 1792).

Par M.

La bataille de Valmy ayant changé la face des affaires, et le Roi de Prusse s'étant décidé, quelques jours après, à commencer sa retraite, les généraux en chef Dumouriez et Kellermann partagèrent l'armée française en plusieurs corps pour se mettre à sa poursuite, et lorsque l'armée prussienne eut évacué la Champagne et repassé ceux des défilés de l'Argonne qui étaient tombés en son pouvoir, le général Dumouriez prévoyant que l'armée autrichienne sous les ordres du général Clerfait, allait se porter sur la Belgique (qu'on appelait alors *les Pays-Bas autrichiens*), pour en disputer la conquête à l'armée française, détacha trente mille hommes qui partirent à marches forcées du Chêne Populeux pour Valenciennes, en deux colonnes, la première sous les ordres du lieutenant général Beurnonville, et la seconde sous ceux du lieutenant général duc de Chartres. Pendant que ce mouvement s'exécutait, le général Dumouriez se rendit à Paris pour y concerter avec le gouvernement les opérations ultérieures, tandis que le général Kellermann, renforcé par les corps des généraux Valence et Arthur Dillon, était chargé de suivre l'armée du duc de Brunswick dans sa retraite, et de la contraindre à évacuer le territoire français, ce qui fut heureusement et habilement terminé le 20 octobre 1792.

Le général Dillon, débouchant par les Islettes et par

Clermont en Argonne, arriva devant Verdun, lorsque l'armée ennemie commençait à passer la Meuse, et que son arrière-garde entrait dans la ville. Il se porta aussitôt en avant avec neuf escadrons, cinq bataillons, six pièces de douze et quatre de huit, fit mettre ses pièces en batteries sur le mont Saint-Barthélemy, qui domine la citadelle, et somma alors le commandant de livrer la place, en lui envoyant son aide de camp suivi d'un trompette.

On suspendit les hostilités : la place fut remise à la condition, rapporte l'auteur des *Victoires et conquêtes*, qu'il serait accordé trois jours à l'armée prussienne pour achever d'évacuer la place et de faire transporter les malades sur des voitures du pays. Le 14 octobre le général Dillon entra dans la ville à la tête de ses troupes, et en reprit possession pour la France.

466. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MAYENCE (22 oct. 1792).

Par M. VICTOR ADAM en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle. nº 131.

« Après la prise de Spire le général Custine se porta « aussitôt sur Mayence, dans la nuit du 14 au 15 octobre. « Il marcha le 19 octobre, à la tête d'un fort détachement « de cavalerie, sur Weissenau, au-dessus de Mayence. Il fut « bientôt suivi par le reste de l'armée, qui compléta l'in- « vestissement sur la rive gauche du Rhin, en occupant « Hechsheim, Marienborn, Genenheim et Monbach. Cus- « tine, parcourant le front de sa position, ordonna plusieurs « mouvements, dont le but était d'en imposer à l'ennemi « sur le nombre de ses troupes. »

Arrivé devant Mayence, il envoya son aide de camp le colonel, depuis général en chef, Houchard, sommer la ville de se rendre. Le commandant, qui n'avait qu'une faible garnison sous ses ordres, fit d'abord quelques démonstrations de vouloir se défendre ; mais, sommé de nouveau « après deux conseils de guerre, le baron de Gimnich se « décide à capituler, et le 21 octobre, la garnison sort de

« la place avec les honneurs de la guerre et la promesse « de ne pas servir pendant un an contre la France. » (*Victoires et conquêtes*, t. I, p. 65.)

467. REPRISE DE LONGWY (20 oct. 1792).

Par M.

Après la reddition de Verdun, Longwy était la dernière place de France qui restât encore au pouvoir des coalisés ; le général Kellermann vint prendre position en vue de cette place à Cosne le 20 octobre, sur les hauteurs de Rouvroy et de Longuyon. Il la fit sommer de se rendre : les deux bataillons prussiens qui l'occupaient encore s'étant retirés, le général Kellermann fit alors son entrée dans la ville de Longwy à la tête de ses troupes. (Extrait des *Victoires et conquêtes*, t. I, p. 62.)

468. PRISE DE FRANCFORT-SUR-LE-MEIN (23 oct. 1792).

Par M.

« Aussitôt que Custine se vit paisible possesseur de la « ville de Mayence, il songea à pousser plus loin le succès « de ses armes, en s'emparant de Francfort-sur-le-Mein. » (*Victoires et conquêtes*, t. I, p. 66.)

Il désigna deux corps de troupes commandées par les généraux Neuwinger et Houchard sur les deux rives du fleuve. A l'arrivée des généraux français les magistrats firent baisser les ponts-levis et parurent vouloir se défendre ; mais le général Neuwinger ayant fait diriger ses canons sur la porte de Saxenhausen, les habitants s'empressèrent d'ouvrir leurs portes. On prit aussitôt possession de la ville, et Custine y laissa une garnison.

469. PRISE DE KŒNIGSTEIN, (DUCHÉ DE NASSAU, ALORS ÉLECTORAT DE MAYENCE) (26 oct. 1792).

Par M.

Le 26 octobre, le général Custine s'empara de Kœnigstein, petite place assez forte, située à peu de distance et au nord

de Francfort-sur-le-Mein. Elle appartenait alors à l'Électeur de Mayence, et fait aujourd'hui partie du duché de Nassau. Le général Meunier, auquel la défense en fut confiée, y soutint en 1793 un siége de trois semaines, et la garnison française en sortit avec les honneurs de la guerre sans être prisonnière.

470. COMBAT DE BOUSSU (3 NOV. 1792).

Par M.

L'armée française, commandée par le général Dumouriez, était campée près de Quiévrain, derrière la Ronelle, sur le territoire français, mais son avant-garde occupait plusieurs villages sur le territoire alors autrichien et aujourd'hui belge. On jugea à propos, assez imprudemment, d'étendre ces cantonnements, et le 2 novembre 1792, le village de Thulin, qui était éloigné sur la gauche, fut occupé par deux ou trois bataillons belges au service de France, et composés en grande partie de déserteurs autrichiens. Le général Staray, qui commandait l'avant-garde autrichienne à Boussu, les y attaqua le lendemain avec de l'artillerie, et ils n'en avaient pas ; en sorte qu'ils furent fort maltraités, et perdirent beaucoup de monde. Le général Dumouriez résolut de venger cet affront, et dès le lendemain 3 novembre, il se mit à la tête de son avant-garde, et la renforça d'une partie de la division du duc de Chartres, qui, débouchant par Quévrechin, devait opérer sur la droite de la chaussée, tandis que, sur la gauche, le village de Thulin devait être attaqué et repris, ce qui fut fait ; mais le duc de Chartres, n'éprouvant point d'obstacles dans sa marche, la continua en se dirigeant sur le moulin de Boussu, où les Autrichiens avaient une batterie retranchée qui salua l'approche des troupes françaises d'un feu assez vif. Cependant ce feu n'arrêta point leur marche. La colline fut gravie rapidement, et les Autrichiens se retirèrent à la hâte en emmenant leurs pièces par le bois qui est derrière le moulin, où ils avaient fait des abatis qui furent à peine défendus.

Tandis que le duc de Chartres s'avançait ainsi sur la droite, le général Dumouriez avec les généraux Beurnonville, Dampierre, Stengel et Henri de Frégeville, délogeait les Autrichiens de poste en poste au centre et sur la droite, et poussait le soir même ses avant-postes jusqu'à Saint-Ghislain après s'être emparé du bourg de Boussu.

Le général Dumouriez établit son quartier général dans l'auberge du Grand-Cerf d'où le général Staray était parti depuis si peu de temps que son souper allait être servi, et le général Dumouriez, en s'asseyant à la table qu'on avait préparée pour lui, dit à ses généraux et à son état-major : « Cette journée est si belle qu'elle doit mettre un terme à « toutes les incertitudes. Que toute l'armée se mette en « mouvement demain à la pointe du jour, et, dans deux « jours, nous livrerons bataille à l'armée autrichienne sur » les hauteurs de Mons, et nous la gagnerons. »

En effet cette bataille fut livrée et gagnée. C'est la bataille de Jemmapes.

471. BATAILLE DE JEMMAPES (6 nov. 1792).

Par M. HENRI SCHEFFER en 1835, d'après M. H. Vernet.

tie centrale. 1er étage. lle de 1792. N° 135.

Le général Dumouriez avait prévu avec la justesse ordinaire de son coup d'œil, lorsque l'armée du duc de Brunswick se retirait de la Champagne, que le corps autrichien de trente mille hommes qui en faisait partie, sous les ordres du général Clerfait, se porterait rapidement sur Namur, Mons et Tournay, pour couvrir et défendre la Belgique ; et cela s'était fait comme il l'avait prévu. Les deux colonnes de troupes françaises qu'il avait dirigées sur la Flandre, pendant qu'il se rendait à Paris pour y concerter les opérations ultérieures avec le Conseil exécutif, étaient parties du Chêne Populeux le 10 et le 12 octobre ; la première sous les ordres du lieutenant général Beurnonville, la seconde sous ceux du lieutenant général duc de Chartres. Ces deux divisions, retardées dans leur marche par l'état des chemins,

par les mauvais temps et surtout par le parc d'artillerie qu'elles emmenaient avec elles, arrivèrent le 26 octobre sous les murs de Valenciennes, presqu'en même temps que le général Clerfait arrivait à Mons et à Tournay.

Le général Dumouriez, en arrivant de Paris à Valenciennes, éprouva de grandes difficultés pour mettre son armée en état d'entreprendre la conquête de la Belgique ; car cette armée manquait de tout, et principalement d'habillements et de chaussures. Les manufactures de Sedan fournirent des draps dont on fit des capotes de diverses couleurs ; et des réquisitions, faites de plusieurs côtés, procurèrent un certain nombre de souliers. Mais la difficulté principale était le manque de numéraire ; il n'y avait que des assignats, qui perdaient déjà beaucoup, et comme, aux termes des décrets alors en vigueur, ce n'était qu'en France qu'on pouvait payer l'armée en assignats, et qu'on était obligé de la payer en numéraire, ainsi que toutes ses fournitures, aussitôt qu'elle passait la frontière, le général Dumouriez se trouvait dans le plus grand embarras pour mettre son armée en mouvement et entrer en Belgique, où de leur côté les Autrichiens profitaient de chaque jour de retard pour ajouter à leurs retranchements et à leurs moyens de défense.

« Après avoir subvenu aux divers besoins des places for-
« tes et du petit corps d'armée réuni à Lille, sous les ordres
« du général Labourdonnais, le général Dumouriez orga-
« nisa l'armée qui devait agir sous ses ordres immédiats.
« Cette armée se composait de quarante-huit bataillons
« d'infanterie, dont environ le tiers était d'anciennes trou-
« pes de ligne, et les autres des volontaires nationaux de
« nouvelle levée. Pour les amalgamer le mieux possible,
« le général Dumouriez avait réglé son ordre de bataille,
« de manière que chaque bataillon de ligne était placé au
« centre des deux bataillons de volontaires avec lesquels
« il était embrigadé, ce qui fut l'origine des *demi-briga-*
« *des* devenues depuis si célèbres.

« Il n'y avait d'autre cavalerie dans cette armée que des

« hussards et des chasseurs à cheval, qui formaient l'avant-
« garde avec quelques bataillons d'infanterie légère sous les
« ordres des généraux Beurnonville et Dampierre, plus, deux
« petits corps de flanqueurs de droite et de gauche comman-
« dés par les généraux Stengel et Henri de Frégeville. Le
« général Dumouriez partagea son corps d'armée en deux ai-
« les de vingt-quatre bataillons chacune. La droite était sous
« les ordres du duc de Chartres, qui la commandait comme
« lieutenant général, ayant sous lui les maréchaux de camp
« Desforêts, Drouet et Stetenhoff. La gauche devait être
« sous les ordres du lieutenant général Miranda et des ma-
« réchaux de camp Ferrand, Blottefière et Berneron ; mais
« le général Miranda n'étant pas encore revenu de Paris ,
« le commandement de l'aile gauche fut dévolu au général
« Ferrand qui était le plus ancien. Ces différents corps for-
« maient un total d'environ vingt-sept mille hommes, non
« compris la division du lieutenant général d'Harville ,
« campée sous Maubeuge et forte de six mille hommes ,
« mais qui n'arriva qu'après le gain de la bataille.

« Un petit combat, peut-être imprudemment engagé le
« 2 novembre 1792, près le village de Thulin, décida le
« général Dumouriez à renforcer son avant-garde d'une
« partie de la division du duc de Chartres, qui, opérant sur la
« droite, attaqua l'ennemi le 3, emporta le moulin de Boussu
« avec la batterie qui le défendait, tandis que les généraux
« Beurnonville, Dampierre, Stengel et Frégeville délo-
« geaient les Autrichiens de poste en poste, et les repous-
« saient jusqu'à Saint-Ghislain.

« Ce succès décida le général Dumouriez à ne pas dif-
« férer davantage l'attaque générale sur la position de l'ar-
« mée autrichienne devant Mons. L'armée française reçut
« le soir même l'ordre de se mettre en mouvement le len-
« demain, 4 novembre, à la pointe du jour. La journée du
« 4 et celle du 5 furent employées à se porter en avant ;
« cette marche fut pénible et laborieuse surtout pour l'ar-
« tillerie, les Autrichiens ayant pris la précaution de dé-

« paver la chaussée et de couvrir la route des pavés iso-
« lés, en sorte qu'on fut obligé de marcher par la plaine,
« coupée par de nombreux fossés, et détrempée par les
« pluies ; et telle était l'ardeur des troupes, qu'indé-
« pendamment de vingt chevaux sur les pièces de gros
« calibre, les soldats s'y attelaient eux-mêmes pour les
« retirer du bourbier. Cependant, dans la soirée du 5,
« l'armée était au bivouac devant les hauteurs de Jem-
« mapes.

« Le général Dumouriez avait fixé l'heure de l'attaque à
« midi, afin de donner à la division du général d'Harville le
« temps d'arriver de Maubeuge pour agir sur la droite de l'ar-
« mée ; mais après une canonnade de trois heures, voyant
« que le régiment autrichien des dragons de Cobourg descen-
« dait au grand trot et paraissait se diriger sur notre artillerie,
« le général Dumouriez résolut de ne pas attendre le général
« d'Harville, et donna l'ordre à toute l'armée d'attaquer im-
« médiatement. Aussitôt le duc de Chartres, qui commandait
« le centre, rompit sa division en colonnes de bataillons et
« marcha sur le bois de Flénu, qui couvrait le centre des Au-
« trichiens. Il mit six de ses bataillons en réserve, et avec les
« dix-huit autres il culbuta l'infanterie légère autrichienne
« qui défendait les abatis, traversa le bois et arriva sur le
« plateau. Mais l'infanterie autrichienne, soutenue par l'ar-
« tillerie des redoutes qui tirait à mitraille, fit un tel ra-
« vage dans la tête des colonnes qu'il devint impossible
« de les faire déboucher : elles rentrèrent dans le bois et
« le traversèrent rapidement dans le plus grand désordre.
« C'est là que furent frappés le colonel Dubouzet, du 104e
« régiment de ligne, qui fut tué sur la place ; le général
« Drouet, qui eut les deux jambes emportées et mourut
« peu d'heures après ; les colonels Dupont de Chaumont et
« Gustave de Montjoye, adjudants généraux, qui reçurent
« des coups de feu. Tout était perdu si les Autrichiens
« avaient su profiter de cet avantage momentané ; mais
« leur infanterie resta immobile, et ils se contentèrent de
« lancer quelques hussards et quelques chasseurs à pied,

« qui ne parvinrent point à traverser le bois; en sorte que « tandis qu'ils étaient contenus par la résistance des deux « bataillons du 83e (Foix), commandés par le colonel Champollon et le lieutenant-colonel Villars ; du 98e (Bouillon), « colonel Leclerc ; du 29e (Dauphin), colonel Laroque, et « de quelques autres, le duc de Chartres, formant derrière « le bois une chaîne de chasseurs à cheval du troisième régiment pour arrêter les fuyards, parvint enfin à les rallier. Ce fut alors que, leur adressant quelques-unes « de ces paroles si puissantes sur le cœur du soldat, il fit « succéder l'enthousiasme à la terreur. Les bataillons « s'étaient mêlés ; il en fit une colonne à laquelle il donna « le nom de *Bataillon de Mons*, y plaça les cinq drapeaux « qu'il tenait dans ses bras, et dont les bataillons étaient « dispersés, puis, renforcé des six bataillons qu'il avait mis « en réserve à l'entrée du bois, il fit de nouveau battre la « charge, et ces mêmes soldats, que la frayeur venait d'emporter un moment loin du champ d'honneur, attaquèrent « avec intrépidité l'infanterie autrichienne qui remplissait « l'intervalle des redoutes, y pénétrèrent la baïonnette en « avant, et s'emparèrent d'une partie de l'artillerie ennemie, « que la cavalerie autrichienne s'efforçait vainement de faire « rentrer dans Mons. De ce moment la victoire n'est plus « douteuse ; les prodiges de valeur se multiplient dans nos « rangs. A l'aile gauche, le colonel Thouvenot et le général « Ferrand, qui eut un cheval tué sous lui ; à l'aile droite, « Beurnonville et Dampierre, à la tête du 19e (Flandre), colonel Desponchez, et lieutenant-colonel d'Armenonville, du « 71e (Vivarais), colonel de Bannes, et des bataillons de Paris ; Dumouriez qui charge lui-même à la tête d'un escadron ; « partout enfin les soldats français prodiguent leur sang et « leur courage. L'ennemi, chassé de toutes les positions, « abandonne enfin le champ de Jemmapes, en le laissant « couvert de ses morts et de ses canons. »

« Le tableau d'Horace Vernet est une représentation fidèle « de cette mémorable victoire; le paysage, peint d'après nature, est d'une parfaite exactitude. La houillère ou fosse

« de charbon de terre qui est incendiée, dans le coin « droit du tableau, est celle du village de Frameries, de« vant lequel le spectateur est placé. On voit dans le fond « la ville de Mons, le village de Cuesme et le village de « Quarégnon sur la gauche. Le village de Jemmapes, qui « a donné son nom à la bataille, est situé entre Cuesme « et Quarégnon; mais on ne l'aperçoit pas parce qu'il est « masqué par la colline sur laquelle l'armée autrichienne « était retranchée. Le général Dumouriez, suivi de quel« ques officiers de l'état-major et d'un groupe d'ordon« nances, est sur le premier plan. Il est arrêté dans son « mouvement par la rencontre de quelques prisonniers « autrichiens qu'on lui présente, et surtout par l'aspect « du général Drouet blessé, que des soldats portent à l'am« bulance.

« Parmi les officiers qui suivent le général Dumouriez, « on remarque le Maréchal Macdonald, qui était alors un « de ses aides de camp, et auquel la victoire devait donner « un titre dans les champs de l'Italie; le général Belliard, « qui était officier d'état-major, et que la gloire a tant « de fois retrouvé sous nos étendards; le duc de Mont« pensier, qui était lieutenant-colonel, adjudant géné« ral, et qui, du champ de bataille où il avait servi la « patrie, devait passer dans les cachots de Marseille, dont « il a laissé une peinture si touchante et quelquefois si éner« gique. Près du chirurgien qui rend compte au général « Dumouriez de la blessure du général Drouet, un jeune « guerrier attire l'attention par l'élégance de son uniforme « et la grâce de sa figure : la douceur de ses regards, la dé« licatesse de ses traits révèlent une autre Clorinde; c'est « la jeune Fernig, entraînée aux combats par l'enthou« siasme de la liberté (1).

(*) On voit aussi derrière elle, à cheval, son père qui l'accompagna à Jemmapes. Il demeurait à Mortagne, et là, harcelé tous les jours par les maraudeurs autrichiens, il avait appris à ses filles à faire le coup de fusil. Lors de la formation du camp de Maulde, deux d'entre elles s'attachèrent à la fortune de Dumouriez. La troisième, qui est aujourd'hui la femme du général Guilleminot, était seule restée dans la maison paternelle.

« On voit sur un plan plus éloigné l'attaque de la gauche « de l'armée autrichienne par l'avant-garde française, sous « les ordres du lieutenant général Beurnonville et du ma- « réchal de camp Dampierre. Les dragons de Cobourg, « après avoir été repoussés par l'infanterie française, sont « chargés par le premier régiment de hussards (Berchiny), « qui prit la redoute qu'on voit devant lui.

« On aperçoit dans le lointain la division du duc de « Chartres attaquant le bois de Fléun, et, plus loin encore, « quelques bataillons de celle du général Ferrand, se por- « tant sur l'extrême droite des Autrichiens.

« On se demande pourquoi le peintre a placé sur un « point aussi éloigné le Prince qui a contribué à cet impor- « tant succès. Un fait l'explique : c'est que le tableau de la « bataille où se signala le jeune duc de Chartres a été com- « mandé par le duc d'Orléans. On doit aussi regretter que « dans cette magnifique composition, M. Horace Vernet « n'ait pas eu la faculté de faire ressortir les traits d'une « foule de nos guerriers qui, confondus dans les rangs à « Jemmapes, ont pris bientôt après un si brillant essor vers « les honneurs mitaires, et dont la victoire a inscrit les « noms sur les murs de toutes les capitales de l'Europe. Là « étaient Davoust, depuis Maréchal, Prince d'Eckmühl, « Mortier, duc de Trévise, Moreau, Serrurier, Jourdan, « Augereau, Maison, Gérard et ce général Foy qui a laissé « de si beaux souvenirs à la France. » (*Notices sur les tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. IV, p. 322 à 330.)

472. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MONS (7 NOV. 1792).

Par M. BELLANGÉ en 1836.

artie centrale.
1er étage.
alle de 1792.
No 135.

Lorsqu'après avoir expulsé l'armée autrichienne des hauteurs de Jemmapes l'armée française découvrit la ville de Mons qui se présentait devant elle, un cri général, demandant l'assaut, retentit aussitôt dans tous les rangs. Dumouriez se crut obligé de résister à cette noble ardeur, et il eut raison, car l'assaut n'aurait eu aucune chance de suc-

cès, et il était impossible. Cependant il fit sommer la place dans la soirée, et dans la nuit les Autrichiens l'évacuèrent entièrement. Le lendemain, 7 novembre, il se mit à la tête de quelques bataillons d'infanterie de la division du duc de Chartres, et se dirigea sur la porte de la ville, où une foule immense s'était réunie. Le général Dumouriez y fut reçu par le corps municipal, en ancien costume flamand, qui lui présenta les clefs sur un plat d'argent, en déclarant que la ville de Mons se mettait sous la protection de l'armée française. Derrière eux et sur deux files se trouvaient les Capucins, les Récollets et les communautés religieuses de la ville, qui réclamèrent également la protection du général en chef. Après quoi les troupes entrèrent dans la ville au milieu des acclamations des habitants.

473. COMBAT D'ANDERLECHT (13 nov. 1792).

Par M. BELLANGÉ en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle de 1792. No 135.

La victoire de Jemmapes avait décidé la conquête de la Belgique; les villes ouvraient leurs portes sans résistance, et l'armée autrichienne ne songeait plus qu'à se retirer de l'autre côté de la Meuse, et même derrière la Roer. Cependant, toutes les fois que l'avant-garde française cherchait à entamer l'arrière-garde autrichienne, il y avait des combats plus ou moins vifs. C'est ce qui arriva à Anderlecht, près de Bruxelles. Le village de Saint-Peters Woluve, sur la grande route, opposa une résistance qui ne fut surmontée que lorsque Dumouriez eut fait avancer une partie des divisions du duc de Chartres et du général d'Harville pour renforcer son avant-garde, qu'il commandait en personne ce jour-là. Après que le village de Saint-Peters Woluve eut été enlevé par les troupes françaises, celui d'Anderlecht fut encore défendu par les Autrichiens, qui ne rentrèrent à Bruxelles qu'à la nuit. Alors le Maréchal Bender envoya un trompette au général Dumouriez pour lui demander que les troupes françaises n'entrassent dans Bruxelles que quand il ferait jour, ce qui fut accordé, et le lendemain,

14 novembre, l'armée française y fit son entrée solennelle. (*Extrait du Moniteur.*)

474. SIÉGE ET PRISE D'ANVERS (22 nov. 1792).

Par M. PHILIPPOTEAUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 131.

« Pendant les opérations militaires dans l'est de la Belgique, le corps commandé par le général Labourdonnais « avait reçu l'ordre de traverser la partie occidentale pour « aller former le siége d'Anvers. Labourdonnais envoya « d'abord en avant les généraux Lamarlière et Champmorin à la tête de l'avant-garde et de trois mille gendarmes, « dont la plupart étaient des ci-devant gardes françaises. « Ces deux généraux arrivèrent le 28 novembre à quelques « heures de distance, le premier par la rive droite et le « deuxième par la rive gauche de l'Escaut. Le général « Lamarlière, qui se trouva le premier au rendez-vous, « fit prévenir de suite les magistrats d'Anvers de la présence des Français devant leur ville. A cette époque la « presque totalité des Belges, fatigués du joug autrichien, « regardaient les Français comme des libérateurs, et les « habitants d'Anvers le prouvèrent dans cette circonstance, « en ouvrant leurs portes au général Lamarlière, et le recevant avec empressement dans leur ville. Les Autrichiens « s'étaient déjà renfermés dans la citadelle et paraissaient « décidés à opposer une forte résistance.

« Le général Labourdonnais arriva bientôt lui-même avec « le reste de ses troupes, formant à peu près douze mille hommes. Mais il fut bientôt remplacé dans son commandement « par le général Miranda. Les travaux de siége devaient « être dirigés par les officiers du génie Dejean et Marescot. « L'artillerie était commandée par le capitaine Sénarmont, « sous les ordres du général Guiscard. Les travaux offraient « de grandes difficultés. L'armée de siége n'était pas familiarisée avec ce genre d'exercice. La pénurie des ingénieurs était telle qu'on fut obligé de prendre des officiers d'infanterie pour diriger les travailleurs. Le sol, d'ail-

« leurs, se refusait à ce qu'on donnât aux tranchées la pro-« fondeur nécessaire; on ne pouvait creuser à plus de deux « pieds sans trouver l'eau, et on fut obligé de racheter sur « la largeur le déblai destiné à former les parapets. Ce-« pendant l'ardeur des soldats français surmonta ces obs-« tacles; les ouvrages se trouvèrent terminés le 28 no-« vembre. Les batteries commencèrent aussitôt à faire jouer « leur feu. Par un hasard singulier, le premier boulet lancé « emporta la table du gouverneur, au moment où ce der-« nier allait s'y placer pour dîner. Les assiégés inquiétaient « et troublaient les travaux par un feu continuel; mais ce-« lui des Français fut si bien nourri et si bien dirigé, qu'au « bout de quelques heures il alluma un violent incendie « dans la citadelle. Deux corps de casernes et la moitié de « l'arsenal devinrent la proie des flammes. Le gouverneur « de la place, effrayé de ces ravages, envoie le capitaine « Devaux demander une capitulation. Elle fut conclue le « lendemain 29; et le même jour la garnison, forte de onze « cents hommes, sortit de la place avec les honneurs de la « guerre et la permission de se retirer au quartier général « du duc de Saxe-Teschen. Cent deux canons, soixante-« sept obusiers, treize cents fusils et d'abondantes muni-« tions de guerre de tout genre tombent entre les mains « des Français. » (*Victoires et conquêtes*, t. I, p. 81.)

475. COMBAT DE VAROUX (26 nov. 1792).

Par M. Victor Adam en 1837.

Partie centrale. 1er étage Salle nº 131.

Le 27 novembre, à sept heures du matin, le général Dumouriez attaqua l'arrière-garde des Autrichiens commandée par le général Staray qui devait couvrir Liége avec douze mille hommes. « Je n'en avais pas autant pen-« dant une partie de la journée, dit le général Dumouriez « dans sa relation officielle; mais, lorsque l'armée natio-« nale que je commande s'est déployée, l'ennemi a été suc-« cessivement forcé à Rocoux, à Varoux, dans six villages « et dans tous les retranchements. Le général Staray a été,

« dit-on, grièvement blessé. La brièveté du jour et la pru-« dence m'ont empêché d'entrer le soir même dans la « ville de Liége; j'y suis depuis neuf heures du matin, et « il m'est impossible de peindre l'ivresse de ce brave peu-« ple et l'accueil qu'il a fait à nos troupes. » (Extrait du *Moniteur*.)

476. **ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LIÉGE** (28 NOV. 1792.)

Par M.

« Les Français entrèrent à Liége le 28 et y furent reçus « avec acclamations. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, tom. II, p. 243.)

Partie centrale. R.-de chaussée. Salle n° 25.

477. **SIÉGE DE NAMUR** (nov. 1792).
INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

478. **SIÉGE ET PRISE DES CHATEAUX DE NAMUR** (2 déc. 1792).

Par M. CL. BOULANGER en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 131.

« Les deux généraux autrichiens Schroeder et Beau-« lieu s'étant retirés après le combat de Bois-d'Asche, Va-« lence, dès le lendemain, 19 novembre, s'approcha de « Namur pour en former le siége. Quelques volées de ca-« non suffirent pour engager les habitants à ouvrir leurs « portes. La garnison autrichienne, forte de six mille « hommes, se jette dans la citadelle, décidée à s'y défendre « courageusement. Cependant, le 20 novembre, Valence « la fait sommer de se rendre; mais son commandant, « Moitelle, répond qu'il connaît son devoir, et qu'il saura « garder la forteresse qui lui est confiée. Valence n'avait « point avec lui d'artillerie de siége : il est obligé d'en « faire venir; elle n'arrive qu'à force de bras à travers « les montagnes. Les batteries sont dressées et foudroient « la place avec une infatigable activité. Secondé par la va-« leur des soldats qu'il commande, le général donne plu-

« sieurs assauts et parvient à s'emparer des forts le Camus « et la Cassate. De leur côté les Autrichiens faisaient un « feu terrible ; mais malgré les décharges multipliées de « la redoutable artillerie qui garnissait les remparts, « les travaux de siége furent poussés avec tant de vigueur, « que le 29 novembre la tranchée était ouverte et déjà les « boulets et les bombes écrasaient la citadelle. On savait « que le fort Villate, qui défend le château, avait sous ses « glacis des fourneaux préparés, en cas d'attaque de vive « force, pour faire sauter les assiégeants. Le général Le- « veneur, qui commandait sous les ordres de Valence, « conçoit le projet hardi de s'en emparer en surprenant la « garnison et tournant le fort par sa gorge. Entre cette « gorge et la citadelle il y avait une caponnière au che- « min de communication, garnie de palissades et de pa- « rapets, à travers lesquels on arrive au fort par deux « voûtes, dont une seule était gardée. A minuit, le 30 « novembre, le général Leveneur sort de la tranchée, à la « tête de mille deux cents hommes déterminés ; conduits « par un déserteur autrichien, les Français franchissent « les palissades dans le plus grand silence ; ils marchent à « la première voûte qui se trouve en effet déserte. A la « seconde les sentinelles crient et font feu. Au même ins- « tant Leveneur, qui ne pouvait franchir la palissade, dit « à un officier très-grand et très-fort, qui se trouvait à côté « de lui : « Jetez-moi par dessus. » L'officier le lance, en « effet, de l'autre côté de la barrière et s'y précipite après « lui ; plusieurs grenadiers s'empressent d'imiter leur gé- « néral. Leveneur atteint le commandant du poste, qui « cherchait à rassembler son monde : « Conduis-moi à tes « mines, lui crie-t-il d'une voix terrible et en lui appuyant « son épée sur la poitrine. » L'Autrichien hésite et bal- « butie quelques mots ; Leveneur lui répète son ordre en « le pressant davantage : l'officier se décide à marcher. Le « général arrache lui-même les mèches, les éteint et s'em- « pare du fort Villate.

« Pendant cette action intrépide, le feu de la ligne as-

« siégeante redoublait ; vingt-quatre canons, placés en « batteries, produisent un effet si meurtrier, que le com- « mandant Moitelle, désespérant de pouvoir s'y défendre « plus long-temps, demande à se rendre ; et le 2 décem- « bre il conclut avec le général français une capitulation « par laquelle il est convenu que la garnison tout entière « sortira avec les honneurs de la guerre, mais restera pri- « sonnière, et sera dirigée dans l'intérieur de la France. « Deux bataillons du superbe régiment autrichien de « Kinski et un de celui de Vierzet en faisaient partie. Va- « lence s'empressa d'envoyer à la Convention les huit dra- « peaux déposés sur les glacis de Namur. Ils furent les « premiers dont on fit hommage au gouvernement répu- « blicain. » (*Victoires et conquêtes*, tom. Ier, p. 83.)

479. PRISE DE BRÉDA (24 fév. 1793).

Par M. Hipp. Lecomte en 1837.

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 131.

La guerre ayant été déclarée entre la France et l'Angleterre, le 1er février 1793, la neutralité de la Hollande cessa en même temps, et le gouvernement français prit immédiatement la résolution de commencer les hostilités par le siége de Maestricht d'une part, et de l'autre par la tentative de pénétrer dans l'intérieur de la Hollande, avant que cette puissance eût pu recevoir des secours de ses alliés. Le général Dumouriez, qui avait fait le plan de ces opérations, fut chargé de les exécuter. Le moment était pressant ; la coalition qui venait de se former contre la France était la plus forte et la plus complète qu'il y eût jamais eu. Il ne restait de puissances neutres que la Suède, le Danemark, la Porte Ottomane, la Suisse et les républiques de Venise et de Gènes. La France allait donc être attaquée à la fois au midi, par les armées espagnoles et portugaises ; sur les Alpes, par les armées autrichiennes et italiennes, et sur toute la frontière, depuis Huningue jusqu'à la mer, par les armées autrichiennes, prussiennes, anglaises, hollandaises, et par celles de tous les Princes de l'empire germanique, sans parler de la Russie, qui

était pourtant dans la coalition, et dont les armées devaient arriver plus tard, si leur coopération était jugée nécessaire. Toutes les forces de la France dans la Belgique étaient alors en cantonnements sur la Meuse et derrière la Roer. Le général Miranda fut chargé du siége de Maestricht, avec les divisions du duc de Chartres sur la rive gauche, et du général Leveneur sur la rive droite de la Meuse, tandis que les généraux Valence et Lanoue étaient chargés de le couvrir.

Le général Dumouriez arriva le 10 février 1793 à Anvers. Il n'y trouva rien de ce qui lui était nécessaire, ni artillerie, ni munitions, ni magasins, ni aucun service d'armée. Le corps de troupes qu'il parvint à y réunir n'était que de quinze mille hommes. Cependant il n'hésita pas, et ce fut avec cette faible armée qu'il alla audacieusement attaquer Breda, et qu'il en commença le bombardement. Tel était le dénûment de moyens de cette petite armée, que le 24 février, à la pointe du jour, le général d'Arçon qui dirigeait le siége, vint l'avertir que si on ne ralentissait pas le feu, il manquerait de munitions à *deux heures*. « Tirez toujours, lui répondit Dumouriez, et surtout ne « diminuez pas le feu, car ce serait avertir les Hollandais « que nous allons être obligés de le cesser. » Cette résolution eut un plein succès. A *onze heures*, le général hollandais, comte de Byland, envoya un parlementaire pour demander à capituler. Aussitôt Dumouriez donna pompeusement l'ordre de cesser le feu; la capitulation fut signée; à *deux heures*, les grenadiers français prenaient possession des portes de la ville. Breda était pris, et Dumouriez y trouvait une artillerie immense, un arsenal bien approvisionné, et les moyens de continuer la grande entreprise qu'il avait commencée avec tant de courage et de résolution.

480. PRISE DE GERTRUYDENBERG (5 mars 1793).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1837.

Après la prise de Breda et de Klundert, le général Du- Partie central, 1er étage. Salle no 151.

mouriez se porta sur Gertruydenberg pour en faire le siége. Cette ville importante, dont il voulait faire une place d'armes qui protégeât son passage du Moërdyk, était dans le meilleur état de défense possible. Elle renfermait une forte garnison hollandaise; elle était en outre hérissée de forts avancés et entourée d'une multitude d'inondations qui ne laissaient, pour arriver au corps de la place, que des digues enfilées par les feux de ses batteries. Cependant l'attaque fut conduite avec tant de vigueur, que le lendemain de l'investissement, le fort de Steelinve, qui n'était accessible que par une seule digue, et dont les inondations couvraient les approches, tomba au pouvoir des Français.

Dumouriez s'empara ensuite du fort Donk, et battait en brèche celui de Spuy, situé sur la gauche de la place, lorsque, le 5 mars, le gouverneur hollandais demanda à capituler, et Gertruydenberg se rendit aux mêmes conditions que Breda.

Le général Dumouriez, outre des munitions considérables, trouva dans Gertruydenberg une marine qui aurait été suffisante pour opérer le passage du Moërdyk.

481. COMBAT DE TIRLEMONT ET DE GOIZENHOVEN (16 mars 1793).

Par M. JOUY en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

Le 1er mars 1793 l'armée autrichienne, sous les ordres du Feld-Maréchal Prince de Saxe Cobourg, s'était mise en marche sur trois colonnes et avait passé la Roër. Obligées de se retirer devant des forces supérieures, les troupes françaises s'étaient repliées sur la Meuse; la ville d'Aix-la-Chapelle avait été évacuée, le siége de Maestricht avait été abandonné. Liége était retombée au pouvoir de l'armée impériale. Les revers que les Français venaient d'éprouver réclamaient la présence du général en chef, et Dumouriez, ayant remis au général de Flers le commandement du corps d'armée qui occupait Breda et Gertruydenberg, partit à la hâte pour Bruxelles, et le 12 mars il rejoignit à Louvain la grande armée française qui s'y trouvait sous les

ordres des généraux Valence et Miranda. Ces deux chefs, qui étaient peu d'accord entre eux, se regardaient comme indépendants l'un de l'autre, et le retour du général Dumouriez était d'autant plus nécessaire que les troupes étaient découragées, et qu'il les trouva dans cet état qu'on a appelé depuis *la démoralisation*. Sa présence ranima tout, et lorsqu'il annonça à l'armée qu'elle allait reprendre l'offensive, cette nouvelle fut accueillie avec acclamation. En effet, ayant appris le 15 mars, par les rapports de son avant-garde qui était à Cumptich sous les ordres du général Lamarche, que la grande armée autrichienne marchait sur lui, et que son avant-garde venait de s'emparer de Tirlemont, il résolut de la prévenir, et, faisant battre la générale le 15 à neuf heures du soir, il mit l'armée en mouvement. L'armée marcha toute la nuit, en plusieurs colonnes, et le lendemain 16 mars, à la pointe du jour, le général Dumouriez attaqua Tirlemont. Les Autrichiens s'y défendirent vigoureusement dans les rues, dans les maisons, sur la grande place, mais finalement la ville fut reprise, et le général Valence déboucha vaillamment par la porte de Liége, quoiqu'elle fût enfilée par les batteries que les Autrichiens avaient établies sur la chaussée ; et près des monticules ou tombes antiques à droite de la grande route, en sortant de Tirlemont. Après avoir éteint le feu de ces batteries, et les avoir forcées à se retirer, l'armée continua son mouvement, et, après avoir traversé Tirlemont, elle se déploya dans la plaine qui se trouve sur la droite de la chaussée de Saint-Troud. Le général Dumouriez ordonna d'attaquer sur-le-champ le village de Goizenhoven que les Autrichiens occupaient en force. Les deux premières attaques furent repoussées, mais à la troisième, le dix-septième de ligne (l'ancien régiment d'Auvergne), commandé par le colonel Marcel Dumas, fit une charge brillante à la baïonnette et pénétra dans le village qui fut bientôt emporté. Ce succès décida le mouvement rétrograde de l'armée autrichienne qui repassa la petite Gette en plusieurs colonnes, et se retira sur la position de Nerwinde où cent

ans avant (le 29 juillet 1693), le Maréchal de Luxembourg avait battu Guillaume III, et où Dumouriez n'eut pas le même bonheur, lorsqu'il y attaqua le Prince de Cobourg le 18 mars 1793.

482. PRISE DU CAMP DE PÉRULLE (19 avril 1793).

Par M. ADOLPHE ROEHN en 1836.

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 132.

Les ennemis, qui avaient été délogés de leur camp retranché de Pérulle le 17, revinrent en force dans la journée du 19, et s'ébranlèrent sur trois colonnes. L'attaque commença à deux heures. Ils furent reçus avec vigueur par les grenadiers des Bouches-du-Rhône et les chasseurs de Marseille. Les ennemis furent culbutés, poursuivis, et sans la nuit qui termina le combat, leur camp aurait été forcé pour la troisième fois depuis trois jours. Ils eurent cent hommes tués et blessés et vingt-un prisonniers, les Français n'eurent que trois hommes tués et onze blessés.

483. COMBAT DU MAS DE ROZ (17 juil. 1793).

Par M. RENOUX en 1836. (*)

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 132.

Lorsque l'armée s'était mise en campagne dans le Nord en 1793, l'Espagne ne s'était pas encore déclarée contre la France, quoiqu'elle fît partie de la coalition. On avait toujours espéré que sa situation l'empêcherait de faire aucune démonstration hostile; cependant elle continuait ses armements, ses bataillons s'approchaient des frontières. La Convention nationale résolut de prendre l'initiative, et la guerre fut déclarée à l'Espagne.

Mais dans l'état de choses où se trouvait la France, il lui était impossible de songer à prendre l'offensive; elle dut s'occuper à former des camps; il n'y en avait aucun, et quoique la Convention eût décrété les armées des Pyrénées

(*) Ce tableau a été exécuté d'après une esquisse faite dans le temps par M. Gamelin, peintre, qui suivait, à cette époque, l'armée des Pyrénées-Orientales. Cette esquisse est déposée à l'hôtel de la préfecture des Pyrénées-Orientales à Perpignan.

orientales et occidentales dont les généraux Flers et Servan avaient le commandement, ces armées existaient à peine et n'étaient encore composées que de nouvelles recrues.

Les généraux Ricardos et La Union étaient à la tête des troupes espagnoles. Plusieurs engagements avaient déjà eu lieu sans qu'il eût été possible de s'opposer à l'entrée de l'armée espagnole sur le territoire français. Le général Dagobert s'était retiré devant l'ennemi au Mas d'Eu ; ils étaient maîtres du fort des Bains et de Bellegarde.

La perte de Bellegarde avait porté le découragement dans Perpignan ; on s'attendait de jour en jour à y voir arriver l'armée espagnole. Flers trop inférieur en nombre pour tenir la campagne s'était enfermé dans son camp de Mas de Roz; le général Ricardos n'osait l'attaquer de vive force. «Il faisait, dit Jomini, une guerre d'avant-postes qui « eut l'avantage d'aguerrir les volontaires français.

« L'armée espagnole, après avoir laissé un corps « d'observation devant les places de Collioure et Port-Vendre qu'une escadre de quatorze voiles bloquait par mer « depuis plusieurs jours, s'était ébranlée sur trois colonnes. « L'aile droite aux ordres du lieutenant général Cagigal « dans la direction de Niel, le centre conduit par le marquis de Las Amarillas, et l'aile gauche commandée par « le Prince de Monteforte sur les deux extrémités du village de Canhoës. Ces trois colonnes s'élevaient à plus « de quinze mille combattants ; elles traînaient avec elles « un train d'artillerie considérable.

Le général espagnol ayant cerné le camp presque sur tous les points, commença ses attaques le 17 ; elles réussirent d'abord. Les avant-postes français se retirèrent du Mas de Serres, où le lieutenant général espagnol Cagigal avait établi une grande batterie d'où il soutenait les attaques. «Cependant le chef de brigade Lamartillère, ayant « mis en action la grosse artillerie du camp, foudroya en « peu d'heures la grande batterie du Mas de Serres. Ca-

« gigal ayant eu plus de moitié de ses pièces démontées
« jugea prudent de retirer les autres, et n'en vint à bout
« qu'à force de bras. Dès que ce point important fut éva-
« cué, les Français y amenèrent quatre pièces qui firent un
« feu très-vif contre les colonnes ébranlées. Cette canon-
« nade augmentant de moment en moment son intensité,
« Ricardos ne voulut point hasarder l'assaut, et donna l'or-
« dre de la retraite ; à peine fut-elle prononcée que Dago-
« bert s'élance hors du camp à sa poursuite, avec l'infante-
« rie qui se trouve sous sa main ; son adversaire pour l'ar-
« rêter prescrit à La Union de la couvrir avec sa cavalerie.
« Dagobert dirige aussitôt contre elle ses pièces de bataillon;
« mais leur effet ne répondant pas à son ardeur, il ordonne
« à une brigade d'infanterie de charger ces escadrons à la
« baïonnette. »

Telle fut la célèbre journée du 17 juillet, dans laquelle l'armée espagnole, bien supérieure à l'armée française, fut cependant obligée de se retirer devant elle.

« Ce serait une grande erreur, continue Jomini, de
« juger son importance par les trophées recueillis sur le
« champ de bataille ; elle produisit, à l'égard des Espa-
« gnols, l'effet que dans la campagne précédente Valmy
« avait opéré sur les Prussiens, et Jemmapes sur les Au-
« trichiens ; elle leur inspira plus de circonspection, en
« même temps qu'elle accrut la confiance et l'ardeur bel-
« liqueuse des jeunes volontaires des départements voi-
sins.» (*Hist. des guerres de la Révolution*, t. III, p. 321 à 327.)

481. BATAILLE DE HONDSCHOOTE (8 sept. 1793).

Par M. EUG. LAMI en 1836.

Partie centrale.
1er étage.
Salle no 131.

L'Angleterre, ayant passé des traités particuliers avec la Prusse, l'Autriche, la Sardaigne, l'Espagne, la Hollande et le Roi de Naples, s'était placée à la tête de la coalition ; l'Impératrice Catherine y avait accédé, et les flottes de la Russie avaient contraint la Suède et le Danemarck à

renoncer aux droits des Neutres. (*Extrait de Jomini, t. IV, p. 3.*)

Vers le milieu de l'année 1793 toute l'Europe était en armes et liguée contre la France, dont la situation paraissait désespérée.

Les armées alliées occupaient Mayence, Condé, Valenciennes ; les Anglais étaient à Bourlon, et leurs avant-postes se faisaient voir jusqu'à Cambrai et Saint-Quentin. Toutes les forces réunies et qui menaçaient le nord de la France n'étaient pas moins, suivant Jomini, de deux cent quatre-vingt mille hommes. L'armée française s'était retirée dans un camp entre Arras et Douai. Les places de Lille et de Dunkerque tenaient encore ; c'est alors que la Convention décreta la levée en masse. Le général Houchard appelé au commandement de l'armée du Nord rejoignit les troupes au camp de Gavarelle. Dunkerque, où commandait le général Souham, était menacée par l'armée du duc d'Yorck : Houchard reçut l'ordre de dégager la place et de détruire l'armée ennemie. Pendant que le général Jourdan faisait entrer des secours dans la place de Lille, le général Houchard leva son camp de Gavarelle ; mais trop inférieur en nombre pour tenter une bataille, il dut se contenter de suivre l'ennemi dans tous ses mouvements et de l'inquiéter. Cependant il dégagea Lille dans sa marche, et les troupes, ayant remporté quelques avantages à Turcoing, retrouvèrent bientôt la confiance.

C'est alors que le général en chef reçut un renfort de douze mille hommes détachés de l'armée du Rhin : « ayant « terminé ses préparatifs et rassemblé ses moyens à Cassel, « il songea qu'il était temps d'opérer la délivrance de Dun- « kerque.

« Le 6 septembre au matin l'armée française se met en « mouvement. Le général Dumesnil avec sa division est « chargé d'observer la garnison d'Ypres. L'avant-garde « aux ordres du général Hédouville, estimée à dix mille « combattants, doit s'avancer sur Rosbrugge pour menacer

« la retraite des alliés. Jourdan se porte avec la sienne « sur Hout-Kerke ; l'ennemi en est délogé par la brigade « Collaud qui se dirige ensuite vers Proven pour faciliter « les attaques du général Hédouville sur Poperingue et « Rosbrugge. Houchard conduit lui même le reste des trou- « pes de Jourdan par la route de Herzeele. Le général « Landrin avec une division contient Walmoden sur la « gauche dans les environs de Wormhout. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 55.)

Le général Jourdan qui avait précédé l'armée venait d'en-lever le poste de Rosbrugge le 7 septembre ; tout se dispo-sait pour l'attaque générale. Le général Souham renfermé dans Dunkerque reçut l'ordre de faire des sorties pour inquié-ter l'ennemi, « et le 8 au matin l'armée française se mit en « mouvement, la droite commandée par Hédouville et Col- « laud, entre Bevern et Killem, le centre commandé par « Jourdan, en avant de Killem, la gauche entre ce village « et le canal de Furnes. Les deux armées se trouvèrent « ainsi engagées de front, et le seul corps du colonel Le- « clerc, parti de Bergues, dut se porter sur le flanc droit « de l'ennemi.

« Jourdan s'avançant contre Hondschoote donna sur le « taillis qui couvrait la position ennemie, et où les tirail- « leurs s'engagèrent vivement ; les deux partis envoyèrent « successivement le gros de leurs forces au soutien. Le ré- « giment de Brentano et une brigade hessoise y furent « maltraités ; le général Cochenhausen étant blessé à mort, « ses troupes se virent enfin obligées de l'abandonner.

« Les retranchements à la droite ayant été aussi empor- « tés par les gendarmes à pied, le général Walmoden, qui « remplaçait le Maréchal Freytag, ordonna la retraite ; « celle de la droite s'effectua par Hontem sur Furnes, la « gauche se retira par Hoghestade en longeant le canal de « Loo. L'armée prit une position en crochet pour couvrir « le corps de siége; elle s'appuya la droite à Bulscamp, la « gauche à Steenterque.

« Les alliés perdirent dans ces trois journées près de trois

« mille tués, blessés et prisonniers ; la perte des Français « fut à peu près égale. Les généraux Jourdan et Collaud y « furent blessés. » (*Hist. des guerres de la Révolution,* par Jomini, t. IV, p. 60.)

Le duc d'Yorck, s'étant retiré sur son camp de Furnes dans la nuit qui suivit cette bataille, abandonna son artillerie de marine et une partie de ses équipages.

485. BATAILLE DE PEYRESTORTES (17 sept. 1793).

Par M. RENOUX en 1836. (*)

Les premiers succès obtenus le 17 juillet au Mas de Roz n'avaient pas eu de suite, et l'armée des Pyrénées-Orientales composée de nouvelles recrues ne pouvait opposer qu'une faible résistance aux troupes espagnoles du comte Ricardos, qui avaient envahi le territoire français; « leur « droite masquait Collioure, Port-Vendre et Saint-Elme; « leur centre occupait Mas d'Eu, Truillas et Pontella ; leur « gauche, prolongée le long du Tet, venait s'appuyer au « camp de la Perche qui observait Mont-Louis. » Partie centrale 1er étage. Suite no 132.

Ville-Franche était tombée au pouvoir du général espagnol, et quoique la division Dagobert eût remporté quelques avantages en Cerdagne, la marche de l'armée espagnole n'avait pas été retardée, et la ville de Perpignan était menacée.

« Après la prise de Ville-Franche les ennemis passèrent « le Tet et se portèrent de Thuir à Peyrestortes; ils établirent leur camp sur les hauteurs au sud du village. La « communication avec Narbonne fut interceptée, les Français rejetés sur Salces et dans la place de Perpignan, « contre laquelle des batteries, élevées au Vernet, lancèrent des boulets.

(*) Ce tableau a été exécuté d'après une esquisse faite dans le temps par M. Gamelin, peintre, qui suivait, à cette époque, l'armée des Pyrénées-Orientales. Cette esquisse est déposée à l'hôtel de la préfecture des Pyrénées-Orientales à Perpignan.

« Dans la nuit du 17 au 18 le général d'Aoust résolut « d'enlever ce camp, où dix mille hommes d'infanterie et « deux mille de cavalerie étaient protégés par des retran- « chements et quarante pièces de canon. On tira six mille « hommes du camp de l'Union et à peu près le même nom- « bre de la garnison de Perpignan et du corps de Salces. « L'affaire réussit au-delà de toute espérance : tentes, ca- « nons, équipages, tout resta en notre pouvoir. La perte « de l'ennemi fut énorme ; la nôtre eût été insignifiante, si, « par une fatale méprise assez ordinaire dans les combats « de nuit et surtout avec des hommes de nouvelle levée, le « corps de Salces n'eût fusillé long-temps celui venu de « Perpignan. Les Espagnols repassèrent le Tet, et le champ « de bataille depuis cette époque fut transporté entre le « Tech et les montagnes de la frontière, jusqu'à ce que « l'arrivée de Dugommier rétablissant l'équilibre des for- « ces, l'armée française, après des succès éclatants, enva- « hit à son tour le territoire espagnol. » (*Note communiquée par la préfecture des Pyrénées-Orientales.*)

486. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MOUTIERS (4 oct. 1793).

Par M. CL. BOULANGER en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 132.

Toulon étant tombé au pouvoir de la flotte anglaise, le Roi de Sardaigne (Victor-Amédée III) crut le moment favorable pour tenter de rentrer en possession de ses états dont une partie avait été envahie par l'armée française ; il se rendit à Fontan où il rejoignit l'armée le 6 septembre et ordonna aussitôt d'attaquer l'armée française sur tous les points.

Tandis que le duc de Montferrat dirigeait ses forces en Savoie, le général de Wins devait marcher contre l'armée du Var, et déjà les Français avaient été repoussés de toute la Maurienne lorsque Kellermann arriva à Chambéry pour diriger les opérations militaires et s'opposer aux tentatives

de l'ennemi. Kellermann n'avait sous ses ordres qu'une faible armée de douze mille hommes, le Roi de Sardaigne n'en comptait pas moins de vingt mille sous les siens. Après avoir livré, le 11 septembre, les combats d'Argentines et d'Espierre dans lesquels il repoussa les troupes du Roi de Sardaigne, commandées par le général Gordon, et s'être emparé du col de la Magdelaine le 15, Kellermann força le général Gordon à se retirer sur Saint-Michel.

« Deux petites colonnes renforcées de gardes nationales « s'emparaient sur sa droite des vallées de Sallenche et de « Beaufort, ainsi que des hauteurs du Mont-Cormet ; le « détachement piémontais qui avait si vaillamment attaqué « Saint-Martin au commencement de l'invasion, s'enfuit « dispersé jusqu'au Saint-Bernard.

« Alors les petites colonnes de gauche descendirent sur « Saint-Maurice vers lequel le corps de bataille, conduit « par Kellermann, se dirigea de son côté par Moutiers et « Ayme, afin de ne pas lui laisser le temps de s'établir au « pied des versants de la Savoie, et de le rejeter entière« ment sur les Alpes. Le 4 octobre les Sardes furent atta« qués, et forcés par une artillerie supérieure à se retirer « sur le petit Saint-Bernard. »(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 202 à 203.)

Le Prince de Montferrat ayant évacué la ville de Moutiers, le général Kellermann en prit aussitôt après possession.

487. BATAILLE DE WATIGNIES (16 oct. 1793).

Par M. EUG. LAMI en 1836.

Partie centrale 1er étage. Salle nº 131.

La victoire de Hondschoote n'avait eu d'autre résultat que de faire lever le siége de Dunkerque ; mais les frontières n'étaient pas garanties. Tandis que le duc d'York, après avoir rallié ses troupes, occupait la campagne entre Ypres et Tournay avec cinquante mille Anglais, Hollandais et Hanovriens, le Prince de Cobourg, à la tête d'une

armée de soixante-dix mille Autrichiens, poursuivait ses succès.

« Les progrès de ce général de la coalition étaient ef-
« frayants pour la France. Maître des remparts du Ques-
« noy, Cobourg avait intercepté toutes les communications
« de Landrecies et poussé des reconnaissances sur les
« routes de Saint-Quentin et de Péronne ; Maubeuge, dé-
« fendue par une garnison de cinq mille Français, était le
« principal objet de ses manœuvres, et quinze mille hom-
« mes de l'armée des Ardennes s'étaient laissé envelopper
« dans le camp retranché qui protégeait les approches de
« cette place mal approvisionnée. » (*Campagnes du Nord*, par M Viennet, tom. I, p. 229.)

« Déjà le défaut de vivres se faisait vivement sen-
« tir ; les troupes étaient réduites depuis le 10 à moitié
« de la ration ; les hôpitaux établis seulement pour la
« garnison ordinaire se trouvaient encombrés. L'abat-
« tement avait succédé au premier mouvement d'enthou-
« siasme. Pour comble d'embarras, l'ennemi démasqua
« ses batteries, dans la nuit du 14 au 15, à si grande
« proximité, qu'elles jetèrent la terreur dans la ville. On
« pouvait tout craindre de la disposition des esprits. »
(*Hist. des guerres de la Révolution*, t. IV, p. 122.)

Le général Jourdan avait remplacé le général Houchard dans le commandement de l'armée du Nord. « Instruit de
« ces événements, continue Jomini, il jugea toute l'im-
« portance de voler au secours d'un corps considérable
« qui, malgré les ouvrages dont il était protégé, menaçait
« de ne pas se soutenir long-temps.

« Son premier soin fut de rassembler à Guise une ar-
« mée de quarante-cinq mille hommes tirée des camps de
« Gavarelle, de Cassel et de Lille. Redoutant d'exposer
« une partie de la frontière aux coups de l'ennemi, il
« laissa dix mille hommes à Gavarelle pour couvrir Arras,
« et quarante mille environ furent employés à garder la
« ligne depuis Douai et Lille jusqu'à Dunkerque. »

Il appela cinq mille hommes de l'armée du Nord, et, à la tête de ce corps de quarante-cinq mille hommes, il marcha à l'ennemi pour entreprendre de délivrer Maubeuge.

« Jourdan, dit l'auteur des *Campagnes du Nord* (pag. 234), « avait fait un long détour pour dérober sa marche aux en- « nemis, et ses divisions s'avançaient par la route d'Aves- « nes, tandis que cinq mille hommes de l'armée des Ar- « dennes, qui étaient restés dans les environs de Philip- « peville, sous le commandement du général Élie, « manœuvraient pour venir se rallier à sa droite. »

Les alliés, prévenus de la marche de l'armée française, avaient réuni leurs moyens de défense le 14 octobre. Les avant-postes du corps d'armée du comte de Clerfait qui défendait la route d'Avesnes eurent quelques engagements; ils se replièrent pendant la nuit sur le corps principal du Prince de Cobourg.

« Ses positions étaient formidables. Renforcé par deux « divisions hollandaise et hanovrienne que commandait le « Prince d'Orange, le Prince de Cobourg présentait à « cinquante mille Français une ligne de quatre-vingt mille « combattants. Postés sur des collines boisées, ils étaient « couverts par des fossés palissadés, par des abatis im- « menses, par des retranchements hérissés d'artillerie qui « doublaient leurs forces. » (*Campagnes du Nord*, par M. Viennet, t. I, p. 235.)

Le 15, les attaques recommencèrent, sans cependant que l'engagement devînt général. Des premiers succès obtenus dans le commencement de la journée donnaient déjà de grandes espérances, lorsqu'une division engagée mal à propos avec le corps de Clerfait et contre les ordres du général en chef, pensa compromettre le sort de l'armée.

Sans se laisser abattre par ce premier revers, le général Jourdan prescrivit pendant la nuit de nouvelles dispositions, et le 16 au matin, « avec les commissaires il se

« transporta à la droite où vingt-deux mille hommes se « trouvaient alors réunis.

« La division Beauregard, rappelée de sa position trop « lointaine d'Eccles, dut se rabattre sur Obrechies ; le « général Duquesnoy renforcé reçut l'ordre d'aborder le « camp de Wattignies sur trois colonnes, par Choisy, « Demichaux et Dimont. Le corps des Ardennes, sorti « de Philippeville, devait continuer sa démonstration sur « Beaumont, mais sans trop s'engager.

« Ces attaques combinées avec sagesse et ensemble eu- « rent le succès qu'on a raison de se promettre toutes les « fois qu'on applique les principes de l'art ; Watignies est « bientôt enlevé par un effort concentrique auquel le gé- « néral Terzy ne saurait rien opposer. L'infanterie débou- « che de ce village, attaque à revers les grenadiers autri- « chiens qui défendaient la lisière du bois, et se liaient au « centre de Clerfait ; elle les met dans l'obligation de se « retirer la baïonnette basse jusque sous le bois du Prince : « la cavalerie impériale accourt au soutien, et menace à « son tour les bataillons un peu ébranlés des républicains. « Mais douze pièces heureusement placées par Jourdan et « conduites par le frère de Carnot, semant l'épouvante dans « les escadrons ennemis, les obligent à la retraite sur Beau- « fort. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 131.)

« Jourdan redouble d'efforts, et croit enfin tenir la vic- « toire, quand il voit plier tout à coup la division Beaure- « gard, qui forme l'extrémité de son aile droite. » Il se jette aussitôt au milieu de cette division en désordre, se met lui-même à la tête d'une brigade, rallie le reste des trou- pes. « Les soldats, honteux de leur fuite, reviennent sur « les ennemis avec l'impétuosité de la rage. Le colonel « Carnot, frère du député, porte une batterie de douze sur « les flancs de la cavalerie autrichienne ; la ligne française « est rétablie, les attaques sont poussées avec une vigueur « nouvelle. Le village de Watignies, entouré de haies et

« de jardins palissadés, est pris et repris trois fois. Les ré-
« giments de Klebeck et de Hohenlohe sont anéantis ; celui
« de Stein a laissé tous ses officiers sur le champ de bataille,
« et le village demeure enfin au pouvoir des Français qui
« débordent de toutes parts dans la plaine. Le Prince de Co-
« bourg essaie encore de profiter du désordre qui suit tou-
« jours une attaque impétueuse, et lance sur eux ses colon-
« nes de cavalerie. Mais la ligne circulaire de l'artillerie
« française croise ses feux meurtriers sur ces masses incer-
« taines ; elles se replient en désordre, à travers les inter-
« valles des bois ; et nos colonnes, se déployant sur les pla-
« teaux de Watignies, découvrent enfin les remparts de
« Maubeuge. » (*Hist. milit. des Français*, par M. Viennet, t. I, p. 241 à 243.)

488. COMBAT DE GILLETTE (19 oct. 1793).

Par M. ALPHONSE ROEHN en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

« Huit mille Austro-Sardes, aux ordres du général de
« Wins, venaient de descendre par la vallée de la Blure sur
« Gillette et le Broc. Le général Dugommier, qui comman-
« dait les troupes dans cette partie, avait son quartier gé-
« néral à Utelle. Le but du général ennemi, en s'emparant
« de ces deux postes, surtout de celui de Gillette, était d'y
« former des magasins et d'en faire la base de ses opérations
« ultérieures. Étant maître de passer le Var à volonté, il
« pouvait se porter sur les derrières du corps français,
« occupant le comté de Nice, faire une pointe en France,
« et couper les communications avec l'intérieur. Gillette fut
« donc occupé par quatre mille Autrichiens, Croates et Pié-
« montais, et six pièces de canon. Dugommier, à la nou-
« velle de cette invasion, prend avec lui trois cents chasseurs
« et grenadiers, confie la défense d'Utelle à l'adjudant
« général Despinois, et fait passer l'ordre au chef de batail-
« lon Martin de marcher de Broc sur Gillette. Martin sur-
« prend l'ennemi dans le village de la Roque qu'il était oc-
« cupé à piller, l'en chasse, et délivre une compagnie de

« son bataillon qui s'était retranchée dans un vieux châ-
« teau auprès du village, quand les Austro-Sardes s'étaient
« présentés pour s'emparer de ce village. Quatre-vingt-huit
« Autrichiens furent faits prisonniers dans cette attaque
« partielle. Dugommier, qui venait de faire une marche de
« sept lieues pendant la nuit, et qui, chemin faisant, avait
« réuni tous les détachements qui se trouvaient sur son pas-
« sage ou à proximité, se trouve en présence de l'ennemi,
« le 19 octobre, au point du jour. Il n'avait pas mille hom-
« mes sous ses ordres; mais cette grande infériorité ne
« l'arrête point. Il attaque avec la plus grande impétuosité
« et culbute les Austro-Sardes, qui le croyaient bien éloi-
« gné. Tout cède à ce choc aussi vigoureux qu'imprévu.
« Gilette est évacué; l'artillerie, les munitions, les tentes
« du corps d'armée du général de Wins restent au pouvoir
« des Français. Huit cents morts, sept cents prisonniers
« sont le résultat du combat; la province est garantie d'une
« invasion, et la sûreté des troupes françaises, dans le co-
« mité de Nice, n'est point compromise. » (*Victoires et conquêtes*, t. VIII, p. 98 et 99.)

489. SIÉGE DE TOULON (8 oct. 1793).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle n° 25.

490. REPRISE DE LA VILLE ET DU PORT DE TOULON (19 oct. 1793).

Par M. PÉRON en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 131.

La ville et le port de Toulon étaient tombés au pouvoir de la flotte anglaise. L'Amiral Hood, sentant bien qu'on ne le laisserait pas long-temps paisible possesseur d'une position aussi importante, s'empressa de la mettre en état de défense. Toutes les fortifications de la ville furent réparées et augmentées, et on y débarqua un corps nombreux de troupes anglaises, espagnoles ou napolitaines, dont le commandement fut donné au général anglais O'Hara.

« Vers la fin de novembre, le général Dugommier, di-

« visionnaire de l'armée des Alpes, fut investi du com-« mandement en chef de l'armée de siége, alors compo-« sée de vingt-cinq à vingt-huit mille hommes, dont un « tiers de recrues. L'artillerie ne lui manquait pas, mais « la disette de poudre se faisait sentir. A son arrivée, le « nouveau général en chef convoqua un conseil où l'on dé-« cida, vu la faiblesse des moyens de l'armée assiégeante, « qu'on commencerait par attaquer la redoute anglaise si-« tuée sur la hauteur, à l'ouest de l'Eguillette, la monta-« gne de Faron et enfin le fort Malbousquet, tandis qu'on « ferait vers la gauche une démonstration sur le cap Brun; « on devait ensuite attaquer le corps de place si la fortune « se montrait favorable.

« Bientôt le chef de bataillon Bonaparte, commandant « en second l'artillerie de siége, établit sur la colline des « Arènes une batterie de six pièces de vingt-quatre, qui « commença à tirer contre le fort Malbousquet. »

Cette position inquiétait les assiégés : ils tentèrent une sortie le 30 ; on se battit avec acharnement ; le général anglais O'Hara fut blessé et fut prisonnier. Le général en chef Dugommier fut également blessé de deux coups de feu qui ne le mirent cependant pas hors de combat.

Il résolut d'attaquer la redoute anglaise, et reconnut l'ouvrage conjointement avec les chefs du génie et de l'artillerie Marescot et Bonaparte.

« Cette formidable redoute, élevée au milieu de la lan-« gue de terre appelée l'Eguillette, formait le centre d'une « ligne de retranchements et d'abatis qui couvraient un camp « d'environ cinq mille hommes, Anglais et Espagnols. Les « Anglais l'avaient baptisée *le petit Gibraltar*. Elle consis-« tait en un vaste ouvrage, d'un profil fort élevé, et dont « l'escarpe était revêtue en pierrres sèches, environnée « d'un large fossé; elle avait été élevée sur les dessins d'un « ingénieur français et on la croyait imprenable. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 221.)

La redoute fut enlevée dans la nuit du 16 au 17 par les

généraux Labarre et Victor; l'attaque du fort Faron, confiée au général Lapoype, suivit bientôt. Cette attaque fut également couronnée de succès.

Dans la journée du 18, les forts des Pommets, de Saint-Antoine, de Saint-André, de Malbousquet, le camp de Saint-Elme, furent successivement évacués, et il ne resta plus aux alliés que le fort Lamalgue.

Enfin, dans la nuit du 18 au 19, toute l'armée combinée dut évacuer la ville, mais en se retirant elle entreprit d'incendier la flotte française et mit le feu à l'arsenal.

« Des trente-un vaisseaux de ligne et vingt-cinq frégates « qui se trouvaient à Toulon au moment où les alliés y « entrèrent, seize vaisseaux et cinq frégates devinrent la « proie des flammes, ou en furent fortement endommagés; « trois vaisseaux et neuf frégates furent emmenés, sept « vaisseaux et onze frégates restèrent intacts dans la « Darse.

« L'armée française entra à Toulon le 19 décembre, et « son premier soin fut d'arrêter les progrès de l'incendie. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 219 à 226.)

491. PRISE DE MENIN (24 oct. 1793).

Par M. VICTOR ADAM en 1836.

artie centrale. 1er étage. Salle n° 131.

Le général Souham, qui commandait le camp de la Madeleine, près Lille, reçut immédiatement après la bataille de Watignies l'ordre de se mettre en marche; il partit avec les brigades Macdonald, Michel et Dumonceau, et se porta sur les routes de Menin, de Werwick et de Tournay. Le 23 il s'empara des villages de Wilhem et de Sailly. Macdonald entra dans Werwick, et le 24 Dumonceau s'empara de Menin pendant que Michel forçait les retranchements de Néchin et de Templeuve, sur la droite du camp de Cisoing. (*Extrait des Campagnes du Nord*, par M. Viennet, p. 246.)

492. COMBAT DE WERDT (22 déc. 1793).

Par M. VICTOR ADAM en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle nº 131.

L'armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick, et le général Wurmser avaient de nouveau passé la frontière. Les lignes de Wissembourg avaient été forcées : Landau était investi ; les armées du Rhin et de la Moselle n'avaient plus de chefs. On nomma Pichegru au commandement de la première, et Hoche, qui s'était distingué pendant le siége de Dunkerque, fut placé à la tête de la seconde avec l'ordre de délivrer la place de Landau.

La victoire de Watignies permettait de disposer d'une partie de l'armée des Ardennes : on la dirigea sur l'Alsace.

Les premières tentatives du général Hoche pour secourir la place assiégée ; avaient été infructueuses mais loin de se décourager, il redoublait d'efforts, lorsqu'enfin il fut rejoint « par les premières colonnes de la division des Ar- « dennes ; il déboucha des Vosges, le 22 décembre avec trois « divisions de l'armée de la Moselle, et accabla le corps du « général Hotze à Freschweiler et à Werdt : il parvint à « la faveur d'un brouillard épais à lui enlever plusieurs « redoutes garnies de vingt pièces de canon, à détruire « quatre bataillons qui les gardaient, le contraignit ainsi à « quitter les hauteurs importantes de Lieb-Frauenberg, et « obligea la division prussienne postée à Lembach à se « retirer sur le Pigeonnier, près de Weissembourg. Le « reste de l'armée de Wurmser fut alors contraint à quitter « la position de la Motter, où il eût été compromis, et à se « retirer derrière la Surbach, après avoir jeté garnison à « Fort-Vauban. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 172.)

493. COMBAT DE GEISBERG (28 déc. 1793).

Par M. EUG. LAMI en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle nº 132.

« Immédiatement après ce premier succès dans les gor-

« ges, les armées de la Moselle et du Rhin s'avancèrent « de concert contre Wurmser, qui, déjà débordé sur la « Surbach, prit le parti de se retirer le 24 derrière Weis-« sembourg, où il fut suivi pied à pied. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 173.)

Le général Hoche venait de recevoir sur le champ de bataille le commandement de l'armée du Rhin. A la tête de ses troupes réunies, « il marcha à la rencon-« tre de l'ennemi sur trois colonnes; la droite de l'armée « du Rhin, aux ordres de Desaix, assaillit Lauterbourg « et l'emporta; la division Michaud se dirigea sur « Schleithal; celles de Ferino, Hatry et Taponier, réunies « au centre, marchèrent sur le Geisberg et Weissembourg, « tandis que les divisions de l'armée de la Moselle durent « tourner la droite des Prussiens par les gorges des Vos-« ges. Si les alliés avaient quelque intérêt à reprendre « l'initiative dès qu'ils se voyaient prévenus par l'ennemi, « ils n'étaient nullement en mesure d'accepter une bataille « défensive sur la droite de la Lauter. L'avant-garde de « sept bataillons et seize escadrons autrichiens se trouva « néanmoins engagée entre Schleithal et le Geisberg; « tournée par sa gauche, elle se rejeta sur cette hauteur, « où elle fut abordée par la division Ferino et rejetée sur « Weissembourg. La retraite se fit en désordre. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 175.)

« Les Autrichiens ne tenaient déjà plus dans la forte « position de Geisberg qui en formait la principale dé-« fense. Les divisions Taponier et Ferino gravissaient les « redoutes au pas de charge, et l'armée prussienne était « perdue sans ressource si elle ne parvenait à rétablir ses « communications avec la droite de *Wurmser*. Le duc « de Brunswick voyant l'imminence du danger, prit « avec lui une brigade prussienne, et, rejoignant d'une « course rapide les huit bataillons autrichiens de War-« tensleben, il leur communiqua sa résolution et son cou-« rage, et revint avec eux contre les hauteurs de Roth. La « division Hatry ne peut résister à la vigueur du premier

« choc et cède un moment à l'impétuosité de Brunswick.
« Hoche y conduit à son tour les brigades de Lefebvre et
« de Taponier, et fait ordonner à la cavalerie du général
« Donnadieu de charger les flancs de la colonne ennemie ;
« mais cet ordre n'est point exécuté.

« Cependant le duc de Brunswick oppose un obstacle in-
« vincible aux divisions qui l'assaillent. Ses bataillons et ses
« bagages, chassés du Pigeonnier, se replient sur Weis-
« sembourg, sous la protection de l'arrière-garde dont sa
« présence soutient le courage. Brunswick et Warstenle-
« ben y laissent la moitié de leurs soldats ; mais ils sau-
« vent le reste de l'armée et ne se replient enfin que lors-
« qu'ils n'ont plus à sauver que les débris de leur colonne.

« Toute la ligne ennemie fut enfoncée. Hoche, Ferin
« et Taponier entrèrent dans Weissembourg, et la forteresse
« fut débloquée le 28 décembre. » (*Campagnes du Nord*,
par M. Viennet, t. I, p. 287.)

494. **COMBAT DE MONTEILLA** (10 avril 1794).

Par M. RENOUX en 1837.

Vers la fin de décembre 1793, l'armée des Pyrénées-Orientales s'élevait à moins de trente-cinq mille hommes, tous malades, dit Jomini, dans les cantonnements, ou dans les hôpitaux : Dugommier, qui la commandait en chef, s'occupa de la réorganiser pendant l'hiver. Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

Dès le 27 mars il ouvrit la campagne. « L'armée fit un
« mouvement général pour attaquer l'armée espagnole. « La
« droite, aux ordres du général Augereau, vint s'établir au
« Monestier et à Mas-d'Eu, poussant ses chasseurs à Pulla,
« Fourques et Villemolac. Le centre, commandé par le
« général Pérignon, s'étendit des cabanes du Réart, près de
« la grande route, jusqu'au mamelon qui commande Brouil-
« las, ayant sa réserve sous le général Victor Perrin, au-
« près de Bayde. Le général Sauret, à la gauche, jeta six
« bataillons à Ortaffa, et se tint prêt à passer le Tech au
« premier ordre.

« Le corps de la Cerdagne ne devait faire aucun mouvement; mais Dagobert, qui s'indignait de l'inaction, se porta « en trois colonnes avec environ six mille hommes sur « Monteilla, y battit le comte de Saint-Hilaire, le poussa « jusqu'à Castel-Ciudad, lui prit sept pièces de canon, im- « posa cent mille francs de contribution à la Seu-d'Urgel, « et ne pouvant, faute d'artillerie, en assiéger la citadelle « où la garnison s'était réfugiée, revint chargé de butin à « Puycerda. Une fièvre maligne l'y emporta peu de jours « après, à la soixante-seizième année de son âge, craint de « l'ennemi, chéri de ses soldats qui le regardaient avec ad- « miration, estimé du général en chef dont il avait toute « la confiance.» (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 226.)

495. COMBAT D'ARLON (17 avril 1794).

Par M. DESPINASSY en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

Le général Jourdan, qui avait reçu le commandement de l'armée de la Moselle, devait se porter avec un corps de troupes en avant de Longwy pour intercepter les communications de Namur et de Liége avec le Luxembourg.

« Le général Hatry réunit, le 15 avril, les divisions Le- « febvre, Morlot et Championnet, formant environ vingt « mille hommes, et se dirigea le lendemain en deux co- « lonnes vers Arlon. L'avant-garde, conduite par Lefeb- « vre, ayant rencontré l'ennemi au pont d'Aubange, le cul- « buta, et entraînée par trop d'ardeur, le poursuivit contre « ses instructions jusqu'au delà des hauteurs de Bubange, « où elle se trouva seule en présence du corps de Beaulieu. « Une vive canonnade s'engagea; et Jourdan, qui n'en at- « tendait aucun résultat, fit replier Lefebvre sur ces hau- « teurs.

« Beaulieu, renforcé de quelques bataillons de la garni- « son de Luxembourg, s'était établi, la droite sur les hau- « teurs de Tornich, le centre sur celles d'Arlon, la gauche « en arrière du ruisseau de Nieder-Elter.

« Le 17, Championnet marcha en plusieurs colonnes sur « Tornich ; Lefebvre attaqua Sessling et Weyler, tandis « que Morlot, après avoir nettoyé le bois d'Ober-Elter, se « portait sur la route de Luxembourg. Le général Cham- « pionnet s'étant emparé des hauteurs de Tornich qui plon- « geaient toute la position, et Morlot menaçant sa gauche, « Beaulieu prit le parti de la retraite qu'il n'effectua pour- « tant pas sans perte, étant obligé de défiler sous le feu de « l'artillerie française. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 115.)

96. **PRISE DU PETIT SAINT-BERNARD** (24 avril 1794.)

Par M. PINGRET en 1836.

Partie centrale 1er étage. Salle no 133.

Les armées des Alpes et d'Italie étaient appelées à prendre l'offensive pour pénétrer en Italie ; celle des Alpes par le Piémont, celle d'Italie par le comté de Nice et la rivière de Gênes.

Quelques opérations avaient été entreprises au commencement de la campagne ; elles n'étaient que le prélude de l'attaque générale qui devait être faite sur toute la ligne, depuis le Faussigny jusqu'au comté de Nice.

« Le général Dumas, qui commandait alors l'armée des « Alpes, ordonna au général de brigade Basdelaune, qui « occupait la Tarentaise, de se porter sur le Mont-Valaisan, « et de s'en emparer, ainsi que du petit Saint-Bernard. « Basdelaune, après avoir marché pendant deux jours au « milieu des neiges et des précipices les plus effrayants, at- « taqua, le 24 avril, par leur droite et par leur gauche, les « trois fortes redoutes du Mont-Valaisan au-dessus du Seer. « Après une défense très-opiniâtre, et malgré le feu d'une « artillerie à laquelle ils n'avaient à opposer que leur mous- « queterie et leurs baïonnettes, les soldats français empor- « tèrent ces retranchements, et forcèrent les Piémontais à « une retraite précipitée. La position du Mont-Valaisan est « à peu près au même niveau de celle du petit Saint-Ber- « nard qui l'avoisine. Basdelaune fit diriger les canons

« dont il venait de s'emparer dans les redoutes du Valaisan sur celle de la chapelle du petit Saint-Bernard. « Les Piémontais qui occupaient ce poste, ainsi foudroyés « par leur propre artillerie, ne purent résister à ses effets « meurtriers, et n'attendirent point que les troupes françaises, continuant leur marche victorieuse, vinssent les « chasser de cette dernière position Le général Basdelaune « fit poursuivre les Piémontais à travers les rochers, l'espace « de trois lieues... Vingt pièces de canon, plusieurs obusiers, treize pièces d'artillerie de montagnes, deux cents « fusils et deux cents prisonniers, parmi lesquels se trouva « le commandant piémontais, restèrent au pouvoir des « Français. » (*Victoires et conquêtes*, t. II, p. 228.)

497. COMBAT DE MOUCRON (29 avril 1794).

Par M. Mozin en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

Pendant que la campagne de 1794 s'ouvrait ainsi avec éclat à la frontière des Pyrénées et sur les bords de la Moselle, Pichegru, qui avait reçu le commandement de l'armée du Nord, commençait en Flandre ses opérations. généraux Souham et Moreau, partant de Lille avec deux divisions, reçurent ordre d'enlever, sous les yeux de Clerfait, Menin et Courtray. Ces deux places sont situées à la suite l'une de l'autre sur la Lys : « Moreau investit la première, Souham s'empara de la seconde. Clerfait, trompé « sur la marche des Français, les cherchait où ils n'étaient « pas. Bientôt cependant il apprit l'investissement de Menin et la prise de Courtray, et voulut essayer de faire rétrograder l'armée française, en menaçant ses communications avec Lille. Le 9 floréal (28 avril), en effet, il se « porta à Moucron avec dix-huit cents hommes et vint « s'exposer imprudemment aux coups de cinquante mille « Français qui auraient pu l'écraser en se repliant. Moreau « et Souham, ramenant aussitôt une partie de leurs troupes « vers leurs communications menacées, marchèrent sur « Moucron et résolurent de livrer bataille à Clerfait

« Il était retranché sur une position à laquelle on ne pouvait « parvenir que par cinq défilés étroits, défendus par une « artillerie formidable. Le 10 floréal (29 avril), l'attaque « fut ordonnée. Nos jeunes soldats, dont la plupart voyaient « le feu pour la première fois, n'y résistèrent pas d'abord; « mais les généraux et officiers bravèrent tous les dangers « pour les rallier; ils y réussirent, et les positions furent « enlevées. Clerfait perdit douze cents prisonniers, dont « quatre vingt-quatre officiers, trente-trois pièces de ca- « non, quatre drapeaux et cinq cents fusils. » (*Hist. de la Révolution*, par M. Thiers, t. VI, p. 288.)

498. PRISE DU CAMP DU BOULOU (1er mai 1794).

Par M. RENOUX en 1836.

Parti centrale.
1er étage.
Salle no 133.

Le général Pérignon avait passé le Tech dans la nuit du 29 au 30 d'avril. D'après les ordres du général en chef Dugommier, il devait tourner le camp du Boulou, s'emparer de toutes les routes et venir ensuite occuper le pont de Ceret pour couper la retraite de l'ennemi. Mais le comte de La Union, nouvellement appelé au commandement de l'armée espagnole, avait rejoint dans cette même nuit. Informé de la marche des Français et reconnaissant la fausse position de son camp, il avait aussitôt ordonné la retraite. Il n'y avait pas un moment à perdre : il fut prévenu.

Pérignon attaque à la pointe du jour et enlève à l'ennemi, malgré sa résistance, presque toutes ses positions. L'ensemble et la rapidité des mouvements de l'armée française portent le trouble et le désordre dans les rangs espagnols.

« Cependant les malheurs étaient réparables; lorsque « le général Augereau, prévenu du trouble et de la dé- « tresse des Espagnols, ayant assailli les ouvrages du « pont de Ceret, l'ouvrit à la cavalerie de Labarre, qui « le traversa au trot pour se porter sur la colonne d'artil- « lerie, attaquée par le général Rénel dans le défilé de

« Maureillas. Le combat ne fut pas long : quelques volées « d'artillerie légère dissipèrent l'escorte; cent quarante « pièces de canon, huit cents mulets, tous les bagages de « l'armée, des effets de campement pour vingt mille hom- « mes, quinze cents prisonniers furent les fruits de « cette victoire, qui ne coûta pas mille hommes aux « Français. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 235.)

499. COMBAT DE COURTRAY (11 mai 1794).

Par M.

Le comte de Clerfait, après la défaite de Moucron, s'était retiré par Harlebeck sur Thielt; il se porta bientôt sur Courtray; la brigade Vandamme qui couvrait cette place, obligée de se retirer devant des forces supérieures, s'était enfermée dans la ville. Le comte de Clerfait franchit alors la Lys, attaqua le faubourg et s'en empara.

« Souham se mit aussitôt en marche dans la soirée « pour revenir au secours de Vandamme, et reprit à cet « effet son camp d'Aelbeck. Le 11 au matin, les brigades « Malbrancq et Macdonald devaient se diriger vers Me- « nin pour y passer la Lys, et tomber ensuite par Mor- « secle sur le flanc droit et les derrières de l'ennemi. Les « brigades Daendels et Dewinter retournèrent à Courtray, « où elles arrivèrent le 11 au matin.

« Lorsqu'on eut achevé ces préparatifs, les troupes sor- « tirent de Courtray, à trois heures après-midi : la colonne « de Vandamme déboucha à droite par la chaussée de Bru- « ges, et Daendels à gauche par celle de Menin. Clerfait « avait pris une fort bonne position, ses ailes appuyées à « chacune de ces chaussées. Ses avant-gardes disputèrent « vivement les débouchés; après un combat assez meur- « trier, les colonnes françaises parvinrent toutefois à se « former, particulièrement à la droite. Clerfait fit avancer « sa réserve : la cavalerie autrichienne exécuta une belle « charge sur celle de Daendels au moulin de Stampcott.

« On se battit jusqu'à dix heures du soir, et les Autrichiens « profitèrent de la nuit pour se retirer sur Thielt. Ce com- « bat, qui fit honneur aux deux partis, leur coûta près de « quatre mille hommes. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 67.)

500. COMBAT DE TURCOING (18 mai 1794).

Par M. JOLLIVET en 1836.

Partie centrale 1er étage. Salle nº 132.

Les succès de l'armée du Nord donnaient de vives inquiétudes aux coalisés; l'Empereur et le Prince de Cobourg s'étaient réunis le 15 mai à Tournay, et c'est dans cette ville, dit l'auteur des *Victoires et Conquêtes*, que les alliés arrêtèrent ce fameux plan d'attaque qu'ils appelèrent plan de destruction, parce qu'il ne tendait à rien moins qu'à l'anéantissement de l'armée française.

Le Prince généralissime des coalisés dirigea six colonnes concentriquement sur Turcoing; elles étaient commandées par l'archiduc Charles, le duc d'Yorck, le comte de Clerfait, le général de Busch, le général Otto et le général Kinsky.

A la nouvelle de la marche de l'armée ennemie les généraux Moreau, Souham, Macdonald et Régnier se réunirent à Menin pour arrêter leurs dispositions.

« Moreau se chargea de contenir Clerfait avec la seule « brigade de Vandamme qui allait rentrer de son expédi- « tion sur Ingelmunster. La brigade Malbrancq vint à Roncq « et Blanc-Four, celle de Macdonald repassa aussi sur la « rive droite de la Lys à Mont-Halluin; le reste de la divi- « sion Souham campait devant Courtray, vers Pollenberg; « les brigades Compère et Thierry étaient vers Moucron. (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 92.)

L'ennemi qui croyait surprendre l'armée fut prévenu. « Le duc d'Yorck, qui se croyait couvert par la division « Kinski, fut étonné de se voir attaqué par sa gauche. Les « Anglais revinrent cependant de leur surprise; et, comp- « tant sur le secours de leurs auxiliaires, ils défendirent

« vaillamment, contre la division Bonnaud, les postes de « Croix et de Roubaix. »

« Mais la défaite du général Otto, qui flanquait leur aile « droite, ajouta bientôt à la difficulté de leur position. « Otto et de Busch, séparés par une masse de quarante-« cinq mille hommes que Souham avait dirigée sur Tur-« coing et Moucron, cédèrent partout à la fougue de « leurs assaillants. Pressés par l'attaque impétueuse de « Macdonald et de Compère, les Autrichiens furent reje-« tés les uns sur les autres dans un effroyable désordre.

« Les corps de l'archiduc Charles et du général Kinski « protégèrent leur retraite. Ces deux fortes divisions ne « s'étaient ébranlées que vers quatre heures du soir pour « regagner les environs de Tournay, où elles servirent au « moins de refuge et de point d'appui aux vaincus. Cler-« fait se replia de son côté vers la Lys, emmenant avec « lui sept canons et trois cents hommes qu'il avait pris à « la brigade Vandamme; mais cette perte fut amplement « compensée par l'énormité de celles de Cobourg, qui « laissa quatre mille prisonniers et soixante pièces de « canon au pouvoir de ses vainqueurs. » (*Campagnes du Nord*, par M. Viennet, t. I, p. 322 à 324.)

501. COMBAT DE MARCHIENNES (29 mai 1794).

PASSAGE DE LA SAMBRE.

Par M.

...rtie centrale.
1er étage.
...alle nº 132.

L'armée des Ardennes avait reçu l'ordre de traverser la Sambre pour se diriger sur Mons et combiner ses mouvements avec ceux de l'armée du Nord. Un premier passage fut tenté le 9 mai, mais les Français, maîtres de l'autre rive, n'avaient pu s'y maintenir et avaient repassé la Sambre en désordre. Kléber et Moreau eussent voulu attendre la coopération de l'armée de la Moselle pour assurer le succès, mais l'inflexible volonté des commissaires de la Convention nationale ne permettait pas les retards, et il fallut, quelques jours après, essayer un nouveau passage.

« Le 29 mai, le général Marceau chargea le général « Duhesme d'attaquer Marchiennes. Ce poste était d'un « difficile accès; les maisons du faubourg de la rive gau- « che de la Sambre étaient crénelées; de fortes batteries « en défendaient les approches. Le général français, ne « voulant pas s'exposer à essuyer les mêmes pertes que la « veille, fit avancer son artillerie derrière des épaule- « ments mobiles, et la plaça si avantageusement, malgré « le feu le plus violent de mousqueterie et de mitraille, « qu'en un instant les retranchements des Autrichiens « furent ruinés. Sur ces entrefaites, quelques nageurs « ayant été enlever des planches sur la rive gauche, l'on « travailla à la construction d'un pont. Dès lors les Impé- « riaux battirent en retraite. L'avant-garde passa la ri- « vière sans obstacle et fut suivie par la division Fromen- « tin. La première prit position en arrière de Fontaine- « l'Évêque, l'autre en arrière de Gosselies, ayant sa « gauche à cheval sur la route de Charleroi à Bruxelles. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, pag. 106 à 108.)

502. COMBAT DE HOOGLÈDE (13 juin 1794).

Par M. JOLLIVET en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 132.

Après le combat de Turcoing, Pichegru était allé mettre le siége devant Ypres. Le Prince de Cobourg qui s'était retranché sous les murs de Tournay, et Clerfait qui était rentré dans son camp de Thielt, s'ébranlèrent l'un et l'autre pour secourir la ville assiégée. Mais pendant que des troupes sorties de Lille arrêtent la marche du Prince de Cobourg, Pichegru court à la rencontre du comte de Clerfait qui s'avançait vers Rousselaer et Hooglède : « ses mouvements « prompts et bien conçus lui fournissaient l'occasion de « battre encore Clerfait isolément. Par malheur, une divi- « sion s'étant trompée de route, Clerfait eut le temps de se « reporter à son camp de Thielt, après une perte légère. « Mais trois jours après (13 juin), renforcé par le détache- « ment qu'il attendait, il se déploya à l'improviste en face

« des colonnes françaises avec trente mille hommes. Les « Français coururent rapidement aux armes; mais la division « de droite, attaquée avec une grande impétuosité, se dé- « banda et laissa la division de gauche découverte sur le « plateau d'Hooglède. Macdonald commandait cette divi- « sion; il sut la maintenir contre les attaques réitérées de « front et de flanc auxquelles elle fut long-temps exposée. « Par cette courageuse résistance, il donna à la brigade De- « vinthier le temps de le rejoindre, et il obligea alors Cler- « fait à se retirer avec une perte considérable. C'était la cin- « quième fois que Clerfait, mal secondé, était battu par « notre armée du Nord. (*Hist. de la Révolution française*, par M. Thiers, t. VI, p. 593 à 594.)

« La brigade Malbrancq, qui en formait la gauche, rom- « pue par l'impétuosité de l'attaque, prend la fuite dans la « direction de Roosbeck ; la brigade Salm, assaillie à son « tour par des forces considérables, et sans espoir de sou- « tien, se retire en bon ordre, quoique fort mal traitée, « par la chaussée de Menin. Les Autrichiens, maîtres de « Rousselaër, réunissent alors la plus grande partie de « leurs forces contre la brigade Macdonald, établie à la « droite du centre sur le plateau de Hooglède : ses trou- « pes, renforcées par un régiment tiré de la gauche pour « couvrir ses derrières, font face de toutes parts et opposent « la résistance la plus vigoureuse. En vain Clerfait cher- « che à entamer l'infanterie française avec sa meilleure « cavalerie, elle est partout repoussée avec perte. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 122.)

503. PRISE D'YPRES (17 juin 1794).

Par M. PHILIPPOTEAUX en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

Le siége d'Ypres depuis quelques jours avait été poussé avec la plus grande vigueur, et le 11, le général Moreau fit sommer le général Salis, qui commandait dans Ypres, de rendre la place ; et, sur le refus de ce commandant, « le

« feu recommença avec plus de vigueur, et les travaux fu-
« rent continués avec une grande activité. » (*Victoires et conquêtes*, t. III, p. 35.)

Le combat du 13 à Hooglède fut décisif ; la place d'Ypres, n'étant plus secourue, capitula le 17 juin, et la garnison forte de six mille hommes se rendit prisonnière.

504. **COMBAT DE LA CROIX DES BOUQUETS** (23 juin 1794).

PYRÉNÉES OCCIDENTALES.

Par M. RENOUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 135.

« L'armée des Pyrénées occidentales, réduite après le « départ de ses deux meilleures demi-brigades pour le « Roussillon, à moins de vingt mille hommes disponibles, « fut renforcée par un nombre à peu près égal de recrues, « qui figurèrent au nombre des combattants, mais ne furent « en état d'entrer en ligne que dans le courant du mois de « juin. Elle comptait alors quarante bataillons répartis en « cinq divisions aux ordres des généraux Moncey, Frégeville, Delaborde, Mauco et Marbot, tenant toutes les têtes « des vallées qui conduisent en France, depuis Yeropil aux « sources de la Nive, jusqu'à la chaussée de Saint-Jean de « Luz.

« L'armée espagnole, aux ordres du capitaine général « Ventura-Caro, affaiblie par les troupes qu'elle avait envoyées à l'armée du Roussillon, ne comptait pas, dans « les premiers jours de février, au delà de vingt mille hommes dont la moitié de milices. Sa droite, sous le duc d'Osuna, était appuyée à Burguette ; le centre, commandé « par le lieutenant général Urrutia, s'étendait dans la « vallée du Bastan ; et sa gauche, aux ordres du lieutenant « général Gil, bordait les rives de la Bidassoa jusqu'au « camp de Saint-Martial.

« Le front des deux armées était hérissé de retranchements, que chacune d'elles avait mis sa gloire à perfectionner pendant l'hiver. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 248.)

Il ne se passa rien d'important pendant les premiers mois, quelques postes attaqués avaient été pris et repris. Les deux armées gardaient toujours les mêmes positions, lorsque le général Muller tenta d'entrer sur le territoire espagnol : il dirigea quelques troupes sur la vallée du Bastan. Le général Caro de son côté voulant également prendre l'offensive ordonna un mouvement général sur toute la ligne.

Attaqués le 23 juin, avant le jour, les Français furent d'abord repoussés par le général Escalante de la Montagne de Mandale jusqu'au calvaire d'Urrugne ; mais revenus de leur première surprise, ils reprirent bientôt sur l'ennemi les postes qu'ils avaient perdus.

Le marquis de La Romana, qui attaquait le camp de la Croix des Bouquets, n'obtint aucun avantage. Les grenadiers de la Tour d'Auvergne se maintinrent jusqu'à l'arrivée du général Merle qui culbuta l'ennemi. Les Espagnols perdirent de sept à huit cents hommes tués ou blessés dans cette affaire. (*Extrait des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 253 à 255.)

505. PRISE DE CHARLEROI (25 juin 1794).

Par M.

artie centrale. 1er étage. Salle nº 132.

Les Français avaient été rejetés sur la rive gauche de la Sambre, lorsque Jourdan à la tête des armées de la Moselle et des Ardennes, réunies sous le nom d'armée de Sambre-et-Meuse, fit un nouvel et décisif effort contre Charleroi, et assis dans de fortes positions, poussa le bombardement de cette ville avec une extrême vigueur. Le Prince de Cobourg, à cette nouvelle, quitta son camp de Tournay et se mit en marche vers la Sambre. Il importait aux Français de prendre Charleroi avant l'arrivée du secours qu'allait recevoir l'armée autrichienne. Le colonel du génie Marescot dirigea si vivement les travaux qu'en huit jours les feux de la place furent éteints et que tout fut préparé pour l'assaut. Le 25 juin, le commandant envoya un officier avec

une lettre pour parlementer. Saint-Just, toujours représentant du peuple auprès de l'armée, refusa d'ouvrir la lettre et renvoya l'officier en disant : *Ce n'est pas un chiffon de papier; c'est la place qu'il nous faut.* La garnison sortit de la place, le soir même au moment où le Prince de Cobourg arrivait avec des lignes françaises. La reddition de Charleroi resta ignorée des ennemis.

506. **BATAILLE DE FLEURUS** (26 juin 1794). Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Par M. MAUZAISSE en 1837.

507. **BATAILLE DE FLEURUS** (26 juin 1794).

Par M. PELLANGÉ en 1836.

Les deux armées du Prince de Cobourg et du Prince d'Orange, réunies au nombre d'environ quatre vingt mille hommes, présentèrent dès le lendemain la bataille à l'armée française. Jourdan attendit l'ennemi dans des positions qu'il avait prises sous les murs de Charleroi, et ses lignes ordonnées pour l'attaque d'une place présentaient extérieurement un front demi-circulaire. Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

« La prise de Charleroi rendant la division Hatry disponible, Jourdan la plaça en réserve à Ransart, et fit renforcer sa gauche par la brigade Daurier que Schérer consentit à détacher à cet effet. Son intention était aussi de resserrer sa ligne et de porter sa gauche derrière le Piéton, en abandonnant les hauteurs de Courcelles, moins nécessaires depuis que Charleroi assurait un point de retraite au centre. Mais n'ayant pas eu le temps de faire lever les pontons qui étaient sur la Sambre, ni d'abriter le parc de réserve qui se trouvait à Montigny, il laissa la division Montaigu sur les hauteurs de Courcelles avec l'instruction d'opérer sa retraite en deux colonnes sur Lernes et le pont de Marchiennes; puis il établit Kléber en réserve sur le plateau de Jumel. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 136.)

Le Prince de Cobourg forma ses troupes en cinq corps, divisés en neuf colonnes qui furent disposées sur un demi-cercle intérieur, de manière à embrasser toute l'étendue de la ligne de l'armée française ; toutes devaient attaquer en même temps.

Le premier corps à droite, sous les ordres du Prince d'Orange et du général Latour, formait trois colonnes.

Le second corps était commandé par le général Quasdanowitch.

Le troisième corps placé au centre, dirigé par le Prince de Kaunitz, devait lier ses opérations avec le quatrième corps, sous les ordres de l'archiduc Charles, et marcher sur Fleurus.

Enfin, le corps de gauche, sous Beaulieu, divisé en trois colonnes, devait agir sur Charleroi.

L'action s'engagea le 26, à la pointe du jour. Conformément aux ordres du Prince de Cobourg, les lignes françaises furent attaquées sur tous les points.

Le général Kléber dut résister au Prince d'Orange et au général Latour : les chefs de brigade Duhesme et Bernadotte servaient sous ses ordres.

Le général Morlot fut chargé de tenir tête au général Quasdanowitch.

Le général Marceau, qui était opposé à l'extrême gauche de l'armée ennemie, fut d'abord contraint de se retirer devant le corps du général Beaulieu. Il se retrancha dans la position de Lambusart, où il fut secouru par le général Lefebvre ; mais attaqué par des forces supérieures, il dut quitter sa position.

C'est alors que le général Jourdan envoya la division Hatry au secours du général Lefebvre. La position de Lambusart était perdue ; il fallait la reprendre.

Trois fois les troupes revinrent à la charge. « La der-« nière attaque fut la plus meurtrière ; l'artillerie tirait si « vivement de part et d'autre, qu'on ne distinguait plus « les coups. Les obus enflammèrent les blés et les bara-

« ques du camp. Le général Lefebvre mit à profit cette « circonstance pour dérober un mouvement à Beaulieu. « Il prescrivit à la seconde ligne de se former à sa droite « en colonne d'attaque et de marcher sur Lambusart. Pa- « reil ordre fut donné aux corps qui formèrent le crochet « dont on a fait mention. Ces derniers abordèrent le vil- « lage par sa droite, tandis que les autres l'attaquaient de « front. Un tel effort devait avoir des résultats d'autant « plus certains, que le surplus de la division Hatry s'a- « vançait de Ransart pour prendre part à ce combat. Ce- « pendant les Impériaux, quoique surpris par cette double « attaque, firent une honorable résistance et n'abandon- « nèrent le poste qu'après l'avoir jonché de cadavres. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 150.)

Au centre Championnet opposa la plus vive résistance aux attaques réitérées du Prince de Kaunitz.

« Déjà la grande redoute était désarmée, et la division en pleine retraite sous la protection de la brigade Legrand qui tenait encore le cimetière, lorsque le général en chef arrêta ce mouvement rétrogade qui pouvait avoir des conséquences si funestes.

« Les tirailleurs autrichiens s'étaient déjà emparés des haies et des jardins qui environnent Heppignies. Leur corps de bataille, s'avançant sur deux lignes avec plus d'aplomb que de vigueur, les en laissa chasser. Bientôt même le feu de la grande redoute et de l'artillerie légère porta la mort et le désordre dans ses rangs.

Jourdan ordonna alors une charge de cavalerie; la première ligne autrichienne ne put résister : elle est enfoncée ; l'infanterie n'a que le temps de se former en carrés, et plus de cinquante pièces de canon restent abandonnées; mais cette colonne, résultat du hasard, se trouvant un peu en désordre et n'étant point appuyée sur une réserve, le Prince de Lambese l'assaillit à son tour avec les carabiniers et les cuirassiers impériaux, et

« parvient à reprendre son artillerie. Cette charge, qui « eut lieu vers sept heures, fut le dernier effort des coa- « lisés. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 145 et suiv.)

En effet, ils arrivèrent au moment que Charleroi était aux mains de l'armée française, et cette nouvelle décida le Prince de Cobourg à donner l'ordre de la retraite.

L'ennemi ne perdit pas moins de dix mille hommes; on lui fit trois mille prisonniers. La perte de l'armée française ne passa pas six mille hommes.

La seconde conquête de la Belgique fut le résultat de la bataille de Fleurus.

508. PRISE D'ANVERS (17 juil. 1794).

Par M. CAMINADE en 1837.

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 133.

« Trois mille hommes de troupes ennemies occupaient « encore le fort de Lillo, et Pichegru, dans son rapport, « assure qu'il s'attendait à une vigoureuse résistance de « leur part. Mais à peine eut-il fait filer son avant-garde « sous les murs de la place et sommé le commandant de « la garnison d'évacuer le fort, que les Anglais commen- « cèrent à opérer leur retraite, et au point du jour la ville « d'Anvers était entièrement libre. Les ennemis en se » retirant avaient rompu l'une des digues de l'Escaut, et « cette rupture avait suffi pour inonder un espace de « terrain de plus de trois lieues de circonférence. Mais « cet obstacle fut bientôt franchi par les Français qui en- « trèrent aussitôt dans la place, en prirent possession et « s'emparèrent de trente pièces d'artillerie, de soixante « mille sacs d'avoine, et d'une grande quantité de vivres « et de munitions que les Anglais n'avaient pas eu le « temps d'emporter. » (*Victoires et conquêtes*, t. IX, p. 103.)

509. REPRISE DE BELLEGARDE (17 sept. 1794).

Par M. RENOUX en 1837.

Partie centrale.
1er étage
Salle n° [illegible]

Aussitôt après le combat du camp du Boulou, le géné-

ral Dugommier, profitant des avantages qu'il avait remportés, s'empressa de se porter devant Bellegarde qu'il fit investir. Le général La Union tenta plusieurs fois de la secourir; mais toutes ses tentatives échouèrent. Enfin la place réduite par la famine se rendit le 17 septembre après un blocus de cent trente-quatre jours.

510. COMBAT D'ALDENHOVEN. PRISE DE JULIERS ET PASSAGE DE LA ROER (2 oct. 1794).

Par M. Mozin en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 152.

Lorsque le Prince de Cobourg quitta le commandement de l'armée combinée des coalisés, le 28 août 1794, pour remettre au comte de Clerfait, l'armée de Sambre-et-Meuse qui lui était opposée, rapporte Jomini (VIe volume, p. 12), et que commandait le général Jourdan, se trouvait alors entre Liége et Maestricht, tandis que Pichegru, à la tête de l'armée du Nord, observait en avant d'Anvers le duc d'Yorck. Pendant quelque temps les armées ne firent aucune nouvelle entreprise, mais étant parvenues à s'emparer des places restées en arrière et qui pouvaient interrompre leurs communications, elles continuèrent après à se porter en avant à la poursuite de l'ennemi : quelques avantages remportés le 18 septembre au passage de la rivière d'Ayvaille et à la Chartreuse avaient donné au soldat une ardeur dont le général Jourdan désirait ardemment de profiter. En faisant occuper la ville d'Aix-la-Chapelle que le comte de Clerfait avait évacuée, le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse avait en même temps détaché Kléber avec quatre divisions de l'aile gauche pour investir Maestricht.

« Carnot, ministre de la guerre, attachait, rapporte Jo-
« mini (pag. 33, vol. VI), la plus grande importance aux pla-
« ces, et surtout à celle de Maestricht: il avait fait envoyer
« le représentant Bellegarde pour en presser la conquête,
« au nom du Comité de Salut public. Mais Clerfait se dispo-
« sant, contre l'attente de Jourdan, à défendre la ligne de
« la Roër, le général en chef prit sur lui d'ajourner le

« siége de cette place, malgré les instances de ce commis-
« saire, et résolut sagement de ne laisser que quinze mille
« hommes au blocus, d'attirer à lui le reste du corps de
« Kléber, et d'éloigner à jamais, par une bataille décisive,
« l'ennemi des bords de la Meuse. »

Le général Jourdan réunit toutes ses forces, et le 2 octobre, à cinq heures du matin, l'armée, d'après ses ordres, s'ébranla en colonnes serrées par brigades.

L'aile droite, commandée par Scherer, ayant avec lui le général Marceau, enleva à la baïonnette les retranchements autrichiens, tandis que l'aile gauche, où se trouvaient les chefs de brigade Ney et Bernadotte sous les ordres du général Kléber repoussant l'ennemi de toutes ses positions, le força à battre en retraite.

« Au centre de l'armée l'attaque commença un peu
« avant celle des ailes. Clerfait, ayant rassemblé une par-
« tie de ses forces autour et dans le bourg d'Aldenhoven,
« et paraissant vouloir s'y défendre, le général Champion-
« net l'en fit chasser par les tirailleurs de la cinquante-
« neuvième demi-brigade. »

Sur ce point comme sur tous les autres le comte de Clerfait se vit enlever ses positions.

« Cependant le centre des Autrichiens voyant son flanc
« droit menacé par la division Lefebvre qui faisait mine
« de passer à Linnich, et craignant que Hatry n'exécutât
« le sien vers Altorp contre sa gauche, prit le parti d'a-
« bandonner le plateau d'Aldenhoven, et fut poursuivi par
« la cavalerie française jusque sur les glacis de Juliers. »

Sur toute la ligne le combat dura jusqu'à la fin du jour :
« On travailla pendant toute la nuit à construire des ponts,
« et le gros du corps de Kléber ne passa qu'au jour. L'af-
« faire coûta aux Français de quatorze à quinze cents hom-
« mes : ils firent à l'ennemi huit cents prisonniers et lui
« mirent près de trois mille hommes hors de combat.

« Tel fut le résultat de la bataille sur la Roër, qui décida
« du sort de la Belgique, et rejeta l'armée impériale sur la
« rive droite du Rhin.

« La nuit qui suivit la bataille fut très-tranquille. Le 23 « octobre, à la pointe du jour, les généraux se portèrent de« vant Juliers avec l'avant-garde, et on trouva la place « évacuée; Clerfait décidé à repasser le Rhin, n'ayant pas « cru devoir y compromettre une garnison, les magistrats « en apportèrent les clefs au vainqueur. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t VI, p. 33 à 43.)

511. COMBAT ET PRISE DE COBLENTZ (23 oct. 1794).

Par M. RAFFET en 1837.

« L'armée impériale, constamment battue et menacée « d'être prévenue à Coblentz et à Cologne, ne se crut en « sûreté qu'au delà du Rhin, et repassa ce fleuve à Mul« heim, le 5 octobre, après avoir encore sacrifié trois mille « hommes dans les champs de Juliers (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 44.)

Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

Le général Jourdan, en se mettant à la poursuite de l'ennemi après la bataille d'Aldenhoven, avait divisé son armée en trois grandes colonnes: la première se porta sur Bonn, où elle entra le 20; Jourdan, à la tête de la seconde, entra le 6 à Cologne, où il fut accueilli par les habitants.

Le général Marceau qui conduisait la troisième colonne se dirigeait sur Coblentz : cette ville était défendue par une forte division autrichienne campée hors de la ville, occupant des redoutes sur les hauteurs retranchées.

Marceau, n'ayant pu attirer l'ennemi en plaine, attaqua les redoutes.

« Les nombreuses décharges de l'artillerie ennemie ne « purent défendre l'entrée des retranchements. Ils furent « emportés en un moment, à la baïonnette, et les Autri« chiens abandonnèrent leur position dans le plus grand « désordre, pour passer sur la rive droite du Rhin, en lais« sant un grand nombre de morts et de blessés sur le champ « de bataille, et environ cinq à six cents prisonniers dans « les mains des Français. Ceux-ci entrèrent dans Coblentz « le 23 octobre. » (*Victoires et conquêtes*, t. III, p. 194.)

512. PRISE DE MAESTRICHT (4 NOV. 1794).

Par M. EUG. LAMI en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 133.

« Le général Kléber retourna devant Maestricht avec les « troupes qui avaient contribué à la victoire. Cette place « avait été investie immédiatement après le combat de « l'Ourthe ; mais rien de ce qu'il faut pour un siége n'était « prêt à cette époque. Le comité en avait cependant pres- « crit l'envoi ; et le représentant Gillet partit en poste pour « le presser. Grâce à son activité et à ses soins, un bel « équipage de deux cents pièces descendant la Meuse ar- « riva le 23 octobre. Les travaux furent dès lors poussés, « tant du côté du fort Saint-Pierre que de Vick, avec l'ac- « tivité qui distinguait Kléber et Marescot. L'artillerie fran- « çaise, servie avec habileté, fit des merveilles : une grêle « de bombes et autres projectiles fut lancée sur cette ville « et en réduisit une partie en cendres. Le Prince de Hesse, « apitoyé sur le sort de ses habitants, désespérant d'obtenir « aucun secours, consentit le 4 novembre à rendre la place « et à déposer les armes, à condition que sa garnison, forte « de huit mille hommes, serait renvoyée sur parole jusqu'à « parfait échange. On trouva dans la place trois cent cin- « quante-une bouches à feu. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 44.)

513. ATTAQUE DES LIGNES DE L'ARMÉE ESPAGNOLE (17 nov. 1794).

BATAILLE DE LA MUGA.

Par M. GRENIER en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 132.

Après la reddition de Bellegarde, les armées française et espagnole restèrent en présence et sans rien entreprendre jusque vers la moitié du mois de novembre. C'est alors que le général Dugommier résolut une attaque générale sur toute la ligne.

Cette entreprise présentait de grandes difficultés ; l'armée espagnole était parfaitement retranchée. « Soixante- « dix-sept redoutes ou batteries armées de deux cent cin-

« quante pièces et disposées sur une double ligne, depuis « Espolla au pied du col de Bagnols, par Campmani, « jusqu'à Saint-Laurent-de-Muga, présentaient toutefois « un front d'autant plus redoutable, qu'elles avaient un « profil assez élevé et semblaient à l'abri de l'attaque la « plus audacieuse. Le camp retranché de Figuères, en « cas de malheur, offrait encore un dernier refuge.

« Dans la nuit du 16 au 17 novembre, les colonnes s'é- « branlèrent, et avant l'aube du jour, les batteries de gros « calibre, placées sur la Montagne-Noire, commencèrent à « jouer pour protéger la marche de la division de gauche.

« A l'extrémité opposée, le général Davin parti de Cous- « tonge, ayant forcé successivement les postes de Notre- « Dame del Fau, des chapelles de Carbonils et de Saint-Geor- « ges, parvint, après dix-huit heures de marche et de combat « dans les rochers, à opérer sa jonction avec le général Au- « gereau en débouchant près de la chapelllc de la Magdeleine. « Celui-ci filant à la faveur de l'obscurité, entre la fonderie « de la Muga et Massanet, tourne les camps de l'ennemi, « égorge le poste de la Muga à Saint-Sébastien, et gravit « audacieusement la montagne, qui lui est disputée par « une fusillade assez vive. Les troupes redoublent d'ardeur; « la Magdeleine est enfin emportée; les colonnes réunies « se dirigent sur le Roc-Blanc. »

Mais l'armée française n'obtenait pas les mêmes avantages sur toute la ligne. Au centre elle éprouvait la plus grande résistance; à la gauche, repoussée sur plusieurs points, elle avait même perdu quelques positions, et Dugommier, qui s'était transporté aux batteries de la Montagne-Noire pour encourager les troupes par sa présence, y avait été tué par un éclat d'obus à dix heures du matin. Cependant Pérignon, investi du commandement supérieur par les représentants, immédiatement après la mort de Dugommier, ayant rallié ses troupes, fit rentrer, avant la fin de la journée, la gauche et le centre dans toutes les positions dont elles avaient été repoussées par les Espagnols.

Augereau, plus heureux à la droite, continuait ses attaques.

« La grande redoute établie pour couvrir la fonderie, « défendue par douze cents hommes, opposait à la colonne « de Guyeux une résistance que celle-ci ne pouvait vaincre. « Le général Beaufort reçut ordre de la seconder, et d'atta- « quer ce formidable ouvrage de front, en même temps « qu'il serait tourné par les chasseurs. Les Espagnols cédè- « rent enfin à un effort si bien combiné; Courten rallia les « débris de la division entre Escaulas et Figuères, aban- « donnant cinq redoutes, son artillerie, ses effets de cam- « pement et douze cents prisonniers. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 125 à 130.)

514. ATTAQUE DES LIGNES DE L'ARMÉE ESPAGNOLE (20 NOV. 1794).

COMBAT DE NOTRE-DAME DEL ROURE ET LLERS.

Par M. RENOUX en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 133.

Le général Pérignon voulant continuer le mouvement ordonné par Dugommier prit de nouvelles dispositions, et pendant que le comte de La Union à Figuères arrêtait aussi de son côté des mesures pour reprendre l'offensive, il sut le prévenir et attaqua de nouveau les lignes espagnoles.

« Le 20 novembre l'adjudant général Bon avec ses chas- « seurs défila par des sentiers pour ainsi dire impratica- « bles, passa plusieurs fois la Muga dans l'eau jusqu'à la « ceinture, gravit la montagne d'Escaulas sous le feu ter- « rible des batteries espagnoles, et enleva à la baïonnette « la fameuse redoute du centre. L'intrépide Bon, de con- « cert avec le général Guillot, appuyé de la brigade « Guyeux, comme réserve, s'élança sur la redoute de No- « tre-Dame-del-Rour, revêtue en maçonnerie, armée de « vingt-cinq pièces de canon, et défendue par des détache- « ments aux ordres de Cagigal et de Godoy. Le comte de « La Union, apprenant à Figuères que l'action était enga- « gée sur toute sa ligne, accourut en toute hâte à la redoute « del Rour, au moment où elle était ainsi assaillie. Voulant

« faire une sortie sur les Français, il tomba frappé d'une « balle, et ses troupes découragées par cet événement au- « tant que par ce qui se passait à la gauche, et par l'audace « des assaillants, prirent en désordre le chemin de Figuères.

« Pendant ce temps la colonne de Verdier et de Cha- « bert aborda le camp de Llers à la baïonnette, mit en fuite « les brigades Perlasca et Puerto qui le défendaient, et « leur laissa à peine le temps d'enclouer l'artillerie. En « vain un corps considérable venant de Figuères voulut ré- tablir le combat ; entraîné par les fuyards, il fut refoulé dans la place et y entra pêle-mêle avec eux. »

La déroute et la confusion furent portées au comble dans armée espagnole, privée de chef pendant plusieurs heu- :s, et la journée du 20 novembre ouvrit les portes de l'Es- igne à l'armée française : le lendemain de la bataille elle établit « à la vue de Figuères. Augereau appuya sa droite la Magdeleine et sa gauche à Pont de Molins. Un corps considérable de sa division établi à Villa-Franca coupa les communications de cette forteresse avec les débris de l'armée battue. Le général Beaufort, commandant le cen- tre, couvrit le pont de Ricardel et la grand' route. Sau- ret prit poste à Saint-Clémente. La brigade Victor s'a- vança vers la côte entre Llanca et Cadaques, puis occupa es hauteurs qui dominent Roses. » (*Hist. des guerres la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 133 à 138.)

PRISE DE L'ILE DE BOMMEL (28 déc. 1794).

Par M. MOZIN en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 155.

'armée du Nord était arrivée sur le Wahal, en face de de Bommel : en partant de Grave sur la Meuse et de iègue sur le Wahal, les deux rivières coulent vers la mer que parallèlement, se joignent un moment au-dessous 'hiel, se séparent de nouveau et se réunissent un peu essus de Gorcum. Le terrain qu'elles renferment lant leur séparation est ce qu'on appelle l'île de Bom- Cette île prise, la Hollande se trouvait menacée de

l'invasion. « Pichegru, rapporte l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française*, pag. 180, tom. VII, presque aussi maltraité que ses soldats qui étaient couverts de gale et de vermine, était allé à Bruxelles se faire guérir d'une maladie cutanée. Moreau et Reynier l'avaient remplacé; tous deux conseillaient le repos et les quartiers d'hiver. Le général Daendels, réfugié hollandais, militaire intrépide, proposait avec instance une première tentative sur l'île de Bommel. Cette tentative n'ayant pas réussi, on donna à l'armée les quartiers d'hiver dont elle avait tant besoin... Mais un hasard presque miraculeux lui réservait de nouvelles destinées : « Le froid avait déjà commencé à être « très-vif; bientôt il augmenta jusqu'à faire espérer que « peut-être les grands fleuves seraient gelés. Pichegru « quitta Bruxelles et n'acheva pas de se faire guérir, afin « d'être prêt à saisir l'occasion de nouvelles conquêtes, si « la saison la lui offrait. En effet l'hiver devint bientôt plus « rude et s'annonça comme le plus rigoureux du siècle. « Déjà la Meuse et le Wahal charriaient, et leurs bords « étaient pris. Le 3 nivôse (23 décembre) la Meuse fut « entièrement gelée, et de manière à pouvoir porter du « canon.

« Pichegru, profitant de l'occasion que lui offrait la for« tune de surmonter des obstacles ordinairement invinci« bles, se prépara à franchir la Meuse sur la glace. Il se « disposa à la passer sur trois points et à s'emparer de « l'île de Bommel, tandis que la division qui bloquait « Breda attaquerait les lignes qui entouraient cette place. « Ces braves Français, exposés presque sans vêtements au « plus rude hiver du siècle, marchant avec des souliers « auxquels il ne restait que l'empeigne, sortirent aussitôt « de leurs quartiers, et renoncèrent gaîment au repos dont « ils commençaient à peine de jouir. Le 8 nivôse (28 dé« cembre), par un froid de dix-sept degrés, ils se pré« sentèrent sur trois points, à Crevecœur, Empel et le « fort Saint-André; ils franchirent la glace avec leur ar-

« tillerie, surprirent les Hollandais presque engourdis par « le froid, et les défirent complétement.

« Pichegru, maître de l'île de Bommel, dans laquelle « il avait pénétré en passant sur les glaces de la Meuse, « franchit le Wahal sur différents points, mais n'osa pas « s'aventurer au delà du fleuve, la glace n'étant pas assez « forte pour porter du canon. » (*Hist. de la Révolution française,* par M. Thiers, t. VII, p. 181 à 183.)

516. **LA CAVALERIE FRANÇAISE PREND LA FLOTTE BATAVE GELÉE DANS LE TEXEL** (21 janv. 1795).

Par M. Mozin en 1836.

Après l'occupation de l'île de Bommel le général Pichegru ne tarda pas à se rendre maître de toute la Hollande; il passa le Wahal, le Rhin; ses troupes occupèrent les villes de Nimègue, Dordrecht, La Haye, Utrecht, et le 20 janvier l'armée française entra à Amsterdam. Partie centrale. 1er étage. Salle no 134.

« Pichegru avait envoyé dans la Nord-Hollande des dé« tachements de cavalerie et d'artillerie légère, avec ordre « de traverser le Texel, de s'approcher des vaisseaux de « guerre hollandais qu'il savait être à l'ancre et de s'en « emparer. C'était la première fois qu'on imaginait de « prendre une flotte avec des hussards : cependant cette « tentative réussit au delà de toute espérance.» (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 208.)

Le chef de bataillon Lahure, commandant l'avant-garde de la brigade du général Salvi, à la tête d'un escadron du huitième de hussards, de deux pièces d'artillerie légère, des troisième et cinquième bataillons francs, se dirigeant à marches forcées sur Harlem, arriva à Alkmar, où il apprit que la flotte hollandaise était retenue dans les glaces en face du Helder. Il partit le soir après avoir fait prendre à chacun de ses hussards un tirailleur en croupe, arriva dans les dunes avant le jour, ordonna aussitôt toutes ses dispositions, et aborda sur la glace les vaisseaux surpris, qui ne firent que quelques démonstrations de résistance, et s'empara ainsi de toute l'armée navale.

517. PRISE DE ROSES (3 février 1795).

Par M.

Partie centrale.
1er étage.
Salle n° 134.

Le général Perignon avait fait occuper les hauteurs qui dominent la ville de Roses; à la fin du mois de novembre 1794 il avait commencé à établir ses cantonnements autour de la place.

Cette ville jusqu'à ce jour n'avait pas été assiégée sans qu'une flotte ne secondât les troupes assiégeantes de l'armée de terre. Le général de l'armée des Pyrénées-Orientales se trouvait abandonné à ses propres forces; mais, disent les rapports du temps: « Perignon connaissait toute l'intrépidité « des soldats qu'il commandait, et il n'hésita point à entre- « prendre un siége qui eût paru à d'autres d'une exécution « impossible. »

L'hiver ne fit pas suspendre les travaux; les assiégés n'étant pas moins acharnés à se défendre que les assiégeants à attaquer. On était au 31 janvier 1795; les officiers du génie avaient déclaré « qu'ils ne pouvaient continuer les travaux « du siége si les retranchements n'étaient pas emportés. « Qu'on se prépare donc, dit le général Perignon; je serai « demain à la tête de mes grenadiers. »

« Le lendemain à cinq heures du matin la colonne de « grenadiers, leur général à leur tête, sort de la tranchée; « à huit heures, tous les retranchements en avant de la « place étaient enlevés, malgré la plus vive résistance et le « feu le plus meurtrier. »

Le 3 février la place capitula. Roses tomba au pouvoir des Français après soixante-dix jours de siége.

« La place de Roses, dit-on dans le rapport, tira sur les « assiégeants treize mille six cent trente-trois boulets, trois « mille six cent deux bombes et un mille deux cent quatre- « vingt-dix-sept obus. Les chaloupes canonnières ou bom- « bardes lancèrent quatre mille sept cent soixante-dix-sept « boulets, deux mille sept cent trente-six bombes et deux « mille quatre cent quatre-vingts obus ou grenades. On es-

« time à quarante mille boulets, bombes ou grenades en-
« voyés par les assiégeants.

« A la lecture du rapport du siége de Roses, la Conven-
« tion, sur la proposition de Cambacérès, membre du Co-
« mité de Salut public, décréta que l'armée des Pyrénées-
« Orientales ne cessait pas de bien mériter de la patrie. »
(*Victoires et conquêtes*, t. IV, p. 33 à 42.)

518. PRISE DE LUXEMBOURG (12 juin 1795).

Par M. RENOUX en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 134.

De toutes les villes de la rive gauche du Rhin, Luxembourg et Mayence étaient les seules qui ne fussent pas au pouvoir des armées françaises. Luxembourg avait été investi dans les derniers jours du mois de novembre 1794.

Le Feld-Maréchal baron de Bender y commandait et n'avait pas moins de quinze mille hommes sous ses ordres, et comme cette place possédait un nombreux matériel d'artillerie et qu'elle était parfaitement approvisionnée, on s'attendait qu'elle ferait une longue résistance.

« L'armée française était loin de jouir de cette abondance
« de moyens de défense et de subsistances : tout lui man-
« quait. »

Le général Moreau dirigea les opérations jusqu'au mois de mars 1795 : à cette époque il fut remplacé par le général Hatry, qui prit le commandement de l'armée de siége. Le service de l'artillerie fut confié au général Bollemont.

« Dans les derniers jours d'avril le général Hatry,
« averti par plusieurs déserteurs que les assiégés commen-
« çaient à souffrir beaucoup dans la place, se décida à renou-
« veler au gouverneur la sommation que lui avait déjà faite
« le général Moreau. Mais, sur la réponse également néga-
« tive du Feld-Maréchal Bender, le général français ordonna
« aussitôt de mettre à exécution les menaces qu'il avait fai-
« tes de brûler la place. En conséquence il donna les or-
« dres nécessaires pour qu'il fût construit sur une hauteur
« boisée, située vis-à-vis et à une petite distance du fort

« Saint-Charles, une batterie blindée, qui devait être ar-
« mée d'un grand nombre de mortiers.

« On mit à la construction de cette batterie une telle ac-
« tivité, que peu de jours suffirent pour qu'elle fût en état
« de foudroyer la place. »

Le gouverneur tenta plusieurs sorties pour détruire les ouvrages des assiégeants. N'ayant pu y parvenir, « et les ha-
« bitants effrayés et craignant déjà de voir leurs maisons
« réduites en cendres, et eux-mêmes écrasés sous leurs dé-
« bris, s'assemblèrent tumultueusement autour du gouver-
« nement, et demandèrent à grands cris qu'on épargnât à
« leur ville les horreurs d'un bombardement en consentant
« une capitulation.

« Le Feld-Maréchal Bender, gagné enfin par leurs solli-
« citations, et d'ailleurs désespérant plus que jamais de se
« voir délivré par l'arrivée de quelques secours, se décida
« à capituler. Le 1er juin il envoya au général Hatry un
« parlementaire chargé de lui demander à entrer en ac-
« commodement, et, par une circonstance qui nous paraît
« digne d'être remarquée, c'était aussi le 1er juin 1684 que
« cette même place de Luxembourg, assiégée par le Maré-
« chal de Créqui, demanda aussi à entrer en capitulation.

« Le général de division Hatry rendait compte de son
« importante conquête dans une lettre datée de son quar-
« tier général d'Itzig, le 13 juin. Il disait : Enfin elle est à
« la République cette première forteresse de l'Europe, et la
« dernière colonne autrichienne l'a évacuée hier, 12, à cinq
« heures du matin : je vous envoie vingt-quatre drapeaux
« et un étendard que l'adjudant général Charpentier vous
« remettra. Je ne puis assez faire l'éloge des troupes dont le
« commandement m'est confié : officiers et soldats, tous y
« ont mis le plus grand dévouement, et malgré le feu con-
« tinuel des plus vifs et de toute espèce, que la place faisait
« jour et nuit, soit sur les travailleurs, soit sur les différents
« camps, jamais les travaux n'ont été ralentis un seul ins-
« tant, etc. » (*Victoires et conquêtes*, t. X, p. 147 à 151.)

519. **ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A BILBAO** (23 juil. 1795).

Par M.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 154.

L'armée des Pyrénées-Occidentales avait pris ses quartiers d'hiver sur le territoire espagnol : les ordres portaient qu'elle tenterait l'invasion dans la campagne de 1795.

Le général en chef Moncey avait ordonné toutes les mesures, mais il ne pouvait prendre l'offensive avant l'arrivée des renforts qui lui avaient été annoncés.

Des bruits de paix ayant transpiré dans les deux camps, Jomini rapporte que l'inaction dans laquelle les armées française et espagnole restèrent pendant la plus grande partie des mois de mai et juin paraissait les accréditer, et que tout faisait croire que la campagne n'aurait pas lieu.

« L'aile gauche de l'armée du Prince de Castel-Franco « occupait, sous le lieutenant général Crespo, les bords « de la Déba, depuis Bergara jusqu'à son embouchure ; « l'aile de Crespo se liait d'assez loin avec le centre aux « ordres du lieutenant général Filangiéri ; leur jonction « avait lieu au port de Lecumbery, que traverse la route « de Tolosa à Pampelune. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VII, p. 20.)

Enfin le 25 juin la première colonne dirigée de l'intérieur ayant rejoint l'armée des Pyrénées occidentales, ses bataillons se mirent en mouvement. Dans un combat du 6 juillet à Irurzun, le général Moncey étant parvenu à séparer l'armée espagnole, il défit complétement, le 12, le général Crespo, et prit position le 13 à Villaréal, tandis que son avant-garde entrait à Vittoria.

Le général Crespo, s'étant retiré dans les montagnes de la Biscaye, cherchait à couvrir Bilbao; mais poursuivi sans relâche, il fut contraint de l'abandonner.

Le général Moncey s'empara de la capitale de la Biscaye le 23 juillet; il y trouva des magasins considérables et il se préparait à poursuivre une campagne aussi heureusement

commencée, lorsqu'il reçut l'ordre de suspendre les hostilités. La paix avait été conclue le 12 juillet entre la France et le Roi d'Espagne.

520. PASSAGE DU RHIN A DUSSELDORF (6 sept. 1795).

Par M. BEAUME en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 135.

L'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par le général Pichegru, depuis long-temps devant Mayence, avait investi cette place sur la rive gauche; mais le blocus n'en pouvait être complet, et l'on ne pouvait espérer de s'en emparer qu'en se rendant maître de l'autre rive.

Le général Jourdan avec l'armée de Sambre-et-Meuse était dans les environs de Cologne; il devait subordonner ses mouvements à ceux de l'armée de siége, passer le fleuve et compléter l'investissement de la place sur la rive opposée. Le général Clerfait, maître de toute la ligne droite du Rhin, en occupait les points principaux, et ses troupes réparties dans différents cantonnements, depuis Dusseldorff jusqu'à Bâle, étaient parfaitement retranchées.

Le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse ordonna le passage du fleuve sur la ligne de Dusseldorff; mais il fallait pour réussir tromper la vigilance de l'ennemi et lui donner le change en masquant ses opérations. Jourdan fit quelques démonstrations du côté de Weisenthurn, dirigea tout un équipage de pont sous le feu de la forteresse d'Ehrenbrestein et de toutes les batteries dont la rive droite était hérissée. Pendant ce temps l'armée française faisait ses préparatifs en face de Dusseldorff.

Le général Kléber avait proposé au général en chef de s'emparer de cette ville, aussitôt après le passage du fleuve; l'exécution de cette entreprise était difficile et périlleuse. « Dusseldorff était fortifiée, défendue par une « garnison de deux mille hommes, protégée par un camp « retranché où se trouvaient douze à quinze mille Autri- « chiens et par une citadelle dont les remparts, hérissés de « plus de cent bouches à feu, semblaient défier les plus

« courageux efforts. » (*Victoires et conquêtes*, t. IV, p. 302.)

Le général Championnet, avec une partie de sa division, devait traverser le fleuve sur ce point; quatorze compagnies de grenadiers entrèrent dans les nacelles qui avaient été préparées. Le silence le plus absolu fut recommandé; Championnet prononça la peine de mort contre tout soldat qui ferait feu pendant la traversée.

« A onze heures du soir la flottille se mit en mouvement. « Les ennemis pouvant distinguer à la clarté de la lune les « mouvements de l'armée française, la flottille ne tarda pas à « éprouver le feu de l'artillerie ennemie; l'artillerie fran- « çaise placée sur la rive gauche du Rhin protégea le passage « et fit taire le feu des Autrichiens. Les grenadiers exécutè- « rent en silence les ordres du général Championnet. En- « fin la flottille touche au rivage opposé, les grenadiers s'é- « lancent aussitôt avec la plus grande impétuosité, culbu- « tent l'ennemi et s'emparent de ses positions. Champion- « net suit l'armée et donne ordre au général Legrand de « bloquer sur-le-champ Dusseldorff. Le gouverneur, sur « la sommation qui lui fut faite, se rendit avec la garnison. »

521. COMBAT DE SUCCARELLO (18 sept. 1795).

Par M. Cl. Boulanger en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Salle no 134.

Au mois de septembre 1795 l'armée française appuyait la droite de sa ligne à Borghetto, village sur la rivière de Gènes, environné de murs et défendu par un camp retranché : « De là passant sur les montagnes du Saint-Esprit « et de Monte-Vento, couronnées de plusieurs étages de « batteries, elle se prolongeait vers les mamelons des Deux- « Frères, entre lesquels était un petit Gibraltar, rocher « barrant la côte du contre-fort de Sambucco qu'on n'aurait « pu occuper sur tout son développement sans s'exposer à « se faire couper. Le poste du Petit-Gibraltar était soutenu « d'un côté par un ouvrage en crémaillère sur une queue « de rocher; et de l'autre par le camp dit du Champs- « des-Prêtres (Campo di Preti). »

La ligne de l'armée austro-sarde commençait à Loano, petite ville en face de Borghetto, se prolongeait ensuite vers l'Apennin, jusque sur les hauteurs à droite et à gauche du Tanaro.

Le général Wallis commandait à Loano la droite de l'armée toute composée de troupes autrichiennes; la gauche, sous les ordres du marquis de Colli, formée de Piémontais, était du côté de Tanaro, et le général d'Argenteau se trouvait au centre avec les troupes allemandes, les régiments italiens au service de l'Autriche et quelques bataillons piémontais.

La position de Borghetto offrait à l'armée française de grands avantages pour prendre l'offensive, et il y avait nécessité pour le général Devins, qui pouvait être inquiété dans Loano, de s'en emparer. Le 17 septembre il renforça le comte d'Argenteau de deux mille hommes d'élite, et lui ordonna d'établir une batterie de six bouches à feu pour protéger l'attaque qui devait avoir lieu le lendemain au point du jour et commencer sur le point de Succarello. On se battit avec acharnement, et déjà les Autrichiens espéraient la victoire, « lorsque le général Sejean ordonna à « l'adjudant général Saint-Hilaire de sortir du camp des « Deux-Frères et de marcher avec les éclaireurs et les gre- « nadiers sur le flanc gauche de l'ennemi. Un brouillard « fort épais couvrit ce mouvement, en assura la réussite, et « les Impériaux furent repoussés jusque dans les redoutes « de Sambucco. » (Extrait de Jomini, *Hist. des guerres de la Révolution*, t. VII, p. 300.)

522. BATAILLE DE LOANO (13 nov. 1795).

Par M. BELLANGÉ.

artie centrale.
1er étage.
Salle no 134.

La paix avait été conclue avec l'Espagne; les armées des Pyrénées avaient été disssoutes, on en dirigea une partie sur celle d'Italie; les nouveaux bataillons arrivèrent vers les premiers jours d'octobre, et à la même époque le général Kellermann, appelé à un autre commandement,

remettait au général Scherer celui de l'armée d'Italie. Le combat de Sucarello promettait d'autres avantages, le nouveau général en chef se mit en mesure d'en profiter. La grande quantité de neige qui était tombée dans les montagnes ayant forcé les avant-postes des deux armées à se retirer dans les vallées, il dut renoncer à attaquer les positions que les Piémontais occupaient dans les montagnes, et lorsque l'ennemi croyait les troupes françaises à la veille d'entrer dans leurs cantonnements, Scherer songeait, rapporte Jomini, à accabler les Autrichiens dans la rivière de Gènes ; et ayant ordonné d'attaquer l'ennemi dans sa position de Loano le 13 novembre, il arrêta les dispositions suivantes :

« La division Augereau, à la droite, fut chargée de se « porter entre Loano et le Monte-Carmelo, et de faire ef- « fort particulièrement de ce côté; la tâche de Masséna au « centre consistait à enlever les hauteurs de Roccabarbène « et de Monte-Lingo avec les divisions Laharpe et Charlet; « tandis qu'à la gauche Serrurier avec sept mille hommes « tiendrait en échec le corps de Colli dans le camp de San- « Bernardo et de la Planetta, jusqu'au moment où Masséna, « maître des sommités de l'Apennin, pourrait, en lui en- « voyant du renfort, le mettre en état de prendre l'offen- « sive à son tour, et de forcer le passage des gorges de Ga- « ressio.

« Un brick et neuf chaloupes canonnières prirent poste « sur la plage, entre Borghetto et la Pietra, pour inquiéter « le flanc gauche de l'ennemi, et l'attaque commença au « signal de deux fusées lancées du mont Saint-Esprit. »

La division Augereau enleva les trois mamelons retranchés qui formaient les avant-postes autrichiens, malgré la vive et la belle résistance du général Roccavina. La prise du poste de La Chartreuse servit immédiatement alors le général Wallis, qui avait remplacé le comte Devins malade, dans le commandement des troupes autrichiennes; sur le point d'être accablé par toute la division, Augereau se décida

à évacuer Loano où il avait pu résister jusqu'à ce moment avec le régiment d'Alvinzy et les hulans.

Pendant ce temps « Masséna, conformément à ses ins-« tructions, avait fait attaquer les flancs d'Argenteau par « les généraux Laharpe et Charlet. Le premier repoussa de « Malsabocco les régiments italiens de Belgiojoso et de Ca-« prara, et fit un grand carnage de deux bataillons piémon-« tais qui voulurent lui résister; l'autre enleva aux Impé-« riaux Banco et toute l'artillerie qui le garnissait. Ces « deux opérations terminées, Masséna réunit ses troupes, « et marcha en toute diligence sur Bardinetto, où Argen-« teau avait rallié ses forces, et l'attaqua de front et sur les « flancs. Le combat devint opiniâtre, Charlet tomba blessé « à mort; mais Masséna décida la victoire, en chargeant à « propos à la tête de la réserve ; les Impériaux battus se « retirèrent de peur d'être enfoncés. A peine aperçut-il « leur mouvement rétrograde, qu'il envoya le général Cer-« voni avec trois bataillons, par des sentiers très-difficiles, « s'emparer des hauteurs de Settepani et de Mélogno, tan-« dis qu'il harcèlerait leurs derrières. Mais ces précautions « devinrent inutiles, Argenteau s'étant retiré dans le plus « grand désordre à Murialto, derrière la Bormida. »

Malgré la fatigue de ses troupes il poussa alors l'adjudant général Joubert avec quinze cents hommes sur les hauteurs de San-Pantaleone, se disposant à le suivre avec le gros de ses forces.

« Scherer, instruit des brillants succès de Masséna et « de l'arrivée de Joubert sur ces hauteurs, se mit au point « du jour à la poursuite des Autrichiens. Augereau re-« monta l'Apennin avec deux de ses brigades, tandis que « l'autre longea la côte. De son côté Masséna, prévoyant « que la retraite des Impériaux allait s'opérer par la gorge « de San-Giacomo, donna l'ordre à Joubert de s'en em-« parer avec ses meilleurs marcheurs, et se disposa à le « suivre avec le reste de son avant-garde. » (*Hist. des guer-res de la Révolution*, par Jomini, t. VII, p. 307 à 317.)

523. VILLE ET CHATEAU DE NICE (27 mars 1796).

LE GÉNÉRAL BONAPARTE PREND LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Par MM. ALAUX et GUIAUD en 1835.

Aile du Nord.
R.-de-chaussée.
Salle N° 61.

524. VILLE ET CHATEAU DE NICE (27 mars 1796).

LE GÉNÉRAL BONAPARTE PREND LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140

Le Directoire avait confié au général Bonaparte le commandement de l'armée d'Italie.

« Le général en chef arriva à Nice le 27 mars ; ses pre-
« miers moments furent consacrés à pourvoir aux besoins
« qui auraient pu nuire à ses opérations, et à prendre con-
« naissance de l'état de ses troupes, ainsi que des positions
« ennemies. Portant un œil sévère sur les administrations,
« il leur imprima bientôt toute son activité, assura les
« différents services, et secondé par le zèle et le crédit
« d'un banquier fournisseur, parvint à faire payer aux
« troupes un à-compte sur leur solde, qui ranima bientôt
« leur confiance, et les attacha irrévocablement au chef
« qui savait améliorer leur sort. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 61.)

525. ARRIVÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ALBENGA (5 avril 1796).

PREMIER QUARTIER DU GÉNÉRAL BONAPARTE POUR L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

526. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SAVONE (9 avril 1796).

Par MM. ALAUX et GUIAUD en 1835.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
N° 61.

527. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SAVONE (9 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
N° 140.

« Ces premières dispositions achevées, il transféra son

« quartier général à Albenga, le 5 avril, puis à Savone « le 9; cheminant avec le nombreux train des parcs et « tout le personnel des administrations par l'horrible « route de la Corniche, sous le feu des canonnières an- « glaises, il montra dès ce début l'audace qui devait carac- « tériser ses entreprises. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 61.)

528. COMBAT DE VOLTRI (9 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

'artie centrale.
1er étage.
Galerie
es Aquarelles.
No 140.

« Bonaparte trouva son armée éparse dans une ligne « de cantonnement trop étendue. La division Laharpe, « qui gardait Savone, avait poussé la brigade Cervoni en « avant-garde sur Voltri, afin de menacer Gènes et d'ap- « puyer les sommations du ministre de France. Le général « Masséna prit position à Cadibono; Augereau au centre, « près le mont San-Giacomo; la gauche, aux ordres de « Serrurier, vers Ormea et Garessio. Les divisions Mac- « quart et Garnier furent détachées depuis Tende au col « de Cerise.

« L'ennemi occupait une ligne à peu près parallèle, « mais encore plus étendue : Beaulieu avec la gau- « che à Voltagio et Ovada, le centre vers Sassello, la « droite dans la vallée de la Bormida. L'armée de Colli, « non moins disséminée, avait la garde depuis ce point « jusqu'à l'Argentière : la brigade Christ défendait les « vallées de Vermegnana, du Gesso et de la Stura, contre « le général Macquart; le général Leyre occupait la Cur- « saglia, l'Ellero, les aboutissants du Tanaro, les environs « de Mondovi et Vico; le comte de Flaye défendait la « Haute-Bormida, le camp retranché de Ceva et Mula- « zanno; enfin Provera à la gauche, gardant Millesimo et « Cairo, devait lier cette armée avec celle des Impériaux, « et s'assurer des hauteurs de Casseria, qui dominent et « séparent les deux vallées de la Bormida. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 62.)

529. LE COLONEL RAMPON A LA TÊTE DE LA 32e DEMI-BRIGADE DÉFEND LA REDOUTE DE MONTELEGINO (10 avril 1796).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

Par M. BERTHON en 1812.

530. LE COLONEL RAMPON A LA TÊTE DE LA 32e DEMI-BRIGADE DÉFEND LA REDOUTE DE MONTELEGINO (10 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Les avantages remportés par l'armée française en Italie avaient appelé l'attention du cabinet de Vienne. Le général Beaulieu, rappelé du Nord, avait été envoyé pour remplacer le comte Devins : l'armée austro-sarde avait été augmentée et elle ne s'élevait pas à moins de soixante-treize mille hommes.

Le général Beaulieu, fort de sa supériorité, s'empressa de prendre l'offensive : déjà il avait attaqué les troupes françaises à Voltri, et le général Cervoni, après un engagement assez vif, s'était vu contraint à se retirer devant des forces supérieures.

« Dans le moment où Beaulieu entrait à Voltri, le gé-
« néral Argenteau commandant le centre, fort de dix mille
« Autrichiens, s'était ébranlé en trois colonnes, avec le
« gros de ses troupes, pour forcer les positions retranchées
« qu'occupait un détachement de la division Laharpe sur
« les sommités de Montenotte et Monte-Legino. Argen-
« teau conduisit son corps de bataille de Paretto sur le
« mont Traversin, où il devait se réunir au général Bocca-
« vina, parti de Dego avec deux mille cinq cents hommes
« d'élite. »

Montenotte se compose d'une petite chaîne de hauteurs, située au sommet de l'Apennin, qui en s'abaissant forme le col de même nom : Monte-Legino, placé en avant du côté de Savone, domine le chemin direct du col de Montenotte à Savone. La jonction du centre et de l'aile gauche de l'armée ennemie devaient avoir lieu dans les plaines au-

dessus de Savone. Monte-Legino, rapporte Jomini, était la clef de l'entreprise des coalisés.

« Les deux colonnes réunies montant à douze mille cinq « cents hommes n'avaient qu'un pas à faire pour gagner le « Monte-Legino, quand le colonel Rampon, détaché pour « recueillir Cervoni, vint s'y établir et défendre ces hau- « teurs pied à pied. Les Impériaux, maîtres des positions « dominantes et n'ayant plus qu'un dernier assaut à livrer « pour s'emparer de ce contre-fort qui plonge sur Savone, « lancent plusieurs colonnes sur la redoute; Boccavina se « met à leur tête et les encourage par son exemple. Le co- « lonel Rampon qui sait apprécier l'importance de son « poste jure de s'y ensevelir, et fait répéter ce serment « au milieu du feu aux douze cents braves qu'il com- « mande: différentes attaques très-vives sont repoussées, et « la nuit seule vient mettre un terme à la fureur des deux « partis. » *Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 67 à 69.)

ile du Midi. -de-chaussée. alle no 61.

531. BATAILLE DE MONTENOTTE (11 avril 1796).

Par MM. ALAUX et GUIAUD en 1835.

532. BATAILLE DE MONTENOTTE (11 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

tie centrale. er étage. Galerie Aquarelles. No 140.

Pendant que le colonel Rampon arrêtait à Monte-Legino les efforts de l'ennemi, le général en chef Bonaparte prescrivait à Savone des dispositions pour l'attaque.

« Bien qu'une nuit pluvieuse et une matinée obscure de « brouillards rendissent les mouvements des républicains « plus pénibles, elles en garantirent d'autant mieux le « succès, en prolongeant l'incertitude de l'ennemi.

« Les brigades conduites par le général Laharpe fu- « rent les premières à les aborder vers cinq heures du ma- « tin, et réussirent parfaitement à leur donner le change « sur le point où se dirigeait l'effort. On combattit avec « assez de vivacité sur le front de la position de Monte-

« notte.... » Bonaparte, parti de Savone à une heure du matin, dans la nuit du 11 avril, avait joint Masséna sur les hauteurs d'Altare. « Il s'établit sur un plateau, au centre « de ses divisions, pour mieux juger de la tournure des « affaires et prescrire les manœuvres qu'elles nécessite- « raient. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII. p. 71 à 72.)

L'ennemi, repoussé sur tous les points, abandonna ses positions et le désordre, ajoute Jomini, s'introduisit dans ses rangs: il fut rejeté sur Puetto et Diego avec perte de douze cents hommes hors de combat et autant de prisonniers. Il n'en arriva à Ponte-Ivrea qu'environ huit à neuf cents hommes, le reste fut dispersé.

533. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A CARCARE (12 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le général en chef ordonna à la division Laharpe de « poursuivre l'ennemi d'abord jusqu'à Sassello, afin de don- « ner des inquiétudes au corps qui s'y trouvait, mais de « se rabattre aussitôt sur la Bormida. Lui-même se dirigea « avec le centre et la gauche sur la route de Dego, et le « quartier général vint s'établir à Carcare. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 74.)

534. BLOCUS DU CHATEAU DE COSSARIA (13 avril 1796).

Par MM. ALAUX et PARMENTIER en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

535. BLOCUS DU CHATEAU DE COSSARIA (13 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

536. ATTAQUE DU CHATEAU DE COSSARIA (14 avril 1796).

Par TAUNAY en 1800.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle No 61.

537. ATTAQUE DU CHATEAU DE COSSARIA (14 avril 1796).

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL PROVERA, SOMMÉ DE SE RENDRE, DEMANDE A CAPITULER.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

358. REDDITION DU CHATEAU DE COSSARIA (15 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

artie centrale.
1er étage.
Galerie
des
s Aquarelles.
No 140.

« Le 13 avril, au point du jour, la division Augereau « força les gorges de Millesimo, tandis que les brigades « Joubert et Ménard, au centre, délogeaient les ennemis « des hauteurs environnantes, et coupaient la retraite à « Provera, qui se vit contraint de se réfugier sur le som- « met de la montagne de Cossaria, où il se retrancha dans « les ruines d'un vieux château. Ce château est assis sur « la montagne la plus élevée de l'Apennin, au nœud de « trois contre-forts qui, à la distance de trois à quatre « cents toises, forment un glacis gazonné d'une pente ré- « gulière, quoique très-raide, dont le pied est tapissé « d'épaisses broussailles. »

Le général Provera sommé de se rendre voulait sortir avec armes et bagages. Ces conditions n'ayant pas été acceptées, « Augereau résolut d'emporter Cassaria. Déjà « ses colonnes d'attaque, aux ordres du général Bannel « et des adjudants généraux Joubert et Quesnel, étaient « formées sur chacun des contre-forts. Elles en suivirent « les crêtes, et furent accueillies par un feu de mous- « queterie très-vif. Joubert, presque au milieu du glacis, « ayant jugé à propos de profiter d'un pli du terrain pour « faire reprendre haleine à sa troupe, afin de la réunir et « d'assaillir ensuite les retranchements avec plus d'en- « semble et de vivacité, les deux autres colonnes s'arrêtè- « rent aussi. Alors les ennemis, prenant cette halte pour « de l'hésitation, firent rouler des quartiers de rochers « qui renversèrent et écrasèrent tout ce qu'ils rencon- « traient. En moins d'un quart d'heure, près de mille « hommes furent tués ou mis hors de combat : Bannel et « Quesnel étaient du nombre des premiers. Néanmoins « Joubert, après avoir rétabli l'ordre dans sa troupe, était « parvenu au pied des retranchements que quelques bra- « ves avaient déjà escaladés, quand deux coups de pierre « le firent tomber sans connaissance et rouler en bas du

« glacis. Les soldats, rebutés par les obstacles qui sem-« blaient se multiplier sous leurs pas, et privés de tous « leurs chefs, cherchèrent alors dans les broussailles un « faible abri contre le feu dont ils étaient accablés. La « nuit suspendit le combat sur ce point : Augereau, « craignant que son adversaire ne se fît jour dans l'obscu-« rité, fit établir des épaulements et des batteries d'obusiers « à demi-portée de fusil du château, et la division passa la « nuit du 13 au 14 sur le qui-vive. (*Hist. des guerres de la « Révolution,* par Jomini, t. VIII, p. 76 à 78.)

Mais le général Provera ne pouvant résister long-temps dans la position où il se trouvait, manquant de vivres et de munitions, fut obligé de se rendre le 15 avril avec les quinze cents hommes qu'il commandait.

539. LE GÉNÉRAL BONAPARTE REÇOIT A MILLESIMO LES DRAPEAUX ENLEVÉS A L'ENNEMI (avril 1796).

Par M. ADOLPHE ROEHN en 1812.

Aile du Midi. R.-de-chaussée Salle nº 61.

Bonaparte était à Millesimo où il avait établi son quartier général dans la Villa Caretti. Il dictait ses ordres à Berthier, chef de l'état major d'Italie, et s'entretenait avec M. Monzi, interprète de Millesimo, lorsque ses aides de camp Marmont et Junot vinrent lui présenter les premiers drapeaux enlevés à l'armée des Austro-Sardes à la bataille de Montenotte et à la prise du château de Cossaria.

540. ATTAQUE GÉNÉRALE DE DÉGO (14 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

541. COMBAT DE DÉGO (16 avril 1796).

ATTAQUE DE LA REDOUTE DE MONTE-MAGLIONE.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

542. COMBAT DE DÉGO (16 avril 1796).

MORT DU GÉNÉRAL CAUSSE.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée
Salle nº 61.

543. COMBAT DE DÉGO (16 avril 1796).

LE GÉNÉRAL BONAPARTE RENCONTRE LE GÉNÉRAL CAUSSE BLESSÉ MORTELLEMENT.

Par M. MULARD en 1812.

544. PRISE DE DÉGO (16 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
s. Aquarelles.
No 140.

Pendant que le général Provera cherchait à se défendre à Cossaria, le général Beaulieu tentait d'arrêter les succès de l'armée française. Après avoir renforcé le corps du comte d'Argenteau à Dego, il lui prescrivit de se maintenir dans cette position jusqu'à la dernière extrémité.

« Le 14 avril, au matin, les deux armées se trouvèrent « en présence. Les troupes sardes, établies dans la vallée « de la Bormida et sur les hauteurs du Cencio, cherchant à « délivrer Provera, attaquèrent au centre la brigade Ménard; « mais elles furent vigoureusement accueillies et repous- « sées avec perte. Alors Bonaparte fit appuyer le général « Ménard, à droite, afin de renforcer l'attaque que la di- « vision Laharpe devait exécuter sur Dego, de concert avec « le reste des troupes de Masséna. » (*Hist. des guerres de la Révolution,* par Jomini, t. VIII, p. 79.)

Le général en chef ordonna d'attaquer le comte d'Argenteau dans sa position de Dego; les troupes austro-sardes s'y défendirent long-temps sur les bords de la Bormida où elles s'étaient retranchées; mais enfin elles durent céder aux efforts réunis des colonnes commandées par les généraux Causse et Cervoni, la position de Dégo étant restée le 14 au pouvoir de l'armée française. L'ennemi se retira sur le Tanaro et dans son camp retranché de Cera. Pendant ce temps le général Wukassowich, qui avait reçu l'ordre de rejoindre le corps du comte d'Argenteau, arrivait dans la matinée du 16. Il trouva à Dégo cette position occupée par les troupes françaises.

« La colonne autrichienne se jetant avec impétuosité sur « les postes les surprit à la faveur d'un épais brouillard et « d'une assez forte pluie ; en vain le général Lasalcette

« voulut s'opposer à ses progrès; l'ennemi replia l'avant-« garde et s'empara de Dégo, ainsi que des redoutes voi-« sines. »

Le général en chef, informé de cet incident, ordonna de nouveau d'attaquer cette position. « Le général Causse s'a-« vance à la tête de la quatre-vingt-dix-neuvième sur la « grande redoute de Magliani, que Masséna, secondé par « le reste de la division Laharpe, doit assaillir en même « temps. Les troupes cheminaient péniblement sous un « feu meurtrier : Causse, impatient, se précipite à la tête « de quelques centaines d'hommes, essuie la décharge « meurtrière des Autrichiens, et tombe mort avec une « partie de ses braves; le reste fuit sur la tête de colonne « où il jette l'incertitude. Les Autrichiens s'élancent de la « redoute à sa poursuite, et les troupes républicaines, « ébranlées, reviennent en désordre, quand le général en « chef, arrivant avec la quatre-vingt-neuvième, sous le « commandement du général Victor, reçoit le choc des « Impériaux, et ordonne à son escadron d'escorte de rallier « les fuyards. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 83 et 84.)

Bonaparte passant près de l'endroit où le général Causse avait été frappé à mort, s'arrêta près de lui : « Dégo est-il repris,» demanda le mourant, et sur la réponse affirmative du général en chef, il ajouta *vive la République!* je meurs content.

Les résultats de cette bataille de six jours, ou de cette série de combats livrés à Millesimo, Montenotte et Dego, furent la prise de quarante pièces de canon et une perte pour l'armée ennemie d'environ dix mille hommes hors de combat.

545. PRISE DES HAUTEURS DE MONTE-ZEMOLO (15 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

A peine la division Augereau avait elle été disponible par la capitulation de Cossaria, qu'elle reçut l'ordre du général en chef d'appuyer à gauche et de s'emparer des

hauteurs de Monte-Zemolo, afin de compléter l'isolement de l'armée piémontaise et du reste de celle de Beaulieu.

Le général Augereau exécuta les ordres du général en chef, et pendant que la division Masséna reprenait la position de Dégo, il s'empara des hauteurs de Monte-Zemolo. (*Extrait des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 82.)

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

546. PRISE DE LA VILLE DE CEVA (16 avril 1796).

ÉVACUATION DU CAMP RETRANCHÉ PAR LES PIÉMONTAIS.

Aquarelle par BAGETTI.

547. PRISE DE LA VILLE DE CEVA (16 avril 1796).

LES PIÉMONTAIS SE RETIRENT DANS LE FORT.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

L'armée piémontaise occupait à Ceva un camp retranché, d'où elle pouvait inquiéter les communications avec la rivière de Gênes; avant de se porter sur la gauche, comme les instructions du Directoire le recommandaient, le général en chef, rapporte Jomini (p. 58), résolut de diriger la majeure partie de ses troupes sur Ceva, où commandait le lieutenant général Colli.

« La division Augereau quitta, sans perdre une minute, « les hauteurs de Monte-Zemolo (16 avril), et descendit « sur Ceva où elle opéra sa jonction avec la division Serru- « rier et la brigade Rusca. Le quartier général fut trans- « porté le 18 à Salicetto; la division Masséna vint prendre « position vers Monte-Barcaro; celle de Laharpe resta à « San Benedetto, entre le Belbo et la Bormida, pour ob- « server l'armée autrichienne. Victor, avec une brigade de « réserve, couvrait Cairo et la route de Savone. »

Le général Bonaparte fit attaquer de front le camp de Ceva et la position de Pedagiéra par les trois brigades de la division Augereau. Les généraux Masséna et Serrurier, dirigés par la droite et la gauche de ces positions[1], furent chargés de les tourner et de les investir.

« Le général Colli, dont les postes avaient été reployés,

« tint avec assez de fermeté les redoutes extérieures qui « couvraient son camp, et qui étaient défendues par sept à « huit mille hommes. Les brigades Joubert et Beyrand les « attaquèrent à plusieurs reprises avec leur vigueur accou- « tumée, sans obtenir néanmoins un succès décidé. Mais « le général piémontais, informé que la division Serrurier « débordait sa droite par Monbasilico, et que Masséna, dé- « bouchant des montagnes de Bascaro, menaçait de lui en- « lever sa dernière communication par Castellino, résolut « prudemment de se retirer dans la nuit, laissant quelques « bataillons dans la citadelle de Ceva. » (*Hist. des guerres « de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 88 à 89.)

548. ATTAQUE DE SAINT-MICHEL (20 avril 1796). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

PASSAGE DU TANARO SOUS LE FEU DES PIÉMONTAIS.

Aquarelle par BAGETTI.

549. ATTAQUE DE SAINT-MICHEL (20 avril 1796). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

Par MM. Alaux et Guyon en 1835.

550. PRISE DES HAUTEURS DE SAINT-MICHEL (20 avril 1796). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 61.

Par MM. Alaux et Guyon, en 1835.

551. PRISE DES HAUTEURS DE SAINT-MICHEL (20 avril 1796). Aile du Nord. R.-de-chaussée. Salle no 61.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le général Colli, en se retirant du camp retranché de Ceva, « avait pris pour couvrir Mondovi une excellente « position sur les hauteurs qui encaissent la rive gauche de « Cursaglia jusqu'à son confluent dans le Tanaro ; sa droite « sous le général Bellegarde, appuyant à Notre-Dame de « Vico ; le centre sous Dichat à Saint-Michel ; sa gauche, « commandée par Vitali, jusque vers Lesegno ; une ré- « serve à la Bicocque. La gauche couverte par le Tanaro et « la Cursaglia n'était pas abordable, les Sardes ayant rompu « le pont de Pra, vis-à-vis Lesegno : à la vérité, ceux de « Saint-Michel au centre, et de la Torre à la droite, exis-

« taient encore; mais, outre que c'était de méchants ponts, « leurs débouchés se trouvaient hérissés de batteries ra- « santes parfaitement disposées. Malgré ces obstacles Bo- « naparte prescrivit d'assaillir l'ennemi partout où il se « présenterait.

« La position de Saint-Michel est un contre-fort de la « grande chaîne des Alpes, qui a d'un côté pour fossé la « Cursaglia, torrent impétueux, dont les bords, coupés à pic « dans une terre argileuse, présentent un escarpement « d'autant plus dangereux qu'on ne l'aperçoit que de très- « près. Le Tanaro, qui baigne le pied de l'autre revers du « contre-fort, est aussi rapide, mais bien plus profond.

« Augereau, arrivé près du Tanaro, chargea Joubert de « le reconnaître et de le passer. Ce brave officier, après « en avoir cherché inutilement un gué, se jeta, quoique « blessé, au milieu du torrent et parvint, après des efforts « inouïs, sur l'autre bord; mais ses grenadiers ne pouvant « le suivre, on fut obligé de retirer sa colonne hors de « portée.

« Sur la gauche le général Guyeux, ayant trouvé un « passage au-dessus de la terre, força bientôt Bellegarde « à la retraite : Serrurier et Fiorella franchirent le pont « de Saint-Michel, et se logèrent dans le bourg; mais Di- « chat, quoique débordé et assailli de front, leur opposant « une barrière impénétrable, donna le temps à Colli de « voler à son secours avec des renforts et de diriger la ré- « serve sur le flanc des Français groupés autour du bourg. « Les Piémontais, ranimés par l'arrivée de ces troupes, se « précipitent sur leurs adversaires avec une valeur peu « commune, et malgré les efforts de ceux-ci, les obli- « gent à repasser le pont en désordre. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII. p. 89 à 91.)

Mais le général en chef ayant ordonné de nouvelles dispositions pour l'attaque, le général Colli n'attendit pas l'événement.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle nº 61.

552. BATAILLE DE MONDOVI (22 avril 1796).

Par MM. ALAUX et GUYON en 1835.

553. BATAILLE DE MONDOVI (22 avril 1796). Partie centrale 1er étage. Galerie des Aquarelles No 140.

Aquarelle par BAGETTI.

554. BATAILLE DE MONDOVI (22 avril 1796).

MORT DU GÉNÉRAL STENGEL.

Aquarelle par BAGETTI.

En se retirant ainsi devant l'ennemi, le général piémontais ne cherchait qu'à gagner du temps, afin d'opérer sa jonction avec les troupes autrichiennes sous les ordres du général Beaulieu. Le général Bonaparte sentait la nécessité de prévenir l'ennemi ; « il tint alors un conseil de guerre « auquel les divisionnaires furent mandés. Il y exposa l'é« tat des choses sans rien déguiser; et les généraux, con« vaincus que l'armée serait perdue si on donnait le temps « à l'ennemi de se reconnaître, décidèrent unanimement « une seconde attaque, malgré la fatigue et le décourage« ment des troupes.» (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 92.) Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Cependant le général Serrurier qui suivait tous les mouvements de l'armée piémontaise ne tarda pas à l'atteindre près de Vico. Le général Colli prit alors position à Mondovi, où il fut bientôt attaqué.

« La brigade Dommartin marcha droit sur le centre au « poste de Briquet, défendu par Dichat, qui selon son usage, « l'accueillit chaudement. Les bataillons républicains hési« tent ;.... Colli se précipite sur eux avec la réserve, et les ra« mène tambour battant, de manière à faire concevoir des « craintes au général Serrurier. Celui-ci ne voit de ressour« ces qu'en rappelant à son secours la brigade Fiorella, « chargée d'abord d'attaquer le flanc de l'ennemi, et ce « mouvement réussit d'autant mieux que Colli, dans ces « entrefaites, était forcé de voler à l'extrême droite où « Guyeux menaçait de gagner Mondovi. Dichat, privé de « soutien à l'instant où les deux brigades républicaines « formées en colonnes profondes allaient se précipiter sur « lui, ne s'en défendit pas moins bien ; mais ce général « ayant été frappé d'un coup mortel, la perte d'un chef si

« estimé mit la consternation parmi ses soldats qui se reti-
« rèrent en désordre. Forcé ainsi sur le centre, et menacé
« sur les deux flancs par Meynier et Guyeux, Colli se dé-
« cida alors à repasser l'Ellero sous Mondovi, où il jeta
« quelques bataillons, avec ordre de l'évacuer dès que la
« retraite serait assurée. Il rassembla ses forces à Fossano.

« Le général Stengel, voulant le harceler à la tête de
« quelques escadrons qui avaient franchi l'Ellero et gagné
« le flanc gauche, devint victime de trop d'impétuosité.
« Chargé lui-même par les dragons de la Reine, qui le cul-
« butèrent, il tomba expirant aux mains des Piémontais
« avec une partie de son détachement; le reste ne trouva
« de salut qu'en repassant le torrent à la hâte. Les Piémon-
« tais perdirent dans cette journée environ mille hommes,
« huit canons et onze drapeaux. Le magistrat de Mondovi
« apporta les clefs de la ville au vainqueur. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 95.)

555. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A BÉNÉ (24 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le 23 avril, le lendemain de la bataille de Mondovi, le général Colli proposa une suspension d'hostilités. Il faisait espérer la paix, mais le général Bonaparte, dit Jomini,
« fidèle à son plan, savait que pour en assurer l'exécution
« et en obtenir tous les résultats possibles on ne devait
« pas laisser aux alliés le temps de se reconnaître, et au-
« cun obstacle ne parut capable de suspendre le cours de
« sa marche impétueuse... Il répondit que les négociations
« n'éprouveraient aucun obstacle à Paris, où l'on souhai-
« tait la paix aussi vivement qu'à Turin...; mais que ne
« pouvant perdre le fruit de ses victoires....., il ne suspen-
« drait sa marche que dans le cas où l'on mettrait à sa dis-
« position deux des trois forteresses de Coni, Tortone ou
« Alexandrie.

« Le 24, la cavalerie du général Beaumont, suivie de la

« division Masséna, occupa la ville de Béné. » (*Hist. des guerres de la Révolution,* par Jomini, t. VIII, p. 98.)

556. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A CHERASCO (25 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

« Le 25, Serrurier marcha à Fossano, où se trouvait le « général Colli ; les deux corps séparés par la Stura se « canonnèrent pendant quelques heures. La division Mas- « séna se dirigea sur Cherasco, ville revêtue d'une bonne « enceinte palissadée et garnie de vingt-huit pièces de « canon, que l'ennemi abandonna pendant la nuit. L'ac- « quisition de cette petite place, importante à cause de « sa position au confluent de la Stura et du Tanaro, pro- « cura un poste à l'abri d'un coup de main, très-propre à « établir les dépôts de première ligne. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 99.)

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles nº 140.

557. BOMBARDEMENT ET PRISE DE FOSSANO (26 avril 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

« Colli s'étant retiré sur Carignan, la division Serrurier « passa la Stura et entra à Fossano ; celle du général Au- « gereau s'empara d'Alba. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 99.)

Partie centrale 1er étage. Galerie des Aquarelles Nº 140.

558. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ALBA POMPÉIA (26 avril 1796).

Aquarelle pas BAGETTI.

Et le 26 le général en chef se porta en avant de la ville d'Alba, après en avoir pris possession.

Partie centrale 1er étage. Galerie des Aquarelles Nº 140.

559. PRISE DE CONI (nuit du 28 au 29 avril 1796).

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée Salle nº 61.

560. PRISE DE CONI (29 avril 1796).

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE PAR LA PORTE DE NICE.

Aquarelle par BAGETTI.

tie centrale. er étage. Galerie Aquarelles. No 140.

Enfin le général Colli fit connaître le 27 que la cour de Turin avait accédé aux conditions proposées : le lendemain 28 avril l'armistice fut conclu avec le Roi de Sardaigne. « Les clauses portaient en substance que ce Prince ferait « remettre sur-le-champ les forteresses de Coni et d'Alexan- « dric ; que ses troupes évacueraient le fort de Ceva et « remettraient Tortone aussitôt que cela serait possible ; et « aussitôt le général Despinois prit possession de Coni. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 101.)

561. PRISE DE LA CITADELLE DE TORTONE (3 mai 1796.

PASSAGE DE LA SCRIVIA ET ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Aquarelle par BAGETTI.

rtie centrale. 1er étage. Galerie s Aquarelles. No 140.

« Quelques jours après l'occupation de Coni le général « Miollis entra dans le fort de Ceva, et Meynier dans le « fort Saint-Victor de Tortone. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 102.)

562. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ALEXANDRIE, (PIÉMONT) (5 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

a-tie centrale. 1er étage. Galerie. s Aquarelles. No 140.

Les hostilités cessant avec la cour de Sardaigne, l'armée d'Italie ne comptait plus d'ennemis que le contingent autrichien. Après avoir pris possession des places fortes qui lui étaient cédées et s'être assuré de toutes ses communications avec la France, le général Bonaparte se mit en mesure de repousser au delà de l'Adige les troupes du général Beaulieu.

« L'armée française se porta sur Alexandrie ; le géné- « ral Masséna y arriva assez à temps (le 5 mai) pour s'em- « parer des magasins considérables amassés par les Au-

« trichiens. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p, 114.)

563. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PLAISANCE (7 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Le 6 mai le général Bonaparte se porta par une mar-« che forcée à Castel-Saint-Giovanni, avec trois mille « grenadiers et quinze cents chevaux. Des officiers d'état-« major côtoyèrent, avec une partie de cavalerie, toute la « rive gauche du Pô, pour enlever les embarcations jus-« qu'à Plaisance ; ils prirent plusieurs bateaux chargés « de cinq cents malades et de la pharmacie de l'armée. « Le 7 mai le corps des grenadiers, conduit par le gé-« néral Lannes, arriva vis-à-vis de Plaisance, et se pré-« cipita de suite dans les embarcations. Deux escadrons « autrichiens étaient en bataille sur la rive opposée ; le « général Lannes débarqua avec audace, et fit bientôt re-« plier cette cavalerie. Les troupes françaises se formèrent « avec la rapidité de l'éclair. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 116.)

564. PASSAGE DU PÔ SOUS PLAISANCE (7 mai 1796).

Par M. BOGUET en 1799.

Aile du Midi. R.-de-Chaussée. Salle n° 61.

565. PASSAGE DU PÔ SOUS PLAISANCE (7 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie Centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Aussitôt après le mouvement sur S.-Giovani et Plaisance « démasqué, toutes les divisions disposées en échelons s'é-« branlèrent et forcèrent de marche pour arriver ; elles « commencèrent à passer dans la journée: celles des géné-« raux Laharpe et Masséna vers Plaisance, celle d'Auge-« reau à Verato. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 116.)

Le 7 mai le général Bonaparte arriva devant Plaisance ; il se rendit au bord de la rivière, où il demeura jusqu'à ce

que le passage fût effectué, et l'avant-garde sur la rive gauche. (*Mém. de Napoléon écrits à Saint-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 206.)

Le général Beaulieu était alors à Pavie, où il faisait fortifier la ville; instruit du mouvement de l'armée française, il donna ordre au général Liptay de se porter à sa rencontre.

566. COMBAT DE FOMBIO (8 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

rtie centrale. 1er étage. Galerie es Aquarelles. No 140.

Le général Beaulieu ayant eu connaissance à Pavie du passage du Pô par l'armée française s'empressa de se porter à sa rencontre. Il laissa la réserve à Pavie et dirigea le général Liptay entre le Lambro et l'Adda.

« Le 8 mai le général Liptay se trouvait à Fombio avec « trois mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux; « Il avait pris une position assez avantageuse, dont il im- « portait de le déloger avant que Beaulieu pût le rejoindre. « Bonaparte donna ses ordres à cet effet. Le général Dalle- « magne, avec les grenadiers, attaqua par la droite, l'adju- « dant général Lanusse marcha au centre, sur la chaussée; « le général Lasnes à la gauche.

« Après une résistance assez vive le corps de Liptay fut « chassé de Fombio, puis de Codogno; et, soit qu'il y fût « forcé, soit que ses instructions lui en donnassent l'ordre, « il se rejeta sur Pizzighetone, où il passa l'Adda. La perte « des Autrichiens dans cette rencontre se monta à cinq « ou six cents hommes. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 117.)

567. SURPRISE DU BOURG DE CODOGNO (8 mai 1796).

MORT DU GÉNÉRAL LAHARPE.

Aquarelle par BAGETTI

rtie centrale. 1er étage. Galerie es Aquarelles. No 140.

La division Laharpe avait été dirigée sur Codogno pour éclairer l'armée; elle s'en était emparée. Informé à Casal de l'occupation de ce bourg, le général Beaulieu marcha aussitôt pour la surprendre. «La colonne autrichienne donna

« sur les avant-postes de la division Laharpe, et les sur-« prit complétement. » Le général Laharpe rassembla ses troupes, se rendit à ses avant-postes, chargea sur les Autrichiens qu'il repoussa, mais par malheur il tomba dans cette charge frappé à mort d'un coup de feu. (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 119.)

568. PRISE DE CASAL (9 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale 1er étage. Galerie. des Aquarelles No 140.

« Cependant l'alarme était donnée, et les troupes sous les « armes. Le général Berthier se rendit à Codogno et mar-« cha sur-le-champ, à la tête de la division Laharpe, sur « Casal, où il entra sans résistance. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 119.)

569. COMBAT EN AVANT DE LODI (10 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale 1er étage. Galerie des Aquarelles No 140.

La cessation des hostilités avec le Roi de Sardaigne abandonnait le général Beaulieu à ses propres forces; il ne pouvait espérer désormais faire quelque résistance qu'en rassemblant toutes les troupes éparses. Il avait espéré que le Pô lui servirait de barrière, et déjà ce fleuve était passé. Il se dirigea alors sur Lodi pour disputer le passage de l'Adda. La rapidité des mouvements de l'armée française avait étonné l'Italie; le général Bonaparte sut profiter de la circonstance. Le duc de Parme demandait à traiter, et pendant qu'il détachait ce Prince de la coalition , il se portait avec la plus grande rapidité sur Lodi, pour ne pas laisser à l'armée autrichienne le temps de s'y reconnaître.

« Le général en chef partit de Plaisance dans la soirée « du 9 mai, après avoir signé l'armistice avec le duc ; « il arriva le 10 à trois heures du matin à Casal, et « en repartit de suite pour se porter à l'avant-garde , qui « se mettait à la poursuite de Beaulieu sur Lodi.... Arri-« vant à la tête des grenadiers de Dallemagne , ses éclai-

« reurs engagèrent une fusillade à l'approche de la ville « avec les derniers pelotons de Wukassowich. Après que « la colonne eut défilé, le détachement chargé de garder la « ville, étonné de l'audace des grenadiers républicains, « qui se précipitaient jusqu'au pied des murailles et mena- « çaient de les escalader, prit le parti de repasser l'Adda « sous la protection d'une artillerie nombreuse placée sur « la rive gauche. (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 122 à 124.)

Aile du Midi. R.-de-Chaussée. Salle no 61.

570. BATAILLE DE LODI (10 mai 1796).

Par M.M. ALAUX et LAFAYE en 1835.

571. BATAILLE DE LODI (10 mai 1796).

PASSAGE DE L'ADDA.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. no 140.

Le général Bonaparte ayant repoussé à Lodi (le 10 mai) l'arrière-garde des troupes autrichiennes, « se rendit sur- « le-champ à l'entrée du pont, afin d'empêcher les tra- « vailleurs autrichiens de le rompre : il fit placer lui- « même au milieu d'une grêle de mitraille les deux « pièces légères attachées à l'avant-garde de la division « Masséna. Cependant pour assurer le succès de la journée, « il n'y avait pas une minute à perdre ; Bonaparte ordonna « au général Masséna de former tous les bataillons de « grenadiers en colonne serrée, et de les faire suivre par « sa division ; celle du général Augereau, qui avait passé « la nuit à Casal-Pusterlengo, reçut l'ordre d'accélérer sa « marche pour venir prendre part au combat et soutenir « les efforts de la première. Cette redoutable masse de « grenadiers, ayant le deuxième bataillon de carabiniers « en tête, s'élança au débouché du pont : la mitraille, que « vingt pièces vomissaient dans ses rangs, y causa un « moment d'incertitude, et le rétrécissement du défilé « pouvant changer cette incertitude en désordre, les gé- « néraux se mirent à la tête des troupes et les enlevèrent

« avec enthousiasme. Parvenus au milieu du lit, les sol- « dats français aperçoivent que le côté opposé, loin d'of- « frir autant de profondeur que l'autre, pouvait presque « se passer à pied sec; aussitôt une nuée de tirailleurs « se glisse en bas du pont, et avec autant d'intelligence « que de courage se jette sur l'ennemi pour faciliter la « marche de la colonne. Ainsi favorisée, celle-ci redouble « d'ardeur et de confiance, se précipite au pas de charge « sur le pont, le franchit à la course, aborde et culbute « dans un instant la première ligne de Sebottendorf, « enlève ses pièces et disperse ses bataillons. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 125.)

572. **PRISE DE CRÉMA** (11 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles No 140.

573. **PRISE DE PIZZIGHETONE** (12 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles No 140.

574. **PRISE DE CRÉMONE** (12 mai 1796).

Par MM. ALAUX et OSCAR GUE en 1835.

Aile du Midi. R.-de-Chaussée Salle no 61.

575. **PRISE DE CRÉMONE** (12 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles No 140.

« Après l'affaire de Lodi, Beaulieu se retira derrière le « Mincio. La division Augereau et la cavalerie marchè- « rent à sa poursuite sur Créma, où elles entrèrent le 11 « mai. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jo- « mini, t. VIII, p. 127.)

« Celle de Serrurier reçut ordre de se rabattre sur Piz- « zighetone, pour l'attaquer par la rive droite de l'Adda, « tandis que Masséna s'y porterait sur la rive gauche. « L'apparition du général Masséna, le 12 mai, du côté de « Regone, décida le commandant de Pizzighetone à se ren-

« dre. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jo-
« mini, t. VIII, p. 128.)

« La ville de Crémone ouvrit en même temps (le 12
« mai) ses portes à l'avant-garde de cavalerie du général
« Beaumont. La division Serrurier vint ensuite y prendre
« position. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par
« Jomini, t. VIII, p, 128.)

576. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PAVIE PAR LA PORTE DE LODI (13 mai 1796).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Aquarelle par BAGETTI.

De Pizzighetone le général Augereau se rendit à Pavie dont il prit possession le 13 mai.

Aile du Midi. R.-de-Chaussée. Salle no 61.

577. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MILAN (15 mai 1796).

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835.

578. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MILAN (15 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le 13 mai le général Masséna se porta de Lodi sur
« Milan. La division Augereau y marcha de Pavie : Bo-
« naparte fit son entrée solennelle le 15 ; le comte de
« Melzi vint à sa rencontre à Melezuollo. Arrivé à la
« porte Romaine, il y trouva la garde urbaine et presque
« toute la population de cette grande cité. Les compa-
« gnies de milices baissèrent les armes, les citoyens
« reçurent le général en chef avec des acclamations uni-
« verselles ; la noblesse alla au-devant de lui : il se rendit
« au palais de l'archevêque, escorté par la garde mila-
« naise. »

La citadelle de Milan avait une garnison autrichienne. Bonaparte la fit investir et ordonna d'en presser le siége.
« Le général Despinois fut chargé de cette tâche et du
« commandement de la capitale. On convint avec les Au-
« trichiens qu'ils ne tireraient point sur la ville, mais

« seulement sur les troupes employées à l'attaque. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p, 129.)

579. **PRISE DE SONCINO** (24 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

L'avant-garde de l'armée se mit en marche pour effectuer le passage de l'Oglio. Le général Kilmaine, qui la commandait, arriva le 24 à Soncino dont il s'empara.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

580. **PRISE DE BIGNASCO** (25 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Le 25 mai le général en chef de l'armée d'Italie quitta Milan pour se rendre à Brescia par Lodi : à peine arrivé dans cette dernière ville, il apprend du général Despinois que trois heures après son départ on avait sonné le tocsin dans toute la Lombardie.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« A peine Bonaparte fut-il instruit de ce mouvement, « qu'il retourna sur ses pas avec trois cents chevaux et « un bataillon de grenadiers... Une colonne mobile, aux « ordres du général Lasnes, se porta sur Bignasco, où sept « à huit cents paysans armés étaient rassemblés; il les « mit en fuite, en tua une centaine et brûla le village. » (*Extrait de l'Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 135 à 137.)

581. **PAVIE ENLEVÉE D'ASSAUT** (26 mai 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

« Le peuple de Pavie s'était soulevé, et à l'aide de cinq « à six mille paysans qui furent introduits dans la ville « on investit la garnison retirée dans le château.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le général en chef, voulant empêcher le désastre qui « résulterait de la résistance de cette ville, envoya l'ar- « chevêque de Milan porter au peuple soulevé une pro- « clamation pour le faire rentrer dans l'ordre. La dé- « marche du prélat resta sans effet. Bonaparte se porta

« alors le 26 mai sur les lieux. La ville était garnie de « beaucoup de monde et semblait en état de se défendre; « le château avait été forcé de capituler faute de vivres et « de munitions. Quelques coups de canon furent tirés et « la ville sommée; mais l'aveuglement des insurgés étant « à son comble, le général Dommartin fit placer de suite « le sixième bataillon de grenadiers en colonne serrée, la « hache à la main, avec deux pièces de canon en tête: les « portes furent enfoncées, la foule se dispersa et se sauva « dans les maisons et sur les toits, essayant inutilement « d'empêcher les troupes françaises de pénétrer dans les « rues, en les accablant de pierres. Bonaparte voulait « faire mettre le feu à la ville, lorsque la garnison du « château revint saine et sauve, et lui épargna un acte « aussi terrible. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 138.)

582. BATAILLE D'ALTENKIRCHEN (4 juin 1796).

Par M.

artie centrale.
1er étage.
alle no 131.

L'armistice, arrêté par la convention de 1796 entre les armées françaises et autrichiennes sur les bords du Rhin, avait suspendu les hostilités pendant quelque temps; mais le rappel du comte de Clerfait semblait prouver que cette convention n'avait pas obtenu l'assentissement du conseil aulique de la cour de Vienne. Cependant les opérations de la guerre n'étaient pas encore commencées, lorsque le général Wurmser reçut l'ordre de se rendre en Italie avec un corps d'élite de vingt-cinq mille hommes.

Après le départ du général Wurmser l'armée autrichienne devait rester sous le commandement de l'archiduc Charles, ayant sous ses ordres le général Latour et le duc de Wurtemberg.

Jourdan était toujours à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, et le général Moreau avait succédé à Pichegru dans le commandement de l'armée du Rhin.

« Lorsque le moment d'agir fut enfin marqué par la dé-
« nonciation que les Autrichiens firent de l'armistice, le
« général Jourdan se mit en devoir de prendre l'initiative.
« A cet effet il ordonna à Kléber d'attaquer le corps du
« Prince de Wurtemberg et de le pousser avec toute la vi-
« gueur possible sur la Lahn. »

Le général Kléber manœuvra quelques jours en vue des troupes autrichiennes, et eut avec elles quelques engagements.

Le 4 juin il était devant le corps principal du duc de Wurtemberg qui occupait les positions avantageuses de Kroppach et d'Altenkirchen.

« Un combat assez vif, mais inégal, s'engagea ; la cava-
« lerie du général Lefebvre, conduite par l'intrépide Ri-
« chepanse, traversant le ravin devant Altenkirchen, cul-
« buta quelques escadrons autrichiens sur les bataillons de
« Jordis ; cette infanterie déjà menacée à gauche voulut se
« retirer, mais la tête de la colonne fut bientôt gagnée de
« vitesse, chargée et forcée à mettre bas les armes. Le gé-
« néral Soult s'était avancé en même temps sur Kroppach,
« comme il en avait l'ordre ; bien qu'il n'eût aucun enga-
« gement sérieux, son mouvement contint la réserve que
« le duc de Wurtemberg avait établie sur ce point, et qui,
« se trouvant menacée elle-même, ne put prendre aucune
« part au combat. Les Autrichiens rassemblèrent alors
« leurs troupes vers Hochstebach et se retirèrent dans la
« nuit jusqu'à Freilingen, en abandonnant quinze cents
« prisonniers, douze pièces de canon et quatre drapeaux.
(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 178 à 182.)

583. PASSAGE DU RHIN A KEHL (24 juin 1796).

Par M. Toussaint CHARLET.

Partie centrale. 1er étage. Salle n° 134.

Le général Moreau avait pour instruction de passer le Rhin et de porter la guerre en Allemagne, aussitôt après la reprise des hostilités. L'armée de Rhin-et-Moselle, par

la position qu'elle occupait en face de l'armée de l'archiduc Charles et du corps autrichien du général Latour depuis Huningue jusqu'à ces deux points, se trouvait obligée de tenter le passage à force ouverte : tous les préparatifs avaient été ordonnés pendant la suspension des hostilités, qui durait depuis les derniers jours de décembre 1795, et le général Moreau se trouvait en mesure lors de la dénonciation de l'armistice. L'armée de Sambre-et-Meuse à l'extrême gauche de celle du Rhin, ayant la première attaqué l'ennemi le 31 mai, le général Moreau, qui devait lier toutes ses opérations avec celles de Jourdan, se prépara à effectuer le passage. Le mouvement de retraite que Jourdan avait été dans la nécessité d'ordonner lui en faisait une loi. Pendant qu'on occupait l'ennemi par des reconnaissances sur son camp retranché de Manheim, les divisions françaises se dirigèrent sur Strasbourg.

« Le 23 juin, après midi, les portes de Strasbourg furent « tout à coup fermées, et l'on s'occupa en toute diligence « des derniers préparatifs de l'entreprise, différés jusqu'a- « lors pour mieux en garder le secret. »

Le passage était ordonné sur deux points principaux à Kehl et à Gambshein : Kehl était le point principal.

« Trois fausses attaques exécutées à Misesnheim, à la « redoute d'Isaac et à Beclair, furent destinées à diviser « l'attention et la résistance de l'ennemi.

« Le 23, à l'entrée de la nuit, les corps destinés au pas- « sage se trouvèrent rassemblés sur deux points princi- « paux : seize mille hommes au polygone et sur les glacis « de la ville de Strasbourg, sous les ordres de Ferino, et « douze mille près de Gambsheim, sous ceux du général « Beaupuy. Le tout était commandé par Desaix.

« A minuit les embarcations étaient descendues de l'Ill « dans le bras Mabile, qu'elles remontèrent ; les trou- « pes s'y jetèrent avec vivacité, en observant néanmoins « le plus profond silence : le nombre des combattants sur

« ce premier transport était de deux mille cinq cents « hommes.

« A une heure et demie le général donna le signal du « départ : le canon des fausses attaques se faisait déjà en- « tendre et aurait dû donner l'éveil à l'ennemi ; cependant « ce trajet s'exécuta très-heureusement. Les troupes dé- « barquèrent sans tirer un coup de fusil ; les postes en- « nemis n'eurent que le temps de faire une première dé- « charge et de s'enfuir.

« L'adjudant général Decaen emporta la batterie d'Er- « lenrhin malgré quelques coups de canon.

En vain le général Stein, qui commandait le camp de Wilstett, voulut-il opposer quelque résistance.

Dès que le général eut des forces suffisantes sur la rive droite, il les dirigea contre Kehl, où les Autrichiens avaient deux redoutes qui furent enlevées. Ils y perdirent treize pièces de canon et huit cents hommes.

« Le pont de bateaux commencé le 24, à six heures du « soir, fut achevé le 25 juin au matin. Les communica- « tions étant alors assurées, on fit défiler sur la rive droite « les troupes à cheval, l'artillerie légère des deux divi- « sions et le reste de l'infanterie du général Beaupuy. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 205 à 211.)

584. COMBAT DE LIMBOURG (6 juil. 1796).

Par M. COGNIET.

Le général Jourdan, obligé de se retirer devant l'archiduc Charles, était rentré dans son camp retranché de Dusseldorff, après avoir laissé une partie de ses troupes dans les environs de Cologne ; il attendait avec impatience que Moreau eût effectué le passage du Rhin pour reprendre l'offensive ; en ayant reçu la nouvelle, il se mit aussitôt en marche, passa de son côté le fleuve devant Neuwie, surprit les Autrichiens qu'il repoussa à Bendorf le 3 juillet et les força de se retirer derrière la Lahn où ils prirent position.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 76.

Le général Bernadotte à l'avant-garde avait été dirigé le 7 juillet sur Limbourg, par les deux rives de l'Elz ; il était chargé d'en couvrir le débouché et de faire observer celui de Dietz. « En arrivant sur les hauteurs d'Offheim, « ce général se trouva en présence d'un gros corps de la « réserve de Werneck, qui avait quitté sa position en ar- « rière de Limbourg et traversé cette ville pour venir in- « quiéter la queue de la division Championnet, qui ache- « vait à peine le mouvement ordonné pour la veille : il « s'engagea de suite un combat assez vif, à la suite duquel « les Français prirent possession de toute la partie de la « ville de Limbourg, située sur la rive droite de la Lahn. « Les grenadiers de Bernadotte se battirent avec un « grand courage et repoussèrent plusieurs fois le régiment « de Royal-Allemand qui tenta de charger. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 271.)

Aile du Midi. Rez-de-chaussée. Salle n° 61.

585. COMBAT DE SALO (31 juil. 1796).

Par M. Hipp. Lecomte en 1836.

586. COMBAT DE SALO (31 juil. 1796).

Aquarelle par Bagetti.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

La citadelle de Milan avait été réduite : il ne restait plus qu'à entreprendre le siége de Vérone, et l'armée d'Italie occupait alors presque toutes les possessions de l'Autriche dans la Lombardie, le général Beaulieu s'étant retiré dans la partie supérieure du lac de Garda, du côté du Tyrol. Mais plus l'armée s'était avancée, plus elle s'était affaiblie ; aussi le général Bonaparte pressait-il de tout son pouvoir l'arrivée des secours qui lui avaient été promis par le Directoire.

Cependant ces secours n'arrivaient pas, et il savait que l'Autriche armait pour descendre en Italie par le Tyrol. Le Maréchal Wurmser, détaché des armées de Rhin pour remplacer le comte de Beaulieu, venait à

marches forcées à la tête d'un corps d'élite de plus de vingt-cinq mille hommes. Arrivé à Trente, il y avait établi son quartier général après avoir pris le commandement des troupes autrichiennes, dans les derniers jours du mois de juillet. Le général Sauret, surpris à l'improviste à Salo par le général Quasdanowitch qui commandait la droite de l'armée autrichienne, s'était retiré devant des forces supérieures, en laissant le général Guyeux à la tête de six cents hommes dans un vieux bâtiment (la maison Martinenga); les troupes françaises avaient également été obligées d'évacuer la position de Lonato.

Bonaparte apprit à Milan les mouvements de l'armée du Tyrol; il se rendit en toute hâte à Castel-Novo où il établit son quartier général; inférieur en nombre, il était maître de la position centrale du Mincio; il y rassembla son armée.

« La brigade Dallemagne fut dirigée sur Lonato, le gé-
« néral en chef se rendit sur les hauteurs en arrière de
« Dezenzano, fit remarcher Sauret sur Salo pour dégager
« le général Guyeux, compromis dans le mauvais poste
« où ce général l'avait laissé; cependant il s'y était battu
« quarante-huit heures contre toute une division en-
« nemie, qui cinq fois lui avait livré l'assaut, et cinq fois
« avait été repoussée; Sauret arriva au moment même où
« l'ennemi tentait un dernier effort; il tomba sur ses
« flancs, le défit entièrement, lui prit des drapeaux,
« des canons et des prisonniers. » (*Mém. de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 279.)

587. VUE DU LAC DE GARDA (août 1796).

LES CHALOUPES ENNEMIES FONT FEU SUR LES VOITURES DE MADAME BONAPARTE.

Par M. HIP. LECOMTE en 1808.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée
Salle nº 61.

Joséphine de La Pagerie, femme du général en chef,

allait à Dezenzano, lorsque sa voiture fut arrêtée par des officiers de l'armée française, qui l'avertirent que l'ennemi était sur la route, et lui offrirent des chevaux pour retourner plus promptement à Peschiera. Pendant ce temps des chaloupes canonnières, en croisière sur le lac de Garda, firent feu sur sa voiture.

..ile du Midi.
..-de-chaussée.
Salle nº 61.

588. BATAILLE DE LONATO (3 août 1796).

Par MM. ALAUX et HIP. LECOMTE en 1835.

589. BATAILLE DE LONATO (3 août 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

..artie centrale.
1er étage.
Galerie
..es Aquarelles.
Nº 140.

Pendant que le Maréchal Wurmser se dirigeait sur Mantoue dans le dessein d'en faire le siége, le général Bonaparte se jetait à l'improviste sur l'armée du Tyrol.

« Le 3 eut lieu la bataille de Lonato; elle fut donnée « par les deux divisions de Wurmser, qui passèrent le « Mincio sur le pont de Borghetto, celle de Liptay en était, « et par la division de Bayalitsch qu'il avait laissée devant « Peschiera, ce qui, avec la cavalerie, formait un corps « de trente mille hommes; les Français en avaient vingt à « vingt-trois mille. Le succès ne fut pas douteux. Wurm- « ser, avec deux divisions d'infanterie et la cavalerie qu'il « avait conduite à Mantoue, non plus que Quasdanowitch, « qui était déjà en retraite, ne purent s'y trouver. »

D'abord l'avant-garde de la division Masséna qui occupait Lonato fut repoussée; mais le général en chef qui était à Ponte-di-Saint-Marco accourut se placer à la tête des troupes : l'ennemi fut attaqué par le centre, Lonato repris au pas de charge, et la ligne autrichienne coupée. « Une partie se replia sur le Mincio, l'autre se jeta sur « Salo; mais prise en front par le général Soret qu'elle « rencontra, et en queue par le général Saint-Hilaire, « tournée de tous côtés, elle fut obligée de mettre bas les « armes. » (Montholon, t. III, p. 282 à 283.)

590. **COMBAT DE CASTIGLIONE (3 août 1796).**

PRISE DU BOURG ET DU CHATEAU DE CASTIGLIONE.

Aquarelle par BAGETTI.

« Tandis que le général en chef rétablissait le combat à « l'avant-garde de Masséna, Augereau avait attaqué celle « de Wurmser, conformément à ses instructions. Après « avoir replié les avant-postes de l'ennemi, on rencontra « la division du général Liptay dans une assez bonne posi- « tion, à droite et à gauche de Castiglione. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Après un combat très-vif, les Autrichiens furent re- « poussés ; mais voyant le petit nombre des troupes qui les « suivaient, ils se reformèrent bientôt. Une nouvelle charge « les força une seconde fois à la retraite et les jeta sous le « feu de la cinquante-unième... La surprise qu'elle leur « causa augmenta leur désordre et leur perte.

591. **COMBAT DE CASTIGLIONE (3 août 1796).**

PRISE DES HAUTEURS DE FONTANA PRÈS CASTIGLIONE.

Aquarelle par BAGETTI.

« Le général Augereau attaqua ensuite le pont de Casti- « glione avec une partie de sa réserve, soutenue d'un ba- « taillon de la quatrième demi-brigade que Bonaparte « avait détaché de Lonato. Kilmaine accélérait son mouve- « ment pour prendre part au combat. D'un autre côté, la « tête de colonne de Wurmser commençait à arriver par « Guirdizzo. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le combat fut vif; l'avant-garde des Autrichiens fit « une très-belle défense, car elle était inférieure en nom- « bre : il est vrai qu'elle se sentait soutenue par la pro- « chaine arrivée de l'armée de Wurmser, et que les Fran- « çais au contraire croyaient avoir à combattre le gros de « cette armée. La perte que ces derniers essuyèrent prouva « également leurs efforts et la vigoureuse résistance des « Impériaux.

« Ces deux combats de Lonato et de Castiglione assurè- « rent le succès de toute l'opération, et les suites en furent

« des plus importantes : les Autrichiens y perdirent trois « mille hommes tués, blessés ou prisonniers, indépendam- « ment de vingt pièces de canon. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini , t. VIII , p. 323 à 325.)

592. PRISE DE GAVARDO (4 août 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le général Quasdanowitch s'était retiré sur les hauteurs de Gavardo , où le général en chef le fit poursuivre sans relâche.

« Saint-Hilaire fut envoyé avec quelques renforts de la « division Masséna au général Guyeux à Salo pour tenter « le 4 un effort mieux combiné par la montagne sur Ga- « vardo , tandis que le centre ferait des démonstrations sur « les hauteurs de Bedizzole , en vue de le seconder.

« A la suite d'un combat assez vif , les Français occupè- « rent Gavardo. Le général autrichien se voyant menacé « en même temps par Saint-Ozetto et par Salo , ses troupes « étant d'ailleurs exténuées par des fatigues et des marches « excessives dans un pays difficile et dépourvu de ressour- « ces, se décida à remonter le Val Sabia par Volarno , « afin de se retirer sur Riva, laissant le Prince de Reuss en « arrière-garde sur le lac d'Idro , vers Rocca-d'Anfo et « Lodrone. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini , t. VIII, p. 325 et 326.)

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 25.

593. BATAILLE DE CASTIGLIONE (5 août 1796).

ORDRE DE BATAILLE.

Par M.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 62.

594. BATAILLE DE CASTIGLIONE (5 août 1796).

Par M. VICTOR ADAM en 1836.

595. BATAILLE DE CASTIGLIONE (5 août 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Ayant ainsi rejeté Quasdanowitch dans les montagnes de Salo , et certain que désormais le corps de bataille de l'armée autrichienne était incapable d'entreprendre un un mouvement offensif sur le Pô, le général en chef avait

arrêté une attaque générale contre le général Wurmser. Le 5 août, avant le jour, l'armée française, forte de vingt mille hommes, occupait les hauteurs de Castiglione.

« La division Augereau se forma sur deux lignes en « avant de Castiglione. La réserve, aux ordres du général « Kilmaine, était placée en échelons à sa droite. La divi- « sion Masséna tint la gauche, partie déployée, partie en « colonnes. D'un autre côté on enjoignit à Despinois d'en- « voyer quelques bataillons de Brescia.

« L'armée impériale se forma en bataille sur deux li- « gnes, la gauche au mamelon de Medolano, la droite au « delà de Salferino. Elle n'était plus que de vingt-cinq « mille hommes environ, non compris la division qui blo- « quait Peschiera, la colonne de Quasdanowitch et quel- « ques troupes détachées vers Mantoue et sur les bords du « Pô. » (*Hist. des guerres de la Révolution,* par Jomini, t. VIII, p. 328.)

« La division Serrurier, forte de cinq mille hommes, « avait reçu ordre de partir de Marcaria, de marcher toute « la nuit, et de tomber au jour sur les derrières de la gau- « che de Wurmser ; son feu devait être le signal de la ba- « taille : on attendait un grand succès moral de cette atta- « que inopinée, et, pour la rendre plus sensible, l'armée « française feignit de reculer ; mais aussitôt qu'elle enten- « dit les premiers coups de canon du corps de Serrurier, « qui, étant malade, était remplacé par le général Fio- « rella, elle marcha vivement à l'ennemi, et tomba sur des « troupes déjà ébranlées dans leur confiance, et n'ayant « plus leur première ardeur. Le mamelon de Medole, au « milieu de la plaine, était l'appui de la gauche ennemie; « l'adjudant général Verdier fut chargé de l'attaquer. « L'aide de camp Marmont y dirigea plusieurs batteries « d'artillerie. Le poste fut enlevé; Masséna attaqua la « droite, Augereau le centre; Fiorella prit la gauche en « revers, la cavalerie légère surprit le quartier général, « et faillit de prendre Wurmser. Partout l'ennemi se mit

« en plaine retraite. » (*Mém. de Napoléon,* écrits à Saint-Hélène par le général Montholon, t. III, p. 287.)

« L'ennemi repassa le Mincio et coupa ses ponts, vi-« vement harcelé par la cavalerie de Beaumont et par les « troupes de la division Serrurier. Il perdit vingt pièces « de canon et environ mille prisonniers, outre deux mille « hommes tués et blessés. » (*Hist. des guerres de la Révolution,* par Jomini, t. VIII, p. 331.)

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

596. **PRISE DE CALIANO SUR L'ADIGE** (4 sept. 1796).

Aquarelle par

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

597. **PRISE DU CHATEAU DE LA PIETRA** (4 sept. 1796).

Par M. MAUZAISSE en 1836.

598. **PRISE DU CHATEAU DE LA PIETRA** (4 sept. 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

L'armée française en Italie reçut enfin, dans les derniers jours du mois d'août 1796, quelques renforts des armées des Alpes et de l'intérieur, qui avaient porté tous les cadres au complet. « Serrurier avait remplacé Vaubois à « Livourne; celui-ci prit le commandement des onze mille « combattants de l'aile gauche, cantonnés sur la rive occi-« dentale du lac de Garda. La division Masséna, portée à « treize mille hommes, s'établit au centre, et Augereau « forma la droite avec neuf mille. Sahuguet commanda les « dix mille hommes laissés devant Mantoue : on donna à « Kilmaine deux bataillons et sa faible division de cava-« lerie, pour éclairer le Bas-Adige et défendre Vérone. « Sauret avec les dépôts de l'armée, réunis à deux ou trois « bataillons attendus incessamment des Alpes, devait « maintenir la police à Brescia et sur les derrières. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IX, p. 102.)

L'armée de Sambre-et-Meuse et celle de Rhin-et-Moselle, après avoir passé le Rhin, s'avançaient rapidement dans le cœur de l'Allemagne. Le feld-Maréchal Wurmser était

dans le Tyrol, où il recrutait son armée. Le général en chef de l'armée d'Italie, qui sentait l'importance d'occuper le général autrichien pour l'empêcher de se porter sur les derrières de l'armée commandée par le général Moreau, lorsqu'elle s'approchait des places de Bavière, résolut de prendre l'offensive.

Les divisions se mirent en marche pour se porter dans le Tyrol. La colonne de Masséna, ayant repoussé les avant-postes autrichiens à Alla, venait de s'emparer de Serravalle, le 17 au soir, et de San-Marco le 18, pendant que le général Rampon et le général Victor s'emparaient de Roveredo, que le général autrichien Quasdanowitch abandonnait pour s'établir dans la position de Coliano, où il opérait sa jonction avec le général Wukassowich.

« Arrivées à Roveredo, les divisions Masséna et Augereau prirent position. Dans ce moment, le général en « chef s'aperçut que l'ennemi établissait un point de défense « à la position du château de la Pietra ou Coliano, appuyant « sa gauche à une montagne inaccessible, et sa droite à « l'Adige, par une forte muraille crénelée, et où il établit « plusieurs pièces d'artillerie.

« La division Masséna, qui était en avant de Roveredo, « était excédée de fatigue : mais un mot du général en « chef lui fait oublier qu'elle marchait depuis deux jours « et demi, et se battait continuellement; et nos braves, « confiants dans les dispositions de Bonaparte, animés « par l'exemple du général Masséna, brûlent du désir de « joindre l'ennemi. Ils arrivent devant la position qu'il « défend : c'est là que notre artillerie, placée avec avan-« tage, que des colonnes disposées, l'une pour gravir quel-« ques parties de rocher à peine accessibles, l'autre tour-« nant par l'Adige, forcent l'ennemi, frappé de terreur, à « fuir de sa position. La porte du retranchement est en-« foncée : notre cavalerie s'élance à la poursuite de l'en-« nemi : l'infanterie, oubliant toute sa fatigue, la suit au « pas de course. L'ennemi fuyant est atteint; il est cul-

« buté et renversé, et poursuivi jusqu'à trois mille de « Trente, où les troupes sont obligées de faire halte par « l'épuisement de leurs forces. Cette dernière action, qui « termine la journée, laisse en notre pouvoir cinq mille « prisonniers, ving-cinq pièces de canon, une quantité im- « mense de fourgons, sept drapeaux et beaucoup de che- « vaux tant de cavalerie que d'artillerie.» (*Campagnes de Bonaparte*, par le général Berthier, p. 132 à 133.)

599. COMBAT DU PONT DE LAVIS (5 sept. 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Le général en chef était entré à Trente le 5 septembre, à huit heures du matin : c'est dans cette capitale du Tyrol italien, quartier général de Wurmser, qu'il apprend que le généralissime des troupes autrichiennes s'est dirigé avec une partie de l'armée qu'il commande sur Bassano; il donne ordre de suivre ses traces.

« Le général en chef, prévenu que l'ennemi tient une po- « sition formidable à Lavis sur la route de Botzen, sent « combien il est important de le forcer dans cette position « pour l'exécution de ses mouvements ultérieurs : il fait « activer la marche du général Vaubois; il marche lui- « même avec l'avant-garde, qui attaque l'ennemi à six heu- « res du soir. L'avant-garde est arrêtée par la défense « opiniâtre de l'ennemi; mais la tête de la division arrive : « le général ordonne le passage du pont et l'attaque du vil- « lage au pas de charge et l'arme au bras, et aussitôt le « pont de Lavis est passé et le village forcé, et par une « manœuvre hardie, quelques hussards et quelques hom- « mes d'infanterie, cent hussards de Wurmser, un guidon « et trois cents hommes d'infanterie sont faits prisonniers. « La nuit mit fin à la poursuite de l'ennemi. » (*Campagnes de Bonaparte*, par le général Berthier, p. 133.)

600. PRISE DU VILLAGE DE PRIMOLANO (7 sept. 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« La division du général Augereau s'est rendue le 20

« à Borgo du Val di Sugana, Martello et Val Soiva ; la « division du général Masséna s'y est également rendue « par Trente et Levico.

« Le 21 au matin, l'infanterie légère faisant l'avant-« garde du général Augereau, commandée par le général « Lanusse, rencontre l'ennemi qui s'est retranché dans le « village de Priémolan, la gauche appuyée à la Brenta et « la droite à des montagnes à pic : le général Augereau « fait sur-le-champ ses dispositions ; la brave cinquième « demi-brigade d'infanterie légère attaque l'ennemi en « tirailleurs ; la quatrième demi-brigade d'infanterie de « bataille, en colonnes serrées et par bataillons, marche « droit à l'ennemi, protégée par le feu de l'artillerie lé-« gère : le village est emporté. » (*Campagnes de Bonaparte*, par le général Berthier, p. 137.)

01. PASSAGE DE LA BRENTA ET PRISE DU FORT DE COVELO (sept. 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Mais l'ennemi se rallie dans le petit fort de Covelo, « qui barrait le chemin et au milieu duquel il fallait pas-« ser : la cinquième demi-brigade d'infanterie légère ga-« gne la gauche du fort, et établit une vive fusillade dans « le temps où deux ou trois cents hommes passent la « Brenta, gagnent les hauteurs de droite et menacent de « tomber sur les derrières de la colonne. Après une ré-« sistance assez vive, l'ennemi évacue ce poste : le cin-« quième régiment de dragons, auquel j'ai fait restituer « les fusils, soutenu par un détachement des chasseurs du « dixième régiment, se met à sa poursuite, atteint la tête « de la colonne, qui par ce moyen se trouve toute pri-« sonnière.

« Nous avons pris dix pièces de canon, quinze cais-« sons, huit drapeaux et fait quatre mille prisonniers. » (*Campagnes de Bonaparte*, par le général Berthier, p. 138.)

Partie centrale.
R.-de-chaussée.
Salle no 25.

602. SIÉGE DE MANTOUE (sept. 1796.)
INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

603. SIÉGE DE MANTOUE. BATAILLE DE SAINT-GEORGES (sept. 1796.)

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
No 140.

« Tout ce que la prudence, la vigilance et l'activité « pouvaient tenter, rapporte l'auteur des *Campagnes de* « *Bonaparte*, page 149, pour cerner Wurmser et le forcer « à se rendre prisonnier avec le reste de son armée, fut « entrepris par le général en chef de l'armée d'Italie. « Ses infatigables divisions n'eurent pas un instant de re- « pos, et les quatre jours qui suivirent la bataille de « Bassano ne furent qu'une suite perpétuelle de mouve- « ments et de combats. »

Mais s'il était parvenu à dissiper en partie l'armée du Maréchal Wurmser, il n'avait pu empêcher ce général de se réfugier dans Mantoue avec les six mille hommes qui lui restaient. La garnison de cette ville se trouvait alors de trente-trois mille hommes; cinq mille hommes étaient dans les hôpitaux, et cinq mille dans la ville pour la garde de la place. Le reste, qui se montait à vingt-trois mille hommes, se tenait dans la campagne. Les armées françaises et autrichiennes étaient sans cesse en présence, il ne se passait pas de jours où il n'y eût des engagements.

« Les troupes du général Wurmser occupaient la Fa- « vorite et Saint-Georges; leur ligne appuyait sa droite à « la route de Legnago vers Motella, et la gauche vers « Saint-Antoine, sur la route de Mantoue à Vérone; de « nombreux escadrons couvraient leur front. L'armée « française était en position comme il suit:

« La division de blocus, aux ordres de Sahuguet, con- « sistant en trois demi-brigades et six escadrons, formait « la droite à cheval sur la route qui conduit de la citadelle « à Roverbella; la division Masséna, qui comptait six fai-

« bles demi-brigades et quelques escadrons, formait le « centre à la hauteur de Due-Castelli. La division Au- « gereau, commandée provisoirement par le général Bon, « et destinée à former la gauche, n'avait comme la pre- « mière que trois demi-brigades et six escadrons. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IX, p. 126 à 127.)

« L'affaire de Saint-Georges eut lieu le 29 septembre.

« Le combat fut d'abord engagé par la division Auge- « reau : il ne tarda pas à devenir très-vif; les Autrichiens « y envoyèrent leur réserve. Bon fut non seulement ar- « rêté, mais même perdit un peu de terrain. Sahuguet « s'engagea de son côté sur la droite ; l'ennemi croyait « que toute la ligne était aux prises, quand Masséna dé- « boucha en colonne sur le centre et porta le désordre « dans l'armée ennemie, qui se jeta en toute hâte dans la « ville, après avoir perdu trois mille prisonniers, dont un « régiment de cuirassiers tout monté, trois drapeaux, « onze pièces de canon. » (*Mém. de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 313.)

604. COMBAT D'ALTENKIRCHEN (20 sept. 1796).

MORT DU GÉNÉRAL MARCEAU.

Par M. COUDER en 1835.

L'armée de Sambre-et-Meuse, après avoir pénétré dans le cœur de l'Allemagne, se vit contrainte de se retirer devant les forces supérieures de l'ennemi, et elle opéra son mouvement de retraite sur le Rhin, vers Neuwied. Au combat d'Altenkirchen, le 20 septembre 1796, « le général « Marceau, rapporte Jomini, sut contenir par ses ma- « nœuvres un ennemi nombreux et acharné, jusqu'à « ce que l'armée eut entièrement passé le défilé et pris « ses positions sur la rive droite de la Wiedbach. » (t. IX, « p. 44). Aile du Midi, R.-de-chaussée. Salle nº 61.

Les troupes légères du corps d'armée qu'il commandait

étaient engagées dans la forêt d'Hochsteinhall. Marceau, voulant mieux reconnaître l'ennemi qui s'avançait, s'approche des premiers éclaireurs, accompagné seulement du capitaine de génie Souhait et de deux ordonnances. Un hussard du régiment de Kayser, qui caracolait devant lui, l'amuse et le distrait par les divers mouvements qu'il fait faire à son cheval, et pendant ce temps Marceau est ajusté par un chasseur tyrolien caché derrière une haie, qui lui tire un coup de carabine à peu de distance. L'intrépide général fait encore quelques pas; mais bientôt il sent qu'il est blessé à mort, se fait descendre de cheval, et tombe dans les bras de ceux qui sont accourus pour le recevoir.

605. LE GÉNÉRAL AUGEREAU AU PONT D'ARCOLE (NOV. 1796).

Par M. THÉVENIN, en 1798.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 61.

Bonaparte écrivait aux Directeurs du quartier général de Vérone le 29 brumaire an V (19 novembre 1796):

« Informé que le Feld-Maréchal Alvinzi, commandant « l'armée de l'Empereur, s'approchait de Vérone, afin « d'opérer sa jonction avec les divisions de son armée qui « sont dans le Tyrol, je filai le long de l'Adige avec les di- « visions d'Augereau et de Masséna; je fis jeter, pendant la « nuit du 24 au 25, un pont de bateaux à Ronco, où nous « passâmes cette rivière. J'espérais arriver dans la matinée « à Villa-Nova, et par là enlever les parcs d'artillerie de « l'ennemi, les bagages, et attaquer l'armée ennemie « par le flanc et ses derrières. Le quartier général du gé- « néral Alvinzi était à Caldero. Cependant l'ennemi, qui « avait eu avis de quelques mouvements, avait envoyé un « régiment de Croates et quelques régiments hongrois dans « le village d'Arcole, extrêmement fort par sa position au « milieu des marais et des canaux.

« Ce village arrêta l'avant-garde de l'armée pendant « toute la journée. Ce fut en vain que tous les généraux,

« sentant l'importance du temps, se précipitèrent à la « tête pour obliger nos colonnes à passer le petit pont « d'Arcole : trop de courage nuisit; ils furent presque tous « blessés. Augereau empoignant un drapeau le porta jus- « qu'à l'extrémité du pont; il resta là plusieurs minutes « sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce « pont ou faire un détour de plusieurs lieues qui nous au- « rait fait manquer toute notre opération. » (*Campagnes de* « *Bonaparte*, par le général Berthier, p. 201.)

606. LE GÉNÉRAL BONAPARTE AU PONT D'ARCOLE (nov. 1796).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le général Berthier ajoute dans son rapport qui suit la lettre de Bonaparte :

« Le général en chef se porta avec tout son état-major à « la tête de la division Augereau; il rappela à nos frères « d'armes qu'ils étaient les mêmes qui avaient forcé le pont « de Lodi. Il crut s'apercevoir d'un moment d'enthou- « siasme et voulut en profiter. Il se jette à bas de son che- « val, saisit un drapeau, s'élance à la tête des grenadiers « et court sur le pont en criant : Suivez votre général. La « colonne s'ébranle un instant, et l'on était à trente pas du « pont lorsque le feu terrible de l'ennemi frappa la colonne, « la fit reculer au moment même où l'ennemi allait prendre « la fuite. C'est dans cet instant que les généraux Vignole « et Lannes sont blessés, et que l'aide de camp du général « en chef, Muiron, fut tué.

« Le général en chef et son état-major sont culbutés; le « général en chef lui-même est renversé avec son cheval « dans un marais, d'où, sous le feu de l'ennemi, il est re- « tiré avec peine; il remonte à cheval; la colonne se rallie « et l'ennemi n'ose sortir de ses retranchements.

« La nuit commençait lorsque le général Guyeux arrive « sur le village d'Arcole avec valeur, et finit par l'emporter; « mais il se retira pendant la nuit après avoir fait beaucoup « de prisonniers et enlevé quatre pièces de canon. »

607. BATAILLE D'ARCOLE (16 et 17 nov. 1796).

Par BACLER D'ALBE en 1801.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle nº 61.

Le 26 brumaire (16 novembre) l'ennemi, après avoir fait évacuer tous ses équipages et magasins sur Vicence, avait porté toutes ses forces à Ronco. Il occupait aussi le village d'Arcole.

Ce jour même commença la bataille d'Arcole ; on se battit toute la journée sans qu'il fût rien décidé. Dans cette journée, l'aide de camp du général en chef Elliot fut tué.

« La nuit suivante, continue le général Berthier, le gé« néral en chef ordonna qu'on jetât un pont sur le canal, « et une nouvelle attaque fut combinée pour le 27. La di« vision du général Masséna devait attaquer sur la chaus« sée de gauche, et celle du général Augereau, pour la « troisième fois, le célèbre village d'Arcole, tandis qu'une « autre colonne devait traverser le canal pour tourner ce « village. Une partie de la garnison de Porto-Legnago, « avec cinquante chevaux et quatre pièces d'artillerie, re« çut l'ordre de tourner la gauche de l'ennemi, afin d'éta« blir une diversion.

« L'attaque commença à la pointe du jour; le combat fut « opiniâtre; la colonne de Masséna trouva moins d'obsta« cles; mais celle d'Augereau fut encore repoussée à Ar« cole, et se reployait en désordre sur le pont de Ronco « lorsque la division de Masséna, qui avait suivi le mouve« ment rétrograde de la division d'Augereau, se trouva en « mesure de se rejoindre à elle pour attaquer de nouveau « l'ennemi, qui fut mis en fuite cette fois, et qui, se « voyant tourné par sa gauche, fut forcé à Arcole : alors la « déroute fut complète ; il abandonna toutes ses positions « et se retira pendant la nuit sur Vicence.

« Dans ces différents combats nous avons fait à l'ennemi en« viron cinq mille prisonniers, dont cinquante-sept officiers, « tué ou blessé une énorme quantité d'hommes, enlevé qua« tre drapeaux et pris dix-huit pièces de canon, beaucoup « de caissons, plusieurs haquets chargés de pontons, et une

« multitude d'échelles que l'armée autrichienne s'était pro-
« curées dans le dessein d'escalader Vérone. » (*Extrait des campagnes de Bonaparte,* par Berthier, p. 206 à 208).

608. BATAILLE DE RIVOLI (12 janv. 1797). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

DÉFENSE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A FERRARA.

Aquarelle par BAGETTI.

609. BATAILLE DE RIVOLI. (14 janv. 1797). Partie centrale R.-de-chaussée. Salle no 25.

ORDRE DE BATAILLE.

Par. M.

610. BATAILLE DE RIVOLI (14 janv. 1797). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

PRISE DES MONTS CORONA ET PIPOLO.

Aquarelle par BAGETTI.

611. BATAILLE DE RIVOLI (14 janv. 1797). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 61.

LE GÉNÉRAL JOUBERT REPREND LE PLATEAU DE RIVOLI.

Par M. AUGUSTE DEBAY en 1835.

612. BATAILLE DE RIVOLI (14 janv. 1797). Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. no 137.

Par M. COGNIET.

613. BATAILLE DE RIVOLI (14 janv. 1797). Aile du Nord. 1er étage. Salle No 77.

Par BACLER D'ALBE en 1804.

614. BATAILLE DE RIVOLI (14 janv. 1797). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 62.

Par M. LEPAULLE en 1835, d'après Carle Vernet.

615. BATAILLE DE RIVOLI (14 janv. 1797). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Aquarelle par BAGETTI.

616. CHAMP DE BATAILLE PRÈS DU MONTMOSCATO (14 janv. 1797). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Aquarelle par BAGETTI.

617. COMBAT DANS LE DÉFILÉ DE LA MADONA DELLA CORONA (14 janv. 1797). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Aquarelle par BAGETTI.

Le Maréchal Alvinzi, accablé sur tous les points et re-

poussé dans le Tyrol, avait abandonné la Lombardie; mais Bonaparte, obligé de retourner devant Mantoue, n'avait pu profiter des avantages de sa victoire; l'armée était toujours arrêtée devant cette place où le Maréchal Wurmser s'était renfermé avec ses troupes. L'Empereur d'Autriche s'empressa de réparer les pertes que son lieutenant avait éprouvées en Italie, et le général Alvinzi était déjà de retour dans le commencement de janvier 1797.

Depuis la bataille d'Arcole, l'armée française avait reçu quelques renforts envoyés de l'armée des Alpes et de l'intérieur. Dix mille hommes, rapporte Jomini, formaient le blocus de Mantoue où le général Serrurier avait été rappelé, et trente mille étaient en observation.

Le général Joubert avait remplacé le général Vaubois dans le commandement de l'extrême gauche de l'armée dans le Tyrol; il occupait les positions de Corona et de Rivoli.

Le 7 janvier l'armée autrichienne se mit en mouvement. La gauche, sous les ordres du général Provera, sortit de Padoue, et le centre, partant de Bassano, se dirigeait sur Roveredo pour se réunir à la droite.

Le général Bonaparte était à Bologne où il eut connaissance le 10 des mouvements de l'ennemi. C'est ainsi qu'il rend compte lui-même des opérations de cette campagne. « Le 23 nivôse (12 janvier 1797), pendant que l'en-
« nemi se présentait devant Vérone, il attaquait l'avant-
« garde du général Masséna, placée au village Saint-
« Michel. Ce général sortit de Vérone, rangea sa division
« en bataille et marcha droit à l'ennemi qu'il mit en dé-
« route, lui enleva trois pièces de canon et lui fit six cents
« prisonniers; les grenadiers de la soixante-quinzième
« enlevèrent les positions à la baïonnette; ils avaient à
« leur tête le général Brune, qui eut ses habits percés
« de sept balles.

« Cette division occupait une ligne défensive sur les

« hauteurs en arrière du torrent du Ri, et s'appuyant par « la gauche à la droite de Cingie-Rossi, dans le revers « oriental du Mont-Baldo, et par sa droite à des batteries « retranchées, repoussa les attaques de l'armée autri- « chienne, débouchant en nombreuses colonnes par les « cols Campion, Cocca et Corno-Albave, près du village « de Ferrara, et se maintint jusqu'à ce que le général « Bonaparte arrivât avec son armée dans le bassin de « Rivoli. »

« Je fis aussitôt reprendre au général Joubert la position « intéressante de San-Marco; je fis garnir le plateau de « Rivoli d'artillerie, et je disposai le tout afin de prendre « à la pointe du jour une offensive redoutable et de mar- « cher moi-même à l'ennemi. A la pointe du jour, notre « aile droite et l'aile gauche de l'ennemi se rencontrèrent « sur les hauteurs de San-Marco; le combat fut terrible et « opiniâtre. Le général Joubert, à la tête de la trente- « troisième, soutenait son infanterie légère que comman- « dait le général Vial.

« Cependant M. Alvinzi, qui avait fait ses dispositions « le 24 pour enfermer toute la division du général Jou- « bert, continuait d'exécuter son même projet: il ne se « doutait pas que pendant la nuit j'y étais arrivé avec des « renforts assez considérables pour rendre son opération « non seulement impossible, mais encore désastreuse pour « lui. Notre gauche fût vivement attaquée: elle plia, et « l'ennemi se porta sur le centre.

« La quatorzième demi-brigade soutint le choc avec la « plus grande bravoure.

« Cependant il y avait déjà trois heures que l'on se bat- « tait, et l'ennemi ne nous avait pas encore présenté toutes « ses forces. Une colonne ennemie, qui avait longé l'Adige, « sous la protection d'un grand nombre de pièces, marcha « droit au plateau de Rivoli pour l'enlever, et par là me- « naçait de tourner la droite et le centre. J'ordonnai au « général de cavalerie Leclerc de se porter pour charger « l'ennemi, s'il parvenait à s'emparer du plateau de

« Rivoli, et j'envoyai le chef d'escadron Lasalle avec cin-
« quante dragons, prendre en flanc l'infanterie ennemie
« qui attaquait le centre, et la charger vigoureusement.
« Au même instant le général Joubert avait fait descendre
« des hauteurs de San-Marco quelques bataillons qui plon-
« geaient dans le plateau de Rivoli. L'ennemi qui avait
« déjà pénétré sur le plateau, attaqué vivement et de
« tous côtés (*), laisse un grand nombre de morts, une
« partie de son artillerie et rentre dans la vallée de
« l'Adige. A peu près au même moment, la colonne en-
« nemie, qui était déjà depuis long-temps en marche pour
« nous tourner et nous couper toute retraite, se rangea en
« bataille sur des pitons derrière nous. J'avais laissé la
« soixante-quinzième en réserve, qui non seulement tint
« cette colonne en respect, mais encore en attaqua la gau-
« che qui s'était avancée, et la mit sur-le-champ en dé-
« route. La dix-huitième demi-brigade arriva sur ces en-
« trefaites, dans le temps que le général Rey avait pris
« position derrière la colonne qui nous tournait.

« Je fis aussitôt canonner l'ennemi avec quelques pièces
« de douze; j'ordonnai l'attaque, et en moins d'un quart
« d'heure toute cette colonne, composée de plus de quatre
« mille hommes, fut faite prisonnière. L'ennemi, partout
« en déroute, fut partout poursuivi, et pendant toute la
« nuit on nous amena des prisonniers. Quinze cents hom-
« mes qui se sauvaient par Guarda furent arrêtés par une
« cinquantaine d'hommes de la dix-huitième qui, du moment
« qu'ils les eurent reconnus, marchèrent sur eux avec con-
« fiance, et leur ordonnèrent de poser les armes.

« L'ennemi était encore maître de la Corona, mais il ne
« pouvait plus être dangereux. Il fallait s'empresser de
« marcher contre la division de M. le général Provera, qui
« avait passé l'Adige le 24 à Anguiari. Je fis filer le géné-
« ral Victor avec la brave cinquante-septième et rétrograder

(*) C'est alors que le général Joubert prit un fusil et se mit lui-même à la tête d'un peloton pour charger l'ennemi.

« le général Masséna qui, avec une partie de sa division,
« arriva à Roverbella le 25.

« Je laissai l'ordre en partant au général Joubert d'at-
« taquer, à la pointe du jour, l'ennemi s'il était assez té-
» méraire pour rester encore à la Corona.

« Le général Murat avait marché toute la nuit avec une
« demi-brigade d'infanterie légère; il devait paraître dans
« la matinée sur les hauteurs de Montebaldo qui dominent
« la Corona.

« Effectivement, après une résistance assez vive, l'en-
« nemi fut mis en déroute, et ce qui était échappé à la
« journée de la veille fut fait prisonnier : la cavalerie ne
« put se sauver qu'en traversant l'Adige à la nage, et il
« s'en noya beaucoup.

« Nous avons fait, dans les deux journées de Rivoli,
« treize mille prisonniers et pris neuf pièces de canons :
« les généraux Sandos et Mayer ont été blessés en combat-
« tant vaillamment à la tête des troupes. »

618. **COMBAT D'ANGHIARI (14 janv. 1797).** Aile du Midi. R.-de-chaussée.

Par MM. ALAUX et OSCAR GUÉ en 1835.

619. **COMBAT D'ANGHIARI (14 janv. 1797).**

Aquarelle par BAGETTI.

Mais Provera, à la tête de sa division forte de dix mille hommes, avait quitté Padoue le 8 janvier. Pendant qu'on se battait à Rivoli, il jetait un pont sur l'Adige, forçait le passage d'Anghiari pour se diriger sur Mantoue. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le général Augereau, qui s'était mis, le 14 janvier, à la
« poursuite des corps détachés du général Provera, tomba sur
« l'arrière-garde de cette division, et après un combat très-
« vif enleva toute cette arrière-garde à l'ennemi, lui prit
« seize pièces de canon, lui fit deux mille prisonniers et dé-
« truisit le pont qui avait été jeté par l'ennemi sur l'Adige.
(*Rapport* de Berthier, p. 238.)

620. LE GÉNÉRAL BONAPARTE VISITE LE CHAMP DE BATAILLE LE LENDEMAIN DE LA BATAILLE DE RIVOLI (15 janv. 1797).

Par TAUNAY en 1801.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 62.

Le lendemain de la bataille de Rivoli le général en chef de l'armée d'Italie se rendit sur le champ de bataille, accompagné des officiers de son état-major pour s'assurer par lui-même si les blessés avaient reçu tous les soins que leur état réclamait.

621. BATAILLE DE LA FAVORITE (16 janv. 1797).

ENVIRONS DE MANTOUE ENTRE LE FAUBOURG SAINT-GEORGES ET LA CITADELLE.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le général Provera arriva le 15 janvier devant Man-« toue, du coté du faubourg Saint-Georges. Le général « Miollis occupait ce faubourg avec douze cents hommes. « aussi bien retranché du côté de la ville que du côté de la « campagne. Après avoir vainement sommé le commandant « et essuyé une volée de coups de canon qui lui ôta tout « espoir de le forcer, le général autrichien se décida à « porter ses pas du côté de la citadelle. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IX, p. 291.)

« Le lendemain, le général Wurmser sortit avec la gar-« nison et prit position à la Favorite. A une heure du ma-« tin, Bonaparte plaça le général Victor avec les quatre « régiments qu'il avait amenés, entre la Favorite et Saint-« Georges, pour empêcher la garnison de Mantoue de se « joindre à l'armée de secours. Serrurier, à la tête des « troupes du blocus, attaqua la garnison. La division Vic-« tor attaqua l'armée de secours. C'est à cette bataille que « la cinquante-septième mérita le nom de *Terrible*. Elle « aborda la ligne autrichienne et renversa tout ce qui vou-« lut résister. A deux heures après midi, la garnison ayant « été rejetée dans la place, Provera capitula et posa les « armes. Beaucoup de drapeaux, des bagages, des parcs,

« six mille prisonniers et plusieurs généraux tombèrent au « pouvoir du vainqueur. Pendant ce temps-là une ar- « rière-garde que Provera avait laissée à la Molinella fut « attaquée par le général Point de la division Augereau, « battue et prise ; il ne s'échappa du corps de Provera que « deux mille hommes qui restaient au delà de l'Adige ; « tout le reste fut pris ou tué. Cette bataille fut appelée « bataille de la Favorite, du nom d'un palais des ducs de « Mantoue, situé près du champ de bataille. » (*Mémoires écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 461.)

622. COMBAT DE LAVIS (2 févr. 1797).

Aquarelle par BAGETTI.

Après la bataille de Rivoli, la division Joubert avait été dirigée sur les gorges du Tyrol à la poursuite de l'armée autrichienne. Le 28 janvier le général Joubert avait livré le combat de Mori, à la suite duquel il était entré à Roveredo et à Trente. « Mais pour assurer la possession des « gorges de la Brenta, il ne fallait pas s'en tenir là : la li- « gne du Lavis était indispensable aussi bien que le point « important de Segonzano ; en conséquence, Joubert y fit « marcher sa division le 2 février ; Vial, à la tête de son « infanterie légère, attaqua les hauteurs qui dominent le « village à droite, soutenu par le quatorzième de ligne ; l'en- « nemi fut forcé à la retraite ; on le poursuivit jusqu'à « Saint-Michel et on lui fit grand nombre de prisonniers. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IX, p. 303.)

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

623. REDDITION DE MANTOUE (2 févr. 1797).

Par M. HIP. LECOMTE en 1812.

La victoire de Rivoli décida du sort de Mantoue.... la famine était dans la place et il était impossible qu'elle pût tenir encore long-temps.

Aile du Midi. R

Enfin le 2 février, « ce dernier boulevard de l'Italie

« tomba après six mois d'une résistance qui fit honneur « aux troupes autrichiennes. La garnison avait alors la « moitié de son monde aux hôpitaux; elle avait mangé tous « les chevaux de sa nombreuse cavalerie; la misère et la « mortalité y exerçaient les plus grands ravages. La capi- « tulation, en donnant un témoignage d'estime à Wurmser, « ajouta un nouveau lustre à la gloire de son vainqueur. « Le Maréchal sortit librement de la place avec tout son « état-major, et défila devant le général Serrurier, com- « mandant les troupes françaises; on lui accorda une es- « corte de deux cents cavaliers, cinq cents hommes à son « choix et six pièces de canon; mais la garnison déposa « les armes, et fut conduite à Trieste pour être échangée : « on l'estimait encore à treize mille hommes.

« Cette conquête rendit à l'armée d'Italie l'équipage de « siége qu'elle avait abandonné avant la bataille de Casti- « glione, et lui procura, outre l'artillerie de la place, tou- « tes les pièces de campagne du corps d'armée de Wurm- « ser, ce qui formait plus de cinq cents bouches à feu. Elle « recueillit encore un équipage de pont et cinquante à « soixante drapeaux ou étendards, qu'Augereau fut chargé « d'aller présenter au Directoire. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IX, p. 304.)

624. PRISE D'ANCÔNE (9 févr. 1797).

Par M. BOGUET en 1800.

…ile du Midi.
…-de-chaussée.
Salle no 62.

« La reddition de Mantoue, rapporte Jomini (t. IX, « p. 305), accéléra l'expédition projetée contre Rome. « Bonaparte la dirigea de Bologne où sa présence doublait « l'effet qu'elle devait produire sur toute l'Italie. »

Par le traité d'armistice signé le 20 juin dernier, le Pape avait déclaré renoncer à l'alliance avec l'Autriche: il cédait en même temps à la France les légations de Bologne et de Ferrare.

« La lutte d'Arcole ayant ranimé les espérances de la cour « de Rome, le Pape Pie VI s'était de nouveau déclaré

« contre la France; un courrier du cabinet papal instruisit Bonaparte de ses desseins. » (Jomini, page 306.)

Une nouvelle alliance était conclue avec la cour de Vienne, et le général Colli, passant du service du Piémont à celui de l'Autriche, fut désigné pour commander les troupes pontificales augmentées de nouvelles levées.

La division Victor fut aussitôt dirigée sur les états du Pape : « Sa marche n'éprouva aucun obstacle jusqu'à An-« cône où il arriva le 9 février. Ici un corps d'environ douze « cents hommes avait pris position sur les hauteurs en « avant de la place, s'y croyant sans doute à l'abri de toute « attaque; Victor l'enveloppa et le força à mettre bas les « armes. Alors Ancône ouvrit ses portes. On y trouva plu-« sieurs milliers de beaux fusils envoyés par l'Autriche pour « l'armement des milices, un arsenal bien approvisionné et « cent vingt bouches à feu. » (*Hist. des guerres de la Révolution,* par Jomini, t. IX, p. 309.)

625. PASSAGE DU TAGLIAMENTO SOUS VALVASONE (16 mars 1797).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 62.

Par M. Hip. Lecomte en 1835.

626. PASSAGE DU TAGLIAMENTO (16 mars 1797).

Aquarelle par Bagetti.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Les succès de l'armée d'Italie avaient déplacé le centre de toutes les opérations de la guerre; désormais ce n'était plus en Allemagne, mais en Italie, que se débattaient les grands intérêts de l'Europe. « Lors de la bataille d'Arcole, « rapporte l'auteur des *Mémoires de Napoléon*, IVe vol., « page 28, le gouvernement français crut l'Italie perdue « ce qui lui fit faire de sérieuses réflexions sur le contre-« coup que cela produirait sur l'état de la France. L'opi-« nion s'indignait et ne comprenait pas pourquoi on lais-« sait tout le fardeau et dès lors toute la gloire à une « seule armée. L'armée d'Italie elle-même se plaignait très-« haut, et l'on songea enfin à la secourir sérieusement. Le

« Directoire ordonna à une division de six régiments d'in-
« fanterie et de deux de cavalerie de l'armée de Sambre-
« et-Meuse et à une pareille force de l'armée du Rhin
« de passer les Alpes pour mettre l'armée d'Italie à même
« de combattre avec égalité dans la nouvelle lutte qui se
« préparait. Elle était alors menacée par l'armée qui fut
« détruite à Rivoli. La marche de ces renforts éprouva des
« retards ; Mantoue, vivement pressée, hâta les opérations
« d'Alvinzi ; de sorte qu'ils atteignaient seulement le pied
« des Alpes, lorsque les victoires de Rivoli, de la Favorite,
« et la reddition de Mantoue mirent l'Italie à couvert de
« tout danger. Ce ne fut qu'au retour de Tolentino que
« Napoléon passa la revue de ses nouvelles troupes. Elles
« étaient belles, en bon état et bien disciplinées. » La division de Sambre-et-Meuse était commandée par Bernadotte, celle du Rhin par Delmas. Ce détachement évalué à trente mille hommes n'était effectivement que de dix-neuf mille. « Désormais l'armée d'Italie était en état de
« tout entreprendre ; elle pouvait forcer seule le cabinet
« de Vienne à renoncer à l'alliance de l'Angleterre.

La cour de Vienne fit de nouveaux armements ; l'archiduc Charles, qui avait arrêté en Allemagne les succès des armes de Jourdan et de Moreau, fut opposé à Bonaparte en Italie. Il prit le commandement des troupes impériales ; le 7 février 1797, il établit son quartier général à Inspruck, capitale du Tyrol autrichien ; puis après il se porta à Villack et ensuite à Gorizia sur l'Isonzo.

L'aile droite des Autrichiens, sous les ordres des généraux Kerpen et Laudon, avait pris position entre le Lavis et la Noss, dans le Tyrol italien ; les restes de l'armée d'Alvinzi s'établirent derrière le Tagliamento. La brigade Lusignan était à Feltre ; le comte de Hohenzollern observait la Piave.

L'armée d'Italie fut réunie dans la Marche Trévisane à la fin de février. La division de Masséna se trouvait à Bassano, et celle de Serrurier à Castel-Franco ; la division Augereau, commandée par Guyeux, à Trévise, et le général

Bernadotte arrivait à Padoue. Joubert avec l'aile gauche, était opposé dans le Tyrol aux corps de Kerpen et de Laudon.

Le 9 mars le général Bonaparte avait transporté son quartier général à Bassano; après avoir passé la Piave et forcé une partie de la brigade Lusigny de mettre bas les armes, il arriva le 16 à neuf heures du matin à Valvasone; il y établit son quartier général.

« La division du général Guyeux, écrivait le général en « chef de l'armée d'Italie, dépasse Valvasone et arrive sur « le bord du Tagliamento à onze heures du matin. L'armée « ennemie est retranchée de l'autre côté de la rivière dont « elle prétend disputer le passage, le chef d'escadron « Croisier va, à la tête de vingt-cinq guides, la reconnaître « jusqu'aux retranchements : il est accueilli par la mi- « traille.

« La division du général Bernadotte arrive à midi; Bo- « naparte ordonne sur-le-champ au général Guyeux de se « porter sur la gauche pour passer la rivière à la droite « des retranchements ennemis, sous la protection de douze « pièces d'artillerie. Le général Bernadotte doit la passer « sur sa droite. L'une et l'autre de ces divisions forment « leurs bataillons de grenadiers, se rangent en bataille, « ayant chacune une demi-brigade d'infanterie légère en « avant, soutenue par deux bataillons de grenadiers, et « flanquée par la cavalerie. L'infanterie légère se met en « tirailleurs. Le général Dommartin à la gauche et le gé- « néral Lespinasse à la droite font avancer leur artillerie, « et la canonnade s'engage avec la plus grande vivacité. « Le général Bonaparte ordonne que chaque demi-brigade « ploie en colonne serrée sur les ailes de son second batail- « lon, ses premier et troisième bataillons.

« Le général Duphot, à la tête de la vingt-septième « d'infanterie légère, se jette dans la rivière; il est bientôt « de l'autre côté; le général Bon se soutient avec les gre- « nadiers de la division Guyeux. Le général Murat fait le

« même mouvement sur la droite et est également soutenu
« par les grenadiers de la division Bernadotte. Toute la
« ligne se mit en mouvement; chaque demi-brigade par
« échelons, des escadrons de cavalerie en arrière des in-
« tervalles. La cavalerie ennemie veut plusieurs fois char-
« ger notre infanterie, mais sans succès; la rivière est pas-
« sée, et l'ennemi partout en déroute.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

627. PRISE DE GRADISKA SUR L'ISONZO (16 mars 1797).

Aquarelle par BARGETTI.

628. PASSAGE DE L'ISONZO (16 mars 1797).

Par MM. COGNIET et GEORGES GUYON en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 77.

« Après le passage du Tagliamento, la division Berna-
« dotte se présenta devant Gradisca, pour y passer l'Isonzo,
« pendant que le général Serrurier se portait sur la rive
« gauche du torrent par le chemin de Mont-Falcone; il
« avait fallu un temps précieux pour construire un pont.
« Le colonel Andréossy, directeur des ponts, se jeta le pre-
« mier dans l'Isonzo pour le seconder; les colonnes sui-
« virent son exemple; les soldats passèrent, ayant de l'eau
« jusqu'à mi-corps, sous la fusillade de deux bataillons de
« Croates qui furent mis en déroute. Après ce passage, la
« division Serrurier se porta vis-à-vis Gradisca où elle
« arriva à cinq heures du soir. Pendant cette marche la
« fusillade était vive sur la rive droite, où Bernadotte
« était aux prises. Lorsque le gouverneur de Gradisca vit
« Serrurier sur les hauteurs, il capitula et se rendit pri-
« sonnier de guerre avec trois mille hommes, deux dra-
« peaux, vingt pièces de canons de campagne attelées.
« Le quartier général se porta le lendemain à Gorizia.
« La division Bernadotte marcha sur Laybach; le gé-
« néral Dugua avec mille chevaux prit possession de
« Triete, Serrurier, de Gorizia, remonta l'Isonzo par Ca-
« poretto et la Chiusa autrichienne, pour soutenir le gé-
« néral Guieux, et regagner, à Tarwis, la chaussée de la

« Carinthie. » (*Mém. de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. IV, p. 83.)

629. PRISE DE LAYBACH (1er avril 1797).

Par M. COGNIET.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 77.

De Gradisca le général Bonaparte se dirigea sur Clagenfurth ; pendant ce temps la division Bernadotte s'était jetée sur la droite, vers Laybach, dont il prit possession le 1er avril.

630. PRÉLIMINAIRES DE LA PAIX SIGNÉS A LÉOBEN (17 avril 1797).

Par LETHIÈRE en 1802.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 62.

De Clagenfurth le général Bonaparte avait transporté son quartier général à Sudenbourg, le 5 avril : il y reçut le 7 avril les généraux Bellegarde et Merfelde qui étaient chargés de proposer une armistice.

« Bonaparte, après avoir annoncé cet heureux événe-« ment au Directoire et mandé le général Clarke de Turin, « transféra son quartier général à Léoben. Il ne tarda « pas à apprendre l'arrivée du corps de Joubert dans la « vallée de la Drave.

« L'armée prit alors ses cantonnements. Le général « Serrurier occupa Gratz, l'une des plus florissantes villes « des états de l'Empereur ; Guyeux s'établit à Léoben ; « Masséna à Bruck ; la division Bernadotte resta campée « en avant de Saint-Michel : Joubert, échelonné de Vil-« lach à Klagenfurth, poussa la division Baraguey-d'Hil-« liers jusqu'à Gemona, autant pour assurer ses subsis-« tances que pour surveiller les Vénitiens. Victor, en « marche pour rejoindre l'armée, arrivait à Trévise. L'ar-« mée ainsi disposée se trouvait à même, en cas de rup-« ture, de reprendre aussitôt l'offensive, et de déboucher « en quelques marches dans les plaines de Vienne. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 66.)

Mais la signature des préliminaires de la paix eut lieu le 17 avril, au château d'Ekwald, près de Léoben, entre le marquis de Gallo et le général Merfeldt, stipulant pour l'Autriche, et Bonaparte au nom de la République.

631. BATAILLE DE NEUWIED (18 avril 1797).

Par M. VICTOR ADAM en 1836.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle nº 62.

Pendant que Bonaparte à la frontière d'Italie terminait la guerre par des succès aussi décisifs, les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, commandées, l'une par le général Moreau et l'autre par le général Hoche, avaient repassé le Rhin. Moreau occupait la rive gauche en face de Kehl et Huningue jusqu'aux environs de Deux-Ponts; Hoche était cantonné depuis Dusseldorff jusqu'à Coblentz. Il gardait la première de ces places et le pont de Neuwied.

L'armée autrichienne sous les ordres du général Latour défendait le passage du fleuve de ce côté. Le baron de Werneck était en face de l'armée de Rhin-et-Moselle.

D'après les ordres du Directoire, les deux armées devaient passer le Rhin le même jour et se diriger ensuite sur la capitale de l'Empire par l'intérieur de l'Allemagne.

L'armée de Sambre-et-Meuse avait reçu une organisation nouvelle: Ney y commandait les hussards, Richepanse les chasseurs, Klein les dragons; la réserve était sous les ordres du général d'Hautpoult. Grenier prit le commandement du centre; l'aile droite fut confiée à Lefebvre et l'aile gauche à Championnet.

L'armée autrichienne s'était mise en mouvement le 17 avril.

« Vers les huit heures du matin toutes les troupes qui
« avaient débouché de Neuwied s'ébranlèrent sous la
« protection d'une forte canonnade pour chasser les Au-
« trichiens de leur position : elle s'étendait en ligne droite,
« de Zollengers près du Rhin, jusqu'à Heddersdorf, village
« fortement retranché, où elle appuyait son flanc droit; le

« front en était couvert, entre ces deux villages, par six re-
« doutes élevées en avant du chemin de Neuwied à Ehren-
« breitstein ; trois autres redoutes, placées sur le plateau
« de Heddersdorf, étaient destinées à prendre d'écharpe
« les troupes qui, après avoir dépassé le chemin d'Ehren-
« breitstein, voudraient s'avancer sur celui de Dierdorf.
« Ces ouvrages bien défilés, palissadés, fraisés, étaient ar-
« més de grosse artillerie. » (*Hist. des guerres de la Révolution,* par Jomini, t. X, p. 92.)

Le feu commença aussitôt sur toute la ligne; le général Lefebvre, qui commandait l'aile droite, s'empara des villages de Zollenders et de Bendorf. « Les troupes impériales op-
« posèrent une résistance assez forte, mais les chasseurs à
« cheval de Richepanse les culbutèrent à la suite d'une
« charge brillante. L'ennemi s'étant retiré perdit sur ce
« point sept pièces de canon, cinq drapeaux ou guidons
« et cinquante caissons, » Le général Grenier, à la tête des deux divisions du centre, força le village de Heddersdorf. Une dernière redoute armée de cinq bouches à feu fut enlevée par la division Watrin; les troupes pénetrèrent dans l'ouvrage à l'arme blanche, où ils firent cinquante prisonniers.

632. COMBAT DE DIERDORF (18 avril 1797).

Par MM. COGNIET et GIRARDET en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 77.

« A peine les retranchements élevés dans la plaine furent-
« ils enlevés que Hoche dirigea son centre contre Dierdorf.
« Une compagnie d'artillerie légère et les hussards de Ney,
« en poursuivant les fuyards, atteignirent bientôt le corps
« de Werneck, qui occupait une position assez avantageuse
« derrière un ruisseau qu'il fit mine de vouloir défendre.
« Le combat s'engagea, mais ne fut pas de longue durée.
« Les hussards français ayant été soutenus par l'infanterie
« de Grenier et la réserve de d'Haupoult, les troupes de
« Werneck prirent la fuite et furent poursuivies l'épée dans
« les reins par les hussards sur la route de Hachenbourg
« jusqu'à la chute du jour. Les Autrichiens perdirent dans

« la journée de Neuwied près de cinq mille hommes hors « de combat ou prisonniers, six drapeaux, vingt-sept piè- « ces de canon et soixante caissons. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 95.)

633. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ROME (15 févr. 1798).

Par MM. ALAUX et HIP. LECOMTE en 1835.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle nº 62.

Pie VI (Jomini, page 332, vol. X) ne cherchait qu'une occasion favorable de rompre le traité de Tolentino. Ses ministres, instruits, dit-on, que le peuple de Rome méditait un mouvement, loin de chercher à le réprimer, se déterminèrent à le laisser éclater. Joseph Bonaparte, frère du général Bonaparte, était alors ambassadeur à Rome.

« Le 27 décembre, le palais de l'ambassadeur fut en- « touré par la populace, aux cris de *vive la République ro-* « *maine !* Les séditieux, parés de cocardes tricolores, ré- « clamaient l'appui de la France. Plusieurs individus si- « gnalés comme espions du gouvernement, mêlés parmi « eux, les excitaient de la voix et du geste. Joseph Bona- « parte, accompagné de plusieurs officiers, les somma de « se retirer ; mais, au même instant, les troupes papales « ayant forcé la juridiction de l'ambassade, débouchèrent « de tous côtés et firent feu sur les mutins. Le général « Duphot s'élança au milieu des troupes pour les arrêter ; « il fut massacré, et l'ambassadeur aurait éprouvé le même « sort, si la fuite ne l'eût dérobé aux coups des assassins. « Cette scène tragique dura cinq heures, pendant lesquel- « les les ministres romains ne prirent aucune mesure pour « tirer la légation française de l'horrible position où elle se « trouvait. Leur complicité, dont on aurait peut-être douté, « se manifesta par le silence obstiné que le Cardinal « Doria opposa aux réclamations itératives de Joseph Bo- « naparte, qui prit enfin le parti de se retirer à Florence.

« Les troupes qui rentraient en France reçurent ordre de

« rétrograder; et Berthier, qui commandait l'armée d'Italie, celui de marcher sur Rome.... Il ne perdit pas un « instant pour faire ses préparatifs; il donna au général « Serrurier le commandement supérieur de toutes les troupes stationnées sur la rive gauche du Pô, pour s'opposer « aux Autrichiens, en cas qu'ils voulussent s'immiscer dans « les affaires de Rome. Six mille Cisalpins ou Polonais « furent placés à Rimini, pour couvrir la république Cisalpine. Le général Rey prit le commandement d'un corps « de réserve qui s'établit à Tolentino, devant le débouché « d'Ascoli, et tint les communications des Apennins entre « Tolentino et Foligno. Huit demi-brigades d'infanterie « et trois régiments de cavalerie, formant à peu près dix-huit mille hommes, furent dirigés sur Ancône, où le « général en chef arriva le 25 janvier 1798. Après avoir « réuni ses troupes et laissé dans cette ville le général Dessoles avec des forces suffisantes pour contenir le duché « d'Urbin toujours prêt à se révolter, il continua sa marche sur Rome. Cervoni commandait l'avant-garde, et « Dallemagne le corps de bataille. Les troupes légères ne « rencontrèrent d'autres ennemis qu'un gouverneur papal, qui fut enlevé à Lorette avec deux cents hommes; et « le 10 février, l'armée française arriva devant l'ancienne « capitale du monde. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 333 à 335.)

634. PRISE DE L'ILE DE MALTE (13 juin 1798).

Par MM. ALAUX et GUIAUD en 1835.

Le traité de Campo Formio avait mis un terme à la longue guerre de France avec l'Empereur d'Allemagne. Bonaparte de retour à Paris y avait jouit quelques instants de sa gloire; mais, fatigué bientôt de l'oisiveté, son active imagination se mit à enfanter de nouveaux projets de guerre et de conquête. La grande idée du Directoire était alors de porter des coups décisifs à la puissance et au commerce de l'Angleterre; ce fut en Égypte que Bonaparte Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 63.

résolut d'aller l'attaquer. La France, disait-il, maîtresse d'Alexandrie et de la mer Rouge, ruinerait infailliblement le commerce et la puissance britannique dans l'Inde. Et, se retournant avec lui-même, il ajoutait, dans l'essor de ses pensées ambitieuses : *Les grands noms ne se font qu'en Orient.*

Le secret de cette entreprise, renfermé entre Bonaparte et les cinq Directeurs, fut gardé merveilleusement. La France et l'Europe, les yeux fixés sur les immenses préparatifs qui se faisaient à Toulon, à Gènes, à Bastia, etc., se demandaient avec une inquiète curiosité où iraient aborder ces vaisseaux et ces régiments rassemblés sous les ordres du vainqueur de l'Italie; ils ne le surent qu'en apprenant que l'armée française était débarquée en Égypte.

L'Égypte obéissait alors aux beys des Mamelouks, Mourad et Ibrahim. On se flatta que la Porte Ottomane, qui exerçait à peine sur ces deux chefs une autorité nominale, verrait sans trop d'ombrage leur domination remplacée par celle de la France.

On s'engageait d'ailleurs à respecter les droits de souveraineté. Mais ce n'était qu'après la conquête faite, qu'on devait lui demander la permission de la faire.

Cependant Bonaparte désigna tous les officiers généraux de terre et de mer qui devaient l'accompagner « Le vice-amiral Brueys commandait la flotte et avait pour contre-amiraux Gantheaume, Villeneuve, Decrès et Blanquet-Duchayla. Au nombre des lieutenants du général en chef on comptait Kléber, Desaix, Regnier. Une foule de savants et d'artistes, ingénieurs géographes, astronomes, naturalistes, antiquaires, littérateurs, empressés de partager sa fortune, s'embarquèrent pour aller explorer, instruire, civiliser au profit de leur patrie cette terre classique, berceau des arts et des sciences.

« Les troupes de l'expédition montaient à environ trente-six mille hommes, dont deux mille huit cents de cavalerie non montée.

« L'escadre, forte de treize vaisseaux de ligne, de dix-« sept frégates ou corvettes, et d'environ trois cents bâti-« ments de transport, était montée par dix mille matelots « français, italiens ou grecs. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 391.)

L'expédition sortit de Toulon le 19 mai : elle rallia en route les divisions Baraguey-d'Hilliers et Vaubois, parties de Gènes et de Bastia, et cingla vers l'île de Malte devant laquelle elle parut, le 9 juin, sans avoir rencontré l'ennemi. (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 389 à 392).

« Huit jours avaient suffi à Bonaparte pour prendre « possession de l'île de Malte, y organiser un gouverne-« ment provisoire, le ravitailler, faire de l'eau, et régler « toutes les dispositions militaires et administratives. Il « avait paru devant cette île le 22 prairial ; il la quitta le « 1er messidor, après en avoir laissé le commandement au « général Vaubois. » (*Relation de l'expédition d'Égypte*, par Berthier, p. 7).

635. DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ÉGYPTE (2 juil. 1798).

Par M. PINGRET en 1836.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 63.

Le 19 juin le général Bonaparte quitta l'île de Malte. « Les vents de nord-ouest soufflaient grands frais. Le 25 « (7 messidor), la flotte est à la vue de l'île de Candie, le « 29 (11 messidor) elle est sur les côtes d'Afrique ; le len-« demain au matin, elle découvre la Tour des Arabes ; le « soir elle est devant Alexandrie.

« Bonaparte fait donner l'ordre de communiquer avec « cette ville, pour y prendre le consul français, et avoir « des renseignements tant sur les Anglais que sur la situa-« tion de l'Égypte.

« Tout devait faire craindre que l'escadre anglaise, pa-« raissant d'un moment à l'autre, ne vînt attaquer la flotte « et le convoi dans une position défavorable. Il n'y avait

« pas un instant à perdre. Le général en chef donna donc,
« le soir même, l'ordre du débarquement : il en avait dé-
« cidé le point au Marabou. La distance de l'endroit du
« mouillage, éloigné de trois lieues de la terre ; le vent du
« nord, qui soufflait avec violence, une mer agitée qui se
« brisait contre les récifs dont cette côte est bordée, tout
« rendait le débarquement aussi difficile que péril-
« leux. »

« Bonaparte veut être à la tête du débarquement, il
« monte une galère et bientôt il est suivi d'une foule de
« canots, sur lesquels les généraux Bon et Kléber avaient
« reçu l'ordre de faire embarquer une partie de leurs divi-
« sions, qui se trouvaient à bord des vaisseaux de guerre.

« Les généraux Desaix, Régnier et Menou, dont les
« divisions étaient sur les bâtiments du convoi, reçoivent
« l'ordre d'effectuer leur débarquement sur trois colon-
« nes vers le Marabout.

« La mer en un instant est couverte de canots qui lut-
« tent contre l'impétuosité et la fureur des vagues. La ga-
« lère que montait Bonaparte s'était approchée le plus
« près du banc de récifs où l'on trouve la passe qui conduit
« à l'anse du Marabout. Là il attend les chaloupes sur les-
« quelles étaient les troupes qui avaient eu ordre de se
« réunir à lui ; mais elles ne parviennent à ce point qu'a-
« près le coucher du soleil, et ne peuvent traverser que
« pendant la nuit le banc des récifs. Enfin, à une heure
« du matin, le général en chef débarque à la tête des
« premières troupes qui se forment successivement dans
« le désert à trois lieues d'Alexandrie.

« Bonaparte envoie des éclaireurs en avant, et passe
« en revue les troupes débarquées. Elles se composaient
« d'environ mille hommes de la division Kléber, dix-huit
« cents de la division Menou, et quinze cents de celle du
« général Bon.

« Bonaparte marchait à pied avec l'avant-garde, accom-
« pagné de son état-major, les chevaux n'ayant pu être

« encore débarqués; le général Caffarelli le suit à pied « malgré sa jambe de bois.

« Le général Bon commandait la colonne droite; le gé- « néral Kléber, celle du centre; celle de gauche était sous « les ordres du général Menou, qui côtoyait la mer. Une « demi-heure avant le jour, un des avant-postes est atta- « qué par quelques Arabes, qui tuent un officier. Ils s'ap- « prochent, une fusillade s'engage entre eux et les tirail- « leurs de l'armée. A une demi-lieue d'Alexandrie, leur « troupe se réunit au nombre de trois cents cavaliers envi- « ron, mais à l'approche des Français ils s'enfoncent dans « le désert. (*Relation de l'expédition d'Egypte,* par Berthier, p. .)

636. PRISE D'ALEXANDRIE (BASSE-ÉGYPTE) (3 juill. 1798).

Par M. PINGRET en 1836.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 63.

« Bonaparte se voyant près de l'enceinte de la vieille « ville des Arabes, donne l'ordre à chaque colonne de s'ar- « rêter à la portée du canon. Désirant prévenir l'effusion « du sang, il se dispose à parlementer; mais des hurlements « effroyables d'hommes, de femmes et d'enfants, et une « canonnade qui démasque quelques pièces, font con- « naître les intentions de l'ennemi.

« Réduit à la nécessité de vaincre, Bonaparte fait battre « la charge; les hurlements redoublent avec une nou- « velle fureur; les Français s'avancent vers l'enceinte, « qu'ils se disposent à escalader malgré le feu des assié- « gés et une grêle de pierres qu'on fait pleuvoir sur eux. « Généraux et soldats escaladent les murs avec la même « intrépidité.

« Le général Kléber est atteint d'une balle à la tête; le « général Menou est renversé du haut des murailles, « qu'il avait gravies, et est couvert de contusions. Le soldat « rivalise avec les chefs: un guide, nommé Joseph Cala, « devance les grenadiers et monte un des premiers sur le « mur, où, malgré le feu de l'ennemi, il aide les grena- « diers Sabathier et Labruyère à escalader le rempart. Les

« murs sont bientôt couverts de Français, les assiégés « fuient dans la ville; cependant ceux qui sont dans les « vieilles tours continuent leur feu, et refusent obstiné« ment de se rendre,

« D'après les ordres de Bonaparte, les troupes ne de« vaient point entrer dans la ville; mais le soldat, furieux « de la résistance de l'ennemi, s'était laissé entraîner, « et déjà une grande partie se trouvait engagée dans les « rues, où s'établissait une fusillade meurtrière. Bonaparte « fait battre la générale à l'instant. Il mande vers lui le « capitaine d'une caravelle turque qui était dans le port « vieux, et le charge de porter aux habitants d'Alexan« drie des paroles de paix, de les rassurer sur les inten« tions de la république française, de leur annoncer que « leurs propriétés, leur liberté, leur religion, seront res« pectées; que la France, jalouse de conserver leur amitié « et celle de la Porte, ne prétend diriger ses forces que « contre les Mameloucks. Ce capitaine, suivi de quelques « officiers français, se rend dans la ville, et engage les « habitants à se rendre, pour éviter le pillage et la mort.» *Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 7 à 13.)

637. BONAPARTE DONNE UN SABRE AU CHEF MILITAIRE D'ALEXANDRIE (juill. 1798).

Par M. MULARD en 1808.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 77.

Après la prise d'Alexandrie, « les Imams, les Cheicks, « les Cherifs viennent se présenter à Bonaparte, qui leur « renouvelle l'assurance des dispositions amicales et pa« cifiques de la république française. »

Le général en chef, voulant honorer la valeur avec laquelle ils avaient défendu leur ville, fait présent d'un sabre à leur chef militaire; il le reçoit à genoux, jurant sur sa tête de ne s'en servir que pour la cause des Français. « Ils se retirent pleins de confiance dans ces dispositions; « les forts du Phare sont remis aux Français, qui prennent

« en même temps possession de la ville et des deux « ports. » (*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, page 13.)

638. BATAILLE DE CHEBREISSE (13 juill. 1798).

Par M. COGNIET.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 77.

Le général en chef s'était rendu maître d'Alexandrie le 15 messidor (3 juillet 1798); il s'empressa d'y organiser un gouvernement, il dirigea aussitôt après l'armée sur le Caire : le général Desaix reçut l'ordre de traverser le désert pour se rendre à Demenhour.

Bonaparte en partant laissa le commandement d'Alexandrie au général Kléber, qui avait été blessé au siége de cette ville.

« Les troupes se mirent en marche le 18 et le 19 messidor avec l'artillerie de campagne et la cavalerie, si « toutefois on peut donner ce nom à trois cents hommes « montés sur des chevaux qui, épuisés par une traversée « de deux mois, pouvaient à peine porter leurs cavaliers. « L'artillerie par la même raison était mal attelée. « Le 20 messidor les divisions arrivent à Demenhour. » « (*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 18.)

Après deux jours d'une marche pénible, épuisée par les privations et la fatigue, l'armée, continuellement harcelée par les Arabes, parvient enfin à Rahmanié. Le général en chef prit le parti d'y séjourner le 23 et le 24, pour attendre le chef de division Perei, commandant de la flottille qu'il avait dirigée sur Rotelle. Le 25, avant le jour, les troupes quittèrent Miniet-Salanie : « Les Mameloucks, « au nombre de quatre mille, étaient à une lieue plus loin : « leur droite était appuyée au village de Chebreisse, dans « lequel ils avaient placé quelques pièces de canon, et au « Nil, sur lequel ils avaient une flottille composée de cha- « loupes canonnières et de djermes armées.

« Bonaparte avait donné ordre à la flottille française de

« continuer sa marche en se dirigeant de manière à pou-
« voir appuyer la gauche de l'armée sur le Nil et attaquer
« la flotte ennemie au moment où l'on attaquerait les Ma-
« meloucks et le village de Chebreisse : malheureusement
« la violence des vents ne permit pas de suivre en tout ces
« dispositions. La flottille dépasse la gauche de l'armée,
« gagne une lieue sur elle, se trouve en présence de
« l'ennemi, et se voit obligée d'engager un combat d'autant
« plus inégal qu'elle avait à la fois à soutenir le feu des
« Mameloucks et à se défendre contre la flotte ennemie.

« Cependant le bruit du canon avait fait connaître au
« général en chef que la flottille était engagée ; il fait mar-
« cher l'armée au pas de charge : elle s'approche de Che-
« breisse et aperçoit les Mameloucks rangés en bataille en
« avant de ce village. Bonaparte reconnaît la position et
« forme l'armée ; elle est composée de cinq divisions,
« chaque division forme un carré qui présente à chaque face
« six hommes de hauteur ; l'artillerie est placée aux an-
« gles, aux centres sont les équipages et la cavalerie. Les
« grenadiers de chaque carré forment des pelotons qui
« flanquent les divisions et sont destinés à renforcer les
« points d'attaque.

« Les sapeurs, les dépôts d'artillerie prennent position
« et se barricadent dans deux villages en arrière, afin de
« servir de point de retraite en cas d'événement.

« L'armée n'était plus qu'à une demi-lieue des Mame-
« loucks. Tout à coup ils s'ébranlent par masses, sans
« aucun ordre de formation et caracolent sur les flancs et
« les derrières. D'autres masses fondent avec impétuosité
« sur la droite et le front de l'armée. On les laisse appro-
« cher jusqu'à la portée de la mitraille. Aussitôt l'artillerie
« se démasque et les met en fuite.

« Animée par ce premier succès, l'armée s'ébranle au
« pas de charge et marche sur le village de Chebreisse,
« que l'aile droite a l'ordre de déborder. Ce village est
« emporté après une très-faible résistance. La déroute

« des Mameloucks est complète; ils fuient en désordre « vers le Caire. Leur flottille prend également la fuite, en « remontant le Nil, et termine ainsi un combat qui durait « depuis deux heures avec le même acharnement. C'est « surtout à la valeur des hommes de troupes à cheval em- « barqués sur la flottille qu'est due la gloire de cette « journée. La perte de l'ennemi a été de plus de six cents « hommes tant tués que blessés: celle des Français d'en- « viron soixante-dix. » (*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, pages 20 et 21.)

639. BATAILLE DES PYRAMIDES (21 juill. 1798).

Par le baron GROS.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 63.

Après la bataille de Chebreisse, l'armée continua sa marche vers le Caire; le 20 juillet 1798 (2 thermidor), elle quittait Omm-el-Dinal à deux heures du matin.

« Au point du jour, la division Desaix, qui formait l'a- « vant-garde, a connaissance d'un corps d'environ six cents « Mameloucks et d'un grand nombre d'Arabes, qui se re- « plient aussitôt. A deux heures après midi, l'armée arrive « aux villages d'Ebrerach et de Boutis : elle n'était plus « qu'à trois quarts de lieue d'Embabé et apercevait de « loin le corps de Mameloucks qui se trouvaient dans le « village. La chaleur était brûlante, le soldat extrêmement « fatigué. Bonaparte fait faire halte; mais les Mameloucks « n'ont pas plus tôt aperçu l'armée qu'ils se forment en avant « de sa droite dans la plaine. Un spectacle aussi imposant « n'avait point encore frappé les regards des Français. La « cavalerie des Mameloucks était couverte d'armes étince- « lantes. On voyait en arrière de sa gauche ces fameuses « Pyramides dont la masse indestructible a survécu à tant « d'empires, et brave depuis trente siècles les outrages du « temps. Derrière sa droite étaient le Nil, le Caire, le Mokat- « tam et les champs de l'antique Memphis.» (*Relation de l'expédition d'Égypte*, par Berthier, page 25.)

Les troupes, impatientes d'en venir aux mains, sont aussi-

« tôt rangées en bataille : Bonaparte appelle les principaux « chefs de l'armée, parcourt les rangs, dicte les ordres : « Soldats, rappelez-vous que du haut de ces monuments « quarante siècles vous contemplent. » On voyait alors auprès de lui le général Berthier, Desaix, Dugua, généraux de division, Murat, Belliard, généraux de brigade, Duroc, chef de bataillon d'artillerie, Eugène Beauharnais, Lavalette.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle nº 63

640. BATAILLE DES PYRAMIDES (21 juill. 1798).

Par VINCENT en 1802.

641. BATAILLE DES PYRAMIDES (21 juill. 1798).

Par HENNEQUIN en 1806.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle nº 77.

« La ligne formée dans l'ordre par échelons et par divi- « sions qui se flanquent reçoit l'ordre de s'ébranler; mais « les Mameloucks, qui jusqu'alors avaient paru indécis, « préviennent l'exécution de ce mouvement, menacent le « centre et se précipitent avec impétuosité sur les divisions « Desaix et Régnier qui formaient la droite; ils chargent « intrépidement les colonnes, qui, fermes et immobiles, « ne font usage de leur feu qu'à demi-portée de la mitraille « et de la mousqueterie; la valeur téméraire des Mame- « loucks essaie en vain de renverser ces murailles de feu, « ces remparts de baïonnettes : leurs rangs sont éclaircis « par le grand nombre de morts et de blessés qui tombent « sur le champ de bataille, et bientôt ils s'éloignent en dés- « ordre sans oser entreprendre une nouvelle charge.

« Pendant que les divisions Desaix et Régnier repous- « saient avec tant de succès la cavalerie des Mameloucks, « les divisions Bon et Menou, soutenues par la division Klé- « ber, commandée par le général Dugua, marchaient au « pas de charge sur le village retranché d'Embabé.

« Les Mameloucks attaquent sans succès les pelotons « des flanqueurs; ils démasquent et font jouer quarante « mauvaises pièces d'artillerie. Les divisions se précipi- « tent alors avec plus d'impétuosité et ne laissent pas à l'en-

« nemi le temps de recharger ses canons. Les retranche-
« ments sont enlevés à la baïonnette. Le camp et le vil-
« lage d'Embabé sont au pouvoir des Français. Quinze
« cents Mameloucks à cheval et autant de Fellahs, aux-
« quels les généraux Marmont et Rampon ont coupé toute
« retraite en tournant Embabé et prenant une position re-
« tranchée derrière un fossé qui joignait le Nil, font en
« vain des prodiges de valeur; aucun d'eux ne veut se ren-
« dre, aucun d'eux n'échappe à la fureur du soldat; ils sont
« tous passés au fil de l'épée ou noyés dans le Nil. Qua-
« rante piècesde canon, quatre cents chameaux, les bagages
« et les vivres de l'ennemi tombent entre les mains du
« vainqueur. »

« Mourad-Bey, voyant le village d'Embabé emporté,
« ne songe plus qu'aux moyens d'assurer sa retraite. Déjà
« les divisions Desaix et Régnier avaient forcé sa cavalerie
« de se replier. L'armée, quoiqu'elle marchât depuis deux
« heures du matin et qu'il fût six heures du soir, le pour-
« suit encore jusqu'à Giseh. Il n'y avait plus de salut pour
« lui que dans une prompte fuite, il en donne le signal et
« l'armée prend position à Giseh, après dix-neuf heures
« de marche ou de combats. » (*Relation de l'expédition d'Égypte,* par Berthier, page 25 à 27.)

642. **BATAILLE DE SÉDINAM (HAUTE-ÉGYPTE)** (7 oct. 1798).

Par MM. COGNIET et JULES VIGNON en 1837.

Après la bataille des Pyramides le Caire ouvrit ses portes au vainqueur : les chefs des Mameloucks ne défendirent pas leur capitale. Ybrahim, chef de l'administration civile, fut chercher un asile en Syrie, près de Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre (ancienne Ptolémaïs). Mourad-Bey, chef militaire, se retira dans la Haute-Égypte ; le général Desaix reçut l'ordre de l'y poursuivre. Il partit du Caire le 25 août 1798 (8 fructidor an VI), s'embarqua sur le Nil et fut rejoindre sa division le 29 (12 fructidor), à Al-Fieli, d'où il se mit aussitôt en marche.

Aile du Nord
1er étage.
Salle n° 77.

Les Mameloucks, vaincus et chassés du Caire, s'étaient réfugiés dans le Faïoum, d'où ils suivaient tous les mouvements de l'armée; harcelée par un ennemi qui se présentait sans cesse devant elle et qui refusait toujours le combat, elle eut à surmonter des obstacles et à supporter des privations de tous genres. Le général Desaix prit successivement possession de Béné, d'Aba-Girgé, de Siouth, de Menekia et de Manzoura, le 6 octobre 1798 (15 vendémiaire, an VII.) « Informé par les espions que Mourad-Bey avait l'in-
« tention de l'attendre à Sediman et de lui livrer bataille,
« il se dispose à l'attaquer lui-même.

« Le 16, au lever du soleil, la division se met en mouve-
« ment; elle est formée en carré, avec des pelotons de
« flanc : elle suit l'inondation et le bord du désert. A huit
« heures on aperçoit Mourad-Bey à la tête de son armée,
« composée d'environ trois mille Mameloucks, et huit à dix
« mille Arabes. L'ennemi s'approche, entoure la division,
« et la charge avec la plus grande impétuosité, sur toutes ses
« faces; mais de tous côtés il est vivement repoussé par le feu
« de l'artillerie et de la mousqueterie; les plus intrépides des
« Mameloucks, désespérant d'entamer la division, se pré-
« cipitent sur l'un des pelotons de flanc commandé par le
« capitaine Lavalette, de la vingt-unième légère. Furieux
« de la résistance qu'ils éprouvent et de l'impuissance où
« ils sont de l'enfoncer, les plus braves se jettent en déses-
« pérés dans les rangs, où ils expirent après avoir vainement
« employé à leur défense les armes dont ils sont couverts,
« leurs carabines, leurs javelots, leur lance, leur sabre et
« leurs pistolets. Ils tâchent du moins de vendre chèrement
« leur vie, et tuent plusieurs chasseurs.

« De nouveaux détachements de Mameloucks saisissent
« ce moment pour charger deux fois le peloton entamé; les
« chasseurs se battent corps à corps, et, après des prodiges
« de valeur, se replient sur le carré de la division. Dans
« cette attaque les Mameloucks perdent plus de cent
« soixante hommes; elle coûte aux braves chasseurs treize
« hommes morts et quinze blessés.

« Mourad-Bey, après avoir fait charger les autres pelotons « sans plus de succès; divise sa nombreuse cavalerie, qui « n'avait encore agi que par masse, et fait entourer la di- « vision. Il couronne quelques monticules de sable, sur « l'un desquels il démasque une batterie de plusieurs piè- « ces de canon placées avec avantage, et qui font un feu « meurtrier.

« Le général Desaix, devant un ennemi six fois plus fort « que lui, et dans une position où une retraite difficile sur « ses barques le forçait à abandonner ses blessés, juge « qu'il faut ou vaincre ou se battre jusqu'au dernier homme. « Il dirige sa division sur la batterie ennemie, qui est en- « levée à la baïonnette.

« Maître des hauteurs et de l'artillerie de Mourad-Bey, « Desaix fait diriger une vive canonnade sur l'ennemi qui « bientôt fuit de toutes parts. Trois beys et beaucoup de « Kiachefs restent sur le champ de bataille, ainsi qu'une « grande quantité de Mameloucks et d'Arabes. La division « ramène ses blessés, prend quelque repos et se met en « marche à trois heures après midi pour Sedinam, où elle « s'empare d'une partie des bagages de l'ennemi, que les « Arabes commençaient à piller. » (*Relation de l'expédition d'Égypte*, par Berthier, page 126.)

643. RÉVOLTE DU CAIRE (21 oct. 1798).

Par GIRODET en 1810.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 77.

La bataille des Pyramides avait livré la capitale de la Haute-Égypte à l'armée française. Le général en chef en avait pris immédiatement possession. Depuis deux mois qu'il était au Caire, la plus grande tranquillité n'avait cessé d'y régner. « Les notables de toutes les provinces délibé- « raient avec calme, et d'après les propositions des commis- « saires français Monge et Berthollet, sur l'organisation « définitive des divans, sur les lois civiles et criminelles, « sur l'établissement et la répartition des impôts et sur di- « vers objets d'administration et de police générale. Tout à « coup les indices d'une sédition prochaine se manifestent.

« Le 30 vendémiaire, à la pointe du jour, des rassemble-
« ments se forment dans divers quartiers de la ville et sur-
« tout à la grande mosquée. Le général Dupuy, commandant
« la place, s'avance à la tête d'une faible escorte pour les
« dissiper. Il est assassiné avec plusieurs officiers et quel-
« ques dragons au milieu de l'un de ces attroupements. La
« sédition devient aussitôt générale : tous les Français que
« les révoltés rencontrent sont égorgés ; les Arabes se mon-
« trent aux portes de la ville.

« La générale est battue ; les Français s'arment et se for-
« ment en colonnes mobiles. Ils marchent contre les re-
« belles avec plusieurs pièces de canon. Ceux-ci se retran-
« chent dans leurs mosquées, d'où ils font un feu violent.
« Les mosquées sont aussitôt enfoncées ; un combat terrible
« s'engage entre les assiégeants et les assiégés ; l'indignation
« et la vengeance doublent la force et l'intrépidité des
« Français. Des batteries, placées sur différentes hauteurs,
« et le canon de la citadelle tirent sur la ville ; le quartier
« des rebelles et la grande mosquée sont incendiés »
(*Relation de l'expédition d'Égypte*, par Berthier, page 44.)

644. **LE GÉNÉRAL BONAPARTE, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE FAIT GRACE AUX RÉVOLTÉS DU CAIRE** (oct. 1798).

Par le baron GUÉRIN en 1808

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 63.

« Les chérifs et les principaux du Caire viennent enfin
« implorer la générosité des vainqueurs et la clémence de
« Bonaparte. Le général en chef les reçut sur la place
« d'El-Bekir. Un pardon général est aussitôt accordé à la
« ville, et le 2 brumaire (23 octobre 1798), l'ordre est en-
« tièrement rétabli. Mais, pour prévenir dans la suite de
« pareils excès, la place est mise dans un tel état de dé-
« fense qu'un seul bataillon suffit pour la mettre à l'abri
« des mouvements séditieux d'une population nombreuse.
« Des mesures sont prises aussi pour la garantir à l'exté-
« rieur contre toute entreprise de la part des Arabes. »
(*Relation de l'expédition d'Égypte,* par Berthier, p. 45.)

645. COMBAT DE MONTEROSI (4 déc. 1798).

Par M. COGNIET.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 77.

« La cour de Naples, placée au bord du volcan révolu-
« tionnaire depuis l'érection des États de l'Église en répu-
« blique, embrassa avec transport l'idée d'une nouvelle
« guerre continentale, qui, selon toute apparence, devait
« amener l'évacuation de l'Italie, et la débarrasser de
« l'anxiété perpétuelle dans laquelle elle vivait.

« Le Roi de Naples Ferdinand IV ayant accueilli les pro-
« positions qui lui avaient été faites par la Russie et l'An-
« gleterre, certain d'être soutenu par l'Autriche, qui venait
« d'envoyer près de lui le général Mack, s'était empressé
« d'entrer en campagne et de prendre l'offensive. Les Etats
« Romains furent bientôt envahis, et le Roi de Naples
« s'était emparé de Rome.

« Le Directoire, en apprenant les dernières levées opé-
« rées dans le royaume de Naples et le rassemblement
« des troupes sur la frontière des États Romains, se hâta
« d'envoyer le général Championnet prendre le comman-
« dement des troupes françaises stationnées dans les envi-
« rons de Rome. Il lui fut recommandé de ne rien compro-
« mettre et de se retirer sur l'armée que commandait Jou-
« bert dans la république cisalpine.

« Le général Championnet, ajoute Jomini, jeta huit
« cents hommes dans le château Saint-Ange, puis se replia,
« conformément à ses instructions, sur Civita-Castel-
« lana. »

Le Roi de Naples avait pris possession de la capitale des États de l'Église; pendant ce temps Championnet se préparait à se défendre dans les Apennins. Ses troupes se trouvaient disposées la droite à Civita-Castellana, la gauche à Civita-Ducale, et le centre à Cantalupo.

« Le 4 décembre, les avant-postes français furent assaillis
« de toutes parts. La division du chevalier de Saxe, pour-
« suivant deux objets, marchait sur deux colonnes; l'une
« se portait directement sur Nepi, l'autre fila à gauche par

« le chemin qui conduit de Santa-Maria-di-Fallari à Borghetto, en vue de tourner Civita-Castellana. La première « attaque fut conduite avec vigueur; mais Kellermann, « après avoir laissé amortir le premier feu des Napolitains, « les chargea à son tour et les repoussa sur le chemin de « Monterosi, où bientôt les dragons français les poursuivirent : deux mille cinq cents prisonniers, quinze pièces « de canon et tous les bagages tombèrent au pouvoir des « républicains. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XI, p. 33 à 50.)

Aile du Midi. 646. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA BAYONNAISE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'EMBUSCADE (14 déc. 1798).

Par HUE en 1802.

647. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA BAYONNAISE CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'EMBUSCADE (14 déc. 1798).

Par M. CRÉPIN en 1801.

Aile du Midi. La corvette *la Bayonnaise*, de vingt-quatre pièces de canon de 8, et huit de 4 sur ses gaillards, commandée par le lieutenant de vaisseau Edmond Richer, venait de Cayenne, le 14 décembre 1798 (24 frimaire an VIII), et n'était plus qu'à trente-cinq ou quarante lieues de Rochefort. Tout à coup elle fut attaquée par la frégate anglaise *l'Embuscade*, de vingt-six pièces de canon de 16, six caronades de 32 et huit de 9 sur les gaillards; l'action s'engagea; on combattit quelque temps bord à bord, ensuite à douze toises de distance. Le feu devint terrible et dura cinq heures sans être décisif. La position de la corvette au vent de l'ennemi décida le commandant à tenter l'abordage. Dans le choc des deux bâtiments, le beaupré de la *Bayonnaise* se brise et tombe à la mer, ainsi que le mât d'artimon de *l'Embuscade*. Le contre-coup sépare les deux vaisseaux, la corvette saisit cette occasion et lâche dans le travers de la frégate quatre

coups de canon qui balayèrent sa batterie et lui mirent trente ou quarante hommes hors de combat. Au même instant les marins français sautent à bord de l'ennemi. Richer, gravement blessé, est contraint de rester à son bord, le feu y gagnait de toute part; ce capitaine oublie ses blessures, et parvient à le faire éteindre enfin; après quarante minutes d'efforts, de courage et de valeur, les Anglais, débusqués de leurs gaillards d'arrière et d'avant, furent forcés de se rendre.

La *Bayonnaise* avait perdu tous ses mâts dans ce combat, son commandant employa toutes ses ressources et parvint à se rendre à Rochefort.

648. LE GÉNÉRAL BONAPARTE VISITE LES FONTAINES DE MOISE PRÈS LE MONT SINAI (28 déc. 1798).

Par BERTHELEMY en 1808.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 77.

« Bonaparte après avoir imprimé à tout le pays la terreur « de ses armes, continue de suivre ses plans d'administra- « tion intérieure, sans oublier ce qu'il doit à l'intérêt des « sciences, du commerce et des arts.

« Le général Bon reçoit ordre de traverser le désert à « la tête de quinze cents hommes avec deux pièces de ca- « non, et de marcher vers Suez, où il entre le 17 brumaire « (7 novembre 1798).

« Bonaparte accompagné d'une partie de son état-major, « des membres de l'Institut Monge, Berthollet, Costaz, de « Bourrienne et d'un corps de cavalerie, part lui-même du « Caire le 4 nivôse (24 décembre 1798), et va camper à « Birket-el-Hadj, ou lac des Pèlerins; le 5 il bivouaque à « dix lieues dans le désert; le 6 il arrive à Suez; le 7 il « reconnaît la côte et la ville, et ordonne les ouvrages et « les fortifications qu'il juge nécessaires à sa défense.

« Le 8 il passe la mer Rouge près de Suez, à un gué qui « n'est praticable qu'à la marée basse; il se rend aux fon- « taines de Moïse, situées en Asie, à trois lieues et demie de « Suez. Cinq sources forment ces fontaines, qui s'échappent « en bouillonnant du sommet de petits monticules de

« sable. L'eau en est douce et un peu jaunâtre. On y trouve « les vestiges d'un petit aqueduc moderne qui conduisait « cette eau à des citernes creusées sur le bord de la mer, « dont les fontaines sont éloignées de trois quarts de lieue » (*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 46.)

649. PRISE DE NAPLES PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (21 janv. 1799).

Par TAUREL en 1799.

Aile du Midi. Rez-de-Chaussée. Salle n° 62.

Le général Championnet, après les combats de Monteras et de Civita-Castellana, avait repris l'offensive; il rentra bientôt dans Rome, et poursuivant sa marche il se dirigea sur les états de Naples et se mit en mesure, rapporte Jomini, tome XI, page 61, d'en entreprendre l'invasion. Malgré la résistance des troupes napolitaines, il était arrivé devant Capoue dans les premiers jours de janvier.

« C'est alors que l'insurrection des habitants, qui jusqu'a« lors, n'avait été exécutée que dans les Abruzzes, s'étendit « avec une rapidité effrayante dans toute la terre de La« bour. »

Naples avait suivi le mouvement imprimé dans toutes les provinces.

Cependant un armistice avait été conclu entre le général Championnet et les autorités, et cette convention fut pour les Napolitains le signal de l'insurrection. Les autorités abandonnèrent la ville.

La gravité des circonstances était telle qu'elles avaient forcé le général Mack à venir chercher dans le camp français un asile contre la fureur des Napolitains.

« Paggio et Michel le Fou, simples lazzaroni, furent « proclamés chefs de l'insurrection.... La capitale offrit « durant plusieurs jours le spectacle d'une ville prise d'as« saut et livrée aux excès d'une soldatesque sans frein. »

L'approche des Français n'en imposa point aux insurgés. Le général Championnet se trouva dans la nécessité d'ordonner l'attaque de la ville. On se battit plusieurs jours; enfin le fort Saint-Elme ayant été enlevé aux insurgés, le

canon fut dirigé contre la ville. « Toutes les colonnes se « mirent aussitôt en mouvement sur les points qui « leur étaient assignés. Quoique surpris par l'occupation « du château, les lazzaroni opposèrent la plus vive résis- « tance; mais elle ne pouvait servir qu'à retarder leur « perte. Broussier et Rusca refoulèrent les flots de la mul- « titude qui s'opposait à leur passage, et allaient escalader « le fort Del Carmine lorsque la garnison mit bas les ar- « mes et demanda quartier. Le rassemblement qui dé- « fendait la porte de Nola ne fut pas plus heureux, et aban- « donna toute son artillerie. »

« La marche de Kellermann éprouva plus d'obstacles, « il avait en tête le fameux Paggio, lequel, retranché à la « hâte assez près de Serraglio, le tint long-temps en échec « avec quelques centaines d'Albanais et de canonniers de « marine qui servaient son artillerie avec dextérité. Ce rem- « part forcé, il lui disputa le terrain pied à pied, jusqu'au « Hargo del Castello.

« Le général de brigade Calvin, quoique protégé par « une sortie vigoureuse de Girardon, gagnait peu de ter- « rain. Les deux colonnes, secondées par quelques Napo- « litains, combattirent au pied du fort; et de ce côté la « victoire était encore incertaine.

« Cependant le général Rusca, près duquel étaient ve- « nus se ranger une foule d'habitants, rencontra au Stud, « Michel le Fou, aussi peu disposé que son collègue à cé- « der le terrain; mais son zèle l'ayant trop exposé, il fut « fait prisonnier et conduit au quartier général, sur la place « Delle Pigne. » *Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XI, p. 83.)

650. L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LES RUINES DE THÈBES (HAUTE-ÉGYPTE) (fév. 1799).

Par M. PINGRET en 1837.

Aile du Midi
R.-de-chaussé
Salle nº 63.

« Le général Desaix, après avoir séjourné quelque temps « à Siout et à Girgé, continua sa marche dans la Haute- « Égypte.

« La division, en traversant l'Égypte supérieure, trouve « une quantité prodigieuse de monuments antiques de la « plus grande beauté. Les ruines de Thèbes, les débris du « temple de Tentira étonnent les regards des voyageurs, et « méritent encore l'admiration du monde. » (*Relation de « l'expédition d'Égypte*, par Berthier, p. 140.)

651. **HALTE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SIENNE (HAUTE-ÉGYPTE (2 fév. 1799).**

Par TARDIEU en 1812.

« Après avoir traversé les ruines de Thèbes, l'armée se « dirigea sur Hesney; elle y était le 28 janvier 1799 (9 pluviôse, an VII), et se rendit ensuite à Sienne, où elle ar« riva le 1er février, rapporte l'auteur de la *Relation de « l'expédition d'Égypte* (p. 139), après avoir essuyé des « fatigues excessives en traversant les déserts et chassant « toujours l'ennemi devant lui.

le du Nord. 1er étage. Salle no 77.

« Le 2 février (14 pluviôse), le général Desaix marche « vers l'île de Philé en Éthiopie, où il prend beaucoup « d'effets et plus de cent cinquante barques, que les Mame« loucks y ont conduites avec des peines infinies, et qu'ils « sont contraints d'abandonner à l'approche des Français. « Desaix, n'ayant point trouvé de barques près de Philé, ne « peut entrer dans cette île ; mais il confie le soin de s'en « emparer au général Belliard qu'il laisse à Sienne avec la « vingt-unième légère.

« Le second jour de notre établissement, dit l'auteur du « *Voyage dans la Haute et la Basse-Egypte*, il y avait déjà « dans les rues de Sienne des tailleurs, des cordonniers, des « orfèvres, des barbiers français avec leur enseigne, des « traiteurs et des restaurateurs à prix fixe. La station d'une « armée offre le tableau du développement le plus rapide « des ressources de l'industrie ; chaque individu met en « œuvre tous ses moyens pour le bien de la société ; mais « ce qui caractérise particulièrement une armée française, « c'est d'établir le superflu en même temps et avec le même « soin que le nécessaire ; il y avait jardins, cafés et jeux

« publics, avec des cartes faites à Sienne. Au sortir du vil-
« lage une allée d'arbres alignés se dirigeait au nord ; les
« soldats y mirent une colonne militaire avec l'inscription :
« *route de Paris, nº onze cent soixante sept-mille trois cent*
« *quarante* : c'était quelques jours après avoir reçu une
« distribution de dattes pour toute ration qu'ils avaient
« des idées si plaisantes et si philosophiques. »

652. **COMBAT EN AVANT D'HESNEY** (12 fév. 1799).

Par M. COGNET.

Le général Desaix avait établi son quartier général à Hesney, d'où il dirigeait ses troupes sur tous les points où les Mamelouks se présentaient. Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 77.

« Différents rapports lui annonçaient aussi qu'Osman-
« Bey Hassan était revenu sur les bords du fleuve, et con-
« tinuait d'y faire vivre sa troupe. Desaix, ne voulant pas
« lui permettre de séjourner aussi près de lui, envoie à sa
« poursuite le général Davoust, avec le vingt-deuxième
« de chasseurs et le quinzième de dragons.

Le 24 floréal (12 février), le général Davoust était en présence de l'ennemi. « Il forme sa cavalerie sur deux
« lignes, et s'avance avec rapidité sur les Mamelouks,
« qui d'abord ont l'air de se retirer. Mais tout à coup ils
« font volte-face, et fournissent une charge vigoureuse
« sous le feu meurtrier du quinzième de dragons. Plusieurs
« Mamelouks tombent sur la place. Le chef d'escadron Fon-
« tette est tué d'un coup de sabre. Osman-Bey a son che-
« val tué sous lui : il est lui-même dangereusement blessé.
« Le vingt-deuxième de chasseurs se précipite avec impé-
« tuosité sur l'ennemi. On combat corps à corps ; le car-
« nage devient affreux ; mais, malgré la supériorité des
« armes et du nombre, les Mamelouks sont forcés d'aban-
« donner le champ de bataille, où ils laissent un grand
« nombre des leurs et plusieurs Kiachefs ; ils se retirent
« rapidement vers leurs chameaux, qui, pendant le com-
« bat, avaient continué leur route dans le désert.

« Parmi les beaux traits qui ont honoré cette mémorable « journée, on remarque celui de l'aide de camp du général « Davoust, le citoyen Montléger, qui, blessé dans le fort « du combat, et ayant eu son cheval tué sous lui, se saisit « du cheval d'un Mamelouk, et sortit ainsi de la mêlée. » (*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 141 à 145.)

653. COMBAT D'ABOUMANA (HAUTE-ÉGYPTE) (17 fév. 1799).

Par M. PINGRET en 1837.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle nº 63.

A la voix de Mourad-Bey (rapporte l'auteur de l'*Histoire d'Egypte*, page 136), tous les habitants de l'Égypte supérieure depuis les cataractes jusqu'à Girgé s'étaient mis en armes : les cheiks d'Yambo et de Geda passent la mer Rouge. Osman-Bey réunit les Mamelouks ; de tous côtés de nouvelles troupes viennent rejoindre leurs chefs : défait à Samanhout, à Kené, par le général Desaix, l'ennemi se représente sans cesse.

« Après le combat de Kené, les Arabes d'Yambo s'é« taient retirés dans les déserts d'Aboumana : leur chérif « Hassan, fanatique exalté et entreprenant, les entrete« nait dans l'espoir d'exterminer les infidèles aussitôt que « les renforts qu'il attendait seraient arrivés. Provisoire« ment il mettait tout en œuvre pour soulever tous les vrais « croyants de la rive droite. A sa voix toutes les têtes s'é« chauffent, tous les bras s'arment. Déjà une multitude « d'Arabes est accourue à Aboumana. Des Mameloucks fu« gitifs et sans asile s'y rendent également.

« Le 29 pluviôse (17 février 1799), le général Friant arrive près d'Aboumana, qu'il trouve rempli de gens armés. « Les Arabes d'Yambo sont en avant rangés en bataille. « Ses grenadiers le sont déjà en colonne d'attaque, com« mandée par le chef de brigade Conroux. Après avoir reçu « plusieurs coups de canon, et à l'approche des grena« diers, la cavalerie et les paysans prennent la fuite ; « mais les Arabes tiennent bon. Le général Friant forme

« alors deux colonnes pour tourner le village et leur enle-
« ver leurs moyens de retraite. Ils ne peuvent résister au
« choc terrible des grenadiers ; ils se jettent dans le village
« où ils sont assaillis et mis en pièces.

« Les Arabes d'Yambo ont perdu dans cette journée qua-
« tre cents morts et ont eu beaucoup de blessés. Une grande
« quantité de paysans furent tués dans les déserts. Les
« Français n'ont eu que quelques blessés. » (*Relation de l'expédition d'Égypte*, par Berthier, p. 145 à 147.)

654. COMBAT DE BENOUTH (8 mars 1799).

Par M. CHARLES LANGLOIS en 1818.

Aile du Nord
1er étage
Salle no 77.

Le général Belliard, détaché du corps d'armée du général Desaix, était resté à Sienne avec la 21e légère. « Tous
« les rapports réunis et le bruit général du pays firent ju-
« ger au général Desaix que le point de ralliement des en-
« nemis était à Siouth ; en conséquence il rassemble ses
« troupes, ordonne au général Belliard, qui était descendu
« de Sienne à la suite des Mamelouks, de laisser une gar-
« nison de quatre cents hommes à Hesney et de continuer
« à descendre en observant bien les mouvements des Ara-
« bes d'Yambo, qu'il doit combattre partout où il les ren-
« contrera. »

Et pour ne pas donner à Mourad-Bey le temps de se réunir à Elphi-Bey, il se dirigea également sur Siouth. « Le
« 18 au matin, le général Belliard, après avoir passé le
« Nil à Elkamouté, arrive près de l'ancienne Cophtos,
« et, après avoir repoussé les Mameloucks, il fait continuer
« la marche, et il arrive près de Benouth. Le canon tirait
« déjà sur les tirailleurs. Belliard reconnaît la position des
« ennemis, qui avaient placé quatre pièces de canon de
« l'autre côté d'un canal extrêmement large et profond. Il
« fait former les carabiniers en colonne d'attaque, et or-
« donne que l'on enlève ces pièces au moment où le carré
« passerait le canal, et menacerait de tourner l'ennemi. »

Après un combat très-vif, les carabiniers s'emparent des

pièces et s'en servent aussitôt contre les ennemis, « qui se « jetaient dans une mosquée, dans une grande barque, « dans plusieurs maisons du village, surtout dans une « maison de Mameloucks dont ils avaient crénelé les « murailles, et où ils avaient tous leurs effets et leurs « munitions de guerre et de bouche. Alors le général Bel- « liard forme deux colonnes, l'une destinée à cerner de très- « près la grande maison, l'autre à entrer dans le village et « à enlever de vive force la mosquée et toutes les maisons « où il y aurait des ennemis.

« Les Arabes d'Yambo font feu de toutes parts : les « Français entrent dans la barque et mettent à mort tout ce « qui s'y trouve. Le chef de brigade Eppler, excellent offi- « cier, et d'une bravoure distinguée, commandait dans le « village ; il veut entrer dans la mosquée, il en sort un feu « si vif qu'il est obligé de se retirer. Alors on embrase « cette mosquée, et les Arabes d'Yamb'o qui la défendent « y périssent dans les flammes ; vingt autres maisons su- « bissent le même sort : en un instant le village ne pré- « sente que des ruines, et les rues sont comblées de morts. » (*Relation de l'expédition d'Egypte,* par Berthier, p. 14 à 154.)

655. LE GÉNÉRAL BONAPARTE VISITE LES PESTIFÉRÉS DE JAFFA (11 mars 1799).

Par le baron GROS en 1804.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 77.

« Avant de quitter Jaffa, Bonaparte y établit un divan, une « garnison et un grand hôpital. Des symptômes de peste « s'étaient manifestés; plusieurs hommes de la 32e demi-bri- « gade en avaient été atteints, et un rapport des généraux Bon « et Rampon alarma sérieusement le général en chef sur la « propagation de ce fléau. Bonaparte visita l'hôpital, entra « dans toutes les salles, accompagné des généraux Berthier et « Bessières, de l'ordonnateur en chef Daure, et du médecin « en chef Desgenettes. Le général parla aux malades, les « encouragea, toucha leurs plaies en leur disant : « Vous « voyez bien que cela n'est rien. » Lorsqu'il sortit, on lui

reprocha vivement son imprudence ; il répondit froidement : « C'est mon devoir, je suis le général en chef. »
« Cette visite et la générosité de Desgenettes, qui, s'inoculant la contagion en présence de nos soldats, se guérissait « par les remèdes qu'il leur prescrivait, rassurèrent le « moral de l'armée, singulièrement ébranlé par l'invasion « d'une aussi horrible calamité ; et dès ce moment tous les « hôpitaux furent soumis au même régime sans distinc- « tion. » (*Hist. de Napoléon*, par M. de Norvins, t. Ier, p. 468.)

656. **COMBAT DE NAZARETH** (avril 1799).

Par TAUNAY en 1802.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 77.

Pendant que l'armée française faisait le siége de Saint-Jean-d'Acre, « Bonaparte est informé par des chrétiens de « Damas qu'un rassemblement considérable, composé de « Mameloucks, de janissaires de Damas, de Deleti, d'Alepins, de Maugrabins, se mettait en marche pour passer « le Jourdain, se réunir aux Arabes et aux Naplouzains et « attaquer l'armée devant Acre, en même temps que « Djezzar faisait une sortie soutenue par le feu des vais- « seaux anglais. »

« Le général de brigade Junot avait été envoyé à Nazareth pour observer l'ennemi ; il apprend qu'il se forme « sur les hauteurs de Loubi, à quatre lieues de Nazareth, « dans la direction de Tabarié, un rassemblement dont les « partis se montrent dans le village de Loubi. Il se met en « marche avec une partie de la 2e légère, trois compagnies « de la 19e, formant environ trois cent cinquante hommes, « et un détachement de cent soixante chevaux de différents « corps pour faire une reconnaissance. A peu de distance « de Ghafar-Kana il aperçoit l'ennemi sur la crête des hauteurs de Loubi ; il continue sa route, tourne la montagne « et se trouve engagé dans une plaine, où il est environné, « assailli par trois mille hommes de cavalerie ; les plus braves se précipitent sur lui ; il ne prend alors conseil que « des circonstances et de son courage. Les soldats se mon-

« trent dignes d'un chef aussi intrépide, et forcent l'ennemi « d'abandonner cinq drapeaux dans leurs rangs. Le géné- « ral Junot, sans cesser de combattre, sans se laisser enta- « mer, gagne successivement les hauteurs jusqu'à Nazareth; « il est suivi jusqu'à Ghafar-Kana, à deux lieues du champ « de bataille. Cette journée coûte à l'ennemi, outre les cinq « drapeaux, cinq à six cents hommes tués ou blessés. » (*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 75 et 76.)

657. BATAILLE DU MONT–THABOR (16 avril 1799).

Par MM. COGNIET et PHILIPPOTEAUX en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 77.

Pendant que l'armée faisait le siége de Saint Jean-d'Acre, les agents de Djezzar soulevaient toutes les populations environnantes.

Le général Kléber, qui avait été détaché du camp pour soutenir le détachement sous les ordres du général Junot, annonça que l'ennemi au nombre de plus de dix-huit à vingt mille hommes descendait de toutes les hauteurs pour déboucher dans la plaine. Les troupes du général Junot et les siennes étaient rentrées dans la position de Safarié et de Nazareth.

« Bonaparte juge qu'il faut une bataille générale et dé- « cisive pour éloigner une multitude qui, avec l'avantage « du nombre, viendrait le harceler jusque dans son camp. « Il laisse devant Saint-Jean-d'Acre les divisions Régnier « et Lannes ; il part le 26 germinal (15 avril 1799) avec le « reste de sa cavalerie, la division Bon et huit pièces d'ar- « tillerie. Le 27, au point du jour, il marche sur Fouli ; à « neuf heures du matin il arrive sur les dernières hauteurs, « d'où il découvre Fouli et le Mont–Thabor. Il aperçoit, « à environ trois lieues de distance, la division Kléber, qui « était aux prises avec l'ennemi, dont les forces paraissaient « être de vingt–cinq mille hommes de cavalerie, au milieu « desquels se battaient deux mille Français.

« Le général Kléber avait formé deux carrés d'infan- « terie, et avait fait occuper quelques ruines où il avait placé

« son ambulance. L'ennemi occupait le village de Fouli « avec l'infanterie naplouzaine, et deux petites pièces de « canon portées à dos de chameau. Toute la cavalerie, au « nombre de vingt-cinq mille hommes, environnait la pe- « tite armée de Kléber ; plusieurs fois elle l'avait chargée « avec impétuosité, mais toujours sans succès ; toujours « elle avait été vigoureusement repoussée par la mousque- « queterie et la mitraille de la division, qui combattait « avec autant de valeur que de sangfroid.

« Bonaparte, arrivé à une demi-lieue de distance du gé- « néral Kléber, fait aussitôt marcher le général Rampon à « la tête de la trente-deuxième, pour soutenir et dégager « la division Kléber en prenant l'ennemi en flanc et « à dos.

« Au moment où les différentes colonnes prennent leur « direction, Bonaparte fait tirer un coup de canon de douze. « Le général Kléber, averti par ce signal de l'approche de « Bonaparte, quitte la défensive ; il attaque et enlève à la « baïonnette le village de Fouli, passe au fil de l'épée tout « ce qu'il rencontre, et continue sa marche au pas de « charge sur la cavalerie, qui est aussi chargée par la « colonne du général Rampon : celle du général Vial la « coupe vers les montagnes de Naplouze, et les guides à « pied fusillent les Arabes qui se sauvent vers Jenin.

« Le désordre est dans tous les rangs de la cavalerie de « l'ennemi ; il ne sait plus à quel parti s'arrêter : il se voit « coupé de son camp, séparé de ses magasins, entouré de « tous côtés. Enfin il cherche un refuge derrière le Mont- « Thabor ; il gagne pendant la nuit et dans le plus grand « désordre le pont de El-Mékanié, et un grand nombre se « noient dans le Jourdain en essayant de le passer à gué.

« Le résultat de la bataille d'Esdrelon, ou du Mont- « Thabor, est la défaite de vingt-cinq mille hommes de « cavalerie et de dix mille d'infanterie, par quatre mille « Français ; la prise de tous les magasins de l'ennemi, de « son camp, et sa fuite en désordre vers Damas. Ses pro-

« pres rapports font monter sa perte à plus de cinq mille « hommes. » (*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 79 à 84.)

658. **BATAILLE D'ABOUKIR** (25 juill. 1799).

ORDRE DE BATAILLE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle nº 25.

Le général en chef avait quitté la Syrie et se dirigeait sur le Caire. « La saison des débarquements en Égypte y « rappelait impérieusement l'armée pour s'opposer aux « descentes et aux tentatives de l'ennemi. La peste faisait « des progrès effrayants en Syrie ; déjà elle avait enlevé « sept cents hommes aux Français, et, d'après les rapports « recueillis à Sour, il mourait journellement plus de « soixante hommes dans la place d'Acre. » (*Relation de l'expédition d'Égypte*, par Berthier, page 103.)

A peine de retour au Caire, Bonaparte apprend « qu'une « flotte turque de cent voiles avait mouillé à Aboukir le 23 « messidor (11 juillet 1799), et annonçait des vues hostiles « contre Alexandrie. Il part au moment même pour se « rendre à Gizeh ; il y passe la nuit à faire ses dispositions ; « il ordonne au général Murat de se mettre en marche « pour Rahmanié avec sa cavalerie, les grenadiers de la « soixante-neuvième, ceux des dix-huitième et trente- « deuxième, les éclaireurs, et un bataillon de la treizième « qu'il avait avec lui » (*Relation de l'expédition d'Égypte*, par Berthier, p. 172.)

Le général Desaix est rappelé de la Haute-Égypte et de l'île de Nhélé sur le Nil, et de Cosseir sur les bords de la mer Rouge ; il laisse des garnisons dans les places principales, et vient rejoindre l'armée à Rahmanié, où le général en chef arrive aussi de son côté ; il a connaissance que « les cent voiles turques avaient débarqué environ trois « milles hommes et de l'artillerie, et avaient attaqué le 27 « messidor (15 juillet 1799) la redoute, qu'ils avaient en- « levée de vive force ; » que le fort d'Aboukir, dont le cammandant avait été tué, ainsi que la ville, étaient tombés en

leur pouvoir, et qu'enfin l'ennemi avait le projet de faire le siége d'Alexandrie.

Le général en chef se rend aussitôt dans cette ville où il arrive le 24 juillet 1799 (6 thermidor), visite les fortifications, et ordonne toutes les dispositions pour l'attaque de l'ennemi; il est instruit que « Mustapha Pacha, comman-« dant l'armée turque, avait débarqué avec environ quinze « mille hommes, beaucoup d'artillerie, une centaine de « chevaux, et s'occupait à se retrancher.

« Dans l'après-midi, Bonaparte part d'Alexandrie avec « le quartier général, et prend position au Puits, entre « Alexandrie et Aboukir. La cavalerie du général Murat, « les divisions Lannes et Rampon ont ordre de se rendre à « cette même position; elles y arrivent dans la nuit du 6 « au 7 à minuit, ainsi que quatre cents hommes de cava-« lerie venant de la Haute-Égypte.

« Le 7 thermidor, à la pointe du jour, l'armée se met en « mouvement; l'avant-garde est commandée par le général « Murat, qui a sous ses ordres quatre cents hommes de « cavalerie et le général de brigade d'Estaing, avec trois « bataillons et deux pièces de canon.

« La division Lannes formait l'aile droite, et la division « Lanusse l'aile gauche. La division Kléber, qui devait « arriver dans la journée, formait la réserve. Le parc, cou-« vert d'un escadron de cavalerie, venait ensuite.

« Le général de brigade Davoust, avec deux escadrons « et cent dromadaires, a ordre de prendre position entre « Alexandrie et l'armée, autant pour faire face aux Arabes « et à Mourad-Bey, qui pouvait arriver d'un moment à « l'autre, que pour assurer la communication avec Alexan-« drie.

« Le général Menou, qui s'était porté à Rosette, avait eu « l'ordre de se trouver, à la pointe du jour, à l'extrémité « de la barre de Rosette à Aboukir, au passage du lac Ma-« dié, pour canonner tout ce que l'ennemi aurait dans le « lac, et lui donner de l'inquiétude sur sa gauche.

Mustapha pacha avait sa première ligne à une demi-lieue

en avant du fort d'Aboukir ; environ mille hommes occu-
« paient un mamelon de sables retranché à sa droite, sur
« le bord de la mer, soutenu par un village à trois cents
« toises, occupé par douze cents hommes et quatre pièces
« de canon. Sa gauche était sur une montagne de sables,
« à gauche de la presqu'île isolée, à six cents toises en
« avant de la première ligne : l'ennemi occupait cette po-
« sition qui était mal retranchée, pour couvrir le puits le
« plus abondant d'Aboukir.

« Quelques chaloupes canonnières paraissaient placées
« pour défendre l'espace de cette position; à la seconde li-
« gne, il y avait deux mille hommes environ et six pièces
« de canon.

« L'ennemi avait sa seconde position en arrière du vil-
« lage à trois cents toises ; son centre était établi à la re-
« doute qu'il avait élevée. Sa droite était placée derrière
« un retranchement prolongé depuis la redoute jusqu'à la
« mer, pendant l'espace de cent cinquante toises; sa gau-
« che, en partant de la redoute vers la mer, occupait des
« mamelons et la plage, qui se trouvait à la fois sous les
« feux de la redoute et sous ceux des chaloupes canonniè-
« res ; il avait, dans cette seconde position, à peu près
« sept mille hommes et douze pièces de canon. A cent
« cinquante toises derrière la redoute se trouvaient le vil-
« lage d'Aboukir et le fort, occupés ensemble par environ
« quinze cents hommes ; quatre-vingts hommes à cheval
« formaient la suite du pacha commandant en chef.

« L'escadre était mouillée à une demi-lieue dans la
« rade.

« Après deux heures de marche, l'avant-garde se trouve
« en présence de l'ennemi ; la fusillade s'engage avec les
« tirailleurs. » (*Relation de l'expédition d'Égypte*, par
Berthier, p. 174 à 178.)

659. BATAILLE D'ABOUKIR (25 juil. 1799).

Aile du Nord.
R-de-chaussée.
Salle nº 77.

Par M. HENNEQUIN en 1808.

L'engagement devient bientôt général sur toute la ligne.

« Le village est emporté, l'ennemi est poursuivi jusqu'à « la redoute, centre de sa seconde position : cette position « est très-forte.

« Pendant que les troupes reprennent haleine on met « des canons en position au village et le long de la mer ; « on bat la droite de l'ennemi et sa redoute. »

En vain les troupes attaquent cette redoutable position, les Turcs s'y défendent avec acharnement.

« Le chef de brigade Duvivier y est tué, l'adjudant gé- « néral Roze qui dirige les mouvements avec autant de « sang-froid que de talent, le chef de brigade des guides « à cheval Bessières, l'adjudant général Leturcq sont à la « tête des charges.

« Le général Fugières, l'adjudant général Leturcq font « des prodiges de valeur. Le premier reçoit une blessure « à la tête ; il continue néanmoins à combattre ; un boulet « lui emporte le bras gauche ; il est forcé de suivre le « mouvement de la dix-huitième, qui se retire sur le vil- « lage dans le plus grand ordre en faisant un feu des plus « vifs. L'adjudant général Leturcq avait fait de vains efforts « pour déterminer la colonne à se jeter dans les retran- « chements ennemis. Il s'y précipite lui-même, mais il s'y « trouve seul ; il y reçoit une mort glorieuse ; le chef de « brigade Morangié est tué.

« Une vingtaine de braves de la dix-huitième restent « sur le terrain. Les Turcs, malgré le feu meurtrier du « village, s'élancent des retranchements pour couper la tête « des morts et des blessés, et obtenir l'aigrette d'argent « que leur gouvernement donne à tout militaire qui ap- « porte la tête d'un ennemi. » (*Relation de l'Expédition d'Égypte*, par Berthier, p. 182 à 184.)

Le général en chef donne alors l'ordre au général Lannes de se porter sur cette formidable position, « Musta- « pha pacha était dans la redoute : aussitôt qu'il s'aperçut « que le général Lannes était sur le point d'arriver au re- « tranchement et de tourner sa gauche, il fit une sortie,

« déboucha avec quatre ou cinq mille hommes, et par là « sépara notre droite de notre gauche, qu'il prenait en « flanc en même temps qu'il se trouvait sur les derrières « de notre droite. Ce mouvement aurait arrêté court Lan- « nes ; mais le général en chef, qui se trouvait au centre, « marcha avec la 69e, contint l'attaque de Mustapha, lui fit « perdre du terrain, et par là rassura entièrement les « troupes du général Lannes, qui continuèrent leur mou- « vement ; la cavalerie, ayant alors débouché, se trouva « sur les derrières de la redoute. L'ennemi se voyant « coupé se mit aussitôt dans le plus affreux désordre. Le « général Destaing marcha au pas de charge sur les re- « tranchements de droite. Toutes les troupes de la deuxième « ligne voulurent alors regagner le fort : mais elles se ren- « contrèrent avec notre cavalerie, et il ne se fût point « sauvé un seul Turc sans l'existence du village : un assez « grand nombre eurent le temps d'y arriver ; trois ou qua- « tre mille Turcs furent jetés dans la mer. » (*Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, p. 335.)

660. BATAILLE D'ABOUKIR (25 juil. 1799).

Par le Baron GROS en 1806.

Partie centrale. 1er étage. Salle du Sacre de Napoléon. No 130.

« Le général Murat, qui commandait l'avant-garde, « qui suivait tous les mouvements, et qui était constam- « ment aux tirailleurs, saisit le moment où le général « Lannes lançait sur la redoute les bataillons de la 22me et « de la 69e, pour ordonner à un escadron de charger et de « traverser toutes les positions de l'ennemi, jusque sur les « fossés du fort. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuo- « sité et d'à-propos, qu'au moment où la redoute est forcée, « cet escadron se trouvait déjà pour couper à l'ennemi « toute retraite dans le fort. La déroute est complète, l'en- « nemi en désordre et frappé de terreur, trouve partout « les baïonnettes et la mort. La cavalerie le sabre : il ne « croit avoir de ressource que dans la mer. Dix mille hom- « mes s'y précipitent, ils y sont fusillés et mitraillés. Ja-

« mais spectacle aussi terrible ne s'est présenté. Aucun ne « se sauve. Les vaisseaux étaient à deux lieues dans la « rade d'Aboukir. Mustapha-Pacha, commandant en chef « l'armée turque, est pris avec deux cents Turcs; deux mille « restent sur le champ de bataille : toutes les tentes, tous « les bagages, vingt pièces de canon, dont deux anglaises, « qui avaient été données par la cour de Londres au Grand « Seigneur, restent au pouvoir des Français : deux canots « anglais se dérobent par la fuite. Le fort d'Aboukir ne tire « pas un coup de fusil ; tout est frappé de terreur. Il en « sort un parlementaire qui annonce que ce fort est dé- « fendu par douze cents hommes. On leur propose de se « rendre ; mais les uns y consentent, les autres s'y oppo- « sent. La journée se passe en pourparlers ; on prend po- « sition ; on enlève les blessés.

« Cette glorieuse journée coûte à l'armée française cent « cinquante hommes tués et sept cent cinquante blessés. « Au nombre des derniers est le général Murat, qui a pris « à cette victoire une part si honorable ; le chef de brigade « du génie Cretin, officiers du premier mérite, meurt de « ses blessures, ainsi que le citoyen Guibert, aide de « camp du général en chef. » (*Relation de l'expédition d'Égypte*, par Berthier, p. 185.)

661. BATAILLE DE ZURICH (25 sept. 1799).

Par M. BOUCHOT en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. nº 137.

La paix, dont les préliminaires avaient été signés à Leoben, et qui plus tard avait été conclue à Campo-Formio entre la France et l'Autriche, laissait bien des points litigieux à régler avec l'empire germanique. Un congrès s'ouvrit à Rastadt; mais loin d'atteindre le but pacifique qu'on se proposait, ces conférences célèbres ne servirent qu'à rallumer la guerre avec plus de fureur. Toute l'Europe était encore en armes, et la Russie, nouvelle alliée de l'Angleterre et de l'Autriche, prit part à la coalition.

Les armées sous les ordres du général Suwarof traversè-

rent l'Allemagne, et dans le mois de septembre 1799 elles commencèrent leurs opérations.

La France fit un grand effort pour couvrir toute l'étendue de ses frontières; le général Masséna commandait en Suisse les troupes françaises qui devaient s'opposer aux entreprises du général Suwarof. La jonction des armées impériales, russe et autrichienne était projetée, le général Masséna le savait; et si cette réunion parvenait à s'accomplir, les plus grands dangers menaçaient la France.

Le général Masséna avait pris toutes ses dispositions pour réunir une partie de ses forces dans les environs de Zurich. Trouvant une occasion favorable de prendre l'offensive sur ce point, il ordonna pour le 26 septembre une attaque générale sur toute la ligne: le centre de ses opérations étant dirigé sur Zurich, que le général Korsakof occupait avec un des corps principaux de l'armée russe, il fallait avant tout tenter le passage de la Limmat.

Des ordres avaient été donnés, toutes les dispositions étaient prises, et le passage eut lieu malgré la vive résistance de l'ennemi.

« Masséna donna l'ordre à son chef d'état-major Oudi-
« not de marcher à Hongg avec une partie de la division
« Lorges et l'avant-garde de Gazan. La brigade Bontems,
« soutenue par une partie de celle de Quétard, se dirigea
« sur Dellikon et Regensdorf, pour intercepter toute com-
« munication entre l'aile droite et le quartier général des
« Russes : deux bataillons s'établirent dans le même but,
« en arrière du village d'Ottweil : le reste des troupes de
« Quétard garda le pont et servit de réserve. »

Zurich tomba au pouvoir des troupes françaises, et le général Korsakof fut contraint d'ordonner la retraite.

« Dès que l'infanterie et une partie de la cavalerie
« eurent filé, les escadrons français assaillirent l'artillerie
« et les bagages. Les hussards russes firent de vaines
« charges pour les délivrer, et ne purent y réussir; ils
« furent culbutés, et leur général Likoschin dangereuse-

« ment blessé : cent pièces de canon, le trésor de l'armée, « tous les équipages, ainsi que tout ce qui se trouvait « encore dans Zurich, devinrent la proie des vainqueurs. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XII, p. 252 et 257.)

662. LE DIX-HUIT BRUMAIRE (9 nov. 1799).

Par MM. ALAUX et LESTANG en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 61.

Le général Bonaparte, après la bataille d'Aboukir, avait quitté l'Egypte et laissé le commandement général à Kléber. Arrivé à Fréjus le 2 octobre 1799, il se dirigea aussitôt sur Paris, où il fut bientôt investi du commandement général des troupes.

Les dangers dont on prétendait que la représentation nationale était menacée, rapporte l'auteur des *Guerres de la Révolution*, avaient servi de prétexte pour changer le siége du gouvernement. Un décret du Conseil des Anciens, du 9 novembre (18 brumaire), portait : « 1° Le Corps- « Législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud; « les deux Conseils y siégeront dans les deux ailes du palais. « 2° Ils y seront rendus demain, 19 brumaire, à midi ; *toute « continuation de fonctions de délibérations est interdite ail- « leurs avant ce terme*. 3° Le général Bonaparte est chargé « de l'exécution du présent décret ; il prendra toutes les me- « sures nécessaires pour la sûreté de la représentation na- « tionale, etc. » (*Histoire de Napoléon*, par M. de Norvins, t. II, p. 25.)

Le quartier général du nouveau commandant supérieur de la force armée avait été établi aux Tuileries.

« Le lendemain, 9 novembre, les législateurs se transpor- « tèrent à Saint-Cloud; un corps de quatre à cinq mille hommes « les y avait précédés, et gardait les portes et les cours « du château. Les Anciens se réunirent dans l'ancienne « galerie, et les Cinq-Cents dans la salle de l'Orangerie. Les « Conseils entrèrent en séance à deux heures. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XII, p. 405.)

« Les événements prenaient une tournure dangereuse.

« Au lieu de nommer une commission pour écouter des
« projets de réforme, les Cinq-Cents prêtaient un serment
« de maintenir ce qui existait, et les Anciens ébranlés
« étaient prêts à reculer. »

Le nouveau commandant de la force armée se rend d'abord au Conseil des Anciens : « il leur peint l'état où la
« France est placée, les engage à prendre des mesures qui
« puissent la sauver. Environné, dit-il, de mes frères d'ar-
« mes, je saurai vous seconder ; j'en atteste ces braves gre-
« nadiers, dont j'aperçois les baïonnettes, et que j'ai si
« souvent conduits à l'ennemi ; j'en atteste leur courage,
« nous vous aiderons à sauver la patrie ; et si quelque ora-
« teur, ajoute Bonaparte d'une voix menaçante, si quelque
« orateur payé par l'étranger, parlait de me mettre hors la
« loi, alors j'en appellerais à mes compagnons d'armes.
« Songez que je marche accompagné du dieu de la fortune
« et du dieu de la guerre.

« Bonaparte descendit de la salle et se rendit à celle des
« Cinq-Cents. A peine avait-il franchi la porte que les cris
« de hors la loi se font entendre..... Vainement il tâche de
« prendre la parole, il ne peut y parvenir ; ses plus ardents
« ennemis, au nombre desquels on distingue Arena et
« Destrem, s'avancent contre lui, armés de poignards. »
(Jomini, t. XII, p. 406.)

« Les grenadiers, qu'il avait laissés à la porte, accourent,
« repoussent les Députés et le saisissent au milieu du corps.

La séance devient de plus en plus orageuse ; le président du Conseil des Cinq-Cents avait été obligé de chercher un refuge auprès de son frère au milieu des troupes.
« Des assassins, leur dit-il, ont envahi la salle des séances,
« et ont fait violence à la majorité ; je vous somme de mar-
« cher pour la délivrer. — Lucien jure ensuite que lui et
« son frère seront les défenseurs fidèles de la liberté. Mu-
« rat et Leclerc ébranlent alors un bataillon de grenadiers
« et le conduisent à la porte des Cinq-Cents ; ils s'avancent
« jusqu'à l'entrée de la salle. A la vue des baïonnettes, les

« Députés poussent des cris affreux, comme ils avaient fait « à la vue de Bonaparte; mais un roulement de tambours « couvre leurs cris. — *Grenadiers, en avant!* s'écrient les « officiers. Les grenadiers entrent dans la salle et disper- « sent les Députés qui s'enfuient les uns par les couloirs, « les autres par les fenêtres. » (*Histoire de la Révolution française*, par M. Thiers, t. X, p. 474 à 481.)

Le gouvernement ne tarda pas à être reconstitué sur de nouvelles bases. Le Consulat remplaça le Directoire. Le général Bonaparte fut reconnu premier Consul de la République française, Cambacérès, second, et Lebrun, troisième Consul. Les Conseils des Anciens et des Cinq-Cents furent remplacés par un Sénat conservateur, un Tribunat et un Corps-Législatif : le Sénat de quatre-vingts membres, le Tribunat de cent, et le Corps-Législatif de trois cents.

663. PRISE DE VIVE FORCE DES HAUTEURS A L'EST DE GÊNES (30 avril 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le vainqueur de Zurich, Masséna, avait été désigné par le premier Consul pour aller en Italie prendre le commandement de l'armée et remplacer le général Championnet. Mélas commandait l'armée autrichienne. Le général Masséna, ne pouvant tenir la campagne devant une armée supérieure, avait été contraint de se retirer dans Gênes, rapporte Jomini, « où les débris de l'armée d'Italie, exténués « de misère et de fatigues, allaient subir, dans les angois- « ses de la famine, les dernières épreuves du courage et du « patriotisme. »

Le général Mélas, s'étant posté sur la rivière de Gênes, avait laissé le général Ott devant la place, pour en former l'investissement pendant que l'Amiral Keith formait le blocus du côté de la mer dans l'espoir de s'emparer de vive force de la ville de Gênes; le général Ott, de concert avec la flotte anglaise, avait ordonné une attaque générale sur tous les points.

Les Autrichiens réussirent d'abord à se rendre maitres

des postes des Trois-Frères et de celui de Gazzi; ils avaient fait en même temps occuper Saint-Pierre d'Arena : le fort du Diamant était cerné et l'ennemi descendait le Bisagno. Pendant que le général Masséna dirigeait ses forces sur Quezzi, il chargea le général Soult de s'emparer du poste des Trois-Frères ; on se battit partout avec un acharnement sans égal. Le fort de Quezzi fut attaqué à deux reprises : « les Autrichiens soutinrent de pied ferme cette seconde « attaque ; on s'y mêla au point de ne pouvoir plus se ser- « vir des armes à feu. Masséna chargea lui-même avec les « dernières compagnies de sa réserve : il se jeta dans la « mêlée avec ses officiers au moment où l'on ne combattait « plus qu'à coups de crosse et à coups de pierre. Les Au- « trichiens furent forcés d'abandonner la position ; le gé- « néral Miollis, qui avait aussi enfoncé et traversé leur « ligne, fit sa jonction en avant du fort de Quezzi ; et, se- « condé par une sortie de la garnison du fort Richelieu, il « poursuivit son avantage, enleva les deux dernières re- « doutes du Monte-Ratti, et fit mettre bas les armes à un « bataillon qui se trouva enveloppé du côté du nord. » (*Précis des Evénements milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 237.)

664. DÉFENSE DU FORT DE L'ÉPERON ET DES HAUTEURS AU NORD DE GÊNES (30 avril 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Pendant que le général Masséna dirigeait les attaques contre le fort de Quezzi, le général Soult se préparait à reprendre la position des Trois-Frères ; « il s'était rendu « au fort de l'Eperon, d'où il observait attentivement l'issue « de l'action principale, dans la rivière du Levant. Vers les « cinq heures du soir, voyant que les Autrichiens étaient « repoussés sur toute la ligne, et ramenés jusqu'à leurs « anciennes positions, il saisit cet instant et fit attaquer « les Deux-Frères par le général Spital, avec la 106e demi- « brigade. L'ardeur des soldats s'était accrue par l'exem-

« ple de la 1re division ; la résistance fut vigoureuse, mais « les Autrichiens ne purent soutenir un choc si violent. »

Le combat fut sanglant ; « l'avantage de la journée resta « aux Français; elle coûta plus de quatre mille hommes « aux Autrichiens : ils avaient d'abord attaqué et enlevé « tous les postes avec un tel élan, qu'ils avaient tout en- « traîné ; ils ne s'attendaient pas à être attaqués à leur « tour et sur-le-champ avec tant de fureur. Ainsi faillit « cette grande entreprise, le projet audacieux de prendre « Gènes, comme les Russes avaient autrefois pris Is- « maïlow. » (*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 237 à 239.)

665. **REVUE DU PREMIER CONSUL BONAPARTE DANS LA COUR DES TUILERIES (1800).**

Par MM. ALAUX et LESTANG en 1836.

Aile du Midi. R.-de-chaussée Salle no 61.

« L'événement inattendu, qui venait de changer le sort « de la France en replaçant l'intérêt du gouvernement dans « l'intérêt de l'état, occupait l'Europe et tenait les esprits « en suspens ; on espérait qu'à la fin de cette campagne la « force des choses amènerait les deux partis à des ouver- « tures. »

« Bonaparte, qui fixait tous les regards, saisit l'avantage « de cette tendance commune et s'empressa de se rendre « l'organe de l'opinion et du vœu général pour la paix. Ac- « coutumé à se prendre dès l'abord aux dernières difficul- « tés, il écarta les formes, négligea les convenances d'usage « et proposa directement, et par une lettre publique au « Roi d'Angleterre, de traiter de la paix. » (*Extrait du Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. II, p. 348 à 351.)

En proposant la paix, les Consuls s'étaient identifiés avec les besoins généraux. L'Angleterre l'ayant refusée, la guerre devint réellement populaire en France, lorsqu'il fut évident pour tous les partis qu'il n'y avait plus d'autre moyen d'arriver à la paix.

L'Empereur de Russie n'avait pascaché les causes de son mécontentement après la bataille de Zurich, et quelques promesses qui lui eussent été faites, il avait été impossible de la conserver plus long-temps dans la coalition. La France ne comptait plus désormais pour ennemis que l'Autriche et l'Angleterre. (*Extrait du Précis des Événements militaires*, par Mathieu Dumas, t. III, p. 23 à 24.)

Le rétablissement du crédit, l'organisation des administrations civiles et militaires furent l'objet des succès constants des Consuls. Les cadres de l'armée furent portés au complet, des renforts furent dirigés sur les armées ; « Tout « reprit en France un air de guerre, un meilleur ton mi- « litaire ; le luxe même dans les camps, les grands specta- « cles, les revues de parade réveillèrent le goût des armes « dans presque toutes les classes de la nation. » (*Précis des Événements milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 27.)

Habituellement le premier Consul passait ses revues particulières ou parades dans la cour des Tuileries. Là les officiers lui étaient présentés, il voyait les troupes, leur rappelait leurs victoires, leur en promettait de nouvelles, et ne négligeait aucun moyen pour enflammer l'imagination du soldat.

666. COMBAT DE STOKACH (DUCHÉ DE BADE) (3 mai 1800).

Par M.

le du Nord.
er étage.
alle no 78.

Pendant que le premier Consul se disposait dans le plus profond secret à porter la guerre en Italie, il cherchait à attirer l'attention de la cour de Vienne sur les bords du Rhin.

« Les rapports sur la force toujours croissante de l'armée « du général Moreau réveillèrent le Conseil aulique; « l'ordre d'ouvrir la campagne fut expédié vers le 15 avril « au général Kray, à peu près en même temps que le gé- « néral Moreau reçut du gouvernement consulaire celui « de passer le Rhin. »

L'armée française passa le fleuve le 25 avril sur trois points. Le général Lecourbe, à l'aile droite, s'était transporté, suivant les ordres qu'il avait reçus, ves Stein, entre Constance et Schaffhouse, où il passa le Rhin le 1er mai, après que l'aile gauche de l'armée, le centre et la réserve eurent achevé leur mouvement. Par cette manœuvre le général Moreau prévenant l'ennemi gagnait deux jours de marche, et étant parvenu à diviser la ligne du général Kray, pendant qu'il était occupé à rallier ses troupes, il le fit attaquer à Stockach.

« Le 3 mai, à sept heures du matin, le général Lecourbe « mit ses colonnes en mouvement et manœuvra pour « envelopper la position de Stockach. Le corps qui la dé- « fendait, sous les ordres du prince de Vaudremont, était « fort d'environ douze mille hommes; tous les détache- « mens qui observaient le Rhin entre Constance et Schaff- « house s'y étaient ralliés, et le général Kray, dès qu'il « avait vu ce point important menacé par le corps du gé- « néral Lecourbe, s'était pressé d'y jeter un gros corps de « cavalerie et beaucoup d'artillerie.

« L'attaque commença au débouché des bois près de « Steiflingen, Wahlwies et Bodman, où le Prince de Vau- « dremont avait porté son avant-garde; elle fut prompte- « ment rejetée sur la ligne de bataille formée en avant de « Stockach, et couverte par un déploiement de cavalerie que « le général Nansouty, par une charge des plus hardies, à « la tête de la réserve, força bientôt à se replier.

« Le combat s'engagea de toutes parts; l'infanterie au- « trichienne, soutenue par une artillerie nombreuse et « bien servie, tint ferme jusqu'au moment où le succès « de l'habile manœuvre et des attaques réitérées du géné- « ral Molitor sur le flanc gauche de la position, permit au « général Vandamme de la déborder et de menacer le point « de retraite; alors la ligne autrichienne s'ébranla; le gé- « néral Montrichard saisit ce moment, aborda et fit plier « le centre; la cavalerie française entra dans la ville de « Stockach pêle-mêle avec l'ennemi, la traversa et gagna

« les hauteurs. Enfoncé de toutes parts et séparé du reste « de l'armée par la colonne d'infanterie française qui s'é« tait portée, et de là sur Indelwangen, le Prince de Vau« dremont, qui ne pouvait plus rejoindre le général Kray, « se retira précipitamment sur Moeskirch et Pfullendorf, « laissant entre les mains des Français de trois à quatre « mille prisonniers, quelques pièces de canon et des maga« sins considérables. » (*Précis des Evénements militaires*, par le général M. Dumas, t. III, p. 93, 107 et 108.)

Aile du Nord 1er étage. Salle no 78.

667. L'ARMÉE FRANÇAISE AU BOURG SAINT-PIERRE TRAVERSE LE GRAND SAINT-BERNARD (20 mai 1800).

Par M. THÉVENIN en 1806.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. No 74.

668. PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD (20 mai 1800).

Par M. THÉVENIN en 1808.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. No 74.

669. PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (20 mai 1800).

Par MM. ALAUX et HIPP. LECOMTE en 1835.

670. PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le 7 janvier 1800 (17 nivose an VIII), un arrêté « des Consuls ordonna la formation d'une armée de ré« serve. Un appel fut fait à tous les anciens soldats pour « venir servir la patrie sous les ordres du premier Consul. « Une levée de trois cent mille conscrits fut ordonnée pour « recruter cette armée. Le général Berthier, ministre de « la guerre, partit de Paris le 2 avril, pour la comman« der, car les principes de la Constitution de l'an VIII ne « permettaient pas au premier Consul d'en prendre lui« même le commandement. La magistrature consulaire « étant essentiellement civile, le principe de la division « des pouvoirs et de la responsabilité des ministres ne vou« lait pas que le premier magistrat de la république com-

« mandât immédiatement en chef une armée ; mais aucune « disposition, comme aucun principe, ne s'opposait à ce « qu'il y fût présent. Dans le fait le premier Consul com- « manda l'armée de réserve, et Berthier, son major géné- « ral, eut le titre de général en chef. (*Mémoires de Napo- léon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 196.)

« Il était présumable, dit l'auteur du *Précis des événe- « mens militaires*, que le premier Consul se bornerait à « des opérations défensives. » (T. III, p. 25.)

« Le 13 mai le premier Consul passa à Lauzanne la re- « vue de la véritable avant-garde de l'armée de réserve ; « c'était le général Lannes qui la commandait : elle était « composée de six vieux régiments d'élite parfaitement ha- « billés, équipés et munis de tout. Elle se dirigea aussitôt « sur Saint-Pierre pour traverser le Mont-Saint-Bernard ; « les divisions suivaient en échelons : cela formait une ar- « mée de trente-six mille combattants, en qui l'on pouvait « avoir confiance ; elle avait un parc de quarante bouches « à feu. » (*Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte- « Hélène*, t. VI, p. 202.)

« Le passage prompt de l'artillerie paraissait une chose « impossible. On s'était pourvu d'un grand nombre de « mulets ; on avait fabriqué une grande quantité de petites « caisses pour contenir les cartouches d'infanterie et les « munitions des pièces. Ces caisses devaient être portées « par les mulets, ainsi que des forges de campagne ; de « sorte que la difficulté réelle à vaincre était le transport « des pièces. Mais on avait préparé à l'avance une centaine « de troncs d'arbre, creusés de manière à pouvoir rece- « voir les pièces qui y étaient fixées par les tourillons : à « chaque bouche à feu ainsi disposée cent soldats devaient « s'atteler ; les affûts devaient être démontés et portés à dos « de mulets. Toutes ces dispositions se firent avec tant « d'intelligence par les généraux d'artillerie Gassendy et « Marmont, que la marche de l'artillerie ne causa aucun « retard : les troupes mêmes se piquèrent d'honneur de ne « point laisser leur artillerie en arrière, et se chargèrent

« de la trainer. Pendant toute la durée du passage la « musique des régiments se faisait entendre; ce n'était que « dans les pas difficiles que le pas de charge donnait une « nouvelle vigueur aux soldats. Une division entière aima « mieux, pour attendre son artillerie, bivouaquer sur le « sommet de la montagne, au milieu de la neige et d'un « froid excessif, que de descendre dans la plaine, quoi- « qu'elle en eût eu le temps avant la nuit. Deux demi-compa- « gnies d'ouvriers d'artillerie avaient été établies dans les « villages de Saint-Pierre et de Saint-Remi, avec quel- « ques forges de campagne, pour le démontage et le re- « montage de diverses voitures d'artillerie. On parvint à « passer une centaine de caissons. » (*Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 203 et 204.)

671. LE PREMIER CONSUL PASSE LES ALPES (20 mai 1800).

Par DAVID en 1805.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle de Marengo. No 74.

« Le 16 mai le premier Consul alla coucher au couvent « de Saint-Maurice, et toute l'armée passa le Saint- « Bernard les 17, 18, 19 et 20 mai. Le premier Consul le « passa lui-même le 20. » (*Mém. de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 204.)

672. LE PREMIER CONSUL VISITE L'HOPITAL DU MONT SAINT-BERNARD (20 mai 1800).

Par M. LEBEL en 1810.

Aile du Midi. 1er étage. Salle no 71.

« Sur un espace de six milles, de Saint-Pierre au som- « met du Saint-Bernard, l'étroit sentier qui borde le tor- « rent sans détourner par des rochers entassés, toujours « raide et souvent périlleux, est encombré de neiges et de « glaces; à peine est-il frayé, que la moindre tourmente « agitant les flots de nouvelle neige dans ces déserts aériens, « efface toutes les traces, et qu'il faut chercher des points « indicateurs dans ce chaos de masses uniformes, où la « nature presque inanimée n'offre plus de végétation.

« C'est là que gravissant péniblement, n'osant prendre

« le temps de respirer, parce que la colonne eût été ar-« rêtée, près de succomber sous le poids de leur bagage et « de leurs armes, les soldats s'excitaient les uns les autres « par des chants guerriers et faisaient battre la charge. » (*Précis des Evénements militaires*, par le général M. Dumas, t. III, p. 170.)

« Après six heures de marche, ou plutôt d'efforts et « de travail continus, la première avant-garde arriva à « l'hospice fameux dont la fondation immortalise Bernard « Menthon, et rend depuis huit siècles son nom cher aux « amis de l'humanité; toutes les troupes des divisions qui « se succédaient, rivalisant avec celles qui les avaient pré-« cédées, reçurent des mains de ces religieux, victimes « volontaires dévouées aux rigueurs de la pénitence et « d'un éternel hiver, les secours qu'ils vont au loin re-« cueillir de la charité des fidèles, et que leur vigilante « charité prodigue aux voyageurs.

« Plus heureux qu'Annibal, Bonaparte ne rencontra pas « de hordes sauvages sur ces cimes glacées, mais de pieux « cénobites dont il récompensa le généreux empresse-« ment. (*Précis des Evénements milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 170.)

673. L'ARMÉE FRANÇAISE DESCEND LE MONT SAINT-BERNARD (20 mai 1800).

Par TAUNAY en 1809.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

« Après cette halte, avec une nouvelle ardeur et non « moins de fatigues, mais avec encore plus de danger, la « colonne se précipita sur les pentes rapides du côté du « Piémont. Selon les sinuosités et les diverses expositions, « les neiges commençaient à fondre, se crevassaient en « s'affaissant, et le moindre faux pas entraînait et faisait « disparaître dans les précipices, dans des gouffres de nei-« ge, les hommes et les chevaux. » (*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 17.)

674. L'ARMÉE FRANÇAISE S'EMPARE DU DÉFILÉ FORTIFIÉ DE LA CLUSE (21 mai 1800).

Aile du Midi. R.-de-chaussée Salle no 74.

Par MM. ALAUX et VICTOR ADAM, en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

675. L'ARMÉE FRANÇAISE S'EMPARE DU DÉFILÉ FORTIFIÉ DE LA CLUSE (21 mai 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

676. MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE POUR ENTRER DANS LA VALLÉE D'AOSTE (21 mai 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le général Lannes arriva bientôt à Etroubles : il ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour rallier ses troupes. Il poursuivit ensuite sa route jusqu'à Aoste, et arriva le 19 devant Châtillon : « il y trouva quinze cents Croates occu-« pant, à l'embranchement des deux vallées, une position « resserrée et bien appuyée à la rive gauche de la Dora ; « il la fit tourner par la droite, et l'attaquant en même « temps de front, il déposta les Autrichiens, leur prit trois « cents hommes, trois pièces de canon, et poursuivit le « reste jusque sous le fort de Bard. » (*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 172.)

673. BATAILLE D'HÉLIOPOLIS (BASSE-ÉGYPTE). (20 mai 1800).

Par MM. COGNIET et GIRARDET en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 77.

Lorsque Bonaparte quitta l'Egypte il confia le commandement supérieur au général Kléber : la victoire d'Abouquir en faisant respecter les vainqueurs, avait rendu le grand-visir plus prudent, et il s'était empressé d'écouter les propositions de paix qui avaient été précédemment adressées à la sublime porte et renouvelées par le général Bonaparte avant son départ. Il y mit la condition de ne rien stipuler sans le concours de l'Angleterre et de la Russie. « Tous les obstacles ayant été aplanis, la négocia-« tion alla vite, et le 24 janvier les plénipotentiaires res-« pectifs signèrent à El-Arisch, la convention définitive « d'évacuation, qui fut ratifiée quatre jours après par le « général en chef. »

Mais alors qu'en vertu de ce traité l'armée française se

disposait à quitter le Caire, le général Kléber apprend qu'une formalité ayant été omise, l'Angleterre se refuse à reconnaître le traité.

« La position était critique, l'armée ottomane ne campait « qu'à une demi-marche du Caire, les forts étaient désar- « més et les munitions de guerre en route pour Alexan- « drie.

« L'armée s'établit en avant de la ville et apprit le chan- « gement qui venait de s'opérer, par la mise à l'ordre de la « lettre de Keith, à laquelle le général en chef n'avait « joint que ce peu de mots : « *Soldats, on ne répond à de tels refus que par la victoire; préparez-vous à combattre.*

C'est également, ajoute Jomini, dans le même temps que le général Kléber apprit par le colonel Latour-Maubourg, qui arrivait de France, l'événement du 18 brumaire et la nomination de Bonaparte au consulat. (*Hist. des Guerres de la Révolution,* par Jomini, t. XIII, p. 402 à 405.)

Pour gagner du temps Kléber chercha à ouvrir de nouvelles conférences avec le grand-visir; il le somme de reprendre la route de Syrie et demande que les deux armées respectives rentrent dans les positions qu'elles occupaient avant la convention.

Ayant reçu une réponse négative il marche à l'ennemi.

« L'armée française, rangée dans les plaines de la Cou- « bée, aux portes du Caire, s'avança dans le silence de la « nuit.

« Les deux divisions d'infanterie étaient formées en « quatre bataillons carrés, chacun d'une brigade. L'artil- « lerie légère était placée dans les intervalles des bataillons. « La réserve avec le parc suivait de près.

« C'est dans cet ordre que Kléber, à la tête de dix mille « hommes environ, marchait à la rencontre des Ottomans « forts de près de quatre-vingt mille hommes. Mourad- « Bey avait amené tous ses Mameloucks, et, comme une « neutralité armée, faisant cette fois des vœux pour les in- « fidèles, dont il préférait la domination à celle de ses

« vieux et irreconciables ennemis, il attendit la décision de « la bataille sans y prendre part.

« L'affaire fut promptement décidée. Les Français s'é- « lancèrent avec une ardeur égale au danger, car c'était « bien là qu'il fallait vaincre ou mourir. Pendant qu'ils « renversaient devant eux tout ce qui s'opposait à leur « marche, une immense cavalerie, composée d'Osmanlis « et des Mameloucks d'Ibrahim-Bey, sans trop s'inquiéter « de ce qui se passait, se jeta sur les derrières de l'armée « française, et, faisant un détour dans les terres, vint s'em- « parer du Caire.

« Kléber, poursuivant ses succès avec acharnement, « força le grand-visir à prendre la fuite. Yousef-Pacha ne « put parvenir une seule fois à rallier ses troupes éparses et « dans une confusion inexprimable. Nassif-Pacha, instruit « du mouvement d'Ibrahim-Bey sur le Caire et voyant le « grand-visir dans une position désespérée, prit également « le parti de se jeter dans cette ville.

« Les deux mille hommes, restés à la garde des forts et « du quartier général, sous les ordres des généraux Ver- « dier et Zayoncheck, firent résistance. Le général Kléber, « averti par la canonnade, envoya des secours et se hâta de « se diriger sur le Caire, à mesure qu'il dispersait devant lui « les dernières masses des Ottomans.

Kléber et Mourad-Bey eurent une entrevue après la bataille. « Ils se jurèrent une alliance que Mourad maintint « religieusement jusqu'à sa mort.

« Kléber lui confia le gouvernement de la Haute-Égypte « qu'il occupa comme tributaire, et au nom de l'armée « française. » (*Précis des Événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 136 à 143.)

678 L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LE DÉFILÉ D'ALBAREDO PRÈS DU FORT DE BARD (21 mai 1800).

Par MONGIN en 1812.

… du Nord.
… er étage.
… lle n° 78.

L'armée française, après le passage du Saint-Bernard,

croyait avoir franchi tous les obstacles, « lorsque tout à coup elle fut arrêtée par le canon du fort de Bard.

« Ce fort, entre Aost et Ivrée, est situé sur un mame-« lon conique et entre deux montagnes, à vingt-cinq toi-« ses l'une de l'autre ; à son pied coule le torrent de la Doria « dont il forme absolument la vallée ; la route passe dans « les fortifications de la ville de Bard qui a une enceinte et « est dominée par le feu du fort. Les officiers du génie, at-« tachés à l'avant-garde, s'approchèrent pour reconnaître « un passage, et firent le rapport qu'il n'en existait pas d'au-« tre que celui de la ville. Le général Lannes ordonna « dans la nuit une attaque pour tâter le fort, mais il était « partout à l'abri d'un coup de main.

« Mais le premier Consul déjà arrivé à Aoste se porta « aussitôt devant Bard : il gravit sur la montagne de gauche « le rocher Albaredo qui domine à la fois et la ville et le « fort, et bientôt reconnut la possibilité de s'emparer de la « ville. Il n'y avait pas un moment à perdre : le 25, à la « nuit tombante, la cinquante-huitième demi-brigade, « conduite par le chef Dufour, escalada l'enceinte et s'em-« para de la ville qui n'est séparée du fort que par le tor-« rent de la Doria. Vainement, toute la nuit, il plut une « grêle de mitraille à une demi-portée de fusil sur les « Français qui étaient dans la ville ; ils s'y maintinrent.

« L'infanterie et la cavalerie passèrent un à un par le « sentier de la montagne de gauche, qu'avait gravie le pre-« mier Consul, et où jamais n'avait passé aucun cheval ; « c'était un sentier connu seulement des chevriers. » (*Mém. de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 206.)

679. PASSAGE DE L'ARTILLERIE FRANÇAISE SOUS LE FORT DE BARD (21 mai 1800). — Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 78.

Par RODOLPHE GAUTHIER en 1801.

680. PASSAGE DE L'ARTILLERIE FRANÇAISE SOUS LE FORT DE BARD (21 mai 1800). — Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 74.

Par MM. ALAUX et VICTOR ADAM, en 1835.

681. PASSAGE DE L'ARTILLERIE FRANÇAISE SOUS LE FORT DE BARD (21 mai 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

ırtie centrale.
1er étage.
Galerie
es Aquarelles.
No 140.

« Cependant le général Lannes qui, dès le 20 mai, avait « porté le corps d'avant-garde sur Ivrée, pouvait être atta- « qué, et n'avait point encore d'artillerie. L'encombrement « au-dessus du fort de Bard s'augmentait. Le général en « chef Berthier ne prit conseil que du désespoir et de la « nécessité, et secondé, par la décision et l'intrépide activité « du général Marmont, il osa faire passer les pièces et les « caissons à travers la ville, sous le feu du fort, à demi-por- « tée de fusil; la route fut jonchée de fumier, les rouages « garnis de paille et les pièces trainées à la prolonge, chacune « par cinquante braves, dans le plus grand silence, et dans « les instants que la profonde obscurité semblait rendre « plus favorables. Ces moments étaient toujours trop courts, « et la vigilance de l'ennemi dont le tir était fixé et éprouvé « sur les divers points de la route, et qui d'ailleurs pour « l'éclairer et la fouiller ne cessait de lancer des obus, des « grenades et des pots à feu, rendirent cette belle opéra- « tion très-périlleuse. » (*Précis des Evénements militaires. année* 1800, par le général Mathieu Dumas, t. III, p 182.)

682. PRISE DE LA VILLE ET DE LA CITADELLE D'IVRÉE (21 mai 1800).

ırtie centrale.
1er étage.
Galerie.
les Aquarelles.
No 140.

Aquarelle par BAGETTI.

683. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE DANS IVRÉE (24 mai 1800).

Par MM. ALAUX et VICTOR ADAM en 1835.

Aile du Midi.
.-de-chaussée.
Salle no 74.

« Le 24 le général Lannes, avec l'avant-garde, arriva « devant Ivrée; il y trouva une division de cinq à six « mille hommes : depuis huit jours on avait commencé « l'armement de cette place et de la citadelle, quinze bou- « ches à feu étaient dejà en batterie ; mais sur cette divi- « sion de six mille hommes, il y en avait trois mille de ca- « valerie qui n'étaient pas propres à la défense d'Ivrée, et

« l'infanterie était celle qui avait déjà été battue à Chatillez.
« La ville attaquée avec la plus grande intrépidité, d'un
« côté, par le général Lannes, et de l'autre, par le général
« Vatrin, fut bientôt enlevée ainsi que la citadelle où l'on
« trouva de nombreux magasins de toute espèce. L'en-
« nemi se retira derrière la Chiusella et prit position à
« Romano pour couvrir Turin, d'où il reçut des renforts
« considérables. » (*Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 210.)

684. DÉFENSE DE GÊNES (25 mai 1800).

BOMBARDEMENT DE LA VILLE PAR LES ANGLAIS.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le général Masséna, enfermé dans Gênes, y avait appris la formation de l'armée de réserve et l'arrivée du premier Consul en Italie. Soutenu par l'espoir d'être secouru il opposait la plus vive résistance aux attaques sans cesse renouvelées de l'ennemi : après avoir tenté tous les efforts pour faire lever le siége, il s'était vu contraint de songer à la sûreté intérieure de la ville; le 20 mai il avait évacué tous ses postes extérieurs pour concentrer ses forces dans la place.

« Pendant les dix jours qui suivirent du 20 au 30 mai,
« il ne se passa aucun événement qui dût changer le sort
« de cette malheureuse ville et la situation des débris de
« l'armée française; le blocus fut plus resserré et le bom-
« bardement fut aussi plus fréquent. (*Précis des Événe-*
« *ments militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 254.)

685. COMBAT DU PONT DE LA CHIUSELLA ENTRE IVRÉE ET TURIN (26 mai 1800).

Par RODOLPHE GAUTIER en 1810.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

« Malgré ses premiers succès, l'armée française n'était
« point solidement établie, et il importait surtout de
« lui procurer une base plus large, autant pour assurer
« son approvisionnement que pour donner plus de champ
« à ses opérations. Lannes ne resta donc pas long-temps

« oisif à Ivrée ; soutenu par une division de réserve, sous « les ordres du général Boudet, il marcha à l'ennemi, qui « comptait vainement sur la protection de la Chiusella, « pour couvrir l'avenue de Turin et y attendre des renforts.

Le général Haddick, qui défendait le passage de la Chiusella, avait divisé ses troupes en cinq détachements : le premier gardait San-Martino, le deuxième éclairait Verceil, le troisième couvrait Vische et Chivasco, le quatrième et le cinquième défendaient les hauteurs de Romano et l'autre le pont de la Chiusella.

« Lannes fit attaquer ce dernier poste par la sixième lé- « gère ; les Autrichiens, la voyant un peu ébranlée par le « feu de cinq pièces, eurent l'imprudence de passer le « pont pour la charger ; et, après un succès passager con- « tre les premiers pelotons, ils furent vigoureusement ra- « menés. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 192 et 193.)

686. PASSAGE DE LA CHIUSELLA (26 mai 1800).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 74.

Par MM. ALAUX et HIPP. LECOMTE en 1835.

687. PASSAGE DE LA CHIUSELLA (26 mai 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale, 1er étage. Galerie des Aquarelles. nº 140.

Le colonel du sixième léger irrité, des obstacles que son régiment éprouvait au passage du pont de la Chiusella, s'étant jeté dans la rivière, il força l'ennemi à lui abandonner le poste. Palfy, accouru des hauteurs de Romano pour le « reprendre, se précipite à la tête de quatre escadrons sur « les Français ; mais il tombe frappé à mort, et ses trou- « pes ébranlées reprennent le chemin de Romano. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 198.)

L'ennemi repoussé sur tous les points se retira en désordre sur Turin, « et l'avant-garde de l'armée française « prit aussitôt la position de Chivasco, d'où elle intercepta « le cours du Pô, et s'empara d'un grand nombre de « barques chargées de vivres, de blessés, et enfin de toute « l'évacuation de Turin. » (*Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 211.)

688. PASSAGE DE LA SESIA ET PRISE DE VERCEIL (27 mai 1800).

Par MM. ALAUX et HIPP. LECOMTE en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 71.

689. PASSAGE DE LA SESIA ET PRISE DE VERCEIL (27 mai 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Cependant le général Mélas ne pouvait plus douter de l'arrivée de l'armée française en Italie. Les Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, rapportent qu'un parlementaire autrichien, qui connaissait le premier Consul, avait été envoyé aux avant-postes par le général Mélas, et que son étonnement fut extrême en reconnaissant Bonaparte si près de l'armée autrichienne.

Mélas s'empressa alors de diriger des renforts sur tous les points, et réunit ses troupes pour marcher au-devant du premier Consul et s'opposer aux entreprises de l'armée française.

« Le général Murat reçut l'ordre de se porter à Santhia, « avec une avant-garde de quinze cents chevaux ; il y fut « joint par les divisions Boudet et Loison, et marcha sur Ver- « ceil. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 190.)

Le pont sur la Sesia étant brûlé, il passa la rivière à gué, et n'éprouva qu'une faible résistance pour s'emparer de la ville.

690. PRISE DES HAUTEURS DE VARALLO (28 mai 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Pendant ce temps le premier Consul se dirigeait sur Milan.

Après le combat de Châtillon, le général Lecchi, qui commandait un corps de deux mille Italiens, s'était porté le 21 mai sur la haute Sésia ; il eut un engagement assez vif contre les troupes autrichiennes, et il s'empara des hauteurs de Varallo qui commandaient les débouchés du Simplon. (*Extrait des Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. Ier, p. 271.)

691. **PASSAGE DU TÉSIN A TURBIGO** (31 mai 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le 31 mai le premier Consul se porta rapidement sur « le Tésin ; les corps d'observation que le général Mélas « avait laissés contre les débouchés de la Suisse, et les di- « visions de cavalerie et d'artillerie qu'il n'avait pas menées « avec lui au siége de Gènes se réunirent pour défendre « le passage du fleuve et couvrir Milan ; le Tésin est extrê- « mement large et rapide. » (*Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. Ier, p. 271.)

« Ils ne purent arrêter l'avant-garde du général Murat. « L'adjudant général Girard se jette sur la rive gauche ; sou- « tenu peu à peu par un bataillon de la soixante-dixième, « et protégé par les batteries qui foudroient les cinq « pièces autrichiennes placées pour défendre le passage, il « aborde audacieusement la cavalerie de Festenberg, dont les « escadrons n'osant s'engager dans un terrain fourré, où leur « ruine serait certaine, repassent le canal et se replient sur « Turbigo. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 209.)

« Le général Laudon arriva de sa personne avec un ren- « fort de trois mille hommes, au moment où les Autri- « chiens se renfermaient dans Turbigo. Ce secours rendit « le combat plus sanglant, mais ne prolongea que de quel- « ques heures la défense de la ligne du Tésin. Quoique « attaqué par des forces jusqu'à ce moment inférieures aux « siennes, Laudon fut contraint d'évacuer Turbigo, et se « retira pendant la nuit après avoir eu quatre cents hom- « mes hors de combat, et laissé douze cents prison- « niers au pouvoir de l'ennemi. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 266.)

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 74.

692. **ATTAQUE DU FORT D'ARONA** (1er juin 1800).

Par MM. ALAUX et HIPP. LECOMTE en 1835.

693. **ATTAQUE DU FORT D'ARONA** (1er juin 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« La marche et l'attaque du général Murat sur Turbigo fa-

« vorisaient celles de la colonne du général Lecchi sur le fort « d'Arona, où il força l'ennemi de se renfermer et de lui « livrer le passage du Tésin à Sesto-Calende. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 266.)

694. **PRISE DE CASTELLETTO** (1er juin 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

« Le général Lecchi s'empara de Castelletto et poursui- « vit les Autrichiens qui traversèrent la Sesia près de « Sesto-Calende.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« L'ordre donné à ce général de suivre ainsi avec ses « troupes italiennes le pied des montagnes, par les com- « munications courtes, mais difficiles, d'une vallée à « l'autre, du Val d'Aoste au Val Sesia, du Val Sesia au « Lac Majeur, avait le double motif de flanquer la route de « l'armée, en menaçant le flanc droit de l'ennemi sur le « Tésin, et de se lier le plus tôt possible avec le corps du « général Moncey. Celui-ci avait dépassé le Saint-Gothard, « et se trouvait déjà à Bellinzona, à la tête du Lac Majeur, « tandis que le général Béthancourt, descendu par le Sim- « plon, s'avançait par Domo-d'Ossola, sans rencontrer au- « cun obstacle. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 266.)

695. **ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MILAN** (2 juin 1800).

INVESTISSEMENT DU CHATEAU.

Aquarelle par BAGETTI.

« Ayant assuré son premier pont par la prise de Turbigo, « le général Murat se hâta d'exécuter un second passage à « Buffalora, sur la grande route, espérant atteindre le gé- « néral Laudon, ou du moins son arrière-garde. Il la joi- « gnit à peine aux portes de Milan, le 2 juin, et n'enleva « que quelques traîneurs. La ville avait été évacuée la « veille par les Autrichiens, qui conservèrent le château « où ils laissèrent une garnison de deux mille hommes, « sous les ordres du général Nicoletti. Le général français

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Monnier fut chargé de l'investissement, et il fut convenu « qu'aucun acte d'hostilité ne serait commis de part ni « d'autre du côté de la ville.

« Le même jour, Bonaparte, avec son état-major, entra « dans la capitale de la Lombardie, et le commandement « de la ville fut confié au général Vignolles » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas. t. III, p. 267.)

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle nº 71.

696. ATTAQUE ET PRISE DU PONT DE PLAISANCE (6 juin 1800).

Par MM. Alaux et Victor Adam en 1835.

697. ATTAQUE ET PRISE DU PONT DE PLAISANCE (6 juin 1800).

Aquarelle par Bagetti.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
Nº 140.

Dans le temps où le général Lecchi se portait sur Leno, les quinze mille hommes que conduisait le général Moncey arrivèrent: le Premier Consul en passa la revue le 6 et le 7; le 9 il s'était dirigé sur Pavie dans le dessein d'agir au-delà du Pô. Le 6 juin le général Murat s'était porté devant Plaisance, l'ennemi y avait un pont et une tête de pont; Murat eut le bonheur de surprendre la tête de pont et de s'emparer de la presque totalité des bateaux. (*Extrait des Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. Ier, p. 275.)

698. PASSAGE DU PÔ A NOCETO (6 juin 1800).

Aquarelle par Bagetti.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
Nº 140.

Cependant les Autrichiens, dans la nuit du 6 au 7 juin, avaient coupé le pont sur le Pô vis-à-vis Plaisance; les armées françaises et autrichiennes se canonnèrent quelque temps sur les deux rives; alors le général Murat, ayant rassemblé à Noceto, au-dessous de la ville, une vingtaine de barques, effectua le passage du fleuve et fit aussitôt attaquer Plaisance.

699. PASSAGE DU PÔ EN FACE BELGIOJOSO (6 juin 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

« De son côté le général Lannes, après avoir réuni tou- « tes les barques disponibles, venait aussi de passer le « fleuve du Pô, en face de Belgiojoso. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 248.)

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

700. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PLAISANCE (6 juin 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

La ville de Plaisance fut aussitôt attaquée par les colonnes réunies devant ses murs. Les Français venaient de s'emparer des faubourgs. « Un combat très-vif s'en- « gagea à la porte de Parme; Munier, soutenu par des dé- « barquements successifs, en demeura maître; le régiment « de Klebeck fut dispersé, partie sur la route de Bobbio, « partie sur celle de Stradella; la moitié fut refoulée dans « la ville, et y tomba au pouvoir du vainqueur. Les débris « de ce régiment ayant rejoint le reste de la brigade dans « la vallée de Bobbio errèrent avec elle, sans ordre, du- « rant plusieurs jours. La garnison, laissée par le général « Mosel à son départ pour Parme, se jeta en partie dans le « château. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 252.)

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

701. INVESTISSEMENT DE LA CITADELLE DE PLAISANCE (6 juin 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

La division Boudet reçut immédiatement l'ordre d'investir la citadelle de Plaisance.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

702. PRISE DU PONT DE LECCO (6 juin 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

Le général Lecchi, à la tête de la légion cisalpine, continuait sa marche dans la partie supérieure de la Lom-

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

bardie : le 6 mai il se rendit maître du pont de Lecco et occupa la tête de la vallée de Lodda.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 74.

703. BATAILLE DE MONTEBELLO (8 juin 1800).

PREMIÈRE ATTAQUE EN VUE DE CASTEGGIO.

Par MM. ALAUX et VICTOR ADAM en 1835.

704. BATAILLE DE MONTEBELLO (8 juin 1800).

PREMIÈRE ATTAQUE EN VUE DE CASTEGGIO.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. Nº 140.

L'armée française avait pris position au delà du Pô, et le reste de l'armée effectuait son passage lorsque le premier Consul apprit la capitulation de Gênes. « Il lui importait de livrer bataille avant la réunion de toutes les « forces qui devaient assurer à l'ennemi l'avantage du « nombre et dans une proportion presque double en ca- « valerie : aussi voyant que le général Ott, qui amenait de « Gènes le renfort le plus considérable et surtout l'ex- « cellente infanterie qui avait combattu contre Masséna, « lui offrait l'occasion qu'il souhaitait le plus ardemment, « celle d'un engagement partiel : il se hâta d'en profiter. « Les corps des lieutenants généraux Lannes, Murat et « Victor, se trouvant déjà sur la rive droite, il n'attendit « pas que le reste de l'armée eût achevé de passer le Pô, « et décida le mouvement en avant. » (*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 292.)

« Le général Ott occupait la position de Casteggio, bourg « situé au pied du contre-fort de l'Apennin, qui vient abou- « tir vers Stradella dans la plaine du Pô, et dont la « grande route de Turin et de Gènes suit les sinuosités. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 257.)

Il n'avait conservé qu'un petit corps de réserve à Montebello.

« Le 9 juin le général Lannes reçut l'ordre de marcher « avec son corps sur Casteggio : il fit d'abord attaquer

« l'aile droite du général Ott ; l'attaque fut vive, les Au-« trichiens d'abord repoussés de leur position étaient par-« venus à les occuper de nouveau : attaqués cinq fois dans « le même ordre et avec le même succès, ils furent cul-« butés ; ils passèrent le torrent de Coppo, et se retirèrent « sur les hauteurs de Montebello.

« Pendant ce combat contre l'aile droite du général Ott, « le général Lannes marchait à la tête de sa colonne du « centre par la grande route et directement sur Casteggio ; « sa droite était aussi sérieusement engagée. Le général « Ott, voulant reprendre sa première position, fit des ef-« forts extraordinaires pour soutenir son aile gauche. Il « ralliait l'infanterie derrière son artillerie, tirant à mi-« traille et à découvert avec une admirable fermeté ; l'ar-« tillerie de la garde des Consuls la suivait constamment, « recevait et rendait ce feu épouvantable à trente pas de « distance : Casteggio fut deux fois pris et repris ; la cava-« lerie autrichienne, formée à gauche du bourg, couverte « par de fortes haies qu'on avait coupées par intervalles, « combattait avec avantage, pouvant se rallier et réitérer « ses charges, lorsqu'elle était vivement poussée par la « cavalerie française.

« Après cinq heures de combat, le général Lannes resta « maître de Casteggio. » (*Précis des événements militaires,* par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 293 à 296.)

705. BATAILLE DE MONTEBELLO (8 juin 1800). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 74.

DEUXIÈME ATTAQUE, PASSAGE DU COPPO.

Par MM. ALAUX et VICTOR ADAM en 1835.

706. BATAILLE DE MONTEBELLO (8 juin 1800).

DEUXIÈME ATTAQUE, PASSAGE DU COPPO.

Aquarelle par BAGETTI.

Repoussé à Casteggio, « le général Ott tenait encore « dans sa seconde position à Montebello. Le premier Con-« sul fit soutenir le corps d'avant-garde par une réserve de « six bataillons sous le commandement du général Victor : Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« la nouvelle attaque du centre fut extrêmement vive; les « Français, voulant forcer un pont garni d'artillerie et « opiniâtrément défendu, s'élancèrent trois fois sous le feu « de mitraille pour enlever les pièces à la baïonnette, et « furent trois fois repoussés. Alors le général Gency, qui « avait fait plier la gauche des Autrichiens, passa le tor- « rent au-dessous de Casteggio avec cinq bataillons et un « régiment de hussards, tourna cette batterie et se réunit « à l'attaque centrale. Le général Rivaud ayant continué « de combattre et d'avancer par les hauteurs jusque dans « le village de Montebello, le corps d'armée autrichien al- « lait être enveloppé, le sort de la bataille était enfin dé- « cidé.

« Le général Ott ordonna la retraite, trop tard sans « doute, puisque, indépendamment des trois mille hom- « mes qu'il avait sacrifiés sur ces deux champs de bataille, « cinq mille prisonniers, six pièces de canon et plusieurs « drapeaux restèrent entre les mains des Français. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 296 et 297.)

Le général Ott ne put rallier que la moitié de son corps d'armée sous les murs de Tortone.

707. BATAILLE DE MARENGO (14 juin 1800).
PREMIER ENGAGEMENT DES ARMÉES.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le premier Consul conserva quelques jours la position de Montebello; il se portait ensuite sur Tortone, lorsqu'il fut rejoint par le général Desaix, qui avait quitté l'Égypte aussitôt après la capitulation conclue entre le général Kléber et le grand visir.

Le 24 prairial (13 juin 1800) l'armée était à Castel-Nuovo: on battit la plaine de Marengo où se trouvaient les avant-postes de l'ennemi. Le premier Consul fit attaquer le village de Marengo et s'en empara. « Cependant Mélas avait « son quartier général à Alexandrie : toute son armée y « était réunie depuis deux jours; sa position était cri-

« tique, parce qu'il avait perdu sa ligne d'opération. Plus « il tardait à prendre un parti, plus sa position empirait, « parce que d'un côté le corps de Suchet arrivait sur ses « derrières, et que d'un autre côté l'armée du premier Con- « sul se fortifiait et se retranchait chaque jour davantage « à sa position de la Stradella.»

L'existence de l'armée de réserve en Italie était inconnue à Vienne, lorsque Mélas avait pris le commandement. Ses instructions lui prescrivaient d'agir contre les troupes de Masséna et de Suchet, et depuis il n'avait reçu aucune nouvelle de sa cour. Il se trouvait placé dans la plus fausse position; « mais, ainsi que son conseil, il « pensait que dans cette circonstance imprévue, de braves « soldats devaient faire leur devoir; qu'il fallait donc « passer sur le ventre de l'armée du premier Consul, et « ouvrir ainsi les communications avec Vienne; que si « l'on réussissait, tout était gagné, puisque l'on était maî- « tre de la place de Gènes, et qu'en retournant très-vite « sur Nice, on exécuterait le plan d'opérations arrêté à « Vienne. » (*Extrait des Mém. de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. Ier, p. 283 à 288.)

Le général Mélas ayant résolu de livrer la bataille, son premier effort dut se porter vers Marengo. Le 14, dès « six heures du matin, l'armée autrichienne débouche « par ses ponts de la Bormida, et elle porte le gros de sa « cavalerie, sous les ordres du général Elnitz, sur sa gau- « che: son infanterie était composée de deux lignes aux « ordres des généraux Haddick et Kaim et d'un corps de « grenadiers, commandé par le général Ott.

« L'armée française se trouvait en échelons par division, « la gauche en avant; la division Gardanne formait l'éche- « lon de gauche à la cassine Pedrabona, la division Cham- « barlach le second échelon à Marengo, et la division du « général Lannes formait le troisième, tenant la droite de « la ligne et en arrière de la droite de la division Cham- « barlach; les divisions Carra-Saint-Cyr et Desaix en re- « serve, la dernière en marche venant de Rivalta, d'où elle

« avait été rappelée aussitôt que le projet de l'ennemi avait « été connu.

« Le lieutenant général Murat, commandant la cavale-« rie, avait placé la brigade Kellermann sur la gauche, « celle de Champeaux sur la droite, et le vingt-unième « régiment de chasseurs ainsi que le douzième de hus-« sards, à Salé, sous les ordres du général de brigade Ri-« vaud, pour surveiller les mouvements de l'ennemi sur le « flanc droit, et devenir au besoin le pivot de la ligne. »

Les lignes autrichiennes après quelques escarmouches d'avant-poste se mirent en mouvement à huit heures du matin ; un combat vif et meurtrier s'engagea en avant de Marengo, ce village était devenu le centre de l'attaque. « Plusieurs fois les Autrichiens y entrent avec fureur, mais « ne peuvent s'y établir : nos troupes, par des prodiges de « valeur, conservent cet important appui du centre de la « ligne. » (*Relation de la bataille de Marengo*, par Berthier, p. 24 à 25.)

Aile du Midi. ..-de-chaussée. ..lle de Marengo. No 74.

708. BATAILLE DE MARENGO (14 mai 1800).

Par CARLE VERNET en 1806.

Aile du Midi. ..-de-chaussée. ..lle de Marengo. No 74.

709. BATAILLE DE MARENGO (14 mai 1800).

LE GÉNÉRAL DESAIX BLESSÉ MORTELLEMENT.

Par L. REGNAULT en 1804.

..artie centrale. 1er étage. Galerie ..es Aquarelles. No 140.

710. BATAILLE DE MARENGO (14 mai 1800).

LE GÉNÉRAL DESAIX BLESSÉ MORTELLEMENT.

Aquarelle par BAGETTI.

Cependant la cavalerie ennemie, s'étant déployée sur toute la droite de l'armée française, menace de la prendre en arrière ; c'est alors que le premier Consul ordonne un mouvement de conversion et fait continuer cette manœuvre par les grenadiers de la garde avec leurs canons ; « isolés à « plus de trois cents toises de la droite de notre ligne, ils « paraissent une redoute de granit au milieu d'une plaine

« immense. » (*Relation de la bataille de Marengo*, par Berthier, p. 28.)

L'ennemi, cherchant toujours à tourner l'armée française sur la gauche et à lui couper le chemin de Tortone, forme « alors cette colonne de cinq mille grenadiers qui se por- « tent sur la grand' route, afin de prévenir et d'empêcher « le ralliement des corps de l'armée française qu'il suppose « en désordre.

« Cependant, pendant les quatre heures que notre armée « mit à faire ce mouvement de conversion, elle offrit le « spectacle le plus majestueux et le plus terrible.

« L'armée autrichienne dirigeait ses principales forces « sur notre centre et sur notre gauche ; elle suivait le mou- « vement de retraite de la première ligne, laissant à sa ca- « valerie le soin de déborder notre droite au delà de « Castel-Ceriolo.

« Nos échelons faisaient leur retraite en échiquier par « bataillon dans le silence le plus profond ; on les voyait « sous le feu de quatre-vingts pièces de canon manœu- « vrer comme à l'exercice, s'arrêter souvent et présenter « des rangs toujours pleins, parce que les braves se ser- « raient, quand l'un d'eux était frappé.

« Bonaparte s'y porta plusieurs fois pour donner au gé- « néral Desaix le temps de prendre la position qui lui « était désignée. Il était six heures du soir ; Bonaparte ar- « rête le mouvement de retraite dans tous les rangs ; il les « parcourt, s'y montre avec ce front serein qui présage « la victoire, parle aux chefs, aux soldats, et leur dit que « pour des Français c'est avoir fait trop de pas en ar- « rière, que le moment est venu de faire un pas décisif en « avant : *Soldats*, ajouta-t-il, *souvenez-vous que mon habi-* « *tude est de coucher sur le champ de bataille.*

« Au même instant il donne l'ordre de marcher en « avant ; l'artillerie est démasquée ; elle fait pendant dix « minutes un feu terrible : l'ennemi étonné s'arrête, la « charge est battue en même temps sur toute la ligne,

« La division Desaix, qui n'avait pas encore combattu, « marche la première à l'ennemi..... Une légère éléva- « tion de terrain couverte de vignes dérobait à ce général « une partie de la ligne ennemie : impatient, il s'élance « pour la découvrir ; l'intrépide neuvième légère le suit à « pas redoublés : l'ennemi est abordé avec impétuosité, la « mêlée devient terrible ; plusieurs braves succombent, et « Desaix n'est plus : son dernier soupir fut un regret vers la « gloire, pour laquelle il se plaignit de n'avoir pas assez « vécu. » (*Relation de la bataille de Marengo*, par Berthier, p. 29 à 32.)

rtie centrale.
1er étage.
Galerie
s Aquarelles.
No 140.

711. BATAILLE DE MARENGO (14 juin 1800).

Aquarelle par BAGETTI.

712. BATAILLE DE MARENGO (ALLÉGORIE.) (14 juin 1800).

Par CALLET en 1801.

ile du Nord.
1er étage.
alle no 78.

« Les Autrichiens surpris s'arrêtent ébranlés : la division « Desaix, passée aux ordres du général Boudet, charge « avec impétuosité l'ennemi..... A peine a-t-elle poussé et « mis en retraite les Autrichiens, que le général Bonaparte « ordonne à la cavalerie qu'il avait conservée en réserve « de passer au galop par les intervalles, et de charger « avec impétuosité cette formidable colonne de grena- « diers.

« Cette manœuvre hardie s'exécute à l'instant, avec au- « tant de résolution que d'habileté. Le général Kellermann « se porte au galop hors des vignes, se déploie sur le flanc « gauche de la colonne ennemie, et par un quart de con- « version à gauche lance sur elle la moitié de sa brigade, tandis qu'il laisse l'autre moitié en bataille pour contenir « le corps de cavalerie ennemie qu'il avait en face, et lui « masquer le coup hardi qu'il allait lui porter.

« Les ennemis furent repoussés sur tous les points, et « l'armée autrichienne profita de la nuit pour repasser les « ponts; les Français, au milieu de leurs sanglants trophées,

« bivouaquent sur la position qu'ils occupaient avant la ba-
« taille.

« Les Autrichiens eurent dans cette journée quatre mille « cinq cents morts, huit mille blessés et sept mille prison- « niers; il perdirent douze drapeaux et trente pièces de ca- « non.

« Les Français eurent onze cents hommes tués, trois mille « six cents blessés et neuf cents prisonniers. » (*Relation de la bataille de Marengo*, par Berthier, p. 32 à 35.)

713. CONVENTION APRÈS LA BATAILLE DE MARENGO (15 juin 1800).

QUATORZE PLACES FORTES REMISES A L'ARMÉE FRANÇAISE.

Par M. DROLLING en 1837.

« Le soir même de la bataille de Marengo, Bonaparte « fit des dispositions pour enlever la tête de pont et passer « la Bormida de vive force. Le lendemain 15 juin, à la « pointe du jour, la fusillade était déjà engagée aux avant- « postes, lorsqu'un parlementaire annonça que le général « Mélas demandait à faire passer un officier de son état- « major chargé de propositions; celui-ci fut conduit au « quartier général français. Après une première con- « férence du général en chef, Berthier, muni de pleins pou- « voirs pour traiter avec M. de Mélas, se rendit à Alexan- « drie, et revint quelques heures après présenter, à l'ac- « ceptation du premier Consul, la capitulation connue « sous le titre de *Convention entre les généraux en chef des « armées française et impériale en Italie.* » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 328.)

Il y eut suspension d'hostilités entre les deux armées jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighettone, d'Arona, de Plaisance, de Ceva, de Savone, la place de Coni, la ville de Gènes et le fort Ur-

bain furent remis à l'armée française. L'armée autrichienne dut se retirer sur Mantoue. (Art. 1, 6, 7, 8 et 11 *de la Convention.*)

714. REPRISE DE GÊNES PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (16 au 24 juin 1800).

Par HUE en 1804.

ile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

« Le général Suchet, qui, peu de jours avant la bataille « de Marengo, avait porté son avant-garde au delà d'Ac- « qui, jusqu'à Castel-Spino, à la vue d'Alexandrie, était « si près de communiquer avec la gauche de l'armée du « premier Consul, et de prendre part à l'action, que le gé- « néral Mélas avait détaché une forte division de cavalerie, « pour observer ses mouvements. Aussitôt après la conven- « tion d'Alexandrie, il fut chargé de reprendre possession « de Gênes, que les Anglais auraient voulu retenir, et « qu'ils n'abandonnèrent qu'avec dépit. Ils n'entendaient « point être liés par les concessions du général Mélas; et « pour assurer l'exécution des clauses stipulées, telles que « la remise des magasins et la conservation de l'artillerie de « la place, il ne fallut rien moins que la fermeté du géné- « ral Suchet et la droiture du général autrichien le comte « de Hohenzollern, qui montra autant de loyauté dans cette « pénible circonstance qu'il avait montré de valeur dans « les combats du blocus de Gênes. » (*Précis des événements* « *militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 3.)

L'armée française prit possession de cette ville le 24 juin.

rtie centrale. 1er étage. Galerie es Aquarelles. No 140.

715. MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO (1800).

Aquarelle par BAGETTI.

rtie centrale. -de-chaussée. alie no 25.

716. MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO (1800).

Par M. JUSTIN OUVRIÉ, d'après Bagetti.

L'armée de réserve formée à Dijon, rapporte l'auteur

du *Précis des événements militaires*, avait été dirigée à marches forcées sur Genève, dans les derniers jours d'avril 1800. Le général Berthier, commandant en chef, y était le 1er mai, et le premier Consul, qui avait quitté Paris le 6, y arriva le 8.

Les troupes françaises, ayant immédiatement reçu l'ordre d'entrer dans le Valais, s'étaient mises en mouvement du 15 au 18. L'armée, ayant le premier Consul à sa tête, passa le grand Saint-Bernard dans les journées du 18 au 20 mai. Bonaparte arriva le 20 au bourg Saint-Pierre et le traversa le même jour.

Pendant ce temps l'avant-garde, sous les ordres du général Lannes, livrait le combat d'Aoste, s'emparait de cette ville, entrait à Châtillon le 19 mai et faisait occuper les défilés de la Cluse le 20 mai.

Le 21 l'armée passe sous le fort de Bard, prend possession de la ville, et le premier Consul traverse les défilés d'Albarede. On assiége et on prend la ville d'Ivrée le 21 mai.

Le combat de la Chiusella et de Romano eut lieu le 26 mai.

Le général Lannes entra à Chivasso le 27, tandis que le corps du général Moncey, détaché de l'armée d'Allemagne, arrivait par le Saint-Gothard à Bellinzona, à la tête du Lac Majeur. Pendant que les troupes commandées par le général Murat passaient la Sesia, le Tésin, et livraient le combat de Turbido, un autre corps de troupes sous les ordres du général Lecchi passait également le Tésin à Sesto-Calende le 1er juin.

Le premier Consul, ayant fait son entrée à Milan le 2 juin, ordonna l'investissement de la citadelle.

L'armée dans la journée du 6 juin passe alors le Pô sur plusieurs points à Crémone, à Plaisance, à Belgiojoso, et le premier Consul établit le quartier général à Pavie, d'où il dirigea le général Lannes sur Casteggio.

Le 8 juin Bonaparte livre la bataille de Casteggio, fait

ensuite déboucher ses troupes par San-Giuliano, et le 13 il attaque le village de Marengo dont il s'empare.

Enfin le même jour, l'armée autrichienne, qui avait pris position sous Alexandrie, derrière la Bormida, passa cette rivière, et la bataille de Marengo se livra le 14 juin.

L'armée française, par suite de la convention d'Alexandrie du 15 juin, prend possession des villes et forts de Gênes, Tortone, Alexandrie, Milan, Turin, Pizzighettone, Arona, Plaisance, Coni, Ceva, Savone et Urbain.

717. BATAILLE DE HOCHSTETT (19 juin 1800).

Par M.

du Nord
r étage.
le n° 78.

L'armée d'Allemagne, après avoir passé le Rhin et livré les batailles d'Engen, de Moeskirch, de Biberach, le combat de Stockach et celui de Memmingen, forcé l'armée autrichienne à se retirer sur la rive gauche du Danube et dans le camp retranché d'Ulm, s'était avancée jusqu'au delà de l'Iller. Cet heureux début de la campagne promettait de plus grands avantages; mais le général Moreau ayant détaché de son armée douze mille hommes de troupes d'élite, demandés par le premier Consul pour renforcer l'armée de réserve en Italie, se vit alors contraint d'arrêter sa marche et de se borner à conserver les positions qu'il occupait dans l'Allemagne. Cependant, rapporte l'auteur du *Précis des événements militaires*, « l'armée française subsistait difficilement; elle avait épuisé « les ressources du pays compris entre le Danube et le « Tyrol; celles de la Haute-Souabe avaient été détruites ou « dévorées dès l'ouverture de la campagne : la Suisse n'en « pouvait fournir que de très-faibles et trop éloignées, tandis « que l'armée autrichienne était au contraire abondamment « pourvue. Ses magasins à Ulm étaient alimentés par le duché de Wurtemberg, le haut Palatinat, la Bavière et même « par la Bohême, dont les convois ne pouvaient être inquiétés. Le général Moreau, jugeant bien que dans ce « système de temporisation prescrit au baron de Kray la

« balance allait pencher en faveur de celui qui pourrait « subsister le plus long-temps sur son terrain, hâta l'exé- « cution du plan qu'il avait conçu.

« Passer le Danube au-dessus de Donauwert, couper la « ligne d'opérations de l'armée autrichienne, la forcer, en « l'isolant de ses magasins et de sa base, à abandonner la « place d'Ulm, à combattre sur un terrain où les chances « seraient égales, à faire une retraite excentrique en li- « vrant la Bavière au vainqueur, tel était ce projet si hardi « que sans les motifs pressants que nous venons d'exposer « on pourrait taxer de témérité. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 39.)

Moreau commence par se rendre maître du cours du Lech : cette rivière, grossie par la fonte des neiges, n'étant plus guéable, il en détruisit tous les ponts, et pendant qu'il dirigeait la plus grande partie de ses troupes du côté de Donauwert, il faisait agir sa gauche sur l'Iller, où, en attaquant les postes avancés de l'armée autrichienne, il attirait l'attention du général Kray et l'isolait dans son camp retranché d'Ulm. Le 16 juin, l'armée française avait pris position, en avant de Laz, en face de la rive droite du Danube, et cependant l'armée autrichienne occupait Gunzbourg et Wertingen, qui restait toujours immobile dans Ulm.

Le général Moreau fit alors attaquer les postes autrichiens qui défendaient la rive droite du Danube, et pendant qu'il ordonnait des démonstrations d'un côté à Gunzbourg, et de l'autre entre Lewingen et Dilengen, il se portait pendant ce temps avec une partie de ses forces et sa réserve , derrière les bois vis-à-vis Blendeheim et Greinheim. » (*Extrait du précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas.)

Enfin le 19, à la pointe du jour, l'armée française ayant attaqué sur différents points et commencé le passage du Danube à Blendheim, « l'alarme, dit l'auteur du *Précis des* « *événements militaires*, p. 49, fut donnée sur toute la li- « gne, et les commandants autrichiens ne purent plus avoir

« de doute sur le véritable point d'attaque ; ceux des places « les plus voisines, Delhugoa et Donavert, accoururent avec « tout ce qu'ils purent rassembler de forces, etc.

« Le général Kray, promptement averti à Ulm, avait dé-« taché la plus grande partie de sa cavalerie sous les or-« dres du général Klinglin et toute son artillerie légère « pour soutenir l'infanterie qui, plus rapprochée du lieu de « l'action, s'était déjà mise en mouvement vers les cinq « heures du soir. Lorsque ces troupes arrivèrent, une partie « de l'armée française avait passé le Danube à Lavingen; « l'action devint bientôt générale ; on se battait avec achar-« nement, le général Moreau pressait le passage de ses trou-« pes sur la rive gauche, il voulait prévenir l'arrivée des « colonnes d'infanterie que le général Kray pouvait tirer « de son camp d'Ulm et qui pouvaient arriver pendant la « nuit ; il se porta de sa personne avec la réserve de cava-« lerie à son aile droite qui formait alors son avant-garde. « Il restait à peine deux heures de jour, lorsque cette ré-« serve étant réunie à la cavalerie du général Lecourbe, le « général en chef la forma par échelons, fit soutenir ses « flancs par l'artillerie et ordonna d'attaquer.

« La cavalerie française s'avança en bon ordre : elle « aborda franchement celle des Autrichiens qui resserra « ses lignes pour la recevoir ; le combat s'engagea sur tous « les points, il fut sanglant, opiniâtre et se prolongea bien « avant dans la nuit. La cavalerie autrichienne soutint dans « cette grande mêlée sa réputation de valeur et de solidité; « la cavalerie française y fonda la sienne, et, quoique infé-« rieure en nombre, prit, par la précision de ses mouve-« ments, par sa force d'impulsion, par la prestesse de ses « ralliements et la vivacité de ses attaques, une supériorité « décidée. Les généraux Moreau et Lecourbe, au plus fort « de l'action, chargèrent eux-mêmes plusieurs fois, et ne « s'arrêtèrent qu'après avoir forcé les Autrichiens à re-« passer la Brentz : ceux-ci ne pouvaient se soutenir plus « long-temps dans cette position avancée, le corps d'in-

« fanterie qui servait d'appui de pivot à leur aile droite
« ayant été repoussé, et Gundelfengen enlevé de vive
« force.

« Ainsi finit cette longue bataille ou plutôt cette suite de
« grands combats dans un espace de sept à huit lieues, sur
« la rive gauche du Danube, dans les plaines d'Hochstett.
« C'est une circonstance digne de remarque, qu'à la même
« époque, seulement à trois jours de différence du 16 au 19
« juin, Moreau, qui aurait pu recevoir à Hochstett la nou-
« velle de la bataille de Marengo, remportait sur le Da-
« nube, et par la même manœuvre, un avantage pareil à ce-
« lui que Bonaparte remportait sur le Pô.

« Les trophées des combats d'Hochstett sur le champ de
« bataille ne furent pas moindres pour les Français que
« ceux de Marengo, puisque cinq mille prisonniers, vingt
« pièces de canon, plusieurs drapeaux et étendards restè-
« rent entre leurs mains. » (*Précis des événements milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 53 à 56.)

718. BATAILLE DE HOHENLINDEN (3 déc. 1800).

Par M. SCHOPIN en 1837.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

La bataille d'Hochstett, ainsi que la bataille de Marengo, ne tardèrent pas à être suivies d'un armistice. Les hostilités furent successivement suspendues d'abord en Italie, et ensuite en Allemagne. On ouvrit des négociations, on parla de paix; mais ces négociations n'ayant point eu le résultat qu'on en attendait, on se prépara de part et d'autre à recommencer la guerre.

La France avait profité de l'armistice pour porter au complet toute son armée: celle d'Allemagne avait reçu de nombreux renforts : elle occupait sur la rive gauche de l'Inn tout le pays compris entre les gorges du Tyrol, depuis le Voralberg jusqu'au delà de la forêt d'Ebersberg en avant de Munich.

L'armée impériale avait été considérablement augmen-

tée : elle ne comptait pas moins de cent vingt mille hommes et s'étendait sur la rive droite de la rivière également jusqu'au Tyrol.

L'archiduc Jean la commandait, et, fort de sa supériorité, il avait résolu de prendre l'offensive.

« Lors de la dénonciation de l'armistice, les deux ar-
« mées se trouvant dans ces positions, séparées par le
« cours de l'Inn, et les Autrichiens étant maîtres des pas-
« sages à cause de la forte domination de la rive droite,
« depuis Wasserbourg jusqu'à Passan, il était difficile de
« pénétrer leurs desseins et de juger s'ils prendraient l'of-
« fensive en avant de cette rivière, où s'ils se borneraient
« à en défendre le passage.

« L'Inn, sortant du Tyrol après s'être ouvert un passage
« par la gorge de Kuffstein, coule avec la rapidité des
« torrents à travers les débris de la barrière qu'il a forcée,
« dans la direction du sud au nord, jusqu'à Wasserbourg;
« il fléchit et dévie ensuite à l'est, au-dessous de Gray-
« bourg. L'intervalle entre le lit profond et resserré de
« cette grande rivière et celui de l'Iser, à la hauteur de
« Munich, est de douze à quinze lieues. Vers le milieu de
« cet intervalle, et précisément au partage des eaux, se
« trouvent la forêt ou plutôt les bois de Hohenlinden, qui,
« jetés, pour ainsi dire, par masses presque contiguës,
« forment parallèlement aux cours des deux rivières une
« ligne, une estacade naturelle de six à sept lieues d'éten-
« due et d'une profondeur moyenne d'une lieue et demie.
« Les deux chaussées de Munich à Wasserbourg et de Mu-
« nich à Mühldorf traversent cette forêt de sapins, épaisse
« et serrée dans plusieurs parties, et principalement entre
« le hameau de Hohenlinden, où se trouve la poste, et le
« village de Mattenpot, qui est dans une éclaircie, à l'en-
« trée du défilé, en venant de Mühldorf. Le village
« d'Ebersberg, sur la chaussée de Wasserbourg, à deux
« lieues sur la droite de Hohenlinden, est sur la lisière de
« la forêt et à la tête du second défilé. On ne trouve entre

« ces deux routes que des chemins vicinaux, des commu-
« nications pour les coupes de bois, et qui sont presque
« impraticables en hiver.

« A la gauche de Hohenlinden la forêt continue, bor-
« dant la route qui va à Mosbourg et Landshut par Hartof
« et Erding.

« Depuis Mühldorf jusqu'à Hohenlinden, qui est le
« point central entre l'Inn et l'Iser, le pays est montueux,
« tourmenté, coupé par des ruisseaux, parsemé de bou-
« quets de bois; et ce n'est qu'après avoir traversé la forêt
« et dépassé Hohenlinden, qu'on entre dans la belle plaine
« qui s'étend jusqu'aux bords de l'Iser.

Le général Moreau dans la position de Hohenlinden attendait le résultat des premières opérations de l'armée impériale. Il s'était retiré avec une partie de ses troupes, l'aile gauche de son armée, entre Hohenlinden et Hartoffen. Une division, celle du général Richepanse, occupait Ebersberg en dehors de la forêt sur la droite de Hohenlinden, une autre, celle du général Decaen, se trouvait en arrière.

L'armée autrichienne était en marche, « le mouvement
« des principales forces de l'ennemi, décidément dirigé
« sur Munich par la grande chaussée de Mühldorf, et ceux
« des corps détachés de son aile droite indiquant l'effort
« qu'il méditait de faire contre la gauche de l'armée fran-
« çaise, le général Moreau envoya au général Richepanse,
« à Ebersberg, l'ordre de se mettre en mouvement à la
« pointe du jour, et de marcher par Saint-Christophe sur
« Mattenpot, pour tomber sur les derrières de l'armée au-
« trichienne, lorsqu'elle serait engagée dans le défilé. Le
« général Decaen reçut à Zornottingen celui de suivre le
« général Richepanse.

« Le 3 décembre, l'armée impériale sur trois colonnes
« suivait son mouvement sur Munich; elle marchait à tra-
« vers la forêt d'Ebersberg, traversant Mattenpot, et arriva
« à Hohenlinden où elle rencontra les troupes françaises.

« Le général Moreau qui lui barrait le passage avec le

« corps du général Grenier y soutint tous les efforts de l'ar-
« mée impériale.

Pendant ce temps on se battait à Mattenpot. Le général Richepanse parti d'Ebersberg avait porté sa division à Saint-Christophe suivant l'ordre qu'il en avait reçu ; « il
« marchait à la tête de sa colonne à travers les bois, par des
« chemins affreux, dont les guides ne pouvaient même re-
« connaître la direction, parce que la neige, qui tombait
« comme par nuées, effaçait toutes les traces et ne per-
« mettait pas de démêler les objets à dix pas devant soi.
« La moitié de la division (la huitième et la quarante-
« huitième de ligne, et le premier régiment de chasseurs)
« avait dépassé Saint-Christophe, » lorsqu'elle rencontra un corps considérable de l'armée autrichienne, qui, en l'attaquant par le flanc l'avait séparé de la moitié de ses troupes : ne s'arrêtant pas à combattre et suivant l'ordre qu'il avait reçu après avoir recommandé au général Drouet de tenir jusqu'à l'arrivée du général Decaen qui venait sur les derrières et pouvait le dégager, il suivit sa route à travers les bois, marchant toujours dans la direction qui lui était ordonnée.

Le général Richepanse arrivant à Mattenpot y rencontra l'arrière-garde de l'armée impériale, qui défendait l'entrée de la forêt; il n'avait plus que cinq mille hommes sous ses ordres, le régiment de chasseurs par qui il avait fait commencer l'attaque ayant été ramené.

« Le général Richepanse, rapporte l'auteur du *Précis des*
« *événements militaires*, se détermine à se jeter en masse
« dans le défilé pour porter le désordre sur les derrières de
« l'ennemi.

« Cette manœuvre fut exécutée avec la rapidité de la
« foudre. Le général Walther, prenant le commandement
« de la droite, en se dirigeant vers la forêt, contint la ca-
« valerie, lui faisant tête et combattant en arrière-garde,
« pendant que Richepanse, à la tête de la quarante-hui-
« tième, pénétra dans la forêt de Hohenlinden.

« Plusieurs décharges à mitraille et la mousqueterie des « tirailleurs, répandus dans le bois des deux côtés de la « route, ne firent qu'accélérer le mouvement des Français. « Trois bataillons de grenadiers hongrois réunis en colonne « serrée, barrant la chaussée, s'avancèrent au pas de « charge. » Dans ce moment décisif, Richepanse à la tête des grenadiers de la quarante-huitième chargea à la baïonnette. « Le choc fut terrible, les Hongrois furent culbu- « tés ; l'impulsion une fois donnée, la colonne française « renversa toutes les masses qui lui furent successivement « opposées.

« Ceci se passait au moment même où le général Ney en- « fonçait à la sortie du défilé, vers Hohenlinden, les ba- « taillons qui tentaient de s'y maintenir. On vit alors cette « énorme colonne, pressée de toutes parts dans le défilé, « tourbillonner, rompre ses rangs et se précipiter en dés- « ordre dans la forêt..... Quatre-vingt-sept pièces d'artil- « lerie furent abandonnées sur la chaussée couverte de ca- « davres, de blessés, de chevaux épouvantés, d'armes et « de débris de toute espèce. Ce fut au milieu de cette « scène de carnage que les troupes de Ney et de Riche- « panse se reconnurent, et annoncèrent par leurs cris de « victoire que la réunion était opérée.

« A quatre heures du soir, onze mille prisonniers, dont « cent soixante-dix-neuf officiers, les généraux Deroy et « Spanocchi, cent pièces de canon étaient entre les mains « des Français. » (*Extrait du Précis des événem. milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. V, p. 98 à 129.)

719 PASSAGE DU MINCIO, BATAILLE DE POZZOLO (25 déc. 1800).

Par M. JOUY en 1837, d'après M. Bellangé.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

L'armistice ne fut dénoncé en Italie que le 5 décembre, et les hostilités étaient à peine commencées que déjà la nouvelle de la victoire de Hohenlinden avait parcouru tous les rangs de l'armée.

Le général Brune remplaçait le général Masséna dans le commandement général. Les troupes françaises étaient établies en avant de l'Oglio et de la Chièse, séparée de l'armée impériale par le Mincio. Le général Delmas commandait l'avant-garde, Dupont l'aile droite, Suchet le centre, Moncey la gauche, et Michaud la réserve.

La ligne autrichienne, sur la rive gauche du Pô, entre cette rivière et le lac de Garda, rapporte l'auteur du *Précis des événements militaires*, était soutenue par trois places fortes : Borghetto, Peschiera et Mantoue, hérissées de redoutes et de forteresses munies d'une nombreuse artillerie.

Bien que le Mincio soit une petite rivière, fait observer Jomini, il n'est jamais guéable pour une armée quand on ferme le canal de Sallionze.

Le général Brune, qui voulait porter la guerre au delà de l'Adige, avait résolu d'exécuter le passage du Mincio de vive force, « près du lac Garda et du pied des monta-
« gnes, pour s'assurer l'avantage des positions avant et
« après le passage, afin de n'avoir qu'un moindre intervalle
« à franchir entre cette rivière et l'Adige, et de manœuvrer
« sur un terrain moins propre au déploiement de la nom-
« breuse cavalerie des Autrichiens. »

Il avait en conséquence transmis ses ordres à tous les commandants des divers corps de son armée. Le général Dupont devait se porter à la Volta avec le sien composé d'environ huit à neuf mille hommes, destiné à exécuter une fausse manœuvre, « en jetant un pont à Molino della Volta,
« en face de Pozzolo, pendant que le grand passage s'exé-
« cuterait le même jour, 25 décembre, à Montzambano.

« Le lieutenant général Suchet, en quittant la Volta pour
« remonter le fleuve et se réunir à l'aile gauche, à l'avant-
« garde et à la réserve pour le passage de Montzambano.

« Un retard survenu dans la réunion des troupes au ren-
« dez-vous général, retardant le passage à Montzambano,
« le général Dupont reçut l'ordre de ne commencer au-
« cune action importante sur la rive gauche, etc.

« C'était trop tard, l'affaire était fortement engagée ; il « fallait livrer ou recevoir la bataille ; la moindre hésita-« tion entraînait la perte totale de tout ce qui avait passé « le pont. »

On se trouvait en présence d'un corps de l'armée autrichienne, fort de quarante-cinq bataillons et douze régiments de cavalerie (environ quarante mille hommes) et on se battait déjà à Pozzolo.

Le corps d'armée du général Dupont, engagé contre des forces supérieures, fut successivement secouru pendant l'action par quelques divisions du général Suchet. Le général Bellegarde ayant concentré ses attaques sur Pozzolo était parvenu à s'en emparer. « Le pont était à découvert, une « colonne autrichienne longeant le Mincio n'en était pas « éloignée de plus de cent toises. Dans cette situation « presque désespérée, le général Dupont, ralliant la divi-« sion Monnier, que celle de Gazan vint soutenir, et sai-« sissant un moment d'hésitation de l'ennemi, ordonna « une charge générale sur toute la ligne ; elle fut exécutée « avec tant d'ensemble et d'impétuosité, et si bien secon-« dée par les feux bien dirigés de la rive droite, que les « Autrichiens perdirent en un instant tout le terrain qu'ils « avaient gagné. Le général Watrin leur enleva près de « mille prisonniers, un drapeau et cinq pièces de canon. « Le général Gazan attaqua à la baïonnette et reprit le « village de Pozzolo. »

On se battait de part et d'autre avec un acharnement sans égal ; les succès de Hohenlinden animaient les troupes françaises d'une généreuse émulation : le combat commencé dès le matin ne se termina que dans la nuit ; le village de Pozzolo fut pris et repris jusqu'à trois fois.

« Les Autrichiens eurent dans cette journée plus de « quatre mille hommes hors de combat, parmi lesquels se « trouvait le lieutenant-général Kaim, grièvement blessé ; « deux mille prisonniers et neuf pièces de canon tombèrent « au pouvoir des Français, qui firent aussi dans cette jour-« née des pertes très-sensibles, quoique dans une moindre

« proportion, eu égard à leur infériorité numérique : ils « eurent de mille à douze cents tués ou blessés. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas. t. V, p. 252 à 266.)

720. ATTAQUE DE VÉRONE (30 déc. 1800).

L'ARMÉE FRANÇAISE, RANGÉE EN BATAILLE, MARCHE A L'ENNEMI QUI REFUSE LE COMBAT.

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Cinq jours après la bataille de Pozzolo, les Français étaient sur l'Adige ; le général Brune en avait ordonné le passage pour le 31 décembre.

« Le 30 décembre le général Dupont fit des démonstra- « tions sur le Bas-Adige et devant Vérone. Pour dé- « tourner l'attention de l'ennemi, le général en chef avait « ordonné une reconnaissance générale sur toute la ligne « pendant laquelle il fit jeter quelques obus dans Vérone. « Le feu prit à divers endroits, mais ne fit aucun progrès. « Les Autrichiens se montrèrent en force sur tous les points « de la rive gauche qui pouvaient être menacés, et l'on dut « croire qu'ils se tenaient en mesure de défendre le pas- « sage. »

Ce passage fut à peine disputé ; les Autrichiens opposèrent peu de résistance. Le 2 janvier l'armée française était réunie sur la rive gauche du fleuve. « S'étant rendu maître « du débouché de la vallée de l'Adige, le général Brune, « après avoir laissé dans le plat pays un gros corps de ca- « valerie pour contenir les garnisons de Mantoue et de « Porto-Legnago, et couvrir sa ligne d'opération, détacha « son aile gauche vers le Haut-Adige, sous le commande- « ment du général Moncey, dont il rendit la manœuvre « indépendante, et poursuivit sa marche sur Vérone avec « tout le reste de son armée.

« L'avant-garde gagna les hauteurs pour tourner la « place et déterminer la retraite de l'ennemi en occupant « la principale sommité. Cette marche fut très-pénible ; « il fallut ouvrir une route entre les rochers, traîner et

« porter à bras les pièces et les caissons sur les neiges et « sur les glaces.... Les autres divisions et les réserves sui- « virent la grande route et poussèrent les arrières jusque « sous le canon de Vérone, et firent quelques centaines « de prisonniers. L'armée autrichienne avait déjà levé son « camp de San Martino pour prendre position sur les « hauteurs de Caldiera; Vérone fut évacuée pendant la « nuit, et le lendemain, 3 janvier, le général Rièze, som- « mé de rendre la place, se retira avec sa garnison de « mille sept cents hommes dans les forts de Vérone, Saint- « Félix et Saint-Pierre, et fit ouvrir les portes de la ville. » (*Précis des événements milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. V, p. 278 à 283.)

721. COMBAT NAVAL DANS LA BAIE D'ALGÉSIRAS (5 juil. 1801). — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

PREMIÈRE POSITION.

Aquarelle par M. ROUX de Marseille.

722. COMBAT NAVAL DANS LA BAIE D'ALGÉSIRAS (5 juil. 1801). — Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

DEUXIÈME POSITION.

Aquarelle par M. ROUX de Marseille.

723. COMBAT NAVAL DANS LA BAIE D'ALGÉSIRAS (5 juil. 1801).

Par M. MOREL FATIO en 1836.

Le contre-amiral Linois, à la tête d'une division navale, faisait voile vers Cadix où il devait faire sa jonction avec l'escadre espagnole. Arrivé dans le détroit de Gibraltar, il apprit que Cadix était étroitement bloqué, et que l'amiral Saumarès marchait à sa rencontre avec des forces supérieures. Il se retira alors à Algésiras, où il se plaça sous la protection des batteries de terre pour se défendre en cas d'attaque. — Aile du Midi.

L'escadre anglaise composée de six vaisseaux de ligne : le *Vénérable*, le *Pompée*, vaisseau amiral ; l'*Audacious*, le *Cœsar*, le *Spencer* et l'*Annibal*, arriva devant Algésiras le 6 juillet.

L'Amiral Linois n'avait que trois vaisseaux et une frégate : le *Formidable*, le *Desaix*, *l'Indomptable* et le *Muiron*. Il donna l'ordre de s'embosser.

« La droite des Français appuyait à une batterie de sept « pièces de vingt-quatre, placée sur une île rocailleuse, « nommée l'île Verte, et la gauche se trouvait dans la di- « rection d'une autre batterie qui portait le nom de Saint- « Jacques ; mais dont elle se trouvait assez éloignée pour « rendre possible la manœuvre du général anglais.

« Linois, qui s'était placé lui-même à cette extrémité « de sa ligne, ne balança pas un moment pour la replier « obliquement, faisant échouer ses vaisseaux entre les « deux batteries ; et, afin de mieux assurer ce flanc gau- « che, huit chaloupes canonnières espagnoles furent dis- « posées au nord de la batterie de Saint-Jacques.

« Ses adversaires se présentèrent au combat avec l'assu- « rance que leur donnait une supériorité de plus du dou- « ble. Linois les reçut avec la même résolution.

« Le parti qu'il venait de prendre avait mis l'avant- « garde ennemie dans l'impossibilité de le doubler : l'*An- « nibal*, qui en formait la tête, tombé sous le triple feu « des canonnières espagnoles, du *Formidable* que mon- « tait Linois, et de la batterie de Saint-Jacques, servie « par le général Devaux, avec des troupes de terre fran- « çaises, fut démâté et mis hors de combat ; le vaisseau qui « suivait, presque aussi maltraité, dut se faire remorquer « par une frégate.

« A l'aile opposée, le vaisseau anglais le *Pompée* ne « fut pas plus heureux, l'*Indomptable* l'accueillit par un « feu aussi vif que bien dirigé, et la batterie de l'île Verte « le seconda d'abord de son mieux. Cependant les Espa- « gnols se relâchant de leur zèle, et les Anglais ayant paru « vouloir enlever l'île, la frégate le *Muiron* fit débarquer « les troupes qu'elle avait à bord, et ces braves fantassins « servirent la batterie avec tant de vivacité, que le vais- « seau anglais, foudroyé de tous côtés, perdit ses mâts et « tomba en dérive. Saumarès fit cesser le combat, et se

« replia sur Gibraltar avec les quatre vaisseaux qui lui « restaient. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par « Jomini, t. XIV, p. 366 à 368.)

724. COMBAT NAVAL DEVANT CADIX (13 juil. 1801).

Par M.

L'escadre espagnole était sortie de Cadix et avait opéré sa jonction à Algésiras avec la division du contre-amiral Linois ; l'armée combinée faisait route pour rentrer à Cadix. Le vaisseau le *Formidable*, commandé par le capitaine Troude, n'ayant pu suivre la marche à cause du mauvais état où se trouvait sa mâture depuis le combat d'Algésiras, se trouva, le 13 juillet, à la pointe du jour, en présence de trois vaisseaux anglais, le *Cœsar*, le *Spencer*, le *Vénérable* et la frégate anglaise la *Tamise* faisant partie de l'escadre de l'Amiral Saumarès. Le vent étant venu à tomber, « le *Vénérable* put seul s'engager avec le *Formidable*. « Le feu commença à sept heures et demie, et la distance « entre les deux vaisseaux diminua jusqu'à portée de pis- « tolet. Après une heure d'engagement le grand mât du « *Vénérable* tomba, et les deux autres étaient criblés. Le « *Formidable*, débarrassé de ce vaisseau, qui pouvait seul « retarder sa marche, fit voile et gagna le large. Le *Vé-* « *nérable* ne pouvant plus gouverner alla à la côte, près « de Santi-Petri. Il en fut retiré par la frégate le *Thames* « et les canots des autres vaisseaux anglais, qui le remor- « quèrent jusqu'à Gibraltar. » (*Annales maritimes*, par M. Bajot, t. II, p. 726.) Aile du Midi.

725. SIGNATURE DU CONCORDAT ENTRE LA FRANCE ET LE SAINT-SIÉGE (15 juill. 1801).

Par MM. ALAUX et LESTANG en 1835. Aile du Midi. R.-de-chaussé. Salle no 64.

726. SIGNATURE DU CONCORDAT ENTRE LA FRANCE ET LE SAINT-SIÉGE (15 juill. 1801).

Dessin à la sépia par le baron GÉRARD en 1803. Partie centrale 1er étage. Galerie des Aquarelles No 140.

Le gouvernement du premier Consul s'affermissait tous

les jours sur des bases plus solides. L'Autriche ayant de nouveau renoncé à l'alliance anglaise, venait de conclure la paix à Lunéville. La France au commencement de l'année 1801 n'avait d'autre adversaire que l'Angleterre. « Pour achever l'entière pacification de l'intérieur, dit « Jomini (t. XIV, p. 400), il ne restait qu'à relever les « autels renversés dans les mouvements de la plus vio- « lente anarchie. Le clergé était dans un schisme complet. « les églises étaient désertes et tombaient en ruines. Bona- « parte crut devoir rétablir la religion catholique..... » Depuis long-temps il négociait avec la cour de Rome : le Cardinal Gonsalvi se rendit en France; les bases du concordat furent discutées et arrêtées à Paris entre les conseillers d'Etat Joseph Bonaparte, Cretet et l'abbé Bernier, docteur en théologie, d'une part, et le Cardinal Gonsalvi de l'autre.

Le ministre des cultes Portalis ayant été mandé aux Tuileries, les commissaires furent reçus dans le cabinet du premier Consul, qui signa le concordat le 15 *juillet* 1801.

727. COMBAT NAVAL DEVANT BOULOGNE D'UNE PARTIE DE LA FLOTTILLE FRANÇAISE CONTRE LA FLOTTE ANGLAISE (nuit du 15 au 16 août 1801).

Par M. CRÉPIN en 1806.

Aile du Midi.

Le traité de Lunéville ayant été le signal de la retraite du ministère Pitt, on dut concevoir quelques espérances de rapprochement entre la France et l'Angleterre. Mais les premières ouvertures faites par le nouveau cabinet anglais n'étant pas admissibles, on n'y avait alors donné aucune suite.

Des préparatifs avaient été ordonnés à Boulogne pour exécuter une descente en Angleterre. « Les bateaux plats « et les canonnières construits depuis trois ans furent « réunis en flottille, et on en augmenta le nombre par de

« nouvelles constructions et par tous les transports qu'on « put rassembler. Cette flottille de bâtiments légers, « organisée à Boulogne et dans les trois ports les plus « voisins par les soins de l'Amiral Latouche-Fréville, se « composait de neuf divisions. Plusieurs demi-brigades ti- « rées de l'armée du Rhin et de la Hollande s'exercèrent « à des simulacres d'embarquement et de débarquement. »

L'Angleterre était dans l'attente, et se tenait sur la défensive; cependant elle armait, et sa flotte ne tarda pas à être dirigée sur les côtes de France. L'Amiral Latouche était instruit de ces préparatifs, et lorsque Nelson vint se présenter le 4 août devant Boulogne avec quarante voiles composées de trois vaisseaux, quatre frégates, de brûlots, de bombardes et de canonnières, on était disposé à le recevoir, et il fut bientôt forcé de se retirer.

« Soit que cette première tentative ne fut qu'un essai, soit « pour toute autre cause, continue Jomini, Nelson remit à « la voile au bout de quelques jours, avec un renfort de « trente bâtiments et de trois à quatre mille soldats de « marine, destinés à enlever la flottille à l'abordage ou à « l'incendier. »

L'attaque eut lieu de nuit. « La division du capitaine « Parker, engagée la première, fut vivement reçue par la « canonnière l'*Etna*; la mitraille et surtout le feu de l'in- « fanterie placée à bord des bâtiments français, tua ou « blessa en peu de minutes la moitié des soldats qui « montaient les péniches anglaises, et le capitaine Parker « lui-même fut blessé à mort. Le combat, devenu général, « offrit partout le même résultat; la division de réserve « tenta vainement de se glisser entre la ligne et la terre : « elle fut accablée sous le feu des batteries de côte, et « contrainte à s'éloigner promptement. A la pointe du jour, « c'est à-dire vers quatre heures, le combat cessa, et Nelson « donna le signal de la retraite, après avoir perdu deux « cents hommes d'élite. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIV, p, 380 à 387.)

728. LA CONSULTA DE LA RÉPUBLIQUE CISALPINE, RÉUNIE EN COMICES A LYON, DÉCERNE LA PRÉSIDENCE AU PREMIER CONSUL BONAPARTE (26 janv. 1802).

Par M. MONSIAU en 1808.

Aile du Midi. -de-chaussée. Salle no 64.

« Le 14 novembre 1801 une proclamation de la com- « mission extraordinaire du gouvernement annonça au « peuple cisalpin la convocation d'une consulta extraor- « dinaire à Lyon, pour fonder les bases de la république « sous les auspices et en présence du premier Consul de la « république française. »

Tous les membres de la consulta, au nombre de quatre cent cinquante-deux, furent réunis le 31 décembre.

La consulta ouvrit ses séances le 4 janvier 1802, et le premier Consul devait assister à la séance de clôture fixée au 26 janvier.

« On avait élevé dans la salle destinée à l'assemblée gé- « nérale, en face du fauteuil du président, une tribune « pour le premier Consul; elle était ornée de trophées qui « rappelaient ses victoires en Italie et en Égypte.

« Le général Bonaparte, accompagné de ses ministres « et d'un nombreux cortége civil et militaire, se rendit à « la séance de la consulta. »

Après le discours du premier Consul, Regnaud de Saint-Jean d'Angely, conseiller d'Etat, donna lecture de la constitution de la république cisalpine. Les membres de la consulta demandèrent ensuite à l'unanimité qu'elle prît le nom de république italienne, et avant la clôture de la séance on proclama les listes des colléges et les noms des principaux membres du gouvernement.

« Le général Bonaparte, président ;

« De Melzi, vice-président;

« Guicciardi, secrétaire d'état ;

« Et Spanocchi, grand juge. »

(*Précis des évén. milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. VIII, p. 46 à 57.)

729. ENTRÉE DE BONAPARTE, PREMIER CONSUL, A ANVERS (18 juil. 1803).

Par M. VAN BRÉE en 1807.

On lit dans le *Moniteur* du 6 messidor an XI (25 juin 1803) : « Le premier Consul est parti aujourd'hui pour les départements du Nord ; il arrivera samedi soir (25 juin 1803) à Amiens. » Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 65.

Le général Bonaparte se sendit ensuite à Abbeville, Boulogne, Dunkerque et Lille, où il séjourna quelques jours : il se dirigea ensuite sur Gand, et il arriva à Anvers le 18 juillet, à 5 heures du soir ; il était accompagné de Madame Bonaparte. Le général Bonaparte fut reçu dans le port à son débarquement par toutes les autorités ; le général Paradis, commandant de la ville d'Anvers, M. d'Herbouville, préfet du département, et les conseillers de préfecture, M. Werenbrouck, maire de la ville, avec tous les membres du corps municipal, les présidents et juges des tribunaux.

Le premier Consul et Madame Bonaparte, accompagnée de Mesdames de Talhouet et de Rémusat, étaient dans un canot avec l'Amiral Decrès, ministre de la marine, le général Duroc, M. Maret, secrétaire d'état, et le préfet du palais Salmatoris. Dans le même canot, dirigé par le capitaine Hourt, se trouvait aussi le mamelouck Roustan.

M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, M. Chaptal, ministre de l'intérieur, les généraux Caulaincourt, Savary, Lauriston et le colonel Lebrun, aides de camp du premier consul, le général Soult, colonel général de la garde, le conseiller d'état Forfait, les généraux Belliard et de Rilly débarquèrent avant le premier Consul.

Les chasseurs à cheval, commandés alors par Eugène Beauharnais, formaient l'escorte; ils passèrent la rivière dans plusieurs canots.

730. NAPOLÉON REÇOIT A SAINT-CLOUD LE SÉNATUS-CONSULTE QUI LE PROCLAME EMPEREUR DES FRANÇAIS (18 mai 1804).

Par M. ROUGET en 1837.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 65.

Le *Moniteur* du 29 floréal an XII (19 mai 1804) rapporte à l'article Paris :

« Le Sénat présidé par le Consul Cambacérès a décrété « dans la séance de ce jour, à laquelle assistait le Consul « Lebrun et où les ministres étaient présents, le sénatus-« consulte organique qui défère le titre d'Empereur au « premier Consul.

« Il a été arrêté de se transporter sur l'heure à Saint-« Cloud à l'effet de présenter le sénatus-consulte orga-« nique à l'EMPEREUR. Il s'est mis en marche immédiate-« ment après la fin de la séance. Le cortége était accom-« pagné de plusieurs corps de troupes.

« Le Sénat à son arrivée a été admis aussitôt à l'au-« dience de l'EMPEREUR. »

La réception eut lieu dans la grande galerie : le premier Consul était accompagné de Madame Bonaparte, de ses aides de camp et des officiers généraux de service auprès de sa personne.

731. NAPOLÉON AUX INVALIDES DISTRIBUE LES CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR (14 juil. 1804).

Par M. DEBRET en 1813.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 65.

Une loi, en date du 19 mai 1802, avait institué l'ordre de la Légion-d'honneur. Les membres nommés n'étaient pas encore reçus. La première cérémonie de réception eut lieu le 26 messidor an XII (15 juillet 1804) dans l'église des Invalides.

« Avant midi, l'Impératrice est partie du palais, accom-« pagnée des Princesses sœurs et belles-sœurs de l'Empe-« reur; des dames du palais, du premier chambellan et du « premier écuyer........

« A midi l'Empereur est parti à cheval des Tuileries, « précédé par les Maréchaux de l'empire, par le Prince « Connétable, et suivi des colonels généraux de sa garde « et des grands officiers de la couronne, de ses aides de « camp et de l'état-major du palais.

« La marche était ouverte par les chasseurs et fermée « par les grenadiers à cheval de la garde impériale.

« Le gouverneur des Invalides est venu dehors de la « grille recevoir Sa Majesté et lui présenter les clefs de « l'hôtel.

« Les grands dignitaires, les ministres et les grands « officiers de l'empire qui n'étaient pas venus à cheval, « ainsi que les membres du grand conseil, le grand Chan- « celier et le grand trésorier de la Légion-d'Honneur se « sont réunis au même lieu et ont pris leur rang dans le « cortége.

« Le Cardinal archevêque de Paris avec son clergé a « reçu Sa Majesté à la porte de l'église et lui a présenté « l'encens et l'eau bénite. Le clergé a conduit procession- « nellement Sa Majesté sous le dais jusqu'au trône im- « périal, au bruit d'une marche militaire et des plus vives « acclamations.

« Sa Majesté s'est placée sur le trône, ayant derrière elle « les colonels généraux de la garde, le gouverneur des In- « valides et les grands officiers de la couronne.

« Aux deux côtés et à la seconde marche du trône se « sont placés les grands dignitaires, plus bas à droite, les « ministres; à gauche les Maréchaux de l'empire; au pied « des marches du trône, le grand maître et le maître des « cérémonies; en face du grand maître, le grand Chance- « lier et le grand trésorier de la Légion-d'Honneur. Les « aides de camp de l'Empereur étaient debout en haie sur « les degrés du trône.

« A droite de l'autel le Cardinal-légat s'est placé sous « un dais et sur un fauteuil qui lui avaient été préparés.

« A gauche de l'autel le Cardinal archevêque de Paris « avec son clergé.

« Derrière l'autel, sur un immense amphithéâtre étaient « rangés sept cents invalides et deux cents jeunes élèves « de l'Ecole Polytechnique.

« Toute la nef était occupée par les grands officiers, « commandants, officiers et membres de la Légion-d'Hon- « neur.

« Le Cardinal-légat célébra la messe.

« Après l'Evangile les grands officiers de la Légion- « d'Honneur, appelés successivement par le grand Chan- « celier, se sont approchés du trône et ont prêté leur ser- « ment.

« L'appel des grands officiers fini, l'Empereur s'est « couvert, et, s'adressant aux commandants, officiers et « légionnaires, a prononcé d'une voix forte et animée « ces mots :

« Commandants, officiers, légionnaires, citoyens et sol- « dats, vous jurez sur votre honneur de vous dévouer au « service de l'empire et à la conservation de son territoire, « dans son intégrité; à la défense de l'Empereur, des lois « de la République et des propriétés qu'elles ont con- « sacrées; de combattre par tous les moyens que la justice, « la raison et les lois autorisent, toute entreprise qui ten- « drait à rétablir le régime féodal; enfin vous jurez de « concourir de tout votre pouvoir au maintien de la liberté « et de l'égalité, bases premières de nos constitutions. « Vous le jurez.

« Tous les membres de la Légion, debout, la main élevée, « ont répété à la fois : *Je le jure*. Les cris de *vive l'Empereur* « se sont renouvelés de toutes parts.

« La messe finie, les décorations de la Légion ont été « déposées au pied du trône dans des bassins d'or.

« M. de Ségur, grand maître des cérémonies, a pris les « deux décorations de l'ordre et les a remises à M. de « Talleyrand, grand chambellan. Celui-ci les a présentées « à S. A. I. Monseigneur le Prince Louis qui les a atta- « chées à l'habit de Sa Majesté.

« De nouveaux cris de *vive l'Empereur* se sont fait en-
« tendre à plusieurs reprises.

« M. le grand Chancelier de la Légion a invité MM. les « grands officiers à s'approcher du trône pour recevoir « successivement des mains de Sa Majesté la décoration « que lui présentait sur un plat d'or le grand maître des « cérémonies.

« Ensuite M. le grand Chancelier a appelé d'abord les « commandeurs, puis les officiers et enfin les légionnaires, « qui sont tous venus au pied du trône recevoir individuel- « lement la décoration des mains de l'Empereur.

« La fête a été terminée par un *Te Deum*, et à trois « heures l'Empereur est sorti de l'église pour retourner « aux Tuileries. » (*Moniteur* du 28 messidor an XII 17 juillet 1804.)

732. NAPOLÉON VISITE LE CAMP DE BOULOGNE (juill. 1804).

Par M. J.-F. HUE.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

« S. M. l'Empereur, dit le *Moniteur* du 22 juillet 1804, « est arrivée à Boulogne le 3 messidor à une heure après « midi. Les habitants lui avaient préparé des arcs de « triomphe et une réception brillante ; mais il était déjà au « milieu du port, visitant les différents travaux qu'il avait « ordonnés, avant qu'on sût son arrivée. Une multitude « immense de soldats de terre et de mer, et d'habitants, l'a « accueilli et suivi partout au milieu des acclamations. Il a « passé la soirée en rade, et a fait faire des évolutions aux « différentes parties de la flottille. »

733. CAMP DE BOULOGNE (juil. 1804).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

NAPOLÉON OBSERVE LES MOUVEMENTS DE LA FLOTTILLE ANGLAISE.

Aquarelle par GAUTIER.

734. INTÉRIEUR DU CAMP.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par GAUTIER.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

735. PORT DE BOULOGNE.

Aquarelle par GAUTIER.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

736. TRAVAUX DU FORT.

Aquarelle par GAUTIER.

737. FORT DE BOULOGNE.

Aquarelle par GAUTIER.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« L'Empereur, rapporte le *Moniteur* du 23 juillet 1804, « est allé hier en rade à sept heures du matin. Il a monté « sur plusieurs bâtiments de la flottille. Une division an- « glaise, qui était au large, a paru un moment vouloir at- « taquer la ligne; mais avant d'être arrivée à la portée du « canon, elle a viré de bord.

« A midi l'Empereur a reçu dans sa tente, à la Tour « d'Ordre, les corps de l'armée. A quatre heures il a visité « dans le plus grand détail les magasins de l'arsenal, les « établissements de l'artillerie et les différents travaux du « port. »

738. NAPOLÉON VISITE LES ENVIRONS DU CHATEAU DE BRIENNE (4 août 1804).

Tableau du temps par M. LEROY DE LIANCOURT en 1806.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

« Napoléon, étant à Brienne dans le mois d'août 1804, « prit des informations sur une bonne femme qui occu- « pait une chaumière au milieu du bois, et chez laquelle, « pendant son séjour à l'École Militaire, il allait quelque- « fois prendre du lait. Assuré qu'elle existait encore, il se « présenta seule chez elle et lui demanda si elle reconnaî- « trait Bonaparte : à ce nom, la bonne femme est tombée « aux genoux de l'Empereur qui l'a relevée avec la bonté « la plus touchante, en lui demandant si elle n'avait rien « à lui offrir. Du lait et des œufs, répondit-elle. L'Empe- « reur prit deux œufs et ne quitta son hôtesse qu'après l'a- « voir assurée de sa bienveillance. » (*Livret du Salon de* 1806.)

739. **NAPOLÉON, AU CAMP DE BOULOGNE, DISTRIBUE LES CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR (16 août 1804).** Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 64.

Par HENNEQUIN en 1806.

740. **NAPOLÉON, AU CAMP DE BOULOGNE, DISTRIBUE LES CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR (16 août 1804).**

Aquarelle par PARENT d'après Bagetti.

Aile du Midi. 1er étage. Salle des Aquarelles. N° 140.

Napoléon, parti d'Ostende le 15 août 1804, arriva dans la nuit à Boulogne.

« Hier 16, à midi (*Moniteur* du 19 août 1804), Sa Ma-« jesté s'est rendue au camp de la Tour d'Ordre, accom-« pagnée des ministres et des grands officiers qui se trou-« vent à l'armée.

« L'armée de Saint-Omer, celle de Montreuil et la ré-« serve de la cavalerie étaient réunies en colonnes serrées, « et occupaient un espace peu étendu autour du trône, « placé au milieu d'un vallon en amphithéâtre demi-circu-« laire terminé par la mer.

« L'Empereur a fait prêter le serment aux membres de « la Légion-d'Honneur, et il a reçu un instant après celui « de toute l'armée. Il a ajouté à la formule ordinaire du ser-« ment ces mots : « Et vous, soldats, vous jurez de défendre « au péril votre vie, l'honneur du nom français, votre patrie « et votre Empereur. » Cent mille bouches ont répété avec « énergie : *Nous le jurons ;* et au même instant, pour mani-« fester d'une manière plus sensible les sentiments dont « ils étaient pénétrés, tous les soldats, par un mouvement « spontané, ont élevé et agité leurs bonnets et leurs cha-« peaux au-dessus de leurs baïonnettes, en poussant le cri « cent mille fois répété : *Vive l'Empereur !*

« Les décorations de la Légion-d'Honneur ont été remises « par l'Empereur à chacun des militaires qui les avaient « obtenues, et aux fonti onnaires ecclésiastiques et civils « qui avaient été admis à les recevoir de ses mains dans « cette solennité.

« L'armée a ensuite défilé devant le trône, au pas accé-

« léré, et cette marche a duré plus de trois heures : l'Em-
« pereur n'est descendu du trône qu'à sept heures.

« Au moment où l'armée défilait, on voyait une flottille « de quarante-sept voiles arriver en rade; elle était com- « mandée par le capitaine Daugier. »

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

741. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU PAPE PIE VII DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU (26 nov. 1804).

Par DEMARNE ET DUNOUI en 1808.

742. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU PAPE PIE VII DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU (26 nov. 1804).

Par MM. ALAUX et GIBERT en 1835.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 78.

« Aujourd'hui dimanche 4 frimaire, Sa Sainteté est ar- « rivée à Fontainebleau à midi et demi.

« S. M. l'Empereur, qui était sortie à cheval pour « chasser, ayant été avertie de l'approche du Pape, a été « au devant de Sa Sainteté, et l'a rencontrée à la croix de « Saint-Herem. L'Empereur et le Pape ont mis pied à « terre à la fois; ils ont été l'un au-devant de l'autre et se « sont embrassés. Six voitures de S. M. se sont alors « approchées : l'Empereur est monté le premier en voi- « ture pour placer Sa Sainteté à sa droite, et ils sont ar- « rivés au château au milieu d'une haie de troupes et au « bruit des salves de l'artillerie.» (*Moniteur* du lundi, 5 frimaire an XII (26 novembre 1804.)

Partie centrale. 1er étage. Salle du Sacre de Napoléon. N° 130.

743. SACRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON ET COURONNEMENT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE PARIS (2 déc. 1804).

Par DAVID en 1808.

744. SACRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON ET COURONNEMENT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE PARIS (2 déc. 1804).

Partie centrale. 1er étage. Salle du Sacre de Napoléon. N° 130.

Par MM. ALAUX et GIBERT en 1835 d'après David.

Le 11 frimaire an XIII (2 décembre 1804), jour fixé pour

le sacre de l'Empereur, le Pape partit à neuf heures du palais des Tuileries pour aller à l'Archevêché, où il se rendit en grand cortége : il précéda ainsi celui de l'Empereur qui ne quitta les Tuileries qu'à dix heures, et se mit en marche suivant l'ordre réglé par le cérémonial. Une salve d'artillerie annonça le départ.

La voiture de l'Empereur, dans laquelle étaient Leurs Majestés Impériales et les Princes Louis et Joseph, était attelée de huit chevaux blancs. Une nouvelle salve d'artillerie annonça l'arrivée de Leurs Majestés au portail de l'église métropolitaine.

« L'eau bénite a été présentée à l'Impératrice par le « Cardinal Cambacérès, et à l'Empereur par le Cardinal ar- « chevêque de Paris. » Ils ont complimenté Leurs Majestés, et les ont conduites sous un dais jusqu'aux fauteuils qui avaient été préparés dans le sanctuaire. « Les places « autour des trônes de Leurs Majestés ont été occupées « ainsi qu'il suit :

« Derrière l'Empereur les Princes Joseph et Louis, et « les grands dignitaires Cambacérès et Lebrun.

« Derrière les Princes les colonels généraux de la garde : « Soult, Bessières, Davoust et Mortier, le grand Maréchal « du palais Duroc, le colonel général Beauharnais portant « l'anneau, le Maréchal Bernadotte portant le collier de « l'Empereur, et le Maréchal Berthier portant le globe « impérial.

« A droite des Princes, en obliquant en avant, M. de « Talleyrand, grand chambellan, et M. le général Caulain- « court, grand écuyer.

« Derrière eux deux chambellans; derrière l'Impéra- « trice les Princesses, Joseph, Louis, Elisa, Pauline, et « Caroline ; derrière les Princesses Mesdames de Lucay, « de Rémusat, de Talhouet, de Lauriston ; la Maréchale « Ney, Darberg, Duchâtel, de Séran, de Colbert et Savary, « dames du palais.

« A gauche des Princesses, et en obliquant en avant, la « dame d'honneur, Madame de Larochefoucault, la dame

« d'atours, Madame de la Valette ; derrière elles, le pre-
« mier écuyer M. le sénateur d'Harville, et le premier
« chambellan M. le général Nansouty. A gauche de la
« dame d'atours, et en obliquant en avant, les trois grands
« officiers portant les honneurs de l'Impératrice. MM. les
« Maréchaux Serrurier, Moncey et Murat. A la droite
« près de l'autel, le grand maître des cérémonies M. de Sé-
« gur et un maître des cérémonies, M. de Salmatoris. Un
« autre maître des cérémonies M. de Cramayel, à gauche
« près le trône du Pape et de l'autel. Les aides des cérémo-
« nies Aignan et Dargainaratz à droite et à gauche, à l'entrée
« du sanctuaire.

« Madame Mère était placée dans la tribune impériale.
« à droite du trône ; le corps diplomatique occupait la tri-
« bune à gauche du trône.

« L'Empereur et l'Impératrice étant placés, les Maréchaux
« Kellermann, Pérignon et Lefebvre, grands officiers qui
« portaient les honneurs de Charlemagne, sont allés se
« ranger de front et en face de l'autel au bas de la dernière
« marche du sanctuaire. »

Le Pape est alors descendu de son trône et s'est rendu à l'autel.

Toutes les cérémonies pendant le couronnement, les onctions, la bénédiction de l'épée impériale, celles des manteaux, des anneaux impériaux, des couronnes de l'Empereur et de l'Impératrice, étant terminées, « Leurs Majes-
« tés se sont rendues au pied de l'autel, conduites par S.
« E. Monseigneur le Cardinal Fesch, grand aumônier de
« France ; S. E. Monseigneur le Cardinal de Belloy, le
« premier des Cardinaux français archevêques ; Monsei-
« gneur de Rohan, premier aumônier de l'Impératrice, le
« plus ancien archevêque ; Monseigneur de Beaumont,
« évêque de Gand, le plus ancien évêque français, et par
« M. l'abbé de Pradt, aumônier ordinaire de l'Empereur.
« La tradition des ornements de l'Empereur a été faite
« par le Pape à S. M. dans l'ordre qui suit :

« L'anneau ;

« L'épée que S. M. a mise dans le fourreau;

« Le manteau, qui lui a été attaché par le grand chambellan, et le grand écuyer;

« Le globe, que l'Empereur a remis à l'instant au grand officier chargé de le recevoir;

« La main de justice;

« Le sceptre.

« L'Empereur, portant dans ses mains ces deux derniers ornements, a fait sa prière.

« Pendant le temps de la prière, la tradition des ornements de l'Impératrice a été faite à S. M. par le Pape, dans l'ordre suivant:

« L'anneau;

« Le manteau, qui a été attaché par la dame d'honneur et la dame d'atours.

« Ensuite l'Empereur a remis la main de justice à l'archichancelier, et le sceptre à l'architrésorier, est monté à l'autel, a pris la couronne et l'a placée sur sa tête; il a pris dans ses mains celle de l'Impératrice, est revenu se mettre auprès d'elle, et l'a couronnée. L'Impératrice a reçu à genoux la couronne, pendant ce temps le Pape a fait les prières du couronnement, etc. »

(*Extrait du Procès-verbal de la Cérémonie du Sacre et du Couronnement de LL. MM. l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine.*)

745. **NAPOLÉON DONNE DES AIGLES A L'ARMÉE** (5 déc. 1804).

Par DAVID en 1810.

Partie centrale. 1er étage. Salle du sacre de Napoléon. N° 130.

746. **NAPOLÉON DONNE LES AIGLES A L'ARMÉE** (5 déc. 1804).

Par MM. ALAUX et GIBERT en 1835 d'après David.

Partie centrale. 1er étage. Salle du Sacre de Napoléon. N° 130.

« Le troisième jour des fêtes du couronnement était consacré aux armes, à la valeur, à la fidélité. L'Empereur a distribué à l'armée et aux gardes nationales de

« l'empire les aigles qu'elles doivent toujours trouver sur « le chemin de l'honneur.

« Cette imposante et auguste cérémonie a eu lieu au « Champ de Mars ; nul autre lieu n'était préférable : ce « vaste champ, couvert de députations qui représentaient « la France et l'armée, offrait le spectacle d'une valeu- « reuse famille réunie sous les yeux de son chef.

« La façade principale de l'Ecole Militaire était décorée « d'une grande tribune représentant plusieurs tentes à la « hauteur des appartements du premier étage du palais. « Celle du milieu, fixée sur quatre colonnes qui portaient « des figures de victoires, exécutées en relief et dorées, « couvrait le trône de l'Empereur et celui de l'Impéra- « trice. Les Princes, les dignitaires, les ministres, les Ma- « réchaux de l'empire, les grands officiers de la couronne, « les officiers civils, les Princesses, les dames de la cour et « le conseil d'Etat étaient placés à la droite du trône.

« Les galeries qui occupaient la façade principale de « l'édifice étaient divisées en huit parties de chaque côté; « elles étaient décorées d'enseignes militaires couronnées « par des aigles. Elles représentaient les seize cohortes de « la Légion-d'Honneur.

« Le Sénat, les officiers de la Légion-d'Honneur, la Cour « de cassation et les chefs de la comptabilité nationale « étaient à la droite; le Corps-Législatif et le Tribunat « étaient à la gauche.

« La tribune impériale, destinée aux Princes étrangers, « occupait le pavillon à l'extrémité du côté de la ville.

« Le corps diplomatique et les étrangers étaient placés « dans l'autre tribune, faisant pavillon à l'extrémité op- « posée.

« Les présidents de canton, les préfets, les sous-préfets « et le conseil municipal se trouvaient au-dessous des tri- « bunes, sur le premier rang des gradins dans toute la fa- « çade.

« On descendait au Champ de Mars par un grand escalier « dont les gradins étaient occupés par les colonels des ré-

« giments et les présidents des colléges électoraux de dépar-
« tement, qui portaient les aigles impériales. On voyait
« aux deux côtés de cet escalier les figures colossales de
« la France donnant la paix, et de la France faisant la
« guerre. Les armes de l'empire, répétées partout sous dif-
« férentes formes, avaient fourni les motifs de tous les
« ornements.

« A midi, le cortége de LL. MM. II., dans l'ordre ob-
« servé pour la cérémonie du couronnement, s'est mis en
« marche du palais des Tuileries, précédé par les chasseurs
« de la garde et l'escadron des Mamelucks, et suivi des gre-
« nadiers à cheval et de la légion d'élite ; il marchait entre
« deux haies de grenadiers de la garde et de pelotons de
« la garde municipale.

« Des décharges d'artillerie ont salué LL. MM. à leur
« départ, à leur passage devant les Invalides, à leur arrivée
« au Champ de Mars.

« Des membres du corps diplomatique, introduits dans
« les grands appartements de l'Ecole Militaire, ont été ad-
« mis à présenter leurs hommages à LL. MM.

« Après cette audience elles ont revêtu les ornements
« impériaux et ont paru sur leur trône, au bruit des dé-
« charges réitérées de l'artillerie, et des acclamations
« unanimes des spectateurs et de l'armée.

« Les députations de toutes les armes de l'armée, celle
« de la garde municipale, étaient placées conformément
« au programme ; les aigles, portées par les présidents des
« colléges électoraux pour les départements et par les co-
« lonels pour les corps de l'armée, étaient rangées sur les
« degrés du trône.

« Au signal donné, toutes les colonnes se sont mises en
« mouvement, se sont serrées et se sont approchées au
« pied du trône.

« Alors se levant, l'Empereur a prononcé d'une voix
« forte, expressive et accentuée, ces paroles qui ont porté
« dans toutes les âmes la plus vive émotion et l'enthou-
« siasme le plus noble.

« Soldats, voilà vos drapeaux : ces aigles vous serviront « toujours de point de ralliement ; elle seront partout où « votre Empereur les jugera nécessaires pour la défense « de son trône et de son peuple.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, « et de les maintenir constamment par votre courage sur « le chemin de la victoire : Vous le jurez. »

« Nous le jurons ! ont à la fois répété avec un cri una- « nime les présidents des colléges et tous les chefs de l'ar- « mée, en enlevant dans les airs les aigles qu'ils allaient « confier à leur vaillance.

« Nous le jurons ! ont répété l'armée entière par ses en- « voyés d'élite, et les départements, par les députés de leurs « gardes nationales, en agitant leurs armes, et en confon- « dant leurs acclamations avec le bruit des instruments et « des fanfares militaires.

« Après ce mouvement, qui s'était rapidement commu- « niqué aux spectateurs pressés sur les gradins qui *for-* « ment l'enceinte du Champ de Mars, les aigles ont été « prendre la place qui leur était assignée ; l'armée formée « par division, les députations formées par pelotons ont « défilé devant le trône impérial.

« Le cortége est rentré au palais à cinq heures. » (*Moniteur* du 15 frimaire an XIII (6 décembre 1804.)

747. NAPOLÉON REÇOIT AU LOUVRE LES DÉPUTÉS DE L'ARMÉE APRÈS SON COURONNEMENT (8 déc. 1804).

(Par SERANGELI en 1808.

ile du Midi.
-de-chaussée.
Salle No 65.

« Hier, 17 frimaire (8 décembre 1804), les députations « de tous les corps des armées de terre et de mer, celles « des gardes d'honneur et celles des gardes nationales, « au nombre de plus de sept mille hommes, se sont réu- « nies dans le Musée Napoléon (galeries des tableaux et « des antiques), sous les ordres de M. le Maréchal Murat, « gouverneur de Paris. Le grand maître des cérémonies, « ayant informé l'Empereur que le Maréchal avait réuni « toutes les députations, S. M. s'est rendue dans les

« galeries, précédée par le grand maître des cérémonies, « par M. le Maréchal Murat, par S. A. I. Monseigneur le « Connétable.

« Après avoir passé la revue de toutes les députations, « l'Empereur s'est ensuite rendu dans la salle du trône, où « elles ont défilé devant lui. » (*Moniteur du* 19 frimaire an XIII, 10 décembre 1804.)

748. NAPOLÉON REÇOIT AUX TUILERIES LA CONSULTA DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE QUI LE PROCLAME ROI D'ITALIE (17 mars 1805).

Par M. GOUBAUD en 1807.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

La députation de la République italienne, qui avait été appelée à Paris pour assister à la cérémonie du sacre, fut reçue aux Tuileries le 19 mars 1805 pour présenter à l'Empereur le statut constitutionnel, arrêté par la consulta.

« Aujourd'hui, à une heure après midi (*Moniteur* du « 27 ventôse an XIII), S. M. étant sur son trône, en« tourée des grands dignitaires, des ministres et des « grands officiers, et les membres du conseil d'État présents, « ont été introduits par le grand maître des cérémonies : « M. Melzi, vice-président de la République italienne; « MM. Marescalchi, Caprara, Paradisi, Fonaroli, Costa« bile, Luosi et Guicciardi, membres de la consulta d'État; « et MM. Guastavillani du conseil législatif, Lambertenghi, « idem, Carlotti idem; Dombrowski, général de division; « Rangone, orateur du Corps-Législatif; Calepio, membre « du Corps-Législatif; Litta, du collége électoral des Pos« sidenti, Fé, idem; Alessandri, idem; Salembeni, géné« ral des brigades du collége des Dotti; Appiani du col« lége des Dotti, Busti du collége des Commercianti, Giulini, « idem; Negri, commissaire près le tribunal de cassation; « Sopranzi, président du tribunal de révision à Milan; « Waldrighi, président du tribunal de révision à Bologne, « députés pour les colléges et corps constitués. »

M. Melzi porta la parole, exposa d'abord la situation de la République italienne, les dangers dont elle était envi-

ronnée, et présenta l'établissement d'un gouvernement monarchique comme l'unique moyen de salut.

Il fit ensuite lecture de l'acte fondamental qui conférait à l'Empereur Napoléon le titre de Roi d'Italie.

Après sa réponse « l'Empereur étant descendu de son « trône est entré dans son cabinet. Il a fait appeler M. le « vice-président et les membres de la consulta de la Répu- « blique italienne, et il a tenu un conseil qui a duré une « heure et demie.

Quelques jours après Napoléon annonça son couronnement pour le 23 mai, et il partit de Fontainebleau le 2 avril avec l'Impératrice pour se rendre à Milan.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 66.

749. PRISE DU ROCHER LE DIAMANT (25 juin 1805).

(PRÈS LA MARTINIQUE.)

Par M. MAYER en 1837.

L'Amiral Villaret de Joyeuse commandait à la Martinique, lorsqu'une escadre partie de Toulon le 30 mars 1805, sous les ordres de l'Amiral Villeneuve, vint mouiller le 13 mai dans la rade du fort royal à la Martinique.

L'Amiral Villaret, capitaine général de cette île, avait tenté plusieurs fois de s'emparer du Rocher *le Diamant*, situé au sud-ouest de la Martinique, à peu de distance du fort royal. Ce rocher armé de quatre canons de vingt-quatre, de deux de dix-huit et d'une caronade de trente-deux, ayant une garnison de deux cents soldats et marins, sous le commandement d'un capitaine, avait toujours opposé la plus vive résistance.

Persuadé qu'on ne pourrait réussir qu'autant que les attaques seraient protégées par des bâtiments de guerre, le capitaine général Villaret s'empressa de profiter de la présence de l'escadre de l'Amiral Villeneuve, et réclama son assistance. Une division composée des vaisseaux *le Pluton* et *le Berwick*, de la frégate *la Syrène*, et de trois corvettes commandées par le contre-amiral Cosmao Kerjulien, ayant

été mise à sa disposition, il lui donna ses instructions pour l'attaque du *Diamant*.

La division française, à bord de laquelle on avait embarqué environ deux cents hommes de troupes, appareilla de la rade du Fort-Royal le 29 mai au soir. Le 30, les vaisseaux ayant fait taire les batteries qui défendaient le seul point de débarquement, les chaloupes et canots, chargés de soldats et de marins, quittèrent les bâtiments, et malgré le feu des batteries élevées, et la fusillade des Anglais dans les crevasses du rocher, le débarquement s'effectua sous les ordres du colonel Boyer, chef d'état-major du capitaine général, chargé de diriger l'attaque. Le quatrième jour après le débarquement, le 2 juin, les Anglais se virent forcés de capituler. Le *Diamant* fut remis aux Français, et la garnison anglaise conduite à la Grenade pour être échangée.

50. L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE RHIN A STRASBOURG (25 sept. 1805).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

Par MM. ALAUX et MAY en 1835.

51. L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE RHIN A STRASBOURG (25 sept. 1805).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

L'Angleterre était parvenue à entraîner dans sa politique les cabinets d'Autriche et de Russie. Des traités ayant été conclus à Pétersbourg et à Vienne, la troisième coalition fut décidée et la guerre recommença.

« Le mouvement général de l'infanterie autrichienne « sur l'Adige et sur l'Inn, les rassemblements de cavale- « rie aux camps de Raab et de Minkendorff, l'artillerie « de campagne attachée aux corps, les régiments des fron- « tières mis sur pied, les levées extraordinaires ne laissèrent « plus aucun doute sur les résolutions de l'Autriche, de « prendre la principale part dans les opérations de guerre « déjà concertées avec l'Empereur de Russie. » (*Précis des évén. milit.* par le général Mathieu Dumas, t. XII, p. 111.)

Le 23 août, Napoléon donna l'ordre de la levée des camps de Boulogne, d'Ambleteuse et de Saint-Valery.

A dater de ce jour il ne fut plus question de descente en Angleterre : toutes les pensées, tous les efforts de l'Empereur se dirigèrent vers la guerre continentale. L'armée fut aussitôt mise sur le pied de guerre : les corps détachés en Hollande et en Hanovre, l'un sous le commandement du général Marmont, l'autre sous celui du Maréchal Bernadotte, reçurent l'ordre de se mettre en marche pour l'Allemagne et de s'arrêter, le premier à Wurtzbourg, le second à Mayence ; « et le même jour où l'Empereur ordonnait « la levée du camp de Boulogne, dit l'auteur du *Précis* « *des événements militaires*, il arrêta l'organisation de la « grande armée française en huit corps d'armée ; sur ce « nombre, sept devaient agir en Allemagne ; l'armée d'I- « talie, sous le commandement du Maréchal Masséna, « formait le huitième corps. » (T XII, p. 133.)

L'armée étant en marche sur tous les points, Napoléon quitta Paris.

« On n'a jamais vu (Introduction aux *Bulletins de la* « *Grande Armée*) un tel mouvement d'artillerie et de « chevaux : au premier appel, vingt mille voitures de « réquisition se sont trouvées sur tous les points. — « Soldats, dit l'Empereur en s'adressant à l'armée, la « guerre de la troisième coalition est commencée, l'armée « autrichienne a passé l'Inn....., attaqué notre allié dans « sa capitale....; vous-mêmes, vous avez dû accourir à « marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà « vous avez passé le Rhin : nous ne nous arrêterons plus « que nous n'ayons assuré l'indépendance du corps ger- « manique, secouru nos alliés..... Soldats, nous avons des « marches forcées à faire, des fatigues et des privations de « toute espèce à endurer ; quelques obstacles qu'on nous « oppose, nous les vaincrons.

« Toute l'armée a passé le Rhin ; hier, 30 septembre, « nous avons vu partir les derniers détachements de la

« garde impériale. Cette nuit M. le général Berthier et « son état-major se sont mis en route, et l'Empereur lui- « même est parti ce matin à 11 heures. »

52. NAPOLÉON REÇU A ETTLINGEN PAR LE PRINCE ÉLECTEUR DE BADE (1er oct. 1805).

Par M. JEAN-VICTOR BERTIN en 1812.

« S. M. l'Empereur, parti de Strasbourg le 9 vendé- « miaire (1er octobre) à trois heures après midi, est arrivé « à huit heures du soir à Ettlingen. L'Électeur de Bade, « le Prince Frédéric, fils de Son Altesse Électorale, et le « Prince électoral, son petit-fils, s'y étaient rendus, et lui « ont été présentés. » (Introduction aux *Bulletins de la Grande Armée.*)

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

53. NAPOLÉON REÇU AU CHATEAU DE LOUISBOURG PAR LE DUC DE WURTEMBERG (2 oct. 1805).

Par M. WATELET en 1812.

« L'Empereur est parti d'Ettlingen le 10 vendémiaire « (2 octobre) à midi; il est arrivé à Louisbourg à neuf heu- « res du soir. Sur les limites des états de Wurtemberg, il « a trouvé des corps de troupe. Les chevaux de ses voitu- « res ont été changés et remplacés par ceux de l'Électeur. « Lorsqu'il est entré à Louisbourg, la garde électorale à « pied et à cheval était sous les armes, et la ville illumi- « née. La réception de Sa Majesté dans le palais électoral, « où toute la cour était réunie, a été de la plus grande « magnificence. » (Introduction aux *Bulletins de la Grande Armée.*)

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

54. COMBAT DE WERTINGEN (8 oct. 1805).

Par M. EUGÈNE LEPOITTEVIN en 1836.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

55. COMBAT DE WERTINGEN (8 oct. 1805).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

« Le 16 vendémiaire an XIV (8 octobre 1805), à la « pointe du jour, le Prince Murat, à la tête des divisions de

Partie central 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« dragons des généraux Beaumont et Klein, et de la divi-
« sion de carabiniers et de cuirassiers, commandée par le
« général Nansouty, s'est mis en marche pour couper la
« route d'Ulm à Augsbourg. Arrivé à Wertingen, il aper-
« çut une division considérable d'infanterie ennemie, ap-
« puyée par quatre escadrons de cuirassiers d'Albert. Il
« enveloppe aussitôt tout ce corps. Le Maréchal Lannes,
« qui marchait derrière ces divisions de cavalerie, arrive
« avec la division Oudinot, et après un engagement de
« deux heures, drapeaux, canons, bagages, officiers et
« soldats, toute la division ennemie est prise. » (*Deuxième Bulletin de la Grande Armée.*)

756. ENTRÉE DES FRANÇAIS A MUNICH (8 oct. 1805).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Pendant que Napoléon entourait l'armée autrichienne sous les remparts d'Ulm, son avant-garde, composée du premier corps venant de Hanovre, et des Bavarois reçus à Wurzbourg, entrait à Munich.

757. COMBAT D'AICHA PRÈS AUGSBOURG (9 oct. 1805).

Par M. JOLLIVET en 1836.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

« Le Maréchal Soult a poursuivi la division autrichienne
« qui s'était réfugiée à Aicha. » (*Troisième Bulletin de la Grande Armée.*)

Aicha est une petite ville à huit lieues et sur la route d'Augsbourg.

Le rapport du Maréchal commandant du 4e corps de la grande armée, sous la date du 16 vendémiaire an XIV (8 octobre 1805), porte : « En avant du village de Walahofen,
« il y a eu une charge de cavalerie dans laquelle le hui-
« tième régiment d'hussards, deux escadrons du onzième
« chasseurs et le vingt-sixième régiment de chasseurs
« ainsi qu'un escadron du troisième de dragons, que le gé-
« néral Sébastiani avait amenés, ont été engagés. On a tué
« une vingtaine de hulans, blessé un très-grand nombre

« et fait une douzaine de prisonniers. Le huitième d'hus-
« sards s'est particulièrement distingué ; tous les autres
« corps ont parfaitement fait, et les généraux Margaron
« et Sébastiani ont mérité que je les cite à Votre Majesté.

« A huit heures, on se battait encore entre Aicha et
« Walahofen : en ce moment les divisions qui arrivaient
« seulement prennent position ; l'artillerie n'a pu tirer que
« quelques coups de canon, n'ayant pu arriver assez à
« temps pour nuire à l'ennemi.

« Les Autrichiens avaient trois pièces de canon, mais
« ils n'ont pu s'en servir ; en sortant du bois, nous avons
« trouvé quelque poste d'infanterie. »

758. ATTAQUE DU PONT DE GUNZBOURG (9 oct. 1805). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

Par MM. Alaux et Lestang en 1835.

759. ATTAQUE DU PONT DE GUNZBOURG (9 oct. 1805).

Aquarelle par Bagetti.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le combat de Wertingen a été suivi à vingt-quatre
« lieues de distance, du combat de Günzbourg. Le Maré-
« chal Ney a fait marcher son corps d'armée, la division
« Loison sur Longeneau et la division Malher sur Günz-
« bourg. L'ennemi, qui a voulu s'opposer à cette marche,
« a été culbuté partout. C'est en vain que le Prince Ferdi-
« nand est accouru en personne pour défendre Günzbourg.
« Le général Malher l'a fait attaquer par le cinquante-
« neuvième régiment; le combat est devenu opiniâtre, corps
« à corps. Le colonel Lacuée a été tué à la tête de son régi-
« ment, qui, malgré la plus vigoureuse résistance, a em-
« porté le pont de vive force ; les pièces de canon qui le
« défendaient ont été enlevées, et la belle position de Günz-
« bourg est restée en notre pouvoir. Les trois attaques de
« l'ennemi sont devenues inutiles ; il s'est retiré avec pré-
« cipitation ; la réserve du Prince Murat arrivait à Burgau
« et coupait l'ennemi dans la nuit.

« L'ennemi a perdu plus de deux mille cinq cents hom-

« mes au combat de Günzbourg. Nous avons fait douze
« cents prisonniers et pris six pièces de canon.

« Nous n'avons eu que quatre cents hommes tués ou
« blessés. » (*Quatrième Bulletin de la Grande Armée.*)

760. PRISE DE GUNZBOURG (9 oct. 1805).

Par MM. ALAUX et LESTANG en 183.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 66.

Le Maréchal Ney, à la tête du sixième corps de l'armée française, a pris possession de la ville de Günzbourg le 9 octobre 1805.

761. COMBAT DE LANDSBERG (11 oct. 1805).

Par M. HIPP. BELLANGÉ en 183.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 66.

Le Maréchal Soult s'était porté avec son corps d'armée à Landsberg, pour couper une des principales communications de l'ennemi : il y arriva le 19 vendémiaire an XIV (11 octobre) à quatre heures après midi, et y rencontra un régiment de cuirassiers autrichiens, accompagné de six pièces de canon, qui se rendait à Ulm à marches forcées. L'ayant fait aussitôt attaquer par le vingt-sixième régiment de chasseurs, il resta maître du champ de bataille, s'empara de deux pièces de canon et fit à l'ennemi cent vingt soldats prisonniers, un lieutenant-colonel et deux capitaines. » (*Extrait du cinquième Bulletin de la Grande Armée.*)

762. COMBAT D'ALBECK (11 oct. 1805).

Par MM. ALAUX et VICTOR ADAM en 1836.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 66.

La division Dupont faisant partie du quatrième corps, commandé par le Maréchal Soult, se dirigea sur Ulm, le 1er octobre.

« Elle occupait la position d'Albeck ; l'ennemi fit une
« sortie du côté d'Ulm et attaqua cette division. Le combat
« fut des plus opiniâtres ; cernés par vingt-cinq mille hom-
« mes, ces six mille braves firent face à tout, et firent quinze
« cents prisonniers. » (*Cinquième Bulletin de la Grande Armée.*)

763. **ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A AUGSBOURG** (9 oct. 1805).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale 1er étage. Galerie des Aquarelles No 140.

« Ce matin, à la pointe du jour, les deuxième et troi-
« sième division du corps d'armée se sont mises en mouve-
« ment pour se diriger sur Augsbourg en passant par Ai-
« cha et Friedberg ; à six heures, l'avant-garde est entrée
« à Aicha (l'ennemi avait évacué cette ville depuis deux
« heures).

« A midi elle était à Augsbourg où elle a joint celle de
« la première division et la division du général Wathier,
« qui y entraient en même temps. » (*Rapport du* 17 *vendémiaire an XIV*, Augsbourg, 9 octob. 1805.)

764. **NAPOLÉON HARANGUE LE DEUXIÈME CORPS DE LA GRANDE ARMÉE SUR LE PONT DU LECH A AUGSBOURG** (12 oct. 1805).

Par GAUTHEROT en 1808.

Aile du Midi. R.-de-chaussée Salle no 66.

« Napoléon, rapporte l'auteur du *Précis des événements*
« *militaires*, quitta Augsbourg pour se diriger sur Burgau,
« lorsqu'il rencontra sur le pont du Lech le corps d'armée
« du général Marmont. Le temps était affreux, la neige tom-
« bait à gros flocons, le froid était vif, et les soldats sur-
« chargés, parce qu'ils portaient leurs vivres pour plusieurs
« jours, marchaient péniblement sur une route dégradée.
« L'Empereur ordonna de faire halte, fit serrer la colonne
« en masse, et former le cercle autant qu'il fut possible à la
« portée de la voix : il félicita, remercia ses soldats de leur
« constance dans les marches pénibles qu'ils venaient de
« faire ; il leur dit quel en était le résultat, expliqua, comme
« il l'eût fait à ses généraux, la situation de l'ennemi ; dé-
« montra l'imminence d'une grande bataille, et leur pro-
« mit une victoire aussi certaine que la confiance qu'il
« avait en leur valeur et leur dévouement. » Cette courte harangue électrisa tous ceux qui l'entendirent. (T. XIII, p. 68.)

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

765. CAPITULATION DE MEMMINGEN (14 oct. 1805).

Par MM. ALAUX et VICTOR ADAM en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

766. CAPITULATION DE MEMMINGEN (14 oct. 1805).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

767. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MEMMINGEN (14 oct. 1805).

Par MM. ALAUX et OSCAR GUÉ en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

Le Maréchal Soult avec son corps d'armée avait traversé la droite de l'armée autrichienne réunie autour d'Ulm, et coupait ses communications avec le Tyrol.

« Il arriva le 21 vendémiaire an XIV (14 octobre 1805) « devant Memmingen, cerna sur-le-champ la place, et « après différents pourparlers, le commandant capitula : « neuf bataillons, dont deux de grenadiers, faits prison- « niers, un général major, trois colonels, plusieurs offi- « ciers supérieurs, dix pièces de canon, beaucoup de « bagages et beaucoup de munitions de toute espèce ont « été le résultat de cette affaire. Tous les prisonniers ont « été au moment même dirigés sur le quartier général.

« Le Maréchal Soult prit possession de Memmingen et « se mit aussitôt en marche sur Biberach. » (*Cinquième Bulletin de la Grande Armée.*)

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

768. COMBAT D'ELCHINGEN (15 oct. 1805).

Par M. ROQUEPLAN en 1837.

769. COMBAT D'ELCHINGEN, PASSAGE DU DANUBE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (15 oct. 1805).

Aquarelle par BAGETTI.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

De tous côtés l'armée arrivait à marches forcées devant Ulm : le 13 octobre, « elle était autour de la place à deux « lieues de rayon, et partout en présence des postes avan- « cés de l'ennemi, lorsque l'Empereur Napoléon donna l'or- « dre d'attaquer le lendemain sur tous les points ; il alla « lui-même, le 14 au matin, faire une reconnaissance ; il « s'avança jusqu'au château d'Adelhausen, à quinze cents

« toises de la tête de pont. Pendant qu'il observait de ce point
« élevé, à l'ouvert du vallon de l'Iller, le mouvement des nom-
« breux tirailleurs français, qui dans toutes les directions
« refoulaient vers la place les avant-postes de l'ennemi, le
« Maréchal Ney attaquait le pont et la position d'Elchingen.
« Le soixante-neuvième régiment de ligne, qui mar-
« chait en tête de la colonne de la division Loison, força
« le passage, culbuta un régiment autrichien qui, favorisé
« par les bois dans un chemin étroit et sinueux, défendait
« les accès du pont; les Français ne laissèrent pas le temps
« de le couper, et le traversèrent au pas de course, pêle-
« mêle avec les fuyards. Ils se formèrent en bataille au pied
« de l'escarpement sous le feu plongeant des Autrichiens;
« la colonne qui remontait la rive gauche se déploya en
« s'étendant par la droite.

« Toutes les troupes rivalisèrent d'intrépidité: deux
« charges successives furent repoussées par des feux de ba-
« taillons exécutés avec la plus grande fermeté. Enfin, à
« la troisième attaque, et après trois heures de combat,
« le général Laudon voyant sa ligne rompue et débordée,
« et le poste de l'Abbaye emporté, évacua la position d'El-
« chingen; il se retira et fut poursuivi jusqu'aux retran-
« chements du Mont Saint-Michel ou Mont Saint-Jean, en
« avant d'Ulm. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 72 à 74.)

770. CAPITULATION DE LA DIVISION AUTRICHIENNE DU GÉNÉRAL WERNECK, A NORDLINGEN (18 oct. 1805).

Par M. VICTOR ADAM en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

L'Archiduc Ferdinand, qui commandait un corps dans l'armée autrichienne, sous les ordres du général Mack, voyant que l'attaque de la position d'Elchingen aurait pour résultat de renfermer cette armée dans Ulm, se décida à en sortir à tout risque pendant le combat, et il parvint à gagner la Franconie avec une portion de sa cavalerie. Mais la division commandée par le général Werneck n'eut pas le même bonheur. Napoléon était si loin de s'attendre au mou-

vement de l'Archiduc Ferdinand, « que pendant qu'il fai-
« sait attaquer la position d'Elchingen par le Maréchal « Ney, il fit donner ordre au général Dupont de déboucher « de son camp d'Albeck, et de rejeter dans Ulm ou d'en- « velopper le corps qui se trouvait devant lui, et qu'il « croyait être de deux ou trois bataillons. Cependant les « rapports du général Dupont lui donnant quelque inquié- « tude, il envoya le général Mouton, l'un de ses aides de « camp, pour s'assurer de leur exactitude et de la force « réelle de l'ennemi sur ce point. Ce général arriva au mo- « ment où le combat allait s'engager.

« Le combat commença vivement; il durait depuis une « heure, lorsque Napoléon, mieux informé et voyant la « division Dupont compromise de nouveau dans un enga- « gement si inégal, envoya le Prince Murat avec sa cava- « lerie et deux divisions d'infanterie pour la soutenir. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 76.)

Le Prince Murat ayant réussi à cerner la division Werneck, ce général avait demandé à capituler. « Les lieute- « nants généraux Werneck, Baillet, Hohenzollern, les gé- « néraux Vogel, Mackery, Hohenfeld, Weiber et Dienes- « berg sont prisonniers sur parole, avec la réserve de se « rendre chez eux. Les troupes sont prisonnières de « guerre et se rendent en France. Plus de deux mille « hommes de cavalerie ont mis pied à terre, et une bri- « gade de dragons à pied a été montée avec leurs che- « vaux. » (*Septième Bulletin de la Grande Armée.*)

771. ATTAQUE ET PRISE DU PONT DU VIEUX CHATEAU DE VÉRONE (18 oct. 1805).

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835.

ile du Midi.
-de-chaussée.
Salle no 68.

Les armées française et autrichienne en Italie, comman- dées par le Maréchal Masséna et l'Archiduc Charles, étaient en présence. La ville et le vieux château de Vérone, sur la rive droite de l'Adige, appartenaient aux Français; les fau-

bourgs de la ville et Véronette sur la rive gauche étaient occupés par les Autrichiens.

Dans la nuit du 17 au 18 octobre, le Maréchal Masséna partit seul de son quartier général d'Alpo, et se rendit au château de Vérone.

« A quatre heures du matin, le général en chef a fait « attaquer le pont du vieux château de Vérone; le mur « qui en barrait le milieu a été renversé par l'effet « d'un pétard ; les deux coupures que les Autrichiens « avaient faites ont été rendues praticables à l'aide de « planches et de madriers, et vingt-quatre compagnies de « voltigeurs se sont élancées de l'autre côté du fleuve, où « elles ont été suivies par la première division.

« L'ennemi a vivement défendu le passage; il a été cul-« buté et chassé de toutes ses positions, après un combat « qui a duré jusqu'à six heures du soir : il a perdu sept « pièces de canon et dix-huit caissons.

« Nous lui avons fait quatorze à quinze cents prison-« niers, et tué ou blessé un nombre d'hommes à peu près « égal ; il n'a péri de notre côté qu'un petit nombre de « combattants.

« Nous avons environ trois cents blessés qui le sont peu « dangereusement.

« Il a été construit sur-le-champ une tête de pont au « pont du vieux château. » (*Premier Bulletin de l'Armée d'Italie.*)

772. REDDITION D'ULM (20 oct. 1805).

Par M. THÉVENIN en 1815.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 66.

773. REDDITION D'ULM (20 oct. 1805).

Par M. BERTHON en 1806.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

774. REDDITION D'ULM (ALLÉGORIE.) (20 oct. 1805).

Par CALLET en 1812.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

L'Empereur avait réuni toutes ses forces devant Ulm et

pendant qu'il faisait intercepter le pont d'Elchingen par le Maréchal Ney, et que le général Marmont se portait sur Nordlingen, il complétait l'investissement de la place et donnait des ordres pour l'attaquer.

Le Feld-Maréchal Mack, n'ayant pu suivre le mouvement du corps d'armée de l'archiduc Ferdinand, se trouvait renfermé dans la place avec une grande partie de l'infanterie et de la cavalerie. « Il avait fait couronner, par des « redoutes et des retranchements qui n'étaient point en- « core achevés, les hauteurs qui, sur la rive gauche, cou- « vrent la ville d'Ulm et la dominent à demi-portée de « canon; il occupait en force cette position; elle lui avait « servi à protéger la sortie et la retraite du corps du gé- « néral Werneck et de l'archiduc Ferdinand. Napoléon se « hâta de faire attaquer cette position retranchée, et de « rejeter dans la place les troupes qui la défendaient.

« La pluie tombait par torrent, et le soldat, animé par « l'espoir de joindre l'ennemi, auquel toute retraite était « coupée, n'en montrait que plus d'ardeur.

« L'Empereur partageait toutes les fatigues et dirigeait « lui-même toutes les manœuvres : il chargea son aide de « camp, le général Bertrand, d'attaquer le Michels-Berg « avec trois bataillons : cet ouvrage fut enlevé à la baïon- « nette, et les troupes qui s'y appuyaient furent prompte- « ment rejetées dans le faubourg par les colonnes du Ma- « réchal Ney, qui marchaient à hauteur. Napoléon pres- « sait le mouvement et se dirigeait avec son escorte sur « le Michels-Berg, lorsque l'ennemi, qui se maintenait « sur Frauenberg, ayant sa retraite assurée par la porte « du Danube, démasqua, devant le groupe à demi-portée, « une batterie de cinq pièces qui prenait en flanc l'attaque « du Maréchal Ney. Ce fut dans cette circonstance que le « Maréchal Lannes, ne pouvant dissuader l'Empereur de « rester en butte aux canonniers autrichiens, saisit la « bride de son cheval pour le forcer à s'éloigner.

« Napoléon, arrivé sur le penchant de l'escarpement du « Michels-Berg, vit à ses pieds la ville d'Ulm, dominée de

« toute part à demi-portée de canon par les positions où
« l'armée française était établie. Satisfait d'y avoir étroite-
« ment renfermé le gros de l'armée autrichienne, réduite
« en huit jours à trente mille combattants, il fit retirer au
« pied des hauteurs, en-deçà du faubourg, les troupes qui
« s'étaient engagées trop avant : on établit devant lui une
« batterie d'obusiers dont il fit essayer le tir. Les géné-
« raux rectifièrent leurs lignes et leurs communications ; les
« soldats demandaient à grands cris qu'on livrât l'assaut. »

Dans la situation désespérée où se trouvait l'armée des assiégés, il n'y avait plus pour elle d'autre parti à prendre que celui de capituler.

« L'Empereur fit sommer le général Mack de lui ren-
« dre la place et l'armée prisonnière. Il reçut le Prince de
« Lichtenstein, envoya ensuite à Ulm le Maréchal Ber-
« thier, major général, pour arrêter la capitulation. Au-
« cune des réserves proposées ne fut acceptée. Napoléon
« accorda seulement, sans difficultés, la clause que le Feld-
« Maréchal considérait comme le dégageant, aux yeux de
« son souverain, de toute responsabilité, et qu'il rédigea
« lui-même dans les termes suivants :

« Si jusqu'au 25 octobre, à minuit, inclusivement, des
« troupes autrichiennes ou russes débloquaient la ville, de
« quelque côté ou porte que ce soit, la garnison sortira
« librement avec ses armes, son artillerie et sa cavalerie,
« pour joindre les troupes qui l'auront débloquée. »

Le général Mack ayant eu connaissance de la capitulation du général Werneck à Nordlingen, ne tarda pas à être convaincu qu'il lui était impossible de recevoir aucun secours, et le 19 octobre il signa une nouvelle convention en vertu de laquelle « les troupes renfermées dans Ulm, au nombre
« de trente mille hommes, dont deux mille de cavalerie,
« sortirent avec les honneurs de la guerre ; soixante pièces
« de canon attelées, et quarante drapeaux, dix-huit géné-
« raux à la tête de leurs divisions et brigades, défilèrent
« devant l'armée française en bataille sur les hauteurs du
« Michels-Berg et du Frauenberg. Napoléon, entouré de

« son état-major et de sa garde, placé devant un feu de « bivouac, sur un rocher escarpé du côté de la ville, vit, « pendant cinq heures, passer à ses pieds cette belle ar- « mée : il fit appeler près de lui tous les généraux autri- « chiens, et les y retint jusqu'à ce que la colonne eût « achevé de défiler, leur témoignant beaucoup d'égards, « et conversant alternativement avec eux. Il accueillit par- « ticulièrement ceux qu'il avait connus dans les guerres « d'Italie, les lieutenants généraux Klenau, Giulay, Got- « tesheim, l'ami et l'ancien compagnon d'armes du Ma- « réchal Ney, les Princes de Lichtenstein et plusieurs « autres. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 78 à 99.)

775. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MUNICH (24 oct. 1805).

Par TAUNAY en 1808.

…ile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

« Peu de temps après la capitulation d'Ulm, l'Empereur « apprit l'arrivée de l'armée russe commandée par le gé- « néral Kutusow sur les bords de l'Inn. Le quartier géné- « ral était alors à Augsbourg, le 22 octobre, il n'y resta « que deux jours. Le 24 (2 brumaire), Napoléon arriva « à Munich à neuf heures du soir, la ville était illuminée. » (*Onzième Bulletin de la Grande Armée*.)

…ile du Midi. …-de-chaussée. Salle no 68.

776. PRISE DE LINTZ (3 nov. 1805).

Par MM. ALAUX et GUIAUD en 1835.

…ile du Midi. …-de-chaussée. Salle no 68.

777. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LINTZ (3 nov. 1805).

Par MM ALAUX et GUYON en 1835.

778. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LINTZ (3 nov. 1805).

Aquarelle par BAGETTI.

…artie centrale. 1er étage. Galerie. …les Aquarelles. No 140.

L'Empereur n'avait pas tardé à quitter Munich, et les

différents corps de la grande armée continuaient leur marche. Le Maréchal Lannes s'était emparé de Braunau; « il avait pris la route de Scharding, et poussé une avant- « garde sur Efferding, près de Lintz; il reçut l'ordre d'oc- « cuper cette capitale de la Haute-Autriche et en prit pos- « session le 3 novembre. » (*Précis des évènements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 269.)

779. COMBAT DE STEYER (5 nov. 1805).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« L'Empereur Napoléon, arrivé à Lambach le 4 novem- « bre, alla faire une reconnaissance aux avant-postes, et « s'étant assuré que l'ennemi avait, sur les différentes di- « rections, replié tous les siens au delà de l'Ens, il se ren- « dit à Lintz, où son quartier général fut établi, et resta « depuis le 4 jusqu'au 10 novembre. »

L'armée austro-russe, en se retirant devant l'armée française, avait brûlé ou détruit les ponts de toutes les rivières. Le Maréchal Davoust attaqua la ville de Steyer, située au confluent de l'Ens et de la Steyer, et rétablit les ponts sous le feu de l'ennemi.

« Le pont de Steyer servit successivement de passage « au corps du général Marmont, qui de Volklabruck était « venu à Lambach, et au corps du Maréchal Bernadotte, « qui avait aussi marché de Saltzbourg, par Volklabruck « et Lambach sur Steyer. » (*Précis des évènements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 275 à 278.)

780. COMBAT D'AMSTETTEN (6 nov. 1805).

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 68.

781. COMBAT D'AMSTETTEN (6 nov. 1805).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 141.

« Après le passage de l'Ens, le Prince Murat poursuivit « vivement, avec la cavalerie légère et le corps de grena-

« diers d'Oudinot, l'arrière-garde qui couvrait la retraite « de l'armée russe sur la chaussée de Vienne. C'était ce « même corps autrichien de Kienmayer, qu'il avait tou- « jours poussé devant lui depuis le passage de l'Inn. Mais « après avoir passé le village de Stremberg, cette arrière- « garde se replia sur un gros corps d'infanterie russe en « position sur les hauteurs d'Amstetten, sous les ordres « du Prince Bagration. La position était forte; la cavale- « rie russe occupait la route qui était très-large dans cet « endroit, et l'infanterie était à droite et à gauche avanta- « geusement postée dans des bois de sapin. Après quel- « ques charges que la cavalerie russe, bien appuyée sur « les flancs, soutint avec fermeté, le Prince Murat fit « avancer la division de grenadiers; le général Oudinot « forma ses bataillons en colonne, et, malgré le feu meur- « trier des Russes, il fit charger sur divers points à la « baïonnette, pénétra dans les bois, et déposta cette in- « fanterie qui se retira en désordre. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 302.)

« Le combat a été assez opiniâtre, est-il dit dans le *dix- « neuvième Bulletin de la Grande Armée*; les Russes ont « été dépostés de toutes leurs positions, ont laissé quatre « cents morts sur le champ de bataille et quinze cents « prisonniers. »

782. NAPOLÉON REND HONNEUR AU COURAGE MALHEUREUX (6 nov. 1805).

Par M. DEBRET en 1806.

le du Midi. -de-chaussée. alle no 68.

Les prisonniers autrichiens en défilant devant l'Empereur témoignaient un extrême empressement de le voir. Ils se rappelaient qu'un jour à l'armée d'Italie, dans une circonstance pareille, voyant passer devant lui des chariots remplis d'Autrichiens blessés, il avait ôté son chapeau, en disant : Honneur au courage malheureux. (*Journal de Paris* du 15 brumaire an XIV.)

783. **LE MARÉCHAL NEY REMET AUX SOLDATS DU SOIXANTE-SEIZIÈME RÉGIMENT DE LIGNE LEURS DRAPEAUX RETROUVÉS DANS L'ARSENAL D'INSPRUCK (7 nov. 1805).** Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 68.

Par MEYNIER en 1808.

On lit dans le *vingt-cinquième Bulletin de la Grande Armée:* « Le Maréchal Ney avait eu la mission de s'emparer « du Tyrol : il s'en est acquitté avec son intelligence et son « intrépidité accoutumées.

« Le 16, à cinq heures après midi, il a fait son entrée à « Inspruck ; il y a trouvé un arsenal rempli d'une artillerie « considérable, seize mille fusils et une immense quantité « de poudre.

« Mais un trophée plus précieux, ajoute l'auteur du « *Précis des événements militaires*, fut la prise que fit un « des régiments de son corps d'armée (le soixante-seizième), « des drapeaux qu'il avait perdus dans le pays des Gri- « sons, et qui avaient été déposés à l'arsenal d'Inspruck. » (T. XIII, p. 288.)

« Lorsque le Maréchal Ney les leur a fait rendre avec « pompe, des larmes coulaient des yeux de tous les vieux « soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à « reprendre ces enseignes enlevées à leurs aînés par les « vicissitudes de la guerre. L'Empereur a ordonné que « cette scène touchante soit consacrée par un tableau. Le « soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui « tient de la tendresse. Ils sont l'objet de son culte. » (*Vingt-cinquième Bulletin de la Grande Armée.*)

784. **L'ARMÉE FRANÇAISE MARCHANT SUR VIENNE TRAVERSE LE DÉFILÉ DE MOLK (10 nov. 1805).**

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Après le combat d'Amstetten, l'armée française se dirigea sur Vienne du 7 au 10 novembre; elle traversa le défilé de Molk ; le corps du Maréchal Mortier suivit la rive gauche du Danube ; une flottille entretenait les communications sur les deux rives du fleuve. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

785. OCCUPATION DE L'ABBAYE DE MOLK PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (10 nov. 1805).

Par M. ADOLPHE ROEHN en 1808.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 69.

« Les Russes ont depuis accéléré leur retraite ; ils ont « en vain coupé les ponts sur l'Ips ; ils ont été promptement « ment rétablis : le Prince Murat est arrivé jusqu'auprès « de l'abbaye de Molk. Le 10 novembre il a établi son « quartier général ; ses avant-postes sont à Saint-Hippolyte. »

« L'abbaye de Molk, où est logé l'Empereur, est une « des plus belles de l'Europe. Il n'y a en France ni en « Italie aucun couvent ni abbaye qu'on puisse lui comparer. Elle est dans une position forte et domine le « Danube. C'était un des principaux postes des Romains, « qui s'appelait *la Maison de Fer*, bâtie par l'Empereur « Commode. » (*Vingtième et vingt-unième Bulletins de la Grande Armée.*)

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 66.

786. COMBAT DE DIERNSTEIN (*) (11 nov. 1805).

Par M. BEAUME en 1836.

787. COMBAT DE DIERNSTEIN (11 nov. 1805).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
No 140.

L'armée russe ayant passé le Danube à Krema, le Maréchal Mortier se trouva avec la division Gazan entouré par l'armée ennemie et par le corps de Smith.

« Le 11 novembre 1805, à la pointe du jour, le Maréchal « Mortier, à la tête de six bataillons, s'est porté sur Stein ; il « croyait y trouver une arrière-garde ; mais toute l'armée « russe y était encore, ses bagages n'ayant pas filé ; alors « s'est engagé le combat de Diernstein, à jamais mémorable « dans les annales militaires. Depuis six heures du matin « jusqu'à quatre heures de l'après midi, ces quatre mille « braves firent tête à l'armée russe.

« Maîtres du village de Léoben, ils croyaient la journée « finie ; mais l'ennemi, irrité d'avoir perdu dix drapeaux,

(*) Diernstein, où Richard Cœur de Lion avait été captif en 1193.

« six pièces de canon, neuf cents hommes faits prisonniers « et deux mille hommes tués, avait fait diriger deux co- « lonnes par des gorges difficiles, pour tourner les Fran- « çais. Aussitôt que le Maréchal Mortier s'aperçut de cette « manœuvre, il marcha droit aux troupes qui l'avaient « tourné, et se fit jour au travers des lignes de l'ennemi, « dans l'instant même où le neuvième régiment d'infante- « rie légère et le trente-deuxième d'infanterie de ligne, « ayant chargé un autre corps russe, avaient mis ce corps « en déroute, après lui avoir pris deux drapeaux et quatre « cents hommes.

« Cette journée a été une journée de massacre. Des mon- « ceaux de cadavres couvraient un champ de bataille étroit; « plus de quatre mille Russes ont été tués ou blessés : « treize cents ont été faits prisonniers ; parmi ces der- « niers se trouvent deux colonels.

« De notre côté la perte a été considérable. Le qua- « trième et le neuvième d'infanterie légère ont le plus « souffert. Les colonels du centième et cent-troisième ont « été légèrement blessés. Le colonel Wattier, du quatrième « régiment de dragons, a été tué. » (*Vingt-deuxième Bulletin de la Grande Armée.*)

788. PASSAGE DU TAGLIAMENTO (13 nov. 1805).

Par MM. ALAUX et PHILIPPOTEAUX en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 68.

Dans sa marche de la Piave au Tagliamento, l'armée française ne rencontra que de faibles obstacles.

« C'est au Tagliamento que l'ennemi parut vouloir « nous attendre. Il avait réuni sur la rive gauche six ré- « giments de cavalerie et quatre régiments d'infanterie, « et sa contenance faisait présumer qu'il défendrait vive- « ment le passage. Le général Espagne, commandant la « division des chasseurs à cheval, les dragons aux ordres « du général Mermet et les cuirassiers aux ordres du gé- « néral Pully s'étaient portés sur le fleuve ; tandis que les

« divisions Duhesme et Seras marchaient sur Saint-Vilto,
« celles des généraux Molitor et Gardanne se dirigaient
« sur Valvasone.

« Le général Espagne avait reçu l'ordre de pousser des
« reconnaissances : le 21, à six heures du matin, un escadron
« qu'il avait fait passer fut chargé par un régiment de
« cavalerie autrichienne. Il soutint l'attaque avec intrépi-
« dité, et donna le temps au général Espagne de se porter
« au-devant de l'ennemi qui bientôt fut repoussé et mis
« en fuite. Notre artillerie cependant s'étant mise en po-
« sition, la canonnade commença d'une rive à l'autre ; elle
« fut très-vive et se prolongea toute la journée. L'ennemi
« avait placé trente pièces de canon derrière une digue ;
« nous n'en avions que dix-huit, et nos artilleurs conser-
« vèrent leur supériorité ordinaire. Les divisions d'in-
« fanterie arrivèrent vers le soir. Le général en chef, sa-
« tisfait des avantages qu'il avait obtenus et qui lui en
« assuraient de nouveaux, ne voulut pas de suite effectuer
« le passage : il se contenta de faire ses dispositions pour le
« lendemain, persuadé qu'il pourrait porter des coups plus
« décisifs. Les divisions étaient réunies aux points in-
« diqués, à Saint-Vilto et à Valvasone : c'est sur ces deux
« points qu'elles devaient passer le fleuve, tourner et cou-
« per l'ennemi. Le Prince Charles craignit sans doute
« l'exécution de ce plan ; il ne jugea pas devoir attendre
« le jour dans sa position, et dès minuit il était en retraite
« sur le chemin de Palma-Nova. L'armée passa le Taglia-
« mento avec le regret de n'avoir plus d'ennemis à com-
« battre. » (*Sixième Bulletin de l'Armée d'Italie.*)

789. PASSAGE DU DANUBE PRÈS DE VIENNE (13 novembre 1805.)

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1837.

Partie centrale
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
No 140.

Le Prince Murat, avec la réserve de la cavalerie, le Maréchal Lannes avec son corps d'armée, se portèrent le 13 novembre 1805 au-delà du Danube.

790. **NAPOLÉON REÇOIT LES CLEFS DE LA VILLE DE VIENNE (13 nov. 1805).**

Par GIRODET en 1808.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 69.

Napoléon était à Saint-Polten lorsqu'il apprit par un aide de camp du Maréchal Mortier les détails de l'affaire de Diernstein. D'après les ouvertures qui lui avaient été faites à Lintz, par le comte de Giulay, il espérait terminer promptement la guerre.

Il était à peu de distance de la capitale de l'Autriche, lorsqu'il reçut à son quartier général une députation du magistrat de la ville, conduite par le Prince de Sinzendorf. Napoléon donna l'assurance que les propriétés seraient respectées, et il fut convenu que la garde bourgeoise, qui formait seule la garnison de Vienne, conserverait ses armes et son arsenal particulier, qu'elle continuerait son service et partagerait les postes intérieurs avec les troupes françaises.

L'Empereur fut reçu à la porte du Danube par la députation de la ville, composée du Prince de Sinzendorf, du Prélat de Seidenstetten, du comte de Vétérani, du baron de Kees, du bourgmestre de la ville, M. de Wohlleben, et du général Bourgeois du corps du génie.

790 *bis*. **ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A VIENNE (13 nov. 1805).**

Par MM. ALAUX et GUIAUD en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 68.

L'armée prit ensuite possession de la ville où l'Empereur Napoléon ne s'arrêta que quelques instants : « il se « rendit presque aussitôt son arrivée au château impérial « de Schœnbrünn, où il établit son quartier général. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 31.)

« Nous avons trouvé dans Vienne plus de deux mille « pièces de canon, une salle d'armes garnie de cent mille « fusils ; des munitions de toutes espèces ; enfin de quoi « former l'équipage de campagne de trois ou quatre ar- « mées. » (*Vingt-troisième Bulletin de la Grande Armée.*)

791. COMBAT DE GUNTERSDORF (16 nov. 1805).

Par M. FÉRON en 1837.

Aile du Midi.
Rez-de-chaussée.
Salle n° 68.

« Les bruits d'armistice et de paix que le passage réi-
« téré du comte Giulay avait accrédités à Vienne s'étaient
« promptement répandus dans les armées : loin de les dé-
« mentir chaque parti en tirait avantage suivant sa posi-
« tion. Si les Français obtinrent celui du passage et de la
« conservation du beau pont de Vienne, une colonne de
« quatre mille hommes d'infanterie autrichienne et un ré-
« giment de cuirassiers détachés de l'armée de Kutusow, et
« coupant la route de Bohême, avaient traversé les postes
« français, qui les avaient laissé passer sur le faux
« bruit d'une suspension d'armes. Ce fut sur la même as-
« surance que le général autrichien de Noslitz, atteint
« le 15 novembre entre Hollabrünn et Schœngraben par
« l'avant-garde du Prince Murat, n'opposa aucune résis-
« tance, et fournit à la nombreuse cavalerie française le
« moyen d'attaquer presque à l'improviste le Prince Ba-
« gration. Une convention d'armistice avait été signée à la
« suite de cette journée entre le Prince Murat et le géné-
« ral Kutusow. Cette convention devait être soumise à
« l'Empereur Napoléon, et en attendant la notification
« l'armée russe et le corps d'armée du Prince resteraient
« dans les mêmes positions qu'ils occupaient : en cas de
« non-acceptation, on devait se prévenir quatre heures
« avant de rompre l'armistice. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 47.)

« Mais, ajoute le *Bulletin*, le Prince Murat, instruit que
« les généraux russes, immédiatement après la signature
« de la convention, s'étaient mis en marche avec une por-
« tion de leur armée sur Znaïm, et que tout indiquait
« que l'autre partie allait la suivre, leur a fait connaître
« que l'Empereur n'avait pas ratifié la convention, et qu'en
« conséquence il allait attaquer. En effet le Prince Murat
« a fait ses dispositions, a marché à l'ennemi et l'a atta-

« qué le 25 brumaire an XIV (16 novembre 1805), à quatre heures après midi ; ce qui a donné lieu au combat de Guntersdorf, dans lequel la partie de l'armée russe qui formait l'arrière-garde a été mise en déroute, a perdu douze pièces de canon, cent voitures de bagages, deux mille prisonniers et deux mille hommes restés sur le champ de bataille. Le Maréchal Lannes a fait attaquer l'ennemi de front ; et tandis qu'il le faisait tourner par la gauche par la brigade de grenadiers du général Dupas, le Maréchal Soult le faisait tourner par la droite par la brigade du général Levasseur de la division Legrand, composée du troisième et du dix-huitième régiment de ligne. Le général de division Walther a chargé les Russes avec une brigade de dragons, et a fait trois cents prisonniers.

« La brigade de grenadiers du général Laplanche-Mortier s'est distinguée. Sans la nuit rien n'eût échappé. On s'est battu à l'arme blanche plusieurs fois. Des bataillons de grenadiers russes ont montré de l'intrépidité : Le général Oudinot a été blessé ; ses deux aides de camp, chefs d'escadron Demangeot et Lamotte, l'ont été à ses côtés. » (*Vingt-sixième Bulletin de la Grande Armée.*)

792. **BIVOUAC DE L'ARMÉE FRANÇAISE LA VEILLE AU SOIR DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (1er déc. 1805).**

Par BACLER D'ALBE en 1809.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 78.

793. **BIVOUAC DE L'ARMÉE FRANÇAISE LA VEILLE AU SOIR DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (1er déc. 1805).**

Par MM. ALAUX et BROCAS en 1836, d'après Bacler d'Albe.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle no 69.

« Après l'affaire de Guntersdorf le général Kutusow se retira pour opérer sa jonction avec la seconde armée russe, et il était vraisemblable qu'elle s'effectuerait sous la place de Brünn, en Moravie, où l'on savait que l'Empereur Alexandre, venant de Berlin, devrait rencontrer l'Empereur d'Autriche.

« Après avoir veillé à la sûreté de Vienne, l'Empereur « transporta le quartier général à Pohrlitz, où il apprit « l'évacuation de la place de Brünn et du fort de Spielberg « qui la commande. L'Empereur d'Autriche en était parti « depuis deux jours avec toute sa cour, pour se retirer à « Olmütz. L'Empereur Alexandre avait été l'y joindre, « après avoir rencontré à son passage à Brünn le général « Kutusow, qui prit alors le commandement général de « l'armée combinée. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 55 et 60.)

Le 20 novembre 1805 Napoléon arriva à Brünn à dix heures du matin.

Deux plénipotentiaires autrichiens ne tardèrent pas à y arriver pour proposer un armistice ; mais dans l'état où se trouvaient les choses, une bataille était imminente, les propositions ne pouvaient avoir de succès. L'Empereur savait que toutes les troupes russes n'étaient pas réunies, et il y avait pour lui urgence à livrer promptement bataille.

Il se rendit le 29 novembre au bivouac, que depuis on appela *la Butte de l'Empereur*, « détermina sa li- « gne de bataille coupant perpendiculairement la grande « route d'Olmütz, la droite au lac de Menitz, la gau- « che au pied de la masse de montagnes qui séparent « le bassin de Schwartza de celui de la March, ayant de- « vant elle et pour appui le Bosenitz-Berg, montagne dé- « tachée et escarpée, que Napoléon fit retrancher et armer « d'une forte batterie. Cette montagne, qui lui rappelait « une position d'Egypte toute semblable, et sur laquelle « il avait aussi fait élever des retranchements, s'appelait « le Santon, à cause d'un tombeau que les Turcs y avaient « autrefois construit. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 139.)

Le soir de la veille de la bataille, rapporte le *trentième Bulletin de la Grande Armée*, « Napoléon voulut vi- « siter à pied et incognito tous les bivouacs ; mais à peine « eut-il fait quelques pas qu'il fut reconnu. Il serait im-

« possible de peindre l'enthousiasme des soldats en le « voyant. Des fanaux de paille furent mis en un instant « au haut de milliers de perches, et quatre-vingt mille « hommes se présentèrent au-devant de l'Empereur, en « le saluant par des acclamations ; les uns pour fêter l'an- « niversaire de son couronnement, les autres disant que « l'armée donnerait le lendemain son bouquet à l'Empe- « reur. Un des plus vieux grenadiers s'approcha de lui et « lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te « promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'au- « ras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons « demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour « célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

794. NAPOLÉON DONNANT L'ORDRE AVANT LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 déc. 1805).

Par CARLE VERNET en 1808.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 69.

Le jour de la bataille, l'Empereur était à cheval avant le jour, entouré de tous ses généraux, Murat, Bernadotte, Soult, Lannes, Davoust, Duroc et Bessières. Napoléon attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci. Aux premiers rayons du jour, s'apercevant que l'armée combinée quittait les hauteurs de Pratzen, il donna ordre au Maréchal Soult de s'en emparer.

795. BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 déc. 1805).

ATTAQUE DES HAUTEURS DE PRATZEN, A DIX HEURES DU MATIN, PAR LE CENTRE DE L'ARMÉE, COMPOSÉ DU QUATRIÈME CORPS. — FORMATION DE LA GAUCHE ET DÉFENSE VERS LA DROITE DU VILLAGE DE SOKOLNITZ.

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 110.

« Un instant après, la canonnade se fit entendre à l'ex- « trémité de la droite que l'avant-garde ennemie avait déjà « débordée ; mais la rencontre imprévue du Maréchal « Davoust arrêta l'ennemi tout court, et le combat s'en- « gagea.

« Le Maréchal Soult s'ébranle au même instant, se dirige sur les hauteurs du village de Pratzen avec les di-

« visions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire. » (*Trentième Bulletin de la Grande Armée.*)

« Après deux heures de combat, les alliés perdirent les « hauteurs de Pratzen et toute l'artillerie qu'ils y montrè- « rent. Dès ce moment ils n'eurent plus d'espoir de réta- « blir la bataille. » (*Précis des événements militaires*, par « le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 176.)

796. BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 déc. 1805).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le Prince Murat s'ébranle avec sa cavalerie. La gau- « che, commandée par le Maréchal Lannes, marche en « échelons par régiments, comme à l'exercice. Une canon- « nade épouvantable s'engage sur toute la ligne; deux « cents pièces de canon et près de deux cent mille hom- « mes faisaient un bruit affreux.

« Un bataillon du quatrième de ligne fut chargé par la « garde impériale russe à cheval, et culbuté. » (*Tren- tième Bulletin de la Grande Armée.*)

797. BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 déc. 1805).

Par le baron GÉRARD en 1808.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

« L'Empereur Napoléon, qui était à peu de distance sous « Blasowitz, en avant de sa réserve, impatiente de com- « battre, fut bientôt informé de cet événement. Il ordonna « sur-le-champ au général Rapp de se mettre à la tête de « ses Mamelucks, de deux escadrons de chasseurs et d'un « escadron de grenadiers de sa garde.

« Je fis mon mouvement dans un clin d'œil, rapporte le « général Rapp; je partis au galop, et à deux portées de ca- « non j'aperçus le désordre de nos troupes; quelques « fuyards me confirmèrent ce qui s'était passé, c'est-à-dire « que la cavalerie russe était au milieu de nos carrés, sa- « brant nos soldats. Nous aperçûmes derrière ce champ de « carnage la réserve ennemie, composée de fortes masses « d'infanterie et de cavalerie, qui arrivait. Je mis mes

« troupes en bataille à mi-portée de fusil de l'ennemi « qui, de son côté, quitta notre infanterie sabrée pour se « ranger en bataille. Quatre pièces d'artillerie arrivèrent « au galop et furent mises en batterie devant moi ;........ « je chargeai de suite l'artillerie russe qui fut enlevée. La « cavalerie de la garde russe nous attendait de pied ferme : « nous l'enfonçâmes; elle fut mise en déroute et se sauva « en désordre, repassa, ainsi que nous, sur le corps de « nos carrés enfoncés. Tous ceux qui n'étaient pas blessés « se relevèrent et se rallièrent. Un escadron de grenadiers « à cheval vint me renforcer pendant que les réserves arri- « vaient au secours de la garde russe; je ralliai mes troupes « au moment où les troupes se formaient de nouveau en ba- « taille : j'exécutai une nouvelle charge et nous enfonçâmes « tout ce qui se trouva sur notre passage. Les Russes se bat- « tirent avec une valeur digne d'admiration, mais ne purent « résister au sang-froid et à l'intrépidité de nos soldats. « Nous nous battîmes constamment corps à corps, l'infan- « terie russe n'osant tirer dans la mêlée : tout à coup la « garde russe plia et alla chercher un refuge dans son in- « fanterie, qui avait déposé ses havre-sacs pour mieux se « battre. Nous enfonçâmes tout : le carnage devint terri- « ble; le brave colonel Morland fut tué, le général Dalle- « magne, les officiers et les soldats se battirent avec une « rare intrépidité; je reçus un coup de pointe de sabre « dans la tête, qui fit tomber mon chapeau sur le champ de « bataille : mon cheval reçut cinq blessures. La défaite de « la garde impériale russe eut lieu en présence de l'Empe- « reur Alexandre et de l'Empereur d'Autriche qui étaient « sur une élévation à peu de distance du champ de car- « nage. Le Prince Repnin, commandant les chevaliers-gar- « des, fut fait prisonnier.... » (*Précis des événements mili- taires*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 192 à 195.)

« Le corps de l'ennemi, qui avait été cerné et déposté de « toutes ses hauteurs, se trouvait dans un bas-fond et acculé « à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de ca- « non. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on

« vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir,
« vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans
« les lacs.

« Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, met-
« tent bas les armes et se rendent prisonnières; tout le
« parc de l'ennemi est pris. Les résultats de cette journée
« sont quarante drapeaux russes, parmi lesquels sont les
« étendards de la garde impériale, un nombre considéra-
« ble de prisonniers; l'état-major ne les connaît pas encore
« tous; on avait déjà la note de vingt mille, douze ou quinze
« généraux, au moins quinze mille Russes tués, restés
« sur le champ de bataille. Quoiqu'on n'ait pas encore les
« rapports, on peut, au premier coup d'œil, évaluer notre
« perte à huit cents hommes tués et quinze à seize cents
« blessés. Cela n'étonnera pas les militaires qui savent que
« ce n'est que dans la déroute qu'on perd des hommes, et
« nul autre corps que le bataillon du quatrième n'a été
« rompu. Parmi les blessés sont les généraux de division
« Kellermann et Walther; les généraux de brigade Valhu-
« bert, Thiébaut, Sébastiani, Compan et Rapp, aide de
« camp de l'Empereur; le général Saint-Hilaire, qui,
« blessé au commencement de l'action, est resté toute
» la journée sur le champ de bataille; il s'est couvert de
« gloire. » (*Trentième Bulletin de la Grande Armée.*)

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

798. MORT DU GÉNÉRAL VALHUBERT (2 déc. 1805).

Par M. J. F. P. PEYRON en 1808.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 69.

799. MORT DU GÉNÉRAL VALHUBERT (2 déc. 1805).

Par MM. ALAUX et BRISSET en 1835, d'après Peyron.

800. BATAILLE D'AUSTERLITZ (ALLÉGORIE.) (2 déc. 1805).

Par CALLET

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

On lit dans l'ouvrage du général Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*, t. XIV, p. 188 :

« Pendant cinq heures de combat de pied ferme, où, la
« baïonnette croisée, une foule de braves se signalèrent
« par des actions d'éclat, l'histoire militaire n'en devrait

« laisser aucune en oubli, et les vainqueurs et les vaincus
« ont droit à cette commémoration; mais pouvons-nous
« soutenir l'attention et l'intérêt du lecteur sur l'ensemble
« de la bataille, si nous nous laissons entraîner à les en dis-
« traire à chaque pas par le récit de tant de glorieux faits
« d'armes? Que du moins le petit nombre de ceux que
« nous citons comme de mémorables exemples de vertus
« guerrières attestent nos regrets de ne pouvoir les men-
« tionner tous dans ce précis. Le général français Valhu-
« bert, mortellement blessé, rappela aux grenadiers, qui
« accoururent pour l'enlever, l'ordre de l'Empereur de ne
« pas quitter le champ de bataille pour secourir les blessés,
« et les renvoya à leur poste ; le soir, ayant été transporté
« à Brünn, il écrivit à l'Empereur : « Je voudrais avoir
« fait plus pour vous ; dans une heure je ne serai plus ;
« je n'ai donc pas besoin de vous recommander ma femme
« et mes enfants. »

801. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE FRANÇOIS II APRÈS LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (4 déc. 1805).

Par le baron GROS en 1812.

Le lendemain de la bataille d'Austerlitz, l'Empereur d'Autriche envoya le Prince Jean de Lichtenstein au quartier général français pour demander un armistice et proposer une entrevue, afin d'en régler les conditions. Napoléon accueillit le Prince de Lichtenstein et accepta l'entrevue pour le lendemain 4 décembre, avec l'Empereur François II. Il fut convenu qu'il se rendrait sur la route d'Austerlitz à Goedin, au point où se trouvaient les avant-postes de l'armée française.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 67.

« L'Empereur Napoléon s'était rendu à ses avant-postes
« près de Sarutschitz, et avait fait établir son bivouac au-
« près d'un moulin, à côté de la grand'route ; il y attendit
« l'Empereur d'Autriche, alla au-devant de lui dès qu'il
« eut mis pied à terre, et l'invitant à s'approcher du feu
« de son bivouac : « Je vous reçois, lui dit-il, dans le seul
« palais que j'habite depuis deux mois. » — « Vous tirez

« si bon parti de cette habitation, qu'elle doit vous plaire,» « répondit en souriant François II. » (*Précis des événements militaires,* par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 214.)

802. **ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE L'ARCHIDUC CHARLES A STAMERSDORFF** (17 déc. 1805).

Par M. PONCE CAMUS en 1812.

Aile du Nord, 1er étage. Salle no 78.

On lit dans le *trente-septième Bulletin de la Grande Armée* : « Le Prince Charles a demandé à voir l'Empereur. « Sa Majesté aura demain une entrevue avec ce Prince, à « la maison de chasse de Stamersdorff, à trois lieues de « Vienne. »

Napoléon, voulant laisser à Son Altesse Royale un témoignage de son affection particulière, lui donna son épée.

803. **LE PREMIER BATAILLON DU QUATRIÈME RÉGIMENT DE LIGNE REMET A L'EMPEREUR DEUX ÉTENDARDS PRIS SUR L'ENNEMI A LA BATAILLE D'AUSTERLITZ** (24 déc. 1805).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 78.

Après la bataille d'Austerlitz et pendant les négociations, Napoléon étant revenu à son quartier général de Schoenbrünn, il passa successivement la revue des différents corps de l'armée.

« Mardi 3 nivôse (24 décembre 1805), rapporte le *trente-« sixième Bulletin de la Grande Armée*, Sa Majesté a passé « la revue de la division Vandamme. L'Empereur a chargé « le Maréchal Soult de faire connaître qu'il a été satisfait « de cette division, et de revoir, après la bataille d'Auster-« litz, en si bon état et si nombreux les bataillons qui ont « acquis tant de gloire et qui ont tant contribué au succès « de cette journée.

« Arrivé au premier bataillon du quatrième régiment « de ligne qui avait été entamé à la bataille d'Austerlitz « et y avait perdu son aigle, l'Empereur lui dit : Soldats, « qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous ai donnée? Vous « aviez juré qu'elle vous servirait de point de ralliement et « que vous la défendriez au péril de votre vie : comment

« avez-vous tenu votre promesse? Le major a répondu que
« le porte-drapeau ayant été tué dans une charge au mo-
« ment de la plus forte mêlée, personne ne s'en était
« aperçu au milieu de la fumée; que cependant la division
« avait fait un mouvement à droite; que le bataillon avait
« appuyé ce mouvement, et que ce n'était que long-temps
« après que l'on s'était aperçu de la perte de son aigle;
« que la preuve qu'il avait été réuni et qu'il n'avait point
« été rompu, c'est qu'un moment après il avait culbuté
« deux bataillons russes et pris deux drapeaux dont il fai-
« sait hommage à l'Empereur, espérant que cela leur méri-
« terait qu'il leur rendît une autre aigle. L'Empereur a été
« un peu incertain, puis il a dit: «Officiers et soldats,
« jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte
« de son aigle, et que si vous vous en étiez aperçus vous
« vous seriez précipités pour la reprendre, ou vous auriez
« péri sur le champ de bataille; car un soldat qui a perdu
« son drapeau a tout perdu?» Au même moment mille
« bras se sont élevés: «Nous le jurons, et nous jurons
« aussi de défendre l'aigle que vous nous donnerez avec la
« même intrépidité que nous avons mise à prendre les
« deux drapeaux que nous vous présentons.» En ce cas, a dit
« en souriant l'Empereur, je vous rendrai donc votre aigle.»

804. **LE SÉNAT REÇOIT LES DRAPEAUX PRIS DANS LA CAMPAGNE D'AUTRICHE** (1er janv. 1806).

Par REGNAULT en 1808.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

« Aujourd'hui à midi, rapporte le *Moniteur* du 2 jan-
« vier 1806, le Tribunat est sorti en corps de son palais
« pour porter les cinquante-quatre drapeaux qu'il a été
« chargé de remettre au Sénat, de la part de Sa Majesté
« l'Empereur et Roi. La marche était ouverte dans l'ordre
« suivant:

« Un groupe de trompettes, un escadron de chasseurs
« à cheval;

« Un escadron de dragons à cheval;

« Un groupe de musiciens à cheval,

« L'état-major de la place de Paris, un peloton d'of-
« ficiers de toutes armes, à cheval, portant les drapeaux
« pris sur l'ennemi; ce peloton était entouré de militaires
« à cheval;

« Les huissiers du Tribunat, les messagers du Tribunat,
« M. le président du Tribunat, les voitures de Messieurs
« les tribuns;

« Le corps du Tribunat était escorté par cent hommes à
« cheval; un corps de gendarmerie à cheval fermait la
« marche. Des décharges d'artillerie ont annoncé le mo-
« ment de son départ; d'autres décharges ont annoncé le
« moment de son arrivée au palais du Sénat.

« Le Sénat voulant témoigner sa reconnaissance à Sa
« Majesté l'Empereur et Roi, pour le gage précieux qu'il
« reçoit de la bienveillance de Sa Majesté, dans les dra-
« peaux dont elle lui a fait don,

« Decrète ce qui suit (*Moniteur* du 4 janvier):

« Art. Ier La lettre de Sa Majesté l'Empereur et Roi,
« datée d'Elchingen, le 26 vendémiaire an XIV, et par
« laquelle Sa Majesté fait don au Sénat de quarante dra-
« peaux conquis par son armée, sera gravée sur des ta-
« bles de marbre qui seront placées dans la salle des
« séances du Sénat;

« Art. II. A la suite de cette lettre sera pareillement
« gravé ce qui suit:

« Les quarante drapeaux et les quatorze autres ajoutés
« aux premiers par Sa Majesté ont été apportés au Sénat
« par le Tribunat en corps, et déposés dans cette salle, le
« mercredi 1er janvier 1806. Le Prince archichancelier de
« l'Empire présidait la séance, et parmi les membres pré-
« sents on distinguait Monge, Bertholet, Laplace, Vien, etc.»

805. MARIAGE DU PRINCE EUGÈNE DE BEAUHARNAIS ET DE LA PRINCESSE AMÉLIE DE BAVIÈRE, A MUNICH (14 janv. 1806).

Par MÉNAGEOT en 1807.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 79.

« Le *Moniteur* du 22 janvier 1806 rapporte que l'Empe-

« reur Napoléon et le Roi de Bavière ayant arrêté entre « eux le mariage du Prince Eugène, vice-Roi d'Italie, et « de la Princesse royale Auguste-Amélie de Bavière, les « cérémonies du mariage eurent lieu à Munich les 13 et « 14 janvier 1806, en présence de l'Empereur et de l'Im- « pératrice.

« Le 13, à une heure après midi, les deux familles im- « périale et royale se sont rendues en cortége dans la « grande galerie du palais, disposée à cet effet. Leurs « Majestés impériales et royales étaient entourées de leur « cour; la nef de la galerie qui se prolongeait en face des « trônes était occupée par toutes les personnes de distinc- « tion qui se trouvaient à Munich, et parmi lesquelles un « grand nombre était venu tant des états de S. M. le Roi « de Bavière que des états voisins.

« Leurs Majestés ayant pris place, le ministre secrétaire « d'Etat de l'empire a fait la lecture du contrat de mariage, « qui a ensuite été signé suivant les formes qui avaient été « précédemment réglées. Le ministre secrétaire d'État a « présenté la plume à S. M. l'Empereur et et à S. M. l'Im- « pératrice. Il a remis ensuite le contrat de mariage au mi- « nistre secrétaire d'État des affaires étrangères du Roi de « Bavière qui, après l'avoir présenté à LL. MM. le Roi et « la Reine de Bavière, le lui a rendu.

« Ce contrat ayant été présenté successivement et dans « les mêmes formes au Prince Eugène, à la Princesse « Auguste, au Prince royal de Bavière et à S. A. S. le « Prince Murat, grand Amiral, a ensuite été signé par « MM. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, ministre « des relations extérieures; Michel Duroc, grand Maré- « chal du palais; Armand-Augustin-Louis de Caulaincourt, « grand écuyer; Jean-Baptiste Bessières, Maréchal de « l'empire, colonel général de la garde; Louis-Auguste- « Juvenal d'Harville, sénateur, premier écuyer de S. « M. l'Impératrice, témoins du Prince Eugène; par « MM. le comte Théodore Tapor de Mourwiski, ministre

« d'État ; le comte Antoine de Forring Seefeld , grand
« maître ; le baron Maximilien de Rechberg, grand cham-
« bellan ; le baron Louis de Gohren , grand Maréchal , et
« le baron Charles de Kesling, grand écuyer, témoins de
« la Princesse Auguste. Le contrat a alors été contre-signé
« par le ministre secrétaire d'État de l'empire et par le
« ministre secrétaire d'État des affaires étrangères de Ba-
« vière. Ce dernier l'a ensuite remis au ministre secrétaire
« d'État de l'empire. Cet acte sera déposé dans les archi-
« ves impériales.

« La cérémonie de la signature étant ainsi terminée, le
« Prince Eugène et la Princesse Auguste-Amélie de Ba-
« vière se sont placés devant le trône, et le ministre secré-
« taire d'État de l'empire , en conséquence de l'autorisa-
« tion expresse qu'il en avait reçue par décret impérial du
« même jour, et remplaçant S. A. S. le Prince archichan-
« celier de l'Empire , Cambacérès , a procédé à l'acte civil
« du mariage. Après avoir fait aux illustres époux les de-
« mandes prescrites par la loi, il a prononcé les paroles ci-
« après : S. M. l'Empereur et Roi , entendant que *les for-*
« *malités observées ci-dessus satisfassent pleinement à ce*
« *qu'exigent les lois de l'empire pour consacrer l'état civil*
« *des illustres conjoints, et pour les autoriser en consé-*
« *quence à appeler sur leur union les bénédictions de notre*
« *sainte mère l'Église catholique, apostolique et romaine;*
« *en vertu de l'autorisation expresse que nous en avons*
« *reçue de Sa Majesté, nous déclarons au nom de la loi*
« *LL. AA. I. et R. le Prince Eugène et la Princesse*
« *Auguste-Amélie de Bavière unis par les liens du ma-*
« *riage.*

« L'acte civil a ensuite été présenté par le ministre se-
« crétaire d'État à la signature des illustres époux et de
« leurs augustes familles. Les témoins qui avaient eu l'hon-
« neur de signer le contrat ont signé cet acte qui l'a été
« ensuite par le ministre secrétaire d'État, en présence de
« Leurs Majestés.

« S. A. S. E. l'archichancelier de l'empire germanique, « primat d'Allemagne, est entré alors avec son clergé, et a « occupé un fauteuil placé en face des trônes. Le Prince « Eugène et la Princesse Auguste se sont présentés de- « vant lui, et S. A. S. E. l'archevêque primat a procédé à « la bénédiction des anneaux et à la cérémonie des fian- « çailles.

« La cérémonie du mariage devant l'église fut célébrée « le lendemain par le Prince Primat. » (*Moniteur* du 22 janvier 1806.)

806. COMBAT DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA CANONNIÈRE CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS LE TREMENDOUS (21 avril 1806).

Par M. GILBERT en 1835.

Le 21 avril 1806, à six heures et demie du matin, la frégate de quarante canons *la Canonnière*, commandée par le capitaine de vaisseau César Bourayne, en croisière sur la côte sud-est de l'Afrique, aperçut treize voiles sur lesquelles elle se dirigea pour les reconnaître. Le capitaine Bourayne, après s'être assuré que deux de ces bâtiments appartenaient à la compagnie des Indes et formaient un convoi escorté par un vaisseau de ligne, *le Tremendous*, de soixante-quatorze canons, capitaine John Osborn, jugea prudent de se retirer devant des forces aussi supérieures. Mais *le Tremendous*, après avoir fait à *la Canonnière* des signaux auxquels elle ne put pas répondre, prit chasse sur elle, la joignit vers quatre heures du soir et la força à accepter le combat. Malgré l'énorme disproportion de forces entre les deux adversaires, l'action dura une heure et demie. L'équipage de la frégate y déploya une ardeur et un courage extraordinaires. Le vaisseau anglais fut tellement maltraité, qu'il lui fut impossible de poursuivre la frégate qui, heureuse de n'avoir pas succombé, s'éloigna du champ de bataille. Aile du Midi.

807. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU PRINCE PRIMAT A ASCHAFFENBOURG (1er oct. 1806).

Par M. CONSTANT BOURGEOIS en 1812.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

« Leurs Majestés Impériales et Royales sont parties de « Saint-Cloud dans la nuit du mercredi au jeudi. On croit « que S. M. l'Empereur se dirige sur Mayence.

« Mayence, 2 octobre.

« S. M. l'Empereur et Roi, arrivée ici le 28 septembre, « en est partie hier, à neuf heures du soir, pour Wurtz- « bourg. » (*Bulletin de la Grande Armée* et *Moniteur*.)

L'Empereur est passé par Aschaffenbourg, où il a été reçu par le Prince Primat.

808. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DU GRAND-DUC DANS LES JARDINS DU PALAIS A WURTZBOURG.

Par M. HIPP. LECOMTE en 1812.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

A son arrivée à Wurtzbourg, Napoléon a été également reçu par le Grand-Duc; il a eu avec lui une entrevue dans le jardin du palais.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

809. COMBAT DE SAALFELD (10 oct. 1806).

Par M. DESMOULINS en 1837.

810. COMBAT DE SAALFELD (10 oct. 1806).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Napoléon quitta Wurtzbourg le 30 septembre pour se rendre à Bamberg. Le 7 octobre il écrivit de son quartier général la lettre suivante au Sénat :

« Sénateurs,

« Nous avons quitté notre capitale pour nous rendre au « milieu de notre armée d'Allemagne, dès l'instant que « nous avons su avec certitude qu'elle était menacée sur « ses flancs par des mouvements inopinés. A peine arrivé

« sur les frontières de nos états, nous avons eu lieu de re-
« connaître combien notre présence y était nécessaire, et
« de nous applaudir des mesures défensives que nous avions
« prises avant de quitter le centre de notre empire. Déjà
« les armées prussiennes, portées au grand complet de
« guerre, s'étaient ébranlées de toutes parts; elles avaient
« dépassé leurs frontières, la Saxe était envahie; et le sage
« Prince qui la gouverne était forcé d'agir contre sa vo-
« lonté, contre l'intérêt de nos troupes. Les armées prus-
« siennes étaient arrivées devant les cantonnements de nos
« troupes.

« Notre premier devoir a été de passer le Rhin nous-
« mêmes, de former nos camps et de faire entendre le cri
« de guerre.

« Aucun sacrifice personnel ne nous sera pénible, au-
« cun danger ne nous arrêtera, toutes les fois qu'il s'agira
« d'assurer les droits, l'honneur et la prospérité de nos
« peuples. »

« L'armée, dit le *Bulletin*, doit se mettre en marche
« par trois débouchés :

« La droite, composée des corps des Maréchaux Soult et
« Ney, et d'une division de Bavarois, part d'Amberg et de
« Nuremberg, se réunit à Bayreuth, et doit se porter sur
« Hoff, où elle arrivera le 9.

« Le centre, composé de la réserve du Grand-Duc de
« Berg, du corps du Maréchal Prince de Ponte-Corvo et
« du Maréchal Davoust, et de la garde impériale, débou-
« chera par Bamberg sur Cronach, arrivera le 8 à Saal-
« bourg, et de là se portera par Saalbourg et Schleitz sur
« Géra.

« La gauche, composée des corps des Maréchaux Lannes
« et Augereau, doit se porter de Schwenfurth sur Cobourg,
« Graffental et Saalfeld. » (*Camp. de Prusse et de Pologne*, *premier Bulletin*.)

Le 10 d'octobre le corps du Maréchal Lannes était à Saalfeld, où il attaqua l'avant-garde du Prince de Hohenloë, commandée par le Prince Louis de Prusse. La canon-

nade n'a duré que deux heures; la moitié de la division Suchet a donné. La cavalerie prussienne a été repoussée par les neuvième et dixième régiments de hussards. On a fait mille prisonniers; six cents hommes sont restés sur le champ de bataille; trente pièces de canon sont tombées au pouvoir de l'armée. (*Deuxième Bulletin.*)

Le Prince Louis de Prusse, au milieu de la mêlée, cherchait à rallier ses soldats. Prêt de tomber dans les mains des troupes françaises, « il s'aperçut que ses décorations et le « plumet très-élevé qu'il portait à son chapeau le faisaient « remarquer et poursuivre personnellement : il couvrit « ses ordres avec son chapeau, et voulut sortir de la mêlée « en franchissant une haie ; son cheval s'entrava, il fut at- « teint d'un coup de sabre sur la tête ; le maréchal des « logis Guindet (*) qui le joignit, combattant corps à corps, « et le reconnaissant à ses décorations, le somma plusieurs « fois et inutilement de se rendre ; le Prince, s'obstinant « à combattre avec son épée, et forçant le maréchal des « logis à défendre sa vie, reçut dans la poitrine un coup « mortel; il tomba en brave sur le champ de bataille, « dans les bras de ses aides de camp qui accouraient à son « secours, et ne purent enlever son corps aux Français. « Ainsi périt glorieusement, victime de sa témérité, ce « Prince, l'espoir et l'idole de l'armée prussienne. »(*Précis des évén. milit.* par le général Mathieu Dumas, t XVI, p. 54.)

811. BATAILLE D'IÉNA (14 octobre 1806 midi).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

centrale.
r étage.
alerie
quarelles.
o 140.

Voici, rapporte le *cinquième Bulletin de la Grande Armée*, la position des Français au 13. « Le Grand-Duc de Berg « et le Maréchal Davoust, avec leurs corps d'armée, étaient à « Naumbourg, ayant des partis sur Leipsick et Halle.

« Le corps du Maréchal Prince de Ponte-Corvo etait en « marche pour se rendre à Dornbourg. Le corps du Ma- « réchal Lannes arrivait à Iéna. Le corps du Maréchal « Augereau était en position à Kala.

(*) Guindet a été tué depuis à la bataille de Hanau.

« Le corps du Maréchal Ney était à Roda. Le quartier « général à Géra.

« L'Empereur, en marche pour se rendre à Iéna.

« Le corps du Maréchal Soult, de Géra était en marche « pour prendre une position plus rapprochée, à l'embran-« chement des routes de Naumbourg et de Iéna. »

Le quartier général de l'Empereur fut successivement transporté de Bamberg à Auma et de Auma à Géra.

Voici la position de l'ennemi, continue *le cinquième Bulletin*. « Le Roi de Prusse voulant commencer les « hostilités au 9 octobre, en débouchant sur Francfort « par sa droite, sur Wurtzbourg par son centre, et sur « Bamberg par sa gauche, toutes les divisions de son ar-« mée étaient disposées pour exécuter ce plan ; mais l'ar-« mée française, tournant sur l'extrémité de sa gauche, se « trouva en peu de jours à Saalbourg, à Lobenstein, à « Schleitz, à Géra, à Naumbourg. L'armée prussienne, « tournée, employa les journées des 9, 10, 11 et 12 à « rappeler tous ses détachements, et le 13 elle se présenta « en bataille entre Capeldorf et Auerstaedt, forte de près « de cent cinquante mille hommes.

« Le 13, à deux heures après midi, l'Empereur arriva à « Iéna ; et sur un petit plateau qu'occupait notre avant-« garde il aperçut les dispositions de l'ennemi qui parais-« sait manœuvrer pour attaquer le lendemain, et forcer les « divers débouchés de la Saale. »

« Vers les quatre heures du matin, dit l'auteur du *Précis « des événements milit.*, l'Empereur, fit appeler à son bi-« vouac le Maréchal Lannes, lui donna ses dernières ins-« tructions et ordonna de prendre les armes, et se rendit « aussitôt devant le front des régiments et leur dit : Sol-« dats, l'armée prussienne est coupée comme celle de Mack « l'était à Ulm, il y a aujourd'hui un an. Cette armée ne « combat plus que pour se faire jour et pour regagner ses « communications. Le corps qui se laisserait percer se dés-« honorerait. Ne redoutez pas cette célèbre cavalerie ; op-« posez-lui des carrés fermés à la baïonnette. »

Cette courte harangue électrisa les troupes : on se battit toute la journée ; à une heure l'affaire était générale sur toute la ligne ; à la fin du jour l'Empereur écrivait : « La bataille d'Iéna a lavé l'affront de Rosbach. » (*Cinquième Bulletin de la Grande Armée.*)

812. BATAILLE D'IÉNA (14 oct. 1806).

Par M. H. VERNET en 1836.

ile du Midi. 1er étage. Galerie es Batailles. No 137.

« Le Bulletin rapporte qu'au fort de la mêlée, l'Empereur, « voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portait au ga- « lop pour ordonner des manœuvres et des changements de « front en carrés ; il était interrompu à chaque instant par « des cris de *vive l'Empereur !* La garde impériale à pied « voyait avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler tout le « monde aux mains et elle dans l'inaction. Plusieurs voix fi- « rent entendre les mots, *en avant !* Qu'est-ce, dit l'Empe- « reur ; ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de « barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire ; « qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batailles « rangées avant de prétendre me donner des avis. » C'é- « tait effectivement des vélites dont le jeune courage était « impatient de se signaler. »

813. REDDITION D'ERFURT (16 oct. 1806).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1837.

rtie centrale. 1er étage. Galerie s Aquarelles. No 140.

« Le Grand-Duc de Berg a cerné Erfurt le 15 dans la « matinée. Le 16 la place a capitulé. Par ce moyen qua- « torze mille hommes, dont huit mille blessés et six mille « bien portants, sont devenus prisonniers de guerre. » (*Septième Bulletin de la Grande Armée.*)

« L'Empereur a nommé le général Clarke gouverneur « de la ville et citadelle d'Erfurth et du pays environnant. « La citadelle d'Erfurth est un bel octogone bastionné « avec casemates et bien armé. » (*Neuvième Bulletin de la Grande Armée.*)

814. LA COLONNE DE ROSBACH RENVERSÉE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (18 oct. 1806). Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

Par M. VAFFLARD en 1810.

815. LA COLONNE DE ROSBACH RENVERSÉE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (18 oct. 1806).

Par MM. ALAUX et BAILLIF en 1835, d'après M. Vafflard.

Le *onzième Bulletin de la Grande Armée*, daté de Merseboug du 19 octobre 1806, rapporte : « L'Empereur a traversé le champ de bataille de Rosbach ; il a ordonné « que la colonne qui y avait été élevée fût transportée « à Paris. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 70.

816. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A LEIPSICK (18 oct. 1806).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1837.

Quatre jours après la bataille d'Iéna, le Maréchal Davoust marchant sur Berlin à la tête du troisième corps de la grande armée, entra dans Leipsick. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

817. NAPOLÉON AU TOMBEAU DU GRAND FRÉDÉRIC (25 oct. 1806). Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

Par M. PONCE CAMUS en 1808.

818. NAPOLÉON AU TOMBEAU DU GRAND FRÉDÉRIC (25 oct. 1806).

Par MM. ALAUX et BAILLIF en 1837, d'après M. Ponce Camus.

L'Empereur a été voir le tombeau du grand Frédéric. Les restes de ce grand homme sont renfermés dans un cercueil de bois recouvert en cuivre, et déposés dans un des caveaux de Potsdam. Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 70.

819. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A BERLIN (27 oct. 1806).

Par MEYNIER en 1810.

De Potsdam Napoléon se dirigea sur Charlottembourg, où il séjourna le 26 octobre.

Il visita en passant la forteresse de Spandaw, et « le 27 « octobre il fit une entrée solennelle à Berlin. Il était en- « vironné du Prince de Neufchâtel, des Maréchaux Da- « voust et Augereau, de son grand Maréchal du palais, de « son grand écuyer et de ses aides de camp. Le Maréchal « Lefebvre ouvrait la marche à la tête de la garde impé- « riale à pied; les cuirassiers de la division Nansouty « étaient en bataille sur le chemin. L'Empereur marchait « entre les grenadiers et les chasseurs à cheval de sa « garde. Il est descendu au palais à trois heures après « midi. Il a été reçu par le grand Maréchal du palais « Duroc. Une foule immense était accourue sur son pas- « sage. L'avenue de Charlottembourg à Berlin est très- « belle; l'entrée par cette porte est magnifique. La journée « était superbe. Tout le corps de la ville, présenté par le « général Hullin, commandant de la place, est venu à la « porte offrir les clefs de la ville à l'Empereur. Ce corps « s'est rendu ensuite chez Sa Majesté; le général, Prince « d'Hatzfeld, était à la tête.

« L'Empereur a ordonné que les deux mille bourgeois, « les plus riches, se réunissent à l'Hôtel-de-Ville, pour « nommer soixante d'entre eux qui formeront le corps « municipal. Les vingt cantons fourniront une garde de « soixante hommes chacun, ce qui fera douze cents des « plus riches bourgeois pour garder la ville et en faire la « police. » (*Vingt-unième Bulletin de la Grande Armée.*)

820. NAPOLÉON ACCORDE A LA PRINCESSE DE HATZFELD LA GRACE DE SON MARI (28 oct. 1806).

Par M. de BOISFREMONT en 1810.

Le Prince de Hatzfeld avait été chargé par Sa Majesté

l'Empereur du gouvernement civil de Berlin. Des lettres interceptées aux avant-postes firent connaître qu'il instruisait le Prince Hohenlohe des mouvements des Français; en conséquence, il fut arrêté et allait être jugé devant une commission militaire, quand la Princesse de Hatzfeld vint se jeter aux pieds de Sa Majesté, protestant de l'innocence de son mari, dont elle était elle-même persuadée.

« Vous connaissez l'écriture de votre mari, lui dit l'Em-« pereur; je vais vous faire juge, » et il lui remit la lettre interceptée. La Princesse, grosse de plus de huit mois, pâlissait à chaque mot qui lui découvrait la trahison de son mari, et elle était au moment de s'évanouir. L'Empereur fut touché de son état. « Eh bien! lui dit-il, vous tenez cette lettre, « jetez-la au feu; cette pièce anéantie, je ne pourrai plus » faire condamner votre mari. » (*Extrait du vingt-deuxième Bulletin de la Grande Armée.*)

821. CAPITULATION DE PRENTZLOW (28 oct. 1806).

Aquarelle par M. Siméon Fort en 1837.

Partie centrale, 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Il n'y a rien de fait, tant qu'il reste à faire », écrivait le 29 octobre 1806, Napoléon au grand-duc de Berg, en le félicitant sur l'affaire de Prentzlow.

« Le grand-duc de Berg, qui avait marché pendant toute « la nuit du 28 octobre avec les divisions de dragons « Grouchy et Beaumont, précédées et éclairées par la ca-« valerie légère du général Lasalle arrivé à huit heures du « matin devant Prentzlow, en couronna les hauteurs, et « à la faveur du brouillard, les premiers hussards de son « avant-garde ayant pénétré sans obstacle dans les fau-« bourgs de la ville, etc.

« Le grand-duc de Berg ordonna au général Lasalle de « pénétrer dans les faubourgs et de charger tout ce qui se « trouverait devant lui; il le fit soutenir par les généraux « Grouchy et Beaumont, et fit avancer une batterie d'ar-« tillerie à cheval. Cette batterie, avantageusement placée,

« foudroyait l'avant-garde prussienne qui protégeait le « mouvement de la colonne d'infanterie : en même temps « trois régiments de dragons traversèrent la rivière à Gol- « nitz, pour attaquer par le flanc, tandis qu'une autre bri- « gade tournait la ville.

« Les Prussiens firent aussi de leur côté avancer une « batterie sous la protection de quelques escadrons et d'un « bataillon de grenadiers, pour répondre au feu des Fran- « çais, et la canonnade s'engagea vivement pendant que « l'infanterie continuait sa marche à travers la ville. Mais « l'attaque de flanc, conduite par le général Grouchy, « ayant complétement réussi, la batterie prussienne fut « enlevée ; les trois escadrons du régiment de Prittwitz, « après une courte et honorable résistance, furent char- « gés, rompus, poursuivis dans le faubourg, et jetés pêle- « mêle sur un régiment d'infanterie qui, coupé de la co- « lonne, fut mis en désordre, et forcé de mettre bas les « armes.

« La position était tournée, et de tous côtés les troupes « prussiennes furent repoussées.

« Le grand-duc de Berg fit alors sommer le général prus- « sien, qui y commandait, de se rendre.

« Seize mille hommes infanterie, et soixante-quatre piè- « ces d'artillerie sont tombés en notre pouvoir. » (*Vingt-deuxième Bulletin de la Grande Armée.*)

822. REDDITION DE STETTIN (29 oct. 1806).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Après l'occupation de Breslaw, le grand-duc de Berg « avait immédiatement dirigé le général Lasalle sur Stet- « tin avec la division d'avant-garde ; il somma la place et « le fort de Preussen le 29 novembre 1806. Le refus du « gouverneur (le lieutenant général, baron de Romberg) « fut suivi de la demande d'une capitulation en vertu de « laquelle la garnison, qui était forte de six mille hommes,

« sortirait de la place avec armes et bagages, pour se ren-« dre soit dans la Prusse orientale et septentrionale, soit « en Silésie. Le général Lasalle rejeta ces propositions ; « pendant la conférence, le général Belliard, envoyé par « le grand-duc, vint annoncer son arrivée et celle du Ma-« réchal Lannes ; il appuya par la menace d'un bombar-« dement la seconde sommation ; il offrit à la garnison les « mêmes conditions qu'avait acceptées le Prince de Hohen-« lohe, et l'on exigea que tout ce qui se trouvait dans la « place appartenant au Roi de Prusse fût remis aux armes « françaises. La capitulation fut signée le soir même, et « le lendemain la porte de Berlin, le fort de Preussen et « le pont de l'Oder furent occupés par les troupes du gé-« néral Lasalle. » (*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XVI, p. 300.)

823. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A POSEN (4 nov. 1806).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

« Le général Excelmans, commandant le premier régi-« ment de chasseurs du Maréchal Davoust, rapporte le « *vingt-huitième Bulletin de la Grande Armée*, est entré à « Posen, capitale de la grande Pologne. Il y a été reçu « avec un enthousiasme difficile à peindre ; la ville était « remplie de monde, les fenêtres parées comme un jour de « fête ; à peine la cavalerie pouvait-elle se faire jour pour « traverser les rues.

824. CAPITULATION DE MAGDEBOURG (8 nov. 1806).

Par M. VAUCHELET en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 79.

825. CAPITULATION DE MAGDEBOURG (8 nov. 1806).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

La ville de Magdebourg avait été investie le 22 octobre. « Le Maréchal Ney, chargé du siége de cette place, a fait « bombarder la ville ; plusieurs maisons ont été brûlées....

« Le commandant a demandé à capituler. » (*Vingt-neuvième Bulletin de la Grande Armée.*)

« La garnison de Magdebourg a défilé le 11, à neuf heu-« res du matin, devant le corps d'armée du Maréchal Ney. « Nous avons vingt généraux, huit cents officiers, vingt-« deux mille prisonniers, parmi lesquels deux mille artil-« leurs, cinquante-quatre drapeaux, cinq étendards, huit « cents pièces de canon, un million de poudre, un grand « équipage de pont et un matériel immense. » (*Trente-unième Bulletin de la Grande Armée.*)

826. NAPOLÉON REÇOIT AU PALAIS-ROYAL DE BERLIN LES DÉPUTÉS DU SÉNAT (19 nov. 1806).

Par M. BERTHON en 1808.

Aile du Midi. .-de-chaussée. Salle no 70.

« Le Sénat conservateur ayant délibéré, le 14 octobre « 1806, qu'une députation de trois de ses membres se « rendrait auprès de l'Empereur à Berlin, pour lui offrir « l'hommage du dévouement du Sénat et du peuple fran-« çais, le 18 novembre, les sénateurs d'Aremberg, Fran-« çois de Neuf-Château et Colchen arrivèrent à Berlin « pour remplir cette mission; le 19 l'Empereur les reçut « au retour de la parade; M. François de Neuf-Château « porta la parole au nom du Sénat. L'Empereur, en répon-« dant qu'il remerciait le Sénat de sa démarche, chargea « la députation de rapporter à Paris les trois cent quarante « drapeaux et étendards pris dans cette campagne sur l'ar-« mée prussienne, désirant que ces drapeaux demeuras-« sent déposés au Sénat jusqu'à ce que le monument qu'il « avait ordonné d'élever fût terminé et en état de les re-« cevoir. L'Empereur fit aussi remettre à la députation « l'épée, l'écharpe, le hausse-col et le cordon du grand « Frédéric, pour être transportés aux Invalides, remis au « gouverneur et gardés à l'Hôtel.

« Les députés du Sénat se retirèrent et furent accom-« pagnés à leurs demeures par trois cent quarante gre-« nadiers de la garde impériale, qui portaient les trois

« cent quarante drapeaux et étendards. » (*Moniteur* du 30 novembre 1806.)

827. REDDITION DE GLOGAU (2 déc. 1806).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Une suspension d'armes avait été signée à Charlottembourg entre le général de division Duroc, le marquis de Lucchesini, et le général Zastrow, plénipotentiaires français et prussien. Mais le Roi de Prusse ayant fait connaître qu'il ne pouvait ratifier la suspension d'armes conclue par ses plénipotentiaires, parce qu'il ne pourrait pas en exécuter les stipulations, Sa Majesté se rendit à Kœnisberg. L'Empereur, ajoute le *Bulletin*, est parti de Berlin le 25, à deux heures du matin.

« Le grand-duc de Berg, avec une partie de sa réserve « de cavalerie et les corps des Maréchaux Davoust, Lannes et Augereau, est entré à Varsovie. Le général russe « Benigsen, qui avait occupé la ville avant l'approche des « Français, l'a évacuée, apprenant que l'armée française « venait à lui et voulait tenter un engagement.

« Tout le reste de l'armée est arrivé à Posen, ou est en « marche par différentes directions pour s'y rendre.

« Pendant que l'Empereur dirigeait toute l'armée sur la « Pologne et faisait attaquer les places de la Silésie, les « troupes alliées arrivèrent devant Glogau dans les derniers « jours de novembre.

« Le Prince Jérôme commandant ce corps d'armée, après « avoir resserré le blocus de Glogau et fait construire des « batteries autour de cette place, se porta, avec les divisions bavaroises de Wrede et Deroi, du côté de Kalitsch, « à la rencontre des Russes, et laissa le général Vandamme « et le corps wurtemburgeois continuer le siége de Glogau. Des mortiers et plusieurs pièces de canon arrivèrent « le 29 novembre ; ils furent sur-le-champ mis en batterie « et après quelques heures de bombardement la place s'est

« rendue, et la capitulation a été signée le 2 décembre. » (Extrait des *trente-cinquième* et *trente-huitième Bulletins de la Grande Armée*.)

828. PASSAGE DE LA VISTULE A THORN (6 déc. 1806)

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Pendant que l'armée française passait la Vistule à Varsovie et au-dessus de cette ville, le Maréchal Ney exécutait dans la matinée du 6 décembre un passage de vive force au-dessus de Thorn; il fit aussitôt réparer le pont sous la protection de l'Isle qu'il avait occupée la veille. « Cette affaire, « rapporte le *quarantième Bulletin de la Grande Armée*, « offrit un trait remarquable.

« La rivière, large de quatre cents toises, charriait des « glaçons; le bateau qui portait notre avant-garde, retenu « par les glaces, ne pouvait avancer; de l'autre rive, des « bateliers polonais s'élancèrent au milieu d'une grêle de « balles pour les dégager. Les bateliers prussiens voulu- « rent s'y opposer; une lutte à coups de poing s'engagea « entre eux. Les bateliers polonais jetèrent les Prussiens « à l'eau, et guidèrent nos bateaux jusqu'à la rive droite. « L'Empereur a demandé le nom de ces braves gens pour « les récompenser. »

829. COMBAT D'EYLAU (7 févr. 1807).

ATTAQUE DU CIMETIÈRE.

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le 6 février, au matin, l'armée se met en marche « pour suivre l'armée russe et prussienne combinées; le « grand-duc de Berg avec le corps du Maréchal Soult sur « Landsberg, le corps du Maréchal Davoust sur Heilsberg; « celui du Maréchal Ney sur Worendit, pour empêcher le « corps coupé à Deppen de s'élever.

« Le 7, à la pointe du jour, l'avant-garde française se « mit en marche et rencontra l'arrière-garde de l'armée « combinée entre le bois et la petite ville d'Eylau. Plu-

« sieurs régiments de chasseurs à pied ennemis qui la dé-
« fendaient furent chargés et en partie pris. On ne tarda
« pas à arriver à Eylau et à reconnaître que l'ennemi était
« en position derrière cette ville à un quart de lieue de la
« petite ville de Preussich-Eylau. » (*Cinquante-septième Bulletin de la Grande Armée.*)

830. BATAILLE D'EYLAU (8 févr. 1807).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« A la pointe du jour les armées combinées, russe et « prussienne, commencèrent l'attaque par une vive ca- « nonnade sur la ville d'Eylau et sur la division Saint-Hi- « laire. L'Empereur se porta à la position de l'église que « l'ennemi avait tant défendue la veille. Il fit avancer le « corps du Maréchal Augereau et fit canonner le monti- « cule par quarante pièces d'artillerie de sa garde. Une « épouvantable canonnade s'engagea de part et d'autre.

« Trois cents bouches à feu ont vomi la mort pendant « douze heures. La neige, qui plusieurs fois dans la journée « obscurcissait le temps, retardait aussi la marche et l'en- « semble des colonnes.... La victoire long-temps incertaine « fut décidée et gagnée lorsque le Maréchal Davoust dé- « boucha sur le plateau et déborda l'ennemi qui, après « avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battit en re- « traite. Au même moment le corps du Maréchal Ney dé- « bouchait par Altorff sur la gauche, et poussait devant lui « le reste de la colonne prussienne échappée au combat de « Deppen.

« Le Maréchal Augereau a été blessé d'une balle. Les « généraux Desjardins, Hendel et Lochet ont été blessés. « Le général Corbineau a été enlevé par un boulet. Le « colonel Lacuée, du soixante-troisième, et le colonel Le- « marrois, du quarante-troisième, ont été tués par des bou- « lets. Le colonel Bouvières, du onzieme régiment de dra- « gons, n'a pas survécu à ses blessures. Tous sont morts « avec gloire. Notre perte se monte exactement à dix

32

« neuf cents morts et à cinq mille sept cents blessés, parmi « lesquels un millier qui le sont grièvement, seront hors « de service.

« Ainsi l'expédition offensive des armées combinées, qui « avait pour but de se porter sur Thorn en débordant la « gauche de la grande armée, leur a été funeste. Douze à « quinze mille prisonniers, autant d'hommes hors de com- « bat, dix-huit drapeaux, quarante-cinq pièces de canon « sont les trophées trop chèrement payés sans doute par le « sang de tant de braves. » (*Cinquante-huitième Bulletin de la Grande Armée.*)

831. **NAPOLÉON SUR LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU** (9 févr. 1807).

Par M. MAUZAISSE en 1810, d'après le baron Gros.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 70.

Le lendemain de la bataille d'Eylau, le 9 février à midi, l'Empereur passa en revue plusieurs divisions, et parcourut toutes les positions que les deux armées avaient occupées la veille. Napoléon était accompagné du Grand-Duc de Berg, du Prince de Neufchâtel, des Maréchaux Davoust, Soult, Bessières, et de M. Percy, chirurgien en chef. La campagne était couverte d'une neige épaisse. L'Empereur fit donner des secours aux Russes blessés; un jeune chasseur lithuanien lui en témoigna sa reconnaissance.

832. **BIVOUAC D'OSTERODE** (mars 1807).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1808.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 70.

Immédiatement après la bataille d'Eylau, l'armée rentra dans ses cantonnements. Le quartier général était à Osterode, l'Empereur y séjourna jusqu'au commencement d'avril.

833. **NAPOLÉON A OSTERODE ACCORDE DES GRACES AUX HABITANTS** (mars 1807).

Par M. PONCE CAMUS en 1810.

Aile du Nord.

Napoléon accueillit les familles polonaises qui vinrent

se mettre sous sa protection, et accorda des grâces aux habitants dont les biens avaient été ravagés par les armées ennemies.

834. SIÉGE DE DANTZICK (avril 1807).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle nº 25.

L'Empereur, pendant que les différents corps réparaient leurs pertes et recevaient des renforts, dit l'auteur du *Précis des événements militaires*, Napoléon s'occupa sérieusement du siége de Dantzick, et de son quartier général d'Osterode il en dirigea les opérations.

Le 4 mars il faisait écrire au Maréchal Lefebvre pour presser le siége de Dantzick: « Quand les Saxons seront « arrivés, disait le major général au Maréchal, l'Em« pereur pense que vous aurez dix-huit mille hommes; « il est important que dès que les Saxons auront rejoint, « vous vous approchiez de Dantzick et que vous fassiez « couper la communication par la langue de terre qui va sur « Pillau; je vous envoie trois ingénieurs, faites faire des « redoutes; avec des troupes de nouvelle levée il faut re« muer beaucoup de terre pour leur donner de l'assurance. « L'Empereur attache beaucoup d'importance à ce que la « correspondance de Dantzik à Pillau soit coupée; don« nez fréquemment des nouvelles de ce qui se passe devant « Colberg., etc. »

« La ville de Dantzick, autrefois l'une des anséatiques, « était échue en partage au Roi de Prusse en 1795, époque « du dernier démembrement de la Pologne. Elle avait « beaucoup perdu de son commerce et de sa population par « ce changement de domination; située sur la mer Balti« que, à l'embouchure de la Vistule, cette place est traver« sée du sud au nord par la Moltau, petite rivière qui vient « se jeter dans la Vistule, et qui sert de canal pour la « communication des bateaux marchands. Un bras de cette « rivière forme l'île appelée Speicherstadt, et ses eaux « servent beaucoup à la défense de la place. Avant la

« guerre de 1807, la position de Dantzick ne pouvant lais-
« ser présumer qu'elle dût avoir à soutenir un siége, l'en-
« tretien de ses fortifications avait été fort négligé ; mais
« depuis que les batailles d'Iéna et d'Auerstaëdt avaient
« entraîné la destruction de l'armée prussienne et ouvert
« le royaume, le général Manstein, qui commandait à Dant-
« zick en l'absence du feld-Maréchal Kalkreuth, gouver-
« neur titulaire, avait fait travailler avec activité au per-
« fectionnement des ouvrages extérieurs ; il s'était surtout
« appliqué à les faire fortement palissader.

« Le 12 mars le Maréchal Lefebvre se trouva en me-
« sure de resserrer la place ; et les troupes de la garnison
« ayant reculé, il distribua les siennes dans les positions
« suivantes : Un bataillon d'infanterie légère française fut
« placé à Ohra, un bataillon saxon à Saint-Halbrecht, dans le
« Burgfeld, et deux autres à Tiefensée et Kemlade. »

« Le corps polonais occupa Shonfeld, Kowald et Zun-
« kendin. Des bataillons prirent poste à Wonnenberg,
« Neukau, Schudelkau, Sniekau. Les cuirassiers saxons et
« les chevau-légers à Guirsehkens et Saint-Halbrecht.

« Le dix-neuvième régiment de chasseurs français à
« Burgfeld, et le vingt-troisième à Shudelkau.

« Les dragons et les hussards badois à Wonnenberg.

« Les lanciers polonais à Langenfurt.

« Le front de cette ligne était couvert en partie par la
« rivière de Radanne Le grand parc d'artillerie fut éta-
« bli à Langenau. Le général Dupas, qui commandait dans
« cette partie, fit retrancher la tête de ce faubourg de
« Dantzick, et lia ses postes avec ceux de Neuschottland
« et de Schelmühl. » (*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XVIII, p. 125 à 132.)

Le général Chasseloup commandait le génie, le général Drouet remplissait les fonctions de chef de l'état-major général ; le général Kirgener, directeur des attaques, avait dirigé les opérations du génie jusqu'à l'arrivée du

général Chasseloup. Le général Lariboissière était à la tête de l'artillerie ; il avait sous ses ordres les généraux Danthouard et Lamartinière.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 1er au 2 avril ; le général Kalkreuth qui avait repris le commandement de la place, recevant des secours du côté de la mer, opposa long-temps la plus vive résistance aux attaques sans cesse renouvelées des troupes françaises.

835. **NAPOLÉON REÇOIT A FINKENSTEIN L'AMBASSADEUR DE PERSE.** Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

Par M. Mulard en 1810.

836. **NAPOLÉON REÇOIT A FINKENSTEIN L'AMBASSADEUR DE PERSE** (27 avril 1807). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 71.

Par MM. Alaux et Rubio en 1835, d'après M. Mulard.

« Les ambassadeurs de Constantinople et de Perse sont « entrés en Pologne et arrivent à Varsovie. » (*Soixante-quatrième Bulletin de la Grande Armée.*)

La saison commençant à s'avancer, Napoléon voulut rapprocher son quartier général de ses possessions, et il le transporta à Finkenstein. « Le château de Finkens- « tein, rapporte le *soixante-onzième Bulletin de la Grande « Armée,* a été construit par M. de Finkenstein, gouver- « neur de Frédéric II : il appartient maintenant à M. de « Dohna, grand Maréchal de la cour de Prusse. »

C'est dans cette résidence que Napoléon reçut l'ambassadeur de Perse, et qu'il lui donna son audience de congé. Il a apporté, rapporte le *soixante-treizième Bulletin,* « de « très-beaux présents à l'Empereur de la part de son « maître, et a reçu en échange le portrait de S. M. enrichi « de très-belles pierreries. Il retourne en Perse directe- « ment : c'est un personnage très-considérable de son « pays, et un homme d'esprit et de beaucoup de sagacité ; « son retour dans sa patrie est nécessaire. Il a été réglé « qu'il y aurait désormais une légation nombreuse de Per- « sans à Paris et de Français à Téhéran. »

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 79.

837. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A DANTZICK (27 mai 1807).

Par M. ADOLPHE ROEHN en 1812.

838. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A DANTZICK (27 mai 1807).

Par MM. ALAUX et GUIAUD en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 71.

Le Maréchal Lefebvre étant enfin parvenu à se rendre maître de toutes les positions autour de Dantzick, et ayant enlevé à l'ennemi toutes ses communications du côté de la mer, ordonna un assaut le 21 mai du côté de Hagelsberg.

« On se battait corps à corps sur les derniers débris des « défenses de l'ennemi : tout était prêt pour la descente « des fossés ; les assiégés se préparaient de leur côté à sou- « tenir et repousser l'assaut. Ils avaient disposé trois fortes « pièces de bois retenues par des cordes sur le talus exté- « rieur de l'escarpe, afin de renverser les colonnes d'at- « taque. Un instant avant l'heure fixée, François Vattet, « soldat du douzième d'infanterie légère, qui avait déjà « arraché des palissades dans le fossé, alla seul couper les « cordes qui retenaient les poutres. Il fut blessé d'un coup « de feu après avoir exécuté ce coup d'audace. Cependant « le Maréchal Lefebvre, avant de donner le signal de l'as- « saut, crut devoir faire au brave gouverneur de Dantzick « une dernière sommation, et lui offrir une honorable ca- « pitulation. Le Feld-Maréchal Kalkreuth, n'ayant plus « aucun espoir d'être secouru, et reconnaissant que les as- « siégants pouvaient se rendre maîtres du fort de Hagels- « berg, à la glorieuse défense duquel il avait presque « épuisé ses dernières ressources, se montra disposé à ca- « pituler.

« Enfin le 24 mai, après trois jours de négociations, la « capitulation fut arrêtée, et il fut convenu que la garnison « sortirait avec armes et bagages, drapeaux déployés, tam- « bour battant, mèche allumée, avec deux pièces d'artille- « rie légère et leurs caissons attelés de six chevaux. Le

« 27 mai, à midi, le Maréchal Lefebvre fit son entrée à la « tête de son corps d'armée. » (*Précis des événem. milit.*, par le général Mathieu Dumas, t. XVIII, p. 186 à 189.)

839. COMBAT DE HEILSBERG (11 juin 1807). Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 79.

Par M.

840. COMBAT DE HEILSBERG (11 juin 1807, sept heures du soir).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. Nº 140.

« Des négociations de paix avaient eu lieu pendant tout « l'hiver », rapporte le *soixante-dix-huitième Bulletin de la Grande Armée ;* mais ces négociations n'ayant amené aucun résultat, le 5 juin l'armée russe se mit en mouvement. Après les combats de Spanden, de Lomitten et de Deppen, eut lieu l'affaire de Heilsberg. On commença à se battre le 10 juin pendant toute la journée. « L'Empereur « passa la journée du 11 sur le champ de bataille. Il y « plaça les corps d'armée et les divisions pour donner une « bataille qui fût décisive, et telle qu'elle pût mettre fin à « la guerre. Toute l'armée russe était réunie. Elle avait à « Heilsberg tous ses magasins; elle occupait une superbe « position que la nature avait rendue très-forte, et que « l'ennemi avait encore fortifiée par un travail de quatre « mois.

« A quatre heures après midi, l'Empereur ordonna au « Maréchal Davoust de faire un changement de front par « son extrémité de droite, la gauche en avant ; ce mouve- « ment le porta sur la basse Alle et intercepta complète- « ment le chemin d'Eylau. Chaque corps d'armée avait ses « postes assignés; ils étaient tous réunis, hormis le pre- « mier corps, qui continuait à manœuvrer sur la basse « Passarge. Ainsi les Russes, qui avaient les premiers re- « commencé les hostilités, se trouvaient comme bloqués « dans leur camp retranché ; on venait leur présenter la « bataille dans la position qu'ils avaient eux-mêmes choi- « sie. On crut long-temps qu'ils attaqueraient dans la « journée du 11.

« Mais le 12, à la pointe du jour, tous les corps d'armée « s'ébranlèrent et prirent différentes directions.

« Le résultat de ces différentes journées, depuis le 5 « jusqu'au 12, a été de priver l'armée russe d'environ « trente mille combattants. Elle a laissé dans nos mains « trois ou quatre mille hommes, sept à huit drapeaux et « neuf pièces de canon. Au dire des paysans et des prison- « niers, plusieurs des généraux russes les plus marquants « ont été tués ou blessés.

« Notre perte se monte à six ou sept cents hommes; « deux mille ou deux mille deux cents blessés, deux ou « trois cents prisonniers. Le général de division Espagne « a été blessé. Le général Roussel, chef de l'état-major de « la garde, qui se trouvait au milieu des fusiliers, a eu la « tête emportée par un boulet de canon. C'était un officier « très-distingué. » (*Soixante-dix-huitième Bulletin de la Grande Armée.*)

841. BATAILLE DE FRIEDLAND (sept heures du soir), (14 juin 1807).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 183[illegible].

rtie centrale. 1er étage. Galerie s Aquarelles. No 140.

« Le 12, à quatre heures du matin, l'armée française en- « tra à Heilsberg : à cinq heures après midi l'Empereur « était à Eylau. Il se mit aussitôt en marche pour Fried- « land et ordonna au grand-duc de Berg, aux Maréchaux « Soult et Davoust, de manœuvrer sur Kœnigsberg; et « avec les corps des Maréchaux Ney, Lannes, Mortier, « avec la garde impériale et le premier corps commandé « par le général Victor, il marcha en personne sur Fried- « land.

« Le 13 le neuvième de hussards entra à Friedland; « mais il en fut chassé par trois mille hommes de cava- « lerie.

« Le 14 l'ennemi déboucha sur le pont de Friedland. A « trois heures du matin des coups de canon se firent en- « tendre : « C'est un jour de bonheur, dit l'Empereur; « c'est l'anniversaire de Marengo. »

« Les Maréchaux Lannes et Mortier furent les premiers « engagés : ils étaient soutenus par la division de dragons « du général Grouchy et par les cuirassiers du général « Nansouty. Différents mouvements, différentes actions « ont eu lieu. L'ennemi fut contenu et ne put pas dé- « passer le village de Posthenem.

« A 5 heures du soir les différents corps d'armée étaient « à leur place ; à la droite, le Maréchal Ney ; au centre, « le Maréchal Lannes ; à la gauche, le Maréchal Mortier ; « à la réserve, le corps du général Victor et sa garde.

« La cavalerie, sous les ordres du général Grouchy, sou- « tenait la gauche. La division de dragons du général La- « tour - Maubourg était en réserve derrière la droite ; la « division du général La Houssaye et les cuirassiers saxons « étaient en réserve derrière le centre.

« Cependant l'ennemi avait déployé toute son armée. Il « déployait sa gauche à la ville de Friedland, et sa droite « se prolongeait à une lieue et demie.

« L'Empereur, après avoir reconnu la position, décida « d'enlever sur-le-champ la ville de Friedland, en faisant « brusquement un changement de front, la droite en « avant, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa « droite. »

L'engagement étant devenu bientôt général sur toute la ligne, on se battit partout avec un acharnement sans égal. « Friedland fut forcé et ses rues jonchées de morts. Tous « les efforts de la bravoure des Russes furent inutiles. Ils « ne purent rien entamer et vinrent trouver la mort sur « nos baïonnettes. Le champ de bataille est un des plus « horribles qu'on puisse voir. Ce n'est pas exagérer que de « porter le nombre des morts, du côté des Russes, de « quinze à dix-huit mille hommes. Du côté des Français, « la perte ne se monte pas à cinq cents morts, ni à plus « de trois mille blessés. Nous avons pris quatre-vingts piè- « ces de canon et une grande quantité de caissons. Plu- « sieurs drapeaux sont restés en notre pouvoir. Les Rus- « ses ont eu vingt-cinq généraux tués, pris ou blessés.

Leur cavalerie a fait des pertes immenses. » (*Soixante-dix-neuvième Bulletin de la Grande Armée.*)

842. BATAILLE DE FRIEDLAND (14 juin 1807).

Par M. HORACE VERNET en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

Les Maréchaux Ney, Lannes et Mortier, les généraux qui eurent la plus grande part au succès de cette journée prennent les ordres de l'Empereur et marchent à la poursuite de l'armée Russe. » On l'a suivie, dit le *soixante-dix-*« *neuvième Bulletin*, jusqu'à onze heures du soir. Le reste « de la nuit les colonnes qui avaient été coupées ont essayé « de passer l'Alle à plusieurs gués. Partout, le lendemain, « à plusieurs lieues, nous avons trouvé des caissons, des « canons et des voitures perdus dans la rivière.

« La bataille de Friedland est digne d'être mise à côté « de celle de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. L'ennemi « était nombreux, avait une belle et forte cavalerie, et s'est « battu avec courage. »

843. PRISE DE KŒNIGSBERG (14 et 15 juin 1807).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Pendant qu'on se battait à Friedland, le grand-duc « de Berg, arrivé devant Kœnigsberg, prenait en flanc le « corps d'armée du général Lestocq.

« Le 13 le Maréchal Soult eut à Creutzbourg un enga-« gement avec l'arrière-garde prussienne.

« Le 14 l'ennemi fut obligé de s'enfermer dans la place « de Kœnigsberg. Vers le milieu de la journée, deux co-« lonnes ennemies coupées se présentèrent pour entrer « dans la place. Six pièces de canon et trois ou quatre « mille hommes qui composaient cette troupe furent pris. « Tous les faubourgs de Kœnigsberg furent enlevés.

« Le 15 et le 16 le corps d'armée du Maréchal Soult fut « contenu devant les retranchements de Kœnigsberg ; « mais la marche du gros de l'armée sur Wehlau obligea « l'ennemi à évacuer Kœnigsberg, et cette place tomba « en notre pouvoir.

« Ce qu'on a trouvé à Kœnigsberg en subsistances est « immense. Deux cents gros bâtiments, venant de Russie, « sont encore tout chargés dans le port. » (*Quatre-vingtième Bulletin de la Grande Armée.*)

844. HOPITAL MILITAIRE DES FRANÇAIS ET DES RUSSES A MARIENBOURG (juin 1807).

Par M. ADOLPHE ROEHN en 1808.

Après la bataille de Friedland, le réfectoire du château de Marienbourg fut choisi pour en faire un hôpital militaire. On y transporta indistinctement les Français et les Russes.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

845. ENTREVUE DE NAPOLÉON ET D'ALEXANDRE SUR LE NIÉMEN (25 juin 1807).

Par M ADOLPHE ROEHN en 1808.

La bataille de Friedland ne tarda pas à être suivie d'une suspension d'hostilités ; un armistice fut proposé, « et le 23 « juin (rapporte le *quatre-vingt-quatrième Bulletin*), le « grand Maréchal du palais Duroc s'est rendu au quar- « tier général des Russes au delà du Niémen pour échan- « ger les ratifications de l'armistice qui a été ratifié par « l'Empereur Alexandre.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 79.

« Le 24 le Prince Labanoff, ayant fait demander une au- « dience à l'Empereur, y a été admis le même jour à deux « heures après midi. Il est resté long-temps dans le cabi- « net de Sa Majesté.

« Le général Kalkreuth est attendu au quartier général « pour signer l'armistice du Roi de Prusse.

« Le 25 juin, à une heure après midi, l'Empereur, accom- « pagné du grand-duc de Berg, du Prince de Neufchâtel, « du Maréchal Bessières, du grand Maréchal du palais Du- « roc et du grand écuyer Caulaincourt, s'est embarqué sur « les bords du Niémen dans un bateau préparé à cet effet ; « il s'est rendu au milieu de la rivière où le général Lari-

« boissière, commandant l'artillerie de la garde, avait fait
« placer un large radeau et élever un pavillon. A côté était
« un autre radeau et un pavillon pour la suite de Leurs Ma-
« jestés. Au même moment, l'Empereur Alexandre est
« parti de la rive droite sur un bateau avec le grand-duc
« Constantin, le général Benigsen, le général Ouvaroff, le
« Prince Labanoff et son premier aide de camp, le comte
« de Liéven. Les deux bateaux sont arrivés en même temps;
« les deux Empereurs se sont embrassés en mettant le pied
« sur le radeau; ils sont entrés ensemble dans la salle qui
« avait été préparée, et y sont restés deux heures. La con-
« férence finie, les personnes de la suite des deux Empe-
« reurs ont été introduites. L'Empereur Alexandre a dit
« des choses agréables aux militaires qui accompagnaient
« l'Empereur, qui, de son côté, s'est entretenu long-temps
« avec le grand-duc Constantin et le général Benigsen.
« La conférence finie, les deux Empereurs sont montés
« chacun dans leur barque. On conjecture que la confé-
« rence a eu le résultat le plus satisfaisant. Immédiatement
« après le Prince Labanoff s'est rendu au quartier général
« français. On est convenu que la moitié de la ville de Til-
« siltt serait neutralisée. On y a marqué le logement de l'Em-
« pereur de Russie et de sa cour. La garde impériale russe
« passera le fleuve et sera cantonnée dans la partie de la
« ville qui lui est destinée. »

846. SIÉGE DE GRAUDENTZ (juin 1807).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

...le du Midi. 1er étage. Galerie ...s Aquarelles. No 140.

Au mois de juin 1807, pendant que la grande armée marchait sur le Niémen, l'Empereur ordonnait de commencer le siége de Graudentz, dernière forteresse de la Russie, située sur la rive gauche de la Vistule. Des batteries, placées sur la rive droite du fleuve et sur les collines de Vendorf, tirèrent contre la forteresse qui répondit à leur feu. La place tenait encore lorsque la paix fut signée à Tilsitt.

847. **NAPOLÉON REÇOIT LA REINE DE PRUSSE A TILSITT** (6 juil. 1807). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 71.

Par M. Gosse en 1810.

848. **NAPOLÉON REÇOIT LA REINE DE PRUSSE A TILSITT** (6 juil. 1807).

Par Tardieu en 1810.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

« La Reine de Prusse, dit le *quatre-vingt-sixième Bulletin* « *de la Grande Armée*, est arrivée ici hier à midi. A midi et « demi, l'Empereur Napoléon est allé lui rendre visite. Les « trois souverains ont fait leur promenade accoutumée. Ils « ont ensuite dîné chez l'Empereur Napoléon avec la Reine « de Prusse, le grand-duc Constantin, le Prince Henri de « Prusse, le grand-duc de Berg et le Prince royal de Ba- « vière. »

La garde impériale était sous les armes ; l'Empereur Napoléon fut au-devant de la Reine jusque dans la rue, et la reçut au bas des degrés de l'escalier.

Le grand-duc de Berg, le ministre des affaires étrangères, les Maréchaux Berthier, Duroc, Ney, etc., étaient à la suite de l'Empereur Napoléon. Le baron Fain, secrétaire du cabinet de l'Empereur, se trouvait aussi à Tilsitt.

849. **ALEXANDRE PRÉSENTE A NAPOLÉON LES COSAQUES, LES BASKIRS ET LES KALMOUCKS DE L'ARMÉE RUSSE** (8 juil. 1807).

Par M. Bergeret en 1810.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 80.

« Hier, 8 juillet, l'Empereur Alexandre a donné le « grand ordre de Saint-André au Prince Jérôme Napoléon, « Roi de Westphalie, au grand-duc de Berg et de Clèves, « au Prince de Neufchâtel et au Prince de Bénévent.

« A trois heures de l'après-midi, le roi de Prusse est « venu voir l'Empereur Napoléon. Ces deux souverains se « sont entretenus pendant une demi-heure. Immédiatement après, l'Empereur Napoléon a rendu au Roi de « Prusse sa visite. Il est ensuite parti pour Kœnisberg.

« Ainsi les trois souverains ont séjourné pendant vingt

« jours à Tilsitt. Cette petite ville était le point de réunion « des deux armées. Ces soldats qui, naguère étaient enne- « mis, se donnaient des témoignages réciproques d'amitié, « qui n'ont pas été troublés par le plus léger désordre.

« Hier l'Empereur Alexandre avait fait passer le Niémen « à une dixaine de Baskirs, qui ont donné à l'Empereur « Napoléon un concert à la manière de leur pays. L'Empe- « reur, en témoignage de son estime pour le général Pla- « tow, hetman des cosaques, lui a fait présent de son « portrait. » (*Quatre-vingt-sixième Bulletin de la Grande Armée.*)

850. NAPOLÉON A TILSITT DONNE LA CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR A UN SOLDAT DE L'ARMÉE RUSSE QUI LUI EST DÉSIGNÉ COMME LE PLUS BRAVE (9 juill. 1807).

Par M. DEBRET en 1808.

…e du Midi. …le-chaussée. …lle n° 71.

Le 9 juillet le Prince de Neufchâtel, major général, mit à l'ordre de l'armée :

« La paix a été conclue entre l'Empereur des Français « et l'Empereur de Russie, hier 8 juillet, à Tilsitt, et signée « par le Prince de Bénévent, ministre des relations exté- « rieures de France, et par les Princes Kourakin et Laba- « noff de Rostow, pour l'Empereur de Russie, chacun de « ces plénipotentiaires étant muni de pleins pouvoirs de « leurs souverains respectifs. Les ratifications ont été « échangées aujourd'hui 9 juillet, ces deux souverains se « trouvant encore à Tilsitt.

« L'échange des ratifications du traité de paix entre la « France et la Russie a eu lieu aujourd'hui à neuf heures « du matin. A onze heures l'Empereur Napoléon, portant « le grand cordon de l'ordre de Saint-André, s'est rendu « chez l'Empereur Alexandre, qui l'a reçu à la tête de sa « garde, et ayant la grande décoration de la Légion- « d'Honneur.

« L'Empereur a demandé à voir le soldat de la garde « russe qui s'était le plus distingué; il lui a été présenté.

« Sa Majesté, en témoignage de son estime pour la garde « impériale russe, a donné à ce brave l'aigle d'or de la « Légion-d'Honneur. » (*Quatre-vingt-sixième Bulletin de la Grande armée.*)

851. ADIEUX DE NAPOLÉON ET D'ALEXANDRE APRÈS LA PAIX DE TILSITT (9 juil. 1807).

Par SERANGELI en 1810.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 71.

« Les Empereurs, rapporte le *quatre-vingt-sixième Bul-* « *letin de la Grande Armée,* sont restés ensemble pendant « trois heures, et sont ensuite montés à cheval. Ils se « sont rendus au bord du Niémen, où l'Empereur Alexan- « dre s'est embarqué. L'Empereur Napoléon est demeuré « sur le rivage jusqu'à ce que l'Empereur Alexandre fût « arrivé à l'autre bord. »

Dans cette visite, l'Empereur Alexandre était accompagné du grand-duc Constantin et du prince Kourakin.

L'Empereur Napoléon avait à sa suite le Prince Murat, M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, etc.

852. PRISE DE STRALSUND (20 août 1807).

Par MM. ALAUX et HIPP. LECOMTE en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 71.

La rupture de l'armistice conclu à Schulshow, le 18 avril 1807, entre le Maréchal Mortier et le général suédois Essen avait été dénoncée le 3 juillet au nom du Roi de Suède, Gustave IV. En conséquence des ordres de Napoléon, le Maréchal Brune, rapporte l'auteur du *Précis des événements militaires,* proclama de son quartier général de Stettin la reprise des hostilités pour le 13 juillet. Son corps d'armée formait un total de trente-six bataillons et douze escadrons, dont la force effective s'élevait à peu près à trente mille hommes. Le Roi de Suède avait sous ses ordres quinze mille Suédois, les troupes prussiennes commandées par le général Blücher ayant dû, par suite des

conférences de Tilsitt, quitter le quartier général de l'armée suédoise pour rentrer en Prusse.

Dès le 11, le corps d'armée du Maréchal Brune s'était mis en mouvement, en se dirigeant sur Stralsund où les troupes suédoises, après avoir opposé quelque résistance, avaient été dans la nécessité de se retirer. La place fut aussitôt investie.

« L'Empereur Napoléon, qui avait à cœur la prompte « reddition de Stralsund, ordonna au général Chasseloup, « commandant en chef le génie de la grande armée, de « se rendre devant cette place, de prendre le commande-« ment du siége et de le pousser avec la plus grande vi-« gueur : il arriva le 6 août. Ses instructions lui prescri-« vaient de former en même temps trois attaques et de ne « rien négliger pour que la place fût promptement enle-« vée. Le général Songis, commandant en chef l'artillerie « de la grande armée, reçut l'ordre de tirer de Magde-« bourg, de Stettin et d'autres places, tout le personnel et « matériel d'artillerie qui seraient jugés nécessaires. Le ma-« jor-général Prince de Neufchâtel se rendit de Berlin à « Stralsund pour passer la revue de l'armée de siége et « faire la reconnaissance de la place pour en rendre « compte à l'Empereur. L'ouverture de la tranchée fut « fixée au 15 août.

« Le colonel du génie Montfort dirigeait les travaux « à l'attaque de droite, le colonel Lacoste à celle du cen-« tre, et le major Rogniat à celle de gauche. Le comman-« dement des troupes pour l'importante opération de l'ou-« verture de la tranchée avait été confié à la droite au gé-« néral Sévérolli, au centre au général Fririon et à la « gauche au général Leguay. »

Les travaux entrepris sous le feu de l'ennemi furent poussés avec une persévérance extraordinaire, et les ordres de l'Empereur furent exécutés par le général Chasseloup avec une si grande activité, que le 20 août le bombardement était déjà commencé. « Il n'y a pas d'exemples,

« ajoute l'auteur du *Précis*, d'approcher sur trois fronts « d'attaque à la fois, poussés en quatre jours avec tant de « vigueur.

« La ville était menacée d'une entière destruction ; les « magistrats se jetèrent aux pieds du Roi et le supplièrent « de ne pas prolonger une défense inutile. Il se rendit à « leurs instances, et passa avec ses troupes sur l'ile de « Rugen, ne laissant dans Stralsund qu'une faible garni-« son sous les ordres du général Peyron, l'un de ses aides « de camp. »

Le général Peyron se présenta lui-même aux avant-postes, accompagné de deux magistrats, et demanda à parlementer. Le 20 août les portes de Stralsund furent ouvertes à l'armée française. (*Précis des événements milit.* par le général Mathieu Dumas, t. XIX p. 147 à 157.)

853. MARIAGE DU PRINCE JÉROME BONAPARTE ET DE LA PRINCESSE FRÉDÉRIQUE-CATHERINE DE WURTEMBERG (22 août 1807).

Par REGNAULT en 1810.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 72.

Le mariage du Prince Jérôme Bonaparte et de la Princesse Frédérique-Catherine-Sophie-Dorothée de Wurtemberg fut célébré à Paris dans le mois d'août 1807, quelque temps après la paix de Tilsitt.

La cérémonie de la signature du contrat se fit le 22 à huit heures du soir, dans la galerie de Diane aux Tuileries où l'Empereur et l'Impératrice se rendirent, suivis des Princes et Princesses, des grands de l'Empire.

Leurs Majestés se placèrent sur leur trône ayant devant elles les deux époux. « M. Regnaud (de Saint-Jean d'An-« gely), secrétaire d'état de la famille impériale, a fait lec-« ture du contrat de mariage qui a été signé par Leurs Ma-« jestés, par les hautes parties contractantes, par S. M. « Joseph Napoléon, Roi de Naples, frère de l'Empereur; « S. M. la Reine de Naples, S. M. Louis Napoléon, Roi de « Hollande, frère de l'Empereur ; S. M. la Reine de Hol-

« lande, Madame Mère, le Prince Primat, les Princes,
« les Princesses, les grands dignitaires et les témoins.

« Les témoins de la cour de France furent : S. A. I. « Monseigneur le Prince Borghèse, S. A. I. et R. Mon- « seigneur le grand-duc de Berg, et S. A. S. Monsei- « gneur le Prince de Neufchâtel, vice-Connétable.

« Ceux de la cour de Wurtemberg : S. A. R. Monsei- « gneur le Prince de Bade, S. A. M. le Prince de Nas- « sau, et S. E. M. le comte de Vinzingerode, ministre- « d'état de S. M. le Roi de Wurtemberg. »

La cérémonie religieuse fut ensuite célébrée dans la chapelle du palais des Tuileries par le Prince Primat, le 23 août. (Extrait du *Moniteur* du 24 août 1807.)

854. ENTRÉE DE LA GARDE IMPÉRIALE A PARIS APRÈS LA CAMPAGNE DE PRUSSE (25 nov. 1807).

Par TAUNAY en 1810.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 80.

La garde impériale, ayant à sa tête le Maréchal Bessières, fit son entrée solennelle à Paris le 25 novembre 1807, et fut reçue par le corps municipal, que présidait M. le conseiller d'état, préfet du département de la Seine, sous un arc de triomphe que la Ville de Paris avait fait élever au dehors de la barrière de La Villette.

Le Maréchal Bessières après avoir répondu au discours du préfet de la Seine, « les couronnes d'or votées par la « Ville de Paris furent apposées aux aigles de la garde « impériale, au milieu du cercle formé par son état- « major.

« Les fusiliers de la garde, les chasseurs à pied, les « grenadiers à pied, les chasseurs à cheval, les mame- « loucks, les dragons, les grenadiers à cheval, la gendar- « merie d'élite, chaque régiment était précédé des officiers « généraux et supérieurs chargés de son commandement.

« A la suite de la garde impériale marchait, accompagné « de l'état-major de la place, M. le général Hullin, com-

« mandant d'armes, suivi du corps municipal et de son
« cortége.

« C'est dans cet ordre et en traversant les haies formées « par une innombrable population que la garde est parve- « nue au palais des Tuileries, en passant sous le grand arc « de la porte triomphale qui sert aujourd'hui d'entrée « principale au palais, où elle a déposé ses aigles. De là « traversant le jardin des Tuileries, où elle a posé les ar- « mes, elle s'est rendue aux Champs-Élisées, où tous les « corps qui la composaient et un détachement de la garde « de Paris ont pris place au banquet qui lui était préparé. « Dix mille couverts étaient servis : le corps municipal « faisait les honneurs. » (*Moniteur*, 26 novembre 1807.)

855. NAPOLÉON VISITE L'INFIRMERIE DES INVALIDES (11 fév. 1808.)

Par M. VÉRON BELLECOURT en 1812.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 80.

L'Empereur étant à Paris dans le mois de février 1808 visita l'infirmerie des Invalides. Il était accompagné du général Duroc, grand Maréchal du palais, et de l'aide de camp de service : Napoléon fut reçu aux Invalides par le Maréchal Serrurier, qui en était alors gouverneur, et par l'état-major qui le suivit pendant toute sa visite.

856. COMBAT LIVRÉ SOUS LA COTE DE L'ILE DE GROIX PAR LA FRÉGATE FRANÇAISE LA SIRÈNE CONTRE UN VAISSEAU DE LIGNE ET UNE FRÉGATE ANGLAISE (22 mars 1808).

Par M. GILBERT en 1836.

Aile du Midi.

« La frégate la *Sirène*, capitaine Duperré, après avoir « rempli une mission aux Antilles, vint, de concert avec « l'*Italienne*, attérir sur les côtes de Bretagne. Elles faisaient « route vers le port de Lorient, lorsque, le 22 mars 1808, « elles se virent chassées par une division de deux vaisseaux « et trois frégates, qui leur coupaient le chemin. Obligées

« l'une et l'autre de chercher protection sous les forts de « Groix, l'*Italienne* y parvint facilement ; mais il n'en fut « pas de même de la *Sirène*, qui ne put rallier la côte qu'en « se battant des deux bords, pendant cinq quarts d'heure, « avec un vaisseau et une frégate. Sommé, à trois reprises « différentes, de se rendre, par ces mots « amène ou je te « coule, » Duperré répondit : « coule, mais je n'amène pas, « feu partout. » Forcé enfin de s'échouer pour ne pas tomber « au pouvoir de ses adversaires, Duperré mit tant d'habileté « dans sa manœuvre que, trois jours après, il avait renfloué « sa frégate et rentrait à Lorient, en passant à travers les « nombreux croiseurs anglais qui bloquaient ce port. » (*Biographie maritime.*)

857. **ENTRÉE DE FERDINAND VII EN FRANCE** (20 avril 1808.)

Par MM. ALAUX et LESTANG en 1835.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 72.

Le Prince des Asturies (depuis Ferdinand VII, *Roi* d'Espagne) ayant réclamé la protection de l'Empereur des Français, se rendit à Bayonne le 20 avril 1808, « accompa- « gné du duc de Saint-Charles, grand-maître de la maison « du duc de l'Infantado ; du chanoine Escoiquitz ; des mi- « nistres Cevallos, Musquitz et Labrador ; des comtes de « Villaniero et d'Orgaz, et des marquis d'Ayerbe et de « Suadalcarar. »

Le Prince qui avait été escorté jusqu'à la frontière par les gardes espagnoles y fut reçu par le Prince de Neufchâtel et par une garde d'honneur composée de grenadiers de la garde impériale qui l'accompagnèrent jusqu'à Bayonne.

« Son Altesse Royale est descendue dans la maison où « logeait l'Infant Don Carlos : à deux heures après midi, « S. M. l'Empereur est allé voir les deux Infants. A six « heures, Son Altesse Royale est venue à la campagne « qu'habite Sa Majesté et a dîné avec elle. » (*Moniteur* du 26 avril 1808.)

858. CONFÉRENCES DES EMPEREURS NAPOLÉON ET ALEXANDRE A ERFURT (27 sept. au 14 oct. 1808).

NAPOLÉON REÇOIT A ERFURT LE BARON DE VINCENT, AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

Par M. GOSSE.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80.

Avant de quitter Tilsitt dans le mois de juillet 1807, les Empereurs de France et de Russie étaient convenus de se réunir l'année suivante. Cette entrevue eut lieu à Erfurt. Tous les Rois et Princes confédérés de l'Allemagne s'y trouvèrent ou s'y firent représenter par leurs ministres.

« Erfurt, dit l'auteur des *Mémoires sur la guerre de* 1809 « *en Allemagne*, vit alors un de ces congrès de souverains « auxquels l'Europe n'était plus accoutumée. Les deux « Empereurs d'Occident et d'Orient se réunissaient pour « traiter des affaires de la paix et de la guerre, pour ré-« gler l'état de l'Europe.

« La Prusse y était représentée par le Prince Guillaume « et le comte de Goltz. L'Empereur d'Autriche y envoya « M. de Vincent, porteur d'une lettre à l'Empereur des « Français. Napoléon reçut à son arrivée à Erfurt l'am-« bassadeur d'Autriche. »

Les Empereurs de France et de Russie étaient arrivés à Erfurt le 27 septembre ; ils y séjournèrent jusqu'au 14 octobre qu'ils se séparèrent pour retourner dans leurs états.

859. COMBAT DE SOMO-SIERRA (ESPAGNE) (30 NOV. 1808).

Par MM. ALAUX et HIPP. LECOMTE en 1835, d'après M. H. Vernet.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 72.

« Dans les premiers mois de 1808, rapporte le Maré-« chal Suchet dans le premier chapitre de ses mémoires, « l'Espagne fut occupée par plusieurs corps d'armée fran-« çais, qui, traversant les Pyrenées, s'établirent dans les « places frontières.

« Napoléon fut contraint de détacher de la grande ar-

« mée, qui était en Prusse et en Pologne, une partie « de ses vieilles bandes. Lui-même avec la garde impé- « riale vint se mettre, au mois de novembre, à la tête des « forces qu'il avait rassemblées sur le Haut-Ebre. »

Le *douzième Bulletin de l'armée d'Espagne* dit que « le « 12 novembre Napoléon avait son quartier général à Bur- « gos, et qu'il marchait sur la capitale de l'Espagne. »

On lit dans le *treizième Bulletin :*

« Le 29, le quartier général de l'Empereur a été porté « au village de Bozeguillas.

« Le 30, à la pointe du jour, le duc de Bellune s'est « présenté au pied du Somo-Sierra. Une division de treize « mille hommes de l'armée de réserve espagnole défendait « le passage de cette montagne. L'ennemi se croyait inex- « pugnable dans cette position. Il avait retranché le col « que les Espagnols appellent Puerto, et y avait placé seize « pièces de canon. Le neuvième d'infanterie légère cou- « ronna la droite, le quatre-vingt-seizième marcha sur la « chaussée, et le vingt-quatrième suivit à mi-côte les hau- « teurs de gauche. Le général Senarmont, avec six pièces « d'artillerie, avança par la chaussée.

« La fusillade et la canonnade s'engagèrent. Une charge « que fit le général Montbrun, à la tête des chevaux polo- « nais, décida l'affaire ; charge brillante s'il en fut, où ce « régiment s'est couvert de gloire et a montré qu'il était « digne de faire partie de la garde impériale. Canons, dra- « peaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris, huit « chevau-légers polonais ont été tués sur les pièces, et seize « ont été blessés; parmi ces derniers le capitaine Drievanoski « a été si grièvement blessé, qu'il est presque sans espérance. « Le major Ségur, maréchal des logis de la maison de « l'Empereur, chargeant parmi les Polonais, a reçu plu- « sieurs blessures dont une assez grave. Les seize pièces de « canon, dix drapeaux, une trentaine de caissons, deux « cents chariots de toute espèce de bagage, les caisses des « régiments sont les fruits de cette brillante affaire. » (*Treizième Bulletin de l'armée d'Espagne.*)

860. NAPOLÉON PRESCRIT AUX DÉPUTÉS DE LA VILLE DE MADRID DE LUI APPORTER LA SOUMISSION DU PEUPLE (3 déc. 1808). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 72.

Par CARLE VERNET en 1810.

861. NAPOLÉON PRESCRIT AUX DÉPUTÉS DE LA VILLE DE MADRID DE LUI APPORTER LA SOUMISSION DU PEUPLE.

Aquarelle par GAUTIER.

« Le premier décembre, le quartier général de l'Empe- « reur était à Saint-Augustin, et le 2 le duc d'Istrie avec « la cavalerie est venu couronner les hauteurs de Madrid. « Le 2 à midi Sa Majesté arriva de sa personne. Le Maré- « chal duc d'Istrie envoya sommer la ville où s'était formée « une junte militaire. Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Prendre Madrid d'assaut pouvait être une opération « militaire de peu de difficulté ; mais amener cette grande « ville à se soumettre en employant tour à tour la force « et la persuasion, et en arrachant les propriétaires et les « véritables hommes de bien à l'oppression sous laquelle « ils gémissaient, c'est là ce qui était difficile. Tous les « efforts de l'Empereur dans ces deux journées n'eurent « pas d'autre but.

« Dans la journée du 2 décembre l'Empereur ordonna « au général de brigade Maison de s'emparer des fau- « bourgs, et chargea le général de division Lauriston de « protéger cette occupation par le feu de quatre pièces « d'artillerie de la garde. Les voltigeurs du seizième ré- « giment s'emparèrent des maisons et notamment d'un « grand cimetière ....» Les attaques furent conduites avec la plus grande activité.

Dans la matinée du 3 le palais du Retiro, les postes importants de l'Observatoire, de la manufacture de porcelaine, de la grande caserne, de l'hôtel de Médina Celi, et tous les débouchés qui avaient été mis en état de défense étaient emportés par les troupes françaises.

« On se serait difficilement peint le désordre qui ré-

« gnait dans Madrid, ajoute le *Bulletin*, si un grand « nombre de prisonniers, arrivant successivement, n'a- « vaient rendu compte des scènes épouvantables et de « tout genre dont cette capitale offrait le spectacle.

« A 5 heures le général Morla, l'un des membres de la junte « militaire, et Don Bernardo Yriarte, envoyé de la ville, « se rendirent dans la tente de S. A. S. le major général, « et demandèrent la journée du 4 pour faire entendre rai- « son au peuple. Le Prince major général les présenta à « S. M. l'Empereur et Roi, qui à la fin de son allocution « leur dit : « Retournez à Madrid; je vous donne jusqu'à « demain six heures du matin. Revenez alors, si vous n'a- « vez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il « s'est soumis; sinon vous et vos troupes, vous serez tous « passés par les armes. » (*Treizième et quatorzième Bulletins de l'armée d'Espagne.*)

862. CAPITULATION DE MADRID (4 déc. 1808).

Par le Baron GROS en 1810.

Aile du Midi.
R.-de-Chaussée.
Salle nº 72.

« Le 4, à six heures du matin, rapporte le *quatorzième* « *Bulletin de l'armée d'Espagne*, le général Morla et le « général don Fernando de la Vera, gouverneur de la « ville, se présentèrent à la tente du Prince major géné- « ral. Les discours de l'Empereur, répétés au milieu des « notables, la certitude qu'il commandait en personne, les « pertes éprouvées pendant la journée précédente avaient « porté le repentir et la terreur dans tous les esprits. Pen- « dant la nuit, les plus mutins s'étaient soustraits au dan- « ger par la fuite, et une partie des troupes s'était dé- « bandée.

« A dix heures, le général Belliard prit le commande- « ment de Madrid; tous les postes furent remis aux Fran- « çais, et un pardon général fut proclamé.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle nº 80.

863. L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LES DÉFILÉS DU GUADARRAMA (22 au 24 déc. 1808).

Par TAUNAY en 1812.

864. L'ARMÉE FRANÇAISE TRAVERSE LES DÉFILÉS DU GUADARRAMA (22 au 24 déc. 1808.)

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835, d'après Taunay.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n.o 72.

« Dans les premiers jours du mois de décembre, rap-
« porte le *vingt-unième Bulletin de l'armée d'Espagne*, on
« apprit que les colonnes de l'armée anglaise étaient en
« retraite et se dirigeaient vers la Corogne, où elles de-
« vaient se rembarquer. De nouvelles informations firent
« ensuite connaître qu'elles s'étaient arrêtées, et que le
« 16 elles étaient parties de Salamanque pour entrer en
« campagne. Dès le 15, la cavalerie légère avait paru à
« Valladolid ; toute l'armée anglaise passa le Duero, et
« arriva le 23 devant le duc de Dalmatie à Saldagna.
« Aussitôt que l'Empereur en fut instruit à Madrid, il
« quitta cette capitale le 22 décembre, pour marcher con-
« tre les Anglais afin de leur couper la retraite et se por-
« ter sur leur derrière. Le quartier général était le 23 à
« Villa-Castin, le 25 à Tordesillas, et le 27 à Medina de
« Rio-Secco. Mais quelque diligence que fissent les trou-
« pes françaises, le passage de la montagne du Guadar-
« rama, qui était couverte de neige, les pluies continuelles
« et le débordement des torrents retardèrent leur marche
« de deux jours. »

865. MADEMOISELLE DE SAINT-SIMON SOLLICITANT LA GRACE DE SON PÈRE (déc. 1808).

Par LAFOND en 1810.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80.

866. MADEMOISELLE DE SAINT-SIMON SOLLICITANT LA GRACE DE SON PÈRE (déc. 1808).

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835, d'après Lafond.

Aile du Midi. R.-de-chaussée Salle no 72.

Le marquis de Saint-Simon, ancien officier général français, qui était au service d'Espagne depuis la révolution, se trouvait à Madrid lors du siége de cette ville. Après l'entrée des troupes françaises, il fut arrêté, et il allait être traduit devant une commission militaire, lorsque Mademoiselle de Saint-Simon se jeta aux genoux de Napo-

léon pour lui demander la grâce de son père qui lui fut accordée.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80.

867. NAPOLÉON A ASTORGA (janv. 1809).

L'EMPEREUR SE FAIT PRÉSENTER LES PRISONNIERS ANGLAIS ET ORDONNE DE LES TRAITER AVEC DES SOINS PARTICULIERS.

Par M. HIPP. LECOMTE en 1810.

868. NAPOLÉON A ASTORGA (janv. 1809).

L'EMPEREUR SE FAIT PRÉSENTER LES PRISONNIERS ANGLAIS ET ORDONNE DE LES TRAITER AVEC DES SOINS PARTICULIERS.

Par MM. ALAUX et BAILLIF en 1835, d'après M. Hipp. Lecomte.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 72.

Depuis l'arrivée de l'Empereur au quartier général d'Astorga, les troupes françaises avaient eu plusieurs engagements avec l'armée anglo-espagnole qui se retirait du côté de la Corogne.

« L'Empereur, dit le *vingt-quatrième Bulletin de l'armée d'Espagne*, est arrivé à Astorga le 1er janvier.

« La route de Benavente à Astorga est couverte de « chevaux anglais morts, de voitures, d'équipages, de « caissons d'artillerie et de munitions de guerre. On a « trouvé à Astorga des magasins de draps, de couvertures « et d'outils de pionniers.

« L'Empereur a chargé le duc de Dalmatie de la mission « glorieuse de poursuivre les Anglais jusqu'au lieu de leur « embarquement.

« Il y a deux routes d'Astorga à Villa-Franca. Les An- « glais passaient par celle de droite, les Espagnols sui- « vaient celle de gauche; ils marchaient sans ordre : ils « ont été coupés et cernés par les chasseurs hanovriens. « Un général de brigade et une division entière, officiers « et soldats, ont mis bas les armes; on lui a pris ses équi- « pages, dix drapeaux et six pièces de canon

« Depuis le 27, nous avons déjà fait à l'ennemi plus de « dix mille prisonniers, parmi lesquels sont quinze cents « Anglais. Nous lui avons pris plus de quatre cents voitu-

« res de bagages et de munitions, quinze voitures de fu-
« sils, ses magasins et ses hôpitaux de Benavente, d'Astorga
« et de Bembibre. Dans ce dernier endroit, le magasin à
« poudre, qu'il avait établi dans une église, a sauté.

« Sa Majesté a ordonné de traiter les prisonniers anglais
« avec les égards dus à des soldats qui, dans toutes les
« circonstances, ont manifesté des idées libérales et des
« sentiments d'honneur. Informée que dans les lieux où
« les prisonniers sont rassemblés, et où se trouvent dix
« Espagnols contre un Anglais, les Espagnols maltraitent
« les Anglais et les dépouillent, elle a ordonné de séparer
« les uns des autres, et elle a prescrit, pour les Anglais,
« un traitement tout particulier. » (*Vingt-cinquième Bulletin de l'armée d'Espagne.*)

369. COMBAT DE LA COROGNE (16 janv. 1809).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80.

En conséquence des ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, le duc de Dalmatie marchait à la poursuite de l'armée anglaise qui se dirigeait sur le Ferrol et la Corogne.

« Le 12 janvier (*Trentième Bulletin de l'armée d'Es-*
« *pagne*) il partit de Betanzos....Le 15 au matin les divi-
« sions Merle et Mermet occupèrent les hauteurs de Vil-
« laboa, où se trouvait l'avant-garde ennemie qui fut atta-
« quée et culbutée.

« Notre droite fut appuyée au point d'intersection de la
« route de la Corogne à Lugo et de la Corogne à San-
« tyago. Elle était placée en arrière du village d'Elvina.
« L'ennemi occupait en face de très-belles hauteurs.

« Le reste de la journée du 15 fut employé à placer une
« batterie de douze pièces de canon, et ce ne fut que le 16,
« à trois heures après midi, que le duc de Dalmatie donna
« l'ordre de l'attaque. On se battit jusqu'au soir. Les An-
« glais, reprend le *Bulletin*, ayant été abordés franchement
« par la première brigade de la division Mermet, furent
« repoussés du village d'Elvina, et se retirèrent dans les
« jardins qui sont autour de la Corogne. La nuit deve-

« nant très-obscure, on fut obligé de suspendre l'attaque.
« L'ennemi en a profité pour s'embarquer ; sa perte a été
« immense : deux batteries de notre artillerie l'ont fou-
« droyé pendant la durée du combat. On a compté sur
« le champ de bataille plus de huit cents cadavres anglais,
« parmi lesquels on a trouvé le corps du général Hamilton,
« et ceux de deux autres officiers généraux dont on ignore
« les noms. Nous avons pris vingt officiers, trois cents sol-
« dats et quatre pièces de canon. Les Anglais ont *laissé*
« plus de quinze cents chevaux qu'ils avaient tués. Notre
« perte s'élève à cent hommes tués ; on ne compte pas
« plus de cent cinquante blessés.

« Nous n'avons eu qu'environ six mille hommes d'enga-
« gés pendant le combat. »

Le Bulletin suivant, ajoute : « Les régiments anglais
« portant les numéros quarante-deux, cinquante et cin-
« quante-deux, ont été entièrement détruits au combat
« du 16 près la Corogne. Il ne s'est pas embarqué *soixante*
« hommes de chacun de ces corps. Le général en chef
« Moore a été tué en voulant charger à la tête de cette
« brigade. » (*Trente-unième Bulletin de l'Armée d'Espagne.*)

870. BATAILLE D'OPORTO (29 mars 1809).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80.

Après le combat de la Corogne, le Maréchal Soult se vit bientôt maître de cette province et de toute cette partie du nord de l'Espagne; il se dirigea ensuite sur le Portugal, et après avoir passé le Minho, il marcha sur Oporto. Le 27 mars il était devant cette ville. « Quand il fut arrivé de-
« vant la place le 28, et qu'il vit l'étendue et la faiblesse
« des ouvrages, il demanda de nouveau au prélat (l'évêque
« d'Oporto qui commandait dans la ville), qu'il épargnât à
« cette cité grande et commerçante les horreurs d'un siége.
« Le prisonnier qu'on envoya porter ce message n'évita la
« mort qu'en prétendant que Soult faisait offrir de rendre
« son armée.....

« La négociation étant rompue, Soult fit ses dispositions « pour attaquer dès le lendemain. Le combat s'engagea sur « les ailes...Les Français chargèrent avec impétuosité, pé- « nétrèrent au delà des retranchements et s'emparèrent de « deux forts principaux, où ils entrèrent par les embrasu- « res, tuant ou dispersant tout ce qu'ils y trouvèrent.

« La victoire était certaine.... mais le combat se conti- « nuait dans Oporto. Les deux bataillons que le Maréchal « avait fait marcher sur la ville avaient brisé les barrica- « des qui étaient à l'entrée des rues, et étaient arrivés au « pont en combattant toujours; alors tous les désastres pos- « sibles, toutes les horreurs de la guerre s'accumulèrent « en une heure sur cette malheureuse ville.

« Plus de quatre mille personnes de tout sexe et de tout « âge s'enfuirent dans le plus grand tumulte et comme « éperdues, vers le pont, qu'elles s'efforçaient inutilement « de traverser, tant l'affluence était grande. Les batteries « de la rive opposée ouvrirent leur feu quand les Français « parurent; et, au même moment, un détachement de cava- « lerie portugaise qui fuyait traversa au grand galop cette « foule épouvantée et se fraya un chemin sanglant jusqu'au « fleuve. Les barques encombrées ne purent soutenir le « poids de ces nouveaux arrivants, et bientôt toute cette « partie du fleuve fut couverte de cadavres sur lesquels ve- « nait échouer tout ce qui tentait encore le passage.

« Les premiers Français qui arrivèrent oublièrent à « cet affreux spectacle et le combat et les ennemis ; ils ne « virent plus que des malheureux qu'il fallait sauver....

« On dit que dix mille Portugais périrent dans ce jour mal- « heureux. La perte des Français n'excéda pas cinq cents « hommes. » (*Hist. des guerres de la Péninsule, de* 1807 *à* 1814, par le lieutenant-colonel Napier, t. III, p. 247 à 252.)

On lit dans le *Moniteur* du 29 juin 1809 :

« Le 29 mars, le duc de Dalmatie livra une bataille aussi « glorieuse que mémorable, et dans laquelle l'ardeur des « troupes françaises fut extrême. Plus de dix mille hommes « furent tués ou pris, et l'ennemi perdit non seulement

« toute l'artillerie qu'il avait en position, mais toute celle « qui était attelée. Cette journée mit à la disposition du « deuxième corps plus de deux cents pièces de canon. »

871. COMBAT DE TANN (BAVIÈRE.) (19 avril 1809, après midi).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale.
1er étage.
Galerie
des Aquarelles.
No 140.

Le *premier Bulletin* de la campagne de 1809 en Allemagne rapporte :

« L'armée autrichienne a passé l'Inn le 9 avril. Par là « les hostilités ont commencé. Voici quelle était la posi- « tion des corps français et alliés :

« Le corps du duc d'Auerstaedt à Rastisbonne.

« Le corps du duc de Rivoli à Ulm.

« Le corps du général Oudinot à Augsbourg.

« Le quartier général à Strasbourg.

« Les trois divisions bavaroises, sous les ordres du duc « de Dantzick, placées, la première, commandée par « le Prince Royal, à Munich ; la deuxième, commandée « par le général Deroy, à Landshut, et la troisième, com- « mandée par le général de Wrede, à Straubing.

« La division wurtembergeoise à Heidenheim.

« Les troupes saxonnes, campées sous les murs de « Dresde.

« Le corps du duché de Varsovie, commandé par le « Prince Poniatowsky, sous Varsovie. »

L'Empereur apprit par le télégraphe, dans la soirée du 12 avril, le passage de l'Inn par l'armée autrichienne ; il partit de Paris un instant après. Le 16 il était à Louisbourg, le 17 à Donawerth, et le 18 à Ingolstadt, où il établit son quartier général.

Les troupes autrichiennes se dirigèrent sur Ratisbonne en débouchant par Landshut. Le duc d'Auerstaedt reçut l'ordre de quitter Ratisbonne le 19 et de se rapprocher d'Ingolstadt, en se portant sur Neustadt.

Il se mit en marche à la pointe du jour sur deux colonnes : les divisions Morand et Gudin formaient sa droite;

les divisions Saint-Hilaire et Friant formaient sa gauche. Le général Saint-Hilaire, arrivé au village de Peissing (sur les hauteurs de Busch, en avant de Tann). rencontra le corps autrichien de Hohenzollern, accompagné par la réserve des grenadiers et par le corps de Rosenberg. Le général Saint-Hilaire, quoique inférieur en nombre, soutenu par le général Friant, n'hésita pas à charger : « il « attaqua les troupes autrichiennnes, enleva ses positions, « tua une grande quantité de monde et fit six à sept cents « prisonniers. » (*Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*)

872. NAPOLÉON HARANGUE LES TROUPES BAVAROISES ET WURTEMBERGEOISES A ABENSBERG (20 avril 1809).

Par M. DEBRET en 1810.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 73.

Le 20 l'Empereur se porta à Abensberg, où il se trouva bientôt en présence des troupes autrichiennes. Il y rencontra le corps des Bavarois et des Wurtembergeois, et voulut combattre à leur tête.

Il fit réunir en cercle les officiers de ces deux armées (on distinguait au milieu d'eux le général de Wrede, le comte Deroy, etc.), et leur parla long-temps. Le Prince Royal de Bavière traduisait en allemand le discours de l'Empereur qui fut ensuite, dit le *premier Bulletin de la campagne d'Autriche*, répété aux compagnies par les capitaines.

873. BATAILLE D'ABENSBERG (20 avril 1809).

Aquarelle par M. STORELLI en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Après son discours l'Empereur donna le signal du « combat, et mesura les manœuvres sur le caractère par« ticulier de ses troupes. Le général de Wrede, officier « bavarois d'un grand mérite, placé au-devant du pont de « Siegenburg, attaqua une division autrichienne qui lui « était opposée. Le général Vandamme, qui commandait « les Wurtembergeois, la déborda sur son flanc droit. Le « duc de Dantzick, avec la division du Prince Royal et celle « du général Deroy, marcha sur le village de Renhausen « pour arriver sur la grand'route d'Abensberg à Landshut.

« Le duc de Montebello avec ses deux divisions françaises « força l'extrême gauche, culbuta tout ce qui était devant « lui, et se porta sur Rohr et Rothemburg. Sur tous les « points la canonnade était engagée avec succès.... Huit « drapeaux, douze pièces de canon, dix-huit mille prison- « niers furent le résultat de cette affaire. » (*Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*)

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80.

874. **COMBAT ET PRISE DE LANDSHUT** (21 avril 1809).

Par M. HERSENT en 1810.

875. **COMBAT DE LANDSHUT** (21 avril 1809).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« La bataille d'Abensberg ayant découvert le flanc de « l'armée autrichienne et tous les magasins de l'ennemi, « le 21 l'Empereur, dès la pointe du jour, marcha sur « Landshut.....

« Le général de division Mouton fit marcher au pas de « charge sur le pont les grenadiers du dix-septième, *for-* « *mant* la tête de la colonne. Ce pont, qui est en bois, était « embrasé, mais ne fut point un obstacle pour notre *in-* « *fanterie* qui le franchit et pénétra dans la ville..... Les « troupes autrichiennes, chassées de leur position, furent « alors attaquées par le duc de Rivoli qui débouchait par la « rive droite. Landshut tomba en notre pouvoir, et avec « Landshut nous prîmes trente pièces de canon, neuf mille « prisonniers, six cents caissons du parc, attelés et rem- « plis de munitions, trois mille voitures portant les bagages, « trois superbes équipages de pont, enfin les hôpitaux et les « magasins que l'armée autrichienne commençait à for- « mer. » (*Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*)

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

876. **BATAILLE D'ECKMUHL** (22 avril 1809, midi.)

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

877. **BATAILLE D'ECKMUHL** (22 avril 1809).

Par MM. ALAUX et GILBERT en 1835.

Aile du Midi. Rez-de-chaussée. Salle

« Le 22, au matin l'Empereur se mit en marche de « Landshut avec les deux divisions du duc de Monte-

« bello, le corps du duc de Rivoli, les divisions de cuiras-
« siers Nansouty, Saint-Sulpice et la division wurtember-
« geoise. A deux heures après midi, il arriva vis-à-vis
« Eckmühl, où les quatre corps de l'armée autrichienne,
« formant cent dix mille hommes, étaient en position
« sous le commandement de l'archiduc Charles. Le duc
« de Montebello déborda l'ennemi par la gauche avec la
« division Gudin. Au premier signal, les ducs d'Auerstaedt
« et de Dantzick et la division de cavalerie légère du gé-
« néral Montbrun débouchèrent. On vit alors un des
« plus beaux spectacles qu'ait offert la guerre. Cent dix
« mille ennemis attaqués sur tous les points, tournés par
« leur gauche et successivement dépostés de toutes leurs
« positions. Le détail des événements militaires serait
« trop long : il suffit de dire que l'ennemi a perdu la
« plus grande partie de ses canons et un grand nombre de
« prisonniers, que le dixième d'infanterie légère de la di-
« vision Saint-Hilaire se couvrit de gloire, et que les Autri-
« chiens, débusqués du bois qui couvre Ratisbonne, furent
« jetés dans la plaine et coupés par la cavalerie. Le séna-
« teur, général de division Demont, eut un cheval tué sous
« lui. La cavalerie autrichienne, forte et nombreuse, se
« présenta pour protéger la retraite de son infanterie ;
« la division Saint-Sulpice sur la droite, la division Nan-
« souty sur la gauche, l'abordèrent ; la ligne de hussards et
« de cuirassiers ennemis fut repoussée. Plus de trois cents
« cuirassiers autrichiens furent faits prisonniers. La nuit
« commençait, nos cuirassiers continuèrent leur marche
« sur Ratisbonne.....

« Les blessés, la plus grande partie de l'artillerie, quinze
« drapeaux et vingt mille prisonniers sont tombés en notre
« pouvoir. » (*Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*)

878. **COMBAT DE RATISBONNE (VALLÉE DU DANUBE) (23 avril 1809).**

Aquarelle par BAGETTI. Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles.

« Le 23, à la pointe du jour, on s'avança sur Ratisbonne.

« L'avant-garde, formée par la division Gudin, et par les « cuirassiers des divisions Nansouty et Saint-Sulpice, ne « tarda pas à rencontrer la cavalerie autrichienne en avant « de la ville. Trois charges successives s'engagèrent, toutes « furent à notre avantage : huit mille hommes de cavalerie « autrichienne repassèrent le Danube. » (*Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*)

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 81.

879. NAPOLÉON BLESSÉ DEVANT RATISBONNE (23 avril 1809).

Par GAUTHEROT en 1810.

On lit dans le *deuxième Bulletin* :

« On a fait courir le bruit que l'Empereur avait eu la « jambe cassée ; le fait est qu'une balle morte a effleuré « le talon de la botte de Sa Majesté. Napoléon fut pansé « sur le champ de bataille en avant de Ratisbonne, par le « docteur Ivan, chirurgien-major des grenadiers de la « garde impériale. »

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

880. ATTAQUE DE RATISBONNE (23 avril 1809).

Aquarelle par M. JUSTIN OUVRIÉ en 1835.

881. COMBAT ET PRISE DE RATISBONNE (23 avril 1809).

Par M. THÉVENIN en 1811.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80.

« L'artillerie arriva; on mit en batterie des pièces de « douze, on reconnut une issue par laquelle, au moyen « d'une échelle, on pouvait descendre dans le fossé et « remonter ensuite par une brèche faite à la muraille.

« Le duc de Montebello fit passer par cette ouverture « un bataillon qui gagna une poterne et l'ouvrit : on « s'introduisit alors dans la ville. Le duc de Montebello, « qui avait désigné le lieu du passage, a fait porter les « échelles par ses aides de camp; tout ce qui fit résistance « fut sabré : le nombre des prisonniers passa huit mille. « Cette malheureuse ville a beaucoup souffert, le feu y a « été une partie de la nuit ; mais par les soins du géné- « ral Morand et de sa division, on parvint à l'éteindre. » (*Campagne d'Autriche, premier Bulletin.*)

882. COMBAT D'EBERSBERG (3 mai 1809).

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle n° 73.

Par TAUNAY en 1810.

883. COMBAT D'EBERSBERG (3 mai 1809).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Après l'occupation de Ratisbonne les troupes françaises ne tardèrent pas à entrer dans la Haute-Autriche. Le quartier général fut successivement transporté à Mulhdorf, Burghausen et Braunau. Le 2 mai l'Empereur était à Ried.

Le duc de Rivoli continuait sa marche et arrivait le 3 à Lintz. Un corps de troupes autrichien, fort de trente-cinq mille hommes, était en avant de la Traun : menacé d'être tourné par le duc de Montebello, il se porta sur Ebersberg pour y passer la rivière.

« Le 3 le duc d'Istrie et le général Oudinot se dirigèrent « sur Ebersberg, et firent leur jonction avec le duc de Ri- « voli ; ils rencontrèrent en avant d'Ebersberg l'arrière- « garde des Autrichiens. . . .» Le général Claparède s'en- « gagea sur le pont à la tête des tirailleurs du Pô et des ti- « railleurs corses, et déboucha sur la ville, où il trouva « trente mille Autrichiens occupant une superbe position. « Le Maréchal duc d'Istrie passait le pont avec sa cavalerie « pour soutenir la division, et le duc de Rivoli ordonnait « d'appuyer son avant-garde par le corps d'armée. Les « troupes autrichiennes étaient perdues sans ressources. « Dans cet extrême danger elles mirent le feu à la ville, « qui est construite en bois. Le feu s'étendit en un instant « partout ; le pont fut bientôt encombré, et l'incendie ga- « gna même jusqu'aux premières travées qu'on fut obligé de « couper pour le conserver. Cavalerie, infanterie, rien ne « put déboucher, et la division Claparède seule et n'ayant « que quatre pièces de canon, lutta pendant trois heures « contre trente mille hommes.

« L'ennemi voyant que cette division était sans commu- « nication avança trois fois sur elle et fut toujours arrêté « et reçu par les baïonnettes. Enfin, après un travail de

« trois heures, on parvint à détourner les flammes et à ou-
« vrir un passage.

« Cette division, qui fait partie des grenadiers d'Oudi-
« not, s'est couverte de gloire; elle a eu trois cents hommes
« tués et six cents blessés. L'intrépidité des tirailleurs du
« Pô et des tirailleurs corses a fixé l'attention de toute
« l'armée. » (*Campagne d'Autriche, cinquième Bulletin.*)

884. BIVOUAC DE NAPOLÉON PRÈS LE CHATEAU D'EBERSBERG (4 mai 1809).

Par MONGIN en 1810.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle nº 73.

Le 27, trois jours après la prise de Ratisbonne, le quartier général de l'Empereur était à Mulhdorf; le 30, il fut transféré à Burghausen; le 1er mai à Braunau et de là à Ens où il était le 4.

« L'Empereur, dit le *cinquième Bulletin*, couche aujour-
« d'hui à Enns dans le château du Prince d'Auersberg....
« Les Députés des Etats de la Haute-Autriche ont été pré-
« sentés à Sa Majesté à son bivouac d'Ebersberg. »

Le major général de la grande armée est près de l'Empereur.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 80.

885. BOMBARDEMENT DE VIENNE (11 mai 1809).

Par BACLER D'ALBE en 1811.

886. ATTAQUE DE VIENNE (nuit du 11 au 12 mai 1809).

Aquarelle par M. CICÉRI, d'après Bagetti.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. Nº 140.

Le *sixième Bulletin de la Grande Armée* indique ainsi la position des différents corps d'armée qui marchaient sur les États d'Autriche.

« Le Prince de Ponte-Corvo se trouvait le 6 mai à Retz,
« entre la Bohême et Ratisbonne.

« Le Maréchal duc de Montebello a passé l'Ens à
« Steyer le 4. Le 5 il était à Amstetten, et le 6 à Molk.

« Le 6 le duc de Rivoli arrivait à Amstetten.

« Le 8 mai le quartier général avait été transporté à
« Saint-Polten, et le duc de Dantzick marchait de Salz-
« bourg sur Inspruck.

« Le 10 mai, à neuf heures du matin, l'Empereur a paru « aux postes de Vienne avec le corps du Maréchal duc « Montebello..... Le bruit était général dans le pays que « tous les retranchements qui environnent la capitale étaient « armés ; qu'on avait construit des redoutes ; qu'on travail- « lait à des camps retranchés, et que la ville était résolue « à se défendre...

« Le général Conroux traversa les faubourgs, et le gé- « néral Tharreau se rendit sur l'esplanade qui les sépare « de la cité. Au moment où il débouchait, il fut reçu par « une fusillade et par des coups de canon, et légèrement « blessé. » Le *Bulletin* ajoute qu'un des aides de camp du duc de Montebello, envoyé en parlementaire et porteur d'une sommation, avait été insulté, et que la ville refusant de se rendre, l'Empereur avait ordonné de l'attaquer. « A neuf heures du soir une batterie de vingt obusiers, « construite par les généraux Bertrand et Navalet, à cent « toises de la place, commença le bombardement; dix-huit « cents obus furent lancés en moins de quatre heures, et « bientôt toute la ville parut en flammes, etc., etc. »

La ville ayant été évacuée pendant la nuit, le général O'Reilly qui se trouvait investi du commandement de la place après le départ des troupes autrichiennes, « fit préve- « nir les avant-postes français qu'on allait cesser le feu, et « qu'une députation se rendait à l'Empereur.

« La capitulation fut signée dans la soirée, et le 13, à six « heures du matin, les grenadiers d'Oudinot ont pris posses- « sion de la ville. » (*Campagne d'Autriche, septième Bulletin.*)

887. PASSAGE DU TAGLIAMENTO (11 mai 1809).

Par MM. ALAUX et RIGAUD en 1835.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 73.

En déclarant la guerre à la France, l'Autriche avait commencé les hostilités sur tous les points, et pendant que ses troupes passaient l'Inn et envahissaient la Bavière, les avant-postes français, en Italie, avaient été attaqués : le vice-Roi commandant en chef, ayant réuni ses troupes,

avait aussitôt marché au-devant de l'armée autrichienne. Le 16 avril, on se battait déjà entre Pardenone et Sacile.

Vicence, Trévise, Padoue, dont l'armée autrichienne s'était emparée, ne tardèrent pas à être reprises, et après avoir passé la Piave le 8 mai, le quartier général de l'armée d'Italie était le 9 à Conegliano. Le Prince vice-Roi marchait sur le Tagliamento. (*Neuvième Bulletin.*)

« Le 11 toute l'armée a passé le Tagliamento : elle a joint
« les troupes autrichiennes vers trois heures de l'après-midi
« à Saint-Daniel. Le général Giulay occupait les hauteurs
« avec plusieurs régiments d'infanterie, plusieurs escadrons
« de cavalerie et cinq pièces d'artillerie. »

La position fut aussitôt attaquée. Les Autrichiens furent repoussés sur tous les points. A minuit notre avant-garde avait pris position sur la Ledra. « Ils ont perdu au combat
« de Saint-Daniel deux pièces de canon, six cents hommes
« tués ou blessés ; le drapeau et quinze cents hommes du
« régiment de Rieski ont été pris. Nous avons eu deux cents
« hommes tués ou blessés. » (*Campagne d'Autriche, onzième Bulletin.*)

888. **NAPOLÉON ORDONNE DE JETER UN PONT SUR LE DANUBE, A EBERSDORF, POUR PASSER DANS L'ILE DE LOBAU** (19 mai 1809).

Par APPIANI en 1811.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 80.

« L'Empereur a fait jeter un pont sur le Danube, vis-à-
« vis du village d'Ebersdorf, à deux lieues au-dessous de
« Vienne. Le fleuve, divisé en cet endroit en plusieurs bras,
« a quatre cents toises de largeur. L'opération a commencé
« hier 18, à quatre heures après midi.

« Les généraux Bertrand et Pernetti ont fait travailler aux
« deux ponts, l'un de plus de deux cent quarante, l'autre
« de plus de cent trente toises, communiquant entre eux par
« une île. On espère que les travaux seront finis demain.
« L'Empereur est venu les inspecter » (*Neuvième Bulletin.*)

889. BATAILLE D'ESSLING (22 mai 1809). Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 73.

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835.

890. BATAILLE D'ESSLING (22 mai 1809). Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Aquarelle par M. PASQUIERI en 1831.

« Vis-à-vis Ebersdorf, le Danube est divisé en trois bras « séparés par deux îles. De la rive droite à la première île « il y a deux cent quarante toises : cette île a à peu près mille « toises de tour. De cette île à la grande île où est le princi- « pal courant, le canal est de cent vingt toises. La grande île, « appelée *In-der-Lobau*, a sept mille toises de tour, et le « canal qui la sépare du continent a soixante-dix toises. Les « premiers villages que l'on rencontre ensuite sont Gross- « Aspern, Essling et Enzersdorf. Le passage d'une rivière « comme le Danube, devant un ennemi connaissant parfai- « tement les localités et ayant les habitants pour lui, est « une des plus grandes opérations de guerre qu'il soit pos- « sible de concevoir.

« Le pont de la rive droite à la première île et celui de « la première île à celle de *In-der-Lobau* ont été faits dans « la journée du 19, et dès le 18 la division Molitor avait « été jetée par des bateaux à rames dans la grande île.

« Le 20 l'Empereur passa dans cette île, et fit établir « un pont sur le dernier bras, entre Gross-Aspern et Ess- « ling. Ce bras n'ayant que soixante-dix toises, le pont « n'exigea que quinze pontons, et fut jeté en trois heures « par le colonel d'artillerie Aubry.

« Le 21 l'Empereur, accompagné du Prince de Neuf- « châtel et des Maréchaux ducs de Rivoli et de Montebello, « reconnut la position de la rive gauche, et établit son « champ de bataille, la droite au village d'Essling et la « gauche à celui de Gross-Aspern, qui furent sur-le-champ « occupés, Gross-Aspern par le duc de Rivoli, Essling « par le duc de Montebello. Ils furent aussitôt attaqués « dans ces positions par l'armée autrichienne : on se bat- « tit jusqu'à la fin de la journée.

« Le lendemain 22, à quatre heures du matin, les atta-

« ques furent renouvelées. Le général de division Boudet, « placé au village d'Essling, était chargé de défendre ce « poste important.

« Voyant que l'ennemi occupait un grand espace de la « droite à la gauche, on conçut le projet de le percer par « le centre. Le duc de Montebello se mit à la tête de l'at- « taque, ayant le général Oudinot à la gauche, la *division* « Saint-Hilaire au centre et la division Boudet à la droite. « Le centre de l'armée autrichienne fut repoussé et obligé « de se retirer. C'en était fait de l'armée autrichienne, « reprend le *Bulletin*, lorsque, à sept heures du matin, « un aide de camp vint annoncer à l'Empereur que la crue « subite du Danube ayant mis à flot un grand nombre « de gros arbres et de radeaux, coupés et jetés sur les ri- « ves, dans les événements qui ont eu lieu lors de la prise « de Vienne, les ponts qui communiquaient de la rive « droite à la petite île, et de celle-ci à l'île de *In-der-Lo-* « *bau*, venaient d'être rompus. Tous les parcs qui défilaient « se trouvèrent retenus sur la rive droite par la rupture des « ponts, ainsi qu'une partie de notre grosse cavalerie et le « corps entier du Maréchal duc d'Auerstaedt. Ce terrible « contre-temps décida l'Empereur à arrêter le mouvement « en avant. Il ordonna au duc de Montebello de garder le « champ de bataille qui avait été reconnu, et de prendre « position, la gauche appuyée à un rideau qui couvrit le « duc de Rivoli, et la droite à Essling.

« Les cartouches à canon et d'infanterie, que portait no- « tre parc de réserve, ne pouvaient plus passer. L'armée « autrichienne faisait son mouvement de retraite lors- « qu'elle apprit que nos ponts étaient rompus. Le ralentis- « sement de notre feu et le mouvement concentré que fai- « sait notre armée ne lui laissaient aucun doute sur cet « événement imprévu. Tous ses canons et ses équipages « d'artillerie, qui étaient en retraite, se représentèrent « sur la ligne, et depuis neuf heures du matin jusqu'à sept « heures du soir, il fit des efforts inouïs, secondé par le

« feu de deux cents pièces de canon, pour culbuter l'ar-
« mée française.

« Les troupes autrichiennes ont tiré quarante mille coups « de canon, tandis que, privés de nos parcs de réserve, « nous étions dans la nécessité de ménager nos munitions « pour quelques circonstances imprévues.

« Le soir elles reprirent les anciennes positions qu'elles « avaient quittées pour l'attaque, et nous restâmes maîtres « du champ de bataille. » (*Campagne d'Autriche, dixième Bulletin.*)

891. LE MARÉCHAL LANNES, DUC DE MONTEBELLO, BLESSÉ MORTELLEMENT A ESSLING (22 mai 1809).

Par Albert-Paul BOURGEOIS en 1810.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 75.

Le *Bulletin* rapporte que la perte de l'armée autrichienne à la bataille d'Essling fut immense, et qu'on évaluait à douze mille le nombre des morts qu'elle laissa sur le champ de bataille.

« Selon le rapport des prisonniers, il y a eu vingt-trois « généraux et soixante officiers supérieurs tués ou blessés. « Le Feld-Maréchal lieutenant Weber, quinze cents hom- « mes et quatre drapeaux sont restés en notre pouvoir.

« La perte de notre côté a été considérable : nous avons « eu onze cents tués et trois mille blessés. Le duc de Mon- « tebello a eu la cuisse emportée par un boulet, le 22, sur « les six heures du soir. L'amputation a été faite ; au pre- « mier moment on le crut mort : transporté sur un brancard « auprès de l'Empereur, ses adieux furent touchants. Au « milieu des sollicitudes de cette journée, l'Empereur se « livra à la tendre amitié qu'il porte depuis tant d'années « à ce brave compagnon d'armes. Quelques larmes coulè- « rent de ses yeux, et se tournant vers ceux qui l'environ- « naient : Il fallait, dit-il, que dans cette journée mon cœur fût « frappé par un coup aussi sensible, pour que je pusse m'a- « bandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. » Le

« duc de Montebello avait perdu connaissance : la pré-
« sence de l'Empereur le fit revenir ; il se jeta à son cou
« en lui disant : « Dans une heure vous aurez perdu ce-
« lui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été
« et d'être votre meilleur ami. » (*Campagne d'Autriche, dixième Bulletin.*)

892. PRISE DE LAYBACH (21 mai 1809).

Par M. COGNIET.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 81.

Après le passage du Tagliamento et le combat de Saint-Daniel, le vice-Roi, commandant en chef l'armée d'Italie, marcha sur Venzone, en prit possession, et s'empara ensuite du fort Malborghetto. Après il se dirigea sur Tarvis, passa la Schlitza où il eut un engagement avec les troupes autrichiennes.

« Le 19, le 20 et le 21, l'armée est arrivée de Tarvis à
« Villach, Klagenfurt et Saint-Weit.

« Le 22, le 23 et le 24 elle est entrée à Freisach, Om-
« markt et Knittelfeld.

« L'aile droite, commandée par le général Macdonald,
« avait été dirigée sur Goritz, où elle prit position le 17,
« après avoir passé l'Isonzo. Elle se dirigea ensuite sur Lay-
« bach, et le 21, ajoute le *Bulletin*, les forts de Laybach
« ont été reconnus et resserrés de très-près. Le général
« Macdonald en a ordonné l'attaque. Le même jour, au
« soir, ces forts qui ont coûté des sommes énormes à l'Au-
« triche, et qui étaient défendus par quatre mille cinq cents
« hommes, ont demandé à capituler. Les généraux Giulay
« et Zach, à l'aspect des dispositions d'attaque, s'étaient
« sauvés avec quelques centaines d'hommes. Un lieutenant
« général, un colonel, trois majors, cent trente-un offi-
« ciers et quatre mille hommes ont mis bas les armes. On
« a trouvé dans les forts et dans le camp retranché
« soixante-cinq bouches à feu, quatre drapeaux, huit
« mille fusils et des magasins considérables. » (*Campagne d'Autriche, treizième Bulletin.*)

893. RETOUR DE NAPOLÉON DANS L'ILE DE LOBAU APRÈS LA BATAILLE D'ESSLING (23 mai 1809).

Par MEYNIER en 1812.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 81.

« Les eaux du Danube croissant toujours, rapporte le « *dixième Bulletin de la campagne d'Autriche*, et les ponts « n'ayant pu être rétablis pendant la nuit, l'Empereur a « fait repasser, le 23, à l'armée, le petit bras de la rive « gauche, et a fait prendre position dans l'île de In-der-« Lobau, en gardant les têtes de pont.

« On fit traverser le petit pont aux nombreux blessés « entassés sur la rive gauche ; ceux mêmes qui ne don-« naient que de faibles signes de vie furent emportés dans « l'île de Lobau. On fit passer ensuite l'artillerie avec ses « caissons ; on enleva tous ses débris ; les pièces conquises « sur l'ennemi avaient été emmenées. Il fallait prendre « les plus grandes précautions, car nos frêles pontons « étaient souvent dérangés par l'impétuosité du Danube ; « tout l'état-major général fut employé pour diriger le pas-« sage. Rien ne fut laissé sur le champ de bataille.

« Napoléon envoie des ordres à tous les corps de l'ar-« mée. Accompagné du Maréchal Berthier, major général « de la grande armée, rapporte l'auteur des *Mémoires « sur la guerre de* 1809, il veille lui-même à ce qui con-« cerne les ponts ; il s'occupe du passage des blessés et « du transport des vivres dans l'île de Lobau. »

894. COMBAT DE MAUTERN (EN STYRIE) (25 mai 1809).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 81.

Lorsque l'armée d'Italie marchait sur Knittelfeld, le Prince vice-Roi fut informé qu'une partie des troupes autrichiennes, sous les ordres du général Iellachich repoussé de l'Allemagne, venait de se rallier à plusieurs bataillons de l'intérieur, et que le général autrichien se dirigeait sur Léoben avec sa colonne forte de sept à huit mille hommes. Une des divisions de l'armée d'Italie, com-

mandée par le général Serras, eut aussitôt ordre de forcer de marches pour le prévenir.

Le 25 au matin l'avant-garde française rencontra les troupes du général Iellachich qui débouchaient par la route de Mautern. Les troupes autrichiennes s'étaient établies sur la position avantageuse de Saint-Michel.

« La droite appuyée à des montagnes escarpées, la gauche « à la Muer, et le centre occupant un plateau d'un accès « difficile.....

« Vers deux heures l'attaque commença sur toute la « ligne ; les troupes autrichiennes furent partout repous- « sées. Le plateau fut emporté, et la cavalerie acheva la « défaite. Huit cents Autrichiens sont restés sur le champ « de bataille ; douze cents ont été blessés ; quatre mille « deux cents, dont soixante-dix officiers, ont été faits « prisonniers ; on a pris deux pièces de canon et un dra- « peau.....

« Le général Serras est entré à six heures du soir à Léo- « ben, où il a encore pris six cents hommes. » Nous avons eu cinq cents hommes hors de combat.

Le lendemain 26, à midi, l'armée d'Italie est arrivée à Bruck, où elle a fait sa jonction avec les troupes venant d'Illyrie, sous les ordres du général comte de Lauriston, et avec l'armée d'Allemagne. (*Campagne d'Autriche, treizième Bulletin.*)

895. BATAILLE DE RAAB (14 juin 1809).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 81

Le *dix-neuvième Bulletin de la Grande Armée* rapporte : « L'anniversaire de la bataille de Marengo a été célébré « par la victoire de Raab, que la droite de l'armée, com- « mandée par le vice-Roi, a remportée sur les corps de « l'armée autrichienne.

« Le 14, à onze heures du matin, le vice-Roi range son « armée en bataille, et avec trente-cinq mille hommes en « attaque cinquante mille. L'ardeur de nos troupes est en-

« core augmentée par le souvenir de la victoire mémora-
« ble qui a consacré cette journée.

« A deux heures après midi, la canonnade s'engagea. « A trois heures, le premier, le second et le troisième « échelons en vinrent aux mains. La fusillade devint vive, « la première ligne autrichienne fut culbutée; mais la « seconde ligne arrêta un instant l'impétuosité de notre « premier échelon qui fut aussitôt renforcé, et la culbuta. « Alors la réserve autrichienne se présenta; le vice-Roi, « qui suivait tous les mouvements de l'ennemi, marcha « de son côté, avec sa réserve: la belle position des Au- « trichiens fut enlevée, et à quatre heures la victoire était « décidée.

« L'armée autrichienne en pleine retraite se serait diffi- « cilement ralliée, si un défilé ne s'était opposé aux mouve- « ments de notre cavalerie. Trois mille hommes faits pri- « sonniers, six pièces de canon et quatre drapeaux sont les « trophées de cette journée. Trois mille Autrichiens sont « restés sur le champ de bataille; notre perte s'est élevée « à neuf cents hommes tués ou blessés. » (*Campagne d'Autriche, dix-neuvième Bulletin.*)

896. PRISE DE RAAB (22 juin 1809).

Par MM. ALAUX et PHILIPPOTEAUX en 1835.

Aile du Midi.
R.-de-chaussée.
Salle n° 75.

Après la bataille de Raab, le Prince vice-Roi avait dirigé le général comte de Lauriston sur la ville de Raab. « Cette « ville, dit le *vingt-deuxième Bulletin*, est une excellente « position au centre de la Hongrie. Son enceinte est bas- « tionnée, ses fossés sont pleins d'eau, et une inondation « en couvre une partie; elle est située au confluent de trois « rivières.

« Le général comte de Lauriston continue le siége de « Raab avec la plus grande activité. La ville brûle déjà « depuis vingt-quatre heures. »

La place a capitulé, ajoute le *Bulletin*. « Sa garnison, « forte de dix-huit cents hommes, était insuffisante. On

« comptait y laisser cinq mille hommes ; mais par la ba-
« taille de Raab, l'armée autrichienne a été séparée de la « place. La ville a souffert huit jours d'un bombardement « qui a détruit ses plus beaux édifices...., etc. etc. » (*Campagne d'Autriche*, *vingt-deuxième Bulletin.*)

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80.

897. L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE DANUBE ET S'ÉTABLIT DANS L'ILE DE LOBAU (4 juil. 1809).

Par HUE en 1810.

898. L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE DANUBE ET S'ÉTABLIT DANS L'ILE DE LOBAU (4 juil. 1809).

Par MM. ALAUX et LAFAYE en 1835, d'après Hue.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 73.

« Le *vingt-cinquième Bulletin de la Grande Armée* dit : « Les travaux du général comte Bertrand et du corps qu'il « commande avaient, dès les premiers jours du mois, « dompté entièrement le Danube. Sa Majesté résolut sur-« le-champ de réunir son armée dans l'île de Lobau, de « déboucher sur l'armée autrichienne et de lui livrer une « bataille générale.

« Le 4, à dix heures du soir, le général Oudinot fit em-« barquer sur le grand bras du Danube quinze cents vol-« tigeurs, commandés par le général Conroux. Le colonel « Baste, avec dix chaloupes canonnières, les convoya et « les débarqua au delà du petit bras de l'île de Lobau « dans le Danube. Les batteries autrichiennes furent « bientôt écrasées, et il fut chassé des bois jusqu'au village « de Muhlleuten.

« A onze heures du soir, les batteries dirigées contre « Enzersdorf reçurent l'ordre de commencer leur feu. Les « obus brûlèrent cette infortunée petite ville, et en moins « d'une demi-heure les batteries autrichiennes furent « éteintes. »

L'Empereur ayant fait jeter quatre ponts volants sur différents points, à deux heures après minuit l'armée débouchait la gauche à quinze cents toises au-dessous d'Enzersdorf,

protégée par les batteries et la droite sur Vittau. » Le corps « du duc de Rivoli forma la gauche; celui du comte Oudinot « le centre, et celui du duc d'Auerstaedt la droite. Les corps « du Prince de Ponte-Corvo, du vice-Roi et du duc de Ra- « guse, la garde et les cuirassiers formaient la seconde ligne « et les réserves. Une profonde obscurité, un violent orage « et une pluie qui tombait par torrent rendaient cette nuit « aussi affreuse qu'elle était propice à l'armée française. » (*Campagne d'Autriche, vingt-cinquième Bulletin.*)

899. **BATAILLE DE WAGRAM (PREMIÈRE JOURNÉE)** (5 juill. 1809, huit heures du matin).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Le 5, aux premiers rayons du soleil, l'Empereur se trouvait avec son armée en bataille, sur l'extrémité de la gauche de l'armée autrichienne; il avait tourné tous ses camps retranchés....

« Lorsque la première ligne commençait à se former, « l'Empereur ordonna d'attaquer Enzersdorf. Ce bourg, « enveloppé d'une muraille crénelée, précédé d'une di- « gue taillée en forme de parapet, avait bien moins souf- « fert de la canonnade qu'on ne l'imaginait ; il était rem- « pli d'infanterie autrichienne, des flèches en terre cou- « vraient les portes, trois ouvrages défendaient les appro- « ches vers le midi..... Masséna envoya ses aides de camp « Sainte-Croix et Pelet attaquer le bourg avec le quarante- « sixième régiment. Ils enlevèrent les ouvrages, les mai- « sons, et poursuivirent l'ennemi l'épée dans les reins ; ils « entrèrent dans le même temps que lui dans le redan qui « couvre la porte du midi. » (*Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne*, par le général Pelet, t. IV, p. 177.)

900. **BATAILLE DE WAGRAM (PREMIÈRE JOURNÉE)** (5 juill. 1809, sept heures du soir).

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Le duc de Rivoli s'étant emparé d'Enzersdorf, et le comte

Oudinot ayant enlevé la position du château de Sachsengang, l'Empereur fit alors déployer toute l'armée dans l'immense plaine d'Enzersdorf, connue aussi sous le nom de Marchfeld. « Depuis midi jusqu'à neuf heures du soir on « manœuvra dans cette immense plaine, on occupa tous les « villages. »

L'Empereur, maître de la plaine de Marchfeld, attaqua les corps de Bellegarde, de Hohenzollern et de Rosemberg qui défendent le passage du Russbach, pendant que le corps de Masséna occupait le terrain compris entre Wagram et le Danube.

Dans la soirée du 5, l'armée autrichienne occupait les positions suivantes : « Sa droite, de Stadelau à Gerasdorf; « son centre, de Gerasdorf à Wagram; et sa gauche, de « Wagram à Neusiedel. L'armée française avait sa gauche « à Gross-Aspern, son centre à Raschdorf et sa droite à « Glinzendorf. La journée paraissait presque finie, et il « fallait s'attendre à avoir le lendemain une grande ba- « taille. »

901. BIVOUAC DE NAPOLÉON SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE WAGRAM (nuit du 5 au 6 juill. 1809).

Par M. ADOLPHE ROEHN EN 1810.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 80

« On se prépara alors à la bataille de Wagram....... « L'Empereur passa toute la nuit à rassembler ses forces « sur son centre, où il était de sa personne à une portée « de canon de Wagram. »

Après avoir pris toutes ses dispositions, l'Empereur se retira à son bivouac sur le champ de bataille. Napoléon était entouré de ses généraux et du duc de Bassano qui l'accompagnait dans cette campagne.

902. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) 6 juill. 1809, six heures du matin).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1835.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

« Le 6, à la pointe du jour, le Prince de Ponte-Corvo

« occupa la gauche, ayant en seconde ligne le duc de Ri- « voli. Le vice-Roi se liait au centre, où le corps du comte « Oudinot, celui du duc de Raguse, ceux de la garde im- « périale et les divisions de cuirassiers formaient sept ou « huit lignes. »

L'Empereur concentra son armée devant les hauteurs de Russbach pour renouveler l'attaque de la veille et préve- nir la jonction du Prince Jean. De son côté, l'archiduc Charles attaqua la ligne française sur les deux flancs et la déborda dans la plaine du Danube.

Le duc d'Auerstaedt marcha de la droite pour arriver au centre, tandis que le corps autrichien du Maréchal de Bellegarde se dirigeait sur Stadelau. Le corps de Rosen- berg, qui en faisait partie, et le corps français du duc d'Auerstaedt, opérant un mouvement inverse, se rencontrè- rent aux premiers rayons du soleil et donnèrent le signal de la bataille. « L'Empereur se porta aussitôt sur ce point, fit « renforcer le duc d'Auerstaedt par la division de cuiras- « siers du duc de Padoue, et fit prendre le corps de Rosen- « berg en flanc par une batterie de douze pièces de la divi- « sion du général comte de Nansouty. En moins de trois « quarts d'heure, le beau corps du duc d'Auerstaedt eut « repoussé le corps de Rosenberg qui se retira au delà de « Nieusiedel.

« Pendant ce temps la canonnade s'engageait sur toute « la ligne, et les dispositions de l'ennemi se développaient « de moment en moment. Toute sa gauche se garnissait « d'artillerie.

« L'Empereur ordonna au duc de Rivoli de faire une « attaque sur le village qu'occupait l'ennemi, et qui pres- « sait un peu l'extrémité du centre de l'armée. Il ordonna « au duc d'Auerstaedt de tourner la position de Neusiedel, « et de pousser de là sur Wagram, et il fit former en co- « lonne le duc de Raguse et le général Macdonald pour « enlever Wagram au moment où déboucherait le duc « d'Auerstaedt. » (*Campagne d'Autriche, vingt-cinquième Bulletin.*)

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

903. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juil. 1809, dix heures du matin).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 82.

904. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juil. 1809).

Par M. BELLANGÉ en 1837.

905. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juil. 1809).

Par M. HORACE VERNET en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Galerie des Batailles. No 137.

« Sur ces entrefaites on vint prévenir que l'ennemi at-« taquait avec fureur le village qu'avait enlevé le duc de « Rivoli, que notre gauche était débordée de trois mille « toises, qu'une vive canonnade se faisait déjà entendre à « Gross-Aspern, et que l'intervalle de Gross-Aspern à « Wagram paraissait couvert d'une immense ligne d'ar-« tillerie.

« L'Empereur ordonna sur-le-champ au général Mac-« donald de disposer les divisions Broussier et Lamarque « en colonne d'attaque. Il les fit soutenir par la division du « général Nansouty, par la garde à cheval et par une bat-« terie de soixante pièces de la garde et de quarante piè-« ces des différents corps. Le général comte de Lauriston, « à la tête de cette batterie de cent pièces d'artillerie, « marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la « demi-portée de canon, et là commença un feu prodi-« gieux qui éteignit celui de l'armée autrichienne et porta « la mort dans ses rangs. Le général Macdonald marcha « alors au pas de charge; le général de division Reille, « avec la brigade de fusiliers et de tirailleurs de la garde, « soutenait le général Macdonald. La garde avait fait un « changement de front pour rendre cette attaque infailli-« ble. Dans un clin d'œil le centre de l'ennemi perdit une « lieue de terrain; sa droite épouvantée sentit le danger de

« la position où elle s'était placée et rétrograda en grande « hâte...

« Le duc de Rivoli l'attaqua alors en tête. Pendant que « la déroute du centre portait la consternation et forçait « les mouvements de la droite de l'ennemi, sa gauche était « attaquée et débordée par le duc d'Auerstaedt, qui avait « enlevé Neusiedel, et qui, étant monté sur le plateau, « marchait sur Wagram ; il n'était alors que dix heures « du matin.

« Le duc d'Istrie, au moment où il disposait l'attaque de « la cavalerie, a eu son cheval emporté d'un coup de ca- « non ; le boulet est tombé sur sa selle, et lui a fait une « légère contusion à la cuisse. » (*Campagne d'Autriche, vingt-cinquième Bulletin.*)

906. BATAILLE DE WAGRAM (DEUXIÈME JOURNÉE) (6 juil. 1809, une heure après midi).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie. des Aquarelles. No 140.

« Le duc de Rivoli ayant atteint les bords du Danube, le « duc de Tarente ayant formé la colonne du centre, ap- « puyée par les réserves, le duc d'Auerstaedt ayant franchi « le Russbach et enlevé Markgrafen, l'Empereur ordonna « une attaque générale sur toute la ligne.

« A midi, le comte Oudinot marcha sur Wagram pour « aider à l'attaque du duc d'Auerstaedt ; il y réussit et en- « leva cette importante position. Dès dix heures l'armée « autrichienne ne se battait plus que pour sa retraite ; « dès midi elle était prononcée et se faisait en désordre, « et beaucoup avant la nuit l'ennemi était hors de vue. « Notre gauche était placée à Jetelsée et Ebersdorf, notre « centre sur Obersdorf et la cavalerie de notre droite avait « des postes jusqu'à Shonkirchen.

« Le 7, à la pointe du jour, l'armée était en mouvement « et marchait sur Korneubourg et Wolkersdorf, et avait « des postes sur Nicolsbourg. Les Autrichiens, coupés de

« la Hongrie et de la Moravie, se trouvaient acculés du « côté de la Bohême.

« Tel est le récit de la bataille de Wagram, bataille « décisive et à jamais célèbre, où trois à quatre cent mille « hommes, douze à quinze cents pièces de canon se bat- « taient pour de grands intérêts...... Dix drapeaux, qua- « rante pièces de canon, vingt mille prisonniers, dont « trois ou quatre cents officiers, et bon nombre de géné- « raux, de colonels et de majors, sont les trophées de « cette victoire. Les champs de bataille sont couverts « de morts. »(*Campagne d'Autriche, vingt-cinquième Bulletin.*)

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 81.

907. COMBAT D'HOLLABRUNN (10 juill. 1809).

Par M.

908. COMBAT D'HOLLABRUNN (10 juill. 1809).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1837.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

Le duc de Rivoli, dit le *vingt-sixième Bulletin*, poursuivant l'ennemi par Stockerau, est déjà arrivé à Hollabrunn.

Le 10, ajoute le bulletin suivant, il a battu devant Hollabrunn l'arrière-garde de l'armée autrichienne, qui couvrait la marche du Prince Charles en Bohême.

909. COMBAT DE ZNAÏM (10 juill. 1809).

Aquarelle par M. STORELLI en 1835, d'après Bagetti.

Aile du Midi. 1er étage Galerie des Aquarelles. No 140.

Le 10 juillet le duc de Raguse était sur les hauteurs de Znaïm : là, rapporte le *vingt-septième Bulletin*, il vit les bagages et l'artillerie de l'ennemi qui se dirigeaient sur la Bohême.

« Le général Bellegarde lui écrivit que le Prince Jean de « Lichtenstein se rendait auprès de l'Empereur avec une « mission de son maître, pour traiter de la paix, et deman- « da en conséquence une suspension d'armes. Le duc de « Raguse répondit qu'il n'était pas en son pouvoir d'accéder

« à cette demande, mais qu'il allait en rendre compte à « l'Empereur. En attendant il attaqua l'ennemi, lui enleva « une belle position, lui fit des prisonniers et prit deux « drapeaux. Le même jour au matin, le duc d'Auerstaedt « avait passé la Taya vis-à-vis Nicolsbourg, et le général « Grouchy avait battu l'arrière-garde du Prince de Rosem-« berg, et lui avait fait quatre cent cinquante prisonniers « du régiment du Prince Charles.

« Le 11 à midi l'Empereur arriva vis à-vis Znaïm. Le com-« bat était engagé. Le duc de Raguse avait débordé la ville « et le duc de Rivoli s'était emparé du pont et avait oc-« cupé la fabrique de tabac. On avait pris à l'ennemi dans « les différents engagements de cette journées trois mille « hommes, deux drapeaux et trois pièces de canon. » (*Campagne d'Autriche, vingt-sixième et vingt-septième Bulletins.*)

910. LA FLOTTE FRANÇAISE EN PRÉSENCE DE LA FLOTTE ANGLAISE DEVANT ANVERS SUR L'ESCAUT (23 août 1809).

Aquarelle par

Aile du Midi. 1er étage Galerie des Aquarelles. No 140.

Pendant que les armées française et autrichienne se battaient en Allemagne, l'Angleterre armait de son côté.

Une expédition, composée de trente mille hommes d'infanterie et huit mille chevaux, de trente-neuf vaisseaux de ligne et trente-six frégates, mit à la voile le 29 juillet et fut dirigée vers les bouches de l'Escaut. Lord Chatham, grand maître de l'artillerie, commandait les troupes de débarquement; l'armée navale était sous les ordres de sir Richard Strachan.

Le même jour de son départ des ports de l'Angleterre, la flotte anglaise vint mouiller au nord des iles de Cadsand et de Walcheren, et entreprit le siége de Flessingue.

L'Empereur, instruit des préparatifs et des tentatives des Anglais, avait pris des mesures pour la défense des ports de France et surtout des ports de la Manche et de l'Escaut, qui étaient plus particulièrement menacés. Plusieurs corps

de troupes avaient été dirigés sur l'île de Walcheren, sur celle de Cadzand, sur Boulogne, etc.

« Bernadotte et Dejean étant arrivés, le 15, à Anvers, « cette place se trouva alors à l'abri de tout danger.

« Déjà le général Fauconnet, commandant la garnison; « le colonel Lair, ingénieur de la marine, et le chef de batail- « lon du génie Bernard avaient pris toutes les mesures pour « mettre la place en état de défense. » (*Mémoires sur la guerre en Allemagne*, par le général Pelet, t. IV, p. 317 à 333.)

On lit dans le *Moniteur* du 4 décembre :

« La flotte anglaise ayant paru en vue d'Anvers, les ha- « bitants s'attendaient à une attaque de l'ennemi contre « Lillo. Après être restée treize jours sans rien tenter, ce « matin elle a tiré sur nos portes quelques obus qui n'ont « produit aucun effet.

« L'escadre ennemie a fait hier un mouvement à la ma- « rée montante. Au lieu d'être ce matin sur une ligne « transversale à l'Escaut, elle se trouvait le soir dans la di- « rection du courant et à portée du canon du fort. Douze à « quinze péniches sont en tête de la ligne; elles sont sui- « vies de plusieurs autres qui paraissent former l'avant- « garde. »

Cette expédition anglaise n'eut aucune suite; « tout se « borna, dit l'auteur des *Mémoires sur la guerre de* 1809, « p. 336, à d'inutiles canonnades contre les batteries de « Doel et de Frédéric..... Le général anglais n'arriva à « Batz que le 25. Lord Chatham reçut le 2 septembre l'or- « dre de ramener l'armée en Angleterre... Le 4 septembre, « à deux heures du soir, Batz était évacué. »

911. PRISE DE LA FRÉGATE ANGLAISE LE CEYLAN PAR LA FRÉGATE FRANÇAISE LA VÉNUS (septembre 1809).

Par M. GILBERT en 1835.

Aile du Midi.

Les Anglais avaient préparé en 1809 dans le port de l'Ile de Bourbon une expédition qu'ils destinaient à atta- quer l'Ile de France. Le 17 septembre, la frégate *le Ceylan*, partie de Madras pour se joindre à cette expédition, fut si-

gnalée en vue de l'Ile de France; elle portait le général Abercrombie, un nombreux état-major, des troupes d'embarquement et la caisse de l'armée. Sur l'ordre du capitaine général Decaen, gouverneur de l'Ile de France, le capitaine Hamelin, commandant la frégate *la Vénus*, sortit avec la corvette *le Victor* pour donner la chasse à la frégate anglaise. « *La Vénus*, laissant sa faible conserve bien « en arrière, joignit *le Ceylan* dans la nuit près de l'Ile « de Bourbon, manœuvra de manière à l'empêcher de « gagner le port de Saint-Denis et lui livra combat. Les « deux frégates étaient d'égale force en artillerie, mais les « troupes embarquées sur *le Ceylan* donnaient une immense « supériorité à son feu de mousqueterie. Malgré cet avan- « tage, après une action soutenue de part et d'autre avec « acharnement pendant près de quatre heures, la frégate « anglaise fut contrainte à se rendre.

« Le capitaine Gordon, qui la commandait, le général « Abercrombie et une vingtaine d'officiers de différentes « armes furent faits prisonniers. »

912. BATAILLE D'OCANA (18 nov. 1809).

Par M.

La guerre continuait toujours dans la Péninsule; le marquis (depuis duc) de Wellington commandait en chef les forces anglaises, et le Feld-Maréchal lord Beresford commandait sous ses ordres l'armée portugaise. Le Roi Joseph, généralissime des troupes françaises, occupait Madrid; le Maréchal Soult, major général de l'armée, était alors près de lui. La junte centrale se tenait à Séville, d'où elle dirigeait et entretenait l'insurrection espagnole. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 81.

Elle résolut, contre les conseils du général anglais, d'envoyer à Madrid l'armée de Caroline sous les ordres du général Areizaga. (Extrait de *l'Histoire de la guerre dans la Péninsule de* 1807 *à* 1814, par le lieutenant-colonel Napier, livre X, chap. V.)

On lit dans le *Moniteur* du 5 décembre 1809 :

« Les insurgés espagnols avaient réuni cinquante-cinq

« mille hommes, dont sept mille de cavalerie, et une nom-
« breuse artillerie. Le quatrième corps d'armée réuni au
« cinquième corps sous les ordres de M. le Maréchal duc
« de Trévise, la division de dragons du général Milhaud,
« la division de cavalerie legère du cinquième corps, com-
« mandée par le général Beauregard, et la brigade de ca-
« valerie légère du général Paris, ainsi que la garde du
« Roi et deux bataillons de troupes espagnoles, sont ce
« matin partis d'Aranjuez pour se porter à la rencontre de
« l'armée ennemie, que tous les renseignements indiquaient
« en position à Ocana. A neuf heures, l'avant-garde a
« effectivement reconnu cette armée; à onze heures le com-
« bat s'est engagé, et à deux heures la bataille était gagnée.
« Les Espagnols ont fait bonne résistance : la supériorité
« de leur nombre les encourageait; mais ils ont été abordés
« si franchement par toutes les troupes, que leur position
« a été enlevée sans la moindre hésitation.

« Toute l'artillerie et les bagages ont été pris. On compte
« déjà plus de cinquante pièces de canon, quinze drapeaux
« et beaucoup de prisonniers, parmi lesquels trois généraux,
« six colonels et sept cents autres officiers sont au pouvoir
« des troupes impériales. »

913. MARIE-LOUISE AU MOMENT DE PARTIR POUR LA FRANCE DISTRIBUE SES BIJOUX A SES FRÈRES ET SŒURS (mars 1810).

Par Mme Auzou en 1812.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 82.

L'armistice signé au camp devant Znaïm, le 11 juillet, par les majors généraux des armées française et autrichienne, le Prince de Neufchâtel et le baron de Wimpffen, avait suspendu les opérations de la guerre. L'armistice ne tarda pas à être suivi de la paix; elle fut signée à Vienne le 14 octobre 1809.

Le mariage de l'Empereur Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise ayant été arrêté, le Prince de Wagram épousa, au nom de l'Empereur des Français, solennellement à Vienne, le 11 mars 1810, la fille de l'Empereur d'Autriche.

Marie-Louise quitta Vienne le 13 mars. Avant son départ elle réunit sa famille, lui fit ses adieux et distribua ses bijoux à ses frères et à ses sœurs.

914. **ARRIVÉE DE MARIE-LOUISE A COMPIÈGNE (28 mars 1810).**

Par Mme AUZOU en 1810.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 82.

L'Empereur attendait l'Impératrice à Compiègne : ayant appris son arrivée à Vitry, il s'empressa d'aller au-devant d'elle ; il la rencontra à quelques lieues en avant de Compiègne, monta dans sa voiture et l'accompagna jusqu'au palais.

« A neuf heures du soir le canon annonça l'arrivée de « Leurs Majestés, et l'on vit le cortége traverser les ave- « nues à la lueur des flambeaux.

« Les Princes et les Princesses de la famille impériale, « qui attendaient Leurs Majestés à la descente de la voi- « ture, furent présentés par l'Empereur à S. M. l'Impéra- « trice, qui fut conduite à ses appartements, précédée par « toute la cour. Les diverses autorités du pays étaient réu- « nies dans la galerie, où un groupe de jeunes demoiselles « offrit à l'Impératrice un compliment et des fleurs. » (*Moniteur* du 30 mars 1810.)

915. **MARIAGE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON ET DE MARIE-LOUISE, ARCHI-DUCHESSE D'AUTRICHE, AU PALAIS DU LOUVRE (2 avril 1810).**

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 81.

Par M. ROUGET en 1814.

916. **MARIAGE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON ET DE MARIE-LOUISE, ARCHI-DUCHESSE D'AUTRICHE, AU PALAIS DU LOUVRE (2 avril 1810).**

Par M. ROUGET en 1836.

Aile du Midi. R.-de-chaussée. Salle no 75.

L'Empereur, après avoir reçu l'Impératrice à Compiègne, se rendit avec elle au palais de Saint-Cloud, où le mariage civil fut célébré le 1er avril.

La cérémonie religieuse devant avoir lieu à Paris, le

lendemain 2 avril, Napoléon et Marie-Louise firent leur entrée solennelle dans la capitale.

« LL. MM. ont mis pied à terre sous le vestibule du « palais des Tuileries pour monter le grand escalier. Le « cortége les y attendait, et, à leur descente, il s'est mis « en mouvement dans un ordre parfait, pendant que, « conformément au programme, l'Impératrice revêtait le « manteau du sacre.

« Le cortége, qui s'était arrêté dans la salle du Trône, « s'est reformé dans la galerie de Diane, et s'est mis en « marche vers celle du Musée.

« La galerie du Musée se trouve maintenant divisée en « neuf salles de grandeurs inégales. Les différentes sépa- « rations sont formées par des arcs élevés sur des colonnes « en marbre précieux, avec chapiteaux et bases dorés. La « lumière y pénètre alternativement par des ouvertures « pratiquées dans la voûte et par des fenêtres latérales; « elle y prend ainsi des aspects et des jours variés qui « ajoutent à l'étendue de la perspective et à l'effet des ta- « bleaux.

« Cette galerie avait été ouverte dès dix heures du matin « à quatre mille femmes dans tout l'éclat de la parure la « plus brillante, et le même nombre d'hommes ont été « placés sur le passage du cortége.

« Des orchestres exécutaient alternativement des mar- « ches et des morceaux d'harmonie de la composition de « M. Paër, directeur de la musique de la chambre de Sa « Majesté.

« Il était trois heures lorsque les portes se sont ouvertes, « et que les héraults d'armes ont paru. Tout le monde « était remis en place et debout : les orchestres se sont « fait entendre pendant que le cortége défilait lente- « ment.

« LL. MM. ont parcouru cette longue et brillante gale- « rie. Cette chapelle avait été élevée dans le grand salon, à « l'extrémité de la grande galerie du Musée.

« Deux rangs de tribunes avaient été élevés au pourtour

« de ce vaste vaisseau d'une dimension parfaitement car-
« rée. L'autel était placé en face de la galerie; il était ma-
« gnifiquement revêtu d'un grand bas-relief et de diffé-
« rents ornements très-riches.

« L'estrade sur laquelle étaient placés les fauteuils, le
« prie-Dieu et les coussins de Leurs Majestés, étaient recou-
« verts d'un tapis en velours de soie cramoisi, brodé et
« galonné en or. L'orchestre pour la musique se trouvait
« vis-à-vis de l'autel, à la hauteur des tribunes du second
« rang. Les tribunes basses au pourtour de la salle étaient
« ornées de riches étoffes en soie avec franges et galons en
« or. Les chiffres, les emblèmes de LL. MM. et des abeil-
« les en or étaient répandues sur toutes les différentes par-
« ties de cette décoration.

« L'espace au-dessus des tribunes était revêtu de tapis-
« series des Gobelins; des guirlandes de fleurs entouraient
« les chiffres de LL. MM.

« La chapelle rassemblait dans le sanctuaire, dans la nef
« et dans les tribunes, les Princes, les grands dignitaires,
« les ministres, les grands officiers de l'empire, les Cardi-
« naux et évêques, des députations du Sénat, du conseil
« d'État et du Corps-Législatif, le corps diplomatique, les
« étrangers de distinction et un grand nombre d'officiers
« et dames de la cour.

« L'Empereur et l'Impératrice, précédés par le grand
« maître des cérémonies, le grand chambellan, le grand
« écuyer, et suivis du grand maréchal du palais, du co-
« lonel général de la garde de service, prirent place sur le
« trône.

« L'Impératrice à la gauche de l'Empereur.

« A droite de l'Empereur et au bas de l'estrade :

« Le Prince Louis-Napoléon, Roi de Hollande;

« Le Prince Jérôme-Napoléon, Roi de Westphalie;

« Le Prince Borghèse, Duc de Guastalla;

« Le Prince Joachim-Napoléon, Roi de Naples;

« Le Prince Eugène-Napoléon, Vice-Roi d'Italie;

« Le Grand-Duc héréditaire de Bade;

« Le Prince Archi-Chancelier ;
« Le Prince Archi-Trésorier ;
« Le Prince Vice-Connétable ;
« Le Prince vice-grand Electeur.
« A gauche de l'Impératrice, au bas de l'estrade :
« Madame ;
« La Princesse Julie, Reine d'Espagne ;
« La Princesse Hortense, Reine de Hollande ;
« La Princesse Catherine, Reine de Westphalie ;
« La Princesse Elisa, Grande-Duchesse de Toscane ;
« La Princesse Pauline ;
« La Princesse Caroline, Reine de Naples ;
« Le Grand-Duc de Wurtzbourg ;
« La Princesse Auguste, Vice-Reine d'Italie ;
« La Princesse Stéphanie, grande Duchesse héréditaire
« de Bade. »

La bénédiction nuptiale fut donnée aux augustes époux par Son Eminence le Cardinal Fesch, grand aumônier, avec toutes les cérémonies usitées aux mariages des Rois.

« La cérémonie terminée, le cortége a repris son ordre « accoutumé. Il est rentré dans la galerie pour retourner « au palais : l'Empereur donnait la main à l'Impératrice. » (*Moniteur* du 10 avril 1810).

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 82.

917. NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE VISITENT L'ESCADRE MOUILLÉE DANS L'ESCAUT DEVANT ANVERS (1 mai 1810).

Par M. VAN BRÉE en 1811.

Aile du Midi.

918. NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE VISITENT L'ESCADRE MOUILLÉE DANS L'ESCAUT DEVANT ANVERS (1er mai 1810).

Par M. VAN BRÉE en 1811.

On lit dans le *Moniteur* du 28 avril 1810 : » LL. MM. « sont parties de Compiègne aujourd'hui 27 pour se rendre « à Saint-Quentin ; demain 28 elles continueront leur « voyage, parcourant le canal qui est terminé, et iront à « Cambray. Le 29 elles arriveront à Lacken. »

« Aujourd'hui 30 avril (*Moniteur* du 4 mars) LL. MM.
« sont parties du château de Lacken et se sont embarquées
« sur le canal avec le Roi et la Reine de Westphalie, et à
« quatre heures elles sont arrivées à Wilbroeck, où le ca-
« nal communique avec le Ruppel. Le ministre de la ma-
« rine, le vice-Amiral Missiessy, le préfet des Deux-Nè-
« thes se trouvaient à l'écluse. Les canots de Sa Majesté,
« montés par les marins de la garde impériale, ont reçu
« LL. MM. qui ont descendu le Ruppel et l'Escaut au mi-
« lieu des vaisseaux de la flotte qui étaient à l'ancre et pa-
« voisés. L'arrivée de LL. MM. à Anvers a été annoncée
« par des décharges réitérées de l'artillerie de tous les bâ-
« timents de la flotte et des fortifications de la ville. Elles
« ont mis pied à terre à la cale de l'arsenal, où le maire et
« le commandant de la place ont eu l'honneur de présenter
« les clefs à S. M. l'Empereur. La foule du peuple était im-
« mense, elle exprimait la reconnaissance des habitants de
« cette importante cité pour son second fondateur. On ne
« pouvait s'empêcher de comparer l'état du port et de la
« ville d'Anvers, il y a sept ans, lors du premier voyage de
« Sa Majesté, avec la situation où ils se trouvent aujour-
« d'hui. »

919. LE FRIEDLAND, DE QUATRE-VINGTS CANONS, LANCÉ DANS LE PORT D'ANVERS (2 mai 1810). Aile du Nord. 1er étage. Salle no 82.

Par M. VAN BRÉE en 1811.

920. LE FRIEDLAND, DE QUATRE-VINGTS CANONS, LANCÉ DANS LE PORT D'ANVERS (2 mai 1810).

Par M. VAN BRÉE en 1811.

Pendant son séjour à Anvers, l'Empereur visita les travaux du fort et les fortifications. Le vaisseau de ligne *le Friedland* de quatre-vingts canons fut lancé le 2 mai, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice. « Tout ayant été disposé à « l'arsenal maritime, le 2 mai (*Moniteur* du 7 mai 1810), « à trois heures moins un quart, LL. MM., accompa- « gnées du Roi et de la Reine de Westphalie, arrivèrent à Aile du Midi.

« l'Arsenal avec toute leur cour. Le ministre et le corps « de la marine, le vice-Amiral Missiessy, commandant « l'escadre, et M. le conseiller d'état Malouet, ancien pré- « fet maritime, reçurent LL. MM. à la descente de leur « voiture, au bruit de la musique et des décharges réité- « rées de toute l'artillerie des vaisseaux mouillés devant la « ville. Un riche pavillon avait été élevé sur une estrade à « l'extrémité droite de la cale; LL. MM. s'y placèrent « avec le Roi et la Reine de Westphalie. M. l'archevêque « de Malines à la tête de son clergé, après leur avoir pré- « senté l'eau bénite, fit la bénédiction du vaisseau qui pen- « dant cette cérémonie avait été séparé de tous ses accorses « ne reposait plus que sur son berceau et n'était retenu que « par les saisines placées en avant, le vaisseau devant en- « trer dans l'eau par l'arrière. M. Sané, inspecteur général « du génie maritime, dirigeait toutes les opérations qui « s'exécutaient avec un ordre et une précision parfaite, « sous le commandement de M. Lair, ingénieur en chef. « Les saisines furent coupées en un instant à coups de ha- « che, et à trois heures précises, le vaisseau s'élança de « sa cale et entra majestueusement dans le fleuve au bruit « des acclamations de tous les spectateurs. Poussé par la « marée, il remonta le fleuve et ne s'arrêta qu'après avoir « mouillé deux ancres entre les corps morts que M. de « Kersaint, chef militaire, avait fait établir vis-à-vis l'avant- « garde de l'Arsenal. »

921. SIÉGE DE LÉRIDA (14 mai 1810).

Par M. RÉMOND en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 82.

A l'ouverture de la campagne d'Allemagne en 1809 le duc de Montebello avait été rappelé près de l'Empereur.

Le général Suchet fut alors nommé au commandement de l'armée d'Aragon; cette province ayant été soumise après les combats de Maria et de Belchite, il fut chargé de prendre possession de quelques-unes des places de la Ca-

talogne. Le 13 avril il s'établit en vue de Lérida et fit aussitôt former l'investissement de la place.

« Lérida, dit le Maréchal Suchet dans ses mémoires, si-
« tué sur la grande communication de l'Aragon avec la Ca-
« talogne, à vingt-cinq lieues de Barcelone et autant de
« Saragosse, aux bords du Sègre, avec un pont en pierre,
« à peu de distance de l'Ebre et de la Cinca, exerce une
« grande influence par sa population de quinze à dix-huit
« mille âmes, et par sa position qui domine au loin toute la
« contrée. La ville proprement dite s'étend le long de la
« rive droite du Sègre. Elle est défendue sur une grande
« partie de son développement par la rivière même.

« Les fortifications étaient en bon état et renfermaient
« une garnison et une artillerie capables d'en prolonger la
« défense, sous le commandement du Maréchal de camp
« Garcia Conde, général jeune et actif » (*Campagnes d'Espagne,* par le Maréchal Suchet, t. I, p. 115 à 117.)

Le général Suchet comptait sur la coopération du septième corps pour l'investissement de la place; mais des partis espagnols, s'étant montrés sur le Bas-Ebre, éloignèrent ce corps, et il se vit alors réduit à ne plus compter que sur ses propres forces.

Après le combat de Margalef donné le 23 avril, étant parvenu à éloigner l'armée du général O'Donell qui tentait de faire lever le siége, il ordonna ses dispositions pour en commencer les opérations.

L'attaque fut préparée et résolue sur le même front où le duc d'Orléans avait pris la ville cent trois ans auparavant. Le 29 avril au soir on ouvrit la tranchée; les opérations du siége furent dirigées par le colonel du génie Haxo.

Dans la nuit du 12 au 13 mai on s'empara des redoutes du fort Garden, et, dans la journée suivante, le général Suchet ordonna l'assaut de la ville.

« A sept heures, un peu avant la nuit, il fit donner le si-
« gnal par quatre bombes à la fois.

« L'impétuosité des assaillants culbuta d'abord tout ce

« qui défendait les brèches. Bientôt à tous les feux du châ-
« teau et du pont se joignit une fusillade terrible sur nos
« têtes de colonnes, qui en furent un moment ébranlées :
« le général Habert les entraîna en faisant battre la charge.
« Le colonel Rouelle fut blessé d'un coup de baïonnette
« en attaquant la grande rue. Le lieutenant de mineurs
« Romphleur eut un combat difficile à soutenir, avant de
« pouvoir ouvrir la porte de la Madeleine. A gauche par
« l'avancée du Carmen, le capitaine de génie Vallentin se
« porta vivement sur une barrière qui le séparait du quai,
« et qu'il fallait franchir sous la mitraille d'une pièce de
« flanc, et sous la mousqueterie des maisons. Le sergent
« de sapeurs Baptiste, bravant une mort presque certaine,
« monta dessus, l'ouvrit et donna passage aux troupes qui
« se précipitèrent sur le quai. Les Espagnols qui défen-
« daient les coupures de la grande rue se trouvèrent entiè-
« rement tournés. Au même moment le général Harispe,
« qui avait l'ordre d'agir dès qu'il verrait la brèche occu-
« pée et l'affaire engagée dans l'intérieur de la ville, atta-
« qua la tête du pont sur la rive gauche. Le général en
« chef fit avancer les réserves, et passa lui-même la brè-
« che pour les diriger. Ce développement de forces ne per-
« mit plus aux Espagnols de continuer la résistance, et mit
« fin à un combat sanglant que le jour cessait d'éclairer.
« Le pont, le quai et les rues furent abandonnés, couverts
« de morts, et la garnison commença à se retirer vers le
« château.

« Le 14 à midi un drapeau blanc flotta sur le donjon, et
« bientôt après un parlementaire vint proposer de se
« rendre et demander des conditions. Le général en chef
« envoya au château le général Valée et le colonel Saint-
« Cyr-Nugues, son sous-chef d'état-major, et au fort Gar-
« den le colonel du génie Haxo, pour conclure et signer
« cette capitulation, en accordant aux deux garnisons les
« honneurs de la guerre. Elles défilèrent par la brèche,
« mirent bas les armes et restèrent prisonnières.

« La conquête de Lérida mit en notre pouvoir cent

« trente-trois bouches à feu, un million de cartouches, « cent milliers de poudre, dix mille fusils, dix drapeaux « et beaucoup de magasins. » (*Campagnes d'Espagne*, par le Maréchal Suchet, t. I, p. 145 à 149.)

922. COMBAT DU GRAND-PORT (ILE-DE-FRANCE) (24 août 1810.)

Par M. GILBERT en 1836.

Aile du Midi.

Le capitaine Duperré commandait une division française composée des frégates *la Bellone* et *la Minerve*, et de la corvette *le Victor*, venant des mers de l'Inde, et s'était embossé le 23 août dans le port Impérial (Grand-port, Ile de France) sous la protection des forts, lorsqu'il fut attaqué par une division anglaise de quatre frégates, *la Néréide*, *le Sirius*, *l'Iphigénie* et *la Magicienne*. Le capitaine Duperré montait *la Bellone*. Le combat commença à cinq heures et demie du soir. « Les premières volées des « frégates anglaises coupèrent les embossures de *la Mi-* « *nerve* et du *Ceylan*, qui viennent en s'échouant prolon- « ger *la Bellone* du côté de la terre. Ce mouvement ayant « masqué leur feu, celle-ci resta seule alors pour prêter « côté aux frégates ennemies embossées par son travers. Ce « fut dans cette position que le combat s'engagea avec fu- « reur de part et d'autre; à huit heures *la Néréide*, réduite « au silence, se vit forcée de céder à la supériorité du feu de « *la Bellone*; celui des autres frégates bien ralenti annon- « çait leur désavantage, tandis qu'au contraire celui de la « frégate française, alimenté par les munitions que lui « fournissait *la Minerve*, n'en devenait que plus vif : on put « présager dès lors de quel côté se déclarerait la victoire.

« Le combat durait depuis cinq heures, lorsque Duperré, « frappé au visage par une mitraille, fut renversé de dessus « le pont dans la batterie, et emporté sans connaissance. « Le capitaine Bouvet passa alors de *la Minerve* sur *la* « *Bellone*.

« Le feu continua presque toute la nuit sans interrup- « tion. Le 24, au point du jour, on vit *la Néréide* entière-

« ment dématée et dans l'état le plus affreux; sur un tron-
« çon de mât flottait encore le pavillon anglais, mais il fut
« bientôt remplacé par les couleurs françaises. *La Magi-*
« *cienne*, criblée de boulets, combattait encore; mais bien-
« tôt les débris de son équipage se refugièrent vers l'île de
« la Passe et sur les deux autres frégates, et le soir le feu
« s'y manifesta de toutes parts. »

923. PRISE D'ALMÉIDA (26 août 1810).

Par M.

ile du Nord.
.-de-chaussée.
Salle nº 82.

Le duc de Rivoli, commandant en chef le sixième corps de l'armée française en Espagne, occupait en juillet 1810 la plus grande partie du royaume de Léon; les ordres de l'Empereur portaient que les troupes sous ses ordres devaient tenter l'invasion du Portugal. Vers la fin de juillet le Maréchal Masséna se dirigea sur Almeïda, ville frontière de la province de Beïra sur une colline près du Coa.

Les troupes anglo-portugaises, commandées par le général Crawfurd, ayant été repoussées le 24 juillet au combat de la Coa, le Duc de Rivoli n'éprouva plus de difficultés pour former l'investissement d'Almeïda. « Le colonel Cox était « gouverneur de la place : sa garnison, composée d'un ré-« giment de troupes régulières et de deux régiments de « milice, s'élevait à quatre mille hommes.

« Le 18, la tranchée fut ouverte à l'abri d'une fausse at-« taque, et dans la matinée du 26 (la seconde parallèle « étant commencée) dix batteries, dont l'ensemble formait « soixante-cinq pièces, se mirent à jouer toutes à la fois. » (*Histoire de la guerre dans la Péninsule de* 1807 *à* 1814, par le lieutenant-colonel Napier, t. V, p. 365).

« Le 26, à cinq heures du matin, dit le rapport du Maréchal Masséna au major général de l'armée (*Moniteur* du 11 septembre 1810), « les batteries armées de « soixante-cinq bouches à feu ont commencé à tirer sur la « place qui a riposté avec vigueur; mais à quatre heures « du soir elle ne répondait plus; à sept heures une de nos

« bombes a fait sauter le principal magasin à poudre de la « place. Les incendies furent entretenus toute la nuit par « nos bombes et nos obus. Cet état de choses me détermina « à sommer, hier matin, le gouverneur de se rendre. Il « m'envoya des officiers pour parlementer. Je leur fis con- « naître les conditions de la capitulation que je leur offrais. « Plusieurs heures de la journée furent employées à une « négociation qui ne produisit pas le succès que je dési- « rais; je fis donc recommencer le feu à huit heures du « soir, et ce ne fut que trois heures après que le gouver- « neur de la place signa la capitulation dont j'ai l'honneur « d'envoyer copie à V. A., ainsi que de ma sommation. « Alméida se trouve de cette manière au pouvoir de S. M. « l'Empereur et Roi. Nous y sommes entrés ce matin à « neuf heures. La garnison est prisonnière de guerre et « sera conduite en France. »

924. REDDITION DE TORTOSE (2 janv. 1811).

Par M. RÉMOND en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 82.

La prise de Lérida avait été suivie de celle de Mequinenza sur la rive gauche de la Sègre. L'armée d'Aragon, sous les ordres du général Suchet, ayant soumis une partie de la Catalogne, se dirigea sur le royaume de Valence, et s'empara du fort de Morella. Le 29 mai le major général de l'armée écrivait de Paris au général Suchet, commandant en chef de l'armée d'Aragon :

« L'Empereur suppose que vous êtes maître de Mequi- « nenza ; dès lors prenez toutes les mesures pour vous « emparer de Tortose ; le Maréchal duc de Tarente se por- « tera en même temps sur Tarragone. Occupez-vous aussi « de réunir l'artillerie et tous les moyens nécessaires pour « marcher sur Valence et forcer cette ville : mais il faut, « pour entreprendre cette opération, que Tortose et Tar- « ragone soient en votre pouvoir.

« Tortose, par sa situation près de la grande route et « de l'embouchure de l'Ebre, servait de point d'appui et

« de lien aux armées espagnoles de Valence et de Cata-
« logne. »

Mequinenza était devenu le principal entrepôt de nos munitions de guerre et de bouche. « De là à Tortose la « communication existe par l'Ebre. Mais son cours, dans « plusieurs endroits est entravé par des barrages..... La « communication par terre était plus difficile...... Une « route prôpre aux opérations d'une armée était à créer « presque entièrement. Cependant il existait la trace où le « souvenir de celle qu'avait, dit-on, ouverte le duc d'Or-« léans dans la guerre de la succession. » Cette route fut entreprise sous la direction du général Rogniat. (*Campagnes d'Espagne*, par le Maréchal Suchet, t. I, p. 176 à 178.)

La place de Tortose se trouva investie dans les premiers jours de juillet sur les deux rives de l'Ebre, mais le siége ne fut commencé que vers la fin de l'année.

« Le général Suchet (rapporte le *Moniteur* du 18 janvier « 1811) n'avait pu depuis le mois de septembre, ouvrir le siége « de Tortose, et en avait été constamment empêché par « les basses eaux de l'Ebre, qui ne lui ont pas permis de « faire arriver son artillerie de siége. Le duc de Tarente « s'étant porté à Mora pour en favoriser le siége, le 13 « décembre le général Suchet a investi la place.

« Le 17, la garnison tenta une sortie, et fut repoussée « par les cent seizième et cent dix-septième régiments. Nos « tirailleurs arrivèrent au pied de la muraille. Le camp re-« tranché et toutes les redoutes furent enlevées.

« Le premier janvier, après treize jours de tranchée ou-« verte, Tortose et ses forts se sont rendus à discrétion. « La garnison, composée de plus de neuf mille cinq « cents hommes, y compris quatre cents officiers, douze « drapeaux, cent quatre-vingt-douze bouches à feu, deux « millions de cartouches, dix mille fusils, deux cents mil-« liers de poudre, cinq cents milliers de plomb et une « grande quantité de vivres, sont tombés en notre pou-voir.

925. **PRISE DE TARRAGONE** (28 juin 1811).

Par M. Rémond en 1837.

Le major général de l'armée, le Prince Berthier, écrivait de Paris sous la date du 10 mars 1811 au général Suchet, commandant le troisième corps d'armée et gouverneur de l'Aragon :

« L'Empereur vient de décider que le gouvernement de « l'Aragon qui vous est confié sera augmenté des provinces « de Tortose, de Lerida, de Tarragone, etc..... Il appar- « tiendra à l'armée d'Aragon de faire le siége de Tarra- « gone. »

Tarragone, capitale de l'ancienne province romaine en Espagne, est située au bord de la mer, à l'extrémité des hauteurs qui séparent les eaux de la Gaya de celles du Francoli : « Elle est assise sur un rocher d'une élévation « considérable, isolée et escarpée de trois côtés qui re- « gardent le nord, l'est, le sud. Du côté de l'ouest et du « sud-ouest, le terrain s'abaisse par une pente douce vers « le port et le Francoli. La ville haute est entourée de mu- « railles antiques qui couronnent les escarpements, dont « une seconde enceinte, bastionnée irrégulièrement, suit « les contours. Le côté de l'est, route de Barcelone, « était en outre couvert par cinq lunettes formant une « ligne qui s'appuyait à la mer ; deux autres grandes lu- « nettes protégeaient le côté du nord.

« La ville basse bâtie dans cet partie, au fond du « port, était protégée, du côté de la campagne, par le fort « royal, petit carré bastionné, situé à trois cents toises de « l'enceinte de la ville haute, et à deux cents toises de la « mer. Ce fort lui-même, ainsi que la ville basse, était en- « veloppé par une seconde enceinte, qui s'appuyait d'un « côté à la ville haute, de l'autre au port, défendue par « trois bastions réguliers et quelques autres ouvrages. L'en- « semble des deux villes, haute et basse, formait ainsi un « grand parallélogramme deux fois plus long que large.

« Cette position formidable et cette ensemble d'ouvrages

« relevés et mis en bon état présentaient des moyens de
« défense importants ; mais ce qui ajoutait surtout à la force
« de Tarragone, ce fut la construction d'un nouveau fort
« sur le plateau de l'*Olivo*, point dont la hauteur égale celle
« de la ville, et qui n'en est éloigné que de quatre cents
« toises.

« Le fort de l'Olivo, armé d'une cinquantaine de bou-
« ches à feu, contenait habituellement douze cents hommes
« de garde. La flotte anglaise protégea Tarragone pendant
« toute la durée du siége. »

Le 4 mai l'armée d'Aragon était devant cette place. Une division, commandée par le commodore Adams vint, attaquer le 9 mai le fort de la Rapita à l'embouchure de l'Ebre. occupé par un détachement de troupes françaises. Il ne put s'en emparer, mais il parvint à le détruire.

Le siége de Tarragone présentait des difficultés sans nombre ; l'armée d'Aragon opposa la plus grande persévérance aux obstacles qui se renouvelaient sans cesse. Elle eut à soutenir contre l'armée espagnole et contre la garnison une foule de combats partiels à Aleovar, à Gratallops, etc.

« Si Tarragone n'eût pas été une place maritime, et que
« notre armée de terre ait pu la bloquer entièrement, ces
« combats journaliers nous auraient offert l'avantage d'é-
« puiser peu à peu la garnison et d'affaiblir son moral par
« l'inutilité des résultats. Mais il en était tout autrement :
« le port offrait un mouvement continuel de bâtiments an-
« glais ou espagnols. »

Enfin le 29 mai on parvint à s'emparer du fort de l'Olivo. et dans la nuit du 1er au 2 juin la tranchée fut ouverte contre la basse-ville ; le 7 on donna l'assaut au fort Francoli, et l'on s'en empara

La lunette du Prince fut prise d'assaut le 16 juin au commencement de la nuit, et on put ordonner celui de la ville le 21 à sept heures du soir.

L'attaque fut vive et précipitée. Les troupes éprouvè-

rent une grande résistance. « A huit heures, dit l'auteur « des *Campagnes d'Espagne*, le fort Royal, le bastion des « Chanoines, celui de Saint-Charles, la batterie du Moulin « et toute la ville-basse étaient en notre pouvoir. L'ennemi « y avait perdu quatre-vingts bouches à feu.

Enfin le 23 juin le général commandant en chef était arrivé devant la ville-haute. « On ouvrit la première pa- « rallèle, et l'emplacement des batteries de brèche fut dé- « terminé. »

Le général espagnol Campa Verde fit alors quelques tentatives ; mais elles n'eurent aucun résultat, et ses troupes se retirèrent devant celles du général Suchet.

Le 28 on battit la place en brèche ; l'assaut fut bientôt ordonné. « A cinq heures de l'après-midi le signal est « donné ; notre feu cesse, et celui de l'ennemi redouble à « la vue de nos braves qui sortent de la tranchée, fran- « chissent à la course un espace découvert de soixante « toises, et s'élancent à la brèche..... Ce moment décisif « fut marqué par un trait de courage qui pourra figurer « parmi les beaux souvenirs de l'histoire. Lors de l'assaut « du fort Olivo, le caporal de grenadiers Bianchini, du « sixième régiment italien, avait fait prisonniers au pied « même des murs de la ville quelques soldats espagnols, et « les avait amenés au général en chef, qui, admirant son « courage, lui demanda quelle récompense il pouvait lui « offrir : *L'honneur de monter le premier à l'assaut de Tar- « ragone,* dit Bianchini. Cette réponse pouvait n'être que « de la présence d'esprit ; c'était de l'héroïsme. Le 28 juin, « ce brave homme, devenu sergent, vient au moment de « l'assaut se présenter dans la plus belle tenue au général en « chef, et réclame de lui la faveur qui lui a été promise. Il « s'élance des premiers, reçoit une blessure, continue de « monter avec sang-froid, exhortant ses camarades à le sui- « vre, est atteint deux fois encore sans être arrêté, et « tombe enfin la poitrine traversée d'un coup de feu. »

Les Espagnols résistent en désespérés ; une foule de nos braves périssent, mais en tombant ils assuraient la

victoire à leurs compagnons. La résistance de l'ennemi avait porté l'armée au plus haut point d'exaltation. Le soldat écoutait à peine la voix de ses chefs. « Cependant, « il faut le dire, un nombre considérable d'Espagnols, pour- « suivis sous les yeux et jusque dans les bras des officiers « français, dont ils imploraient la protection, durent la vie « à ces mêmes officiers, qui demandèrent grâce pour eux « à leurs propres soldats. Le gouverneur Coutresas, blessé « d'un coup de baïonnette, eut le bonheur d'être sauvé par « un officier du génie. Une masse d'Espagnols s'était reti- « rée dans la cathédrale, vaste et solide édifice, élevé et « d'un difficile accès. Nos soldats les poursuivirent et du- « rent essuyer un feu meurtrier pour franchir les soixante « marches qui précèdent l'entrée. Ils s'en rendirent bien- « tôt maîtres : après une si opiniâtre résistance, leur rage « contre les combattants ne connut plus de bornes ; mais « ils s'arrêtèrent à la vue de neuf cents blessés étendus « dans l'intérieur, et leurs baïonnettes les respectèrent. Le « général en chef apprit ce trait d'humanité, et en exprima « sa satisfaction.

« La majorité de la population de Tarragone était sortie « avant ou pendant le siége; elle échappa ainsi aux désas- « tres que le gouverneur et la garnison attirèrent sur la « ville, en bravant le dernier assaut que les lois de l'hon- « neur permettaient de ne pas attendre, et que le vainqueur « aurait mieux aimé ne pas livrer.

« Nous prîmes près de dix mille hommes et vingt dra- « peaux ; en comptant les canons de l'Olivo et de la basse « ville, nous fûmes en possession de trois cent trente-sept « bouches à feu, de quinze mille fusils, cent cinquante « milliers de poudre, quarante mille boulets ou bombes, « quatre millions de cartouches, etc.

» Les travaux du génie, dirigés par le général Rogniat « furent remarquables par la hardiesse de la conception « comme par la vigueur de l'exécution. On fit cinq mille « toises de développement de tranchée, dont deux mille à « la sape pleine et volante ; on couronna quatre chemins

« couverts ; on fit des descentes et des passages de fossés,
« et des rampes sur les brèches. Vingt officiers du génie,
« cent quatre-vingt-sept sapeurs ou mineurs furent tués ou
« blessés.

« L'artillerie, commandée par le général Valée, cons-
« truisit vingt-quatre batteries, qui furent armées de
« soixante-quatre bouches à feu, et ouvrit neuf brèches.
« L'ennemi avait tiré cent vingt mille coups de canon ; elle
« en tira quarante-deux mille, dont trente mille avec des
« boulets, bombes ou obus de la place, renvoyés après
« avoir été payés à nos soldats ; dix-neuf officiers d'artille-
« rie, deux cent soixante dix-huit canonniers furent tués
« ou blessés, et à ce nombre il faut ajouter soixante-huit
« soldats d'infanterie fournis au service de l'artillerie
« comme auxiliaires, et qui périrent dans les batteries. La
« totalité de nos pertes reconnues s'éleva à quatre mille
« deux cent quatre-vingt-treize hommes, dont neuf cent
« vingt-quatre morts ; et dans le nombre des trois mille
« trois cent soixante-neuf blessés, à peine la moitié pou-
« vait être rendue au service ou survivre à leurs blessures,
« tant ils étaient mutilés. » (*Campagnes d'Espagne* par le
« Maréchal Suchet, t. II, p. 3 à 110.)

925 *bis*. COMBAT NAVAL DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA POMONE CONTRE LES FRÉGATES ANGLAISES L'ALCESTE ET L'ACTIVE (29 nov. 1811).

Par M. GILBERT en 1836.

La frégate *la Pomone*, capitaine Ducampe de Rosamel, étant séparée de la division française dont elle faisait partie, et qui croisait dans la mer Adriatique, se trouva seule engagée, le 29 novembre 1811, à la hauteur de l'île Pelagosa, contre deux frégates anglaises *l'Alceste*, capitaine Maxwell, et *l'Active*, capitaine Gordon. Aile du Midi.

« La lutte fut longue et acharnée : *la Pomone* fit des
« avaries considérables à ses deux adversaires. Après deux
« heures de combat, totalement démâtée, ne pouvant plus

« gouverner et ayant quatre pieds d'eau dans sa cale, « le capitaine Rosamel réunit ses officiers et ses premiers « maîtres, et sur l'avis unanime de ne pouvoir continuer « une plus longue résistance, il fit cesser le feu.

« *La Pomone* perdit dans cette action dix hommes; son « capitaine et vingt-sept hommes furent blessés. *L'Active* « eut cinquante hommes tués ou blessés, et *l'Alceste* vingt- « neuf. »

926. COMBAT NAVAL EN VUE DE L'ILE D'AIX (27 déc. 1811).

Par M.

Aile du Midi.

Un convoi français venant de La Rochelle, poursuivi le 27 décembre 1811 par cinq péniches de l'escadre anglaise mouillée en rade des Basques, était venu se réfugier au fond de la baie entre La Rochelle et l'île d'Aix. Le commandant des forces navales à La Rochelle dirigea quelques embarcations pour protéger le convoi et couper la retraite aux péniches anglaises. En conséquence, il fit appareiller trois chaloupes canonnières, sous les ordres de M. Duré, lieutenant de vaisseau, et quatre canots des vaisseaux, commandés par M. Constantin, enseigne du *Régulus*.

« Aussitôt que l'escadre anglaise aperçut ce mouvement « (*Rapports* des 28 et 30 décembre 1811 de l'Amiral Jacob « au ministre de la marine), un vaisseau, deux frégates et « un brick appareillèrent pour venir dégager leurs embar- « cations. Le brick, soutenu d'assez près par le vaisseau, « tirait sur les canonnières qui le repoussèrent vivement à « différentes fois.

« L'enseigne de vaisseau Constantin, montant une péni- « che armée de vingt-deux hommes, a attaqué une péni- « che anglaise montée par trente hommes d'équipage.

« Cet officier avait engagé le combat avec ses espingoles « et sa mousqueterie; mais craignant que l'ennemi ne lui « échappât, il fit porter dessus et l'aborda. Les Anglais,

« forts de la supériorité de leur nombre, s'élancèrent aussi « à l'abordage ; mais M. Constantin se précipita sur eux et « les culbuta sur le bord opposé de leur péniche, que ce « mouvement fit remplir. Les Français remontèrent à leur « bord et sauvèrent vingt-six hommes, dont un aspirant et « un chirurgien. L'officier commandant la péniche a été « tué et trois hommes dangereusement blessés.

« Pendant cette action les trois canonnières attaquaient « les quatre autres péniches toutes armées de caronades, « d'espingoles et de mousqueterie. Le lieutenant de vais- « seau Duré, tout en contenant le brick anglais qui vou- « lait protéger ces péniches, en amarina une de dix-huit « hommes, dont deux aspirants ; les trois autres, harcelées « par le canot de l'Amiral Jacob, commandé par l'aspi- « rant de première classe Porgi, percées de boulets et « coulant bas, arrivèrent sur la côte, où il les poursuivit, « et fit prisonniers les équipages montant à soixante-dix « hommes, dont un officier et cinq aspirants.

« Le résultat de cette affaire est donc la prise de cinq « péniches et de cent dix-huit hommes, dont deux offi- « ciers, huit aspirants et un chirurgien. Dans ce nombre, « un officier et quatre matelots ont été tués, deux autres « morts immédiatement après et cinq blessés grièvement. » (*Moniteur* du 2 janvier 1812.)

926 *bis*. SIÉGE DE VALENCE (26 déc. 1811 au 9 janv. 1812).

INVESTISSEMENT DE LA PLACE.

Par M.

Après la prise de Tarragone, le général Suchet fut nommé Maréchal de France ; il reçut en même temps l'ordre de l'Empereur d'assiéger Valence. Partie centrale. R.-de-chaussée. Salle no 25.

La bataille et la prise de Murviedro (ancienne Sagonte) précédèrent le siége de Valence. Le Maréchal Suchet ayant reçu les renforts qui lui étaient nécessaires pour entreprendre le siége d'une place aussi importante, opéra sa jonction à Segorbe avec les deux divisions déta-

chées de Madrid, sous les ordres du général Reille. L'armée d'Aragon traversa alors la Liria, passa ensuite la Guadalaviar, en face de Ribaroga. Ayant repoussé successivement les postes espagnols et livré bataille, elle put commencer l'investissement de la capitale du royaume de Valence.

« L'occupation de Cullera, d'Alcira, d'Albérique, suf-
« fisait pour assurer le front de l'armée du côté du Xu-
« car; quelques troupes, placées en observation sur cette
« ligne, couvraient parfaitement le siége. Mais la dispo-
« sition des forces ennemies engagea le Maréchal à porter
« les siennes plus loin, pour profiter des ressources d'un
« pays riche et fertile. Il fit avancer le général Delort jus-
« qu'à Xativa ou Saint-Philippe, que l'on occupa sans
« coup férir le 29 décembre. On y trouva un million de
« cartouches et un grand approvisionnement en riz. La
« population de cette ville, qui est de quinze mille âmes,
« accueillit nos troupes avec autant d'empressement que
« celle d'Alcira.

« Les troupes du siége campèrent autour de la place, à
« douze cents mètres des ouvrages, et dans l'ordre *suivant*:
« La division Habert, formant l'extrême droite, s'appuyait
« au Guadalaviar; à sa gauche était la division Harispe,
« liée avec elle par des postes intermédiaires, et s'étendant
« jusqu'à la grande route de Murcie. De l'autre côté de la
« route, la ligne était continuée par le corps du général
« Reille, dont la brigade Bourke formait la droite; la
« division Severoli, à gauche de celle-ci, se liait à la di-
« vision Palombini placée à cheval sur le Guadalaviar,
« une brigade à Mislata et l'autre à Campanar. Pour assu-
« rer la rive gauche qui était dégarnie depuis la bataille,
« les troupes de la division Musnier furent envoyées le
« 27 décembre au faubourg de Seranos et sur la grande
« route de Murviedro. »

Le général D. Joaquin Blake, qui commandait en chef les troupes espagnoles, tenta vainement de s'opposer aux

opérations du Maréchal Suchet. L'armée espagnole fut contrainte d'abandonner son camp retranché en avant de la place dans la nuit du 5 janvier, et de se retirer dans l'enceinte de la ville.

« L'artillerie, qui avait fait venir son dépôt principal à « San-Miguel de los Reyes, se hâta de transporter des « pièces à la rive droite du Guadalaviar, derrière les « camps des points d'attaque. Malgré la pluie qui rendit « les chemins et les terres presque impraticables, elle « éleva, avec une rapidité étonnante, quatre batteries « contre le front Saint-Vincent et trois contre le front d'O- « livete. Le génie coupa à la sape la route de Murcie, « étendit la parallèle, l'appuya à des maisons crénelées, « et poussa les cheminements très-près de la contrescarpe. »

Le 6 on commença le bombardement; il continua le 7 et le 8. « L'ennemi s'était obstiné à tenir dans quelques mai- « sons du faubourg de Quarte; il fallut l'attaquer de vive « force dans le couvent des Ursulines; nous y perdîmes « le capitaine du génie Léviston. Près de la porte Saint- « Vincent on essaya d'attacher le mineur au mur d'en- « ceinte; mais l'ennemi, avec son canon, fit échouer l'en- « treprise. On fit un nouveau cheminement et on s'em- « para du couvent des Dominicains. En deux jours cinq « nouvelles batteries furent construites et armées. Nous « allions être prêts à ouvrir la brèche, lorsque deux offi- « ciers espagnols se présentèrent en parlementaires. » Le Maréchal Suchet dicta les conditions de la capitulation, et le lendemain le général espagnol Zayas étant venu annoncer l'acceptation des bases de cette capitulation, « il rentra « dans la ville, accompagné du général Saint-Cyr Nugues, « chef d'état-major du Maréchal, pour conclure la capitu- « lation chez le général en chef Blake lui-même. Elle fut « signée le 9 janvier au matin, et ratifiée aussitôt de part « et d'autre.

« La prise de Valence mit en notre pouvoir dix-huit « mille deux cent dix-neuf prisonniers de guerre, parmi « lesquels huit cent quatre-vingt-dix-huit officiers, vingt-

« trois généraux, et à leur tête le capitaine général « Blake ; en outre vingt-un drapeaux, deux mille chevaux « de cavalerie ou d'artillerie, trois cent quatre-vingt-treize « pièces de canon, quarante-deux mille fusils, cent quatre-« vingts milliers de poudre, etc. L'état des malades et « blessés, dans les hôpitaux de la ville, s'éleva à onze « cent soixante-deux. L'armée espagnole sortit le 10 jan-« vier par le pont supérieur, et, après avoir déposé les « armes, fut dirigée en France. » (*Campagnes d'Espagne*, par le Maréchal Suchet, t. II, p. 223 à 231.)

927. PASSAGE DU NIÉMEN (24 juin 1812, matin).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. No 140.

En 1812 la guerre se ralluma entre l'Empire français et la Russie.

L'armée, rapporte le *premier Bulletin*, daté de Gumbinnen le 20 juin 1812, fut mise sur le pied de guerre et se mit en marche ; la cavalerie, le train d'artillerie et les équipages furent complétés.

Après avoir quitté Pétersbourg, l'Empereur de Russie prit le commandement de son armée, et son quartier général était le 22 avril à Wilna, capitale de la Lithuanie.

L'Empereur des Français partit de Saint-Cloud le 9 mai, passa le Rhin le 13, l'Elbe le 29 et la Vistule le 6 juin.

La grande armée occupait au mois de juin les positions suivantes :

1o Le premier corps, commandé par le Prince d'Eckmühl, à Kœnigsberg (Prusse).

2o Le deuxième corps, sous les ordres du Maréchal duc de Reggio, eut son quartier général à Vehlau.

3o Le Maréchal duc d'Elchingen, commandant le troisième corps, à Soldapp ;

4o Le Prince vice-Roi à Rastembourg ;

5o Le Roi de Westphalie à Varsovie ;

6o Le Prince Poniatowski à Pulusk (province de Plock en Pologne).

Napoléon porta son quartier général le 12 sur la Prégel à Kœnigsberg, le 17 à Justerburg, le 19 à Gumbinen.

La grande armée reçut l'ordre de passer le Niémen au mois de juin. « Le 23 (*troisième Bulletin*,) le Roi de « Naples, qui commande la cavalerie, porta son quartier « général à deux lieues du Niémen, sur la rive gauche. »

Le 23, à deux heures du matin, l'Empereur arriva aux avant-postes, près de Kowno, prit une capote et un bonnet polonais d'un des chevau-légers, et visita les rives du Niémen, accompagné seulement du général de génie Haxo.

A huit heures du soir l'armée se mit en mouvement. A dix heures le général de division comte Morand fit passer trois compagnies de voltigeurs, et au même moment trois ponts furent jetés sur le Niémen. A onze heures trois colonnes débouchèrent sur les trois ponts. A une heure un quart le jour commençait déjà à paraître. A midi le général baron Pajol poussa devant lui une nuée de cosaques, et fit occuper Kowno par un bataillon.

Le 24 l'Empereur se porta sur Kowno (province de Wilna).

Le Maréchal Prince d'Eckmühl porta son quartier général à Roumchicki (province de Wilna),

Et le Roi de Naples à Ekctanoni.

Pendant toute la journée du 24 et celle du 25 l'armée défila sur les trois ponts. Le 24 au soir, l'Empereur fit jeter un nouveau pont sur la Vélia, vis-à-vis Kowno, et fit passer le Maréchal duc de Reggio avec le deuxième corps. Les chevau-légers polonais de la garde passèrent à la nage.

928. COMBAT DE CASTALLA (21 juill. 1812).

Par M. CH. LANGLOIS en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 82.

Après la prise de Valence, le Maréchal Suchet avait presque achevé la soumission de toute la province ; il venait de s'emparer de Denia, port de mer peu éloigné d'Alicante, et il se proposait de diriger ses opérations sur cette ville

et sur Carthagène, lorsque l'armée d'Aragon fut affaiblie par le départ de plusieurs régiments appelés à d'autres destinations.

Le Maréchal Suchet dut alors renoncer à prendre l'offensive pour conserver le pays qu'il avait conquis.

Pendant ce temps l'armée espagnole avait reçu des renforts, et de tous côtés l'ennemi faisait de nouvelles tentatives : une flotte anglaise, sortie d'Alicante le 21 juillet 1812, s'était montrée en vue de Denia et menaçait d'opérer un débarquement.

« Ces divers mouvements sur les flancs de l'armée ou sur « ses derrières, dit le Maréchal Suchet dans ses *Mé-* « *moires*, n'avaient pour but que de diviser nos forces et de « les occuper au loin, pendant qu'une attaque de front « était dirigée contre le général Harispe, placé en pre- « mière ligne sur Alicante. Ce général, ayant avec lui une « réserve à Alcoy, avait établi une brigade à Ibi sous le co- « lonel Mesclop, et le général Delort en avant-garde à « Castalla. Le 21 au matin, Joseph O'Donell, à la tête de « dix mille hommes en quatre colonnes, se porta sur Cas- « tella. Le général Delort avec le septième de ligne se re- « tira en bon ordre sur une position en arrière, rapprochée « d'Ibi et reconnue d'avance; il donna ordre en même « temps au vingt-quatrième de dragons cantonné à Onil et « Biar de le rejoindre, et au colonel Mesclop de l'appuyer...

« En position avec son infanterie et son artillerie, le gé- « néral Delort tenait en échec le général espagnol et at- « tendait le vingt-quatrième de dragons qui arrivait par sa « droite. La marche de cette cavalerie en plaine donna aux « Espagnols de l'inquiétude pour leur gauche; ils dirigè- « rent contre elle une batterie de canons. Le général De- « lort quittant la défensive se mit alors en mouvement, et « attaqua avec vivacité..... Avec ses forces réunies il « pousse, culbute toutes les colonnes du général O'Donell, « les poursuit jusque dans Castalla. Là elles s'efforcent de « se rallier et de résister dans les rues; mais après un « combat sanglant, elles cèdent de nouveau et prennent la

« fuite en désordre vers Alicante. Le chef de bataillon Her-
« remberger fait mettre bas les armes aux derniers fuyards
« qui cherchaient à se refugier dans le château de Cas-
« talla.

« Pendant ce temps le colonel Mesclop repoussait les Es-
« pagnols à Ibi..... La vue du général Harispe, qui ac-
« courait d'Alcoy avec le cent-seizième, acheva de décider
« la retraite de l'ennemi. Battus sur les deux points, les
« Espagnols se retirèrent dans Alicante, ayant perdu trois
« drapeaux, deux pièces de huit attelées, avec trois cais-
« sons et plus de dix mille fusils. Ils eurent près de quatre
« mille hommes tués, blessés ou pris ; parmi ces derniers,
« quatre colonels, cinq lieutenants-colonels, et cent vingt-
« cinq officiers : leur perte égalait le nombre des soldats
« français qui avaient combattu contre eux. L'habileté et
« la décision du général Delort déterminèrent ce succès
« important. » (*Campagnes d'Espagne*, par le Maréchal Suchet, t. II, p. 258 à 260.)

929. BATAILLE DE SMOLENSK (17 août 1812).

Par M.

Après le passage du Niémen, le quartier général de la grande armée avait été successivement porté de Kowno à Wilna, de Wilna à Witepsk. Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 82.

Le 8 août, la grande armée, d'après le *treizième Bulletin*, était placée de la manière suivante :

Le Prince vice-Roi était à Souraj avec le quatrième corps occupant par des avant-gardes Velij, Ousviath et Porietch.

Le Roi de Naples était à Nikoulino avec la cavalerie, occupant Inkovo.

Le Maréchal duc d'Elchingen, commandant le troisième corps, était à Liozna.

Le Maréchal Prince d'Eckmühl, commandant le premier corps, était à Doubrowna.

Le cinquième corps, commandé par le Prince Poniatowski, était à Mohilow.

Le quartier général était à Witepsk.

Le deuxième corps, commandé par le Maréchal duc de Reggio, était sur la Drissa.

Le dixième corps, commandé par le duc de Tarente, était sur Dunabourg et Riga.

Le 10 l'Empereur résolut de marcher sur Smolensk; les ordres furent donnés en conséquence aux différents corps. Le 15 le quartier général était à la porte de Kovonitnia.

« Le 16, dit le *Bulletin*, les hauteurs de Smolensk fu-« rent couronnées; la ville présenta à nos yeux une en-« ceinte de murailles de quatre mille toises de tour, « épaisse de dix pieds et haute de vingt-cinq, entremêlée « de tours, dont plusieurs étaient armées de gros calibre.

« L'Empereur reconnut la ville, et plaça son armée qui « fut en position dans la journée du 16. Le Maréchal duc « d'Elchingen eut la gauche au Borysthène; le Maré-« chal Prince d'Eckmühl le centre; le Prince Poniatowski « la droite; la garde fut mise en réserve au centre; le vice-« Roi en réserve à la droite, et la cavalerie sous les or-« dres du Roi de Naples à l'extrême droite.

« Le 16, et pendant la moitié de la journée du 17, on « resta en observation. La fusillade se soutint sur la ligne; « les Russes occupaient Smolensk avec trente mille hom-« mes, et le reste de leur armée se formait sur les belles « positions de la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville, « communiquant par trois ponts. Smolensk est considéré « par les Russes comme ville forte et comme boulevard de « Moscou. »

Vers les deux heures après midi, l'action devint générale, on se battit avec acharnement; la cavalerie française étant parvenue à repousser les cosaques et la cavalerie russe, on s'empara de quelques hauteurs; « alors une batterie de « soixante pièces établie sur un plateau qui dominait l'in-« fanterie russe lui fit opérer un mouvement en ar-« rière, etc.

« Le général Wittgenstein, commandant en chef l'ar-« mée russe, reconnaissant alors qu'on avait des projets

« sérieux sur la ville, fit passer deux divisions et deux ré-
« giments d'infanterie de la garde pour renforcer les qua-
« tre divisions qui étaient dans la ville. Ces forces réu-
« nies composaient la moitié de l'armée russe : le combat
« continua toute la nuit; les trois batteries de brèche tirè-
« rent avec la plus grande activité. Deux compagnies de
« mineurs furent attachées aux remparts.

« Cependant la ville était en feu; au milieu d'une belle
« nuit d'août, Smolensk offrait aux Français le spectacle
« qu'offre aux habitants de Naples une éruption du Vé-
« suve.

« A une heure après minuit l'ennemi abandonna la ville
« et repassa la rivière. A deux heures, les premiers gre-
« nadiers qui montèrent à l'assaut ne trouvèrent plus de
« résistance; la place était évacuée, deux cents pièces de
« canon et mortiers de gros calibre, et une des plus belles
« villes de la Russie, étaient en notre pouvoir, et cela à
« la vue de toute l'armée ennemie.

« Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre ap-
« peler bataille, puisque cent mille hommes ont été en-
« gagés de part et d'autre, coûta aux Russes la perte de
« quatre mille sept cents hommes restés sur le champ de
« bataille, de deux mille prisonniers, la plupart blessés,
« et de sept à huit mille blessés. Parmi les morts se trou-
« vent cinq généraux russes. Notre perte se monte à sept
« cents morts et à trois mille cent ou trois mille deux cents
« blessés. Le général de brigade Grabouski a été tué; les
« généraux de brigade Grandeau et Dalton ont été bles-
« sés. » (*Treizième Bulletin de la Campagne de Russie.*)

930. COMBAT DE POLOTSK (18 août 1812).

Par M. CH. LANGLOIS en 1837.

Aile du Nord, 1er étage. Salle no 82.

Le *quatorzième Bulletin*, rapporte : « Après le combat de
« Drissa (ville frontière des provinces de Minsk et de Wi-
« tepsk), le duc de Reggio sachant que le général Witt-
« genstein s'était renforcé de douze troisièmes bataillons

« de la garnison de Danabourg, et voulant l'attirer à un « combat en-deçà du défilé sous Polotsk, vint ranger les « deuxième et sixième corps en bataille sous Polotsk. Le « général Wittgenstein le suivit, l'attaqua le 16 et 17, et « fut vigoureusement repoussé. La division bavaroise de « Wrede du sixième corps s'est distinguée. Au moment où « le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de « la victoire et acculer l'ennemi sur le défilé, il a été « frappé à l'épaule par un biscaïen; sa blessure, qui est « grave, l'a obligé à se faire transporter à Wilna, mais il « ne paraît pas qu'elle doive être inquiétante pour les « suites.

« Le général comte Gouvion-Saint-Cyr a pris le com- « mandement des deuxième et sixième corps. Le 17, au « soir, l'ennemi s'était retiré au delà du défilé. Le général « Maison a été reconnu général de division et l'a remplacé « dans le commandement de sa division. Notre perte est « évaluée à mille hommes tués et blessés. La perte des Russes « est triple; on leur a fait cinq cents prisonniers.

« Le 18, à quatre heures après midi, le général Gou- « vion-Saint-Cyr, commandant les deuxième et sixième « corps, a débouché sur l'ennemi, en faisant attaquer la « droite par la division bavaroise du comte de Wrede. Le « combat s'est engagé sur toute la ligne; l'ennemi a été « mis dans une déroute complète et poursuivi pendant deux « lieues autant que le jour l'a permis Vingt pièces de canon « et mille prisonniers sont restés au pouvoir de l'armée « française. Le général bavarois Deroy a été blessé. »

931. BATAILLE DE LA MOSKOWA (7 sept. 1812).

Par M. LANGLOIS en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 82.

Après la prise de Smolensk l'armée française continuait toujours son mouvement sur la capitale de l'empire de Russie.

Le 5 septembre elle était près de Mojaisk. « A deux « heures après midi on découvrit l'armée russe placée, la

« droite du coté de la Moskowa, la gauche sur les hauteurs « de la rive gauche de la Kologha. A douze cents toises en « avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier « un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé neuf « à dix mille hommes. L'Empereur l'ayant reconnu réso- « lut de ne pas différer un moment et d'enlever cette posi- « tion. Il ordonna au Roi de Naples de passer la Kologha « avec la division Compans et la cavalerie. Le Prince Ponia- « towski, qui était venu par la droite, se trouva en mesure « de tourner la position. A quatre heures l'attaque com- « mença. En une heure de temps la redoute ennemie fut « prise avec ses canons.

« Le 6, à deux heures du matin, l'Empereur parcourut « les avant-postes ennemis : on passa la journée à se re- « connaître. Le 7, à deux heures du matin, l'Empereur « était entouré des Maréchaux à la position prise l'avant- « veille. A cinq heures et demie le soleil se leva sans « nuage; la veille il avait plu ; c'est le soleil d'Austerlitz, « dit l'Empereur. Quoiqu'au mois de septembre il faisait « aussi froid qu'en décembre en Moravie.

« A six heures le général comte Sorbier, qui avait armé « la batterie droite avec l'artillerie de la réserve de la « garde, commença le feu. Le général Pernetty avec trente « pièces de canon, prit la tête de la division Compans (qua- « trième du premier corps), qui longea le bois, tournant la « tête de la position de l'ennemi. A six heures et demie le « général Compans est blessé. A sept heures, le Prince « d'Eckmühl a son cheval tué. L'attaque avance, la mous- « queterie s'engage. Le vice-Roi, qui formait notre gau- « che, attaque et prend le village de Borodino que l'en- « nemi ne pouvait défendre, ce village étant sur la rive « gauche de la Kologha. A sept heures le Maréchal duc « d'Elchingen se met en mouvement, et, sous la protection « de soixante pièces de canon que le général Foucher « avait placées la veille contre l'ennemi, se porte sur le « centre. Mille pièces de canon vomissent de part et d'autre « la mort.

« Mais la garde impériale russe avait attaqué le centre « de l'armée, quatre-vingts pièces de canon françaises arrê- « tent ses efforts ; pendant deux heures, dit le *Bulletin*, « l'infanterie russe affrontant le danger marche en colon- « nes serrées sous la mitraille. La bataille était encore in- « décise ; le Roi de Naples fait alors avancer le quatrième « corps de cavalerie qui pénètre par les brèches que la mi- « traille de nos canons a faites dans les masses serrées des « Russes et les escadrons de leurs cuirassiers, culbute *tout*, « entre dans la redoute de gauche par la gorge. Dès ce « moment plus d'incertitude, la bataille est gagnée : il « tourne contre les ennemis les vingt-une pièces de canon « qui se trouvent dans la redoute. Le comte de Caulaincourt, « qui venait de se distinguer par cette belle charge, avait « terminé ses destinées ; il tombe mort, frappé par un bou- « let.

« Il est deux heures après midi, la bataille est finie, la « canonnade continue, l'artillerie française a tiré près de « soixante mille coups de canon ; les Russes ne combattent « plus pour la victoire, mais pour assurer leur retraite.

« Douze à treize mille hommes et huit à neuf mille « chevaux ont été comptés sur le champ de bataille, « soixante pièces de canon et cinq mille prisonniers sont « restés en notre pouvoir.

« Nous avons eu deux mille cinq cents hommes tués et « le triple de blessés. Notre perte totale peut être éva- « luée à dix mille hommes ; celle de l'ennemi à quarante « ou cinquante mille. Jamais on n'a vu un pareil champ « de bataille. » (*Dix-huitième Bulletin de la Campagne de Russie.*)

932. DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS (oct. 1812).

Par M. Heim en 1814.

ile du Nord.
1er étage.
Salle no 82.

Au milieu de septembre 1812, le général Clauzel, commandant de l'armée de Portugal, s'était retiré de Valladolid pour opérer sa jonction avec l'armée du Nord en Espa-

gne. En passant par Burgos, il y avait laissé le général Dubreton pour occuper le château de cette ville avec une garnison de dix-huit mille hommes.

Le général Dubreton fut bientôt cerné par les troupes anglo-portugaises, sous les ordres de Wellington. Il opposa pendant trente-cinq jours la plus vive résistance à tous les efforts de l'ennemi, qui avait réuni sur ce point une grande partie de ses forces.

Les deux armées françaises ayant opéré leur jonction, le fort de Burgos fut débloqué le 22 octobre.

Le général comte Caffarelli, commandant l'armée du Nord, dans une lettre datée de Briviesca, le 21 octobre 1812, et adressée au ministre de la guerre, rend ainsi compte des opérations militaires :

« Depuis hier nous sommes en présence : l'armée de « Portugal occupe les hauteurs de Monasterio, et nous « voyons les camps des ennemis.

« Les deux armées de Portugal et du Nord peuvent être « en ligne dans vingt-quatre heures ; notre cavalerie est « très-belle, l'artillerie nombreuse est en très-bon état.

« Hier après midi nous avons replié tous les avant- « postes de l'ennemi ; nos soldats ont montré beaucoup « d'ardeur ; le canon a dû être entendu du fort de Burgos « qui fait toujours une défense très-opiniâtre et qui a fait « éprouver à l'ennemi, d'après tous les rapports, une « perte de plus de quatre mille hommes. On ajoute que, « les ennemis ayant mis en batterie quatre pièces de « vingt-quatre, elles ont été aussitôt démontées, à la ré- « serve d'une pièce qui même ne tire plus. Les ennemis « ont perdu plusieurs officiers de marque, notamment un « major, Murray, du quarante-deuxième régiment (Ecos- « sais).

« J'espère que le fort sera bientôt dégagé, et je deman- « derai alors à Votre Excellence, en lui faisant connaître « le journal du siége, une récompense honorable pour le « général Dubreton et pour les officiers et soldats qui se « sont si vaillamment comportés. »

Une autre lettre du général baron Thiébault, commandant supérieur à Vittoria, adressée au ministre de la guerre, et datée du 23 octobre à neuf heures du soir, rapporte :

« Les armées de Portugal et du Nord sont entrées hier
« à six heures du matin à Burgos ; vers deux heures du
« soir, et après l'échange de quelques coups de canon,
« l'ennemi a passé le ravin de Buniel et s'est mis en
« pleine retraite, etc. » (*Moniteur* du 31 octobre 1812.)

933. COMBAT DE KRASNOÉ (18 nov. 1812, neuf heures du matin).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1836.

Partie centrale. 1er étage. Galerie des Aquarelles. N° 140.

La prise de Moscou fut le résultat de la bataille de la Moscowa, et l'Empereur Napoléon établit son quartier général au Kremlin. Le général comte de Lauriston, qui avait été ambassadeur en Russie, y fut appelé, et l'Empereur l'envoya au quartier général du feld-Maréchal Kutusoff qui avait pris le commandement de l'armée russe. Des communications s'établirent alors entre les avant-postes français et ceux de l'ennemi : il y eut des pourparlers pour la paix, et un armistice fut même conclu. Mais on le dénonça peu de temps après, et les hostilités recommencèrent le 18 octobre. L'armée russe, en se retirant, avait brûlé Moscou ; tout le pays était dévasté. L'Empereur, ne pouvant espérer d'y faire subsister ses troupes, dut se résoudre à entreprendre le mouvement rétrograde, dont la France apprit plus tard les funestes résultats par la publication du *vingt-neuvième Bulletin*.

Cependant le *vingt-quatrième Bulletin*, daté de Moscou, du 14 octobre 1812, s'exprimait ainsi :

« Le temps est encore beau. La première neige est tom-
« bée hier. Dans vingt jours il faudra être en quartiers
« d'hiver.»

L'armée commença son mouvement de retraite dans les

journées des 15, 16, 17 et 18 octobre. L'Empereur, dit le *vingt-cinquième Bulletin*, a quitté Moscou le 19 :

« Le quartier géneral impérial était le premier novem-« bre à Viasma, et le 9 à Smolensk. (*Vingt-huitième Bulletin.*)

« Jusqu'au 6 novembre, rapporte le *Bulletin* suivant, « le temps a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est « exécuté avec le plus grand succès. Le froid a com-« mencé le 7 ; dès ce moment, chaque nuit nous avons « perdu plusieurs centaines de chevaux, qui mouraient au « bivouac. Arrivés à Smolensk, nous avions perdu bien « des chevaux de cavalerie et d'artillerie.

« L'armée russe de Volhynie était opposée à notre droite. « Notre droite quitta la ligne d'opération de Minsk, et « prit pour pivot de ses opérations la ligne de Varsovie. « L'Empereur apprit à Smolensk, le 9, ce changement de » ligne d'opérations, et présuma ce que ferait l'ennemi ; « quelque dur qu'il lui parût de se mettre en mouvement « dans une si cruelle saison, le nouvel état de choses le « nécessitait. Il espérait arriver à Minsk, ou du moins « sur la Bérésina, avant l'ennemi ; il partit le 13 de « Smolensk, le 16 il coucha à Krasnoé. Le froid, qui avait « commencé le 7, s'accrut subitement, et au 14, au 15 et « au 16, le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-des-« sous de glace. Les chemins furent couverts de verglas ; « les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train, péris-« saient toutes les nuits, non par centaines, mais par mil-« liers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus « de trente mille chevaux périrent en peu de jours ; notre « cavalerie se trouva toute à pied ; notre artillerie et nos « transports se trouvaient sans attelage. Il fallut aban-« donner et détruire une bonne partie de nos pièces et de « nos munitions de guerre et de bouche.

« L'ennemi qui voyait sur les chemins les traces de cette « affreuse calamité qui frappait l'armée française chercha « à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses

« cosaques qui enlevaient, comme les Arabes dans les dé-
« serts, les trains et les voitures qui s'écartaient. »

Le 18 novembre, à neuf heures du matin, l'arrière-garde de l'armée française rencontra l'armée russe qui occupait sur plusieurs lignes la route de Krasnoé. La division Ricard soutint l'attaque.....

« Le duc d'Elchingen, qui avec trois mille hommes fai-
« sait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de
« Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position
« critique ; il s'en tira avec cette intrépidité qui le distin-
« gue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant
« toute la journée du 18, et l'avoir constamment repoussé,
« à la nuit il fit un mouvement par le flanc droit, passa le
« Borysthène et déjoua tous les calculs de l'ennemi. Le 19,
« l'armée passa le Borysthène à Orza, et l'armée russe fa-
« tiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses
« tentatives. » (*Vingt-neuvième Bulletin de la campagne de Russie.*)

934. COMBAT NAVAL EN VUE DES ILES DE LOZ (7 fév. 1813).

Par M. CRÉPIN en 1814.

Aile du Midi.

Le capitaine Bouvet, commandant la frégate *l'Aréthuse*, rencontra le 7 février 1813 la frégate anglaise *l'Amélia* près des îles de Loz, sur la côte de Guinée. Après un combat assez vif dans lequel le capitaine Bouvet conserva l'avantage, il força la frégate anglaise à se retirer devant lui.

935. BATAILLE DE LUTZEN (2 mai 1813).

Par M. BEAUME en 1837.

Aile du Midi.
1er étage.
Salle no 83.

Vers la fin de 1812, l'armée française avait pris ses cantonnements dans une partie de la Saxe.

Elle en sortit dans les premiers jours du mois de mars 1813, et le 17, le quartier général du Prince Eugène, qui commandait l'armée en l'absence de l'Empereur, avait été transporté à Leipsick. Le Prince marcha sur Magdebourg où il arriva le 21.

L'Empereur ayant quitté Paris le 14 avril se dirigea sur Mayence ; le 22 il y passa la revue des troupes qui venaient en France ; le 25 il était à Erfurt.

« Le 26 avril S. M. a passé la revue de la garde et a « visité les fortifications de la ville et la citadelle. Elle a fait « désigner des locaux pour y établir des hôpitaux qui puis- « sent contenir six mille malades ou blessés, ayant ordonné « qu'Erfurt serait la dernière ligne d'évacuation. D'Erfurt « le quartier général fut successivement porté à Naum- « bourg, à Weissenfels et à Lutzen. » (Extrait du *Moniteur* du 3 mai 1813.)

« L'Empereur Alexandre et le Roi de Prusse, qui étaient « arrivés à Dresde avec toutes leurs forces dans les derniers « jours d'avril, apprenant que l'armée française avait dé- « bouché de la Thuringe, adoptèrent le plan de lui livrer « bataille dans les plaines de Lutzen, et se mirent en « marche pour en occuper la position ; mais ils furent pré- « venus par la rapidité des mouvements de l'armée fran- « çaise ; ils persistèrent cependant dans leurs projets, et « résolurent d'attaquer l'armée pour la déposter des posi- « tions qu'elle avait prises.

« La position de l'armée française, au 2 mai et à neuf « heures du matin, était la suivante :

« La gauche de l'armée s'appuyait à l'Elster ; elle était « formée par le vice-Roi ayant sous ordres les cinquième et « onzième corps. Le centre était commandé par le Prince de « la Moskowa, au village de Kaïa. L'Empereur avec la jeune « et la vieille garde était à Lutzen.

« Le duc de Raguse était au défilé de Poserna, et formait « la droite avec ses trois divisions. Enfin le général Ber- « trand, commandant le quatrième corps, marchait pour se « rendre à ce défilé. L'ennemi débouchait et passait l'Els- « ter aux ponts de Zwenkau, Pegau et Zeits. S. M. ayant « l'espérance de le prévenir dans son mouvement, et pen- « sant qu'il ne pourrait attaquer que le 3, ordonna au géné- « ral comte de Lauriston, dont le corps formait l'extrémité

« de la gauche, de se porter sur Leipsick afin de décon-
« certer les projets de l'ennemi.

« Le 2 mai, à neuf heures du matin, l'Empereur ayant
« entendu une canonnade du côté de Leipsick, s'y était
« porté au galop : ce fut le signal de l'action.

« A dix heures du matin l'armée ennemie déboucha vers
« Kaïa sur plusieurs colonnes d'une noire profondeur; l'ho-
« rizon en était obscurci, l'ennemi présentait des forces
« qui paraissaient immenses. L'Empereur fit sur-le-champ
« ses dispositions. La bataille embrassait une ligne de
« deux lieues, couverte de feu, de fumée et de tourbillons
« de poussière. »

Au plus fort de l'action, S. M. se porta elle-même à la tête de la garde, derrière le centre de l'armée, pour secourir le Prince de la Moskowa.

Les attaques principales se dirigèrent sur Kaïa; toutes les grandes opérations de la batailles furent entreprises sur ce point.

Le village avait déjà été pris et repris plusieurs fois ; il était au pouvoir de l'ennemi, « lorsque le comte Lobau, dit le *Bulletin* mentionné au *Moniteur* du 9 mai *1813*, dirigea le général Ricard pour reprendre le village : il fut repris. »

« Cependant on commençait à apercevoir dans le lointain
« la poussière et les premiers feux du corps du général
« Bertrand. Au même moment le vice-Roi entrait en
« ligne sur la gauche, et le duc de Tarente attaquait la ré-
« serve de l'ennemi et abordait au village où l'ennemi
« appuyait sa droite. Dans ce moment l'ennemi redoubla ses
« efforts sur le centre, le village de Kaïa fut emporté de
« nouveau ; notre centre fléchit ; quelques bataillons se dé-
« bandèrent ; mais cette valeureuse jeunesse, à la vue de
« l'Empereur, se rallia en criant : *Vive l'Empereur !* S. M.
« jugea que le moment de crise qui décide du gain ou
« de la perte des batailles était arrivé : il n'y avait plus un
« moment à perdre. L'Empereur ordonna au duc de Tré-
« vise de se porter avec seize bataillons de la jeune garde au

« village de Kaïa, de donner tête baissée, de culbuter l'en-
« nemi et de reprendre le village. Les généraux Dulauloy,
« Drouot et Devaux partirent au galop avec quatre-vingts
« bouches à feu placées en un même goupe. Le feu devint
« épouvantable; l'ennemi fléchit de tous les côtés. Le duc
« de Trévise emporta sans coup férir le village de Kaïa,
« culbuta l'ennemi et continua à se porter en avant en bat-
« tant la charge. Cavalerie, infanterie, artillerie de l'en-
« nemi, tout se mit en retraite. »

Pendant ce temps le général Bonnet, commandant une division du duc de Raguse, faisait un mouvement par la gauche sur Kaïa pour appuyer les succès du centre, et l'Empereur ordonna au corps du général Bertrand un changement de direction en pivotant sur Kaïa.

« Nous avons fait plusieurs milliers de prisonniers. Le
« nombre n'a pu en être plus considérable, vu l'infériorité
« de notre cavalerie et le désir que l'Empereur avait mon-
« tré de l'épargner.

« Au commencement de la bataille l'Empereur avait dit
« aux troupes : *C'est une bataille d'Egypte*; *une bonne in-*
« *fanterie soutenue par de l'artillerie doit savoir se suffire.*

« Notre perte se monte à dix mille tués ou blessés. Celle
« de l'ennemi peut être évaluée de vingt-cinq à trente
« mille hommes. » (Extrait du *Moniteur* du 9 mai 1813.)

936. BATAILLE DE WURTCHEN (12 mai 1813).

Par M. BEAUME.

Après la bataille de Lutzen, l'Empereur continua à prendre l'offensive; il suivit les armées russe et prusienne qui se retirèrent sur Dresde. A le du Nord, 1er étage. Salle no 83.

Le quartier général de l'armée française était à Borna le 4 mai, le 5 à Colditz, le 6 à Waldheim, le 7 à Nossen, et le 8, à une heure après midi, l'Empereur entrait à Dresde où il séjourna jusqu'au 18.

Dans les premiers jours du mois de mai les armées combinées occupaient les positions de Bautzen et de Hochkirch

déjà célèbres, rapporte le *Moniteur* du 30 mai 1813, dans l'histoire de la guerre de sept ans, où elles s'étaient retranchées dans un camp fortifié. « On apprit que les corps russes « de Barclay de Tolly, de Langeron et de Sass, et le corps « prussien de Kleister, avaient rejoint l'armée combinée, « et que sa force pouvait être évaluée de cent cinquante à « cent soixante mille hommes. »

L'Empereur dirigea à son tour les corps de l'armée française sur le camp de Bautzen. Il partit de Dresde le 18; le 19 il arriva à dix heures du matin, devant Bautzen. « Il « employa toute sa journée à reconnaître les positions de « l'ennemi. »

L'armée combinée s'étant retranchée dans la plaine de Bautzen, « appuyait sa gauche à des montagnes couvertes « de bois et perpendiculaires au cours de la Sprée, à peu « près à une lieue de Bautzen. Bautzen soutenait son cen- « tre. Cette ville avait été crénelée, retranchée et couverte « par des redoutes. La droite de l'ennemi s'appuyait sur des « mamelons fortifiés qui défendaient les débouchés de la « Sprée, du côté du village de Niemenschütz : tout son front « était couvert sur la Sprée. Cette position très-forte n'était « qu'une première position.

« On apercevait distinctement, à trois mille toises en « arrière, de la terre fraîchement remuée et des travaux « qui marquaient leur seconde position. La gauche était « encore appuyée aux mêmes montagnes, à deux mille toi- « ses en arrière de celles de la première position, et fort en « avant du village de Hockirch. Le centre était appuyé à « trois villages retranchés, où l'on avait fait tant de tra- « vaux, qu'on pouvait les considérer comme des places « fortes. Un terrain marécageux et difficile couvrait les « trois quarts du centre. Enfin leur droite s'appuyait en ar- « rière de la première position, à des villages et à des ma- « melons également retranchés.

« Le front de l'armée ennemie, soit dans la première, « soit dans la seconde position, pouvait avoir une lieue et « demie. »

Tous les corps de l'armée reçurent l'ordre de forcer le passage de la Sprée : le duc de Reggio, en face de la gauche de l'armée combinée, le duc de Tarente devant Bautzen, le duc de Raguse vis-à-vis de Niemenschütz, et le comte Bertrand en face de la droite du camp retranché.

Le corps du général comte de Lauriston avait été détaché et dirigé par Hoyerswerda pour tourner la position de l'ennemi ; il rencontra à Weissig le corps du général York ; le combat s'engagea, et les troupes prussiennes furent repoussées de l'autre côté de la Sprée.

Cette affaire précéda d'un jour la bataille de Bautzen.

« Le combat de Weissig, disait l'Empereur, serait seul « un événement important. »

Le 20, à huit heures du matin, Napoléon se porta sur la hauteur en arrière de Bautzen. L'armée se mit en mouvement ; à midi la canonnade s'engagea, la Sprée fut passée sur tous les points, et le soir à huit heures l'Empereur était à Bautzen.

« Cette journée qu'on pourrait appeler, si elle était iso-« lée, la bataille de Bautzen, n'était que le prélude de la « bataille de Wurtchen.

« Le 21, à cinq heures du matin, l'Empereur se porta « sur les hauteurs, à trois quarts de lieues en avant de « Bautzen.

« Déjà toutes les dispositions de l'ennemi étaient chan-« gées. Le destin de la bataille ne devait plus se décider « derrière ses retranchements ; ses immenses travaux et « trois cents redoutes devenaient inutiles. »

Les armées s'engagèrent avec le jour : d'après les ordres de l'Empereur, les corps des ducs de Reggio et de Tarente entretinrent le combat afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir et pour lui masquer la véritable attaque.

Pendant ce temps le Prince de la Moskowa qui, la veille, était resté en arrière hors de ligne sur la route de Berlin, rejoignait le corps de bataille. Après s'être emparé du village de Klix, il passa la Sprée.

« Le duc de Dalmatie commença à déboucher à une « heure après midi. L'ennemi, qui avait compris tout le « danger dont il était menacé par la direction qu'avait « prise la bataille, sentit que le seul moyen de soutenir « avec avantage le combat était de nous empêcher de dé- « boucher ; il voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dal- « matie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès « lors bien indiqué. L'Empereur, par un mouvement à « gauche, se porta en vingt minutes avec la *garde*, les « quatre divisions du général Latour-Maubourg et une « grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de « la position de l'ennemi, qui était devenue le centre de « l'armée russe. »

Toute l'armée était engagée. Sur tous les points on se battait avec un acharnement sans égal.

« Le général Devaux établit une batterie dont il dirigea « le feu sur les masses qui voulaient reprendre la position. « Les généraux Dulauloy et Drouot, avec soixante pièces « de batterie de réserve, se portèrent en avant. Enfin le « duc de Trévise, avec les divisions Dumoutier et Barrois « de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Bas- « chwitz, coupant le chemin de Wurtchen à Bautzen.

« L'ennemi fut obligé de dégarnir sa droite pour parer « à cette nouvelle attaque. Le Prince de la Moskowa en « profita et marcha en avant. Il prit le village de Preisig, et « s'avança, ayant débordé l'armée ennemie sur Wurtchen. « Il était trois heures après midi, et lorsque l'armée était « dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu « épouvantable se faisait entendre sur une ligne de « trois lieues, l'Empereur annonça que la bataille était « gagnée. »

« A 7 heures du soir, le Prince de la Moskowa et le gé- « néral Lauriston arrivèrent à Wurtchen. Le duc de Ra- « guse reçut alors l'ordre de faire un mouvement inverse « de celui que venait de faire la garde, occupa tous les « villages retranchés et toutes les redoutes que l'ennemi « était obligé d'évacuer, s'avança dans la direction d'Hoc-

« kirch, et prit ainsi en flanc toute la gauche de l'ennemi, « qui se mit alors dans une épouvantable déroute. Le duc « de Tarente de son côté poussa vivement cette gauche et « lui fit beaucoup de mal.

« L'Empereur coucha sur la route au milieu de sa garde, « à l'auberge de Klein-Baschwitz. Ainsi l'ennemi, forcé « dans toutes ses positions, laissa en notre pouvoir le « champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés « et plusieurs milliers de prisonniers. » (Extrait du *Moniteur* du 30 mai 1813.)

937. PRISE DE HAMBOURG (30 mai 1813).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 85

On lit dans le *Moniteur* du lundi 14 juin 1813 :

« S. M. l'Impératrice Reine régente a reçu les nouvelles « suivantes sur la situation des armées au 7 juin 1813.

« Le quartier général de S. M. l'Empereur était à « Buntzlau ; tous les corps d'armée étaient en marche « pour se rendre dans leurs cantonnements. L'Oder était « couvert de bateaux qui descendaient de Breslau à Glo- « gau, chargés d'artillerie, d'outils, de farine et d'objets « de toute espèce, pris à l'ennemi.

« La ville de Hambourg a été reprise le 30 mai, de vive « force. Le Prince d'Eckmühl se loue spécialement de la « conduite du général Vandamme.... On y a fait plusieurs « centaines de prisonniers ; on a trouvé dans la ville deux « ou trois cents pièces de canon, dont quatre-vingts sur les « remparts. On avait fait des travaux pour mettre la ville « en état de défense. »

938. COMBAT DE GOLDBERG (23 août 1813).

Par M.

Après les batailles de Bautzen et de Wurtchen, l'armée française passa la Neiss et s'empara d'une partie de la Silésie. Elle était déjà à Breslau lorsqu'on eut connaissance d'un armistice, signé le 4 juin, entre les plénipotentiaires

français, russe et prussien, le duc de Vicence, le comte Schouvaloff et le général de Kleist; les hostilités furent alors suspendues. L'armée entra aussitôt en cantonnements; l'Empereur transporta alors son quartier général à Dresde, capitale du royaume de Saxe.

Il était dans cette ville le 11 août, lorsqu'il apprit, rapporte le *Bulletin* inséré au *Moniteur* du 6 septembre 1813, que les ennemis avaient dénoncé l'armistice le 11 à midi. En conséquence, les hostilités devaient recommencer le 17 après minuit.

« En même temps, une note de M le comte de Metter-« nich, ministre des relations extérieures d'Autriche, adres-« sée à M. le comte de Narbonne, lui fait connaître que « l'Autriche déclarait la guerre à la France.

« Le 17, l'armée française avait les positions suivantes :

« Les quatrième, douzième et septième corps, sous les « ordres du duc de Reggio, étaient à Dahme.

« Le Prince d'Eckmühl, avec son corps auquel les « Danois étaient réunis, campait devant Hambourg, son « quartier général étant à Bergedorf.

« Le troisième corps était à Liegnitz, sous les ordres du « Prince de la Moskowa.

« Le cinquième corps était à Goldberg, sous les ordres « du général Lauriston.

« Le onzième corps était à Lœwenberg, sous les ordres « du duc de Tarente.

« Le sixième corps, commandé par le duc de Raguse, était « à Bunzlau.

« Le huitième corps, aux ordres du Prince Poniatowski, « était a Zittau.

« Le Maréchal Saint-Cyr était, avec le quatorzième « corps, la gauche appuyée à l'Elbe, au camp de Kœnigs-« tein et à cheval sur la grande chaussée de Prague à « Dresde, poussant des corps d'observation jusqu'aux dé-« bouchés de Marienberg.

« Le premier corps arrivait à Dresde, et le deuxième corps à Zittau.

« Dresde, Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Ham-
« bourg avaient chacun leur garnison, et étaient armés et
« approvisionnés.

« L'armée ennemie occupait, autant qu'on en peut ju-
« ger, les positions suivantes :

« Quatre-vingt mille Russes et Prussiens étaient entrés,
« dès le 10 au matin, en Bohême, et devaient arriver vers
« le 21 sur l'Elbe. Cette armée est commandée par l'Em-
« pereur Alexandre et le Roi de Prusse, les généraux
« russes Barclay de Tolly, Wittgenstein et Miloradowitch,
« et le général prussien Kleist. Les gardes russes et prus-
« siennes en font partie ; ce qui, joint à l'armée du Prince
« de Schwartzemberg, formait la grande armée et une force
« de deux cent mille hommes. Cette armée devait opérer
« sur la rive gauche de l'Elbe, en passant ce fleuve en
« Bohême.

« L'armée de Silésie, commandée par les généraux
« prussiens Blücher et York, et par les généraux russes
« Sacken et Langeron, paraissait se réunir sur Breslau ;
« elle était forte de cent mille hommes.

« Plusieurs corps prussiens, suédois, et des troupes d'in-
« surrection couvraient Berlin, et étaient opposés à Ham-
« bourg et au duc de Reggio. L'on portait la force de ces
« armées qui couvraient Berlin à cent dix mille hommes. »

Aussitôt que l'Empereur Napoléon eut connaissance des événements, il partit de Dresde et passa en Bohême pour se porter sur les avant-postes de l'armée; le 20 août il était à Lauban, et le 21 à la pointe du jour à Lowenberg, où il faisait jeter des ponts sur le Bober.

Le corps du général Lauriston ayant passé le Bober repoussa l'ennemi jusqu'à Goldberg. « Un combat eut lieu
« le 23 devant Goldberg, dit le *bulletin*; le général Lau-
« riston s'y trouvait à la tête des cinquième et onzième
« corps. Il avait devant lui les Russes qui couvraient la
« position du Flensberg, et les Prussiens qui s'étendaient
« à droite sur la route de Liegnitz. Au moment où le gé-
« néral Gérard débouchait par la gauche sur Nieder-au,

« une colonne de vingt-cinq mille Prussiens parut sur ce « point ; il la fit attaquer au milieu des barraques de l'an- « cien camp ; elle fut enfoncée de toutes parts ; les Pru- « siens essayèrent plusieurs charges de cavalerie, qui fut- « rent repoussées à bout portant ; ils furent chassés de « toutes leurs positions et laissèrent sur le champ de ba- « taille près de cinq mille morts , des prisonniers, etc.; à « la droite , *le Flensberg* fut pris et repris plusieurs fois ; « enfin , le cent trente-cinquième régiment s'élança sur « l'ennemi et le culbuta entièrement. L'ennemi a perdu « sur ce point mille morts et quatre mille blessés. »

938 *bis*. BATAILLE DE WACHAU (16 oct. 1813).

Aquarelle par M. SIMÉON FORT en 1837.

artie centrale. 1er étage. Galerie es Aquarelles. No 140.

La déclaration de guerre de l'Autriche entraîna bientôt celle de la Bavière. Les armées combinées devenant tous les jours plus considérables , l'Empereur se trouvait dans la nécessité de concentrer ses forces et de se mettre sur la défensive en attendant les renforts dont il avait besoin.

« Le 15, la position de l'armée était la suivante : le quar- « tier général de l'Empereur était à Reidnitz, à une demi- « lieue de Leipsick.

« Le quatrième corps, commandé par le général Ber- « trand, était au village de Lindenau.

« Le sixième corps était à Libenthal.

« Le Roi de Naples, avec les deuxième, huitième et cin- « quième corps, avait sa droite à Dœlitz et sa gauche à Li- « berwolkowitz

« Les troisième et septième corps étaient en marche « d'Eulenbourg pour flanquer le sixième corps.

« La grande armée autrichienne de Bohême avait le corps « de Giulay vis-à-vis Lindnau, un corps à Zwenckau et le « reste de l'armée, la gauche appuyée à Grobern et la droite « à Naumdorf.

« Les ponts de Wurzen et d'Eulenbourg, sur la Mulde et « la position de Taucha sur la Partha, étaient occupés par « nos troupes. Tout annonçait une grande bataille.

« Le 15, le Prince de Schwartzemberg, commandant
« l'armée ennemie, annonça à l'ordre du jour que le lende-
« main 16 il y aurait une bataille générale et décisive.

« Effectivement le 16, à neuf heures du matin, la grande
« armée alliée déboucha sur nous. Elle opérait constam-
« ment pour s'étendre sur sa droite. On vit d'abord trois
« grosses colonnes se porter, l'une le long de la rivière de
« l'Elster, contre le village de Dœlitz; la seconde contre
« le village de Wachau, et la troisième contre celui de Li-
« berwolkowitz. Ces trois colonnes étaient précédées par
« deux cents pièces de canon.

« L'Empereur fit aussitôt ses dispositions. A dix heures,
« la canonnade était des plus fortes, et à onze heures les
« deux armées étaient engagées aux villages de Dœlitz,
« Wachau et Liberwolkowitz. Ces villages furent attaqués
« six à sept fois; l'ennemi fut constamment repoussé et
« couvrit les avenues de ses cadavres. Le comte Lauriston,
« avec le cinquième corps, défendait le village de gauche
« (Liberwolkowitz); le Prince Poniatowski, avec ses bra-
« ves Polonais, défendait le village de droite (Dœlitz), et le
« duc de Bellune défendait Wachau.

« A midi, la sixième attaque de l'ennemi avait été repous-
« sée; nous étions maîtres de trois villages, et nous avions
« fait deux mille prisonniers.

« Tous les corps de l'armée prirent part à l'action. A midi,
« le duc de Tarente se battait à Holzhausen, le duc de
« Reggio, avec deux divisions de la jeune garde, était en-
« gagé à Wachau, tandis que le duc de Trévise se portait
« sur Liberwolkowitz. En même temps l'Empereur faisait
« avancer sur le centre une batterie de cent cinquante piè-
« ces de canon, que dirigeait le général Drouot.

« L'ensemble de ces dispositions est le succès qu'on en
« attendait. L'artillerie ennemie s'éloigna. L'ennemi se re-
« tira et le champ de bataille nous resta en entier.

« Il était trois heures après midi. Toutes les troupes de
« l'ennemi avaient été engagées. Il eut recours à sa réserve.
« Le combat s'engagea de nouveau sur tous les points avec

« une opiniâtreté sans exemple ; la droite de l'armée se « trouva menacée. Le Roi de Naples chargea alors avec la « cavalerie.

« L'Empereur fit avancer la division Curial de la garde, « pour renforcer le Prince Poniatowski. Le général Curial « se porta au village de Dœlitz, l'attaqua à la baïonnette, « le prit sans coup férir, et fit douze cents prisonniers, « parmi lesquels s'est trouvé le général en chef Merfeld.

« Les affaires ainsi rétablies à notre droite, l'ennemi se « mit en retraite, et le champ de bataille ne nous fut pas « disputé.

« Les pièces de la réserve de la garde, que commandait « le général Drouot, étaient avec les tirailleurs ; la cavale- « rie ennemie vint les charger. Les canonniers rangèrent « en carré leurs pièces, qu'ils avaient eu la précaution de « charger à mitraille, et tirèrent avec tant d'agilité qu'en « un instant l'ennemi fut repoussé. Sur ces entrefaites, la « cavalerie française s'avança pour soutenir ses batteries.

« Le général Maison, commandant une division du cin- « quième corps, officier de la plus grande distinction, fut « blessé. Le général Latour-Maubourg, commandant la ca- « valerie, eut la cuisse emportée d'un boulet. Notre perte « dans cette journée a été de deux mille cinq cents hommes, « tant tués que blessés. Ce n'est pas exagérer que de porter « celle de l'ennemi à vingt-cinq mille hommes. » (*Bulletin inséré au Moniteur* du 30 oct. 1813.)

939. BATAILLE DE HANAU (30 oct. 1813).

Par M. FÉRON en 1835, d'après M. H. Vernet.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 83.

« Après la bataille de Leipsick, l'armée française, se re- « pliant d'abord sur Erfurt, continua sa retraite vers « Francfort et Mayence. Une armée austro-bavaroise, com- « mandée par le comte de Wrede, tenta vainement d'inter- « cepter sa marche devant Hanau, ville de la Hesse élec- « torale.

« Le 29 octobre 1813, rapporte le baron Fain dans ses

« *Mémoires sur la campagne de* 1813. Napoléon fait éta-
« blir son quartier général à Langen-Sébold, dans le châ-
« teau du Prince d'Isembourg. Là il reçoit des rensei-
« gnements qui ne laissent plus aucun doute sur l'occu-
« pation de Hanau. Deux fois, dans la matinée, des co-
« lonnes qui précédaient notre avant-garde ont réussi à
« forcer le passage ; mais elles n'avaient eu affaire qu'à
« quelques éclaireurs. Le corps d'armée bavarois est ar-
« rivé dans l'après-midi ; il a fait sa jonction avec les co-
« saques ; il est en mesure de nous barrer le chemin..... Il
« faut s'apprêter au combat.

« Une épaisse forêt, que la route traverse, couvre les
« approches de Hanau. Au delà du bois, la Kintzig forme
« un coude qui resserre le débouché de la forêt. La ville
« se présente sur la rive opposée ; la route laisse sur la
« gauche, en suivant les contours de la rivière pour ga-
« gner la chaussée de Francfort. Tel est le long défilé dont
« il faut forcer le passage. L'Empereur passe la nuit à
« faire ses dispositions ; son premier soin est de diminuer
« la file des voitures ; tous les bagages seront jetés sur la
« droite, dans la direction de Coblentz ; la cavalerie du
« général Lefebvre-Desnouettes et celle du général Mil-
« hau protégeront ce mouvement ; en même temps elles
« éclaireront la droite du champ de bataille.

« Le 30 au matin l'Empereur n'a encore sous la main
« que l'infanterie du duc de Tarente et celle du duc de
« Bellune, qui ne présentent guère que cinq mille baïonnet-
« tes réunies. Il les jette en tirailleurs dans la forêt, et les
« fait soutenir par la cavalerie du général Sébastiani. Le
« duc de Tarente prend le commandement de cette pre-
« mière ligne ; quelques coups de mitraille et une charge
« de cavalerie ont bientôt dissipé l'avant-garde ennemie
« qui se tenait à l'entrée du bois. Nos tirailleurs s'engagent
« sur les pas des Bavarois, ils les poussent d'arbre en ar-
« bre. Les étincelles d'une vive fusillade brillent au loin
« dans les ombres de la forêt, et la bataille commence
« comme une grande partie de chasse. Le général Dubre-

« ton, sur la gauche, le général Charpentier, sur la droite,
« conduisent nos attaques, et la cavalerie du général Sé-
« bastiani profite de toutes les clairières pour charger
« l'ennemi.

« En peu de temps nous parvenons au débouché de la
« forêt; mais alors une ligne de quarante mille hommes
« s'offre à la vue de nos tirailleurs et les arrête. L'armée
« ennemie est couverte par quatre-vingts bouches à feu. »

« De Wrede est persuadé que l'armée française n'a pas
« cessé, depuis Leipsick, d'être talonnée à outrance par la
« grande armée des alliés; il s'imagine que devant des
« troupes rompues, exténuées, hors d'haleine, il n'y a
« plus qu'à se présenter pour leur faire déposer les armes
« et, dans son empressement, négligeant toute considéra-
« tion de prudence, il est venu nous attendre sur la lisière
« du bois, la rivière à dos. Si les quatre-vingt mille Fran-
« çais qui suivent les pas de l'Empereur se trouvaient en
« ce moment rangés par bataillons, par divisions et par
« corps d'armée, de Wrede paierait cher cette témérité.
« Un mouvement vigoureux de notre gauche suffirait pour
« lui enlever le pont de Lamboy, le seul qu'il ait pour sa
« retraite, et mettrait cette armée entière à notre discré-
« tion. Mais la force de nos troupes ne peut plus être cal-
« culée sur leur nombre. D'ailleurs le général Bertrand
« et le duc de Raguse sont encore loin, et l'arrière-garde
« du duc de Trévise ne fait que d'arriver à Hunefeld.
« L'Empereur ne peut réellement disposer que des braves
« qui se sont portés à l'avant-garde; ils sont tout au plus
« dix mille; c'est assez du moins pour forcer le pas-
« sage.

« A mesure que l'artillérie de la garde arrive, le géné-
« ral Drouot met les pièces en batteries. Il commence à
« tirer avec quinze pièces. Sa ligne s'accroît de moment
« en moment et finit par présenter cinquante bouches à
« feu. Elle s'avance alors sans qu'aucunes troupes soient
« derrière elle. Mais à travers l'épaisse fumée qu'elle vo-

« mit, l'ennemi croit entrevoir dans l'enfoncement des « arbres l'armée française tout entière. Ce prestige a « frappé les Bavarois de terreur; leur effroi est à son « comble quand ils reconnaissent les bonnets à poil de la « vieille garde : c'est le général Curial qui débouche à la « baïonnette avec quelques bataillons. Après le premier « moment d'hésitation les Bavarois se décident à faire « charger leur cavalerie sur nos pièces, et bientôt une « nuée de chevaux environne les batteries. Mais nos ca- « nonniers saisissent la cavalerie et restent inabordables « derrière leurs affûts. Le général Drouot leur donne « l'exemple; il a mis l'épée à la main et oppose un front « calme à l'orage. Le secours ne se fait pas attendre long- « temps; la cavalerie de la garde s'élance : Nansouty est à « sa tête; en un clin d'œil elle dégage cette partie du « champ de bataille. Les dragons, commandés par Letort, « les grenadiers, commandés par Laferrière-l'Évêque, et « les vieux cuirassiers du général Saint-Germain se pré- « cipitent sur les carrés, enfoncent ceux qui résistent et « dispersent tout à coup de sabre. Le reste de la cavalerie « Sébastiani chasse au loin les cosaques. Bientôt la ligne « bavaroise est en déroute..... De Wrede se voit dans la « position la plus critique; il n'a plus qu'une ressource, « c'est de porter tous ses efforts sur sa droite pour dégager « sa gauche et donner à sa ligne de bataille le temps de « gagner le pont.

« Cependant nos troupes ne cessaient d'arriver; elles « s'entassaient au milieu de la forêt, où Napoléon lui- « même était arrêté, non loin du coude qui fait la route. « Une foule inquiète l'entourait. Il se promenait en long « et en large sur le chemin, donnant des ordres et causant « avec le duc de Vicence. Un obus tombe près d'eux, « dans le fossé qui borde la route; le duc de Vicence se « place aussitôt entre Napoléon et le danger, et ils conti- « nuent leur conversation comme si rien ne les menaçait. « Autour d'eux on respirait à peine! Heureusement l'obus « enfoui dans la terre n'a pas éclaté.

« La forêt retentissait du bruit du canon répété par « tous les échos. Les boulets sifflaient dans les branchages, « et les rameaux hachés tombaient de tous côtés avec fra- « cas. L'œil cherchait en vain à percer la profondeur des « bois ; à peine pouvait-on entrevoir la lueur des déchar- « ges d'artillerie qui brillaient par intervalles. Dans cette « situation la bataille paraissait longue. Tout à coup la fu- « sillade se rapproche de notre gauche ; la cime des arbres « est agitée plus violemment par les boulets, et les cris « des combattants se font entendre. C'est l'attaque déses- « pérée que de Wrede essaie par sa droite. L'Empereur « envoie de ce côté les grenadiers de la vieille garde. Il « charge le général Friant de les conduire, et bientôt ils « ont triomphé de ce dernier obstacle. Dès ce moment le « chemin de Francfort nous est abandonné ; De Wrede « n'est plus occupé que de retrouver celui d'Aschaffen- « bourg, et la victoire de la garde est complète.

« La cavalerie du général Sébastiani prend aussitôt les « devants pour gagner Francfort. Quelques colonnes la « suivent, mais la plus grande partie de l'armée passe la « nuit dans la forêt. L'Empereur y reste au bivouac. Au « jour toute l'armée défile, laissant la ville de Hanau sur « sa gauche ; on s'est contenté de la faire occuper par un « détachement qui s'y est introduit dans la nuit.

« A peine l'Empereur a-t-il fait quelques lieues qu'il « apprend que la bataille recommence derrière lui. Les « Bavarois, voyant que nous sommes plus pressés de ga- « gner le Rhin que de les poursuivre, ont repris confiance « et sont revenus sur leurs pas ; mais le général Bertrand et « le duc de Raguse viennent d'arriver à Hanau et sont en « mesure de les recevoir.

« Ce qui se passe derrière nous n'apporte donc aucune « hésitation dans la marche de l'armée sur Francfort. La « division bavaroise qui occupait cette ville la cède aux « fourriers de l'Empereur, et peu de moments après Na- « poléon vient y prendre son logement dans une maison du « faubourg appartenant au banquier Bethman.

« Dans la soirée, le récit de la seconde bataille achève « de dissiper les inquiétudes. On a laissé de Wrede s'en- « gager encore une fois au delà de la Kintzig, et ses têtes « de colonnes, reçues par nos baïonnettes, ont été culbu- « tées; de Wrede lui même a été atteint d'une balle; son « gendre le Prince d'Oettingen a été tué; c'est maintenant « le général autrichien Fresnel qui commande l'armée enne- « mie. Son premier soin a été d'ordonner la retraite. Dé- « sormais notre marche s'achèvera tranquillement. (*) » (*Notices sur les tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. IV, p. 435 à 442.)

940. COMBAT NAVAL DANS LA RADE DE TOULON DU VAISSEAU FRANÇAIS LE WAGRAM CONTRE PLUSIEURS VAISSEAUX ANGLAIS (5 nov. 1813).

Par M. MAYER en 1836.

Aile du Midi.

La flotte française, sous les ordres du contre-amiral Emeriau, était mouillée en rade de Toulon, dans les premiers jours de novembre 1813.

« (*) Le moment que représente le tableau est celui où le général Drouot, « qui s'était porté en avant sur la lisière du bois avec la seule artillerie de « la garde, reçoit la charge des chevau-légers bavarois, qui pénétrèrent jus- « qu'au milieu des pièces. Le général Drouot aurait été tué par un de ces che- « vau-légers si, à l'instant où il allait être frappé, un canonnier français « n'avait cassé les reins du Bavarois par un coup de son levier de pointage. « Sur la gauche du général Drouot, on voit quelques officiers qui se détachent « pour le dégager. On distingue parmi eux le jeune Oudinot, alors dans les « chasseurs à cheval de la garde, le jeune Moncey, mort depuis si malheu- « reusement, et surtout le lieutenant Guindet (**), qui y fut tué et qu'on voit « par derrière. La gauche du tableau représente la charge des chasseurs et « des dragons de la garde, qui s'élancent sur les Bavarois. Le général Nan- « souty qui les commandait est représenté vu par derrière, lorsqu'il venait « de donner des ordres au comte Elie de Périgord, alors son aide de camp. « Près de lui se trouve le général Flahaut, qui est à cheval, parlant à un offi- « cier d'ordonnance, et le général Excelmans, qui est à pied, portant encore « sur son habit les marques d'une chute de cheval qu'il vient de faire.

« Sur la droite du tableau on aperçoit l'infanterie de la vieille garde, ac- « courant au secours de l'artillerie, et prête à déboucher de la forêt. »

« (**) Il avait été fait officier pour sa brillante conduite dans l'affaire où le « Prince Louis de Prusse avait été tué par lui-même, deux jours avant la ba- « taille d'Iéna. »

Le contre-amiral Émeriau, commandant en chef, dans un rapport adressé au ministre de la marine, fait connaître « qu'il avait appareillé le 5 novembre avec douze vaisseaux « et six frégates; les vents étant à la partie de l'est et ayant « passé subitement au nord, et ensuite à l'ouest, les vais- « seaux de mon avant-garde s'étaient trouvés à portée de « canon de l'escadre ennemie, et avaient échangé avec elle « plusieurs volées.

« Dans cette escarmouche, dit-il, qui a eu lieu à l'ouvert « de la rade, le vaisseau l'*Agamemnon*, commandé par le « capitaine Le Tellier, qui était le plus avancé, s'est trouvé « à portée du feu de plusieurs vaisseaux ennemis qui l'ont « couvert de leurs boulets. »

L'*Agamemnon* très-maltraité courait le danger d'être pris; le contre-amiral Cosmao, qui commandait une division de l'escadre, se porta alors avec le vaisseau le *Wagram* qu'il montait, entre le vaisseau français et la division anglaise forte de douze vaisseaux dont quatre à deux ponts, combattit un à un chacun de ces douze vaisseaux, et rentra à Toulon après avoir préservé l'*Agamemnon*.

« Le contre-amiral Cosmao, reprend le commandant en « chef de l'escadre, l'a fait manœuvrer avec l'habileté qui le « distingue dans toutes les occasions et surtout en pré- « sence de l'ennemi. » (*Moniteur* du 17 novembre 1813).

941. COMBAT DE CHAMP-AUBERT (10 fév. 1814).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 83.

Envahie sur tous les points par les armées de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse, la France se trouvait appelée en 1814 à se défendre contre toutes les forces de l'Europe réunies. « S M. l'Empereur et Roi devant partir incessam- « ment pour se mettre à la tête de ses armées a conféré, « pour le temps de son absence, la régence à S. M. l'Im- « pératrice Reine, par lettres patentes datées d'hier 23.

« Le même jour, S M. l'Impératrice Reine a prêté ser- « ment, comme Régente, entre les mains de l'Empereur, et « dans un conseil composé des Princes français, des grands

« dignitaires, des ministres du cabinet et des ministres « d'état. » (*Moniteur* du 24 janvier 1814.)

« Ce matin à sept heures S. M. l'Empereur et Roi est « parti pour se mettre à la tête de ses armées. » (*Moniteur* du 25.)

Le 28 il était à Saint-Dizier, et le 29 il se battait à Brienne, où il défit les armées combinées.

Le *Moniteur* du mercredi 16 février 1814 rapporte :

« S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nou-« velles suivantes de la situation des armées, au 12 fé-« vrier :

« Le 10 l'Empereur avait son quartier général à Sé-« zanne.

« Le duc de Tarente était à Meaux, ayant fait couper « les ponts de la Ferté et de Treport.

« Le général Sacken et le général York étaient à la « Ferté ; le général Blücher à Vertus, et le général Alsuf-« fiew à Champ-Aubert. L'armée de Silésie ne se trouvait « plus qu'à trois marches de Paris ; cette armée, sous le « commandement en chef du général Blücher, se compo-« sait des corps de Sacken et de Langeron, formant soixante « régiments d'infanterie russe, et de l'élite de l'armée prus-« sienne.

« Le 10, à la pointe du jour, l'Empereur se porta sur les « hauteurs de Saint-Prix, pour couper en deux l'armée du « général Blücher. A dix heures le duc de Raguse passa « les étangs de Saint-Gond, et attaqua le village de Baye. « Le neuvième corps russe, sous le commandement du « général Alsuffiew, et fort de douze régiments, se déploya « et présenta une batterie de vingt-quatre pièces de canon. « Les divisions Lagrange et Ricard, avec la cavalerie du « premier corps, tournèrent les positions de l'ennemi par « sa droite. A une heure après midi nous fûmes maîtres « du village de Baye.

« A deux heures, la garde impériale se déploya dans les « belles plaines qui sont entre Baye et Champ-Aubert. « L'ennemi se reployait et exécutait sa retraite. L'Empe-

« reur ordonna au général Girardin de prendre, avec deux « escadrons de la garde de service, la tête du premier « corps de cavalerie et de tourner l'ennemi, afin de lui « couper le chemin de Châlons. L'ennemi qui s'aperçut de « ce mouvement se mit en désordre. Le duc de Raguse fit « enlever le village de Champ-Aubert. Au même instant, « les cuirassiers chargèrent à la droite, et acculèrent les « Russes à un bois et à un lac entre la route d'Epernay « et celle de Châlons. L'ennemi avait peu de cavalerie; « se voyant sans retraite, ses masses se mêlèrent. Artillerie, « infanterie, cavalerie, tout s'enfuit pêle-mêle dans les « bois; deux mille hommes se noyèrent dans le lac. Trente « pièces de canon et deux cents voitures furent prises. Le « général en chef, les généraux, les colonels, plus de cent « officiers et quatre cents hommes furent faits prison- « niers. »

942. BATAILLE DE MONTMIRAIL (11 fév. 1814).

Par M. HENRI SCHEFFER en 1835, d'après M. H. Vernet.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 83.

« Le 11 février 1814, vers cinq heures du matin, Na- « poléon mit son armée en mouvement sur Montmirail, et « y arriva de sa personne à dix heures. D'un regard il sai- « sit l'ensemble du champ de bataille : c'est un beau pla- « teau couvert de bouquets, de bois, de fermes et de buis- « sons, limité au sud par un vallon étroit où coule le pe- « tit Morin. Le hameau de l'Épine-aux-Bois, situé à égale « distance de Fontenelle et de Vieux-Maisons, à gauche « de la route de Paris, dans un léger pli de terrain, en « occupe à peu près le milieu.

« Le premier soin de Napoléon, après sa reconnais- « sance, fut d'envoyer le général Ricard garder le village « de Pormesonne, situé dans le fond du vallon par où « les Russes semblaient vouloir déboucher, et d'ordonner « au Prince de la Moskowa de porter ses deux divisions « dans le vallon de Marchaix : la cavalerie vint se placer « sur deux lignes, à droite, entre les routes de Château-

« Thierry et de la Ferté. Les deuxième et quatrième légers,
« détachés de la division Ricard, prirent position pour la
« soutenir à la lisière du petit bois de Bailly, sur la droite
« de la ferme de Haute-Épine. La division Friant occupa
« la route de Châlons en colonne serrée par pelotons, cha-
« que bataillon à cent pas de distance.

« Le général russe baron Sacken, dans la vue de for-
« cer le passage par le vallon du petit Morin, forma sa
« droite aux ordres du comte de Liéven, près de la ferme
« de Haute-Épine, située sur le bord de la route de Châ-
« lons à la Ferté. Son front se trouva couvert sur une
« étendue de mille mètres par un ravin tapissé de buis-
« sons, qui conduit de la ferme au village de l'Épine-aux
« Bois. Quarante pièces de canon en défendaient les ap-
« proches. Des essaims de tirailleurs garnissaient les buis-
« sons, derrière lesquels s'étendaient ses lignes d'infante-
« rie en colonnes par bataillons. La cavalerie se prolon-
« geait à l'extrême gauche sur deux lignes.

« Dès que le duc de Trévise eut amené la division Mi-
« chel, le signal de l'attaque fut donné. Il était deux heu-
« res. Napoléon prescrivit au général Ricard de céder avec
« mesure le village de Pormesonne, afin d'enhardir Sacken
« par l'apparence d'un succès sur le Morin. En même
« temps le général Friant, avec deux bataillons de chas-
« seurs et deux de gendarmes, s'avança à trois cents pas
« de la tête de colonne de la vieille garde, prêt à fondre
« sur la ferme. Le général Sacken, donnant dans le piége,
« dégarnit le point important pour renforcer à la fois sa
« gauche menacée et sa droite victorieuse. Tout à coup le
« Prince de la Moskowa, à la tête des quatre bataillons
« conduits par le général Friant, se jette avec intrépidité
« dans la ferme de Haute-Épine. Le baron Sacken, recon-
« naissant trop tard sa méprise, chercha du moins à se lier
« aux Prussiens; il y parvint vers Fontenelle. Le général
« York ordonna à quatre bataillons de s'avancer sur le
« flanc droit des Français; mais le duc de Trévise s'avança
« au même moment avec six bataillons de la division Mi-

« chel, nettoya le bois, balaya tout ce qui se trouvait de-
« vant lui, et entra de vive force dans Fontenelle.

« Napoléon, désirant terminer la journée par un coup
« d'éclat, ordonna au comte de France de se porter avec
« les gardes d'honneur sur la route de la Ferté, jusqu'à la
« hauteur de l'Épine-aux-Bois, et là de faire un à-gauche
« pour couper la retraite aux Russes qui tenaient Mar-
« chaix. Au même instant deux bataillons de la vieille garde.
« conduits l'un par le Maréchal duc de Dantzick, l'autre
« par le grand Maréchal du palais, comte Bertrand, mar-
« chent baïonnettes croisées sur le village. A la vue de
« cette double attaque, le général Ricard se précipite de
« Pormesonne dans le vallon pour le mettre entre deux
« feux. Les trois colonnes y pénétrant en même temps,
« les Russes se défendent pendant quelques minutes avec le
« courage du désespoir; mais chassés du village, ils se dé-
« bandent et cherchent un refuge dans les bois. On courut
« à leur poursuite jusqu'à la lisière de la forêt de Nogent,
« dans laquelle la division Ricard tua ou prit tout ce qui
« fut rencontré les armes à la main.

« La nuit vint enfin arrêter la poursuite des vainqueurs,
« entre les mains desquels restèrent six drapeaux, vingt-
« six bouches à feu, tant russes que prussiennes, deux
« cents voitures de bagages et de munitions et sept cent
« huit prisonniers seulement; mais plus de trois mille tués
« ou blessés ensanglantèrent le champ de bataille.

« A huit heures l'armée française établit ses bivouacs
« sur le champ de bataille. Napoléon coucha dans la ferme
« de Haute-Epine; le duc de Trévise, à Fontenelle (*). »
(*Notices sur les tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout,
t. IV, p, 333 à 337.)

(*) « Le moment que le peintre a choisi est celui où les chasseurs de la
« vieille garde, conduits par le duc de Dantzick, se précipitèrent sur l'ennemi
« dont ils font un effroyable carnage. Sur la droite du tableau on voit le Ma-
« réchal dirigeant et animant cette course intrépide. L'officier qui donne des
« ordres à ses côtés est M. le baron Atthalin, général du génie, aujourd'hui
« aide de camp du Roi. »

943. **COMBAT DU VAISSEAU FRANÇAIS LE ROMULUS CONTRE TROIS VAISSEAUX ANGLAIS, A L'ENTRÉE DE LA RADE DE TOULON (13 fév. 1814).**

Par M. GILBERT en 1837.

Aile du Midi.

Le vaisseau *le Romulus*, commandé depuis 1812 par le capitaine Rolland, faisait partie, en 1814, de la division du contre-amiral Cosmao. Cette division, composée de trois vaisseaux et trois frégates, était chargée de protéger l'entrée à Toulon du vaisseau *le Scipion* venant de Gènes, où il avait été construit.

Sortie le 12 février, elle eut connaissance le 13 de la flotte navale anglaise qui n'avait pas moins de quinze vaisseaux. Le contre-amiral manœuvra alors pour faire rentrer la division dans le port de Toulon, en passant par les îles d'Hyères.

« Le vent, qui était à l'est-sud-est, bon frais, favori-« sait cette manœuvre. L'armée anglaise, qui venait au « plus près du vent, tribord amures, força de voiles pour « couper la route aux vaisseaux français. Le *Romulus* se « trouvait en serre-file. Le capitaine Rolland qui con-« naissait parfaitement la côte la serra le plus près pos-« sible, résolu qu'il était d'échouer et de brûler son vais-« seau plutôt que de se rendre. Mais bientôt le *Boyne* de « cent-quatre canons, que montait l'Amiral Pelew (depuis « lord Exmouth), ainsi que le *Caledonia* de cent dix, « commencèrent à canonner le *Romulus*. Le feu le plus vif « régnait de part et d'autre à portée de pistolet, lorsqu'un « troisième vaisseau à trois ponts vint se joindre aux deux « premiers.

« Le capitaine Rolland ne se dissimulait pas qu'en pro-« longeant ainsi la côte dans ses sinuosités, le combat « devait durer plus long-temps; mais son intention était de « se faire abandonner, ou d'entrainer ses adversaires à la « côte avec lui; et, en effet, le *Romulus* se trouva si sou-« vent rapproché de terre que plusieurs hommes furent

« blessés à bord par les éclats de rochers que faisaient
« voler les boulets ennemis.

« Le combat avait commencé à midi, et il durait depuis
« plus d'une heure, lorsque Rolland, qui avait déjà reçu
« plusieurs blessures, fut frappé à la tête par un biscaïen
« qui le renversa sur le pont. Mais revenu bientôt à lui, il
« continua de donner ses instructions pour la route à tenir
« et les manœuvres à exécuter.

« Cependant le *Romulus* s'approchait de la rade de Tou-
« lon, et les vaisseaux qui le combattaient, craignant de
« s'engolfer dans la baie, l'abandonnèrent enfin par le
« travers du cap Brun.

« Le vice-amiral anglais avait été si maltraité que ce
« ne fut qu'à grande peine qu'il parvint à doubler le cap
« Sesset, à l'aide d'une remorque que lui donna l'une de
« ses frégates.

« On se figurerait difficilement l'état du *Romulus* lorsqu'il
« entra dans la rade de Toulon. Ses bas mâts avaient reçu
« plusieurs boulets; celui de misaine était hors de service;
« ses mâts de hune et ceux de perroquet étaient coupés,
« ses voiles étaient criblées, et toutes ses manœuvres cou-
« rantes hachées. Plusieurs boulets avaient pénétré dans
« la flottaison, et l'un d'eux avait traversé la soute aux
« poudres. Presque tous les officiers étaient blessés, dont
« trois mortellement. Cent cinquante hommes de l'équi-
« page avaient été tués ou blessés. Le lendemain de ce
« combat le *Scipion* rentra en rade, sans avoir été inquiété
« dans sa traversée.

« L'auteur de la *Biographie maritime* rapporte que quel-
« ques jours après le combat, le capitaine Rolland vit en-
« trer chez lui un aspirant de marine. Ce jeune homme
« ayant été fait prisonnier se trouvait à bord du vaisseau
« amiral pendant son engagement avec le *Romulus*. Sir
« Édouard Pelew lui avait accordé la liberté sous la seule
« condition qu'il se rendrait auprès du commandant du
« vaisseau qu'il avait combattu pour lui témoigner l'admi-
« ration que lui avait inspirée son héroïque défense contre

« des forces aussi supérieures. » (Extrait de la *Biographie maritime.*)

944. BATAILLE DE MONTEREAU (18 fév. 1814).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 85.

L'armée prussienne, vaincue à Champ-Aubert, à Montmirail et à Vauchamps, était en pleine retraite. Mais pendant ce temps, le Prince de Schwartzemberg, à la tête des Autrichiens, avait passé la Seine et s'avançait sur Paris. Il fallut que Napoléon, par une de ces marches rapides et hardies qui lui avaient tant de fois donné la victoire, se reportât dans la vallée de la Seine, pour y arrêter le nouvel ennemi qui menaçait la capitale.

« Le 18, à dix heures du matin, le général Château arriva devant Montereau ; mais dès neuf heures, le général « Bianchi, commandant le premier corps autrichien, avait « pris position avec deux divisions autrichiennes et la division wurtembergeoise, sur les hauteurs en avant de « Montereau, couvrant les ponts et la ville. Le général « Château l'attaqua ; n'étant pas soutenu par les autres divisions du corps d'armée, il fut repoussé.

« Le général Gérard soutint le combat pendant toute la « matinée. L'Empereur s'y porta au galop. A deux heures « après midi il fit attaquer le plateau. Le général Pajol, « qui marchait par la route de Melun, arriva sur ces entrefaites, exécuta une belle charge, culbuta l'ennemi et « le jeta dans la Seine et dans l'Yonne. Les braves chasseurs du septième débouchèrent sur les ponts, que la « mitraille de plus de soixante pièces de canon empêcha « de faire sauter, et nous obtînmes en même temps le double résultat de pouvoir passer les ponts au pas de charge, « de prendre quatre mille hommes, quatre drapeaux, six « pièces de canon, et de tuer quatre à cinq mille hommes « à l'ennemi.

« Les escadrons de service de la garde débouchèrent « dans la plaine. Le général Duhesme, officier d'une rare « intrépidité et d'une longue expérience, déboucha sur le

« chemin de Sens ; l'ennemi fut poussé dans toutes les di-
« rections, et notre armée défila sur les ponts. » (Extrait du *Moniteur* du lundi 21 février 1814.)

945. DÉFENSE DE BERG-OP-ZOOM (8 mars 1814).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no. 85.

Au commencement de 1814, le corps d'armée commandé par le général Maison qui était chargé de la défense du pays entre le Rhin et la mer, avait dû se replier sur l'ancienne frontière de France, abandonnant successivement à elles-mêmes les différentes places belges et hollandaises. Berg-op-Zoom fut alors investie par un corps de troupes anglaises, commandé par le général Sir Thomas Graham, depuis Lord Lyncduck.

La garnison française de Berg-op-Zoom, sous les ordres du général Bizannet, était originairement de près de quatre mille hommes; mais les maladies et la désertion l'avaient réduite à deux mille sept cents combattants, tout compris, au moment de l'investissement.

Le général anglais connaissait la situation de Berg-op-Zoom; il savait combien la garnison était affaiblie, et il n'ignorait pas que le mécontentement des habitants était extrême. S'étant procuré des intelligences dans la place, il tenta de s'y introduire et de s'en emparer par surprise.

« Le 8 mars, rapporte l'auteur de *la Relation de la sur-*
« *prise de Berg-op-Zoom*, entre neuf heures et demie et
« dix heures du soir, au moment où la garnison s'y atten-
« dait le moins, elle entendit une vive fusillade à la porte
« de Steenberg.

« Une forte colonne anglaise, qui était entrée tout à coup
« dans les chemins couverts, avait surpris notre garde de
« l'avancée, avait pénétré dans le réduit servant de demi-
« lune, en forçant avec des leviers les barrières des tra-
« verses en terre, et était arrêtée, en avant du pont dor-
« mant du corps de place, par le tambour ou retranche-
« ment en palanques. »

L'attaque fut non seulement contenue à la porte de

Steenberg; mais l'ennemi y fut repoussé avec perte, et sur ce point l'on fit même pendant l'action une assez grande quantité de prisonniers.

Pendant ce temps, une deuxième colonne, conduite par les généraux Skerret et Gore, pénétrait par le port, et, malgré la résistance des troupes françaises, elle s'était déjà emparée de la porte d'Anvers, et se dirigeait sur celle de Breda, pour l'ouvrir à une troisième colonne qui l'attaquait extérieurement, après s'être emparé des ouvrages avancés. D'un autre côté une quatrième colonne, sous les ordres du général Cooke, était entrée dans le bastion d'Orange.

« Sur quatre portes, l'ennemi était en possession de la « porte d'Eau; il essayait de baisser le pont-levis de la « porte d'Anvers, et menaçait les deux autres intérieu- « rement et extérieurement. » Sur seize bastions, douze étaient déjà occupés par les Anglais, et la garnison n'avait plus qu'une seule pièce d'artillerie mobile dont elle put se servir. Le premier régiment des gardes anglaises arrivant par le rempart à la porte d'Anvers vient s'en emparer. « Ils font sur nous, continue l'auteur de la *Relation*, « une décharge générale de mousqueterie, et nous refoulent « à la baïonnette jusqu'au milieu de la rue d'Anvers. La « queue de notre colonne touchait déjà au corps de garde « de la place d'Armes; un pas rétrograde de plus de notre « part, les Anglais étaient sur la grande place et maîtres « de la ville. Le major Hugot de Neuville prend les cin- « quante hommes qui étaient en bataille devant le corps de « garde et quelques gendarmes, gagne la tête de notre « colonne, qui se groupe autour de lui; des officiers ra- « mènent nos fuyards, qui s'éparpillaient déjà, et qui vien- « nent prendre place à la queue de la colonne. Elle forme « enfin une phalange serrée dans la rue d'Anvers, où plu- « tôt il n'y avait plus ni rang, ni ordre de part et d'autre : « pressés dans cette rue, les combattants ne pouvaient ni « recharger leurs armes, ni en faire usage; c'était un flux « et un reflux successif; notre pièce d'artillerie fut prise « et reprise. »

Le temps fut calme et beau pendant toute la nuit, et l'on pouvait distinguer les objets à la clarté de la lune. On se battit des deux côtés avec une égale fureur : sur tous les points la garnison avait été aux prises avec les Anglais.

Vers les trois heures du matin le feu commença à se ralentir de part et d'autre ; ce fut alors que le général Bizannet réunit ses troupes sur trois colonnes, et au point du jour il attaqua à son tour l'ennemi avec une vigueur sans exemple, et le repoussa de toutes ses positions.

« Bientôt les Anglais furent mitraillés par l'artillerie « des remparts du front, tandis que la garnison du fort « d'Eau, prenant part à l'action, les foudroya en tête. Ceux « qui, au lieu d'aller jusqu'au petit Polder, cherchaient à « s'évader sur la gauche, en longeant, vers le midi, la queue « du glacis, étaient arrêtés par le canon de la redoute du « camp retranché, dont la garde était enfin revenue de sa « léthargie de la veille. Cependant la marée, qui avait « permis, huit ou neuf heures auparavant, à ces mêmes « Anglais de passer à pied sec sur les schorres et le chenal, « leur fermait en ce moment tout passage; ainsi pas un ne « pouvait échapper. »

Cernées de tous côtés, les troupes anglaises se trouvèrent alors dans la nécessité de se rendre.

La perte de l'ennemi ne fut pas moindre de huit cents hommes et de deux mille soixante dix-sept soldats prisonniers; celle des Français ne s'éleva qu'à cent soixante morts, trois cents blessés et cent prisonniers. « Après l'affaire il ne « nous restait qu'environ deux mille hommes sous les ar- « mes. » (*Relation de la surprise de Berg-op-Zoom*, par le colonel du génie Legrand.)

946. COMBAT DE CLAYE (27 mars 1814).

Par M. EUGÈNE LAMI en 1831.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 83.

Le 27 mars 1814 l'ennemi faisait déboucher ses colonnes par le pavé de Paris, lorsque le général Vincent, à la tête d'un régiment de cuirassiers, d'un régiment de cosaques

polonais et de quelques escadrons de gardes d'honneur et de dragons, le chargea en avant de Claye.

Le général Vincent repoussa la colonne ennemie jusque dans la ville et lui fit de trois à quatre cents prisonniers.

947. BATAILLE DE TOULOUSE (10 avril 1814).

Par M. BEAUME.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 83.

L'armée commandée par le duc de Dalmatie, après tous les combats qu'elle avait eu à soutenir sur l'Adour, se trouvait réduite à trente mille hommes de pied et à moins de trois mille chevaux, lorsqu'elle arriva le 24 mars sous les murs de Toulouse. « Le Maréchal, qui avait pris la résolu-
« tion de résister dans cette position aux soixante-cinq mille
« ennemis qui le poursuivaient, jugea avec raison qu'il ne
« pouvait rétablir un certain équilibre entre des forces
« aussi disproportionnées, sans le secours de l'art de la for-
« tification, et il dut s'empresser d'en faire usage avant que
« son adversaire ne vînt le relancer dans son camp.

« La ville de Toulouse est située sur la rive droite de la
« Garonne, au-dessus de l'embouchure du canal du Lan-
« guedoc. Son enceinte, formée d'épaisses murailles flan-
« quées de tours, est couverte à l'est et au nord par le canal,
« à l'ouest par la Garonne ; en sorte qu'elle n'est accessible
« qu'au midi, entre le canal et le fleuve. Le faubourg Saint-
« Cyprien, placé sur la rive gauche et enveloppé d'une
« bonne muraille en briques, communique avec la ville par
« un pont en pierre. Sur la rive droite, et à quatre kilomè-
« tres environ au nord de Toulouse, coule la rivière d'Ers,
« qui se jette dans la Garonne, près de la petite ville de Gre-
« nade, à l'ouest de Saint-Cyprien ; sur la rive gauche se
« trouve le Touch, petite rivière qui se jette dans la Garonne
« à Saint-Michel. Six grandes routes partent de la ville et
« du faubourg Saint-Cyprien dans différentes directions, à
« l'est, au nord, à l'ouest et au sud.

« Le duc de Dalmatie mit à profit tous les accidents du
« terrain pour rendre sa position formidable. »

Le duc de Wellington arriva en vue de Toulouse le 27 mars; il commença le passage de la Garonne le 4 et le 8 avril, et le 10, à six heures du matin, il attaquait sous Toulouse le corps d'armée du duc de Dalmatie.

Le combat dura pendant toute la journée, on se battit de part et d'autre avec un acharnement sans égal, et à la fin du jour le Maréchal Soult occupait encore le faubourg Saint-Etienne : « Sa retraite était assurée, dit l'auteur des *Vic-« toires et conquêtes*, et il se trouvait en mesure d'accepter » un nouveau combat.

« La perte des Français à la bataille de Toulouse s'était éle-« vée à trois mille deux cent trente-un hommes hors de com-« bat. Les alliés en comptèrent quatre mille quatre cent cin-« quante-huit, dont deux mille cent vingt-quatre Anglais, « dix-sept cent vingt-sept Espagnols et six cent sept Portu-« gais. » (*Victoires et conquêtes*, t. XXIII, p. 348 à 356).

948. NAPOLÉON SIGNE SON ABDICATION A FONTAINEBLEAU (11 avril 1814).

Par M.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 83.

L'Empereur, après l'occupation de Paris par les armées alliées, avait réuni ses troupes à Fontainebleau; il se proposait de marcher sur la capitale, lorsqu'il apprit que le Sénat avait prononcé sa déchéance, et que les puissances alliées se refusaient à traiter avec lui, comme souverain de la France.

« Napoléon, rapporte le baron Fain, a reçu le sénatus-« consulte, dans la nuit du 3 au 4. Cependant le 4 les or-« dres étaient donnés pour transférer le quartier impérial « entre Ponthierry et Essonne. Après la parade, qui avait « eu lieu tous les jours à midi dans la cour du Cheval « Blanc, les principaux de l'armée avaient reconduit Na-« poléon dans son appartement. Le Prince de Neufchâtel, « le Prince de la Moskowa, le duc de Dantzick, le duc de « Reggio, le duc de Tarente, le duc de Bassano, le duc de « Vicence, le grand Maréchal Bertrand et quelques autres « se trouvaient réunis dans le salon; on semblait n'atten-

« dre que la fin de cette audience pour monter à cheval et « quitter Fontainebleau ; mais une conférence s'était ou- « verte sur la situation des affaires; elle se prolonge dans « l'après-midi, et lorsqu'elle est finie, on apprend que Na- « poléon a abdiqué. Il en rédige l'acte de sa main en ces « termes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur « Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la « paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son ser- « ment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quit- « ter la France et même la vie pour le bien de la patrie, « inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence, « de l'Impératrice et du maintien des lois de l'Empire.

« Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril 1814.

« *Signé* NAPOLÉON. »

« Un secrétaire (le baron Fain) transcrit cet acte, et le « duc de Vicence se dispose aussitôt à le porter à Paris. « Napoléon lui adjoint le Prince de la Moskowa... » (*Manuscrit de mil huit cent quatorze,* p. 220.)

949. ADIEUX DE NAPOLÉON A LA GARDE IMPÉRIALE A FONTAINEBLEAU (20 avril 1814).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 83.

Napoléon, après son abdication, resta quelques jours encore à Fontainebleau; son départ était fixé pour le 20 avril.

« A midi les voitures de voyage viennent se ranger dans « la cour du Cheval-Blanc, au bas de l'escalier du Fer-à- « Cheval : la garde impériale prend les armes et forme la « haie. A une heure Napoléon sort de son appartement; « il trouve rangé sur son passage ce qui lui restait de la « cour brillante dont il avait été entouré : c'est le duc « de Bassano, le général Belliard, le colonel de Bussi, le « colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, « le général Fouler, le baron de Mesgrigny, le colo-

« nel Gourgaud, le baron Fain, le colonel Atthalin, le « baron de La Place, le baron Lelorgne d'Ideville, le « chevalier Jouanne, le général Kosakowski et le colonel « Vonsowitch.

« Napoléon tend la main à chacun, descend vivement « l'escalier, et, dépassant le rang des voitures, s'avance « vers la garde. Il fait signe qu'il veut parler; tout le monde « se tait, et dans le silence le plus religieux on écoute ses « dernières paroles:

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes « adieux. Depuis vingt ans je vous ai trouvés constamment « sur le chemin de l'honneur et de la gloire; dans ces der- « niers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous « n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. « Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas « perdue; mais la guerre était interminable: c'eût été la « guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus « malheureuse. J'ai donc sacrifié tous mes intérêts à ceux « de la patrie; je pars: vous, mes amis, continuez de servir « la France; son bonheur était mon unique pensée, il sera « l'objet de mes vœux! Ne plaignez pas mon sort; si j'ai « consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre « gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons « faites ensemble....! Adieu, mes enfants! je voudrais « vous presser tous sur mon cœur; que j'embrasse au « moins votre drapeau......! »

« A ces mots, le général Petit, saisissant l'aigle, s'a- « vance. Napoléon reçoit le général dans ses bras, et baise « le drapeau. Le silence d'admiration que cette grande « scène inspire n'est interrompu que par les sanglots des « soldats. Napoléon, dont l'émotion est visible, fait un ef- « fort et reprend d'une voix plus ferme: Adieu encore une « fois, mes vieux compagnons; que ce dernier baiser passe « dans vos cœurs!

« Il dit, et, s'arrachant au groupe qui l'entoure, il s'é- « lance dans sa voiture, au fond de laquelle est déjà le

« général Bertrand. Aussitôt les voitures partent ; des « troupes françaises les escortent, et l'on prend la route « de Lyon. » (*Manuscrit de mil huit cent quatorze*, p. 250 à 252.)

950. ARRIVÉE DE LOUIS XVIII A CALAIS (24 avril 1814).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

On attendait Louis XVIII à Calais : « Toute la ville, rap- « porte le *Moniteur du* 30 *avril* 1814, était attentive au « signal qui devait annoncer son départ de la ville de Dou- « vres. Le bruit du canon se fait entendre : à l'instant « toutes les autorités se rendent sur la grande jetée en « pierre, lieu désigné pour le débarquement.

« A son arrivée dans le port, le préfet, le sous-préfet « et le maire, accompagné du corps municipal, montent « sur le vaisseau pour recevoir le Roi.

« Enfin Louis XVIII met le pied sur le sol de la France, « et les airs retentissent des cris *de vive le Roi!* Madame « la duchesse d'Angoulême, M. le Prince de Condé, « M. le duc de Bourbon suivent le Roi et se placent à ses « côtés dans une calèche découverte. Seize Calaisiens, « élégamment habillés, se présentent et traînent la voi- « ture. Non loin de là se trouvait un nombreux clergé : « le curé à la tête prononça le discours le plus pathéti- « que. M. le curé, répondit le Roi, après plus de vingt « ans d'absence, le ciel me rend à mes enfants ; allons re- « mercier Dieu dans son temple. »

951. LOUIS XVIII AUX TUILERIES (1814).

Par MARIGNY en 1824, d'après le tableau du baron Gérard.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

En partant de Calais Louis XVIII se rendit à Compiè- gne, et de là à Saint-Ouen, où il reçut les députations de tous les corps de l'Etat. Avant d'entrer dans Paris, il pu- blia la déclaration datée de Saint-Ouen, le 3 mai, qui pro-

mettait à la France toutes les garanties d'une Constitution libérale.

Il est représenté dans ce tableau rédigeant aux Tuileries la Charte constitutionnelle sur la même table dont il s'était servi à Mittau, et que depuis lors il avait conservée dans tous ses voyages.

952. SÉANCE ROYALE POUR L'OUVERTURE DES CHAMBRES ET LA PROCLAMATION DE LA CHARTE CONSTITUTIONNELLE (4 juin 1814).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

« Le Roi, dit le *Moniteur*, s'est rendu aujourd'hui (4 « juin 1814) avec son cortége au Corps-Législatif.

« Des salves d'artillerie ont annoncé à deux heures et « demie l'arrivée de Sa Majesté.

« Le marquis de Dreux-Brézé, grand maître des céré- « monies de France; le marquis de Rochemore, maître « des cérémonies, et MM. de Watronville et de Saint-Fé- « lix, aides des cérémonies, précédés par vingt-cinq dé- « putés des départements, ont été recevoir Sa Majesté au « bas de l'escalier du grand portique.

« Le Roi, après s'être reposé quelques instants dans son « appartement, s'est rendu dans la salle des séances. A « l'entrée de Sa Majesté l'assemblée entière s'est levée aux « cris mille fois répétés de *vive le Roi! vivent les Bour-* « *bons!*

« Sa Majesté s'est placée sur un trône entourée de tous « les Princes de sa famille. M. le Chancelier était assis sur « son siége à bras; le grand maître, le maître et les ai- « des des cérémonies de France à leurs places accoutu- « mées. Deux de MM. les pairs ecclésiastiques et six de « MM. les pairs laïcs, MM. les ministres secrétaires d'État, « les ministres d'État, MM. les Maréchaux de France et « premiers inspecteurs généraux, une députation des « grands cordons et officiers de la Légion-d'honneur,

« une députation des lieutenants généraux et maréchaux « de camps, étaient placés sur des banquettes au-dessous et « de chaque côté du trône. MM. les Sénateurs, MM. les « membres de la Chambre des Pairs qui avaient reçu « des lettres closes de Sa Majesté, et MM. les députés des « départements étaient placés en face du trône circulai- « rement.

« L'assemblée était debout et découverte. Le Roi s'est « assis et couvert, et par un signe a invité chacun à s'as- « seoir. »

Quand le Roi eut cessé de parler, le Chancelier prit la parole, et, après avoir fait l'exposé de la situation du royaume et de ses rapports avec les Puissances alliées, il termina en annonçant l'intention du Roi de donner aux Français une Charte constitutionnelle. M. Ferrand, ministre d'État, lut ensuite la déclaration du Roi et la Charte.

« Après cette lecture la séance fut levée : le Roi descen- « dit de son trône et rentra aux Tuileries, accompagné du « cortége qui l'avait précédé et suivi à son entrée. La « garde nationale formait la haie..... » (*Extrait du Moniteur* du 5 juin 1814.)

953. NAPOLÉON S'EMBARQUE A PORTO FERRAJO (ILE D'ELBE) POUR REVENIR EN FRANCE (1er mars 1815).

Par M. BEAUME en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

Lorsque Napoléon s'embarqua à l'île d'Elbe, il était accompagné du général Bertrand, grand Maréchal du palais, du général Drouot, du général Cambronne, etc. Il arriva à sept heures du soir sur le port où les marins de la garde l'attendaient dans le canot impérial. Les autorités de l'île, prévenues à l'instant de son départ, s'étaient rendues à l'embarcadère; l'Empereur leur fit ses adieux, monta dans le canot, rejoignit le brick, et la flottille appareilla pour la France.

954. LOUIS XVIII QUITTE LE PALAIS DES TUILERIES (nuit du 19 au 20 mars 1815).

Par le baron GROS en 1816.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 84.

Napoléon était débarqué à Cannes le 1er mars : le 13 il quittait Lyon pour marcher sur Paris, et il était arrivé à Fontainebleau le 20 à quatre heures du matin.

Louis XVIII, par une proclamation en date du 19 mars, déclara alors la session des Chambres close pour l'année 1815, et dans la nuit du 19 au 20 mars il quitta les Tuileries.

Louis XVIII était accompagné du Maréchal Prince de Wagram, du Maréchal duc de Tarente, de M. le duc de Duras, de M. le Prince de Poix, de M. le duc de Blacas d'Aulps, de M. Hue, et des officiers de service près de sa personne.

Le tableau représente l'escalier des Tuileries sur lequel le Roi trouve en sortant plusieurs gardes nationaux empressés de lui témoigner leur profonde douleur.

955. CHAMP DE MAI (1er juin 1815).

Par M.

Par un décret impérial donné au palais des Tuileries sous la date du 30 avril 1815, Napoléon faisant revivre un ancien usage des premiers siècles de la monarchie, avait convoqué une assemblée du Champ de Mai. Cette cérémonie eut lieu le 1er juin suivant dans le Champ de Mars.

« Jamais fête plus nationale, dit le *Moniteur* du 2 « juin, jamais spectacle plus imposant et plus touchant à « la fois n'a frappé les regards du peuple français, que « l'assemblée du Champ de Mai. Tout ce qui saisit et élève « l'âme, les prières de la religion, le pacte d'un grand « peuple avec son monarque, la France représentée par « l'élite de ses citoyens, cultivateurs, négociants, magis- « trats, guerriers, rassemblés autour du trône, une im- « mense population couvrant le Champ de Mars et s'unis- « sant par ses vœux aux grands objets de cette magnifique

« cérémonie, tout excitait l'enthousiasme le plus vif, dont « les époques les plus mémorables nous aient laissé le « souvenir.

« Le trône de l'Empereur s'élevait en avant du bâtiment « de l'Ecole Militaire, et au centre d'une vaste enceinte « demi-circulaire, dont les deux tiers formaient à droite et « à gauche de grands amphithéâtres où quinze mille per- « sonnes étaient assises ; l'autre tiers en face du trône était « ouvert. Un autel s'élevait au milieu ; au delà et à environ « cent toises, s'élevait un autre trône isolé, qui dominait « tout le Champ de Mars. »

La messe étant dite, et MM. les membres de la députation s'étant rapprochés du trône, l'Empereur prêta son serment, et quittant le manteau impérial, il se leva et s'adressa en ces termes à l'armée :

« Soldats de la garde nationale de l'empire, soldats des « troupes de terre et de mer, je vous confie l'aigle impé- « riale aux couleurs nationales ; vous jurez de la défendre « au prix de votre sang contre les ennemis de la patrie et « de ce trône ! Vous jurez qu'elle sera toujours votre signe « de ralliement ! Vous le jurez. »

Après ces paroles adressées à l'armée, les troupes qui formaient à peu près cinquante mille hommes, dont vingt-sept mille de gardes nationales, ont défilé devant Sa Majesté.

956. **MARIAGE DU DUC DE BERRI ET DE CAROLINE-FERDINANDE-LOUISE, PRINCESSE DES DEUX-SICILES (17 juin 1816).**

Par M.

La cérémonie religieuse du mariage du duc de Berri, neveu de Louis XVIII, et second fils de Charles-Philippe comte d'Artois, depuis Charles X, avec Caroline des Deux-Siciles, eut lieu à Paris le 17 juin 1816, dans l'église métropolitaine.

« A huit heures du matin, dit le *Moniteur*, les bataillons « de la garde nationale de Paris, de la garde royale, occu- « paient le parvis Notre-Dame, et se sont formés sur deux « files pour établir la haie de la place de l'église cathédrale « au château des Tuileries.....

« Les formalités de l'acte civil du mariage venaient « d'être remplies dans le grand cabinet du Roi aux Tui- « leries, lorsqu'à onze heures et demie une salve d'ar- « tillerie a annoncé le départ de Sa Majesté. Madame, « Mgr le duc et Madame la duchesse de Berri étaient « dans le carrosse de Sa Majesté. »

« Le Roi mit pied à terre devant le parvis de l'église « métropolitaine, où il fut reçu par l'abbé Jalabert à la tête « du clergé métropolitain. On se mit en marche pour se « rendre à l'autel.

« Mgr le duc d'Angoulême, suivi de son état-major, « Monsieur, comte d'Artois, revêtu de l'uniforme de co- « lonel général des gardes nationales de France; Mgr le « duc de Berri, donnant la main à Madame la duchesse, « précédaient le Roi qui marchait sous le dais. Madame « suivait le dais, accompagnée de son chevalier d'hon- « neur et des dames de sa suite. Le Cardinal de Talley- « rand-Périgord, grand aumônier, duc et pair de France, « attendait devant l'autel le Roi, les Princes et les au- « gustes époux.

« Après la bénédiction nuptiale, Sa Majesté est allée « occuper son trône, et les Princes ont pris les places qui « leur étaient préparées. Mgr le duc et Madame la du- « chesse de Berri sont restés dans le sanctuaire; la messe « a été célébrée par M. l'abbé de Villeneuve, aumônier « ordinaire de Sa Majesté. Leurs Altesses Royales ont été « à l'offrande, après que le célébrant eut fait baiser la pa- « tène au Roi; un cierge où étaient attachées des pièces « d'or, dont le nombre et la valeur étaient prescrits par « l'ancien usage, a été présenté au nom des deux époux. « Le poêle était soutenu par M. de Latil, évêque d'A-

« miclée, premier aumônier de Monsieur, et par M. l'abbé « de Bombelles, premier aumônier de Madame la du- « chesse de Berri.

« Les quatre témoins étaient M. le duc de Bellune pour « l'armée, M. le comte Barthélemy pour la chambre des « pairs, M. Bellart pour la chambre des députés, M. De- « seze pour la cour de cassation. » (*Extrait des Moniteurs des* 18 *et* 19 *juin* 1816.)

957. **RÉTABLISSEMENT DE LA STATUE DE HENRI IV SUR LE PONT-NEUF** (25 août 1818).

Par M.

« Par un rapprochement heureux, dit le *Moniteur* du « 25 août, le jour de la fête du Roi est consacré à l'inau- « guration de la statue de Henri IV..... Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

« A midi un quart, une salve d'artillerie ayant annoncé « le départ du Roi du château des Tuileries, pour aller « passer la revue de la garde nationale et de la troupe de « ligne, le cortége se mit en marche.

« Sa Majesté était dans une calèche, ayant avec elle « Madame duchesse d'Angoulême, et Madame la duchesse « de Berri.

« Les Princes étaient à cheval autour de la calèche du « Roi.

« Sa Majesté est arrivée à deux heures un quart à l'es- « trade élevée en face de la statue de Henri IV.

« Le comité pour le rétablissement de la statue ayant à « sa tête M. le marquis de Barbé de Marbois, son président, « et le corps municipal ayant à sa tête M. le comte de Cha- « brol, préfet de la Seine, précédé par les officiers des « cérémonies, sont venus recevoir le Roi à la descente de « son carrosse.

« Sa Majesté, placée sur son trône, et autour des Princes « et Princesses de la famille royale, la statue, qui avait été « couverte jusqu'alors, a été découverte au bruit d'une « salve d'artillerie. Le comité, en signe d'hommage, s'est

« porté autour de l'enceinte du piédestal, et est venu se « placer en avant de la statue, vis-à-vis le trône du Roi.

« Le président du comité, après en avoir eu la permis- « sion du Roi, fit hommage à Sa Majesté de la statue de « Henri IV. : « Qu'elle soit (dit M. de Barbé de Marbois en « terminant son discours) comme un génie tutélaire ; qu'à « l'aspect de ce monument national et patriotique les dis- « cordes se taisent, et que nos vœux puissent toujours dire, « comme nous le disons aujourd'hui : Les descendants de « Henri IV ont ses vertus et son cœur ; ils aiment la « France comme Henri l'aima.

« Le Roi a répondu au discours de M. le président à peu « près en ces termes :

« Je suis sensible aux sentiments que vous m'exprimez ; « j'accepte avec une bien vive reconnaissance le présent « du peuple français, ce monument, élevé par l'offrande « du riche, et le denier de la veuve ; en contemplant « cette image, les Français diront : Il nous aimait, *et ses* « enfants nous aiment aussi. Les descendants du bon Roi, « diront à leur tour : Méritons d'être aimés comme lui. *On* « y verra le présage du bonheur de la France. Puisse le « ciel exaucer ces vœux qui sont les plus chers de mon « cœur ! »

« M. Lainé, ministre-secrétaire d'état au département de « l'intérieur, a présenté à Sa Majesté M. Lémot, statuaire, « membre de l'Institut ; M. Andrieux, auteur de la mé- « daille ; M. Le Père, architecte, et les autres artistes qui « ont coopéré à la confection du monument.

« Les troupes dont le Roi avait passé la revue se mirent « en mouvement pour défiler entre le Roi et la statue « d'Henri IV. Monsieur marchait en tête de la garde na- « tionale.

« La garde royale ayant en tête M. le Maréchal duc de « Reggio, major général de service, a défilé immédiate- « ment après la garde nationale.

« Le Roi rentré aux Tuileries, les héraults d'armes ont « fait distribuer, dans les différents quartiers de la ville, des

« médailles frappées à l'occasion du rétablissement de la « statue de Henri IV. » (*Extrait du Moniteur* du 26 août « 1818.)

958. **SÉPULTURE DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE** (1821.)

Par M. ALAUX en 1837, d'après M. H. Vernet et le baron Gérard.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

Napoléon Bonaparte, Général, Premier Consul, Empereur des Français, est mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821.

959. **LOUIS XVIII OUVRE LA SESSION DES CHAMBRES AU LOUVRE** (28 janv. 1823).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

« Aujourd'hui mardi, 28 janvier 1823, le Roi a fait l'ou- « verture de la session des chambres au Louvre.

« Sa Majesté est partie à une heure du château des « Tuileries.

« Une salve d'artillerie, de vingt-un coups de canon, a « annoncé le départ du Roi.

« Une députation de douze de MM. les Pairs de France, « ayant M. le Chancelier à leur tête, et une députation de « vingt-cinq de MM. les Députés des départements, con- « duits par des officiers des cérémonies, sont allés recevoir « le Roi dans la salle attenante au salon de mosaïque.

« Sa Majesté, après s'être arrêtée dans son appartement, « et s'être entretenue quelques instants avec MM. les mem- « bres des députations, est entrée dans la salle de la séance « et s'est placée sur son trône.

« A droite du Roi était Monsieur, à sa gauche Mgr le « duc d'Angoulême; à droite de Sa Majesté, ensuite de « Monsieur, Mgr le duc d'Orléans.

« En avant et à gauche du Roi était M. le Chancelier de « France.

« A droite et à gauche des degrés de l'estrade du trône « étaient M. le président du conseil des ministres de Sa « Majesté, MM. les ministres secrétaires d'État, MM. les « Maréchaux de France, MM. les Chevaliers des Ordres « du Roi, MM. les Grands-Croix de l'Ordre Royal et

« Militaire de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur,
« MM. les Commandeurs de l'Ordre de Saint-Louis et
« MM. les grands Officiers de la Légion, nommés par Sa
« Majesté pour avoir séance près d'elle; six de MM. les
« Conseillers d'État et six de MM. les Maîtres des Re-
« quêtes.

« MM. les Pairs étaient placés sur les banquettes en face
« et à droite du Roi.

« MM. les Députés des départements étaient placés sur
« les banquettes en face et à gauche de Sa Majesté.

« Madame, duchesse d'Angoulême, Madame la du-
« chesse de Berri, Madame la duchesse et Mademoiselle
« d'Orléans assistaient à la cérémonie dans une tribune.

« L'assemblée était debout et découverte; le Roi a dit :
« MM. les Pairs, asseyez-vous. » M. le Chancelier de
« France a fait connaître à MM. les députés que Sa Ma-
« jesté leur permettait de s'asseoir.

« La séance prise, le Roi a prononcé le discours sui-
« vant :

« Après avoir exposé la situation intérieure du royaume
« et ses rapports avec les puissances de l'Europe, Sa Ma-
« jesté ajoute : Mais la justice divine permet qu'après avoir
« long-temps fait éprouver aux autres nations les terribles
« effets de nos discordes, nous soyons nous-mêmes exposés
« aux dangers qu'amènent des calamités semblables chez
« un peuple voisin.

« J'ai tout tenté pour garantir la sécurité de mes peuples
« et préserver l'Espagne elle-même des derniers malheurs.
« L'aveuglement avec lequel ont été repoussées les repré-
« sentations faites à Madrid laisse peu d'espoir de con-
« server la paix...

« Si la guerre est inévitable, je mettrai tous mes soins
« à en resserrer le cercle, à en borner la durée. Elle ne
« sera entreprise que pour conquérir la paix, que l'état
« de l'Europe rendrait impossible. Que Ferdinand VII
« soit libre de donner à ses peuples les institutions qu'ils
« ne peuvent tenir que de lui, et qui, en assurant leur

« repos, dissiperaient les justes inquiétudes de la France :
« dès ce moment les hostilités cesseront ; j'en prends devant vous, Messieurs, le solennel engagement.

« J'ai dû mettre sous vos yeux l'état de nos affaires au dehors. C'était à moi de délibérer : je l'ai fait avec maturité.
« J'ai consulté la dignité de ma couronne, l'honneur et la sûreté de la France : nous sommes Français, Messieurs,
« nous serons toujours d'accord pour défendre de tels intérêts. »

« Le discours étant terminé, les Pairs et les Députés
« nommés depuis la dernière session furent admis à prêter
« serment en présence du Roi.

« Après que MM. les Députés ont eu prêté serment, M. le
« Chancelier a déclaré, par ordre du Roi, que la session de
« la Chambre des Pairs et de la Chambre des Députés, pour
« l'année 1823, était ouverte, et que chacune d'elles était
« invitée à se réunir demain dans le lieu respectif de ses
« séances, à une heure, pour commencer le cours de ses
« travaux. La séance levée, le Roi fut reconduit suivant le
« cérémonial observé pour son arrivée.

« Une salve d'artillerie a annoncé le retour du Roi au
« château des Tuileries. » (*Extrait du Moniteur* du 29 janvier 1823.)

960. ENTRÉE DES FRANÇAIS A MADRID (24 mai 1823).

Par M.

Le duc d'Angoulême avait été nommé généralissime des troupes françaises en Espagne. Il se rendit aussitôt à Bayonne pour y prendre le commandement de l'armée.

« Espagnols, disait le Prince, dans sa proclamation datée
« du quartier général de Bayonne le 2 avril 1823, la France
« n'est pas en guerre avec votre patrie. Né du même sang
« que vos Rois, je ne puis désirer que votre indépendance,
« votre bonheur et votre gloire. Je vais franchir les Pyrénées à la tête de cent mille Français, mais c'est pour
« m'unir aux Espagnols amis de l'ordre et des lois, pour les
« aider à délivrer leur Roi prisonnier, à relever l'autel et le

« trône, à arracher les prêtres à la proscription, les proprié-
« taires à la spoliation, le peuple entier à la domination de
« quelques ambitieux qui, en proclamant la liberté, ne pré-
« parent que la ruine de l'Espagne. »

Le Prince généralissime passa la Bidassoa le 7 avril, et transporta son quartier général à Irun. Il était le 18 avril à Vittoria et le 9 mai à Burgos. Le 24 mai il entrait à Madrid. Le Maréchal duc de Reggio y arriva le lendemain avec son corps d'armée. Le 30 mai, jour de la fête de Saint Ferdinand, le duc d'Angoulême passait la revue des troupes françaises réunies dans la capitale de l'Espagne.

961. PRISE DES RETRANCHEMENTS DEVANT LA COROGNE (15 juill. 1823).

Par M. HIPP. LECOMTE en 1824.

le du Nord.
er étage.
lle no 84.

Aussitôt après son arrivée à Madrid, le Prince généralissime dirigea des troupes sur tous les points de l'Espagne. Le général Bourke, détaché du corps du duc de Reggio, fut envoyé dans l'Estramadure, d'où il se porta dans les Asturies. Ces provinces étant soumises, le général Bourke apprit que le général Quiroga s'était retiré à la Corogne et au Ferrol; il ordonna l'investissement de ces deux places, et tandis que par ses ordres le général Huber marchait sur le Ferrol, il se rendait de sa personne devant la Corogne, dont les troupes espagnoles défendaient les approches.

Le 15 juillet il attaque les hauteurs de Sainte-Marguerite qui dominent cette dernière place; il s'en empare malgré la plus vive résistance. Les troupes espagnoles s'étant retirées dans la ville, il en forme aussitôt le siége.

Le Ferrol capitula le 15 juillet. Le général Quiroga s'étant embarqué pour l'Angleterre, la ville de la Corogne fit bientôt après sa soumission.

962. COMBAT DE CAMPILLO D'ARENAS (28 juill. 1823).

Par M. CH. LANGLOIS en 1824.

e du Nord.
er ét
lle

Pendant que le général Bourke partait de Madrid pour

se rendre dans l'Estramadure, le général Molitor, commandant le deuxième corps de l'armée des Pyrénées, marchait de Madrid sur Valence, qui se trouvait alors occupé par les troupes espagnoles sous les ordres de Ballesteros. Après avoir fait rentrer dans l'obéissance cette province et celle de Murcie, le général Molitor se porta sur Grenade. Ayant rencontré le 24 juillet les troupes espagnoles près de Guadix, il les attaqua et les contraignit à se retirer devant lui; elles gagnèrent alors les montagnes escarpées de Campilla de Las Areñas, où il les suivit, et le 28 les deux armées se trouvèrent encore en présence. « Les « troupes espagnoles, rapporte le *Bulletin* de l'armée des « Pyrénées, du 3 août 1823, composées en grande partie « d'anciens militaires, étaient deux fois plus nombreuses « que les troupes françaises ; mais le comte Molitor, plein « de confiance dans l'intrépidité de ses soldats, les réu- « nit, le 28 de grand matin, à Montelescar : ayant fait « dès la veille toutes ses dispositions pour l'attaque, il or- « donna le combat et marcha lui-même à la tête de la « sixième division. »

Malgré leur nombre, les troupes espagnoles furent repoussées, et le général Molitor parvint à se rendre maître de toutes les positions.

« La défaite du 28, continue le *Bulletin*, apporta un tel « découragement dans l'armée espagnole, que quinze cents « hommes désertèrent dans la nuit du 29. Avant l'affaire « du 28, le général Ballesteros avait déjà envoyé des par- « lementaires dont les propositions n'avaient pas été ac- « cueillies ; après le combat il s'empressa de faire sa sou- « mission et de reconnaître la régence. » (*Moniteur* du 11 août 1823, et *dépêche télégraphique* du 6 août.)

963. ATTAQUE ET PRISE DU FORT DE L'ILE VERTE (15 août 1823).

Par M. GILBERT.

« Le maréchal de camp Lauriston, dit le *Bulletin de* « *l'armée des Pyrénées*, du 19 août 1823, envoyé par le

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 84.

« comte de Bordessoulle à Algesiras, y est arrivé le 14.
« L'ennemi s'est aussitôt retiré dans l'île Verte qu'il avait
« fortifiée, et où il paraissait vouloir se défendre; mais le
« feu des deux frégates françaises, *la Guerrière* et *la Ga-
« lathée*, commandées par le capitaine de vaisseau Lema-
« rant, força le commandant à capituler, et en effet le
« 15 il se rendit. Après avoir laissé une garnison de
« troupes espagnoles dans le fort de l'île Verte, le géné-
« ral Lauriston s'est porté sur Tarifa. » (*Moniteur* du 30
août 1823.)

964. PRISE DU TROCADÉRO (31 août 1823).

Par M. PAUL DELAROCHE en 1827.

[...]le du Nord.
1er étage.
[...]allé no 84.

Les rapides progrès que l'armée française faisait en Espagne avaient déterminé l'assemblée des Cortès à se transporter à Cadix, où Ferdinand VII et toute la famille royale s'étaient enfermés avec elle. Ce fut donc sur cette place que le duc d'Angoulême dirigea ses colonnes, et, le 16 août, il établit son quartier général au Port Sainte-Marie (*Puerto Santa-Maria*), sur la baie de Cadix et en face de cette ville. Pour parvenir à en faire le siége, il fallait d'abord se rendre maître de la presqu'île du Trocadéro. Cette presqu'île, quoique séparée de Cadix par la baie, en domine les approches, et la tranchée ne peut s'ouvrir devant la ville, sans être enfilée par le feu de ses batteries. Aussi les Espagnols, qui connaissaient l'importance de cette position, avaient cherché à la rendre inexpugnable par de nombreux travaux. L'isthme par lequel la presqu'île du Trocadéro se rattache au Continent avait été coupé par un canal qui en avait fait une île. Ce canal, de soixante-dix mètres de large, était assez profond pour qu'à marée basse il y eût encore trois ou quatre pieds d'eau sur un fond de vase, et il était défendu en arrière par une ligne à redans....

Dix-sept cents hommes d'élite occupaient ces ouvrages et perfectionnaient sans relâche les moyens de défense. Les flancs et les abords en étaient protégés par le feu d'un grand nombre de chaloupes canonnières.

La grande distance qui sépare le Trocadéro de Puerto-Réal, point de départ naturel pour cette attaque, et la nature du terrain, couvert d'arbustes et de plantes marines, qui n'aurait point permis aux troupes de s'avancer en ordre sur cette ligne redoutable, déterminèrent le duc d'Angoulême à faire ouvrir la tranchée et à procéder par des approches régulières.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 19 au 20, et dans celle du 24 au 25 on parvint à pousser la deuxième parallèle jusqu'à quarante mètres du canal. Les journées suivantes furent employées à la perfectionner et à terminer l'armement de nos batteries.

« Pendant tout ce temps l'ennemi ne cessa de faire le « feu le plus vif sans parvenir à ralentir l'ardeur des tra« vailleurs ni altérer leur gaîté.

« Le 30, à la pointe du jour, nos batteries engagè« rent une canonnade violente dans le seul but de fatiguer « l'ennemi.

« Cette canonnade n'était cependant que le prélude de « l'attaque de vive force que Monseigneur avait arrêtée « pour la nuit du 30 au 31. Les ordres furent en consé« quence transmis à M. le comte de Bordessoulle, comman« dant en chef le corps de réserve, et Son Altesse Royale « arrêta les dispositions pour cette attaque. Les ordres du « Prince, rapporte le *Bulletin*, furent exécutés avec au« tant de précision que d'intrépidité. A deux heures un « quart, malgré le feu de l'ennemi, la profondeur de l'eau, « qui dans ce moment était encore de quatre ou cinq pieds, « et les chevaux de frise qui garnissaient le pied des re« tranchements, la colonne traversa le canal sans aucune « hésitation, et en moins de quinze minutes pénétra dans « l'intérieur de l'ouvrage aux cris de *vive le Roi!* qui « avaient été donnés pour ralliement.

« Monseigneur arriva bientôt sur la position enlevée « d'une manière si brillante. »

Les troupes espagnoles s'étant retirées dans le fort Saint-Louis, l'attaque en fut aussitôt ordonnée.

Ce fut dans cette seconde affaire non moins vive que la première, que le commandant de toutes les troupes réunies dans le Trocadéro, le colonel Garcès, membre des Cortès, fut fait prisonnier ainsi que beaucoup d'autres officiers. Avant neuf heures tout était fini, la presqu'île était occupée, et l'ennemi avait perdu cent cinquante tués, trois cents blessés et mille prisonniers.

965. COMBAT DE LLERS (16 sept. 1823).

Par M.

Le général baron de Damas, dont la division faisait partie du quatrième corps d'armée sous les ordres du Maréchal Moncey, ayant été informé qu'une colonne ennemie, forte de deux mille hommes, était sortie de Barcelone pour débloquer Figuières, s'empressa de marcher sur Llers, qu'il fit occuper à onze heures du matin. « L'ennemi débouchant, « trois heures après, des défilés de Terradas, se jeta dans « un chemin en avant du front de la colonne française, et se « dirigea, sur la droite, vers les hauteurs qui séparent Llers « du fort de Figuières, non sans éprouver une perte con« sidérable, parce qu'il lui fallut défiler sous le feu de plu« sieurs pelotons embusqués derrière des murs. Le général « Maringoné occupait déjà, avec un bataillon du cin« quième régiment, les hauteurs que voulaient franchir les « constitutionnels. Alors ceux-ci, exténués de fatigue et de « faim, et menacés par la colonne du général Nicolas, qui « arrivait par Besalu sur les derrières, demandèrent à ca« pituler, et même plusieurs bataillons déposèrent leurs « armes et se rendirent sans conditions. » (*Victoires et Conquête des Français*, t. XXVIII, p. 363.)

966. PRISE DE PAMPELUNE (16 sept. 1823).

Par CARLE VERNET en 1824.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

L'armée française avait pris possession de Madrid. La plus grande partie des provinces avaient fait leur soumis-

sion ; mais Pampelune, capitale de la Navarre, résistait toujours et se refusait à ouvrir ses portes.

Le Maréchal de Lauriston, chargé du siége de cette ville, le fit commencer le 25 août. Le 3 septembre, il attaqua les postes avancés des troupes espagnoles et se rendit maître du faubourg de la Rocheappea.

Ces dispositions préliminaires achevées, écrit-il, j'ai déterminé pour la nuit du 10 au 11 l'ouverture de la tranchée contre la partie saillante de la citadelle, le bastion Sainte-Marie et les demi-lunes adjacentes. Le travail devait commencer à deux cents toises du glacis : le terrain favorisait cette entreprise qui avait l'avantage de faire ouvrir la première parallèle à la distance où commence ordinairement la deuxième.

La place et la citadelle de Pampelune capitulèrent le 17 septembre 1823.

Le tableau représente le Maréchal de Lauriston recevant au milieu de son état-major les parlementaires espagnols qui lui sont envoyés à la tranchée ; il dirige des officiers sur tous les points, pour faire cesser le feu.

967. PRISE DU FORT SANTI-PETRI (21 sept. 1823).

Par M. GILBERT en 1835.

Aile du Midi.

« Conformément aux ordres de Son Altesse Royale, le « fort de Santi-Petri, situé sur un rocher à l'entrée du canal « du même nom, et qui protégeait l'arrivée des bâtiments « portant des vivres dans Cadix, et appuyait l'extrême « droite de la ligne ennemie, a été attaqué le 20 par la divi- « sion de l'escadre commandée par le contre-amiral Des « Rotours, et composée des vaisseaux le *Centaure*, le *Tri- « dent*, de la frégate la *Guerrière*, de la corvette l'*Isis*, et « de l'aviso le *Santo-Christo*, ayant à bord cinq cents « hommes des douzième et vingt-quatrième régiments de « ligne, commandés par le chef de bataillon Auxcouteaux, « du vingt-quatrième.

« Cette division eut à surmonter les plus grandes diffi-
« cultés pour s'approcher du fort; les vents furent presque
« toujours contraires, et l'on ne pouvait s'avancer qu'en
« faisant sonder avec soin. Le *Centaure*, que montait le
« contre-amiral Des Rotours, parvint pourtant à s'embos-
« ser à quatre cents toises du fort Santi-Petri; et, à midi et
« demi, il donna le signal convenu à nos batteries de terre,
« chargées de seconder l'attaque de la marine. Le feu com-
« mença aussitôt et se soutint avec la plus grande vigueur,
« malgré celui du fort Santi-Petri et des ouvrages de la
« pointe de l'île de Léon. Le vaisseau le *Trident* et la fré-
« gate la *Guerrière* qui étaient parvenus à se rapprocher du
« *Centaure*, prirent part à l'engagement; mais, se trouvant
« encore à une trop grande portée, ces bâtiments durent
« cesser leur feu pour chercher à se rapprocher, tandis que
« le *Centaure* et les batteries de terre continuèrent le leur
« sans interruption jusqu'à trois heures et demie. Les prin-
« cipales batteries du fort étaient démontées, un incendie y
« avait lieu.

« Le contre-amiral Des Rotours ayant alors dirigé sur
« ce point les embarcations où avaient été placées à l'avance
« les troupes de ligne auxquelles il avait joint un détache-
« ment de grenadiers de l'artillerie de marine, la garnison
« demanda à se rendre, et le fort fut immédiatement oc-
« cupé.

« On a trouvé dans le fort Santi-Petri vingt-sept pièces de
« vingt-quatre en bronze, beaucoup de munitions et des
« vivres pour deux mois pour sa garnison qui se composait
« de cent quatre-vingts hommes, sur lesquels treize ont été
« tués ou blessés. Notre marine n'a pas eu à regretter la
« perte d'un seul homme; les boulets de l'ennemi ont
« presque tous porté dans les gréements et n'y ont fait que
« peu de mal. Nous avons eu dans nos batteries de terre un
« artilleur et un soldat d'infanterie tués, et cinq artilleurs
« blessés. » (*Bulletin de l'Armée des Pyrénées*, 2 octobre
1823.)

968. **BOMBARDEMENT DE CADIX PAR L'ESCADRE FRANÇAISE** (23 sept. 1823).

Par M.

La prise du Trocadéro n'ayant pas amené la reddition de Cadix, le duc d'Angoulême se décida à faire bombarder la ville par l'escadre française. Aile du Midi.

« D'après les intentions de Son Altesse Royale, le contre-« amiral Duperré, commandant en chef les forces navales « devant Cadix, a fait bombarder cette place le 23 sep-« tembre par une flottille composée de sept bombardes « françaises, trois espagnoles et cinq obusiers. Cette flot-« tille, appuyée par une division de chaloupes canonnières « et placée en avant de l'escadre à moins de huit cents « toises de la place, a commencé son feu à huit heures et « l'a continué avec la plus grande ardeur jusqu'à dix et de-« mie. Plus de deux cents bombes et obus ont été lancés « pendant ce temps, et le feu n'a cessé que lorsque les muni-« tions ont été épuisées, et que le vent ainsi que la mer ont « mis dans l'impossibilité de continuer. Tous les forts et bat-« teries de Cadix ont répondu à notre attaque ; presque tous « leurs boulets dépassaient notre ligne de plus de cent « toises. L'ennemi ayant fait sortir vingt fortes canonniè-« res, elles ont été vigoureusement repoussées par la di-« vision de nos chaloupes armées, commandées par le lieu-« tenant de vaisseau Bellanger, qui a parfaitement se-« condé le capitaine de frégate Longueville, commandant « le bombardement : celui-ci s'est de nouveau distingué « dans la direction de cette opération ; le contre-amiral en « en rendant compte à Son Altesse Royale fait le plus « grand éloge de ces deux officiers ; il cite avantageuse-« ment le capitaine de vaisseau espagnol Michelena, com-« mandant la division des bombardes et obusières espa-« gnoles, ainsi que l'enseigne de vaisseau Beauzée et le « nommé Pignatelli, patron du canot du Colosse, à bord « duquel deux hommes ont été tués ; c'est la seule perte « que nous ayons éprouvée dans ce bombardement qui fait

« infiniment d'honneur à notre escadre ainsi qu'aux ma-
« rins français et espagnols qui y ont été employés. Il a pro-
« duit beaucoup d'effet dans Cadix. Toutes les personnes
« qui se sont échappées de cette ville depuis qu'il a eu
« lieu annoncent que plusieurs maisons ont été écrasées,
« et que les habitants sont dans la plus grande conster-
« nation.

Cadix résista encore quelque temps : cependant le 3 octobre le Roi d'Espagne et sa famille se rendaient, à travers le port, à Puerto Santa-Maria, et les troupes françaises entraient dans Cadix.

969. COMBAT DE PUERTO DE MIRAVETE (30 sept. 1823).

Par M. EUG. LAMI en 1825.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 84.

Après la prise de la Corogne et l'occupation de la province de Galice, le général Bourke avait rejoint avec sa division le premier corps de l'armée des Pyrénées dont il faisait partie. Le Maréchal duc de Reggio, dans son rapport du 3 octobre, rend compte au ministre de la guerre du combat de Miravete :

« Le comte de Larochejacquelein, que j'avais porté sur le
« Tage à Navalmora avec sa brigade, prêt à passer ce fleuve,
« afin de se porter par Cruxillo vers Badajoz, au même
« temps que le lieutenant général comte Bourke se pré-
« senterait devant Ciudad-Rodrigo, me rend compte que le
« 28 septembre dernier les troupes constitutionnelles, qui
« avaient quitté Cruxillo pour se rapprocher du Tage, firent
« mine, dans l'après-midi, de vouloir en forcer le passage
« au gué d'Almaras ; mais elles furent vivement repous-
« sées par un demi-bataillon de la division Quésada, chargé
« de le défendre. »

970. ENTRÉE DU ROI CHARLES X A PARIS (27 sept. 1824).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

Immédiatement après la mort de Louis XVIII, le Roi Charles X quitta le château des Tuileries et se rendit à

Saint-Cloud. Le corps du Roi défunt ayant été transporté à Saint-Denis, Charles X revint à Paris, où il fit son entrée le 27 septembre 1824.

Le Roi fut reçu à la barrière de l'Etoile par le corps municipal de la ville, ayant à sa tête M. le comte de Chabrol, préfet du département, accompagné de M. le préfet de police. Après le discours de M. de Chabrol et la réponse du Roi, le cortége s'est mis en marche.

« Il était ouvert par un escadron de gendarmerie, « l'état-major de la place et de la première division mili- « taire, ceux de la garde royale et de la garde nationale, « et deux escadrons de cavalerie légère de la garde royale.

« Les Princes marchaient à cheval en avant du Roi....

« Sur les ailes, à droite, le grand maître des cérémonies; « à gauche, le maître des cérémonies.

« Au plus près du Roi, en avant, M. le premier écuyer « et M. l'écuyer commandant.

« Le Roi.

« Les pages de Madame la Dauphine, l'écuyer cavalca- « dour et l'écuyer ordinaire.

« Dans le carrosse du Roi, Madame la Dauphine, Ma- « dame, duchesse de Berri, Madame la duchesse d'Or- « léans et Mademoiselle d'Orléans.

« Le cortége se rendit ensuite à l'église métropolitaine, « en suivant les Champs-Elysées, les boulevards et la rue « Saint-Denis. La haie était formée par la garde nationale « et la garde royale.

« Le Roi a été reçu à l'église métropolitaine par Mgr. l'ar- « chevêque de Paris à la tête de son clergé.

« Après la cérémonie religieuse, le Roi est sorti de « Notre-Dame, est remonté à cheval, et son cortége, dans « le même ordre que précédemment, s'est remis en mar- « che. Sa Majesté est rentrée aux Tuileries à quatre heures, « au bruit de nombreuses salves d'artillerie. » (*Moniteur* du 28 septembre 1824.)

971. SACRE DE CHARLES X A REIMS (29 mai 1825).

Par le Baron GÉRARD en 1827.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 85.

Le Roi Charles X voulant être sacré à Reims, selon les anciens usages, en y ajoutant toutefois le serment de maintenir la Charte constitutionnelle, les chambres lui accordèrent un vote de six millions pour en couvrir les dépenses, et le 29 mai fut fixé pour cette cérémonie.

Dès cinq heures et demie du matin, dit le *Moniteur* du 31 mai, toutes les troupes étaient sous les armes. Les portes de l'église avaient été ouvertes, et la foule s'y était précipitée dans les places réservées au public.

A six heures un quart les tribunes étaient toutes remplies de spectateurs. « Les Députés sont arrivés successivement, « et se sont placés sur les gradins disposés en amphithéâtre « dans la croix de l'église du côté de l'Évangile; MM. les « Pairs de France ont occupé les gradins en face, dans la « croix de l'église du côté de l'Épître.

« En avant des Pairs de France et des Députés, de « chaque côté, étaient aussi sur des gradins, les ministres « d'État, les lieutenants généraux et grands dignitaires.

« Les premiers présidents des Cours royales, les procu-« reurs généraux les préfets, et les maires des bonnes « villes occupaient des stalles placées de chaque côté dans « le chœur.

« Vers sept heures, le Corps diplomatique ayant à sa « tête le Nonce du Pape, est entré, conduit par le maître « des cérémonies, à la tribune du côté gauche du chœur à « l'entrée de la croix, en face de la tribune de Madame la « Dauphine.

« On y remarquait M. le duc de Northumberland, ambas-« sadeur extraordinaire d'Angleterre; M. le Prince d'Es-« thérazy, ambassadeur extraordinaire de l'Empereur « d'Autriche, et M. le Prince de Wolkonski, ambassadeur « extraordinaire de l'Empereur de Russie.

« Sidi-Mamhoud, ambassadeur de Tunis, se trouvait

« aussi avec sa suite dans la tribune du Corps diploma-
« tique....

« Madame la Dauphine, arrivée un instant après, a pris « place dans sa tribune, avec Madame la duchesse de « Berri, Madame la duchesse d'Orléans et Mademoiselle « d'Orléans.

« Les ministres secrétaires d'État étaient placés sur des « siéges du côté de l'Épître, à la droite du fauteuil du Roi, « ainsi que les deux Cardinaux assistant Sa Majesté, « et le grand aumonier. »

A sept heures et demie le Roi fit son entrée dans la cathédrale.

« Avant la marche du Roi, le grand maître des cérémo- « nies avait conduit à l'église Monsieur le Dauphin, Mgr le « duc d'Orléans et Mgr le duc de Bourbon, précédés et « suivis de leurs premiers officiers.

Le Roi parut ensuite avec son cortége.

« Dès qu'il eut pris place, l'archevêque officiant chanta « à l'autel le *Veni Creator*, et s'approcha ensuite de Sa « Majesté pour recevoir ses serments.

« Le Roi assis et couvert posa sa main sur l'Evangile, et « dit en présence de Dieu : « Je promets à mon peuple « de maintenir et d'honorer notre sainte religion comme il « appartient au Roi très-chrétien et au fils aîné de l'Eglise; « de rendre bonne justice à tous mes sujets; enfin de « gouverner conformément aux lois du royaume et à la « Charte constitutionnelle, que je jure d'observer fidè- « lement : qu'ainsi Dieu me soit en aide et ses saints Évan- « giles. »

Il prononça ensuite deux autres serments, d'abord comme chef et souverain grand maître de l'ordre du Saint-Esprit, ensuite comme chef souverain et grand maitre de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.

Les autres cérémonies achevées :

Le Roi, tenant en ses mains le sceptre et la main de justice, monte au trône par les degrés du côté de l'Évangile.

« Le Roi, arrivé à son trône, se tient debout, ayant à sa « droite l'archevêque de Reims.

« Monsieur le Dauphin, Mgr le duc d'Orléans et Mgr le « duc de Bourbon se placent sur des ployants à droite du « Roi.

« Les deux cardinaux assistants se placent aussi sur des « ployants, à la gauche du Roi;

« En avant et au-dessous de l'estrade du trône, à droite « du Roi, est le grand chambellan;

« A droite, un peu en avant et sur le côté, le premier « chambellan, maître de la garde-robe;

« En avant de l'estrade du trône et au milieu est le Con- « nétable, tenant l'épée de Charlemagne nue à la *main*, « assis sur un tabouret, ayant à sa droite et à sa gauche « les deux huissiers de la chambre du Roi, tenant *leurs* « masses;

« Un peu en avant du Connétable, et à sa droite, le Chan- « celier sur un tabouret;

« Un peu en avant du Connétable, à sa gauche, parallèle- « ment au Chancelier, le grand maître de France, sur un « tabouret.

« Les capitaines des gardes à pied et le major général de « la garde royale se tiennent derrière le Roi, sur les « côtés;

« Le Maréchal marquis de Lauriston, le comte de Cossé « et le duc de Polignac sont sur les côtés, faisant *face* « au petit autel construit sur le côté, à droite de Sa Ma- « jesté;

« Le grand maître des cérémonies se tient debout en haut « des degrés du trône, à droite du Roi;

« Les séances prises, et chacun étant debout, l'archevê-

« que, tenant le Roi par le bras droit, et s'étant retourné « vers l'autel, dit la prière *Sta et Retine....*

« Demeurez ferme, et maintenez-vous dans la place que « vous avez occupée jusqu'ici, comme ayant succédé à vos « pères, qui vous a été transmise par droit d'héritage, par « l'autorité du Tout-Puissant.

« Ensuite le Roi assis, l'archevêque, tenant Sa Majesté par « le bras droit, ajoute : *In hoc regni solio confirmat te*, etc.

« Les prières achevées, l'archevêque quitte sa mitre, fait « une profonde révérence au Roi, le baise, et dit à haute « voix par trois fois : *Vivat Rex in æternum!* Les cris de « *Vive le Roi!* se renouvellent et font retentir les voûtes de « la basilique.

« Monseigneur le Dauphin et les Princes, ayant quitté « leurs couronnes, les posent sur leurs siéges, s'avancent, et « chacun d'eux reçoit du Roi l'accolade en disant : *Vivat* « *Rex in æternum!*

« Alors les fanfares se font entendre et le peuple entre « dans l'église. » (*Moniteur* du 31 mai 1825.)

972. RÉCEPTION DES CHEVALIERS DU SAINT-ESPRIT DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS (30 mai 1825).

Par M.

On lit dans *le Moniteur* du 1er juin 1825 : Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 85.

« La cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit, qui doit « avoir lieu le lendemain ou le surlendemain du sacre, s'est « faite aujourd'hui à une heure, à la suite des Vêpres, « dans l'église métropolitaine de Reims.

« Le trône était placé au milieu du chœur. Un autre « trône, où devait se faire la réception des chevaliers de « l'ordre du Saint-Esprit, s'élevait dans le sanctuaire à « gauche, sur une estrade de trois marches, devant les « gradins occupés par MM. les Députés. — Le dais, qui le « jour du sacre était suspendu au milieu du sanctuaire, de- « vant l'autel, était aujourd'hui attaché à la voûte de la « croix de l'église. Au-dessus du fauteuil de Sa Majesté, « à droite du fauteuil du Roi, sur deux tables couvertes de

« velours cramoisi fleurdelisé, étaient posés sur des car-
« reaux de velours les insignes de l'ordre du Saint-Esprit.
« — A gauche, au bas de l'estrade, était la table sur
« laquelle les chevaliers devaient signer leurs ser-
« ments.

« Vis-à-vis du fauteuil du Roi, de l'autre côté de la
« croix, était le fauteuil de l'archevêque de Reims. »

La cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit a été précédée de la réception de chevaliers non reçus dans l'ordre de Saint-Michel.

A une heure la marche processionnelle de l'ordre du Saint-Esprit s'est faite dans la grande galerie couverte...

Les Vêpres terminées, et le Roi ayant signé le serment qu'il avait prononcé à son sacre, Sa Majesté reçoit les nouveaux chevaliers en observant toutes les formes ou cérémonies d'usage.

Les réceptions de chevaliers terminées, Sa Majesté étant assise sur son trône, on chanta Complies, et ensuite tous les chevaliers reconduisirent le Roi dans les appartements de la même manière et avec le même appareil dans lequel il avait été amené à la cathédrale.

973. REVUE DE LA GARDE ROYALE A REIMS PAR LE ROI CHARLES X (31 mai 1825).

Par le baron GROS en 1827.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 85.

Le 31 mai, suivant l'usage, le lendemain de la réception des chevaliers du Saint-Esprit, eut lieu la cavalcade de Saint-Remi.

Le Roi sortit à dix heures du palais épiscopal, accompagné de son cortége que précédaient les hussards de la garde, les pages, et suivi de son état-major. Il se rendit d'abord à l'hôpital de Saint-Marcou : cent vingt et un scrofuleux s'y trouvaient réunis dans les salles; Charles X s'en approcha : « Mes chers amis, leur dit-il, je vous ap-
« porte des paroles de consolation, et je désire bien vive-

« ment que vous guérissiez. » Leur ayant laissé des marques de sa munificence, il se rendit ensuite à l'abbaye de Saint-Remi (*) où il fut reçu par l'archevêque de Reims.

Le Roi étant entré dans l'église y reçut la bénédiction et ensuite se dirigea sur le camp où il était attendu par le corps diplomatique qui l'y avait précédé. Le Roi était accompagné dans la revue de Monsieur le Dauphin, de Mgr le duc d'Orléans, de Mgr. le duc de Bourbon, entouré d'un brillant état-major, où l'on remarquait les Maréchaux de France et les officiers généraux.

Madame la Dauphine suivait dans sa calèche.

Le Roi, après avoir parcouru la ligne, est venu se placer en avant de la tente qui lui avait été préparée. Sa Majesté a réuni alors autour d'elle les officiers, sous-officiers et soldats auxquels elle avait accordé la croix de la Légion-d'Honneur, et elle a daigné la leur donner elle-même.

Les troupes ont défilé devant Sa Majesté.

Il était trois heures quand cette magnifique revue a été terminée.

974. **REVUE DE LA GARDE NATIONALE AU CHAMP DE MARS PAR LE ROI CHARLES X (1825).**

Par M. HORACE VERNET en 1827.

Quelques jours après son retour, Charles X, accompagné de Monsieur le Dauphin, de Mgr le duc d'Orléans et de Mgr le duc de Bourbon, se rendit au Champ de Mars pour y passer la revue de la garde nationale. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

Le Roi était entouré des Maréchaux de France et des

(*) L'abbaye de Saint-Remi, l'une des plus anciennes églises de Reims, date de la fin du XIe siècle, et n'était dans son origine qu'une petite chapelle dédiée à S. Christophe, martyr de Lycie; elle existait dès le commencement du IVe siècle. L'archevêque Guy de Châtillon en fit la dédicace à S. Remi, et le pape Léon IX la consacra. On y voyait le superbe tombeau de S. Remi, surnommé *l'apôtre des Français*. Il est dû à Robert de Lenoncourt, abbé de Saint-Remi; il fut commencé en 1531 et continué en 1533 par un autre abbé du même nom. C'était un des plus beaux monuments qui existât en France.

officiers généraux de l'armée, parmi lesquels on distinguait le Maréchal duc de Tarente, le Maréchal duc de Reggio, les ducs de Fitz James et de Maillé, aides de camp du Roi, etc.

975. BATAILLE DE NAVARIN (20 oct. 1827).

Par M. L. GARNERAY en 1830.

976. BATAILLE DE NAVARIN (20 oct. 1827).

Par M. BOUTERWEK en 1837, d'après M. Ch. Langlois.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

On lit dans le *Moniteur* du 10 novembre : « Les Amiraux « des escadres réunies de France, d'Angleterre et de Rus- « sie, ont adressé la lettre suivante à Ibrahim-Pacha.

De la rade devant Navarin, le 22 septembre 1827.

« Votre Excellence n'ignore pas qu'en vertu du traité con- « venu à Londres, entre l'Angleterre, la France et la Rus- « sie, les puissances alliées sont convenues de réunir leurs « efforts pour empêcher le transport de troupes, d'armes, « et de munitions, en aucune partie de la Grèce. Cette me- « sure est aussi avantageuse aux intérêts du Grand-Seigneur « qu'aux négociants qui font le commerce dans l'Archipel, « et c'est dans l'intérêt de l'humanité que les trois puissan- « ces ont cru devoir embarquer des troupes pour s'opposer « à la résistance que les chefs ottomans auraient pu faire. Il « serait pénible pour nous, comme pour nos souverains res- « pectifs d'avoir recours à la force, n'ayant d'autre but que « d'empêcher l'effusion du sang. Notre résolution est telle- « ment ferme, qu'il est inutile que vous cherchiez à entra- « ver son exécution, et il est de notre devoir de vous préve- « nir que nous avons reçu l'ordre d'employer tous les « moyens conciliateurs possibles pour mettre fin à cette « lutte sanglante avant d'avoir recours à des extrêmités ri- « goureuses. Nous vous prévenons d'ailleurs que le premier « coup de canon qui sera tiré sur notre flotte sera le signal « de la destruction de la vôtre. »

Cette lettre des trois Amiraux étant restée sans réponse, les commandants des escadres des trois puissances signataires du traité de Londres se réunirent le 18 octobre au-

près de Zante, pour aviser aux moyens d'atteindre le but spécifié dans ce traité.

Le 20, ils se présentèrent devant Navarin où la flotte ottomane et égyptienne se trouvait réunie.

« A deux heures, le vaisseau de tête *l'Asia* donnait dans « le port et avait dépassé les batteries à deux heures et de- « mie ; il mouillait par le travers du vaisseau amiral turc « et était suivi par les autres vaisseaux anglais.

« La *Sirène* suivait, et à deux heures vingt-cinq minutes « le capitaine Robert la mouillait à portée de pistolet de la « première frégate de la ligne turque ; en ce moment un « canot de la frégate anglaise le *Darmouth* accostait un des « brûlots auxprès desquels elle avait mouillé quelques mi- « nutes avant, lorsqu'un coup de fusil, parti de ce brûlot, « tua l'officier anglais qui commandait le canot. La *Sirène* « était alors si près du brûlot, qu'elle aurait pu le couler s'il « n'y avait pas eu du danger pour le canot anglais ; le *Dar-* « *mouth* fit alors une fusillade sur le brûlot, pour dégager « ses embarcations. Presque à la même minute, la *Sirène* « étant vergue à vergue de la frégate égyptienne à deux « batteries, l'*Esnina*, l'Amiral de Rigny la héla aux porte- « voix, en disant que si elle ne tirait pas, il ne tirerait pas « sur elle : au même instant deux coups de canon partirent « d'un des bâtiments qui étaient dans la poupe de la *Sirène*, « sur laquelle un homme fut tué, l'autre parut dirigé sur « le *Darmouth* ; dès lors le combat s'engagea.

« Il est à remarquer que presque en même temps que « cela se passait à l'entrée, l'Amiral Codrington envoyait une « embarcation sur le vaisseau portant pavillon amiral, et « que le pilote anglais fut tué d'un coup de fusil dans le ca- « not parlementaire.

« L'engagement devint bientôt général ; les vaisseaux « russes eurent à essuyer le feu des forts, qui ne commen- « cèrent à tirer qu'au cinquième bâtiment qui était le « *Trident*.

« A cinq heures du soir, la première ligne des Turcs était « détruite, les vaisseaux et frégates rasés, coulés, incendiés;

« le reste s'en allait à la côte, où ils se brûlaient eux-
« mêmes.

« De cet armement formidable il ne reste plus à flot
« qu'une vingtaine de corvettes et de bricks, encore sont-
« ils abandonnés.

« Ainsi a été accomplie la menace qui avait été faite à
« Ibrahim, que si un coup de canon était tiré sur les pavil-
« lons alliés, il y allait du sort de la flotte entière. » (*Moniteur* du 9 novembre 1827.)

977. MORT DE BISSON (5 NOV. 1827).

Par Mme RANG en 1837.

Aile du nord.
1er étage.
Salle N° 83.

Bisson, enseigne de vaisseau, avait été placé avec quinze hommes d'équipage à bord d'un brick-pirate grec, pris par la corvette la *Lamproye*, qui faisait partie en 1827 de la station du Levant, sous le commandement de l'Amiral de Rigny : le brick faisait route avec la frégate la *Magicienne*.

« Dans la nuit du 4 au 5 novembre, rapporte le pilote
« Tremintin dans la déposition qu'il fit le 9 novembre sui-
« vant au commandant supérieur de la station, le mauvais
« temps nous ayant séparé de la frégate, le capitaine se dé-
« termina à chercher un abri contre le vent et fit route en
« conséquence pour l'île de Stampalie. A deux heures
« moins un quart, arrivés à la pointe de l'île, deux des pri-
« sonniers grecs se sont jetés à la mer pour joindre la terre.
« Le 25, à huit heures du matin, nous avons mouillé dans
« une petite baie, située à trois milles dans le nord-
« ouest de la ville de Stampalie. Le même jour, M. le ca-
« pitaine Bisson fit charger nos quatre canons, tous nos
« fusils et fit monter sur le pont, tous les sabres. Aucune
« disposition ne fut négligée pour repousser les pirates,
« qu'il supposait pouvoir venir nous attaquer à l'instiga-
« tion des deux Grecs échappés.

« A six heures du soir, le capitaine fut prendre un peu
« de repos. Avant de me laisser, il me dit : *Pilote, si nous*
« *sommes attaqués par les pirates et qu'ils réussissent à s'em-*

« *parer du bâtiment, jurez-moi de mettre le feu aux pou-* « *dres, si vous me survivez.* Je lui promis de remplir fidè- « lement son intention.

« A dix heures du soir, nous aperçûmes deux grandes « tartanes doubler une pointe de rocher, dont les hommes « se mirent aussitôt à pousser des cris ; chacun de nous se « mit aussitôt à son poste de combat. Le capitaine Bisson « monta sur le beaupré pour mieux observer les tartanes « qui se dirigeaient sur notre avant, en nageant avec force ; « le capitaine les fit héler plusieurs fois : enfin les voyant à « demi-portée de fusil, il nous donna l'ordre de tirer et « tira lui-même son fusil à deux coups : elles nous répon- « dirent par une vive fusillade. Une des tartanes nous « aborda presque aussitôt par-dessous le beaupré, et l'au- « tre par la joue de babord. Plusieurs des nôtres avaient « déjà succombé ; en un instant, malgré tous nos efforts et « ceux de notre brave capitaine, plus d'une trentaine de « Grecs furent sur notre pont ; une grande partie d'eux « s'affalèrent dans la cale et dans les autres parties du bâ- « timent, pour piller. Je combattais en ce moment à tri- « bord, près du capot de la chambre ; le capitaine, qui ve- « nait du gaillard d'avant et qui était couvert de sang, me « dit : *Ces brigands sont maîtres du navire, la cale et le* « *pont en sont remplis ; c'est là le moment de terminer l'af-* « *faire.* Il s'affala aussitôt sur le tillac de l'avant-chambre, « qui n'était que trois pieds au-dessous du pont et où « étaient les poudres : il tenait cachée dans sa main « gauche une mèche ; dans cette position, il avait « le milieu du corps au-dessus du pont. Il me donna « l'ordre d'engager les Français encore en vie de se jeter « à la mer ; ensuite il ajouta en me serrant la main : *Adieu,* « *pilote, je vais tout finir.* Peu de secondes après l'explo- « sion eut lieu, et je sautai en l'air.

« Étant arrivé à terre, presque mourant et gisant sur le « sable sans secours, je ne saurais dire comment j'y suis « arrivé ; ce n'est que par un effet de la puissance divine.

« Enfin des hommes envoyés par le gouverneur de l'île

« pour faire la recherche des malheureux qui auraient pu « gagner le rivage, m'ont enlevé et conduit chez lui à deux « heures du matin du 6........ » (*Moniteur* du 23 janvier 1828.)

978. ENTRÉE DU ROI CHARLES X A COLMAR (10 sept. 1828).

Par M.

le du Nord.
1er étage.
alle no 85.

Vers la fin du mois d'août 1828, Charles X fit un voyage dans les départements de l'Est.

Le Roi quitta Paris le 31 août, arriva le même jour à Meaux, à Châlons-sur-Marne le 1er septembre, à Verdun le 2, à Metz le 3, à Saverne et à Château-Salins le 6, et le 7 à Strasbourg, dont il partit le 10 pour se rendre à Colmar.

« A la limite du département du Haut-Rhin, Sa Majesté « a été reçue, sous un arc de triomphe, par M. Jordan, « préfet du Haut-Rhin, et M. le comte de Rambourg, ma- « réchal de camp, commandant le département. M. le « préfet a eu l'honneur de complimenter le Roi.

« Sa Majesté, à l'entrée de la ville de Colmar, a trouvé « M. le baron de Muller, maire de la ville, qui, à la tête du « corps municipal, a eu l'honneur de remettre au Roi les « clefs de la ville.

« Sa Majesté s'est d'abord rendue à l'église, où elle a été « reçue par M. l'évêque de Strasbourg, accompagné de « son grand vicaire ; puis elle est allée à l'hôtel de la pré- « fecture, où peu de temps après elle a reçu les au- « torités. » (*Moniteur* du 13 septembre 1828.)

979. ENTREVUE DU GÉNÉRAL MAISON ET D'IBRAHIM PACHA A NAVARIN (sept. 1828).

Par M.

du Nord.
étage.
e no 85.

Une armée française sous les ordres du général Maison, avait été envoyée en Morée pour délivrer cette malheureuse contrée de de l'invasion égyptienne. Ibrahim-Pacha, qui commandait l'armée de son père Méhemet-

Ali, vice-roi ou pacha d'Egypte, n'essaya pas contre les Français une dangereuse résistance.

L'évacuation de la Morée par les troupes musulmanes fut bientôt convenue, et l'armée française, dans son campement auprès de Modon, assista, l'arme au bras, à cette opération pendant qu'elle s'accomplissait.

Un jour Ibrahim-Pacha, suivi d'une partie de ses officiers, traversa la mer sur une légère barque et se dirigea vers le quartier général français, escorté de toute la population grecque, surprise de voir au milieu d'elle le chef de ses persécuteurs.

Le général Maison s'empressa d'offrir un de ses chevaux au fils de Mehemet-Ali. L'armée française était sous les armes. Ils passèrent ensemble devant le front des troupes qui manœuvrèrent et défilèrent devant les deux généraux en chef. Ibrahim fut ensuite reconduit avec les honneurs dus à son rang, et il retourna à Navarin sur le même canot qui l'avait conduit à Modon.

980. PRISE DE PATRAS (4 oct. 1828).

Par M.

Après avoir fait embarquer la troisième brigade commandée par le général Schneider, le général Maison, commandant en chef l'avait dirigé sur le golfe de Lépante pour s'assurer de Patras et du château de Morée.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

Le général Schneider se présenta le 4 devant la ville de Patras. Le commandant fit quelques difficultés, on répondit par des démonstrations. Il s'ensuivit une capitulation et on prit possession de la place. Il fut convenu avec le commandant de la ville de Patras que le château de Morée serait remis également aux troupes françaises. (*Extrait du Moniteur*.)

981. PRISE DE CORON (9 oct. 1828).

Par M.

Ibrahim-Pacha ayant quitté Navarin et le territoire grec le 5 octobre, avec la dernière division égyptienne, le gé-

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

néral Maison prit aussitôt possession de la citadelle de Navarin; il s'empara ensuite de Modon.

La brigade du général Tiburce Sébastiani se porta le 7 devant Coron. Le commandant de la place se refusant d'en faire la remise aux troupes françaises, « on fit aussitôt met-« tre les pièces en batterie ; la frégate l'*Amphitrite* s'em-« bossa à demi-portée de la place et fut ralliée dans la « soirée du 7 octobre par les vaisseaux le *Breslaw* et le « *Wellesley.* » Ces démonstrations en imposèrent au commandant de Coron. Le 9 la ville ouvrit ses portes.

982. PRISE DU CHATEAU DE MORÉE (GRÈCE) (30 oct. 1828).

Par M. CH. LANGLOIS en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

Après la capitulation de Patras, conformément à la convention conclue entre le général Schneider et Ali-Abdalla-Pacha, le château de Morée devait être remis aux troupes françaises: mais les agas qui y commandaient ayant déclaré qu'ils s'enseveliraient sous les ruines plutôt que d'en faire la remise, le général Maison, commandant l'armée française en Morée, ordonna d'entreprendre sans délai le siége de cette place.

« Le 18, dit le général dans son rapport, je fus informé « à Navarin de l'état des choses dans le golfe de Lépante. « Le 20 toutes les troupes étaient en marche, le 22 au soir « j'étais devant le château de Morée, le 23 au matin je re-« connus le fort et les travaux commencés. . . . . « Ils sont considérables, et il en reste encore beaucoup à « faire; mais j'espère bien célébrer la fête du Roi par la « soumission du château de Morée. » (*Rapport du 28 octobre* 1828 *du général Maison.*)

« La brèche était ouverte le 30 octobre. On aurait pu « donner l'assaut dès ce moment ; j'attendais toutefois que « le canon eût achevé de l'élargir, lorsqu'un parlementaire « sortit de la place où le drapeau blanc venait d'être arboré « en signe de paix......

« Deux compagnies du seizième et du quarante-

« deuxième prirent possession de la porte. La remise des « armes coûta beaucoup aux Turcs ; mais je voulais les « punir de leur résistance à la capitulation de Patras, et je « fus inflexible. J'ai distribué les armes aux officiers géné- « raux et supérieurs des différents corps de l'artillerie et « aux officiers supérieurs des marines française et an- « glaise. » (*Rapport du* 31 octobre 1828, *du général Maison, Moniteur* du 20 novembre 1828.)

983. BAL DONNÉ AU ROI DE NAPLES FRANÇOIS 1er, PAR LE DUC D'ORLÉANS AU PALAIS-ROYAL (31 mai 1830.)

Par M.

« Le 31 mai 1830, le Duc d'Orléans donna au Palais- « Royal une fête magnifique au Roi et à la Reine des « Deux-Siciles. Dès sept heures du soir, une foule immense « occupait le jardin et encombrait les rues adjacentes. Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

« Le Roi Charles X se rendit au Palais-Royal, accom- « pagné de M. le Dauphin, de Madame la Dauphine et « des grands officiers de leurs maisons, et entourés d'une « escorte de gardes-du-corps.

« Leurs Majestés Siciliennes arrivèrent plus tard avec « le Prince de Salerne et Madame, duchesse de Berri.

« Le bal se prolongea de la manière la plus animée « jusqu'à six heures du matin.....

« Il n'y avait qu'une voix sur la beauté, l'élégance et la « magnificence de la fête. (*Moniteur* du 2 juin 1830.)

984. DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SIDI-FERRUCH (14 juin 1830).

Par M. GUDIN en 1831.

Une expédition contre Alger avait été résolue par le Roi Charles X; le commandement en fut donné à M. de Bourmont, ministre de la guerre. Le 16 mai 1830, toute l'armée rassemblée à Toulon était embarquée ; mais les vents étaient contraires, et ce ne fut que le 26 que l'Amiral Duperré, commandant de la flotte, put donner le si- Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

gnal de mettre à la voile. Le 13 juin tous les bâtiments ralliés étaient en vue de la côte d'Afrique.

« Des ordres furent donnés pour que le débarquement « commençât le 14. La première division atteignit la terre « avant cinq heures du matin, sans éprouver aucune ré- « sistance ; les deux autres divisions débarquèrent succes- « sivement. Le général Berthézène se porta en avant avec « la première et huit pièces de canon.

« Bientôt les batteries ennemies commencèrent leur feu « et le continuèrent, quoiqu'elles fussent battues directe- « ment par notre artillerie de campagne, et prises d'écharpe « par les bâtiments du Roi, qui s'étaient placés à l'est de la « presqu'île. Le général Berthézène reçut l'ordre de tour- « ner par la gauche la position qu'occupait l'ennemi.

« Le mouvement eut le résultat qu'on en attendait; les « batteries furent abandonnées : treize pièces de seize et « deux mortiers tombèrent en notre pouvoir. Les divisions « Loverdo et d'Escars suivirent le mouvement de la pre- « mière. A onze heures le combat avait cessé, et l'ennemi « fuyait de toutes parts. » (*Rapport du général Bourmont* du 14 juin *au président du conseil des ministres.*)

985. BATAILLE DE STAOUELI (19 juin 1830).

Par M. CARBILLET en 1837, d'après M. Ch. Langlois.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

L'armée ennemie occupait le 15 juin 1830 le camp de Staoueli, en avant des positions que prenaient les troupes françaises, au fur et à mesure de leur débarquement sur la côte de Sidi-Ferruch ; les contingents de Constantine, d'Oran et de Titeri, arrivés dans la journée du 18, élevèrent sa force à plus de quarante mille hommes.

Le débarquement n'était pas encore terminé, lorsque le général en chef, M. de Bourmont, eut connaissance que, dans la nuit du 18 au 19, l'ennemi avait établi des batteries en avant du front de son camp; s'attendant à être attaqué, il donna aussitôt ses ordres. « Effectivement le 19, à la pointe « du jour, l'armée ennemie s'avança sur une ligne beaucoup

« plus étendue que le front de nos positions ; mais ce fut « contre les brigades Clouet et Achard que se dirigèrent ses « plus grands efforts. Là se trouvait la milice turque. Son « attaque se fit avec beaucoup de résolution ; des janissaires « pénétrèrent jusque dans les retranchements qui cou- « vraient le front de nos bataillons. Ils y trouvèrent la « mort. La troisième brigade de la division Berthézène et « les deux premières brigades de la division Loverdo fu- « rent attaquées par les contingents d'Oran et de Constan- « tine. Après avoir laissé l'ennemi s'avancer jusqu'au fond « du ravin qui couvrait la position, le général Loverdo le fit « charger à la baïonnette ; beaucoup de fantassins arabes « restèrent sur la place. Après avoir repoussé l'ennemi, la « brigade Clouet reprit l'offensive. L'ardeur des troupes « était telle qu'il eût été difficile de les contenir. Les bri- « gades Achard et Polart de Morvan s'avancèrent pour « soutenir la brigade de Clouet, le moment décisif était « venu. Le général Bourmont ordonna l'attaque des bat- « teries et du camp de l'ennemi. Les deux premières bri- « gades de la division Loverdo, conduites par les géné- « raux Damremont et d'Uzer, marchèrent en avant. La « troisième brigade qui avait été détachée sur la gauche, « suivit, sous les ordres du général d'Arcine, le mouve- « ment de la brigade Clouet. Trois régiments de la divi- « sion d'Escars s'avancèrent pour former la réserve. Le « feu des batteries, qu'avait construites l'ennemi en avant « de son camp, n'arrêtèrent pas un moment nos troupes. « Les huit pièces de bronze qui les armaient furent enle- « vées par le vingtième régiment de ligne. Les Turcs et les « Arabes avaient pris la fuite de toutes parts ; leur camp « tomba en notre pouvoir ; quatre cents tentes y étaient « dressées ; celles de l'aga d'Alger, des beys de Constan- « tine et de Titeri, sont d'une grande magnificence. On a « trouvé une quantité considérable de poudre et de projec- « tiles, des magasins de subsistances, plusieurs troupeaux « de moutons et cent chameaux environ qui vont augmen- « ter nos moyens de transport. Nos soldats coucheront

« sous les tentes de l'ennemi. » (*Rapport du général comte de Bourmont au président du conseil des ministres.*)

986. ATTAQUE D'ALGER PAR MER (3 juil. 1830).

Par M.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 85.

Pendant que l'armée de terre était retenue devant le fort de l'Empereur par les travaux de tranchée, l'Amiral Duperré disposait la flotte pour le bombardement de la ville d'Alger.

« Toute la matinée du 3 juillet, dit-il dans son rapport « au ministre de la marine, l'armée, à laquelle le calme « n'avait pu permettre de se rallier à aucun ordre, cher- « chait, d'après le signal que j'en avais fait, à se ranger à « l'ordre de bataille. A deux heures, dix vaisseaux et fré- « gates, soit de l'escadre de bataille, soit de l'escadre de « débarquement, y étaient parvenus, en se formant sur le « vaisseau-amiral qui avait la tête. Les autres cherchaient « à prendre leur poste. A deux heures quinze minutes, « l'armée a laissé arriver en ligne, pour défiler *sur toutes* « les batteries de mer, en commençant par les trois de la « pointe de Pescade. Un peu avant d'arriver par leur tra- « vers, j'ai reconnu qu'elles étaient évacuées par l'ennemi, « et en même temps j'ai aperçu un détachement de nos « troupes qui descendaient d'un camp voisin et qui en ont « pris possession, et y ont fait flotter un mouchoir blanc, « qui a bientôt été remplacé par un pavillon envoyé dans « un canot de la *Bellone* qui, par sa position, se trouvait « en avant de l'armée. Ce mouvement d'évacuation avait « sans doute été provoqué par l'attaque faite, le 1er, « par M. le contre-amiral de Rosamel, et la reconnaissance « que j'avais faite hier en ralliant l'armée. Ces batteries « sont au nombre de trois : une de cinq canons était dés- « armée; la deuxième, armée de dix-huit canons, et la « troisième de dix canons, avaient conservé leurs pièces et « leur armement. Une batterie rasante, voisine de celles- « ci, était également évacuée.

« A deux heures quarante minutes, le capitaine de vais-

« seau Gallois, commandant la *Bellone*, en avant de l'ar-
« mée, a ouvert sur le fort des Anglais, à petite portée de ses
« canons de dix-huit, un feu vif et bien soutenu. L'ennemi
« y a riposté aussitôt. A deux heures cinquante minutes, le
« vaisseau-amiral, à demi-portée de canon, a commencé le
« feu, et successivement tous les bâtiments de l'armée, je
« dirai même jusqu'aux bricks, ont défilé, à demi-portée de
« canon, sous le feu tonnant de toutes les batteries, depuis
« celle des Anglais jusqu'à celle du Môle inclusivement. Les
« bombardes ont riposté sous voiles aux bouches nombreu-
« ses lancées par l'ennemi. Le feu vient de cesser à 5 heu-
« res avec le dernier bâtiment de l'armée. » (*Supplément au*
« *Moniteur* du 12 juillet 1830.)

987. **PRISE DU FORT DE L'EMPEREUR** (4 juil. 1830).

Par M.

Après le combat de Staoueli, l'armée expéditionnaire se mit en marche sur Alger. L'ennemi s'étant présenté de nouveau à Sidi-Kalef fut repoussé comme il l'avait été à Sidi-Ferruch. Le 29, les troupes françaises ouvraient la tranchée devant le fort de l'Empereur, position avancée et formidable, qui peut être considérée comme le boulevard d'Alger.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 85.

« On devait s'attendre, rapporte la correspondance du gé-
« néral en chef, à des sorties vigoureuses; l'occupation du
« fort l'Empereur permettait à l'ennemi de se rassembler
« sans danger en avant de la Casaubah.

« Tout fut prêt le 4 avant le jour; à quatre heures du
« matin, une fusée donna le signal, et le feu commença.
« Celui de l'ennemi pendant trois heures y répondit avec
« beaucoup de vivacité. Les canonniers turcs, quoique l'é-
« largissement des embrasures les mît presque à découvert,
« restaient bravement à leur poste; mais ils ne purent lut-
« ter long-temps contre l'adresse et l'intrépidité des nôtres,
« que le général Lahitte animait de son exemple et de ses
« conseils. A huit heures, le feu du fort était éteint; celui de
« nos batteries continua de ruiner les défenses. L'ordre de

« battre en brèche avait été donné et commençait à s'exécu-
« ter, lorsqu'à dix heures une explosion épouvantable fit
« disparaître une partie du château. Des jets de flammes,
« des nuages de poussière et de fumée s'élevèrent à une
« hauteur prodigieuse. Des pierres furent lancées dans tou-
« tes les directions ; mais sans qu'il en résultât de graves
« accidents.

« Le général Hurel commandait la tranchée : il ne perdit
« pas un moment pour franchir l'espace qui séparait nos
« troupes du château, et pour les y établir au milieu des
« décombres. » (*Moniteur* du 13 juillet 1830.)

988. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ALGER (5 juil. 1830).

PRISE DE POSSESSION DE LA CASAUBAH.

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 85.

Aussitôt après la prise du fort de l'Empereur, le Dey s'était empressé d'envoyer des parlementaires près du général en chef des troupes françaises. Cependant rien n'était encore terminé dans la journée du 4, seulement les hostilités avaient été suspendues. On se préparait le 5 à recommencer les attaques, lorsque le Dey accepta enfin les conditions qui lui avaient été proposées.

A onze heures du matin, le 5 juillet, l'armée française traversa les rues d'Alger, et prit possession de la Casaubah. (*Extrait du Moniteur* du 13 juillet 1830.)

989. ARRIVÉE DU DUC D'ORLÉANS AU PALAIS ROYAL (30 juil. 1830).

Par M. CARBILLET en 1836 d'après M. Horace Vernet.

Aile du Nord. 1er étage Salle nº 86.

Le 26 juillet 1830, des ordonnances subversives de la Charte constitutionnelle parurent dans *le Moniteur*, et la folle tentative de les exécuter devint le signal de la résistance populaire. Après trois jours de combat dans les rues de Paris, les défenseurs de la Charte furent victorieux sur tous les points, et la lutte était terminée; mais le gouvernement qui avait eu la funeste présomption de l'engager était

tombé, sans pouvoir désormais se relever. La crainte de l'anarchie préoccupait tous les esprits, et tous les vœux appelaient le duc d'Orléans à préserver la France de cet épouvantable fléau. Les Députés, présents à Paris, s'empressèrent d'inviter le duc d'Orléans à se rendre dans la capitale, pour y exercer les fonctions de Lieutenant Général du royaume.

Le Prince, informé de cette manifestation du vœu public, se décida à remplir le devoir qui lui était imposé par la gravité des circonstances. Il partit à pied de Neuilly, accompagné de M. de Berthois, son aide de camp, du colonel Heymès et de M. Oudard, et arriva au Palais-Royal à dix heures du soir.

990. LE DUC D'ORLÉANS SIGNE LA PROCLAMATION DE LA LIEUTENANCE GÉNÉRALE DU ROYAUME (31 juill. 1830).

Par M. COURT en 1836.

Le duc d'Orléans ayant reçu au Palais-Royal, le 31 juillet, à neuf heures du matin, les commissaires de la réunion des Députés (*), ils lui présentèrent la résolution suivante : Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 86.

« La réunion des Députés, actuellement à Paris, a pensé « qu'il était urgent de prier S. A. R. Mgr le duc d'Or- « léans de se rendre dans la capitale, pour y exercer « les fonctions de Lieutenant Général du royaume, et de « lui exprimer le vœu de conserver les couleurs nationales. « Elle a de plus senti la nécessité de s'occuper sans relâche « d'assurer à la France, dans la prochaine session des cham- « bres, toutes les garanties indispensables pour la pleine « et entière exécution de la Charte. »

Paris, ce 30 juillet 1830.

(Suivent les signatures.)

Le duc d'Orléans signa alors au milieu d'eux la proclamation suivante :

(*) MM. H. Sébastiani, président; Aug. Périer, Bérard Benj. Delessert, André Gallot, Mathieu Dumas, Dugas-Montbel, Kératry, A. de Saint-Aignan, Duchaffaut, Persil, Baillot.

« Habitants de Paris,

« Les Députés de la France, en ce moment réunis à Pa-
« ris, m'ont exprimé le désir que je me rendisse dans cette
« capitale pour y exercer les fonctions de Lieutenant Gé-
« néral du royaume.

« Je n'ai pas balancé à venir partager vos dangers, à
« me placer au milieu de votre héroïque population, et à
« faire tous mes efforts pour vous préserver des calamités
« de la guerre civile et de l'anarchie.

« En rentrant dans la ville de Paris je portais avec or-
« gueil les couleurs glorieuses que vous avez reprises, et
« que j'avais moi-même long-temps portées.

« Les chambres vont se réunir et aviseront aux moyens
« d'assurer le règne des lois et le maintien des droits de la
« nation.

« La Charte sera désormais une vérité. »

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

991. LE DUC D'ORLÉANS PART DU PALAIS-ROYAL POUR SE RENDRE A L'HOTEL-DE-VILLE.

Par M. H. VERNET en 1833.

Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. No 138.

992. ARRIVÉE DU DUC D'ORLÉANS SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Par M. LARIVIÈRE en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle No 86.

993. ARRIVÉE DU DUC D'ORLÉANS SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Par M. FÉRON en 1836 d'après M. Larivière.

Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. No 138.

994. LECTURE A L'HOTEL-DE-VILLE DE LA DÉCLARATION DES DÉPUTÉS ET DE LA PROCLAMATION DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME (31 juill. 1830).

Par le baron GÉRARD en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle No 86.

995. LECTURE A L'HOTEL-DE-VILLE DE LA DÉCLARATION DES DÉPUTÉS ET DE LA PROCLAMATION DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME (31 juill. 1830).

Par M. FRANÇOIS DUBOIS en 1836, d'après le baron Gérard.

La proclamation du Lieutenant Général du royaume ve-

nait d'être répandue dans Paris, et la confiance universelle avait répondu à ces loyales paroles, « *la charte sera désor-* « *mais une vérité.* » Cependant le duc d'Orléans sentit qu'il ne suffisait pas d'avoir fait ce grand acte, mais qu'il fallait encore le confirmer par une promulgation, et il résolut d'aller la faire en personne à l'Hôtel-de-Ville. Au moment où le Prince allait partir, la réunion des députés arriva en masse au Palais-Royal pour féliciter le Lieutenant Général, et aussitôt qu'elle eut connaissance du parti qu'il prenait, elle voulut s'y associer, et les députés s'écrièrent d'une voix unanime : « Nous vous suivrons tous à l'Hôtel-de-Ville. » En effet, ils partirent tous à pied, à la suite du Prince qui était seul à cheval, avec le général Gérard et un ou deux aides de camp. A peine le Prince fut-il aperçu par la multitude innombrable qui entourait le Palais-Royal et qui couvrait la place encore toute pleine des traces du combat, qu'elle s'élança dans la cour avec un enthousiasme impossible à décrire. Il fallut quelque temps avant que le Lieutenant Général, suivi des députés qui se serraient derrière lui, pût avancer d'un seul pas. Enfin le Prince, poussant son cheval, s'élance seul au milieu de la foule, qui s'empresse à son tour de lui frayer un passage à travers les barricades. Cette foule, qui semblait si bien sentir le bonheur d'échapper aux maux dont le dévouement du duc d'Orléans allait préserver la France, grossissait à chaque pas et se pressait toujours sur lui, en l'entourant de leurs bénédictions. Ce fut au milieu de ce cortége que le duc d'Orléans arriva sur la place de l'Hôtel-de-Ville, sur cette place, principal théâtre de la glorieuse lutte soutenue pour la défense des lois. Ce fut là aussi que le peuple accueillit, par une imposante et longue acclamation, le Prince qui devait remplir la vacance du trône. Le duc d'Orléans fut reçu à la porte de l'Hôtel-de-Ville par le général La Fayette, à la tête de l'état-major à peine organisé de la garde nationale, par les membres du gouvernement provisoire et par ceux du nouveau conseil municipal, et, toujours suivi de tous les députés, il monta à la grande

salle de l'Hôtel-de-Ville. Là, un cercle étant formé, M. Viennet, l'un des députés, lut à haute voix la déclaration des députés et la proclamation du Lieutenant Général du royaume. Aussitôt après cette lecture, les membres du gouvernement provisoire s'empressèrent de reconnaître que leur mission était terminée, et remirent leurs pouvoirs au duc d'Orléans. Alors le Prince, portant ce glorieux drapeau tricolore que la France revoyait avec tant de joie, parut avec le général La Fayette sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville, et se montra à la foule immense qui couvrait la place, les quais, les ponts et les deux rives de la Seine, et qui répétait avec une étonnante énergie les cris de *vive la Charte et vive le duc d'Orléans.*

Aile du Midi. 1er étage. Salle 1830. No 138.

996. LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME REÇOIT A LA BARRIÈRE DU TRONE LE PREMIER RÉGIMENT DE HUSSARDS COMMANDÉ PAR LE DUC DE CHARTRES (4 août 1830).

Par M. ARY SCHEFFER.

Aile du Nord. 1er étage. Salle No 86.

997. LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME REÇOIT A LA BARRIÈRE DU TRONE LE PREMIER RÉGIMENT DE HUSSARDS COMMANDÉ PAR LE DUC DE CHARTRES (4 août 1830).

Par M. d'après M. A. Scheffer.

998. LE DUC D'ORLÉANS, LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROYAUME, ET LE DUC DE CHARTRES, A LA TÊTE DU PREMIER RÉGIMENT DE HUSSARDS, RENTRENT AU PALAIS-ROYAL (4 août 1830).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Le duc de Chartres, avec le premier régiment de hussards, dont il était colonel, se trouvait à Joigny, pendant que les grands événements du mois de juillet s'accomplissaient dans la capitale. Appelé à Paris par le duc d'Orléans,

son père, le jeune Prince y entra, à la tête de son régiment, le 4 août 1830.

Le duc d'Orléans, accompagné du duc de Nemours, était allé à la rencontre de son fils aîné jusqu'à la barrière du Trône. Après s'être embrassés avec une tendresse que redoublaient les circonstances, les trois Princes s'acheminèrent vers le Palais-Royal, en traversant la longue ligne des boulevards et la place Vendôme. Une immense population s'était portée sur leur passage, et leur prodiguait les démonstrations du plus vif enthousiasme. Le duc d'Orléans trouva rangés autour de la glorieuse colonne les volontaires de Rouen, accourus à Paris au premier bruit de la révolution, et leur exprima avec effusion sa reconnaissance. Il arriva ainsi, avec le noble cortége de ses deux fils jusqu'à la place du Palais-Royal, où l'attendaient de nouvelles acclamations, une nouvelle explosion de l'allégresse populaire.

999. LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS PRÉSENTE AU DUC D'ORLÉANS L'ACTE QUI L'APPELLE AU TRONE ET LA CHARTE DE 1830 (7 août 1830).

Par M. HEIM en 1832.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

La Chambre des Députés ayant achevé la discussion solennelle d'où sortirent la Charte de 1830 et la déclaration qui appelait au trône le duc d'Orléans, il fut décidé que la Chambre se rendrait en corps auprès du Prince pour lui présenter l'acte constitutionnel qui devait être soumis à son acceptation.

Le duc d'Orléans, entouré de sa famille, reçut les Députés au Palais-Royal, et M. Laffitte comme président lut à haute voix la déclaration que la Chambre venait d'adopter Le Prince répondit :

« Je reçois avec une profonde émotion la déclaration que
« vous me présentez : je la regarde comme l'expression de
« la volonté nationale, et elle me paraît conforme aux prin-
« cipes politiques que j'ai professés toute ma vie.

« Rempli de souvenirs qui m'avaient fait toujours désirer « de n'être jamais destiné à monter sur le trône, exempt « d'ambition et habitué à la vie paisible que je menais dans « ma famille, je ne puis vous cacher tous les sentiments qui « agitent mon cœur dans cette grande conjoncture; mais il « en est un qui les domine tous, c'est l'amour de mon pays: « je sens ce qu'il me prescrit, et je le ferai. »

Le Prince était profondément ému, et sa réponse s'acheva dans les larmes. Elles coulaient en même temps de tous les yeux, et le cri de *vive le Roi*, poussé par tous les Députés, fut à l'instant même répété au dehors par des milliers de voix avec le plus grand enthousiasme.

1000. LA CHAMBRE DES PAIRS PRÉSENTE AU DUC D'ORLÉANS UNE DÉCLARATION SEMBLABLE A CELLE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS (7 août 1830).

Par M. Heim en 1837.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Quelques heures après, la Chambre des Pairs, ayant à sa tête son président, M. le baron Pasquier, vint offrir au duc d'Orléans avec son hommage une déclaration semblable à celle de la Chambre des Députés. Voici la réponse du Prince :

« En me présentant cette déclaration vous me témoignez « une confiance qui me touche profondément. Attaché de « conviction aux principes constitutionnels, je ne désire rien « tant que la bonne intelligence des deux chambres. Je vous « remercie de me donner le droit d'y compter. Vous m'im- « posez une grande tâche, je m'efforcerai de m'en rendre « digne. »

Après ce dernier acte d'une aussi grande journée, Paris fut rempli des témoignages d'une allégresse universelle.

Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. N° 138.

1001. LE ROI PRÊTE SERMENT, EN PRÉSENCE DES CHAMBRES, DE MAINTENIR LA CHARTE DE 1830 (9 août 1830).

Par M. Eug. Devéria en 1836.

1002. **LE ROI PRÊTE SERMENT, EN PRÉSENCE DES CHAMBRES, DE MAINTENIR LA CHARTE DE 1830 (9 août 1830).**

Par M. EUG. DEVÉRIA en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Le 9 août, le duc d'Orléans se rendit à cheval au palais de la Chambre des Députés, où, sur sa convocation, les deux chambres s'étaient réunies en séance extraordinaire. Le Prince, ayant à ses côtés ses deux fils, le Duc de Chartres et le Duc de Nemours, se plaça sur une estrade en avant du trône, et appela les deux Présidents de la Chambre des Pairs et de la Chambre des Députés, à lire successivement les résolutions de leurs chambres. Les actes ayant été ensuite remis au Prince par les présidents, il lut alors à haute voix la formule de son acceptation ; puis s'étant levé, la tête découverte, il prêta le serment dont la teneur suit :

« En présence de Dieu, je jure d'observer fidèlement la « Charte constitutionnelle avec les modifications exprimées « dans la déclaration, de ne gouverner que par les lois et « selon les lois, de faire rendre bonne et exacte justice à « chacun selon son droit, et d'agir en toute chose dans la « seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peu- « ple français. »

Le Prince revêtit l'acte du serment de sa signature, et, devenu alors Roi des Français, il s'assit sur le trône, où le salua un cri d'enthousiasme qui semblait partir de la nation tout entière.

Ainsi fut substituée au sacre et au couronnement de l'ancienne monarchie la simple solennité du serment prêté en présence des deux Chambres et en face de la France, d'observer fidèlement la Charte constitutionnelle et d'accomplir les grands devoirs de la royauté.

1003. **LE ROI DONNE LES DRAPEAUX A LA GARDE NATIONALE DE PARIS ET DE LA BANLIEUE (29 août 1830).**

Par M. COURT en 1836.

Aile du Midi. 1er étage. Salle de 1830. No 138.

1004. LE ROI DONNE LES DRAPEAUX A LA GARDE NATIONALE DE PARIS ET DE LA BANLIEUE (29 août 1830).

Par MM. FRANÇOIS et ETIENNE DUBOIS en 1831.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

C'était la première fois que le Roi voyait réunie dans son magnifique ensemble cette belle garde nationale de Paris et de la banlieue, née comme par enchantement après la victoire de juillet, et depuis lors organisée avec une rapidité qui tenait du prodige. Elle venait recevoir de la main du monarque ces drapeaux aux couleurs nationales, symbole de la liberté glorieusement conquise.

Le Roi étant arrivé au Champ de Mars, devant l'École Militaire, mit pied à terre pour se placer sous une tente qui lui avait été préparée. Ses deux fils aînés étaient à ses côtés; la Reine, avec le reste de la famille royale, occupait un pavillon près de la tente du Roi. Aussitôt le cri de *vive le Roi!* s'éleva du milieu des légions et sur toutes les lignes; on vit les bonnets et les shakos s'agiter au bout des baïonnettes.

Après ce premier mouvement d'enthousiasme, la cérémonie commença, et les députations de chaque légion s'avancèrent pour recevoir leurs drapeaux. Le Roi leur adressa les paroles suivantes :

« Mes camarades, c'est avec plaisir que je vous confie ces « drapeaux, et c'est avec une vive satisfaction que je les re- « mets à celui qui était, il y a quarante ans, à la tête de vos « pères dans cette même enceinte.

« Ces couleurs ont marqué parmi nous l'aurore de la li- « berté. Leur vue me rappelle avec délices mes premières « armes. Symbole de la victoire contre les ennemis de « l'Etat, que ces drapeaux soient à l'intérieur la sauve- « garde de l'ordre public et de la liberté! Que ces glorieuses « couleurs, confiées à votre patriotisme et à votre fidélité, « soient à jamais notre signe de ralliement : *Vive la* « *France!* »

Cinquante mille voix répétèrent alors ce cri d'un bout à l'autre du Champ de Mars, mêlant les noms du Roi et de

la France dans leurs unanimes acclamations; puis les députations s'approchèrent l'une après l'autre, et M. de La Fayette, tenant à la main les quatre drapeaux de chaque légion qui lui étaient donnés par le Roi, les remit successivement, après avoir reçu le serment de tous les chefs de légion et de bataillon. Ce même serment fut prêté ensuite par les légions à leur drapeau, au bruit des décharges de l'artillerie.

La revue qui suivit est un des plus beaux spectacles qu'ait donné la monarchie de juillet.

1005. **LA GARDE NATIONALE CÉLÈBRE DANS LA COUR DU PALAIS-ROYAL L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU ROI (6 oct. 1830).**

Par M.

Le 6 octobre 1830, premier anniversaire de la naissance du Roi, depuis qu'il avait été appelé au trône, la garde montante entra dans la cour du Palais-Royal, chaque canon de fusil orné d'un bouquet d'immortelles. Le Roi, empressé de répondre à ce témoignage d'affection, descendit, entouré de ses cinq fils, tous revêtus de l'uniforme de la garde nationale. Il remercia avec émotion les gardes nationaux et les soldats de la ligne, qui, rangés en même temps en bataille, lui avaient offert leurs communes félicitations. Tous défilèrent ensuite devant lui, aux cris de *vive le Roi!*

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 86.

1006. **LES QUATRE MINISTRES SIGNATAIRES DES ORDONNANCES DU 25 JUILLET 1830 SONT RECONDUITS A VINCENNES APRÈS LEUR JUGEMENT (21 déc. 1830).**

Par M. BIARD en 1837.

Depuis sept jours la Cour des Pairs était assemblée pour juger les ministres signataires des ordonnances du 25 juillet, et, malgré l'émeute qui grondait à ses portes, elle poursuivait avec calme ses austères fonctions. Le 21 décembre, à deux heures, les débats de ce mémorable procès furent fermés, et c'est alors que M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, prit la courageuse résolution de se

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 86.

charger de les extraire du Luxembourg et de les reconduire lui-même à Vincennes.

Par son ordre, une calèche attendait les quatre ministres au guichet du Petit-Luxembourg, et à la porte de ce guichet la garde nationale était rangée en haie. Les ministres, pendant que des voix furieuses demandaient leurs têtes à quelques pas de là, montèrent tranquillement et en plein jour dans cette voiture, sous les yeux de la garde nationale, immobile et silencieuse. La calèche traversa lentement le jardin du Luxembourg, et ce ne fut qu'au bout de la rue de Madame que les chevaux prirent le grand trot, au milieu d'une nombreuse escorte de cavalerie que dirigeait M. de Montalivet lui-même. Le donjon de Vincennes rouvrit ses portes aux quatre prisonniers, et l'arrêt de magnanime justice, qui avait été prononcé contre eux, reçut ainsi sa libre exécution.

1007. LE ROI REFUSE LA COURONNE OFFERTE PAR LE CONGRÈS BELGE AU DUC DE NEMOURS (17 fév. 1831).

Par M. GOSSE en 1836.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 86.

Le congrès national de Belgique, ayant élu Roi des Belges Mgr le duc de Nemours, envoya à Paris une députation (*) chargée d'offrir la couronne à S. A. R. dans la personne de son auguste père le Roi des Français.

Le 17 février, à midi, cette députation se rendit au Palais-Royal, et fut introduite dans la salle du trône par le ministre des affaires étrangères. Le Roi la reçut, assis sur son trône, ayant à sa droite M. le duc d'Orléans, à sa gauche M. le duc de Nemours. M. Surlet de Chokier, président du congrès, lut et remit ensuite au Roi l'acte qui appelait le jeune Prince à la couronne ; le Roi répondit en ces termes :

(*) Cette députation se composait de MM. Surlet de Chokier, président ; comte d'Aerschot, marquis de Rodes, l'abbé Bouquiau de Villeray, Ch. Lehon, Barthélemy, Ch. de Brouckère, Félix de Mérode, Gendebien père.

« Messieurs,

« Le vœu que vous êtes chargés de m'apporter au nom du « peuple belge, en me présentant l'acte de l'élection que le « congrès national vient de faire de mon second fils le duc « de Nemours pour Roi des Belges, me pénètre de senti- « ments dont je vous demande d'être les organes auprès de « votre généreuse nation. Je suis profondément touché que « mon dévouement constant à ma patrie vous ait inspiré « ce désir, et je m'enorgueillirai toujours qu'un de mes fils « ait été l'objet de votre choix.

« Si je n'écoutais que le penchant de mon cœur et ma « disposition bien sincère de déférer au vœu d'un peuple « dont la paix et la prospérité sont également chères et im- « portantes à la France, je m'y rendrais avec empresse- « ment. Mais, quels que soient mes regrets, quelle que soit « l'amertume que j'éprouve à vous refuser mon fils, la rigi- « dité des devoirs que j'ai à remplir m'en impose la pénible « obligation, et je dois déclarer que je n'accepte pas pour « lui la couronne que vous êtes chargés de lui offrir.

« Mon premier devoir est de consulter avant tout les in- « térêts de la France, et par conséquent, de ne point com- « promettre cette paix que j'espère conserver pour son « bonheur, pour celui de la Belgique et de tous les états de « l'Europe, auxquels elle est si précieuse et si nécessaire. « Exempt moi-même de toute ambition, mes vœux person- « nels s'accordent avec mes devoirs. Ce ne sera jamais la « soif des conquêtes ou l'honneur de voir une couronne « placée sur la tête de mon fils qui m'entraîneront à expo- « ser mon pays au renouvellement des maux que la guerre « amène à sa suite, et que les avantages que nous pourrions « en retirer ne sauraient compenser, quelque grands qu'ils « fussent d'ailleurs. Les exemples de Louis XIV et de Na- « poléon suffiraient pour me préserver de la funeste tenta- « tion d'ériger des trônes pour mes fils, et pour me faire « préférer le bonheur d'avoir maintenu la paix à tout l'éclat « des victoires que, dans la guerre, la valeur française ne

« manquerait pas d'assurer de nouveau à nos glorieux dra-
« peaux.

« Que la Belgique soit libre et heureuse ! qu'elle n'ou-
« blie pas que c'est au concert de la France avec les gran-
« des puissances de l'Europe qu'elle a dû la prompte re-
« connaissance de son indépendance nationale, et qu'elle
« compte toujours avec confiance sur mon appui pour la
« préserver de toute attaque extérieure ou de toute inter-
« vention étrangère ! Mais que la Belgique se garantisse
« aussi du fléau des agitations intestines, et qu'elle s'en pré-
« serve par l'organisation d'un gouvernement constitution-
« nel, qui maintienne la bonne intelligence avec ses voisins,
« et protége les droits de tous en assurant la fidèle et impar-
« tiale exécution des lois. Puisse le souverain que vous éli-
« rez consolider votre sûreté intérieure, et qu'en même
« temps son choix soit pour toutes les puissances un gage
« de la continuation de la paix et de la tranquillité géné-
« rale ! Puisse-t-il se bien pénétrer de tous les *devoirs*
« qu'il aura à remplir, et qu'il ne perde jamais de vue que
« la liberté publique sera la meilleure base de son *trône*,
« comme le respect de vos lois, le maintien de vos institu-
« tions et la fidélité à garder ses engagements seront les
« meilleurs moyens de le préserver de toute atteinte, et de
« vous affranchir du danger de nouvelles secousses !

« Dites à vos compatriotes que tels sont les vœux que je
« forme pour eux, et qu'ils peuvent compter sur toute l'af-
« fection que je leur porte. Ils me trouveront toujours em-
« pressé de la leur témoigner, et d'entretenir avec eux ces
« relations d'amitié et de bon voisinage qui sont si néces-
« saires à la prospérité des deux états. »

1008. LE ROI DISTRIBUE AU CHAMP DE MARS LES DRAPEAUX A L'ARMÉE (27 mars 1831).

Par M. FRANÇOIS DUBOIS en 1831.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Neuf régiments d'infanterie, onze de cavalerie, huit batteries d'artillerie et deux compagnies de sapeurs, auxquels se trouvaient réunis six bataillons et un escadron de la

garde nationale, concoururent à l'éclat de cette belle cérémonie.

Un pavillon élevé avait été construit pour recevoir le Roi devant l'École Militaire, et à cent mètres de la façade. Les drapeaux étaient groupés devant le pavillon: à gauche de celui-ci, et à cinquante mètres de distance, l'infanterie était rangée en colonne serrée par régiment: à droite, et à la même distance, la cavalerie était en bataille par brigades, c'est-à-dire sur quatre lignes; l'artillerie avait été formée en bataille sur deux lignes, occupant le quatrième côté du parallélogramme qui correspond à l'École Militaire; les sapeurs étaient devant la droite de la première ligne d'artillerie, à la gauche de l'infanterie.

Le Roi, ayant mis pied à terre, monta au pavillon, accompagné des ducs d'Orléans et de Nemours, et entouré des Maréchaux Soult, Mortier, Molitor, Gérard, et d'une foule d'officiers généraux.

Des détachements composés du colonel, de quatre officiers, de quatre sous-officiers et de huit soldats, étaient destinés à recevoir les drapeaux des mains de Sa Majesté. Ils formaient un demi-cercle, au pied du pavillon, du côté opposé à l'École Militaire.

L'intérieur du Champ de Mars présentait l'aspect le plus imposant par la grande masse de troupes qui y étaient réunies et par l'immense population qui couvrait tous les tertres.

Le Roi prit la parole, et d'une voix ferme adressa aux députations des régiments, représentants de toute l'armée, l'allocution suivante :

« Mes chers Camarades,

« C'est dans vos rangs que j'ai commencé à servir mon
« pays, et je m'enorgueillis de pouvoir vous rappeler que
« les divers changements de fortune qu'il m'est tombé en
« partage de subir dans le cours de ma carrière, n'ont
« jamais altéré ni ma fidélité à ma patrie, ni les sentiments
« dont j'étais animé quand j'avais le bonheur de combattre

« avec vous pour la défense de la liberté et de son indé-
« pendance nationale.

« Il y a précisément quarante ans que, comme au-
« jourd'hui, je présentai au quatorzième régiment de dra-
« gons, que je commandais alors, des étendards portant
« ces trois couleurs, que nous avons reprises avec tant de
« joie, et que le patriotisme et la valeur des soldats fran-
« çais ont rendues si glorieuses pour la France et si re-
« doutables pour les ennemis.

« J'aime à vous dire combien je suis heureux de voir
« notre brave armée plus belle et plus forte que je ne l'ai
« jamais vue; combien je jouis de me retrouver au milieu
« des successeurs de mes anciens frères d'armes, et de vous
« témoigner le plaisir que j'éprouve en vous présentant
« moi-même vos nouveaux drapeaux. Vous leur serez
« fidèles dans la paix, comme vous le seriez dans la guerre,
« si vous vous trouviez appelés à les défendre dans les
« combats contre les ennemis de la patrie : et c'est avec
« confiance que j'en remets la garde à votre honneur, à
« votre courage et à votre patriotisme. »

Les drapeaux furent ensuite présentés au Roi par le ministre de la guerre, et le Roi les remit au colonel de chaque régiment. Le Maréchal Soult, ministre de la guerre, adressa alors ces mots aux détachements : « Chefs, officiers
« et soldats, voilà vos drapeaux! ils vous serviront de
« guide et de ralliement partout où le Roi le jugera néces-
« saire pour la défense de la patrie.

« Vous jurez d'être fidèles au Roi des Français et à la
« Charte constitutionnelle, et d'obéir aux lois du royaume.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour défendre vos
« drapeaux, pour les maintenir sur le chemin de l'hon-
« neur et de la victoire. Vous le jurez; et chaque colonel
« répondit : Je le jure. »

Des salves d'artillerie annoncèrent le serment du drapeau; les tambours et les fanfares l'accompagnèrent. (*Moniteur* des 28 et 29 mars 1831.)

1009. LE ROI VISITANT LE CHAMP DE BATAILLE DE VALMY Y RENCONTRE UN VIEUX SOLDAT AMPUTÉ A CETTE BATAILLE, AUQUEL IL DONNE LA CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET UNE PENSION (8 juin 1831).

Par M. Mauzaisse en 1837.

Le Roi, visitant les départements de l'Est au mois de juin 1831, voulut voir le champ de bataille de Valmy, qui, avec tant de souvenirs glorieux pour la France, lui rappelait celui de ses premières armes. Après avoir examiné l'emplacement des batteries qu'il commandait lui-même en avant et à l'ouest d'un moulin qui fut abattu pendant la bataille, le Roi se rendit à la pyramide élevée en l'honneur du Maréchal Kellermann, duc de Valmy, et sous laquelle son cœur a été déposé selon ses dernières volontés. Au pied de ce monument se trouvait un vétéran qui, s'approchant du Roi, lui dit: « Sire, mon général, j'ai eu le « bras emporté à Valmy, là, auprès de vous, en servant « les batteries que vous commandiez. La Convention m'a « accordé une pension de huit cents francs: elle a été ré- « duite à cent soixante-dix-sept; j'en demande le réta- « blissement. » Le Roi, se faisant donner immédiatement une croix de la Légion-d'Honneur, en décora lui-même le brave Jametz: « Je vous donne de grand cœur cette « décoration, ajouta-t-il; je suis heureux de récompenser « après trente-neuf ans, et sur le lieu même où il a dé- « fendu sa patrie, un brave mutilé en combattant pour « elle. Je m'occuperai de l'affaire de votre pension. » Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Cette scène inattendue et touchante remplit l'âme des spectateurs d'une vive émotion, et les cris de *vive le Roi!* éclatant à la fois de toutes parts, se firent entendre pendant long-temps.

1010. ENTRÉE DU ROI A STRASBOURG (19 juin 1831).

Par M.

Le Roi, à son entrée dans le département du Bas-Rhin, avait vu sa voiture tout à coup entourée d'une foule de Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

fermiers alsaciens, tous à cheval, avec le costume du pays, le grand chapeau rabattu, le long habit noir et le gi rouge. En même temps, sur toute l'étendue de la route, s'était offerte à ses regards une file de longs chariots remplis de jeunes paysannes, vêtues aussi du joli costume alsacien. Ces chariots, attelés de quatre ou six chevaux, étaient ornés de guirlandes de fleurs et de feuillage de chêne, et portaient en tête le nom de la commune avec un drapeau tricolore.

C'est au milieu de ce cortége, qui grossissait à chaque pas, que le Roi entra dans Strasbourg. La ville tout entière émue d'enthousiasme, la population qui se pressait dans les rues ou aux fenêtres, la décoration des maisons qui leur donnait un air de fête pareil à celui du cortége, l'éclat resplendissant du soleil de juin qui brillait sur cette scène si vive et si animée, tout concourut à faire de l'entrée du Roi à Strasbourg un des spectacles les plus imposants à la fois et les plus pittoresques qu'il y ait jamais eu en ce genre. Le Roi, descendu au palais, voulut revoir et la cavalcade alsacienne et les jolis chariots qui défilaient alors sous ses fenêtres, et il fut salué par les acclamations de cette loyale population des campagnes, mêlées à celles de la foule qui couvrait les bords de l'Ill.

1011. LA FLOTTE FRANÇAISE FORCE L'ENTRÉE DU TAGE (11 juil. 1831).

Par M. MAYER en 1837, d'après M. Gilbert

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 86.

Plusieurs sujets français ayant été dépouillés et emprisonnés à Lisbonne par la tyrannie de don Miguel, le Roi ordonna toutes les mesures nécessaires pour que la France obtînt une juste satisfaction. En conséquence une escadre, composée des vaisseaux le *Suffren*, le *Trident*, l'*Alger*, le *Marengo* et la *Ville de Marseille*, avec les frégates la *Didon* et la *Pallas*, fut envoyée dans le Tage, sous le commandement du contre-amiral Roussin. Elle s'y présenta, le 11 juillet 1831, à une heure après midi; et trois heures et demie après, selon les propres paroles du brave Amiral,

« toutes les batteries étaient dépassées au cri de *vive le Roi!*
« et nous faisions amener le pavillon de tous les bâtiments
« de guerre portugais qui formaient une dernière ligne
« d'embossage en travers du fleuve. » Ce glorieux fait d'armes rappelle celui de Duguay-Trouin forçant l'entrée de Rio-Janeiro. L'escadre française embossée le jour même sous les quais de Lisbonne, en face du palais, dicta à Don Miguel toutes les satisfactions que le gouvernement français voulait en obtenir.

1012. ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN BELGIQUE (9 août 1831).

Par M. LARIVIÈRE.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 86.

L'avénement du Roi Léopold au trône de Belgique devint pour les Hollandais le signal de recommencer les hostilités suspendues par la haute médiation de la Conférence de Londres. La Belgique, par la voix du Monarque qu'elle venait d'appeler au trône, invoqua le secours de la France. C'était le 4 août que l'assistance d'une armée française avait été demandée, et le 9 du même mois cette armée, sous les ordres du Maréchal Gérard, célébrait, en franchissant la frontière belge, le glorieux anniversaire de l'avénement de la dynastie d'Orléans.

Cependant rien n'était prêt pour une telle entreprise; mais on se fia à la valeur de nos jeunes soldats et à la fortune de la France. Le duc d'Orléans prit le commandement du cinquième régiment de dragons; il organisa militairement l'avant-garde, et ce fut avec ce faible commencement d'armée que le Maréchal Gérard se mit en marche sans attendre la réunion des troupes qui s'avançaient de toutes parts.

« Arrivés à la frontière, dit un témoin oculaire de
« cette marche aventureuse, les dragons l'ont franchie aux
« cris de *vive le Roi! vive la France!* Plus loin les doua-
« niers belges étaient sous les armes, et, chose assez bizarre,
« ils avaient le drapeau français sur leur maison. Le duc

« d'Orléans leur envoya dire de mettre à côté les couleurs « belges : ils répondirent qu'ils n'en avaient pas.

« Après une halte où nous déjeunâmes et où nous fra- « ternisâmes avec des propriétaires, des curés, des gardes « civiques, etc., nous traversâmes deux villages où nous « fûmes couverts de fleurs et assourdis, à la lettre, des cris « de *vive le Roi des Français! vivent les Princes ses fils!* « tout comme en France. A chaque instant on voulait nous « forcer à boire; c'était à qui arrêterait nos soldats pour « les régaler. A cet empressement vraiment extraordinaire « nous répondions par les cris de *vivent les Belges! vive la* « *Belgique!* c'était à qui crierait le plus fort. Nos Princes « furent ainsi portés par la foule jusqu'à une hauteur d'où « l'on découvre le champ de bataille de Jemmapes. Ce fut « en cet endroit que se présenta le général Duval qui ne « quitta plus les Princes et les escorta, au milieu des ac- « clamations toujours croissantes, jusqu'à la porte de Mons. « La réception qu'on leur a faite dans cette ville est vé- « ritablement la même que celle qu'on a faite au Roi dans « son dernier voyage : même enthousiasme, mêmes cris, « mêmes salutations au balcon, etc. » (*Moniteur* du 11 août 1831.)

1013. OCCUPATION D'ANCONE PAR LES TROUPES FRANÇAISES (23 fév. 1832).

Par M.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Les Autrichiens étant entrés à Bologne, le gouvernement français se décida, par une juste réciprocité, à occuper la ville d'Ancône. Une division navale, composée du vaisseau le *Suffren*, et des deux frégates l'*Artémise* et la *Victoire* partie de Toulon, avec des troupes, le 8 février 1832, fut mise sous les ordres du capitaine de vaisseau Gallois : le 22 du même mois, après une traversée dont la rapidité devança les calculs de la politique, elle mouillait à trois milles de la ville d'Ancône.

La nuit venue, les dispositions furent prises pour le dé-

barquement. A trois heures du matin, deux bataillons descendirent à terre, et marchèrent sur la ville dont on trouva les portes fermées. Les officiers pontificaux ayant refusé de les ouvrir, l'une d'elles fut enfoncée à coup de hache par les sapeurs du soixante-sixième, aidés de quelques matelots. Les Français entrèrent alors dans Ancône et se dirigèrent sur les différents postes occupés par les troupes pontificales, qui ne firent aucune résistance. Au point du jour, ils étaient maîtres de toute la ville.

Vers midi, le colonel Combes se présenta à la citadelle, avec un bataillon. Il somma le commandant de recevoir garnison française. Après quelques pourparlers entre ces deux officiers, il fut convenu qu'on introduirait dans la place une force égale à celle des troupes du Pape, et que le drapeau français flotterait à une égale hauteur à côté du drapeau pontifical.

Ce hardi coup de main s'accomplit ainsi, au milieu du calme le plus parfait, et sans qu'une goutte de sang eût été répandue.

1014. PRISE DE BONE (27 mars 1832).

Par M. BOUTERWEK en 1836, d'après M. Horace Vernet.

Bone étant assiégée par les troupes d'Achmet, bey de Constantine, Ibrahim se retira avec ses Turcs dans la citadelle, et laissa à eux-mêmes les habitants qui envoyèrent à Alger demander des secours, offrant de se soumettre à la domination française.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle n° 86.

Le duc de Rovigo, gouverneur général, se hâta d'expédier, avec des vivres, le chébek algérien la *Casaubah*, sous l'escorte de la goëlette la *Béarnaise*, capitaine Fréard, ayant à bord le capitaine d'artillerie Armandie, et le jeune Joussouf, déjà connu par ses brillants services sous nos drapeaux.

A leur arrivée devant Bone, ils trouvèrent cette ville occupée par les troupes d'Achmet, qui venaient de l'emporter d'assaut. Le capitaine Armandie se rend alors près

d'Ibrahim-Bey, et lui représente qu'il n'a aucun quartier à attendre de l'impitoyable bey de Constantine, tandis qu'il sauvera sa vie et son honneur en remettant aux Français la citadelle. Ibrahim rejette cette proposition qui, adroitement répandue parmi la garnison turque, y obtient plus de faveur.

M. Armandie n'hésite pas un instant : il considère que cette place, une fois aux mains du bey de Constantine, ne pourra lui être enlevée qu'avec beaucoup de sang et d'efforts, et, de concert avec Joussouf, il forme le hardi projet de s'en emparer sur-le-champ par un coup de main. Le capitaine Fréard, bien digne de s'associer à cette audacieuse entreprise, en fait part à son équipage, qui l'accueille avec enthousiasme. Il choisit vingt-cinq hommes qu'il met sous les ordres de son second, M. Ducouedic et d'un élève. Avec cette petite troupe intrépide et déterminée, à laquelle ils ont joint trois canonniers, M. Armandie et Joussouf se présentent hardiment devant la citadelle. Les portes leur en sont livrées ; cent Turcs de la garnison se déclarent pour eux ; Ibrahim prend la fuite ; sa famille est transportée à bord du chébeck, et le 27 mars, à dix heures du matin, le drapeau tricolore est arboré sur la citadelle, et salué par les canons de la *Béarnaise* qui s'était embossée à portée de la place. Une batterie ennemie de quatorze pièces et deux mortiers pouvant gêner ses communications, le capitaine Fréard mit à la mer une embarcation avec cinq hommes qui, protégés par son feu, allèrent enclouer les pièces et rentrèrent à bord sans aucune perte. Les troupes d'Achmet-Bey, voyant ainsi leur proie leur échapper, se retirèrent après avoir livré la ville au pillage et à l'incendie.

1015. LE ROI AU MILIEU DE LA GARDE NATIONALE DANS LA NUIT DU 5 JUIN 1832.

Par M. BIARD en 1836.

...le du Nord.
1er étage.
...alle nº 86.

Le convoi du général Lamarque avait été troublé par une émeute, et la force publique avait été obligée de se

déployer tout entière contre des bandes séditieuses qui avaient osé arborer dans Paris le drapeau sanglant de l'anarchie. Au premier bruit de ces tristes événements, le Roi quitta le palais de Saint-Cloud pour accourir dans la capitale. Il arriva aux Tuileries vers neuf heures du soir, et se rendit aussitôt sur la place du Carrousel, où stationnaient de nombreux bataillons de garde nationale et de troupe de ligne. La vue du Roi, venant ainsi se jeter entre les bras de la population de Paris et partager ses périls, transporta tous les cœurs d'enthousiasme : on l'environnait, on le pressait, on lui jurait de mourir pour sa cause et pour celle du pays, si intimement unies l'une à l'autre; on lui demandait énergiquement d'en finir, et avec la république dans Paris, et avec la chouannerie dans la Vendée.

1016. LE ROI PARCOURT PARIS ET CONSOLE LES BLESSÉS SUR SON PASSAGE (6 juin 1832).

Par M. RUBIO en 1836, d'après M. Auguste Debay.

Le 6 juin, dans la matinée, quand la lutte n'était pas encore terminée, le Roi sortit à cheval des Tuileries, accompagné du duc de Nemours, pour partager les périls des valeureux défenseurs de l'ordre et des lois, et les encourager par sa présence. Il se rendit d'abord sur la place du Carrousel, occupée par quelques bataillons qu'il passa en revue, suivit la terrasse du bord de l'eau, et de là, parcourant les boulevards, se rendit jusqu'à la barrière du Trône par la rue du faubourg Saint-Antoine, où peu d'instants auparavant le canon grondait encore. Redescendant ensuite le faubourg, il gagna les quais de la rive droite, qu'il parcourut dans toute leur longueur jusqu'aux Tuileries. Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

L'enthousiasme des citoyens, soldats ou gardes nationaux de Paris et de la banlieue, répondit partout à la confiance généreuse du Monarque. Au moment où il arrivait sur le quai de la Grève, on se battait encore dans ce quartier : il y eut alors un touchant et universel empressement à entourer le Roi et à le couvrir, pour empêcher d'arriver

jusqu'à lui quelques balles parties de ces rues étroites où s'embusquaient les factieux.

Un peu plus loin lorsque le Roi eut atteint la place du Châtelet, qui était vide, mais dont une haie de gardes nationaux de la deuxième légion fermait les issues encore occupées par les factieux en armes, il laissa son escorte sur le quai, et s'avançant seul, il fit le tour de la place. On entendit alors à plusieurs reprises, dans la masse que comprimait la garde nationale : « C'est bien ! c'est bien ! bravo le Roi ! » En effet, personne ne tira sur le Roi ; alors on n'avait pas encore enseigné l'assassinat ; mais aussitôt après son passage il y eut de nouveau quelques coups de fusil tirés par les factieux et des hommes tués sur cette même place.

Plusieurs fois, dans cette longue marche, des blessés, portés sur des civières, s'offrirent aux regards du Roi. Le Roi, tristement ému, s'arrêtait toujours pour leur parler ; il prenait leurs noms, leur promettait son intérêt pour eux et pour leurs familles, et leur adressait des paroles de consolation.

1017. MARIAGE DU ROI DES BELGES AVEC S. A. R. LA PRINCESSE LOUISE D'ORLÉANS, AU PALAIS DE COMPIÈGNE (9 août 1832).

Par M. COURT en 1837.

Le 9 août 1832 fut célébré le mariage de Léopold Ier, Roi des Belges, avec la Princesse Louise d'Orléans, au palais de Compiègne.

Les augustes époux furent d'abord unis civilement en mariage par le baron Pasquier, président de la Chambre des pairs, faisant les fonctions d'officier de l'état civil. Cette première cérémonie accomplie, « on se rendit à la « chapelle : là les cérémonies du mariage furent célébrées « par Mgr l'Evêque de Meaux, assisté de MM. les deux « grands vicaires capitulaires de Beauvais. Avant de pro- « céder à la célébration, le prélat adressa aux deux au-

« gustes époux une allocution pleine de noblesse et d'onc-
« tion, dans laquelle, en rendant hommage aux vertus « de la jeune Reine, il se plut à rappeler celles du modèle « accompli qu'elle avait trouvé dans son auguste mère.

« En sortant de la chapelle, S. M. la Reine des Belges, « qui avait jusque-là maîtrisé ses émotions, se précipita « dans les bras de son père, qui l'y pressa avec attendris- « sement. Se jetant ensuite dans ceux de sa mère, elle y « reçut les embrassements de toute sa famille. » (*Moniteur* du 10 août 1832.)

On se rendit ensuite dans une des salles du palais où la bénédiction nuptiale fut donnée aux époux, selon le rit luthérien, par M. Gœpp, l'un des pasteurs présidents de l'Église de la Confession d'Augsbourg, à Paris.

1018. SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (du 21 nov. au 24 déc. 1832.)

Aile du Nord 1er étage. Salle nº 86.

Le Roi des Pays-Bas ayant refusé d'accéder à la demande des cours de France et d'Angleterre, qui le sommaient d'accomplir l'évacuation de la Belgique, il fut décidé « qu'une armée française, sous les ordres du Maréchal « Gérard, franchirait la frontière le 15 novembre 1832, « se dirigeant sur la citadelle d'Anvers, pour en assurer « la remise à S. M. le Roi des Belges. » Les ducs d'Orléans et de Nemours, comme l'année précédente, se rendirent à l'armée. Les troupes se mirent en mouvement, le 15 novembre 1832, le 20 elles arrivèrent à Anvers, et le 21 elles étaient établies dans les positions qu'elles devaient occuper pendant le siége.

Le 29, malgré la nature marécageuse du terrain et les pluies abondantes qui l'avaient inondé, la tranchée fut ouverte sous la direction du lieutenant général Haxo, commandant le génie, et les soldats, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, travaillèrent avec un zèle infatigable, animés par la présence des fils du Roi qui partageaient leurs fatigues et leurs dangers.

La première parallèle fut bientôt terminée.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre et dans la journée du 2, on s'occupa d'élargir la deuxième parallèle pour le transport de l'artillerie. On put alors établir six batteries : cette opération fut dirigée par le lieutenant général Neigre, commandant l'artillerie. La seconde parallèle fut achevée le 7 décembre. On ouvrit ensuite la troisième le 10, et le 12 la quatrième était entièrement terminée.

Le 14, les troupes étaient devant la lunette Saint-Laurent qu'elles emportaient.

La batterie de brèche fut armée dans la nuit du 19 au 20 : elle commença son feu dans la matinée du 21, et le 23 le général Chassé demandait à capituler.

Le 24, la garnison hollandaise mit bas les armes devant les Français sur les glacis de la citadelle.

1019. LE DUC D'ORLÉANS DANS LA TRANCHÉE AU SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (nuit du 29 au 30 nov. 1832).

Par M. LUGARDON en 1836, d'après M. Roger.

Aile du Nord.
1er étage.
Salle no 86.

Ce fut le 29 novembre au soir que le Maréchal Gérard, ayant réuni tous ses moyens, ordonna d'ouvrir la tranchée. Le règlement de service en campagne autorisait le duc d'Orléans à monter la première garde de tranchée, et le Prince s'empressa de réclamer ce périlleux honneur.

Tout fut disposé pour dérober aux yeux de l'ennemi cette première opération du siége, toujours dangereuse, parce qu'elle se fait à ciel ouvert. Un silence absolu fut commandé aux soldats, et ils l'observèrent si bien que, sur un vaste développement de cinq mille quatre cents mètres qu'embrassait la tranchée, on n'entendait rien que le petit bruit des pioches et des pelles remuant la terre. Cependant, vers le milieu de la nuit, le Maréchal, avec le Prince, voulut inspecter les travaux. M. le duc d'Orléans accompagné du lieutenant général Baudrand, son premier aide de camp, du lieutenant général de Flahaut, du général Marbot et des officiers de sa maison, se mit en marche,

en même temps que le Maréchal, et sous une pluie battante, enfonçant à chaque pas dans une boue épaisse, ils parcoururent, pendant près de quatre heures, toute l'étendue de la tranchée, rendant partout hommage à l'intelligence et à l'activité des travailleurs. A huit heures du matin, tout était encore silencieux dans la citadelle, et nos soldats qui avaient passé la nuit, le ventre dans l'eau et le dos à la pluie, n'avaient d'autre mal que celui de la faim. La sollicitude du Prince parvint à assurer un service de subsistances, et gais alors et confiants, on les vit provoquer par leurs téméraires saillies l'ennemi toujours immobile derrière ses bastions. Il était midi, lorsque le général Chassé, après avoir répondu aux sommations du Maréchal, commença à faire jouer son artillerie. Le duc d'Orléans, peu inquiet des premiers boulets qui passèrent sur sa tête, ne s'occupa que d'organiser immédiatement dans l'église Saint-Laurent un service d'ambulance pour les blessés.

1020. LE DUC DE NEMOURS DANS LA TRANCHÉE AU SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (déc. 1832.)

Par M.

Le duc de Nemours qui, comme colonel du premier régiment de lanciers, n'était pas appelé au service de la tranchée, voulut cependant contribuer par sa présence à animer le zèle et le courage des soldats. Il accompagna M. le Maréchal Gérard dans une visite à la tranchée, et il y fut couvert de terre par un boulet parti de la citadelle.

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 86.

1021. PRISE DE LA LUNETTE SAINT-LAURENT (14 déc. 1832).

CITADELLE D'ANVERS.

Par M. JOUY en 1836, d'après M. Bellangé.

Le 14 décembre, à cinq heures du matin, le général Haxo, commandant du génie, fit jouer la mine préparée contre la lunette Saint-Laurent, et une large brèche y fut ouverte. Trois compagnies du soixante-cinquième ré-

Aile du Nord. 1er étage. Salle nº 86.

giment d'infanterie de ligne y marchèrent aussitôt, mais avec l'ordre exprès de ne point brûler une amorce et d'aborder l'ennemi à la baïonnette. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, malgré la persuasion où étaient ces braves soldats que la lunette était contre-minée. En un instant on les vit couronner la brèche et se jeter de tous les côtés à la fois sur la garnison hollandaise : la résistance fut courte : trois voltigeurs français furent couchés à terre par une décharge qui les accueillit à la gorge de l'ouvrage où ils se précipitaient. Mais la fureur des Français se calma bientôt, en voyant les Hollandais jeter bas leurs armes et leur demander quartier : quoique animés par la mort de leurs camarades, ils s'arrêtèrent et partagèrent, avec leurs prisonniers affamés, leur pain et leur eau-de-vie. Chaque soldat avait sous le bras un Hollandais qu'il traitait en camarade et en ami.

1022. ARMEMENT DE LA BATTERIE DE BRÈCHE (nuit du 19 au 20 déc. 1832).

CITADELLE D'ANVERS.

Par M. EUG. LAMI en 1832.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

Après de longs et difficiles travaux, au milieu d'un terrain délayé par les pluies, la batterie de brèche reçut son armement dans la nuit du 19 au 20 décembre. Elle se composait de six pièces de vingt-quatre, appuyées des quatre pièces de la contre-batterie, de deux autres batteries de six pierriers et de dix mortiers, d'une batterie de trois pièces de seize, placée dans le flanc gauche de la contre-garde Montebello, et enfin du monstrueux mortier à la Paixhans. Toute cette formidable artillerie commença son feu contre le bastion de Tolède dans la matinée du 21 décembre. Elle ne tirait pas moins de neuf cents coups par heure.

Aile du Nord. 1er étage. 86.

1023. COMBAT DE DOEL (23 déc. 1832).

D'après M. Gudin.

Le lieutenant général Tiburce Sébastiani commandait

la division de l'armée, qui devait empêcher les Hollandais de se porter du bas de l'Escaut au secours de la citadelle. Le 23 décembre, à huit heures du matin, on vint lui annoncer qu'il était attaqué.

« L'escadre, dit le général dans son rapport sur cette af-
« faire, composée d'une frégate, deux corvettes, trois ba-
« teaux à vapeur et une vingtaine de canonnières, avait
« descendu la rivière et s'était placée vis-à-vis la digue de
« Doel. Sur chaque bateau à vapeur il y avait trois ou qua-
« tre cents hommes de débarquement. Des barques, por-
« tant des hommes et de l'artillerie, sortant de Liefkens-
« hoek, se sont en même temps avancées sur l'inondation,
« pendant qu'une sortie de la garnison se dirigeait le long
« de la mer sous la protection de leurs canonnières. Les ba-
« teaux qui étaient dans l'inondation sont venus débar-
« quer les hommes qu'ils avaient à bord sur la digue près
« du point où elle se réunit à celle qui contient l'inondation.
« Les bateaux à vapeur ont mis à terre les hommes qu'ils
« avaient été chercher à Lillo, et tous ensemble se
« sont précipités sur le premier poste que nous avons
« à la jonction de ces deux digues. Aux premiers coups de
« fusil, le bataillon s'est porté sur le point attaqué : une
« vive fusillade s'est engagée, et après un feu de quelques
« moments, nos troupes ont abordé l'ennemi à la baïon-
« nette, l'ont culbuté, et se sont ensuite avancées sur la di-
« gue en battant la charge. Cette attaque vigoureuse a
« ébranlé les Hollandais ; ils se sont retirés en désordre ;
« ils ont regagné avec peine leurs embarcations, et ceux qui
« faisaient partie de la garnison sont rentrés dans le fort,
« poursuivis par nos soldats qui se sont avancés jusqu'à
« portée de fusil de la place, dont le feu à mitraille les a
« empêchés de pénétrer plus loin.

« J'ai fait aussitôt border les banquettes que j'ai fait pra-
« tiquer derrière la digue, et nos soldats ont commencé à
« tirer sur l'escadre, qui était à portée de pistolet. Le
« combat s'est soutenu jusque vers trois heures ; les bâti-
« ments se sont ensuite fait remorquer par les bateaux à va-

« peur, et ont été se réfugier sous le feu des forts de Lief-
« kenshoek et de Lillo. »

1024. LA GARNISON HOLLANDAISE MET BAS LES ARMES DEVANT LES FRANÇAIS SUR LES GLACIS DE LA CITADELLE D'ANVERS (24 déc. 1832).

Par M. EUG. LAMI en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle n° 86.

La brèche était ouverte, et l'on s'attendait que le général Chassé, avec son énergique obstination, allait soutenir l'assaut. Mais le réduit où il comptait se défendre avait été détruit par le feu des batteries françaises, et cette circonstance le contraignit à capituler. D'après les termes de cette capitulation, la garnison hollandaise, prisonnière de guerre, devait le lendemain mettre bas les armes et livrer au Maréchal Gérard la citadelle d'Anvers, avec les forts qui en dépendent.

Ce fut le 24 décembre, à trois heures et demie du soir, que s'accomplit la reddition de la place. Dix mille hommes d'infanterie française, cinq cents canonniers et huit cents sapeurs du génie étaient rassemblés sur le glacis dans une tenue qui frappa leurs ennemis d'admiration. Bientôt la garnison prisonnière s'ébranla au bruit des clairons, le général Favauge à sa tête. Les officiers semblaient navrés du triste devoir qu'ils venaient accomplir. Les tambours français battaient aux champs, et les officiers supérieurs des deux nations se saluaient mutuellement. Arrivés à la gauche de la ligne française, les Hollandais se mirent en bataille, formèrent les faisceaux, déposèrent leurs buffleteries, ainsi que leurs tambours et leurs clairons, les officiers gardant leurs épées; puis toute la troupe sans armes rentra dans la citadelle, où tous les postes étaient déjà occupés par des détachements français, sous les ordres du général Rulhière. Toute l'armée s'empressa d'honorer la valeur de la garnison hollandaise et de lui témoigner les plus grands égards.

1025. LE ROI DISTRIBUE SUR LA GRANDE PLACE A LILLE, LES RÉCOMPENSES A L'ARMÉE DU NORD (15 janv. 1833).

Par M.

Le Roi qui, déjà à Cambrai, à Maubeuge et à Valenciennes, avait commencé à distribuer aux braves de l'armée du Nord les récompenses qui leur étaient dues, accomplit à Lille cette même cérémonie avec un éclat plus solennel encore. 1er étage. Salle no 86.

Le 15 janvier, à midi, il se rendit au Champ de Mars, ayant à ses côtés le Roi des Belges, avec ses trois fils aînés, et suivi d'un nombreux état-major. Les deux Reines et les Princesses venaient ensuite dans des calèches découvertes. Un brillant soleil d'hiver éclairait cette cérémonie.

Le Roi, après avoir passé avec sa famille devant le front des troupes et entre les lignes, s'arrêta au centre de la place. On forma le cercle : les drapeaux des régiments furent placés devant Sa Majesté, et les braves qui devaient recevoir de sa main leurs récompenses lui furent présentés. Le Roi leur adressa les paroles suivantes :

« Mes chers camarades,

« Si cette journée est honorable et glorieuse pour vous, « elle est bien satisfaisante pour moi, puisque je vais pou- « voir récompenser vos services, en vous remettant ce si- « gne de l'honneur que la France accorde à la valeur et « au dévouement à la patrie. Mon cœur éprouve une satis- « faction que j'aime à vous témoigner, et que je voudrais « faire partager à tous ceux qui m'entendent. Vous venez « de donner l'exemple de la discipline, du courage et de « la persévérance. En continuant à marcher dans cette « noble carrière, vous êtes sûrs d'arriver au but de vos ef- « forts, aux grades qui sont la récompense des services, « du mérite et de la valeur. Nous regrettons les braves « qui ont si glorieusement succombé ; mais vous les rem-

« placerez, vous remplirez les vides que le feu de l'ennem
« a faits dans vos rangs, et toujours vous serez prêts à com
« battre pour la patrie, à soutenir l'honneur du nom fran
« çais, et à prouver que notre jeune armée est digne d
« succéder à celles qui ont acquis tant de gloire à l
« France. »

Après cette allocution et les vives acclamations qui la sui-virent, le Roi remit les croix à ceux que lui désignait l'ap-pel du ministre de la guerre.

1026. INAUGURATION DE LA STATUE DE NAPOLÉON SUR LA COLONNE DE LA PLACE VENDOME (28 juil. 1833).

Par M.

Aile du Midi. 1er étage. Salle no 86.

Dès les premiers jours de son règne, le Roi s'était as-socié à la pensée nationale, qui redemandait la statue de Napoléon au haut de sa colonne. En conséquence des or-dres avaient été donnés pour que cette grande image fût coulée en bronze, non plus dans le fastueux appareil d'un triomphateur romain, mais dans le simple costume sous le-quel l'*Empereur* est resté présent aux imaginations popu-laires.

L'inauguration de cette statue fut destinée à donner un nouvel éclat au glorieux anniversaire des journées de juil-let. Le Roi, après avoir passé sur toute l'étendue des bou-levards la revue de la garde nationale et de la troupe de ligne, arriva sur la place Vendôme, où il s'arrêta au pied de la colonne. Là, à un signal donné par M. Thiers, mi-nistre du Commerce et des travaux publics, le voile qui couvrait la statue de Napoléon disparut comme par en-chantement, et les cris de *vive l'Empereur!* et de *vive le Roi!* un moment confondus, retentirent de toutes parts.

1027. LE ROI SUR LA RADE A CHERBOURG (3 sept. 1833).

Par M. Gudin en 183?.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Le Roi s'était rendu à Cherbourg pour y visiter les

grands travaux du port, qu'il se rappelait avoir vus à leur début, en 1788.

Le 3 septembre, à onze heures, Sa Majesté, accompagnée de la Reine et de la famille royale, s'embarqua dans le port sur le bateau à vapeur le *Sphinx*. Le vent soufflait du sud-ouest, grand frais : le temps était à raffales. Au sortir du port, le *Sphinx* se dirigea vers l'escadre mouillée dans la rade. Là Leurs Majestés furent saluées par des salves d'artillerie, auxquelles se mêlaient les acclamations des équipages. Le *Sphinx* jeta l'ancre au milieu de l'escadre, en face de la frégate l'*Atalante*, qui portait le pavillon amiral. La mer paraissait difficile à tenir avec une légère embarcation. Néanmoins Leurs Majestés descendirent dans un canot pour aller visiter l'*Atalante*. Elles furent reçues à bord de cette frégate par le contre-amiral de Mackau, commandant de l'escadre, et par tous les capitaines de la division navale, aux cris de *vive le Roi! vive la Reine! vive la Famille royale!*

Après avoir passé l'équipage en revue, le Roi voulut le voir défiler devant lui, et exécuter ensuite en sa présence la manœuvre des voiles. Le vent soufflait avec trop de violence pour permettre au Roi d'assister, en dehors de la rade, aux évolutions des deux frégates la *Junon* et la *Flore*, et de la corvette l'*Héroïne*. Tout ce qu'il put faire fut de se rendre, non sans quelque danger, à bord du yacht de lord Yarborough, le plus beau des yachts anglais qui couvraient alors la rade de Cherbourg. (*Moniteur* du 6 septembre 1833.)

1028. FUNÉRAILLES DES VICTIMES DE L'ATTENTAT DU 28 JUILLET 1835, CÉLÉBRÉES AUX INVALIDES (5 août 1835.)

Par M. ALF. JOHANNOT en 1836.

L'attentat du 28 juillet 1835 avait frappé d'horreur Paris et la France entière. Le Roi voulut que les funérailles des quatorze victimes, mortes pour lui à ses côtés, fussent

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 85.

une solennité nationale où lui-même conduirait le deuil. L'église des Invalides fut désignée pour cette lugubre cérémonie.

« A deux heures, dit un éloquent historien de cette « grande scène de douleurs, le cortége est arrivé aux portes « de l'hôtel des Invalides. Le Roi s'est levé avec les Prin- « ces. Dans la cour d'Honneur étaient rangés les hôtes de « Louis XIV, tous ces vieillards, débris de nos quarante « ans de guerre. Débris vivant et plus illustre qu'aucun « d'eux, le Maréchal duc de Conegliano se tenait à leur « tête. Il est allé recevoir les quatorze martyrs : un nom- « breux clergé les attendait avec lui : c'étaient la gloire et la « religion les accueillant de concert. Il faut avoir vu cette « scène pour comprendre ce qui se passait dans les âmes. « La cour d'Honneur des Invalides est l'un des plus vastes « et des plus majestueux monuments qu'il y ait en Europe. « Au milieu régnaient les cercueils couverts de leurs orne- « ments et bénis par les prêtres. D'un côté se déployaient les « Invalides armés de leurs piques, devant lesquels la Cour de « cassation et la Cour royale en robes rouges, la Cour des « Comptes, l'Université, l'Institut, se sont placés. En face « les ministres, les députations des Chambres, les nombreux « et riches états-majors. Au fond, la porte d'entrée don- « nait passage aux municipalités, aux députations qui ar- « rivaient. Vis-à-vis était le portail de l'église, entière- « ment drapé de noir, mais sur lequel se détachait, comme « une image vivante, la statue de marbre du premier « Consul, contemplant, les bras croisés et le front soucieux, « cet autre lendemain des machines infernales.......

« Les regards ont été promptement distraits de cette « image par un cri de *vive le Roi!* Le Roi venait recevoir, « pour les introduire à leur dernier et noble asile, ceux « qui étaient morts à ses côtés. Il est allé à eux, il a versé « l'eau bénite sur eux, sur la jeune fille, comme sur le « Maréchal de France. Mais à la vue de toutes ces victimes « son courage est tombé : il n'y avait pas là de périls. Ses « larmes ont mouillé tous les cercueils. Celui de la jeune

« fille en a été imprégné, comme celui du Maréchal de
« France.

« Alors il a donné le signal, et le cortége s'est avancé « vers l'église. »

1029. COMBAT DE L'HABRAH (3 déc. 1835).

Par M. TH. LEBLANC en 1836.

Aile du Nord. 1er étage. Salle no 86.

Le combat de la Macta, où Abdel-Kader avait surpris quelques bataillons français dans une embuscade, demandait une vengeance prompte et exemplaire. Le Maréchal Clauzel, nommé au gouvernement général de la régence d'Alger, reçut ordre de marcher sur Mascara, capitale de l'Émir. Le duc d'Orléans vint le joindre, jaloux de s'associer en tout lieu aux fatigues et aux dangers de l'armée française.

L'armée, partie d'Oran, commença son mouvement le 28 novembre. Le 1er décembre on dispersa l'ennemi sur les bords du Tsig; mais ce ne fut que le surlendemain qu'on le rencontra avec toutes ses forces. Le combat de Ghorouf, engagé dans la matinée, porta une rude atteinte à l'Emir, sans le décourager. Aussi le Maréchal, qui voulait une victoire plus décisive, n'accorda-t-il au soldat, fatigué de plusieurs heures de combat, que quelques heures de repos, et l'on se porta sur l'Habrah.

On marcha trois quarts de lieue environ, sans autre feu que celui de quelques tirailleurs répandus sur les flancs de l'armée, lorsque soudain un coup de canon à poudre se fit entendre : c'était le signal par lequel Abdel-Kader rappelait à lui ses tribus dispersées. En ce moment les colonnes françaises entraient dans une sorte de défilé formé par un bois épais de tamarins et par le pied de la montagne, qui se rapprochaient. Devant on apercevait quatre grands marabouts qui se détachaient en blanc sur le noir de la forêt. En avant de ces marabouts se trouvaient des ravins bordés d'aloès, avec des cimetières remplis de buttes et de pierres tumulaires; et en outre de ces difficultés, la plaine

était encore rétrécie à gauche par de hautes broussailles qui entouraient le grand bois.

L'armée était à trois cents pas de l'angle de ce bois, lorsqu'une fusillade très-vive partit du ravin où s'était embusquée l'infanterie régulière d'Abdel-Kader, en même temps qu'une batterie, composée de cinq petites pièces de trois ou de quatre, envoyait ses boulets assez maladroitement dirigés. Le deuxième léger, surpris par cette attaque imprévue, hésita un moment; mais le deuxième de chasseurs d'Afrique partit au galop, passa impétueusement le ravin, et déblaya l'autre côté à coup de fusil et de pistolet. L'artillerie, mieux dirigée que celle des Arabes, compléta le succès de cette brillante charge. Pendant ce temps, à la gauche, le brave commandant Bourgon, voyant fuir en désordre les cavaliers auxiliaires d'Ibrahim-Bey, lançait au plus épais du bois une compagnie du dix-septième léger, et le bataillon d'Afrique, entraîné par M. le duc d'Orléans, achevait de nettoyer le bois. C'est là que le Prince fut atteint légèrement d'une balle morte à la cuisse. Une heure après ce combat l'armée arrivait tranquillement sur l'Habrah.

Un grand coup venait d'être porté à la puissance d'Abdel-Kader : le ravin fortifié où il avait disposé son embuscade ne lui avait été cette fois d'aucun avantage : son artillerie, la première que l'armée française eût rencontrée en Afrique sur les champs de bataille, était tombée entre nos mains; son infanterie, formée avec tant de peine, était presque détruite, et les tribus qu'il avait appelées autour de lui, des frontières mêmes de l'empire de Maroc, étaient dispersées par la fuite.

1029 bis. MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE APRÈS LA PRISE DE MASCARA (9 déc. 1835).

Par M. TH. LEBLANC en 183[illegible]

Le 6 décembre, l'armée française était entrée à Mascara et elle avait trouvé cette ville dévastée par les hordes sauvages d'Abdel-Kader. Après deux jours de repos donnés au

soldats, il fallut quitter un séjour que le défaut de vivres eût put rendre dangereux, et s'acheminer sur Mostaganem. Mais, pour ôter à l'ennemi les ressources de sa place d'armes, le Maréchal Clauzel résolut en partant de mettre le feu aux principaux édifices de la ville.

Au moment que les brigades rassemblées hors des portes commençaient à se former, et que l'ordre se mettait à grand' peine dans la longue file des chameaux, porteurs des bagages de l'armée, d'épaisses colonnes d'une fumée jaune et noire enveloppèrent la ville, et annoncèrent que le beylick, le palais d'Abdel-Kader, la casbah, l'arsenal, la manufacture d'armes et les magasins était livrés aux flammes. L'armée alors se mit en mouvement, non sans quelque désordre, au milieu du mélange incommode des auxiliaires d'Ibrahim-Bey et de toute la population juive de Mascara, qui fuyait cette triste ville sous la protection des baïonnettes françaises. Ce ne fut qu'après une lieue et demie de marche, que le Maréchal fit arrêter la colonne pour rétablir l'ordre dans cette grande confusion. Ibrahim-Bey, avec ses cavaliers chargés de butin, fut placé en tête; derrière lui la caravane des Juifs offrait un spectacle vraiment lamentable. On voyait des femmes, et c'étaient les plus riches, entassées cinq ou six sur des chameaux que les Arabes leur avaient loués au poids de l'or. D'autres étaient pieds nus, sur des ânes, grelottant et tâchant de réchauffer contre leur sein leurs enfants transis de froid comme elles. Plusieurs avaient fait de leurs châles des sacs, où elles mettaient jusqu'à trois de ces innocentes créatures qu'elles portaient ainsi sur leur dos. Des aveugles se traînaient à la queue de leurs ânes pour ne point perdre la file, et par le chant lugubre de leurs psaumes, rappelaient les scènes de la captivité d'Israël. Après cette triste avant-garde, venaient les deux brigades des généraux Perregaux et Marbot; les Zouaves fermaient la marche, et leur intrépide contenance écartait les Arabes toujours prêts à tomber sur les traineurs. L'armée marcha dans cet ordre jusqu'au village d'El-Borg, autour duquel elle campa pour passer la nuit.

« cle 75 du Code civil, et a prononcé au nom de la loi « qu'ils étaient unis en mariage. Ensuite il a été procédé à « la signature de l'acte....

« En quittant la magnifique salle de Henri II, si somp- « tueusement restaurée par les ordres du Roi et si heureu- « sement inaugurée par cette mémorable solennité, on s'est « rendu, en traversant la galerie de François Ier, à la « grande chapelle du palais dite chapelle de la *Trinité*, bâ- « tie par Henri IV, que le Roi s'occupe aussi de faire réta- « blir dans son ancien éclat.

« Les travées supérieures étaient garnies de dames de la « ville et d'autres personnes invitées qui suivaient avec « émotion l'imposant spectacle offert à leurs yeux.

« Le mariage catholique a été célébré par M. l'Evèque « de Meaux, assisté de M. l'Evèque de Maroc, aumônier « de la Reine et des grands vicaires du diocèse. Le prélat, « dans une allocution touchante, a insisté sur la sainteté « des devoirs qu'impose le mariage, et a retracé le tableau « des vertus de famille dont le Roi et la Reine donnent un « si noble exemple.

« Le mariage protestant a été célébré dans la salle qui « porte le nom de Louis-Philippe, galerie nouvelle, créée « par le Roi et digne de toutes les autres magnificences « du palais.

« M. Cuvier, pasteur, président de l'Église réformée de la « confession d'Augsbourg à Paris, assisté d'un ministre du « Saint-Evangile, a donné la bénédiction nuptiale. Son « discours, plein d'onction, a été suivi d'une invocation pour « appeler les faveurs divines sur l'union qu'il venait de « consacrer. » (Extrait du *Moniteur* du 1er juin 1337.)

1030 *bis*. ENTRÉE DU ROI A PARIS APRÈS LE MARIAGE DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS. (4 juin 1837.)

Par M.

Le Roi et la famille royale quittèrent Fontainebleau le 4 juin, à huit heures du matin pour se rendre à Paris.

Sa Majesté, dit le *Moniteur* du 5 juin 1837, est

« arrivée à Saint-Cloud à une heure et demie. La garde
« nationale et une foule considérable remplissaient toutes
« les avenues du château, et ont accueilli Leurs Majestés
« aux cris de *Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vivent le duc et*
« *la duchesse d'Orléans !*

« A deux heures, M. le préfet de la Seine, M. le préfet « de police, MM. les membres du conseil général du dé- « partement, les douze maires de Paris et leurs adjoints, « se sont réunis à l'Arc de Triomphe de l'Etoile. La garde « nationale et les troupes de la garnison formaient la haie « de chaque côté des Champs-Elysées, depuis les Tuileries « jusqu'à la barrière de l'Etoile.

« A trois heures et demie le Roi est arrivé de Saint- « Cloud, escorté par la garde nationale de Boulogne. Sa « Majesté est montée à cheval au milieu de l'avenue de « Neuilly avec les Princes ses fils. La Reine des Français, « la Reine des Belges, Madame la duchesse d'Orléans, « Madame la grande-duchesse de Mecklembourg, Madame « la Princesse Adélaïde, Mesdames les Princesses Marie « et Clémentine, et Mgr le duc de Montpensier, sont mon- « tés dans une calèche découverte.

« Le Roi s'est avancé alors vers l'Arc de Triomphe, ac- « compagné de M. le comte Molé, président du conseil, et « des autres ministres, de M. le Maréchal comte de Lobau, « commandant des gardes nationales du département de « la Seine, de MM. les Maréchaux duc de Dalmatie, mar- « quis Maison, comte Molitor, comte Gérard, comte Clau- « zel, marquis de Grouchy, l'Amiral Duperré, de M. le « duc de Broglie, d'un grand nombre d'officiers généraux « et des officiers de sa maison.

« Le Roi avait à ses côtés Mgr le duc de Nemours et « Mgr le Prince de Joinville ; Mgr le duc d'Orléans « marchait à cheval à droite de la calèche de la Reine ; « Mgr le duc d'Aumale était à gauche.

« A l'Arc de Triomphe, Sa Majesté a trouvé M. le pré- « fet de la Seine et M. le préfet de police, à la tête du « corps municipal.

« M. le préfet a adressé un discours au Roi , et la
« ponse de Sa Majesté a été accueillie par des acclamati
« prolongées.......

« Le Roi et la famille royale ont passé sous l'Arc
« Triomphe , qui rappelle tant de souvenirs glorieux pc
« la France .....

« Partout sur le passage de Leurs Majestés et de la jeu
« Princesse qui attirait tous les regards, les sentiments c
« peuple de Paris éclataient avec une vivacité inexprimabl

« Leurs Majestés sont entrées dans les Tuileries par
« grille du pont-tournant , et sont venues se placer en fa
« du pavillon de l'horloge, dans le jardin, pour voir défile
« la garde nationale, ayant à sa tête le Maréchal comte d
« Lobau , et les troupes de ligne sous les ordres de M. l
« général comte Pajol. Ce défilé a duré plus de deux heu
« res. Aux cris de *vive le Roi! Vive la Reine!* sans cesse ré
« pétés , se mêlaient les cris de *vivent le duc et la duchess*
« *d'Orléans!*

« Le Roi est rentré au Palais à six heures trois quarts. »

(Extrait du *Moniteur* du lundi 5 juin 1837.)

IS DE VERSAI

Rez de Chaussée

1 *Cha*

2 } *Esc*
3 }

4 *Vesti*

5
6
7
8
9 *Sal*
10
11
12
13
14
15

16 *Esc*

17 *Gal*

18 }
19 } *Ves*
20 }

21 }
22 } *Ves*
23 }

24 }
25 } *Sal*

26 }
27 } *Lou*

28 *Vest*

29 *Sal*

30 }
31 } *Sa*
32 }
33 }

34 }
35 } *Ves*
36 } *et*
37 }

38 *Esc*

Terrasse

Cour de Marbre

Cour Royale

Cour des Statues

ÉCHELLE

SUITE

39 }
40 } *Vestibule des amiraux. Statues.*

41 *Salle des grands amiraux.*

42 *Salle des connétables de France.*

43 }
44 }
45 }
46 } *Salles des maréchaux de France.*
47 }
48 }
49 }

50 } *Galeries de Louis XIII. Tableaux des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.*

51 }
52 }
53 }
54 } *Salles des maréchaux de France.*
55 }
56 }

57 }
58 } *Salles des guerriers célèbres.*

59 *Escalier des princes. Statues et bustes.*

60 *Vestibule de Napoléon.*

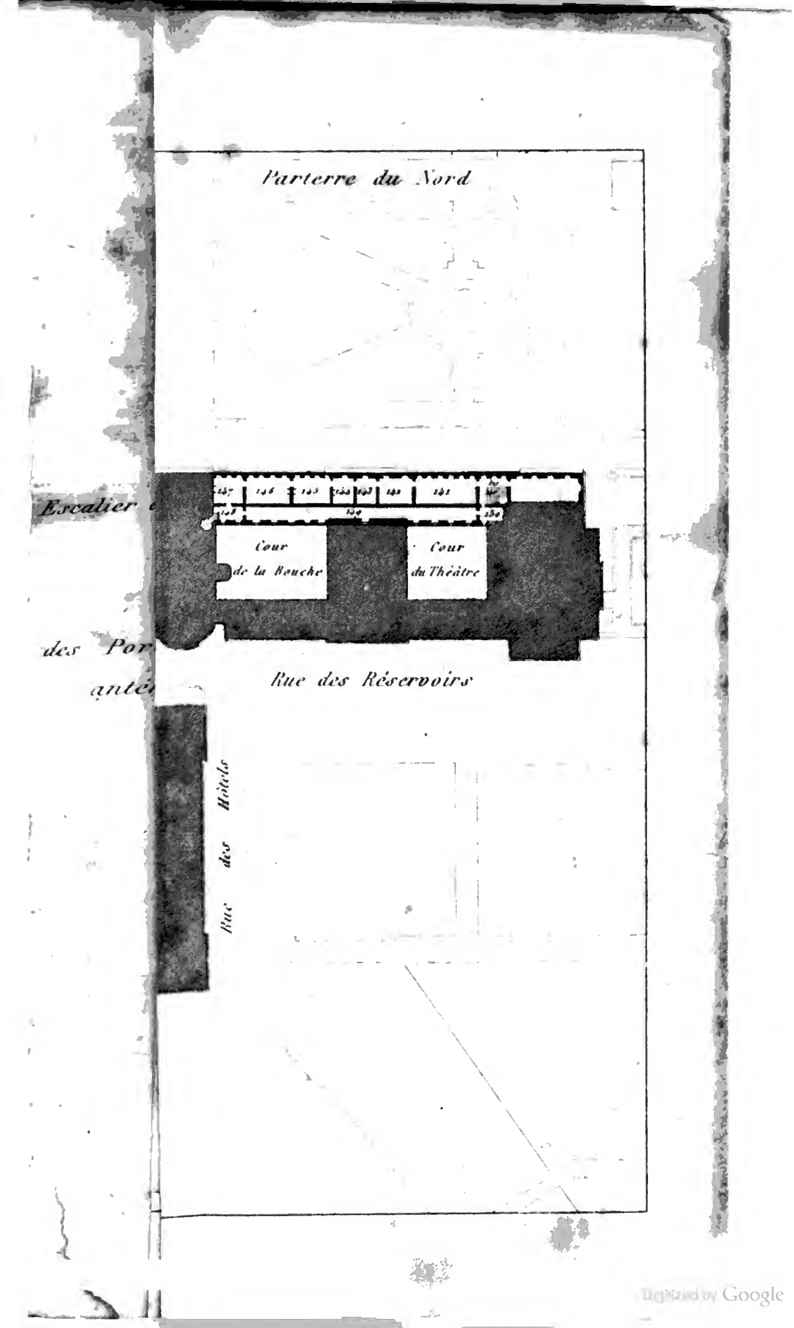
61 }
62 }
63 }
64 } *Salles des campagnes de 1796 à 1805.*
65 }
66 }

67 *Salle de Napoléon. Statues et bustes.*

68 }
69 }
70 }
71 } *Salles des campagnes de 1805 à 1810.*
72 }
73 }

74 *Salle de Marengo.*

75 *Galerie de statues et bustes.*



Parterre du Nord
Cour
de la Bouche
Cour
du Théâtre
Rue des Réservoirs
Rue des Hôtels

